This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

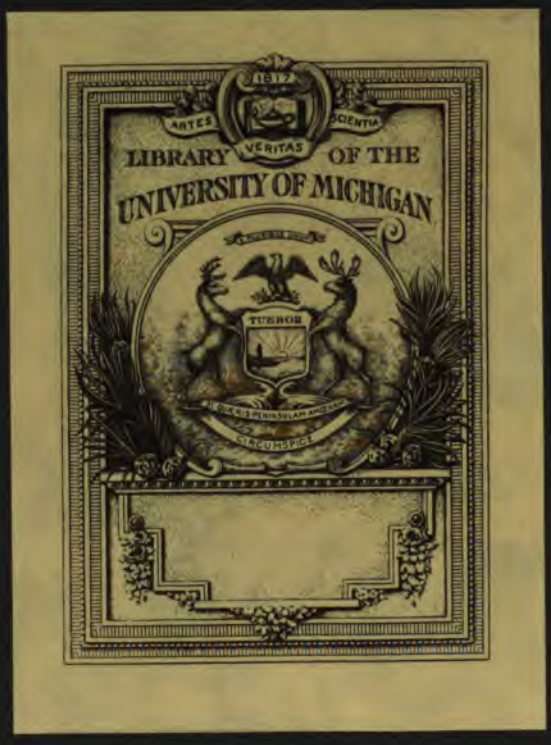
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1386166


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qel 155

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1902. T. XCV. 1.

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-SIXIÈME

(QUATRE-VINGT-QUINZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7E)
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1902

Lamph. Rel.
Sweets
2-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *La Décadence latine, éthopée. Pereat !* par le Sâr Peladan. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de VIII-469 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 2. *La Seconde Vie du docteur Albin*, par Raoul Gineste. Paris, Dujarric, 1902, in-18 de 514 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 3. *Service de la Reine*, par Anthony Hope; trad. de l'anglais par Mme Marie Dronsart. Paris, Hachette, 1902, in-18 de 297 p., 1 fr. — 4. *Et l'amour vint !* par George de Peyrebrune. Paris, Lemerre, 1902, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 5. *Comme jadis Molière...*, par Serge Basset. Paris, Stock, 1902, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 6. *Duel de sexes*, par Charles Montagne. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 7. *Mortel secret. Le Lys royal*, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de 544 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques et romanesques. — 8. *Destinée d'amour*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 9. *Femme de traître*, par Jeanne France. Paris, Éditions de la « France Semeuse », 1902, in-16 de 93 p., 1 fr. — 10. *Cas de conscience*, par Champol. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 11. *Qui m'aime me suive !* par Henriette Bezançon. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Roman de deux jeunes mariés*, par Charles Joliet. Paris, Calmnan-Lévy, 1902, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Pour arriver au bonheur*, par Georges Sauvin. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 14. *La Voie sans retour*, par Henry Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Autre Amour*, par Claude Ferval. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *Cours de jeunes filles*, par Pierre Clésio. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 363 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 17. *Caïn et Artème. Nouveaux Récits de la vie des vagabonds*, par Maxime Gorki; trad. du russe par M. Persky. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 18. *Terres maudites*, par Blasco Ibañez; trad. de l'espagnol par Hérelle. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 19. *La Terre du passé*, par Anatole Le Braz. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. 20. *Les Contes à Catulle*, par Jacques Rude. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 21. *Avocates*, par Bernard Steller. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-18 de 226 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Larbal*, par Michel Antar. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Jardin du Roi*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Épave*, par Édouard Estaumié. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 242 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — « C'est aujourd'hui jour de romans, écrivait naguère un de nos plus spirituels confrères, *donc jour de massacre !* » Heureux critique, pour qui tous les jours ne sont pas jours de massacre ! Heureux critique qui connaît la joie d'admirer et de louer ! Comme ce doit être bon ! Mais n'envions pas ce que nous ne pouvons pas avoir.

Si le Sâr Peladan donne à sa dernière œuvre un titre latin, *Pereat !* ce n'est pas pour nous avertir qu'il va « braver l'honnêteté; » sa signature suffisait ; c'est peut-être parce qu'il a vaguement conscience qu'il

Imp. H. Rets
Sweets
2-14-37
3 3 2 3 5

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — 1. *La Décadence latine, éthopée. Pereat !* par le Sâr Peladan. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de VIII-469 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 2. *La Seconde Vie du docteur Albin*, par Raoul Gineste. Paris, Dujarric, 1902, in-18 de 514 p., 3 fr. 50.

Romans-feuilletons. — 3. *Service de la Reine*, par Anthony Hope; trad. de l'anglais par Mme Marie Dronsart. Paris, Hachette, 1902, in-18 de 297 p., 1 fr. — 4. *Et l'amour vint !* par George de Peyrebrune. Paris, Lemerre, 1902, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 5. *Comme jadis Molière...*, par Serge Basset. Paris, Stock, 1902, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 6. *Duel de sexes*, par Charles Montagne. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 7. *Mortel secret. Le Lys royal*, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de 544 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques et romanesques. — 8. *Destinée d'amour*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 9. *Femme de traître*, par Jeanne France. Paris, Éditions de la « France Semeuse », 1902, in-16 de 93 p., 1 fr. — 10. *Cas de conscience*, par Champol. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 11. *Qui m'aime me suive !* par Henriette Bezançon. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Roman de deux jeunes mariés*, par Charles Joliet. Paris, Calmnan-Lévy, 1902, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Pour arriver au bonheur*, par Georges Sauvin. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 14. *La Voie sans retour*, par Henry Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Autre Amour*, par Claude Ferval. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *Cours de jeunes filles*, par Pierre Clésio. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 363 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 17. *Caïn et Artème. Nouveaux Récits de la vie des vagabonds*, par Maxime Gorki; trad. du russe par M. Persky. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 18. *Terres maudites*, par Blasco Ibañez; trad. de l'espagnol par Hérelle. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 19. *La Terre du passé*, par Anatole Le Braz. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. 20. *Les Contes à Catulle*, par Jacques Rude. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 21. *Avocates*, par Bernard Steller. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-18 de 226 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Larbal*, par Michel Antar. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Jardin du Roi*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Épave*, par Édouard Estaumié. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 242 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — « C'est aujourd'hui jour de romans, écrivait naguère un de nos plus spirituels confrères, *donc jour de massacre !* » Heureux critique, pour qui tous les jours ne sont pas jours de massacre ! Heureux critique qui connaît la joie d'admirer et de louer ! Comme ce doit être bon ! Mais n'envions pas ce que nous ne pouvons pas avoir.

Si le Sâr Peladan donne à sa dernière œuvre un titre latin, *Pereat !* ce n'est pas pour nous avertir qu'il va « braver l'honnêteté; » sa signature suffisait ; c'est peut-être parce qu'il a vaguement conscience qu'il

ne parle plus guère français. Il avait du style, jadis, le Sâr ! Il l'a perdu ! Son manteau de cérémonie, pailleté de clinquant, et qui éblouissait les épicières en rupture de boutique, a perdu son éclat ; il est terni, taché, fripé, troué — tel celui d'un vieux forain qui aurait reçu trop d'averses, trop de coups de soleil ou même trop de pommes cuites. Je veux dire, sans métaphores, que le Sâr ne parle plus qu'une sorte de patois, d'une affligeante platitude, et qu'en conséquence il ferait bien de se taire désormais, puisqu'il ne lui reste plus ce par quoi il relevait encore de la critique littéraire. Il est vrai que *Pereat* prétend relever de la philosophie et de la théologie, et que c'est une thèse, une thèse occultiste et anticatholique ! On y voit une femme mal mariée, qui divorce, épouse un autre homme, veut néanmoins « pratiquer les Sacrements, » et meurt de se voir refuser l'absolution. — Qu'elle périsse ! déclare son farouche confesseur, Pereat ! ou qu'elle se sépare ! — C'est ce que le Sâr ne peut pas admettre, et pour nous aider à prendre en horreur le confesseur et en pitié la pauvre femme divorcée, il nous raconte l'histoire d'une autre femme qui se livre à la sorcellerie, et participe dans un « sabbat diurne » à des scènes d'érotomanie. C'est sur ce morceau que compte le triste Sâr pour appâter les amateurs d'ordure. Et je n'ai pas besoin de vous faire remarquer le lien logique qui unit l'histoire de la divorcée avec celle de la sorcière, ni comment les ébats de cette dernière démontrent l'inhumaine cruauté des confesseurs catholiques et la nécessité de faire entrer la loi du divorce dans le droit canon : « ça se voit tout seul ! » quand on est un anormal, — et quand on ne l'est pas, on ne veut pas le voir ! On ne veut qu'une chose, s'en aller !

Romans fantaisistes. — 2. — La donnée de *la Seconde Vie du docteur Albin* est pleine de promesses; malheureusement l'œuvre ne les tient pas. Le point de départ en était original; elle déraille, dès le second chapitre, et tombe dans le mélodrame vulgaire. — Le docteur Albin est un des grands savants et des grandes autorités intellectuelles de son temps : il a fait adopter par toute une école de disciples nombreux et dévoués un système philosophique appuyé sur des expériences célèbres dans le monde entier. Il est comblé d'honneurs, il est membre de toutes les académies, décoré de tous les ordres, titulaire des plus hautes charges; il a été ministre des affaires étrangères. Bref c'est un Berthelot, plus intelligent et meilleur philosophe que le vrai.— Un jour, une expérience nouvelle lui démontre l'inanité de son grand système biologique. Il a donc le devoir de se rétracter et il se rétractera, mais seulement après sa mort. Toutefois il n'attendra pas la mort, ce serait trop long; il est pressé. Il feindra donc d'être mort, pour revivre sous un autre nom, et pouvoir, libre de ses amitiés et de ses anciennes obligations, attaquer le système du grand Albin et le

détruire ! Ce projet macabre est exécuté très habilement. Le docteur se fait donner une mission pour le Tonkin ; au cours d'une reconnaissance, il avise le corps d'un soldat, qui était à peu près de sa taille, il le revêt de ses propres habits, lui emprunte les siens, lui coupe la tête et disparaît. Ainsi mourut l'illustre docteur Albin, victime de son dévouement à la patrie et à la science. Ses restes, pieusement rapportés à Paris, y sont l'objet de funérailles solennelles, auxquelles assiste un reporter anglais, du nom de Crawford, si vous voulez, et qui n'est autre que le mort lui-même. Cette cérémonie ayant fortement aiguisé son appétit, il va se faire servir un dîner copieux dans un restaurant du boulevard ; mais au moment de payer l'addition, il s'aperçoit qu'il s'est laissé voler les cinq cent mille francs en billets de banque qu'il venait de retirer du Crédit Lyonnais ! Il n'a pas un sou ! Il est arrêté et condamné pour grivèlerie. Quand il sort de prison, il cherche à gagner sa vie, mais ne trouve pas. Il mendie. Et il mourrait de faim, s'il n'était recueilli par une rôdeuse de trottoir. Il exerce successivement les fonctions de copiste, de pion, d'infirmier, de marchand de papier, etc., etc., etc. — Il n'y a pas de raison pour que ces aventures, déjà si longues, ne se continuent indéfiniment. On saute des pages, par paquets, pour retrouver, à travers cet interminable et invraisemblable récit, la donnée initiale : Albin contre Albin, le vivant contre le mort, la vérité contre les corps savants ! Mais on ne la retrouve plus. C'est à peine si elle reparaît un moment pour être escamotée définitivement : la réfutation de la doctrine officielle du docteur Albin est faite par un docteur allemand. Ce que voyant, le nouvel Albin se fait anarchiste, lance une bombe dans un café, passe en cours d'assises et meurt — « pour de bon » — sur la guillotine. Et son histoire, qui aurait pu être une fantaisie originale et piquante, — n'est qu'un gros et médiocre feuilleton.

Romans-feuilleton. — 3. — Est-ce la faute du traducteur ou celle de l'auteur ? *Service de la Reine* est d'abord incompréhensible : on dirait que le début en est coupé ou tronqué. Mais si on a le courage d'avancer à travers ces ombres, on finit par rencontrer une assez intéressante aventure. La reine de Ruritanie n'aimait pas son mari, elle aimait M. Rassendyll, qui d'ailleurs était le portrait du Roi : les yeux, le front, le nez, la voix, il en avait tout, sauf l'âme, pusillanime et hésitante : la sienne était, au contraire, celle d'un héros et d'un héros honnête homme — et c'est pourquoi la Reine l'aimait et lui écrivait. Une de ses lettres tombe aux mains de ses ennemis, dont Rupert était le chef. Copie en est prise, et l'un des lieutenants de Rupert est chargé de la porter au Roi. Ce qu'apprenant, Rassendyll se rend, au péril de sa vie dans la résidence royale, et y jouant le personnage du Roi, dont il est le sosie, il reçoit lui-même le messager

et son message. Mais l'original? Il était resté aux mains de Rupert. La Reine dépêche vers lui quelques-uns de ses fidèles serviteurs; rendez-vous est pris dans un pavillon de chasse où par hasard le Roi arrive à l'improviste. Bataille, incendie; le Roi périt. Rassendyll prend sa place provisoirement, le temps de sauver la Reine et de rentrer en possession de la lettre. Mais il est acclamé par le peuple, qui le prend pour le vrai roi. S'il avoue la substitution et la supercherie, il perd la réputation de la Reine; s'il en profite, il se déshonore à ses propres yeux. Et alors? Alors « tempête sous un crâne. » Mais pendant qu'il réfléchit et se demande: Gagnerai-je? ne gagnerai-je pas? un traître survient, qui résout le problème : il tue le faux roi d'un coup de revolver. Et voilà comme ce galant homme ne fut pas le mari de la Reine. Ce fut la Reine qui moult fut marrie!

4. — Il y avait une fois, — l'an dernier, — dans le pays des changements à vue, — à Paris — trois jeunes filles très belles, très honnêtes, très désireuses de se marier, mais très pauvres; un krack leur avait enlevé toute leur fortune. Or la fortune leur revint, et *l'Amour vint* aussi! Et, chose admirable! ce ne fut pas la fortune qui fit venir l'amour, ce fut l'amour qui fit venir la fortune. C'est bien ainsi que les choses se passent dans les bonnes sornettes, celles qui sont à la fois sentimentales et modernes. Car ceci est un conte de fées, dont la scène se déroule de nos jours, à l'avenue de l'Opéra. — Elles étaient donc trois sœurs, également quoique différemment belles. La cadette aimait un poète, qui ne possédait que vingt mille francs de patrimoine, mais qui avait du talent! La plus jeune n'aimait encore personne, mais elle aimait l'amour, et elle espérait en faire la rencontre dans une agence matrimoniale où elle fréquentait. Quant à l'aînée, elle n'aimait que le devoir, et pendant que ses deux plus jeunes sœurs faisaient de la musique et du dessin, elle cherchait à gagner le pain de tout le monde, y compris celui de leur pauvre vieille mère! C'est pourquoi elle accepta un emploi de caissière dans un magasin de soieries de l'avenue de l'Opéra. Or, vous le savez, elle était très belle, et, vous le devinez, son patron était très tendre, et si elle était honnête, lui était un brave homme, — brave homme, quoique célibataire et millionnaire. Il commença par augmenter les appointements de sa belle caissière; puis, il lui paya très cher les dessins de la petite sœur. Il fut si bon, si timide, si sincère et si loyal, que, quoique amoureux, il ne fut pas ridicule, et, quoique chauve, il fut aimé. Alors il demanda à épouser et il fut agréé. En même temps il prit comme associé, avec deux mille francs d'appointements fixes par mois et moitié dans les bénéfices un petit jeune homme découvert par la petite sœur dans une agence matrimoniale, et violemment, mais purement aimé, dès le premier coup d'œil! Enfin l'homme aux soieries étendit

un pan de son petit manteau bleu sur la fiancée du poète : il lui offrit des dentelles (valant plusieurs milliers de francs, ma chère !) pour sa robe de mariée. J'oubliais de vous dire que le dit poète s'était enrichi lui aussi, non plus à vendre des vers, (il y avait renoncé,) mais à vendre du blé ! le blé qu'il récoltait lui-même dans sa ferme ! Parfaitement ! Et ce dernier trait suffit à montrer que nous sommes au pays de l'Astrée !

5. — Un homme a une fille adultérine, que le père légal le contraint d'épouser. Il subit la contrainte, pour sauver la mère, pour sauver la fille, et en se persuadant d'ailleurs qu'il fait *Comme jadis Molière.* L'examen du cas de Molière occupe la moitié du volume, et cette inutile digression se termine par la conclusion connue : il n'est pas vrai qu'Armande Béjart, la femme de Molière, fût la fille de Molière et de Madeleine Béjart. Le personnage de ce roman (il s'appelle Marcel) n'a rien de commun avec Molière, — pas même le style. Pas la moindre « force comique » ou dramatique dans ses confidences, malgré beaucoup de grossièreté et de violence. Ce criminel malgré lui est surtout ennuyeux. Il est vrai que c'est un criminel vertueux, et qu'il veut rester le père de sa femme. Il le veut, mais ne le peut ; son rôle est trop difficile à tenir, et pour y échapper, il se suicide !

6. — *Duel de sexes* est un beau titre, et propre à allumer certaines curiosités ! Je le loue d'autant plus sérieusement, qu'il n'y a pas autre chose à louer dans ce volume. — J'aurai tout dit quand je vous aurai appris qu'il contient huit nouvelles, dont la dernière a cinq pages et la première 137. Je peux bien ajouter que c'est la première qui s'appelle *Duel de sexes*, et qu'elle nous raconte les aventures d'un homme qui s'est substitué à un autre, qui lui a pris son nom, son état civil, sa fiancée, sa fortune, le tout par pitié pour une mère. « C'était pour sa pauvre mère ! » Le comte de Cavalaire était fou, il se suicida ; son secrétaire, qui lui ressemblait, prit sa place, pour empêcher la comtesse douairière de mourir de désespoir. Il fut d'ailleurs un détestable Cavalaire, et il rendait Hélène, sa femme, très malheureuse, lorsqu'il fut démasqué par deux Parisiens, dont un reporter, dans une grotte ! (Parfaitement !) Démasqué dans la grotte, il ne lui reste plus qu'à divorcer. Et la belle Hélène épouse un des deux Parisiens, celui qui n'est pas reporter, mais qui n'en parle pas mieux le français pour cela !

7. — *Le Lys royal* a 544 pages et n'est que la première partie de *Mortel secret.* — Les amateurs de grosses émotions ont donc de la pitance assurée pour un bon bout de temps. Cette première partie s'ouvre par un assassinat, et se termine par un suicide ; entre ce premier et ce dernier acte, vous avez d'autres meurtres, Mesdames et Messieurs, de noirs complots tramés par des magistrats et des cocottes, associés avec des ministres de la justice, des mouchards et des

Alphonses, et poursuivant tous de leur haine une belle jeune fille et un beau jeune homme qui s'adorent ! La belle jeune fille s'appelle Régine d'Albarès ; c'est d'ailleurs une jeune femme, attendu qu'elle a été mariée trois heures, et c'est elle le « lys royal », attendu qu'elle est petite-fille — naturelle — d'un « descendant de Henri IV. » Le chef actuel de la Maison de France, pour des raisons d'ordre supérieur, a exigé que la noble enfant épousât le vieux marquis de Malbailo. Mais le jour même de ces tristes noces, comme les époux arrivaient dans leur château, un coup de fusil tue le marquis. Quel est l'assassin ? Un juge d'instruction démocrate soupçonne la nouvelle marquise ; les journaux royalistes soupçonnent la main du gouvernement ! (le marquis était député de l'opposition !) Le chef de cabinet du ministre, désireux de se faire nommer conseiller à la cour, fabrique, avec le consentement de son chef, une fausse lettre qu'un mouchard glisse dans le sous-main de Régine, et qui prouve, clairement, irréfutablement, la complicité de la jeune femme et la culpabilité de son jeune cousin, Hugues d'Albarès, qui est d'ailleurs amoureux fou de sa cousine. Mais ledit chef de cabinet avait une femme, une femme jalouse, qui fouillait le panier à papiers et les poches de son mari ; elle y découvrit le brouillon de la fausse lettre, et força le misérable faussaire à laisser Régine tranquille. Le scandale, prêt à éclater, de cette arrestation sensationnelle, fut donc épargné au parti royaliste. Et le cousin Hugues aurait pu épouser sa cousine, s'il n'avait résolu auparavant de découvrir lui-même l'assassin du marquis. — Y parviendra-t-il ? C'est ce que nous apprendra le second volume. En attendant, le premier se termine, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, par le suicide de deux jeunes ouvriers, très gentils, que des parents sévères voulaient empêcher de se marier. Le jeune homme s'est procuré un revolver tout chargé ; il tire sur son amie d'abord, sur lui-même ensuite. Et un quart d'heure après, l'un et l'autre se réveillent. Ils n'étaient qu'évanouis, les cartouches du révolver n'étant chargées qu'à poudre ; ils se réveillent parmi leurs parents, leurs amis et connaissances qui étaient à leur recherche, et qui les fiancent solennellement. Quels étaient ces jeunes nigauds ? Quels leurs amis et parents ? Et comment leurs aventures sont-elles mêlées à celles des Albarès et des Lys royaux ? C'est ce que vous voudrez bien aller voir vous-même, ou du moins me dispenser de vous faire voir cinq cent quarante-quatre pages feuilletonnesques ! Voyons ! auriez-vous la cruauté de m'obliger à les lire toutes ?

Romans psychologiques et romanesques. — 8. — Aujourd'hui je ne sépare pas les romanesques des psychologues, — vous savez pourquoi ! Je suis sûr ainsi de faire plaisir à l'une des deux catégories d'auteurs, vous savez aussi laquelle. C'est ainsi que l'auteur de *Destinée*

d'amour me pardonnera de le ranger dans l'une, puisque je le range en même temps dans l'autre — (l'une, est celle où il reste, l'autre est celle où il aspire). — Dans son livre, on voit trois femmes et un homme qui n'ont d'autre occupation que d'aimer ; seulement les trois femmes aiment le même homme ; c'est donc l'homme qui est destiné à l'amour, à moins que ce ne soit les trois femmes. Car enfin, dites-le moi, *voi che dapete*, ce que c'est que d'être destiné à l'amour ? Est-ce d'être aimé ? Est-ce d'aimer ? Mystère insondable, abîme ténébreux où j'ai peur d'aventurer mon esprit. Je préfère vous raconter tout de suite que Mlle Léone, Mlle Claire, Mme Thérésine aimaient Roger, lequel était un beau garçon, garde général des forêts à ses moments perdus. Léone était une bohémienne, adoptée par une marquise bretonne, séduite, puis abandonnée par un marquis italien ; Claire était la fille d'un intendant russe, aimé par un prince polonais, d'ailleurs infirme ; Thérésine était la femme d'un braconnier corse, coquettant avec tous les Français, en général, avec Roger en particulier ; — tout ce monde cosmopolite, corse, polonais, russe, italien, breton et bohémien, se rencontre à Cannes. Roger est triste ; au milieu de ces amours, qui flambent autour de lui, il prend des airs penchés ; « il porte son cœur meurtri à la boutonnière ; » il a aimé une quatrième dame, (une flirteuse féroce, qui l'avait affolé et abandonné) et à laquelle il pense toujours, tout en trouvant que Léone est bien émourante, Claire bien gentille et Thérésine intéressante. Bref, il est insupportable le beau garde ! Et, quoiqu'en réalité, il soit aussi un brave garçon, (ce n'est pas de sa faute s'il les fait haleter toutes après lui !) et quoiqu'il n'ait jamais attenté à l'honneur d'aucune jeune fille ni d'aucune femme mariée, on éprouve je ne sais quelle féroce satisfaction à le voir près de disparaître de la scène du monde : le mari de Thérésine lui envoie une balle de sa bonne carabine de braconnier ! Mais c'est Léone qui la reçoit et qui disparaît ! Et le beau Roger épouse Claire — et le prince polonais déduit la philosophie de toute cette histoire, en cette formule remarquable : « Chacun suit sa destinée d'amour ! Aimer, c'est se sacrifier pour ceux que l'on aime ! » quand ce n'est pas les épouser. Car enfin Claire aime, elle aussi, et elle épouse ! Me direz-vous qu'elle se sacrifie ? Vous m'en direz tant !

9. — *Femme de traître* est une petite plaquette de moins de cent pages qui contient quatre ou cinq nouvelles, — toutes intéressantes. Mme J. France semble mieux « réussir » ces petits ouvrages, que les longs récits plus développés. — La première nouvelle éveille des souvenirs douloureux : un officier soupçonné, mais non convaincu de trahison, est envoyé en disgrâce dans une colonie lointaine, pendant que sa famille poursuit sans relâche sa réhabilitation ; elle l'obtient d'ailleurs pleine et entière. Un camarade de l'officier exilé s'avoue

coupable, à son lit de mort, et par devant témoins. L'officier est rappelé, fêté, acclamé par tous ses amis et par tous ses chefs ; on lui promet la décoration pour le prochain 14 juillet. — « Je te défends de l'accepter ! » lui dit alors sa sœur, sa sœur qui seule est restée froide et triste parmi l'enthousiasme du retour, car elle sait, elle, elle sait que son frère est coupable ; elle a sacrifié sa fortune à acheter l'aveu d'un pauvre diable qui a accepté le déshonneur posthume pour assurer du pain à ses enfants ! La femme du traître assiste, cachée derrière une porte, à la scène entre le frère et sa sœur, et, très bravement, sans trop de gestes ni de phrases, elle condamne son mari à disparaître : il doit s'engager dans une mission meurtrière, d'où l'on est sûr qu'il ne reviendra pas, sinon elle va, tout de suite, le dénoncer au ministre. Et le misérable s'exécute. — Avec un peu plus de sobriété nerveuse dans l'exécution, ce petit drame pourrait être poignant.

10. — Le *Cas de conscience* est une variante des *Gestes* de M. Bourget, ainsi que l'a déjà remarqué mon ami et collaborateur M. Pontal ; seulement l'histoire est au masculin et non plus au féminin. — L'être charmant, irrésistible, ayant tous les gestes des sentiments qu'il doit avoir et qu'il n'a pas, c'est un jeune homme ; il s'appelle Marcel, je crois ; — son tuteur, un vieux général, qui le connaît à fond — (et qui précisément sait qu'il n'a pas de fond,)— attendu qu'il est le fils et « le portrait vivant » d'une femme qu'il a trop aimée, — se demande s'il doit laisser marier ce délicieux et inconscient malfaiteur ; et il ne se contente pas de le demander à lui-même, dans le silence de ses méditations solitaires ; il le demande à un inconnu, qu'il rencontre en chemin de fer, et à qui, sans autres préparations ni formalités, il adresse brusquement cette question : « Jeune homme (l'inconnu est jeune) dites-moi quel est mon devoir ! Décidez ce cas de conscience : l'un des deux futurs époux est mon pupile et le fils de ma maîtresse, l'autre est ma nièce. — Que dois-je faire ! » L'interpellé juge d'abord que son interlocuteur est un peu fou, et finit par voir qu'il est seulement très malheureux. Il répond avec une prudence facile : « Je n'en sais rien ! » Et là-dessus les deux voyageurs se séparent. Quinze jours après, ils se rencontrent à Pau, chez la sœur même du général ; le jeune voyageur y a été présenté par son ami Marcel, et il y a été invité à dîner. Le voilà bien placé pour suivre de près toutes les phases de la tempête qui continue à s'agiter sous le crâne chauve du vieux militaire, et pour voir, du côté des coulisses, la comédie sentimentale que Marcel joue à sa fiancée. La comédie finit en tragédie. Marcel, qui a besoin d'argent, vend à un journaliste les lettres d'amour de sa mère au général. — Ce dernier geste du « petit féroce, » en amène un que vous devinez, de la part du général : il chasse son triste pupille, et a la satisfaction de voir que sa nièce ne le regrette pas, occupée

qu'elle était déjà, depuis quelque temps, du jeune inconnu, qui, de simple spectateur, était devenu acteur dans ce drame de famille, et y est acteur principal, puisqu'il y joue le rôle final d'épouseur. — Cette histoire est agréable. Si je l'ai rapprochée tout à l'heure d'une œuvre de Bourget, ce n'est pas pour l'y égaler ; je pourrais plutôt en profiter pour proclamer la supériorité des *Gestes*, — je n'en répète pas moins que l'œuvre de M. Champol — ou de Mme Champol — est intéressante, et même, çà et là, littéraire ; un couplet sur les Bancs des promenades de Pau est plein de jolies et spirituelles intentions.

11. — *Qui m'aime me suive !* dit un jeune colonial à une jeune fille, qu'on lui a destinée pour femme, et qui a de l'esprit, de la beauté, de la grâce, de la fortune, qui est charmante, charmante, charmante. Mais quoi ? elle est frivole aussi et les colonies l'effraient un peu beaucoup, tellement qu'elle refuse de suivre le colonial, tandis que, au contraire, une de ses petites amies, qu'on n'avait d'abord pas remarquée parce qu'elle n'était point brillante, montre pour les colonies un goût si vif que le colonial en est ému et l'y emmène ! Bon voyage l'heureux couple !

12. — *Le Roman de deux jeunes mariés* date d'environ quarante ans, et il *date*. C'est élégant, comme les lourdes crinolines de 1860, ça déplace beaucoup d'air et c'est creux ; ça veut être léger et évaporé, et c'est laborieux et maniéré. En quoi et à qui le besoin de cette réimpression se faisait-il sentir ? — Disons vite, pour nos jeunes gens lecteurs de moins de cinquante ans, qui n'ont donc jamais entendu parler de M. Charles Joliet, que le roman des jeunes mariés consiste à éliminer une belle-mère encombrante, c'est-à-dire à la prier de rester chez elle. C'est tout. Pas d'autres événements notables ; mais en revanche toutes les petites gentillesses et enfantillages qui occupent la lune de miel de deux épousés, d'ailleurs bien élevés et « gens du monde. » Je ne sais si ce livre parut hardi en son temps ; nos petites lycéennes de quatorze ans le trouveraient terriblement fade, — en quoi d'ailleurs elles montreraient qu'elles ont au moins l'esprit juste. — Ah j'oubliais ! Avec la belle-mère, nos jeunes gens éliminèrent aussi son amie, une dame de caractère et de mœurs ambiguës, et qui s'est fait la spécialité de diviser les nouveaux ménages. De quelle espèce d'êtres cette dame Tartuffe est-elle ou était-elle représentative ? Je crains qu'elle ne représentât rien. Je vous répète que les crinolines n'avaient pas de dessous — et que la psychologie de cette œuvre me paraît tout aussi creuse.

13. — « *Pour arriver au bonheur*, il faut marcher tout droit ! » (p. 284). Si vous en doutiez, l'histoire suivante vous le rappellerait. — Deux cousins s'aimaient d'amour tendre ; l'un d'eux, bien que se plaisant au logis, fut assez héroïque pour entreprendre un voyage au lointain pays ; il se fit marin, — il s'appelait Robert. L'autre, qui s'appelait

Madeleine, « une enfant mignonne, » sur laquelle le cœur de Robert s'était ouvert » (p. 8) et dont le cœur s'était lui-même ouvert *sur* Robert, (ainsi qu'en témoignera plus tard son journal intime), fut assez naïve pour se laisser marier à M. de Tarieux ! Lorsque Robert apprit cette nouvelle, il en eut la fièvre jaune ; il resta de longs mois à l'hôpital de Rio, « entre la vie et la mort. » Lorsqu'il revint, il trouva sa cousine séparée de son mari et appelée « Mademoiselle » par la vieille bonne qui ne l'avait pas quittée un seul instant depuis sa naissance. Que s'était-il passé? Mystère! Les lecteurs du volume ne le sauront qu'à la page 265 ; vous, vous allez le savoir tout de suite. M. de Tarieux, qui ne s'était marié que pour entrer en possession de sa fortune personnelle, (ainsi l'avait ordonné un père barbare, dans son testament) avait quitté sa femme le soir même des noces, non sans lui laisser une lettre d'excuses où il l'appelait lui aussi, Mademoiselle. C'était là le mystère et le « secret » que la jeune femme taisait obstinément! Elle ne s'en était pas même ouverte avec sa tante, ni même avec Robert que pourtant elle aimait, qui pourtant l'adorait, et le lui avait dit — et se l'était fait dire. Dangereuses confidences ! Aveux presque criminels ! « Ainsi souvent la passion nous entraîne par un chemin court, rose, facile, vers un but enveloppé d'épines » (99). Mais soyez tranquilles ! Les deux cousins ne quittèrent pas l'autre chemin, celui qui n'est pas rose, mais qui est droit, même s'ils y font quelques faux pas. — Et c'est pourquoi ils arriveront au bonheur, c'est à savoir au mariage légitime! Car un jour son secret échappe à Madeleine, et l'un de ses parents, aussi fort en droit canon qu'en droit civil, lui apprend qu' « étant donnée sa situation », comme disent les bonnes gens, et en outre « étant donnée la non-consommation du premier mariage », comme disent les théologiens, il sera très facile d'obtenir le divorce de l'autorité civile, et la déclaration de nullité de l'autorité religieuse. Et voilà comment finit cette variante d'une histoire connue, — variante rédigée avec application et le souci de l'actualité.

14. — Est-ce parce que M. Henry Bordeaux est un écrivain sérieux qu'il a voulu refaire *Graziella* et *le Mariage de Loti*. Il a d'ailleurs mis dans *la Voie sans retour* toute la poésie dont peut disposer un prosateur qui s'applique ; il y a même ajouté un grain de philosophie. Ni Lamartine, ni peut-être Loti (qui pourtant fait du pessimisme çà et là) ne s'étaient avisés de ce condiment — facile — d'une histoire d'amour ; mais on sait que nos jeunes penseurs (car j'imagine que M. Henry Bordeaux n'a pas cessé d'être un jeune, depuis dix ou quinze ans qu'il joue ce rôle) en sont abondamment pourvus. — Voici d'abord l'histoire : Hervé aima Flora, Flora aima Hervé ; Hervé était un officier d'infanterie de marine ; Flora une Italienne de Toulon. Ils s'étaient rencontrés un soir de carnaval ; ils passèrent trois mois à Port-Cros,

une des îles d'Hyères, occupée comme les héros de la chanson, connue ou qui mérite de l'être.

Sachez que dans l'île du Roi
Nous faisons de la poésie,
Anastasie
Et moi !

Ces vers si courts, mais si éminemment suggestifs, M. H. Bordeaux les délaie en trois cents pages. Après quoi il nous apprend qu'Hervé dut quitter Flora pour aller au Soudan ; qu'il en revint deux ans après, et qu'il retrouva Flora, mais Flora muée en cocotte ; que ce monobstant il reprit avec elle le chemin de Port-Cros, mais qu'hélas ! — ou que hélas ! — ce *revenez-y* manque de poésie ! — Et maintenant voici la philosophie : « L'amour et la jeunesse, écrit M. Henry Bordeaux, sont une voie où nous passons et nul n'y revient jamais en arrière. Nous n'y pouvons retrouver la trace de nos pas. Hervé commit la faute de vouloir reprendre son bonheur au temps qui le gardait avec fidélité ! Il est dangereux de toucher au souvenir, car le passé comme la mort, est sacré... » — Quand je vous le disais que c'était « bien écrit ! »

15. — *L'Autre Amour*, est-ce l'amour ingénu? Est-ce l'amour conjugal? Est-ce l'extra-conjugal? Non! c'est l'amour maternel! Et il paraît que c'est le meilleur des amours. Christiane n'avait pas de fortune; elle avait un cousin et l'aimait (amour ingénu). Son cousin n'ayant pas voulu l'épouser, elle se fit institutrice, et elle épousa l'oncle de ses élèves. (Amour conjugal? Hélas! non. L'oncle était manchot, et Christiane pensait toujours au cousin). Mais le manchot mourut, lui laissant sa fortune; le cousin reparut, et cette fois-ci il épousa. Et l'amour conjugal eut son jour, mais bien court, hélas! Car le cousin fut volage et trompa sa femme avec une duchesse, qui se trouvait être précisément l'élève de Christiane! Pauvre Christiane! Heureusement, sur ces entrefaites elle devint mère, et l'amour de son enfant la consola des autres amours !

16. — *Cours de jeunes filles* aurait-il dû être classé sous la rubrique suivante, celle de *Romans de mœurs?* « C'est un livre vécu, » me disait un lecteur. J'avoue que j'en ai douté un moment, — ce que je ne me serais pas permis si mon lecteur eût été une lectrice ; — le livre m'avait d'abord paru plus rêvé que vécu, « un rêve de pion ! » Dans ce cours de jeunes filles, professeurs et élèves feignent de s'occuper de Xénophon, de Sophocle, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de poésie, de prose, de livres, de littérature; en réalité, ils et elles ne s'occupent guère que d'amour. — « Eh! eh! intervient ici mon lecteur, si vous croyez que ce n'est pas vécu, cela? A quoi donc voulez-vous que s'intéressent de belles et fraîches adolescentes devant un jeune homme barbu, qui parle bien? Et ce jeune homme, qui leur parle de la Nausicaa d'Ho-

Madeleine, « une [illegible]
s'était ouvert » (p. [illegible]
(ainsi qu'en témoig[illegible]
pour se laisser mari[illegible]
nouvelle, il en eut la [illegible]
Rio, « entre la vie et [illegible]
séparée de son mari [illegible]
qui ne l'avait pas q[illegible]
s'était-il passé? Mys[illegible]
page 265 ; vous, vous [illegible]
ne s'était marié que [illegible]
nelle. (ainsi l'avait or[illegible]
quitté sa femme le so[illegible]
d'excuses où il l'appe[illegible]
et le « secret » que [illegible]
était pas même ouvert[illegible]
tant elle aimait, qui [illegible]
fait dire. Dangereu[illegible]
« Ainsi souvent la [illegible]
facile, vers un but [illegible]
Les deux cousins so[illegible]
rose, mais qui est dro[illegible]
pourquoi ils arriveron[illegible]
Car un jour son secre[illegible]
aussi fort en droit co[illegible]
née sa situation », con[illegible]
née la non-consciom[illegible]
théologiens, il sera [illegible]
et la déclaration de [illegible]
ment finit cette [illegible]
avec application et la [illegible]

14. — Est-ce par [illegible]
qu'il a voulu refaire [illegible]
dans *la Voie sans retour* [illegible]
teur qui s'applique ; il [illegible]
Lamartine, ni peut-être [illegible]
ne s'étaient avisés de [illegible]
mais on sait que nos [illegible]
Bordeaux n'a pas cessé [illegible]
qu'il joue ce rôle) en [illegible]
toire : Hervé aima Flor[illegible]
d'infanterie de marine ; il [illegible]
rencontrés un soir de [illegible]

la *barraca* venait d'être occupée et que l'on vit Batiste et sa famille se mettre à défricher le sol, arracher les racines, refaire les canaux d'arrosage, semer du blé ! Ah ! mais ! Que venait faire ce gêneur ? Est-ce qu'il croyait qu'on allait le laisser tranquille ? On commença par lui dépêcher des ambassadeurs pour l'inviter à s'en aller ; ils furent mal reçus. On lui tira des coups de fusil ; Batiste les rendit. On détourna les canaux d'arrosage ; Batiste passa des nuits à les rétablir et à les surveiller ; on malmena ses enfants, à l'école, à la fontaine ; on lui en tua un ! Pour le coup, il y eut trêve. Les obsèques de la petite victime provoquèrent même une sorte de mouvement de sympathie vers la courageuse et malheureuse famille. Mais ce mouvement s'arrêta vite ; un incident, une dispute au cabaret ralluma les haines apaisées, et une nuit l'incendie s'alluma dans un coin de la maison, qui périt tout entière au milieu de l'indifférence et de l'abstention des voisins. Et Batiste s'en alla plus pauvre qu'il n'était arrivé, « atome chassé par l'hostilité de tout un monde. » — Ce tableau de mœurs féroces, noir et précis comme une eau-forte, est traversé par un aimable épisode, celui de l'amour timide et presque silencieux d'un petit berger pour la fille de Batiste, — chaste idylle, frêle espérance qui essaie de fleurir parmi toutes ces douleurs ! — Je fais des phrases ! Donc je suis ému ! Donc, lisez *Terres maudites.*

19. — *La Terre du passé* n'est pas la terre maudite, c'est la terre bénite de Bretagne. Sans doute l'« hostilité du monde » s'y fait sentir « aux atomes, » mais c'est l'hostilité des choses, non celle des hommes, et les hommes y pardonnent aux choses, à la lande stérile, à la mer meurtrière, et, s'ils sont lettrés, s'ils sont poètes, ils célèbrent la lande et la mer, même s'ils en ont cruellement souffert. — M. Anatole Le Braz ne se lasse pas de nous parler de sa Bretagne ; il nous en a conté les *pardons* et répété la *chanson ;* il nous en dit aujourd'hui les légendes, et celles de Trégor, et celles de Léon, de Vannes, de Cornouailles, etc. — et les plus vieilles, et les plus récentes. Car la Bretagne est toujours, même encore aujourd'hui, un milieu favorable à l'éclosion rapide des légendes ; il paraît qu'il en germe à cette heure « autour de Renan, » et le soigneux et diligent annaliste nous les signale dans un chapitre spécial. Il y met une piété qui pourrait étonner de la part d'un universitaire, si l'on ne savait que pour être universitaire, on n'en est pas moins, on n'en est que plus dévot... quelquefois. Les universitaires qui ont déserté les autels chrétiens, en fréquentent d'autres et s'ils n'ont pas nos saints, ils ont les leurs ; nous avons Jean de la Salle, ils ont Renan, c'est toute la différence. — J'ignore d'ailleurs si M. Anatole Le Braz n'honore pas nos saints ; mais il me permettra de lui dire qu'il s'agenouille un peu trop devant l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre.*

20. — L'archéologie romaine est à la mode depuis *Quo vadis ? Les Contes*

XCV

mère, croyez-vous qu'il puisse échapper aux distractions qui lui viennent des vivantes et non moins aimables Nausicaas qu'il a sous les yeux, sous son lorgnon? C'est vous qui rêvez, si vous ne voyez pas que... *la croûte cherche toujours la mie et la mie cherche le pain*, » comme dit le proverbe. » Soit! je me range à l'avis de mon lecteur érudit et expérimenté; je ne veux pas discuter, bien que j'aie connu des jeunes filles aussi occupées du cours que du discoureur, c'est-à-dire aussi indifférentes à l'un qu'à l'autre, même quand le discoureur portait un lorgnon et avait la barbe bien taillée et sans un fil blanc. — Faites donc glisser ce volume dans la case suivante, et sachez qu'il est un des meilleurs du même auteur, — qu'il y a un art léger, délicat, spirituel, que je n'avais pas su voir dans ses précédentes œuvres. — Sachez, en outre, que malgré la nature des distractions ou occupations des personnages, on y respire un parfum d'honnêteté bourgeoise tout à fait rassurant. Ça sent même le pot-au-feu, le pot-au-feu des petits ménages de professeur, — car tous ces jeunes gens et toutes ces jeunes filles n'ont de distractions que « pour le bon motif! » Ils veulent se marier, ils se marient. Et puis après? Est-ce que ces messieurs ne font plus de cours? Et que sont donc les cours faits par des professeurs mariés? J'aurais voulu le savoir, et c'est parce que l'auteur ne m'en dit rien que son « livre vécu » ne m'a paru exprimer qu'une portion de la vie, une toute petite « tranche de vie », saupoudrée sans doute d'un peu de rêve... J'y reviens, j'ai tort! j'en demande pardon à mon lecteur, qui cite de si jolis proverbes.

Romans de mœurs. — 17. — Commençons par les mœurs exotiques, et d'abord par les russes. *Caïn et Artème*, et les huit autres nouvelles de ce volume, nous ramènent dans la steppe et nous font faire connaissance avec de nouveaux vagabonds. Ceux-ci ressemblent d'ailleurs à ceux du volume que nous avons analysé cet hiver et le talent de M. Maxime Gorki y apparaît avec ses mêmes outrances et sa même puissance. Inutile donc de répéter ici notre première appréciation; tout au plus peut-on dire qu'il y a lieu de maintenir nos mêmes éloges et nos mêmes réserves.

18. — Avec *Terres maudites* nous sommes en Espagne, aux environs de Valence, dans la *Huerta* ou le jardin, et nous assistons à des luttes féroces entre paysans têtus et sauvages. Une *barraca* ne trouvait plus de fermier; le dernier locataire était mort au bagne. Une sorte de terreur planait sur la maison et les terres qui en dépendaient. L'intérêt des jardiniers voisins trouvait son compte à cette désertion, qui supprimait un concurrent; aussi entretenaient-ils avec un soin jaloux, et au besoin avec des procédés extra-légaux, la superstition qui maintenait incultes les Terres maudites. C'est pourquoi ce fut dans toute la *Huerta* une stupeur et une indignation quand on apprit que

la *barraca* venait d'être occupée et que l'on vit Batiste et sa famille se mettre à défricher le sol, arracher les racines, refaire les canaux d'arrosage, semer du blé ! Ah ! mais ! Que venait faire ce gêneur ? Est-ce qu'il croyait qu'on allait le laisser tranquille ? On commença par lui dépêcher des ambassadeurs pour l'inviter à s'en aller ; ils furent mal reçus. On lui tira des coups de fusil ; Batiste les rendit. On détourna les canaux d'arrosage ; Batiste passa des nuits à les rétablir et à les surveiller ; on malmena ses enfants, à l'école, à la fontaine ; on lui en tua un ! Pour le coup, il y eut trêve. Les obsèques de la petite victime provoquèrent même une sorte de mouvement de sympathie vers la courageuse et malheureuse famille. Mais ce mouvement s'arrêta vite ; un incident, une dispute au cabaret ralluma les haines apaisées, et une nuit l'incendie s'alluma dans un coin de la maison, qui périt tout entière au milieu de l'indifférence et de l'abstention des voisins. Et Batiste s'en alla plus pauvre qu'il n'était arrivé, « atome chassé par l'hostilité de tout un monde. » — Ce tableau de mœurs féroces, noir et précis comme une eau-forte, est traversé par un aimable épisode, celui de l'amour timide et presque silencieux d'un petit berger pour la fille de Batiste, — chaste idylle, frêle espérance qui essaie de fleurir parmi toutes ces douleurs ! — Je fais des phrases ! Donc je suis ému ! Donc, lisez *Terres maudites*.

19. — *La Terre du passé* n'est pas la terre maudite, c'est la terre bénite de Bretagne. Sans doute l'« hostilité du monde » s'y fait sentir « aux atomes, » mais c'est l'hostilité des choses, non celle des hommes, et les hommes y pardonnent aux choses, à la lande stérile, à la mer meurtrière, et, s'ils sont lettrés, s'ils sont poètes, ils célèbrent la lande et la mer, même s'ils en ont cruellement souffert. — M. Anatole Le Braz ne se lasse pas de nous parler de sa Bretagne ; il nous en a conté les *pardons*, et répété la *chanson ;* il nous en dit aujourd'hui les légendes, et celles de Trégor, et celles de Léon, de Vannes, de Cornouailles, etc. — et les plus vieilles, et les plus récentes. Car la Bretagne est toujours, même encore aujourd'hui, un milieu favorable à l'éclosion rapide des légendes ; il paraît qu'il en germe à cette heure « autour de Renan, » et le soigneux et diligent annaliste nous les signale dans un chapitre spécial. Il y met une piété qui pourrait étonner de la part d'un universitaire, si l'on ne savait que pour être universitaire, on n'en est pas moins, on n'en est que plus dévot... quelquefois. Les universitaires qui ont déserté les autels chrétiens, en fréquentent d'autres et s'ils n'ont pas nos saints, ils ont les leurs ; nous avons Jean de la Salle, ils ont Renan, c'est toute la différence. — J'ignore d'ailleurs si M. Anatole Le Braz n'honore pas nos saints ; mais il me permettra de lui dire qu'il s'agenouille un peu trop devant l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre*.

20. — L'archéologie romaine est à la mode depuis *Quo vadis ? Les Contes*

à Catulle, de M. Jacques Rude, me paraissent compter parmi les bonnes « compositions » en antiquités latines qu'a provoquées le succès de M. Sienkiewicz. Je signale la sixième de ces onze études aux professeurs de seconde ou de rhétorique en quête d'un sujet de narration pour leurs élèves. C'est jour de réception chez le sénateur Lentulus : avant l'appel à table, et pour aiguiser l'appétit de ses invités, le fastueux amphytrion veut les faire assister au repas de ses murènes ; il appelle un esclave : c'était un Gaulois, taillé comme un athlète. Le maître lui fait un signe dont le sens n'était pas douteux : le Gaulois avait à se jeter à l'eau et se donner en pâture aux bêtes affamées. Sans dire un mot, il se retourne vers Lentulus, le saisit aux aisselles et, d'un geste aisé, le lance dans le bassin, où vingt bounches gloutonnes se hâtent de le dépecer. — Je voudrais être en rhétorique pour traiter ce sujet ! M. J. Rude en traite d'autres qui ne sont pas faits pour des enfants, bien que l'art qu'il y déploie ne dépasse guère l'enfance de l'art.

21. — Je ne puis pas dire grand' chose des *Avocates*, sinon que c'est un essai, dont le titre indique suffisamment le sujet, mais que cet essai ne semble pas définitif. Il est d'ailleurs rempli de bonnes intentions, et la thèse de l'auteur est que le rôle des femmes n'est pas d'être avocates, mais d'être épouses et mères. L'héroïne de son livre, qui s'appelle Mélite, est une avocate de grand talent ; mais le jour où elle remporte son plus beau triomphe à la Cour d'assises, en faisant acquitter une fille-mère qui avait tué son enfant, elle perd elle-même son propre fils, son petit Gildas ! L'enfant était malade, et ne devait pas être quitté une minute ; la bonne qui remplaçait la mère absente, occupée à la Cour d'assises, le quitta une heure, occupée elle-même par un militaire, son « pays. » Espérons que l'histoire de Mélite et de Gildas impressionnera fortement les jeunes lectrices et les préservera à jamais de la tentation de se coiffer de la toque d'avocat. Quelles se toquent d'un avocat, cela suffit !

22. — J'ai encore moins à dire des *Larbal* ; quand j'aurais copié le sous-titre : *Un Ménage d'officier dans le sud-algérien*, je n'aurais plus rien à ajouter, à moins qu'il ne vous importe beaucoup de savoir que le lieutenant Larbal, quand il était séparé de sa femme, éprouvait le besoin de lui télégraphier : « *d'Eld-Btod'h-vun Guerloufa, 2 avril, 9 heures du matin*. Madame Larbal, sidi Hli. — Arrivé heureusement : vais bien, et vous ? Baisers. » (Puisqu'on voulait reproduire exactement des dépêches de cette importance, pourquoi n'avoir pas ajouté toutes les mentions qui figurent sur le papier officiel, les numéros d'ordre, le nombre de mots taxés, l'heure, etc., etc. ? On ne saurait être trop précis, quand on fait de l'histoire et des tableaux de mœurs !) Et peut-être voudriez-vous apprendre aussi quelles espièglerie commettait Gaston, et combien de bavettes salissait Jeanne et quels étaient ces personnages,

Jeanne et Gaston ? Si vous y tenez, je vous le dirai un autre jour, quand j'aurai reçu *En Smala*, du même auteur. Pour aujourd'hui vous souffrirez que je me borne à vous répéter que *les Larbal* représentent « un ménage d'officier dans le sud-algérien », avec tous les détails du service de la caserne et du service à la nursery, et que vous y trouverez, sinon beaucoup d'agrément, du moins beaucoup de renseignements utiles. Et en tête de tout cela, une épigraphe de Claire Bauer, une pensée où s'exprime une humilité sincère, mais consciente et trop heureuse de jouir d'elle-même. Si d'ailleurs vous vouliez m'apprendre quelle est cette *penseuse* qui signe Claire Bauer, vous m'empêcheriez de rougir de mon ignorance.

23. — *Le Jardin du Roi* est un ouvrage très soigné, comme tous ceux qui sortent de l'atelier des Margueritte. C'est « une étude de province », une monographie du petit groupe de personnes, vieilles ou jeunes, qui se réunissent chaque soir à Versailles sur le carré du Jardin du Roi ; et c'est, par la même occasion, un fragment de monographie du château de Versailles, depuis Louis XIV jusqu'à M. Thiers. — Une toute petite « fable » sert de charpente à tous ces menus détails : une habituée du Jardin du Roi, la plus jeune, la plus jolie, et la plus riche, celle que jalousent ses vieilles voisines et que recherchent les officiers à l'affût de jolies personnes et des jolies dots, Rose de Vernay est brusquement ruinée ; aussitôt les beaux cavaliers de s'enfuir. Mais alors se présente l'architecte du château, un amoureux timide, peu mondain, qu'on croyait pauvre et qui a 10,000 francs de rente, ce dont enragent les vieilles voisines. Et il est agréé ! Et à peine agréé, voilà que la fortune perdue est retrouvée, et que Rose « se trouve à la tête de 30,000 livres de rente, » — ce qui achève de jaunir et de dessécher les vieilles voisines.

Romans a thèse. — 24. — Je n'en ai qu'un, Dieu merci ! et comme il est mauvais, je pourrai être court (*l'Étape* de M. Paul Bourget m'étant arrivé trop tard pour que j'en puisse parler aujourd'hui avec les développements qui conviennent à une œuvre de cette importance). — Dans *l'Épave*, M. Estaunié continue sa guerre contre le christianisme, commencée avec *l'Empreinte*. Mais si dans ce premier ouvrage, il y avait à côté de longues dissertations, un roman, d'ailleurs ennuyeux et faux, dans celui-ci il n'y a guère que des raisonnements. Le roman n'est qu'une ébauche, un prétexte à l'essai de morale indépendante qui le termine. Voici l'ébauche. Thérèse, la fille du grand libre-penseur Wimereux, son secrétaire et son élève, vient de perdre son père. Elle a pensé à aller cacher sa douleur et sa pauvreté loin de Paris, au village natal, là-bas près de Revel. Elle y est reçue avec froideur et défiance : on est très clérical dans ce village ; bientôt elle y est traitée en ennemie, quand on a su que Thérèse n'allait pas à la messe

du dimanche, et qu'elle avait mis à la porte M. le curé. Personne ne la salue ; les fournisseurs refusent de la servir ; c'est à peine si les braconniers osent lui faire la charité de lui vendre, très cher, le produit de leur pêche illégale. « Là-haut, lui avouent-ils, en lui montrant l'église, là-haut, on a résolu de vous prendre par la famine ! » Il paraît, je le répète, que le village où se trament de tels complots, est situé près de Revel, Haute-Garonne, France ! Et il paraît aussi (je vous confie ceci à l'oreille, sans vous dire de qui je le tiens : ce n'est ni des braconniers ni de M. Estaunié), que l'Inquisition y a une agence dirigée par un petit-neveu de Torquemada, héritier de l'âme féroce de son ancêtre. Il faudra visiter un jour ce village phénomène. En attendant, occupons-nous de Mlle Thérèse Wimereux. Que fait-elle quand elle apprend qu'on l'a condamnée à mourir de faim ? Elle ouvre un manuscrit de son père, qui porte cette souscription : « Pour ma fille ! » Elle le lit. C'est là que se trouve l'essai de morale indépendante, destinée à remplacer la Morale de Torquemada, et destinée aussi probablement à rendre les fournisseurs plus affables. Elle se résume en quatre paragraphes :

« Développer sa vie harmonieusement ; voilà le premier précepte.
Être solidaire ; voilà le second.
Pour salaire, vivre plus, vivre mieux.
C'est tout ! » (pages 218, 219).

Et cy finit l'histoire de Thérèse. Comprit-elle l'Évangile de son père ? M. Estaunié ne le dit pas ; il ne daigne pas même nous apprendre si elle mangea ! Il y aura peut-être une suite à *l'Épave* ? Attendons ! Dans l'état actuel, c'est l'œuvre de M. Estaunié qui semble une épave, épave détachée, on ne sait par quel accident, d'un roman à la fois rocambolesque et franc-maçonnique, écrit en style de 1848. — Si le jeune auteur n'a pas mûri depuis ses débuts, il a beaucoup vieilli.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, par Eugen VON BÖHM-BAWERK. T. I. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de XXVIII-452 p., 14 fr. — 2. *La Méthode mathématique en économie politique*, par ÉMILE BOUVIER. Paris, Larose, 1901, gr. in-8 de 146 p. — 3. *Premiers Éléments d'économie politique (économie sociale)*, par LUIGI COSSA. Paris, Giard et Brière, 1902, in-12 de 242 p., 2 fr. 50. — 4. *Premiers Principes d'économie politique*, par H. RUBAT DU MÉRAC. Paris, Bloud, 1902, in-12 de 80 p., 0 fr. 60. — 5. *La Propriété privée*, par GARRIGUET. Paris, Bloud, 1901, 2 vol. in-12 de chacun 64 p., 1 fr. 20. — 6. *Introduction à l'étude de la sociologie* par GARRIGUET. Paris, Bloud, 1901, 2 vol. in-12 de chacun 64 p., 1 fr. 20. — 7. *La Répartition du revenu national*, par WILLIAM SMART ; trad. par G. GUÉROULT. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de XII-358 p., 7 fr. — 8. *Les Modes de rémunération du travail*, par DAVID SCHLOSS. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de XLVIII-384 p., 7 fr. 50. — 9. *De la Division du travail social*, par ÉMILE DURKHEIM. 2e édition. Paris, Alcan,

1902, in-8 de XLIV-416 p., 7 fr. 50. — 10. *Psychologie économique*, par G. TARDE. Paris, Alcan, 1902, 2 vol. in-8 de 450 et 384 p., 15 fr. — 11. *Les Causes de la dépopulation de la France*, par C. CAUDERLIER. Paris, Guillaumin, 1901, in-12 de 72 p., 1 fr.

HISTOIRE ET DESCRIPTIONS ÉCONOMIQUES. — 12. *Le Mouvement économique au XIXe siècle*, par ANDRÉ HUA. Paris, Poussielgue, 1901, gr. in-8 de 44 p., 1 fr. — 13. *Le Contrat de travail, rôle des syndicats professionnels*, par PAUL BUREAU. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 276 p., 6 fr. — 14. *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements, ses rites*, par MARTIN SAINT-LÉON. Paris, Colin, s. d., in-12 de XXVIII-374 p., 4 fr. — 15. *Les Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger*, par PAUL DE ROUSIERS. Paris, Colin, s. d., in-12 de VIII-290 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Classes sociales; analyse de la vie sociale*, par ARTHUR BAUER. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de VII-361 p., 7 fr. — 17. *Histoire du développement économique de la Russie, depuis l'affranchissement des serfs*, par NICOLAS-ON. Paris, Giard et Brière, 1902, in-12 de VIII-524 p., 12 fr. — 18. *Tolstoï et les Doukhobors*; trad. par BIENSTOCK. Paris, Stock, 1902, in-12 de 284 p., 3 fr. 50.

SOCIALISME. — 19. *Le Capital*. Suite et fin du t. III. *Le Procès d'ensemble de la production capitaliste*, par KARL MARX. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de 596 p., 10 fr. — 20. *Les Systèmes socialistes*, par VILFREDO PARETO. Paris, Giard et Brière, 1902, 2 vol. in-8 de 406 p., 14 fr. — 21. *Solidarité*, par LÉON BOURGEOIS. 3e éd., Paris, Colin, 1902, in-12 de 254 p., 3 fr. — 22. *La Question sociale, la solution pacifique*, par JOHANNÈS-C. BAROLIN. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de 20 p. — 23. *Unto this last. Quatre essais sur les principes d'économie politique*, par JOHN RUSKIN. Paris, Beauchesne, 1902, in-12 de XXXVI-240 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Socialisme et l'Agriculture*, par G. GATTI. Paris, Giard et Brière, 1902, in-12 de 340 p., 3 fr. 50. — 25. *Histoire des Bourses du travail*, par FERNAND PELLOUTIER. Paris, Reinwald, 1902, in-12 de XX-232-45 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Œuvre de Millerand. Un Ministre socialiste (juin 1899-janvier 1902)*, par A. LAVY. Paris, Bellais, 1902, in-12 de XII-443 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Anarchisme*, par PAUL ELTZBACHER. Paris, Giard et Brière, 1902, in-12 de 418 p., 3 fr. 50. — 28. *Autour d'une vie (Mémoires)*, par PIERRE KROPOTKINE. Paris, Storck, 1902, in-12 de XIV-536 p., 3 fr. 50.

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. — La moisson, cette fois-ci, est abondante, et nous constatons avec plaisir que les nouveaux ouvrages d'économie politique proprement dite présentent un attrait inaccoutumé. Nous relevons en premier lieu l'*Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, de M. de Böhm-Bawerk, dont le premier volume vient de paraître en français, traduit par M. Joseph Bernard sur la deuxième édition allemande. — M. de Böhm-Bawerk analyse d'abord rapidement la doctrine du moyen âge et le droit canonique; puis il parcourt la période du XVIe au XVIIIe siècle. Ici il abandonne l'ordre chronologique, pour répartir en cinq groupes les explications qu'il lui reste à donner : 1° théories incolores, y compris Turgot et Adam Smith (l'intérêt est légitimé par le besoin que l'on a de déterminer le capitaliste à prêter, etc., etc.); 2° théorie de la productivité, inaugurée par J.-B. Say et Lauderdale, puis de l'utilisation, lancée par J.-B. Say et perfectionnée par Hermann et surtout Menger; 3° théorie de l'abstinence (ou de l'indemnisation du capitaliste), qui remonte à Senior; 4° théorie du travail fourni par le capitaliste, d'après James Mill et Mac-Culloch. Entre autres additions de cette seconde édition allemande, nous remarquons l'exposé et la critique de la théorie de John Rae,

qui, parue en 1834, était restée inaperçue. M. de Böhm-Bawerk y trouve la première idée du temps comme cause de l'intérêt, quoique le temps envisagé par Rae soit le temps qui s'écoule entre la formation et l'usure du capital, plutôt que le temps que l'on perd à faire le capital et que l'on gagne à l'employer (p. 395 et s.). — L'ouvrage est très clair, très érudit, très bien pensé. Un mot seulement. Le traducteur dit toujours « Salmasius » et « Molinæus » au lieu de « Saumaise » et de « Dumoulin. » Est-ce que, élève à l'École normale supérieure, il aurait connu nos illustres compatriotes pour la première fois en les voyant cités par un Autrichien ?

2. — M. Émile Bouvier, dans sa *Méthode mathématique en économie politique*, fait un long plaidoyer en faveur de cette méthode. Toutefois il ne nous a point convaincu. Il a raison de dire qu'elle « se heurte principalement à l'ignorance mutuelle des mathématiciens et des économistes pour leurs études respectives » (p. 113) ; mais il y a d'autres objections, et M. Bouvier n'est pas toujours heureux contre elles. Je le trouve également bien sceptique quand il expose la « nécessité des méthodes nouvelles. » La propriété, ne lui en déplaise, a pour se défendre d'autres arguments que l'intérêt des propriétaires. Les mathématiques, c'est bien, là du moins où elles sont à leur place ; mais une droite et saine philosophie n'est jamais hors de propos.

3. — Les *Premiers Éléments d'économie politique*, de M. Luigi Cossa, parus d'abord en 1875 et traduits maintenant sur la onzième édition italienne, ont au moins le tort de ne rien expliquer. Dans cet opuscule, où la moitié des mots sont prétentieusement composés en italiques, M. Cossa se borne à donner, sans preuves ni éclaircissements, une suite de définitions et de classifications qui, différentes souvent des nôtres, sont assez peu en harmonie avec la science contemporaine. Ainsi la terre, même améliorée, est exclue du nombre des capitaux (p. 67) ; les industries ne sont plus qu'au nombre de trois : 1° industries territoriales (agriculture et mines) ; 2° industrie manufacturière ; 3° industrie commerciale (commerce et transports) (p. 73-74) ; quant à traduire « valeur » par « puissance d'achat » (p. 106), c'est laisser croire qu'on ignore ou qu'on méprise toute la théorie psychologique de l'école autrichienne. M. Cossa adopte trop souvent des opinions surannées, sans même mentionner les systèmes contraires. Ce qu'il y a de mieux, c'est que chacun de ses petits chapitres est suivi d'un long index bibliographique, où ne figurent guère, du reste, que les ouvrages anglais et italiens. Dernière remarque : M. Cossa déclare que l'économie politique est « fondée sur l'hypothèse de l'importance prédominante de l'*intérêt personnel* et sur celle de la *libre concurrence* » (p. 12). Or, la libre concurrence est une hypothèse de fait, tandis que l'intérêt personnel, c'est-à-dire le principe économique appliqué à l'ordre des richesses, est une hypothèse de

nature. M. Cossa, qui affecte d'être si précis, si serré et surtout si sentencieux, n'aurait pas dû passer à pieds joints sur cette difficulté de logique.

4. — Je mets beaucoup plus haut les *Premiers Principes d'économie politique*, de M. Rubat du Mérac. Donner pour soixante centimes à peu près toute l'économie politique n'était certes point un problème facile à résoudre. Eh bien, M. Rubat du Mérac est si substantiel et si précis qu'il y est parvenu. Il est vrai que, traitant seulement de la production, de la répartition et de la circulation, il a laissé de côté la consommation comme appartenant à l'économie sociale. Avec cela, il a des idées très saines : il ne verse point dans les illusions démocratiques et socialistes; il connaît bien la législation contemporaine; il n'est pas non plus partisan d'un cosmopolitisme où sombrerait l'idée de patrie et où périraient les intérêts nationaux (p. 78). Mais on ne saurait, à travers cette forme réduite, lui demander de longues discussions, ni des analyses bien fouillées : j'explique ainsi qu'il prête à Adam Smith, à Ricardo et même à Bastiat, sur la valeur, une théorie identique à celle que Karl Marx a ensuite adoptée et développée (p. 59). D'autre part aussi, je ne peux pas suivre M. Rubat du Mérac quand il présente l'école socialiste comme issue logiquement de l'école libérale (p. 5) ou quand il méconnaît la place immense que la méthode inductive a tenue chez Adam Smith. Mais ce ne sont là, en quelque sorte, que des parenthèses jetées dans une œuvre d'un grand et incontestable mérite.

5. — La même collection *Science et religion*, qui donnait les *Premiers Principes d'économie politique* de M. Rubat du Mérac, s'est enrichie, entre autres œuvres, de quatre petits volumes de M. l'abbé Garriguet, supérieur du grand séminaire d'Avignon. Les deux premiers, sur *la Propriété privée*, seront lus avec beaucoup d'intérêt. M. Garriguet connaît bien les auteurs qui ont donné une couleur socialiste à la thèse des transformations du mode de jouissance de l'homme sur les choses, et il critique fort justement de Laveleye et Henri George. Sa défense de la propriété est bonne. Je lui sais gré, notamment, de n'avoir pas suivi un certain nombre de théologiens et de sociologues qui sont entrés résolument dans le train, et je le félicite d'avouer que « le droit canon a accepté la définition *jus utendi, fruendi et abutendi* et se l'est appropriée sans y rien changer » (t. I, p. 4). Cependant, vers la fin du second volume, il y a quelques défauts de logique, non que les propositions soutenues soient fausses, mais parce qu'elles sont mal reliées et mal déduites. M. Garriguet, théologien beaucoup plus que jurisconsulte et économiste, ne s'est pas affranchi de la confusion que des auteurs catholiques font entre la propriété et les obligations de la morale. M. Garriguet groupe sous le titre « Devoirs et obligations attachés à la

propriété » tous les devoirs de justice, de charité, d'équité naturelle et de convenance sociale. Ainsi, ne demander qu'un travail modéré qui n'ait rien de dangereux (t. II, p. 55); veiller à ce que l'innocence des enfants, la pudeur et la dignité des femmes que l'on emploie soient respectées (id., p. 54); donner le bon exemple (p. 57); soutenir la religion et l'Église (id.), tout cela, selon lui, serait des obligations attachées à la propriété. Au point de vue de la logique, on sent une structure défectueuse du livre et du raisonnement tout entier, car je ne crois pas que M. Garriguet, en imposant ces obligations aux propriétaires, veuille en affranchir les locataires. Elles survivraient évidemment, aussi, à une nationalisation des biens et à une suppression de la propriété privée.

6. — J'ai moins goûté les deux autres petits volumes du même auteur, *Introduction à l'étude de la sociologie*. Cela se partage en deux parties, de longueur très inégale : 1° Question sociale ; 2° Écoles sociales. Sur la question sociale, M. Garriguet, à mon avis, s'y montre beaucoup un *laudator temporis acti* et il n'est pas sans accepter bon nombre d'idées de la démocratie chrétienne. Il aurait profité à connaître davantage, soit l'histoire économique, soit la situation actuelle, et il y aurait gagné de ne pas affirmer que « la conséquence nécessaire du nouvel état de choses (l'emploi des machines), c'est l'avilissement des salaires et la multiplication des chômages (t. I, p. 25). Tout cela et beaucoup d'autres choses encore — par exemple l'usure pire maintenant que jamais — M. Garriguet l'a vu dans le Père Antoine, qui ne l'avait pas vu du tout. Il montre, par son exemple, que l'étude des questions sociales ne devrait pas être séparée de celle des faits et des questions économiques. Ce qu'il connaît mieux, c'est la littérature socialiste, et il en cite correctement les auteurs : toutefois c'est un tort de ne pas protester (t. II, p. 20, en note) contre l'idée du Père Antoine, que le socialisme est sorti de Turgot et d'Adam Smith, non pas de Rousseau, de Morelly et de Mably. Il affecte de tenir la balance égale entre l'école libérale et l'ancien socialisme chrétien devenu démocratie chrétienne : en réalité il penche trop de ce dernier côté.

7. — Voici maintenant une œuvre plus approfondie et plus fouillée, mais d'où les thèses sont d'ailleurs absentes. C'est *la Répartition du revenu national*, de M. William Smart. La préface que M. Paul Leroy-Beaulieu a mise à la traduction de ce volume et l'éloge qu'il en fait me dispensent de le louer moi-même. En écrivant sa *Distribution of income*, M. Smart n'avait pas voulu faire une thèse, mais seulement une étude descriptive des faits, limitée même à la seule Angleterre. Dans la première partie, il tâchait d'évaluer en monnaie le revenu national du Royaume-Uni et il aboutissait au chiffre de 37 milliards et demi de francs (y compris, bien entendu, les salaires) ; puis, laissant

de côté les calculs de monnaie, il évaluait directement les produits. Venait ensuite, dans une seconde partie, la répartition du produit entre les divers facteurs : et ici M. Smart concluait finalement que la mobilité de la main-d'œuvre industrielle, de même que la mobilité du capital, tourne généralement au bien-être de l'ouvrier. Selon lui, « la répartition actuelle présente au moins une justice approximative suffisante pour que ceux d'entre nous qui en sentent le plus vivement les imperfections, y regardent à deux fois avant de lui préférer un quelconque des systèmes rivaux qui ont été proposés jusqu'ici » (p. 355). Cette conclusion du livre est d'autant plus remarquable et d'autant moins suspecte que M. Smart, dans les chapitres consacrés au trade-unionisme, se montre plus soucieux du bien-être des ouvriers, plus attaché à leurs intérêts et plus porté à croire à la nécessité de certains moyens artificiels pour relever les salaires et améliorer les conditions de l'existence. Au résumé donc, quoique sans aucune prétention de doctrine, l'ouvrage de M. Smart est une heureuse contribution à l'étude des lois économiques telles que l'école libérale les a vues.

8. — M. Charles Rist ne rend pas un moindre service à la science en traduisant de l'anglais *les Modes de rémunération du travail*, de M. David Schloss. Cet ouvrage, bien plus que le précédent, est écrit au sens purement historique et descriptif. Il y a quelque cinquante ans, on distinguait fort nettement le salaire en salaire au temps et salaire aux pièces. Or, l'observation actuelle montre que maintenant ces deux procédés se combinent plutôt ensemble, de telle sorte, par exemple, que l'ouvrier au temps ait une prime sur le nombre des pièces et que l'ouvrier aux pièces ait un minimum au temps. M. Schloss étudie avec grand soin tous les faits de ce genre, en notant et en discutant les préférences ou les antipathies que les ouvriers manifestent pour tel ou tel procédé, ainsi que leurs idées sur la « masse du travail » (*lump of labour*) (p. 72 et s.), sur le marchandage, etc. C'est au marchandage que M. Schloss rattache le *sweating system* en tant que système, quoique celui-ci, aux yeux du public ordinaire, ne soit guère autre chose que le surmenage du travail aux pièces dans les très petits ateliers ou dans le domicile même de l'ouvrier. M. Schloss est très sceptique sur la participation aux bénéfices, ainsi que sur la coopération qui supprimerait l'entrepreneur capitaliste (p. 8). M. Rist a enrichi le volume d'une Introduction fort bien pensée et de trois Appendices importants, qui étudient pour la France spécialement le travail aux pièces, le salaire collectif et le marchandage.

9. — M. Durkheim a entrepris de prouver que c'est la division du travail qui a enfanté la morale. A l'en croire, c'est elle qui « crée entre les hommes tout un système de droits et de devoirs les liant les uns aux autres d'une manière durable (p. 267, 403, etc)... La morale se forme, se

transforme et se maintient par des raisons d'ordre expérimental,... sous l'empire de causes historiques » (p. XXXVIII). De là le gros, compact et fastidieux volume *De la Division du travail social*. En voici le plan. La division du travail produit la solidarité, en donnant à chacun des fonctions différentes, à commencer par le mariage (p. 19 et s.). La solidarité se manifeste sous une double forme : 1° « solidarité mécanique ou par similitudes », d'où sort le droit répressif ; 2° « solidarité organique », à laquelle se rattachent les « règles à sanction restitutive » (c'est-à-dire le droit civil par opposition au droit pénal). Dans cette solidarité « organique », les rapports sont, les uns « négatifs » (droits réels, n'imposant que des obligations de s'abstenir), les autres « positifs ou de coopération » (droits dits personnels, imposant des obligations de faire et constituant le « droit coopératif ») (p. 79-102, p. 393, etc.). Quant au crime, c'est « l'acte qui offense les états forts et définis de la conscience collective » (p. 47) : ainsi « le fait d'aliéner totalement sa liberté entre les mains d'autrui ou d'accepter une telle aliénation » (c'est-à-dire les vœux religieux d'obéissance) serait un crime ; mais M. Durkheim ajoute que ce fait, quoiqu'il offense les « sentiments collectifs », n'est pas cependant un crime parce qu'il faut pour cela que ces sentiments aient « une certaine intensité moyenne ». (p. 43). — Discuter ces rêveries serait parfaitement inutile. Obscur et ardu, long et ennuyeux, je serais étonné que l'ouvrage eût des lecteurs en dehors d'un petit cercle fermé d'admirateurs et de disciples. Dans une préface nettement socialiste, l'auteur proclame qu'il n'y a que la collectivité qui puisse être au dessus des personnalités (p. V) et que tout est fonction sociale, même le mariage (p. 33) ; et il affirme qu'il ne pourra pas « y avoir de contrat juste tant qu'il y aura des riches et des pauvres de naissance » (p. XXXIV). Il faudra donc supprimer l'hérédité et transformer les patrimoines familiaux en patrimoines corporatifs (p. XXXVI). La corporation sera l'unité fondamentale, soit en politique, soit en économie ; elle sera le remède contre le suicide ; enfin elle sera internationale et réalisera la paix universelle (p. XXVII, XXXI, XXXIII, etc.).

10. — Sur la *Psychologie économique* il y avait un beau volume à faire. M. Tarde a voulu en faire deux, mais il les a faits d'après son système, c'est-à-dire d'après sa philosophie de l'imitation. En s'attachant uniquement au processus de la répétition, de l'adaptation et de l'opposition, il s'est exposé à passer, sans les voir, à côté des problèmes primordiaux d'une plus haute philosophie. L'ouvrage de M. Tarde est, à ce qu'il nous dit, la substance d'un cours professé au Collège de France en 1900-1901. On y trouve une foule d'observations ingénieuses et de fines analyses : par contre, on y trouve aussi beaucoup d'analogies forcées et bien des erreurs sur les sens des termes économiques

ou sur les opinions des auteurs. La « répétition économique » fournit les chapitres des désirs, des croyances, des besoins, des travaux, de la monnaie et du capital ; « l'opposition économique », ceux des luttes, des crises et des rythmes ; « l'adaptation économique », ceux de la propriété, de l'échange, de l'association et de la population : le tout sans parler de notions générales sur la répétition, l'opposition et l'adaptation transportées à l'économie politique. Il y a là bien de l'arbitraire. Quant aux erreurs sur les doctrines économiques, on en pourrait citer plus d'une. Est-il vrai, par exemple, de dire que, « pour Stuart Mill, le capital est la somme mise à part pour payer les ouvriers, le soi-disant fonds des salaires ? » (t. I, p. 331.) Stuart Mill, même quand il a soutenu la théorie du *wage-fund*, répudiée ensuite par lui, ne l'a jamais confondu avec la totalité du capital circulant et moins encore avec la totalité du capital. A noter, dans les Considérations générales, une division de l'histoire qui rappelle les trois périodes théologique, métaphysique et positive d'Auguste Comte. M. Tarde distingue : 1° la « phase préhistorique, d'une durée prodigieuse et incalculable », caractérisée par l'isolement absolu des groupes sociaux, tous très petits ; 2° la « phase historique », où les groupes agrandis se heurtent ; 3° la « période posthistorique », où l'harmonie entre eux sera complète, au sein d'une unité politique qui aura absorbé le monde entier (t. I, p. 30 et s., p. 47, etc.).

11. — M. Cauderlier avait fait un gros et savant volume sur *les Lois de la population et leur application à la Belgique*. Il en annonce un semblable pour la France et le fait précéder d'ores et déjà d'un opuscule sur *les Causes de la dépopulation de la France*. La thèse y est la même : à savoir que le mouvement de la population est commandé uniquement par le sentiment de l'équilibre ou du déséquilibre des ressources et des besoins. D'où cette conséquence, qu'il « n'y a point de place pour la volonté de l'homme », et que celle-ci peut seulement « agir indirectement sur la population, en agissant directement sur les deux termes ressources et besoins, c'est-à-dire en augmentant ou diminuant les ressources et en diminuant ou augmentant les besoins » (p. 17). Et M. Cauderlier, pour trouver en France des applications de cette loi unique, invoque comme causes de certains fléchissements des mariages et des naissances « les crises financières et commerciales qui ont éclaté à la Bourse de Paris, la chute du Panama, le syndicat des cuivres (!) et surtout l'invasion du phylloxéra » (p. 25 et 29). Le système de M. Cauderlier est infiniment trop simpliste ; les causes du phénomène sont aussi beaucoup plus complexes. Il faudrait envisager des causes morales, parfaitement connues de quiconque a pu observer ou au moins diagnostiquer ce qui se passe dans un grand nombre de consciences. Mais on ne veut pas d'une étude ainsi conduite, parce que les conclusions en seraient gênantes.

Histoire et Descriptions économiques.— 12.— Ce titre séduisant : *Le Mouvement économique au* XIXe *siècle*, ou bien : *Participation des catholiques français au mouvement économique du* XIXe *siècle*, m'a entraîné à commencer ici par l'œuvre de M. Hua. Mais malgré ce large et très large titre ce n'est qu'un rapport sur la participation des catholiques de France à l'Exposition de 1900, en ce qui concerne les œuvres économiques ou plutôt les œuvres sociales : car l'auteur confond trop le domaine de l'économie sociale avec celui de l'économie politique.

13. — M. Paul Bureau a fait à l'École des hautes études sociales quelques leçons sur *le Contrat de travail et le rôle des syndicats professionnels*. Partisan de la méthode de Le Play, mais adversaire résolu de ses conclusions traditionnalistes et de son esprit (p. 3), il étudie d'abord les grèves d'Elbeuf en 1900, en les comparant aux grèves anglaises et particulièrement à la grande grève des mécaniciens en 1897. Le jugement qu'il a résolu d'en induire, c'est que les grèves sont désordonnées et violentes quand le travail n'est pas organisé et quand le contrat de travail, faute de syndicats professionnels et de *trades-unions*, est individuel au lieu d'être collectif : le désordre, au contraire, ne se produit pas avec l'organisation syndicale. Mais n'y a-t-il pas d'autres causes de cette différence entre ces deux grèves d'Elbeuf et d'Angleterre ? M. Bureau ne se le demande pas : il est trop pressé de conclure que « le contrat individuel de travail favorise les tricheries réciproques et rend impossible la paix sociale » (1re partie, ch. III). Après cela, il ne craint pas de se prononcer pour la loi d'airain de Lassalle (p. 129 et s., p. 146 et s.), malgré les démentis que l'observation y a donnés et l'abandon que ses partisans en ont fait. Il nie également tout rapport quelconque entre le salaire et la productivité du travail (p. 140). Quant au remède social, il le met dans le contrat collectif substitué au contrat individuel et dans l'omnipotence des syndicats ouvriers : aussi s'insurge-t-il très vivement contre l'idée d'une « prétendue tyrannie syndicale sur les ouvriers non syndiqués » (ch. IX, p. 230 et s.). Le boycottage des non-syndiqués, leur mise à l'index, la nécessité où ils sont de mourir ensuite de faim, tout cela n'importe pas, « parce que le boycottage n'atteint qu'une minorité très peu nombreuse et composée d'ouvriers dont l'habileté professionnelle et la valeur morale sont, de l'aveu de tous, notoirement inférieures à celles des ouvriers syndiqués » (p. 238). Il n'a donc aucune pitié pour le fameux Joost, la victime du syndicat de Jallieu, quoique Joost eût pour excuse de ne travailler ni plus longtemps ni à meilleur marché que les syndiqués (p. 234). M. Bureau ne réprouve que les violences physiques contre les personnes. Je me demande, quant à moi, si cette théorie s'accorde avec la doctrine de Léon XIII, proclamant que « personne ne doit être empêché de donner son travail à qui il veut et quand il veut. » M. Bureau

ignore-t-il ce texte de l'encyclique *Longinqua Oceani* ? Ou bien, parlant à l'auditoire hétéroclite et passablement socialiste de l'École des hautes études sociales, a-t-il jugé plus opportun de le taire et de passer par dessus ?

14. — M. Martin Saint-Léon, auteur d'une remarquable *Histoire des corporations de métiers*, était fort bien placé pour écrire celle du *Compagnonnage*. Le compagnonnage doit s'être formé au XIIIe siècle ; et il fut puissant à dater du XVe. Aujourd'hui il ne groupe plus qu'un petit nombre d'adhérents, et les enfants de Salomon, ceux de maître Jacques et ceux du père Soubise ont cessé de se recruter. Agricole Perdiguier, en 1840, avait à peine ébauché cette histoire : il était bon de l'écrire avant que les souvenirs fussent éteints et quand déjà les jugements ne pouvaient plus être faussés par les antipathies, ni par les enthousiasmes. Les conclusions sont précises. Le rôle du compagnonnage est terminé ; sa mission passe aux syndicats professionnels entourés des sociétés de secours mutuels et autres fondations analogues. Quant aux rites et aux légendes, le temps n'y est plus. Nous signalons particulièrement l'étude des rapports du compagnonnage avec la franc-maçonnerie (p. 332 et s.). Cependant il nous semble que M. Martin Saint-Léon s'accommode bien facilement d'une croyance en Dieu qui est plutôt l'idée de l'Être suprême ou Grand Architecte de l'univers ; nous ne prendrions pas non plus pour une « inoffensive amusette » le défilé des compagnons sous la voûte d'acier des glaives maçonniques. Nous aimons mieux entendre critiquer le programme social que M. Charles Gide formulait lorsque, se donnant le nom d' « école de Nîmes », il fondait au congrès de 1889 la secte nouvelle du « coopératisme » (p. 354 et s.).

15. — *Les Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger* (*trusts, cartells, comptoirs*), de M. Paul de Rousiers, complètent ses *Industries monopolisées aux États-Unis*. Il distingue ces syndicats de producteurs d'avec les accaparements de spéculateurs ; il met même un peu à part les *trusts* américains, qui concentrent toute une industrie entre les mains d'un seul producteur ou d'une seule société et dont le nom même indique un dessaisissement illimité entre les mains des *trustees*. Aux États-Unis, la législation fédérale a affecté de combattre les *trusts*, mais sans aucun succès, et les *discriminations* n'ont pas été empêchées par l'*Interstate commercial act*, qui se proposait de garantir le public contre les coalitions des chemins de fer et des usines. En Allemagne, on a vu plutôt avec faveur les *cartells*, assez propres à favoriser l'expansion commerciale. En France, on s'est désintéressé des *comptoirs* et on a laissé dormir l'article 419 du code pénal. Les nuances entre ces trois genres de groupements sont bien marquées. La conclusion, c'est que le syndicat, dans son état normal, est une sauvegarde pour les

producteurs, sans être un danger pour les consommateurs, pourvu que les abus politiques n'y interviennent pas et que les syndicats demeurent une « manifestation normale de la liberté industrielle et de la liberté d'association » (p. 284-287).

16. — M. Arthur Bauer avait entrepris déjà de donner les « types sociaux », lorsque lui parvint, en 1897, l'annonce du sujet du concours pour le prix Bordin, « des méthodes applicables à l'étude des faits sociaux. » Son livre actuel : *Les Classes sociales*, n'est que son mémoire d'alors, augmenté d'un long chapitre intitulé : « Classification des faits sociaux » (p. 263-355). La science, pour M. Bauer, est éminemment réaliste et positiviste; rien n'est plus contraire à ses progrès que la recherche de la finalité (p. 9). D'autre part, M. Bauer se déclare purement évolutionniste (p. 208 et s.), quoique les deux lois de « plasticité et de « stabilité » ne soient à ses yeux que des hypothèses, qui ont « besoin d'être confirmées par les recherches ultérieures » (p. 114). Dans la partie pratique plastique (ch. v), M. Bauer se montre un fort mauvais observateur. Je n'en prends qu'un exemple : « les faits religieux » (p. 278 et s.). M. Bauer identifie entre elles toutes les idées religieuses ; la mentalité des prêtres de Cybèle lui semble la même que celle des Pères de l'Église et celle des grands mystiques du XVIe siècle ; la prière de « Sapho réclamant l'assistance d'Aphrodite » contient « les deux éléments de la prière qui se retrouvent partout, soit qu'on célèbre les mérites d'Indra, de Bel, d'Isis ou de Jacques de Compostelle ou de quelque obscur fétiche africain » (p. 283-284). M. Bauer oublie toutes ses promesses, en donnant à sa prétendue science une finalité, pourvu que celle-ci soit antichrétienne, et en ne se souvenant plus de sa maxime, que « dédaigner une croyance et la réfuter par un haussement d'épaules est une attitude antiscientifique » (p. 15).

17. — En écrivant l'*Histoire du développement économique de la Russie depuis l'affranchissement des serfs*, M. Nicolas-On ne s'est point proposé de dépeindre l'état moral et économique de la population russe avant et après l'ukase de 1861. Son but, tout à fait différent, est de prouver, par les chiffres des statistiques, que le « procès de capitalisation » (style marxiste) est bien en Russie ce que Karl Marx l'a exposé et démontré. L'expropriation capitalistique, qui s'accomplit actuellement en Russie, doit donc amener après elle, là comme ailleurs, l'expropriation collectiviste, c'est-à-dire l'expropriation de quelques-uns par tous et l'avènement de la propriété sociale. Si M. Nicolas-On ne l'a pas dit plus crûment, c'est apparemment parce qu'il avait peur de la censure et de la Sibérie. Le tout entremêlé de longues statistiques, que le traducteur n'a pas pris la peine de traduire en mesures françaises. A ce propos, M. Nicolas-On n'a-t-il pas une foi trop aveugle en ces chiffres ? Tout le monde sait qu'en France nos statistiques agricoles

font sourire de pitié ceux qui voient comment on les dresse et comment on devine, sur les emblavures ou les hectolitres de blé, des résultats généraux dont chaque cultivateur ne connaît pas même pour soi ses éléments particuliers. Est-ce que la Russie serait mieux documentée là-dessus que nous ne pouvons l'être ? Puis le livre est aussi fatigant à lire que le serait un volume du *Capital* de Marx : est-ce la faute des Russes ou bien la faute de Marx lui-même, dont l'étude aurait déformé le génie littéraire de M. Nicolas-On ?

18. — Les *Doukhobors* (ce qui veut dire probablement « lutteurs pour l'esprit ») sont une secte de paysans russes apparue pour la première fois un peu avant la fin du XVIIIe siècle. Ils rejettent le culte des images, le baptême, la communion, les cérémonies extérieures ; ils ne voient dans l'Incarnation et la Rédemption qu'une expression de la régénération de l'âme par son union avec Dieu ; faisant consister toute la religion dans l'amour du prochain, ils le poussent jusqu'à la communauté des biens et au refus de porter des armes et d'accomplir le service militaire. Le gouvernement russe devait donc être hostile aux Doukhobors. Il les concentra d'abord en un groupe dans la Crimée ; puis il les transporta en bloc dans le Caucase. Bien plus, il les a violemment persécutés au cours du XIXe siècle. Les Doukhobors ne murmuraient pas et se seraient plutôt laissé tuer que de céder. On a déjà saisi la ressemblance que les idées des Doukhobors offrent avec l'évangélisme de Tolstoï. Aussi le grand écrivain russe a-t-il pris plusieurs fois leur défense : il leur a envoyé des encouragements et a fait des démarches en leur faveur. Finalement en 1898, avec un concours de quakers anglais, on a obtenu pour les Doukhobors des autorisations d'émigration en bloc, une fois à Chypre pour un millier d'individus qui n'y ont pas réussi, une autre fois au Canada pour un peu plus de deux mille. Là une difficulté imprévue a surgi : les Doukhobors, adorateurs en esprit et réfractaires à toute formalité sociale, refusaient de déclarer et de faire inscrire leurs mariages et les naissances de leurs enfants. M. Bienstock a groupé en un intéressant volume : *Tolstoï et les Doukhobors*, un assez grand nombre d'articles de revue, de lettres et de pièces diplomatiques, qui permettent de reconstituer toute cette histoire, écrite dans un esprit assez hostile au gouvernement russe.

Socialisme. — 19. — A tout seigneur, tout honneur. Commençons par Karl Marx. Son œuvre s'achève avec un quatrième volume, qui donne la suite et la fin du livre III ou du *Procès d'ensemble de la production capitaliste*. Les derniers morceaux qui font ce volume concernent : 1° le capital productif d'intérêts ; 2° la transformation d'une partie du produit en rente foncière ; 3° les revenus et leurs sources. Malheureusement l'œuvre colossale de Marx perd de son intérêt à mesure qu'elle s'allonge. Ce sont toujours les mêmes théories : travail

et valeur, capital constant et capital variable, procès de production et procès de capitalisation. Certains des fragments réunis ici par Engels paraissent surannés et décrépits. Ainsi les dissertations sur « les métaux et le cours du change » (p. 128-163) sont remplies de citations et de controverses à propos des enquêtes anglaises sur les crises commerciales de 1847 et 1857 ; de plus, certaines idées, confusément entrevues ici par Karl Marx, sont devenues depuis ce temps très claires et même élémentaires à force d'être classiques. Même dans cette partie, ce qui est bon est gâté par l'obscurité et la longueur. Que signifie aussi cette conclusion, que « le système de la monnaie est essentiellement catholique, et celui du crédit essentiellement protestant? » (p. 163.) Le chapitre intitulé : « La période précapitaliste » (p. 164 et s.) est un procédé de torture infligé à l'histoire économique pour qu'elle rende hommage, bon gré mal gré, au marxisme. Il y a du mieux sur la rente différentielle. Ainsi Marx n'a pas tort de dire que ni la hausse des prix du blé, ni l'ordre des mises en culture passant de la terre la plus fertile à la plus mauvaise ne sont des éléments essentiels et nécessaires de cette rente (p. 237). Le dernier chapitre de cette partie-là (ch. XLVII), la « genèse de la rente foncière capitaliste », a une forme plus nettement socialiste et vraiment curieuse : la rente, au lieu d'être un revenu *sui generis*, est tout simplement une forme particulière du phénomène général de plus-value. Dans le chapitre XLVIII, la « formule tripartite », Marx continue une erreur alors répandue dans l'école anglaise, en n'admettant que trois parties prenantes, les profits du capital, la rente et le salaire. — L'ouvrage est inabordable pour quiconque n'est pas déjà familiarisé avec le vocabulaire et la tournure d'esprit de l'auteur ; surtout il n'ajoutera rien à sa réputation, déjà bien surfaite même au simple point de vue de la méthode et de la logique.

20. — Des *Systèmes socialistes* de M. Vilfredo Pareto, nous n'avons encore que le premier volume. L'introduction a quelques bonnes pages et des vues judicieuses sur le renouvellement nécessaire des élites, ainsi que sur les transformations de chaque nouvelle couche parvenant au pouvoir et à la richesse, s'appropriant alors les vues de celle qu'elle remplace, et laissant présager sa chute par une sensibilité exagérée. Quant au volume lui-même, j'y trouve deux défauts : le manque d'ordre et le parti pris. Puis l'auteur ne tient point sa promesse de « poursuivre un but exclusivement scientifique », sans « aucun dessein de défendre une doctrine, une tendance, ou d'en combattre d'autres » (p. 2). L'œuvre est nettement antireligieuse. Pour expliquer que le catholicisme social flatte aujourd'hui le peuple (ce qui est tristement vrai), M. Vilfredo Pareto prétend que « quand le souverain était un seul, les jésuites lui donnaient un confesseur et une maîtresse » (p. 253) ;

ailleurs, « la corruption du clergé bouddhiste est l'image fidèle de celle que l'on constate, à certaines époques, pour le clergé catholique » (p. 227) ; ailleurs encore, « les ordres religieux commencent par le mépris des richesses et la communauté des biens, pour finir par les plus scandaleuses exactions » (p. 239). Il est vrai que cet état d'esprit de l'auteur donne une plus grande autorité à son plaidoyer en faveur des jésuites du Paraguay (p. 193 et s.). Un autre abus, c'est de voir de la religion partout : non seulement Tolstoï, Jules Simon, etc., sont chrétiens, mais encore « l'enthousiasme irréfléchi des masses populaires pour le marxisme rentre dans la catégorie des sentiments religieux » (p. 267), et « tous ou presque tous les systèmes socialistes sont des systèmes religieux, ce terme étant pris dans un sens très large » (p. 268).

21. — M. Léon Bourgeois, actuellement président de la Chambre des députés, donne une troisième édition de sa *Solidarité*. Il y a longtemps que nous avons dit ce que nous en pensons : sophismes bien présentés et gentiment écrits, mais sophismes. A cette nouvelle édition, M. Bourgeois a ajouté en appendice son rapport au congrès d'éducation sociale de 1900, son discours à la séance de clôture et un extrait de compte rendu sur une discussion à ce congrès. Tout cela est un éloge emphatique et amphigourique de la morale sociale indépendante que les instituteurs laïques savent si bien faire pénétrer partout (p. 224). Bref, c'est un idéal maçonnique, peu éloigné de l'idéal socialiste, dans lequel il tend à s'absorber de plus en plus. M. Bourgeois travaille de son mieux à tout cela.

22. — Dans le même ordre d'idées, voici, en vingt pages, la recette de M. Barolin. Il appelle cela *la Question sociale, sa solution pacifique*. Il n'y a qu'à créer « l'État social » dans « l'État libre. » L'État social comprendra tous les individus qui ne pourront pas ou ne sauront pas gagner leur vie, et l'entrée en sera facultative ; il sera réglementé par les autorités législatives de l'État libre, tout en ayant, pour son administration intérieure, un conseil ou sénat social. L'État social fera travailler ses sujets et il aura sur eux un pouvoir disciplinaire, mais à la charge de pourvoir à leurs besoins, soit avec les produits de leur travail, soit avec les ressources de l'assistance publique, qui achètera peu à peu des terres, des usines et des mines. En un mot, l'État social pratiquera la communauté des biens et le travail en commun, au sein d'un État libre qui ne les pratiquera pas.

23. — *Unto this last* (« Même à ce dernier ») est le titre sous lequel Ruskin avait réuni, en 1861, quatre essais parus dix-huit mois auparavant dans le *Cornhill Magazine*. C'est une suite assez incohérente de considérations et de critiques contre l'économie politique. Ruskin y rappelle un peu Carlyle, avec moins de violence dans l'expression,

mais aussi moins de richesse [illegible] — la Pro-
économique comme un poète [illegible] de
écrire un traité d'algèbre. Av[illegible] des
dialectique. Que dire de [illegible] : c'est
comme la meilleure de tout[illegible] se décom-
messe documentée, ratifi[illegible] :
trouver une certaine qua[illegible] et Tolstoï) et
(p. 80 en note) ? Les défin[illegible]. Mais, sous ce
richesse ne valent pas [illegible] bien, M. Eltz-
social de Ruskin, c'est [illegible] minuscules
justifiera de sa capacité [illegible] » »
n'en justifiera pas, et [illegible] d'avoir prodigué
surveillance aux trav[illegible] inexplica-
plus dangereux », [illegible] démolisseur
(p. 8 et 9). Les vieillar[illegible] Tischacher ? Rien
a fait une Préface ; M[illegible] d'avoir
latent qui leur a p[illegible] lui-même, »
a empêchés de le [illegible] honnêteté et
serait-il donc [illegible] révèle donc
siècle des diletta[illegible] M. Eltz-
qu'ils sont plus [illegible] composer un
pénétrer, c'est [illegible]
intelligence ?

24. — A la di[illegible] Krepot-
le Socialisme [illegible] à Moscou en
est un livre [illegible] officier
est à côté du [illegible] vers le
volume. M. G[illegible] des Russes à
encombrer [illegible] Le nihilisme
ture qui ne [illegible] Saint-Pétersbourg, il
partout ; [illegible] de conspi-
syndicats [illegible] en Suisse et
collectivism[illegible] Saint-Pétersbourg, il est
tion capit[illegible] avec ses complices,
s'agit de [illegible] condamné par
qu'une vo[illegible] de prison. Il va les
« la nouv[illegible] bien appliqué
tration e[illegible] compléter ou simple-
Ce coopé[illegible] qu'unitaire la
lement d[illegible] Communistes bien
propriété [illegible] nihilistes. Mais ce
d'exploit[illegible] possédés sous un
ratisme [illegible] mutilées à Lyon
[illegible] (p. 466).

capitaliste des *latifundia*, « les deux grands courants de l'économie agraire, poussés et réglés dans leur expansion par les progrès de l'instrument technique productif, s'écouleront vers l'aboutissant technique, le socialisme » (p. 336). L'ouvrage est donc intéressant, non seulement par un certain nombre d'idées originales, mais aussi par sa thèse économique et sociale et par les aperçus qu'il ouvre sur un rôle possible des syndicats agricoles, en un sens qui, au fond, n'est pas autre que celui de Kautsky.

25. — M. Fernand Pelloutier (1867-1901), socialiste libertaire, ami des anarchistes, mais finalement attaché au ministère du commerce par la grâce de M. Millerand, comme enquêteur à l'Office du travail, avait été un des agents les plus actifs de la Fédération des Bourses du travail, de même qu'il avait pris une part active aux congrès socialistes de Nantes et d'ailleurs. Son *Histoire des Bourses du travail* est un livre fort instructif. On y peut suivre avec fruit le développement du socialisme ouvrier à travers les discussions intestines et les rivalités d'hommes ou de procédés. Mais il y a autre chose : c'est le tableau fort détaillé des services professionnels que les Bourses du travail rendent à leurs membres et à l'aide desquels elles préparent l'avènement régulier du socialisme (p. 85 et s.). Leur comité fédéral les considère comme le meilleur instrument d'étude et de transformation morale, pour établir peu à peu un régime de production socialiste sur les ruines définitives des systèmes capitalistes (p. 163 et s.). C'est du socialisme en marche, non par des discussions de formules ou d'idées, mais par une fédération effective de toutes les puissances ouvrières.

26. — M. Millerand a été déjà jugé par la France honnête et intelligente, comme par la France industrielle et commerciale. Dans le monde socialiste on s'est divisé. Les impatients l'ont rejeté ; les habiles et surtout les repus l'ont couvert de fleurs. *L'Œuvre de Millerand. Un ministre socialiste ; juin 1899-janvier 1902* est un plaidoyer en sa faveur par M. Lavy. Le volume a cinq parties : 1° les Questions ouvrières ; 2° les Postes et télégraphes ; 3° le Commerce et l'industrie ; 4° l'Enseignement technique ; 5° les Discours de Millerand. Le programme de Saint-Mandé couronne le tout. Les questions ouvrières tiennent à peu près la moitié du volume. Ce livre est clair, bien écrit, et l'on y peut trouver d'utiles éléments de discussion pour les journaux et les conférences.

27. — « Je ne propose rien, je ne suppose rien, j'expose, » dit en commençant M. Eltzbacher, auteur de *l'Anarchisme*. Il a choisi sept anarchistes, l'Anglais Godwin (fin du XVIIIe siècle), Proudhon, Stirner, Bakounine, Kropotkine, Tucker et le trop fameux romancier Tolstoï. Chez tous, il a coupé des phrases. Il les a groupées sous des rubiques

invariables (Généralités ; — la Base ; — le Droit ; — l'État ; — la Propriété ; — Réalisation). En tête du volume il a mis des définitions de ces mêmes mots ; en queue, des remarques sur les divergences des anarchistes entre eux et sur la possibilité de leur classement : c'est régulier comme un damier. Les sept anarchistes étudiés se décomposent en réformistes (Godwin et Proudhon) et en révolutionnaires : ceux-ci se subdivisent à leur tour en rénitents (Tucker et Tolstoï) et insurrectionnels (Stirner, Bakounine et Kropotkine). Mais, sous ce cadre invariable, l'analyse des auteurs est forcée : aussi bien, M. Eltzbacher avoue-t-il qu'il lui a fallu « recueillir des fragments minuscules des déclarations et les tamiser en tant quelles se contredisaient » (p. 34). Je saurais seulement gré à M. Eltzbacher d'avoir prodigué sur Tolstoï des citations capables d'ébranler l'engouement inexplicable que trop de catholiques français professent pour ce démolisseur séduisant (p. 294-362). Finalement que pense M. Eltzbacher ? Rien probablement, quoique Kropotkine le loue, non seulement d'avoir « mis dans cet exposé plus d'ordre qu'il n'en aurait mis lui-même, » mais encore d'être « sympathique par sa scrupuleuse honnêteté et l'intelligence de ce qu'il dit » (p. 9). Le défaut de critique révèle donc chez l'auteur l'absence du véritable esprit de discernement. M. Eltzbacher peut compiler des textes, et il excellerait à composer un herbier : il lui manque d'être un philosophe ou un économiste.

28. — Au moins l'autobiographie d'un de ces anarchistes, Kropotkine : *Autour d'une vie*, se laisse lire avec plaisir. Né à Moscou en 1842 d'une vieille famille noble, élevé à l'École des pages, puis officier en Sibérie et mêlé au grand travail d'expansion de la Russie vers le fleuve Amour, Kropotkine est indigné de la dureté des Russes à l'égard des serfs, des soldats et des vaincus polonais. Le nihilisme germe dans son âme. Démissionnaire et fixé à Saint-Pétersbourg, il se lance vers l'étude, puis entre dans le vaste mouvement de conspiration pour les réformes. Entre temps il fait un voyage en Suisse et s'initie à la fameuse Internationale. Rentré à Saint-Pétersbourg, il est arrêté, passe deux ans en prison avant d'être jugé avec ses complices, s'échappe et se réfugie en Angleterre, puis en France. Condamné par le tribunal correctionnel de Lyon à deux ans de prison, il va les passer à Clairvaux, où il constate que le régime très bénin appliqué aux détenus ne fait absolument rien pour les amender ou simplement pour les prémunir contre la décrépitude morale qu'entraîne la détention. Toute cette longue histoire est mêlée d'anecdotes bien choisies pour incliner le lecteur vers les théories nihilistes. Mais ce qui me porterait à douter que tous les faits soient présentés sous un jour bien exact, c'est que, entre autres, les poursuites intentées à Lyon contre Kropotkine sont déguisées en façon de caricature (p. 466).

Patience : la captivité de Kropotkine, même racontée par lui, ne fera point pâlir les immortelles *Prisons* de Silvio Pellico. J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Tractatus de Beatissima Virgine Maria, Matre Dei, auctore A.-M. LÉPICIER. Paris, Lethielleux, 1901, in-8 de XXXII-484 p. — Prix : 7 fr.

Dans sa Préface, le savant et vieux professeur du collège de la Propagande rappelle la célèbre prédiction du Bienheureux Grignon de Montfort, suivant laquelle « Dieu veut révéler et découvrir Marie, le chef-d'œuvre de ses mains dans ces derniers temps... » Et il remarque à ce propos combien nécessaire est la connaissance de la Bienheureuse Vierge Marie, non seulement par les fidèles, mais encore, à plus forte raison, par leurs pasteurs, dépositaires de la doctrine traditionnelle. C'est donc aux jeunes étudiants de théologie qu'est destiné ce traité, complément du traité de l'Incarnation.

La première partie envisage la Très Sainte Vierge dans ses rapports avec Dieu (prédestination... maternité divine... conséquences et privilèges) ; — la seconde nous explique ses perfections, sa virginité, le lien sacré qui l'unit à saint Joseph ; — la troisième est consacrée à l'étude de ses relations avec les hommes, dont elle est la Mère, la Médiatrice, la Rédemptrice.

L'ordre d'exposition est absolument didactique. On s'avance pas à pas à travers une série bien agencée de propositions, d'arguments rationnels et de documents positifs. Tout l'ouvrage est comme pénétré de la doctrine des Pères, qui nous est donnée dans des citations abondantes. Mais surtout l'auteur tire un grand parti de la doctrine qu'il a su extraire des encycliques de Léon XIII.

C'est un plaisir de voir exposer avec tant de rigueur scientifique (je veux dire avec la rigueur des méthodes vraiment propres à la théologie) des mystères et des points de doctrine que l'on s'imagine parfois être le domaine propre et exclusif de l'ingénieuse piété des prédicateurs. C'est du reste aux prédicateurs, plus qu'à tous autres lecteurs, que nous conseillons cette étude. Ils tireront particulièrement grand profit de la troisième partie.

Ceux qui voudront bien comprendre les fondements doctrinaux de la Maternité divine à l'égard des hommes devront étudier attentivement la démonstration du *sens spirituel* des paroles de Notre-Seigneur à Marie et à saint Jean. *La Raison théologique* nous a paru merveilleusement exposée. Qu'il nous suffise d'en indiquer *la majeure* : « Il faut, outre le sens littéral, admettre un sens spirituel, toutes les fois que ce sens est repris par le *sujet* traité, par les *circonstances*, par le *texte* des hagiographes. » En pareilles matières, si importantes pour une théo-

rie générale du sens des Écritures, le savant théologien du culte de Marie nous fournit un bon exemple, et une très suggestive application des principes généraux. B. DE CARROY.

Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque, par le R. P. Dom MARÉCHAUX. Paris, Bloud, 1902, in-8 de 423 p. — Prix : 5 fr. 50.

Nous avons rendu compte précédemment de deux opuscules de Dom Maréchaux : *Les Apparitions démoniaques* et *les Apparitions angéliques*, études pour ainsi dire historiques, et intéressantes pour toutes les classes de lecteurs. Le volume que le même auteur publie aujourd'hui s'adresse à un cercle plus restreint. Il traite de la nature et du caractère du merveilleux soit dans l'ordre divin, soit produit par les esprits mauvais. C'est un essai philosophico-théologique sur le merveilleux. L'ouvrage est divisé en six livres. Le premier traite du vrai et du faux mysticisme, le second de la transmission de la pensée, le troisième de la prophétie, le quatrième des extases, le cinquième des apparitions, le sixième des miracles. Dans chaque partie Dom Maréchaux montre la distinction essentielle entre les faits divins et les phénomènes naturels et leur oppose les interventions diaboliques. Nous avons lu avec un intérêt particulier ce qui concerne les miracles de Lourdes et le chapitre relatif aux prophéties.

Le lecteur trouvera exposée dans ce livre la vraie doctrine de l'Église sur les miracles, la façon minutieuse dont elle en constate la nature et les caractères, et son enseignement si prudent, sur la matière très délicate du mysticisme. De longues et belles citations de sainte Thérèse montrent clairement comment cette grande sainte savait distinguer les ravissements divins et les rêveries d'imaginations exaltées par des mortifications corporelles excessives. Peut-être en ce qui concerne les phénomènes magnétiques, hypnotiques, etc., trouvera-t-on Dom Maréchaux un peu trop porté à voir le démon partout. Ainsi il considère la suggestion à distance comme un signe manifeste de l'action de l'esprit mauvais. Il eût sans doute été à propos d'examiner d'abord si les faits de suggestion à distance sont clairement prouvés. Pour notre part, nous n'avons vu jusqu'ici dans ceux qui ont été signalés, rien qui sorte manifestement des coïncidences fortuites. D. V.

JURISPRUDENCE

L'Intervention du Pape dans l'élection de son successeur, par l'abbé G. PÉRIÈS. Paris, Roger et Chernoviz, 1902, in-12 de xx-209 p. — Prix : 2 fr.

Le pouvoir suprême du Souverain Pontife sur la législation de l'Église s'étend-il *jure divino* jusqu'à lui permettre de nommer son successeur ? Quelques écrivains l'ont soutenu tout récemment, et

M. Périès, ancien professeur de droit canonique à la faculté de théologie de Washington, a entrepris de réfuter cette thèse « séduisante peut-être à certains égards, — nous dit-il, — mais qui compte, si nous sommes bien informé, peu de partisans, même à Rome » (Introduction, p. 3).

Se plaçant d'abord sur le terrain du droit positif et de l'histoire, il examine l'antique discipline, et, après avoir expliqué les principes qui inspirent la législation de l'Église dans la pratique *du droit de coadjutorerie*, conclut que le Vicaire de J.-C. ne saurait pourvoir à son remplacement de la même manière. — Le cas historique de la succession de Félix IV est étudié dans un chapitre spécial.

Dans une seconde partie sont examinés les principes généraux du gouvernement religieux de l'Église, tant au point de vue théologique qu'au point de vue rationnel.

Ouvrage très documenté; bibliographie abondante et tables détaillées.

B. DE CARROY.

La Condition juridique des croisés et le privilège de croix, par ÉMILE BRIDREY. Paris, Giard et Brière, 1900, in-8 de XIX-870 p. — Prix : 6 fr.

Je suis heureux de signaler cet ouvrage où est exposée une partie de l'histoire du droit jusqu'ici insuffisamment explorée. Il n'est pas inutile, pour en donner une idée, de l'analyser brièvement.

L'œuvre est divisée en deux parties, l'une consacrée à *la Condition juridique des croisés*, l'autre au *Privilège de croix*. Dans la première partie, l'auteur s'efforce d'abord de déterminer quels sont les croisés ; puis il étudie leur condition en droit public, passant en revue les nobles, les clercs, les roturiers ; il se demande comment, en dépit de la croisade, ils font face aux obligations que leur impose leur condition ; enfin M. Bridrey donne des renseignements brefs sur les impôts destinés à subvenir aux frais de la croisade, notamment sur la dîme saladine et les décimes ecclésiastiques. — Ensuite il examine la condition des croisés dans le droit de famille : droit des gens mariés, situation juridique des enfants, règles concernant les successions.

La seconde partie s'ouvre par un chapitre consacré à la protection générale des croisés ; d'abord à la protection des personnes, puis à celle des biens. Suit un chapitre sur la protection juridique des croisés en matière civile : privilège du for ecclésiastique, essoine de voie d'outre-mer, « rétablissement des dépaïsez » qui n'est qu'une application aux croisés de la *restitutio in integrum*. L'auteur passe ensuite à l'examen du privilège des croisés en matière criminelle ; puis il revient à la question très intéressante des dettes des croisés, dont il eût peut-être été plus logique de traiter à la suite du chapitre consacré à la procédure civile. Enfin le dernier chapitre est intitulé : *La Renonciation au pri-*

vilège de croix. Une courte *Conclusion* résume les idées de l'auteur. « Étant donné le mouvement des croisades, dit-il, on ne peut nier que le privilège des croisés était nécessaire pour assurer le recrutement de ces expéditions — qu'il fut utile même à l'état général de l'Europe en répandant les idées de paix chrétienne, en prévenant l'abus des guerres privées, en instituant dans une société où régnait la force brutale le respect des droits du faible. » Toutefois le privilège des croisés, exploité par une foule de gens malhonnêtes ou inconscients, « devint vite un scandale criant », si bien qu'il mérita de disparaître. Cependant il survécut trop longtemps, les grandes croisades finies, alors qu'il n'était plus qu'une « erreur historique. »

L'exposé est clair et documenté ; tout l'ouvrage, qui est, ce me semble, un début, décèle des qualités sérieuses. Je regrette toutefois que certaines matières soient traitées fort brièvement. Dans la partie consacrée au droit public, une section est relative aux impôts de croisades : l'auteur semble vouloir n'y étudier que l'exemption de ces impôts (dîme saladine, décimes) concédée aux croisés, et cependant il effleure l'histoire si importante des décimes : c'est trop ou c'est trop peu. De même, à propos des finances de la croisade, il me semble que M. Bridrey eût pu nous fournir des renseignements plus amples sur le rachat et la commutation des vœux des croisés, souvent mentionnés dans les bulles pontificales et autres documents du moyen âge.— Lorsque l'auteur s'est occupé de la protection spéciale accordée par lettres du Siège apostolique aux personnes des souverains et des seigneurs qui se croisent (p. 127), il aurait pu rapprocher de cet usage les autres applications de la protection du Saint-Siège, mises en lumière par les travaux bien connus de Paul Fabre. — Je ne vois pas, qu'à propos de la procédure, M. Bridrey cite le privilège souvent accordé aux croisés : « ut per litteras Apostolice Sedis extrà dioceses in quibus ipsi et eorum bona consistunt, in causam trahi vel ad judicium evocari non possint » (Exemple : *Registres d'Urbain IV*, II, n° 470). — En ce qui touche l'exercice du retrait lignager, un texte important des *Établissements* de saint Louis (I, c. 163) montre que le lignager habitant hors « de l'Évêché » où est établi le domicile du vendeur n'a pas à craindre de se voir opposer, quand il exerce le retrait, la fin de non-recevoir résultant de l'expiration du délai d'an et jour ; cette disposition ne doit-elle pas être étendue aux croisés, quand ils sont en Terre-Sainte ? M. Bridrey ne nous renseigne pas sur ce point et ne discute pas la question. — Je ne crois pas que les chapitres 44 et 90 de l'ancien Coutumier de Normandie (pourquoi l'auteur ne les cite-t-il pas toujours par l'édition Tardif ?) soient aussi difficiles à concilier que l'auteur semble le penser (p. 161 et s.). Le délai de procédure donné aux croisés est en général d'an et jour ; pour les actions immobilières il est porté à sept ans, quand les

[illegible] de Trois-Saints. *Unité [illegible]* [illegible] immobilières *n'a rien d'[illegible]* — M. Boling [illegible] texte du *Liber pontificalis* [illegible] en général *pour [illegible]* [illegible] monomania par la [illegible] de [illegible] je me demande *comment*, [illegible] immobilités *de France* [illegible] lequels d'*immobilités* [illegible]

Tout ce que [illegible] que, par son *livre* [illegible] M. Boling a rendu un véritable service [illegible] l'étude du droit.

G. B.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Band III, Heft 5. *Die Philosophie des [illegible]* [illegible] Baumann. Münster, Aschendorff, [illegible]

L'ouvrage nous paraît un des plus [illegible] de la collaboration de MM. Baumgartner et [illegible] [illegible] y est analysé avec [illegible] [illegible] [illegible] la logique, de la psychologie, de la cosmologie et [illegible] [illegible]

[illegible]

L'Éducation morale dans l'Université. Enseignement secondaire. *Conférences et discussions*, présidées par ALFRED CROISET. Paris, Alcan, 1901, in-8 de XII-243 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre est, comme son titre l'indique, un recueil de conférences et de discussions sur l'*Éducation morale dans l'Université*, dans une assemblée de professeurs présidée par M. Alfred Croiset. De ce recueil, d'ailleurs intéressant, il me paraît résulter, à l'encontre de l'avis exprimé dans la Préface par le président de ces réunions, que l'Université ne donne pas d'éducation morale, dans le sens propre du mot, mais qu'on y emploie un certain nombre de procédés tout empiriques qui, à condition de n'en pas exagérer la portée, véritablement modeste, peuvent produire quelques bons résultats. Oui sans doute, de l'enseignement qui se donne dans les classes élémentaires, dans les classes de grammaire, de lettres, d'histoire, de sciences et de philosophie, des professeurs habiles peuvent tirer une certaine formation morale ou plutôt esthétique et sociale, mais qui se haussera difficilement, si elle n'a d'autres supports plus assurés, à la pratique des grandes vertus. Le défaut des auteurs de toutes ces dissertations, la plupart fort bien faites, c'est de ne s'étayer d'aucuns principes solides par peur d'être accusés de violer la sacro-sainte neutralité. Pensent-ils eux mêmes que tous ces beaux conseils, greffés sur les souvenirs classiques de la Grèce et de Rome, puissent tenir longtemps contre les sollicitations des mauvais exemples, l'appel des convoitises qui s'allument ou des passions qui s'éveillent ! Ce réseau de devoirs officiels, au moins aussi large que les mailles du code pénal, ne me paraît guère suffisant pour empêcher de passer beaucoup de défauts et de vices, de ceux, il est vrai, qui n'empêchent pas toujours de recueillir la considération et même les honneurs, mais qui tout de même ne permettent pas de se dire un tout à fait honnête homme. Et voilà tout ce qu'ont trouvé ces Messieurs très savants et très diserts, dont quelques uns ne se sont pas refusé le droit de dire de grosses sottises. Je m'abstiens de nommer ceux-là, qui ne seraient peut-être pas fâchés de se voir faire ici, même sous une forme désagréable, un petit bout de réclame. En revanche, c'est bien volontiers que je signale les deux rapports très remarquables de MM. Clairin et Rocafort sur l'*Éducation morale dans les classes, classes de grammaire* et *classes de lettres*. Le premier est un très charmant plaidoyer en faveur de la vertu éducative des lettres classiques. Il est complété par le second, qui va d'ailleurs beaucoup plus loin, ou mieux beaucoup plus haut, en traçant le programme d'un système de formation morale, trop voisin de la formation chrétienne pour avoir quelque chance d'être adopté. Il semble avoir été assez mal accueilli : les autres rapports méritant d'être lus sont de M. Lévy Bruhl sur *l'Éducation morale. Traditions*

et tendances de l'Université; de M. Darlu : *Conditions et moyens de l'éducation morale au lycée*; de M. Bernès : *Les Agents de l'éducation morale*; de M. Kortz : *Rôle de la femme dans les classes élementaires et primaires*; de M. Bioche : *Les Classes de sciences*; de M. Gidel : *Classes d'histoire*; de M. Malapert : *Classes de philosophie*; de M. Belot enfin : *Conférences de morale en dehors des classes*, probablement pour remplacer les sermons où les potaches ne vont plus. Tous ces rapports sont à lire, d'abord parce que tous sont très bien faits, et aussi parce que, même dans les moins bons, on trouve d'intéressantes indications. Les discussions qui ont suivi ces rapports sont très brièvement résumées et ne laissent qu'une impression assez confuse. On devine de ci de là quelques attaques de mauvais goût contre l'enseignement chrétien. Simple jalousie de ne pouvoir aussi bien faire. Si la défense républicaine ne vient à la rescousse, ce n'est pas de cela que l'enseignement libre mourra, ayant pour lui l'élite morale de la jeunesse française que l'Université n'a pas su conquérir. ÉDOUARD PONTAL.

Monographia loasacearum, auctore IGNATIO URBAN, adjuvante ERN. GILG. Leipzig, Engelmann, 1901, in-4 de 384 p., avec 8 pl. (*Nova Acta. Abhandlung der Kaiserl. Leop.-Carol. Deutschen Akademie der Naturforscher*. Band LXXVI).

La famille si curieuse des *Loasacées*, étant spécialement américaine, n'est bien connue en Europe que par de rares botanistes, et c'est dans des flores étrangères ou dans les jardins botaniques des États-Unis et du Brésil qu'il faut l'étudier. M. Ignatio Urban s'est adonné spécialement à l'étude de cette famille et a dépouillé, avec grand soin, tous les ouvrages qui en traitent, ainsi que les herbiers qui en contiennent comme ceux des Musées de Paris, Kew, Berlin, Pétersbourg, Vienne etc. De nombreux herbiers particuliers ont été aussi consultés, entre autres ceux de MM. Barbey (Boissier), de Candolle; Hieronymus et Kuntze à Berlin, F. Kurtz à Cordoba (Argentine); F. Philippi à Santiago (Chili); J.-D. Smith à Baltimore; E. Ule à Rio-Janeiro, etc. Les espèces vivantes ont été vues dans divers jardins botaniques tels que ceux d'Édimbourg, Kew, etc. Comme résultat de ces études, mise sous presse en 1897 et achevée en 1900, nous avons la magnifique monographie éditée avec un soin typographique remarquable chez Ehrard Karras à Halle l'an dernier. Le texte latin, très clair, fournit, avec une synonymie abondante, la description minutieuse des espèces et variétés ainsi que l'habitat, les dates de floraison, et renseigne sur les herbiers ou ouvrages consultés, ce qui permet de retourner aux sources, si besoin est. Huit belles planches, dessinées d'après nature par M. Ign. Urban et finement gravées sur pierre à l'institut lithographique de E. Laue à Berlin, donnent les caractères morphologiques des fleurs et des fruits

en grandeur naturelle ou fortement grossis, ainsi que les diagrammes schématiques des fleurs.

Cet ouvrage, qui nous paraît aussi complet que possible et résume tout ce que l'on connaît actuellement sur cette famille de Loasacées, est indispensable aux botanistes s'occupant de la flore américaine. En effet sur deux cent dix espèces connues de Loasacées il n'en existe qu'une seule connue dans l'Afrique australe et orientale, retrouvée aussi en Arabie près d'Aden : c'est la *Kissenia capensis Endl.* (trop souvent appelée par erreur *Fissenia*) du nom de Kissen, un voyageur qui la découvrit le premier en Arabie sud, près d'Aden, et auquel la dédia le Dr R. Brown du British Museum. A.-A. FAUVEL.

Traité d'astronomie stellaire, par CH. ANDRÉ. 2e partie. *Étoiles doubles et multiples. Amas stellaires.* Paris, Gauthier-Villars, 1900, in-8 de XXIV-430 p. — Prix : 14 fr.

Le premier volume de cet ouvrage traitait des étoiles simples. Dans cette seconde partie, l'auteur nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance de l'immensité mystérieuse qui nous environne. Il étudie d'abord les systèmes binaires et nous montre comment on peut les distinguer des groupes optiques, formés par les étoiles que la perspective seule associe. Il enseigne les différentes méthodes qui servent à déduire de l'orbite apparente l'orbite réelle décrite par une étoile autour de son conjugué, ainsi que les éléments dynamiques qui définissent complètement son mouvement. Il dénombre les systèmes binaires connus et montre que les soleils isolés comme le nôtre sont une exception. La connaissance des orbites permet de calculer la masse de l'ensemble des deux étoiles et parfois même de chacune d'elles. Ces masses sont comparables à celle du soleil, quoique en général plus grandes.

Parfois le télescope a été devancé par le calcul. Bessel, observant que Sirius ne se déplaçait pas en ligne droite, en déduisit qu'il devait avoir un compagnon, dont l'attraction modifiait sa marche. Cet astre peu lumineux fut en effet découvert. Ce succès mémorable fut le point de départ de ce qu'on a appelé l'astronomie de l'invisible. La recherche de ces astres obscurs a pris depuis lors un développement considérable.

Comment le spectroscope a aidé les astronomes dans leurs recherches, comment on a déduit la dualité d'un grand nombre de couples des variations de leur éclat, comme pour Algol, tout cela fait l'objet de chapitres très intéressants. D'autres étoiles variables comme B. Lyre, nous montrent des systèmes binaires en formation et elles nous sont très précieuses, car elles sont comme des témoins irrécusables des âges passés.

Les étoiles forment encore des associations bien plus complexes. Elles

se groupent par trois, par quatre, par myriades et ces groupements de soleils sont des chefs-d'œuvre de symétrie et d'élégance qui ont excité l'enthousiasme de tous ceux qui les ont étudiés. — Toutes ces étoiles que nous distinguons avec l'œil ou avec les plus puissantes lunettes forment un immense ensemble aplati dont les lointaines perspectives contituent la voie lactée. Ces étoiles se meuvent en obéissant aux lois de Newton, et l'on peut conjecturer que le centre de gravité du système autour duquel il gravite est l'étoile Alcyone. Déjà, on a pu évaluer le grand axe et l'excentricité de l'orbite immense du soleil. — Mais tout cela n'est qu'une faible partie du ciel. Par delà les limites de la voie lactée le télescope a aperçu d'autres mondes qui ont sans doute la même importance. Ce sont les nébuleuses. Les unes semblent déjà formées d'étoiles ; dans les autres au contraire, il ne semble exister qu'une matière uniforme ou condensée par places. « Le ciel, dit Herschell, semble un grand jardin luxuriant renfermant la plus grande variété de productions à des états différents de leur existence, et son examen actuel nous permet d'étendre notre expérience à une immense durée. »

Remercions M. André d'avoir mis ces spectacles grandioses à la portée de ceux qui ne sont pas des astronomes. Bien que ce traité soit très éloigné d'être un ouvrage de vulgarisation, il suffit de connaître un peu de mathématiques pour pouvoir le lire avec profit. A. VICAIRE.

Traité élémentaire de météorologie, par A. ANGOT. Paris, Gauthier-Villars, gr. in-8 de VI-417 p. — Prix : 12 fr.

M. Angot nous présente ce livre comme un ouvrage d'enseignement, le résumé de son cours à l'Institut agronomique. C'est en même temps un excellent traité de météorologie, écrit avec simplicité, ce qui, sans en diminuer la portée scientifique, le met à la portée de tout le monde, et c'est tout le monde que la météorologie intéresse. L'auteur a, dans un autre ouvrage, donné les règles des opérations précises qu'exige la météorologie. Ici, il en expose les théories les plus générales : les lois de la température, des vents, des pluies, des perturbations de l'atmosphère ; et les prévisions que l'on peut émettre dans l'état de nos connaissances.

La météorologie est une science bien calomniée. On a voulu prévoir avant de savoir et les empiristes ont compromis les savants. Elle n'en est pas moins fort intéressante, dans son objet d'abord, puisqu'elle étudie cette atmosphère d'où nous viennent tant de bienfaits et de calamités, mais aussi dans ses méthodes ; car pour se débrouiller au milieu de la complexité des causes et des effets, elle a dû porter à un haut degré de perfection certaines méthodes d'observation, comme celle des moyennes. Les logiciens à ce point de vue trouveront de l'in-

térêt au traité de M. Angot. Il est en tous cas heureux qu'un livre écrit par un savant dont chacun reconnaît la compétence réhabilite la météorologie auprès du grand public, et lui montre la portée véritable de ses prévisions.

A. VICAIRE.

LITTÉRATURE

Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par PAUL MONCHAUX. Paris, Leroux, 1902. T. I. *Tertullien et les Origines*, in-8 de VII-512 p. — T. II. *Saint-Cyprien et son temps*, in-8 de 390 p. — Prix : 15 fr.

Depuis le jour où la France a mis le pied en Tunisie, l'Afrique phénicienne, romaine et byzantine est devenue pour nos érudits un champ d'étude vaste et fertile. Les archéologues ont découvert des monuments et des inscriptions d'un haut intérêt. Ils sont loin d'avoir arraché au sol tous les vestiges des civilisations disparues qu'il renferme. Ces découvertes augmentent l'intérêt des documents que nous a légués l'Afrique chrétienne des premiers siècles. On ne trouve nulle part en Occident, durant cette période, une littérature ecclésiastique aussi abondante. Il ne faut donc pas être surpris de voir les historiens porter leur attention sur ce coin du passé de l'Afrique romaine.

M. Monceaux aborde l'histoire littéraire. Il procède à la façon des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Pouvait-il choisir des maîtres plus autorisés ? Il cherche tout ce qui peut nous rester de l'ancienne littérature, met chaque œuvre à sa place et aborde les difficultés critiques et autres que soulève toujours un examen attentif. Il signale les ouvrages disparus. Ces écrits sont, pour la connaissance d'une époque, une mine de renseignements précieux. L'auteur, sans l'explorer à fond, donne une idée de sa richesse. Ce qui le met à même de nous fournir sur les origines du christianisme africain, son organisation, son état intérieur, les rapports des chrétiens avec la société païenne, les hérésies, des indications fort utiles. De la sorte, nous avons dans son travail presque une histoire du christianisme africain.

M. Monceaux n'a garde de négliger l'étude des sources auxquelles les écrivains de l'Afrique chrétienne ont puisé. Il n'en est pas de plus importante que la Bible. Mais de quelle version se sont-ils servis ? Cette question fait l'objet d'un chapitre fort curieux.

Je ne puis analyser les chapitres consacrés par l'auteur à Tertullien, à saint Cyprien et à leurs œuvres. Il me suffit de dire qu'il a su être neuf, ce qui, pour un sujet aussi souvent traité, est un grand avantage. L'auteur n'a pu négliger un certain nombre de questions théologiques et morales, étroitement mêlées à la littérature de ces deux écrivains. Il a parlé, je tiens à le reconnaître, en homme sachant ce qu'est le catholicisme.

Voici l'énumération des sujets que M. Monceaux étudie, en outre de Tertullien et de saint Cyprien : les Actes des martyrs scillitaines, la Passion de sainte Perpétue, Minucius Félix, les persécutions, les Actes des conciles de Carthage, les inscriptions, les relations des martyrs.

On ne peut s'attendre à voir un auteur porter un jugement définitif sur les multiples questions qui se présentent à la lecture de Tertullien et de saint Cyprien. Malgré d'inévitables lacunes, les deux volumes de M. Monceaux rendront de grands services aux hommes qui s'occupent et de l'Afrique chrétienne et de la littérature ecclésiastique.

J. Besse.

Autour du dix-septième siècle, par Pierre Brun. Grenoble, Falque et Perrin, 1901, in-18 de 408 p.

M. Pierre Brun connaît à fond son dix-septième siècle et voudrait le faire un peu connaître à ses lecteurs. Pour ne pas les accabler de son érudition, il s'est contenté de choisir dans chaque classe de la société de ce temps-là un type, bien frappé, dont il nous fait l'histoire et la description achevées. Pour les hommes de lettres, c'est François de Maynard; pour le genre burlesque — dont nous trouvons un spécimen dans certains livres de piété, comme *la Tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Seigneur* ou encore *la Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion*, — c'est d'Assoucy; pour la critique littéraire et pédagogique, Roland Desmaret ; pour le genre courtisane, la fameuse Ninon de Lenclos, qui, à quatre-vingts ans, charmait encore comme les autres à vingt ans; pour la noblesse, Adrien de Montluc; pour le journalisme, Édme Boursault, envisagé successivement comme homme, comme dramaturge, comme écrivain satirique et comme publiciste; pour l'Université, Pierre Bertrand de Mérigon; pour l'Académie, Étienne Pavillon, type de la préciosité ; pour la goinfrerie, le poète Gérard de Saint-Amand; pour les abbés de cour, l'abbé de Chaulieu. Le premier chapitre du livre concerne les libertins, et le dernier chapitre donne de curieux extraits des manuscrits inédits du maître des anecdotiers, Tallemant des Réaux, par exemple une satire où, après tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique et religieuse, les jésuites,

Ce corps si bizarre et si noir

sont attaqués à part, comme de nobles adversaires :

Les jésuites, soldats fougueux,
Seront les dragons de l'armée.

Pour écrire, que les « solennelles » Oraisons funèbres de Bossuet « enténèbrent » le dix-septième siècle, il faut que M. Brun soit, lui aussi, bien bizarre.

Du Clos.

Essais critiques, par Jules Troubat. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de VIII-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des articles, très courts pour la plupart, très fragiles, déclare spontanément la Préface, parus en ces douze dernières années dans l'*Évènement*, dans la *Justice* et quelques revues : causeries un peu vagabondes, comme elles plaisent aux vieillards, qui, à propos du livre d'un ami, évoquent un souvenir, content une anecdote, philosophent et moralisent à la légère et d'un air détaché.

M. Jules Troubat a été secrétaire de Sainte-Beuve, commis de librairie chez Dentu, et finalement bibliothécaire au château de Compiègne. Complaisamment il le rappelle. Il aime beaucoup la Révolution ; il a beaucoup d'indulgence pour les erreurs de la troisième République; sa philosophie est celle du XVIIIe siècle et de son maître, commensal des dîners de vendredi-saint... Cependant il n'est point de la génération présente, et son goût littéraire répugne aux grossièretés du réalisme. Aussi fait-il plutôt sa société des hommes d'autrefois. C'est plus volontiers des livres d'histoire qu'il lit, ceux de M. Antoine Guillois sur *Roucher*, sur *Madame Helvétius*, sur *la Marquise de Condorcet*, ceux de M. Ernest Hamel, sur *Saint-Just* et sur *la Seconde République*, de M. Noël Parfait sur *Marceau*, du Dr Robinet sur *Condorcet*, de M. J. Gros sur *le Comité de salut public*, etc., etc...

Il y parle volontiers de Champfleury, de Monselet, de Jules Levallois, de Robert-Halt, de Michelet aussi, et naturellement de Sainte-Beuve. Par les sujets, par le tour d'esprit, par le style, négligé et décousu, cela vous a un petit air vieillot qui, au milieu des articles du jour précieux et visant à l'effet, n'est point déplaisant. G. A.

Le Prêtre dans le roman français, par Paul Franche. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le chapitre I, qui sert d'introduction, l'auteur pose en principe que le roman n'est pas arrivé et n'arrivera probablement jamais à nous donner la figure vraie, le portrait authentique du prêtre. En effet : si le romancier est hostile, il mettra en relief ce qui peut rendre le prêtre odieux, et laissera le reste dans l'ombre. Il pourra même aller jusqu'à la caricature; s'il est bienveillant, alors il fera le contraire, et nous aurons l'apologie du prêtre, mais non pas son portrait exact ; s'il n'est ni bienveillant ni hostile, mais indifférent, vivant en dehors de la religion, il sera bien incapable de peindre ce qu'il ne voit pas. Par exemple, ne connaissant pas le mobile des actions du prêtre, il devra lui supposer des intentions qu'il n'a pas ; et quand il aurait la foi, l'élément surnaturel, dans le prêtre, lui échappera toujours. Mais, si le romancier pouvait être un saint prêtre doublé d'un grand artiste?... Eh bien !

au lieu de dessiner le prêtre tel qu'il est, dans toute son intégrité, il serait entraîné à décrire l'idéal du prêtre, pour le proposer à l'imitation du clergé.

Passant en revue tous ceux des romanciers du XIXe siècle qui se sont emparés du prêtre pour le faire paraître sur la scène, M. Paul Franche prouve sa thèse en montrant comment ils appartiennent tous à l'une ou à l'autre des cinq catégories dont il vient d'être parlé, suivant qu'ils ont surmonté une ou plusieurs des difficultés qui s'opposent à une connaissance adéquate ou à une description exacte du prêtre catholique. Car pas un ne les a toutes surmontées. Ainsi : Lamartine, avec ses hésitations dans sa foi, qui flotte du matérialisme des philosophes au sentimentalisme de Châteaubriant, a faussé, obscurci et diminué le caractère du prêtre, en viciant dans sa source le sacerdoce de *Jocelyn*. Pour Victor Hugo, son Claude Frollo est un fantôme monstrueux, tandis que Mgr Bienvenu, qui ne sait pas son dogme et se trompe grossièrement en morale, « a trop de vertus pour demeurer chrétien. » L'abbé Renaud, dans *Sybille*, d'Octave Feuillet, est un brave homme, non un prêtre. *Mlle de la Quintinie*, de George Sand, n'est qu'un pamphlet contre la confession et le célibat des prêtres. M. Prarieux répond à ce livre par *Un vieux Célibataire*, dont la thèse est la nécessité du célibat ecclésiastique. Mais, là encore, le prêtre demeure bien inférieur à son rôle. Balzac, en faisant du prêtre une force sociale, touche de plus près l'idéal du prêtre. Mais, le surnaturel, vous le chercherez en vain dans les œuvres de ce écrivain réaliste, qui est plutôt un partisan déterminé du catholicisme, après observation sincère, qu'un catholique croyant. Malgré que Ferdinand Fabre ait fait un stage de trois ans au grand séminaire, et qu'il ait séjourné quelques années chez son oncle curé, ses ouvrages fourmillent d'inexactitudes techniques. Il a frôlé de très près la ressemblance, sans la saisir. Il manquera toujours quelque chose à ses romans. Ce quelque chose, c'est la foi du croyant et une conception plus mystique du sacerdoce. Zola, Anatole France, Hector Malot, G. Droz se classent d'eux-mêmes parmi les romanciers anticléricaux, tandis que *l'Abbé Constantin*, (L. Halévy), *Mon Oncle et mon Curé*, (J. de la Brète), l'abbé Césaire (L. de Tinseau), l'abbé Sigournais et les curés de Saint-Philémon (R. Bazin), l'abbé Châtel contre le P. de Rayon (Gyp), Mgr Lavigne (Mme Octave Feuillet), les deux évêques (E. Daudet) ne sont que des « prêtres de famille. » Il faut chercher dans Bourget, Coppée ou A. Daudet pour trouver des traits réellements sacerdotaux. Malheureusement Dom Griffi, l'abbé Germane et l'abbé Gérès, l'abbé Moulin ne sont que des coups de crayon très rapides, des portraits inachevés. Nous passons sous silence J.-K. Huysmans, dont les héros ne sont pas de notre temps. C'est le roman de M. Fernand Lafargue qui

[illegible] *Les Gaulois* [illegible] *Europe*.

Certaines pensées de l'auteur, qui [illegible] de la plume de quelqu'un qui suivait l'antique [illegible] ses [illegible] qui sont celles d'un homme qui n'a pas [illegible] de dogmatique, nous [illegible] de nous demander si M. Paul Franche n'est pas lui-même un [illegible] ? Il [illegible] pour de généreuses illusions en matière politique [illegible] à l'exemple de nous tous qui se sont [illegible]. — Ch. Cros.

Alexandre Dumas père, par E. Parigot. *Les Grands Écrivains français*. Paris, Hachette, [illegible] 1 fr.

Ceux qui n'ont pas vu à belle [illegible] de M. Parigot sur le théâtre de Dumas père pourront du moins mettre en leur bibliothèque ce petit livre à la fois [illegible] et [illegible] où le vieux Dumas est étudié par le professeur de France qui, sans doute, le connaît le mieux dans sa double carrière dramatique, de romancier et de critique.

Dans le raccourci très brillant du premier chapitre, *l'Homme et son temps*, Dumas nous est montré comme l'enfant, l'enfant gâté, l'enfant prodige de cette époque où peu à peu, de 1800 à 1830, s'élève d'héroïque et de merveilleux, [illegible] au milieu de la force, de l'énergie et de l'individualisme, [illegible] la vie à force de grandeurs, de [illegible] et de passions.

Le *drame historique et populaire*, par *Henri III*, par *Charles VII* surtout par *la Tour de Nesle*, trouve en plein l'imagination du peuple souverain, flatte en même temps ses instincts de révolte contre les tyrannies légendaires du vieux temps et ses appétits de jouissances et ses tendresses pour les beaux chevaliers d'aventures qui incarnent les ambitions des Jeune-France. Mais *Antony* exprime une autre insurrection, celle de la passion contre le monde, non plus contre le devoir, celle de l'individu contre l'opinion. Sous la fresque, sous l'épopée aujourd'hui bien démodée, de la forme, c'est cela l'élément, bâtard sans doute, durable, que Dumas, bâtard sans le savoir de la Révolution et de Jean-Jacques, a mis dans le drame moderne pour longtemps, au moins pour jusqu'au théâtre libre, pour jusqu'à M. Brieux et M. Paul Hervieu.

Par les *comédies* comme par les romans du *conteur*, ce romantisme, qui tournait au sombre, s'illumine d'une fantaisie merveilleuse. Cette verve de Dumas est inextinguible, comme la gaîté des dieux homériques. Et M. Parigot a la partie d'autant plus belle à rebâtir « le *roman de l'histoire* », tel que l'écrivit l'auteur d'*Acté* ou du *Chevalier de Maison-Rouge*, qu'à l'heure présente on voit bien et l'histoire se faire pittoresque et romanesque à plaisir, et le roman (songez seule-

ment à *Quo Vadis?* et à Jean Lombard) s'encadrer de nouveau dans des décors archéologiques.

Aussi M. Doumic aura beau, par de très bonnes raisons d'ailleurs, contester à ce « demi-nègre » sans style et sans goût le droit de prendre place parmi « les grands écrivains français », M. Parigot, qui n'a pas plus de complaisance qu'il ne convient à un professeur de rhétorique pour la banale brutalité de son pathétique infernal, pour son satanisme affecté, ses jurons historiques, ses effroyables antithèses... et ses barbarismes, n'a pas tort d'écrire que ce « troubadour populaire, le plus lu de nos auteurs en Amérique et peut-être en France, fait honneur à la vaillance de notre race, qu'en somme ce qu'il sème par le monde, c'est la bravoure française, l'idée française, l'esprit français. »

Ajoutons que pour gagner sa cause ce n'est pas un mince avantage à Dumas d'avoir un avocat aussi convaincu, aussi infatigable et aussi entraînant que M. Parigot. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Epitome historico-canonica conciliorum generalium, auctore ZEPHYRINI ZITELLI NATALI. Rome, Desclée et Lefebvre, in-8 de 337 p. — Prix : 2 fr.

C'est un vrai service qu'a rendu aux travailleurs Mgr Zephyrini Zitelli Natali, en publiant ce manuel. Bien souvent on a besoin de vérifier le chiffre d'un canon qu'on doit citer, ou de trouver le canon qui contient telle ou telle définition. Pour cela il faut recourir aux grands recueils des actes conciliaires qui sont difficiles à feuilleter et que, du reste, bien peu de personnes ont sous la main. Grâce à l'*Épitome* en question la chose devient facile. L'ouvrage se compose d'une préface renfermant des notions courtes et précises sur les conciles généraux et de dix-neuf chapitres consacrés à ces conciles eux-mêmes. Chacun d'eux contient d'abord un Avant-propos donnant des indications sur le concile dont il s'agit, c'est-à-dire sur la date, le lieu et les causes de sa réunion, puis l'énumération des canons ou décrets promulgués. Bien entendu, c'est un résumé substantiel de ces derniers qui est donné et non leur texte entier. Souvent l'auteur le fait suivre de notes très claires qui viennent préciser le sens de certaines expressions. En somme cet *Épitome* a sa place tout indiquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent de théologie et d'histoire religieuse. L. C.

---

donnerait le plus vivement l'impression du vrai (*Les Ouailles du curé Fargeas*).

Certaines phrases de l'auteur, qui couleraient naturellement de la plume de quelqu'un qui aurait l'habitude de la lecture des mandements épiscopaux, et ses connaissances, qui sont celles d'un homme qui n'a pas oublié sa théologie, nous donnent la tentation de nous demander si M. Paul Franche n'est pas lui-même un prêtre... ? Un prêtre plein de généreuses illusions en matière politique..., qu'il perdra, hélas! à l'exemple de tous ceux qui se sont ralliés. DU CLOS.

Alexandre Dumas père, par H. PARIGOT (*Les Grands Écrivains français*). Paris, Hachette, 1902, in-18 de 185 p. — Prix : 2 fr.

Ceux qui n'ont pas lu la belle thèse de M. Parigot sur le théâtre de Dumas père pourront du moins mettre en leur bibliothèque ce petit livre à la fois plus succinct et plus complet, où le vieux Dumas est étudié par le professeur de France qui, sans doute, le connaît le mieux dans sa fonction d'auteur dramatique, de romancier et de conteur.

Dans le raccourci très brillant du premier chapitre, *l'Homme et son temps*, Dumas nous est montré comme l'enfant, l'enfant gâté, l'enfant prodigue de cette époque un peu folle qui, de 1800 à 1830, s'enivre d'héroïsme et de merveilleux, s'exalte au culte de la force, de l'énergie et de l'individualisme, brûle la vie à force de prouesses, de convoitises et de passions.

Le *drame historique et populaire*, par *Henri III*, par *Charles VII*, surtout par *la Tour de Nesle*, touche en plein l'imagination du peuple souverain, flatte en même temps ses instincts de révolte contre les tyrannies légendaires du vieux temps, et ses appétits de jouissances, et ses tendresses pour les beaux chevaliers d'aventures qui incarnent les ambitions des Jeune-France. Mais *Antony* surexcite une autre insurrection, celle de la passion contre le monde, non plus contre le devoir, celle de l'individu contre l'opinion. Sous la frénésie, sous l'épilepsie, aujourd'hui bien démodée, de la forme, c'est cela l'élément, hélas! trop durable, que Dumas, bâtard sans le savoir de la Révolution et de Jean-Jacques, a mis dans le drame moderne pour longtemps, au moins pour jusqu'au théâtre libre, pour jusqu'à M. Brieux et M. Paul Hervieu.

Par les *comédies* comme par les exploits du *conteur*, ce romantisme, qui tournait au sombre, s'illumine d'une fantaisie merveilleuse. Cette verve de Dumas est inextinguible, comme la gaîté des dieux homériques. Et M. Parigot a la partie d'autant plus belle à réhabiliter « *le roman de l'histoire* », tel que l'écrivit l'auteur d'*Acté* ou du *Chevalier de Maison-Rouge*, qu'à l'heure présente on voit bien et l'histoire se faire pittoresque et romanesque à plaisir, et le roman (songez seule-

ment à *Quo Vadis?* et à Jean Lombard) s'encadrer de nouveau dans des décors archéologiques.

Aussi M. Doumic aura beau, par de très bonnes raisons d'ailleurs, contester à ce « demi-nègre » sans style et sans goût le droit de prendre place parmi « les grands écrivains français », M. Parigot, qui n'a pas plus de complaisance qu'il ne convient à un professeur de rhétorique pour la banale brutalité de son pathétique infernal, pour son satanisme affecté, ses jurons historiques, ses effroyables antithèses... et ses barbarismes, n'a pas tort d'écrire que ce « troubadour populaire, le plus lu de nos auteurs en Amérique et peut-être en France, fait honneur à la vaillance de notre race, qu'en somme ce qu'il sème par le monde, c'est la bravoure française, l'idée française, l'esprit français. »

Ajoutons que pour gagner sa cause ce n'est pas un mince avantage à Dumas d'avoir un avocat aussi convaincu, aussi infatigable et aussi entraînant que M. Parigot. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Epitome historico-canonica conciliorum generalium, auctore ZEPHYRINI ZITELLI NATALI. Rome, Desclée et Lefebvre, in-8 de 337 p. — Prix : 2 fr.

C'est un vrai service qu'a rendu aux travailleurs Mgr Zephyrini Zitelli Natali, en publiant ce manuel. Bien souvent on a besoin de vérifier le chiffre d'un canon qu'on doit citer, ou de trouver le canon qui contient telle ou telle définition. Pour cela il faut recourir aux grands recueils des actes conciliaires qui sont difficiles à feuilleter et que, du reste, bien peu de personnes ont sous la main. Grâce à l'*Épitome* en question la chose devient facile. L'ouvrage se compose d'une préface renfermant des notions courtes et précises sur les conciles généraux et de dix-neuf chapitres consacrés à ces conciles eux-mêmes. Chacun d'eux contient d'abord un Avant-propos donnant des indications sur le concile dont il s'agit, c'est-à-dire sur la date, le lieu et les causes de sa réunion, puis l'énumération des canons ou décrets promulgués. Bien entendu, c'est un résumé substantiel de ces derniers qui est donné et non leur texte entier. Souvent l'auteur le fait suivre de notes très claires qui viennent préciser le sens de certaines expressions. En somme cet *Épitome* a sa place tout indiquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent de théologie et d'histoire religieuse. L. C.

La Vie de Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680), par l'abbé BERTRAND. Paris, A. Picard et fils, 1902, 2 vol. in-8 de XI-440 et 471 p. — Prix : 15 fr.

Né en 1604, à Rome, d'une ancienne famille, dont le nom apparaît dans l'histoire dès le Xe siècle, Henry de Béthune reçut en 1629 l'évêché de Maillezais. Il succéda, en 1646, au cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Rien d'extraordinaire dans son intelligence et son caractère. Il n'eut pas sur son temps l'influence qu'exercèrent alors certains prélats. Ce fut un évêque attaché à son devoir simplement, fidèle à la résidence et s'occupant des affaires de son diocèse. Les circonstances au milieu desquelles il eut à gouverner ses deux diocèses, le mêlèrent à quelques actes importants et au travail de réforme ecclésiastique, qui s'accomplit dans la plupart des Églises de France. Il y avait donc les éléments d'une histoire. M. l'abbé Bertrand les a recueillis avec une érudition curieuse et sûre, qui ne laisse rien après lui dans les imprimés et les documents manuscrits du XVIIe siècle. C'est toute la vie de deux diocèses pendant un demi-siècle, qu'il expose sous les yeux du lecteur. Les notes qui complètent son texte sont pleines des renseignements les plus inattendus : aussi ce livre est-il une bonne fortune pour ceux qui étudient cette période de notre histoire ecclésiastique.

Voici quelques-uns des points mis en lumière par l'auteur : la sécularisation du chapitre monastique de Maillezais et la translation du siège épiscopal à La Rochelle, double affaire qui causa de graves soucis à Henry de Béthune ; le différend de Henry de Sourdis avec le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne ; l'assemblée générale du clergé à Mantes ; l'histoire de la Fronde à Bordeaux ; le jansénisme dans ce diocèse et son histoire jusqu'au XVIIIe siècle. L'administration de ce vaste diocèse absorba la vie de l'archevêque. M. Bertrand nous le montre dans ses relations avec son chapitre métropolitain, avec les collégiales et le clergé paroissial, les communautés religieuses d'hommes et de femmes, les séminaires. Son rôle dans les assemblées provinciales et générales du clergé fait l'objet de deux chapitres. Henry de Béthune fut abbé commendataire de Mauléon et de Cormery. Dans la première abbaye, il introduisit les chanoines réformés de Sainte-Geneviève et dans la seconde, les bénédictins de Saint-Maur.

Les anecdotes abondent sous la plume de M. Bertrand. Il les raconte avec une finesse et une bonhomie charmantes : ce n'est pas le moindre intérêt de ces deux volumes. Son héros a été en relation avec un grand nombre de personnages oubliés, mais ce ne sont pas des inconnus pour l'auteur : il a soin de nous les présenter avec tout un ensemble de renseignements souvent curieux.

La vie de Henry de Béthune peut être citée comme un modèle

aux ecclésiastiques, qui s'occupent d'histoire ; il leur faut seulement une grande provision de patience et une ardeur infatigable au travail. Des années sont nécessaires pour rédiger une œuvre pareille ; mais quel service rendu à la science du passé ! et aussi quels bons moments écoulés en la compagnie de ce haut clergé de l'ancien régime, si digne et si grand !

J. Bassb.

Le Royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933?), par René Poupardin. Paris, Bouillon, 1901, in-8 de xxxiv-472 p. — Prix : 15 fr.

Il est fort heureux qu'un sujet hérissé de difficultés, obscurci à la fois par l'abondance des faits et par la concision des documents, tel que se présente l'histoire du royaume de Provence, ait retenu l'attention d'un esprit aussi lucide, d'un travailleur aussi consciencieux que l'est M. Poupardin. Grâce à une excellente méthode d'exposition, à un emploi sobre et toujours opportun de la critique des textes, il a pu donner à une œuvre de science pure l'attrait d'un livre composé pour le grand public. La lecture des premières pages suffit pour faire apprécier l'étendue des recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer ; les résultats en sont généralement bien groupés, les diverses parties de l'étude abordées dans leur ordre logique, et reliées l'une à l'autre par des conclusions judicieusement formulées.

M. Poupardin s'attache d'abord à définir le terme géographique de *Provincia* et celui de Duché de Lyon, s'appliquant respectivement aux deux parties du nouveau royaume. Il discute et établit le rôle de Gérard de Roussillon, non moins puissant dans l'histoire que grand dans la légende. Le règne si effacé du roi Charles, fils de Lothaire, laisse libre carrière à l'ambition de ses oncles Charles le Chauve et Louis le Germanique ; le premier, devenu maître de la Provence et de la Basse-Bourgogne, en confie le gouvernement à son beau-frère Boson, qui n'a garde de manquer l'occasion de s'en faire un royaume. L'histoire de Boson et de sa famille s'ouvre par des études généalogiques que l'on peut lire sans fatigue, grâce à la somme de travail et au talent de mise en œuvre dépensés par M. Poupardin. Ces sortes de digressions sont fort nécessaires en ce qui touche la plupart des personnages politiques de ce temps, car c'est dans leurs attaches de famille que doit presque toujours être cherchée la raison de leur prépondérance.

Le caractère de la puissance de Boson, avant comme après l'assemblée de Mantaille, ayant été mis en lumière, on se rend compte de la prompte désagrégation de ce royaume à peine constitué. Il ne tarde pas, du reste, à se reformer entre Lyon et la mer, au bénéfice de Louis, fils de Boson, sous le patronage des évêques réunis à Valence.

Un récit animé et fort documenté des expéditions de Louis en Italie,

récit qui n'est guère que celui de ses malheurs, conduit jusqu'à l'entrée en scène de cet étrange personnage appelé Hugues d'Arles, au sujet duquel ses contemporains les mieux renseignés disent à la fois tant de bien et tant de mal. Celui-ci, toujours pour mieux s'assurer la mouvante royauté de la Péninsule, finit par céder, en 933, au roi de la Haute-Bourgogne, Rodolphe II, « toute la terre qu'il avait possédée en Gaule avant son avènement à la couronne d'Italie. » Pour M. Poupardin, de là date la fin de ce royaume de Provence, dont Hugues avait été le maître sans en être le roi. Mais, d'après les faits relatés plus loin par l'auteur, Hugues ne transmit au roi de Bourgogne que ses droits au marquisat d'Arles, avec des prétentions à faire valoir sur les pays qu'il avait autrefois gouvernés. Le Lyonnais, le Viennois et le Vivarais reconnurent pendant plusieurs années encore l'autorité des rois de France, et ne passèrent, à proprement parler, que par l'abandon qu'en firent ceux-ci, sous la domination des rois de Bourgogne.

La dernière partie, et non la moins importante du livre, a trait à l'occupation sarrazine, considérée dans ses débuts, dans son caractère et dans ses effets. Avec de sages et louables précautions, l'auteur réclame le bénéfice du droit commun en faveur du préambule de la charte XVI des cartulaires de Grenoble, invoqué avec persistance par les uns, renié avec exécration par les autres. Il s'essaie à évaluer la date de l'établissement des Maures au Frainet : à ce propos, on peut regretter qu'il n'ait pas connu une de ces études locales dont il souhaite l'apparition, présentant, groupés par régions, tous les renseignements écrits ou traditionnels dont il est possible de s'entourer. Dans *les Invasions des Sarrazins en Provence*, de M. G. de Rey (Marseille, Marius Olive, 1878, in-12), il aurait certainement relevé un synchronisme bien établi, permettant de circonscrire d'assez près l'époque de la fondation de la forteresse musulmane.

Viennent quelques pages de conclusions rapides et lumineusement condensées, puis une série d'appendices où sont traitées en détail certaines questions relatives à la géographie, à l'histoire des institutions et à l'identification de divers homonymes. On y lira avec intérêt, entre autres discussions, celles qui ont pour objet les *Res de comitatu* et les grandes familles de l'époque carolingienne.

Nous ferons certaines réserves à propos des vues de l'auteur sur le sens et l'étendue du terme de *Provincia*. Il ne paraît pas démontré que, comme expression ethnique, ce terme ait tour à tour désigné le pays compris entre le Rhône et la mer, puis se soit restreint à la région couverte par la Durance, qu'il ait été reporté vers le nord jusqu'à Grenoble et à Vienne, pour arriver même, d'après certains annalistes, aux confins de la Lotharingie. De pareilles divergences peuvent s'expliquer en grande partie en tenant compte des convenances des chroniqueurs,

qui employaient, pour désigner tout ou partie du même royaume, tantôt le nom de Provence et tantôt celui de Bourgogne. Il importe également d'établir une distinction entre la désignation proprement géographique de la Gaule transrhodanienne et l'étiquette politique qui lui fut appliquée par ses gouvernants. On arrive alors à constater une fixité bien accusée dans l'emploi et dans l'extension du terme de *Provincia*, fixité qui ne paraît avoir subi d'atteinte qu'en ce qui concerne le Viennois. Il y a, sur ces divers points, une concordance marquée entre les témoignages de Grégoire de Tours, de Frédégaire, de la Vie de saint Éloi, des Annales de saint Bertin, de la Chronique d'Adon, et ceux des textes diplomatiques du IXe au XIIIe siècle ; et l'on peut, sans témérité, en conclure que, durant toute la période franque et pendant la première moitié du moyen âge, la ligne de partage entre la Bourgogne et la Provence doit être établie sensiblement au-dessous de la vallée supérieure du Rhône et bien au-dessus du cours inférieur de la Durance. Cette question, du reste, exige quelques développements, qui seraient assurément déplacés dans un compte rendu bibliographique. FÉLIX REYNAUD.

Le Pouvoir absolu et l'Esprit provincial. Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais, par BARTHÉLÉMY POCQUET. T. III. *La Réhabilitation*. Paris, Perrin, 1901, in-12 de 656 p. — Prix : 4 fr.

M. Pocquet vient d'achever sa remarquable histoire du duc d'Aiguillon et la Chalotais ; ce nouveau volume est intitulé : *La Réhabilitation* ; mais la réhabilitation fut lente à venir. L'exil du procureur général à Saintes n'avait pas pacifié les esprits. Les États de Rennes en 1766 en furent la preuve. Dès le début, la noblesse demande le rappel de l'*universalité* du Parlement ; raide et hautain, mal disposé pour la noblesse bretonne, très attaché au bailliage qui était sa création, très écouté à la Cour, grâce à l'influence de son oncle Saint-Florentin, le duc d'Aiguillon s'opposa violemment à ce retour. De là, entre lui et la noblesse un conflit qui ne devait jamais cesser. Il serait trop long d'entrer dans toutes les phases de ce conflit que le savant auteur raconte avec des détails puisés aux sources les plus sûres et une rare impartialité : protestations, arrêts du Conseil qui annulent ces protestations, dépôt des pièces chez un notaire, modification de règlement, lettres de cachet imposant le silence et commandant l'enregistrement, toutes les mesures de défense prises par les représentants de la province pour sauvegarder leurs privilèges, tous les empiètements habituels du pouvoir central sur cette même indépendance, aggravés par le caractère autoritaire du délégué du ministère, se retrouvent dans cette longue lutte de dix ans. Un moment cependant, sous l'influence sans doute du duc de Choiseul qui protégeait les Parlements et détes-

tait le duc d'Aiguillon, la Cour semblait revenir à des idées plus libérales ; la mission du président Ogier et l'envoi en Bretagne, comme commandant général, du duc de Duras furent la suite de ce revirement inattendu. Grâce à cette double intervention, grâce à l'habileté de Mgr Bareau de Girac, évêque de Saint-Brieuc, président de l'ordre du clergé, l'apaisement se fit ; le Parlement fut rétabli ; les exilés même rappelés, sauf les deux La Chalotais, contre lesquels Louis XV semble avoir eu une particulière rancune. Mais la paix ne dura guère. Le Parlement rétabli ordonne une enquête contre le duc d'Aiguillon : la guerre de libelles et de mémoires recommence ; l'affaire évoquée au Parlement de Paris qui déclara d'Aiguillon entaché et déchu de la pairie est arrêtée par le Roi qui supprime les pièces du procès, ce qui n'empêche pas le Parlement de Rennes de flétrir dans un arrêt solennel, l'administration de l'ancien commandant. Puis le conflit devient plus aigu et le chancelier Maupeou supprime tous les Parlements de France. La Chalotais, malade, affligé par la mort de sa fille, après avoir vainement tenté, dans une lettre vraiment admirable au chancelier, d'obtenir justice, revient furtivement à son château de Vern ; on l'arrête et on le jette au château de Loches. Il fallut la mort de Louis XV, l'avènement de Louis XVI et le rétablissement des Parlements pour que la persécution cessât, grâce surtout à l'intervention de Marie-Antoinette. Le retour du procureur général à Rennes fut un triomphe. Après ce triomphe, il put vivre dix années encore, car il ne mourut qu'à quatre-vingt-quatre ans. Et vraiment, après avoir lu le beau, le consciencieux ouvrage de M. Pocquet, — auquel l'Académie française vient de décerner le prix Guizot — on peut dire avec l'auteur que le triomphe de La Chalotais fut mérité par sa courageuse résistance à l'arbitraire, par sa rare constance dans le malheur et sa méritoire modération dans le succès ; s'il a pu avoir des torts, ces torts ont été bien effacés par la dignité de son attitude. M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de la comtesse de Villirouët, née de Lambilly (1767-1813). Une Femme avocat, *épisode de la Révolution à Lamballe et à Paris,* publiés par le comte DE BELLEVUE. Paris, Poisson, 1902, in-8 de XVI - 360 p. — Prix : 5 fr.

C'était une énergique personne que cette Marie-Victoire de Lambilly, comtesse de Villirouët, dont M. le comte de Bellevue, son petit-fils, publie aujourd'hui les Mémoires. Le malheur et la Révolution trempent les caractères ; mais peu l'ont été aussi fortement que celui-là. Née à Rennes en 1767, mariée à vingt ans, elle n'était en ménage que depuis deux ans à peine, lorsque éclata la Révolution et commença l'émigration. Le comte de Villirouët ne sortit pas cependant de France immédiatement; mais, en 1792, il répondit à l'appel de son chef, le

prince de Condé, dans le régiment duquel il avait servi. Il laissait sa femme, avec deux enfants et enceinte d'un troisième. Réfugiée à Lamballe, chez sa tante, Victoire de Lambilly chercha à y vivre effacée, s'occupant d'élever ses enfants et d'administrer ses biens ; mais ce n'était pas facile pour une aristocrate, épouse d'émigré ; au mois d'octobre 1793, elle fut incarcérée. La chute de Robespierre, qui lui sauva la vie, ne lui rendit pas la liberté ; elle resta en prison quinze mois avec deux cents autres détenues, dont elle soutenait le courage et dont elle finit par obtenir la délivrance. Lorsque deux représentants plus modérés, Boursault et Bollet, vinrent en Bretagne pour réorganiser les administrations, Mme de Villirouët leur adressa des requêtes tellement pressantes, elle y mit une telle persévérance, elle réussit si bien à les émouvoir, surtout Bollet, qu'elle leur arracha l'ordre d'élargissement de presque toutes les détenues. Il faut lire dans ces Mémoires le détail des démarches réitérées qu'elle entreprit, poursuivant les représentants partout, jusque dans leur chambre, ne se laissant décourager par aucun refus jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à son but.

Mais ce ne fut pas tout. Lorsque la France redevint plus calme et que le gouvernement parut plus tolérant, le comte de Villirouët se résigna à rentrer en France ; mais il n'était pas rayé de la liste des émigrés, et après le 18 fructidor, quand la persécution recommença, il ne tarda pas à être dénoncé et arrêté ; sa femme elle-même fut incarcérée pour avoir donné asile à un proscrit. A force d'énergie et de protestations, elle réussit pourtant à être relâchée, et alors, préoccupée uniquement de sauver son mari, elle demanda à le défendre elle-même devant le conseil de guerre, auquel l'affaire avait été renvoyée. Et alors, cette jeune femme de trente ans, qui n'avait nulle habitude de la parole, parla néanmoins avec tant de cœur, tant d'émotion communicative, qu'elle fit pleurer, non seulement l'auditoire, mais les juges, et arracha à ces vieux soldats attendris l'acquittement de son mari. Les assistants la portèrent en triomphe et, le lendemain, les dames de la Halle lui apportèrent un bouquet.

Tel est le résumé succinct de ces Mémoires qu'on ne lit pas sans attendrissement, et sans admiration ; M. le comte de Bellevue a bien fait de les tirer des archives de sa famille pour les livrer au public ; c'est une lecture éminemment réconfortante. Il les a enrichis de commentaires très intéressants et de très curieuses notices généalogiques.

M. DE LA ROCHETERIE.

Aventuriers politiques sous le Consulat et l'Empire. Le Baron de Kolli. — Le Comte Pagowski, par LÉONCE GRASILLIER. Paris, Ollendorf, 1902, in-8 de 452 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ne chicanons pas l'auteur sur l'étendue qu'il a donnée à ces deux

notices. Ces existences où la police joue un si grand rôle, où l'esprit d'aventure et d'intrigue se double de combinaisons besoigneuses, où l'anecdote côtoie l'histoire, entraînent le narrateur : une piste le mène à une autre, et, de découvertes en découvertes, le livre se fait. N'est-ce pas un singulier personnage que ce Louis Collignon qui se baptise baron de Kolli, amant d'une grande dame, client pour ne pas dire pénitent d'un curé de Paris trop naïf, trappiste à ses heures, moitié émigré, moitié espion, qui s'attire la confiance du gouvernement anglais, se trouve porteur de lettres pour le royal prisonnier de Valençay, et qui, arrêté avant temps et détenu à Vincennes, est remplacé dans sa mission par un agent de police qui n'est autre que son propre confident ; qui, néanmoins, échappe aux conséquences pénales de ses tentatives, se met à la solde de la duchesse d'Angoulême, obtient le grade de colonel dans l'armée espagnole, moins difficile que le ministre de la guerre français sur les titres du pétitionnaire ? Il finit obscurément, celui-ci. Le second, Pagowski, comte comme l'autre est baron, après des changements de noms multipliés et des évolutions effrontées, n'aboutit qu'à être fusillé en vertu d'une sentence de commission militaire. Ces amusants ou tragiques épisodes de police s'éclairent, grâce aux ingénieuses recherches de M. L. Grasillier, de détails précis, vérifiés. Après tout, si Pagowski n'est qu'un assez vulgaire escroc, Kolli, par son nom du moins, sinon par ses actes, appartient un peu à l'histoire ; son historien d'aujourd'hui le traite avec le sans-façon irrespectueux qu'il mérite, mais n'oublions pas que les auteurs espagnols n'ont pas hésité à exalter son héroïsme et le considèrent comme l'un des plus dévoués serviteurs de la monarchie.

VICTOR PIERRE.

Souvenirs du général marquis D'HAUTPOUL, publiés par le comte FLEURY. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de XII-420 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le marquis Amand d'Hautpoul était, en 1830, un des officiers généraux les plus distingués de l'armée française ; il renonça alors à sa carrière pour rester fidèle à son serment. Aussi fut-il appelé par le roi Charles X vers le commencement de l'automne de 1833 aux fonctions de gouverneur du duc de Bordeaux en remplacement du baron de Damas, désagréable à une partie des légitimistes français qui le croyaient soumis aux inspirations d'une dévotion trop étroite. M. d'Hautpoul n'était pas personnellement connu de la famille royale ; mais sa brillante réputation, son dévouement à la cause de la légitimité, la rectitude de ses idées et l'élévation de ses sentiments faisaient de lui un homme éminemment propre à former l'esprit et le cœur du jeune prince. Malheureusement il se heurta à un obstacle dont il ne sut pas triompher : ce fut le mauvais vouloir et l'hostilité de deux professeurs placés auprès du duc de Bordeaux, que soutenait l'influence du duc de Blacas, alors

toute-puissante sur le roi exilé. Franc et ouvert de caractère, M. d'Hautpoul ne craignit pas de combattre en toute occasion les idées du duc, en même temps qu'il endurait de la part des professeurs des incartades et des inconvenances qu'il aurait dû promptement réprimer. Au bout de quatre mois, trouvant cette situation intolérable, il mit le vieux roi en demeure d'opter entre sa retraite et le renvoi des professeurs. En ce moment il fit encore la maladresse de se baser sur un motif des moins spécieux : la publication par un journal de Lyon du discours d'un des professeurs prononcé à l'arrivée du général, lequel n'avait pas fait attention aux phrases désobligeantes qui s'y trouvaient à son adresse. Charles X, suivant les conseils de M. de Blacas, se détermina, non sans de vifs regrets, à laisser repartir le marquis d'Hautpoul.

Il n'est pas surprenant qu'après de pareils déboires, celui-ci ait gardé une forte rancune contre le duc de Blacas qu'il attaque sans ménagements. On peut regretter pour la mémoire du duc que ce réquisitoire n'ait pas paru un demi-siècle plus tôt : peut-être lui aurait-on opposé une réponse, qui a peu de chances de se produire aujourd'hui. L. DE N.

La Cour et la Société du second Empire, par JAMES DE CHAMBRIER. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand intérêt d'études historiques sur la société d'une époque et surtout sur la vie d'une « Cour », consiste dans les souvenirs personnels de celui qui a été mêlé à cette existence et à ses faits et gestes. Le petit volume dont il s'agit ne présente pas ce mérite et n'offre pas cet intérêt. Écrit visiblement sur des documents de seconde main, résumé plus ou moins fidèle de quelques passages d'ouvrages connus comme le *Journal* du maréchal de Castellane, celui de la reine Victoria ou les *Souvenirs* du maréchal de Saint-Arnaud, puisant çà et là des anecdotes qui traînent dans tous les journaux du temps, ce livre n'apporte aucune donnée nouvelle, aucun aperçu neuf, aucune considération de valeur sur l'époque dont il nous entretient. La lecture en est facile ; le style en demeure trop souvent banal et lâché ; la composition est faible et l'ordonnance générale ne dépasse pas le mérite d'une conversation à bâtons rompus. — Parfois, M. de Chambrier, raconte un trait de mœurs, un détail où il fut spectateur et auditeur, mais c'est toujours une bagatelle ou une insignifiance. Comme il insiste le premier sur le rôle modeste qu'il joue quand il se met lui-même en scène, on n'éprouve pas de scrupule à le constater après lui. Mais alors à quoi bon écrire ces petites choses sans intérêt ?

L'auteur est très respectueux des hommes du second Empire ; c'est son droit : cependant l'admiration aurait gagné à s'appuyer sur des

faits plus probants, quand il distribue les éloges : sauf des historiettes de soirée, des détails de toilette, quelques conversations et certains bons mots, on glanerait peu dans ces pages écrites au courant de la plume.

La première période du second Empire est presque seule abordée. Successivement la guerre de Crimée, l'Exposition de 1855, le congrès de Paris sont l'occasion des récits. On regrette des diversions un peu oiseuses comme le mariage de la reine Victoria avec le prince Albert, ou encore le résumé des difficultés de famille de la Cour de Portugal. On retiendra des traits assez exacts sur le prince Napoléon (p. 86). L'éloge adressé à la science de M. Feuillet de Conches (p. 198) est au moins exagéré, car cet introducteur des ambassadeurs a laissé comme « érudit » une mémoire plutôt douteuse. —M. de Chambrier fait également grand cas de feu le baron Imbert de Saint-Amand : c'est un modèle historique d'une bien mince valeur ; on regrette de le voir pris comme exemple, mais on comprend mieux pourquoi l'auteur ne nous donne qu'un livre insignifiant, ayant suivi la méthode d'un guide si médiocre.

G. DE G.

Les Jésuites à Poitiers (1604-1762), par JOSEPH DELFOUR. Paris, Hachette, 1902, in-8 de LXXV - 398 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Delfour nous donne une histoire complète du collège des Pères jésuites à Poitiers, précédée d'un aperçu sur l'histoire de l'éducation en Poitou avant le XVIIe siècle et les origines de l'Université de Poitiers. Il nous apprend, en passant, que cette Université a trouvé dans son personnel un historien : c'est une heureuse nouvelle.

Ce fut le besoin de réparer les ravages causés dans les esprits par le protestantisme qui provoqua la venue des jésuites à Poitiers, comme dans la plupart de nos villes. Une première tentative de fondation, avec Macdonal pour supérieur (1570), échoua devant la malveillance de l'Université où les calvinistes comptaient des adeptes. Un nouvel essai, dix-huit ans plus tard, n'eut guère plus de succès. Il fallut attendre l'année 1604 pour voir la Compagnie installée à Poitiers, où elle eut bientôt le collège de Sainte-Marthe. Sous son habile direction, cet établissement, que les guerres de religion avaient fortement éprouvé, devint riche et prospère. Les rois comblèrent ses maîtres des témoignages de leur bienveillance. Il y eut des élèves nombreux et venus de fort loin. Les bienfaiteurs ne lui manquèrent pas. La plupart des collèges de la ville lui furent incorporés.

L'administration du collège, l'enseignement et ses méthodes, la discipline, les débats où les jésuites furent souvent aux prises avec le clergé de la ville et l'Université, tout cela est exposé ou raconté avec une érudition abondante. L'auteur a dépouillé avec soin le riche dépôt

du collège Sainte-Marthe, conservé aux archives départementales de la Vienne. Aussi les renseignements abondent-ils sous sa plume. Il y en a de fort curieux.

M. Delfour avait tout ce qu'il fallait pour écrire un travail qui serait resté ; son étude aurait été une utile contribution à l'histoire de Poitiers, aux XVIIe et XVIIIe siècles et à l'histoire de l'éducation en France. Pourquoi donc s'est-il amusé à gâter une œuvre, qui aurait pu être belle, en en faisant de parti pris un pamphlet contre les jésuites ? Qu'il préfère l'Université aux jésuites, cela le regarde : qu'il n'aime pas les jésuites, peu m'importe. Mais s'il fait de ce « sentiment une paire de lunettes aux verres colorés pour communiquer ses préjugés aux faits historiques, » je le trouve absurde et déplorable. Le besoin de prendre les jésuites en défaut ferme les yeux de M. Delfour sur d'inexplicables méprises. Il parle de la bulle *Unigenitus* et du jansénisme comme un homme qui ne s'est pas donné la peine d'étudier la question. Il lui eût été si facile d'éviter ces écueils. J. BESSE.

Le Mouvement religieux. *Études et discours*, par L. BIROT. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de XVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Études et discours* qui composent ce recueil s'inspirent de deux préoccupations, d'ailleurs proches parentes, visant l'une la pensée, l'autre l'action, et que l'auteur définit ainsi lui-même dans sa préface : « l'organisation des mœurs de la démocratie par l'action sociale du christianisme » et, d'autre part, le renouvellement des anciennes méthodes d'apologie « par le développement des tendances morales et l'étude approfondie de la philosophie de la liberté. » A l'une ou l'autre de ces préoccupations se rapportent les études sur *la Vie et la Pensée*, *la Philosophie de saint Thomas d'Aquin au XIXe siècle*, *l'Idée de la foi*, *la Vie de l'Église*, *le Catholicisme et la Vie de l'esprit*, *la Sincérité intellectuelle*, *la Discussion philosophique au congrès de Fribourg*, et aussi ses panégyriques de sainte Germaine et de Jeanne d'Arc, et ses discours sur la *Nécessité de l'éducation chrétienne* et sur *l'Amour de son temps et de son pays*. La philosophie de M. Birot est celle de Fonsegrive, de Blondel et autres tenants du subjectivisme et de l'immanence, plus ou ou moins accommodés à la mode chrétienne. C'est celle-là même, ou à peu près, que Mgr Turinaz a si vivement attaquée, dans son récent opuscule. Sur ce terrain comme sur le terrain politique, M. Birot me paraît nourrir beaucoup d'illusions. Comme il est d'ailleurs penseur habile et écrivain élégant et adroit, son livre offre de l'intérêt, et sa courtoisie, pas toujours imitée ailleurs, fait qu'on lit sans en être trop offusqué des choses parfois assez déplaisantes. M. Birot prêche la réconciliation avec la démocratie : je ne demande pas mieux ; mais encore faudrait-il

que, de son côté, la démocratie se réconciliât un peu avec nous ; autrement ne ferions-nous pas tout simplement, en désarmant, métier de dupes ? Si les Belges, quand ils étaient gouvernés par un ministère libéral à la façon de M. Waldeck, avaient pratiqué la conciliation suivant la formule de M. Birot, il est probable qu'ils n'auraient pas reconquis leur liberté. Ils préférèrent se battre, et je crois bien que c'est le seul moyen de vaincre. Ne l'oublions pas, même après avoir lu l'intéressant volume de M. Birot, qui prêche un autre mode d'action, lequel ne me paraît pas devoir nous conduire à la victoire. ÉDOUARD PONTAL.

Nationalisme. Catholicisme. Révolution, par CHARLES MAIGNEN. Paris, Retaux, 1901, in-8 de XVI-504 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les catholiques et toutes les personnes qui se préoccupent de la répercussion des idées religieuses sur la politique française liront ce volume avec intérêt. Le point de départ de l'auteur est double : il est l'adversaire résolu et en bloc de la Révolution ; il pense que l'agitation créée par l'antisémitisme d'abord, par l'affaire Dreyfus ensuite, a déterminé dans les esprits un mouvement de nature à porter un coup grave à l'œuvre de la Révolution. Il en trouve une preuve dans le processus d'idées qui, du nationalisme indécis, va au nationalisme intégral, c'est-à-dire à la Monarchie par une série de déductions positivistes, uniquement tirées de l'intérêt national. A l'encontre de cette conclusion monarchique, que l'auteur s'approprie avec beaucoup de force, M. Maignen se heurte à un fait : la politique du ralliement. Avec une grande érudition, il soutient cette thèse que, du côté du Pape, aucun acte n'a modifié la doctrine immuable de l'Église sur les droits et les devoirs politiques des citoyens et que, seul, le libéralisme a tiré abusivement de plusieurs documents pontificaux des conclusions arbitraires en faveur du système constitutionnel qui règne en France. Cette partie n'est pas la moins intéressante de l'ouvrage ; mais nous oserons dire que les raisonnements de l'auteur ne nous ont pas convaincu. Certes, la doctrine de l'Église n'a pas changé, et c'est par un incroyable et abominable abus de pouvoir que des ecclésiastiques subalternes ont prétendu créer le péché de monarchie. Mais la politique du Saint-Siège a changé et elle a changé en faveur de la République. A quoi bon se le dissimuler ? Les exemples de fluctuations politiques ne sont-ils pas fréquents dans l'histoire de la Papauté ? Mais il n'est pas besoin de nous en remettre à l'histoire pour savoir si la politique actuelle du Saint-Siège est conforme aux intérêts de l'Église et de la France. Nous ne croyons pas téméraire d'affirmer que la France en a déjà beaucoup souffert.

L'auteur nous permettra encore une respectueuse critique. Rendant

un juste hommage aux mérites de la méthode positiviste dans la défense des idées monarchistes, il paraît croire que l'emploi de cette méthode est une nouveauté. Quel que soit le talent avec lequel plusieurs écrivains l'emploient aujourd'hui, il nous paraît juste de reconnaître que, loin de l'avoir inventée, ils n'ont fait qu'en recueillir l'héritage de leurs devanciers. Il y a longtemps que les arguments tirés de l'intérêt de la France et de la supériorité intrinsèque du régime monarchique ont pris la place des arguments mystiques et assez difficiles à justifier, tirés de ce qu'on a appelé le droit divin. Ce sont surtout les adversaires de la Monarchie qui affectent de ne la supposer défendue que par ces argument surannés. Mais les monarchistes avisés n'avaient attendu ni l'antisémitisme, ni l'affaire Dreyfus pour mettre au premier rang des motifs de leur foi monarchique l'intérêt national.

Enfin, pour donner de cet important ouvrage un compte rendu aussi complet que possible, il convient d'ajouter que le vénérable auteur, s'adressant à des catholiques et parlant comme catholique, n'a pas passé sous silence les arguments d'ordre religieux qui viennent à l'appui de la thèse qu'il soutient. On ne lira pas sans émotion les pages dans lesquelles il indique que les catholiques français ont tout lieu de compter sur l'intervention divine pour le salut du pays et expose les pieux moyens qu'ils ont à employer pour obtenir cette intervention.

EUGÈNE GODEFROY.

Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal, par A. MAULVAUT. Paris, Champion, 1902, in-8 de 281 p. — Prix : 5 fr.

Vous serez bien déçus si vous comptez trouver dans ce volume un inventaire suffisant des sources de l'histoire de Port-Royal. Dès la première page, vous y verrez l'auteur exécutant l'œuvre de Sainte-Beuve en quatre lignes, sans dire un mot de l'excellent index que Montaiglon rédigea pour cet ouvrage remarquable, et qui, formant un volume entier en typographie compacte, constitue un répertoire autrement abondant que celui de M. Maulvaut. Le travail de celui-ci a consisté à dépouiller soixante-dix ou quatre-vingts ouvrages, dont il donne d'abord la liste, liste arbitraire puisque, excluant Sainte-Beuve, l'auteur y insère les publications de M. Léon Séché, de Victor Cousin ou de P. Faugère. Le plus grand nombre de ces ouvrages se trouve énuméré au commencement du tome V du *Catalogue de l'Histoire de France* (p. 10 et s.), et M. Maulvaut n'explique pas clairement pourquoi il a négligé les uns et s'est emparé des autres. Quoi qu'il en soit, ce sont ceux-ci que l'auteur a dépouillés, répertoriés et *tabulés* : je ne lui chercherai pas chicane sur ce beau zèle, mais je me demande si la publication de son *Répertoire* n'était pas un simple prétexte pour

placer l'étude historique en quatre-vingts pages qui lui sert de portique. Le zèle apostolique a certainement ses mérites ; mais il ne faut pas, sous couleur de science, présenter un plaidoyer *pro domo*; il ne faut pas non plus transformer en un *prêche* la préface d'un travail biblographique qui doit rester froid et impartial. PAUL LACOMBE.

L'Angleterre au XIXe siècle. La Reine Victoria, 1819-1901, par J. DE LA FAYE. Paris, Bloud, 1901, in-8 de 391 p. — Prix : 4 fr.

M. de la Faye est familiarisé avec l'histoire de l'Angleterre ; il l'a prouvé par son étude magistrale sur O'Connel, qui a été couronnée par l'Académie française, il le montre encore mieux aujourd'hui dans son livre sur la reine Victoria. Nous nous plaisons à reconnaître que l'auteur a fait œuvre d'historien sincère et impartial. Son volume n'est pas une simple chronique des faits importants de l'histoire de l'Angleterre au XIXe siècle ; on va au-delà des faits, on remonte aux principes qui les ont inspirés et on les poursuit dans les conséquences qu'ils ont produites. L'auteur prétend montrer l'étonnante évolution politique et religieuse qui s'est accomplie en Angleterre au cours de ce siècle, sans que rien en apparence ne soit changé dans les traditions gouvernementales. Dans une Introduction substantielle, il reprend les événements depuis la mort de la reine Anne jusqu'à l'avènement au trône de la reine Victoria, et relie ainsi le temps présent au passé. Puis entrant en plein dans son sujet, il déroule à nos yeux cette longue succession d'événements qui remplissent la vie de son héroïne, et sait nous montrer derrière l'œuvre humaine, la main de la Providence qui guide les hommes vers un but déterminé, que la faiblesse de notre vue n'aperçoit que quand nous l'avons atteint. Le jugement sur la reine et la femme que fut Victoria nous paraît empreint de haute sagesse, et il vaut la peine de le citer, pour donner en même temps un exemple de la manière de l'auteur : « Le passé est trop près du présent, pour le jugement définitif de l'histoire. Sans doute, comme toute créature humaine, Victoria eut ses erreurs et ses défaillances, mais il faut reconnaître qu'elle remplit le XIXe siècle presque tout entier de sa haute personnalité et le domine, réalisant un double et rare idéal de femme de foyer et de reine ; épouse et mère tendre et dévouée, souveraine consciencieuse et libérale, ayant le sentiment des devoirs qu'impose la royauté et le désir de les remplir. Dans cette lourde couronne d'impératrice-reine, forgée par ses ministres avec tant de sang et de larmes, il est un fleuron, le plus beau de tous, celui qui dans les balances divines pèsera d'un poids plus lourd en sa faveur, c'est le grand mouvement de retour de l'Angleterre au catholicisme, accompli sous son règne et grâce à son large esprit de tolérance. » L. M.

Essais sur l'histoire de la civilisation russe, par P. Milioukov. Paris, Giard et Brière, 1901, in-8 de VIII-295 p. — Prix : 6 fr.

Il est difficile de porter ici un jugement d'ensemble sur cet ouvrage, qui se compose, dans son texte original, de trois parties et d'autant de volumes, consacrés : 1° à la culture économique ; 2° à la culture religieuse ; 3° à la culture intellectuelle de la Russie. La première partie seule vient d'être traduite en français par deux écrivains qui pensent sans doute, avec l'auteur de la Préface, que le public occidental — lisez l'école socialiste — s'intéresse uniquement à la civilisation matérielle du grand empire slave. Ils estiment surtout M. Milioukov parce qu'il a porté ombrage au gouvernement russe, a été expulsé de sa chaire à l'Université de Moscou et s'est mêlé aux mouvements révolutionnaires des étudiants. Leur ambition principale consiste à éveiller cette question dans l'esprit du lecteur : la Russie saura-t-elle, sans passer par le « capitalisme bourgeois », organiser de toutes pièces une « démocratie sociale ? »

Ces *Essais* ne sont en somme que des leçons (comme d'ailleurs le célèbre ouvrage de Guizot sur la civilisation en France), où le professeur a habilement condensé la substance d'un grand nombre de travaux presque tous écrits en russe, par conséquent inaccessibles pour nous. M. Milioukov daigne même mentionner, pour quelques « pages excellentes », l'auteur du grand ouvrage sur l'Empire des tsars, M. Paul Leroy-Beaulieu. Il part de cette idée que les besoins matériels d'un peuple doivent devenir la base de ce qu'il appelle, pour ne pas dire progrès, un *processus* historique, et il dit leur fait aux aveugles ou aux rêveurs qui tiennent compte du passé au point de vue psychologique ou traditionnel. Il n'en fournit pas moins, malgré des préoccupations « sociologiques », beaucoup de notions intéressantes sur l'évolution historique de la Russie : d'abord sur sa population, la façon dont elle a occupé le territoire et sa répartition actuelle ; puis, sur le développement de l'agriculture, de l'industrie, des moyens de communication ; puis, sur l'État russe, sur l'administration politique et financière, et enfin sur les diverses classes de la société (noblesse, bourgeoisie, paysans).

L'impression de cet ouvrage est peu soignée ; il n'y a pas jusqu'au nom de l'auteur qu'on ne trouve orthographié de deux façons différentes (Cf. le titre et la page 169). L. P.

La Suède sous la République et le premier Empire. Mémoires du lieutenant-général de Suremain (**1794-1815**), publiés par G. de Suremain, un de ses petits-neveux. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de VI-392 p., avec 2 portraits. — Prix : 7 fr. 50.

Nous n'avons en France, que d'assez médiocres histoires des pays

scandinaves, spécialement des pays scandinaves au temps de la Révolution et du premier Empire. Soit que ces livres aient été écrits par des Français, soit qu'ils aient été publiés par des écrivains nationaux, ils sont, en général, d'une insuffisance qui saute aux yeux, ou d'une partialité choquante. Nous ne doutons pas qu'il n'y ait, en Suède, d'excellents travaux historiques sur l'époque dont nous parlons, mais ils n'ont point été vulgarisés dans notre pays ; et en attendant qu'ils le soient, il y a lieu de se réjouir de voir la maison Plon-Nourrit nous donner les *Mémoires* d'un officier français qui a passé dans le pays de Gustave-Adolphe à peu près toute la période de la Révolution et du premier Empire. Les *Mémoires du lieutenant-général de Suremain* vont de 1794 à 1815 : ils constituent un recueil précieux de souvenirs personnels souvent très piquants ; mais, l'auteur, par la situation privilégiée et en vue qu'il occupait en Suède, a été mêlé à tous les événements importants qui ont lié ce pays à la politique européenne dans les vingt années de la période napoléonienne ; c'est donc, plus encore que des Mémoires particuliers, un livre d'histoire générale, un livre dont la valeur est considérable, et de premier ordre.

Né le 31 octobre 1762 d'une famille noble de Bourgogne, Suremain était entré dans l'artillerie en 1780. Après avoir servi comme lieutenant au régiment d'Auxonne (où il eut pour camarades entre autres : Andréossy, Dammartin, les deux Éblé, d'Andigné), il fut nommé capitaine au régiment de La Fère, et avait là, sous ses ordres, le lieutenant Bonaparte, quand, au commençement de 1792, les excès de la Révolution le déterminèrent à émigrer. Le jeune officier va d'abord à l'armée des Princes, y sert environ deux ans; est appelé, de là, à Reinsberg, près du prince Henri de Prusse, le père et presque l'émule du grand Frédéric, passe de Reinsberg en Suède, demeure dans ce pays pendant vingt ans, rentre en France en 1815, sert quelque temps à Metz, dans son grade de lieutenant-général que lui avait reconnu Louis XVIII et meurt enfin à Dijon en 1835, à soixante-treize ans, après avoir eu le temps d'écrire et de revoir les Souvenirs qu'un de ses neveux livre aujourd'hui à la publicité. Dès son arrivée en Suède, Suremain fut attaché au jeune roi Gustave IV et vécut dans l'intimité du duc de Sudermanie, celui-là même qui devait, en 1809, succéder sous le nom de Charles XIII à son neveu dépossédé. Dans cette situation privilégiée, l'ancien capitaine au régiment de La Fère était à même de voir bien des choses ; et comme il était doué d'un esprit d'observation très fin et très perspicace, peu d'événements passèrent sous ses yeux dont il ne saisit la valeur réelle ou l'importance relative. Le volume débute par de très curieux détails sur le prince de Prusse, si oublié aujourd'hui, si connu il y a un siècle, si populaire et en réalité si peu

digne de l'être. Ce ne sont là que des préliminaires; mais l'écrivain entre tout aussitôt dans le vif de son sujet, nous fait assister à l'avènement et au règne de Gustave IV, notamment au voyage du jeune souverain en Allemagne, à la campagne de Finlande en 1808, à la révolution qui se termina par la déposition du prince. On trouvera dans le chapitre que Suremain a écrit sur cet événement capital de l'histoire de la Suède, des détails extrêmement intéressants, absolument inédits, croyons-nous, tout au moins inconnus dans notre pays. Très curieux aussi les chapitres consacrés à l'avènement et au règne de Charles XIII, à la mort du prince d'Augustembourg, enfin aux négociations qui aboutirent à l'élection du prince de Ponte-Corvo en qualité de prince héritier. Bien qu'il n'y ait point, à proprement parler, d'inédit dans cette partie des *Mémoires* de Suremain, ils nous présentent cependant les faits sous un jour qui les éclaire d'une façon si nouvelle qu'ils finissent par frapper presque autant que s'ils étaient révélés pour la première fois. Quant aux deux derniers chapitres, consacrés aux campagnes de 1813, 1814 et 1815, ils renferment notamment sur Grosbeeren et Leipzig quelques pages d'un puissant attrait. En somme, les *Mémoires* du général de Suremain constituent un document historique d'une valeur très sérieuse; en même temps que le récit d'événements politiques de la plus haute importance on y rencontre une foule d'anecdotes curieuses qui en rendent la lecture attachante, captivante même en beaucoup d'endroits. En les parcourant on est obligé de convenir que l'auteur est un écrivain de valeur, mais on a le sentiment qu'il fut de même un cœur droit et un honnête homme. ARTHUR DE GANNIERS.

Le Traité de Berlin de 1885 et l'État indépendant du Congo, par RICCARDO PIERANTONI; traduction française. Paris, Rousseau, 1901, in-8 de VII-343 p. — Prix : 8 fr.

L'acte final signé à Berlin le 26 février 1885, entre les principales puissances de l'Europe et la république des États-Unis, contient *in fine* « une déclaration relative aux conditions essentielles à remplir pour que des occupations nouvelles sur les côtes du continent africain soient considérées comme effectives. » Toute prise de possession ou de protectorat sera notifiée à tous les signataires de l'acte de 1885, afin de les mettre à même de faire valoir, s'il y a lieu, leurs réclamations (article XXXIV). Les mêmes puissances reconnaissent (art. XXXV) l'obligation d'assurer sur les côtes occupées par elles, l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis et la liberté du commerce et du transit dans les conditions où elle serait stipulée. Le chapitre V est un acte de navigation du Niger. Tous les autres articles se rapportent au bassin du Congo.

Voici d'abord une déclaration relative à la liberté du commerce dans

le bassin du Congo, ses embouchures et pays circonvoisins. Les marchandises emportées resteront affranchies de droits d'entrée et de transit. Aucun monopole ou privilège ne pourra être concédé. Les étrangers pourront posséder des biens, les transmettre, exercer leurs professions comme les nationaux. L'article VI mérite d'être signalé : il stipule la protection des indigènes, des missionnaires et des voyageurs, ainsi que la liberté religieuse. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et d'organiser des missions ne seront soumis à aucune restriction.

La traite des esclaves est aussi l'objet d'une disposition importante : « Les territoires formant le bassin conventionnel du Congo ne pourront servir ni de marché ni de voie de transit pour la traite des esclaves, de quelque race que ce soit.

Vient ensuite une déclaration relative à la neutralité des territoires compris dans le bassin conventionnel du Congo. Puis, nous trouvons un acte détaillé de la navigation du même fleuve, avec une commission internationale pour assurer l'exécution de cet acte.

A l'effet de montrer que le nouvel État est entré dans la vie internationale, l'auteur cite plusieurs conventions avec diverses souverainetés européennes.

L'exposé de M. Pierantoni est hérissé de nombreuses dissertations inutiles et d'attaques écrites dans l'esprit le plus hostile à la religion et les moins justifiées. A. D'AVRIL.

La Générale Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1838). par JOSEPH TURQUAN. Paris, Librairie illustrée, Montgredien, s. d., in-18 de XI-478 p. — Prix : 3 fr. 50.

La duchesse d'Abrantès, de toutes les femmes de la Cour du premier Empire, est certainement une de celles dont le nom surnagera. Son mari fut un guerrier de valeur et l'Empereur le combla de richesses ; mais ce n'est point cela qui le distinguerait dans la troupe vaillante et dorée qui entoure le trône de Napoléon. Ses revers en Portugal, sa fin misérable, ses talents militaires fort au-dessous de son courage de soldat, font de Junot une figure assez médiocre ; sa femme, au contraire, est vive, intelligente, spirituelle et la moins « parvenue » peut-être des parvenues de ce temps-là. Elle appartient trop, par sa mère et son éducation, au XVIIIe siècle, voire même au Directoire, pour ne pas professer une moralité très indulgente et la mettre en pratique. Le volume de M. Joseph Turquan qui raconte son histoire n'est pas pour atténuer, quoiqu'il le veuille sans doute, cette un peu fâcheuse réputation.

L'auteur ne paraît pas, pour composer ses livres, se donner grand' peine. Il feuillète les Mémoires du temps, recueille des anecdotes et enfile les unes au bout des autres, avec de larges passages découpés

au ciseau. Dans l'espèce, les propres *Mémoires* de Mme d'Abrantès ont fait la moitié de la besogne, et un peu de Castellane ici, un peu de Thiébault par là, du Marbot et quelques autres, et voilà le volume achevé. Est-il permis de dire que cette manière manque de valeur et que ce procédé historique n'est bon (est-il jamais bon ?) que pour des vulgarisations ? La méthode n'est point nouvelle, elle reste toujours désagréable. Feu M. le baron Imbert de Saint-Amand y avait mis sa gloire et trouvé son succès. M. Joseph Turquan a recueilli son héritage ; par certains côtés il est meilleur, mais pour le style il est inférieur et il rédige véritablement trop ses « ouvrages » comme des chroniques de petits journaux.

Pour être juste, il convient de dire qu'il n'est pas ennuyeux, et s'il manque d'originalité et de science, il possède de la verve. Il souhaite aussi de défendre la morale ; il émaille de réflexions philosophiques et de remarques pleines de pudeur les faits et gestes assez scabreux de la vie de son héroïne ; toutefois il n'en retranche aucun détail : il serait cependant à propos, fort souvent, de jeter un voile sur des aventures d'alcôve. J'ai quelque honte à le dire, mais le nouveau, l'inédit de cette étude, est précisément constitué par un « journal intime » écrit par Mme d'Abrantès elle-même et qui est bien la plus effrontée des confidences : Junot et Caroline Bonaparte, Mme Junot et M. de Metternich nous sont connus, trop connus après cette lecture !

Les dernières années de la duchesse se passèrent dans la pénurie et la misère d'une existence de bohême. Sa mort fut lamentable et toute l'imprévoyante prodigalité de ses jours de luxe reçut là la plus amère des punitions. Pour vivre, elle se mêla de demander un gagne-pain à sa plume ; les libraires exploitèrent sa manie et son besoin d'écrire ; et ses relations avec Balzac ne purent que l'engager très avant dans cette voie. Cette partie du volume de M. Turquan est la plus neuve, la plus curieuse ; tous ces rapports de la grande dame et du grand romancier (il l'a mise en scène dans *la Femme de trente ans*) offrent un attrait de curiosité triste et poignante. M. le vicomte de Lovenjoul a ouvert à M. Turquan sa riche collection de manuscrits et ce sont ces documents rarissimes — entre autres ce *Journal intime* dont j'ai parlé, et qui avait été donné par Mme d'Abrantès à Balzac — qui servent de base à ce travail. Tout l'envers de ces « personnages » est pénible à regarder : on les trouve si égoïstes, si sensuels et si mesquins ! Mme Junot est surtout légère dans ses goûts, ses mœurs et ses pensées. Elle présente certains côtés de la « Parisienne » et sous cette « gentillesse » bon enfant, on a la faiblesse de lui pardonner beaucoup de choses.

G.

Louis Veuillot, par Eugène Veuillot. T. II (*1845-1855*). Paris, Retaux, 1901, in-8 de xi-578 p. — Prix : 7 fr. 50.

Que l'on blâme ou que l'on loue, le livre de M. Eugène Veuillot sur son frère Louis ne pouvait demeurer inaperçu ; c'était un témoin trop constant et trop intime pour être passé sous silence. Sur ce point, les lecteurs trouveront toute satisfaction : personne de plus au courant du sujet, de mieux documenté, de moins capable de tomber dans l'à peu près. Cependant ce n'est pas assez dire : il publie des pièces de premier ordre concernant l'histoire religieuse contemporaine, et, dans chacun de ces chapitres, il apporte des lettres inédites, des documents nouveaux, des preuves, des témoignages, des certitudes. La vie de Louis Veuillot en demeure plus claire, mais l'action de l'Église de France pendant un demi-siècle en reste également très illuminée. — M. Eugène Veuillot aime son illustre aîné, il le défend quand on l'attaque, il publie avec joie les multiples hommages d'affection, d'amitié et de louanges dont il fut honoré par les personnages les plus considérables. C'est tout naturel, et s'il y avait à faire allusion aux controverses du temps passé, on dirait que c'est de très bonne guerre. — Mais la question n'est pas là, du moins n'est pas entièrement là. Au point de vue « historique » cette « contribution » est de la plus grande importance, et désormais il en faudra tenir un compte tout particulier pour parler de Rome et de la France au xixe siècle. Que certains préjugés s'effacent, que de vieilles calomnies tombent, que disparaissent nombre d'injustices, c'est aussi très bien fait, et voilà pourquoi il convient de recommander la lecture de ce livre.

Ce second volume comprend une période de dix ans : 1845 à 1855. Ce sont peut-être les années les plus mouvementées du polémiste catholique, et elles demeurent pleines de péripéties de diverses natures. La campagne de 1845 en faveur de la liberté d'enseignement et pour la défense des jésuites. Les élections de 1846 et la question liturgique. La révolution de Février, les journées de Juin, les combats sous la seconde République du « parti de l'ordre », et la loi de 1850. Les controverses des catholiques. La question politique et le coup d'État. La querelle des classiques païens et chrétiens. L'indépendance de la presse religieuse, la condamnation de l'*Univers* par Mgr Sibour et la condamnation de Mgr Sibour par Pie IX. — Voilà, certes, un vaste terrain à parcourir et des plus variés, des plus curieux.

La vie personnelle de Louis Veuillot ajoute à ces grandes questions d'ordre général deux chapitres très attrayants ; l'un par le mérite littéraire, l'autre par la grandeur d'âme. Ce sont les ouvrages publiés à cette époque : *Les Libres-penseurs*, *l'Esclave Vindex*, *le Lendemain de la victoire ;* — ce sont les deuils qui viennent le frapper à son foyer domestique et qui nous le montrent dans toute la résignation de

sa foi chrétienne. Peu de spectacles plus émotionnants, plus fortifiants aussi et mieux capables de faire toucher du doigt la sincérité toute sainte de ce soldat de l'Église.

Parmi ces vingt chapitres sur des questions aussi pleines, il y a nombre de détails à retenir. Signalons le rôle de Dom Guéranger dans la mémorable et difficile campagne de la restauration de la liturgie romaine (p. 140) ; la création du *Denier de saint Pierre* dans les bureaux de l'*Univers* (p. 195) ; une peinture vivante des journées de juin (p. 246) ; la différence de la philanthropie et de la charité (p. 269) ; le programme des revendications catholiques mis en parallèle avec ce qui fut obtenu dans la loi de 1850 sur l'enseignement (p. 356).

Le rôle de Montalembert, son caractère surtout, la vivacité ardente et vibrante de son cœur reçoivent dans ce volume des éclaircissements extrêmement intéressants ; avec le livre si instructif du P. Lecanuet, rien de plus propre à nous tracer de l'illustre orateur un portrait bien authentique. Plus d'une fois des divergences d'opinion, d'appréciation, de tactique s'élevèrent entre l'éloquent pair de France et le spirituel journaliste. Toujours, en ce temps-là, leur zèle commun pour la défense de l'Église leur facilita le retour et surtout une mutuelle sympathie. Montalembert semble bien plus vif, plus passionné, même dans la forme, que Veuillot ; il est une légende assez accréditée, qui dit le contraire : elle semble aujourd'hui tout à fait détruite. Voici quelques endroits qui me paraissent de nature à être médités pour arriver à la vérité sur ce point délicat : lors des premières difficultés, une admirable lettre de Louis Veuillot à leur ami commun Foisset (p. 15) ; les violences de langage de Montalembert (p. 125) ; combien il aime et admire Louis Veuillot (p. 133) ; combien Veuillot le respecte et se plaît, dans l'intimité comme en public, à lui rendre hommage (p. 130, 332, 365, 390, 435) ; Montalembert félicite chaudement son ami de ses livres les plus vifs, comme *les Libres-penseurs* (p. 302) ; condoléances émues de Montalembert à L. Veuillot au moment de la mort foudroyante de sa jeune femme (p. 519) et cela à l'heure de leur entière séparation politique. Il y a un grand plaisir pour des catholiques à noter ces sentiments réciproques. Pour eux aussi, il est précieux de constater la beauté de caractère de Louis Veuillot, sa part considérable et méritoire dans l'action religieuse, sa ferme orthodoxie, sa simplicité modeste et sa verve intarissable. Pour son talent, personne qui ne s'incline plus devant ce merveilleux écrivain.

Par une pente naturelle, M. Eugène Veuillot a été conduit, sans regret de sa part ni orgueil, à faire en même temps l'histoire du journal l'*Univers* ; il y a peut-être là quelques longueurs de détails, que l'on remarque malgré la facilité agréable du récit. L'auteur s'efface avec un soin pieux, il ne tombe jamais dans le panégyrique, il mentionne selon

son droit, ses préférences et, par suite, ses antipathies, et comme les unes et les autres sont appuyées de preuves à l'appui, la vérité y gagne toujours. Le respectable doyen de la presse française couronne dignement une longue vie toute d'honneur, de probité et de bons services par cet ouvrage capital qu'il était seul en mesure d'écrire et dont le résultat, c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire, ne trompe pas l'attente.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Henri Lasserre, sa vie, sa mission, ses lettres. *Papiers et documents inédits*, par LOUIS COLIN. Paris, Bloud, 1901, in-12 de IX-394 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Notre-Dame-de-Lourdes* a trouvé dans M. L. Colin un admirateur et un ami qui a su écrire sur lui un livre d'une lecture aussi édifiante qu'attachante. Les épisodes caractéristiques y abondent. D'une nature expansive et exubérante, Henri Lasserre eut sans doute les défauts de ses qualités, mais il n'y paraît presque pas, tant, sans nul doute, celles-ci l'emportèrent sur ceux-là ; peut-être aussi parce que l'ami prend parfois, même à son insu, le pas sur l'historien. La conduite de Lasserre à l'égard des pestiférés de Toulon, en 1865, fut celle d'un héros de la charité chrétienne. Très mêlé aux questions religieuses de son temps, il prit la plume pour combattre les tenants de la libre-pensée et publia de nombreuses brochures, entre autres *l'Évangile selon Renan*, réfutation spirituelle de la *Vie de Jésus*, » mais qui, malheureusement, manquait un peu de portée, les études préalables du polémiste catholique ne s'étant jamais dirigées vers l'exégèse ni la philologie. Or, si l'esprit est souvent utile, rarement il suffit. Le livre de Lasserre, celui à qui il dut sa notoriété et le seul qui lui survive, c'est *Notre-Dame-de-Lourdes*. Son succès fut prodigieux et durable. M. Colin n'est pas loin de regarder Lasserre comme un auteur inspiré, d'accord en cela avec Mgr Forcades, alors évêque de Nevers. C'est peut-être un peu exagéré, mais rares sont les écrivains qui ont à leur actif un livre pareil. Le mot d'Ernest Hello : « L'ironie chez Lasserre laisse la victime heureuse : chez Veuillot, elle est sacrifiée, » s'applique assez mal à certaines de ces victimes, témoin ce pauvre Jacomet, sans parler du préfet de Tarbes et de plusieurs autres, qui ne furent coupables, après tout, que d'une prudence bien justifiable au sujet d'événements aussi extraordinaires que les apparitions de Lourdes. Le livre onzième, intitulé : *L'Épreuve*, est des plus instructifs. Il montre jusqu'où peut aller l'entêtement dans les natures les plus droites, les plus loyales. Un seul mot ajouté au titre de son ouvrage sur les Évangiles, celui de « paraphrase », terminait le débat. Jamais Lasserre ne voulut l'écrire en dépit des instances faites auprès de lui par les personnages les plus considérables et les plus compétents. L'affaire

de l'église de Lourdes qui eut un si douloureux retentissement assombrit les dernières années de Lasserre. Le biographe observe que son héros mourut à l'âge de la Sainte-Vierge, soixante-douze ans, et il est bien près d'y voir autre chose qu'une coïncidence purement fortuite. Lors même que la Vierge fût morte, en effet, à cet âge, ce qui est fort douteux, la tradition étant loin d'être unanime sur ce point, ce rapprochement présenté ainsi a je ne sais quoi de choquant. On n'aime guère les comparaisons de ce genre lorsqu'il y a tant de distance entre leurs termes. Le livre, je tiens à le redire, est d'une lecture agréable et édifiante : deux épithètes qui ne vont pas toujours ensemble, il s'en faut. A. R.

Le Comte-Amiral D. Vasco da Gama, par D. Maria Telles da Gama. Paris, Roger et Chernoviz, 1902, in-4 de xxvi-339 p., carte et grav. — Prix : 25 fr.

C'est un livre très intéressant, ou du moins contenant des parties très intéressantes, que l'ouvrage publié par la comtesse Maria Telles da Gama en l'honneur de son illustre ancêtre, ou plus exactement, — car le titre n'indique pas tout ce que contient le volume, — de la famille da Gama tout entière. On y trouvera, outre une biographie du grand marin portugais, — la mieux informée et la plus précise qui ait encore été rédigée, — une histoire de la descendance de Vasco da Gama et des notices sur les différents comtes de Vidigueira (3e partie), ainsi que de curieuses pièces justificatives dont un certain nombre, pour se rapporter à des faits presque contemporains, n'en ont pas moins une très réelle valeur documentaire ; on y trouvera aussi, pour la raison que nous indiquons plus haut, c'est-à-dire, dans l'espèce, à cause de l'expédition de Don Cristovao da Gama en Éthiopie, en 1541, une partie intitulée « Choses d'Éthiopie » (p. 99-127), qui présente pour les historiens de la géographie, avec grande clarté, un ensemble de faits assez mal connus. Une série de documents portugais relatifs à Vasco da Gama (p. 215-254) et une traduction française annotée du célèbre *Roteiro*, complètent ce volume — parfaitement imprimé et admirablement illustré — d'une composition un peu lâche sans doute, mais d'une valeur scientifique que se plaisait à reconnaître le regretté Luciano Cordeiro ; à le lire, on prendra plaisir et on trouvera profit, et c'est pourquoi il faut remercier la comtesse Maria Telles da Gama de l'avoir écrit. Henri Froidevaux.

BULLETIN

Supériorité du christianisme. Coup d'œil sur les religions comparées, par Pierre Courbet. Paris, Bloud, 1902, in-8 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Dans la première partie de son travail, l'auteur étudie la sublimité de la vie et de la doctrine de Jésus, celle de sa religion, le développement

du christianisme, son immanence et sa vitalité persistante, d'où il conclut à la divinité du Christ et de son Évangile. Dans la seconde, il dessine un croquis rapide du bouddhisme, du brahmanisme, du confucianisme, de l'islamisme, de l'hellénisme et du judaïsme, sans trop se soucier, on le voit, ni de l'ordre logique, ni de l'ordre chronologique. Si le présent ouvrage ne dénote qu'une science de vulgarisation et de seconde main, il accuse du moins chez son auteur une foi profonde, mais on sent trop que celui-ci est disposé à tout admirer, d'un côté, et tout rabaisser, sinon tout dénigrer, de l'autre. Sans doute, l'Évangile et son divin Fondateur, méritent une admiration sans mélange comme sans borne; ce n'est pas à dire que tout le reste soit absolument mauvais, quoique cela soit insuffisant. Il faut bien que les autres religions, celles qui ont l'homme pour auteur et non plus Dieu, possèdent néanmoins quelques parcelles de vérité, autrement elles n'auraient ni sectateurs, ni durée; elles ne séduisent et elles ne vivent qu'autant qu'elles s'éloignent moins de la vraie religion, de telle sorte qu'au fond c'est à celle-ci qu'elles doivent leurs succès relatifs. Encore est-il qu'il convient de signaler ces vérités, si mutilées, si défigurées même qu'elles puissent être. A. R.

La Psychologie du purgatoire, par l'abbé CHOLLET. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de XI-215 p. — Prix : 2 fr.

Après *la Psychologie des élus*, voici *la Psychologie du purgatoire;* et ainsi s'ouvre une série d'études, où le distingué professeur aux Facultés catholiques de Lille nous promet d'explorer les nombreux problèmes que soulève la vie de l'âme et de ses facultés, sous l'influence de la grâce et de la gloire, dans l'en-deça et dans l'au-delà. C'est de la belle et bonne théologie, puisée aux sources les plus pures, rendue accessible à toutes les intelligences : comment l'âme comparaît au tribunal de Dieu, comment la sentence est prononcée et comment l'âme l'exécute par la propre évolution de son état; comment dans le purgatoire on croit et l'on sait, on aime et l'on veut, on expie et l'on souffre; comment entre la terre et le purgatoire il n'y a ni un mur de séparation totale, ni un abîme infranchissable, mais échange et circulation basés sur la similitude de nature.

Dans des appendices, on trouvera les professions de foi de l'Église relatives à la doctrine du purgatoire, une abondante bibliographie, et des textes de docteurs, de théologiens, présentant la substance de la doctrine développée dans le corps de l'ouvrage. B. DE CARROY.

L'Évangélisation des hommes en France et quelques réformes nécessaires, par le R. P. JAMES FORBES. Paris, Lethielleux, 1902, in-8 de 32 p. — Prix : 0 fr. 75.

Voilà une plaquette qui vaut une bibliothèque : clergé et catholiques militants devront la lire et la méditer avec la plus profonde attention. Elle indique les grands moyens d'évangélisation que l'Église contemporaine possède et le peu de résultats obtenus. Avec la plus entière raison, le R. P. Forbes s'attaque à l'optimisme opiniâtre dans lequel tant de prêtres et de fidèles s'endorment incurablement, tandis que « 25,000 maçons piétinent 37 millions de catholiques et que la masse des électeurs vote contre l'Église. » (p. 6.) Il y a certainement, dans les classes lettrées, un mouvement vers le catholicisme, mais la masse! « L'immense majorité des hommes en France est en train de perdre la foi. » — « Nous aurons bientôt à Paris une

masse de 700,000 habitants, le quart de la population totale, indifférente ou hostile et vivant en dehors de l'Église. » (p. 11) « ...Les campagnes du centre et d'autres encore se meurent, si elles ne sont déjà mortes. » Tout cela appuyé sur chiffres authentiques. — Il faut donc que le clergé s'occupe de rendre la foi à ces foules égarées, incroyantes. Il faut s'occuper des hommes; les atteindre par une parole appropriée, une parole d'apôtre et le prestige de la science. « Sur 50,000 prêtres, combien, depuis soixante ans, se sont fait un nom dans la science? On les compte sur les doigts. » (p. 16.) Il faut multiplier dans les quartiers populeux les centres d'action religieuse, notamment à Paris; il faut que le prêtre *aille au peuple*, aux hommes, qu'il les convoque à des messes d'hommes, et les hommes, même les ouvriers, ne se paient pas de mots. Il faut aller à l'ouvrier, étudier sa situation, les fléaux qui le désolent, prendre parti pour lui quand la justice est de son côté, le conseiller, le secourir, lui faciliter la réception des sacrements, le mariage surtout. Syndiquons par professions et associons nos ouvriers. N'abandonnons pas l'enfant de l'ouvrier après la première communion. — A l'œuvre avec ces pensées, et ne doutons pas du succès!

LOUIS ROBERT.

Les Relations entre la foi et la raison, *exposé historique*, par l'abbé DE BROGLIE, avec Préface par le R. P. Augustin Largent. Paris, Bloud, 1902, 2 vol. in-12 de 64 p. chacun (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Extraites d'un cours professé en 1894 par le regretté abbé de Broglie, ces pages donnent l'historique des rapports soit d'union, soit de séparation ou d'antagonisme ayant existé ou existant entre la raison et la croyance. Réfutation de deux préjugés, l'un de prétendue contradiction entre la science et le dogme, l'autre de séparation absolue. La séparation existe avec les sciences sans aucun point de contact avec le dogme (sciences physiques et mathématiques). Là où se trouvent des points de contact, il existe un terrain mixte où l'accord est toujours possible. Enfin quand il s'agit des vérités révélées et auxquelles la raison seule ne saurait atteindre mais auxquelles elle doit son adhésion motivée, la théologie a ici le pas sur la philosophie. En ce sens seulement doit s'entendre l'adage médiéval : *Philosophia ancilla theologiae*.

C'est, d'ailleurs, le christianisme qui a établi la distinction entre le domaine de la raison et celui de la croyance religieuse, tous deux ayant été constamment confondus pendant toute l'antiquité païenne.

L'exercice de la raison comme fondement nécessaire de la foi ne fut jamais plus en honneur que pendant les deux siècles de pleine floraison de la philosophie scolastique. La décadence des mœurs, la renaissance païenne des arts et des lettres, et par dessus tout la crise provoquée par la révolte de Luther, préparèrent le désaccord qu'accentua et que rendit plus aigre la néfaste influence des soi-disant « philosophes » du XVIIIe siècle. Au vague déisme de cette époque succédèrent, par une pente fatale, le positivisme et le grossier matérialisme du siècle qui vient de finir. La réaction qu'ils provoquèrent tomba, par son exagération, dans une erreur moins grave mais opposée, celle du fideisme qui restreint au-delà de leurs vraies limites, les droits de la raison, erreur définitivement condamnée du reste par le concile du Vatican.

Les lignes rapides qui précèdent ne donnent qu'un aperçu sommaire de ces deux opuscules qui, par leur concision, offrent au lecteur plus d'idées que parfois des ouvrages volumineux.

C. DE KIRWAN.

---

du christianisme, son immanence et sa vitalité persistante, d'où il conclut à la divinité du Christ et de son Évangile. Dans la seconde, il dessine un croquis rapide du bouddhisme, du brahmanisme, du confucianisme, de l'islamisme, de l'hellénisme et du judaïsme, sans trop se soucier, on le voit, ni de l'ordre logique, ni de l'ordre chronologique. Si le présent ouvrage ne dénote qu'une science de vulgarisation et de seconde main, il accuse du moins chez son auteur une foi profonde, mais on sent trop que celui-ci est disposé à tout admirer, d'un côté, et tout rabaisser, sinon tout dénigrer, de l'autre. Sans doute, l'Évangile et son divin Fondateur, méritent une admiration sans mélange comme sans borne; ce n'est pas à dire que tout le reste soit absolument mauvais, quoique cela soit insuffisant. Il faut bien que les autres religions, celles qui ont l'homme pour auteur et non plus Dieu, possèdent néanmoins quelques parcelles de vérité, autrement elles n'auraient ni sectateurs, ni durée; elles ne séduisent et elles ne vivent qu'autant qu'elles s'éloignent moins de la vraie religion, de telle sorte qu'au fond c'est à celle-ci qu'elles doivent leurs succès relatifs. Encore est-il qu'il convient de signaler ces vérités, si mutilées, si défigurées même qu'elles puissent être. A. R.

La Psychologie du purgatoire, par l'abbé CHOLLET. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de XI-215 p. — Prix : 2 fr.

Après *la Psychologie des élus*, voici *la Psychologie du purgatoire*; et ainsi s'ouvre une série d'études, où le distingué professeur aux Facultés catholiques de Lille nous promet d'explorer les nombreux problèmes que soulève la vie de l'âme et de ses facultés, sous l'influence de la grâce et de la gloire, dans l'en-deça et dans l'au-delà. C'est de la belle et bonne théologie, puisée aux sources les plus pures, rendue accessible à toutes les intelligences : comment l'âme comparaît au tribunal de Dieu, comment la sentence est prononcée et comment l'âme l'exécute par la propre évolution de son état; comment dans le purgatoire on croit et l'on sait, on aime et l'on veut, on expie et l'on souffre; comment entre la terre et le purgatoire il n'y a ni un mur de séparation totale, ni un abîme infranchissable, mais échange et circulation basés sur la similitude de nature.

Dans des appendices, on trouvera les professions de foi de l'Église relatives à la doctrine du purgatoire, une abondante bibliographie, et des textes de docteurs, de théologiens, présentant la substance de la doctrine développée dans le corps de l'ouvrage. B. DE CARROY.

L'Évangélisation des hommes en France et quelques réformes nécessaires, par le R. P. JAMES FORBES. Paris, Lethielleux, 1902, in-8 de 32 p. — Prix : 0 fr. 75.

Voilà une plaquette qui vaut une bibliothèque : clergé et catholiques militants devront la lire et la méditer avec la plus profonde attention. Elle indique les grands moyens d'évangélisation que l'Église contemporaine possède et le peu de résultats obtenus. Avec la plus entière raison, le R. P. Forbes s'attaque à l'optimisme opiniâtre dans lequel tant de prêtres et de fidèles s'endorment incurablement, tandis que « 25,000 maçons piétinent 37 millions de catholiques et que la masse des électeurs vote contre l'Église. » (p. 6.) Il y a certainement, dans les classes lettrées, un mouvement vers le catholicisme, mais la masse ! « L'immense majorité des hommes en France est en train de perdre la foi. » — « Nous aurons bientôt à Paris une

masse de 700,000 habitants, le quart de la population totale, indifférente ou hostile et vivant en dehors de l'Église. » (p. 11) « ...Les campagnes du centre et d'autres encore se meurent, si elles ne sont déjà mortes. » Tout cela appuyé sur chiffres authentiques. — Il faut donc que le clergé s'occupe de rendre la foi à ces foules égarées, incroyantes. Il faut s'occuper des hommes; les atteindre par une parole appropriée, une parole d'apôtre et le prestige de la science. « Sur 50,000 prêtres, combien, depuis soixante ans, se sont fait un nom dans la science? On les compte sur les doigts. » (p. 16.) Il faut multiplier dans les quartiers populeux les centres d'action religieuse, notamment à Paris; il faut que le prêtre *aille au peuple*, aux hommes, qu'il les convoque à des messes d'hommes, et les hommes, même les ouvriers, ne se paient pas de mots. Il faut aller à l'ouvrier, étudier sa situation, les fléaux qui le désolent, prendre parti pour lui quand la justice est de son côté, le conseiller, le secourir, lui faciliter la réception des sacrements, le mariage surtout. Syndiquons par professions et associons nos ouvriers. N'abandonnons pas l'enfant de l'ouvrier après la première communion. — A l'œuvre avec ces pensées, et ne doutons pas du succès!

LOUIS ROBERT.

Les Relations entre la foi et la raison, *exposé historique*, par l'abbé DE BROGLIE, avec Préface par le R. P. Augustin Largent. Paris, Bloud, 1902, 2 vol. in-12 de 64 p. chacun (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Extraites d'un cours professé en 1894 par le regretté abbé de Broglie, ces pages donnent l'historique des rapports soit d'union, soit de séparation ou d'antagonisme ayant existé ou existant entre la raison et la croyance. Réfutation de deux préjugés, l'un de prétendue contradiction entre la science et le dogme, l'autre de séparation absolue. La séparation existe avec les sciences sans aucun point de contact avec le dogme (sciences physiques et mathématiques). Là où se trouvent des points de contact, il existe un terrain mixte où l'accord est toujours possible. Enfin quand il s'agit des vérités révélées et auxquelles la raison seule ne saurait atteindre mais auxquelles elle doit son adhésion motivée, la théologie a ici le pas sur la philosophie. En ce sens seulement doit s'entendre l'adage médiéval : *Philosophia ancilla theologiae*.

C'est, d'ailleurs, le christianisme qui a établi la distinction entre le domaine de la raison et celui de la croyance religieuse, tous deux ayant été constamment confondus pendant toute l'antiquité païenne.

L'exercice de la raison comme fondement nécessaire de la foi ne fut jamais plus en honneur que pendant les deux siècles de pleine floraison de la philosophie scolastique. La décadence des mœurs, la renaissance païenne des arts et des lettres, et par dessus tout la crise provoquée par la révolte de Luther, préparèrent le désaccord qu'accentua et que rendit plus aigre la néfaste influence des soi-disant « philosophes » du XVIIIe siècle. Au vague déisme de cette époque succédèrent, par une pente fatale, le positivisme et le grossier matérialisme du siècle qui vient de finir. La réaction qu'ils provoquèrent tomba, par son exagération, dans une erreur moins grave mais opposée, celle du fidéisme qui restreint au-delà de leurs vraies limites, les droits de la raison, erreur définitivement condamnée du reste par le concile du Vatican.

Les lignes rapides qui précèdent ne donnent qu'un aperçu sommaire de ces deux opuscules qui, par leur concision, offrent au lecteur plus d'idées que parfois des ouvrages volumineux.

C. DE KIRWAN.

L'Évocation des morts, par le R. P. MATIGNON. Paris, Bloud, 1902, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit volume se lit facilement et avec plaisir. L'auteur suppose un dialogue entre un théologien et un catholique séduit par les pratiques du spiritisme. Le théologien montre avec beaucoup de clarté que ces pratiques font appel, consciemment ou non, à des esprits dont l'identité est plus que douteuse et dont les enseignements sont généralement mauvais, et que le résultat le plus clair des manœuvres spirites est de conduire ceux qui s'y livrent à perdre la foi et souvent même la raison.

Cet essai, très court, est plein de choses et l'on ne saurait trop en recommander la lecture aux personnes attirées par les mystères de l'occultisme.

D. V.

Affaire Rorique. Le Bagne, par EUGÈNE DEGRAVE. Paris, Stock, 1901, in-16 de VI-319 p. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient de l'affaire Rorique. Les frères Degrave, connus sous le nom de Rorique, accusés d'avoir, dans un archipel du Pacifique, massacré l'équipage d'une goëlette dont ils voulaient s'emparer, furent condamnés à mort, par le conseil de guerre de Brest.

Les présomptions étaient nombreuses contre eux. La mort simultanée de trois personnes, la désertion de l'équipage canaque, la disparition des papiers du bord, le changement de nom et d'itinéraire du navire ; les accusations du cuisinier mulâtre Mirey : tout cela constituait des charges accablantes qui expliquent le jugement du conseil. Cependant, comme Mirey paraissait d'une moralité médiocre, et que quelques doutes pouvaient subsister sur le degré de culpabilité des frères Degrave, leur peine fut commuée, et, après un stage à l'île de Ré, ils furent dirigés sur Cayenne.

Plusieurs organes de la presse française affirmèrent leur innocence, et un comité se constitua à Bruxelles pour poursuivre leur réhabilitation. Cette innocence est-elle établie aujourd'hui ? Il est difficile de se prononcer, car, si l'enquête faite par les soins de la Marine était incomplète lors du procès de Brest, elle n'a pas été complétée depuis. En tous cas le gouvernement a grâcié Eugène Degrave, dont le frère était mort en Guyane quelques mois auparavant, et le malheureux survivant a retracé, dans le présent livre, les péripéties de leur existence mouvementée et les souffrances du bagne. Y a-t-il de l'exagération dans le récit des atrocités commises par les garde-chiourmes ? J'ose l'espérer pour la réputation de notre administration pénitentiaire. Cependant bien des scènes de ce drame semblent vécues.

Il était superflu de parler, à propos du procès, d'une façon ironique et amère de « l'honneur de l'armée. » Si les juges de Brest se sont trompés, rien ne permet d'admettre leur mauvaise foi et leur infamie. Pourquoi, d'autre part, avoir voulu établir un rapport entre l'affaire Rorique et l'affaire Dreyfus ? Jean Degrave fut le voisin du capitaine juif sur les côtes de Cayenne et il a choisi le même éditeur que les défenseurs du traître ; mais ce n'est pas une raison pour chercher à trouver une analogie dans les deux causes et une ressemblance entre les deux victimes. Jean Degrave aurait plus à perdre qu'à gagner à un tel rapprochement.

RAOUL LOKY.

Cours élémentaire de chimie, par A. MAILLARD. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est rédigé conformément aux programmes de l'enseignement

secondaire ; mais l'auteur s'est aussi préoccupé de ceux qui ont besoin d'étudier, une première fois, la chimie, en vue d'études ultérieures. Qu'est-il indispensable de connaître, quelles sont les réactions principales et quelles sont les propriétés des corps qui se présentent le plus fréquemment? Telles sont les questions que l'auteur s'est posé avant de rédiger ce livre. En les étudiant sérieusement, M. Maillard a, mérite rare, évité le double écueil : donner trop ou pas aszez. Il n'hésite pas à commencer son livre par les lois générales qui régissent la chimie, mais en les réduisant à leur maximum de simplicité. Pour les métalloïdes, il suit la classification naturelle, en mettant à part l'hydrogène et l'oxygène, dont le rôle est prépondérant dans la chimie inorganique. Nous ne nous étendrons pas sur l'étude de chaque corps, qui est traitée de main de maître. Notons cependant que chaque chapitre se termine par l'énoncé d'expériences, facilement réalisables, mettant en évidence les principales propriétés énoncées dans le chapitre. Des notions très suffisantes sur les métaux principaux, des généralités sur les sels métalliques, et quelques brèves notions sur les matières organiques achèvent heureusement ce livre, recommandable de tous points. É. CHAILAN.

Causeries. T. III. *Les Familiers de l'étable. Les Familiers de la basse-cour. La misère. Nos Cousins. L'Enfant des rues*, par le R. P. VAN TRICHT. Namur, Godenne, 1902, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr.

Le confesserai-je ? Ce titre, où bêtes et gens semblaient faire ménage, de prime abord ne me disait rien qui vaille. Sous cette impression plutôt défavorable, j'ouvre le volume, le troisième d'une série, et ça été pour moi un enchantement. Avec une grâce virgilienne et toute chrétienne, sous forme de causeries, l'auteur nous introduit dans l'étable et la basse-cour et nous entretient de la vache, de la chèvre et du mouton, nous faisant connaître ce qu'ils étaient lorsque Dieu les a mis au pouvoir de l'homme et ce que l'homme en a fait, comparant ainsi l'animal sauvage à l'animal domestique, avec des données scientifiques bien renseignées et bien discrètes, le tout agrémenté de réflexions morales très fines.

C'est ensuite de sa basse-cour que le R. P. Van Tricht nous fait les honneurs : coqs, poules, canards, dindons, pigeons. Cette gent poulaillère, ainsi que disait La Fontaine, est bien observée, vue en artiste : vraiment le tableau des combats de coqs nous donne chair de poule, tant il y a de la férocité. C'est encore des bêtes, « nos cousins », messieurs les singes, — faisons-leur l'honneur de ce qualificatif, comme le fabuliste appelait « ces dames » les chèvres. — Point transformiste du tout, avec une ironie bien informée, l'auteur réduit en poudre la lourde et toujours discutable théorie darwinienne sur les origines de l'homme. Arrivant à ce dernier, il nous dépeint avec des couleurs réalistes, au meilleur sens de l'expression, l'inséparable compagne de l'homme, la misère, qui, ainsi que le noir souci, galope en croupe avec lui jusqu'à son suprême soupir : misère physique, difformité, maladie ; misère morale, avec son cortège aussi varié que douloureux. Enfin c'est le désolant spectacle de l'enfant du pauvre qui s'élève dans la promiscuité contaminante de la rue, source de toutes ses misères morales. Prenez donc le livre en toute confiance : vous serez instruits, édifiés, charmés. LOUIS ROBERT.

Pierre Corneille auf der englischen Bühne und in der englischen Übersetzungs-Literatur des siebzehnten Jahrhunderts, von Dr. A MULERT (*Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philo-*

logie. XVIII. Heft). Erlangen und Leipzig, Deichert, 1900, in-8 de XIV-61 p. — Prix : 1 fr. 85.

Plusieurs des pièces de Corneille ont été, au XVIIe siècle, traduites en anglais et représentées en Angleterre. Ce sont *le Cid*, *Polyeucte*, *Horace*, *Pompée*, *Héraclius*, *Nicomède*, *le Menteur*. De toutes même, sauf de la dernière, il existe plusieurs versions différentes (quatre d'*Horace*), et il est assurément remarquable que la première traduction du *Cid*, par un certain Rutter, ait été imprimée précisément dans le même mois que l'original (janvier 1637) ; Londres l'a vue sur la scène peu de jours après que Paris eut applaudi le vrai *Cid*. Les traductions, dues en général à d'assez méchants poètes, sont presque toutes médiocres ; l'une, où ont collaboré quatre « personnes distinguées » (*persons of honour*), probablement Waller, Sackville, le comte de Dorset et sir Charles Sedley, ne vaut pas mieux que les autres. Mais il est intéressant de constater ces efforts répétés pour acclimater en Angleterre le grand poète français ; ils ne réussirent d'ailleurs point, soit parce que la tragédie française convenait mal au génie national, soit parce qu'elle apparaissait tout affaiblie et défigurée. M. Mulert s'arrête à chacune de ces tentatives ; il en étudie l'auteur, le caractère, l'occasion, quand il est possible le succès ; il a réuni là un grand nombre de renseignements curieux et peu connus. Quelques idées générales de plus, une conclusion un peu plus développée auraient peut-être ajouté à la valeur de la brochure ; l'influence indirecte de Corneille sur le théâtre anglais eût mérité aussi d'être moins rapidement examinée. A. BARBEAU.

Les Motifs d'espérer, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Bloud, 1902, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure est la reproduction du discours prononcé par M. Brunetière au congrès catholique de Lyon. Ce discours a eu trop de retentissement pour qu'il soit utile d'en faire ici l'éloge. L'éminent critique, au milieu des troubles et des dangers de l'heure présente, a voulu montrer aux catholiques qu'il n'y avait lieu de s'effrayer ni de se décourager, mais qu'à des signes certains on peut entrevoir la possibilité de la victoire finale. L'idée maîtresse de l'orateur est très intéressante : c'est que les catholiques ont perdu beaucoup de temps à combattre en bloc des doctrines qui ont acquis une grande popularité comme le positivisme et la doctrine de l'évolution. M. Brunetière montre par des observations très fines que ces doctrines, dangereuses assurément, doivent en grande partie leur succès à certains principes généraux dont on peut très bien profiter en les dégageant des conséquences fausses qui y ont été rattachées. D. V.

Life of Commissary James Blair, Founder of William and Mary College, by DANIEL ESTEN MOTLEY. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1901, in-8 de 57 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*). Prix : 2 fr. 50.

M. Daniel Esten Motley a été heureusement inspiré en entreprenant de retracer la vie du docteur James Blair, commissaire (*commissary*) de l'évêque de Londres pour la Virginie et fondateur du célèbre collège de William and Mary. C'est sous trois aspects différents que M. Motley a successivement envisagé le docteur Blair : comme ministre protestant, comme fondateur du collège de William and Mary, comme opposant à plusieurs

gouverneurs de la Virginie (Andros, Nicholson et Spotswood); de là trois chapitres intéressants et absolument différents, où nous avons noté, sur les débuts de l'instruction publique en Virginie et sur les efforts faits par le docteur Blair pour instruire les Indiens, des renseignements curieux et précis. Si, au total, cette biographie tend parfois, — comme d'ailleurs la plupart des biographies, — à prendre l'allure d'un panégyrique (v. surtout le ch. III), du moins convient-il de reconnaître que M. Motley est bien excusable de n'avoir pu résister davantage à l'attrait qu'exerçait sur lui la noble figure du docteur Blair. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un écrivain distingué, un homme de cœur, un bon chrétien, vient de disparaître en la personne du marquis de Ségur. Anatole-Henri-Philippe de SÉGUR, était né le 25 avril 1823. Après avoir terminé ses études dans des établissements universitaires, il fit choix de la carrière administrative. En 1851 il était nommé préfet de Chaumont. L'année suivante, il entrait au Conseil d'État en qualité de maître des requêtes, et en 1868 il devenait conseiller d'État au service ordinaire. Révoqué sous le gouvernement de M. Grévy, et rentré dans la vie privée, M. de Ségur consacra toutes ses forces et toute son intelligence à des œuvres de charité et continua avec plus d'ardeur encore la publication de ces contes et récits et de ces brochures d'actualité, qui ont exercé une grande influence parmi la jeunesse. Voici la liste des plus connues parmi ces publications : *La Caserne et le presbytère, contes et récits* (Paris, 1853, in-12) ; — *Témoignages et souvenirs* (Paris, 1857, in-12) ; — *Les Mémoires d'un troupier* (Paris, 1858, in-18) ; — *Nouveau Recueil de cantiques pour les réunions d'hommes et spécialement pour les réunions de militaires* (Paris, 1859, in-16) ; — *Les Martyrs de Castelfidardo*, nouvelle édition revue et augmentée (Paris, 1862, in-12) ; — *Vie et mort d'un sergent de zouaves, Hélion de Villeneuve-Trans* (Paris, 1863, in-12) ; — *Les Païens et les chrétiens ; récits des premiers temps du christianisme* (Paris, 1863, in-12) ; — *Un Épisode de la Terreur. Barthélemi-B. de la Roche* (Paris, 1864, in-12) ; — *Le Poème de saint François* (Paris, 1866, in-12) ; — *Histoire populaire de saint François d'Assise* (Paris, 1870, in-12 ; — *Sabine de Ségur, en religion sœur Jeanne-Françoise* (Paris, 1871, in-12) ; — *Histoire de saint François de Sales* (Paris, 1872, in-12) ; — *Vie du comte de Rostopchine, gouverneur de Moscou* (Paris, 1872, in-12) ; — *Un Hiver à Rome, portraits et souvenirs* (Paris, 1876, in-12) ; — *Grandes Questions du jour, de la veille et du lendemain* (Paris, 1877, in-12) ; — *La Vérité sur les congrégations religieuses* (Paris, 1877, in-12 ; — *Fables complètes* (Paris, 1879, in-12) ; — *Du Brevet de capacité et de la lettre d'obédience* (Paris, 1880, in-12) ; — *Vie de Madame Molé, fondatrice de l'Institut des sœurs de la Charité de Saint-Louis* (Paris, 1880, in-12) ; — *Mgr de Ségur, souvenirs et récits d'un frère* (Paris, 1882, in-12) ; — *Le Conseil d'État, le tribunal des conflits et les Conseils académiques* (Paris, 1882, in-12) ; — *Biographie nouvelle de Mgr de Ségur, suivie de la biographie de la comtesse de Ségur, sa mère* (Paris, 1885, in-12) ; — *La Bonté et les affections naturelles chez les saints* (Paris, 1890, 3 vol. in-12) ; — *Vie illustrée de Mgr de Ségur* (Paris, 1894, in-12). M. de Ségur fut pendant les dernières années de sa vie, un collaborateur assidu de l'*Univers*.

— C'est également à la carrière administrative qu'appartient un autre écrivain de talent qui s'est adonné spécialement à l'histoire et à l'archéologie.

M. Marie-Alphonse-René de MAULDE LA CLAVIÈRE, qui vient de mourir à 55 ans, était né, le 18 août 1848, à Nibelle (Loiret). Après avoir suivi les cours de l'École des chartes, puis ceux de l'École de droit, il devint successivement chef de cabinet des préfets de l'Allier et de Vaucluse. Il fut tour à tour sous-préfet de Bonneville en 1874, des Sables-d'Olonne en 1876, de Tournon en 1877, et de Bernay en 1878. A la fin de cette dernière année il donna sa démission et se consacra désormais entièrement aux études historiques et continua la série de ses publications commencées depuis une dizaine d'années déjà, et dont voici les principales : *Notes historiques sur le prieuré de Plotin* (Orléans 1868, in-8) ; — *Études sur la condition forestière de l'Orléanais au moyen âge et à la Renaissance* (Orléans, 1871 in-8) ; — *De la Condition des hommes libres dans l'Orléanais au* XII*e siècle* (Orléans, 1875, in-8) ; — *Les Hommes libres aux* XII*e et* XIV*e siècles en Orléanais. Chartes d'affranchissement ; élection de députés* (Orleans, 1878, in-8) ; — *Une Vieille Ville normande, Caudebec-en-Caux* (Paris, 1879, in-fol.) ; — *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry (1464-1505), en collaboration avec MM. Sorin et de la Guère* (Paris, 1883, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge* (Paris, 1886, in-8) ; — *Les Origines de la Révolution française au commencement du* XVI*e siècle. La Veille de la Réforme* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *La Diplomatie au temps de Machiavel* (Paris, 1891, 3 vol. in-8) ; — *Louis d'Orléans*, (Paris, 1891, 3 vol. in-8) ; — *Louise de Savoie et François Ier. Trente ans de jeunesse, 1485-1515* (Paris, 1895, in-8) ; — *Jean Perréal, dit Jean de Paris, peintre de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier* (Paris, 1896, in-18) ; — *Les Femmes de la Renaissance* (Paris, 1898, in-8). En outre, M. de Maulde a publié les *Chroniques de Louis XII*, par Jean d'Anton (Paris, 1890, in-8) et les *Œuvres de Jean de la Taille, seigneur de Bondaroy* (Paris, 1879, in-12). Enfin il avait fondé la *Revue d'histoire diplomatique* dont était resté le secrétaire.

— C'est à un genre littéraire moins grave que M. MOUTON, ancien magistrat, décédé récemment à l'âge de 79 ans, avait consacré ses aptitudes et ses loisirs. M. Mouton était né à Marseille en 1823. Un grand nombre de ses œuvres humouristiques sont signées « Mérinos. » Voici les titres des principales : *Les Bibliothèques aveyronnaises* (Paris, 1867, in-8) ; — *Nouvelles et fantaisies humouristiques* (Paris, 1873, in-8) ; — *La Bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts* (Paris, 1875, in-8) ; — *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts la « Bonne-Mère, » du port de Marseille* (Paris, 1879, in-8) ; — *Zoologie morale* (Paris, 1881, in-16) ; — *La Physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art* (Paris 1885, gr. in-8) ; — *Fusil chargé, récit militaire* (Paris, 1886, in 12) ; — *Histoire de l'invalide à la tête de bois*, suivie de : *Le Squelette homogène; Le Bœuf; Le Coq du clocher* (Paris, 1886, in-4) ; — *Le Devoir de punir. Introduction à l'histoire et à la théorie du droit de punir* (Paris, 1887, in-12) ; — *L'Affaire Scapin* (Paris, 1888, in-12) ; — *Les Voyages merveilleux de Lazare Pobem, Marseillais* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Les Vertus et les grâces des bêtes* (Paris, 1894, in-4) ; — *L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier* (Paris, 1896, in-16).

— On annonce la mort, à l'âge de 88 ans, de M. Léon DUVARCHEL, poète et romancier, né à Paris en 1850. Il avait à peine 20 ans lorsque parut la première de ses œuvres dont voici la liste : *La Maladie* (Paris, 1875, in-18) ; — *La Clé des champs* (Paris, 1881, in-12) ; — *La Moissonneuse* (Paris, 1886, in-12) ; — *Le Tourbier, mœurs picardes* (Paris, 1888, in-12) ; — *Le Pourquoi* (Paris, 1890, in-12) ; — *Chez nous, Paysages de Picardie* (Paris, 1893, in-12) ; — *Mireille* (Paris, 1895,

in-12); — *L'Hortillonne* (Paris, 1896, in-12); — *Pour mon pays. Trois poèmes : Joseph Bara*; *Rouget de l'Isle*; *Marie Fouré* (Paris, 1897, in-12). M. Duvauchel avait fait jouer au théâtre de Cluny, en 1880, une saynète en vers : *Le Chapeau bleu*. De plus, il était le collaborateur de divers journaux et de quelques revues littéraires de Paris et de la province.

— La femme de lettres française bien connue, Mme DURAND, née Alice-Marie-Céleste HENRY dite HENRY GRÉVILLE, qui vient de mourrir à 60 ans, était née à Paris, le 12 octobre 1842. Elle avait terminé de fortes études et connaissait plusieurs langues, lorsqu'elle suivit en Russie son père appelé à occuper la chaire de littérature et de langue française à l'Université et à l'École de droit de Saint-Pétersbourg. C'est dans cette ville qu'elle épousa M. Durand, un autre professeur français de l'École de droit. Déjà, depuis quelque temps, elle avait publié, sous le pseudonyme d'Henry Greville, diverses nouvelles dans les journaux russes. En 1872, revenue en France, elle fit paraître dans les grands journaux et les principales revues de Paris, des romans et des contes, dont les sujets étaient, pour la plupart, empruntés à la vie russe. Sous le nom d'Henry Gréville ont paru un grand nombre de volumes parmi lesquels nous ne citerons que les suivants : *Suzanne Normis* (Paris, 1877, in-12); — *Sonia* (1877, in-12); — *La Princesse Oghérof* (Paris, 1877, in-12); — *La Maison de Maurèze* (Paris, 1877, in-12); — *Les Koumiassine* (Paris, 1877, in-12); — *Les Épreuves de Raïssa* (Paris, 1877, in-12); — *L'Expiation de Savéli* (Paris, 1877, in-12); — *Ariadne* (Paris, 1878, in-12); — *Bonne Marie* (Paris, 1878, in-12); — *Marier sa fille* (Paris, 1878, in-12); — *La Niania* (Paris, 1878, in-12). — *Un Violon russe* (Paris, 1879, in-12); — *Les Mariages de Philomène* (Paris, 1878, in-12); — *Lucie Rodes* (Paris, 1879, in-12); — *L'Amie* (Paris, 1879, in-12); — *L'Héritage de Xénie* (Paris, 1880, in-12); — *Le Moulin Frappier* (Paris, 1880, in-12); — *Perdue* (Paris, 1881, in-12); — *Madame de Dreux* (Paris, 1881, in-12); — *Les Degrés de l'échelle* (Paris, 1881, in-12); — *Le Vœu de Nadia* (Paris, 1882, in-12); — *Rose Rozier* (Paris, 1882, in-12); — *Louis Breuil. Histoire d'un pantouflard* (Paris, 1883, in-12); — *Le Comte Xavier* (Paris, 1886, in-12); — *La Fille de Dosia* (Paris, 1887, in-12); — *Un Vieux Ménage* (Paris, 1893, in-12); — *Céphise* (Paris, 1896, in-12); — *Un peu de ma vie* (Paris, 1897, in-12). Mme Henry Gréville s'était aussi occupée de pédagogie, ayant fait elle-même des éducations pendant son séjour en Russie. Mais son livre : *Instruction civile et morale des jeunes filles* (Paris, 1882, in-12) fut mis à l'Index.

— La mort vient d'enlever, à l'âge de 74 ans, une autre femme de lettres, non moins connue. Mme Emmeline RAYMOND était née en 1828, à Czernowitz (Bukovine). Son père était un officier belge, alors au service de l'Autriche, mais sa mère était Française. Mme Raymond dirigeait *la Mode illustrée* depuis sa fondation en 1860, et elle en était la principale rédactrice. Elle a écrit, en outre, un grand nombre de romans et d'ouvrages de fantaisie d'une honnêteté un peu vague, ainsi que plusieurs livres d'éducation, de morale et d'économie domestique. Nous citerons les suivants : *Lettres d'une marraine à sa filleule, suivies des conseils d'un vieux jardinier* (Paris, 1863, in-12); — *Les Rêves dangereux* (Paris, 1864, in-12); — *La Civilité non puérile, mais honnête* (Paris, 1865, in-12); — *Histoire d'une famille* (Paris, 1865, in-12); — *Une Femme élégante* (Paris, 1866, in-12); — *La Bonne Ménagère* (Paris, 1867, in-12); — *Leçons de couture, crochet, tricot, frivolité, guipure sur filet, passementerie et tapisserie* (Paris, 1868, in-12); — *Un Mariage parisien* (Paris, 1869, in-12); — *Partie et revanche* (Paris, 1869, in-12); — *La Famille de M. Margeret* (Paris, 1870, in-12); — *La plus heureuse Famille* (Paris, 1873, in-12); — *Les Grands et les petits Devoirs* (Paris, 1882, in-12); — *Christine* (Paris, 1889, in-12). Mme E. Raymond

a traduit de l'allemand un certain nombre d'ouvrages de la romancière Eugénie John, connue sous le pseudonyme de Marlitt.

— Une autre femme de lettres française, qui s'est fait un nom par des travaux plus sérieux, Mme Édouard FOUCAUX, née Marie Filon, vient de s'éteindre à l'âge de 66 ans. Elle avait vu le jour à Paris, en 1842. Sous le pseudonyme de Mary Summer, elle a publié divers ouvrages de littérature sanscrite qui ont été remarqués. Elle a fait paraître également plusieurs études de mœurs sur la fin du XVIIIe siècle, sur l'Empire et la Restauration, ainsi que quelques romans. En voici la liste incomplète : *Justice! Réponse à une lettre de M. de Pontmartin sur l'impératrice Eugénie* (Paris, 1871, in-8); — *Les Religieuses bouddhistes depuis Sakya-Mouni jusqu'à nos jours* (Paris, 1873, in-18); — *Histoire du Bouddha Sakya-Mouni depuis sa naissance jusqu'à sa mort* (Paris, 1874, in-18); — *Le Dernier Amour de Mirabeau* (Paris, 1877, in-12); — *Les Belles Amies de M. de Talleyrand. Étude de mœurs sous le Directoire* (Paris, 1880, in-12); — *Contes et légendes de l'Inde ancienne* (Paris, 1880, in-18); — *Aventures d'une femme galante au XVIIIe siècle* (Paris, 1884, in-12); — *Un Scandale d'hier, mœurs contemporaines* (Paris, 1888, in-12); — *Sous le Directoire* (Paris, 1889, in-12); — *Les Aventures de la princesse Soundari, roman bouddhiste* (Paris, 1893, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Quelques salons de Paris au XVIIIe siècle* (Paris, 1898, in-8).

— Le monde des lettres de la Catalogne, nous devrions dire de toute l'Europe, pleure en ce moment un homme qui, à juste titre, peut être considéré comme un grand poète. Dom Jacinto VERDAGUER est né le 17 mai 1845, dans le village de Folgarolas. Attiré par la vocation ecclésiastique, il entra au séminaire, fit de brillantes études et fut ordonné prêtre en 1870. Quelques années plus tard, il publiait son premier ouvrage en vers catalans, qui fut accueilli avec enthousiasme. C'est en 1877, en effet, que parut la première édition de l'*Atlantida*, poème traduit par M. Melchior de Palau en vers castillans (1878), puis par M. Albert Savine, en prose française (1883), par M. Louis Suñer, en prose italienne (1885), et enfin par M. Jean Monné, directeur de la Revue *lou Felibrige*, en langue provençale. Parmi ses œuvres postérieures, nous citerons seulement : *Idilis y cants mistichs* (1879); — *Cansons de Monserrat* (1880); — *Legenda de Monserrat* (1880); — *Caritat* (1885); — *Nerto*, traduction du poème provençal de Mistral (1886); — *Canigo* (1886); — *Excursiòns y viatjes* (1887); — *Lo Somni de Sant Joan* (1887); — *Legenda del Sagrat Cor de Jesus* (1887); — *Patria* (1888); — *Vietari d'un pelegri à Terra Santa* (1888); — *Cantichs* (1888). Comme F. Mistral et tous les félibres de Provence, Dom Verdaguer appartenait à ce groupe d'hommes éminents qui s'efforcent de faire renaître dans la forme littéraire les vieilles langues parlées du midi de la France et de la Catalogne.

— On annonce la mort de M. Karl ZANGEMEISTER, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Heidelberg. Épigraphiste et paléographe de valeur, il laisse des ouvrages remarquables sur les inscriptions des murs de Pompéi et sur les inscriptions romaines de la vallée du Rhin. C'était un élève de Mommsen. Il était membre de l'Académie des sciences de Berlin et président de la « Limes-Kommission. »

— On annonce encore la mort de MM. : Xavier ANTOMARI, professeur de mathematiques spéciales au lycée Carnot, auteurs de divers ouvrages; — Eugène CHATELAIN, le poète révolutionnaire, mort à l'âge de 73 ans, fondateur, en 1848 et 1870, de journaux dont l'existence fut éphémère; — Charles CHOBERT, ancien professeur à la Faculté de Nancy, qui avait renoncé à ses fonctions dans l'Université pour entrer à l'Institut catholique de Paris,

où il enseignait le droit civil avec une grande compétence ; — Charles DAVID, directeur du *Journal de Béthune* ; — le docteur ESTER, doyen des médecins français restés en Alsace-Lorraine, lequel collaborait aux journaux français de la Lorraine sous le pseudonyme de Jean de Remilly ; — l'abbé GUYOT DE PERIGNAN, mort à 69 ans, lequel laisse une œuvre considérable en deux volumes in-4 : *Le Droit de propriété et le temporel de l'Église au XIXe siècle* ; — Napoléon HINSTIN, rédacteur au *Messager de Paris* ; — Paul LE COUSTOUR, mort à Canisy (Manche), à 42 ans, lequel fut pendant de longues années le correspondant *du Monde*, puis de *l'Univers* ; — Auguste MEULEMANS, directeur-fondateur de la *Revue diplomatique*.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Louis ACTON, historien anglais catholique fort apprécié par ses compatriotes ; — Karl BÖHMERSHEIM, ancien directeur de l'hôpital général de Vienne (Autriche), mort à Mödling, à 75 ans, auteur d'ouvrages de médecine ; — Sir Richmond COTTON, président de la « Benevolent Institution » de Londres, qui a publié un volume de poésies intitulé: *Imagination* (Londres, 1850) ; — Dr. Adolf DOCK, professeur de droit à l'Université de Strasbourg, mort le 23 mai, à Bischveiler, à 27 ans ;—Otto ECKMANN, professeur au Muséum des arts décoratifs de Berlin, mort à Beidenweiler, le 11 juin, à 37 ans ; — Mme Nathalie FREIIN VON STACKELBERG, femme de lettres allemande, morte le 25 mai, à Dresde, à 83 ans ; — Dr. G. M. GRANT, professeur de théologie et recteur de l'Université de Kingston (Ontario), mort à Montréal (Canada), le 10 mai ; — Dr. Aldemar HARLESS, historien allemand, mort, le 4 juin, à Düsseldorf, à 75 ans ;— Alfred JEANHENRY, professeur de droit à l'Académie de Neuenburg (Suisse), mort dans cette ville, à 57 ans ; — M. LATHAM « Master » du collège « Trinity Hall » de Cambridge, qui a publié divers ouvrages, entre autres une étude théologique: *Pastor Pastorum* (1890) ; — Luis-Maria LLANDER, journaliste espagnol ; — Dr. Gustave VON MANDRY, professeur de droit, mort le 30 mai, à Tubingue, à 71 ans ; — Dr. Hugo VON MEYER, professeur de droit criminel à Tubingue, mort dans cette ville, le 29 mai, à 65 ans ; — David PÉCHER, botaniste autrichien, mort le 29 mai, à Obervellach (Carinthie), à 86 ans ; — Félix RAWROCKI, physiologue russe, mort, le 3 juin, à Varsovie, à 64 ans ; — Dr. Waldemar RIBBECK, professeur de philosophie allemand, mort à Berlin, le 4 juin, à 73 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages de valeur, entre autres une grammaire grecque et un volume intitulé : *Homerische Formenlehre* ; — Dr. Hermann SCHILLER, ancien professeur de pédagogie à l'Université de Giessen, mort à Leipzig, le 10 juin, à 63 ans ; — Dr. Michael TICHOMIROW, professeur d'anatomie russe, mort à Kiew, le 30 mai, à 54 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 mai, M. L. Léger achève la lecture de son mémoire sur la bataille de Crécy, dans lequel il a inséré la traduction d'un fragment de chronique inédite en France. — M. Foucart commence la lecture d'un mémoire sur les premières années de la province d'Asie et le testament d'Attale III, dans lequel il donna la liberté aux villes grecques du royaume et institua le peuple romain pour son héritier. — Le 6 juin, M. Salomon Reinach communique la photographie de trois grandes statues en marbre, et d'une tête de femme découverte à Aïdin (Tralles). — M. Appert achève la lecture de sa traduction du cylindre de Gudéa. — M. Héron de Villefosse communique une note du P. Delattre sur des monuments carthaginois. — M. Salomon Reinach parle des procédés de moulage des statues antiques. — Le 13 juin, M. Héron de Villefosse communique un rapport de M. Audollent sur les

fouilles faites au Puy-de-Dôme en 1901. — M. G. Paris dépose, au nom de Mgr Batifol, les *Mélanges Léonce Couture*. — M. de Mély fait voir toutes les représentations antiques du Christ qu'il a pu découvrir, depuis la statue de Psammatia, jusqu'à la fresque copte de Baouït, et desquelles il prétend déduire que, d'après la tradition, le Christ était imberbe. — Le 20 juin, M. S. Reinach présente la photographie d'un bas-relief acheté par le Musée de Constantinople représentant Euripide recevant de la muse Skéné un masque tragique. — M. Cognat communique une note de M. Gauckler sur une inscription relative à un *burgus centenarius* (poste commandé par un centurion). — M. Clermont-Ganneau commente des inscriptions hébraïques gravées sur un cachet. — M. J. Delamare communique un nouveau décret de la confédération des Cyclades.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 31 mai, M. Levasseur dépose sur le bureau la bibliographie manuscrite des documents qui lui ont servi pour son *Histoire des corporations ouvrières*. — M. Cheysson analyse un ouvrage sur la *Psychologie du socialisme*, par M. G. Le Bon, et un autre de M. Dislère : *Rapport sur la colonisation à l'Exposition universelle de 1900*. — M. Fr. Passy présente l'ouvrage de M. La Fontaine : *Pasicrisie internationale*, histoire documentaire des arbitrages internationaux. — M. Francis de Crue présente un travail sur *les Derniers Desseins d'Henri IV*, d'après les dépêches des députés de Genève en France. — Le 7 juin, M. P. Leroy-Beaulieu présente l'ouvrage de M. Béchaux sur les écoles économiques au xxe siècle. — M. Tarde présente le tome VIII des *Annales* de l'Institut international de sociologie. — M. G. Monod donne lecture d'une notice sur M. H. Vincent Perrens, et dépose sur le bureau une *Étude sur le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie*, par M. M. Dumoulin. — M. Gomel lit la première partie d'un mémoire sur les actes financiers de l'Assemblée législative après le 10 août. — Le 14 juin, M. Gomel continue la lecture du même mémoire. — M. G. Picot donne lecture d'une étude de M. Boutroux, intitulée : *La Déclaration des droits de l'homme et M. Galline*.

Comité du monument de Jean de Luxembourg a Crécy. — Un travail lu récemment à l'Institut, dans la séance publique des cinq Académies : *La Bataille de Crécy, d'après les récits bohémiens*, par M. Louis Léger (Paris, Firmin-Didot), a attiré l'attention sur la mort héroïque de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, à la bataille de Crécy. Sauf une antique croix de pierre, dite la *Croix de Bohême*, que rien ne protège et que nulle inscription ne signale aux passants, aucun monument ne rappelle le douloureux épisode qui s'est accompli le 26 août 1346, dans la vallée de la Maye, ni le nom des guerriers bohémiens ou luxembourgeois qui, à la suite de leur souverain, sont venus mourir pour la France. Il n'est jamais trop tard pour payer une dette de reconnaissance. — Abandonnée naguère dans des épreuves douloureuses par ceux sur qui elle croyait pouvoir compter, la France a le devoir de se souvenir de ceux qui l'ont assistée dans les épreuves du passé. Un Comité central à Paris et des comités locaux à Amiens et à Abbeville se sont formés en vue de recueillir des souscriptions pour restaurer la *Croix de Bohême* et la mettre désormais à l'abri. On se propose en même temps d'ériger à Crécy un monument en souvenir des Français et des étrangers morts pour la France le 26 août 1346. — Les souscriptions sont reçues : à Paris, chez M. J. Lair, membre de l'Institut, 11, rue Croix-des-Petits-Champs (1); — à Amiens, chez M. Dournel, notaire honoraire, 1, rue de Caudron; — à Abbeville, chez M. l'abbé Mille, secrétaire de la Société d'émulation.

Le Congrès international des bibliothécaires et M. Léopold Delisle. — Au mois de novembre prochain, il y aura cinquante ans que M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, entrait à cette Bibliothèque en qualité d'attaché. Si les bibliothécaires de tous les pays reconnaissent unanimement M. Léopold Delisle comme un de leurs maîtres incontestés, ils se rappellent aussi avec quel dévouement, avec quelle autorité, il a présidé le Congrès international des bibliothécaires, tenu à Paris, au mois d'août 1900. Désireux de participer à l'hommage qui va être rendu à M. Delisle à l'occasion de ce cinquantenaire, le Bureau du Congrès a pensé qu'il devait inviter à s'y associer non seulement les membres de ce Congrès et tous les bibliothécaires en général, mais aussi tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont unis dans un même sentiment de vénération pour le savant administrateur de la Bibliothèque nationale. Le Bureau du Congrès a donc décidé de faire paraître, pour le mois de novembre 1902, une Bibliographie générale des ouvrages et des articles publiés par M. Léopold Delisle : la rédaction en a été confiée à notre distingué collaborateur M. Paul Lacombe. Les personnes qui voudront contribuer à cet hommage sont invitées à prendre part à une souscription dont le produit sera affecté aux frais d'impression du volume. Le montant de la cotisation (5 fr.) doit être adressé à M. Henry Martin, à la Bibliothèque de l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris (IVe). Cette manifestation de respectueuse sympathie ne pouvant avoir de valeur que par le nombre et les noms de ceux qui y participeront, la liste de tous les souscripteurs sera joint au volume. Il sera adressé à chacun d'eux un exemplaire de la Bibliographie.

Paris. — Les dix *Lettres inédites de Ch. de Montalembert*, que M. l'abbé Périès vient de publier (Paris, Poisson, in-8 de 40 p.) en les accompagnant de notes explicatives, forment un appendice naturel et intéressant aux trois volumes du P. Lecanuet. Elles ont été choisies discrètement dans une correspondance particulière, et encore manuscrite, avec Mme la marquise de T... (1848-1858). Elles offrent les habituelles qualités de l'illustre écrivain : ardeur, vivacité des passions généreuses, loyale intransigeance. M. Périès, sagement, se défend de prendre parti dans les querelles entre catholiques dont ces lettres portent la marque enflammée; mais, en des notes abondantes, il précise les circonstances un peu oubliées auxquelles elles font allusion.

— L'an dernier, M. Georges Le Bidois, maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, était reçu docteur ès-lettres avec mention très honorable. Sa thèse de doctorat avait pour titre : *La Vie dans la tragédie de Racine*. Dans la *Revue de Lille* de janvier-février 1902, un des aînés de M. Le Bidois, M. l'abbé Delmont, docteur ès-lettres, professeur à l'Université catholique de Lyon, a donné, sous le même titre, un travail (Tiré à part. Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 42 p.) destiné à mettre en relief la finesse et la pénétration avec laquelle M. Le Bidois a su rendre compte des ressorts puissants d'un système dramatique dont l'essence semble tenir en ces deux mots : « Le maximum d'action dans le minimum de temps. » M. Delmont pardonne volontiers à M. Le Bidois d'avoir fait la part trop belle à son héros, mais il lui reproche de s'être montré trop injuste pour Corneille.

— Voici une nouvelle brochure de la collection : *Apologétique contemporaine*, publiée par la Maison de la Bonne Presse. Elle a pour titre : *L'Indifférence religieuse. Réfutation populaire*, par M. l'abbé H. Hugon (in-12 de 61 p.

— (Prix : 0 fr. 25). Il y a, dans ce nouveau travail, de l'entrain, de la couleur, de la philosophie. Mais nous préférerions, comme plus impressionnant, pour la masse à laquelle cette apologétique s'adresse, la méthode d'ingénieuses coupures dans les grands auteurs contemporains, catholiques ou non. Ces arguments d'autorité avaient été déjà mis en œuvre dans les précédentes brochures de la collection et l'on sait quel rapide et brillant succès elles ont obtenu.

— Dans *l'Action française* du 1er mai dernier, M. Th. Chèze a publié un court travail sur *le Monarchiste Balzac dans le « Médecin de campagne. »* C'est, à côté de l'article paru ici même (t. XCIV, p. 177-178) intitulé : *Balzac fut-il démocrate ou monarchiste ?* une réplique victorieuse aux publicistes ultra-fantaisistes qui voudraient embrigader l'illustre romancier parmi les écrivains révolutionnaires. Balzac révolutionnaire ! Que l'on relise donc les *Extrait des entretiens du « Médecin de campagne », Benassis, avec son hôte, le capitaine Genestas*, que nous donne M. Th. Chèze, et si l'on n'est pas fixé sur les idées indiscutablement monarchiques de Balzac, c'est que l'on sera sourd et aveugle.

— Signalons la *Carte de l'emplacement des troupes de l'armée française, avec un Index de tous les corps de troupes (armée active et armée territoriale)* et une liste complète des officiers généraux et supérieurs qui les commandent (15e année). Mise à jour au 1er juin 1902 (Paris, Le Soudier, in-18 de 28 p. avec carte en 5 coul. — Prix : 1 fr. 50.). Document des plus utiles non seulement aux officiers de toutes armes, mais encore à toute personne s'intéressant à l'armée. La carte est accompagnée d'un Index qui aide aux recherches. Cet Index renferme, par ordre numérique, tous les régiments de l'armée active et de l'armée territoriale avec, en regard, les noms de tous les officiers supérieurs qui les commandent, la ville et le département où stationnent les régiments et le corps d'armée dont ils font partie. Cette carte reproduit aussi, tiré en bistre, le réseau des lignes de chemins de fer.

Auvergne. — Dans une brochure publiée à Clermont-Ferrand, sous ce titre : *Robert de Velay ou de Clermont* (Clermont, Bellet, in-8 de 15 p.), M. E. Teilhard de Chardin tranche, par de bonnes raisons, une question généalogique sur laquelle le célèbre Baluze et le calviniste Christophe Fustel étaient restés divisés, dans leur *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*. Le premier n'a fait qu'un seul personnage de Robert de Velay et de Robert de Clermont, tandis que le second en fait deux, à tort.

Dauphiné. — La vie de garnison laisse aux officiers bien peu de loisirs, et il faut admirer ceux d'entre eux qui ne reculent pas devant certaines tâches volontaires bien ingrates. Sous ce titre : *Inventaire sommaire des documents intéressant l'histoire militaire et existant aux archives départementales de l'Isère* (Grenoble, autographie de la 27e Division, 2 vol. in-8 de 60 et 132 p.), M. le capitaine Juster fournit un inventaire sommaire dont la rédaction a certainement nécessité des recherches prolongées ; il a ainsi facilité leur travail aux historiens militaires de l'avenir. Cette publication intéresse non seulement le Dauphiné, qui y tient cependant la meilleure place, mais encore l'histoire générale. Il est à souhaiter que M. Juster soit mis à même de publier quelques-uns des documents ainsi découverts par lui ; il en est dont l'intérêt doit être de premier ordre.

— Saviez-vous qu'au mois de mai 1901 on avait sérieusement parlé d'une éruption volcanique dans les Hautes-Alpes du Dauphiné ? M. E. Van den Broeck, dans sa note donnant *quelques détails sur le phénomène naturel ayant fait croire, dans la région de Gap, à l'éruption d'un volcan (le « volcan » du*

Glaizil), rappelle les faits qui se sont passés du 26 mai au 2 juin 1901, les remet au point, et conclut à des éboulements accompagnés d'étincelles produites par le choc des silex, et comparables par le nombre à un gigantesque feu d'artifice (Extrait du *Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie*, t. XV, p. 424-430, in-8).

Franche-Comté. — Le diocèse de Saint-Claude, formé pour la plus grande partie du démembrement de l'archidiocèse de Besançon, est de date relativement récente. Vers la fin de l'ancien régime, un essai de séminaire avait été tenté à Saint-Claude même. Mais la Révolution l'ayant presque aussitôt fait disparaître, il fallut attendre jusqu'à l'année 1824 pour voir un séminaire nouveau s'ouvrir provisoirement à Orgelet, lequel fut transféré en 1828 à Lons-le-Saunier où il existe toujours. Un auteur anonyme, sans doute un directeur de cet établissement, en a écrit l'histoire, dans des pages pleines de vie, sous ce titre sans prétention : *Le Grand Séminaire de Lons-le-Saunier. Souvenirs de cinquante années* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, petit in-8 de VIII-348 p.). Divisé en vingt chapitres, ce volume retrace avec un charme réel l'histoire du séminaire jusqu'à l'heure présente. Ecclésiastiques et laïcs ne sauraient manquer de s'intéresser vivement à ce récit où les hommes et les choses sont mêlés de la façon la plus heureuse.

— M. l'abbé Suchet, dont l'activité n'est pas ordinaire, a extrait des *Annales franc-comtoises* la très curieuse étude qu'il y a insérée sur *les Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté, 1743 à 1793* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 19 p.). Au XVIIIe siècle, l'*Almanach historique de Franche-Comté* « publiait sur les villes et bourgades de notre province, dit M. Suchet, des notions intéressantes, quoique incomplètes, mais plus authentiques que nos anciennes chroniques, qui renfermaient un grand nombre de fables et de légendes qu'un examen sévère ne saurait admettre. » L'auteur passe en revue ces anciens almanachs et il en fait ressortir des détails de toute sorte, principalement sur l'histoire du pays, la statistique et les mœurs du temps. On comprend de quelle utilité est une semblable étude que tout le monde lira avec plaisir et grand profit, même ailleurs qu'en Franche-Comté.

Ile-de-France. — La brochure intitulée : *L'Église de Montfort l'Amaury et ses vitraux*, par M. le comte de Dion (Tours, imp. Deslis, in-12 de 87 p., avec 23 grav.) est la réimpression, enrichie de fort belles photogravures, d'un travail qui a déjà vingt ans de date. Aussi l'esthétique de l'auteur est-elle un peu en retard. Il n'a pas assez pris soin d'étudier les verrières de Montfort au point de vue de la décoration monumentale. Cet oubli de lois esthétiques à présent bien définies est moins grave il est vrai, en ce qui concerne les verriers du XVIe siècle, et Jean Cousin en particulier, plus soucieux du pittoresque que de l'effet décoratif, qu'il ne le serait à propos d'œuvres des époques antérieures. Il ne suffit pas cependant, pour un critique d'art d'analyser le programme littéraire de chaque vitrail, et l'on peut, à cet égard, constater une lacune. Quant à la partie historique de la brochure, elle nous paraît aussi documentée que le permet la pauvreté de nos archives françaises, en matière de biographies d'artistes et d'attributions d'ouvrages de l'ancien art français. Des papiers de la fabrique et de la municipalité de Montfort l'Amaury, M. de Dion a intelligemment extrait les renseignements les plus intéressants, et les a présentés au lecteur avec talent et méthode.

Languedoc. — Dans un vieux carton de reliure, M. Edm. Maignien, le

savant conservateur de la bibliothèque de Grenoble, a retrouvé un morceau de feuillet faisant partie d'un office de la Vierge, imprimé en 1523 pour le diocèse de Maguelone ; il constitue une rareté bibliographique de premier ordre, que M. Maignien s'est empressé d'offrir à la Société archéologique de Montpellier, et que M. Émile Bonnet vient de décrire avec sagacité dans les bulletins de cette Société sous ce titre : *Sur un livre liturgique imprimé pour l'église de Maguelone en 1523* (Montpellier, in-8 de 16 p.), en accompagnant sa description de la reproduction intégrale du fragment retrouvé, recto et verso ; l'impression en est peut-être lyonnaise.

LIMOUSIN. — Le tome L du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (Limoges, Ducourtieux, in-8 de 360 p.) contient les tables générales des tomes I à XLIX dressées par M. Paul Ducourtieux. Ces tables, sur l'utilité desquelles il est inutile d'insister, sont précédées d'une notice intéressante sur la vie et le fonctionnement de la Société au cours des cinquante-cinq années de son existence. Dans le tome LI du même *Bulletin* (in-8 de 460 p., avec 5 pl. hors texte et 8 gravures dans le texte), on trouve la suite de l'*Étude sur les cloches du diocèse de Limoges*, par M. l'abbé A. Lecler, et la fin d'un *Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin*, par M. Cyprien Perathon. M. l'abbé A. Lecler y publie aussi un article très documenté sur *la Grande Peur en Limousin*, c'est-à-dire sur cette panique qui, à la fin du mois de juillet 1789, jeta le trouble et l'effroi dans cette province comme dans la plus grande partie de la France. Mentionnons encore : un *Programme de recherches historiques sur la Marche et le Limousin*, par M. Alfred Leroux ; — *Saint Léonard et l'Artige*, par M. Camille Jouhanneaud ; — *Inventaire et vente à la criée des biens d'un bourgeois et marchand de Limoges en 1581*, publication posthume de M. Louis Bourdery ; — enfin *Un livre sur l'abbaye Saint-Martial de Limoges*, par M. Louis Guibert.

LORRAINE. — Nous devons une mention toute spéciale à la notice biographique aussi intéressante que bien documentée qui nous arrive sur *le Comte de Bizemont, 1839-1899* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 79 p., avec portrait). L'auteur anonyme de cette brochure a retracé d'une façon bien complète la carrière toute d'honneur et de dévouement de notre regretté collaborateur. Henri-Louis-Gabriel de Bizemont est né à Nancy le 22 février 1839. Admis à l'École navale en 1855, avec le n° 3, Henri de Bizemont, dont les campagnes et les voyages d'exploration nous sont contés d'une manière fort attachante, était capitaine de frégate lorsque « dégoûté par la tournure que prenaient les affaires de la marine » (1882), il fit valoir ses droits à la retraite. Mais retraite, pour cet esprit distingué, ne signifiait pas repos. Jusqu'au jour de sa mort, son activité trouva des aliments aussi nombreux que variés : soit à la Société de sauvetage, soit à la Société de géographie, soit surtout à la Société bibliographique dont il devint secrétaire général en 1885, il a laissé une trace durable et profonde. Il était plus qu'utile, il était vraiment nécessaire qu'une telle vie fût ainsi rappelée à nos contemporains et offerte aux générations futures, pour lesquelles elle sera un exemple et une leçon tout à la fois. M. Le Cour Grandmaison a dit excellemment en parlant du comte de Bizemont, que, « semblable à ces fiers marins qui mouraient à leur banc de quart enveloppés dans les plis du drapeau, il a travaillé et combattu jusqu'à son dernier souffle pour que Dieu le trouvât debout à son poste de combat, le crucifix serré sur ses lèvres dans un suprême élan d'amour. » M. de Bizemont, dont les articles sur les ouvrages de géographie et de voyages

étaient si appréciés des lecteurs du *Polybiblion*, est mort à Mouchy, en Nivernais, le 26 mars 1899 (Voir *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 365).

MAINE. — *La Nécessité de l'enseignement supérieur libre et l'Université catholique de l'Ouest*, tel a été le sujet d'une conférence donnée dans les salons de l'évêché du Mans par M. Normand d'Anthon, président de la jeunesse catholique de l'Ouest. Il la publie aujourd'hui (Le Mans, Leguicheux, in-8 de 17 p.) : tous les amis de l'enseignement libre liront avec plaisir cette éloquente apologie.

— M. Gustave Triger retrace *Une Vie sacerdotale. M. l'abbé Pierre Dubois, 1797-1875* (Le Mans, Monnoyer, in-8 de 232 p.). Quelques pages d'histoire locale, de nobles exemples et d'utiles leçons : voilà ce que nous offre cette biographie qui ne laissera indifférents aucun de ceux qui ont connu, même en passant, les hommes dont elle évoque le souvenir.

— M. Gabriel Fleury attire l'attention des archéologues sur la très curieuse *Église des Loges en Coudrecieux* (Mamers, Fleury et Dangin, in-4 de 14 p. avec pl.). C'est un monument de l'époque romaine, construit en plusieurs parties, accompagné d'une tour intéressante, remanié et orné de peintures des XV-XVIe siècles. L'église est actuellement en ruines. M. Fleury donne la description de ce qui en reste, avec d'excellentes planches : il a aussi ajouté à son texte un encadrement en style *moderne* qui n'est pas absolument à sa place.

— *Lycée de filles*, par M. Henri Chardon (Le Mans, Monnoyer, in-8 de 8 p.) est une spirituelle boutade du maire de Marolles qui fit entendre l'an passé à M. Caillaux de si dures vérités.

NORMANDIE. — Nous avons plaisir à signaler des études telles que *les Ornais d'autrefois lauréats des Palinods et membres des anciennes Académies de Rouen et de Caen*, XVIe *et* XVIIe *siècles*, par M. Louis Duval (Alençon, Herpin, in-8 de 22 p.). L'auteur rassemble dans cette brochure des renseignements biographiques et littéraires sur un grand nombre d'habitants de l'Orne, qui ont pratiqué les lettres. M. Duval ne se flatte pas d'avoir découvert tous les Ornais littérateurs ou poètes. Mais on ne peut nier qu'il n'en ait tiré de l'oubli un nombre respectable. Les informations qu'il a recueillies paraissent donner toute sécurité à la créance des lecteurs. Nous remarquons surtout les lignes qui concernent les « Palinods » organisation littéraire, d'abord purement ecclésiastique mais qui dégénéra bientôt en tournoi académique caractérisé par des tendances littéraires dégagées de toutes préoccupations religieuses. La liste donnée par M. Duval contient peu de noms d'une notoriété très importante ; citons cependant le P. de la Rue, dont une poésie latine fut traduite par le grand Corneille, et, dans un camp opposé, Helvétius.

— Le même M. Louis Duval offre au public des extraits tirés par lui des archives d'Alençon. Sa brochure : *Les Recteurs et les étudiants ornais en l'Université de Caen* (Alençon, Herpin, in-8 de 16 p.), présente un intérêt plus provincial que la première. Elle est composée à la gloire de l'Orne, d'abord, puis à celle de l'Université de Caen. M. Duval est un chaud partisan de la décentralisation universitaire.

— *Un Amphithéâtre de dissection à Alençon en 1660*, par M. Louis Duval (Paris, 1, place des Vosges, in-12 de 11 p.) est un curieux travail. Nous assistons, en lisant ces pages, à une scène amusante de la vie de province : ces femmes, qui « ne peuvent presque pas se revoir, tant elles étaient incommodées du mal de cœur, sans plusieurs autres incommodités, » parce qu'on avait déposé un cadavre dans leur quartier, constitue un détail de mœurs dédié aux observateurs réalistes.

— C'est une étude intéressante et bien présentée que la brochure : *Travaux d'art exécutés à l'abbaye de Notre-Dame de Silly-en-Gouffern, aux* XVI*e et* XVII*e siècles*, par M. de Vesly (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 16 p., avec une photogravure. Extrait de la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*.). Nous y trouvons des détails inédits sur la famille des Restout, alliée à Jouvenet, et notamment sur le moine prémontré qui dirigea la construction et mena à bonne fin la décoration de plusieurs églises appartenant à son ordre. L'auteur met en relief une habitude particulière à cet artiste. Comme à Mondaye, les statues qui décorent les autels de Silly en Gouffern sont en terre cuite peinte. Ce détail est en quelque sorte une marque de fabrique du moine architecte. Un fait tout à l'honneur des habitants de Silly mérite d'autant plus d'être noté qu'il est plus rare. M. de Vesly signale le zèle qu'apporta la municipalité de cette commune à réparer, en 1807, les dégâts survenus par suite de la chute du clocher de l'église de Silly, et surtout le soin que l'on eut de préserver l'œuvre de Jacques Restout de toute injure nouvelle.

— La *Notice sur Pierre des Aubeaux, imagier rouennais du* XVI*e siècle*, par le même auteur (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 15 p., avec 4 photograv.), n'est pas moins intelligemment composée. Peut-être, cependant, aurait-on le droit de demander un peu plus de preuves à l'endroit de l'origine prétendue flamande du sculpteur rouennais. Le seul argument invoqué est son nom « des Aubeaux » et la similitude de ce vocable avec celui qui désigne une commune des environs de Lille ; mais il ne faut pas oublier que ce mot n'est pas particulier à la Flandre. On pourrait aussi trouver un peu hasardée l'attribution de la « Dormition de la Vierge » de l'église de Fécamp, au sculpteur qui nous occupe. Il est vrai que M. de Vesly ne présente ses conjectures que sous réserves.

— Nous aimons moins une autre brochure du même M. de Vesly : *Légendes et vieilles Coutumes* (Rouen, Gy, in-12 de 16 p.) et le ton un peu moqueur avec lequel il est parlé de quelques pratiques superstitieuses en usage dans la Haute Normandie que l'auteur considère comme un reste des antiques traditions païennes. Admettons cette opinion pour l'aspersion par le sang d'un coq d'une maison nouvellement bâtie. Nous reconnaissons aussi que les trouvailles d'une hache de l'âge de la pierre polie et d'un phallus, anciennement déposés sous les seuils de vieilles maisons méritent d'être signalées. Quant à la dévotion à saint Onuphre, et à l'eau bénite jetée sur les maisons d'un bourg à certaines fêtes, nous nous demandons sur quoi l'auteur se base pour rappeler à ce propos les fêtes solsticiales et la coutume païenne de l'eau lustrale ?

— M. l'abbé Cosson, vicaire à Saint-Hilaire, vient de publier l'*Histoire populaire de Saint-Hilaire-du-Harcouët* (*Manche*) (Saint-Hilaire, imp. Levannier, in-8 de 350 p.). Populaire, cette monographie paroissiale l'est éminemment par le récit clair et sans surcharge des événements anciens, par la part prépondérante faite à la période moderne, par l'heureux parallèle ménagé, tout le long du récit, entre les événements civils et les faits religieux, par les nombreux portraits vivement esquissés, enfin par le style souple, coloré, incisif quelquefois, spirituel toujours, qui soutient l'intérêt du lecteur pendant plus de trente chapitres.

PROVENCE. — M. Henry de Gérin-Ricard continue ses études sur les Bouches-du-Rhône et décrit minutieusement deux *Plats d'argent contremarqués à l'époque mérovingienne, trouvés à Valdonne* (Paris, in-8 de 8 p. avec 1 pl. ; extrait du *Bulletin archéologique*). Ces deux objets, que M. de Gérin a

eu la bonne fortune de recueillir et d'examiner au passage, sont aujourd'hui dans une collection béarnaise; ils ont été trouvés au centre même du champ d'études de l'auteur qui a relevé sur l'une d'elles une effigie identique à celle figurant sur les monnaies mérovingiennes.

— Le même auteur publie également deux monographies de communes faisant suite à celles déjà parues : *Saint-Savournin et la Bourine (archéologie et histoire)* (Marseille, *Revue historique de Provence*, in-8 de 32 p.). Tel est le titre de ce nouveau travail s'appliquant à deux localités du canton de Roquevaire, dont l'une, Saint-Savournin, remonte à une époque reculée. M. de Gérin, qui connaît à merveille la contrée, a relevé les moindres vestiges archéologiques, recueilli toutes les inscriptions dont il donne le texte critique. La partie historique, faite surtout d'après les archives communales, et, en particulier, les registres de catholicité, est remplie de détails sur la vie rurale ; elle montre le seigneur et sa femme entretenant des rapports cordiaux avec les habitants dont ils tenaient fréquemment les enfants sur les fonts baptismaux. Nous souhaitons vivement la continuation de ces utiles et intéressantes études fort appréciées des érudits provençaux.

— M. Robert Reboul est le grand biographe provençal; il possède sur les personnages notables de sa province des quantités de renseignements, de très nombreux dossiers dont il publie le contenu un peu partout, mais partout avec un égal souci d'exactitude. Il a voulu consacrer une brochure spéciale à son canton natal : *Canton de la Roquebrussanne (Var). Ses illustrations et notabilités* (Néoules, (Var), in-8 de 94 p.). Dans cette brochure, aux pages très remplies, se trouvent rangées par ordre alphabétique de nombreuses notices biographiques, dont quelques-unes s'appliquent à des personnages d'une incontestable notoriété, tels que Mgr Jauffret, évêque de Metz sous Napoléon Ier, auteur de nombreux ouvrages; le Dr Reynaud, de l'Académie de médecine, nés tous deux à la Roquebrussanne, etc. Il y a beaucoup à recueillir, au point de vue généalogique, dans les biographies rédigées par M. Reboul qui comprennent, comme il le dit lui-même, les magistrats, les marins, les religieux, les hommes politiques, les excentriques, etc. Les renseignements abondent; ils auraient gagné à être présentés plus en ordre, mais, ce dont on doit louer l'auteur, c'est d'avoir fait preuve d'une absolue impartialité, d'une souriante bonhomie, qui fait désirer vivement le voir étendre son travail à la Provence entière, comme il en a, du reste, le projet.

Alsace-Lorraine. — La treizième année du *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde. Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, forme un beau volume in-8 de 520 p., orné de figures, plans, planches et tableaux (Metz, G. Scriba) et renferme, outre le compte rendu des travaux de la Société en 1901 et la critique d'une quarantaine d'ouvrages, dix-neuf mémoires et communications sur des questions d'histoire, de littérature ou d'archéologie : Numismatique celtique du Rhin et du Danube, par E. Forrer ; — Un Aventurier messin au XVIIIe siècle, Théodore de Neuhoff, roi de Corse, par le R. P. Thiriot, des Frères prêcheurs ; — Chansons en patois lorrain, de Château-Salins, recueillies par M. L. Zeliqson ; — Le Traité du 23 août 1581 entre Charles III de Lorraine et Philippe de Nassau-Saarbrückers, par M. l'abbé Franz Cuny ; — L'Abbaye bénédictine de Saint-Arnould de Metz pendant la première moitié du moyen âge, par M. E. Müsebeck ; — Le Comté de Metz et la vouerie épiscopale du VIIIe au XIVe siècle (suite), par M. l'abbé V. Chatelain ; — Notes sur le château et la fortification de Sarreguemines, par M. Émile Huber ; — Notes biographiques tirées des archives vaticanes sur plusieurs personnages du XIVe siècle (Lupold von

Bebenburg ; Henri de Dissenhofen ; Jean Hocsem de Liége ; Conrad de Gelnhausen ; Clément VII ; Leovold de Northof ; Jean de Lichtemberg ; Guillaume d'Aigrefeuille), par M. H. V. Sauerland ; — Notes sur l'histoire messine au commencement du xve siècle, par M. E. Müsebeck ; — Cimetière de la basse époque mérovingienne à Grand-Moyeuvre, par M. J.-B. Keune ; — Le Briquetage dans la haute vallée de la Seille, par le même ; — Le Musée municipal messin, par le même, etc. Le volume se termine par les tables alphabétique et analytique des treize premiers volumes de cette importante collection.

Espagne. — L'infatigable académicien catalan D. Joaquim Miret y Sans, continuant à exploiter les archives de Barcelone et des environs, vient d'en tirer le sujet d'une solide étude historique sur les vicomtes de Cerdagne, de Conflent et de Bergada (*Los Vescomtes de Cerdanya, Conflent y Bergadá* (Barcelona, imp. Caritat, in-8 de 63 p.). Cette brochure ne manquera pas d'intéresser ceux qui s'adonnent à l'histoire provençale.

— Signalons également un discours d'inauguration des cours de l'Université de Saragosse, par D. Esteban Melón è Ibarra (*Discurso leido en la Universidad de Zaragoza* (Zaragoza, viuda de Ariño, in-8 de 81 p.), où le savant professeur résume l'histoire des croisades avec les résultats produits par ces grandes expéditions.

Italie. — *Dante et la France, à propos d'un livre récent*, par M. l'abbé Th. Delmont (Arras et Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 35 p. (Extrait de la *Revue de Lille*, août 1901). Cette étude, écrite à l'occasion de la traduction en vers français de la *Divine Comédie* par M. Amédée de Margerie, se compose de deux parties à peu près égales. La première, où sont relevés les jugements de quelques grands écrivains français sur Dante, contient surtout une analyse de la remarquable publication (traduction et études annexes) de M. de Margerie ; la seconde est le développement de cette idée (p. 15), que : si « Dante est profondément antifrançais, toutefois il faut distinguer ici la France politique et la France savante et littéraire. Si le grand Florentin déteste la première par ressentiment patriotique, il rend à la seconde des hommages précieux à recueillir pour l'honneur de notre littérature nationale. » L'auteur ne semble pas suffisamment au courant des résultats de la critique dantesque contemporaine ; on pourrait aisément signaler dans son travail, d'ailleurs intéressant, des assertions contestables ou même erronées. Il n'est pas aussi certain que paraît le croire M. l'abbé Delmont, que la panthère (?) du premier chant de l'*Enfer* représente Florence ; ni que Dante ait eu pour maître, au sens littéral, Brunetto Latino ; ni surtout qu'il ait assisté, à Paris, aux leçons de Siger de Brabant (mort entre 1277 et 1284).

— Dans le tome XVI des *Atti e memorie della Società istriana di archeologia e storia patria*, le P. Hipp. Delehaye, bollandiste, a écrit un intéressant chapitre sur les saints de l'Istrie et de la Dalmatie.

— Le tome VII (2e série) des *Miscellanea di storia veneta*, paru en 1901, contient une importante communication de Arturo Segre sur Emmanuel-Philibert et ses relations avec la république de Venise (1545-1580).

Asie. — L'École française d'Extrême-Orient, fondée en 1898 à Saïgon, a déjà affirmé son existence par la création d'un musée, d'une bibliothèque, de missions à l'intérieur du pays pour recueillir des estampages, et la publication d'un Bulletin (1901) dont les premières livraisons contiennent : *La Religion des Chams d'après les monuments*, par M. L. Finot ; — *Étude sur les Tonkinois*, par M. G. Dumoutier ; — *Croyances et dictons populaires de la vallée*

de Nguon-Son, par le R. P. Cadière ; — *Caractères de l'architecture chame*, par M. H. Parmentier. Le tout accompagné de gravures et de cartes. Signalons aussi la publication par le capitaine E. Lunet de Lajonquière d'un très important *Atlas archéologique de l'Indo-Chine* dont cinq cartes ont déjà paru ; et d'une curieuse *Numismatique annamite*, par le capitaine Lacroix. Tous ces travaux sont marqués au coin d'une très bonne critique et augurent bien de l'avenir de l'École.

ÉTATS-UNIS. — La série de bibliographies publiées sous la direction de M. A. P. C. Griffin par la division bibliographique de la Bibliothèque du Congrès à Washington vient de s'enrichir d'un bon et utile travail sur l'archipel des Samoa et l'île de Guam (*A List of Books-with References to Periodicals-on Samoa and Guam*. Washington, Government Printing Office, in-8 de 54 p.). Conçue sur le même plan que les travaux similaires dont nous avons déjà parlé ici même, cette bibliographie est destinée à rendre les plus grands services à tous ceux que l'étude de la Micronésie intéresse particulièrement, soit au point de vue politique soit au point de vue exclusivement scientifique.

— Les personnes qui s'occupent du classement des bibliothèques étudieront avec intérêt la plaquette dans laquelle la Bibliothèque du Congrès a indiqué le classement désormais adopté par elle dans la classe Z, relatif à la bibliographie et à la bibliothéconomie (*Library of Congress, classification, class Z, Bibliography and Library Science*. Washington, Government Printing Office, Library Division, in-8 de 68 p.). Ce nouveau classement, mis en vigueur à partir du 1er janvier 1902, est exclusivement réservé à la classe Z ; les cadres adoptés par les conservateurs du grand dépôt de Washington sont excellents, et susceptibles, avec quelques modifications, d'être adoptés utilement par les bibliothèques d'autres pays.

— C'est un travail particulièrement développé que l'administrateur de la Bibliothèque du Congrès de Washington, M. Herbert Putnam, a rédigé à la fin de l'année 1901 : (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal Year ending June 30, 1901*. Washington, Government Printing Office, 1901, in-8 de 380 p. avec grav.) On y trouve non seulement l'histoire des progrès réalisés par la Bibliothèque pendant l'année fiscale 1900-1901, la liste des principales acquisitions, etc., mais aussi un véritable guide de la Bibliothèque et les renseignements les plus complets et les plus exacts sur sa constitution, son organisation, l'état présent de ses collections, etc.; tout cela accompagné de jolies gravures. L'Introduction du « Manuel » (ainsi qu'est intitulée cette seconde partie dans le rapport de M. H. Putnam pour l'année 1901), fait de ce volume un travail que conserveront soigneusement et consulteront souvent tous ceux qui s'occupent de bibliothéconomie. — Il est un point dont l'administrateur de la Bibliothèque du Congrès n'a pu dire que quelques mots : nous voulons parler des bâtiments eux-mêmes. A qui veut se rendre un compte exact du luxe avec lequel les Américains ont logé leurs collections de livres à Washington, il convient de signaler le guide publié sous le titre de : *Handbook of the new Library of Congress in Washington* (Boston, Curtis et Cameron, in-8 de 112 p., avec grav.). Ce guide, illustré de nombreuses et excellentes gravures, constitue, au point de vue artistique, le complément du *Manuel* publié par M. H. Putnam, et reprend, en les développant avec ampleur, les quelques renseignements fournis par l'Administrateur de la Bibliothèque (p. 352-335) sur les bâtiments ouverts au public depuis le 1er novembre 1897.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — M. José Maumus, directeur du journal *El*

Nuevo Siglo, a fait paraître deux petites brochures de propagande. L'une est une étude philosophique et économique sur le socialisme : (*El Socialismo destrozado por la Aritmética* (Monte-Caseros, imp. del « Porvenir », in-12 de 97 p.), où est battue en brèche la doctrine commune à toutes les espèces de socialisme. L'autre : *La Impiedad es una enfermedad* (Curuzú Cuatia, imp. del « Sol », in-12 de 67 p.), est une brillante réfutation des principes d'athéisme, d'indifférence en matière religieuse et de toutes les formes d'impiété moderne. On ne saurait trop recommander ces deux petites publications.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *En route pour Sion, ou la Grande Espérance d'Israël et de l'humanité*, par le Dr Rohling ; trad. par E. Rohmer (in-12, Lethielleux). — *La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*, par le T.-R. D.D.J. Gibbons ; trad. par l'abbé A. Saurel (in-8, Retaux). — *Tractatus de Deo uno*. Pars I. *De pertinentibus ad divinam essentiam*, auctore A.-M. Lépicier (in-8, Lethielleux). — *De Pulchritudine divina. Libri tres*, auctore H. Krug (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Catéchisme sans maître*, par l'abbé E. Noisette (in-12, Retaux). — *Manuel du chrétien contenant les Psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ, précédés des exercices du chrétien* (in-32, Desclée, Lefebvre). — *Les Béatitudes de l'Évangile et les Promesses de la démocratie sociale*, par Mgr Schmitz ; trad. par l'abbé L. Collin (in-12, Lethielleux). — *Exercices spirituels et directoire des heures canoniales écrits en espagnol en l'an 1500*, par Dom G. Cisneros ; trad. par l'abbé J. Rousseau (in-12, Retaux). — *La Royauté du cœur, ou la Douceur chrétienne*, par l'abbé L. Lenfant (in-16 carré, Poussielgue). — *La Religion extérieure*, par G. Tyrrell ; trad. par A. Leger (in-12, Lecoffre). — *Qui est l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ ?* par Sir F.-R. Cruise ; trad. par Mlle A. Kennedy (in-12, Retaux). — *La Vraie Croix perdue et retrouvée*, par L. de Combes (in-8, Éditions de « l'Art et l'Autel »). — *Traité théorique et pratique de droit canonique*, par Mgr A. Tilloy (2 vol. in-8, Savaète). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville, t. IV (in-8, Chevalier-Marescq). — *Étude de la législation allemande sur les brevets d'invention*, par J. Bonnet (in-8, Chevalier-Marescq). — *Causeries psychologiques*, par J.-J. Van Biervliet (in-12, Alcan). — *Essais de critique et d'histoire de philosophie*, par S. Karppe (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Benoît de Spinoza*, par P.-L. Couchoud (in-8, Alcan). — *Psychologie de l'éducation*, par le Dr G. Le Bon (in-12, Flammarion). — *De la Formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France*, par M. Dugard (in-12, Colin). — *Les Lois de la population en France*, par G. Cauderlier (in-8 avec album, Guillaumin). — *La Monnaie, le crédit et le change*, par A. Arnauné (in-8, Alcan). — *La Belgique morale et politique (1830-1900)*, par M. Wilmotte (in-12, Colin). — *Les Catholiques belges et la Question ouvrière en Belgique*, par C. Beyaert (in-12, Lethielleux). — *L'Hygiène de l'estomac et la cuisine*, par le Dr J. Le Bêle (in-12, Retaux). — *Les Bases scientifiques de l'éducation physique*, par G. Demenÿ (in-8 cart., Alcan). — *Congrès international de chronométrie de 1900. Comptes rendus des travaux*, par E. Fichot et P. de Vanssay (in-4, Gauthier-Villars). — *Tactique des trois armes*, par le Gal Kessler (in-8, Chapelot). — *Les Bateaux sous-marins et les submersibles*, par R. d'Équevilley (in-12, Gauthier-Villars). — *L'Art et la Médecine*, par le Dr P. Richer (in-4, Gaultier et Magnier). — *Introduction à l'étude de la figure humaine*, par le Dr P. Richer (in-8 cart., Gaultier et Magnier). — *Histoire singulière et véridique de cinq bustes en marbre offerts à la ville de Troyes par Grosley et exécutés par le sculpteur L.-C. Vassé*, par J. Pierre (petit in-8 carré, Champion). — *Le Miroir*

de la vie. Essais sur l'évolution esthétique, par R. de la Sizeranne (in-12, Hachette). — *La Photographie dans la navigation*, par A. Le Mée (in-12, C. Mendel). — *Les Vraies Mélodies grégoriennes*, par A. Dechevrens (3 fasc. in-4, Beauchesne). — *La Chanson de Roland et Récits épiques*, par J. Fabre (in-12, Belin). — *La Naissance, le mariage et le décès, mœurs et coutumes, usages anciens, etc.*, par P. Cuzacq (in-12, Champion). — *Les Animaux dans les proverbes*, par C. Rozan, 1re partie (in-12, Ducrocq). — *Poems, charades, inscriptions of Pope Leo XIII, with english translation and notes*, by H. T. Henry (in-12 cart., New York, « The Dolphin Press »). — *Les Joies de l'heure*, par A. Mérat (in-12, Lemerre). — *Chansons et madrigaux*, par A. Mérat (in-12, Lemerre). — *La Vie déserte*, par J. de Foville (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Ombre des jours*, par la Cte Mathieu de Noailles (in-12, Calmann-Lévy). — *La Vie d'un poète ; essai sur Lenau*, par J. Saly-Stern (in-12, Calmann-Lévy). — *Étude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier*, par A. Lieby (in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Théâtre de Meilhac et Halévy*. T. VII (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Colonel comte de Villebois-Mareuil. L'Héroïsme français au Transvaal*, drame, par Simon, marquis de Beau-Carré (in-8, Savaète). — *Autres temps*, par C. Leroux-Cesbron (in-12, Calmann-Lévy). — *Ce qu'amour veut...*, par A. de Gériolles (in-12, Calmann-Levy). — *Le Roman de sœur Marcela*, par P. Galdos ; trad. par L. de L. (in-12, Calmann-Lévy). — *Porte à porte*, par C.-L. Burnham ; trad. par P. d'Ybardens (in-12, Calmann-Levy). — *Rédemption*, par A. Lichtenberger (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Fils de M. Pommier*, par J. L'Hôpital (in-12, Plon-Nourrit). — *Marinette*, par J. Charlette (in-12, Perrin). — *La Maison vide*, par J. Deuzèle (in-12, Perrin). — *L'Imposteur*, par L. Merrick ; trad. par T. de Wyzewa (in-12, Perrin). — *La Peur de vivre*, par H. Bordeaux (in-12, Fontemoing). — *Ad mortem. Tuccia la courtisane*, par M. Buret (in-12, Éditions du « Carnet »). — *Les Derniers Romains*, par T. J. Choinski ; trad. par C. de Latour (in-12, Éditions du « Carnet »).— *Cette troisième!* par H. Sienkiewicz ; trad. par C. de Latour (in-12, Éditions du « Carnet »). — *Réconciliés. Roman du temps de Napoléon Ier*, par T. Jadwiga (in-12, Éditions du « Carnet »). — *Pour la foi*, trad. de l'anglais par G. du Vallon (in-12, H. Gautier). — *Oiseau sans nid*, par J. de Lacrousille (in-12, H. Gautier). — *La Petite Fille de M. Sauvoy*, par M. d'Hauterive (in-12, H. Gautier). — *Les Dieux d'or. Les Trésors de Panama*, par J. Divat (in-12, Lethielleux). — *Une Famille de brigands en 1793*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Aouïna, la nièce du curé*, par P. Farochon (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Le Grand Mufflo*, par P. L'Ermite (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Et ça...?* par P. L'Ermite (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Lettres du P. Didon à un ami* (in-12, Perrin). — *La Vie et l'Œuvre du troubadour Raimon de Miraval. Étude sur la littérature et la Société méridionales à la veille de la guerre des Albigeois*, par P. Andraud (in-8, Bouillon). — *La Vie littéraire à Dijon au* XVIIIe *siècle*, par l'abbé E. Deberre (in-8, Picard et fils). — *Les Femmes dans l'œuvre de Dante*, par L. Félix-Faure (in-12, Perrin). — *La Haute-Savoie. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue*, par M. Le Roux (in-12 cart., Masson). — *Chinois et Chinoiseries*, par P. Korigan (in-8, Savaète). — *Deux ans chez les anthropophages et les Sultans du Centre africain*, par R. Colrat de Montrozier (in-12, Plon-Nourrit). — *La Terre de feu, d'après le Dr Otto Nordenskjöld*, par C. Rabot (in-16, Hachette). — *Les Phéniciens et l'Odyssée*, par V. Bérard, t. I. (gr. in-8, Colin). — *Annibal dans les Alpes*, par P. Azan (in-8, Picard et fils). — *Histoire universelle. L'Europe*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *L'Église et la Conquête de l'Angleterre. Lanfranc, moine bénédictin, conseiller politique de Guillaume le Conquérant*, par

l'abbé E. Longuemare (petit in-8, Champion). — *Mémoires des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des réformés (1698)*, par J. Lemoine (in-8, Picard et fils). — *Vie de M. J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières*, par l'abbé L. Bertry (in-8, Tulle, imp. Mazeyrie). — *Mémoires d'une sœur de charité*, publiés par Mme Gagne (E. Moreau) (in-12, Perrin). — *La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au* XIXe *siècle*, publiées par le P. J.-B. Piolet. T. IV. *Océanie, Madagascar* (gr. in-8, Colin). — *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par le Cte Baguenault de Puchesse. T. VIII. *1582-1585* (in-4, Leroux). — *Recueil des actes du Comité du salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire*, publiée par F.-A. Aulard. T. XIV (in-8, Leroux). — *Mémoires de Aimée de Coigny* (in-8, Calmann-Lévy). — *Soirées franco-russes*, par A. Savaète, t. I (in-8, Savaète). — *Bonchamps et l'Insurrection vendéenne, 1760-1793*, par R. Blachez (petit in-8, Perrin). — *1793-1805. Projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques*, par E. Desbrière, t. IV (2 vol. in-8, Chapelot). — *Rome, Naples et le Directoire. Armistices et traités, 1796-1797*, par J. du Teil (in-8, Plon-Nourrit). — *Reims en 1814 pendant l'invasion*, par A. Dry (in-8, Plon-Nourrit). — *Souvenirs militaires du général comte de Lorences*, par le baron P. de Bourgoing (in-8, Éditions du « Carnet »). — *La Guerre de 1870-71*. T. VII. *Journée du 6 août. Bataille de Frœschwiller* (in-8, Chapelot). — *Documents relatifs aux états généraux et assemblées réunis sous Philippe le Bel*, par G. Picot (in-4, Leroux). — *Morts et funérailles royales*, par le Vte de Grouchy (in-8, Éditions du « Carnet »). — *Histoire financière de la Législative et de la Convention*, par C. Gomel. T. I. *1792-1793* (in-8, Guillaumin). — *La Société française du* XVIe *siècle au* XXe *siècle*, par V. du Bled, 3e série, XVIIe *siècle* (in-12, Perrin). — *La Désolation dans le sanctuaire*, par Un antisémite de la « Patrie francaise » (in-12, Savaète). — *Le Président Loubet en Russie*, par H. Daragon et E. Demanne (in-12, Daragon). — *Les Finances de la commune de Douai, des origines au* XVe *siècle*, par G. Espinas (in-8, A. Picard et fils). — *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361*, par A. Longnon. T. I. *Les Fiefs* (in-4, Leroux). — *Les Événements militaires en Chine*, par J. Cheminon et G. Fauvel-Gallais (in-8, Chapelot). — *Au Transvaal et dans le Sud-africain avec les attachés militaires*, par R. Raoul-Duval (in-8, Delagrave). — *L'Homme-femme. Mlle Savalette de Lange, 1786-1858*, par G. Moussoir (in-12, Éditions du « Carnet »). — *Les Dernières Années de Chateaubriand (1830-1848)*, par E. Biré (in-8, Garnier). — *Lettres du séminaire, 1838-1846*, par E. Renan (in-8, Calmann-Lévy. — *Le Duc de Broglie, 1821-1901*, par G. Faguiez (in-12, Perrin). — *Drumont*, par L. Fauriette (in-12, Puteaux, Prieur et Dubois. — *Victoria, sa vie, son rôle, son règne. L'Héritage d'Edouard VII*, par A. Chevalley (in-12, Delagrave). — *Mélanges Léonce Couture. Études d'histoire méridionale dédiées à la mémoire de Léonce Couture (1832-1902)* (in-8 carré, Toulouse, Privat). — *Handbuch der Bibliotheks-lehre*, von Dr A. Graesel (in-8, Leipzig, Weber). — *Bibliographie napoléonienne*, par F. Kircheisen (in-8, Chapelot).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *Le Credo expliqué, ou Exposition de la doctrine catholique, d'après les symboles de foi et les constitutions et définitions de l'Église*, par le R. P. DEVINE. Trad. de l'anglais par l'abbé C. MAILLET. Avignon, Aubanel, 1902, in-8 carré de XLVIII-670 p., 6 fr. — 2. *Mystères chrétiens*, par Mgr BONOMELLI, évêque de Crémone. Trad. de l'abbé CH. ARMAND BÉGIN. T. I. Paris, Amat, 1902, in-8 de XLVI-380 p. 3 fr. — 3. *Conférences et discours choisis* de M. le chanoine PENIN, Grenoble, imp. Vallier-Édouard, 1901, in-8 de LII-438 p.

JÉSUS. — MARIE. — 4. *Jésus avec nous et ses adorateurs modèles. Simples entretiens*, par le R. P. PICA. Paris, Casterman, s. d., in-12 de XII-612 p., 4 fr. — 5. *L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus*, par le P. J. VAUDON. 2e éd. Paris, Amat, 1901, in-12 de X-390 p., 3 fr. 50. — 6. *Jésus-Christ et la Femme*, par Cte ERNESTINE DE TRÉMAUDAN. 3e éd. Montligeon, imp. de Notre-Dame, s. d., in-12 de 782 p. — 7. *Vie de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et corédemptrice des hommes*, par le P. H. SAINTRAIN. Paris, Casterman, 1901, in-12 de 412 p., 1 fr. 50. — 8. *La Mère de Dieu et la Mère des hommes, d'après les Pères et la théologie*, par le P. J.-B. TERRIEN. 2e partie. *La Mère des hommes*. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de 612 et 552 p., 8 fr.

SACERDOCE. — COMMUNION. — 9. *Memento de vie sacerdotale, ou Directoire du jeune prêtre au temps présent*, par l'abbé CH. DEMENTHON. Paris, Beauchesne, 1902, in-12 de XXIV-302 p., 2 fr. — 10. *Petit Directoire du prêtre éducateur au sortir du séminaire*, par l'abbé CH. DEMENTHON. 2e éd. Paris, Beauchesne, s. d., in-12 de 120 p., 1 fr. 25. — 11. *Accessus ad altare et recessus seu preces ante et post celebrationem missae*. 4e éd. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1901, in-18 de 194 p., 1 fr. — 12. *La Femme et le Clergé*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1902, in-12 de XXVIII-324 p., 2 fr. 50. — 13. *Avant et après la communion*, par l'abbé P. LEJEUNE. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de XII-396 p., 3 fr. — 14. *Pour ta première communion, mon cher Jacques*. par l'abbé RUSSACQ. Avignon, Aubanel, 1901, in-12 de XIV-144 p., 3 fr. — 15. *Enfants, soyez chrétiens! Première Communion, confirmation, persévérance*, par l'abbé F. PROTOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de XVI-448 p., 3 fr.

SPIRITUALITÉ. — 16. *De Imitatione Christi libri quatuor Sacrae Scripturae concordantia illustrati et parvulo commentario aucti*, auctore G. A. O., presbytero. Parisiis, Desclée, 1902. In-18 de X-416 p., 2 fr. 50. — 17. *Orationes et meditationes de Vita Christi Epilegomenis et apparatu critiquo instructas* (auctore THOMAS A KEMPIS), recognoscebat emendabatque MICHAEL JOSEPHUS POHL. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1902, in-12 de VIII-462 p., 3 fr. 75. — 18. *Méditations sur la Passion et le Sacré-Cœur, à l'usage du clergé et des fidèles*, par Un prêtre de la Congrégation de la Mission. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., in-12 de 468 p., 3 fr. — 19. *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le Dogme, la pratique*, par l'abbé LEJEUNE. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 178 p., 1 fr. 25. — 20. *Lectures spirituelles sur la dévotion à la T. S. Vierge Marie*, par le P. D'ARGENTAN, disposées par P. GOEDERT. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de XXIV-590 p., 3 fr. — 21. *Lectures pieuses sur les fêtes de la T. S. Vierge et de S. Joseph*, par le Vénérable Père DE LA COLOMBIÈRE, disposées par P. GOEDERT. Paris, Lethielleux, 1901, in-18 de XXXII-336 p., 1 fr. — 22. *La Vie du cœur et l'Évangile*, par l'abbé EDELIN. Paris, Bloud, 1902, in-12 carré de 250 p., 2 fr. — 23. *Les Béatitudes de l'Évangile et les Promesses de la démocratie sociale*, par Mgr SCHMITZ. Trad. de l'allemand par l'abbé COLLIN. Paris, Lethielleux, 1902, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 24. *Probation sur la pénitence*, par OLIVIER LEFRANC. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de XII-276 p., 2 fr.

Piété. — Dévotions. — 25. « *Il m'a aimé !* » *Méditations pour le mois du Sacré-Cœur et prières choisies*, par le P. Vermeersch. Tournai, Casterman, s. d., in-18 de 208 p., 0 fr. 75. — 26. *L'Année du Sacré-Cœur. Une pensée par jour*, par l'auteur du *Mois de saint Joseph*. Paris, Lethielleux, 1901, in-18 de 320 p., 1 fr. — 27. *Mois de Marie. Les Vertus de la T. S. Vierge avec des exemples*, par l'abbé Pille. Paris, Lethielleux, 1902, in-12 allongé de viii-216 p., 1 fr. 25. — 28. *L'Enfant de Marie comme il la faut*. Paris et Lyon, Vitte, 1902, in-12 de 424 p., 3 fr. — 29. *Le Livre de mes dimanches*, par l'abbé J. Méritan. Avignon, Aubanel, 1901, in-12 de 190 p., 1 fr. 75. — 30. *Manuel du chrétien contenant les Psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ, précédés des Exercices du chrétien*. Paris, Desclée et Lefebvre, 1902, in-12 de 1234 p., 4 fr. 75. — 31. *Petit Manuel du chrétien, contenant les principaux exercices du chrétien*. 13e éd. Rennes, F. Simon, 1899, in-32 de 260 p., relié toile 0 fr. 30. — 32. *L'Année chrétienne. Conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année*. Paris, Téqui, 1902, in-12 de viii-388 p., 2 fr. 50. — 33. *Les Vacances de la jeunesse chrétienne. Prières, méditations et lectures extraites de saint Alphonse*, par le P. E. Pladys. Paris, Beauchesne, 1901, in-12 de 428 p., 2 fr.

1 à 3. — Enseignement. — Le dogme est la base de tout l'enseignement catholique et l'essence même du dogme est dans ce symbole des apôtres qui est toujours le vrai et le seul authentique résumé de la foi. Ce symbole n'a jamais cessé d'exercer le génie du théologien, la plume de l'écrivain, la parole de l'orateur. Et voici qu'au début du xxe siècle le R. P. Arthur Devine juge encore à propos d'en offrir à ses contemporains un nouveau commentaire sous ce titre : *Le Credo expliqué*. Nous aurons bien garde de l'en blâmer : l'*Exposition de la doctrine catholique* gagne toujours à se renouveler sous une forme ou sous une autre, chacune avec le tempérament et le caractère de son auteur, celle-ci mettant en relief ce que celle-là avait laissée dans l'ombre. S'il s'agissait d'un enseignement imaginé par l'esprit de l'homme, il y aurait quelque danger à le laisser manipuler par qui voudrait et ce serait à courte échéance la contradiction et la confusion. Mais que peut risquer un auteur catholique qui s'impose comme loi absolue l'obligation de rester dans les limites tracées par les symboles de foi, par les constitutions et les définitions de l'Église ? Nous avions déjà du même auteur *les Commandements* et *les Sacrements expliqués*, deux livres que nous avions été heureux de présenter à nos lecteurs : *Le Credo expliqué* complète la trilogie, et nous savons gré à M. l'abbé Maillet d'avoir bien voulu nous le faire connaître. Nous pensons, comme lui, que les lecteurs « trouveront dans le *Credo* cette même sûreté de doctrine, ce même enseignement irréprochable au point de vue théologique auxquels les a habitués le savant passionniste anglais. » Nous devons signaler particulièrement l'ordre méthodique qui règne d'un bout à l'autre de ce livre, aidant la précision et la clarté de l'exposition, qui n'a pas de peine à pénétrer dans l'intelligence et à se fixer dans la mémoire.

— Sous une autre forme, c'est encore le *Credo* que nous explique Mgr l'évêque de Crémone dans ses *Mystères chrétiens* ; il ne prend

pas le symbole article par article, comme s'il s'agissait d'un cours de théologie ; il profite d'une fête importante pour en donner l'intelligence à ses diocésains dans un de ces entretiens où l'on trouve « l'intérêt du langage parlé en même temps que la science d'un traité. » Le livre s'ouvre par un entretien sur les mystères en général, et aussitôt nous voilà lancés en plein dans le mystère de Noël, dont le développement occupe huit entretiens ; viennent ensuite le mystère de la Circoncision et le mystère de l'Épiphanie auxquels dix entretiens sont consacrés. Le genre de Mgr Bonomelli est plutôt populaire, mais dans le meilleur sens du mot : simple et familier sans jamais tomber dans la trivialité. Mgr Bonomelli est pratique, pieux, doctrinal, d'une grande précision théologique, mais en même temps s'ingéniant à nous reposer par quelques traits charmants ; il traite à plusieurs reprises les questions actuelles qui nous touchent autant que les Italiens ; il est l'homme de la confiance en l'avenir ; il se montre à l'occasion très au courant de la science et de la critique contemporaine. Nous empruntons ce jugement de l'auteur des *Mystères chrétiens* à Mgr Sauvé, l'éminent directeur du grand séminaire de Dijon, dont les *Élévations dogmatiques*— que nous annoncions récemment à cette place — disent assez la compétence et l'autorité. Que le traducteur, M. l'abbé Bégin, ne nous fasse pas trop attendre le deuxième volume et ceux qui devront suivre.

— Les *Conférences* de M. le chanoine Penin ont pour objet non pas seulement la foi qu'on pourrait appeler spéculative ou objective, mais bien aussi la foi pratique ou mieux la foi objective : il n'y a pas trop de dix conférences pour exposer les préliminaires de la foi, faire connaître les grandes vérités et les principales vertus, rappeler les bienfaits que nous devons à la foi. C'est le sujet des conférences de la première année ; les neuf conférences de la seconde année traitent du besoin de croire, des causes de l'incrédulité, de la reconquête de la foi. Le volume comprend encore des *Discours choisis* sur l'amour de N.-S. Jésus-Christ, sur la double maternité de Marie, la Passion, les morts ; des allocutions de mariage ; des discours de circonstance et deux éloges funèbres. Sans rien ôter à la valeur de ces discours ou allocutions, il faut constater que la meilleure part du livre est la première, celle qui contient les conférences, et encore celles-ci ne sont-elles que le début d'une œuvre qui devait être celle d'un apologiste. De ces conférences il est vrai de dire que « si métaphysiques qu'elles paraissent au simple énoncé, elles sont au contraire des plus pratiques, mises à la portée de toutes les intelligences... C'est un trésor abondant dont la doctrine est d'autant plus sûre qu'elle est toujours appuyée sur la parole divine des Saintes Écritures et sur des documents de sérieuse importance, des traits, des citations habilement fondues ou amenées dans le contexte lui-même. » Une Introduction de quelques pages initie le lecteur au

plan et à la méthode de l'auteur ; une longue biographie, par laquelle débute le volume, met en pleine lumière le talent, les travaux et les mérites de feu M. le chanoine Penin.

4 à 8. — JÉSUS. — MARIE. — Par son livre : *Jésus avec nous*, le R. P. Pica cherche à nous faire connaître davantage le don que le divin Maître nous a fait de lui-même ; « Jésus avec nous » : c'est l'Eucharistie, et le pieux auteur considère cet auguste sacrement sous toutes ses faces : dans ses figures, dans la préparation, dans la promesse, dans l'institution, dans sa nature, dans les effets heureux qu'il produit ; il est ensuite naturellement amené à parler des dispositions pour recevoir ce sacrement, de l'accueil que Jésus attend de nous, de la fréquente communion. Étendant encore plus ses considérations, il nous montre Jésus comme hôte du tabernacle, ami, bienfaiteur, maître et modèle de l'homme ; enfin il nous offre à contempler les adorateurs de Jésus, nous invitant à suivre leurs exemples : c'est d'abord la mère de Jésus à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire et au Cénacle ; puis ce sont les amis de la première heure : les anges, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, les bergers, les mages, le vieillard Siméon ; viennent alors les amis de la sixième et de la dernière heure : saint Jean, saint Pierre, la pécheresse, Lazare, les saintes femmes, Véronique, Joseph d'Arimathie et Nicodème, enfin les disciples d'Emmaüs. Le R. P. Pica développe ces considérations sous forme, dit-il, « de simples entretiens. » Oui, mais c'est comme ces entretiens de Notre Seigneur avec les diciples d'Emmaüs qui, en entendant parler leur compagnon de route, sentaient leur cœur devenir ardent. Tel sera aussi l'heureux résultat produit par cet excellent livre sur chacun de ses lecteurs.

— L'Eucharistie est une inspiration de l'amour de Jésus pour nous. Le R. P. Vaudon nous offre à contempler et à étudier cet amour dans ce qu'il appelle si justement : *L'Évangile du Sacré-Cœur*. Nous avons déjà parlé de ce livre où l'auteur se plaît à méditer les mystères d'amour du Cœur de Jésus ; puisque la deuxième édition de cette œuvre nous offre une occasion toute naturelle d'y revenir, nous ne demandons pas mieux que de rappeler aux lecteurs ces pages si remplies de doctrine et de piété qui ont contribué à faire mieux connaître le Cœur divin de Jésus et à en faire apprécier davantage tous les bienfaits. Mgr l'archevêque de Bourges, pour les louer, n'a pas cru pouvoir mieux faire qu'en reproduisant le jugement autorisé qu'en portait un maître de la critique, le R. P. Longhaye ; nous en citerons ces quelques mots : « Il faut louer hautement l'évangéliste du Sacré-Cœur de n'avoir ni sacrifié au sentimentalisme vague, ni cherché les aperçus nouveaux et hardis... On sera toujours neuf, on sera beau, on sera utile toutes les fois que l'on fera bien connaître Jésus-Christ, le grand inconnu, toutes les fois que l'on prêchera le Sacré-Cœur d'une manière sensée, exacte, pratique

et haute par le fait même. Autant d'éloges acquis de plein droit au R. P. Vaudon. »

— C'est une préoccupation en quelque sorte personnelle qui a attiré vers le divin Maître Mme la comtesse de Trémaudan ; elle a voulu étudier Jésus dans ses rapports avec les femmes de l'Évangile et elle a groupé ses études ou ses méditations sous ce titre : *Jésus-Christ et la Femme*. Comment s'étonner de la part importante faite à la femme dans l'œuvre évangélique et dans la conquête du monde par le catholicisme, quand on sait que Dieu a tenu à donner son Fils au monde par l'intermédiaire de Marie, devenue ainsi la véritable mère des vivants, à honorer Marie d'une participation manifeste au mystère de la régénération du monde, coopération qui lui valait le titre de « co-rédemptrice » ? On suit volontiers l'auteur à travers cette intéressante galerie de femmes évangéliques qui ont chacune ou un exemple à nous offrir, ou un enseignement à nous donner. « Le grand mérite de cet ouvrage, dit Mgr l'évêque de Quimper, est qu'il retrace avec simplicité, grâce et brièveté les grandes scènes de l'Évangile où la femme est en cause, et qu'il en déduit avec précision et justesse les devoirs pratiques qui s'imposent aujourd'hui plus que jamais aux personnes du sexe qui désirent faire un peu de bien dans l'Église et dans la Société. »

—La femme modèle par excellence est Marie, la nouvelle Ève qui nous a rendu par sa sainteté tout ce que nous avait fait perdre la première Ève par son péché. Étudions la *Vie de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et corédemptrice des hommes*, telle que nous la raconte le P. H. Saintrain. La base du récit est et ne pouvait être que le texte évangélique ; toutefois, comme la parole de l'Évangile est très sobre à l'égard de cette femme incomparable, l'auteur l'a complétée par un choix aussi judicieux que varié des paroles des saints Pères, des docteurs et des ascètes de tous les temps. Il se met en garde contre la tentation de faire parade d'érudition, de s'arrêter à des travaux scientifiques dont personne ne nie l'importance mais dont l'utilité pratique est presque nulle pour la généralité des lecteurs; il les remplace avantageusement «par de larges développements théologiques, par des considérations morales, par des élévations pieuses qui éclairent l'intelligence en échauffant le cœur. » Ajoutons, avec le docte examinateur de l'ouvrage, que « sur ce fond solide, instructif, le P. Saintrain a répandu les belles fleurs de langage qu'un long commerce avec les maîtres de la littérature fait naturellement éclore sous sa plume. » Son mérite principal toutefois est d'avoir glorieusement justifié son titre.

— C'est un vrai et long traité de théologie que le P. Terrien a consacré à l'auguste Vierge Marie sous ce titre : *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*. Nous en avons apprécié la première partie : *La Mère de*

Dieu ; c'est la seconde que nous annonçons aujourd'hui : *La Mère des hommes* ; elle n'occupe pas moins de deux gros volumes auxquels sont venus apporter une large contribution les Pères de l'Église et les théologiens. Ici rien de superficiel ; ce n'est pas œuvre d'imagination, comme il est facile de s'en convaincre par les questions qui y sont traitées : fait et raisons providentielles de la maternité spirituelle de Marie ; bases de cette maternité ; Marie au Calvaire ; promulgation de la maternité de grâce ; Marie dans l'exercice actuel des fonctions de cette maternité ; règne miraculeux de Marie ; excellence et vérité de sa médiation. Et après ces considérations théologiques, voici, à son tour, l'histoire qui vient proclamer l'usage ininterrompu de cette médiation à travers tous les siècles ; l'auteur fait passer sous nos yeux le long cortège de ceux qui se glorifient d'être les enfants de Marie et qui tiennent à en remplir les devoirs : l'Église, d'abord, les anges, tous les membres des congrégations et des confréries établies en son honneur ; il revient alors à l'exposé doctrinal qui semble l'attirer de préférence et il indique les caractères du culte que les enfants de la Vierge doivent à leur Mère, les bienfaits attachés à ce culte et les manifestations multiples par lesquelles les enfants et les serviteurs de la bienheureuse Vierge ont répondu à l'obligation d'honorer leur Mère.

9 à 15.— SACERDOCE.— COMMUNION. — Le *Memento de vie sacerdotale*, par M. l'abbé G. Dementhon, nous paraît réunir toutes les conditions d'un manuel spécial pour les membres du clergé : dans son ensemble il s'inspire des grands ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, notamment du livre assez récent de M. l'abbé Planus et des *Règles de la vie sacerdotale* par Mgr Plantier, évêque de Nîmes : là sont compris les principes généraux qui doivent présider à la conduite du prêtre dans les diverses obligations de son ministère. Cependant, comme chaque période de temps a ses exigences, l'auteur a eu soin de ne rien négliger de ce qui convient au jeune prêtre pour le temps présent ; c'est même cette partie de l'ouvrage qui lui donne son cachet d'opportunité. Mgr l'évêque de Nancy se plaît à le constater : ce *Memento*, qui est un « directoire, » vient à l'heure opportune, à cette heure « où à des désirs ardents, à des initiatives utiles, à des tentatives qu'autorise la prudence et qu'inspire un véritable zèle, se mêlent trop souvent, de nos jours, des innovations dangereuses, des vues trop humaines, des erreurs dont les conséquences peuvent être terribles pour notre Église de France. » Mgr l'évêque de Nancy félicite encore l'auteur de son innovation concernant les indications bibliographiques : malheureusement cette *Petite Bibliothèque* ecclésiastique n'est pas assez complète : à côté du *Moniteur bibliographique*, l'auteur eût bien fait de citer le *Polybiblion*, qui a une étendue autrement importante et jouit d'une autorité bien plus considérable.

— Le *Petit Directoire du prêtre éducateur* s'adresse plus spécialement aux jeunes membres du clergé qui se consacrent à l'enseignement. M. l'abbé Dementhon a voulu faciliter aux jeunes maîtres leur formation professionnelle, en plaçant sous leurs yeux le tableau des devoirs, des qualités et des vertus qui leur sont propres et en excitant en eux la noble ambition d'exceller dans la pratique de leurs délicates fonctions. Mgr l'évêque de Belley, MM. les recteurs de l'Institut catholique de Paris et de Lyon, d'autres notabilités compétentes ont rendu témoignage que le livre répondait fidèlement à l'idéal ou au plan de l'auteur ; ils déclarent « qu'il a su condenser et présenter avec méthode tous les points de vue utiles, en se tenant dans une sage modération, à égale distance de tous les extrêmes. »

— Le petit volume intitulé : *Accessus ad altare et recessus* n'est qu'une simple compilation ou un recueil des prières spéciales que le prêtre peut ou doit réciter, soit avant, soit après le saint Sacrifice de la messe. Ces prières se trouvent dans tous les missels, mais ce gros in-4 n'est pas facile à manier et surtout à transporter : la brochure que nous annonçons a pour but de faciliter au prêtre chez lui, mais particulièrement au dehors, les récitations de ces prières liturgiques.

— Avec M. l'abbé Henry Bolo nous abordons l'examen d'un problème social bien redoutable et où peut être appelée à intervenir l'action du prêtre. Son étude : *La Femme et le Clergé* traite hardiment du féminisme et cherche à établir quel sera le rôle du clergé dans cette œuvre de l'émancipation de la femme. L'auteur, dans une Introduction de bonne et franche allure, expose sans détour et en toute sincérité quel a été son but en écrivant ce livre et dans quels sentiments il traite cette question qui semble s'imposer plus que jamais à l'attention du prêtre. Il fait largement la part des exagérations et ne ménage pas celles qu'il désigne sous le qualificatif « d'insurgées » ; mais il croit être autorisé à se demander si l'Église, qui a tant fait pour la femme, n'est pas appelée à lui valoir encore d'autres privilèges. Le clergé du XIXe siècle ou celui de la génération qui l'a précédé a porté sa sollicitude sur la femme au temps présent, comme saint Jérôme, saint Grégoire, l'avaient fait pour leur époque : les Landriot, les Dupanloup, les Gay, ont aidé de leurs lumières et de leurs encouragements la femme chrétienne qui s'est montrée docile à suivre leurs conseils. Pourquoi le prêtre de notre temps ne consentirait-il pas à se préoccuper de ce que peuvent avoir de légitime les « revendications » de la femme contemporaine, ne serait-ce même que pour contenir ce mouvement dans les limites de la modération et de la sagesse ? Nous n'avons pas à nous prononcer ; qu'on lise le livre de M. l'abbé Bolo : il nous paraît, dans son ensemble, soutenir, par des raisons sérieuses et clairement développées, une thèse qui, ramenée à ses justes proportions, peut amener de bons résultats.

Mais nous ne devons pas oublier qu'en ceci, comme en tout ce qui concerne l'action de l'Église sur les âmes, c'est à l'Église seulement qu'il appartient de dire le dernier mot.

— Préparer les âmes à recevoir leur Dieu et à mettre à profit les bienfaits de la communion, ce sera toujours l'œuvre la plus consolante du prêtre. Aux livres spéciaux, déjà si nombreux, destinés à aider ici le ministère sacerdotal, M. l'abbé Lejeune vient en ajouter un nouveau : *Avant et après la communion*; mais comme celui-ci a son cachet propre, il a aussi l'avantage de trancher sur ses devanciers par une méthode plus sérieuse. « M. Lejeune est de la race de ces écrivains ascétiques qui, fortement nourris de la plus saine théologie, ont conçu la noble ambition d'initier les âmes chrétiennes aux secrets d'une doctrine dont ils ont eux-mêmes consacré la sublimité et la profondeur. » L'examinateur de cette œuvre se plaît à reconnaître son orthodoxie irréprochable, sa limpidité d'exposition, « une aisance d'allure qui dénote la plus complète intelligence du sujet » ; les instructions sont sûres, toutes faites de lumière et remplies d'une chaleur communicative.

— Le livre de M. l'abbé Russacq : *Pour ta première communion, mon cher Jacques*, a une allure plus familière, mais cette forme spéciale n'exclue pas les considérations graves, les conseils sérieux et pratiques. Ce n'est pas une méthode complète pour le grand acte eucharistique ; l'auteur lui-même le reconnaît : « ces pages ne peuvent être que le complément d'une « *Journée du chrétien* » ; elles demandent à être intercalées dans des chapitres qui, d'ordinaire, s'intitulent : humilité, obéissance, politesse, travail... c'est un essai d'application et c'est une énumération de détails. Après un premier chapitre où l'auteur précise le but ou la tâche qu'il se propose, vient la partie principale du livre : l'auteur fait connaître à son jeune disciple ce qui est le mal et quelles en sont les sources ; il lui indique aussitôt le remède ; dans un dernier mot du cœur, il exhorte cette âme à se préparer à faire une bonne retraite et à suivre les conseils qui lui seront donnés.

— *Enfants, soyez chrétiens !* C'est le cri d'une âme vraiment sacerdotale. Mais M. l'abbé Protois ne se borne pas à pousser ce cri ; il veut surtout apprendre à ces enfants ce qu'ils doivent faire pour être chrétiens. Il les prend à l'heure de la préparation à la première communion ; dans un entretien préliminaire, il leur fait entrevoir les bienfaits et les joies du banquet eucharistique ; les six entretiens qui suivent ont pour objet la préparation prochaine, l'origine, la direction et le but de la vie humaine, le péché, les fins dernières, la confession, les trois communions, sujets ordinaires des allocutions d'une retraite ; le septième entretien est consacré à la veille du grand jour et au grand jour lui-même. De la première communion, M. l'abbé Protois accompagne ses enfants à la confirmation ; il a raison de penser qu'on ne soigne pas assez, d'ordi-

naire, la préparation à ce sacrement qui nous donne le Saint-Esprit et nous fait « parfaits chrétiens » ; il consacre donc trois entretiens de sa seconde partie à traiter du mystère de la Sainte Trinité, du Saint-Esprit et de ses dons ; il décrit ensuite et explique les cérémonies de la confirmation, l'oraison dominicale, la salutation angélique et le symbole des apôtres. Après la confirmation, il suit encore ses disciples et s'intéresse à leur sort ; il veut assurer leur persévérance en leur dénonçant les ennemis de leur salut et en leur indiquant les moyens de les vaincre ; son ambition va même jusqu'à vouloir en faire des apôtres à leur tour pour convertir les pécheurs, secourir les pauvres et évangéliser les infidèles.

16 à 24. — Spiritualité. — La nouvelle édition, texte latin, que publie la Société Saint-Jean, de l'admirable livre *De Imitatione Christi* a ceci de spécial que, en dehors du soin typographique dont elle témoigne, elle ajoute au texte les indications de ses concordances avec l'Écriture sainte ; qu'elle précise, dans un chapitre préliminaire, le but de l'œuvre et ses principales divisions, et qu'elle donne, en tête de chaque chapitre le résumé très clair de la doctrine qui y est développée. Ces avantages ne peuvent que recommander spécialement cette édition et permettre au lecteur de profiter amplement de la méditation de la belle doctrine spirituelle que renferme ce livre.

— Du même auteur, le docteur Pohl nous donne une œuvre moins connue, mais tout aussi pleine d'élévation et de piété : *Orationes et meditationes de Vita Christi*. L'éditeur s'est adonné à ce travail avec amour ; il n'a pas reculé devant le labeur ingrat de parcourir les vieux manuscrits et les nombreuses anciennes éditions pour signaler toutes les variantes dont l'œuvre de Thomas à Kempis a été l'objet : il en est résulté une édition dûment corrigée et qui peut défier toute critique. En dehors de cette tâche pour ainsi dire technique et matérielle, il y a surtout à considérer le fond de l'œuvre qui est une série de considérations affectueuses sur les principaux événements de la vie de Jésus : on y reconnaît l'esprit, le cœur et jusqu'à la manière de l'auteur de l'*Imitation*.

— L'auteur des *Méditations sur la Passion et le Sacré-Cœur* se borne à considérer le divin Maître par rapport à ces mystères particuliers. La méthode qu'il suit est celle même de saint Vincent de Paul. Dans le premier point de sa méditation, le sujet est considéré en Dieu ou en Notre-Seigneur ; dans les deux autres points, ce sont deux réflexions simples et pratiques, toujours exactement adaptées au sujet, comprenant ce que la vérité méditée nous enseigne à faire ou à éviter, les motifs qui nous y portent et les moyens à prendre pour cela. Dans la préparation prochaine, la méditation est précédée d'un sommaire destiné à être lu la veille au soir et qui offre comme le résumé succinct

des idées que l'on pourra développer le lendemain, se terminant par une pensée plus saillante qui peut aider à se rappeler fréquemment le long du jour le sujet médité le matin. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, consacrée à la Passion, embrasse tous les vendredis de l'année et tous les jours du Carême ; elle se clôture par les deux fêtes du 3 mai et du 14 septembre que suit un exercice du Chemin de la Croix ; la deuxième partie a trait au Sacré-Cœur et contient douze méditations sur les Promesses du Sacré-Cœur, distribuées entre les douze premiers vendredis du mois.

— C'est encore de *la Dévotion au Sacré-Cœur* que traite M. l'abbé Lejeune. « Ce travail, écrit le cardinal Langénieux, est une étude consciencieuse du sujet au double point de vue du dogme et de la pratique. » Loin de se contenter de notions vagues et flottantes, l'auteur a voulu et a su mettre à la portée de tous les esprits un enseignement qui paraissait réservé au domaine exclusif de la théologie. Et si, d'une part, la doctrine est exacte, d'autre part elle est revêtue d'une forme attrayante.

— Au P. Gœdert, maintenant, de nous faire connaître l'auguste Mère de Dieu. Sous forme de *Lectures spirituelles*, il nous offre onze conférences du P. d'Argentan *sur la dévotion à la très sainte Vierge Marie* : il réserve pour une autre fois les conférences du même auteur sur les grandeurs ou privilèges de Marie. Car c'est une série d'ouvrages de lectures spirituelles que publie le pieux et actif éditeur : il en offre pour toutes les parties de l'année liturgique. Celles-ci sont pour les mois de mai et d'octobre, mois plus particulièrement consacrés à honorer la Mère de Dieu ; en voici les titres principaux : Prédestination de la T. S. Vierge ; saint nom de Marie ; sa virginité ; sa maternité ; de la dévotion à la Sainte Vierge ; la Sainte Vierge, avocate des pécheurs, etc. Il y a sur ces sujets soixante-dix lectures, qui ont l'avantage d'être à la fois assez courtes et assez développées. Le P. Gœdert est de l'avis de S. Bernard : « On ne parlera jamais assez de Marie. » Et il va demander encore sur l'auguste Vierge au Vénérable Père de la Colombière ce que ce pieux serviteur de Marie a écrit *sur les mystères et les fêtes* de la Mère de Dieu, il en fait un petit volume de *Lectures pieuses*. Mais à part le mérite du discernement et du choix dans les emprunts, le P. Gœdert a eu l'heureuse idée de nous donner une biographie de l'auteur, avec qui il nous met en rapport, et de nous indiquer, avec les dispositions pour bien faire une lecture spirituelle, les fruits sérieux que nous pouvons et devons en retirer.

— *La Vie du cœur et l'Évangile* sert à M. l'abbé Edelin à faire comprendre au plus grand nombre d'âmes, qui ne s'en doutent même pas, le but de la vie. Un incident qu'il raconte d'une façon très intéressante lui a révélé comment, pour beaucoup de cœurs, le sens de la vie et de

ses douleurs n'est pas compris ; combien il y a d'âmes hésitantes, de cœurs troublés par leurs épreuves ou inconscients du rôle de leurs tribulations. Et il a entrepris d'éclairer ces âmes, à la lumière de l'Évangile : il leur explique ce que c'est que la vie, le vrai mal, l'œuvre du sacrifice et la détresse du cœur, la splendeur morale ; il leur dit comment Dieu refait le cœur à son image, ce que sont les sacrifiés, ce qu'est l'universel gémissement, ce qu'il y a dans les ténèbres de ce monde, dans les larmes de l'homme, dans les maux de la vie, dans l'abnégation, etc. Et ce ne sont pas seulement des considérations spéculatives ; les traits viennent se joindre aux conseils et leur donnent plus de crédit, plus d'efficacité : *Exempla trahunt.* Ce livre peut faire beaucoup de bien à des âmes pleines d'illusions, ou accablées sous le poids de l'épreuve : il éclaire et fortifie.

— La consolation, la lumière : tels sont aussi les fruits qu'on peut attendre du livre de Mgr Schmitz : *Les Béatitudes de l'Évangile.* Le savant et pieux coadjuteur de Cologne commente, après tant d'autres, les premières paroles du Sermon de la montagne, mais en adaptant ses considérations aux nécessités de l'heure présente. Après avoir été un homme d'œuvre, il reste le conseiller de cette jeunesse qu'il a tant aimée, dont il a connu les aspirations et qu'il a si heureusement dirigée. Il y a intérêt à lire les quelques pages que son intelligent et érudit traducteur consacre à la biographie de feu Mgr Schmitz : à connaître le rôle actif qu'a joué au milieu de ses contemporains l'évêque coadjuteur de Cologne, on soupçonne l'influence qu'il a dû exercer par sa parole et l'on peut se rendre compte du succès de ses livres. Nous n'accepterions peut-être pas toutes ses idées au sujet des promesses de la démocratie sociale, mais nous ne pouvons qu'applaudir à son commentaire spirituel des huit béatitudes : c'est là, et là seulement, que se trouve le vrai code de la démocratie comme le vrai secret du bonheur.

— Ici-bas, cependant, il n'est pas de bonheur absolu : l'épreuve ne manque jamais ou de s'y mêler ou de le suivre. Dans son livre : *Probation sur la pénitence*, le P. Lefranc veut nous apprendre à tirer profit de cette condition inévitable. Après un Avant-propos dû à la plume de l'abbé Joseph Lemann, l'auteur commence par nous donner une juste idée de la pénitence ; il nous montre ensuite la pénitence pratiquée avant Jésus-Christ par les patriarches et les prophètes, depuis Jésus-Christ par le divin Maître lui-même, sa très sainte Mère et tous les saints ; il rappelle les préceptes de la pénitence, tels qu'il les trouve dans l'Évangile, dans l'enseignement des apôtres, dans les lois de l'Église, dans les constitutions des ordres religieux ; il expose les motifs de faire pénitence en indiquant les moyens nombreux de l'exercer ; enfin, il encourage à aimer cette pratique en énumérant les avan-

tages, les joies, les récompenses de la pénitence. Cet enseignement sera compris des âmes qui vivent de la foi et veulent sincèrement assurer leur salut.

25 à 33. — PIÉTÉ. — DÉVOTIONS. — Il nous suffira, pour cette catégorie de livres, d'indiquer, en quelques mots, le plan et la méthode de chacun d'eux. « Il m'a aimé ! » Cette parole rappelle les bienfaits du Cœur de Jésus, et ce sont ces bienfaits que le R. P. Vermeersch nous donne à méditer chaque jour du mois de juin. Le sujet de la méditation est une invocation des litanies nouvelles du Sacré-Cœur ; il y rattache un récit ou une parabole de l'Écriture sainte et, avec ces éléments, il fait une méditation, selon la méthode de saint Ignace ; quand je dis : méditation, c'est plutôt l'énoncé des trois points de la méditation qu'il faudrait dire ; mais la matière abonde et le travail de l'intelligence est facile.

— Dans *l'Année du Sacré-Cœur*, l'auteur nous offre pour chaque jour de l'année une pensée brièvement développée dont il tire un bouquet spirituel, ou une pratique très utile pour la piété ; l'esprit et le cœur sont toujours ainsi unis au Sacré-Cœur et par là se réalise cette parole du divin Maître : *Manete in dilectione mea*. Demeurez dans mon amour.

— Le Mois de Marie ne perd rien de son crédit : le plus ancien de tous, il garde encore tous ses charmes et toutes les sympathies dont il fut entouré dès le début. Le *Mois de Marie*, de M. l'abbé Pille, sera donc encore le bienvenu : il s'attache surtout à louer et à méditer les *Vertus de la Très Sainte Vierge* ; la méthode est celle des *anciens* : une méditation en trois points, un exemple, une résolution, une prière — un exemple surtout, ce qui repose l'esprit et grave mieux la leçon.

— Il est des âmes qui veulent plus particulièrement s'attacher à l'auguste Mère de Dieu. *L'Enfant de Marie*, comme il le faut leur apprendra ce qu'elles doivent accomplir pour plaire davantage à celle qui est aussi leur Mère. L'auteur dédie son livre à N.-D. de Fourvières ; puis, dans une Introduction, il indique toutes les conditions requises pour une congrégation de la Sainte Vierge. L'ouvrage se divise en huit parties renfermant tout ce qui convient : 1° à la journée chrétienne ; 2° à la semaine ; 3° au mois ; 4° à l'année ; signalant les dangers semés sur la route, donnant des avis particuliers sur la pureté d'intention, les principales dévotions, les indulgences ; reproduisant un grand nombre de formules de prières : la Messe, le Chemin de la Croix, prières au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, etc., il se termine par le nécrologe, [illegible] aux [illegible] et aux receptions. A se conformer à tous ces conseils, une Enfant de Marie sera vraie et sérieusement « comme il le faut ».

[illegible] Nous avons pris un tel goût à [illegible] sur les saints Évangiles

que nous avons éprouve une vive peine quand nous avons reconnu de trop nombreuses lacunes parmi les dimanches annoncés par le titre général du volume. Ce n'est malheureusement que le livre de quelques dimanches : il est vrai que certaines fêtes semblent vouloir essayer de nous dédommager, mais en vain. Comment ne pas regretter ces omissions quand, au témoignage d'un académicien doublé d'un chrétien excellent, M. F. Coppée, on lit « ces pages d'un style si pur, d'une imagination si brillante et qui exhalent un parfum de saine et religieuse poésie ! »

— Le *Manuel du chrétien* s'adresse à tous les fidèles, et il mérite réellement son titre : nous en félicitons vivement l'éditeur qui, sous un format portatif et agréable, a pu grouper les éléments les plus substantiels de la piété : prières ordinaires de la messe, vêpres et complies, saluts, hymnes diverses, oraisons, épîtres et évangiles des dimanches et des fêtes, les psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ.

— *Le Petit Manuel du jeune chrétien* est moins considérable ; il renferme cependant tout ce que peut désirer le jeune chrétien : un catéchisme abrégé ; les prières du matin et du soir, la messe et les vêpres, les prières pour la confession, la communion et la confirmation, les évangiles du dimanche, les saluts, hymnes, proses, psaumes, la messe de mariage, la messe des morts, un règlement de vie, les prières de la recommandation de l'âme, surtout beaucoup de cantiques. Il faut bien que ce petit livre offre de sérieux avantages puisqu'il est très recherché ; il en est à sa treizième édition.

— *L'Année chrétienne* a pour but d'apprendre, spécialement aux femmes du monde, à bien sanctifier l'année. Divisé en quatre parties, ce volume s'occupe d'abord des dispositions générales que doit avoir une âme en vue de sa sanctification : état de grâce, pureté d'intention, pensée de la mort. La deuxième partie s'occupe en détail des diverses occupations de la journée : lever, prière, méditation, toilette, messe, conversations, repas, jeux, lectures, exercices de piété, travail. Dans la troisième partie il s'agit de la sanctification du dimanche, de la fréquentation des sacrements, de l'assistance au sermon, du jeûne. La quatrième partie embrasse des pratiques de piété plus spéciales : la dévotion à la patronne, l'examen particulier, la vertu à pratiquer et le défaut à combattre, la retraite du mois, la préparation à la mort.

— *Les Vacances de la jeunesse chrétienne* s'adressent à une catégorie spéciale de fidèles, bien que très nombreuse, et son objet : la sanctification des vacances, est des plus importants. Les païens eux-mêmes étaient d'avis qu'il fallait exercer une grande sollicitude à l'égard des enfants. L'Église a compris encore mieux ce devoir et voilà pourquoi elle encourage tous les efforts tentés en vue de préserver ces âmes qui lui sont si chères. Un chapitre préliminaire s'occupe de la

préparation aux vacances et d'un règlement de vie ; neuf parties se partagent ensuite tout ce qu'un jeune chrétien doit s'appliquer à faire pour sanctifier ses vacances : méditation courte et pratique pour chaque jour extraite des œuvres de saint Alphonse de Liguori, assistance aux offices, promenades et lectures ; vertus à pratiquer ; visites au saint Sacrement ; réception des sacrements ; dévotions et prières. Il en est temps encore : une grande partie des vacances reste à passer : prenez ce livre, chers amis ; lisez-le attentivement et conformez-vous à sa direction ; vos vacances seront bien réellement, pour votre consolation et pour la joie de vos parents, des vacances dignes de la jeunesse chrétienne.

F. CHAPOT.

POÉSIE

1. *Dernière Gerbe*, par VICTOR HUGO. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-8 de 262 p., 6 fr. — 2. *La Muse parlementaire*, par PETRUS DUREL. Paris, Dujarric, 1902, in-16 de VIII-280 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Amour des bois et des champs*, par ANTONY VALABRÈGUE. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de XXXI-206 p., 3 fr. — 4. *Les Joies de l'heure*, par ALBERT MÉRAT. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de 141 p., 3 fr. — 5. *Chansons et madrigaux*, par le même. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de 88 p., 2 fr. — 6. *L'Ombre des jours*, par Mme la comtesse MATHIEU DE NOAILLES. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 182 p., 3 fr. 50. — 7. *Cantilènes du malheur*, par JEHAN RICTUS. Paris, Sevin et Rey, 1902, in-8 de 30 p. — 8. *L'Enclos fleuri*, par ALFRED COUPEL. Paris, Lecène et Oudin, 1902, in-18 de 118 p., 2 fr. 50. — 9. *Plaisir d'amour*, par THÉODORE MAURER. Paris, Maison des poètes, s. d., in-12 de 182 p., 3 fr. — 10. *Poésies*, par ALPHONSE QUINETTE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 295 p., 3 fr. 50. — 11. *Poésies*, par HÉGYE. Paris, Société d'éditions littéraires, 1902, in-18 de 52 p. — 12. *Blanche d'Arbois*, par MARCO DES CHÊNES. Paris, Stock, 1901, in-16 de 105 p., 2 fr. — 13. *Scène lyrique en l'honnenr d'Auguste Comte*, par JEAN CANORA. Paris, Editions de la *Revue*, 1902, in-12 de 32 p. — 14. *Théâtre* de MEILHAC et HALÉVY. T. VII. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 474 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Tendances de la jeune poésie*, par ARMAND PRAVIEL. Toulouse, Éditions de *l'Ame latine*, 1902, in-8 de 32 p.

1. — Il est regrettable que les éditeurs qui ont recueilli la *Dernière Gerbe* de Victor Hugo n'aient point jugé utile de l'accompagner d'une préface ou de notes. On aimerait à savoir si les poésies ou les fragments que renferme ce volume étaient tous inédits, et à pressentir les raisons en vertu desquelles l'auteur avait laissé dans ses tiroirs telle ou telle de ces pages. Il est vrai que l'explication est facile pour quelques-unes, par exemple pour celle qui est intitulée : *Nos Amusements avec Lamartine, Vigny, les deux Deschamps, Sainte-Beuve et Nodier, vers 1827*. Voici ce morceau dans toute sa splendeur :

> Amis, j'ai vu des morts le festin mémorable,
> Ils parlaient à grand bruit, ils mangeaient du lapin.
> Leur appétit s'aiguise en leur lit de sapin,
> Leur dent s'attaque à tout, aux cuisses, même au râble.
> Mais ils parlaient ! c'était un bruit dans le quartier !
> Hélas ! l'homme qui fait ce malheureux métier,
> De fantôme, vivant, parle peu, mais mort hâble.

Il est évident que ces quelques vers pourraient être datés de Charen-

ton. Ils semblent écrits pour donner raison aux attristants théoriciens qui prétendent que le génie n'est qu'une sorte de folie. Et l'on conçoit que Victor Hugo, se rendant compte qu'il avait poussé à l'excès ses défauts coutumiers dans ces lignes, les ait condamnées aux oubliettes. Mais il est d'autres pièces, dans le même recueil posthume, où se retrouvent la griffe du Maître, le coup d'aile de l'aigle, l'essor d'une imagination splendide, et tout l'art d'un poète qui faisait étinceler les mots et qui jonglait avec les rimes. Ailleurs, je relève des traits d'une délicatesse exquise, à côté d'évocations gigantesques. Victor Hugo avait-il du cœur ? C'est un point qui fut fort contesté. En tout cas, il avait l'air d'en avoir, ce qui est déjà quelque chose, et ce qui explique le culte fidèle que lui vouèrent ses amis et ses disciples. Et également, il avait l'air tout au moins d'avoir le sentiment de la nature, le goût passionné de la vie rustique, du lait pur, des églogues de Virgile, du travail rural. Enfin il avait l'air d'avoir la foi, et il faut espérer pour lui qu'il en avait un peu la réalité. N'a-t-il point écrit : *Ma Fille, va prier*, ce morceau admirable cité tant de fois, et aussi ces strophes qui n'étaient point connues encore, si je ne me trompe, et qui comptent parmi les plus beaux épis de la *Dernière Gerbe* :

Tout est doux et clément ! astres ou feux de pâtres,
Tout ce que nous suivons de nos yeux idolâtres
Tient de Dieu sa clarté.
Il est dans les soleils comme il est dans les roses.
L'atome est plein de gloire, et les plus grandes choses
Sont pleines de bonté.

Ainsi l'étoile d'or, cette splendeur suprême,
Ne se contente pas de faire voir Dieu même
A l'œil du genre humain.
Elle prend en pitié la nacelle qui flotte,
Se fait humble, et d'en haut souriant au pilote
Lui montre son chemin.

N'est-ce pas que Victor Hugo écrivait des vers charmants et puissants tout ensemble, quand il voulait bien être simple, ne pas verser dans l'extraordinaire et dans le charabia, ne point se laisser emporter par son terrible penchant pour le calembour et pour l'antithèse ? Il est vrai que ce penchant même lui a inspiré de belles pages dans le genre de cette description de la guerre, description heurtée, forcée aussi, mais d'un réalisme empoignant :

Le Harz est un pays de frênes et d'érables ;
Nous chassions devant nous un tas de misérables
En guenilles, fuyant à travers les halliers,
Hommes, femmes, enfants. N'ayant pas de souliers,
Nous étions sans pitié pour les pieds nus des autres.
En guerre, on dit : — Chacun ses haillons, vous les vôtres,
Moi les miens. On est peu sensible. On a raison !
Et pour faire la soupe on brûle une maison.
. . . . . .

On n'a pas de scrupule, on n'a pas de colère ;
On sent qu'on est victime, on est des meurtriers ;
On chante, on a la joie étrange des guerriers ;
Et les choses qu'on fait dans le sang et les flammes
Sont illustres ; sinon elles seraient infâmes.

Le fragment qui vient ensuite est une description de ferme, et j'y trouve ce vers, qui à lui seul équivaut à la signature de l'auteur :

Un petit paysan rit sur un grand cheval...

J'ai beaucoup cité, parce qu'il serait oiseux et quelque peu ridicule d'écrire une appréciation littéraire sur Victor Hugo et son œuvre. Pour connaître à fond l'un et l'autre, il faut lire ce dernier volume, où l'immense talent et les énormes faiblesses de l'auteur se retrouvent dans tout leur relief. Il est permis de supposer que ces pages ont été écrites du premier jet. Et celles-là sont toujours les plus intéressantes, ou du moins les plus pittoresques, lorsqu'il s'agit surtout d'un poète doué d'une imagination aussi vaste, disons le mot, aussi effrayante. Je ne puis me défendre d'évoquer ici cette gravure de la *Semaine des familles*, qui fit les délices de ma jeunesse, et qui montrait le Maître, avec le crâne ouvert, d'où s'échappaient des centaines de pygmées en tumulte..... *La Dernière Gerbe*, c'est un peu cela, si l'on donne des pierres précieuses pour têtes à quelques-uns de ces pantins.

2. — Après la *Dernière Gerbe*,... en voici une autre. On ne se doute pas du nombre de nos honorables sénateurs ou députés qui sont en même temps poètes ou tout au moins versificateurs, de ceux surtout qui ont courtisé la Muse dans leur jeunesse avant de s'adonner à la confection de lois généralement liberticides ou incohérentes. C'est un véritable Musée de ces politiciens littérateurs que nous présente M. Petrus Durel, qui semble pénétré à leur égard d'un respect légèrement excessif. Son livre est bien écrit, et offre quelques révélations piquantes. On savait déjà que M. Lockroy fut jadis vaudevilliste, M. Boukay-Couyba chansonnier, que M. Georges Leygues fut édité chez Lemerre et que M. Clovis Hugues a publié par-ci par-là des strophes méridionales. Tous les journaux ont parlé des cantiques de M. Maxime Lecomte, ou de ce *Petit Passereau* que M. Trouillot voudrait bien renier, comme il a renié la foi de sa jeunesse. Mais qui donc aurait pu croire que le citoyen Antide Boyer faisait des vers ? — en langue provençale, il est vrai — et qu'il n'avait pas moins de trente pseudonymes ? M. Barodet, lui, l'homme qui se rendit quasi célèbre en colligeant dans de gros volumes les professions de foi de ses collègues, écrivit en 1852 des *Stances à M. Pendule*, qui auraient pu être signées Delille ou Lefranc de Pompignan. Il invectiva en outre, à l'exemple de Victor Hugo, « Napoléon-le-Petit... » M. Barodet est bien oublié maintenant. Parlons plutôt de M. Joseph Reinach, qui jouit

d'une célébrité fâcheuse, mais incontestable. Il a mis à mal le « cheval noir » du général Boulanger, dans deux pages enflammées où son indignation lui a fait écrire un vers sublime, qui n'a qu'un défaut : c'est qu'il est vraiment un peu long pour un seul vers :

Du coup, le peuple avait donné son cœur à ce Centaure.

A part cette petite faiblesse, les malédictions de M. Joseph Reinach rappellent (d'un peu loin) les *Iambes* d'Auguste Barbier... Il y a lieu de préférer beaucoup les vers de M. Henri Maret, qui aurait pu être un très délicat écrivain. Je citerai de lui ces deux strophes, qui sont vraiment belles :

Je sais, sous la muraille, au fond du cimetière,
Une tombe isolée, où, sous la blanche pierre,
S'épanche le lierre tremblant ;
Nul ne vient visiter la fosse abandonnée,
Et la gerbe de fleurs qu'on y mit s'est fanée
Dans le vase autrefois brillant.

J'aime les oubliés, j'aime les oubliées ;
Des tombes qu'un soupir humain n'a point souillées
Il sort une étrange clarté ;
Et ce cadavre doit avoir une auréole,
Puisque de son trépas si vite on se console,
Puisqu'on ne l'a point regretté.

On le voit, les expressions sont poétiques, le rythme harmonieux, les idées délicates, et j'oserai même dire chrétiennes. Mais il faut que je dise quelques mots de M. Petrus Durel. Donc, il a su grouper d'une façon intéressante et présenter avec charme les productions plus ou moins poétiques de Messieurs les parlementaires. Il a ainsi complété très heureusement l'œuvre du *Journal officiel* et de la presse quotidienne. Après tout, ce qu'il nous montre de nos députés et sénateurs n'est pas parfait, mais c'est encore ce qu'ils font de moins mal. Et l'historien qui, dans l'avenir, voudra connaître ce côté spécial de leur physionomie devra nécessairement consulter le livre de M. Petrus Durel, fruit de recherches patientes autant qu'éclairées.

3. — Les pures traditions du Parnasse revivent dans les vers que M. Antony Valabrègue, connu surtout comme critique d'art, a, en mourant, laissés inédits, et qui ont été publiés par plusieurs amis de l'aimable écrivain. Celui-ci, comme Leconte de Lisle, ou comme M. de Hérédia, est avant tout un coloriste et un musicien, ce qui se comprend de reste, quand on sait qu'il vit le jour en Provence, le pays où les hommes chantent en naissant, telles les cigales. Il est bien heureux que M. Antony Valabrègue n'ait point écouté, dans sa jeunesse, les conseils du néfaste M. Zola, qui l'adjurait de délaisser « cette grande fillette de Muse. » Nous y aurions perdu quelques pages char-

mantes, quelques tableaux qui semblent peints avec du soleil, *la Ferme* par exemple :

Sur le vieux toit de chaume inégal et croulant
D'un bouquet de verdure on la dirait coiffée.
De glycines en fleurs follement attifée,
Elle cache ses murs sous un manteau tremblant....

Tout donne un air joyeux à cette métairie ;
Elle tient aux grands bois et touche à la prairie,
Dans le creux d'une roche elle semble s'asseoir;
Et pour se contempler dans sa grâce pimpante,
Elle a, près du ravin où le sentier serpente,
Un limpide ruisseau qui lui sert de miroir.

A la bonne heure! Voilà des vers, voilà du métier, voilà de l'harmonie! Chez M. Antony Valabrègue, la forme est ainsi, d'ordinaire, presque impeccable, ses poésies sont pleines de vérité, de grâce, de variété, de souplesse. Il est très moderne, mais son modernisme est de bon goût. On devinerait sans doute, si l'on ne le savait déjà, que l'auteur a fréquenté dans les ateliers de Manet et de Fantin. Je voudrais pouvoir citer encore *la Femme qui joue de la flûte* ou *la Canotière*. Mais ces morceaux sont un peu sensuels peut-être, et puis ils sont trop longs.

4 et 5. — Le philosophe qui redoutait si fort « l'homme d'un seul livre » n'aurait certes pas éprouvé la moindre inquiétude si on lui avait présenté M. Albert Mérat, car le très distingué bibliothécaire du Luxembourg a déjà publié une quinzaine de volumes de poésies, et voici qu'il nous en fait encore parvenir deux d'un seul coup, lesquels ne sauraient passer inaperçus. Et il nous promet lui-même qu'il en produira d'autres :

Ami des choses dédaignées,
Au lieu, n'étant pas en prison,
D'apprivoiser des araignées,
Comme le faisait Pélisson,

J'appelle les rythmes que j'aime,
Il en arrive de partout;
Le profit est presque le même,
Mais c'est amusant comme tout.

« Amusant » n'est peut-être pas très exact, si le mot est appliqué au travail de la composition, qui est souvent pénible, même pour un auteur aussi bien doué que M. Albert Mérat. Mais, *après qu'on a fini d'écrire*, quelle satisfaction très douce on éprouve, si l'on constate que l'on a produit quelque chose de vivant, de point banal! Cette volupté, l'auteur des *Joies de l'heure* a dû la ressentir souvent, car il est vraiment poète et artiste, et ce sont des pages charmantes, par exemple, que celles où il évoque les *Chambres anciennes*, les styles des époques disparues :

Délicates choses d'hier,
Aussi douces qu'une caresse...
Du joli temps où l'on mettait
Un joli mot dans un sourire.

Les couleurs du tableau sont nettes, la langue très pure, les rimes faciles et pourtant riches, le rythme harmonieux. Et ce que je dis des *Joies de l'heure* s'applique naturellement aussi au frère jumeau de ce volume : *Chansons et madrigaux*, du moins au point de vue littéraire. Car en ce qui concerne le fond, je pourrais souhaiter à M. Albert Mérat un peu plus d'esprit philosophique, et, disons le mot, d'esprit chrétien. Sans doute, c'est une idée charmante que de consacrer toute une série de sonnets à glorifier, sous ce titre : *Camées parisiens*, les principales actrices de nos grands théâtres, voire même des petits. Mais l'auteur possède assez de talent pour traiter des sujets d'une portée plus vaste à la fois et plus haute. Et la preuve, c'est que lorsqu'il veut donner la note grave, mélancolique, doucement émue, il y réussit fort bien :

Et qu'ai-je fait de mon esprit ?
N'ai-je pas tourné ma pensée,
Plutôt vers la fleur qui sourit
Que vers la cime au ciel dressée ?

Parmi le bruit grave ou moqueur,
Qu'élève la mêlée humaine,
Hélas ! qu'ai-je fait de mon cœur
De mon cœur que tout enfant mène ?

Ces strophes, et tant d'autres que je désirerais citer, montrent avec quelle facilité M. Albert Mérat « tourne le vers. » Je ne veux nullement dire qu'il ne travaille pas, mais l'effort n'est point visible dans son œuvre. On n'y trouve ni inversions forcées, ni rimes invraisemblables, ni métaphores incohérentes. Correct comme on l'était au XVIIe siècle, il sait être gracieux et tendre ainsi qu'au XVIIIe, et par ce que sa poésie a d'humain, par son sentiment très vif de la nature, il est bien de son temps. J'ai lu ses deux petits livres avec plaisir, et je les ai fermés à regret.

6. — Si les heures ont leurs joies, les jours ont leur ombre, qui n'est pas sans douceur. « Il y a, disait Montaigne, du contentement à s'en-jouir en la mélancolie. » Et cela explique le charme pénétrant qui se dégage du volume de Mme la comtesse de Noailles : *L'Ombre des jours*, dont la note est d'ordinaire rêveuse, délicate, doucement émue. L'auteur chante de préférence le rythme berceur des vagues, le silence et la paix des nuits, la tristesse des départs, et — bien prématurément, m'a-t-on-dit, — la fuite de la jeunesse.

Pourtant, tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras,
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras,
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse.

Si j'ai cité ces quatre vers, c'est qu'ils font bien connaître le ton général de l'auteur ; ce n'est point seulement parce qu'ils sont les premiers du livre. Car j'ai lu, croyez-le bien, le volume tout entier.

Je l'ai fait par devoir, je l'ai fait au moins autant par plaisir. Quoi de plus passionnant ici-bas que l'histoire d'une âme, quand cette âme est noble et vibrante, quand cette histoire est écrite en vers colorés et harmonieux ? Au point de vue purement littéraire, il me faudra pourtant adresser quelques critiques à l'auteur de *l'Ombre des jours*. Mme la comtesse de Noailles, qui est, si je ne me trompe, étrangère de naissance, ne recule pas devant des licences poétiques un peu excessives. Elle fait rimer, par exemple, *venait* avec *japonais*, et le *dix-septième siècle* avec des *horizons de seigle !* Et puis, elle ignore sans doute l'interdiction de l'hiatus ; et puis, elle embarrasse ses strophes de toute une pacotille bien archaïque : Pan, l'Hellas printanière, Léandre, la belle Héro, Aphrodite irisée, et *tutti quanti*. Nous ne sommes plus au temps de Boileau et de ses fâcheuses théories sur le merveilleux. Enfin l'auteur emploie des périphrases qui ne sont pas très claires. Dirai-je encore que Mme la comtesse de Noailles multiplie à l'excès les épithètes ?

Allant et venant sur la pente,
Tous ces luisants cailloux roulés,
Font un bruit de petites clés
Sous la molle écume fondante...

Ces légères faiblesses n'empêchent pas que *l'Ombre des jours* ne soit un livre pas banal, qui atteste chez l'écrivain du métier et du travail, et qui laisse espérer de belles œuvres.

7. — Changement de tableau complet ! Il est certain que M. Jehan Rictus se fait de la poésie une conception toute différente de celle qu'en avaient Racine ou Leconte de Lisle, de celle qu'en a Mme de Noailles. Et pourtant, *les Cantilènes du malheur*, avec leurs expressions d'argot, et leurs vers qui ne sont pas des vers, sont pleines d'un charme étrange et incontestable, d'un réalisme saisissant — qui devient de la crudité grossière dans un de ces trois morceaux : *Le Fou volé*. Mais il est impossible de lire sans une émotion intense, angoissante, *la Jasante* (prière) *de la vieille*, cette plainte d'une mère issue du peuple et qui, sur la tombe commune des condamnés, au cimetière d'Ivry, évoque le souvenir de son fils récemment guillotiné. Elle retrace ses incessants cauchemars, ses jours accablés de misère ; elle rappelle l'enfance du mort, l'époque où il était si mignon et si doux :

Et j'en ai-ty passé d'ces nuits
(Toi dans ton p'tit lit endormi)
A coudre auprès de l'abat-jour
Jusqu'à la fin de mon pétrole ! —

Des fois, ça s'tirait en longueur,
Mes pauv' z'yeux flanchaient à la peine ;
Alorss, en bâillant dans ma main,
J'écoutais trotter ton p'tit cœur
Et souffler ta petite haleine.

Et rien qu'ça m'donnait du courage...

La pauvre vieille maman (dont une puissante pointe sèche de Steinlen fait vivre pour nous les traits tourmentés) ne veut pas croire au crime de son « môme », à ce qu'elle appelle « ton histoire » :

C'est pas vrai, n'est-ce pas ? C'est pas vrai
Tout c'qu'on a dit d'toi au procès ?

Su' les journaux c'q'y avait d'écrit
Ça n'était bien sûr qu' des ment'ries ?

Mon p'tit à moi n'a pas été
Si mauvais qu'on l'a raconté...

Évidemment, ce ne sont point là des sujets qu'on traite « pour rire et s'amuser en société. » Mais, une fois admis le genre de M. Jehan Rictus, il faut reconnaître que *la Jasante de la vieille* est un de ses meilleurs morceaux, appelé à quelque succès dans un siècle où l'on à remplacé le culte du beau par celui de l'horrible, et où le *Dictionnaire de la Langue verte* est plus assidûment feuilleté que celui de l'Académie.

8. — Les premiers vers de M. Alfred Coupel ne constituent pas un chef-d'œuvre, mais je suis convaincu que l'auteur nous donnera un jour ou l'autre un livre qui vaudra mieux que du bon ordinaire. Ce poète a des sentiments très vifs ; il connaît l'art de construire une strophe. Son principal défaut, dont sans doute il se corrigera, c'est d'être jeune. De là proviennent, je crois, ses métaphores, d'une hardiesse qui déconcerte ; passe encore qu'il parle de « l'âme blanche des sources », et, ailleurs, des « gazons noirs que fauche le silence. » Mais, dans un sonnet qui ne vaut pas à lui seul un long poème, M. Alfred Coupel nous montre une folle qui se livre à une occupation par trop singulière :

Elle file sans bruit les rayons de la lune.

Ces « rayons de la lune » reviennent dans *l'Enclos fleuri* avec une persistance inquiétante, ainsi que les « sandales de l'aube » et « le mystère des choses.» En outre, comme beaucoup de « jeunes », l'auteur a lu les grands poètes, ce qui est bien ; il les a justement admirés, et il les copie, ce en quoi il a tort, ou du moins il les démarque :

Les vierges ne vont plus par blanches théories,
Porteuses de rameaux et de branches fleuries,
Aux pieds de la déesse *incliner leur fierté.*

Ce dernier vers est certainement une réminiscence, plutôt faible, des *Chats* de Beaudelaire. Par contre, je ne crois pas que l'heureux propriétaire de *l'Enclos fleuri* ait emprunté à quiconque cette strophe étrange :

Le soleil au ciel rajeuni
Vêt l'orgueil de sa pourpre neuve
Et le pont brille aux doigts du fleuve,
Comme une bague de granit.

Un pont qui est une bague, et un fleuve qui a des doigts, voilà une phraséologie que M. Alfred Coupel devra éviter s'il publie un jour ou l'autre un nouveau volume.

9.—*Plaisir d'amour*. Ce titre seul indique suffisamment quel est le sujet des poésies de M. Théodore Maurer... Car ces cent et quelques morcéaux n'ont qu'un sujet : dans des bois où il y a beaucoup de fleurs (l'auteur est très fort en botanique), pas mal de soleil, et un peu de lune, un monsieur se promène avec une demoiselle ; ils se plaisent, et ils se le disent. Comme on le voit, cela n'est pas neuf; mais M. Théodore Maurer connaît à fond son métier de poète, les ressources du rythme et de la rime, si bien qu'il jongle avec les traditions et qu'il s'abandonne à des fantaisies dans ce genre :

Les jasmins, mignonne, auront leurs
Branches blanches encore en fleurs
A ton retour ; pars donc sans pleurs.

Je ne voudrais pas être injuste, et il me faut reconnaître que certaines des piécettes qui composent ce volume respirent une sensibilité délicate : *Pauline*, par exemple, ou : *Le Retour* :

Ma mère, j'aurais dû n'aimer que toi. Ma mère,
Après un si long temps, me voici revenu...
Mon pauvre cœur blessé, le pourras-tu guérir ?
Ma mère, sois-lui douce ; il a failli mourir,
Mais près du tien, ma mère, écoute ! il bat encore.

Ailleurs, on goûte dans les vers de M. Théodore Maurer, toute la poésie des champs et des bois, et çà et là il rappelle M. André Theuriet en ses bons jours. Mais que n'emploie-t-il son réel talent à nous laisser une œuvre ayant une portée philosophique, sociale ou littéraire, au lieu de chanter une vague demoiselle Rose, qui se promène par des sentiers roses (?) avec une toilette de même nuance sans doute ?

10. — Je viens de citer M. André Theuriet. Tout comme le maire-écrivain de Bourg-la-Reine, M. Alphonse Quinette a fait et fait peut-être encore partie de l'honorable armée des fonctionnaires de l'enregistrement, au sujet desquels il nous raconte, en vers, toutes sortes d'histoires qui constitueraient probablement de charmantes nouvelles. Mais il n'a pas la qualité essentielle pour publier des poésies; il n'est point poète, et, si quelque jour il réédite son volume, je lui conseillerai de le récrire en prose. La besogne est d'ailleurs à moitié faite :

A l'angle de la place est une humble demeure
Dont l'huis montre au public un avis l'informant,
Qu'ici, de la huitième à la quatrième heure
Reste ouvert le bureau de l'Enregistrement...
Le receveur, âgé de vingt-deux ans à peine,
Nommé depuis un mois, débute dans l'emploi,
Et, mon Dieu, n'en est pas plus fier, tant il y peine
Souvent à débrouiller le chaos de la Loi.

Ce sympathique et infortuné jeune homme rencontre dans un wagon de chemin de fer la fille de son supérieur hiérarchique, et il finit par l'épouser. Allons, tant mieux ! Je ne voudrais pas accabler M. A. Quinette sous mes critiques, mais il faut bien que je lui reproche encore de nous montrer çà et là des prêtres ou des moines dans des attitudes ridicules. Comme il est mieux inspiré dans deux morceaux où il laisse parler son cœur et peut-être sa foi : *La Veille des vacances* et *la Cloche de ma vieille église !* Ces quelques pages se détachent agréablement sur l'ensemble du volume.

11. — *Poésies !* Voilà une bien mauvaise enseigne, et très propre à mettre du premier coup les acheteurs en fuite. Par contre, le nom de l'auteur sort tout à fait de l'ordinaire : « Hégye » Cela m'a bien l'air d'un pseudonyme, et d'un pseudonyme féminin. Certaines des idées qu'expriment ces vers sont du reste d'une délicatesse toute féminine ; la note générale est chrétienne et la lecture de cette brochurette ne peut qu'élever l'âme. Le poète chante les immortelles espérances, la prière, Jeanne d'Arc, Marie Stuart.... Mais le morceau qui m'a le mieux plu est : *Nuit de Noël,* histoire de deux malheureux égarés dans une forêt :

> Ils tombèrent tous deux, et bientôt, sur leurs corps,
> S'étendit en linceul un lourd manteau de neige,
> Et des anges divins le céleste cortège
> S'en vint chanter sur eux une messe des morts.

A ne considérer que la forme, l'œuvre d'Hégye dénote beaucoup d'inexpérience, et je veux espérer que c'est un livre de jeunesse.

12. — *Blanche d'Arbois*, par M. Marco des Chênes, voilà certes des noms évocateurs d'époques disparues dans les brumes d'un lointain passé ! Effectivement, ce drame se déroule au temps de Charles IX. Et c'est tout ce que j'en puis dire, car à l'intrigue elle-même, je n'ai pas compris grand'chose, et je ne sais si les habitués de l'Ambigu s'y reconnaîtraient, malgré leur entraînement. Il y a pourtant là tout ce qu'il faut pour les satisfaire : un spectre sanglant qui se promène dans le palais du Roi, des gens qui apparaissent, disparaissent, reparaissent, une prisonnière jeune et belle, un captif qui s'échappe, en se faisant passer pour son geôlier, un sorcier qui donne ses consultations, comme il convient, sur le rocher de Trégor, et puis le fugitif de tout à l'heure qui revient, à l'état cette fois de noyé, etc... Je crois bien que cela finit par un mariage entre le pseudo-noyé et la captive jeune et belle. Mais j'avoue que j'ai sauté quelques pages.... Et je suis convaincu que le lecteur m'accordera des circonstances atténuantes.

13. — Voici maintenant une *Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte*, un philosophe qui ne fut pas lyrique le moins du monde. On trouve dans le petit poème de M. Jean Canora tout l'habi-

tuel bric-à-brac des apothéoses officielles : des jeunes filles y célèbrent le penseur, qu'elles ne doivent comprendre qu'à demi ou même au quart, mais à qui elles promettent généreusement l'immortalité ; un autre « penseur », vivant, celui-là, mais anonyme, leur donne la réplique en démarquant Alfred de Musset ; le tout fut représenté, avec la partition de M. Paul Decourty (dont je me garderai de ne rien dire) en la salle de la Société d'horticulture. Ce que je reprocherai surtout à M. Jean Canora c'est d'avoir essayé à son tour d'étouffer « la vieille chanson qui berçait la misère humaine » ; c'est, d'autre part, au point de vue littéraire, d'avoir dépensé de notables efforts et quelque talent pour écrire une « œuvrette » d'un genre faux, et (si l'on me permet cette expression moderniste) terriblement « pompier. »

14. — Je me demande si ce n'est point le résultat d'une erreur qui me fait trouver, parmi les volumes dont je dois rendre compte, le tome VII du *Théâtre* de Meilhac et d'Halévy. Car enfin, dans *le Prince*, *les Brigands*, *la Roussotte*, et même dans *Carmen*, il y a beaucoup plus de prose que de vers. Et puis, quand ces vers-là n'ont plus pour les faire passer la musique de Bizet ou celle d'Offenbach, ils sont vraiment de digestion difficultueuse. Mais je n'ai point à raconter ici les aventures déjà bien anciennes de Don José, de Carmen, de Micaëla, d'Escamillo, de Carmagnola, ou du comte de Gloria-Cassis. Et je me borne à signaler l'apparition de ce volume, dont je ne saurais rien dire qui fût bien nouveau.

15. — Je dois parler en terminant d'une brochure écrite également en prose, mais par un poète, et un poète chrétien. Il s'agit d'une conférence que M. Armand Praviel lut l'an dernier à Toulouse, dans la grande salle de l'hôtel de Clémence Isaure. « A l'heure on l'on refuse à ceux qui portent la robe sacrée le droit de parler et d'enseigner », l'auteur dédie à un prêtre érudit et lettré, notre collaborateur M. l'abbé Maisonneuve, cet opuscule où il a la hardiesse de démontrer que seule l'idée chrétienne pourra régénérer notre jeune littérature, que « l'esthétique catholique est non seulement la mise en œuvre la plus parfaite des énergies humaines, mais encore la divine harmonie qui doit rythmer l'existence entière des individus et des nations. » Nous sommes de tout cœur avec M. Armand Praviel lorsqu'il pourfend les Campistron, les Delille et les Viennet. Mais ne recommence-t-il point là un procès jugé depuis longtemps ? Et d'autre part, on peut lui reprocher de magnifier outre mesure, en terminant, une « ballade mystique » où M. Laurent Taillade copia plus ou moins Villon, sans réussir à l'égaler. Il vaut mieux proposer d'autres modèles aux jeunes poètes, qui ne sont déjà que trop portés à négliger des règles un peu étroites sans doute, mais auxquelles notre littérature a dû des chefs-d'œuvre.

GABRIEL LIMARE.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat*, par le capitaine J. Colin. T. I. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 564 p., 12 fr. — 2. *La Bataille de Jemapes*, par le capitaine C. de la Jonquière. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 254 p., 6 fr. — 3. *Bonaparte en Égypte*, par le capitaine Thurmann. Souvenirs publiés avec Préface et appendices par le comte Fleury. Paris, Émile Paul, 1902, in-12 de viii-300 p., 4 fr. — 4. *Bonaparte en Italie (1796)*, par Félix Bouvier. 2e éd. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Cerf, 1902, in-8 de xii-746 p., 10 fr. — 5. *Campagnes de 1805 en Allemagne*, par P.-C. Alombert et J. Colin. T. II. en 2 parties. Paris, Chapelot, 1902, in-8, Ire partie, 746 p. IIe partie (documents annexes), 152 p. et 4 cartes, 20 fr. — 6. *Aus der Zeit der Noth (1806 bis 1815). Schilderungen zur preussischen Geschichte aus dem brieflichen Nachlasse des* Feldmarschalls Neidhart von Gneisenau, herausgegeben von Albert Pick. Berlin, Mittler, 1900, in-8 de xviii-390-16 p., 8 fr. — 7. *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne, 1808-1809*, par le commandant Balagny. Tome Ier (*Durango, Burgos, Espinosa*). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, in-8 de xiv-484 p., avec 14 cartes, plans et croquis, 12 fr. — 8. *Le Prince Eugène et Murat (1813-1814). Opérations militaires et négociations diplomatiques*, par M.-H. Weil. Paris, Fontemoing, 1902, 3 vol. in-8 de x-492, 606 et 696 p., 30 fr. — 9. *Souvenirs d'un soldat de Napoléon Ier*, par Jean-Pierre de T.-V. Liège, Dessain; Paris, Ve Magnin, 1901, in-8 de 220 p. — 10. *Le Maréchal Moncey, duc de Conegliano (1754-1842)*, par le duc de Conegliano. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de iv-626 p., 7 fr. 50. — 11. *Le Maréchal Ney*, par le comte de la Bédoyère. Paris Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 506 p., avec un portrait et des documents historiques, 7 fr. 50. — 12. *Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin.* I. *Le Régiment de Francfort*, par le capitaine Sauzey, avec une Préface de Henry Houssaye. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de x-118 p., 6 fr. — 13. *Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle*, par Germain Bapst. T. II. *Napoléon III et sa Cour. La Guerre de Crimée*. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de 576 p., 7 fr. 50. — 14. *Souvenirs d'un officier d'état-major*, par le colonel Fix. 2e série (*1870-1894*). Paris, Juven, s. d., in-8 de 308 p., 3 fr. 50. — 15. *Campagne de 1870-71. Souvenirs d'un officier de lanciers*, par le commandant Urdy. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 230 p., 4 fr. — 16. *Souvenirs d'un vieux soldat*, par Stéphen Lefranc. Paris, Haton, s. d., in-8 de viii-272 p., 4 fr. 75. — 17. *Iconobiografia del generalato español*, por D. Adolfo Carrasco y Sayz. Madrid, imp. del Cuerpo de artilleria, 1901, in-8 de xliii-914 p. — 18. *L'Armée à travers les âges. Les Mémoires*. Conférences faites en 1900 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par MM. Sorel, Guiraud, Lehugeur, Coville, Gebhardt, Chuquet, Rambaud et Vandal, 3e série. Paris, Chapelot, 1902, in-12 de 410 p., 3 fr. — 19. *Un Sitio à la Coehoorn. El ataque frustrado contra Bruselas en 1708*, por el coronel D. Joaquin de la Llave y Garcia. Madrid, imp. del *Memorial de ingenieros*, 1902, gr. in-8 de 16 p. — 20. *Magenta. Der Feldzug von 1859 bis zur ersten Entscheidung*, von V. Caemmerer. Berlin, Mittler, 1902, in-8 de vi-216 p., 2 fr. — 21. *La Guerre de 1870-71*, (publiée par la *Revue d'histoire* rédigée à la section historique de l'État-major de l'armée). *Des Origines à la journée du 5 août inclus*. Paris, Chapelot, 1901-1902, 6 fasc. in-8 de 116, 178, 222, 276, 374 et 196 p., 18 fr. 50. — 22. *Histoire de la guerre de 1870-71*, par Pierre Lehautcourt. T. II. *Les Deux Adversaires. Premières Opérations*. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de viii-480 p., 6 fr. — 23. *Bibliothèque de Bibliographies critiques*, publiée par la Société des études historiques. *La Guerre de 1870-71*, par Pierre Lehautcourt. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 28 p., 2 fr. — 24. *Le Ministère de la guerre sous la Commune*, par le général Bourelly. Paris, Combet, s. d., in-12 de viii-244 p., 2 fr. — 25. *Taktische Beispiele aus den Kriegen der neuesten Zeit 1880-1900*, von Kunz. *Erstes Heft : Der serbisch-bulgarische Krieg 1885. Zweites Heft : Der Bürgerkrieg in Chile 1891 ; — Der spanisch-amerikanische Krieg 1898 ; Drittes Heft : Die Feldzüge der Franzosen in Tonkin 1883-1885*. Berlin, Mittler, 1901-1902, in-8 de 140, 140 et 250 p., 20 fr. — 26. *Précis de quelques campagnes contemporaines*. II. *La Guerre sino-japonaise*, par le commandant Bujac. 2e éd. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d.,

in-8 de 328 p., 5 fr. — 27. *Précis de quelques campagnes contemporaines*, par le commandant Bujac. V. *Afrique australe*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 530 p., 5 fr. — 28. *La Guerre sud-africaine*, par le capitaine G. Gilbert. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de xx-608 p., 7 fr. 50. — 29. *La Guerre sud-africaine*, par le capitaine Fournier. I. *Origines du conflit. Campagnes dans le Natal*. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de viii-222-66 p., 6 fr. — 30. *Carnet de campagne du colonel* de Villebois-Mareuil, avec une préface de M. le vicomte E.-M. de Vogüé. Paris, Ollendorf, 1902, in-12 de xii-316 p., 3 fr. 50. — 31. *Tactica de las tres armas*, por el teniente-coronel D. José Villalba Riquelme. Toledo, Menor, 1900, 3 vol. in-8 de 466-v, 266-xlvi et 252-iv p. et un atlas de planches, 21 fr. — 32. *Les Méthodes de guerre actuelle et vers la fin du* xix*e siècle*, par le général Pierron. T. II, en 2 parties. Paris, Chapelot, 1902, 2 vol. in-8 de viii-552 et viii-488 p., 10 fr. — 33. *Bilden wir unsere Infanterie aus zur Schlachteninfanterie?* von Georg Frhr. von der Goltz. Berlin, Mittler, 1902, gr. in-8 de 38 p. — 34. *La Manœuvre sur le panorama pour les petites unités*, par le lieutenant Lefebvre. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 28 p., 1 fr. — 35. *Le Paysage militaire. Emploi du croquis panoramique en campagne et dans les reconnaissances*, par le lieutenant Lefebvre. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 46 p., 1 fr. — 36. *L'État militaire des principales puissances étrangères en 1902*, par le commandant J. Lauth, 8e éd. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de vi-1052 p., 7 fr. 50. — 37. *Sous le Danebrog. Souvenirs de la vie militaire en Danemark (1894-1899)*, par S. A. R. le prince Jean d'Orléans, duc de Guise. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 260 p., 3 fr. 50. — 38. *La Vie militaire à l'étranger. Les Milices françaises et anglaises au Canada, 1627-1900*, par George Tricoche. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 320 p., 5 fr. — 39. *La Réforme de la loi militaire. Service de trois ans, service de deux ans, service d'un an*, par Henry Houssaye. Paris, Chapelot, 1902, in-12 de 48 p., 1 fr. — 40. *Autour de Kita, étude soudanaise*, par le commandant G. Tellier. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 320 p., 5 fr. — 41. *Aide-Mémoire à l'usage des officiers de toutes armes*, par J. Saumur. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d.. in-8 de 412 p., cart., 4 fr.

1. — La section historique de l'État-major de l'armée continue la publication des intéressants documents qu'elle a entrepris de nous donner sur les guerres de la Révolution : elle présente aujourd'hui au public, un premier volume du capitaine Colin sur la *Campagne de 1793 en Alsace et dans la Palatinat* et une relation de *la Bataille de Jemmapes*, par le capitaine de la Jonquière. En ce qui concerne la campagne de 1793, on sait que son originalité réside surtout en ce point qu'elle est le type de la « guerre révolutionnaire » conduite par des généraux comme Carlenc dirigés eux-mêmes par des représentants du peuple du genre de Lacoste ou de Schneider. On trouvera dans la *Campagne de 1793* des documents curieux qui mettent bien en lumière — ce n'est pas une nouveauté — le désordre, le trouble, l'effarement qui régnaient dans ces malheureuses armées du début de la Révolution. On y rencontrera également d'intéressants détails sur la tactique employée à cette époque, sur la valeur individuelle du soldat et des officiers. A vrai dire, nous croyons que l'auteur de la *Campagne de 1793* est dans l'erreur quand il avance qu'au mois d'août 1793 nos « armées étaient convenablement instruites ; qu'elles appliquaient le règlement de 1791 », qu'elles demeuraient « les premières armées manœuvrières que nous eussions possédées depuis Louis XV. » De telles allégations sont en formelle contradiction avec les affirmations des témoins oculaires

les plus autorisés, avec Roguet, avec Gouvion Saint-Cyr, avec Duhesme. Bien risquée également l'assertion suivant laquelle les colonnes d'attaque avaient « à peu près disparu à l'armée du Rhin. » A propos des procédés tactiques appliqués d'une façon générale par les armées du début de la Révolution, il ne faut pas citer Schauenbourg. Schauenbourg est une exception comme Schérer : l'un et l'autre passaient leur temps à édicter des règlements particuliers de manœuvres pour les troupes *sous leurs ordres*, mais ces règlements, absolument proscrits par leurs collègues des armées voisines, n'y étaient jamais appliqués. Dellart, un des meilleurs dresseurs de recrues de la grande Armée, un homme à l'affût de tout ce qui concernait l'école du bataillon, Dellart, dit de Schauenbourg : « les manœuvres dont il est l'auteur nous étaient inconnues. » Il ajoute que le général (Schauenbourg) « s'appesantissait peu sur les manœuvres de l'ordonnance et que les siennes étaient toujours sur le tapis. — Ces formations tactiques étaient donc là une spécialité qui constituait une exception. La *Campagne de 1793* est, à part cela, un livre intéressant : peut-être est-il regrettable que l'on y parle de la « grande figure de Saint-Just : » des appréciations de ce genre n'ont rien à faire dans un ouvrage de vulgarisation et de haut enseignement comme celui-là.

— *La Bataille de Jemapes*, du capitaine de la Jonquière, se lit plus facilement que le précédent volume. Nous avons signalé déjà, à propos de la campagne d'Égypte, la juste mesure que savait garder l'écrivain dans le choix des documents à publier et dans leur liaison entre eux au moyen d'une glose plus ou moins étendue. On retrouvera ces qualités dans le présent volume : le chapitre V, en particulier, sera lu avec un vif intérêt non seulement par les militaires, mais par quiconque veut débrouiller le chaos de nos premières guerres révolutionnaires.

3. — Les Souvenirs du capitaine Thurmann, publiés par le comte Fleury, sous ce titre : *Bonaparte en Égypte*, n'ont pas la prétention de nous apprendre rien d'inédit, et il serait osé de les comparer aux *Mémoires* de Duvernois, aux *Souvenirs* de Villiers du Terrage, à la *Correspondance* de Menou et de Kléber, récemment publiés par M. F. Rousseau. Mais ils contiennent quelques détails curieux et plusieurs anecdotes qui en rendent la lecture agréable et facile. De jolies vignettes de H. Bellanger et de Vernet donnent à ce volume une note artistique rétrospective appréciable.

4. — Nous avons dit, en son temps, tout le bien que nous pensions du *Bonaparte en Italie* (*1796*), de M. Félix Bouvier. L'Académie, en décernant à cet excellent travail le prix Thérouanne, a montré qu'elle en appréciait le sérieux mérite. Rien d'aussi complet n'a paru sur ces célèbres débuts du futur vainqueur d'Austerlitz. A propos de cette

deuxième édition du *Bonaparte en Italie*, il nous reste à formuler un vœu, celui de voir l'auteur donner une suite à ce volume qui nous mène seulement, comme on s'en souvient, à l'entrée dans Milan, le 15 mai.

5. — La *Campagne de 1805 en Allemagne* est encore une publication de la Section historique de l'État-major de l'armée, comme celle dont nous parlions tout à l'heure à propos de la campagne de 1793. Mais, nous sommes, là, loin de la tactique et de la stratégie révolutionnaires, des hésitations, des incertitudes du début. En dix années de luttes incessantes, nos armées ont acquis, à tous les degrés, une expérience et une science incomparables, les élèves sont passés maîtres tout en gardant la vigueur, la jeunesse qui sont généralement exclusives de l'expérience. C'est avec cet outil d'une trempe et d'une solidité rares que Napoléon, empereur depuis un an, c'est-à-dire joignant à l'autorité suprême du généralissime l'omnipotence politique du chef d'État, va frapper ces deux grands coups qui s'appelleront Ulm et Austerlitz. La campagne de 1805 est, sans doute, la plus belle de l'Empire, peut-être la seule qui restera comme un modèle, puisqu'on discute aujourd'hui très sévèrement Marengo et Iéna, et que la manœuvre de Ratisbonne (Landshut), celle que Napoléon appréciait comme sa plus belle conception « appelle une critique sévère,» nous dit M. le général Bonnal, commandant de l'École supérieure de guerre. MM. Alombert et Colin, les auteurs de la nouvelle relation de la campagne de 1805, ont voulu la présenter avec un certain apparat, et les deux volumes (dont un d'annexes) qu'ils nous donnent aujourd'hui, montrent l'importance qu'ils attachent, à juste raison, à mettre bien en lumière les détails multiples de cette mémorable manœuvre. Les deux collaborateurs ont même cru devoir adopter un système d'exposition différent de celui suivi jusqu'ici dans les publications de la section historique : la méthode nouvelle consiste à classer les documents par catégories et à les publier bout à bout sans commentaires, en faisant précéder leur ensemble d'une Introduction résumant le sujet de la catégorie, plus ou moins brièvement suivant leur importance. — Publication extrêmement intéressante et de valeur. Mais, pourquoi les auteurs ont-ils inséré aux Pièces justificatives, au milieu de documents authentiques, deux pages des *Mémoires* du sergent Guillemard, Mémoires apocryphes, sans la moindre valeur, que le général Pelet taxait, en 1826, de roman « où la justice et la vérité sont outragées, » et à propos duquel il disait que « l'Europe était en droit de se moquer de la crédulité française » ?

6.— Gneisenau est une figure très particulière de l'armée prussienne au commencement du XIXe siècle ; elle n'est pas assez connue chez nous, bien qu'elle mérite de l'être, ne serait-ce que pour montrer

combien peut-être grande l'influence d'un seul homme sur la résurrection d'un peuple. Les *Tableaux de l'histoire de Prusse*, que M. Albert Pick vient d'extraire des papiers du célèbre chef d'état-major de Blücher à Waterloo et qu'il publie chez Mittler sous le titre : *Aus der Zeit der Noth, 1806 bis 1815* [Au temps de la détresse (1806-1815)], sont, dans la pléthore de Mémoires sur le premier Empire qui nous étouffe, un des plus intéressants récits qu'il nous ait été donné de parcourir. Intéressant n'est pas assez dire. En effet, ce volume jette sur une quantité de points controversés des guerres napoléoniennes, de 1806 à 1815, une lumière souvent nouvelle, parfois inattendue. Encore que M. Pick donne, ici et là, quelques entorses à la vérité historique en ce qui concerne les Français — tout au moins à ce que nous prétendons être la vérité historique, — son travail est d'une impartialité suffisante pour que sa valeur soit appréciable. Tout ce qui a trait à la célèbre défense de Kolberg, aux relations de Gneisenau avec le vaillant Schill, à la conduite de la Prusse pendant la campagne de Russie, à la campagne de 1813 et à la bataille de Leipzig, enfin aux campagnes de 1814 et de 1815, fourmillent de détails curieux, qui auront pour la plupart des lecteurs français l'attrait de la nouveauté. — Nous souhaitons qu'une bonne traduction vulgarise prochainement cette publication : elle mérite d'être connue et lue en France.

7. — La guerre d'Espagne (1808), est demeurée, au point de vue politique, une bien vilaine et fâcheuse entreprise : elle a été à la fois un crime et une faute. Sous le rapport militaire, elle nous a donné peu de gloire ; elle nous a coûté des milliers d'hommes ; elle a été la source, également, de rivalités et de jalousies qui ont montré combien, chez la plupart des grands chefs de cette époque, le caractère était peu à hauteur du talent. En ce qui concerne les enseignements à en tirer pour la conduite de la guerre en général, seules les opérations dirigées par l'Empereur en personne, en 1808, présentent de l'intérêt, et cette manière de voir, qui est celle de la majorité des militaires, a été adoptée par M. le commandant Balagny, dans un travail dont le premier volume vient de paraître et qu'il consacre uniquement à la *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*. L'honorable écrivain a suivi une méthode très judicieuse d'exposition : il ne s'est pas borné à faire défiler sous nos yeux une longue suite de documents ; il a pris la peine de partager ces documents en séries et les a fait précéder d'un résumé généralement clair et substantiel.

8. — Comme le dit très judicieusement M. Weil, les opérations des armées françaises en Italie, en 1813 et 1814, sont peu connues. Méritent-elles de l'être ? Telle est la question. Au point de vue purement militaire, il serait difficile de vouloir répondre par l'affirmative. Sous le rapport politique, au contraire, il est certain qu'il y a là une page

piquante de notre histoire, de l'histoire de la chute de l'Empire. Or, comme rien de ce qui peut mettre en lumière les causes de cette éclatante catastrophe ne saurait demeurer indifférent, nous croyons que la nouvelle publication de M. H. Weil : *Le Prince Eugène et Murat (1813-1814)* sera accueillie du monde érudit non sans faveur. Le prince Eugène et Murat ! quelle antithèse dans ces deux noms ! A part la bravoure, le courage du champ de bataille qui, sans doute, étaient égaux chez ces deux hommes, on peut dire qu'il n'y avait entre eux rien de semblable, rien qui admît la moindre comparaison, et comme on les verra ici côte à côte, on pourra les comparer. L'ouvrage de M. H. Weil doit avoir quatre volumes : les trois premiers, les seuls parus jusqu'ici, sont écrits avec la conscience, la connaissance du sujet, l'abondance de sources qu'on trouve dans les travaux de cet auteur. Quand nous dirons qu'en dix années de recherches, il a compulsé, sans compter les archives de France, celles du *Record-Office*, du *K. und K. Kriegs-Archiv*, du *Hand, Hoff und Staat Archiv* de Vienne, les papiers de l'Ambroisienne, des archives royales de Milan, Venise, Parme, Reggio, etc., etc., et de nombreuses collections particulières, nous aurons montré assez la valeur documentaire de cette publication.

9. — Les *Souvenirs d'un soldat de Napoléon*, publiés par Jean-Pierre de T. V., sont une relation sans prétention, comme peut en écrire un soldat qui n'a d'autre but, en prenant la plume, que de retracer ses impressions au régiment, en garnison, en route, en campagne. Ainsi envisagés, les Souvenirs de Jean-Pierre de T. V. sont une bonne contribution à l'histoire du soldat sous le premier Empire : on les lira avec intérêt par cette raison qu'ils sont modestes, qu'ils respirent la bonne foi et que l'auteur, en esprit sensé, ne s'y livre à aucune considération stratégique ou tactique.

10 et 11. — Les deux volumes parus chez Calmann Lévy, l'un sous la signature du duc de Conegliano, l'autre sous celle du comte de la Bédoyère, sont consacrés, le premier au *Maréchal Moncey*, le second au *Maréchal Ney*. Le travail du duc de Conegliano est une sorte de biographie établie à l'aide de documents juxtaposés, lettres adressées au maréchal Moncey, ordres de service, notes diverses, reliés entre eux par fil conducteur peut-être trop ténu. Il n'est pas toujours facile de suivre la carrière de l'ancien commandant de la gendarmerie impériale, au milieu de cette correspondance variée. — Quant au volume consacré au maréchal Ney, ce n'est point une biographie, comme son titre semblerait l'indiquer, mais un recueil de pièces diverses concernant le maréchal et se rapportant surtout au célèbre procès de 1815. Le comte de la Bédoyère, qui nous donne les pièces déjà connues de cet événement juridique retentissant, y a joint différentes citations tirées des Mémoires de Mme Campan, de la bro-

chure publiée en 1818, par M. Gamot, beau-frère du maréchal (réfutation de Gourgaud), des lettres de la reine Hortense et de Napoléon III à la maréchale Ney, enfin une centaine de pages de notes et souvenirs inédits du général Béchet.

12. — Sous le titre : *Les Allemands sous les aigles françaises. Le Régiment de Francfort*, M. le capitaine Sauzey nous offre l'intéressante monographie d'un régiment allemand au service de Napoléon, d'un de ces corps étrangers que comptèrent en si grand nombre nos armées de 1804 à 1814, contingents incertains, alliés malgré eux, que nos premiers revers devaient disperser avec une facilité malheureusement trop compréhensible. L'écrivain eût gagné, ce semble, à remplacer par des détails plus particuliers à son sujet, détails d'organisation, de vie, de régime intérieurs, de discipline, etc., etc., certains faits de guerre généraux d'une importance médiocre : il eût trouvé facilement ces détails dans Bernays, dans Rigel, dans Krièg v. Hochfelden, qu'il cite d'ailleurs, mais qu'il n'a pas assez mis à contribution. L'ouvrage n'en a pas moins une valeur que nous avons plaisir à signaler.

13. — M. Germain Bapst nous a fait attendre plus que nous n'eussions voulu le deuxième volume de l'étude qu'il a entreprise sur *le Maréchal Canrobert*, et ceux de nos lecteurs qui ont parcouru le premier volume, auront assurément partagé notre impatience. Le tome second de cette publication est consacré aux débuts du second Empire et de la guerre de Crimée. On verra, dans le premier chapitre, comment Canrobert, né fervent royaliste, fut amené peu à peu à accepter près du nouveau Souverain des fonctions qui le liaient irrémédiablement à Bonaparte. Il y a, dans ces pages, sur Napoléon III, sur l'Impératrice, sur l'organisation de la nouvelle Cour plus d'un détail curieux. Toutefois le morceau capital du volume est la guerre de Crimée. Si l'on ne doit pas trouver dans cette relation du mémorable siège de Sébastopol une grande moisson de faits nouveaux, on y rencontre cependant plus d'un passage qui donne la sensation de l'inédit. Nous n'avons pas à signaler plus longuement l'étude de M. G. Bapst, d'une valeur historique trop certaine pour avoir besoin d'être chaudement recommandée ; toutefois, nous demandons au sympathique éditeur pourquoi il attribue à Louis XV (p. 1) un mot célèbre de Louis XIV ? Il y a des citations qui ne tolèrent pas de lapsus.

14. — C'est encore un intéressant volume que nous avons à présenter ici aux lecteurs du *Polybiblion* avec le tome second et dernier des *Souvenirs d'un officier d'état-major*, du colonel Fix. Le sympathique créateur de la *Réunion des officiers* a consacré cette seconde partie de ses Mémoires au récit de la campagne de 1870 (qu'il fit à Metz, à l'état-major de l'armée du Rhin), aux évènements qui suivirent immédiatement la guerre, spécialement à l'histoire de ce mouvement intensif

vers le travail et l'étude qui se produisit parmi nos officiers au lendemain de nos désastres. Ce sera le grand honneur du colonel Fix d'avoir dirigé ce mouvement, de lui avoir permis de se développer, de s'étendre, de produire les fruits que nous lui voyons donner aujourd'hui. Travailleur consciencieux et fécond, esprit très fin, d'un talent d'observation à la fois profond et perspicace, l'auteur des *Souvenirs d'un officier d'état-major* ne pouvait manquer d'écrire un livre attachant. Nous avons dit, il y a deux ans, combien nous avait plu le premier volume ; nous pouvons ajouter que le nouveau venu a tous les mérites de son aîné. Les *Souvenirs* du colonel Fix constituent une excellente contribution à l'histoire du second Empire, spécialement de l'armée à cette époque.

15. — Les *Souvenirs d'un officier de lanciers*, de M. le commandant Urdy, n'ont pas la couleur humoristique des précédents : ils ont une note plus technique et sont surtout consacrés à la guerre de 1870. Cette campagne, l'honorable écrivain l'a faite tout entière, à l'armée du Rhin, du 20 juillet au 3 août 1870, à l'armée de Châlons ensuite, jusques à Sedan inclus, enfin aux deux armées de la Loire jusques après la bataille du Mans et la retraite de Laval. Il a donc nécessairement beaucoup vu, et comme il paraît avoir beaucoup retenu, comme il sait d'ailleurs exprimer avec chaleur et netteté le fruit de ses observations, son livre est intéressant et d'une lecture facile.

16.— Les *Souvenirs d'un vieux soldat*, publiés par M. Stephen Lefranc, sont d'un autre genre que les deux précédents volumes. Livre d'enseignement, d'éducation, dans lequel l'écrivain, sous la forme humoristique d'un soldat racontant sa vie, fait un véritable cours de morale, et donne à la jeunesse les plus sages conseils. Mais pourquoi l'auteur contribue-t-il à perpétuer la légende de ce Napoléon Ier *catholique et pratiquant*, qui est si loin d'avoir existé. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui que le rétablissement de la religion catholique en France n'a été de la part de l'Empereur qu'une simple mesure politique : il n'est pas permis, après les publications des lettres inédites de M. Lecestre, de n'être pas fixé sur les sentiments intimes de Napoléon sur le clergé et sur la religion. Présenter un tel homme comme un catholique sincère et comme un esprit religieux est une erreur fâcheuse ; nous la trouvons surtout regrettable dans un ouvrage qui a toutes les qualités de celui de M. Stephen Lefranc.

17. — M. le général D. Adolfo Carrasco y Says, le savant écrivain dont nous parlions naguère aux lecteurs du *Polybiblion*, a eu l'idée de faire le recensement des portraits de tous les hommes de guerre, chefs d'armée, généraux célèbres ou seulement connus dont abondent les musées et palais nationaux d'Espagne. Il les a pour ainsi dire catalogués, et il nous donne, non pas sur le tableau lui-même mais sur les

personnalités que figurent les tableaux, une série de notices d'une valeur historique précieuse. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'érudition immense, à la fois approfondie et infiniment variée qu'exigeait pareille tâche. Toutefois, les mérites du livre ne se bornent point à celui-là, et l'éminent écrivain a complété la tâche qu'il s'était imposée en ajoutant à la première partie de son travail, la description de différentes collections peu connues ou même de galeries qui ne le sont point du tout, sauf d'un très petit nombre de privilégiés, comme celle de feu le général Noguës ou encore celle de l'académicien Rodriguez Villa. Le volume du général Carrasco s'adresse, naturellement, surtout à l'armée et au peuple espagnols; toutefois, nombre de notices consacrées à des personnalités à la fois politiques et militaires, surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, intéresseront les érudits de tous les pays: nous leur signalons cette *Iconobiografia del generalato español* comme digne d'attirer leur attention.

18. — Nous avons parlé déjà, ici même, des conférences faites à Saint-Cyr par des écrivains comme MM. Sorel, Vandal, Chuquet, etc. L'éditeur Chapelot avait pris, il y a deux ans, l'initiative de publier en volume les sujets traités en 1898 et 1899 : il nous donne aujourd'hui les conférences de l'année 1900, consacrées, pour la plupart, aux Mémoires et aux mémorialistes militaires. Collection dont l'ensemble finira par constituer une encyclopédie militaire de haute valeur.

19. — Le nom du colonel du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Garcia est trop connu des lecteurs du *Polybiblion* pour que nous ayons à leur présenter l'écrivain. L'éminent officier vient de publier sous le titre : *Un Sitio à la Coehoorn. El ataque frustrado contra Brusselas en 1708*, une étude sur la tentative de vive force effectuée contre Bruxelles, les 25-28 novembre 1808, tentative qui échoua, et que l'on ne connaît guère que par ce qu'en dit Allent dans son *Histoire du corps du génie*. Le colonel de la Llave qualifie très justement l'entreprise de *siège à la Coehoorn*, indiquant par ces mots la différence des procédés d'attaque entre le système de Vauban, qui attendait tout de la sape, et celui qui attribuait plus d'importance au canon de Coehoorn et aux efforts individuels. Curieux travail où l'auteur s'affirme une fois de plus comme un érudit et un ingénieur militaire distingué.

20. — On a prétendu que, pendant la campagne de 1859 en Italie, le général de Moltke suivait avec une impatiente attention les événements militaires du bassin du Pô, et qu'il se rendit rapidement compte de la faiblesse déployée dans la direction des opérations par notre État-major général. Après la bataille de Magenta, il aurait même, dit-on, laissé échapper cette exclamation : « Allons tout va bien ; nous battrons ces gens-là quand nous voudrons. » Le souvenir de cette boutade malheureusement prophétique, nous revenait à la mémoire en parcou-

rant le volume qu'un écrivain allemand, le lieutenant-général von Caemmerer, vient de consacrer à la première partie de la campagne d'Italie, sous le titre *Magenta. Der Feldzug von 1859 bis zur ersten Entscheidung*. On sait, à cet égard, que de Moltke, étudiant après Willisen et Rustow le plan de campagne des Français, avait conclu que l'empereur Napoléon eût dû songer à obtenir un succès décisif en Lomelline, *avant* de franchir le Tessin. Le général Caemmerer, qui depuis longtemps étudie la question de Magenta, qui dès 1879 la traitait à fond dans une conférence faite au cercle de garnison de Cassel, la reprend aujourd'hui sur des bases nouvelles et la met dans une lumière qui nous paraît définitive. Nous signalons particulièrement ce travail comme une importante contribution à l'histoire militaire du second Empire. Il ne serait pas mauvais que quelque travailleur la vulgarisât chez nous par une traduction.

21. — On s'est demandé longtemps pourquoi notre section historique du ministère de la guerre ne nous donnait point une *Histoire de la guerre de 1870* qui fût la contre-partie du travail diffus publié, il y a quelques années déjà, par le grand état-major allemand. Il y avait, pour expliquer ce retard, bien des raisons. Outre que les documents officiels possédés par le ministère ne sont point aussi nombreux qu'on pourrait le penser, nombre de journaux de marches et d'opérations, ayant été perdus pendant la campagne, il restait la question de personnes, qui exigeait des ménagements, qui imposait certains délais. Trente-deux ans nous séparent aujourd'hui de l'année fatale et la section historique a pensé que le travail différé jusqu'ici pouvait être entrepris sans inconvénient. Six fascicules ont été publiés depuis environ un an, et leur ensemble, qui nous donne un total de 1372 pages in-8, c'est-à-dire la matière de deux forts volumes, nous mène au soir de la journée du 5 août. Les rédacteurs de la relation française ont naturellement l'avantage d'utiliser, en dehors de la rédaction du grand État-major allemand et des documents officiels français qu'ils sont seuls à posséder, tout ce qui a été écrit sur la matière. Or, s'il en faut faire le compte, d'après la *Bibliographie de la guerre de 1870* publiée naguère par le commandant Palat, « tout ce qui a été écrit » dépasse aujourd'hui le chiffre de *huit mille ouvrages*. Ce ne seraient donc point les matériaux qui feraient défaut, et nous pouvons espérer posséder enfin à bref délai une relation définitive, *ne varietur*, de la désastreuse campagne. Il est à penser que la section historique jugera à propos de joindre à son récit une série de cartes sur lesquelles figureront les emplacements des troupes aux divers moments des engagements : de simples tirages à part de notre carte au $\frac{1}{50.000}$ ou au $\frac{1}{80.000}$ sont tout indiqués pour remplir ce but indispensable.

22. — M. Pierre Lehautcourt, qui n'avait point la même raison que

la section historique de différer à nous parler de la *Guerre de 1870*, continue la publication qu'il a entreprise il y a plusieurs années déjà, sur ce passionnant sujet. On sait que l'honorable écrivain a commencé par la fin et qu'après nous avoir raconté les opérations des diverses armées de province, celles du siège de Paris, il nous donne aujourd'hui les origines et les opérations des armées du Rhin et de Sedan. Le tome II que nous avons sous les yeux, porte comme sous-titre : « *Les Deux Adversaires. Premières Opérations* » et contient quatre livres. I. La France. La Nation et l'armée. II. La Concentration française. III. L'Allemagne. IV. Les Premières Opérations. Tous ces sujets sont traités avec la variété d'informations et de sources, la sûreté de jugement que nous avons eu à louer déjà dans M. Pierre Lehautcourt. Les trois premières parties, spécialement, qui appartiennent bien et uniquement à l'auteur et où s'affirme la rectitude de ses appréciations, sont d'un intérêt tout particulier.

23. — M. Lehautcourt connaît à fond son sujet, nous n'avons pas besoin d'y insister ; il était donc tout désigné pour écrire sur la campagne de 1870-71 la notice bibliographique que lui a demandée la *Bibliothèque des Bibliographies critiques* et que la maison Fontemoing publie sous le titre : *La Guerre de 1870-71*. Le choix, parmi les 8,000 ouvrages dont nous parlions tout à l'heure, est généralement judicieux : il suffira aux chercheurs qu'effrayera la bibliographie complète du commandant Palat.

24. — La Commune de 1871, née de nos désastres de 1870, ne fut en somme qu'une mascarade ; malheureusement ce fut une mascarade sanglante, et cet épisode demeurera, pour ce motif, une des pages les plus lamentables de l'Année terrible. M. le général Bourelly essaie de porter aujourd'hui la lumière dans un des rouages de cette organisation boiteuse du 18 mars, un organe qui ne fonctionnait jamais qu'en grinçant ; il étudie *le Ministère de la guerre sous la Commune* et nous montre que ce fut cependant à cette organisation militaire, toute défectueuse qu'elle demeurât, que l'insurrection dut de vivre pendant plus de deux mois. L'éminent écrivain a su mettre en lumière, dans ce sujet tout moderne, les qualités d'érudition, de fine observation, de style que nous avions admirées naguère dans *Fabert*.

25. — Avec les *Taktische Beispiele aus den Kriegen der neuesten Zeit (1880-1900)* « Exemples tactiques tirés des campagnes les plus récentes » du major Kunz, nous abordons l'histoire militaire contemporaine étudiée surtout au point de vue didactique, envisagée sous les rapports des enseignements à en tirer. Ces *Taktische Beispiele* remplissent trois fascicules assez volumineux, et sont consacrés : le 1er, à la guerre serbo-bulgare de 1885 ; le 2e, à la guerre civile qui éclata au Chili en 1891 et à la campagne hispano-américaine de 1898 ; le 3e, à notre campagne du

Tonkin en 1883-1885. Les Allemands ont une disposition particulière, un don spécial de pénétration pour dégager, non pas du premier coup d'œil peut-être, mais au bout d'un certain temps, le côté pratique, utilitaire, d'un événement, d'un enseignement, d'une méthode. Ils arrivent toujours à le saisir et savent généralement l'appliquer avec discernement. Leurs traités didactiques, militaires ou non, sont, pour cette raison, la plupart du temps, d'une lecture profitable, encore qu'ils ne soient pas toujours d'une lecture agréable. Cette dernière restriction ne s'applique cependant pas aux trois volumes du major Kunz dont nous venons de donner les titres, et la relation critique de la *Bataille de Slivnitza* en particulier, également la *Guerre civile du Chili* constituent un récit vif, animé, où les remarques judicieuses et les observations rationnelles abondent. Des ouvrages de ce genre où les enseignements éclosent pour ainsi dire eux-mêmes des faits, sans effort, sans que le lecteur s'en aperçoive, demeurent une des lectures les plus utiles qu'on puisse faire. Ces volumes seront certainement feuilletés avec profit par quiconque veut avoir une idée juste du mécanisme des opérations militaires contemporaines.

26. — *La Guerre sino-japonaise*, du commandant Bujac, est une œuvre du même genre que la précédente, avec une note sans doute moins pratique, plus spéculative, mais d'une valeur générale peut-être supérieure. M. Bujac synthétise presque partout où le commandant Kunz analyse, et, en vérité, il nous serait bien difficile de dire de quel côté il y aurait lieu de faire pencher la balance. On se souvient que la guerre sino-japonaise a été pour beaucoup de gens une révélation, qu'elle a montré au Vieux Continent en un point du globe où beaucoup d'entre nous ne soupçonnaient guère son existence, une armée solide, organisée, disciplinée, armée à l'européenne, une armée qui dès aujourd'hui peut aller de pair avec nos armées permanentes les mieux réputées. — A ce point de vue, l'écrasement de la Chine dans une lutte contre le Japon ne pouvait être une question douteuse ; on lira dans l'ouvrage du commandant Bujac les détails de cette guerre inégale, dans laquelle les vainqueurs ont été plus nombreux et plus profonds qu'on ne le supposait au premier abord.

27, 28, 29. — A l'heure où nous écrivons ces lignes, la cause de l'indépendance et de la liberté, que nous espérions encore voir triompher dans l'Afrique australe, quand nous publiions ici même notre dernière revue d'ensemble, cette cause sainte a momentanément succombé. Le vol, la violence, la rapine ont eu raison de la probité, de l'honnêteté, du désintéressement. Ce serait à désespérer du droit et de la civilisation si en nous inclinant devant les décisions de la Providence, nous n'avions la conviction qu'Elle donnera prochainement aux vaillants Burghers de l'Afrique australe les compensations qu'ils méritent. Quoi qu'il en

soit de ce que réserve l'avenir à cet égard, l'heure est venue où nous allons enfin savoir la vérité, connaître tous les détails de cette campagne étonnante, dans laquelle une poignée d'hommes résolus a pu tenir tête trois ans durant à une nation comme l'Angleterre. Jusqu'ici nous n'avons entendu qu'une cloche, nous n'avons perçu qu'un son ; nous n'avons connu de la guerre du Transvaal que ce que les Anglais ont bien voulu nous en dire. Espérons que nous serons, demain, plus franchement, plus authentiquement renseignés. En attendant que les généraux boërs comme Dewet et Botha publient la relation qu'on attend d'eux, nous devons nous contenter d'ouvrages nécessairement incomplets, mais qui n'en ont pas moins leur intérêt et n'en contiennent pas moins de précieux enseignements; nous voulons parler d'études comme : *La Guerre dans l'Afrique australe*, du commandant Bujac, comme *la Guerre sud-africaine*, du regretté capitaine Gilbert, *la Guerre sud-africaine*, du capitaine Fournier. En dépit des difficultés d'information, les auteurs des trois ouvrages dont nous venons d'inscrire les titres sont arrivés à nous présenter un tableau des opérations assez net pour que la lecture en soit bien compréhensible, et même pour que nombre d'enseignements se détachent des événements. La nécessité de l'offensive pour quiconque veut aboutir à des résultats décisifs ; au contraire, la défense passive vouée à un insuccès certain, le peu d'efficacité du tir de l'artillerie sur le champ de bataille, même de l'artillerie de siège contre les places, les effets destructeurs du tir d'infanterie à courte distance, l'inutilité des feux de salve, la nécessité des formations déployées et de l'ordre sur un rang, à intervalles, cent autres conclusions du même genre peuvent être tirées des ouvrages du commandant Bujac, des capitaines Fournier et Gilbert. A un autre point de vue, les études précitées donnent à connaître la mauvaise organisation de l'armée anglaise, la faiblesse technique des officiers, surtout des généraux, la nullité de l'instruction individuelle et permettent de s'expliquer ainsi comment une armée de 300,000 soldats de métier n'a pu réduire en trois ans les dix ou quinze mille Boërs qui tenaient la campagne dans le Transvaal et l'Orange. Nous espérons que MM. Bujac et Fournier nous donneront à bref délai la fin de leur intéressante publication : ils seront désormais en mesure de les grossir de documents contradictoires qui en augmenteront encore la valeur.

30. — Nous aurions pu englober dans le cycle des trois volumes précédents le *Carnet de campagne* du colonel de Villebois-Mareuil ; toutefois la nature très spéciale de ces notes nous a engagé à les présenter à part à nos lecteurs. Les ouvrages dont nous parlions tout à l'heure sont des traités didactiques, écrits d'après des documents plus ou moins authentiques, plus ou moins véridiques. Le *Carnet de campagne* du colonel de Villebois est le testament à la fois d'un soldat, d'un chrétien, d'un

sivement. Le pourront-ils, comme ils le disent et comme ils le pensent? Leurs prévisions à cet égard se vérifieront-elles comme ils l'affirment? Il semble bien difficile de le prédire. A cet égard nous sommes curieux de voir comment un écrivain du mérite de M. Riquelme tranchera la question, quelle sera son opinion dans le litige. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux, c'est que la *Tactica de las tres armas* a une valeur de tout premier ordre, et qu'elle constitue un des meilleurs résumés que nous possédions sur ce sujet complexe. Le général Maillard, l'ancien directeur de l'École supérieure de guerre, l'éminent auteur des *Éléments de la guerre*, l'appréciait d'une façon toute spéciale; et si nous ajoutons que ce travail a été adopté en Espagne pour les écoles militaires du royaume, on demeurera d'accord que peu de livres techniques espagnols sont plus dignes d'être étudiés.

32. — C'est encore un livre de science militaire que le volume du général Pierron : *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle*, dont la maison Chapelot réédite le tome second. Ce volume est consacré, comme on s'en souvient, aux relations du général en chef avec ses lieutenants, c'est-à-dire aux règles de la correspondance officielle, à la préparation et à l'exécution des ordres, aux marches; malheureusement, comme nous le disions naguère, nombre des citations publiées dans les ouvrages du général Pierron perdent toute valeur de ce fait que la source n'est point indiquée ou qu'elle l'est trop vaguement. Qu'est-ce qu'une citation au bas de laquelle nous trouvons comme unique référence : « Un officier prussien, » ou bien : « M. le capitaine prussien Balk, » ou encore : « Un officier bavarois » ? Quelle autorité ont les uns ou les autres pour nous imposer leur manière de voir? Un autre lacune, capitale, est le manque de tables méthodique et alphabétique ; défaut par suite duquel il est à peu près impossible de trouver, dans cet immense amas de documents, celui dont on aurait besoin. Au premier défaut, c'est-à-dire au manque d'indication des sources, seul l'auteur pourrait remédier; il suffirait d'un copiste intelligent pour nous délivrer du second ; l'éditeur décuplerait la valeur de cette publication en écoutant nos désidérata à cet endroit. Espérons qu'il le fera dans l'intérêt des nombreux officiers qui voudraient consulter les ouvrages du général Pierron et qui sont détournés de cette entreprise par les difficultés que nous signalons.

33. — Encore un livre de tactique pure. Il nous vient d'Allemagne, est dû au colonel baron von der Goltz et porte pour titre : *Bilden wir unsere Infanterie aus zur Schlachteninfanterie* ? « Dressons-nous bien notre infanterie pour en faire une infanterie de bataille ? » Nous n'avons pas besoin de dire que von der Goltz, auteur de l'opuscule précité, n'a rien de commun avec l'auteur de *la Nation armée*, de *Rosbach et Iéna* et de différentes autres publications bien connues.

Français. C'est une œuvre vécue, émouvante, touchante souvent, où l'on sent la haine d'un patriote contre l'ennemi d'Azincourt et de Waterloo. — Bien que le colonel de Villebois ait presque toujours écrit sous un pseudonyme, personne n'ignore qu'il fut un lettré de goût et un écrivain de race ; sa dernière œuvre, tracée dans la brousse, sans préparation, à bâtons rompus, entre deux courses à cheval, n'est point inférieure à ses travaux littéraires les plus soignés.

31. — Le traité du colonel espagnol Don José Villalba Riquelme intitulé : *Tactica de las tres armas* nous fait entrer dans le domaine de la tactique théorique, de la tactique envisagée comme science positive, mathématique. L'ouvrage comprend trois volumes consacrés, le premier aux tactiques particulières d'armes, le second à la tactique des trois armes combinées, le troisième à une série d'exemples judicieusement choisis pour corroborer les principes. Signalons encore, dans ce troisième volume, une série de problèmes tactiques équivalant à ceux qu'on étudie, dans notre armée et dans l'armée allemande, dans les parties de Jeu de la guerre ou de Kriegspiel. Citons enfin, un atlas volumineux dont les croquis, dessins, figures, cartes, plans de batailles, etc., permettent de suivre avec facilité soit les descriptions d'exemples historiques, soit les descriptions de formation ou évolution tactiques préconisées par l'écrivain. La « Tactique » du colonel Riquelme est écrite avec une grande connaissance du sujet et dénote une lecture énorme. Elle est généralement bien au courant des idées nouvelles et ce n'est pas là un mince mérite à une époque où la tactique a une tendance à changer non pas tous les dix ans, suivant le mot qu'on prête à Napoléon, mais tous les dix mois, quelquefois tous les dix jours. Naturellement M. Riquelme n'a pas pu, dans un ouvrage imprimé il y a *deux ans*, tenir compte des idées adoptées en France et en Allemagne l'*année dernière*, et il nous parle encore du duel d'artillerie au début de la bataille. Mais en admettant que l'Espagne fasse siens les principes admis à cet égard en deçà et au delà du Rhin, l'éminent colonel aura peu de choses à faire pour y conformer son enseignement. Il est certain que la mise en service du canon à tir rapide et à calibre réduit, surtout l'adoption de la batterie à quatre pièces, la puissance destructive du nouveau matériel ne peuvent manquer d'avoir leur répercussion dans la tactique de l'artillerie, et, par contre, dans la tactique des trois armes. Il semble donc que l'Allemagne et la France ont eu raison d'adopter des méthodes de combat nouvelles ; reste à savoir jusqu'à quel point il était urgent de pousser la *nouveauté* ou la réforme. Quoi qu'il en soit, l'idée du duel d'artillerie, chapitre naguère classique du concept à la bataille moderne, est aujourd'hui repoussée comme un anachronisme. Nos artilleurs sont disposés à jouer à cache-cache avec les canonniers ennemis *depuis le déploiement de l'avant-garde jusqu'à la poursuite inclu-*

sivement. Le pourront-ils, comme ils le disent et comme ils le pensent? Leurs prévisions à cet égard se vérifieront-elles comme ils l'affirment? Il semble bien difficile de le prédire. A cet égard nous sommes curieux de voir comment un écrivain du mérite de M. Riquelme tranchera la question, quelle sera son opinion dans le litige. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux, c'est que la *Tactica de las tres armas* a une valeur de tout premier ordre, et qu'elle constitue un des meilleurs résumés que nous possédions sur ce sujet complexe. Le général Maillard, l'ancien directeur de l'École supérieure de guerre, l'éminent auteur des *Éléments de la guerre*, l'appréciait d'une façon toute spéciale; et si nous ajoutons que ce travail a été adopté en Espagne pour les écoles militaires du royaume, on demeurera d'accord que peu de livres techniques espagnols sont plus dignes d'être étudiés.

32. — C'est encore un livre de science militaire que le volume du général Pierron : *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle*, dont la maison Chapelot réédite le tome second. Ce volume est consacré, comme on s'en souvient, aux relations du général en chef avec ses lieutenants, c'est-à-dire aux règles de la correspondance officielle, à la préparation et à l'exécution des ordres, aux marches; malheureusement, comme nous le disions naguère, nombre des citations publiées dans les ouvrages du général Pierron perdent toute valeur de ce fait que la source n'est point indiquée ou qu'elle l'est trop vaguement. Qu'est-ce qu'une citation au bas de laquelle nous trouvons comme unique référence : « Un officier prussien, » ou bien : « M. le capitaine prussien Balk, » ou encore : «. Un officier bavarois » ? Quelle autorité ont les uns ou les autres pour nous imposer leur manière de voir? Un autre lacune, capitale, est le manque de tables méthodique et alphabétique ; défaut par suite duquel il est à peu près impossible de trouver, dans cet immense amas de documents, celui dont on aurait besoin. Au premier défaut, c'est-à-dire au manque d'indication des sources, seul l'auteur pourrait remédier; il suffirait d'un copiste intelligent pour nous délivrer du second ; l'éditeur décuplerait la valeur de cette publication en écoutant nos désidérata à cet endroit. Espérons qu'il le fera dans l'intérêt des nombreux officiers qui voudraient consulter les ouvrages du général Pierron et qui sont détournés de cette entreprise par les difficultés que nous signalons.

33. — Encore un livre de tactique pure. Il nous vient d'Allemagne, est dû au colonel baron von der Goltz et porte pour titre : *Bilden wir unsere Infanterie aus zur Schlachteninfanterie* ? « Dressons-nous bien notre infanterie pour en faire une infanterie de bataille ? » Nous n'avons pas besoin de dire que von der Goltz, auteur de l'opuscule précité, n'a rien de commun avec l'auteur de *la Nation armée*, de *Rosbach et Iéna* et de différentes autres publications bien connues.

Mais, si cet écrivain n'a point la célébrité de son homonyme et peut-être parent, il a comme lui de bonnes idées en matière militaire. La thèse de M. von der Goltz dans la brochure qui nous occupe, tend à démontrer que, dans l'armée allemande, on s'occupe trop du dressage individuel et pas assez de l'instruction en vue de l'action en masse. Peut-être le reproche pourrait-il être adressé à d'autres armées encore.

34 et 35. — Les deux études publiées par M. le lieutenant Lefebvre, l'une sur le *Paysage militaire*, l'autre sur la *Manœuvre sur le panorama pour les petites unités* partent de ce principe : 1° que trop souvent en campagne, la lecture des cartes demeure insuffisante, surtout pour mener à bien des opérations exécutées par de petites unités ; 2° que l'on aurait avantage à remplacer le figuré du terrain par un croquis en perspective, toutes les fois qu'on est en mesure de l'exécuter. Si l'on songe que, pour des opérations de compagnie, même de bataillon ou de régiment, notre carte au $\frac{1}{80\,000}$ est déjà très insuffisante, que dire des services qu'on peut en attendre lorsqu'il s'agit d'instruction donnée au peloton, à la section ou à l'escouade ! Nous sommes donc tout à fait de l'avis de l'honorable officier et nous voudrions voir vulgariser dans les régiments le système qu'il préconise. — En dehors de ses capacités professionnelles, M. Lefebvre paraît être un dessinateur émérite, et les très jolis croquis qu'il a semés à profusion dans les deux plaquettes que nous avons sous les yeux, donnent à ses travaux un cachet artistique qui n'est pas à dédaigner.

36. — La huitième édition de *l'État militaire des principales puissances étrangères* vient de paraître chez l'éditeur Berger-Levrault. Nous n'avons pas à nous appesantir sur les mérites de cette publication que nous avons eu à différentes reprises l'occasion de signaler ici. L'édition de 1902 est naturellement mise à jour, et nous donne les dernières modifications apportées, dans l'année, à l'organisation des armées décrites. Nous émettons encore une fois le regret de ne pas voir figurer dans cet *État militaire*, l'armée des États-Unis et l'armée japonaise : l'une et l'autre ont aujourd'hui le droit d'y avoir leur place.

37. — Le précédent volume, en nous parlant des armées étrangères, nous donne une nomenclature de bataillons, d'escadrons, de batteries ; *Sous le Danebrog*, consacré par Mgr le duc de Guise à l'armée danoise, a une allure beaucoup moins rébarbative. On sait que les princes français, privés par une loi absurde de l'imprescriptible droit de servir dans les rangs de notre armée, sont obligés d'aller chercher ailleurs l'instruction militaire sans laquelle toute éducation demeure, aujourd'hui plus que jamais, incomplète. C'est dans ces conditions que le jeune duc de Guise a été amené à entrer dans l'armée danoise et qu'il y a passé un nombre respectable d'années, y vivant la vie du soldat

d'abord, puis celle de sous-officier, enfin l'existence d'officier. Le prince a jugé à propos de publier chez Calmann-Lévy la relation de ce séjour de huit années sous le vieux drapeau danois, « sous le Danebrog » comme on dit là-bas, et, en vérité, il est difficile de dire combien nous a intéressé ce récit sans prétention, mais d'une humour, d'une observation, d'une gaîté à la fois très gauloise et très communicative. Il n'est pas toujours aisé de louer les princes, même les princes en exil ; aussi nous n'insisterons pas davantage sur les mérites que nous reconnaissons dans l'œuvre du prince Jean. Il ne nous est pas possible, cependant, de ne pas signaler ce volume comme un livre tout à fait remarquable et comme l'œuvre, à la fois, d'un homme d'esprit, d'un patriote et d'un véritable écrivain.

38. — *Les Milices françaises et anglaises au Canada (1627-1900)* de M. Georges Tricoche sont, comme les deux précédentes études, un travail consacré à la vulgarisation de la vie militaire à l'étranger, une sorte d'*historique* comme il est de mode d'en publier beaucoup actuellement dans notre armée. Toutefois, si généralement les *Historiques* de nos régiments sont une compilation fastidieuse, la plupart sans valeur historique et sans mérite littéraire, le travail de M. Tricoche constitue au contraire, sous ces deux points de vue, une heureuse exception. A un autre point de vue, à une époque où les armées permanentes, ou les armées de métier plutôt, sont battues en brèche avec l'ardeur que l'on sait, en ces temps où l'on tend à restreindre à deux ans, à un an même, le temps de présence du soldat sous les drapeaux, une étude sur les milices présente un intérêt particulier. La récente guerre soutenue au Transvaal et dans l'Orange par les Boers, c'est-à-dire par des paysans ou des fermiers improvisés soldats du jour au lendemain, semble démontrer que les longs dressages à la caserne ne sont peut-être pas aussi utiles qu'on le croit généralement. Déjà la guerre de la Sécession avait mis en lumière un fait du même genre, confirmé encore naguère par les résultats de la campagne hispano-américaine de 1898. Quoi qu'il en soit, militaires, organisateurs, législateurs, liront avec intérêt les *Milices françaises et anglaises au Canada* ; ils y trouveront certainement d'excellents termes de comparaison.

39. — Peut-être, même, si M. Henri Houssaye avait parcouru le volume de M. Tricoche, aurait-il hésité à écrire la brochure que nous avons sous les yeux : *La Réforme de la loi militaire.* M. Houssaye est un partisan intrépide du service de trois ans et il donne d'excellentes raisons pour qu'on n'abaisse pas davantage le temps de présence sous les drapeaux. Nous croyons cependant que nombre de ses craintes sont vaines et qu'à une époque comme la nôtre, il est possible de trouver des tempéraments aux dangers qu'il signale. La brochure est d'ailleurs intéressante et mérite d'attirer l'attention de nos législateurs.

40. — Le volume du commandant Tellier : *Autour de Kita, étude sou-*

[illegible], n'est pas entièrement une œuvre comme celle du commandant [illegible] ou du prince Jean d'Orléans ; elle en approche cependant, par quelques côtés, puisque c'est une étude consacrée à l'organisation militaire d'une contrée étrangère. Kita, gros bourg et capitale du cercle du même nom au Soudan, s'élève non loin des sources du Sénégal, dans une région que M. le commandant Tellier a habitée, a parcourue pendant plusieurs années et qu'il nous dépeint presque comme un Éden. Bien qu'il soit permis de supposer que l'écrivain voit d'un œil peut-être un peu trop paternel cette contrée paradisiaque, il est certain qu'appréciation à part, les détails qu'il nous donne sur le pays, les mœurs, les coutumes, les produits naturels, les productions, etc., ne peuvent manquer d'être authentiques, venant de cette source autorisée. Il est certain encore que si tous les commandants de cercle du Soudan ou de nos autres colonies se donnaient la peine d'écrire un livre comme celui du commandant Tellier, nous connaîtrions infiniment mieux nos possessions d'outre-mer, et, les connaissant mieux, nous serions peut-être tentés d'y aller chercher fortune. *Autour de Kita* est divisé en quatre parties dans lesquelles le commandant étudie successivement : 1° la physionomie générale du pays, son histoire, sa géographie ; 2° les conditions morales de l'existence au Soudan (Kita) ; 3° les moyens matériels de l'existence et les productions du sol ; 4° enfin, les conditions dans lesquelles le pays pourrait être mis le plus fructueusement en valeur. L'honorable écrivain conclut que, pour arriver à ce dernier résultat, il faudrait « des capitaux, de l'initiative, un personnel sérieux, dévoué, entreprenant, cherchant non à faire une fortune rapide, mais à créer une œuvre durable et utile à la France. »

M. — Nous terminerons cette revue bibliographique en signalant au public (militaire ou non), un nouveau volume de M. l'officier d'administration Saumur, bien connu dans l'armée par toute une série de publications généralement très pratiques et très utiles. Celle-ci a pour titre *Aide-Mémoire à l'usage des officiers de toutes armes* et n'est autre qu'une collection de décisions ministérielles, prescriptions législatives de tout genre et de toute sorte, visant une multitude de cas dans lesquels un militaire est souvent embarrassé. A ne parler que des formules à employer dans la correspondance officielle ou courante, on n'a pas idée des chinoiseries du protocole militaire et des nuances que le rédacteur s'est efforcé de trouver suivant la position hiérarchique de l'autorité qui reçoit ou qui envoie. A noter aussi les formules d'invitation et les lettres d'acceptation ou de refus. Nous voudrions savoir si le modèle en est officiel ou s'il est seulement fourni à titre de renseignement. Le livre de M. Saumur, a, comme on voit, sa note gaie : c'est dans le vrai sens du mot une publication à avoir dans sa bibliothèque.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Casus conscientiae ad usum confessariorum compositi et soluti ab A. LEHMKUHL, S. J. — II. *Casus de Sacramentis*. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1902, gr. in-8 de VII-583 p. — Prix : 8 fr.

Il naît fréquemment entre les diverses lois de même ordre (naturel, divin, ecclésiastique, civil) des conflits apparents ou réels qu'il est parfois fort mal aisé de résoudre. Quelque soin que prenne le législateur de multiplier les dispositions de son code, l'activité des décisions ou des relations humaines est telle, qu'il se présentera fatalement des cas échappant aux prévisions les plus détaillées. La théologie morale ne réussit pas plus que les autres législations à se soustraire aux difficultés de ce genre, et c'est pourquoi, à côté des principes généraux si compendieusement exposés dans les grands traités qui font autorité, il y a toujours eu place pour ce qu'on a appelé la « casuistique. »

C'est bien à tort que le protestantisme et certaines écoles rationalistes, plus capables de dénigrement systématique que d'une étude consciencieuse, ont pris l'habitude d'accumuler sarcasmes et mépris sur les décisions de la casuistique. Cette science délicate et d'une psychologie si minutieuse n'est nullement le fruit de spéculations individuelles dénuées d'autorité ; elle repose sur l'expérience lentement acquise au cours des siècles et sur une étude incessante autant que scrupuleusement contrôlée des sentiments traditionnels familiers aux saints et aux plus nobles esprits dont s'enorgueillit à bon droit l'Église : elle est toute imbibée de la plus pure morale de l'Évangile. — Voilà ce qui apparaît à chaque page de ce précieux volume du P. Lehmkuhl. Quiconque a pratiqué son inestimable *Theologia moralis* y a toujours rencontré une exposition large de vues et précise de détails, rigoureuse dans son enchaînement scientifique, personnelle dans la responsabilité franchement acceptée de certaines décisions, toujours informée dans la mise en œuvre des travaux antérieurs et dans l'exacte pondération des autorités invoquées. Ces qualités se retrouvent à un degré non moindre dans les « cas de conscience » où l'éminent moraliste a condensé le fruit de sa propre expérience, fait usage des consultations sollicitées de son savoir ou présentées à son jugement par des correspondances datées des points les plus variés du globe.

Nous ne saurions entreprendre une énumération détaillée des sujets compris dans ce volume : la multiplicité des matières et la nature même de leur développement rend toute analyse impossible. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur a traité ici des *Sacrements* qui correspondent à la seconde partie de sa *Théologie morale*, et constituent de fait ainsi la seconde partie de cet ouvrage, dont le premier volume doit incessamment paraître. Œuvre de haute portée théolo-

gique et de pénétrante analyse morale, les *Casus conscientiae* méritent l'accueil le plus empressé des ecclésiastiques soucieux de leurs délicates fonctions de guides des consciences, non moins que des psychologues et en général de tous les penseurs pour lesquels ce qui est catholique n'est pas réputé sans valeur, *à priori*. G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen. Eine litterarhistorische Untersuchung, von HUGO KOCH. Mainz, Kirchheim, 1900, in-8 de XII-276 p. — Prix : 10 fr.

Ce travail est une thèse de doctorat. Il forme les fascicules II et III des *Forschungen* publiées sous la direction d'Ehrhard et de Kirsch. L'auteur est jeune, je pense ; en tous cas, il y a des jeunesses dans son livre ; cela passera. Il y a longtemps qu'on a remarqué les rapports du mystérieux Denis avec le néo-platonisme et spécialement avec Proclus. Le P. Stiglmayr, notamment, a déjà étudié la question de près et avec soin. M. Koch a voulu montrer ces rapports dans le détail, bien au concret ; il a recherché avec un soin particulier les traces de la mystique néoplatonicienne et des mystères anciens dans le langage et dans la pensée du célèbre inconnu.

Après une Introduction sur l'état actuel de la question aréopagitique, l'auteur étudie dans la première partie les rapports du pseudo-Denis avec le néoplatonisme. Le premier chapitre s'occupe de la phraséologie, des mots, des procédés de style, de tout ce qui regarde l'expression et la mise en œuvre. Le second chapitre, s'attache au fond des choses, aux idées philosophiques et théologiques, à ce qui touche, par exemple, la beauté, l'amour, la connaissance de Dieu et des Anges, l'action de Dieu et sa providence, la justice divine. La seconde partie traite tour à tour de la phraséologie et des usages mystagogiques (initiation, tradition, préceptes, loi du secret, repos mystique et silence mystique), des états mystiques (contemplation extatique et union, les trois voies purgative, illuminative, unitive, théorie de la prière, divinisation), des symboles et de l'allégorie (connaissance de Dieu par affirmation et par négation, images et voiles, les noms divins, allégorie de la chaîne, du soleil, de la coupe, du miroir et du sceau, du baiser et de la joie, etc.). L'ouvrage se termine par une courte conclusion et par une double table. L'auteur a fait œuvre de patience et d'érudition et l'on aurait mauvaise grâce à contester tel ou tel de ses rapprochements, à soutenir que la rencontre en maint endroit pourrait bien être purement fortuite ou tenir à un fonds commun d'idées et d'images, que rien ne se dégage nettement de ces observations microscopiques *démonstrerende*

Betrachtungsweise, comme disait Ehrhard). En gros, il faut reconnaître l'emprunt, et l'auteur suppose acquis (plutôt qu'il ne le démontre) que c'est Denis qui emprunte. Il admet par là même une influence de la mystagogie païenne sur la mystique du christianisme. S'il abonde dans son sens et exagère quelque peu, il se garde bien d'expliquer, comme Baumgarten Crusius, les dogmes chrétiens et les sacrements par les mystères antiques. Denis n'aurait fait, selon Koch lui-même, que recouvrir les choses chrétiennes de formules antiques, que refondre pour les christianiser des théories néoplatoniciennes. Sachons gré à l'auteur de nous avoir épargné les hypothèses sans fin sur le personnage énigmatique qui a eu tant d'influence sur la théologie et la mystique des âges suivants. Il ne s'attarde pas à démontrer que les *Areopagitica* ne sauraient être du disciple de saint Paul. Aussi bien, dit-il méchamment, on n'essaye pas de convertir des inconvertissables. Il tient, d'autre part, et il a raison, pour une vraie fiction littéraire, mais il croit de plus que l'auteur a voulu faire passer son œuvre pour être de l'Aréopagite, ce qui est une autre question, et ici les arguments ne portent plus. Enfin il croit reconnaître en lui un évêque; avec Stiglmayr, il le fait vivre en Syrie vers la fin du cinquième siècle ou le commencement du sixième, entre Proclus qui mourut en 485, et André de Césarée, qui cite les *Areopagitica* entre 515 et 520.

J.-V. Bainvel.

Les Applications pratiques des ondes électriques. Télégraphie sans fil. Télégraphie avec conducteur. Eclairage, par A. Turpain. Paris, Naud, 1902, in-8 de 412 p., avec 27 fig. — Prix : 12 fr.

La télégraphie sans fil est un sujet plein d'actualité. Sur quels principes est-elle fondée ? Quels sont les appareils indispensables pour l'expérimenter? Quels sont les résultats actuellement acquis ? Telles sont les diverses questions que M. Turpain s'est proposé d'exposer ? Hâtons-nous de dire qu'il l'a fait d'une façon simple et précise. Son livre est avant tout un ouvrage de vulgarisation, mais de haute et scientifique vulgarisation. Deux longs chapitres sont consacrés, l'un à la production et l'observation des ondes électriques, l'autre à l'entretien d'un excitateur en activité et par cela même aux machines électriques pouvant donner des étincelles longues et fournies, et aux interrupteurs. Les radio-conducteurs de M. Branly, ainsi que tous ceux qui sont venus ensuite sont largement décrits. Le troisième chapitre s'occupe de la télégraphie sans fil ; les expériences de M. Marconi et de M. Tissot tiennent la place d'honneur. Le quatrième chapitre fait connaître les diverses solutions de la transmission multiple par conducteur. L'auteur ne parle que des résultats définitivement acquis. Les deux derniers chapitres sont relatifs à l'étude des courants à

haute fréquence ; on sait combien les expériences de M. Tesla ont intéressé même les profanes : en lisant l'exposé qui en est fait, on se prend à espérer l'éclairage pratique à distance sans fil et l'explosion à distance des mines. Dans l'appendice plus spécialement consacré à la théorie, nous trouvons des explications sur les radio-conducteurs, le rôle des antennes dans la télégraphie sans fil, les plus récents perfectionnements à la télégraphie sans fil, l'application des ondes électriques à la manœuvre d'appareils à distance et celle des radio-conducteurs, à la prévision des orages. La liste des brevets français, patentes anglaises, allemandes et américaines est de première importance pour les chercheurs qui veulent perfectionner les diverses applications de l'immortelle découverte de Hertz.

De nombreuses figures schématiques, des reproductions fidèles d'appareils et un texte rédigé avec soin facilitent la lecture de ce très intéressant et très utile ouvrage. É. CHAILAN.

Traité de cinématique théorique, par H. SICARD. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 186 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce volume se compose de deux parties bien distinctes. La première, rédigée par M. H. Sicard, renferme tout ce qu'il est indispensable de connaître en cinématique théorique pour étudier avec fruit la mécanique rationnelle : rien n'a été oublié, mais il n'y a rien de trop. Après avoir donné des notions sur les vecteurs, l'auteur examine la cinématique du point, puis celle du corps solide, en ayant bien soin de séparer nettement, dans ce dernier cas, l'étude géométrique de l'étude analytique. Ce traité brille par une clarté intense, par la simplicité des méthodes et le choix des démonstrations; il est appelé à rendre les plus grands services aux étudiants qui débutent dans l'enseignement supérieur.

La seconde partie, écrite par M. A. Labrousse, se compose de cinq notes distinctes : les importantes formules d'Olinde Rodrigues; le déplacement considéré comme homographie et transformation ponctuelle ; le complexe linéaire et ses applications à la cinématique ; le théorème de Schönemann et Mannheim ; sur les systèmes articulés. Elles constituent une introduction à ce que nous appelerons la cinématique supérieure ; comme ces notes sont très simplement rédigées, nous en conseillons l'étude à ceux qui veulent poursuivre les études purement cinématiques, mais seulement comme un travail préparatoire, avant de suivre des cours ou de lire des ouvrages d'un ordre plus élevé. Nous ne ferons exception que pour la note concernant les complexes qui sera lue avec fruit par ceux qui voudraient limiter leur étude à la première partie de cet excellent ouvrage. É. CHAILAN.

Introduction à l'étude des métaux. *Leçons professées à la Faculté des sciences*, par ALFRED DITTE. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-8 de 488 p. — Prix : 15 fr.

L'auteur nous avait déjà donné dans un précédent ouvrage (*Leçons sur les métaux*, Dunod, 1891) une monographie des métaux et l'étude de leurs composés. Le présent livre s'occupe des propriétés des métaux à l'état isolé. Il étudie l'origine des métaux dans la nature, leur extraction des minerais, leurs modifications isomériques, leurs propriétés physiques, les alliages qu'ils forment entre eux et les réactions auxquelles ils donnent lieu en présence des autres corps simples et de leurs composés les plus importants. Il expose enfin les différents essais de classification qu'on a tentés sans grand succès d'ailleurs.

Je n'insiste pas sur l'intérêt que ce livre présente pour les chimistes. Il n'est guère moins grand pour les ingénieurs qui ont si souvent à utiliser les propriétés des métaux. Les résultats éparpillés dans un grand nombre de mémoires sont rassemblés dans cet ouvrage et exposés avec une compétence que la haute situation scientifique de l'auteur et ses travaux personnels mettent hors de discussion. On doit s'estimer heureux quand la science prête à la technique un appui aussi direct. Je citerai en particulier le chapitre sur la reproduction artificielle des minéraux métalliques, si utile pour l'étude de la formation des gîtes, et le chapitre sur les alliages qui jouent un rôle si important et si délicat dans toutes les métallurgies et notamment dans celle du fer.

A. VICAIRE.

Histoire de l'Observatoire de Paris, de sa fondation à 1793, par C. WOLF. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de XII-392 p., avec 16 planches. — Prix : 15 fr.

Cet élégant volume est enrichi, au frontispice, d'une très belle gravure représentant une visite de Louis XIV à l'Observatoire, et à la fin, de quinze planches donnant soit en perspective, soit en plan et élévation, ou en coupe verticale suivant la méridienne, l'ensemble et les détails des bâtiments dont s'est composé l'Observatoire de Paris à partir de sa construction par Claude Perrault (1667-1672), jusqu'en 1793.

Ce n'est pas, comme nous en avertit l'auteur, l'*Histoire céleste* de l'Observatoire, c'est-à-dire l'histoire des observations et travaux astronomiques dont cet établissement a été le théâtre, qui est relatée dans cet ouvrage. C'est, et seulement dans sa première partie (la seconde, de 1793 jusques aujourd'hui devant faire l'objet d'un volume ultérieur) l' « histoire purement terrestre » de ce monument, autrement dit l'histoire de sa construction et des modifications qu'il a successivement subies, du matériel qui a servi aux observations et du personnel qui y a travaillé.

Trois ordres de faits distincts font ainsi l'objet des vingt et un cha-

pitres dont se compose le volume. Les neuf premiers comprennent la description de l'enceinte et des bâtiments avec l'histoire des savants et autres personnes qui les habitèrent ; il faut y joindre le chapitre XIX concernant la restauration du bâtiment central grâce aux démarches des Cassini III et IV. — Le second ordre de faits consiste dans la nomenclature ou l'inventaire des instruments employés par les astronomes durant les XVIIe et XVIIIe siècles ; il comprend les trois chapitres X à XII occupant une soixantaine de pages. Tout le reste du volume est consacré à décrire le régime, ou mieux les régimes successifs, auxquels a été soumis, durant ces deux siècles, l'Observatoire en tant que personnel l'ayant occupé soit comme astronome y habitant, soit comme observateurs seulement, soit même comme visiteurs princiers ou autres, soit enfin comme perquisitionneurs révolutionnaires pendant la Terreur.

Nous ne saurions donner, dans les limites qui nous sont tracées, une analyse détaillée de ce compact in-octavo. Qu'il nous suffise, après en avoir indiqué les grandes lignes, d'exposer que l'auteur, en historien aussi consciencieux qu'érudit et documenté d'après les sources, rétablit la vérité des faits à l'encontre des légendes telle, par exemple, celle qui faisait du premier des Cassini (Jean-Dominique), le premier directeur de l'Observatoire au mépris des droits de l'abbé Picard, alors que la place et le titre de directeur ne furent créés qu'en 1771 au profit de son petit-fils Cassini de Thury. Et l'éminent astronome-historien part de là pour justifier la mémoire de Cassini Ier des reproches et accusations immérités que ne lui ont ménagé ni Delambre, ni Mathieu, ni Le Verrier, ni même Arago qui lui était cependant moins hostile. M. Wolf montre que ce qu'il y a de fondé dans ces accusations et ces reproches n'est point imputable à Jean-Dominique, mais aux circonstances, au vice d'une organisation où Colbert s'était montré plus préoccupé de la gloire du grand Roi que de l'avenir de la science, et enfin aux idées encore régnantes chez un très grand nombre d'esprits sur la vieille hypothèse géocentrique. De même Claude Perrault, pas plus que Cassini Ier, ne sont responsables de ce qu'on peut blâmer aujourd'hui dans la construction de l'Observatoire relativement à la destination d'un établissement de cette nature. La science astronomique en était alors à une période de transition, et les savants du XVIIe siècle ne pouvaient pas prévoir quels seraient les besoins de la science cent cinquante ou deux cents ans après eux.

Lorsque la direction de l'Observatoire passa, par la mort de Cassini de Thury, à son fils Cassini IV, en 1784, celui-ci, puissamment secondé par le gouvernement de Louis XVI, put donner aux travaux de l'Observatoire une impulsion énergique. Puis, survint la Révolution, qui, prétendant alors « n'avoir pas besoin de savants, » suscita tant de difficultés

et d'ennuis à l'établissement et à son directeur, que celui-ci dégoûté, on pourrait dire affolé, envoya sa démission à la Convention qui ne tarda pas, sur la dénonciation des élèves et des obligés de l'infortuné savant, à le faire arrêter et emprisonner. Si, plus heureux que sa parente, Mlle de Foraville, arrêtée avec lui, il échappa à la guillotine, ce fut grâce au dévouement des habitants du quartier, qui, non oublieux de ses bienfaits, obtinrent sa mise en liberté (5 août 1794). Il se retira alors dans sa terre de Thury où, dit M. Wolf, « nous le retrouverons dans la suite de cette histoire. » C. DE KIRWAN.

Les Bateaux sous-marins et les submersibles, par R. D'ÉQUEVILLEY. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-12 de 164 p., avec plusieurs croquis. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie scientifique des aide-mémoire*, publiée sous la direction de M. Léauté, et cependant il n'a rien de scientifique. Selon les lecteurs, cette remarque est une critique ou un éloge. Si les ingénieurs veulent y chercher des renseignements techniques, ils seront déçus, mais, par contre, les gens du monde liront d'un bout à l'autre, avec le plus vif intérêt, sans jamais être arrêtés par des calculs ardus, ce petit volume, assez court pour ne pas être fatigant, assez complet pour que tous les points de vue de la question aient été effleurés. Il est regrettable que cet ouvrage, qui est essentiellement une œuvre de vulgarisation, n'ait pas été publié dans une collection à l'aspect et à la renommée moins sévères. Il aurait certainement trouvé un plus grand nombre de lecteurs, car il s'occupe d'un sujet passionnant et qui ne saurait être d'une plus grande actualité. L'auteur est évidemment un homme de méthode et très au courant de la question des sous-marins. Aussi, doit-on lui savoir gré de ne pas avoir cédé à la tentation de dire tout ce qu'il ne peut manquer de savoir. Il a été discret et a su remplir jusqu'au bout son programme de ne rien divulguer de ce qui pourrait nuire aux États ou aux inventeurs.

Avant d'étudier le sous-marin dans toutes ses parties, l'auteur fait un très intéressant exposé historique de la question. J. C. T.

Les Cerfs-volants, par J. LECORNU. Paris, Nony, 1902, in-8 de 240 p. — Prix : 5 fr.

Il y avait moins de choses dans le menuet proverbial que M. Lecornu ne nous en fait apercevoir dans les cerfs-volants. Ce jouet d'enfant est devenu un instrument de sport, et comme chaque peuple imprime son caractère particulier aux sports qu'il crée, l'instinct combatif des Anglo-Saxons se manifeste dans les luttes de cerfs-volants

armés de lames, organisés en Amérique, luttes dont le vainqueur est celui qui abat le plus tôt son adversaire.

Puis le cerf-volant se transforme en instrument d'aviation. Les morceaux de papier que l'enfant enfile à la corde de son cerf-volant et qu'il appelle des « postillons » deviennent un mannequin de plus en plus lourd ; enfin on a vu des hommes hardis se laisser enlever le long de la corde qui soutient l'oiseau artificiel captif...

Plus utile est l'usage que font du cerf-volant des photographes, des météorologistes et des électriciens. Ainsi transformé, le cerf-volant peut remplacer les aérostats militaires quand le vent empêche l'usage de ceux-ci. D'autres observateurs s'en servent pour sonder les couches supérieures de l'air, connaître la direction, l'intensité des courants qui balaient l'atmosphère. Les sauveteurs l'emploient pour porter des amarres au-dessus d'un point inaccessible.

Nous n'oserions affirmer que toutes ces applications soient d'un usage quotidiennement pratique. Le savant le plus rigoureusement raisonneur a ses moments de rêve. Mais on n'en reste pas moins persuadé après la lecture de ce livre, que le problème de l'aviation par le « plus lourd que l'air » a reçu des travaux de M. Lecornu, un élément nouveau de solution. GAËTAN GUILLOT.

La Photographie dans la navigation et aux colonies, par A. LE MÉE. Paris, Mendel, s. d., in 12 de 137 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les manuels de photographie sont innombrables, et cependant le sujet est si vaste qu'il est loin d'être épuisé : l'ouvrage de l'enseigne de vaisseau Le Mée en est une preuve. Cette brochure est tout simplement excellente. L'auteur n'a pas cherché à faire montre de son savoir ; il n'a pas accumulé les recettes et les conseils, laissant au lecteur l'embarras du choix. Il dit simplement ce qu'il a fait, la formule à laquelle il s'est arrêté, le procédé adopté, le résultat obtenu. Il ne conseille rien qu'il n'ait expérimenté, ou, s'il le fait parfois, il en avertit le lecteur et dégage ainsi sa responsabilité. C'est donc un excellent guide, très complet dans sa brièveté. J'ajouterai que s'il paraît s'adresser presque exclusivement aux marins, puis ensuite, aux colons, il pourrait être lu avec grand profit par tous les amateurs photographes, même ceux qui ne doivent jamais quitter le « plancher des vaches. » Aucune des méthodes indiquées ne s'applique exclusivement, en effet, aux pays chauds — sans compter qu'il fait chaud partout, même en France — et si, quelques-uns des conseils prescrits ne sont pas d'une importance capitale dans nos pays, tous sont bons à suivre. J. C. T.

LITTÉRATURE

L'Abeille latine, ou le Latin pour tous par HENRI ISSANCHOU. *Dicsionaire de citacions latines, traduites an français, avec toutes les nocions propres à an doner le sans exact et à an propajer l'usaje etc*, Paris, « la Plume libre », 1901, in-8 de 500 p. — Prix : 5 fr. 60.

On n'ouvre pas ce livre sans une certaine appréhension. Le sous-titre et les explications qui l'accompagnent, avec leur insolite « ortografe » font une impression de réforme aventureuse. On craint de trouver là quelque méthode risquée pour apprendre le latin à tous, chose impossible, inutile, et qui plus est, nuisible ; cela pourrait se confirmer par des citations latines. La préface heureusement rassure le lecteur ; il se trouve qu'elle est pleine de bon sens. On ne saurait relever, en meilleurs termes, le prix d'une citation latine bien amenée et l'art de la sertir, comme une perle, dans son écrin. Cet art a son mérite, quant il sert à rendre la pensée en perfection et l'on peut bien, sans pédantisme, apprendre à ceux qui ignorent le latin le sens des citations les plus usuelles. Mais encore fallait-il faire un choix et se contenter des plus piquantes ; aller jusqu'au numéro 2587, c'est peut-être beaucoup. Eh ! pourquoi ne mettrait-on pas, à ce compte, en maximes tous les auteurs latins ?

Un commentaire s'imposait parfois ; il est en général bref et de bon goût, ordinairement exact, et, mérite plus rare, assez orthodoxe. Encore que la part faite à *l'Art d'aimer* d'Ovide soit trop grande, la morale est à peu près sauvegardée. D'ailleurs, ce recueil ne semble nullement composé d'après les vues antichrétiennes que se propose trop souvent le *Réformiste*, le journal dont il reproduit « l'ortografe. » Le *Credo quia absurdum* n'est pas lui-même interprété d'une manière trop défavorable, et son origine est assignée authentiquement à Tertullien. L'interprétation du *Compelle intrare* prêterait davantage à la critique. Quoi qu'en dise M. Issanchou, l'Église a toujours voulu persuader avant de convertir et ses docteurs furent les premiers à prêcher la tolérance. Certaines maximes de Lactance ou de Tertullien lui-même pourraient fort bien figurer dans ce recueil, entre autres celle-ci : *Non est religionis cogere religionem* (*Ad Scapul.*, 2).

Mais ce n'est pas une discussion de doctrine que nous avons à instituer ici. L'auteur n'a pas voulu donner à son recueil un plan méthodique d'après la nature des idées ; il s'est contenté de l'ordre alphabétique ; ce qui est commode, mais peu doctrinal. Il est moins soucieux j'imagine, de faire prévaloir une doctrine que « l'ortografe sinplifiée » du *Réformiste*, ce journal qui poursuit outre « la sinplificacion de l'ortografe, la supresion des octrois, le relèvemant de l'agriculture, la décantralizacion administrative, etc. » Ce n'est pas tout, car il « dézire dègrever le nécesaire an grevant le superflu. »

On devrait bien alors grever l'anticléricalisme superflu de cette feuille, pour lui apprendre que la réforme de l'ortographe, fût-elle nécessaire, ne saurait réussir sans devenir la chose de tout le monde. Les clercs d'autrefois lui ont fait faire assez de progrès pour ne pas s'aliéner, de gaîté de cœur, les ecclésiastiques compétents d'aujourd'hui.

A. Boué.

Togail Bruidne Da Derga, *the Destruction of Da Dergars Hostel*, edited, with translation and glossarial Index, by Whitley Stokes. D. C. L., foreign associate of the Institute of France, etc., Paris, Bouillon, 1902, in-8 de xi-198 p. — Prix : 8 fr.

Les Influences celtiques avant et après Colomban, *essai historique et archéologique*, par Charles Rœssler. Paris, Bouillon, 1902, 1502, petit in-8 carré de 102 p., avec viii pl. — Prix : 10 fr.

La « Destruction du manoir de Da Derga » est une épopée irlandaise conservée dans des manuscrits du milieu du moyen âge, mais antérieure de plusieurs siècles et totalement étrangère à l'esprit et aux mœurs du christianisme. Son intérêt est donc, comme dans les œuvres similaires de l'ancienne littérature irlandaise, de faire connaître l'originalité native des Celtes d'Irlande avant l'introduction du christianisme. Dans une Préface mise à ce livre, M. d'Arbois de Jubainville a donné une bibliographie très complète de cette branche épique de la littérature irlandaise. Mais, quand nous parlons d'épopée, il faut entendre des récits en prose, où les vers ne figurent que par accident, non pour la narration, mais pour des défis ou plaintes des héros.

Dans le tome XXII (1901) de la *Revue celtique*, M. Whitley Stokes avait édité et traduit l'épopée dont nous parlons : il la publia en tirage à part pour la faire connaître en dehors du monde des celtologues, à un public curieux des littératures barbares, nous voulons dire des littératures qui n'appartiennent ni au cycle classique ni au monde chrétien. L'intérêt de celle-ci est qu'il ne s'agit pas seulement d'exploits de héros et de carnage, mais que l'intrigue repose sur la violation de *tabous*, pour emprunter un mot polynésien qui paraît entré dans la langue des ethnographes et des mythologues : il s'agit de défenses morales ou rituelles qu'on ne doit pas transgresser, même involontairement; et la transgression ne peut manquer d'être châtiée. Cette intrigue compliquée ne se prête pas à un résumé, même court : il nous suffira d'en indiquer la nature : du reste, si curieuse que soit cette épopée, elle l'est surtout pour ceux qui aiment le nouveau ; car on n'y trouve pas l'art de composition et la suite dans le récit auxquels nous sommes habitués en matière littéraire. — M. Stokes a édité et traduit le texte avec la maîtrise qu'on lui connaît, et il l'a fait suivre d'un Index explicatif des mots rares ou difficiles.

Le luxueux petit volume de M. Rœssler est un ouvrage de vulgari-

sation, et nous ne comprenons pas le rapport que son épigraphe : *Pour la paix, par l'étude*, peut avoir avec le titre et avec le sujet. Et quand nous disons « vulgarisation, » nous devrions dire plutôt : littérature. Voici en effet comment débute M. Rœssler : « Au VIe siècle avant notre ère, si nous interprétons bien les vieilles Annales, Ugaîné le Grand règne quatre années sur l'Irlande et sur tout l'ouest de l'Europe. Ce souvenir d'un ancien empire celtique est intéressant à noter. M. d'Arbois de Jubainville en admet l'existence pour le IIIe siècle avant Jésus-Christ, etc. » Il n'y a aucun rapport entre l'ancien empire celtique ou gaulois du continent et les vieilles annales de l'Irlande ; et M. Rœssler serait bien embarrassé de citer un texte irlandais à l'appui. Du reste, au cours de ce volume, on ne trouve pas la moindre citation et il ne nous a même pas été possible de deviner l'ordre des idées de l'auteur. H. G.

La Chanson de Roland. Traduction nouvelle et complète. *Chants épiques*, par JOSEPH FABRE. Paris, Belin, 1902, in-12 de 663 p. — Prix : 4 fr.

C'est toujours avec satisfaction que nous voyons apparaître un nouveau travail sur *la Chanson de Roland*. M. Fabre y insère de nombreuses études d'une utilité incontestable. Il expose aussi les services que pourrait rendre à notre littérature la vulgarisation de notre Iliade française, qu'il appelle « le bréviaire de notre soldat. » Il examine divers modes de traduction adoptés avant lui et en cite des spécimens. De l'ordonnance générale de l'œuvre, il lui a paru ressortir que le partage en six livres était tout indiqué : à chacune de ses divisions il attribue un titre et des sous-titres. Un prologue, qui n'était pas inutile, est intitulé : « Roland et la belle Aude. » Enfin les premiers rapports du héros avec Olivier sont indiqués.

Voici venir la traduction de la Chanson. Plusieurs systèmes ont été adoptés depuis l'œuvre de Génin (1850) ; il en surgira d'autres. Je ne saurais vraiment formuler une préférence absolue, même pour celui que j'ai moi-même adopté : chaque mode peut correspondre à la tournure d'esprit du traducteur en même temps qu'aux divers degrés de préparation chez le lecteur. M. Fabre a adopté la traduction en prose : il s'éloigne le moins possible du texte original, dont l'allure et le mouvement sont reproduits fidèlement, autant que la rupture du rythme le permet. Il n'a pas cru devoir reproduire l'exclamation AOI, dont la suppression laisse un vide. Enfin, M. Fabre, s'il n'a pas, comme nous, supprimé l'épisode de Baligant, en a, avec raison, réprimé l'étendue démesurée (p. 269).

A la suite de sa traduction du poème, laquelle est correcte et agréable à lire, M. Fabre publie *Autour de Roland*, une série qu'il intitule : *Échos des Chansons de geste de la vieille France*, série qui ne contient

pas moins de vingt-huit pièces propres à édifier le lecteur novice sur le grand travail épique de la France pendant le moyen âge. Il serait trop long d'énumérer ces pièces : l'intérêt se portera notamment sur Amy et Amile (p. 572), sur Vivien (p. 597) ; on y rencontrera Roland (p. 497, 592, 622) et Berte de Rossillon (p. 446).

Le volume se termine par un Appendice où vous trouverez « les enjoliments de Roland (p. 624), Roland et Gane en Italie (p. 628). » Viennent à la suite quelques citations d'auteurs modernes : Tressan, Rouget de l'Isle, A. de Vigny, H. de Bornier, Victor Hugo, qui a horriblement défiguré le beau combat sur le Rhône, et qui, d'ailleurs, n'avait rien compris à notre poésie épique du moyen âge. Enfin, M. Fabre consacre deux pages à la glorification bien justifiée des *Niebelungen*, encore trop peu connus en France. A. D'AVRIL.

Les Personnages de l'épopée romane, par le vicomte CH. DE LA LANDE DE CALAN. Redon, imp. réunies A. Bouteloup, 1900, in-8 de x-355 p. — Prix : 5 fr.

Fruit d'énormes lectures, ce livre énumère tous les personnages qui jouent un rôle dans l'épopée française ou qui y sont seulement cités. Écrire l'histoire poétique de chacun d'eux, serait une tâche à peu près impossible, aussi l'auteur a-t-il dû se résigner à donner un aperçu un peu vague du rôle de chacun d'eux ; je crois que bien des identifications faites ici ne sont pas soutenables et je ne crois pas admissible les théories mythologiques que M. de la Lande de Calan émet, par exemple sur Ganelon. Il n'a pas fait rentrer dans son plan le cycle de la croisade, plus moderne et plus historique, et malgré la liste donnée en tête du livre, il ne semble pas avoir utilisé les chansons sur Renouard. La table donnera toujours de l'utilité à ce travail. P.

Les Satires de JUVÉNAL, traduites en prose versifiée, avec des notes explicatives, par LÉON BERRIER. Paris, Leroux, 1901, 2 vol. in-8 de xx-403 et 451 p. — Prix : 15 fr.

Juvénal est de ces écrivains qui ont le don tout à la fois d'attirer et de choquer extrêmement les lecteurs chrétiens et modernes, suivant la page sur laquelle le hasard les fait tomber. Ce témoin si véridique de l'orgie romaine est un disciple des rhéteurs et des stoïciens. Des sentences morales, dont on cherche en vain à rendre l'énergique concision : des tableaux à peu près impossibles à reproduire dans leur effrayante crudité : des invectives brûlantes qui frappent au cœur corrupteurs et corrompus, alternant avec des tirades où l'auteur divague autour de son sujet, plus qu'il n'est déterminé à l'approfondir : des noms propres à foison, et des allusions dont un bon nombre nous demeurent forcément obscures, voilà quelques-unes des

difficultés auxquelles se heurte le traducteur de Juvénal, surtout quand cette traduction est en vers.

Général de brigade, M. Berrier a cru néanmoins qu'il occuperait de façon honorable les loisirs de sa retraite, en tentant à son tour d'éditer le hardi satirique latin et de le mettre à la portée du public français. Deux considérations (j'emprunte cet aveu à sa *Préface*) l'ont soutenu dans sa tâche : la première, fort triste d'ailleurs, c'est que cette virulente censure des mœurs romaines sous les Césars, s'applique de plus en plus à notre décadence présente : la seconde, un peu inattendue, c'est que « Juvénal est un poète animé au plus haut degré de ce qu'on appelle « l'esprit militaire », c'est-à-dire l'amour du devoir et du sacrifice, le souci de la dignité et de l'honneur de l'armée, l'horreur de la lâcheté, etc. » Dans les *Notes explicatives*, les curieux de l'antiquité trouveront toutes les lumières nécessaires à une véritable intelligence du texte. L'ensemble représente assurément une somme de travail des plus respectables.

Mais le monde des érudits, quand il s'agit de traductions et surtout d'éditions, a des exigences cruelles. M. Berrier, — qui, non content de consulter les manuscrits de la Bibliothèque nationale, a fait un voyage exprès à Rome sans autre but que de mieux connaître la cité antique où Juvénal promène son lecteur dans les bouges les plus obscurs, comme dans les demeures les plus vertueuses, et lui ouvre tantôt l'ergastule plébéien et tantôt le brillant palais des Césars, — se doutait-il qu'on lui reprocherait d'avoir conçu son livre en dehors des règles, faute d'avoir lu et dépouillé, la plume à la main, toutes les publications antérieures qui, non seulement en France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Italie ont contribué à reviser et à éclairer le texte souvent obscur de son poète ? Que Messieurs les « philologues » y prennent garde ; mettre à si haut prix l'honneur de marcher sur leurs traces, c'est sûrement décourager même les plus laborieux.

Une dernière remarque : l'auteur nous offre une œuvre « en prose versifiée », sans doute par conviction qu'un traducteur soucieux de l'exactitude se condamne à ne jamais

Penser de l'art des vers atteindre la hauteur.

Quoique de bon ton, pareille modestie peut paraître excessive, témoin, entre cent autres, ce passage bien connu de la satire VIII sur *la Noblesse* (v. 126-140) :

De sages conseillers si tu sais faire choix...
Que parmi tes aïeux Prométhée ait sa place.
Aimes-tu les grands noms, prends parmi les Titans ;
Dans l'histoire, à ton gré, choisis tes ascendants.
Mais si l'ambition, la luxure t'égare,
Si tu te plais à voir une hache barbare

S'émousser, et les bras des licteurs s'alourdir,
Du sang des alliés les verges se rougir,
La noblesse des tiens vient t'en demander compte
Et l'éclat de leur gloire illumine ta honte,
Plus haut brille à nos yeux le rang d'un malfaiteur,
Mieux le crime trahit tous les vices du cœur.

C. Huit.

Tropaire-Prosier de l'abbaye Saint-Martin de Mautauriol, publié d'après le manuscrit original (XI-XIIIe siècles), par l'abbé Camille Daux. Paris, A. Picard et fils, 1901, in-8 de LIII-210 p. et 2 pl. — Prix : 7 fr. 50.

Les nombreux travaux qui ont été déjà publiés sur la poésie liturgique au moyen âge et les recueils dans lesquels sont édités différents spécimens de cette littérature nous la font suffisamment connaître et apprécier. Le sujet est cependant si vaste que bien des publications pourront encore paraître sans l'avoir épuisé. Dans son ouvrage sur le *Tropaire-Prosier* de Montauriol, M. l'abbé Daux a voulu nous mettre sous les yeux « un spécimen d'une famille de manuscrits peu connus et sortis de la plus célèbre officine aquitanique, dont les produits représentent aujourd'hui la moitié de tous ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, les plus compliqués et les plus longs. » Aussi, complétant une simple étude qu'il avait précédemment faite de ce manuscrit, il en présente maintenant une publication intégrale, précédée d'une longue et substantielle Introduction dans laquelle il fait connaître l'état matériel du manuscrit, son origine, et démontre que ses parties les plus anciennes sont du XIe siècle et les plus récentes du XIIIe siècle. Cette publication faite avec soin, se divise en deux parties : la première qui contient le tropaire, la deuxième qui renferme le prosier. Des tables placées à la fin permettent d'utiliser facilement ce recueil, qui vient enrichir la Bibliothèque liturgique publiée par M. Ulysse Chevalier.

J. Viard.

La Littérature française d'aujourd'hui, par J. Ernest-Charles. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ernest-Charles commence par nous faire observer que la littérature française est aujourd'hui en décadence : décadence intellectuelle, décadence morale. La décadence intellectuelle vient de ce qu'aucun génie puissamment créateur n'a pris son essor depuis vingt ans, ce qui fait qu'il n'y a plus d'école. La décadence morale est due au commercialisme, une plaie qui ronge et ruine presque tous les écrivains de notre époque.

Puis défilent : Sully Prudhomme, dont la vie est respectable autant que régulière ; Anatole France, artiste délicat et borné en ses livres vains, qui seraient malsains s'ils n'étaient un peu puérils et vides,

leur auteur n'ayant jamais le souci de l'utilité sociale ; Sardou, illustre commerçant des lettres, qui a prouvé longuement la supériorité des produits de fabrication française ; Brunetière, qui a eu tort (!) — nous ne sommes pas de cet avis — « d'être retourné demander au catholicisme pur et lointain les règles nécessaires afin de restituer en sa noblesse la vie de notre époque et de reconstituer en beauté, en décors, la physionomie du plus rigide représentant de ces mœurs dont la noblesse ne trompe plus personne, Bossuet, le domestique impérieux du grand Roi » ; Loti, qui est loué sans réserve ; Jules Lemaître, qui doit sa supériorité en grande partie à ce qu'il est un provincial devenu Parisien ; Hérédia, le seul parmi les lettres contemporaines, auquel on puisse reprocher de n'avoir écrit qu'un livre et d'être concis ; Richepin, un bourgeois bien portant, condamné par son riche tempérament à n'avoir que des idées simples et en très petit nombre ; Bourget, snob de cosmopolitisme, de scepticisme, de dilettantisme, de pessimisme et surtout de psychologie, snob à perpétuité ; Édouard Rod, le plus français des Suisses ; J.-K. Huysmans, grand écrivain parce qu'il eut des embarras d'argent et des embarras gastriques ; Faguet et Doumic, qui sont les directeurs de la pensée, et, partant, de la conscience de leurs contemporains ; Hervieu, qui a le bon goût de ne produire qu'avec mesure ; Paul et Victor Marguerite dont nous attendons toujours ce que promettait le début de Paul ; Lavedan, qui doit sa verve spirituelle à l'emploi scientifique d'une grande quantité de procédés ingénieux ; Hanotaux, esprit supérieur parce qu'il a des vues d'ensemble ; les Rosny, écrivains indisciplinés, qui ont assez de force pour qu'il leur soit permis de manquer de goût ; Marcel Prévost, qui, plus habile à répandre ses livres qu'à les écrire, obtiendra une des premières places dans l'histoire de la librairie française ; Capus, qui n'écrit ni en suisse, ni en hollandais, ni en argot, mais en français simple et clair ; Jean Julien, coupable d'avoir voulu faire régner dans le monde dramatique la loyauté intellectuelle et la dignité morale ; Lucien Descaves, homme bien portant et bien nourri, qui compatit une fois par semaine aux misères des hommes ; d'Annunzio, original à force de copier ; Henri Houssaye, l'historien de la grande épopée napoléonienne ; Montégut, dont l'infortune littéraire est abominable ; Léon Daudet, qui excite des enthousiasmes et des critiques imméritées ; Rostand, le grand poète de France ; Vandal, Mirebeau, Sorrel, Barrès, Gréard Eug. Ledrain, Courteline, Eug. Linthillac, Renard, de Régnier. Et l'auteur termine en nous faisant espérer que la littérature de demain sera de plus en plus belle parce qu'elle sera de plus en plus utile.

Il y a dans ce livre un passage sur la caserne qui fait double emploi (Voir la page 145, sur les Marguerite, et la page 308, sur Courteline.)

ARBEY.

Quelques-uns, par Louis Delaporte. Première série. Recueil de feuilletons littéraires publiés dans *le Siècle* pendant les années 1899 et 1900. Paris, Fontemoing, 1901, in-18 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ainsi qu'il l'avoue lui-même, dans sa dédicace à M. Yves Guyot, l'auteur s'est proposé, non pas de critiquer impartialement et rigoureusement tous les écrivains de notre temps, mais de faire tout bonnement un portrait flatté de quelques-uns d'entre eux, qui sont ses amis ou tout au moins l'objet de ses préférences. Parmi ces privilégiés, nous remarquons : Anatole France, qui habite à l'orée du Bois de Boulogne et qui fait couvrir les plus gaillards des volumes de sa Bibliothèque avec des feuillets d'antiphonaires; Henry Fouquier, le regretté chroniqueur du *Figaro*; Havet; Arthur Giry; Maurice Bouchor, dont les pièces de théâtre « n'ont point cette prétention des tragédies que les jésuites du XVIIIe siècle faisaient représenter au Collège de Clermont, et où l'incohérence de l'action et la noblesse risible des sentiments le disputaient à la pompe insupportable du style. » Gustave de Molinari; Abel Hermant; Alexandre Bertrand; Paul Hervieu, qui a fait de la diplomatie avant de faire des romans; Gabriel Séailles; Frédéric Passy; le Gascon Marcel Prévost, un élève des jésuites de la rue des Postes, à propos duquel l'auteur trouve moyen de nous parler du « beau livre » de M. Édouard Estaunié, l'*Empreinte*; Michel Bréal; Émile Pouvillon; André Lefèvre; Gaston Deschamps; Alfred Roll; Charles Letourneau; Georges de Porto-Riço; Coquelin; Pierre de Bouchaud; Émile Duclaux; Eugène Manuel; Jules Dalou; Émile Zola, que M. Delaporte défend contre les reproches d'immoralité, sans croire à la bonne influence de ses livres; Hyacinthe Loison, « grand cœur et grande voix, apôtre désigné de toute idée généreuse et libre »(!) dont l'apostasie est attribuée ici aux dénonciations multipliées dont il fut l'objet; Paul Stapfer; Ary Renan.

Ouvrage très intéressant par les détails que l'on y trouve sur l'intérieur et la vie intime de quelques grands hommes; un peu « risible » parce que l'auteur y fait un étalage exagéré de son érudition en littérature antique; et dont nous ne conseillerons pas la lecture à tout le monde à cause de son esprit antireligieux. Et cependant, M. Delaporte est un ancien élève de Stanislas!

Du Clos.

HISTOIRE

L'Orient à vol d'oiseau, par H. de Saint-Germain. Paris, Renard, 1902, in-8 de 535 p. — Prix : 6 fr.

De Marseille en Crète, de Crète à Constantinople par Salonique, de Constantinople à Smyrne et à Beyrouth, de Beyrouth à Caïffa et à Jérusalem, M. de Saint-Germain nous entraîne à sa suite dans un admi-

rable voyage qu'il clôture par une rapide visite aux deux capitales de l'Égypte, le Caire et Alexandrie. M. de Saint-Germain est un charmant compagnon, fin et disert, lettré curieux et bien informé, artiste aussi, et par dessus tout bon chrétien et bon Français. Il a beaucoup vu et bien vu : rare mérite. Il fait part au public de ses impressions et de ses jugements ; c'est tout bénéfice pour le lecteur. Une copieuse et inutile floraison de « Voyages en Orient » se multiplie d'année en année, à mesure que les communications deviennent plus faciles et plus rapides. Il convient d'en distinguer soigneusement le présent ouvrage. M. de Saint-Germain, si nous avons bien compris, a rapporté de l'Orient deux grandes idées, nous dirions volontiers deux enthousiasmes. Il est revenu persuadé de l'excellence de l'hellénisme, et de la nécessité de maintenir à la France sa situation prépondérante en Syrie. Nous sommes tout à fait d'accord avec lui sur le second point. On ne saurait trop répéter que nous avons de gros intérêts en Orient, et qu'aucun sacrifice ne doit paraître trop considérable, quand il s'agit de les sauvegarder. M. de Saint-Germain nous l'a dit une fois de plus. Il faut l'en remercier. Son pélérinage coïncidait avec la sensationnelle excursion de l'empereur allemand. L'auteur a bien vu que l'enthousiasme des populations orientales était des plus modérés ; il a peut-être trop insisté sur cette idée. Si à Beyrouth et dans le Liban, nos amis de vieille date ont manifesté leur répugnance, à Jérusalem l'accueil a été moins froid. On ne doit pas se dissimuler que les indigènes de la Syrie et de la Palestine sont pratiques plutôt que sentimentaux : ils vont à la force et à l'argent. Guillaume II représentait la force ; il n'a pas été assez généreux. S'il eût été moins ménager des deniers impériaux et royaux, la population chrétienne de Jérusalem, qui vit de l'argent étranger, en eût gardé un meilleur souvenir : telle est l'opinion qu'il nous a été donné de recueillir sur les lèvres d'un chrétien latin indigène. C'est là, croyons-nous, la vraie « vérité sur le voyage de Guillaume II » que M. de Saint-Germain n'a pas, peut-être, noté avec toute la précision désirable.

Notre auteur est un philhellène convaincu. « Pour résumer ma pensée, écrit-il (p. 13), avec la chute de Byzance a disparu la colonne élevée qui, comme Atlas, soutenait le zénith de la pensée humaine. De cette civilisation antique les éléments gisent dispersés sur le sol attendant la main qui doit les réunir... Qui remplacera les Théodose et les Justinien ? Qui nous rendra les femmes qui s'appelaient Pulchérie, Irène et Théodora ? Qui, en un mot, saura replacer le monde violenté et jeté hors de sa base sur son axe naturel ? Quelle main pourra rapprocher les deux hémisphères de l'ordre moral et politique qu'avait su si bien coordonner le génie du grand Constantin !... Les aspirations de l'hellénisme sont comme un réveil de l'esprit humain

qui a connu des voies plus spacieuses et plus fortunées et qui veut le retrouver. » Nous suivons avec le plus grand intérêt le renouveau des études byzantines en France et en Allemagne. Et nous croyons que le Bas-Empire a été fort calomnié. Nous conviendrons que Constantinople était le refuge des lettres et des arts, tandis que l'Occident était plongé dans la barbarie, et que les basileis byzantins du VIe au XIIe siècle sont fort supérieurs aux empereurs allemands et aux rois de France, leurs contemporains. Mais nous trouvons l'enthousiasme de M. de Saint-Germain un peu hyperbolique. Il est du reste très généreux, c'est celui des Byron, des Chateaubriand et des Favier, qui croyaient voir revivre les Thémistocle et les Alcibiade dans les Miaoulis et les Canaris, pirates ou écumeurs de mer. Nous consentons que notre civilisation moderne gagnerait à un contact plus intime avec l'art et la culture hellénique. Mais il y a hellénisme et hellénisme, et il en faut distinguer au moins trois, celui d'Athènes, celui de Sainte-Sophie, et celui du Phanar. Le premier est admirable, le second estimable, le troisième méprisable. Or, actuellement, c'est ce dernier qui triompherait en Roumélie, en Anatolie et en Syrie, si le vœu de notre auteur se réalisait. Sommes-nous bien sûrs que les modernes habitants de l'Attique, dont M. de Saint-Germain nous dit tant de bien, ne soient pas imbus d'hellénisme phanariote ? Et qu'y a-t-il de plus mégalomane qu'un Grec, bien que M. de Saint-Germain oppose l'esprit hellénique à la mégalomanie (p. 15), dont il fait, nous ne savons pourquoi, un attribut exclusif des nations qui honorent « le pétrole, le charbon de terre et les substances chimiques que met en œuvre l'industrie.. » Nous croyons bien plutôt à la russification de l'Orient qu'à son hellénisation.

En terminant, regrettons que l'auteur ait parfois négligé un peu trop son style. Nous n'aimons pas cette phrase : « Que de soucis pourtant pour procurer des distractions à celui que son indécrottable luthéranisme rend incompatible (?) aux religieuses populations de la Syrie ! » Enfin la partie typographique aurait pu être plus soignée. Les citations grecques, assez nombreuses, ont une accentuation défectueuse. J'ai compté cinq fautes dans une note de sept lignes (p. 16, n. 1). Les illustrations ne sont pas très remarquablement exécutées, quoique assez bien choisies et généralement intéressantes. J. LABOURT.

Principaux Auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes, *depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose I. Essai chronologique*, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de XV-344 p. — Prix : 8 fr.

M. d'Arbois de Jubainville continue à déployer une admirable activité ; et au domaine celtique qu'il exploite depuis tant d'années, il

annexe de plus en plus le monde de l'antiquité classique. Déjà, il y a trois ans, il publiait, comme tome VI de sa collection intitulée : *Cours de littérature celtique*, un volume sur la civilisation des Celtes et celle de l'époque homérique où une incessante comparaison éclairait les origines de la société celtique pour la rendre plus accessible au lecteur. Aujourd'hui, M. d'Arbois de Jubainville nous apporte un livre qui relève davantage de la philologie classique, et dont le mérite n'est pas moindre, mais dont la lecture ne présentera pas le même intérêt. Il forme le tome XII du même *Cours de littérature celtique* et, comme le précédent, il est sorti du cours même que l'auteur professe au Collège de France ; et il en garde la disposition en « leçons. »

Le titre en résume parfaitement le sujet : c'est la révision critique des sources grecques et latines que les historiens ont consultées et consultent tous les jours pour en extraire l'histoire de la Gaule. Ces textes sont loin d'avoir la même valeur, soit par la compétence des auteurs, soit par la date de leurs œuvres, par leur authenticité, par l'état dans lequel les fragments en sont parvenus jusqu'à nous. Bien des érudits, et non des moindres, sont tombés dans plus d'une erreur pour n'avoir pas fait la critique des documents employés ou en avoir méprisé la valeur propre. L'étude des sources et des témoignages des historiens grecs et latins a été poussée fort loin en Allemagne ; elle y est plus en honneur qu'en France : M. d'Arbois le remarque lui-même dans sa Préface, en regrettant l'époque dite des bénédictins, où, dans les recherches d'érudition, la France avait la primauté.

Suivant l'ordre chronologique, M. d'Arbois de Jubainville étudie successivement, en les prenant isolément, tous les écrivains grecs et latins, poètes, prosateurs, géographes, qui ont parlé des Celtes et des pays celtiques, ne fussent-ils connus que par des citations chez des auteurs postérieurs, comme c'est le cas bien souvent. Pour chacun de ces écrivains, M. d'Arbois détermine ce que celui-ci savait ou pouvait savoir ou pouvait supposer en matière celtique et jusqu'à quel point son témoignage est admissible, ou valable, ou important. M. d'Arbois conduit ainsi d'Homère à Marcellus Empiricus, médecin bordelais de la fin du IVe siècle de notre ère, et il ne néglige pas d'indiquer au passage, soit comme la connaissance du monde celtique s'est peu à peu élargie chez les Grecs et les Romains, soit comment certaines erreurs se sont produites, par exemple celle, non encore éteinte peut-être, qui, chez les Romains même, faisait venir de l'ouest (c'est-à-dire de la Gaule historique) l'invasion gauloise de l'Italie par l'est et par les Alpes Juliennes ; M. d'Arbois détruit au passage plusieurs légendes répandues, dès nos classes, par le Tite-Live de nos *Conciones* et de nos *Narrationes* et qui sont nées des surnoms de Capitolinus, de Torquatus et de Corvus.

M. d'Arbois a résisté le plus souvent à la tentation d'introduire des hors-d'œuvre par manière de comparaison : il aurait bien fait de s'en abstenir aussi à propos des Dioscures (ou prétendus Dioscures) de Timée ; car les identifications qu'il propose (p. 88), pour le Cernunnos et le Smertullos de l'autel de Paris, ne nous paraissent reposer sur aucun fondement et être œuvre de pure imagination. Et pendant que nous ouvrons l'écluse de la critique, nous regrettons que, dans cet ouvrage, aussi bien que dans d'autres publiés par lui en ces dernières années, M. d'Arbois de Jubainville se complaise en des bavardages et des personnalités qui sont hors de son sujet et qui, en tout cas, n'apprennent rien sur les Celtes et sur la Gaule.

M. d'Arbois de Jubainville a traité dans ce livre un sujet aride, et qui n'intéresse guère que les érudits et les critiques de l'histoire, mais le lecteur français trouvera là, résumées d'une façon nette et claire, et en forme de manuel, des informations précises qu'il aurait peine et travail à trouver dans les œuvres étendues de l'érudition allemande. M. d'Arbois a fait circuler la lumière dans ce manuel et plusieurs tables en rendent le maniement très aisé. H. G.

Nova Legenda Angliae, as collected by JOHN OF TYNEMOUTH, JOHN CAPGRAVE, and others, etc., now re-edited with fresch material from MS. and printed sources, by CARL HORSTMAN. Oxford, Clarendon Press, 1901, 2 vol. in-8 de LXVIII-506 et 731 p., cartonnés. — Prix : 41 fr. 40.

Cette superbe édition fait le plus grand honneur à l'érudition de M. Horstmann qui, dans une savante Introduction, nous raconte l'histoire du livre de Jean de Tynemouth. Rien de plus instructif. Le pieux auteur des nouvelles légendes des saints anglais était lui-même un érudit de très grande valeur, mais, comme le remarque son éditeur, il ne fut pas un historien, le sens critique lui faisant complètement défaut. Par suite, ces biographies intéressent avant tout les folk-loristes. Ils y trouveront, fidèlement consignées, les traditions populaires de l'Église d'Angleterre avant qu'elle ne fût tombée dans le schisme, et lorsqu'elle méritait encore le titre glorieux d'Ile des Saints qu'elle a si longtemps porté. Les notices se succèdent suivant l'ordre alphabétique des noms des saints qui en font l'objet. Il va sans dire qu'assez souvent ces noms seuls sont historiques, la légende ayant complètement chassé l'histoire véritable. Je me permettrai de signaler spécialement au lecteur les voyages nautiques de saint Brendan, si fameux au moyen âge, et le non moins célèbre purgatoire de saint Patrice. Un grand nombre de ces saints anglais, ou plutôt bretons, achevèrent leurs jours sur le continent : tels Samson, Gildas, Magloire, Suliac, Malo, Cadoc, Iltut, etc. Le plus souvent ils se fixèrent dans l'Armorique où leur souvenir est demeuré. On retrouvera avec plaisir

leurs légendes dans ces deux magnifiques volumes. J'ai été charmé d'y rencontrer entre autres celle de ce petit prince de Cornouailles, Méloir, « si méchamment mis à mort » par son oncle Rivold, qui préalablement lui avait fait couper un bras et une jambe pour le rendre incapable de monter à cheval et, par conséquent, de conduire ses troupes au combat, qualité impérieusement exigée des rois de ce temps-là. Sa mère, la douce Aurelia, lui fit fabriquer un pied d'airain et une main d'argent. Ces membres artificiels, ô prodige, grandissaient avec les autres. Rivold résolut d'employer le bon moyen, pour se débarrasser d'un neveu qui lui barrait le chemin du trône. Il le fit décapiter. Cela réussit toujours. Plusieurs églises de Bretagne sont consacrées sous son vocable. On conserve encore de ses reliques, ce qui n'empêche son existence d'être toujours un problème ; petite difficulté qui ne gêna jamais les dévotions populaires, témoin saint Expedit, si en vogue aujourd'hui, et qui, probablement, n'est pas autre chose qu'un vocable de la langue latine.

Le pieux hagiographe ne varie guère son style, désespérément uniforme et plat; ce qui le sauve, c'est le parfum d'archaïsme qui s'en dégage, comme de toutes les vieilles choses. Son latin serait sans doute désavoué des humanistes, il est si peu cicéronien ! Du moins est-il clair : c'est un mérite. L'éditeur n'a rien négligé pour établir son texte; la somme de travail représentée par ses notes et ses références est considérable : son érudition est impeccable. Au point de vue typographique, ces deux volumes sont aussi très soignés.

A. Roussel.

Histoire des Petites Sœurs des pauvres, par Leroy. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de 531 p. — Prix : 5 fr.

Histoire de la Congrégation de la Providence d'Évreux, dite à l'origine des Dames de Caër, par le chanoine Langlois. 1re partie. *De son origine à sa dispersion par la Révolution, 1700-1797.* Évreux, imp. de l'Eure, 1901, in-8 de 413 p. — Prix : 5 fr.

Les Petites Sœurs des pauvres comptent cent-huit maisons en France, trois en Allemagne, quatorze en Belgique, cinquante et une en Espagne, deux en Portugal, une en Suisse, une en Turquie, seize en Italie, quatre en Sicile, dix-neuf en Angleterre, quatre en Écosse, trois en Irlande, trois dans les colonies anglaises, cinq en Afrique, quatre en Asie, cinq en Océanie, quarante-trois aux États-Unis, une au Canada, deux au Chili, une en Colombie. C'est l'une des œuvres qui honore le plus la France chrétienne. M. le chanoine Leroy en fait l'histoire. On peut, grâce à lui, pénétrer dans l'intimité de cette admirable congrégation, assister à sa naissance près de Saint-Servan, en 1839, suivre ses modestes débuts jusqu'à la première fondation, celle de Rennes, en 1846, l'organisation de la congrégation et l'adoption de

la règle de saint Augustin. Il y eut, à partir de 1852, un merveilleux développement : plus de vingt fondations en deux ans. L'extension n'a pas cessé depuis lors. La famille religieuse a, de son côté, complété son organisation pour répondre aux exigences qui provenaient de cet essor extraordinaire; car il fallait assurer le maintien de l'esprit religieux et l'unité de gouvernement. Rien n'est intéressant à étudier comme cette vie intime et ce développement extérieur d'une famille religieuse. Les circonstances que nous traversons augmentent encore l'intérêt de cette étude.

— Il y a dans notre pays d'assez nombreuses congrégations qui portent le vocable de la Providence. Plusieurs, parmi elles, existaient avant la Révolution. M. le chanoine Langlois nous présente celle d'Évreux ; comme la plupart des familles religieuses modernes, elle est née tout simplement près d'un saint prêtre cherchant autour de lui des auxiliaires pour faire le bien. Ses fondateurs furent M. Duvivier, curé de Caër, et sa sœur. Ils se proposaient d'élever les enfants et de procurer aux malades de la campagne les soins nécessaires. La Providence veille au recrutement et à l'extension de l'œuvre. Les évêques d'Évreux et les eudistes, qui dirigeaient le séminaire épiscopal, la prennent sous leur protection ; ses membres s'impreignent de l'esprit du Père Eudes. Dans cette histoire d'une modeste congrégation diocésaine, on no trouve aucun trait saillant ; mais l'auteur, qui connaît le passé de son diocèse, profite de tout pour communiquer au lecteur un peu de sa science. Un nom de famille, celui d'un personnage, d'une localité, éveillent sa curiosité, et c'est pour la satisfaction de qui le lit. Son érudition ne fatigue pas, et une illustration abondante accroît l'intérêt du livre. Les travaux ainsi exécutés sont une bonne contribution à l'histoire locale. J. Besse.

Clovis, par Godefroid Kurth. 2e éd., revue, corrigée et augmentée. Paris, Retaux, 1901, 2 vol. in-8 de xxix-355 et 328 p. — Prix : 8 fr.

Vita di san Luigi, re di Francia, terziario francescano, pel Teol. Sac. Dr Salvatore di Pietro. S. Benigno Canavese, libreria Salesiana, 1900, in-16 de 741 p.

Saint Louis et ses historiens. Conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon, le 25 janvier 1878, par E. Léotard. Lyon, imp. Vitte, 1900, in-16 de 62 p.

Vie de saint Louis, par Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite, publiée d'après les manuscrits par H.-François Delaborde. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de xxviii-166 p. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire). — Prix : 4 fr. 50

Le succès acquis au *Clovis* de M. Godefroid Kurth, ouvrage devenu, on peut le dire, presque classique dans notre littérature historique, en faisait désirer une édition plus accessible et plus maniable que celle dont la maison Mame avait fait le sujet d'une riche illustration. En se

conformant à ce désir, l'auteur n'a pas manqué de profiter de l'occasion pour améliorer encore son livre. Une comparaison détaillée, dont nous avons donné le résultat dans la *Revue des questions historiques* (avril 1901), nous permet d'apporter un témoignage positif à cette déclaration de l'auteur dans la Préface de cette édition nouvelle : « Le lecteur qui voudra prendre la peine de contrôler les deux éditions de ce livre se convaincra facilement que les mots « revue, corrigée et augmentée », placés en tête de celle-ci, sont d'une rigoureuse exactitude. Depuis cinq ans, j'ai eu l'occasion de serrer de plus près quelques-uns des problèmes que soulève en grand nombre l'histoire de Clovis. Je n'ose dire que j'en ai donné la solution, mais on reconnaîtra peut-être que j'ai fait ce qui était possible dans l'état actuel de nos connaissances. D'autre part, j'ai profité de tous les travaux spéciaux qui ont paru depuis 1895. La bibliographie critique a été tenue au courant et par endroits refondue ; elle présente le tableau méthodique et complet des ressources qui sont à la disposition de l'historien. » — La valeur scientifique et la valeur littéraire de cet ouvrage étant reconnues de tout le monde, il ne nous reste plus qu'à lui souhaiter le plus de lecteurs possible. Ce souhait malheureusement n'est pas superflu. Plus d'un, par le temps qui court, tient à se voir compté entre les partisans déclarés des bons livres, qui d'ailleurs n'en achète et n'en lit guère que de frivoles ou d'inutiles.

— Avec Clovis et Charlemagne, saint Louis occupe une place hors de pair parmi les fondateurs de la monarchie chrétienne et de la civilisation moderne, et parmi les gloires de notre pays. Quoique sa figure ait quelque chose de particulièrement français, elle ne laisse pas d'être chère à tous les peuples de la chrétienté. Aussi un docte et pieux ecclésiastique sicilien, M. Salvatore di Pietro, préfet des études au séminaire archiépiscopal de Palerme, a-t-il jugé que c'était trop peu pour les catholiques d'Italie que la brève biographie du saint roi due à M. le professeur Dario Morosi. Sur l'invitation toute spéciale du P. Soldatic, alors général des Franciscains, il a entrepris un récit plus étendu, accompagné de vues historiques et de réflexions édifiantes, qui s'adressât sans doute au public entier, mais fût plus particulièrement à l'usage des membres du grand tiers-ordre, auquel M. Salvatore di Pietro s'honore d'appartenir lui-même. Son ouvrage est divisé en trois livres. Le premier, qui comprend douze chapitres, est intitulé : *Naissance. Éducation. Vie intime de Louis IX.* Le second, qui en comprend le même nombre, est intitulé : *Vie dévote de saint Louis.* Le troisième, qui en comprend quinze, a pour titre : *Vie politique et croisades de saint Louis.* Nous avons été un peu surpris de ne trouver, parmi les ouvrages français signalés par l'auteur dans sa Préface, aucune mention des excellents travaux de MM. J. A. Félix-Faure, H. Wallon et A. Lecoy

de la Marche, où il aurait certainement fait une meilleure moisson que dans le livre, déjà bien ancien, du vicomte Walsh, ou dans celui, bien plus ancien encore, de Richard de Bury (1730-1794), réimprimé, il est vrai, de nos jours à l'usage de la jeunesse. M. Salvatore di Pietro a été très bien inspiré au contraire en recueillant pour ses lecteurs le fruit des recherches du P. Cros, dont le livre intitulé : *Vie intime de saint Louis, roi de France*, n'est pas sans donner quelque prise à la critique érudite, mais a le précieux avantage d'un vif et sérieux contact avec les sources originales. Ne fût-ce, d'ailleurs, qu'à cause de l'ample usage fait par le docte ecclésiastique sicilien des incomparables récits du sire de Joinville, nous souhaitons que son livre obtienne au-delà des Alpes le même succès que son précédent ouvrage, consacré à sainte Élisabeth de Hongrie.

— L'opuscule de M. E. Léotard : *Saint Louis et ses historiens* reproduit une conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon le 25 janvier 1878, c'est-à-dire à une date déjà éloignée. Il demeure néanmoins une excellente esquisse, bonne à lire et à faire lire. L'auteur a, çà et là, rajeuni son travail par quelques indications nouvelles. Il est regrettable qu'il ait maintenu à saint Louis la paternité des *Établissements*, recueil qui, comme l'a démontré définitivement M. Paul Viollet, n'a ni saint Louis pour auteur, ni même aucun caractère officiel.

— L'un des principaux documents sur le saint roi, le plus important peut-être après Joinville, c'est l'ouvrage composé par un autre écrivain contemporain, que l'on désignait seulement jusqu'à ce jour par le ministère dont il avait été chargé auprès de la compagne de Louis IX : le Confesseur de la reine Marguerite. M. H.-François Delaborde a publié dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire » une édition nouvelle de la partie biographique de cet ouvrage, édition plus rapprochée que les précédentes de l'écrit original. Il a, dans sa Préface, établi d'une façon catégorique et qui lui fait grand honneur, trois faits importants : 1° le confeseur de Marguerite, auteur de l'ouvrage sur saint Louis, était un frère mineur nommé Guillaume de Saint-Pathus ; 2° cet ouvrage est avant tout essentiellement un résumé de l'enquête officielle pour la canonisation ; 3° il avait été rédigé par son auteur en latin, et la traduction française, fort imparfaite, qui nous en est parvenue, n'est pas de lui. Les résultats obtenus par M. Delaborde ont été confirmés par M. Léopold Delisle (*Journal des savants*, avril 1901) qui a retrouvé une partie du texte latin primitif dont Guillaume de Saint-Pathus avait fait usage dans un sermon composé et prêché par lui. M. S.

Documents sur la Ligue en Bretagne. Correspondance du duc de Mercœur et des ligueurs bretons avec l'Espagne, publiée avec une Préface historique et des notes par GASTON DE CARNÉ. Rennes, Plihon et Hervé, 1899, 2 vol. in-4 de LIX-178 et 197 p. — Prix : 15 fr.

Aux Archives nationales de Paris, se trouve, parmi les papiers venus de Simancas, toute la collection des pièces de chancellerie, correspondances diplomatiques, mémoires, comptes et rapports, ayant trait aux relations de Philippe II avec le duc de Mercœur, entre 1589 et 1598. Dans cette masse de documents, M. de Carné en a choisi trois cent soixante deux, les plus notables, qu'il résume ou transcrit, en leur adjoignant des notes, des indications biographiques, des tables excellentes. On ne saurait trop louer la clarté avec laquelle sont disposés les textes, ainsi que la justesse et la mesure avec lesquelles ils sont interprétés. La préface constitue un très intéressant *Essai sur l'histoire de l'occupation espagnole en Bretagne pendant la Ligue.*

Bien lourde fut cette occupation pour la vaillante province, que foulèrent sans pitié, durant huit ans, les troupes indisciplinées de Don Juan de l'Aguila. Mais, grâce à l'énergie de leur foi catholique, ainsi que de leur particularisme traditionnel, les ligueurs bretons acceptèrent le joug sans trop se plaindre, pour mieux résister aux armées de Henri IV. Plusieurs allèrent encore plus loin, et, répondant au désir intime de Philippe II, offrirent positivement la couronne de Bretagne à la célèbre infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui descendait, par sa mère, de la bonne duchesse Anne.

Le principal intérêt du recueil de M. de Carné est dans la lumière décisive qu'il apporte sur le rôle du duc de Mercœur. Serait-il vrai que, selon l'opinion qui dominait au XVIIIe siècle, ce prince lorrain n'ait été qu'un rebelle, voulant soustraire à l'unité française une grande province, et restaurer à son profit le trône des ducs de Bretagne ? Est-il vrai, au contraire, comme on l'a fréquemment soutenu de nos jours, que Mercœur ne connut jamais pareille ambition, et que le motif de sa longue résistance à Henri IV ne fut autre que son dévouement absolu à la foi catholique et au Saint-Siège ? Le témoignage impartial des documents ne permet plus désormais de mettre en doute les visées de Mercœur. Sans doute, comme il avait en la personne de Philippe II un concurrent redoutable, le duc crut nécessaire de dissimuler ses prétentions, mais sans le moins du monde y renoncer. Nous avons même la preuve qu'il ourdit à Rome toute une intrigue diplomatique pour faire proclamer par le Pape ses titres légitimes à la couronne de Bretagne.

Mais les efforts de Mercœur n'aboutirent pas au résultat convoité : en 1595, son rêve d'un trône était pour toujours évanoui. Bien plus, la position du duc devenait critique, et d'autre part, Philippe II, ses

agents, les ligueurs dévoués à l'Espagne, le mettaient en demeure de reconnaître enfin nettement les droits de l'Infante.

Si Mercœur avait été un bon Français, n'ayant jusque-là résisté que par pur motif religieux, la conduite à tenir s'imposait sans équivoque. Depuis deux années, Henri IV était converti au catholicisme et il était en instance pour obtenir l'absolution pontificale. Clément VIII avait, depuis plusieurs mois déjà, consenti en principe à donner cette absolution, dont les conditions se discutaient à Rome, et dont la cérémonie publique était notoirement prochaine. La Ligue avait donc perdu toute raison d'être, et Mercœur n'avait plus qu'à reconnaître son roi légitime. Or, c'est précisément à cette époque, le 30 juin et le 22 juillet 1595, que, par une véritable trahison, il se décide enfin, sous la foi d'un serment solennel, à rendre à Philippe II et à l'Infante un hommage décisif. Il n'est donc plus, selon l'expression du maréchal d'Aumont, que le « lieutenant général du roi d'Espagne en Bretagne. » Triste lieutenant, du reste. Le 26 décembre suivant, il signait avec les négociateurs français une trève de quatre mois : et les documents prouvent qu'il acceptait alors les subsides en argent que lui donnaient à la fois Philippe II et Henri IV, l'un pour retenir sa fidélité, l'autre pour immobiliser ses troupes, tandis que les armées de France et d'Espagne se mesuraient en Picardie. Puis les hostilités recommencent dans l'ouest, puis, de nouveau, les pourparlers : et au mois de mars 1597, un événement fortuit, l'arrestation d'un courrier, fournit à l'agent de Henri IV, Duplessis-Mornay, la preuve qu'au moment même où il poursuivait en apparence sa réconciliation avec le Roi, Mercœur négociait amicalement avec le gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, l'archiduc Albert, qui envahissait la France et s'emparait d'Amiens.

Lorsque Henri IV eut délogé les Espagnols de toute la Picardie, le duc de Mercœur dut entrer définitivement en composition avec le vainqueur ; et, après avoir marchandé, durant six mois, sur le prix qui lui reviendrait de son désarmement, il signait le 23 mars 1598, les articles du traité d'Angers. Par cet acte, il se soumettait au Roi et consentait à fiancer sa fille avec César de Vendôme, fils naturel de Henri IV.

Lamentable avait été la carrière du gouverneur de Bretagne. Du moins sa mort fut-elle vaillante et glorieuse, car il périt sur les bords du Danube, en combattant contre les Turcs.

Tel est le personnage, mal connu jusqu'ici, ou idéalisé par la légende, dont M. de Carné nous a, par le document, restitué la physionomie réelle. La vérité sur Mercœur est sans doute bien attristante, mais c'est toujours un gain pour l'histoire que d'avoir conquis la vérité.

YVES DE LA BRIÈRE.

Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire. *Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris*, par A. Aulard. T. II à V, avec une table générale alphabétique. Paris, Cerf, Noblet et Quantin, 1899-1902, in-4 de 789, 793, 794 et 926 p. — Prix : 30 fr.

Ce recueil considérable (nous n'en avons pas reçu le premier volume) se compose principalement de rapports du bureau central de police et d'extraits de journaux. Il part du lendemain de thermidor (juillet 1794) et se termine au 18 brumaire (9 novembre 1799). On n'en saurait méconnaître l'intérêt. Il permet de suivre jour par jour les émotions de l'opinion publique et les contre-coups qu'elle reçoit des événements. Ce n'est pas de l'histoire ; mais l'histoire y trouve des éléments presque indispensables. A côté des renseignements positifs que donnent les rapports du bureau central sur le culte, les écoles, les théâtres et les sujets divers de la vie sociale, les extraits de journaux, habilement choisis, témoignent de la sensibilité de l'opinion. Malgré le dédain et l'esprit sarcastique dont aiment à se prévaloir les rapports de police en ce qui touche le culte et les choses religieuses, il n'en ressort pas moins que le culte catholique était très suivi et réunissait beaucoup d'adhérents. La théophilanthropie languit ; les fêtes décadaires ne sont pas plus heureuses : on est bien forcé de convenir que la lecture des lois ou des documents officiels n'attire ni ne retient le public. Les dernières pages retentissent bruyamment du nom de Bonaparte (14 octobre-9 novembre) ; on sent que le coup d'État est à terme.

Il n'y a pas d'analyse à faire de ce recueil : il faut le lire. Comment n'y pas profiter ? Même lorsqu'on n'y trouve pas toute la satisfaction qu'on y désirerait, on est amorcé, si j'ose dire, et l'on s'invite soi-même à pousser plus loin la recherche. N'est-ce rien d'ailleurs que de posséder le sentiment officiel des gouvernants, dont, naturellement, le bureau de police s'applique à être le reflet ? N'est-ce rien aussi que ces concerts de plaintes que le bureau est obligé de reproduire et de porter aux pieds de ses chefs ? Financiers, marchands des halles, contribuables, gens du peuple, ne sont pas en peine de faire éclater leur misère et d'en rapporter la cause au gouvernement. Veut-on suivre une question spéciale dans toute cette période de cinq années ? Il suffit de glaner, la plume à la main, à travers les rapports et les journaux, pour se constituer un dossier, assurément insuffisant, et pourtant de valeur appréciable. Il y a sans doute des lacunes. Comment l'opinion publique ou la police n'ont-elles pas été touchées de ces condamnations à mort d'émigrés ou prétendus tels, comme Merle d'Ambert, Rochecot, Pillot de Coligny et tant d'autres, victimes de la commission militaire de Paris ? On s'étonne d'autant plus de ce silence que la mort du comte de Mesnard ne passa pas indifférente : « On rencontre assez de personnes qui témoignent du ressentiment de l'événement du camp

de Grenelle ; il en était quelques-unes parmi elles qui étaient présentes à l'exécution de l'émigré Mesnard » (12 octobre 1797). La politique des cafés, les tumultes des habitués des théâtres, les variations de la toilette et des modes se mêlent aux questions plus graves de gouvernement ; on trouve même des chansons, qu'il serait autrement assez difficile de se procurer. J'en ai dit assez, je crois, pour marquer l'intérêt de cette publication et en recommander la lecture aux hommes studieux.

VICTOR PIERRE.

Histoire de la troisième République. La Présidence de Carnot, par E. ZÉVORT. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 396 p. — Prix : 7 fr.

J'ai déjà eu le triste devoir de dire tout le mal qu'il faut, à mon sens, penser de la série de volumes que M. Zévort consacre à l'histoire de la troisième République. Ce quatrième volume est à la hauteur des précédents. C'est un résumé de l'histoire parlementaire de la période à laquelle il est consacré. C'est le *Journal officiel* de la République, interprété par un fidèle et exclusif lecteur du *Temps* et des *Débats* : Carnot est un grand homme parce qu'il a affermi la République ; le personnel républicain fait honneur à la France, et Léon XIII, pour avoir lutté contre les monarchistes, partage avec M. Henri Brisson les éloges des clients de la défense républicaine. Tous ceux qui ne professent pas ces opinions à l'usage des loges maçonniques, sont des gens méchants et sans importance. Mais, chose amusante, voici que le *Temps*, lui-même, trouve que M. Zévort va un peu loin dans l'apologie. Dans le numéro du 17 mai dernier, il décoche à ce vieux républicain ces phrases terribles : « Ceux qui voient surtout dans l'histoire de la République les discussions parlementaires, trouveront dans ce livre le résumé des incidents politiques, les conséquences des ordres du jour, le récit des élévations et des chutes de ministères de 1887 à 1894... Éloges ou blâmes, tout se ressent parfois du tumulte contemporain. Peut-être y aurait-il lieu, dans des livres de ce genre, d'ouvrir des perspectives plus profondes sur la politique extérieure... » On ne saurait mieux dire. L'honorable recteur de l'Académie de Caen se contente sans doute de lire les colonnes du *Temps*, relatives à la politique intérieure. La direction de ce journal peut constater, à la lecture du livre de M. Zévort, l'état d'esprit créé ou entretenu par ses enseignements. J'imagine qu'elle n'en est pas très fière.

Je n'ajouterai qu'une considération : s'il faut accepter pour vrais les éloges que M. Zévort décerne aux personnages républicains, tant au point de vue de leurs mérites politiques que de leurs vertus privées, il faut bien conclure du triste résultat de leur gouvernement que c'est l'instrument dont ils se servent qui ne vaut rien. A vrai dire, nous nous en doutions un peu.

EUGÈNE GODEFROY.

Essai critique sur l'enseignement primaire en France de 1800 à 1900, par Émile Gossot. Paris, Téqui, 1901, in-8 de XXII-370 p. — Prix : 5 fr.

Excellent livre plein d'une érudition discrète, écrit dans un bon style, et animé d'un excellent esprit. J'ajoute volontiers qu'il témoigne aussi d'une grande expérience de l'enseignement et d'un rare dévouement à la jeunesse. Ce n'est pas une simple histoire, mais vraiment un essai critique, où l'auteur donne son avis autorisé sur les diverses organisations de l'enseignement primaire au siècle dernier. Dans ses critiques comme dans ses éloges, l'auteur me paraît s'inspirer des vrais intérêts de l'enseignement populaire et il se montre à la fois bon chrétien et libéral sincère. Son seul défaut, c'est de se souvenir un peu trop qu'il a été professeur de l'enseignement public, et il en garde en même temps une sorte de respect superstitieux pour tout ce qui a un caractère officiel et une certaine défiance vis-à-vis des initiatives privées. En cela je crois bien qu'il a eu tort, estimant que moins l'État se mêlera des affaires de l'enseignement, mieux cela vaudra, pour la liberté, pour le progrès et pour les contribuables. Le livre n'en est pas moins très bon, et il méritait certainement de porter une autre dédicace que celle, vraiment beaucoup trop modeste, qui le place sous le patronage de M. Gréard, un faux libéral pour lequel j'éprouve, je l'avoue, une très médiocre admiration. Tous les titres dont il se pare ne m'en imposent pas, et je me souviens toujours de son discours à l'Académie, qui fut un très mauvais discours, et de son livre sur Schérer, qui est peut-être un livre bien fait, mais certainement un mauvais livre. Notons encore que M. Gossot, toujours un peu timide, n'a pas poussé, malgré les promesses de son titre, son historique au-delà de 1875, ce qui le sauve de l'ennui de donner son avis sur les mauvaises lois qui ont déchristianisé l'enseignement primaire en France, et où M. Gréard a sa part de responsabilité. Par divers passages significatifs, on devine bien que M. Gossot condamne ces entreprises sacrilèges. Mais j'aurais aimé qu'il n'évitât pas l'occasion d'en dire très haut et très nettement son avis, dût-il renoncer au patronage de M. Gréard, patron mal choisi d'un livre libéral et chrétien, ce personnage n'étant ni l'un ni l'autre. A la fin de son volume, M. Gossot note le témoignage décerné par la Commission d'enseignement de l'Exposition à M. Driessens, célèbre professeur de cuisine : cette mention aurait pu rester sans grand dommage dans le *Bulletin de la Ligue d'enseignement* : il y serait mieux à sa place. Toutes ces légères critiques ne doivent pas détourner nos lecteurs de lire l'ouvrage de M. Gossot, car il est bien fait et très bon, et je saisis volontiers cette occasion de lui rendre ce sincère hommage.

Édouard Pontal.

Dix-huit années de scolasticat et de régence dans diverses maisons de la Compagnie de Jésus. Mémoires véridiques, par J. Romette. Paris, Amat, 1901, in-12 de 404 p. — Prix : 4 fr.

Je recommande tout particulièrement ce volume à la sympathie de nos lecteurs, pour deux raisons : la première, qu'il se vend au profit d'une école libre ; la seconde, que c'est un témoignage intéressant en faveur de la Compagnie de Jésus, d'autant plus chère au cœur des catholiques qu'elle est aujourd'hui plus persécutée. Car c'est toujours à la haine de nos ennemis que notre sympathie se mesure.

M. Romette, l'auteur de ce livre qu'il intitule avec raison *Mémoires véridiques*, a été jésuite pendant plus de vingt ans, et c'est son histoire comme jésuite qu'il nous raconte. Avec lui nous entrons au noviciat, au scolasticat, dans divers collèges de la Compagnie, et puis nous le suivons en exil, en Angleterre, en Belgique, quand l'heure de l'épreuve a sonné. Et tout cela a le charme des choses vécues. Ce n'est pas une apologie, l'auteur ne se défendant pas de lancer quelques malices à ses anciens confrères, qui, comme tous les hommes, ont aussi leurs petits défauts ; mais cela même est un gage de sincérité. Et quand l'auteur conclut en rendant un très bel hommage à la Compagnie de Jésus, on peut d'autant plus l'en croire qu'il y a autrefois souffert un peu, par la faute des autres peut-être, mais surtout par suite de son état de santé qui ne lui a pas permis de prolonger jusqu'au bout son séjour dans la Compagnie. En terminant ce livre, qui n'a pas été fait pour les besoins de la cause, puisqu'il a été écrit longtemps avant la persécution qui s'est de nouveau acharnée sur les jésuites, l'auteur s'approprie le mot expressif du brave Lesdiguières : « La Compagnie de Jésus mérite d'être aimée de tous les vrais Français. » Arrêtons-nous sur ce témoignage qui consolera les jésuites de n'être pas aimés par quelques prétendus Français d'aujourd'hui. Les jésuites et les amis de Dreyfus ne peuvent en effet marcher sous le même drapeau. Martyrs du patriotisme après l'avoir été de la foi chrétienne, les jésuites ne sont pas à plaindre.

Édouard Pontal.

Les Temps héroïques. *Étude préhistorique d'après les origines indo-européennes*, par André de Paniagua. Préface de Louis Rousselet. Paris, Leroux, 1901, in-8 de IV-866 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur traite, en autant de chapitres, de l'Inde, de la conquête civilisatrice, des Aryas, des prêtres, des dieux, du peuple, des dolmens, d'Israël, de la Chimère, des Titans, de la force héracléenne, des guerres des dieux, enfin d'Osiris, de Bacchus et de Dionysos. Pour lui, l'Inde est la « Mater gentium », comme il l'appelle. L'érudition qu'il met en œuvre pour soutenir sa thèse est formidable ; mais je doute

assez que, malgré ce vaste déploiement de force, il réussisse à convaincre le lecteur. Il revise l'étymologie des noms de peuples et d'hommes, suivant moi avec plus de hardiesse que de succès. D'ailleurs, s'il est une science décevante, c'est bien celle de l'étymologie, surtout lorsqu'on lui fait dépasser certaines limites hors desquelles règne, non plus la prudence, mais la témérité, l'audace, ou mieux la fantaisie. Je crains que M. de Paniagua n'ait souvent franchi ces bornes. Cette préhistoire des religions et des civilisations ne peut être et ne sera jamais qu'un roman. Du moins l'auteur a-t-il su rendre ce roman instructif en y condensant le résultat d'immenses lectures ; et, comme il cite scrupuleusement ses sources, on peut recourir à celles-ci et y puiser à son tour, sans être obligé d'en faire le même usage.

A. R.

England and the Holy See. An essay towards Reunion. by SPENCER JONES, with an Introduction by the right hon. viscount Halifax. London, Longmans, Green, 1902, in-12 de XXVIII-440 p., cartonné. — Prix : 6 fr.

Il faudrait, pour parler dignement de ce remarquable ouvrage et de l'importante Préface dont l'a honoré Lord Halifax, un espace autrement considérable que celui dont nous pouvons disposer ici. Nous sommes, en effet, en présence d'un de ces livres qui constituent un événement religieux de premier ordre, par la sincérité hardie, la bonne foi victorieuse, la noble élévation de pensée de leur auteur et par les conséquences incalculables qui peuvent en résulter, surtout au milieu d'une nation demeurée aussi foncièrement respectueuse de Dieu comme l'est l'Angleterre. Depuis les jours où Newman jetait l'émoi dans la conscience anglicane, on n'avait pas été remué par de tels accents. Sans faiblesse pour les préventions obstinées d'un trop grand nombre de ses coreligionnaires, M. Jones crie avec angoisse le besoin d'unité qui trouble les âmes, et il a le courage de prendre corps à corps les préjugés les plus invétérés, avec une indomptable volonté d'amener les autres à les analyser avec lui, à reconnaître comme lui leur injustice, pour parvenir enfin à sa conclusion fatale : si vous comprenez le sens divin des paroles du Christ, « ut omnes unum sint », il vous faut travailler à la réunion, et *la réunion ne peut se faire qu'avec Rome* !

Que ce soit un ministre anglican qui parle en ces termes, que ce ministre ait toujours sa place dans les rangs de l'*Église établie*, qu'il y ait exercé et qu'il continue à y exercer une influence indéniable, c'est ce dont peut-être s'étonneront quelques-uns parmi nous, c'est ce dont s'indignent de leur côté les protestants radicaux, et surtout les membres grincheux de la *Ladies League* qui dénonce journellement les plus minimes manifestations des tendances « catholiques. » — M. Spencer Jones demande une discussion franche et consciencieuse, scientifique

et raisonnée, et il en établit lui-même sagement les premiers jalons aux points importants. Après avoir exposé les principes de la réunion, décrit l'Église d'après la Bible, les Pères et les données du *Prayer Book*, il discute les textes où s'affirme la primauté de la Chaire apostolique, envisage les causes de divisions et circonscrit les sujets controversés. Passant ensuite en revue les questions brûlantes de la lecture de la Bible, de la dévotion à la Sainte Vierge, de l'infaillibilité, des congrégations romaines, de l'excommunication, de la pénitence et des indulgences, la messe, le culte des images, le vrai rôle des jésuites, etc., il résume les objections les plus courantes et montre clairement leur inanité. Cette excursion au travers du vaste champ des discussions religieuses se clôt par un intéressant récit des efforts tentés pour assurer la réunion. Puisse le sympathique auteur écrire bientôt lui-même, pour lui personnellement d'abord, pour l'ensemble de ses compatriotes ensuite, le chapitre final de cette touchante histoire, et nous montrer enfin l'esprit de paix et la miséricorde se pressant dans une même étreinte de charité pour le bonheur des consciences droites et pour la gloire de Dieu !

G. PÉRIES.

Uchronie (l'Utopie dans l'histoire). *Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, par CHARLES RENOUVIER. Paris, Alcan, 1901, in-8 de 412 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Charles Renouvier aurait découvert — il ne dit pas où ni comment — un manuscrit latin, portant ce simple titre « *Uchronia* », et renfermant la description fantaisiste d'un certain moyen âge occidental que l'auteur fait commencer vers le premier siècle de notre ère et finir vers le quatrième, puis d'une certaine histoire moderne occidentale qui s'étend du cinquième au neuvième. Nous avons donc ici une pure hypothèse. C'est d'ailleurs ce que signifie ce titre « *Uchronia.* » L'écrivain, mêlant ensemble les faits réels et des événements imaginaires, écrit d'abord l'histoire, non pas telle qu'elle a été, mais telle qu'elle aurait pu être, à ce qu'il croit. Puis, arrivé aux dernières pages de son ouvrage, il fait (sans quitter la fiction) dépendre du libre arbitre de l'homme toute la chaîne des événements qu'il vient de dérouler sous les yeux du lecteur. Et alors, supposant que certains personnages, il y a 1 500 ans, eussent pris d'autres résolutions que celles qu'ils ont prises dans cette histoire imaginaire (et ces autres résolutions sont celles qui ont réellement été prises), il montre en peu de mots les conséquences désastreuses qu'auraient eues leurs actes (et ces conséquences sont précisément celles qu'ont éprouvées nos pères et qui pèsent encore sur nous).

Or, savez-vous quels sont ces actes qui, d'après le mystérieux auteur

de l'*Uchronie*, ont eu pour nous des conséquences désastreuses? C'est le triomphe du christianisme et l'institution temporelle de l'Église, Si, au contraire de ce qui est arrivé, le christianisme n'avait pas pu, tout d'abord, pénétrer en Occident, s'il s'était établi dans l'Orient seul pour ne rentrer en Europe que plus tard, après avoir abandonné sincèrement ses vues dominatrices, de manière à laisser se développer pleinement la philosophie, les mœurs politiques, le progrès en un mot, la civilisation serait devenue cent fois supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Voilà, en quelques lignes, toute la théorie de l'*Uchronie*.

D'après un appendice, que l'on aurait trouvé annexé au manuscrit, et qui ne fait qu'un volume avec ce manuscrit dans l'édition que M. Renouvier vient de présenter au public, appendice écrit en français par deux dépositaires successifs du manuscrit (le père et le fils) et guère moins considérable que le corps du livre, voici ce que nous savons de l'origine et des premières aventures de l'*Uchronie :*

L'auteur du manuscrit serait un moine de l'ordre des Frères prêcheurs, dont la famille et la patrie n'ont pas été indiquées, mais qui serait mort à Rome sur le bûcher, par ordre de l'Inquisition romaine, en 1601, c'est-à-dire moins d'un an après l'exécution de Giordano Bruno. Le P. Antapire — c'est le pseudonyme du dominicain en question — aurait composé cet ouvrage en peu de mois, dans sa prison, et l'aurait remis avant de mourir à un réformé de famille française établie en Hollande, lequel réformé le transmit à son fils, qui, à son tour, le passa à ses enfants. Les deux premières parties de l'Appendice ont été écrites par le fils du réformé, et la troisième par le petit-fils. Dans la première partie, l'écrivain raconte son histoire et les aventures de son père, en mettant la narration dans la bouche de celui-ci, qui dit, du manuscrit, que c'est le livre le plus étonnant et le plus terrible au sacerdoce que jamais homme ait songé d'écrire. »

L'éditeur a placé en tête de l'ouvrage, pour lui servir de préface, la première partie de l'Appendice, celle qui nous renseigne sur l'origine et l'histoire de ce livre étrange. Quant aux deux autres parties, qui ont paru offrir la conclusion toute naturelle de l'ensemble de cette publication, l'éditeur les a laissées pour la fin.

Est-il besoin d'ajouter quelques réflexions à cette analyse pour faire comprendre à nos lecteurs que l'*Uchronie* est un volume composé dans un très mauvais esprit et présente beaucoup de dangers pour les personnes jeunes ou peu instruites ? DU CLOS.

Monographie de la cathédrale d'Angers. Le Mobilier, par LOUIS DE FARCY. Angers, Josselin, 1901, gr. in-4 de 326 p., avec dessins et 56 planches dont 5 en chromolithographie. — Prix : 25 fr.

La *Monographie de la cathédrale d'Angers*, à laquelle travaille depuis

plus de trente années M. Louis de Farcy, était attendue par tous ceux qui savent avec quelles patientes recherches et quelles consciencieuses études l'auteur préparait cette grande publication. Elle ne doit pas former moins de quatre volumes in-4, sans compter un album in-folio, pour les grandes planches. M. L. de Farcy, décrit ainsi le plan qu'il a suivi :

La Construction : Le Monument. Les Édifices qui l'entouraient. Les Autels. Les Tombeaux et les Épitaphes. Le Jubé. Les Vitraux. — Les Immeubles par destination : Les Stalles et le Chœur. Le Trône épiscopal. La Chaire. Le Banc d'œuvre. Les Bénitiers. Les Orgues. Les Horloges. La Sonnerie. — Le Mobilier : Les Broderies et les Tissus. Les Tapisseries. L'Ancien Trésor. Le Nouveau Trésor. Archives et Livres. Le Luminaire et les appareils d'éclairage. Meubles et ustensiles. — Les Personnes et les Cérémonies : L'Évêque, le Chapitre, les Officiers du Chœur et de l'Église. La Psallette. Les Rois de France, chanoines de la cathédrale d'Angers. Les Fêtages. Les Cérémonies ordinaires et extraordinaires. Les Anciens Usages. Le Sacre. — L'Album : Vues d'ensemble. Reproduction des dessins de Gaignières et autres.

C'est bien l'histoire et la description de la cathédrale d'Angers qui nous est annoncée. Malheureusement il nous faut nous contenter aujourd'hui d'un des quatre volumes, le troisième, qui est relatif au *Mobilier*. M. L. de Farcy était tout spécialement préparé à cette partie de la *Monographie* par ses précédents travaux, notamment par son grand ouvrage qu'a récompensé la « Société française d'archéologie » au congrès de Morlaix : *La Broderie du* XIe *siècle jusqu'à nos jours* ; où sont reproduits avec goût, science et sagacité, de nombreux types anciens rapprochés des textes contemporains, avec explications de la technique et des motifs de décoration.

C'est aussi par *les Broderies et tissus* que commence le volume qui vient de paraître et qui nous fait si vivement désirer la publication des autres : il y a là de nombreux textes qui seront assurément très précieux pour les historiens d'art. Tous les inventaires de l'église ont été mis à contribution, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. La photographie et les dessins viennent apporter là leurs témoignages exacts (à noter les ornements donnés à Mgr Freppel) et l'auteur trouve moyen, çà et là, de faire profiter le lecteur de ses connaissances critiques sur l'art du brodeur. Viennent ensuite *les Tapisseries* de Saint-Maurice d'Angers ; tout d'abord, comme il convient, la fameuse tapisserie de *l'Apocalypse*, le plus ancien monument de ce genre aujourd'hui connu, avec date certaine (XIVe siècle). Diverses publications spéciales et générales ont déjà fait la réputation de cette tapisserie ; M. L. de Farcy y a bien largement contribué, et il a publié, notamment dans la *Revue de l'art chrétien*, vers 1889, une copieuse brochure,

qu'il annonçait comme devant former un des chapitres de cette *Monographie* ; mais outre qu'il a doublé les pages (152 au lieu de 80) il a pu, et nous l'en félicitons, multiplier les reproductions : l'Apocalypse et les autres pièces de la remarquable collection de la cathédrale d'Angers sont ici toutes figurées par des images exactes.

M. L. de Farcy essaie ensuite de reconstituer aussi complètement que possible, à l'aide de textes et de quelques épaves qui ont surnagé, l'ancien *Trésor*, malheureusement dispersé tout entier à la Révolution, et dilapidé dès auparavant par l'ignorance et le mauvais goût du Chapitre, qui aurait dû veiller à sa conservation ; l'auteur montre clairement (p. 246) qu'il fut impossible en 1791 de sauver le moindre objet précieux, alors que, depuis 1789, le vol était « moralement » commis. Là encore de nombreuses photographies fournissent aux yeux la description la plus fidèle des objets qu'a recrutés le Trésor actuel, et de ceux dont il a été gratifié par des dons.

Avant de finir par *le Luminaire et les appareils d'éclairage*, les *Meubles et ustensiles* (bancs, chaises, lutrins, lits pour les gardiens, représentations funèbres, confessionnaux, tableaux) et les annexes de la *sacristie*, du *Chapitre*, *bibliothèque*, etc., M. Louis de Farcy passe en revue les *Archives* du Chapitre (qui se retrouvent en grande partie à la bibliothèque municipale et aux archives départementales), ainsi que les *Livres* ayant appartenu à la cathédrale, qu'il a découverts dans diverses collections, et qu'il décrit de son mieux ; il fait même d'intéressantes digressions sur les objets qui peuvent servir de comparaisons. C'est ainsi que, pour *les Tapisseries*, il s'est occupé incidemment d'autres pièces conservées, non pas à la cathédrale, mais dans la province (p. 149, etc.). Et c'est ainsi encore qu'il trace un essai de bibliographie des *Livres liturgiques* du diocèse (p. 286, etc.), qui, à une époque ou à une autre, ont passé au chœur de la cathédrale. Qu'il veuille bien me permettre cependant de lui dire qu'on eût désiré un peu plus de précision et de méthode dans ce catalogue. Les erreurs de détails sont d'ailleurs inévitables dans les publications de ce genre : (je note le *Rituel* de 1735, indiqué en trois volumes, alors qu'il n'a qu'un volume en trois parties...). Je dois ajouter aussi que les lecteurs seront parfois un peu désorientés par l'indication des références, dont la pagination n'a pas toujours été exactement imprimée, telle que l'auteur a dû évidemment l'écrire. Je note encore le nom du peintre « Anniaux » pour « Ansiaux... » Mais c'est uniquement pour prouver avec quel soin — et quel intérêt, — j'ai lu et dépouillé ce grand travail, dont l'utilité sera décuplée lorsqu'il sera entièrement achevé, (le plus tôt possible, comme nous le souhaitons avec tous les curieux d'art et d'histoire monumentale), et terminé par des tables bien complètes et bien exactes, qui permettront de profiter des textes si nombreux, des

recherches si minutieuses, en un mot de la sérieuse érudition de M. Louis de Farcy. JOSEPH DENAIS.

La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI. La Compagnie d'Ostende. *Étude historique de politique commerciale et coloniale,* par MICHEL HUISMAN. Bruxelles, Lamertin; Paris, Picard et fils, 1902, in-8 de XII-356 p. — Prix : 10 fr.

Les traités de la Barrière attribuèrent à l'Autriche les Pays-Bas catholiques, en les érigeant en rempart contre la France au profit des puissances alliées. Celles-ci profitèrent de leur situation pour maintenir le commerce belge dans un état de dépendance complet, que dépeint à merveille le livre admirablement informé de M. Huisman. Au lendemain du traité d'Utrecht, les négociants flamands envoyèrent d'Ostende aux Indes quatre ou cinq navires. Ces premières expéditions, rentrées en 1716, produisirent des bénéfices énormes malgré les entraves suscitées par les Anglais et les Hollandais ; d'autres expéditions suivirent, favorisées par l'empereur Charles VI. Et bientôt, un octroi impérial du 19 décembre 1722 institua en Belgique une vaste compagnie ayant le monopole du commerce vers l'Orient et intitulée : « Société impériale et royale des Indes. » Le capital fut souscrit avec enthousiasme. De nombreux navires envoyés aux Indes et en Chine rapportèrent des cargaisons vendues à des prix élevés, qui permirent de distribuer des bénéfices énormes. En même temps des factoreries importantes étaient créées au bord du Gange et à Canton.

Mais ces succès rapides suscitaient la jalousie des commerçants hollandais et anglais. Ceux-ci agirent sur le faible Charles VI, en même temps qu'ils opposèrent aux agents de la compagnie tous les procédés que l'esprit de chicane peut inventer, et qu'ils osèrent même saisir les navires, emprisonner les équipages, dévaster les factoreries. Sous les menaces d'une guerre européenne, le cabinet de Vienne céda, et en 1731 il décida définitivement la cessation de tout commerce de la Belgique avec l'Orient.

C'est à l'exposé détaillé de la grandeur et de la brusque décadence de la compagnie d'Ostende, des intrigues diplomatiques, qui en amenèrent la chute qu'est consacrée la belle étude de M. Huisman. Elle est basée sur l'analyse des livres et papiers de la compagnie, conservés à Anvers, et sur le dépouillement consciencieux des actes diplomatiques conservés à Vienne, à Paris, à Londres, Berlin et La Haye, c'est-à-dire qu'elle est complète et définitive, et qu'elle intéresse l'histoire non seulement de la Belgique sous Charles VI, mais de toute l'Europe occidentale à l'époque de ce monarque. VANLAER.

Un Ambassadeur russe à Turin (1792-1793). *Dépêches de S. E. le prince* ALEXANDRE BÉLOSSESLKY DE BÉLOZERSK, publiées par la princesse LISE TROUBETZKOÏ. Paris, Leroux, 1901, in-8 de XII-154 p. — Prix : 6 fr.

Bélosselsky appartient à ce groupe de grands seigneurs russes qui, sous le règne de Catherine II, se mirent à l'école des écrivains et des encyclopédistes français. Il cultivait également les lettres et les beaux-arts; il fit éditer ses poésies à Paris par Marmontel, disserta sur la musique italienne et s'est qualifié dans une pièce de vers d' « Apollon cadet. » Ministre de Russie à Dresde, il remplit les mêmes fonctions à Turin pendant les mois qui précédèrent et suivirent la chute de Louis XVI. Aussi le recueil de ses dépêches offre-t-il un certain intérêt, l'auteur ne s'étant pas borné à raconter les menues nouvelles du pays qu'il habitait, et ayant fait spontanément (p. 56) de sa correspondance une gazette sur les évènements de France. Ses lettres (y compris des annexes qui auraient dû être numérotées à part) sont au nombre de 86 et ont été traduites; 17 seulement nous sont données dans le texte original français.

Bélosselsky a eu la malechance d'arriver à Turin lorsque cette ville avait cessé déjà d'être le quartier général de l'émigration; il ne peut plus que relater, d'après des correspondances ou des conversations, les bruits plus ou moins fondés qui circulent sur les journées de Paris ou les intrigues de Coblentz. Il est curieux de l'entendre signaler dès cette époque le projet de rétablissement de la Compagnie de Jésus (p. 57); il est piquant d'entendre un Russe définir le jacobinisme l' « aristocratie du peuple » (p. 44). De plus, on pourra le consulter utilement sur les dispositions de la cour de Sardaigne et des États voisins (Suisse et Gênes), ainsi que sur la rapide conquête par les Français de la Savoie et du comté de Nice. Seulement, à partir de ce dernier événement, ses dépêches deviennent plus brèves et plus rares. Il ne fait même pas allusion à l'impression produite autour de lui par les nouvelles du procès et de l'exécution de Louis XVI.

L'éditeur de ce recueil a surtout accompli une œuvre de piété filiale à l'égard de son aïeul, c'est-à-dire qu'il n'a pas entouré cette correspondance de l'appareil critique qui facilite aux chercheurs l'interprétation de semblables documents. Il a poussé le respect du texte jusqu'à maintenir pour la journée du 20 juin la date du 21 juin, inscrite sans doute dans le manuscrit. Il est fâcheux, d'autre part, que, dans un livre d'origine russe, des noms russes aient été altérés (*Boulganor* et *Lisanévitch* pour *Boulgakof* et *Lisakévitch*, p. 58 et 132). Enfin, quelques notes rectificatives eussent été utiles, ne fût-ce que pour nous rappeler, par exemple, que le décret sur les « tyrannicides » a été, non pas voté, mais seulement proposé (p. 85), ou que l'hypocrite « gouverneur de

Paris » n'est autre que le maire Pétion. Par compensation, sans doute, un beau portrait de l'auteur, reproduction d'une gravure allemande, et une généalogie sommaire de la famille figurent en tête de l'ouvrage.

L. P.

Lacordaire, par Gabriel Ledos. Paris, Beduchaud et Béral (Librairie des Saints-Pères), 1902, in-18 de xi-233 p. — Prix : 2 fr.

Le présent petit volume inaugure la collection nouvelle « *Les Grands Hommes de l'Église au* xix*e siècle* » ; il est d'un bon augure pour cette série dont l'espérance est de suivre les traces de la « Collection des Saints » de la maison Lecoffre, ou plus encore celle des « Grands Écrivains » de la librairie Hachette. Souhaitons-lui bon succès.

M. Gabriel Ledos, dans ces pages rapides et forcément courtes, n'avait pas la prétention de rajeunir le sujet, mais il l'a traité avec beaucoup d'exactitude, de simplicité et de conscience. En un style sobre, il retrace la vie de l'illustre dominicain, sans tomber dans le panégyrique à outrance, sachant même accuser, de façon discrète, les heures moins heureuses d'une vie qui en compta de si brillantes. L'admiration justifiée pour un si grand orateur et un si ferme chrétien est toujours naturelle : elle s'appuie ici de documents de première main, particulièrement la correspondance inédite publiée en 1895 par Mme Ladey, corroborée, bien entendu, par tous les travaux antérieurs sur le P. Lacordaire. La lecture en est facile, l'édification constante, l'information exacte et l'esprit très large en même temps que fort judicieux ; c'est une très bonne biographie, complète dans sa sincérité, brève dans son amplitude. Le P. Ollivier l'a honorée de quelques lignes intitulées « Préface » ; elles paraissent un peu courtes pour mériter ce titre et n'offrent au lecteur rien de saisissant ni de nouveau.

Geoffroy de Grandmaison.

BULLETIN

Le Credo des chrétiens, *étude religieuse*, par Ernest Naville. Paris, Fischbacher, 1901, in-18 de xi-124 p. — Prix : 1 fr. 25.

Le but de l'auteur a été « d'interpréter le Credo d'une manière qui pût contribuer au développement religieux des lecteurs, et qui parût acceptable..., dans ses parties essentielles, aux adhérents des diverses Églises chrétiennes » (Avant-propos). Ce n'est donc ni un travail historique, ni un travail théologique, ni un travail polémique, ni un travail scientifique. C'est purement une étude religieuse du Symbole des Apôtres, tendant à montrer l'harmonieuse connexion des dogmes.

Les limites de ce compte rendu ne nous permettent pas d'examiner toutes les doctrines de l'auteur. Disons simplement qu'on lira avec sympathie ces pages, qui témoignent d'une intelligence si large et d'un cœur si reli-

gieux. De plus, on y reconnaîtra un nouvel indice de ce mouvement d'union qui agite les diverses parties de la chrétienté — jusque dans cette Genève, que saint François de Sales trouverait bien changée, s'il y rentrait — cette Rome protestante qui, hier encore, écoutait avec tant de sympathique curiosité la pénétrante critique de M. Brunetière, s'exerçant sur Calvin.

B. DE CARROY.

Leçons sur les séries à termes positifs, par E. BOREL. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de VI-94 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit livre a été rédigé par M. R. d'Adhémar, d'après vingt leçons faites par M. E. Borel au Collège de France, en 1900-1901. Nous avons déjà dit la haute valeur des monographies que publie M. Borel sur la théorie des fonctions; ce volume est la digne suite des précédents. Passant en revue les critères de convergence, l'auteur étudie à fond les critères de Bertrand et est amené à conclure qu'ils sont suffisants, sinon d'une façon absolue, au moins dans l'état actuel de la science. C'est dans le même esprit que l'auteur cherche un critère de convergence des intégrales. L'esquisse de la théorie de la croissance, qui suit, est particulièrement délicate, mais quelles précautions n'ont pas été prises par M. Borel pour définir les ordres d'infinitudes ! Les critères de convergence des séries et intégrales multiples, relativement simples, sont traités rapidement. Vient ensuite un important chapitre sur les séries de puissances à une variable, dans lequel sont abordées toutes les questions touchant à la grandeur de la fonction. La brochure se termine par un chapitre sur les séries à plusieurs variables, limité à quelques questions relatives aux ordres, par rapport aux variables, de la fonction.

É. CHAILAN.

Les Vins de France. *Histoire, géographie et statistique du vignoble français. Manuel du consommateur pour la connaissance, le choix et l'achat des vins naturels*, par ADRIEN BERGET. Paris, Alcan, 1901, in-32 de 215 p., avec 6 cartes et des tableaux cartonnés. — Prix : 1 fr.

L'auteur est un fervent du vin. S'il en combat à juste titre l'abus, il en permet et préconise l'usage : il le fait de plus en gourmet. Dans deux précédents opuscules, *la Viticulture nouvelle* et *la Pratique des vins*, il s'est adressé aux gens du métier et aux producteurs. Ici, il a en vue les amateurs de bon vin naturel et la grande masse des consommateurs. L'histoire du vin, la géographie de la vigne, la répartition des différents crus, leurs qualités comme leurs défauts sont décrits dans des pages lestement enlevées. L'ouvrage se termine par des renseignements utiles et pratiques sur le commerce des vins, leur expédition et les soins que chacun doit y apporter.

G. DE S.

La Bonne Vache laitière, ses caractères, moyens de la reconnaître. *Guide pratique à l'usage des agriculteurs et des propriétaires*, par HENRI BLIN. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1902, in-8 de 38 p., orné de 5 gr. et de 15 planches hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

Le guide pratique que présente M. Blin, mérite son titre. Après avoir exposé la nécessité de rechercher les meilleures indications que la nature même donne sur les qualités des vaches laitières, il les passe en revue une à une, en discute la valeur et l'importance, et laisse le lecteur vraiment au courant de la question. Successivement, il étudie les caractères géné-

raux constitutionnels, ainsi que les caractères spéciaux à chaque individu, mamelles, écusson, papilles, etc., et il donne sur chacun de ces sujets une note juste. Il termine par des conseils pratiques sur le choix d'une vache laitière.

Le volume se complète par une sorte d'album contenant la représentation de quinze races différentes. Il est à regretter seulement que, parmi ces planches, plusieurs soient consacrées à des races qui n'ont rien à faire en France et que d'autres, fort répandues chez nous, ne s'y rencontrent pas.

G. DE S.

Les Papes et la Papauté de 1143 à la fin du monde, *d'après la prophétie attribuée à saint Malachie. Étude historique*, par l'abbé J. MAITRE. Paris, Lethielleux, 1902, in-18 de 763 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après l'étude critique de la prophétie attribuée à saint Malachie, M. l'abbé Maître devait poursuivre son œuvre que nous avons récemment présentée à nos lecteurs (t. XCI, p. 40-41), en envisageant ce curieux document au point de vue historique. Il le fait avec la même érudition, la même abondance d'informations et de détails dont nous l'avons déjà vu coutumier. Une première partie nous fournit l'explication des devises des Papes antérieurs à 1590 (Urbain VII). A partir de Léon XI (1605), et même de Grégoire XIV (1590) — pour plusieurs raisons trop longues à énumérer ici, — le livre d'Arnold Wion relatant la prophétie étant notoirement connu, il ne peut plus être question de la possibilité d'un faussaire; les devises sont dès lors certainement authentiques et le sujet redouble, s'il est possible, d'intérêt. La seconde division s'étend de 1590 à nos jours. Une dernière partie, enfin, est consacrée aux Papes de l'avenir, qui, d'après le nombre des devises, seraient encore au nombre de dix... Le rôle du commentateur devenait ici plus épineux encore : il s'en est tiré avec ingéniosité et bonheur. G. PÉRIES.

Origines du protestantisme. I. *L'Allemagne et la Réforme.* II. *Luther.* III. *La Conquête luthérienne*, par E. LAFFAY. Paris, Bloud, 1902, 3 vol. in-18 de 64, 64, 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 80.

M. Laffay doit beaucoup à Janssen et à Pastor; mais quel excellent usage il fait de leurs riches ouvrages et combien ses trois petits volumes sont clairs, instructifs et convaincants ! Le premier nous brosse le sombre décor où va se dérouler le drame terrible du schisme. Le second nous présente le principal personnage, sans tirades de haine inutile, mais avec toutes ses hideurs morales. Le troisième (un peu plus faible peut-être), nous fait assister à l'œuvre néfaste et pleine d'inconséquences du « reformateur. » — Le style est sobre, les citations, relativement nombreuses, brèves, bien choisies, non moins heureusement amenées.

Voilà le vrai livre de vulgarisation, à la portée de toutes les intelligences, honnêtement rédigé, sans plus de vaine acrimonie contre les hostilités si injustes de tels adversaires de l'Église que de fausse pudibonderie devant les excès trop réels de certains de ceux qui auraient dû le mieux soutenir l'honneur de son nom. La vérité ainsi présentée, avec décence mais sans diminution, constitue, certes, le meilleur terrain où pourront se rencontrer les hommes de bonne volonté, et où se liquideront les problèmes moraux et les malentendus religieux en apparence les plus insolubles. G. PÉRIES.

Histoires et historiettes de curés, recueillies par G. A. Paris, Téqui, 1902, in-12 de XXVIII-296 p. — Prix : 3 fr.

C'est un bouquet charmant qui fera beaucoup de bien dans les sphères

ouvrières où il répandra le parfum de la charité, de la bienfaisance, aussi inlassable que simple, du prêtre. Toutes ces histoires et historiettes sont bien authentiques et ont pour héros des prêtres dont les noms, pour la plupart, appartiennent à l'histoire. Nous y rencontrons Pie VII, Pie IX, saint Vincent-de-Paul, Fénelon, Mgr Jacquenet, le cardinal Guibert, Mgr de Belzunce, le cardinal de la Rochefoucauld, Mgr Sibour, saint Charles Borromée, Mgr Affre, Mgr Perraud, l'abbé Lanusse, l'abbé Planchat, martyr de la Commune, Mgr Dupanloup, Mgr Freppel, pour ne citer que les plus illustres. Ces traits ne sont pas tous inédits, mais combien sont inconnus du peuple! Ils sont rapportés généralement dans leur texte primitif, sans embellissement d'aucune sorte. Le Bien, à lui seul, n'a-t-il pas toujours le rayonnement du Beau et, comme la Vertu, n'est-il pas toujours et seul aimable? Même des anecdotes et des joyeusetés citées sont toujours bannis sévèrement ce qui pourrait froisser la chrétienne charité, les commentaires peu favorables aux hommes et aux choses du jour.

En fermant ce bon livre, on pourra répéter le mot de Napoléon voyant passer un prêtre brisé par les ans et les privations, et, portant, sous la tempête, au péril de sa vie, le Viatique à un moribond : « Quelle pâte d'hommes que nos curés de France ! » L. R.

L'Action du clergé dans la réforme sociale, par PAUL LAPEYRE. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-407 p. — Prix : 3 fr. 50.

Réimpression d'articles parus dans différentes revues, ce livre traite (?) de la vocation ecclésiastique, a la prétention de tirer les leçons du scrutin, d'indiquer le devoir actuel des catholiques et de faire ressortir la « justice supérieure de l'histoire. » A toutes les pages on respire le plus pur « catholicisme social. » Cela suffit pour le classer. Ne voulant pas faire ici de peine à l'auteur, certainement bien intentionné mais fâcheusement inspiré, nous ne répondrons pas aux pauvres arguments qu'il apporte pour expliquer « l'impopularité du clergé. » Avouons seulement qu'il était au moins superflu de rééditer ces tirades qui furent, paraît-il, un commentaire avant la lettre de l'encyclique sur la démocratie chrétienne. G. PÉRIES.

Nos Conférences (1898-1902), *recueil de 60 textes et canevas*. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-4 de 574 p. — Prix : 6 fr.

La maison de la Bonne Presse a eu l'excellente pensée d'ajouter à ses nombreuses publications une revue bi-mensuelle qui paraît sous le patronage des conférenciers catholiques les plus éminents et des professeurs les plus distingués de France. Cette revue contient des textes de conférences, des canevas avec l'indication des sources à consulter sur les objets les plus actuels, une chronique détaillée, tous les renseignements concernant les projections lumineuses et une foule de choses pratiques se rapportant à ce genre d'enseignement populaire et de défense religieuse. C'est le complément de deux autres revues, publiées également par la maison de la Bonne Presse : la *Chronique de la Bonne Presse* (hebdomadaire) et l'*Action catholique* (mensuelle). Le premier volume, que nous présentons aux lecteurs du *Polybiblion*, comprend les deux premières années et renferme soixante et un textes très variés, parmi lesquels nous signalerons volontiers plusieurs conférences sur *Jeanne d'Arc*, une de Mgr Lavigerie sur *l'Esclavage en Afrique*, un discours du comte de Mun sur *l'Ensei-*

gnement, un autre, très remarquable, du P. Edmond Bouvy sur *les Droits de l'enseignement chrétien*, beaucoup de sujets relatifs à *la Juiverie*, *la Franc-maçonnerie*, *les Syndicats* et *la Question ouvrière*, des sujets *historiques* ou *géographiques*, etc., etc. N'oublions pas que les auteurs des conférences se sont surtout attachés à indiquer les points principaux et les sources auxquelles on peut puiser pour développer une thèse ; mais que de magnifiques points de vue, que d'idées neuves, que d'éléments utiles et féconds à exploiter, sont renfermés dans tout ce recueil ! Et ce ne sont pas seulement ceux qui ont à préparer une conférence, mais tous ceux qui veulent lire une revue documentée, instructive, variée, qui trouveront intérêt et profit à lire les *Conférences* de la maison de la Bonne Presse. G. BERNARD.

Spirito pubblico, società secrete e polizia in Livorno dal 1815 al 1821, da GINO SCARAMELLA. Roma, Societa editrice Dante Alighieri, 1901, in-12 de VIII-97 p.

On sait avec quelle rapidité les théories de Mazzini se propagèrent à Livourne, quelle importance eurent dans le Risorgimento les Livournais Bini et Guerrazzi, comment Livourne se révolta en 1848 pour obtenir une constitution, et quelle héroïque résistance elle opposa aux Autrichiens en mai 1849. Il semblait donc assez étrange que Livourne eût été aussi fidèle au grand-duc de Toscane, depuis la restauration de 1814, et aussi tranquille que le veut la tradition. C'est ce problème que M. Scaramella a essayé de résoudre ici en étudiant les registres de l'*Auditorato del Buon governo* de 1814 à 1821. Ces recherches lui ont fait découvrir l'existence, dès les premiers temps de la Restauration, d'un parti hostile au gouvernement rétabli, parti d'abord associé au vieux parti napoléonien, puis aux groupes constitutionnels et carbonari des autres régions italiennes. Il étudie de fort près sa composition, son rôle et ses luttes obscures contre la police grand-ducale. On trouvera dans ce mémoire de précieux renseignements sur le sentiment napoléonien en Italie après 1814, et sur le sort des Français ou des francisants de l'île d'Elbe : le sculpteur Bargigli, le Dr Bartaglini, le Dr Depuis, les officiers Bevola, Colombari, Isolani, sont exilés ou mis en surveillance. Taillade, capitaine de l'*Inconstant*, est exilé. L'élément libéral se recrutait surtout parmi les militaires et le corps médical. D'ailleurs, le *Buon governo* était d'une tyrannie plus vexatoire encore que cruelle : on voit un pauvre diable exilé « pour scepticisme, » un autre comme sculpteur de Napoléon, et le prince de Carignan (Carlo-Alberto) lui-même, soumis à une surveillance discrète. Il n'est pas surprenant que, dans un bouillon de culture aussi soigneusement préparé, le microbe mazzinien ait fait de rapides progrès, et M. Scaramella a eu le mérite d'en faire l'intéressante, érudite, mais parfois un peu confuse démonstration. L.-G. PÉLISSIER.

The Maryland Constitution of 1864, by WILLIAM STARR MYERS. Baltimore, the John Hopkins Press, 1901, in-8 de 99 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science.*)

L'étude consacrée par M. William Starr Myers à la Constitution du Maryland de l'année 1864 se compose de trois parties : après en avoir raconté les antécédents historiques immédiats, c'est-à-dire après avoir indiqué quel sentiment très vif les habitants de l'État avaient, depuis longtemps déjà, de la nécessité de réformes sociales et politiques, et avoir parlé du mouvement, très net à partir de 1862, qui aboutit quelques mois plus tard à

l'élection d'une Assemblée constituante, M. Myers fait l'histoire de cette assemblée, en raconte les séances et expose ainsi la genèse de la nouvelle constitution ; dans la troisième partie de son travail, il montre par quelle infime majorité (375 voix, car 30,174 votes furent exprimés en faveur du nouveau projet et 29,799 contre) la constitution fut acceptée. Cette monographie très consciencieuse présente un réel intérêt et honore son auteur. H. F.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 4 juillet, s'est éteint à l'âge de 88 ans, M. Faye, mathématicien, astronome, doyen de l'Académie des sciences et ancien ministre. M. Hervé-Auguste-Étienne-Albans FAYE est né à Saint-Benoît-du-Sault (Indre), le 5 octobre 1814. Fils d'un ingénieur des ponts-et-chaussées, il entra à l'École polytechnique en 1832. En étant sorti avant d'avoir achevé les deux années d'études, il alla en Hollande pour se faire une situation dans l'industrie. Revenu bientôt à Paris, il fut, grâce à M. Arago, reçu comme élève à l'Observatoire. La découverte qu'il fit d'une comète, le 22 novembre 1843, lui obtint le prix Lalande de l'Académie des sciences. Le 18 janvier 1847, cette même Académie le recevait au nombre de ses membres, en remplacement du baron de Damoiseau, après qu'il lui eut présenté deux savants mémoires, l'un *Sur la parallaxe d'une étoile anonyme de la Grande Ourse*, et l'autre *Sur un nouveau collimateur sénithal et sur une limite sénithale nouvelle*. En même temps, il était nommé membre du Bureau des longitudes. L'année suivante, il fut chargé du cours de géodésie à l'École polytechnique, mais, en 1854, il fut envoyé à Nancy en qualité de recteur d'Académie et il enseigna l'astronomie à la Faculté des sciences de cette ville. Un peu plus tard, il devint inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les sciences, et à la mort de M. Delaunay, titulaire de la chaire de géodésie et d'astronomie à l'École polytechnique. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Faye s'occupa pour la première fois de politique active et reçut du maréchal de Mac-Mahon le portefeuille du ministère de l'instruction publique, qu'il ne conserva que peu de temps. Nommé par M. Bardoux inspecteur général de l'enseignement supérieur, il conserva ces fonctions jusqu'à l'époque où cet ordre d'inspection générale fut supprimé. Ajoutons que M. Faye était un chrétien convaincu qui, après tant d'autres, a prouvé que les hautes intelligences savent maintenir l'union entre la science et la foi. Outre de nombreux mémoires lus à l'Académie des sciences sur *l'Anneau de Saturne* (1848), sur *les Déclinaisons absolues* (1858), sur *les Cyclones solaires* (1873), etc., M. Faye a publié les ouvrages suivants, qui sont tous de la plus haute valeur : *Leçons de cosmographie, rédigées d'après les programmes officiels d'admission à l'École polytechnique et à l'École de Saint-Cyr* (Paris, 1852, in-8); — *Sur une méthode nouvelle proposée par M. de Littrow pour déterminer en mer l'heure et la longitude* (Vienne, gr. in-8, 1864); — *Cours d'astronomie nautique* (Paris, 1880, in-8) ; — *Cours d'astronomie de l'École polytechnique. Ire partie. Astronomie sphérique. Géodésie et géographie mathématique* (Paris, 1881, gr. in-8); — *Sur l'origine du monde*; *théories cosmogoniques des anciens et des modernes* (Paris, 1884, in-8); — *Sur les tempêtes : théories et discussions nouvelles* (Paris, 1887, in-8). M. Faye a, de plus, traduit, avec le concours de M. Galusky, le *Cosmos*, d'Alexandre de Humboldt (Paris, 1846-1859, in-8).

— Les sciences mathématiques et physiques viennent d'être privées d'un

autre de leurs plus remarquables représentants. M. l'abbé MAZE, qui vient de mourir à l'âge de 66 ans, était né à Harfleur en 1836. Après avoir fait d'excellentes études au petit séminaire de Fécamp, il fut ordonné prêtre en 1865, et comme il avait toujours montré des aptitudes spéciales pour les sciences d'observation, il fut chargé, pendant plusieurs années, de professer les mathématiques et la physique dans divers établissements ecclésiastiques du diocèse de Rouen. Vers 1871, l'abbé Moigno l'attira à Paris, et dès ce moment il devint l'un des rédacteurs les plus actifs du *Cosmos*. Il travaillait à une histoire du thermomètre que malheureusement il n'a pu achever.

— M. François-Henri-René ALLAIN-TARGÉ, avocat et homme politique français, mort récemment au château de Targé, près de Saumur, à l'âge de 70 ans, était né à Angers le 7 mai 1832. Après avoir terminé ses études de droit et s'être fait inscrire au barreau d'Angers, il devint successivement substitut du procureur impérial dans cette dernière ville, préfet de Maine-et-Loire, puis de la Gironde, après la révolution du 4 septembre 1870, plus tard ministre des finances dans le cabinet Gambetta, en 1881, et ministre de l'intérieur dans le cabinet Brisson, en 1885. Depuis 1889, il vivait dans la retraite. M. Allain-Targé appartient au monde littéraire par l'active collaboration qu'il a prêtée à certains journaux. Vers 1866, il traitait dans le *Courrier du Dimanche* les questions financières, dont il s'était fait une spécialité. Deux ans plus tard, il devenait un des principaux rédacteurs de l'*Avenir national*, et en même temps, il fondait la *Revue politique*, avec MM. Gambetta, Spuller, Challemel-Lacour et Brisson. En 1871, il contribua à la fondation de *la République française*. En dehors des très nombreux articles qu'il a fait paraître dans les journaux, M. Allain-Targé a publié un ouvrage intitulé : *Les Déficits, 1852-1868* (Paris, 1868, in-8).

— M. l'abbé Alfred LARGEAULT, historien et archéologue, est mort à Niort, le 27 juin, à l'âge de 71 ans. Il a publié notamment : *Inscriptions métriques composées par Alcuin à la fin du* VIII*e siècle pour les monastères de Saint-Hilaire de Poitiers et de Nouaillé* (Poitiers, 1885, in-8); — *Quelques inscriptions de l'église de Notre-Dame de Niort* (Saint-Maixent, 1885, in-8); — *Note sur des vases funéraires en forme de creusets trouvés dans les anciens cimetières de Niort et de Melle* (Saint-Maixent, 1885, in-8); — *Le Temporel de la cure de Notre-Dame de Niort aux* XVII*e et* XVIII*e siècles, documents et notes* (dans les *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, 3e série, t. IV, 1887, non tiré à part); — *A propos des notes archéologiques du R. P. de la Croix sur l'église de Saint-Florent, près Niort* (Melle, 1896, in-8); — *Hagiographie poitevine; légende populaire de sainte Pezenne et de sainte Macrine recueillie sur les bords de la Sèvre niortaise* (Melle, 1896, in-8); — *Les Mésaventures d'un maire de Niort, Jean Pugnet* (Niort, 1902, in-8). — L'œuvre la plus importante de M. Largeault est : *Notre-Dame de Celles (Deux-Sèvres), son abbaye, son pèlerinage* (Parthenay, 1900, in-8). Il a été également l'un des collaborateurs de la *Revue poitevine et saintongeaise*, et a donné de nombreux articles à la *Revue de l'Ouest*, au *Courrier de la Vienne* et au *Mellois*.

— On annonce encore la mort de MM. : Almyre BERTRAND, rédacteur au *Patriote orléanais*; — le baron CHAULIN, ancien magistrat, mort le 20 juillet, lequel, après avoir donné sa démission lors de l'application des décrets, avait appartenu un certain temps à la presse et dirigé l'Agence Dalziel, devenue Agence nationale; — Désiré DIDIO, avocat à la cour d'appel de Paris, rédacteur en chef de la *Revue du notariat et de l'enregistrement*, mort à Paris, à 63 ans; — LANTENEIS DE BOIVIERS, chef de service des archives du Sénat, ancien sous-préfet; — de M. Charles PAILLART, imprimeur-éditeur, directeur du journal *l'Abbevillois*, mort le 21 juillet, à 58 ans; — Anatole

DE ROUMÉJOUX, inspecteur de la Société française historique et archéologique du Périgord, mort à Périgueux, à 69 ans; — DE ZÉNEVAL, professeur de langues à Lyon.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : John Emeric Edouard ACTON, lord D'ALDENHAM, professeur d'histoire moderne à Cambridge, mort à Tegnersee, le 19 juin, à 69 ans; — Robert VON BAYER, historien allemand, qui écrivait sous le pseudonyme de Robert Byr, mort au commencement de juillet, à Baden, près de Vienne, à 65 ans; — Samuel BUTLER, historien et philosophe anglais, mort le 18 juin, à 67 ans; — Pietro CESARI, compositeur et auteur de l'ouvrage *Storia della musica raccontata a Giovanni musicisti*, mort à 66 ans; — Dr. Joseph DURDIK, professeur de philosophie à l'Université tchèque, mort récemment à Prague, à 64 ans; — Dr. Julius FICKER, conseiller aulique autrichien, auteur d'ouvrages sur l'histoire du droit, mort le 10 juillet, à Innsbruck, à 76 ans; — Dr. Richard FOERSTER, professeur de thérapeutique des oreilles, mort à Breslau, le 7 juillet, à 77 ans; — Maximilien GRITZNER, conseiller secret de la chancellerie, généalogiste et héraldiste, bibliothécaire du ministère de l'intérieur prussien, mort récemment, à 59 ans, à Berlin; — Emmanuel HERRMANN, conseiller aulique, professeur d'économie politique à l'École supérieure technique, mort à Vienne, à 63 ans; — Charles Paul KEGAN, écrivain et éditeur catholique anglais, ancien membre du clergé anglican; — Dr. Max KEUFFER, historien allemand, bibliothécaire et archiviste de la ville de Trèves, mort dans cette ville, à 46 ans; — Dr. Wilhem KIESSELBACH, professeur de la thérapeutique des oreilles, mort le 4 juillet, à Erlangen; — Dr. Richard KRAETZCHMAR, professeur de théologie, mort le 10 juillet, à Marbourg, à 35 ans; — Ferdinand-Joseph-Marie LEFÈVRE, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, ancien président de l'Académie royale de médecine de Belgique et de la Société scientifique de Bruxelles, mort à Louvain, le 24 juillet 1902, à 81 ans; — Dr. Jacob MÄHLY, professeur de philologie, mort à Bâle, le 18 juin, à 74 ans; — Alexandre VON RHEINHOLDT, écrivain russe, mort à Saint-Pétersbourg, à 47 ans, qui laisse, entre autres, une *Geschichte der russischen Literatur*, le meilleur ouvrage allemand sur le sujet publié jusqu'ici; — Wassili RUMMEL, généalogiste russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg; — Dr. Ernst SCHRÖDER, professeur de mathématiques à l'École supérieure technique de Carlsruhe, mort dans cette ville, le 17 juin, à 61 ans; — Dr. H. I. SCHWICKER, écrivain et professeur de langue et de littérature allemandes, mort récemment à Budapest, à 63 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages de valeur, entre autres : *Die letzten Regierungsjahre der Kaiserin Maria Theresa* et *Die Zigeuner in Europa*; — Dr. SIEDAMGROSKY, conseiller secret de médecine, professeur à l'École supérieure vétérinaire, mort récemment à Wiesbaden; — Dr. Ferdinand SOMMER, ancien professeur d'anatomie, mort le 12 juin, à Greifswald, à 74 ans; — Dr. ZOEBL, professeur à l'École technique supérieure d'agriculture de Brünn (Autriche), mort récemment à Vienne, à 50 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 12 juillet, M. Luchaire donne lecture d'un chapitre de son Histoire d'Innocent III. — Le 19 juillet, M. Xénopol lit un mémoire traitant de la théorie de l'histoire, et intitulé : « Répétition et succession universelle. » — M. Bergson lit la fin de l'étude de M. Renouvier sur « le Personnalisme et la Doctrine de la création. » — M. Chuquet présente, au nom de M. J. du Teil, le livre écrit par celui-ci sous le titre : *Rome, Naples et le Directoire; armistices et traités (1796-1797)*.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 juillet, M. Clermont-Ganneau explique une inscription grecque découverte à Beersabée (sud de la Palestine). — M. Perrot présente, de la part de Mlle Menant, des photographies représentant les cérémonies du culte magdéen. — M. L. Delisle dépose, en en faisant l'éloge, l'ouvrage de M. de Mély sur le Saint Suaire de Turin et le tome Ier du *Trésor des chartes du comté de Rethel*, par MM. Saige et Lacaille. — M. le lieutenant Desplaignes présente les résultats des fouilles entreprises par lui dans des sépultures situées entre Tombouctou et Goudam ; les objets trouvés dans ces tumuli, appelés gourgoussou par les indigènes, semblent indiquer une affinité entre les peuplades berbères et les nègres de la Guinée. — M. le Dr Hamy parle de l'importance et de la signification de ces pièces. — Le 11 juillet, M. Salomon Reinach essaie de montrer que le mythe d'Orphée déchiré par les Bacchantes a son origine dans les traditions religieuses des Bassarides, habitants de la Thrace, pour lesquels le renard était un animal sacré. — M. Bouché-Leclercq lit le commencement d'un mémoire sur le culte de Sérapis. — M. Gsell parle de la découverte faite à N'gaous, département de Constantine, sous un autel chrétien, de trois vases et d'un coffret en marbre revêtus d'inscriptions et contenant les reliques de saint Julien, de saint Laurent, de saint Pasteur et de saint Félix. — Le 18 juillet, M. S. Reinach poursuit la lecture de son mémoire sur le mythe de la mort d'Orphée. — M. Wallon dépose, de la part de Mme la duchesse de Berwick et d'Albe, un album offert par celle-ci en hommage, et contenant des reproductions photographiques d'autographes de Christophe Colomb. — M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son mémoire sur le culte de Sérapis. — Le 25 juillet, M. Pottier explique la provenance probable et la signification d'un fragment de vase grec du ve siècle découvert à Suse par M. de Morgan et provenant, croit M. Pottier, du sac d'Athènes par les Perses en 480. — M. Em. Mâle montre que la Bible des pauvres et le *Speculum humanæ salvationis* ont inspiré les auteurs des cartons, des tapisseries de la Chaise-Dieu et de la cathédrale de Reims.

Paris. — Notre collaborateur, M. L.-A. Duhoux d'Argicourt publiera prochainement, à la librairie Champion, l'*Armorial des gardes de la prévôté de Paris, de 1060 à 1792*. Ce livre est le résultat de longs travaux, d'études sérieuses et de patientes recherches à travers les collections publiques et particulières. Par la forme archaïque des figures, aussi bien que par la finesse des couleurs, les armoiries reproduites rappelleront, avec leur véritable caractère, les productions des anciens hérauts d'armes.

— A signaler dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, année 1901* (Paris, Laurens, in-8 de 235-xvi p.) les deux études suivantes : *Le Pays de Jeanne d'Arc ; le fief et l'arrière-fief*, par le comte M. de Pange (avec reproduction d'une page de manuscrit) et *Origines de l' « Abrégé chronologique » du président Hénault*, par M. Jules Lair.

— *Les Contemporains* en sont déjà à leur vingtième volume, que nous nous empressons de signaler (Paris, 5, rue Bayard, VIIIe, gr. in-8. — Prix : 2 fr.). Vingt-cinq biographies, uniformément de 16 pages chacune, ont trouvé place ici ; citons spécialement : le Prince impérial, ce fils de Napoléon III né dans les splendeurs des Tuileries, mort dans les brousses du Zoulouland ; le maréchal Niel, le général de Ladmirault, John Franklin, l'abbé Haüy, Parmentier, Rouget de Lisle, Montyon, le maréchal de Bessières, l'explorateur de Freycinet, Feletz, Drouyn de Lhuys, l'abbé Desgenettes et le duc d'Angoulême. Les femmes aussi sont représentées dans ce défilé :

Mme de Chateaubriant et Mme Tallien. Enfin les artistes : Rossini, Gaillard et Decamps. — Largement illustré, ce volume, comme ses aînés, du reste, se recommande de lui-même à toutes les classes de lecteurs.

— La librairie Hetzel vient de publier dans le format in-18 : *L'Oncle de Chicago*, de M. André Laurie (376 p., illustré. — Prix : 3 fr.). Nous n'avons qu'à renvoyer nos lecteurs à ce que nous avons dit de cet ouvrage, lorsqu'il parut en édition gr. in-8 illustré (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIII, p. 504). — La même librairie met en vente la première partie d'un nouveau récit de M. Jules Verne : *Les Frères Kip* (in-8 de 324 p., avec grav. — Prix : 3 fr.). Il sera question de ce roman dans notre livraison de décembre prochain, quand nous passerons en revue les livres d'étrennes.

— Le temps des grandes vacances est venu. A ceux qui ont l'intention de se diriger vers l'Algérie et la Tunisie, nous signalerons ou rappellerons les fascicules suivants, récemment parus, de la *France-Album* (Paris, 51, cité des Fleurs, XVIIe. — Prix : 0 fr. 60 le fasc. simple de 32 p. et 1 fr. 20 le fasc. double), savoir : Nos 75-76. *Tunis et ses environs* (*Le Bardo, Carthage, La Goulette, etc.*), avec 112 vues et une notice par M. P. Tremsal ; — No 77. *Alger et ses environs* (*Mustapha, Saint-Eugène, etc.*), avec 53 vues et une notice par M. A. Ballu ; — No 78. *Constantine* (*Les Gorges merveilleuses du Rhumel et le Chemin des touristes*), avec 43 vues et deux notices de MM. J. Chabassière et A. Brouillet ; — Nos 79-80. *Biskra et ses environs* (*El-Kantara, Touggourt, etc.*), avec 78 vues, une notice par M. Maure et un plan ; — No 81. *La Petite Kabylie* (*Sétif, Djimila, Bougie, Djidjelli, etc.*), avec 66 vues et une notice par M. A. Ballu ; — No 82. *Constantine et ses environs* (*Collo, Philippeville, Stora, etc.*), avec 61 vues et une notice par M. Hinglais ; — No 83. *Oran et ses environs* (*Arzew, Mers-el-Kébir, Nemours, etc.*), avec 53 vues, une carte et une notice par M. A. Frette ; — No 84. *De Bône à Tébessa* (*Bône, La Calle, Hippone, Soukahras, Tébessa, etc.*), avec 73 vues et une notice par M. Papier ; — No 85. *De Batna à Timgad* (*Batna, Lambèse, Timgad, Aïn-Tayout*), avec 56 vues et une notice par M. A. Ballu ; — No 86. *Tunisie du Nord* (*Tabarka, Mateur, Bizerte, Utique, Zaghouan, etc.*), avec 45 vues, une carte et une notice par M. G. Loth ; — No 87. *Tunisie du Centre* (*Sousse, Monastir, Sfax, Kairouan, Gafsa, etc.*), avec 54 vues et une notice de M. G. Loth ; — *Tunisie du Sud* (*Gabès, Djerba, Medenine, Douirat, etc.*), avec 35 vues et une notice de M. G. Loth. — Notons que les nombreuses vues données dans les fascicules ci-dessus ne se rapportent pas seulement aux localités et aux paysages ; un certain nombre représentent des scènes et des types fort curieux.

— De même à ceux qui se disposent à se diriger du côté de la Savoie et de la Suisse, nous recommanderons le numéro du *Figaro illustré* d'août, qui vient de paraître, lequel est consacré entièrement au *Mont-Blanc* (Paris, 26, rue Drouot, et chez Manzi, Joyant et Cie, 24, boulevard des Capucines, in-folio de 24 p. — Prix : 3 fr.). Le secrétaire général du Club alpin français, M. Valbert Chevillard, a écrit sur ce sujet un article extrêmement intéressant. Il débute par nous apprendre que « le Mont-Blanc a été découvert 250 ans après l'Amérique. » Et il le prouve ! On a donc ici un aperçu des principales ascensions au Mont-Blanc, depuis 1741 jusqu'aux temps présents. Les touristes trouveront en outre, dans ces pages, des indications utiles pour faire leurs excursions. L'illustration est fort belle : elle se compose de 31 gravures dans le texte et d'une superbe planche hors texte qui s'offre comme un véritable tableau.

Auvergne. — M. Meindre, curé de Mentières, diocèse de Saint-Flour, a eu l'idée, assurément excellente, de publier un *Bulletin paroissial mensuel*.

Nous avons sous les yeux les 12 premiers numéros, réunis en brochure, de ce Bulletin (Saint-Maixent, imp. Payet; Aurillac, Imp. moderne, in-8 illustré). Chaque numéro porte sa pagination propre, ce qui est un tort; une pagination continue eût été préférable. C'est là une mince critique, d'ailleurs. M. Meindre a voulu créer « un organe de la vie paroissiale et aussi communale »; nous l'en félicitons. La partie locale est assez brève; mais on ne peut s'étendre beaucoup sur l'histoire d'une localité qui ne compte pas 300 habitants. Cependant, ce qui, sous ce rapport, a été rassemblé ne manquera pas d'intéresser beaucoup les habitants du village qui trouveront aussi dans ces pages toute sorte de petites choses instructives, édifiantes, amusantes. Nous voudrions voir tous les curés suivre l'exemple de M. Meindre, qui a reçu à la fois les encouragements de son évêque et l'approbation du cardinal Rampolla, transmettant au digne curé la bénédiction du Souverain Pontife.

BOURGOGNE. — Nous devons une mention des plus honorables au nouveau volume de *Mémoires* que vient de publier l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. C'est le tome VII de la quatrième série de la collection (1899-1900). (Dijon, Nourry, in-8 de CIX-520 p., avec 1 pl., un portrait hors texte et quelques vignettes dans le texte). On trouve dans ce volume : *Un Procès de seigneurie au XVIIe siècle*, par M. Henri Chabeuf; — *Unionidae du bassin de la Seine*, par M. Henri Drouet; — *Seize jours de croisière sur les côtes de Dalmatie*, par M. Albert Robin; — *Notices biographiques sur François et Guillaume de Beaujeu*, par M. le Dr Bertin; — *Le Passage de Madame, duchesse d'Angoulême, à Saint-Seine l'Abbaye en août 1816*, par M. Henri Chabeuf; — *Stop (Louis-Morel-Retz), 1825-1899*, par le même; — *Le Communisme et le féminisme à Athènes*, par M. Mabille; — *Notice sur la Société de Charité maternelle de Dijon*, par M. A. Comereau.

— Sous les auspices de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, MM. Berthoud et Matruchot ont publié le premier fascicule d'une intéressante *Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or* (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, in-8 de 113 p.). Les auteurs ont appliqué, dans ce travail, les principes de M. A. Longnon, le savant professeur du Collège de France, dont ils se reconnaissent les élèves. Ce fascicule est consacré à la période *antéromaine* (nous eussions mieux aimé *préromaine*). Nous y trouvons les noms en *ascus*, *icus*, *ivus*, *ius*, *oialus*, *oscus*, *uscus*, les *antus*, les *balma*, les *barrum*, les *briga*, les *calmis*, les *dunum*, les *durum*, les *entum*, les *isma*, les *lanum*, les *locus*, les *magus*, les *nantus*, les *vabra*, les *vernus*, mais nous regrettons de n'y pas voir les finales en *acus*, *arus*, *ate* (*atis*, *atus*), *etum* (*edum*, *idum*), *iacus*, *incus* (*ingus*), *inus*, *iscus*, *onus* (*ones*, *onis*), *onnus*, antérieures cependant à l'influence latine. Fâcheux effet de la localisation du travail à un champ trop restreint!

DAUPHINÉ. — Le capitaine Fl., qui veut garder l'anonymat, mérite les éloges des Dauphinois. Il a ajouté une glorieuse page à notre histoire militaire pendant la Révolution. Ce sont les enfants de l'Isère qui l'occupent dans ses *Volontaires de l'Isère pendant la Révolution* (Paris, Chapelot, in-8 de 27 p.). Il les suit de 1791 à 1796. Grâce à leur enthousiasme et à leur esprit militaire, ils constituèrent une précieuse ressource pour l'armée des Alpes et d'Italie, et l'auteur, montrant comment, après la suppression des gardes bourgeoises, les bataillons des volontaires isérois furent successivement formés, raconte leurs brillantes operations, jusqu'au moment où ils furent versés dans les troupes de ligne. Voici les divisions de cette

plaquette : *Formation des milices nationales. — Formation des volontaires nationaux. — Les Volontaires dans les Alpes. Campagne de 1793. Sièges de Toulon et de Lyon. — Campagne de 1794*, avec croquis des positions occupées de Genève à Nice et des positions du Col Ardent. — *Campagne de 1795.*

FRANCHE-COMTÉ. — De l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, nous avons à signaler le volume de l'année 1901, qui vient de paraître (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de LIII-244 p., avec 6 planches). Ce volume est l'un des plus beaux de la collection. Il débute par une causerie aussi brillante qu'humoristique de M. Léonce Pingaud sur *les Franc-Comtois au siècle dernier*. Tout ce que l'on peut regretter en lisant ce morceau, c'est qu'il soit trop court. — De son côté, M. Jules Gauthier nous parle du *Miracle de la sainte hostie de Faverney* (1608), et il appuie son travail de notes et de documents intéressants. — Le même M. Gauthier retrace ensuite *la Vie de château en Franche-Comté au* XVII*e siècle*, et M. L. Pingaud esquisse, avec autant de finesse que d'esprit, l'histoire des relations de *Fouché* avec *Charles Nodier*. — Nous n'avons plus qu'à mentionner les études suivantes dont les tirages à part ont été présentés ici même : *Les Derniers Jours du château de Pesmes*, par M. Gaston de Beauséjour (Cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 376) ; — *Étude biographique sur Jean et Ferry Carondelet (1469 à 1544)*, par M. le chanoine Suchet (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 471) ; — *le Château des Clées*, par M. le Dr Meynier (*Polybiblion*, même tome, p. 476) ; — *Un Voyageur franc-comtois en Extrême-Orient : M. Marcel Monnier*, par M. Henri Mairot (*Polybiblion*, même tome, p. 476) ; — *Une Visite princière à Besançon en 1780*, par M. Maurice Chipon (*Polybiblion*, même tome, p. 545).

— Régulièrement l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* publie quelques pièces inédites relatives à l'histoire de la province. Cette année (1902), ledit annuaire (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 403 p.) insère quatorze *Documents inédits sur les guerres franc-comtoises de la fin du* XV*e siècle, 1476-1482* (avec une planche). La notice qui les relie et les explique, due à M. Jules Gauthier, se termine par ces mots : « Les quelques documents inédits que nous groupons aujourd'hui ne seront pas inutiles pour jeter quelque lumière sur une époque mal connue et insuffisamment étudiée. »

— M. Ch. Contejean vient de faire paraître un opuscule où abondent les observations météorologiques et les détails d'une statistique spéciale s'appliquant au *Climat de Montbéliard*. Datant son travail de Paris, 31 janvier 1902 (sans nom d'imprimeur, in-8 de 25 p.), l'auteur en arrive à cette conclusion que « de l'ensemble des observations on peut déduire que le climat de Montbéliard est un des plus froids et des plus inconstants de la France à pareille latitude. » En effet, dans ce pays, les « gelées et neiges printanières se prolongent quelquefois jusqu'en mai. »

ILE-DE-FRANCE. — Si l'on en excepte le travail de M. L.-B. Riomet : *Les cloches du Canton de Fère-en-Tardenois* qui compte environ 70 pages, les études ayant trouvé place dans le volume de l'année 1900, récemment paru, des *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* (Château-Thierry, Imp. moderne, in-8 de 238 p.), sont toutes assez courtes. Nous les mentionnerons simplement : *La Tombe de La Fontaine au cimetière du Père-Lachaise ; — La Famille Balhan*, par M. F. Henriet ; — *Le Musée de Reims*, par le même ; — *Les Ambassadeurs de La Haye à Charly*, par M. le Dr Corlieu ; — *La Première Représentation d'Iphigénie*, par M. M. Henriet ; — *Louis Pille*, par M. F. Henriet ; — *Conférence de M. Brunetière sur l'œuvre de Bossuet, à Soissons, le 11 juillet 1900*, par M. J. Henriet ; — *Racine à Beauvais*, par M. M.

Henriet ; — *Autour d'une photographie* (d'un tableau de Corot), par M. F. Henriet ; — *Une Excursion au Mont Beuvray*, par M. Minouflet ; — *Le Cardinal de Bouillon*, par M. J. Henriet.

LANGUEDOC. — Les historiographes montpelliérains seront heureux de connaître *les Œuvres de l'historien montpelliérain Pierre Serres*, par M. E. Bonnet (Montpellier, Hamelin, in-8 de 34 p.). C'est Pierre de Serres qui a produit sur l'histoire de Montpellier les travaux les plus considérables. Les citations d'ouvrages aujourd'hui disparus ou de documents introuvables donnent une singulière valeur à ses écrits. Il a puisé largement aux archives municipales, à celles de l'évêché, du chapitre cathédral, de la Cour des aides. Elles ont été utilisées dans sa grande *Histoire de Montpellier* et dans ses *Annales*. M. Bonnet nous marque la vraie valeur critique de ces ouvrages, aussi bien que des autres de Pierre Serres, tels que les *Annales et Mémoires de la ville de Montpellier*, chronique qui s'étend de 1192 à 1693, date de la mort du premier maire de Montpellier, Georges de Belleval; l'*Histoire abrégée des gouverneurs et des commandants en chef de la province de Languedoc*, ms. in-4 de 126 p., plus 5 de tables; l'*Histoire de la Cour des comptes, aydes et finances de la ville de Montpellier*, le meilleur des écrits de Serres et le seul qui ait été publié; l'*Histoire du calvinisme à Montpellier*. Serres fut un historien de plus de bonne volonté que de talent, mais, bien qu'il ne soit qu'un compilateur, ses travaux témoignent de recherches persévérantes.

— De M. E. Bonnet signalons encore : *Un Livre liturgique imprimé pour l'église de Maguelone en 1523* (Montpellier, Hamelin, in-8 de 16 p.). C'est l'histoire de la trouvaille du fragment d'un office de la Sainte Vierge, imprimé en 1523 pour le diocèse de Maguelone, rareté bibliographique très intéressante pour l'histoire de la liturgie du Bas-Languedoc. M. Bonnet fournit la teneur et la description technique d'un livre qui fut, sinon le premier, au moins l'un des premiers livres liturgiques imprimés pour l'église de Maguelone. Dans le calendrier maguelonien, on relève des particularités remarquables, non seulement pour le service sacré, mais aussi pour les obligations, à certaines fêtes, du chanoine *coquinarius*, c'est-à-dire préposé à la direction culinaire.

— Depuis des années M. l'abbé Nicolas s'occupe avec constance et succès de l'histoire de Saint-Gilles (Gard), dont il est le curé-doyen. Aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs *l'Ancienne Paroisse de Saint-Martin à Saint-Gilles* (Nîmes, Gervais-Bedot, in-8 de 54 p.). L'auteur s'occupe des origines de cette paroisse (1131), détermine son territoire, les dîmes et droits, décrit autant que possible l'édifice, « qui avait des tourelles », son état de misère, à partir de 1381 jusqu'en 1412, par suite de la chute du chiffre de population de Saint-Gilles de dix mille à quatre cents habitants, relate plusieurs legs en faveur de Saint-Martin au XVe siècle, les diverses transactions des prieurs, les réparations de l'église. Enfin, il fournit la liste des prieurs et bénéficiers de Saint-Martin (1421-1790). Ce travail s'appuie sur des documents édités en appendice au nombre de douze, accompagnés de notes explicatives et historiques.

— Du même auteur : *Deux Lettres de Mgr Cortois de Balore, évêque de Nîmes, à M. le curé de Saint-Gilles, sur la constitution civile du clergé...* (Nîmes, Gervais-Bedot, in-8 de 10 p.). Elles fournissent une juste et sage appréciation sur la fameuse constitution; l'une est datée de Constance, le 4 janvier 1796, l'autre du 27 novembre 1796, est adressée à MM. les vicaires de Saint-Gilles. Elles visent surtout le serment dit de liberté et d'éga-

lité que prêta M. Emery et contre lequel Pie VI ne prononça aucun jugement. Ces deux documents apportent un peu plus de lumière sur cette triste époque de notre histoire religieuse.

— A côté des nombreuses pièces de vers insérées dans le volume de 1902 du *Recueil de l'Académie des Jeux floraux* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, in-8 de XVI-253-96 p.), on trouvera un discours en prose de M. de Gélis, intitulé : *Étude sur l'œuvre d'Alphonse Daudet*; — un *Rapport sur les ouvrages de poésie et de prose présentés au concours*, par M. H. Duméril; un *Rapport sur le concours de langue d'Oc*, par M. le baron Désazars de Montgailhard et un *Éloge de Clémence Isaure*, par M. E. Cartailhac.

NORMANDIE. — La *Notice historique sur la bibliothèque de Coutances*, par M. Louis Daireaux (Coutances, Daireaux, in-8 de 33 p.), nous dessine, pris sur le vif, un tableau des procédés qu'employaient les révolutionnaires pour organiser des bibliothèques. Un officier de l'ancien régime lègue ses livres au collège dans lequel il a fait ses études. En 1790, les volumes ainsi donnés sont entassés dans un couvent, en une salle humide, pêle-mêle avec d'autres provenant du pillage des monastères voisins. Pendant dix ans, un maire énergique lutte pour assurer à la ville le bénéfice d'intentions testamentaires inspirées par l'amour de la science. En 1805, un bibliothécaire est nommé, qui met un peu d'ordre dans ce chaos. Enfin, au bout de soixante années, l'amas informe qui avait survécu à la négligence et au pillage devient, après la rédaction d'un catalogue méthodique, un instrument utile de travail intellectuel.

— La brochure intitulée : *Monographies de l'église de l'abbaye et de l'église paroissiale Saint-Jacques de Montebourg*, par M. l'abbé Victor Cauchon (Caen, Delesques, in-8 de 51 p., avec 3 plans. Extr. de l'*Annuaire de l'Association normande*, pour 1901), se compose de quatre parties : la description de l'abbaye est écrite par l'architecte qui vient de la relever de ses ruines ; c'est au même auteur qu'est due l'étude historique et technique sur l'église paroissiale du même lieu. Dans un troisième fragment, M. l'abbé Lefoullon, curé-doyen de Montebourg, présente au lecteur les pièces qui établissent la date de la consécration de son église. Puis, vient une sorte de conversation au sujet de cette date, entre les deux ecclésiastiques, qui la fixent, d'un commun accord, à l'année 1329.

— Le volume daté de 1901, dernier paru, des Mémoires de l'*Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, imp. Delesques, in-8 de 410 p.) s'ouvre par une *Contribution à la théorie du pendule sphérique*, par M. A. de Saint-Germain. A ce court travail (9 p.) succède des *Lettres inédites de P.-D. Huet à son neveu de Charsigné, procureur du Roy au bureau des finances, à Caen*, publiées par M. A. Gasté. Ces lettres, dont une partie a été insérée antérieurement dans le même recueil, vont du 1er mai 1792 au 25 novembre 1794, et la suite en sera donnée plus tard.— Signalons encore : *Voltaire à Caen, en 1713*, par le même M. Gasté; — *Trois années au théâtre de Caen (juillet 1859-mai 1862)*, par M. H. Lumière; — *De çà, de là*, intéressantes causeries dues à M. Chauvet. N'oublions pas enfin quelques pièces de poésies signées de MM. P. Harel, P. Blier et E. Sautereau.

ORLÉANAIS. — Le tome vingt-huitième des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Marron, in-8 de 633 p., avec 3 planches et quelques vignettes) vient de nous parvenir. Cet important volume renferme un certain nombre d'études excellentes sur lesquelles nous attirons l'attention des travailleurs, savoir : *Les Tessières du musée d'Orléans*, par Mgr Desnoyers; — *Les Fouilles de la rue Coquille* (à Orléans),

par M. Léon Dumuys; — *Nicolas Thoynard et son testament (1629-1706)*, par M. Ch. Cuissard; — *Les Chanoines et les dignitaires de la cathédrale d'Orléans, d'après les nécrologues manuscrits de Sainte-Croix*, par le même; — *Les Chartes originales de l'ancien Hôtel-Dieu d'Orléans*, par le même; — *Les Fouilles de la Loire en 1894*, par Mgr Desnoyers; — *Les Fouilles de la Loire en 1898*, par le même; — *Un Autographe de Pothier, archer de la lieutenance criminelle de robe courte*, par M. Anatole Basseville; — *Les Cryptes mérovingiennes d'Orléans*, par M. Léon Maître; — *Documents inédits sur les guerres de religion dans l'Orléanais*, recueillis par MM. Baguenault de Puchesse, Lucien Auvray et Bernard de Lacombe; — *Quelques renseignements inédits sur les maîtres-maçons des châteaux de Chambord et d'Amboise*, par M. J. de Croy; — *Vestiges gallo-romains. Le Puits d'Havenas, Gannes*, par M. Alfred Chollet.

Provence. — Un certain nombre de diocèses possèdent déjà des hagiographies locales. Espérons que ce mouvement s'étendra et que de nouvelles publications sur les saints régionaux seront composées avec les principes d'une critique prudente et progressiste tout à la fois. L'une des meilleures, que nous avions remarquée, est intitulée : *Nos Saints. La Vie et le culte des saints du diocèse d'Aix*, par le chanoine U. Villevieille (Aix, imp. Makaire, in-16 de 276 p.). Ce volume raconte l'histoire des saints qui, par leur naissance, leur séjour ou leurs reliques, appartiennent à la liturgie aixoise. Dans les trente-six biographies qui le composent, on a groupé autour d'un même titre les saints d'une même catégorie en suivant l'ordre chronologique plutôt que l'ordre liturgique, qui eût obligé l'auteur à des redites. Chacune des figures de saints est encadrée dans le milieu où il a vécu, avec les mœurs de son temps et les événements auxquels le personnage a été mêlé. Ensuite les principaux traits de la vie du saint ont été rappelés par l'auteur qui a compulsé les sources anciennes et les sources modernes, telles que la *Gallia christiana novissima*, de l'abbé Albanès, ouvrage de tout premier mérite, continué par le chanoine U. Chevalier. N'écrivant pas seulement pour les érudits, M. Villevieille a été sobre de notes et de références, mais le lecteur s'aperçoit bientôt que les sources les plus importantes ont été mises à contribution, de façon que les conclusions du livre fussent d'accord avec la science hagiographique actuelle. Un appendice fait connaître les saints et les bienheureux qui, bien qu'appartenant à l'Église d'Aix, ne sont pas inscrits à son calendrier liturgique. M. Villevieille, contre l'école dite critique, soutient que l'Église d'Aix est d'origine apostolique, puisqu'elle aurait été fondée par saint Maximin, disciple du Sauveur.

Belgique. — Signalons les *Notes pouvant servir à l'histoire des troubles au XVIe siècle dans les Pays-Bas* (Gand, imp. Siffer, in-18 de 24 p.). L'auteur anonyme de ce consciencieux travail indique ainsi le but poursuivi par lui : « Nous nous demandons si notre jeune génération, et même certains historiens, se donnent la peine d'étudier cette histoire dans les importantes publications que nous venons de rappeler (Gachard, baron de Gerlache, etc.) et dans d'autres encore. Pour les aider, il nous a paru utile de publier un résumé de documents où se trouvent indiquees les sources auxquelles on peut recourir avec facilité. » Ces notes, concises et précises, divisées en dix-neuf rubriques, s'appliquent aux personnages importants qui ont joué un rôle dans les troubles suscités par la Réforme dans les Pays-Bas et aussi à certains faits généraux, le tout rangé par ordre alphabétique.

Italie. — Chaque année, depuis sa fondation, l'apparition de l'*Annuario della nobilità italiana* a toujours été favorablement accueillie. En présentant à nos lecteurs l'*Annuario* de 1902 (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cartonné de

XXIV-1456 p., avec planches), nous devons constater que cette publication est devenue le vade-mecum des diplomates, des hommes d'État et des chroniqueurs; la commodité de son format, le luxe et les soins apportés à son édition expliquent ce choix. On trouve là, classé méthodiquement, l'exposé généalogique de toutes les maisons souveraines de l'Europe, des notices historiques avec description et dessins des armoiries de plus d'un millier de familles patriciennes ou anoblies d'Italie. Au point de vue héraldique cet ouvrage est au-dessus de toute critique, car le texte est absolument conforme aux règles de la science héroïque, et les planches en couleurs, tirées à part, méritent une mention spéciale pour leur parfaite exécution. En feuilletant des ouvrages aussi bien documentés que cet annuaire, on se plait à constater combien il est précieux de garder fidèlement la mémoire des ancêtres qui furent toujours prêts pour les grands dévouements et les généreuses actions. Le respect de la tradition, voilà qui vaut mieux que les gestes de l'égoïsme des temps où nous vivons : c'est en restant fidèles à ce principe que la noblesse italienne doit sa vitalité, qu'elle se renouvelle sans cesse et qu'elle peut, par cela même, stimuler l'essor de toutes les supériorités du savoir et du mérite.

ÉTATS-UNIS. — Nous voici dotés d'un guide fort utile pour l'étude de l'histoire de l'Amérique. M. Josephus Nelson Larned, qui a entrepris de nous donner *The Literature of American history*, sous les auspices de l'Association des bibliothécaires d'Amérique (Boston, Houghton, Mifflin and Co., in-8 de IX-588 p.), s'est assuré le concours d'une quarantaine de collaborateurs, choisis parmi les critiques les plus compétents, professeurs des Universités américaines. Ce ne sont pas seulement les États-Unis, mais le Canada, l'Amérique centrale, l'Amérique méridionale et les Indes occidentales qui sont représentés dans cette bibliographie, laquelle ne renferme pas moins de 4,000 notices critiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle*, par A. Houtin (in-8, A. Picard et fils). — *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose (in-12, Welter). — *Cursus scripturae sacrae. Commentarius in ecclesiasticum*, auctore J. Knabenbauer (in-8, Lethielleux).— *La Définibilité de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, étude théologique*, par D.-P. Renaudin (in-8, Retaux). — *Theologia moralis*, auctore A. Lehmkuhl. T. I. *Theologiam moralem generalem*. T. II. *Theologiae moralis specialis* (2 vol. in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'église*. T. XII. *Lettres*. Vol. II (gr. in-8, Annecy, imp. J. Niérat). — *Les Sacrements en histoires*, par J.-M. A. (in-8, Abbeville, Paillart). — *Une Retraite à des prêtres éducateurs*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-12, Lethielleux). — *Pensées pour chaque jour à l'usage des prêtres*, par J. Hogan ; trad. par Un prêtre de Saint-Sulpice (in-18, Lethielleux). — *La Vie après le pensionnat*, par l'auteur des « Paillettes d'or » in-16, Avignon, Aubanel). — *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900*. 2e section. *Histoire comparée des institutions et du droit* (in-8, Colin). — *Études de droit public. II. L'État, les gouvernants et les agents*, par L. Duguit (in-8, Fontemoing). — *Des Assemblées d'obligataires dans les sociétés anonymes*, par C. Boucaud (in-8, Rousseau). — *Les Premiers Principes*, par H. Spencer ; trad. par M. Guymiot (in-8, Schleicher). — *Frédéric Nietzsche. Contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du XIXe siècle*, par A. de Roberty (in-12, Alcan). — *Du Choix d'une carrière*, par G. Hanotaux (in-12, Tallandier). — *Lettres de Henri de Lacaze-Duthiers adressées au Dr Alexandre Dedekind* (in-8, Schleicher). — *L'Eau dans l'alimentation,*

par F. Malméjac (in-8 cart., Alcan). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*, par J. Tannery et J. Molk. T. IV. *Calcul intégral* (2e partie). *Applications* (in-8, Gauthier-Villars). — *Compte rendu du deuxième congrès international des mathématiques*, publié par E. Duporcq (in-8, Gauthier-Villars). — *Observations géologiques sur les îles volcaniques explorées par l'expédition du « Beagle » et Notes sur la géologie de l'Australie et du Cap de Bonne-Espérance*, par C. Darwin; trad. par A.-F. Renard (in-8 cart., Schleicher).— *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900. 7e section. Histoire des arts du dessin* (in-8, Colin). — *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900. 5e section. Histoire des sciences* (in-8, Colin). — *Controverses et suasoires*, par Sénèque le Rhéteur; trad. par H. Bornecque (2 vol. in-12, Garnier). — *La Comtesse de Bonneval. Lettres du XVIIIe siècle*, par G. Michaut (petit in-8, Fontemoing). — *Profits de théâtre*, par J. Claretie (in-12, Gautier et Magnier). — *Hésitation sentimentale*, par l'auteur de « Amitié amoureuse » (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Livre de l'Émeraude. En Bretagne*, par A. Suarès (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Plan de la comtesse*, par M. Maryan (in-12, Abbeville, Paillart). — *Tante Bath*, par Mme C. Péronnet (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Fils du maître d'école*, par A. Mouans (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Comédie-Française et la Révolution*, par A. Pougin (in-12, Gaultier et Magnier). — *La Religion des contemporains. Essais de critique catholique*, par l'abbé L.-C. Delfour. 4e série (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie).— *Pages françaises*, par S. Liégeard (in-8, Hachette). — *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris, 1900, 6e section. Histoire comparée des littératures* (in-8, Colin). — *Précis de géographie économique*, par M. Dubois et J.-G. Kergomard (in-8, Masson). — *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900. 1re section. Histoire générale et diplomatique* (in-8, Colin). — *Deux conciles inconnus de Cambrai et de Lille. Contribution à l'histoire du grand schisme en Cambrésis, en Flandre, en Hainaut et en Brabant*, par le chanoine L. Salembier (in-8, Lille, imp. H. Morel). — *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, publiés par J. Guiffrey. T. V. *Jules Hardouin-Mansard et le duc d'Antin, 1706-1715* (in-4, Leroux). — *Le Martyre de la Vendée*, par le chanoine L.-P. Prunier (in-8, Luçon, S. Pacteau). — *Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés par J. Guillaume. T. IV. *1er germinal an II (21 mars 1794), — 11 Fructidor an II (28 août 1794)* (in-4, Leroux). — *Napoléon antimilitariste*, par G. Canton (in-12, Alcan). — *Guerre d'Espagne. Capitulation de Baylen. Causes et conséquences*, par le lieutenant-colonel Clerc (in-8, Fontemoing). — *Le Prince Eugène et Murat, 1813-1814. Opérations militaires. Négociations diplomatiques*, par M. H. Weil. T. IV et V (2 vol. in-8, Fontemoing). — *L'Inde française au XVIIIe siècle*, par H. Castonnet des Fosses (in-12, Société de géographie commerciale). — *Prétendants*, par M. de Baillehache (in-12, Éditions du « Carnet »). — *El Problema politico al inaugurarse el siglo XX. El regimen parlamentario y el funcionarismo*, por J. Cascales y Muñoz (in-12, Madrid, Suarez). — *La Baronnie de Bressieux*, par l'abbé A. Lagier et M. Gueyffier (in-8, Valence, imp. Céas). — *Études d'histoire byzantine. Constantin V, empereur des Romains (740-775)*, par A. Lombard (in-8, Alcan). — *Souvenirs et portraits*, par C. de Ricault d'Héricault (in-12, Téqui).— *Notions élémentaires d'archéologie monumentale*, par L. Bonnard (in-12, Plon-Nourrit).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Hermeneutica Biblica generalis secundum principia catholica*, scripsit Dr Stephanus Székely. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1902, in-8 de iv-446 p., 6 fr. 25. — 2. *Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate*. Mémoire posthume de Samuel Berger. Paris, Klincksieck, 1902, in-4 de 78 p., 3 fr. 20. — 3. *Abraham. Studien über die Anfänge des hebräischen Volkes*, von Dr Paul Dornstetter. Freiburg im Breisgau, Herder, 1902, in-8 de xi-279 p., 7 fr. 50. — 4. *Babel und Bibel. Ein Vortrag*, von Friedrich Delitzsch. Leipzig, Hinrich, 1902, in-12 de 52 p., avec 50 grav., 2 fr. 50. — 5. *Bibel und Babel. Eine Kulturgeschichtliche Skizze*, von Eduard König. 4e éd., Berlin, Warneck, 1902, in-12 de 51 p., 1 fr. — 6. *Die Bücher Esra und Nehemia. Untersuchung ihres litterarischen und geschichtlichen Charakters*, von Dr Carl Holzhey. München, Lentner, 1902, in-8 de 68 p., 2 fr. 25. — 7. *Les Aryas de Galilée et les Origines aryennes du christianisme*, par le comte G. de Lafont. 1re partie. Paris, Leroux, 1902, in-8 de xii-259 p., 7 fr. 50. — 8. *En route pour Sion, ou la Grande Espérance d'Israël et de toute l'humanité*, par le Dr Rohling; traduit de l'allemand par E. Rohmer. Paris, Lethielleux, 1902, in-12 de xix-336 p., 5 fr.

1. — Un livre sur les principes de l'exégèse catholique nous arrive de Budapest: *Hermeneutica Biblica generalis secundum principia catholica*. Ouvrage complet, embrassant tout l'ensemble de l'herméneutique et divisé en trois parties: la *Noématique*, ou théorie des sens bibliques, l'*Heuristique*, ou les règles d'investigation du vrai sens biblique, la *Prophoristique*, ou les diverses manières d'exposer le sens biblique. A vrai dire, l'herméneutique, science des règles d'interprétation, ne comprend que l'heuristique. Toutefois, les deux autres parties s'y rattachent si étroitement, qu'elles font ordinairement partie des traités généraux d'herméneutique. Le docteur Székely a amassé dans son ouvrage une grande quantité de matériaux. Leur disposition dans un cadre, logique cependant, est défectueuse. La première partie, courte et sommaire, présente la simple notion sans contenir toute la théorie des sens bibliques. Bien des questions, telles que la pluralité de ces sens, l'unité du sens littéral, la variété des tropes et des figures, l'existence du sens spirituel, auraient dû y trouver place, tandis qu'elles sont renvoyées dans la seconde partie. L'heuristique, par suite, est surchargée de sujets étrangers. Elle comprend, en outre, une foule de détails, assurément exacts et justes, mais peu utiles à la recherche du sens du texte sacré. C'est une rhétorique sacrée, remplie de distinctions, aujourd'hui démodées et surannées, à propos des tropes et des figures de mots ou d'idées. Ajoutez-y que les nombreux exemples

cités ne sont pas tous tirés de la littérature biblique. Par ailleurs, l'auteur n'est pas au courant des derniers travaux relatifs au grec biblique, et il n'expose pas toutes les particularités de cette langue littéraire postclassique. Il fait une incursion sur le terrain théologique, en traitant rapidement de l'inspiration des Livres saints. Selon lui, la révélation, au sens strict du mot, est un des éléments de l'inspiration, non seulement dans quelques passages, mais pour toute la Bible. Le groupement des erreurs au sujet de l'étendue de l'inspiration n'est pas exact ; des sentiments très distincts les uns des autres sont réunis sous la même rubrique. La troisième partie est courte comme la première. Le premier chapitre sur les divers genres d'exposition du sens biblique est très sommaire. Dans le second, l'histoire de l'exégèse n'est résumée qu'à grands traits. Il est vrai, des parties de cette histoire avaient été traitées déjà dans l'heuristique, sous prétexte d'indiquer les principes d'exégèse des juifs, des protestants et des rationalistes. En fin de compte, l'herméneutique de M. Székely est un vaste assemblage, mal ordonné, de matériaux très divers, dont beaucoup sont pour les exégètes d'une utilité contestable.

2. — Le mémoire posthume de M. Samuel Berger : *Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate*, est une contribution à l'histoire de la Bible latine. Cette monographie ne traite que d'un seul chapitre de cette histoire, chapitre jusqu'à présent omis par les historiens. Au nombre des pièces secondaires des manuscrits de la Bible latine, les préfaces placées en tête des divers livres méritent une attention spéciale. Elles forment une collection d'introductions historiques, plus ou moins scientifiques, aux écrits bibliques. M. Berger s'est proposé d'orienter ses lecteurs au milieu d'un petit océan de textes souvent disparates, en faisant l'histoire et en dressant le tableau de ces préfaces ; il voulait encore fournir ainsi des documents à l'histoire et au classement des manuscrits de la Vulgate. Avant saint Jérôme, la Bible latine contenait déjà quelques préfaces, au moins les arguments des quatre Évangiles, qui sont un des premiers monuments de la littérature latine chrétienne et un souvenir authentique d'une des plus anciennes hérésies romaines, le monarchianisme. S'ils n'ont pas été rédigés pour les textes *africains* de la Bible latine (milieu du IIIe siècle), ils semblent avoir été composés pour l'une des recensions répandues en Italie et en Gaule dès le commencement du IVe siècle. Rien ne permet de penser qu'ils ont été traduits du grec ; ils portent en eux la marque d'une origine latine. Ils supposent, en effet, les Évangiles rangés dans l'ordre (Matthieu, Jean, Luc, Marc) qui se trouve dans presque tous les textes latins antérieurs à saint Jérôme. Les arguments des Actes, des Épîtres catholiques et de l'Apocalypse n'ont pas cette ancienneté ; ils sont de seconde main et postérieurs à

saint Jérôme. Leur auteur est un compilateur ou un plagiaire de Cassiodore. Les anciennes Bibles visigothiques ont, en tête des Épîtres de saint Paul, un résumé de la théologie paulinienne, qui est l'œuvre de l'hérétique Priscillien, mais remaniée dans le sens catholique par l'évêque espagnol qui se cache sous le pseudonyme de Peregrinus. Saint Jérôme a écrit une riche série de préfaces ; elles esquissent la chronologie de la composition de la Vulgate et se rapportent aux livres revisés par le saint docteur ou traduits sur le texte hébreu. Cassiodore est le premier éditeur de la Vulgate. Son édition ne nous est pas connue avec certitude ; on peut penser qu'il avait tenu à ce que les livres bibliques eussent leurs préfaces. Les Bibles visigothiques contiennent un véritable trésor de préfaces de toute espèce, empruntées aux œuvres de saint Isidore de Séville. Les psautiers du moyen âge ont reçu tout un flot de préfaces accumulées, qui forment de longs chapelets de morceaux explicatifs, extraits de saint Jérôme et d'ouvrages apocryphes ; le plagiat y fait rage. On ne peut dire quelles préfaces Alcuin avait introduites dans sa Bible. Théodulfe a suivi les traditions visigothiques. Dans les manuscrits du XIIIe siècle, les préfaces varient sans raison et à l'infini. La Bible parisienne conserve les antérieures, au moins les principales, et n'en possède que trois nouvelles. Les Correctoires les maintiennent ; Guillaume le Breton et Nicolas de Lyre les commentent. L'imprimerie les reproduit ; la Renaissance et la Réforme les rejettent. Les nouveaux traducteurs de la Bible, Luther, Lefèvre d'Étaples, Olivetan font de nouvelles préfaces. La Bible de Sixte V et de Clément VIII commence par une courte introduction. Après cet aperçu historique, M. Berger a fait le relevé des rubriques et des premiers mots de toutes ces préfaces dans les manuscrits. Son savant mémoire, présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, se termine par d'importants appendices, notamment sur les manuscrits de la Vulgate à dates certaines et à dates approximatives.

3. — A l'encontre des critiques rationalistes qui nient l'existence d'Abraham et font de l'ancêtre du peuple juif un personnage mythique ou légendaire, M. Dornstetter, dans un fascicule des *Biblische Studien*, démontre qu'Abraham a existé réellement : *Abraham. Studien über die Anfänge des hebräischen Völkes*. Sa démonstration consiste à suivre le récit de la Genèse et à en prouver la parfaite exactitude, en le rapprochant des monuments assyriens et égyptiens de la même époque. Il suit donc le patriarche dans les diverses étapes de sa vie nomade, d'Ur à Hébron, au milieu des populations du pays de Chanaan. L'historicité des faits et des circonstances de sa biographie ressort avec d'autant plus de vraisemblance que l'accord entre le livre sacré et les documents contemporains n'a pas été concerté. M. Dornstetter

rencontre-t-il sur son chemin les explications divergentes des exégètes rationalistes, il les discute longuement et avec érudition. Parfois ne s'est-il pas trop attardé à la réfutation d'interprétations bizarres, qui ne méritaient pas tant d'honneur ? Cependant ces discussions aboutissent souvent à renverser plusieurs des arguments sur lesquels les critiques échafaudent leurs théories touchant l'origine littéraire du Pentateuque. La méthode générale de l'auteur est identique à celle de M. Vigouroux dans *la Bible et les Découvertes modernes*. Des écrivains catholiques l'ont critiquée et ont nié l'utilité d'apologies de cette sorte. Nous estimons que c'est à tort. On a pu, il est vrai, relever dans le mémoire de M. Dornstetter, dans lequel sont abordées des questions très diverses de nature, quelques inexactitudes. Ces taches légères et presque inévitables ne détruisent pas la valeur d'un écrit qui est une bonne contribution à la critique historique et littéraire du Pentateuque. La liste des ouvrages consultés remplit quarante-deux pages ; elle indique les nombreuses lectures et l'érudition variée de l'auteur.

4. — Le 13 janvier dernier, le professeur Friedrich Delitzsch donnait, au nom de la *Deutsche Orient-Gesellschaft*, en présence de l'empereur d'Allemagne, une conférence sur Babylone et la Bible : *Babel und Bibel*, et, sur le désir du Souverain, il la répétait, le 1er février, au château royal de Berlin. C'est une esquisse à larges traits des éléments fournis à l'exégèse et à l'histoire biblique par les découvertes faites en Babylonie. La compétence du conférencier, professeur d'assyriologie à l'Université de Berlin, communique un intérêt particulier à ce résumé fait pour le grand public. Les fouilles exécutées par des savants de plusieurs nations européennes tendent à éclairer la Bible d'une lumière nouvelle. Des localités et des personnalités, citées dans les Livres saints, sont identifiées ou mieux connues. Des peuples entiers revivent sous nos yeux, les Assyriens surtout, avec leurs usages, dans leur vie sociale, privée et publique, dans leurs sciences, l'architecture, l'astronomie, et dans leur religion. Il en résulte qu'il existait en Babylonie une haute civilisation vers 2250 avant Jésus-Christ. En raison de la parenté des deux langues, babylonienne et hébraïque, et parce que le pays occupé par les tribus d'Israël était de quelque manière sous la domination des Babyloniens, leurs idées, surtout religieuses, ont exercé de l'influence sur la religion d'Israël. On retrouve à Babylone l'offrande des sacrifices, le sacerdoce, l'observation du sabbat, la doctrine du péché dont la mort est la punition, l'immortalité de l'âme, le sort différent des bons et des méchants dans l'au-delà, la croyance aux anges bons et mauvais et au Dieu unique. Au temps d'Hammurabi (Amraphel) les tribus chananéennes étaient déjà monothéistes. M. Delitzsch admet que le nom divin *El* signifie le

but, la cause finale vers laquelle les hommes doivent tendre. Sur trois tablettes d'argile, conservées au British Museum, il lit le nom de Iahvé sous cette forme et sous celle de Iaou, entrant comme composant dans deux noms propres : *Ia-ah-ve-ilu* et *Ia-hu-um-ilu*. Plusieurs de ces conclusions sont discutées dans la brochure dont nous allons parler. La conférence de M. Delitzsch, remarquable par la clarté et le pittoresque de l'exposition, est richement illustrée.

5. — M. E. König, professeur à l'Université de Bonn, a répliqué à M. Delitzsch. Il reconnaît que les fouilles, entreprises à Ninive par la *Deutsche Orient-Gesellschaft*, seront une nouvelle source d'informations; mais il se demande si, et dans quelle mesure, elles donneront une nouvelle idée de l'histoire de la civilisation en Asie. Sa brochure : *Bibel und Babel*, débute par un aperçu sommaire de l'histoire des fouilles antérieures. Puis, il se demande quelle est, en face de la Bible, la valeur comme source des monuments assyriens. Sa réponse est : 1° que dans la littérature des inscriptions babyloniennes et assyriennes tout n'est pas certain, authentique, inaltéré ni sûrement compris ; 2° que dans la littérature hébraïque tout n'est pas aussi récent ni composé dans un sens aussi tendancieux que le prétendent un certain nombre de savants modernes. La bibliothèque d'Assurbanipal, formée de copies altérées, n'est pas une source historique sûre, tandis que les livres historiques de la Bible présentent des indices de leur crédibilité, puisqu'ils ont été composés sur des documents historiques anciens. Les deux littératures doivent donc se compléter. La lumière nouvelle qui jaillit des sources babyloniennes est, sous certains rapports, par exemple au sujet des noms de lieux, la plus importante. Mais peut-on accepter sur tous les points, indiqués par M. Delitzsch, les renseignements babyloniens? Aux yeux de M. König il est plus vraisemblable qu'Hammurabi appartenait à une dynastie de l'Arabie orientale. Quant aux tribus d'Israël, elles ne dérivent certainement pas des races chananéennes. Au point de vue de la civilisation, Babylone a exercé quelque influence sur Israël en astronomie, en art et en littérature. L'influence religieuse, admise par M. Delitzsch, doit être attentivement examinée. La prière et le sacrifice sont des actes spontanés du sentiment religieux et se retrouvent dans toutes les religions. La littérature babylonienne offre une lacune considérable au sujet du premier péché, dont elle ne parle pas. Les démons, ennemis de Dieu, ne se rencontrent pas dans l'Ancien Testament. Rahab désigne, non un monstre maritime, mais l'Égypte. Dans les points communs aux deux religions, celle d'Israël présente des particularités propres. Le récit babylonien de la création suppose un polythéisme matérialiste, tandis que celui de la Genèse est monothéiste et spiritualiste ; la source hébraïque est donc la plus pure. Le monothéisme vient-il de Babylone?

Oui, répond M. Delitzsch. La preuve fondée sur *ilu, el*, signifiant but, est des plus fragiles ; *ilu* signifie fort, puissant. Dans la famille d'Hammurabi règne le polythéisme; Abraham sort aussi d'une famille polythéiste. C'est un fait historique que le monothéisme n'a apparu ni en Babylonie, ni dans l'Arabie du sud, ni chez aucun peuple sémitique ; il ne se rencontre que dans la religion d'Israël. L'origine assyrienne du nom de Iahvé est encore discutée par M. König. Selon lui, dans *Ja-u-m-ilu*, Aa ou Ja est vraisemblablement identique à Éa, dieu de Babylone ; *Ja-a-ve-ilu* ne peut pas exister en assyrien et *Ja-a-ve* est un nom chananéen, importé en Babylonie. Le niveau esthétique et moral des Hébreux est, à différents titres, supérieur à celui des Babyloniens. En résumé, Babel a été le point de départ de beaucoup d'éléments de civilisation ; mais la religion, facteur important de la civilisation, a sa littérature classique dans la Bible. C'est pourquoi il n'y a pas d'idées religieuses à exhumer des fouilles faites sur les bords de l'Euphrate, et au point de vue de la civilisation, la Bible passe avant Babylone. D'où le titre significatif de cette intéressante brochure : *Bibel und Babel.*

6. — Le docteur Holzhey, bien connu déjà par ses précédents travaux de critique biblique, vient d'étudier le caractère littéraire et historique des livres d'Esdras et de Néhémie : *Die Bücher Esra und Nehemia. Untersuchung ihres litterarischen und geschichtlichen Charakters.* Voici, selon lui, l'ordre historique des événements : Cyrus, ayant permis aux Israélites de retourner dans leur patrie, ceux-ci y rentrèrent par bandes. Sesbasar n'emmenait qu'une avant-garde ; son neveu, Zorobabel, fut à la tête d'une grande caravane. Arrivé en Palestine, ce dernier s'occupa successivement du dénombrement du peuple et de la reconstruction du temple de Jérusalem. La première année d'Artaxerxès Ier, Esdras organisa une nouvelle caravane. Son rôle principal fut de réprimer un abus introduit pendant la captivité ; les Juifs durent renvoyer les femmes étrangères qu'ils avaient épousées. A son tour, Néhémie ramena un grand nombre de captifs, il releva les murs de Jérusalem, puis fit accepter des réformes politiques et religieuses. Après son départ, la masse du peuple ne fut pas fidèle. A son second voyage, Néhémie, avec l'aide d'Esdras, restaura l'ordre social et le culte public. C'est pourquoi M. Holzhey décrit les fêtes et les sacrifices tels qu'ils existaient après Esdras et Néhémie. On le voit, il ne tient pas compte de l'hypothèse de M. van Hoonacker, qui place le retour de Néhémie avant celui d'Esdras ; il ne la mentionne même pas. D'ailleurs tout son travail est plus expositif que critique. Quant au caractère littéraire des deux livres, M. Holzhey reconnaît en eux des écrits documentaires et il détermine les documents insérés dans cette compilation. Il distingue les *Ichstücke*, passages dans lesquels Esdras parle à la première personne, Esd., VII, 27-IX, 15 ; le document ara-

méen, Esd., IV, 9-VI, 18 ; VII, 12-26 ; le récit de l'auteur pour relier les morceaux précédents, Esd., I, 1-IV, 8 ; VI, 19-VII, 11 ; X, 1-44 ; les passages dans lesquels Néhémie parle à la première personne, Néh., I, 1-VII, 5 ; XI, 1, 2 ; XII, 31-40 ; XIII, 4-31 ; des extraits des écrits d'Esdras, Néh., VIII, 1-IX, 37 ; XII, 1-30 ; le récit de l'auteur qui rattache ces morceaux, Néh., X, 1-40 ; XI, 3-36 ; XII, 41-XIII, 3 ; enfin des actes officiels et des listes reproduits dans les deux livres. Le compilateur, qui écrivait en 330 environ avant Jésus-Christ, se proposait de montrer que le temple de Jérusalem est l'unique lieu reconnu par la loi mosaïque pour le culte du vrai Dieu, et, par suite, il voulait exclure de la nation juive les Samaritains, qui sacrifiaient en dehors de Jérusalem. Ce compilateur est probablement l'auteur du livre des Chroniques ou Paralipomènes. Un dernier paragraphe sert à indiquer les particularités historiques et linguistiques du chroniqueur.

7. — *Les Aryas de Galilée et les Origines aryennes du christianisme* forment un singulier travail, dans lequel une grande érudition, de seconde main toutefois, est dépensée à étayer une thèse fausse. Le comte G. de Lafond contredit l'opinion reçue, dit-il, que le Christ était juif, et il veut démontrer « à l'aide de documents, qui, pris isolément, n'auraient peut-être pas grand poids, mais qui, réunis en faisceau, constituent une présomption sérieuse, que la population de Galilée où naquit le Christ, était de race aryenne et non pas sémitique » (p. VII). Toutefois son but est plus vaste ; il s'agit encore d'étudier les origines aryennes du christianisme et de prouver que la plupart des doctrines, des dogmes, des croyances et des rites de cette religion ont leur source dans les religions aryennes de l'antiquité. Comment procède l'auteur dans cet essai de démonstration ? Il rappelle d'abord que différents peuples aryens, tels que les Celtes, les Scythes, les Pélasges, ont passé en Asie-Mineure, en Syrie et en Palestine. Il en déduit que le peuple hébreu était formé par deux races distinctes ayant chacune un sacerdoce propre. Or Jésus, Galiléen, « né à Nazareth », appartenait à l'élément étranger d'Israël ; il descendait des Réchabites, issus eux-mêmes des Kénites et de race aryenne. Le type aryen du portrait traditionnel du Christ confirmerait cette conclusion. Avant d'aborder l'étude de la religion hébraïque, l'auteur croit « nécessaire de poser quelques principes généraux sur les religions et leurs évolutions successives. » Il se livre donc à l'étude scientifique (?) du sentiment religieux et prétend qu'il a son point de départ dans l'animisme. La religion juive n'a pu échapper à la loi générale de l'évolution. Elle est identique aux doctrines religieuses des peuples sémitiques et elle a passé par l'animisme, le fétichisme et le polythéisme avant de devenir monothéiste. Pour préparer la question de l'authenticité des livres de l'Ancien Testament, M. de Lafont relève, d'après Ferrière, les nombreuses

erreurs scientifiques qu'ils contiennent et qui prouvent contre leur origine divine. D'ailleurs, Moïse ne saurait être l'auteur du Pentateuque ; Esdras en est le collecteur. Il y a doute et incertitude sur l'origine, la date et les écrivains des autres livres de l'ancienne Alliance. Mais on affirme sans broncher que l'intégrité du texte hébreu actuel est universellement reconnue par les meilleurs critiques. Les versions anciennes fourmillent d'additions, d'omissions et de fautes. Ces questions préalables résolues, l'auteur examine les doctrines religieuses des Hébreux et leur trouve des points de contact avec celles des autres religions sémitiques. Pour préparer sa conclusion que le christianisme a emprunté aux sources aryennes, il retrace à grands traits les dogmes principaux des peuples aryens. Un second volume traitera des Esséniens, des écoles néo-platoniciennes, des Évangiles canoniques et apocryphes et des idées messianiques. Cette analyse exacte suffit à montrer quel fatras sans valeur est l'œuvre de M. le comte G. de Lafont.

8. — Depuis plusieurs années un mouvement connu sous le nom de « sionisme » pousse les Israélites à retourner en Palestine et à se réunir sur le sol de leurs pères. Au jugement de M. le chanoine Rohling, professeur à l'Université de Prague, *En route pour Sion, ou la Grande Espérance d'Israël et de toute l'humanité*, le sionisme des juifs modernes, des juifs de la civilisation et de la libre pensée, descendants des anciens Sadducéens, « n'est qu'une pure imagination patriotique et politique ; il ne connaît point de Messie biblique et, par suite, ne peut avoir aucune signification religieuse ni aucune consistance » (p. VI). Au contraire, le sionisme des juifs qui suivent l'orthodoxie talmudique espère et attend comme prochain le règne éternel du Fils de David en Palestine et sur la terre entière, lorsque les Goim se seront soumis à lui. Cet espoir est vain. Toutefois ces sionites joueront un rôle dans l'établissement du véritable règne de Jésus-Christ sur terre ; ils le prépareront en proclamant l'Antéchrist comme Messie. En réalité, le peuple d'Israël sera converti au christianisme par Élie. Bien que combattu par les non-juifs attachés à la suite de l'Antéchrist, il réalisera alors le brillant avenir que les prophètes ont prédit. Ensuite s'accompliront les destinées de l'humanité. Sans doute, Israël devenu catholique sera, dans sa grande majorité, crucifié avec Élie ; mais l'embrasement final du monde détruira tous ses ennemis. Cependant le monde ne périra pas par le feu ; il ne cessera pas plus d'exister qu'après le déluge. Les restes d'Israël converti survivront et commenceront, sur la nouvelle terre promise, le règne éternel de Dieu dans la sainteté primitive avec Jérusalem comme métropole. Le Christ viendra une seconde fois sur terre et y rétablira d'une façon durable l'état originel de l'humanité, qui sera le fruit complet de la rédemption. Il règnera non pas mille ans, mais sans fin sur l'humanité entière. Le jour et l'heure de l'avénement

de ce règne de paix universelle, dont chaque citoyen montera au ciel sans passer par la mort, demeureront cachés jusqu'à leur arrivée. « Mais la dernière époque des choses présentes a sans doute déjà commencé » (p. VII). En effet, l'Évangile est prêché en même temps à tous les peuples ; Israël retourne en Palestine : deux signes indiqués par les prophètes, que la fin est proche. Tel est, dans ses grandes lignes, le système eschatologique que prône M. Rohling. Comme les millénaristes modernes, il prétend en trouver le fondement dans l'Écriture, surtout dans les prophéties messianiques. Jusqu'alors, Pères et commentateurs ont expliqué ces passages bibliques dans un sens spirituel ou mystique (?) qui n'est pas leur véritable sens. Il faut enfin les prendre à la lettre, et leur sens littéral justifie le nouveau système, nouveau seulement parce qu'inconnu. Tout le livre de M. Rohling est rempli par la discussion et l'examen des prophéties messianiques. De fait, l'auteur discute peu ; il expose les prophéties à sa manière, qui est souvent singulière. Des explications analogues ont déjà été condamnées par la Congrégation de l'Index. Bien que les Pères n'aient pas interprété authentiquement les passages eschatologiques de la Bible, il est néanmoins périlleux de s'écarter du consentement commun, fût-il seulement celui de l'École. Nous ne voyons pas quelle utilité il y avait à traduire en français un ouvrage contenant des opinions si peu fondées et si aventureuses. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *L'Hérédité acquise, ses conséquences horticoles, agricoles et médicales*, par M.-J. COSTANTIN. Paris, Naud, 1902, p. in-8 cart. de 86 p., 2 fr. — 2. *Mode de fonctionnement économique de l'organisme*, par le Dr A. IMBERT. Paris, Naud, 1902, in-8 de 97 p., 2 fr. — 3. *L'Influence de l'alcool et du tabac sur le travail*, par CH. FÉRÉ. Evreux, Hérissey, 1901, in-8 de 29 p., 1 fr. — 4. *Les Bases scientifiques de l'éducation physique*, par G. DEMENY. Paris, Alcan, 1902, in-8 cart. de 328 p., 6 fr. — 5. *De la Conjonctivite granuleuse*, par le Dr L. HOURMOUZIADÈS. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-12 de VII-186 p., 4 fr. — 6. *Tuberculose et sélection*, par GEN. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-12 de 36 p., 1 fr. — 7. *La Tuberculose considérée comme maladie du peuple. Des moyens de la combattre*, par le Dr S.-A. KNOPF ; trad. par le Dr G. SERSIRON. Paris, Naud, 1902, in-12 de 93 p., 0 fr. 50. — 8. *Tuberculose et sanatoriums*, par le Dr A.-C. TARTARIN. Paris, Naud, 1902, in-12 de XV-156 p., 2 fr. 50. — 9. *Hygiène de la femme. Enfant, jeune fille, femme, mère et aïeule*, par les Drs LATON et SEPET. Paris, Naud, 1902, in-8 de III-263 p., 4 fr. — 10. *Métrites et fausses métrites*, par J.-A. DOLÉRIS. Paris, Maloine, 1902, gr. in-8 de V-579 p., 12 fr. — 11. *Électrothérapie gynécologique. Derniers Travaux de recherche et de critique*, par le Dr G. APOSTOLI, publiés par le Dr A. LAQUERRIÈRE. Paris, Baillière, 1902, gr. in-8 de XVIII-625 p., 8 fr. — 12. *Les Courants de haute fréquence en dermatologie. Traitement des maladies cutanées et vénériennes*, par H. LEBON. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, gr. in-8 de 60 p., 2 fr. — 13. *Cure prompte et radicale de la syphilis. Syphilis et mercure*, par le Dr J.-F. LARRIEU. 4e éd., revue et corrigée. Paris, Vigot, 1902, in-8 de II-164 p., 4 fr. — 14. *Étude sur la prophylaxie de la syphylis*, par le Dr FERNAND RAOULT. Paris, Steinheil, 1902, gr. in-8 de 229 p., 5 fr.

— 15. *Essai sur l'hémiplégie des vieillards. Les Lacunes de désintégration cérébrale*, par le Dr Jean Ferrand. Paris, Rousset, 1902, gr. in-8 de 187 p., avec 10 pl., 5 fr. — 16. *Crime et anomalies mentales constitutionnelles. La Plaie sociale des déséquilibrés à responsabilité diminuée*, par le Dr Aug. Forel et le Dr Albert Mahaim. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 302 p., 5 fr. — 17. *Science et religion. Études pour le temps présent. Les Sciences physionomiques, leur passé et leur présent*, par Charles Godard. Paris, Bloud, 1902, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 18. *La Magie moderne, ou l'Hypnotisme de nos jours*, par le R. P. Pie-Michel Rolfi; trad. de l'italien par l'abbé H. Dorangeon. Paris, Téqui, 1902, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 19. *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, par Victor Aud'houi. 2e éd. revue et mise au courant des derniers progrès. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, 2 vol. gr. in-8 de vi-751 et 730 p., 25 fr. — 20. *Formulaire de médecine pratique*, par le Dr E. Monin. 10e éd. revue, corrigée et augmentée. Paris, Société d'éditions scientifiques, s. d., in-18 cart. de ix-616 p., 5 fr. — 21. *Formulaire spécial de thérapeutique infantile*, par le Dr R. Noguè. 2e éd. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1903, in-18 de xiii-664 p., 6 fr. — 22. *Éléments d'hygiène pratique à l'usage des écoles normales, des instituteurs et des familles*, par Georges Combastel. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-12 de 492 p., 6 fr. — 23. *Précis populaire d'hygiène pratique*, par le Dr A.-F. Plicque. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 cart de xv-158 p., 2 fr. — 24. *L'Hygiène de l'estomac et la Cuisine, ou la Capacité digestive suivant les individus, la nature des aliments et leur apprêt culinaire*, par le Dr J. Le Bèle. Paris, Retaux, 1902, in-12 de x-306 p., 3 fr. — 25. *Le Guide de la mère de famille. Essai de vulgarisation à l'usage des familles et des personnes curieuses des choses de la médecine et de l'hygiène*, par le Dr Duchateau. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-16 de 223 p., 3 fr. — 26. *Observations sur le développement de l'enfant. Petit Guide d'anthropométrie familiale et scolaire*, par Gabriel Giroud. Paris, Schleicher, 1902, in-12 de 53 p., 1 fr. 50. — 27. *L'Eau dans l'alimentation*, par F. Malméjac. Paris, Alcan, 1902, in-8 cart. de ii-309 p., 6 fr. — 28. *Versailles. Ses eaux, leur quantité, leur qualité depuis Louis XIII jusqu'à ce jour*, par Maximilien Gavin. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, gr. in-8 de ix-116 p., 12 fr.

1. — L'auteur du très intéressant et substantiel opuscule : *L'Hérédité acquise*, est transformiste ; il ne s'en cache nullement et croit même que le triomphe des idées transformistes est à peu près définitif. Mais on sait que l'accord ne règne pas entre les tenants de cette école sur des questions très importantes, notamment, celle de l'hérédité. L'une s'en tient encore aux conceptions premières de Darwin, singulièrement atténuées pourtant par leur inventeur dans les dernières années de sa vie, affirmant que la sélection est tout et que les forces cosmiques n'interviennent pas dans les changements des animaux et des plantes. L'autre, revenant aux idées de Lamarck, n'admet pas que la sélection joue dans l'évolution des êtres vivants un rôle primordial, et croit, au contraire, que les forces physico-chimiques, l'usage et la désuétude président aux changements des organismes. C'est à faire disparaître ce malentendu que vise surtout le travail de M. Costantin. Tout en reconnaissant que la situation est très regrettable, il ne voit point, dans ces luttes entres les deux écoles du transformisme, un avortement et une faillite de la science. Il aborde la théorie du plasma germinatif et combat tout particulièrement à ce sujet les idées émises par M. Weismann dans son étude sur l'hérédité, puis étudie l'hérédité dans la reproduction asexuée, (variétés, horticoles et agricoles ; hybrides de greffe) ; il

fixe dans un chapitre le sens qu'il convient de donner au qualificatif acquis, quand il est question d'hérédité ; l'origine et les progrès de la sélection artificielle (art de l'élevage) sont passés en revue, de même que les objections contraires à la théorie de l'action du milieu : l'identité d'habitat des espèces jordaniennes, la production des variations après la première génération, la sélection lente, véritable cause des effets attribués aux agents extérieurs. Il faudrait de longues pages pour réfuter ce que soutient M. Costantin, après des auteurs bien connus, mais qui sont des gens de science et non des cliniciens, à propos de l'hérédité morbide, de l'hérédité vaccinale, et de l'immunité. Le dernier mot est loin d'être dit sur ces questions, et on n'arrivera vraisemblablement pas à les résoudre de sitôt. Un dernier chapitre est consacré à la sélection germinale, ou plutôt à combattre les idées de M. Weismann, pour qui, au dire des darwinistes purs, la sélection germinale n'est qu'une tentative désespérée d'accord entre le reste de la théorie et la conception nouvelle de la variation définie.

2. — Le rendement d'une machine thermique, d'un moteur électrique, c'est-à-dire l'évaluation de travail dynamique qu'ils fournissent par la transformation de l'énergie reçue sous une autre forme, est d'un calcul assez facile. Le rendement théorique du moteur animé n'a pu encore être évalué, « faute, en particulier, de connaître d'une manière complète la nature même de ce moteur. » C'est à l'étude de la machine vivante que le Dr Imbert a consacré son travail : *Mode de fonctionnement économique de l'organisme*, et, quelque aride que fût le sujet, il a su y donner un vif intérêt. Il ne s'est pas contenté, pour le traiter, des données de l'expérimentation : il a encore mis à contribution les faits cliniques et les habitudes de certaines professions. Il n'a pas eu toutefois la prétention d'arriver à connaître la forme et l'équivalence des dépenses d'énergies diverses résultant des fonctions de l'organisme en tant que moteur : mais il montre très bien qu'il existe sûrement dans les actes mécaniques généraux, comme dans le mode d'intervention des muscles antagonistes, la préoccupation inconsciente et constante de réduire au minimum la dépense totale d'énergie, et la réalisation volontaire des conditions mécaniques correspondant à cette dépense minimum. De même pour les muscles, il semble que la manière dont nous accomplissons certains actes mécaniques corresponde à une réduction aussi grande que possible de la consommation d'énergie des organes destinés à produire ces actes. Mais il est d'autres actes dont l'examen ne peut conduire sûrement à une telle conclusion : ce sont ceux dont « l'analyse et l'appréciation énergétique ne peuvent être faites en raison de l'insuffisance de nos connaissances actuelles sur la nature, sur les lois de variation et sur l'équivalence des énergies diverses que consomme simultanément l'organisme entier considéré comme moteur. »

3. — Si le professeur Imbert a envisagé le moteur vivant et l'énergie qu'il est susceptible de fournir par lui-même, le Dr Féré étudie au contraire la force de rendement en général, de l'organisme, à la suite de l'excitation d'agents bien connus : *L'Influence de l'alcool et du tabac sur le travail.* Les expérimentateurs en sont arrivés à conclure que l'alcool et le tabac exercent sur l'énergie une action déprimante, et ces conclusions semblent « indiquer que l'alcool et le tabac n'apportent à l'homme aucune satisfaction, puisque le plaisir est intimement lié à l'activité facile. » Ces substances n'en font pas moins éprouver à la foule un certain plaisir. C'est que, en réalité, les deux actions contraires sont intimement liées ; elles se succèdent nécessairement suivant la dose et l'état du sujet, et la dépression sera d'autant plus grande que l'excitation qui la précède aura été plus vive. La conclusion, en ce qui concerne l'alcool, est que le goût pour les dérivés de ce liquide ne s'explique que par une excitation tout à fait passagère due à l'irritation des organes sensitifs et plus particulièrement du goût. L'habitude entraîne une dépression sensible de l'énergie. Pour le tabac, il ne produit qu'une excitation tout à fait éphémère, plus accentuée dans l'état de fatigue. Ce qui excite les individus à répéter cette excitation.

4. — L'ouvrage de M. Demenÿ : *Les Bases scientifiques de l'éducation physique*, devrait plutôt s'intituler, si l'on s'en rapporte à la pensée de l'auteur, de la nécessité de l'éducation physique ; et on songe malgré soi, à la lecture de certains passages, au mot fameux de l'ancien député de Pontoise. C'est dire que M. Demenÿ attache, à notre avis, une trop grande importance au développement physique des organes. On croirait volontiers qu'il veut faire de tous nos jeunes gens de véritables athlètes. Il est vrai que, dans nombre d'institutions, les exercices physiques sont par trop délaissés. Ces observations faites, je me hâte d'ajouter qu'il y a fort peu à redire sur la partie technique de l'ouvrage ; on y trouve d'excellentes choses sur les conditions hygiéniques, esthétiques et économiques de l'exercice, et sur son influence morale, pourvu qu'il soit bien dirigé. L'étude du mécanisme des mouvements et l'éducation dont ils sont susceptibles n'ont pas trouvé place dans le travail, relativement considérable pourtant, de M. Demenÿ : ce dernier se propose de les traiter ultérieurement.

5. — C'est un livre essentiellement pratique que celui du Dr Hourmouziadès : *De la Conjonctivite granuleuse.* On y trouve réunis tous les matériaux concernant les granulations de la conjonctive, et, à ce titre, il rendra les plus grands services aux praticiens qui n'ont pas le temps de feuilleter les grands traités d'oculistique publiés ces dernières années. Les médecins des pays chauds, où la conjonctivite granuleuse exerce plus particulièrement ses ravages, auront surtout intérêt à le consulter et à en faire comme un livre de chevet, car ils y trouveront

décrites les conjonctivites granuleuses sous leurs formes diverses et avec leurs complications, ainsi que les traitements les plus propres à les combattre. Si le Dr Hourmouziadès s'est étendu de préférence sur la thérapeutique des affections conjonctivales, il n'a point négligé cependant les renseignements historiques et anatomo-pathologiques les plus essentiels.

6, 7 et 8. — La tuberculose est à l'ordre du jour ; à voir ce que publient à son sujet les journaux politiques, et même nombre de journaux de médecine, il semble que les tuberculeux soient, à l'heure actuelle, les seuls malades intéressants. C'est à qui publiera sur les moyens de prévenir le mal, ou de le guérir, des ouvrages plus ou moins pratiques, plus ou moins sérieux. Dans *Tuberculose et sélection*, M. Gen expose la méthode imaginée par le Dr M. Bloch pour combattre le redoutable mal, méthode dite des congénères, comme l'appelle son inventeur. Elle est simple et d'une exécution facile. Soit, par exemple, une famille de plusieurs membres dont l'un est atteint d'une tuberculose à son début, et les autres bien portants : « le médecin choisit parmi ces derniers celui dont le tempérament lui paraît le plus vigoureux et prélève sur lui, sous son épiderme, quelques gouttes de sang » qu'il injecte immédiatement au malade, sous la peau, en se servant d'une vulgaire seringue de Pravaz. Une seule inoculation suffirait dans la majorité des cas à arrêter l'évolution du mal chez le sujet atteint. Ce n'est pas difficile à essayer, mais j'avoue ne pas avoir grande confiance dans le procédé. L'opuscule de M. Gen contient encore deux chapitres : « Sélection conjugale », et « Socialisme féminin », envisagés au point de vue de la lutte contre la tuberculose mais dont les idées philosophiques ne sont pas toutes à approuver.

— Le Dr Knopf se préoccupe des moyens de combattre *la Tuberculose considérée comme maladie du peuple*. Jusqu'à ces derniers temps, on était à peu près unanime à dire qu'un tuberculeux, pour se traiter convenablement, devait être possesseur d'une fortune lui donnant une dizaine de mille livres de rente. En fait, chez les travailleurs, il était difficile d'imposer un traitement dans les formes sérieuses ou avancées du mal. Aussi nombre de médecins se sont-ils demandé comment il fallait faire, avec l'aide des pouvoirs publics, pour que le peuple profitât des récentes découvertes sur la thérapeutique de la tuberculose. Un prix fut même proposé, lors du congrès de Berlin, pour récompenser le meilleur travail qui paraîtrait sur la question, dans un délai fixé. Celui du Dr Knopf a été non seulement jugé digne du prix, mais le Comité décida en outre de l'éditer lui-même et de lui faire la plus large publicité possible. Les conclusions sont que la tuberculose, qu'elle se présente sous la forme de phtisie pulmonaire ou sous tout autre forme, est très souvent curable et peut être évitée ; que, dans un

État civilisé, il est certainement possible de combattre avec succès et d'une manière durable, la tuberculose considérée comme maladie du peuple ; qu'il est nécessaire pour cela de l'action commune d'un gouvernement sage, de médecins bien instruits et d'un peuple intelligent. La curabilité de la tuberculose, sous une forme quelconque, a toujours été soutenue par des cliniciens de valeur, comme le professeur Peter. Mais, à l'exemple de cet illustre maître, je ne saurais partager toutes les idées du Dr Knopf sur les causes et le mode de développement de la maladie ; on ne peut néanmoins que souscrire aux conseils qu'il donne pour la prévenir et la combattre, quoique plusieurs d'entre eux soient exagérés ou puérils.

— Le Dr Knopf n'a parlé que d'une manière très sommaire des sanatoriums ; ceux-ci font exclusivement les frais de l'étude du Dr Tartatarin : *Tuberculose et sanatoriums.* La lutte contre la tuberculose occupe plus ou moins tous les esprits ; elle a été entreprise avec des succès analogues, quoique par des moyens différents, dans deux pays voisins, l'Angleterre et l'Allemagne. Ici, c'est aux sanatoriums qu'on est redevable des belles victoires remportées sur le mal ; là, c'est grâce aux prescriptions législatives qui régissent l'hygiène publique, qu'on est parvenu à alléger sensiblement la morbidité tuberculeuse. En France on n'est pas tombé d'accord sur les moyens à employer, et les sanatoriums, du moins ceux qui sont destinés au peuple, ont des adversaires décidés, en raison de la sélection des malades sur laquelle se base la théorie des sanatoriums populaires. Le livre du Dr Tartarin montre sur quelles bases repose, en Allemagne, l'institution d'État qui a fait les sanatoriums ce qu'ils sont, comment les socialistes, s'emparant du mouvement antituberculeux, ont conquis avec l'aide de Bismarck les *socialgesetze* ; l'assurance obligatoire ouvrière contre la maladie et les accidents, assurances qui ont été l'origine des sanatoriums. Nous avons maintenant, comme en Angleterre, une loi sur la santé publique ; mais si, jusqu'à présent, l'initiative privée a seule organisé la lutte contre la tuberculose, si la législation peut prêter son puissant concours, le Dr Tartarin estime que seules les mutualités intelligemment dirigées donneront le plus de force et les armes les meilleures contre la tuberculose. Après avoir rappelé ce qui s'est fait en Allemagne, à Planegg, et surtout Grabowsee, où l'on a résolu avec succès la question du travail des tuberculeux dans les sanatoriums, il nous montre le fonctionnement de l'établissement populaire de Blégny, qui pourrait servir de modèle à ceux qu'on serait tenté de construire dans le même but...

9. — Les Drs Platon et Sepet ont réuni en un beau volume toutes les notions qui ont trait à l'*Hygiène de la femme*, aux différentes phases de son existence. Laissant de côté toute controverse inutile, toute consi-

dération théorique, ils ont visé surtout à être pratiques. Aussi leur étude est-elle appelée à rendre service aux médecins et aux sages-femmes. Le grand public, déjà initié aux choses de la médecine par les œuvres de Hepp, de Michel Corday, et les retentissantes pièces de M. Brieux, la lira aussi avec intérêt. Il y trouvera sur le véritable rôle que doit jouer la femme dans la société, des idées saines, fort éloignées des exagérations d'un féminisme mal entendu. Comme J. de Maistre, les auteurs de l'*Hygiène de la femme* estiment que, par dessus tout, le rôle le plus beau de la femme sera l'éducation morale de l'enfant : elle devra se cantonner dans la vie familiale. Ils ne lui refusent point cependant « les qualités supérieures et quasi géniales » dont plusieurs ont donné d'éclatantes preuves, mais les devoirs envers la famille devront tenir la première place. Après avoir passé en revue les soins que réclame la jeune fille dans la première enfance, au moment de la puberté et dans la période qui suit, les Drs Platon et Sépet traitent la question si délicate des contre-indications au mariage, chapitre dont beaucoup de profanes pourraient faire leur profit ; puis viennent les chapitres consacrés à l'hygiène de la femme, en dehors et pendant la gestation et la puerpéralité, au moment du retour d'âge, et passé cette époque.

10. — Le livre du Dr Doléris sur les *Métrites et fausses métrites*, se compose d'une série d'études qui se trouvaient éparses dans des périodiques ou des Bulletins de sociétés savantes. Les praticiens y trouveront les principes élémentaires de la gynécologie courante, disposés, non point comme chez les classiques, mais suivant les idées personnelles de l'auteur. Ces idées, basées sur la clinique et les recherches anatomo-pathologiques, ont suscité, lorsqu'elles furent formulées pour la première fois, de vives controverses, mais elles ont fini par s'imposer. La note dominante de l'ouvrage c'est la démarcation nettement établie entre la métrite, maladie à substratum infectieux, suite de la puerpéralité aiguë ou des infections puerpérales tardives, et les troubles non inflammatoires et non infectieux de l'utérus, que l'on confondait souvent avec elle, mais qui forment un groupe distinct. L'étude microscopique et la discussion des processus relatifs à l'ectropion cervical, à l'érosion secondaire, et à leur cicatrisation, la pathogénie des kystes et scléroses du col, la filiation des phénomènes qui ramènent les paroxysmes utérins, à savoir, la réinfection aiguë du corps et des annexes, toutes les affections telles que la congestion, la subinvolution, les hyperplasies de la ménopause, l'endométrite exfoliatrice, sont l'objet de nombreux chapitres, où les moindres détails n'ont pas été omis. La seule chose que l'on pourrait reprocher à l'auteur au point de vue théorique, c'est d'admettre la syphilis comme facteur de sclérose cervicale. Le traitement et les

procédés thérapeutiques les plus convenables pour chaque type morbide sont conçus et exposés tant au point de vue médical qu'au point de vue chirurgical ; notons cependant la préférence que, dans bien des cas, le Dr Doléris donne aux interventions « actives, » je veux dire chirurgicales. En somme, c'est une idée très heureuse que l'auteur a eue de réunir ses anciens mémoires, qui ont contribué si puissamment au progrès de la gynécologie, et de les compléter par des études nouvelles sur l'influence des interventions opératoires sur la gestation et la parturition, et ses recherches sur les scléroses utérines.

11 et 12. — Sous le titre : *Électrothérapie gynécologique*, le Dr Laquerrière a réuni les derniers travaux de recherche et de critique du Dr Apostoli. Ces mémoires cependant ne sont pas, pour la plupart, des travaux personnels, mais des traductions de mémoires de gynécologues étrangers, en partie consacrées à sa méthode, et qu'il s'est contenté d'enrichir de notes. Il s'agit, en résumé, de l'application systématique de l'électricité à la cure de différentes maladies utérines et annexielles.

— C'est également l'application de l'électricité, sous forme de courants de haute fréquence, aux différentes dermatoses et affections vénériennes qu'étudie le Dr Lebon dans *les Courants de haute fréquence en dermatologie*. Un premier chapitre est consacré à l'historique de cette branche très récente de la thérapeutique par l'électricité ; dans les deux suivants, l'auteur étudie la production des courants de haute fréquence et les appareils les plus pratiques pour leur application. Les propriétés physiologiques de ces courants, leur action sur les différents systèmes de l'organisme, les nerfs, les muscles, la circulation et la nutrition générale, les microbes et leurs toxines, sont étudiées avec détails. L'ouvrage se termine par l'étude de ces mêmes courants sur différentes affections cutanées, le prurit, l'eczéma, le psoriasis, la pelade, etc., ou vénériennes, la blennorrhagie, le chancre mou, et même des affections inflammatoires locales et externes.

13. — J'ai déjà rendu compte, dans une précédente revue, de l'ouvrage du Dr Larrieu : *Cure prompte de la syphilis. Syphilis et mercure*, dont la 4e édition vient de paraître. Les théories particulières de l'auteur sur la thérapeutique de la syphilis sont toujours les mêmes. L'étude sur le mercure et les mercuriaux a été complétée, le chapitre relatif au traitement, considérablement augmenté et remanié, et rendu plus clair pour les lecteurs peu attentifs, grâce à quelques sous-titres ajoutés.

14. — Si le Dr Larrieu nous apprend comment on peut se guérir de la syphilis, *tuto, cito*, et même pourrait-on ajouter pour compléter l'antique formule, *jucundè*, le Dr Raoult, laissant à part le côté thérapeutique de la question, examine, dans sa thèse inaugurale : *Étude sur la*

prophylaxie de la syphilis, les moyens les plus propres à préserver les individus et la société des atteintes de ce redoutable fléau. Malheureusement le Dr Raoult s'est attaché à la défense des idées souvent fausses du prof. Fournier, de qui il prône, en maints endroits, l'infaillibilité. Son ouvrage n'en présente pas moins un très grand intérêt. L'auteur voudra bien me permettre de lui faire quelques observations et de lui signaler des lacunes dont il pourra faire son profit dans une prochaine édition. Que n'a-t-il conclu pour ou contre l'origine américaine de la syphilis, dans le premier chapitre où il fait l'historique du mal? Il paraît bien difficile aujourd'hui de soutenir l'origine américaine : ce point de l'histoire de la syphilis a été bien élucidé dans divers travaux, notamment dans la thèse du Dr Renault (Paris, 1869). Le Dr Raoult aurait pu aussi consulter avec fruit les *Chroniques de l'expédition de Charles VIII à Naples*, publiées naguère par M. Delaborde. Il aurait pu s'assurer, par les relations historiques citées : 1° que les marins de Christophe Colomb n'avaient pu avoir aucuns rapports avec les troupes de Charles VIII et qu'ils n'allèrent même pas à Naples, du moins avant l'année 1498 ; 2° que les épidémies qui décimèrent à différentes reprises l'armée française ne furent pas moins meurtrières pour les chevaux ; que, par conséquent, cette épidémie appelée alors *pestis inguinaria*, ne pouvait être la syphilis. — Ricord n'a pas eu le mérite de distinguer la blennorrhagie de la syphilis : c'était chose déjà établie par B. Bell (p. 49). — Bassereau ne fut pas seulement élève de Ricord ; il passa également par Saint-Louis, et, chose à noter, son nom est presque inconnu aujourd'hui, même pour beaucoup de médecins quoiqu'il ait fait la plus grande découverte dans le domaine de la syphiligraphie du XIXe siècle (p. 51). — Enfin certaines des conclusions de l'auteur, on pourrait ajouter du prof. Fournier, me paraissent peu pratiques.

15. — M. J. Ferrand, fils du regretté Dr Ferrand, bien connu des lecteurs du *Polybiblion*, vient de publier sous le titre : *Essai sur l'hémiplégie des vieillards*, un travail des plus remarquables, dont il a fait le sujet de sa thèse inaugurale. Ce n'est toutefois que les lésions cérébrales persistant après un ictus apoplectique plus ou moins grave que le Dr Ferrand a surtout envisagées. On rencontre fréquemment des vieillards à la marche pénible qui se plaignent d'avoir été paralysés, mais qui ne le sont plus à proprement parler. Dans leur entourage on dit couramment : « Un tel a eu une petite attaque ; il a été paralysé, mais il va mieux. » C'est chez les malades de ce genre que s'observent les lacunes cérébrales ; autrement dit, ils sont atteints de désintégration lacunaire du cerveau. Cette évolution de l'ictus avait, jusqu'à Durand Fardel, passé à peu près inaperçue : c'était une trouvaille d'autopsie à laquelle on n'attribuait pas une bien grande importance. Durand-

Fardel se servit le premier du terme de lacune dans son traité du ramollissement cérébral. Quelques auteurs étudièrent ensuite la lésion, et, en dernier lieu, le professeur Marie, qui a donné le résultat de ses recherches dans diverses communications. Bien que les lacunes cérébrales aient été différemment interprétées par les auteurs mentionnés, c'est surtout aux opinions du professeur Marie que se rattache le Dr Ferrand, qui a pu réunir dans le service de ce maître quatre-vingt-huit observations cliniques de lacunaires avec autopsie. Les lésions lacunaires sont de volume variable, mais en général très petites, souvent de la grandeur d'un grain de mil : ce qui explique bien pourquoi elles passent souvent inaperçues. C'est les noyaux gris qui sont leur siège de prédilection ; on peut très bien les mettre en évidence par une coupe horizontale séparant l'hémisphère en deux parties, juste au-dessous des deux extrémités du corps calleux. On les trouve, par ordre de fréquence, dans le noyau lenticulaire, la couche optique, le noyau caudé, enfin dans le centre ovale et la protubérance, mais jamais dans les circonvolutions, les pédoncules cérébraux ou le bulbe. Leur nombre est très variable et peut aller de l'unité simple à l'infini. Elles n'ont pas toujours le même aspect. Ce dernier varie suivant leur volume, et la couleur des parois est blanche ou ocreuse, suivant la quantité de l'épanchement sanguin primitif. La cavité paraît remplie d'un magma d'une consistance et d'une limpidité variables, au centre duquel se trouve constamment un vaisseau qui en forme l'axe, et toujours assez rigide. La sclérose est l'aboutissant des lacunes anciennes dont la cavité se remplit de brides fibreuses. De nombreuses pages sont consacrées à l'anatomie pathologique et à l'histologie des lacunes cérébrales. On conçoit l'importance de cette étude puisque les lacunes cérébrales occasionnent les neuf dixièmes des hémiplégies des vieillards, et la sclérose des petites artères en est la cause déterminante. Il y a un intérêt considérable à faire le diagnostic d'hémiplégie par lacune, puisque cette forme est non seulement compatible avec une survie assez longue, mais peut encore s'améliorer sensiblement, ce qu'on ne voit pas avec les gros foyers de ramollissement ou d'hémorrhagie. Tel est, trop courtement résumé, ce travail qui constitue la monographie d'une lésion peu étudiée et peu connue, et marque le brillant début, dans la carrière médico-scientifique, de notre jeune confrère.

16. — L'ouvrage des Drs Forel et Mahaim : *Crime et anomalies mentales constitutionnelles*, constitue une critique de la conduite de la société vis-à-vis des gens coupables de crimes. La question a été vivement débattue ces derniers temps, et la législation de tel ou tel pays s'est ressentie des idées vraies ou fausses qui ont pu y acquérir une prépondérance marquée. « Notre justice pénale est-elle juste? La répression pénale, telle qu'elle se pratique, est-elle conforme à la

vérité et aux besoins sociaux ? Est-elle encore enfermée dans la camisole de force du droit romain et des préjugés métaphysiques, ou a-t-elle marché avec les progrès de nos connaissances sur la nature de l'homme, de son cerveau et de son âme ? La justice pénale est-elle là pour le bien de la société humaine, ou n'est-elle encore que l'instrument vengeur de l'homme lésé dans ses droits ou d'une divinité qu'on prétend offensée ?... Doit-elle conserver éternellement le bandeau de Thémis, ou doit-elle le jeter résolument, ouvrir les yeux sur la nature du criminel, et travailler à prévenir le développement de ses actes, comme la médecine moderne cherche avant tout, à prévenir les maladies qu'il est souvent mal aisé de guérir lorsqu'elles sont là ? » L'instruction, à ce point de vue spécial, de l'étudiant en droit est-elle suffisante et surtout bien comprise ? Tels sont les nombreux problèmes que les auteurs de l'ouvrage cherchent à résoudre grâce aux progrès « de la science du cerveau humain », œuvre capitale du dernier siècle. Pour eux il n'y a pas de limite entre la responsabilité et l'irresponsabilité : la première est due à notre « faculté plastique d'adaptation aux circonstances sociales ; » la seconde prend sa source dans toutes les causes qui font dévier le cerveau humain de ses fonctions normales. Comme conclusion, c'est que beaucoup de gens condamnés à mort sont irresponsables, beaucoup d'autres cérébralement dégénérés sont laissés en liberté, tandis qu'il faudrait les mettre dans une incapacité durable de nuire. Et l'auteur de souhaiter que l'on trouve enfin « un juste milieu à la fois rationnel, courageux et humain, entre la cruauté et le talion du bon vieux temps, d'un côté, et la lâche veulerie qui se cache sous le sentimentalisme hystérique et myope des dehors humanitaires de nos pratiques contemporaines, de l'autre. »

17 et 18. — Dans un petit volume qui fait partie de la collection *Science et religion*, intitulé : *Les Sciences physionomiques, leur passé et leur présent*, M. Godard nous donne un résumé succinct de chacune d'elles. L'astrologie, la physiognomonie, la chiromancie, la graphologie sont étudiées et décrites tour à tour. Un chapitre est consacré à ceux qui, tout récemment, ont fait, sous une forme scientifique, des tentatives de synthèse au lieu de se cantonner dans telle ou telle spécialité. En terminant son exposé, M. Godard fait avec raison de très importantes réserves sur ces prétendues sciences. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'accorder un peu trop de confiance à la graphologie, bien qu'elle commence à être reconnue comme science par des membres du clergé, du haut commerce, de l'enseignement officiel et même de la magistrature. — C'est plus spécialement aux essais de synthèse, à peine ébauchés dans le travail précédent, que le P. Rolfi a consacré un livre ayant pour titre : *La Magie moderne, ou l'Hypnotisme de nos jours*, et dont M. l'abbé Dorangeon a eu l'heureuse idée de nous donner une tra-

duction. D'après le P. Rolfi, il y aurait exagération manifeste à ne voir que des abus dans l'hypnotisme : l'abus n'est pas inhérent à la chose. Un but scientifique, le besoin de s'instruire pour instruire les autres, et, par-dessus tout, le soulagement et la guérison des malades paraissent être une raison suffisante pour recourir à l'hypnotisme. Mais pour cela, ajoute l'auteur, il y a lieu d'exiger des garanties sérieuses : une raison grave, l'honnêteté et la probité, en même temps que le savoir chez l'opérateur. L'explication des phénomènes naturels de l'hypnotisme est très claire dans le travail du P. Rolfi. Ce ne sont pas les seuls. Il en est toute une série que l'on obtient parfois pendant le sommeil hypnotique et qui sont, ou tout au moins paraissent en opposition avec les lois générales de la nature. Quoi qu'en pense le P. Rolfi après plusieurs théologiens, « il n'est pas toujours nécessaire de faire intervenir, pour les expliquer, un agent préternaturel. Quelques-uns appartiennent, ainsi qu'on l'a prouvé, au domaine de la supercherie. Et si la plupart d'entre eux restent encore inexplicables, ne conviendrait-il pas d'attendre d'être plus amplement informé ? La thèse de l'auteur se trouve résumée dans les quelques lignes qui précèdent. Une troisième et dernière partie est consacrée à la moralité de l'hypnotisme, et sur cette matière on ne peut que souscrire pleinement aux conclusions formulées par le P. Rolfi.

19. — Les deux volumes qui forment le *Traité de thérapeutique et de matière médicale* sont le fruit du long enseignement du Dr Aud'houi à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les corps vivants, placés dans des conditions défectueuses, ne se laissent pas d'ordinaire accabler immédiatement : ils opposent, en général, une résistance à l'influence délétère et à l'envahissement du mal ; malades, ils résistent encore et tendent à rétablir l'équilibre normal. Mais cet effort de résistance peut être égaré et affaibli par différentes causes, d'où la nécessité, pour l'organisme, d'être secouru. C'est là que commence vraiment le rôle de la médecine : à l'effort naturel de l'organisme pour résister aux causes occasionnelles du mal vient s'ajouter l'effort médicateur. La médecine se divise naturellement en médecine théorique et en médecine pratique. On pourrait envisager la théorie de la médecine de bien des façons ; pourtant il est deux distinctions presque unanimement adoptées, depuis les temps les plus reculés : l'exposition de la théorie de la médecine par la nature des maladies, ou nosologie ; la nature des actions médicales, ou thérapeutique. Le Dr Aud'houi passe en revue, d'une manière sommaire, les notions de nosologie et expose les systèmes les plus célèbres, puis il aborde la thérapeutique sans négliger toutefois de parler de la prophylaxie. Les formes de la pharmacologie, les compositions officinales et magistrales, les intermèdes excipients et correctifs forment l'objet du deuxième livre, puis sont étudiées avec tous les détails désirables les

actions médicinales rationnelles tant de cause interne que de cause externe. L'exposé des actions médicinales empiriques, assez copieux aussi, termine l'ouvrage. Le Dr Aud'houi a eu l'excellente idée d'ajouter à son traité une bibliographie raisonnée des ouvrages de thérapeutique, bibliographie que l'on chercherait en vain dans les traités similaires. Une table alphabétique très complète placée à la fin du second volume facilite les recherches.

20 et 21. — L'éloge du *Formulaire de médecine pratique,* du Dr Monin, n'est plus à faire ; l'écoulement rapide de neuf éditions successives montre assez que cet ouvrage répondait à un desideratum de la médecine pratique. Il renferme, dans l'ordre alphabétique, les différentes indications cliniques, avec les formules qui correspondent à la fois aux symptômes et aux diverses variétés morbides. L'auteur s'est montré fort réservé vis-à-vis des hautes nouveautés médicales, recherchant plutôt dans la tradition clinique française ce qu'il y a de meilleur. — On pourrait en dire autant du formulaire spécial de thérapeutique infantile du Dr Nogué. Ce dernier est resté dans la saine tradition médicale en recueillant précieusement les formules recommandées par les maîtres les plus autorisés en pédiatrie. Il a visé à être pratique, et utile non seulement aux médecins des agglomérations urbaines, mais encore aux modestes praticiens de campagne ; aussi a-t-il cru devoir ajouter à la partie médicale un formulaire de thérapeutique chirurgicale.

22 et 23. — Nombreux sont les traités d'hygiène ; il en paraît tous les jours de plus ou moins bien conçus, de sorte que l'embarras est grand pour le public quand il faut faire un choix. Les *Éléments d'hygiène pratique,* de M. G. Combastel, s'adressent plus spécialement aux élèves des écoles normales et aux instituteurs. On trouve quantité de notions excellentes, à côté d'autres puériles ou inutiles. Bien des lecteurs se demanderont avec surprise, ce que peut bien venir faire dans un traité d'hygiène la description des aérolithes et des étoiles filantes. Pourquoi aussi écrire (p. 145), par exemple, que les œufs ne constituent un aliment complet que pour les oiseaux ? — Le *Précis populaire d'hygiène pratique* a été fait pour les classes laborieuses. Le Dr Plicque, imitant en cela l'exemple donné par l'office sanitaire de l'empire d'Allemagne, s'est proposé de faire pénétrer dans les masses les notions les plus élémentaires et les plus utiles de l'hygiène. Son traité est court et néanmoins il est aussi complet qu'on peut le souhaiter ; on ne saurait trop en recommander la diffusion dans les milieux ouvriers.

24. — L'*Hygiène de l'estomac et la Cuisine,* du Dr Le Bèle, n'est qu'un chapitre fort amplifié du *Traité d'hygiène pratique* que publiait naguère le même auteur. Il n'est pas de praticien qui ne reconnaisse l'importance de la bonne direction du régime alimentaire des malades, et pendant la convalescence des maladies aiguës et aussi dans les affec-

tions chroniques, très nombreuses, où le mauvais fonctionnement des voies digestives est le principal obstacle à l'amélioration du malade et au rétablissement de ses forces. Seule, une alimentation appropriée peut, avec le concours de l'air et de l'exercice, réveiller et activer les échanges nutritifs dans un organisme affaibli et anémié. D'où la nécessité pour le médecin d'être quelque peu cuisinier, de posséder des notions qui lui permettent de diriger le régime et composer les mets en rapport avec la capacité digestive d'un malade ou d'un convalescent. La première partie de l'ouvrage est consacrée au mode de fonctionnement de la vie organique. L'hygiène des aliments et des boissons vient ensuite, puis l'hygiène de l'estomac et la cuisine, sujet principal du livre. Les deux dernières parties traitent des préparations culinaires en particulier, des mets sucrés et des préparations de fruits. « Si l'art culinaire, dit l'auteur, est si perfectionné dans notre société civilisée avide de jouissances, à côté des avantages et des mérites de la cuisine française nous avons signalé ses abus et ses atteintes à la santé. Enfin, au point de vue moral et surnaturel, nous avons rappelé, en finissant, les devoirs imposés à chacun par la sobriété et la tempérance dans la vie sociale comme dans la vie privée. » Cette citation montre suffisamment l'esprit qui a présidé à la rédaction de l'*Hygiène de l'estomac*.

25. — Dans *le Guide de la mère de famille*, le Dr Duchâteau a eu pour but de vulgariser et propager des idées saines d'hygiène physique et morale au détriment d'idées « absurbes répandues encore communément, même dans les milieux intelligents et cultivés. » Ce petit ouvrage s'adresse à tous, mais plus spécialement à la mère de famille dont le rôle essentiel est de faire de ses enfants des hommes, suivant l'expresion de J. de Maistre. Il répond à un besoin réel, non seulement parce qu'il combat des idées erronées trop répandues dans tous les milieux de la société, mais encore parce qu'il initie à une foule de choses ignorées ou mal connues. L'auteur a pu se rendre compte, par les questions posées, les doutes, les hésitations et les inquiétudes manifestés dans les entretiens confidentiels de sa profession, que bien des lacunes étaient à combler. C'est la tâche qu'il s'est imposée, et l'on peut s'assurer à la lecture de son guide qu'il l'a fort bien exécutée. Il a visé surtout à être pratique ; aussi a-t-il laissé de côté tout le fatras d'expressions techniques, chaque fois que la chose était possible.

26. — L'étude du développement physique et moral des enfants est en grande vogue aujourd'hui. L'opuscule de M. Giroud : *Observations sur le développement de l'enfant*, permettra à ceux qui voudront se livrer à cette étude, de la mener à bonne fin sans trop de difficultés. J'avoue n'être pas bien convaincu de l'utilité pratique de ces recherches, sauf pour le côté pathologique.

27 et 28. — Parmi les questions qui intéressent l'hygiène, il n'en est pas qui ait donné lieu à un aussi grand nombre d'études que l'eau. La chose se conçoit aisément. Malgré tous ces écrits, bien des lacunes existent, et il reste fort à faire « pour connaître les transformations qui s'accomplissent dans un milieu aussi complexe où la concurrence vitale joue un si grand rôle. » La question de l'eau, mais plus particulièrement de l'eau de boisson, est tellement capitale qu'elle s'est toujours imposée à l'homme. Le Dr Malméjac a entrepris d'en faire la monographie dans son nouveau livre : *L'Eau dans l'alimentation.* La préoccupation de la valeur des eaux destinées à servir de boisson avait conduit autrefois les Romains à élever, dans tous les pays où ils avaient étendu leur domination, des ouvrages d'adduction d'eau dont les vestiges excitent encore aujourd'hui notre admiration. C'est le même besoin qui a poussé les peuples sauvages à se fixer à proximité des rivières et des lacs. Nos exigences aujourd'hui ne sont pas moindres que celles des peuples anciens ; bien au contraire, les recherches des savants nous ont appris à nous défier des eaux en apparence les plus claires. La question de l'eau de boisson est même devenue si importante en hygiène, qu'il n'est pas trop de la géologie, de l'hydrologie, de la chimie et de la bactériologie pour l'étudier. Le Dr Malméjac mettant à profit les recherches de ses devanciers et les complétant par les siennes propres, a cherché à la résoudre. Il étudie tour à tour l'eau en général, les matières organiques et les germes qu'elle peut renfermer normalement ou accidentellement, la valeur filtrante des divers terrains et finit son travail par l'étude des nombreux procédés d'épuration de l'eau. Il sera lu avec profit par tous ceux qu'intéressent à un titre quelconque les questions hygiéniques.

— M. Gavin, au lieu de se livrer à une étude générale de la question comme le Dr Malméjac, s'est au contraire limité à celles des eaux qui servent à l'alimentation et à l'assainissement de la ville de Versailles. Son travail intitulé : *Versailles. Ses eaux, leur quantité, leur qualité depuis Louis XIII, jusqu'à ce jour*, n'offre par suite qu'un intérêt bien restreint quoiqu'il ait été très consciencieusement fait.

Dr L. DE SAINTE-MARIE.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Paléographie musicale. Les Principaux Manuscrits de chant grégorien, ambrosien, mozarabe, gallican,* publiés en fac-similés phototypiques par les bénédictins de Solesmes. T. VII. *Antiphonarium Tonale Missarum.* XIe *siècle.* Codex H. 159, de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier. — 2. *Fragments de manuscrits de plain-chant recueillis dans le département de l'Yonne. Inventaire et description,* par l'abbé H. VILLETARD. Paris, Picard et fils, 1902, in-8 de 28 p. — 3. *Les Vraies Mélodies grégoriennes,* par A. DECHEVRENS. Paris, Beauchesne, 1902, 3 fasc. in-4, 3 fr. 50 le fasc. — 4. *L'Antéchrist, d'après un hymne du* Xe-XIe *siècle,* par CA-

MILLE DAUX. Arras et Paris, Sueur-Charruey, s. d., in-8 de 41 p. — 5. THOMÆ LUDOVICI VICTORIA, *Abulensis*. Opera omnia ornata a PHILIPPO PEDRELL. T. I. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1902, in-4 de XVI-156 p. — 6. *Messe mélodique à deux parties pour voix égales*, par le R. P. LIGONNET. Paris, Lethielleux, s. d., gr. in-8 de 17 p., 3 fr.— 7. *Die Chorâle Julian's von Speier zu den Reimoffizien des Franziscus-und Antoniusfestes*, mit einer Einleitung nach Hss. herausgegeben von J. E. WEIS, mit einer Tafel. München, Lentner, 1901, in-8 de 34-XXXVIII p. — 8. *Unsere volkstümlichen Lieder*, von HOFFMAN VON FALLERSLEBEN. Vierte Auflage herausgegeben und neu bearbeitet von KARL HERMANN PRAHL. Leipzig, W. Engelman, 1900, in-8 de VIII-348 p., 9 fr. 75. — 9. *Songs of modern Greece*, with introductions, translations and notes by G. F. ABBOTT. Cambridge, University Press, 1900, in-12 de IX-307 p., 6 fr. 25. — 10. *Musici scriptores Graeci*. Recognovit proemiis et indice instruxit CAROLUS JANUS. Leipzig, Teubner, 1895, in-12 de XCIII-503 p., 11 fr. 25. — 11. *Manuel de l'harmonie*, par le Dr HUGO RIEMANN. Trad. de l'allemand. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1902, in-8 de XIV-248 p., 7 fr. 50. — 12. *Geschichte der Musiktheorie im IX-XIX. Jahrhundert*, von Dr HUGO RIEMANN. Leipzig, Hesse, in-8 de XX-529 p., 12 fr. 50. — 13. *The Oxford History of Music*. Vol. I. *The Polyphonic period*. Part. I. *Method of musical art. 330-1330*, by H. E. WOOLDRIDGE. Oxford, Clarendon Press, 1901, in-8 cartonné de XVI-388 p., 18 fr. 75. — 14. *La Musique et les Musiciens*, par G. BERGMANS. Gand, Siffer, 1902, in-8 de VIII-457 p. — 15. *La Musique à vol d'oiseau*, par PROSPER MORTOU. Paris, Courtarel, s. d., in-12 de XIX-63 p., 1 fr. 50. — 16. *Histoire abrégée de la musique*, par HENRY BOYER. Paris, Nony, 1902, in-12 de VII-160 p., 1 fr. 50. — 17. *L'Évolution de l'art musical et l'Art grégorien*, par GEORGES HOUDARD. Paris, Fischbacher, 1902, in-12 de 54 p., 1 fr. — 18. *Histoire de la musique*, par ALBERT SOUBIES. *États scandinaves*, XIXe *siècle*. Paris, Flammarion, 1901, in-12 de 81 p., 2 fr. — 19. *La Musique à Paris, 1898-1900*, par GUSTAVE ROBERT. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 431 p., avec 2 portraits, 3 fr. 50. — 20. *Essais de technique et d'esthétique musicales*, par ÉLIE POIRÉE. Paris, Fromont, 1902, gr. in-8 de IV-446 p., 8 fr. — 21. *Richard Wagner. Sa vie et ses œuvres*, par H.-S. CHAMBERLAIN. 2e éd. Paris, Perrin, 1900, in-12 de XII-395 p., 3 fr. 50. — 22. *Wagner et le Wagnérisme au point de vue français*, par CH. VINCENS. Paris, Fischbacher, 1902, in-8 de 33 p., 1 fr. 50. — 23. *V. Bellini con un'ode di M. Rasipardi*, da C. REINA. Catania, Battioto, s. d., in-12 de 70 p.

1. — L'*Antiphonarium Tonale Missarum* Digrapte Codex H 159 de Montpellier, découvert par M. Danjou, le 18 décembre 1847, à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, est plutôt un *Tonale* de la messe qu'un *Antiphonale Missarum*. Les diverses pièces chantées sont rangées non plus dans l'ordre du temps ou des fêtes, comme dans les autres antiphonaires, mais par espèces : Introïts et communions, versets alléluiatiques, traits, etc. ; et cela pour chaque mode. La notation de manuscrit est double. D'abord un texte musical en neumes-accents sans lignes, puis ce texte musical traduit par les quinze premières lettres de l'alphabet romain ; l'i est employé deux fois, — droit, il représente le ♮, et, penché, le ♭. A ce *Tonale* est joint un traité sur la musique, puis s'ajoutent en supplément un certain nombre de pièces d'offices détachés. On voit tout de suite l'importance capitale d'une telle publication : elle permet aux musicologues, non plus seulement de constater la forme des neumes et l'enchaînement des groupes, mais encore l'intervalle qui sépare chacune des notes entre elles. C'est un nouveau moyen de contrôler l'exactitude des

éditions de Solesmes. — Avec cet *Antiphonarium Tonale*, les RR. PP. bénédictins publient, en même temps, dans la même *Paléographie*, une étude sur le rythme du plain-chant. Au lieu d'aborder cette grave question par les mélodies grégoriennes, comme on aurait pu s'y attendre, ils font une vaste enquête dans le domaine musical de la Renaissance. Ils prouvent, par de nombreuses citations, qu'à cette époque, depuis Josquin des Prés jusqu'à Palestrina, et même après, la syllabe d'accent n'a pas de place attitrée dans la mesure ; les musiciens la traitent avec la plus entière liberté ; certains même, au rebours de ce qui se fait aujourd'hui, semblent avoir comme une tendance de la mettre à ce qu'on a coutume d'appeler à présent le temps faible. Il en résulte que l'intensité, loin d'affecter le premier temps avec l'invariable fixité moderne, voyage du *baissé* au *levé*, selon la rencontre de l'accent, et que les mots, souvent à cheval sur les mesures, donnent au mouvement une plus grande variété et une allure plus dégagée et plus indépendante. Ce traité est aussi neuf que curieux, et il serait à désirer que les compositeurs actuels en prissent connaissance pour donner à leur procédé trop rigide plus d'aisance et de souplesse.

2. — Pour être plus matériel et plus aride, le travail de M. Villetard : *Fragments de manuscrits de plain-chant recueillis dans le département de l'Yonne*, n'en a pas moins son utilité. Folios, doubles folios, pièces plus importantes, voici encore près de cinquante témoins du chant liturgique ancien qu'il a recueillis dans les seules limites du département de l'Yonne et qu'il décrit scrupuleusement. A la lecture, j'ai relevé quelques petites choses, que l'auteur ne m'en voudra pas de lui signaler. Il dit (p. 5) que la communion « *Pacem meam* » n'existe plus dans l'office romain. Ne serait-ce pas pourtant celle de la *Fer. IV post Pent.*, avec les deux membres de phrase intervertis ? Est-ce bien à la nuit de Noël que se chantait la généalogie de N.-S., selon saint Luc (p. 10) ? Ne serait-ce pas plutôt, comme aujourd'hui chez les Dominicains, aux matines de l'Épiphanie ? Il va sans dire que ces erreurs de détail, si erreur il y a, n'enlèvent rien à la brochure, de son intérêt, ni, à l'auteur, de son mérite. Il faut souhaiter que l'exemple de M. l'abbé Villetard devienne contagieux, et suscite dans chaque diocèse d'aussi patients chercheurs, qui fassent sortir de leur retraite les monuments liturgiques encore ignorés.

3. — Le R. P. Decheverens veut apporter aussi sa quote part à la restauration du plain-chant. J'ai sous les yeux les trois premiers fascicules de sa nouvelle publication : *Les Vraies Mélodies grégoriennes*. Je m'en voudrais de ne pas louer le laborieux jésuite de sa ténacité. Malheureusement il semble s'être donné beaucoup de peine pour un bien pauvre résultat ! On ne peut pourtant lui reprocher d'avoir puisé à mauvaises sources. Il a consulté l'antiphonaire de Hartker, publié

par les bénédictins de Solesmes, dix autres antiphonaires de la bibliothèque de Saint-Gall du xe au xviiie siècle, et six manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, du xie ou du xiie siècle. Je crois devoir lui dire en passant, par exemple, que, dans le codex 12044 de la Bibliothèque nationale, l'office qu'il a pris pour celui de saint Lucien (f. 167 à 170m), parce qu'il y est souvent fait mention de saint Lucien, n'est rien d'autre que l'office *In inventione s. Stephani*. — Le R. P. Decheverens continue comme toujours (ch. II) ses rapprochements entre les mélodies liturgiques grecques, syriennes, maronites, chaldéennes, coptes, etc..., d'après lesquelles il pense nous donner le modèle du rythme des mélodies grégoriennes. Viennent ensuite l'exposé et la critique du rythme oratoire et l'exécution du système de M. Houdard; un mot sur la théorie de Mgr Foucault termine ce chapitre. Puis c'est un examen de la notation romanienne (chapitre III), qui n'est que la réédition, ou à peu près, des *Études de science musicale* avec application de la notation rythmique des Grecs aux neumes de Romanus. Enfin voici le Vespéral. La première partie contient la transcription du codex de Hartker et sa traduction en musique (notation rythmique ancienne). Dans la transcription du codex les fautes ne manquent pas. En dix pages, j'en ai relevé plus de cent. Quant à la deuxième partie, toute en notation rythmique moderne, il était difficile de trouver quelque chose de moins artistique et de plus *inchantable*. Telle qu'elle est, cette œuvre laisse voir presque à chaque page la fantaisie et l'inexpérience de l'auteur. Elle aura le sort des essais similaires de Lambillotte, de Raillard, de Burnouf, de Nisard *et tutti quanti*.

4. — L'étude de M. C. Daux : *L'Antéchrist, d'après une hymne du* xe-xie *siècle*, se trouve un peu déplacée au milieu de ces comptes rendus de musique. Puisqu'elle se présente ici, j'en donne quand même l'analyse. L'hymnaire de l'abbaye de Saint-Pierre de Moissac, publié en 1888 par le P. Dreves, S. J., au tome II de ses *Analecta hymnica*, contient un chant extra-liturgique sur l'Antéchrist (n° 128, p. 91). C'est une pièce de dix-huit strophes de six vers chacune, ayant pour incipit: *Quicumque cupitis audire*. M. C. Daux, qui voit dans cette pièce une preuve de la préoccupation du xe siècle sur l'an mil et la juge intéressante à ce titre, lui consacre un abondant commentaire (p. 8-37). « A la rigueur, dit-il, on pourrait ne considérer le *Quicumque cupitis* que comme une intercalation ou une compilation de textes sacrés, dans une forme et une expression littéraire sans grande valeur. » La pièce est tout au moins verbalement inspirée de l'Apocalypse. Toutefois, le recours à la Bible, ou plutôt à la concordance de la Bible latine, pourra paraître, en plusieurs autres cas, excessif. Cette pièce fut-elle chantée? « Nous inclinerions à le croire, dit M. Daux; elle porte sa notation neumatique, tout comme les autres pièces du recueil; et, mise à cette

place, il était aisé d'en user aux jours où l'office rappelait le dernier avènement du Christ et le jugement suprême »; du reste, à l'époque des tropes « il n'y avait pas à se faire scrupule de psalmodier après l'office canonique des proses ou des hymnes dans le genre de celle-ci. »

5. — Victoria nous ramène au sujet. On avait bien jusqu'ici quelques extraits de ses œuvres dans la *Musica divina* de Mgr Proske, l'*Officium hebdomadae sanctae* de Haberl et l'*Anthologie* de M. Bordes. Mais, comment, avec ce petit nombre de pièces, donner du grand musicien espagnol une idée d'ensemble et un jugement définitif! Aussi réclamait-on, depuis plusieurs années, la collection entière. M. Pedrell, professeur au conservatoire de Madrid et membre de l'Académie de San Fernando, très apprécié déjà par ses huit volumes de l'*Hispaniae Scola*, est en train de remédier à cette lacune. A la grande joie des artistes et des amateurs, il entreprend de publier les œuvres complètes du maître. Déjà le premier volume est paru, comprenant, dans l'ordre liturgique, plus de quarante pièces, la plupart encore ignorées. C'en est assez pour faire entrevoir toute la variété et toute la puissance du génie de Victoria. Formé tout jeune à Rome, contemporain de Palestrina et lié d'amitié avec lui, il a forcément subi l'influence de celui qui devait personnifier toute la musique de l'époque. Et pourtant, grâce sans doute à Escobedo et à Moralès, ses compatriotes et ses maîtres dans la ville pontificale, il est resté Espagnol dans toutes ses productions. C'est ce que s'engage à nous démontrer un jour M. Pedrell lui-même. En attendant cette appréciation qu'il nous réserve pour son dernier volume, et qui sera celle d'un homme compétent, les connaisseurs auront intérêt à feuilleter ces recueils à mesure qu'ils paraîtront. Ils verront que Victoria, tout en demeurant d'habitude sévère dans son style, ne craignait pourtant pas à l'occasion, les hardiesses d'écriture tout à fait modernes. Mais, ce qui vaut mieux que ces hardiesses, ils sentiront à travers toute cette musique une âme sacerdotale, qui comprend, mieux peut-être que Palestrina, l'attitude humble et confiante du chrétien vis-à-vis du Seigneur. Il a chanté tous les mystères et une grande partie des fêtes annuelles des saints, donnant à chacun d'eux la note propre. Certaines de ses pièces, comme l'*O vos omnes* (p. 27) et le *Vadam* (p. 97), sont aussi tragiques et aussi puissamment humaines que les plus poignantes scènes de Sophocle ou d'Euripide. Toutes, du reste, quel qu'en soit le caractère, grandiose ou simple, joyeux ou douloureux, sont profondément religieuses. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer souvent ou de l'extraordinaire expression des sentiments variés qu'elles traduisent, ou de la souplesse de cette musique qui passe à travers toutes les tonalités, sans heurt, sans même donner la sensation d'une difficulté vaincue, mais portée de l'une à l'autre, bien plus, semble-t-il, par le

sens du texte et la force même de la phrase musicale que par l'art consommé du compositeur. Le procédé rythmique de Victoria serait encore un point curieux à étudier. Il est probable que M. Pedrell n'y manquera pas. La question est à l'ordre du jour, et toute lumière de plus à ce sujet ne pourra que débarrasser les compositeurs d'aujourd'hui des entraves qu'ils se sont créées. On ne peut trop encourager M. Pedrell dans son intelligente initiative. Il faut que son recueil, en attendant les autres, se trouve au répertoire de toutes les maîtrises et sociétés chorales, et qu'il soit un recueil classique où les maîtres de chapelle puisent abondamment.

6. — La messe en musique du R. P. Ligonnet se recommande assez par son titre : *Messe mélodique à deux parties pour voix égales*. L'auteur annonce lui-même, en sous-titre, qu'elle peut s'exécuter facilement avec les ressources ordinaires d'une paroisse, d'une communauté, d'une maison d'éducation, collège ou pensionnat. Nous sommes loin, comme on voit, de Victoria. Il me semble pourtant que les curés, aumôniers et maîtres de chapelle, pourraient viser à mieux. J'en connais qui, *même avec des ressources ordinaires*, se sont résolument attaqués au plain-chant et à la musique palestrinienne, et s'en sont tirés avec tous les honneurs de la guerre. Aucune composition moderne, si belle soit-elle, ne vaut cela pour former à la fois le bon goût et la piété de tout le monde, indistinctement.

7. — M. Weiss, qui nous a déjà parlé, en 1900, de Julien de Spire, un père mineur de la première époque, et de son œuvre littéraire et liturgique, s'en prend maintenant (*Die Choräle Julian's von Speier zu den Reimoffizien des Franziscus- und Antoniusfestes*) aux mélodies des deux offices rimés de saint François et de saint Antoine, pour les éditer, assure-t-il, d'après les manuscrits. Dans ce qu'il appelle l'Introduction, M. Weiss ne fait guère que revenir sur sa thèse littéraire, pour la défendre, aussi vrai qu'elle est assez mauvaise. On sait que les offices des deux patriarches sont en relation respective avec des légendes en prose dont Julien paraît être également l'auteur. Le P. von Ortroy, qui est maître en histoire franciscaine, écarte d'abord la légende de saint Antoine comme d'une authenticité trop suspecte ; pour celle de saint François, qui est bien attestée, il explique naturellement et prouve surabondamment qu'elle est à la base de l'office rimé, composé lui-même en l'année 1235 pour la fête du 4 octobre. M. Weiss prend les choses précisément à rebours : abandonnons-le à la critique du savant bollandiste, qui n'en aura pas grand embarras. Il est désagréable de devoir ajouter que l'édition même du texte mélodique n'est guère satisfaisante. Mais M. Weiss ne s'en prendra qu'à lui-même. Cette édition était-elle seulement utile, après celle du P. Hilarin Felder, qui est du début de cette même année 1901, et suffi-

samment bonne en définitive ? M. Weiss répond qu'il a voulu faire du bon marché. Et c'est une excuse sans doute, mais il reste que M Weiss a des idées particulières sur les devoirs du musicologue e qu'elles l'ont mal servi dans la circonstance. L'office de saint François s'offrait avant tout dans le codex Rosenthal, qui est tout simplement le plus ancien bréviaire franciscain qu'on connaisse, puisqu'on peut le dater exactement de l'année 1235, cette année même où Julien composa et fit exécuter son office. Y avait-il mieux à faire qu'à suivre scrupuleusement dans l'édition ce témoin d'une valeur inappréciable ? et pouvait-on, en vérité, se rapprocher davantage de l'original ? C'est ce que comprit bien le P. Hilarin : il reproduisit tel quel ce vénérable document, selon l'écriture neumatique traditionnelle, ce qui était toujours se tenir aussi près que possible du manuscrit et de l'œuvre de Julien. Le P. Hilarin donna en outre, sans parler de dix planches « phototypiques » (?) assez mal venues d'ailleurs, les variantes d'un mss. italien du XIIIe siècle, pour ce même office, et reproduisit celui de saint Antoine d'après un antiphonaire de Fribourg, qui est du XIVe siècle, mais selon toute apparence se ramène à un archétype du XIIIe. Et c'était encore s'attacher fidèlement au texte le plus ancien. M. Weiss, au contraire, a estimé de prime abord que le codex Rosenthal avait besoin d'être corrigé, simplifié, sous ce prétexte qu'il est de provenance romaine, et que l'Italie, Rome, est le lieu classique des fioritures, du solfège et du trémolo, tandis que Julien avait été maître de chapelle à Paris, élevé à sévère école. Plus d'apostropha, ni de pressus, ni de notes liquescentes : c'est là la règle du nouvel éditeur. Il débarrasse systématiquement le texte du manuscrit, si ancien qu'il soit, de toutes ses surcharges supposées. Et il prétend retrouver ainsi la structure primitive du vrai Julien. Il obtient en effet, en taillant dans le vif, la mélodie la plus décharnée qu'on puisse rêver. Mais était-ce d'anatomie qu'il s'agissait ici, ou bien d'exacte et simple philologie ? M. Weiss nous dit qu'il a pris pour modèle dans cette libre opération un propre franciscain de la fin du XVe siècle et l'antiphonaire de Venise de 1585, et qu'il a agréé ce double témoignage, de préférence au codex ancien de Fribourg, pour établir le texte mélodique de l'office de saint Antoine. C'est le reproche même qu'on est obligé de lui adresser en définitive ; il a voulu être moderne, alors qu'il fallait se tenir respectueusement dans la ligne de la tradition, sans plus ; il a suivi son sens individuel et nous l'a imposé, quand nous n'avions à entendre que le moyen âge. Et c'est de même, parce qu'il a voulu être moderne, que M. Weiss a fait choix pour noter son texte du type de Ratisbonne, l'unique et solitaire point carré : l'écriture du moyen âge est, paraît-il, trop compliquée, trop bizarre pour être imposée à l'art de nos imprimeurs, qui sont gens de goût autant que de public. Mais M. Weiss n'a

pas été sans pressentir lui-même ce que cette langue amorphe qu'il a adoptée a d'insuffisant. Il nous apprend, en achevant son Introduction, qu'il y a trois manières d'éditer un texte musical ancien : diplomatique, critique, pratique. Il est obligé de convenir que la sienne ne répond, en réalité, à aucune des trois. Cet aveu n'est-il pas en quelque sorte une sentence ?

8. — On chante beaucoup en pays allemand depuis deux siècles. On se plaît surtout à la chanson sentimentale, à la romance. On élève les enfants au milieu de ces tendresses harmonieuses. On est fier de cette littérature nationale. On chérit les noms des auteurs, — poètes ou musiciens, — qui ont su charmer par leur art l'âme populaire ; on veut prévenir leur mémoire contre l'oubli des temps. C'est ainsi que M. Karl Hermann Prahl nous explique, avec beaucoup de sérieux, comment il s'est permis de reprendre en quatrième édition le répertoire des chansons populaires allemandes de Hoffmann de Fallersleben (*Unsere volkstümlichen Lieder*). Hoffmann de Fallersleben, mort en 1874, n'avait donné lui-même dans sa troisième édition de 1869, que des suppléments pour les chansons modernes. Depuis lors, on a fait de nombreuses études dans ce domaine littéraire, on a mis à jour d'anciennes chansons, toujours vivantes sur les lèvres du peuple, on a découvert des noms de génies obscurs, réclamant la paternité de leurs œuvres. M. Prahl a beaucoup travaillé pour son compte ; il a interrogé, compulsé, ordonné et remanié jusqu'à la dernière heure. Il a, au surplus, des idées très précises sur la différence qui sépare le *volkslied* du *volkstümliches Lied*, un vocable que Hoffmann de Fallersleben a introduit dans la langue, paraît-il, après avoir lui-même beaucoup chansonné et tenu liste des chansons des autres. Mais encore il avoue humblement n'avoir point espéré faire œuvre définitive. Il eût voulu puiser aux trésors des bibliothèques berlinoises ; il eût voulu être historien littéraire et musicien ; il eût voulu même faire sa partie dans les chœurs populaires « aux champs et aux bois, dans les marches et dans les tavernes ! » Que d'ambitions, en vérité ! Il ne demande finalement à l'avenir qu'un gracieux *Laudanda voluntas*. Soit, qu'il ait un brevet de patience ! Son catalogue a présentement 1350 numéros, marquant dans l'ordre alphabétique le premier vers, ou, si l'on veut, l'*incipit* de chaque pièce, et la date aussi précise que possible, le tout en gros caractères. Suivent, en petit texte, le nom de l'auteur, le titre original du morceau, l'indication de l'ouvrage ou du recueil où il parut, des mélodies dont il fut orné, des diverses collections de chant où on le peut trouver. Et cela fait une grosse liste, qui réellement n'offre guère d'intérêt littéraire, mais assure-t-on, possède une grande valeur pratique. M. Prahl a complété ce travail par une table des poètes et des musiciens, donnant leurs noms, dates et qualité et renvoyant d'ailleurs

au répertoire : on pourra voir dans cet index la belle place qu'occupent des hommes comme Beethoven, Mozart, Schubert, Schulz, Schumann, comme Bürger, Goethe, Heine, Schiller Uhland. Mais aussi bien les noms français n'y manquent pas : Favart, Grétry, Méhul entre autres. Enfin une autre table offre les chansons en série chronologique, d'où il appert que cette littérature musicale est presque exclusivement moderne : cinq ou six pièces précèdent le XVIIe siècle, les neuf dixièmes sont postérieures à l'année 1770.

9. — Avec le petit volume de M. Abbott : *Songs of modern Greece*, nous laissons la musique pour entendre la poésie. Mais la poésie et la musique ne sont-elles pas deux sœurs très fidèles, et la Grèce n'est-elle pas toujours toute harmonie ? Car l'antique race des *aèdes* n'est pas éteinte, et la Grèce moderne a sa « minstrelsy » que l'on se plaît à écouter sous la direction d'un maître de chœur tel que M. Abbott. Son recueil est très bien fait, et d'allure si peu pédante, de forme si gracieuse : gracieux et avenant jusqu'en l'extérieur, dans l'impression, le format et la reliure, comme tout ce qui sort des presses de Cambridge. Il s'offre ainsi à tout amateur, non seulement de folk-lore et de néo-grec, mais de poésie et d'art et d'histoire. D'abord des pièces héroïques, du genre des ballades : M. Abbott en donne quatorze, la plupart historiques et militaires, nous reportant aux temps de la guerre de l'Indépendance et des insurrections multiples qui la précédèrent. La seconde partie s'intitule « romantique » ; sous cette dénomination un peu vague, M. Abbott a réuni trente-cinq morceaux en trois sections : idylles et aubades, chants de danse, miscellanées, qu'il complète par une série de cent love distichs. Toute cette classification n'est pas très ferme, et M. Abbott n'y tient pas outre mesure ; mais la différence des deux collections principales demeure assez nette : là, la guerre et ses épisodes authentiques et ses maux ; ici, la vie commune et journalière, dans la rue et au village, avec ses variations de joie et de peine, avec ses coutumes locales ; tout à l'heure c'était plutôt le génie vaillant de la nation, c'est maintenant l'âme populaire elle-même, se traduisant en pleine réalité. M. Abbott s'est beaucoup intéressé, on le sent surtout dans ses aimables notices d'Introduction, à cette Grèce de nos jours, qu'il a vue de très près ; en homme bien lettré, il a le souci constant de la mettre en relation avec l'ancienne Hellade, de rappeler à propos de telle image, de telle locution, la littérature et la langue classiques. On lui en saura beaucoup de gré. M. Abbott ne cache pas tout ce qu'il doit à notre Fauriel et renvoie souvent à Passow ; mais on eût aimé à savoir chaque fois expressément où et de qui il a recueilli ses propres pièces ; son petit livre n'en aurait pas été très alourdi. Les notes, suivies d'un court Index, sont ramassées à la fin, selon la mode anglaise.

10. — L'excellente bibliothèque Teubner a ouvert en 1895 ses cadres si riches aux textes grecs relatifs à la musique : *Musici scriptores Graeci*. Et c'est bien tard signaler le volume : l'auteur M. Carl von Jan, du gymnase de Strasbourg, en a pris le temps de mourir (le 4 septembre 1899), après avoir consacré fructueusement quarante années de sa vie à l'étude de la musicologie antique et à la préparation du présent recueil. Mais on peut rendre toujours hommage à sa savante mémoire. Aussi bien son œuvre est de celles qui ne périssent point et ne vieillissent guère, « ad posterorum utilitatem » comme lui-même l'a humblement désiré. C'est l'ancienne collection de Meibom (1652), devenue très rare, que M. von Jan reprend et renouvelle. Voici d'ailleurs le plan de son édition : en tête, les passages des œuvres d'Aristote relatifs à la voix et à l'art ; puis le recueil proprement dit : les problèmes du ps. Aristote, la Division du canon d'Euclide, l'Introduction harmonique de Cléonide (ps. Euclide), l'Enchiridion et les fragments musicaux de Nicomaque, l'Introduction de Bacchius l'Ancien, celle de Gaudentius, celle d'Alypius, les fragments anonymes de Naples (ps. Ptolémée). On voit, par ce simple exposé, ce qui manque à cet ensemble pour former un véritable corpus. Et telle n'était pas l'intention de M. von Jan, qui devait se borner et choisir. Les pièces qu'il a colligées sont toutes, du reste, intéressantes. Chacune est pourvue de copieux prolégomènes et de notes textuelles et explicatives, celles-ci prenant parfois la valeur de petits commentaires. Mais le principal du travail de M. von Jan est sa description des manuscrits, qu'il a préposée à l'ensemble des textes : c'est un relevé précis, par ordre alphabétique des noms de villes, de deux cents manuscrits et plus, qui intéressent la musicographie grecque ; deux Marciani et deux Vaticani sont examinés et analysés à part, comme de beaucoup les plus importants. Désormais, c'est là un champ d'étude largement ouvert, grâce aux patients efforts de M. von Jan, qui ne manque pas de dire tout ce qu'il doit à la collaboration de travailleurs tels que Poetko, Marquard et Studemund. M. von Jan a en outre jugé intéressant de compléter et d'illustrer, pour ainsi dire, toute cette théorie un peu indigeste par la restitution des mélodies authentiques qui nous sont parvenues des Grecs : le Stasimon d'Oreste, les deux hymnes et le péan de Delphes, l'épitaphe de Sikilos, enfin les trois hymnes de Mésomède ; mais il faut ajouter que M. von Jan a voulu reprendre cet essai en 1899 dans la même bibliothèque Teubner. Un *Index nominum* et un *Index rerum* terminent utilement le volume.

11. — Le *Manuel de l'harmonie*, de M. H. Riemann, ne ressemble heureusement à aucun autre, et il faut louer la bonne idée de l'anonyme qui en a donné la traduction française. Ce n'est pas à dire que cet ouvrage soit indispensable, mais il est curieux à cause de la nouveauté

même du chiffrage qui rompt brusquement en visière avec celui de la tradition. Quel est l'avenir de cette notation nouvelle ? On ne peut savoir encore. J'avoue pourtant que, pour mon compte, si elle ne m'a pas séduit, elle m'a vivement intéressé. Je ne doute pas que M. Riemann n'obtienne, avec son système, de plus rapides résultats dans les Universités où il professe. Un auteur de son expérience et de son incontestable talent saura toujours donner à son enseignement oral la lumière que n'apporte pas toujours le seul enseignement du livre. Tout de même, le livre valait la peine d'être écrit, ne fût-ce que pour mettre en comparaison les méthodes et provoquer le choix des meilleures. Mais la différence du Manuel de M. Riemann, d'avec les autres du même ordre, n'est pas seulement matérielle ; il y en a d'assez marquantes encore pour être signalées. Ainsi l'auteur donne en plein dans les licences modernes : il supprime radicalement « *l'interdiction des octaves et des quintes dites cachées* » et par contre il interdit non moins radicalement « *les successions d'octaves ou de quintes par mouvement contraire.* » Il y a en outre des théories fort originales sur l'existence objective des harmoniques supérieurs et l'équivalence de l'accord parfait mineur avec l'accord parfait majeur... etc... Enfin le livre contient, avec de lumineuses explications à l'appui, de nombreux et très intéressants exercices sur le nouveau chiffrage, sur les accords principaux de la tonalité, les accords parallèles et les accords de change, de tierce, de sensible, de triton, sur les accords de septième naturelle et de sixte simple, sur l'harmonie figurée et la modulation. L'élève qui voudrait suivre les leçons de ce Manuel, qu'on ne peut trop recommander, en même temps qu'il saura apprécier et interpréter le style classique, aura l'avantage de se familiariser avec les ressources et les hardiesses des procédés de la musique moderne.

12. — Voici encore un bel ouvrage de M. Hugo Riemann : le nom du savant docent de science musicale à l'Université de Leipzig, suffit à le recommander : *Geschichte der Musiktheorie im IX.-XIX. Jahrhundert*, C'est assurément un livre de grand savoir et de haute conscience. M. Riemann estime que la musique a atteint toute sa perfection en nos temps avec un Sébastien Bach et un Beethoven : il tient alors pour un devoir de pénétrer autant qu'il est possible cet art achevé, d'analyser sa facture, de marquer ses lois intimes, de faire en un mot la théorie de la réalité. C'est cette œuvre de critique interne que M. Riemann veut commencer pour son compte, voulant payer d'exemple, espérant, dit-il humblement, que d'autres entreront après lui dans son labeur et, par une suite d'efforts, patients parviendront à dévoiler le mystère du génie. Et M. Riemann a décidé tout de suite qu'il devait s'adresser à l'histoire, interroger le passé : remonter d'abord aux sources, puis suivre docilement le courant des eaux vives, assuré de

pénétrer ainsi en plein océan, ayant tout fait pour connaître en vérité les lois de son mouvement. C'est ce voyage au long des âges, fermement poussé, que M. Riemann accomplit présentement avec son lecteur. On peut s'en remettre à sa conduite habile, sauf à revenir ensuite, peu à peu et dans le détail, aux lieux parcourus, pour voir de plus près et s'enquérir plus à fond. M. Riemann, qui a voulu faire un manuel complet et clair à la fois, ne se dissimule pas qu'il a soulevé sur sa route, et résolu souvent, quantité de problèmes historiques et philologiques, sans pouvoir les discuter à loisir. Il indique nettement d'ailleurs les points principaux où sa controverse personnelle s'est arrêtée. Pour la question générale de l'écriture neumatique et de sa valeur rythmique, il déclare s'en tenir aux conclusions de son travail de 1878, qui n'a point trop vieilli. Il marque le rôle fort important joué par l'Angleterre, aux origines du contrepoint, avec Walter Odington, et met en lumière sous ce rapport, les témoignages de Scot Erigène et de Gérald de Barri. Il prétend renouveler complètement la question des débuts de l'organum. Il accuse l'influence d'Hucbald, réduit en revanche la personnalité de Bernon de Reichenau, distingue décidément deux Jean de Muris, l'un Normand, l'autre Parisien, et d'ailleurs contemporains, fait disparaître Philippe de Vitry, distingue de nouveau deux Jean de Garlandia, l'un du XIIIe, l'autre du XIVe siècle. Parmi les théoriciens modernes, Jean-Philippe Rameau prend une place prépondérante, pour avoir le premier établi la doctrine des fonctions tonales de l'harmonie ; au contraire, les noms de Fux, Marpurg, Kirnberger, rentrent dans l'ombre. Pour le reste, la ligne du développement général est d'une extrême simplicité, si riche qu'en soit le détail ; la théorie musicale du IXe au XIXe siècle a trois termes successifs, et ce sont les trois parties du livre de M. Riemann, l'organum, le déchant et le faux-bourdon, qui forment un tout lié, le contrepoint proprement dit, enfin l'harmonie. Docteurs et doctrines apparaissent tour à tour pour chacune des trois périodes, venant déposer leur témoignage, se résumer, marquer exactement leur situation historique. Ce n'est pas trop dire que cet essai de synthèse est d'un maître, et l'on ne peut qu'être reconnaissant à M. Riemann, pour l'honneur et le profit des études musicales, d'avoir condensé là son expérience et ses travaux de plus de vingt années : c'est aussi un sentiment qui dispense d'entrer dans les menues critiques.

13. — L'ouvrage de M. Wooldridge : *The Oxford History of Music*, n'est que le premier volume d'une collection qui en comprendra six. Dans ce premier volume, intitulé : *The Polyphonic Period*, l'auteur recherche d'abord l'origine de la polyphonie dont il trouve des indices à l'état le plus rudimentaire chez les Grecs. Il étudie ensuite son

matériel, l'échelle des sons, la transition des anciens modes grecs aux modes de l'Église latine, (peut-être a-t-il ici trop de confiance en M. Gevaert), le déchant et toutes les harmonies qui servirent de transition à la musique mesurée. Il montre finalement la musique mesurée dérivant des neumes et finissant par se développer en dehors d'eux. En réalité ce premier volume est de bon augure pour les autres. On y retrouve l'exactitude et le savoir-faire du professeur dans la clarté de l'exposition et du développement, dans la mise en valeur des documents et le choix des exemples musicaux que M. Wooldridge a cru devoir multiplier pour la plus grande lumière du texte. Je ne l'en blâme pas, tant s'en faut: d'autant que, pour trouver ces exemples, il a mis à réquisition les bibliothèques du Bristish Museum et de Cambridge, quelques autres bibliothèques en France et surtout la Laurentienne de Florence. Tout serait parfait si l'auteur avait donné une plus large place au plain-chant, et s'il avait pris la peine de l'étudier comme un art parfait en lui-même et non comme un élément originel de la polyphonie. Je trouve cette lacune considérable. Par contre, M. Wooldridge passe en revue toutes les anciennes formes de composition : déchant, organum, cantilena, rondel ou rota, motet, hoquet, conduct, etc., etc.; et il ne manque pas d'inédit dans l'histoire et les explications qu'il en donne.

14. — *La Musique et les Musiciens*, de M. G. Bergmans, ressemble bien peu au manuel de M. Albert Lavignac, malgré son titre identique. L'auteur de la Préface appelle cet ouvrage une « petite encyclopédie musicale », et malgré que ce soit un bien gros mot, je serais presque tenté d'appeler cela un fouillis. Le livre débute par une apologie de la musique, où se juxtaposent sans ordre quelques témoignages de musiciens ou de critiques d'art (p. 1-33). Suivent « des extraits concernant la grande puissance de la musique sur l'âme et sur le corps de l'homme » (p. 34-45) ; puis une rapide esquisse sur les origines et le développement de l'art musical, dans laquelle l'auteur mentionne les souverains qui, pendant leur règne, aidèrent aux progrès de la musique (p. 46-66). On entre ensuite dans une sorte de répertoire des noms de compositeurs et d'artistes. Un article spécial, qui paraît aussi complet que possible, est réservé à la Belgique (p. 67-163). Il est suivi d'une « Revue sommaire de l'art musical dans les autres parties de l'Europe (p. 164-403), et de quelques addenda (p. 405-424). Somme toute, le grand défaut du livre de M. Bergmans est le manque de méthode. On ne saurait nier cependant le soin persévérant et minutieux que l'auteur a dû apporter à recueillir dans les publications les plus diverses un amas aussi considérable de notes. C'est une mine très précieuse de renseignements. Comme si l'auteur avait eu conscience que le désordre de son livre dût désespérer les lec-

teurs, il les a tirés d'embarras au moyen de l'Index final des noms propres cités. On ne saurait trop l'en remercier.

15. — Il serait difficile de présenter toute l'histoire de la musique depuis les origines jusqu'à la fin du XIXe siècle en un raccourci mieux proportionné, en un tableau plus simple et plus précis, que dans le petit livre de M. Prosper Mortou : *La Musique à vol d'oiseau*. Cet opuscule, destiné à l'enseignement populaire, remplira admirablement son but. Grâce à sa brièveté, à sa concision et à sa clarté, il me semble très apte à fixer avec exactitude dans les jeunes intelligences, les lignes essentielles du développement de l'art musical.

16. — L'*Histoire abrégée de la musique*, de M. Henry Boyer, est un manuel élémentaire. « Ce petit livre, nous dit l'auteur dans son Avant-propos, n'est fait ni pour les techniciens, ni pour ceux qui savent. Il a simplement pour but de permettre aux candidats aux divers examens de chant, aux personnes qu'intéresse l'histoire de la musique, et même à certains professionnels, d'avoir une idée générale de la vie, du style et des œuvres des principaux compositeurs, depuis l'origine de l'opéra en France (1645) jusqu'à nos contemporains. » L'ouvrage comporte deux parties. Dans la première, l'auteur passe en revue la vie et les œuvres des compositeurs les plus connus de France, d'Italie et d'Allemagne, depuis Lulli (1633) jusqu'à Schubert (1797). Dans la seconde partie, il étudie spécialement les matières indiquées par le ministre de l'instruction publique pour l'examen d'aptitude à l'enseignement du chant (degré supérieur). Enfin, dans une annexe, il donne quelques indications sommaires sur les auteurs contemporains. On le voit, M. Boyer abrège l'histoire de la musique par simple élimination, ce qui n'est sans doute pas procéder de la meilleure manière, non plus que de diviser son sujet en notices fermées qui ne permettent pas de se rendre compte de la formation et de l'évolution des écoles musicales. A ce titre, je préfère l'ouvrage de M. Mortou, dont je parlais ci-dessus. Le livre de M. Boyer rendra toutefois de grands services aux candidats aux examens. C'est à eux surtout qu'il me paraît destiné.

17. — Quelle chevauchée ! En cinquante-quatre pages, y compris titres, table des matières et errata, M. Houdard défile à travers toute *l'Évolution de l'art musical*, depuis non pas tout à fait le déluge, mais l'an mil avant N.-S., jusqu'après la renaissance moderne. C'est le cas de dire : Qui trop embrasse, mal étreint. Et notez que dans cette course si échevelée qu'on suit à peine et qui n'arrête pas, il trouve moyen de pourfendre des adversaires. Au surplus, rien de bien intéressant dans ce discours libre de Sorbonne, ni de bien utile. Qu'il s'agisse de musique hébraïque, grecque, latine, grégorienne ou moderne, ou de rythme métrique, libre et musical, etc., on n'est pas plus avancé après qu'avant. L'auteur a de fortes convictions ; mais elles sont étayées on ne sait ni sur quoi, ni comment.

18. — Voilà, si je ne me trompe, le douzième petit volume de M. Soubies sur l'*Histoire de la musique*. M. Soubies est connu au *Polybiblion* : inutile donc de donner sur ce nouvel in-12, qui ressemble à ses devanciers, une appréciation qui ressemblerait aussi à celles des années précédentes. Le procédé de l'auteur est toujours le même. C'est moins une histoire qu'il donne que des notes précises, courtes et rapides, pouvant servir à l'histoire. Ainsi a-t-il fait, encore cette fois, pour le Danemark et la Suède. Compositeurs, virtuoses, chefs d'orchestre, littérature, revues, sociétés, tout ce qui touche à la musique est indiqué avec la préoccupation évidente de ne rien oublier, dût-il quelquefois n'avoir à inscrire à peu près qu'un nom et une date. On est heureux de rencontrer tout de même quelques détails sur des musiciens célèbres comme H. Rung, W. Gade, A. Enna en Danemark, et en Suède sur les fameuses cantatrices Henriette Nissen, Christine Nilsson et Jenny Lind ou « le rossignol suédois, » qui, en moins d'un an, gagna plus de trois millions en Amérique. Disons aussi que ces sortes de sommaires ne se lisent pas sans intérêt.

19. — M. Gustave Robert réunit en un seul volume les articles de critique musicale qu'il a donnés au cours de deux saisons de concert (1898-1900). Ce sont de précieux petits livres que ceux de M. G. Robert, et tous ceux qui suivent le mouvement musical contemporain s'y référeront avec plaisir et avec profit. Ils y trouveront, avec les programmes des concerts d'orchestre et une bibliographie d'ouvrages publiés en français pendant l'année, d'excellentes notes sur les concerts, accompagnées de quelques études d'ensemble. Ce n'est pas à dire que les articles ne se ressentent un peu de leur mode primitif de publication, mais, si l'on aimerait parfois quelque chose de moins hâtif et de moins rapide dans la rédaction, l'on ne saurait en dire autant des appréciations et des critiques qui y sont contenues. L'auteur est de ceux qui ne cèdent pas à l'impression immédiate, mais qui tiennent à lire ou à relire les partitions avant de juger les œuvres ou les interprétations des chefs d'orchestre. Parmi ces derniers, il faut mentionner les nombreux virtuoses étrangers qui vinrent alors à Paris : Félix Weingartner, Félix Mottl, Richard Strauss, Siegfried Wagner, Mahler ; il faut mentionner surtout Charles Lamoureux, que la mort emporta en 1899, au lendemain des admirables auditions de *Tristan et Iseult*. M. Robert consacre au grand chef d'orchestre une notice toute d'éloge et de sympathie. Il insiste particulièrement sur le souci scrupuleux qu'avait Lamoureux « de se conformer aux intentions du musicien, d'empêcher toute intrusion de la personnalité de l'interprète au détriment de l'esprit des œuvres. » Et d'après M. Robert, bien peu des capellmeister étrangers cités plus haut, sauf peut-être MM. Weingartner et Mahler, échapperaient à ce reproche.

20. — Voici encore un livre dont la conception est originale : *Essais de technique et d'esthétique musicales*, par M. Élie Poirée. On a rarement la bonne fortune de mettre la main sur une étude aussi approfondie de la musique. Elle comprend : le discours musical, son principe, ses formes expressives, spécialement d'après la partition des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner. Le développement de ce sujet est vaste ; et qu'il s'agisse de théories générales ou d'application de principes dans les exemples wagnériens, il y a abondance de science et d'observations personnelles. Peut-être même y en a-t-il trop. L'auteur, ne pouvant tout dire, aurait pu se restreindre davantage ; il y eût gagné en clarté. Trop de choses aussi semblent entendues qui se trouvent ne l'être pas du tout. Ainsi à chaque instant il parle du rythme, et nulle part il n'en donne une définition bien arrêtée, qui guide une fois pour toutes. Pour le dire en passant, je ne vois pas la raison d'être, dans ce livre, d'un aussi long chapitre sur les modes anciens et sur le plain-chant. Quant à la prétention que celui-ci dérive de la musique antique, il est bon de ne pas trop l'accentuer, tant c'est chose difficile à établir. Quoi qu'il en soit, on a ici un large exposé des lois de la composition musicale, prise dans ses éléments partiels ou dans sa syntaxe. Périodes rythmiques, notes d'élan, accents métriques, symétrie des groupes, structures croisées, mesures binaires ou ternaires, inflexions variées du cursus mélodique, systèmes diatonique, chromatique et harmonique, flexions terminales, relations tonales, procédés de construction de la mélodie, tout, jusqu'aux formes spécialisées, jusqu'aux harmonies systématiques, jusqu'à l'art et aux instruments divers de l'orchestration, est étudié avec une extraordinaire richesse de détails et d'exemples, d'explications raisonnées des règles, de judicieuses considérations sur la nature des formes variées à l'infini. Cette sorte d'anatomie de la musique en général et des *Maîtres Chanteurs* en particulier fait ressortir à merveille la multiplicité des éléments qui rentrent dans un texte musical et l'habileté consommée qu'il faut au compositeur pour les mettre en place et les coordonner. Il y aurait profit aux amateurs de Wagner à lire cet ouvrage : il leur en ferait mieux analyser et saisir les grandes beautés ; plus d'un artiste même y trouverait à prendre.

21. — Je n'ai plus à faire connaître le beau livre de M. S. Chamberlain sur *Richard Wagner*. J'en signale seulement la deuxième édition, qui a suivi de quelques mois la première. La faveur du public pour cette étude très sérieuse et très approfondie de l'œuvre, ou beaucoup plus exactement de la pensée de Wagner, est justifiée aussi bien par la compétence exceptionnelle de l'auteur que par le mérite même de l'ouvrage. M. Chamberlain était plus à même que tout autre de puiser aux sources, de les bien connaître et d'en livrer avec exactitude les

secrets. Aussi doit-on lui savoir gré d'avoir fait traduire dans notre langue cette analyse pénétrante, cette reconstitution vigoureuse d'une pensée trop concentrée peut-être pour que nous puissions de loin la saisir dans toute sa plénitude. Ce livre, c'est toute la vie de Wagner, aussi bien sa vie politique et sa vie philosophique que sa vie artistique, qui d'ailleurs, est chez lui le complément des deux autres. La musique ne fut, en effet, pour Wagner, qu'une traduction plus expressive de ses idées « schopenhauériennes. » De là, à dire qu'elle « nous apprend à voir jusque dans l'essence même des choses » et qu'elle est pour nous « le seul moyen de pénétrer dans l'invisible domaine intérieur... » même combinée avec l'image scénique, même éclairée à la lumière du texte, c'est peut-être dépasser sa mesure et lui demander ce qu'elle n'a pas. Mais il n'en reste pas moins qu'elle a sur l'être imaginatif et sensible une puissance presque irrésistible, dans des drames comme *Tannhauser*, *Lohengrin*, *les Maîtres Chanteurs*, *Parsifal*. Et par bonheur, ici, l'artiste fait oublier le philosophe.

22. — M. Ch. Vincens a jugé opportun d'apporter lui aussi sa contribution à la littérature d'impressions si diverses sur *Wagner et le Wagnérisme*. Tout en sachant admirer les chefs-d'œuvre du maître allemand, il tient à faire la part « de ses inégalités et de ses exagérations inacceptables pour un public français. » Cette part, il la fait large, prédominante même. Les œuvres wagnériennes essentiellement inégales n'ont pas, d'après lui, les qualités nécessaires d'une œuvre scénique ; elles sont longues, compliquées, obscures, métaphysiques, fatigantes, etc... On connaît depuis longtemps l'énumération de ces griefs. Aussi bien, quand même cela serait, — et cela n'est pas, — le Capitole n'est pas en danger, et pas n'est besoin de crier : « Restons français ! Répudions le snobisme ! » Le public français prouve assez chaque année que son admiration pour les œuvres étrangères n'est ni exclusive ni aveugle. Il applaudit *Samson et Dalila*, *Sigurd*, *les Troyens*, *la Damnation de Faust*, *le Roi d'Ys*, etc., avec autant d'enthousiasme que les œuvres wagnériennes. D'autre part, la liste déjà longue de nos chefs-d'œuvre suffit à nous rassurer sur l'avenir de notre art national.

23. — La petite plaquette intitulée : *V. Bellini, con un' ode di M. Rasipardi* a été écrite à l'occasion du centenaire de Bellini. M. C. Reina n'y épargne pas les louanges au célèbre auteur de *Norma* et des *Puritains*, mort trop tôt pour avoir pu donner toute la mesure de son génie. A la fin de la notice, on trouve un tableau des œuvres théâtrales de l'artiste et, en son honneur, une ode de Mario Rasipardi. M. B.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie,* commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 18. Paris, Hachette, 1902, une feuille in-folio avec texte, 2 fr. — 2. *La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au* xix*e siècle.* Ouvrage publié sous la direction du P. Piolet. T. IV. *Océanie. Madagascar.* Paris, Colin, 1902, in-8 de 512 p., avec grav., 12 fr. — 3. *L'Avenir colonial de la France. Études pratiques sur les principes de la colonisation et la situation économique des colonies françaises et étrangères,* par E. Fallot. Paris, Delagrave, 1902, in-12 de viii-550 p., avec cartes, 5 fr. — 4. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. I. *Partie générale.* II. *Colonies méditerranéennes.* Paris, Delagrave, 1902, in-4 de 40 + 42 p., cartes et grav., 3 fr. 50. — 5. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. *Afrique occidentale et centrale.* Paris, Delagrave, 1902, in-4 de 21 p., cartes et grav., 1 fr. 75. — 6. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. *Océan Indien.* Paris, Delagrave, 1901, in-4 de 28-8 p., cartes et grav., 2 fr. 25. — 7. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. I. *Partie générale;* II. *Colonies d'Extrême-Orient.* Paris, Delagrave, 1901, in-4 de 40 + 41 p., cartes et grav., 3 fr. 75. — 8. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. *Océan Pacifique.* Paris, Delagrave, 1901, in-4 de 20 p., cartes et grav., 1 fr. 75. — 9. *Livre-Atlas des colonies françaises,* par G. Malleterre et P. Legendre. *Océan Atlantique.* Paris, Delagrave, 1901, in-4 de 23 p., cartes et grav., 2 fr. — 10. *Dictionnaire géographique et administratif de la France,* par Paul Joanne. T. VI (de Q à SD). Paris, Hachette, 1902, in-4 de 768 p. (de la p. 3749 à la p. 4516), cartes et grav., 30 fr. . — 11. *Guide national et catholique du voyageur en France.* 8e partie. T. I. *Lignes du Nord et de l'Ouest et lignes en correspondance.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, in-12 de vi-834 p., cartes, plans et grav., 5 fr. — 12. *Guide national et catholique du voyageur en France.* 2e partie. T. II. *Réseaux d'Orléans-État et du Midi et lignes en correspondance.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1901, in-12 de vi-1098 p. , cartes, plans et grav., 5 fr. — 13. *La Haute-Savoie. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue,* par Marc Le Roux. Paris, Masson, 1902, in-12 de vii-340 p., cartes et grav., 4 fr. 50. — 14. *Voyage en tous pays. Au Pays bleu,* par Armand Grébeauval. Paris, Courbet, 1902, in-8 de 236 p., grav., 4 fr. — 15. *Excursion à la Sainte-Baume,* par Marius Bernard (*Les Étapes d'un touriste en France*). Paris, Hennuyer, 1902, in-12 de ii-229 p., 2 fr. 50. — 16. *Promenades au Dahomey,* par Lucien Heudebert. Paris, Dujarric, 1902, in-8 de 260 p., 6 fr. — 17. *Dahomey et dépendances,* par L. Brunet et Louis Gietelen. Paris, Challamel, 1901, 2e éd., in-8 de xi-644 p., carte et grav., 10 fr. — 18. *Deux ans chez les anthropophages et les Sultans du Centre Africain,* par Raymond Colrat de Montrozier. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de x-326 p., carte et grav., 4 fr. — 19. *Égypte,* par A.-P. de Sande e Castro. Paris, Popelin, 1901, in-8 de 504 p., avec gr., 10 fr. — 20. *Madagascar au début du* xx*e siècle.* Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-8 de viii-465 p., avec cartes et grav., 20 fr. — 21. *Chinois et chinoiseries. Croquis et parallèles,* par Pol Korigan. 1re série. Paris, Savaète, 1902, in-12 de 295 p., avec grav., 5 fr. — 22. *Voyage au Japon. La Société japonaise,* par André Bellessort. Paris, Perrin, 1902, in-12 de xiii-412 p., 3 fr. 50. — 23. *A List of Maps of America in the Library of Congress, preceded by a List of Works relating to Cartography,* by P. Lee Phillips. Washington, Government Printing Office, 1901, in-4 de 1137 p. — 24. *Nos Créoles,* par le Dr A. Corre. Paris, Stock, 1902, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 25. *La Terre de feu, d'après le Dr Otto Nordenskjöld,* par Ch. Rabot. Paris, Hachette, 1902, in-16 de 212 p., avec carte et grav., 4 fr.

1. — A en juger par la feuille que nous avons sous les yeux (la feuille du Nord-Est), la carte de la péninsule ibérique à l'échelle du 1 : 1.250.000e, que doit contenir l'*Atlas universel de géographie,* commencé

par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader, sera une des plus intéressantes et des plus neuves de l'œuvre. M. le colonel F. Prudent, qui l'a dressée, ne s'est pas contenté de reprendre et d'unifier les travaux publiés avant lui ; à l'aide de nombreux documents dont un grand nombre sont inédits, il a complètement modifié les œuvres antérieures et a établi une carte vraiment nouvelle de l'Espagne et du Portugal. Grâce aux travaux de MM. Schrader, E. Wallon, le comte de Saint-Saud, la chaîne des Pyrénées, dont la partie la plus considérable se trouve en Espagne, figure sur cette feuille sous un aspect bien différent de celui qu'on avait coutume de lui donner ; pour qui écrira un jour l'histoire de la cartographie ibérique, ou de la carte des Pyrénées, l'œuvre nouvelle dont nous annonçons aujourd'hui la première feuille marquera sans doute le point de départ d'une nouvelle étape, d'une nouvelle ère dans la connaissance de la plus occidentale des trois péninsules de l'Europe méridionale.

2. — Si aucun des pays dont il est question dans le tome IV des *Missions catholiques françaises au* XIXe *siècle* ne saurait laisser nos lecteurs indifférents, il en est cependant quelques-uns auxquels ils s'intéresseront d'une manière tout à fait particulière : les colonies françaises de l'Océanie et Madagascar. Sur les îles Marquises et sur Tahiti, sur la Nouvelle-Calédonie et sur les Nouvelles-Hébrides, le P. Piolet, qui continue à diriger la publication avec une indiscutable compétence, a trouvé dans les R. P. Jacques Bund, Ildefonse Alazard, et Louis Chatelet d'excellents collaborateurs, vivant les œuvres dont ils parlent, fournissant sur chacun de ces terrains d'évangélisation des renseignements de tout genre que personne n'est mieux à même de produire. Non moins compétents sont les R. P. Hartzer et Jean Hervier, qui, sur la Nouvelle-Zélande, les îles Fidji, les îles Tonga, la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon, etc., ont donné des chapitres que nous avons lus avec passion. Peut-être toutefois, pour nombre de lecteurs, l'intérêt de ces différents chapitres pâlira-t-il singulièrement à côté de celui que le R. P. Piolet lui-même a écrit sur Madagascar. Nul plus que le savant missionnaire n'était capable de composer cette longue étude (de la p. 397 à la p. 511), pleine de faits et de renseignements de tout genre, en tête de laquelle se trouvent, sur l'ancienne mission des lazaristes au XVIIe siècle, les meilleures pages qu'on ait encore écrites sur le sujet. Comme auteur, et non plus seulement comme directeur de cette belle œuvre, le R. P. Piolet a donc droit à toutes nos félicitations et à des remerciements que nous ne lui marchandons pas, mais que nous lui donnerions encore plus nourris si, à ce texte remarquable et aux superbes illustrations qui l'accompagnent, avaient été jointes quelques cartes, dont nous ne pouvons que regretter l'absence dans le tome IV plus encore peut-être que dans les volumes précédents.

3. — Sur l'empire colonial de la France, les ouvrages de vulgarisation, naguère si rares, se multiplient de plus en plus, et ne cessent d'être accueillis avec une extrême faveur. C'est avec un vif plaisir que nous constatons le fait : ce nous est une raison nouvelle de croire que l'opinion publique est réellement convertie à la cause coloniale, et que les regrettables défaillances qui ont naguère retardé le succès de plusieurs de nos entreprises sont devenues impossibles. Pourraient-elles encore se produire aujourd'hui, elles ne tarderont pas à ne le pouvoir plus, grâce à des livres tels que celui dont nous sommes redevables à M. E. Fallot, ancien chef du service du commerce et de l'immigration à Tunis. Ce n'est pas seulement de la colonisation française qu'il est question dans son *Avenir colonial de la France ;* des notions générales sur la colonisation, sur ses conséquences économiques, sur ses bienfaits, des aperçus d'ensemble sur les possessions d'outre-mer des autres nations colonisatrices, et particulièrement sur celles de l'Angleterre, encadrent une série d'excellents chapitres relatifs à nos différentes colonies. M. Fallot n'a classé ces dernières ni dans un ordre géografique, ni dans un ordre « climatique » ni dans un ordre économique ; il s'est attaché à en dégager les traits caractéristiques et a été ainsi amené à étudier dans différents chapitres, ici nos colonies sucrières, là nos colonies pénitentiaires, ailleurs l'Inde et l'Indo-Chine. Sur l'Afrique occidentale française, sur les pays dont la mise en valeur commence à peine (Congo et Madagascar), surtout sur ces superbes colonies méditerranéennes qu'il connaît particulièrement bien, M. Fallot a écrit de très bonnes pages ; mais meilleures encore sont peut-être les dernières pages du volume, consacrées à l'avenir de la colonisation française. Nous avons rarement lu plaidoyer plus chaleureux et plus convaincant ; c'est la digne conclusion d'un manuel plein de faits précis et d'enseignements de tout genre, dont (en dépit de quelques inexactitudes historiques faciles à faire disparaître dans une prochaine édition) nous recommandons tout particulièrement la lecture.

4, 5, 6, 7, 8 et 9. — C'est également un ouvrage à recommander que ce *Livre-Atlas des colonies françaises*, signé de MM. G. Malleterre et P. Legendre, dont les cartes d'ensemble accompagnent *l'Avenir colonial de la France* de M. Fallot. En rédigeant le texte de ses différentes parties (l'ouvrage se divise en effet en sept parties : Partie générale, — Colonies de l'océan Indien, — Colonies d'Extrême-Orient, — Colonies de l'Océan Pacifique, — Colonies de l'Océan Atlantique, — Colonies de la mer Méditerranée, — Colonies d'Afrique) et en en dressant les nombreuses cartes, les deux auteurs ont surtout songé à la population scolaire de nos possessions d'outre-mer, à laquelle ils ont voulu donner, selon les expressions du général Niox, un livre et un atlas « préparés

spécialement et bien adaptés aux intelligences auxquelles ils sont destinés » ; et il se trouve qu'ils ont fait en même temps un ouvrage susceptible d'être très utile aux écoliers de la mère-patrie. Ce n'est même pas seulement à nos enfants que la lecture de ce *Livre-Atlas des colonies françaises* peut rendre service ; si la première partie (un exposé-sommaire de la géographie de la France et de l'Europe) nous semble ne guère présenter, en dehors des colonies, un grand intérêt, il n'en est pas de même des six parties spéciales dont chacune correspond à un groupe particulier de colonies ; pour nous, après examen complet et attentif de l'ouvrage de MM. Malleterre et Legendre, leur *Livre-Atlas*, — en dépit de quelques contradictions entre le texte et les cartes, en dépit d'erreurs historiques faciles à corriger, — pourra être consulté avec fruit par d'autres même que par des écoliers. Par la façon dont il est rédigé et dont ses cartes sont exécutées, il est d'une consultation facile, et très lisible ; à tous ceux qui, bien que s'intéressant à nos possessions d'outre-mer, ne font pas des questions coloniales une étude approfondie, il fournit les moyens de se renseigner suffisamment sur la géographie physique, les races, les ressources économiques, le passé et le présent de nos différentes colonies, peut-être même d'en pressentir l'avenir. De bonnes illustrations intercalées dans le texte, ajoutent à l'attrait de ce volume, le premier de ce genre exclusivement consacré à notre empire colonial, et qui (comme l'intéressant livre-atlas relatif à Madagascar dont nous avons naguère parlé ici même) dépasse la portée habituelle de nos publications scolaires.

10. — Constituer, pour la France seule, un instrument de travail analogue au *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, voilà ce que s'est proposé de faire la librairie Hachette, quand elle a entrepris la publication du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, à la rédaction duquel préside M. Paul Joanne. Cette belle œuvre, admirablement illustrée, approche de son achèvement ; en voici en effet le tome VI, qui est occupé tout entier par les lettres Q, R, et par la première partie de la lettre S (jusqu'à S D) ; c'est dans ce volume qu'il convient d'aller chercher les renseignements relatifs à toutes les localités commençant par les préfixes *Saint* et *Sainte*. Une telle œuvre ne s'analyse pas ; elle se consulte ; et c'est ce que, depuis sa réception, nous n'avons cessé de faire avec le plus grand profit ; qu'il s'agisse de La Rochelle ou de Saint-Nazaire, de la station thermale de Saint-Nectaire ou de la ville de Saint-Dié, de cours d'eau tels que le Rhône et la Saône, de pays comme la Savoie ou la Saintonge, le *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, rédigé par des collaborateurs connaissant chacun admirablement le pays dont il parle, fournit les renseignements

les plus complets et les plus précis. C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur à celui qui en a entrepris et qui en dirige si soigneusement la publication, aussi bien qu'à ses excellents collaborateurs.

11 et 12. — Il y a plusieurs façons de rédiger un « Guide », les lecteurs des « Joanne » et des « Bædeker » le savent de reste : tel livre fournit de préférence des notions historiques ; tel autre, écrit dans un esprit éminemment pratique, est remarquable par la précision de ses renseignements sur les hôtels, les communications, etc. ; celui-ci s'appesantit sur une catégorie de faits particuliers et néglige systématiquement tout le reste ; celui-là entoure des informations détaillées sur tel point spécial de données générales succinctes. Tel est le cas pour le *Guide national et catholique du voyageur en France,* dont nous avons sous les yeux les deux premiers volumes, consacrés l'un aux réseaux ferrés du Nord et de l'Ouest, l'autre à ceux d'Orléans, de l'État et du Midi. Sa spécialité, ce sont les pèlerinages, grands et petits ; il n'en est pas un seul, dans les régions décrites par le rédacteur de ces deux volumes, sur lequel ce nouveau « Guide » ne contienne tous les renseignements géographiques, historiques, traditionnels et légendaires souhaitables, — sans parler des renseignements religieux ; — et voilà ce qui constitue le caractère propre de ces deux volumes, soigneusement rédigés d'ailleurs, auxquels nous reprocherons seulement de ne contenir que des plans par trop rudimentaires. Nous voilà loin des cartes si rigoureuses et si précises, si soigneusement tenues au courant, qui accompagnent les guides publiés en Allemagne, ou telle collection française ! Il y a, de ce chef, dans cette nouvelle série de volumes, insuffisance réelle, et il convient de le dire bien haut. Peut-être aussi, sur certains points de détail, pourrait-on souhaiter voir comblées quelques lacunes (signaler, par exemple, dans le Guide d'Orléans, p. 27, les curieuses peintures murales de l'église de Troô, découvertes par M. l'abbé Haugou, il y a quelques années ; dans celui du Nord, p. 124, l'existence des beaux pastels de La Tour, du musée de Saint-Quentin), ou préciser différents points de détail (ce sont de curieux *wampums* que les « colliers en coquillages marins, offerts au XVIIe siècle par des Abénaquis et des Hurons à Notre-Dame de Chartres ; cf. le Guide du Nord et de l'Ouest, p. 578), ou retrancher certaines épithètes (pourquoi qualifier, par exemple, Henri Martin d' « historien républicain » [*Guide du Nord*, p. 124], alors qu'Augustin Thierry est simplement appelé « académicien ? » [*Guide d'Orléans,* p. 76). Il n'en est pas moins vrai que les deux premiers volumes du *Guide national et catholique du voyageur en France* sont, en règle générale, bien au courant, et remplissent parfaitement le but pieux pour lequel ils ont été rédigés.

13. — C'est dans un tout autre but et avec des préoccupations d'un

genre bien différent que sont rédigés les excellents guides publiés par la librairie Masson sous la direction de M. Marcellin Boule : fournir à la fois aux simples touristes, uniquement préoccupés de voir du pays, et à ceux qui voyagent avec le désir de s'instruire, les moyens de satisfaire leurs desiderata respectifs, tel était l'objet des volumes précédemment parus sur le Massif Central, et tel est également l'objet du volume publié il y a quelques mois sur *la Haute-Savoie*. « Exposer d'une façon intelligible pour des lecteurs instruits et curieux, mais non spécialistes, les résultats les plus importants des recherches des géologues, les lumières qu'elles apportent à l'histoire géologique et à l'orographie d'un pays si tourmenté que la Haute-Savoie », voilà ce dont se sont particulièrement préoccupés M. Boule et son collaborateur M. Marc Le Roux, directeur du Musée d'Annecy. Les difficultés de tout genre dont cette entreprise était hérissée, M. Marc Le Roux les a presque toutes surmontées ; et si certains de ces chapitres manquent parfois de quelque clarté (ch. I et II), la faute n'en est pas à lui, mais à la contexture même du pays, à la multiplicité des problèmes posés et à l'insuffisance des explications données de plusieurs de ces problèmes. Ce sont par contre des chapitres d'une singulière clarté que ceux dans lesquels il est traité de la flore et de la faune et de l'archéologie de la Haute-Savoie (ch. V et VII), et surtout de l'homme actuel (ch. IX) ; nous les tenons pour de vrais modèles, à tous les points de vue, et il convient d'en féliciter chaudement leurs auteurs, MM. Marc Le Roux et Joseph Serand. — A côté de la monographie départementale, on trouve dans *la Haute-Savoie*, comme dans les autres volumes de la collection, une partie descriptive et pratique consacrée aux itinéraires et aux centres d'excursion ; en contrôlant, dans nos courses aux environs de Saint-Gervais et de Chamonix, les renseignements fournis par ce nouveau guide, nous avons pu constater sa richesse d'informations, sa parfaite exactitude et sa minutieuse précision. Une série de belles et intéressantes illustrations documentaires, une carte des itinéraires — où malheureusement le *Bonnant* est appelé *Borrant*, — et deux cartes de détails (le massif du Mont-Blanc et les environs d'Annecy) augmentent encore l'attrait de cet excellent volume, que nous n'hésitons pas à recommander comme le guide le meilleur et le mieux renseigné aux futurs visiteurs de la Haute-Savoie.

14. — C'est un joli titre que celui de la seconde série des *Voyages en tout pays* rédigés par M. Armand Grébeauval : *Au Pays bleu* ! Il suffit de le lire pour que les souvenirs de la Côte d'Azur se pressent immédiatement en foule à l'esprit, et que les silhouettes plus ou moins précises de Marseille, de Toulon, de Cannes, de Nice, de Monaco se dessinent aussitôt devant les yeux. Et c'est en effet de la Provence et de l'ancien comté de Nice qu'il est question dans ce volume ; M. Grébeau-

val en parle avec passion, en admirateur convaincu, en touriste qui ne s'est pas contenté de voir une fois ces beaux pays, mais qui y est revenu avec joie, et en a su dégager le charme profond et l'intense poésie ; et voilà pourquoi sans doute il n'y a pas lieu d'énoncer sur ce nouveau volume les réserves que nous avions dû naguère exprimer à propos de : *Au Pays latin*. D'excellentes illustrations achèvent de donner à ce livre, dépourvu de toute prétention scientifique, un réel agrément ; il se lit et se regarde avec plaisir.

15. — Vous ne lirez pas avec moins de plaisir le volume des « Étapes d'un touriste en France » consacré par M. Marius Bernard à la Sainte-Baume, de laquelle M. Armand Grébeauval a pu à peine, dans *Au Pays bleu*, dire quelques mots. Combien belle, accidentée, intéressante à tous les points de vue est la région au cours de laquelle, pendant trente ans, Marie-Madeleine aurait (selon de pieuses traditions) expié ses fautes, chacun le sait pour l'avoir appris dans les manuels de géographie ; mais vous le saurez bien mieux encore après avoir lu cette *Excursion à la Sainte-Baume*, pleine de détails précis, écrits dans un style pittoresque et coloré, à laquelle nous reprocherons seulement d'être totalement dépourvue de cartes, si rudimentaires soient-elles ; et peut-être, en fermant le livre de M. Bernard, éprouverez-vous ce que j'ai éprouvé moi-même : le regret de n'avoir pas encore visité, et le désir de voir les monts de la Sainte-Baume en suivant l'itinéraire préconisé par notre auteur, dont le volume peut constituer, aux mains de qui saura s'en servir, un excellent « guide » de ce coin de notre belle France.

16. — Il ne faut pas, dans les *Promenades au Dahomey*, de M. Lucien Heudebert, chercher des observations originales, mais simplement une bonne mise au point de l'état actuel de nos connaissances sur cette colonie française. C'est un ouvrage de sérieuse vulgarisation, rédigé d'après des auteurs dans lesquels on peut avoir confiance, et que M. Heudebert a pris soin, très loyalement, de citer en note. Malheureusement le plan n'en est pas composé avec beaucoup d'art ; il y a disproportion évidente entre la géographie (qui n'occupe que 33 pages) et l'histoire, racontée avec force détails ; et, dans la partie géographique, les titres des chapitres sont loin de renseigner exactement sur leur contenu (c'est, par exemple, dans le chapitre intitulé « l'Hygiène et les maladies » qu'il convient d'aller chercher les données sur les habitants du Dahomey). J'ajouterai que l'absence d'une carte et aussi... d'une table des matières se fait réellement sentir. — Une sorte d'appendice, intitulé « L'Ambassade du roi d'Ardra à la cour de France (1670) » termine ce livre, auquel il ne faut pas demander autre chose que ce qu'il prétend donner ; M. Lucien Heudebert, en effet, n'a nullement prétendu instruire ceux qui savent, mais simplement ceux qui ignorent ; et ceux-là liront avec fruit les *Promenades au Dahomey*.

17. — C'est au contraire pour ceux qui savent déjà quelque chose du Dahomey, mais qui ont le vif désir d'être plus complètement renseignés sur ce pays, ses productions, ses populations, l'état de l'agriculture, l'état du commerce, que MM. E. Brunet et Louis Giethlen ont, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, rédigé un gros ouvrage intitulé : *Dahomey et dépendances*. La géographie de notre colonie sert en quelque sorte d'Introduction aux chapitres suivants dans lesquels sont exposés, d'abord l'histoire du Dahomey et sa conquête par la France, puis la façon dont le pays a été organisé par M. Victor Ballot. Dans le chapitre IV l'on trouvera le récit sommaire, mais complet, des différentes missions scientifiques et politiques à la fois qui ont exploré l'arrière-pays et ont assuré au Dahomey la possession de l'Hinterland jusqu'au Niger. Aux populations de la contrée, à sa flore et à sa faune, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce sont consacrés les chapitres suivants (ch. V-VII), dont le dernier, plein de renseignements très précieux, est bien fait pour servir les intérêts de la colonisation française et retenir l'attention de nos émigrants et de nos commerçants sur cette belle contrée. MM. Brunet et Giethlen n'ont cependant pas dissimulé quels en étaient les inconvénients ; déjà aux pages 41-43, ils avaient parlé du ver de Guinée et de la puce chique ; leur chapitre VIII est consacré aux maladies et à l'hygiène à observer dans la colonie. Sont-ce là les obstacles qui doivent arrêter le colon ? Non, pensent les deux auteurs, qui terminent en exprimant la conviction que le Dahomey sera un jour « la plus belle de nos colonies africaines. » — Tel est le plan général de ce volume très documenté et très précis, très bien illustré aussi, dont le chapitre IX (consacré à l'Exposition du Dahomey) eût dû, à notre avis, être rejeté en appendice, et dont, seule, la bibliographie nous a paru insuffisante; c'est un ouvrage non seulement à consulter, mais à lire, où nos lecteurs trouveront des pages qui leur feront plaisir sur ces « missions religieuses qui, bien longtemps avant nos soldats, ont tant contribué à notre établissement sur la côte des Esclaves » (p. 240-245).

18. — Des faits et gestes de la mission dirigée par M. Bonnel de Mézières dans les sultanats du Centre-Africain, nous n'avions pas encore de récit détaillé ; en voici un, dû à un des membres mêmes de cette mission, M. Raymond Colrat de Montrozier. On ne trouve pas seulement, dans le volume que vient de publier ce voyageur sous le titre de *Deux ans chez les anthropophages et les Sultans du Centre-Africain*, une relation épisodique du voyage ; on y trouve encore un certain nombre de renseignements précis et de bonnes informations d'ordre ethnographique et économique. C'est même là, — et aussi dans certaines appréciations de l'auteur, et dans l'hommage rendu par lui à

des officiers et à des administrateurs morts vaillamment, mais obscurément, à leur poste, — que réside le réel intérêt du volume ; quant aux passages anecdotiques, aux potins de la vie coloniale, nous en faisons aisément bon marché. Tous réunis, ils sont loin de valoir ces quelques lignes, les dernières du livre : « J'ai trop le souci de la vérité pour... dire... que le Congo et l'Afrique Centrale sont des pays d'avenir. Je crois, au contraire, que, quand les capitaux manquent pour mettre en valeur des pays comme l'Algérie, la Tunisie et le Tonkin, c'est un crime de lèse-patrie que de porter son argent au Congo » (p. 257). Une bonne carte à l'échelle de 1 : 3 000 000e, des gravures dont quelques-unes présentant un réel intérêt, des extraits (relatifs à la géologie du M'bomou, à la climatologie, à la flore, à la faune, au commerce d'exportation et d'importation, aux voies de communication des pays étudiés par la mission) du rapport adressé par M. Bonnel de Mézières au ministre des colonies, complètent heureusement ce volume. Mais pourquoi M. Colrat de Montrozier a-t-il laissé dans le rapport de son chef (p. 260-261), deux hérésies géographiques ? « Le dos si peu élevé d'Orléans rejette, écrit M. Bonnel de Mézières, à des embouchures... opposées la Seine, la Loire *et la Saône* ;... la médiocre élévation du Matto di Grosso... renvoie à des mers bien éloignées les unes des autres *l'Orénoque*, le Paraguay et l'immense Amazone !... » Est-ce que le Français, et même l'explorateur français, aurait toujours pour caractéristique de ne pas savoir la géographie ?

19. — Nous avons été quelque peu surpris en lisant le volume que M. A. P. de Sande e Castro a consacré à l'*Égypte* ; nous nous attendions à trouver dans cet ouvrage une étude sur l'état actuel du pays, et c'est une esquisse historique que nous a surtout donnée l'auteur. C'était son droit ; mais pourquoi ne pas nous en avoir prévenus ? Après une courte — trop courte — introduction géographique sur le pays en général et sur le Nil (p. 7-32), M. de Sande e Castro raconte longuement l'histoire de l'Égypte depuis les temps les plus anciens, en insistant surtout d'ailleurs sur l'époque contemporaine, qui commence à l'expédition d'Égypte. Viennent ensuite une esquisse de l'organisation administrative et judiciaire du pays, et une description de quelques-unes des localités les plus célèbres de la Basse Égypte : le canal de Suez, Port-Saïd, le Caire, Hélouan, etc. Un certain nombre de notes explicatives terminent ce volume dédié par l'auteur à ses enfants, et qui est, nous semble-t-il, une sorte de résumé de récits faits par un père pour satisfaire la curiosité des siens. De belles gravures, parmi lesquelles une série de portraits des pachas d'Égypte, accompagnent cet ouvrage, où les noms propres sont parfois singulièrement orthographiés (*Lewinsgton* pour *Livingstone*, p. 32) et où nous avons lu avec intérêt les pages relatives au procès de Soliman, l'assassin de Kléber.

20. — M. le Dr Raphaël Blanchard a eu une idée très heureuse le jour où il a entrepris, en groupant autour de lui des collaborateurs compétents, de répandre et de vulgariser, par la parole d'abord, par le livre ensuite, les notions techniques les plus précises en ce qui concerne chacune de nos colonies. Inauguré en 1901 par une série de conférences sur Madagascar, qui ont obtenu un réel succès, l'enseignement colonial libre, pour remplir le double but que lui avait assigné le Dr Blanchard, a, en 1902, organisé des conférences sur la Tunisie et publié sous le titre de : *Madagascar au début du* XXe *siècle*, un volume contenant « la moelle substantifique » des quinze conférences faites l'année dernière au Muséum d'histoire naturelle sur la géographie, la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie et l'anthropologie de la grande île aujourd'hui française. On trouvera dans cet ouvrage le résumé succinct, mais précis, des travaux les plus récents, l'état exact des connaissances au début de 1901 ; on y trouvera aussi, sur le climat de Madagascar, l'hygiène qu'il convient d'y suivre, les maladies qui y règnent, un exposé des plus instructifs dû au directeur même du nouvel enseignement, à M. le Dr Blanchard. Signalons encore, comme d'un très vif intérêt, le chapitre consacré par M. A. Delhorbe à la colonisation dans l'île depuis la conquête française. Admirablement illustré, accompagné d'une série de cartes et de croquis très clairs et très précis, ce livre, que M. Alfred Grandidier a consenti à revoir d'un bout à l'autre, constitue le meilleur ouvrage d'ensemble, le plus complet et le plus exact qu'on puisse actuellement consulter sur la grande île de l'Océan Indien ; de sa publication, tous les amis de Madagascar doivent remercier M. le professeur Blanchard comme d'un service signalé rendu par lui à notre nouvelle colonie.

21. — « Encore un livre sur la Chine ! A quoi bon répéter toujours les mêmes choses ? » nous disions-nous en ouvrant, non sans une certaine lassitude, le volume de M. Pol Korigan ; mais la lecture de quelques pages des études, croquis et parallèles réunis par cet auteur sous le titre : *Chinois et chinoiseries*, suffisait bientôt à nous prouver combien cette première impression était injuste. Ils constituent en effet une suite de bien curieux et bien intéressants chapitres, les articles — publiés naguère pour la plupart dans *l'Écho de Chine*, — que M. Pol Korigan a eu l'excellente idée de réunir dans ce volume ; ce sont, pour la connaissance psychologique des Chinois, des documents de tout premier ordre, et ils répondent d'une manière vraiment très satisfaisante à un certain nombre de questions que nous avons tous été amenés à nous poser, mais que nous avons dû laisser sans solution : Le Chinois d'aujourd'hui est-il progressiste ? est-il heureux ? est-il militaire ? religieux ou superstitieux ? Sur tous ces points et sur

beaucoup d'autres non moins intéressants ni importants (en quoi consistent la faiblesse et la force de la Chine ; les relations entre Chinois et missionnaires ; comment le Chinois entend l'agriculture, etc.), vous trouverez d'instructives réponses dans l'ouvrage de M. Pol Korigan ; vous y rencontrerez aussi quelques observations critiques fort justes sur *la Cité chinoise* de M. Simon, dont je me reproche maintenant (après lecture des pages qui lui sont consacrées par notre auteur) d'avoir dit naguère tant de bien. Et, en fermant le livre de M. Pol Korigan, vous souhaiterez sans doute avec moi que la première série de ses *Chinois et chinoiseries* soit rapidement suivie d'une seconde.

22. — Quel charme offrent les études de M. André Bellessort sur *la Société japonaise*, ce n'est pas à ceux de nos lecteurs qui sont en même temps lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* qu'il est besoin de le dire ! Une observation toujours en éveil et toujours perspicace, une réelle finesse, beaucoup de bienveillance et beaucoup d'esprit, voilà les principales qualités, sans parler des qualités de style, que vous trouverez dans le nouveau volume de M. Bellessort. Envoyé au Japon pour en étudier les habitants et en constater les progrès économiques et l'évolution, notre écrivain y a passé près d'un an, vivant des mois entiers de sa vie, promenant du nord au sud sa « sincère enquête » ; y est-il demeuré assez longtemps ? et serez-vous vraiment, après avoir lu son livre, renseigné sur cette société japonaise si complexe, si intéressante, si différente, malgré le nouveau vernis dont elle se couvre, de nos sociétés occidentales ? Je n'oserais pas l'affirmer ; mais vous y trouverez dans tous les cas, sur la femme et l'amour, sur l'esprit religieux au Japon, sur d'autres points encore, des indications très précises et vraiment instructives. Rien de plus édifiant, en ce qui concerne les mœurs électorales, que ces « trois journées de campagne électorale » durant lesquelles M. Bellessort a suivi un candidat à la députation, M. Kumé. Si sur certains points, le jeune voyageur se borne à piquer notre curiosité, du moins ne dissimule-t-il nullement l'importance du problème qu'il a été chargé d'étudier ; il montre bien comment ce « peuple qui n'a pas voulu être un musée de curiosités... devient, hélas ! un laboratoire d'inoculations ; » il intéresse ses lecteurs aux expériences que tentent les Japonais, et les amène ensuite à faire un retour sur eux-mêmes, et à penser... Et c'est encore une raison pour laquelle nous avons pris grand plaisir à lire *la Société japonaise*.

23. — A maintes reprises déjà, nous avons dit quel bien nous pensions des bibliographies publiées par la Bibliothèque du Congrès de Washington, et quels services ces listes rendaient aux travailleurs ; un examen attentif de l'énorme *List of Maps America* dressée sous la direction de M. P. Lee Phillips n'a pu que nous confirmer dans notre opinion antérieure. Sans doute, il ne faut pas aller chercher dans ce

répertoire une énumération complète des cartes existantes du Nouveau-Monde, mais simplement la liste des documents possédés par la Bibliothèque du Congrès américain ; c'est déjà là, toutefois, un travail très précieux, que géographes et historiens du nouveau continent apprécieront à sa valeur. Toutefois son utilité serait doublée si un bon index y facilitait les recherches ; espérons que nous le trouverons à fin du volume de supplément que nous promet dès maintenant M. Lee Phillips. — En tête de cette *Liste des cartes d'Amérique*, l'auteur a placé une « bibliographie de la cartographie » (p. 5-90) où nous n'avons trouvé mentionnés ni la thèse latine de M. Lucien Gallois sur Oronce Finé, ni la cartographie de Madagascar publiée par M. A. Grandidier aux pages 226-300 de son *Histoire de la géographie* de la grande île, ni différents autres travaux de même genre que nous pourrions signaler à l'auteur à l'occasion. Ce sont là de regrettables lacunes, par suite desquelles il est impossible de voir dans cette première partie du travail de M. P. Lee Phillips autre chose qu'un essai ; mais cet essai, repris et complété par son auteur, peut devenir assez facilement un instrument de travail de tout premier ordre.

24. — En 1890, M. le Dr A. Corre, dont on connaît les intéressantes études criminologiques, publiait sous ce titre : *Nos Créoles*, un tableau pris sur le vif des travers et des habitudes qu'il avait pu, au cours de ses séjours aux colonies, constater d'une façon formelle ; éclairer l'opinion métropolitaine sur l' « état d'âme » de certains milieux coloniaux, mettre en meilleur relief des éléments de race trop imprudemment sacrifiés à d'autres de moindre importance, tel était le but de l'auteur, dont l'ouvrage souleva dans les Antilles françaises de violentes tempêtes. Les populations de la Martinique et de la Guadeloupe pouvaient-elles demeurer indifférentes devant des affirmations, devant des faits tels que ceux produits par le Dr Corre ? Elles ne s'en émurent pas pour se corriger, malheureusement, mais simplement par dépit de voir leurs manœuvres, leurs intrigues et leurs vices dévoilés, et... elles continuèrent à justifier comme par le passé les sévères critiques du savant et patient observateur qui les avait naguère démasquées de si exacte manière. La nouvelle édition de *Nos Créoles*, parue tout récemment, aura-t-elle meilleur succès ? Nous le souhaitons, sans oser l'espérer ; du moins aura-t-elle l'avantage de faire mieux connaître (s'ils le veulent) aux habitants de la métropole qui ne s'inspirent que de la théorie, et invoquent toujours les « immortels principes » sans se préoccuper des conséquences pratiques de leur application, ce qu'est devenue, grâce à une telle politique, la population des Antilles françaises ; je ne connais pas, pour ma part, de livre qui, mieux que celui du Dr Corre, plaide en faveur des idées de M. d'Estournelles de Constant contre la représentation coloniale. Le géographe, l'ethno-

graphe, l'historien et le politique pourront y puiser beaucoup ; mais, s'ils ont des enfants, qu'ils n'aient garde de laisser traîner *Nos Créoles* sur leur table de travail !

25. — Pour quels motifs les adaptations faites par M. Charles Rabot des récits de voyages dus à des explorateurs étrangers nous plaisent particulièrement, nous avons eu déjà occasion de le dire à cette place, et nous n'y reviendrons pas. Les volumes signés de cet auteur sont toujours de l'excellente vulgarisation, et les savants eux-mêmes trouvent leur compte à la lecture de ces ouvrages pleins de faits, dégagés des digressions inutiles et judicieusement émondés, agréables et intéressants, mettant à notre portée, dans leurs parties essentielles, des livres écrits dans des langues que nous ne connaissons généralement pas. Ces qualités, que nous avons naguère signalées dans le volume intitulé : *L'Alpinisme au Spitzberg*, se retrouvent dans le résumé récemment paru du voyage en Patagonie du Dr Otto Nordenskjöld, neveu du célèbre explorateur dont la science déplore la perte. *La Terre de feu*, tel est le titre de ce livre, qui renferme une foule de renseignements nouveaux, précieux pour les géographes, et pour tous ceux qui s'intéressent à la mise en valeur des terres nouvelles et aux races expirantes. Sur les parties les plus méridionales de la Patagonie, sur la curieuse structure des Andes, sur les causes du conflit chilénoargentin, l'ouvrage du Dr Nordenskjöld, résumé par M. Rabot, contient également bon nombre d'indications et de gravures ; on le lira, on le regardera aussi avec plaisir et avec profit.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

La Philosophie du Credo, par A. GRATRY. 4e éd. Paris, Téqui, 1902, in-12 de x-237 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage du P. Gratry est une exposition raisonnée des articles fondamentaux de la foi chrétienne résumés dans le Symbole des Apôtres. La forme est celle d'un dialogue catéchétique, où l'on répond à des questions et à des objections ; c'est, nous dit l'auteur lui-même, « une conversation entre un prêtre et un homme instruit. »

Dans sa belle *Vie du général Lamoricière*, M. Keller nous apprend quel fut le catéchumène auquel l'ouvrage était destiné : le glorieux vainqueur d'Abd el Kader.

Cette nouvelle édition est précédée de quelques pages empruntées à la *Vie du P. Gratry* par le cardinal Perraud. Cette *Philosophie du Credo*, nous dit l'illustre évêque d'Autun, est un véritable *catéchisme à l'usage des gens du monde*. Il répond assez bien à cette double proposition sur laquelle le P. Gillet, un oratorien fort estimé de Gratry, faisait reposer

toute l'apologétique : 1° La religion chrétienne est si belle que l'on doit désirer qu'elle soit vraie. — 2° La religion chrétienne est si bien prouvée que l'on ne peut pas douter qu'elle ne soit vraie.

Pascal et puis Chateaubriand avaient à peu près dit la même chose.

B. DE CARROY.

Correspondance de Mgr GAY. *Lettres de direction spirituelle.* 1re série. Paris et Poitiers, Oudin, 1902, in-8 de x-448 p. — Prix : 6 fr.

La publication des lettres n'est aisée que lorsque ces lettres ont été écrites pour être publiées. Quand une correspondance a le caractère intime, abandonné et un peu décousu que doit avoir toute correspondance, elle donne quand on l'imprime des inutilités, des longueurs et des hors-d'œuvre. Tout recueil épistolaire destiné au public doit donc être généralement revu, retravaillé et fortement abrégé ; ce qui lui fait perdre la spontanéité qui fait le charme de ce genre de littérature.

Un pareil travail de remaniement est plus nécessaire encore quand il s'agit d'une correspondance de direction spirituelle ; si cette correspondance contient autre chose que des banalités, la publication qu'on en fait risque de tomber dans l'indiscrétion, même si le nom des destinataires est dissimulé sous de vagues initiales. Par leur nature les lettres d'un confesseur à sa dirigée doivent contenir des conseils pratiques relatifs à tel ou tel cas de conscience, à telle ou telle disposition de l'âme ; le public est exposé à n'en pas saisir la portée, parce qu'il n'en connaît pas la contre-partie ; les solutions n'importent qu'à celui qui connaît les données du problème, et on ne peut, ou plus exactement on ne doit pas songer à publier ces confidences féminines ; la prudence ne l'autorise pas, alors même que l'intéressée y consentirait et même le souhaiterait.

Voilà les raisons qui, selon moi, enlèvent aux recueils comme celui dont j'ai à parler, tout ou partie de ce qui les rendrait intéressants ou utiles. J'ajoute cependant que, dans le présent volume, les inconvénients que j'ai signalés sont réduits autant que possible.

Nous y trouvons trois suites de lettres : quatre-vingt-quatre à une première personne (1853-1876) ; soixante-quatorze à une seconde et quarante-cinq à une troisième — sans dates. La valeur de l'auteur comme théoricien de la théologie ascétique me dispense de dire que sa doctrine est impeccable ; comme écrivain, aussi bien que comme orateur, c'est la force qui lui manque ; c'est un encens au parfum exquis, mais ses avis un peu vaporeux manquent, selon moi, d'énergie. En parcourant la suite des lettres on peut constater qu'à dix ans d'intervalle les conseils sont à peu près les mêmes ; est-ce donc que la direction n'avait pas produit tous les effets qu'on aurait pu en attendre?

Malgré tout, le livre contient des passages fort beaux, pratiques et

même neufs, au moins dans la forme. Il y a en particulier d'admirables pages sur l'oraison; rompant avec les pratiques trop souvent inefficaces des méthodes mesquinement routinières, Mgr Gay développe sobrement des pensées élevées et, en quelques coups d'aile, arrive à une théorie très haute qui demeure toutefois très intelligible. Des passages comme ceux-là suffisent pour qu'un livre fasse du bien aux chrétiens et aux chrétiennes qui le méditeront. P. PISANI.

SCIENCES ET ARTS

La Somme de saint Thomas d'Aquin en tableaux synoptiques, par le chanoine LYONS. Paris, Amat, 1901, in-4 de 111-827 p. — Prix : 16 fr.

M. le chanoine Lyons a fait un travail vraiment colossal, surtout si, comme on l'assure, il l'a recommencé cinq fois avant de le livrer à la publicité.

Nous trouvons en tête de l'ouvrage plusieurs tableaux préliminaires définissant les termes scolastiques. Ce travail était fort délicat; je ne sais si les définitions du laborieux ecclésiastique seront approuvées par tous. Mais il était indispensable d'expliquer une terminologie dont la plupart des personnes même instruites ont perdu l'usage. La Somme de saint Thomas est ensuite résumée en six cent soixante-dix tableaux. L'ouvrage se termine par un traité de la religion également en tableaux synoptiques.

Le volume de M. Lyons sera très utile à consulter. Les prédicateurs y trouveront des plans de sermons; les professeurs y rechercheront les solutions qu'ils n'auront plus présentes à l'esprit; il servira d'aide-mémoire aux élèves. Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'on connaîtrait à fond la philosophie de saint Thomas pour avoir lu ces tableaux synoptiques. Ils permettront de classer les idées et de rafraîchir la mémoire; mais ils ne sauraient dispenser de l'étude directe du grand docteur. D. V.

Cousin, Jouffroy, Damiron, par P. DUBOIS. Paris, Perrin, 1902, in-16 de LVI-243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cousin, Jouffroy, Damiron, noms qui évoquent le souvenir de cette renaissance de la philosophie spiritualiste si brillante à l'aurore du XIXe siècle et dont les plus âgés d'entre nous conservent encore comme un lointain souvenir. P. Dubois, ancien directeur de l'École normale, qui fut leur condisciple et leur ami, a laissé sur eux quelques notices présentées aujourd'hui au public par M. Ad. Lair, pages contenant moins des biographies que des souvenirs où l'auteur a consigné les impressions produites sur lui par la fréquentation de ces esprits si élevés. N'étant

point philosophe, M. Dubois s'attache surtout aux caractères, parle peu des systèmes, assez volontiers des opinions religieuses. Ces opinions, qu'il semble partager lui-même, peuvent se résumer ainsi : un grand respect pour le christianisme, dont les symboles sont très utiles pour répandre dans les masses les grandes vérités philosophiques. C'est tout. La chute si prompte de l'école éclectique, après un moment d'éclat, n'a-t-elle pas montré combien la raison philosophique elle-même a besoin d'un appui pour se maintenir dans les hautes régions de la pensée spiritualiste? D. V.

Sur les principes de la mécanique rationnelle, par C. de Freycinet. Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-8 de 170 p. — Prix : 4 fr.

Les sciences que nous étudions doivent-elles être basées sur des points de vue purement rationnels ou s'appuyer sur l'expérience? Telle est la grande question que M. de Freycinet étudie dans le cas particulier de la mécanique. Sa solution est nette : nous ne ferons qu'un travail inutile si nous mettons les mathématiques au service de pures entités qu'aura créées notre imagination. Il faut, avant tout et à la base de tout, l'expérience ; les mathématiques permettent de généraliser les hypothèses que nous en déduisons, mais encore faut-il revenir à l'expérience pour voir si nos conclusions sont justes.

L'étude du chapitre consacré aux concepts de la mécanique, et tout particulièrement à l'idée de force et de travail est particulièrement suggestive. Dans les lois générales du mouvement, M. de Freycinet sépare très nettement ce qui résulte de l'expérience immédiate de ce que nous sommes obligés d'admettre, sans vérification expérimentale, pour pouvoir appliquer les ressources de l'analyse aux problèmes que la nature nous propose. Le rôle du principe de l'énergie et de la conservation qui est un fait tangible, doit devenir la base, — elle l'est déjà pour beaucoup de savants, — des études futures. En nous ramenant aux principes premiers, M. de Freycinet fait œuvre utile, car il évitera à beaucoup de travailleurs de se perdre dans des considérations purement mathématiques qui souvent ne conduisent à rien. É. Chailan.

Le Programme maritime de 1900-1906. Paris, Alcan, 1902, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre sans nom d'auteur qui ne peut être qualifié d'anonyme. On s'aperçoit en effet, dès les premières pages, que, s'il n'est écrit par le précédent ministre de la marine lui-même, M. de Lanessan, il a été inspiré par ce haut personnage du gouvernement, qui aura prié un seigneur de moindre importance, de tenir la plume. Cet exposé du

programme maritime de 1900-1906 n'est autre que l'apologie de ce programme, que M. de Lanessan a fait sien. Aucune ombre n'a été tolérée au tableau, tout y est parfait et logique, et si quelque contradicteur, tel M. Pelletan, fait mine de présenter quelque critique, il est rapidement réduit au silence. Le piquant de ceci est de voir ce même M. Pelletan devenu le successeur de M. de Lanessan, ce qui n'est pas sans inspirer quelque inquiétude au sujet de la suite dans les idées et les programmes, au ministère de la rue Royale. Analyser ce programme nous entraînerait trop loin et risquerait malheureusement de perdre beaucoup de son intérêt par suite de la retraite de M. de Lanessan. Cependant, je ne saurais résister au plaisir — une fois n'est pas coutume — de constater que les desiderata de la France, les nécessités de la politique maritime du pays, sont ici, très bien exposés. Les idées énoncées sont justes et raisonnables ; on ne peut que souhaiter, avec l'auteur, voir la création d'une flotte homogène, ne comprenant qu'un nombre restreint de types différents. La nécessité des sous-marins est très bien placée en évidence, mais, en même temps, le lecteur est mis avec soin en garde contre la tendance actuelle de trop demander à ces petits bâtiments, de trop attendre d'eux. L'importance des points d'appui est enfin parfaitement démontrée en un chapitre fort intéressant. Par contre, on aurait peine à souscrire sans réserve aux lignes trop courtes consacrées aux officiers de marine et aux officiers mécaniciens. Il est pénible de constater la tendance que paraît avoir l'auteur d'amoindrir les premiers au profit des seconds. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais il ne nous appartient pas de le faire ici, car ce serait, — chose qui ne s'explique pas bien, a priori — faire de la politique. L'auteur nous y invite cependant, puisque, à plusieurs reprises, dans un livre, somme toute, technique, il parle « de la démocratie laborieuse, de la démocratie pacifique, de l'amour de la paix, qui semble être l'apanage de cette démocratie, etc. »

J. C. T.

LITTÉRATURE

Chansons de la Haute-Bretagne, par ADOLPHE ORAIN. Rennes, Caillière, 1902, in-12 de 423 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau recueil de M. Orain contient cent vingt-trois chansons réparties un peu arbitrairement en sept séries : Chansons historiques (oh ! si peu !) Chansons des bois, Chansons du bord de l'eau, Chansons de circonstances, Chansons de conscrits, Chansons des villes et des bourgs, Rondes. Le besoin d'une division aussi artificielle ne se faisait nullement sentir. Il était plus simple de la supprimer, en écrivant tout bonnement à la queue leu-leu ces chants populaires. Le morceau le plus connu, c'est celui des « Sabots d'Anne de Bretagne » qui n'a rien d'his-

torique, sauf le nom de l'héroïne. C'est un postiche récent. Comme toutes les chansons vraiment populaires, celles-ci n'ont, le plus souvent, ni rime ni raison. Quelques gauloiseries plus ou moins bienvenues, plutôt mal que bien, en font tous les frais. Je m'empresse d'ajouter que leur sincérité en fait aussi tout l'intérêt ; nous avons là, en effet, des chants composés par et pour le peuple, sans art ni méthode, au petit bonheur d'une inspiration née entre deux bolées de cidre. Si on les replace dans leur cadre véritable, on les trouvera parfois charmants, pleins d'une savoureuse bonhomie. L'auteur est un folk-loriste qui n'en est plus à faire ses preuves, et ce regain d'une plantureuse moisson n'est pas sans mérite. Nous ne sommes pas ici en présence d'un nouveau Barzaz-Breiz, limé, soigné, arrangé, souvent créé de toutes pièces, mais d'un recueil vraiment authentique (à part les fameux « Sabots », et peut-être encore quelques autres morceaux de provenance suspecte). Le peuple reconnaîtrait ses chants favoris. L'auteur, à un moment donné, se met en frais d'érudition et nous apprend (p. 301) « qu'au XVIe siècle des rats furent excommuniés », c'est-à-dire, — car c'est là le sens du mot, — retranchés de la communion des fidèles et privés de l'usage des sacrements, jusqu'à résipiscence. On regrette de trouver pareille niaiserie sous la plume d'une homme d'esprit.

Le volume est parfaitement édité. Un grand nombre d'airs sont notés. Somme toute, c'est une utile contribution au folk-lore, et l'on ne peut que souhaiter à M. Orain de continuer ses curieuses recherches.

A. ROUSSEL.

L'Œuvre de CHERBULIEZ. *Extraits choisis à l'usage de la jeunesse*, avec une notice par GEORGES MEUNIER. Paris, Hachette, 1901, in-18 de XIV-338 p. — Prix : 3 fr.

Il y avait sans doute deux bonnes manières de faire des extraits de l'œuvre d'un romancier comme Cherbuliez.

On pouvait s'en tenir à quatre ou cinq histoires, choisies comme les plus originales et les plus fines, et, en élaguant les longueurs, en résumant les causeries qui souvent y font hors d'œuvre, ou les scènes qu'il vaut mieux ne pas montrer à des regards encore jeunes, nous donner de chacune une réduction en cinquante pages. Nous avions ainsi un « raccourci » du *Comte Kostia*, de *Paule Méré* ou de *Miss Rovel* qui nous faisait connaître la « manière » de Cherbuliez, l'ingéniosité de ses inventions, son art de tenir en suspens la curiosité et de lui ménager de l'imprévu : et le livre, en soi, était amusant et se suffisait à lui-même.

Ou bien, sacrifiant au contraire le romancier, le feuilletonniste au profit du causeur et du critique, il fallait avec tact dégager des intrigues de ses contes, ces entretiens, ces réflexions, ces variations — j'entends

les plus aimables et les plus piquantes — sur toutes questions esthétiques ou morales, qui sont peut-être la trame de ses livres en ayant l'air d'en être seulement la broderie. Et ceci, bien ordonné, formait un recueil agréable, instructif, et qui faisait dans Cherbuliez goûter surtout le moraliste.

Mais on travaille vite aujourd'hui. Il est, sans aucun doute, plus aisé de s'armer d'une paire de ciseaux et, prenant, au hasard ou presque, une vingtaine de volumes parmi les trente de l'auteur, de couper dans chacun une scène, un dialogue, une description, un portrait, en le faisant précéder ou suivre de quelques lignes d'un sommaire sans saveur. Résultat : un arlequin, un tas de petits fragments disparates, un morceau qu'on ne comprend qu'à moitié et dont beaucoup de finesses vous échappent, ou bien, au moment où vous commenciez à vous intéresser aux personnages, une brusque et décevante chute de rideau. Au surplus, vous imaginez comme en ce miroir concassé peut bien paraître la physionomie d'un auteur! On le connaîtrait bien mieux à ne lire qu'une seule de ses œuvres maîtresses, mais à la lire en son entier.

Ajoutons que l'indication *à l'usage de la jeunesse* est, à mon sens, fallacieuse... Voyez ici le fermier du Choquard tenant sur ses genoux sa déesse, « plongeant des mains frémissantes dans sa chevelure, la mangeant de baisers, jusqu'à lui faire perdre le souffle..., tâtant sa chair délicieuse », etc... etc... Ailleurs, ce sont les hallucinations de Ladislas Bolski, voyant dans les montants de l'échafaud « deux bras d'une délicieuse blancheur qui s'enlaçaient autour de son cou », dans les taches de sang sur la neige « des lèvres vermeilles qui venaient chercher les siennes », etc., etc...

A l'usage de la jeunesse, ceci! de quelle jeunesse?...

GABRIEL AUDIAT.

Nouvelles Études et notes littéraires sur quelques écrivains du XIXe siècle, par JEAN VAUDON. Paris, Retaux, 1902, in-18 de 397 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le P. Vaudon est un poète aimable que l'Académie française a couronné ; c'est aussi un professeur et le directeur d'une petite revue pour les jeunes filles, les *Annales de sainte Solange*. Tous ces titres expliquent qu'il ait écrit moins de ces études pénétrantes, par lesquelles les critiques de métier s'appliquent à démonter les rouages d'un talent et à donner la formule d'un esprit, que de ces agréables et instructives causeries, par lesquelles un amateur s'offre le plaisir de relire les auteurs qu'il préfère, en même temps qu'il les fait connaître à ceux qui les connaissent moins bien. — C'est donc surtout de poètes qu'il nous entretient : de V. Hugo, poète épique ; de Musset ; d'Auguste Barbier ; de

Brizeux ; de Laprade ; de quelques poètes secondaires comme Sainte-Beuve, Hég. Moreau, Béranger, Turquety, du Clésieux ; et enfin, de M. Jean Richepin : car il est éclectique et sait trouver les perles partout où elles sont.

Sa méthode est simple, mais non pas sans profit. Au contraire de critiques plus ambitieux qui dissertent sur une œuvre en omettant de vous la raconter, le P. Vaudon nous la met simplement sous les yeux par des analyses et des extraits, qu'il accompagne d'ailleurs d'une appréciation littéraire et morale pleine de sagesse. C'est ainsi que V. Hugo, poète épique, est expliqué, c'est-à-dire étalé, par de larges citations de *Caïn*, du *Parricide*, des *Pauvres Gens*, des *Chevaliers errants*, d'*Aymerillot*, et, pour la seconde *Légende*, de *l'Aigle du casque* et de *Petit Paul*, de *la Vision du Dante* et des *Quatre Jours d'Elciis*. *La Fin de Satan* est, de même, copieusement analysée : et cela sans doute peut rendre service à beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont ni le temps ni le goût de lire de tels ouvrages en leur entier. Il est vrai que cela parfois tourne un peu à l'anthologie. On revoit in-extenso la romance de Chateaubriand : *Combien j'ai douce souvenance!...*, le sonnet d'Arvers, *les Limbes* de Casimir Delavigne, *la Feuille* d'Arnaut, *la Voulzie* d'Hégésippe Moreau, les *Souvenirs du peuple* et *les Hirondelles* de Béranger, *les Bœufs* de Pierre Dupont, etc..., etc... Mais c'est faire œuvre pie que de lire à la jeunesse, en les lui commentant, quelques fragments de Musset ou de Richepin, puisqu'ils lui sont interdits ; que de nous résumer des poètes comme Barbier et Laprade, puisque cela nous donne le désir de les ignorer moins.

Le même procédé vaut encore quand il s'agit d'un roman comme *la Morte*, de Feuillet, ou d'un drame comme *le Prêtre de Némi*, de Renan. Appliqué à quelques livres de critique, de Montégut, de Nisard, et de Merlet, il ne va pas sans une certaine sécheresse. Aussi, aurais-je mieux aimé que le livre fût tout entier consacré à la poésie : il y eût d'ailleurs gagné l'unité. Il n'y fallait alors que le souci d'être à peu près complet pour que ce fût un des meilleurs guides à conseiller aux collégiens, une des plus agréables lectures à recommander... aux amies de sainte Solange.

GABRIEL AUDIAT.

Au seuil du siècle. *Esquisses contemporaines*, par PIERRE DE BARNEVILLE. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici quelques articles disparates qui ont dû être insérés dans quelque revue, et que l'auteur vient de réunir en un volume sous ce titre : *Au seuil du siècle.*

A propos de la jeunesse contemporaine, M. de Barneville constate que l'esprit religieux semble suranné aux jeunes gens d'aujourd'hui. Et dans la suite de ce premier chapitre, nous cherchons longtemps

péniblement et vainement une parole de blâme à l'égard de cette jeunesse *areligieuse*. Le chapitre suivant (Bêtes et Gens) contient quelques pages fort intéressantes sur les rapports qui existent entre l'attitude de l'Église et la loi Grammont. Mais ce que l'auteur appelle « raisonnement » chez les bêtes, nous l'appellerons plus simplement : « association de sensations. » Le problème féministe, qui fait l'objet du chapitre III, nous semble très bien traité. La femme doit rester femme. Ce qui ne l'empêchera pas de faire sentir en tout et partout son influence pieuse et bienfaisante. « Que ce soit les femmes qui gouvernent, disait déjà Aristote, ou que les gouvernants soient gouvernés par elles, je ne vois pas la différence. » Pense-t-on que la nature humaine ait changé depuis Aristote ? ajoute spirituellement M. de Barneville. Cependant les femmes persistent à vouloir être autre chose que ces duvets que l'on introduit dans les caisses de porcelaine ; elles donnent comme prétexte que l'on compte ces duvets pour rien... Mais est-ce que tout ne se briserait pas sans ces duvets ! La conclusion de l'auteur est celle de Ruskin, qui est aussi la nôtre. « Il est stupide et d'une stupidité sans excuse, de parler de la supériorité d'un sexe sur l'autre comme si l'on pouvait les comparer en des choses similaires. Chacun d'eux a ce que l'autre n'a pas. Chacun complète l'autre et est complété par lui. Ils ne sont en rien semblables. Et leur bonheur et leur perfection seront réalisés lorsque chacun d'eux recevra de l'autre ce que l'autre seul peut lui donner. » Le chapitre qui suit traite de la lecture des philosophes. Puis vient une dissertation sur le roman des mœurs militaires, qui a été tour à tour réaliste, avec Hermant, Descaves, Adam, Zola, etc., et idéaliste, avec d'Esparbès, Heldeu, Ar-Roé, et les Margueritte. Après deux articles, l'un sur la critique moderne, l'autre sur la littérature descriptive, l'auteur parle, en un dernier chapitre, de l'esprit provincial. Ceci lui donne occasion de citer, en les approuvant, ces paroles de... d'un homme que les républicains ne peuvent point ne pas admirer, Renan : « La France s'est trompée sur la forme que peut prendre la conscience d'un peuple. Un tas de sable n'est pas une nation. Or le suffrage universel n'admet que le tas de sable sans cohésion ni rapport fixe entre les atômes. Nous avons ainsi détruit les organes essentiels d'une société, et nous nous étonnons que la société ne vive pas. La civilisation a été de tout temps une œuvre aristocratique, maintenue par un petit nombre. L'âme d'une nation est chose aristocratique aussi... » S'il est permis à un critique de raconter les aventures de son esprit au milieu de ses lectures, nous avons le droit d'avouer que ces paroles de notre ennemi Renan nous ont paru profondément justes.

ARBEY.

HISTOIRE

Louis XV et Marie Leczinska, par Pierre de Nolhac. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-12 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Nolhac est conservateur du Musée de Versailles : non seulement il refait l'histoire du château, mais il se reprend à contempler les Souveraines qui ont habité cette demeure, reines légitimes ou dominatrices de hasard. Après deux volumes sur Marie-Antoinette Dauphine et Reine, en voici un sur Marie Leczinska.

Pendant ces dernières années, on s'est beaucoup occupé de la « petite Polonaise, » qui fut appelée pour son malheur à partager la vie de Louis XV. Les uns, comme M. le comte Fleury, l'ont incidemment rencontrée dans leur revue des favorites royales ; les autres, comme M. Pierre Boyé, l'ont trouvée aux côtés de son père, le roi Stanislas. Malgré le grand nombre des travaux antérieurs et récents, M. de Nolhac n'a pas fait une œuvre inutile, car il a écrit à l'usage des mondains, avec des documents nouveaux, un livre original et agréable. Si l'appareil accoutumé de l'érudition contemporaine manque au bas des pages, un appendice nous fait connaître et apprécier les sources variées auxquelles l'auteur a puisé.

Le premier chapitre (*Le Mariage*) est sans doute le moins curieux ; il résume ce qu'ont développé dans de copieux volumes MM. de Raynal et Gauthier-Villars ; mais l'intérêt va toujours croissant dans les chapitres suivants, qui nous donnent, en traits fins et précis, la « psychologie » de Marie Leczinska pendant les vingt premières années de sa vie en France. Dans le chapitre II (*Les Années heureuses*) on nous raconte ses joies maternelles, son innocente et néanmoins adroite politique vis-à-vis du tout-puissant ministre Fleury, et aussi ses premières tristesses. Le chapitre III (*L'Abandon*) décrit l'avènement successif des trois sœurs de Mailly et se termine par une appréciation du caractère de Louis XV où chaque mot porte et auquel, semble-t-il, il n'y a rien à ajouter ni à reprendre. Le chapitre IV (*La Bonne Reine*) est le plus intéressant de tous. On y lira d'abord les jugements d'un homme très compétent sur les artistes appelés successivement à faire le portrait de Marie Leczinska, particulièrement Tocqué, La Tour et Nattier ; puis on y verra l'épouse délaissée se distrayant de ses épreuves conjugales dans son atelier de peinture, avec Oudry pour maître ; dans son salon, au milieu d'un cercle de lettrés dont la conversation lui plaisait, mais dont les œuvres n'ont guère duré ; dans la compagnie des hommes d'église et des pauvres, dans l'exercice de la piété et de la charité. Suit, comme conclusion, le tableau de la maladie du Roi à Metz pendant la campagne de 1744, des dernières espérances et des dernières désillusions de la Reine. M. de

Nolhac prépare un nouveau volume sur Louis XV et Mme de Pompadour. Il y racontera sans doute, sous forme épisodique, la fin de Marie Leczinska, en même temps qu'il y achèvera de peindre Versailles, ses hôtes et sa vie intérieure au XVIIIe siècle. L. P.

Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission, etc. publié par A. AULARD. T. X, XIII et XIV. Paris, Leroux, in-4 de 834, 846 et 831 p. — Prix : 12 fr. le vol.

En janvier 1894, le *Polybiblion* rendait compte des tomes IV et V : le dernier s'arrêtait au 15 août 1793. Nous n'avons pas reçu les tomes VI, VII, VIII, IX qui terminent l'année 1793. Le tome X, que nous avons sous les yeux, va du 1er janvier 1794 au 8 février suivant ; les tomes XI et XII nous manquent. Les tomes XIII et XIV vont du 23 avril 1794 au 7 juillet suivant. Cette irrégularité dans les envois ne nous permet pas de suivre méthodiquement l'ordre de cette publication, ni de donner à nos comptes rendus l'intérêt et l'étendue qu'elle mériterait. Un jour viendra sans doute où la suite de tous ces volumes se présentera sans interruption, et nous pourrons alors acquitter notre dette avec plus de facilité. Annonçons pourtant que cette longue et colossale publication approche de sa fin. C'est un honneur d'avoir osé l'entreprendre ; ce sera une satisfaction pour l'auteur d'avoir pu la terminer. VICTOR PIERRE.

Études et leçons sur la Révolution française, par A. AULARD. 3e série. Paris, Alcan, 1902, in-18 de 313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces articles s'échelonnent entre 1890 et 1900 : ils ont été publiés pour la plupart dans la *Révolution française*. Les plus anciens forment un ensemble sous ce titre général : *La Diplomatie du premier Comité de salut public* (50-240). Ils sont intéressants à consulter, non seulement à cause des pièces originales qu'ils renferment, mais parce que M. Aulard, ayant banni de son *Histoire politique de la Révolution française* la partie des affaires étrangères, on ne trouverait pas ailleurs que dans le présent recueil sa façon de penser sur ces questions. Dans *Bonaparte et les Poignards des Cinq-Cents*, il fait justice de la légende Thomé. Dans *la Liberté individuelle sous Napoléon Ier*, il montre comment la fameuse Commission sénatoriale, soi-disant protectrice de la liberté individuelle, ne remplit qu'un rôle subordonné, n'eut aucune initiative et ne fut que la décoration mensongère d'un arbitraire sans vergogne. En tête du volume, M. Aulard a placé le discours qu'il prononça à la séance générale du Congrès des sociétés savantes le 9 juin 1900. Il a pour sujet l'organisation des études d'histoire provinciale : on y trouvera d'utiles conseils puisés dans une expérience déjà longue, et

dont chacun, à quelque opinion qu'on appartienne, peut faire son profit.

VICTOR PIERRE.

La Genèse de Napoléon, sa formation intellectuelle et morale jusqu'au siège de Toulon, par J.-B. MARCAGGI. Paris, Perrin, 1902, in-8 de 445 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette histoire de la jeunesse de Napoléon nous donne surtout des détails sur les divers séjours du futur Empereur dans son île natale. Effectivement, sur les 445 pages que compte le volume, le livre IV consacré à « la Révolution en Corse » en contient à lui seul 290 — les deux tiers ; — l'auteur a donc dû, forcément, glisser sur les premières années de son héros, notamment sur ses débuts à Autun, à Brienne et à Paris. Nous ne lui en ferons pas un reproche, étant donné que son étude, venant après celle de M. Chuquet, nous dirons même venant après celle de M. de Coston, eut couru le danger de tomber dans les redites. Bien au contraire, par sa situation d'archiviste à Ajaccio, l'auteur de *la Genèse de Napoléon* était en mesure de nous donner sur la Révolution en Corse et sur tout ce qui y rattacha le jeune Bonaparte, des détails souvent inédits et curieux. Quant à penser que M. Marcaggi a répondu à l'espoir qu'avait provoqué en nous le titre du volume, quant à assurer qu'il nous a donné la *genèse* de Napoléon, qu'il nous a expliqué sa formation intellectuelle et morale dans ses jeunes années, il ne nous paraît pas possible de l'affirmer. Les trois pages auxquelles il a réduit le chapitre IX de son livre IV, la page unique que comporte le chapitre X sont insuffisantes à nous éclairer à cet égard. Ce que nous aurions voulu savoir, ce que nous aurions aimé à voir éclaircir, c'est ce point qui demeure toujours mystérieux : Comment un jeune homme ayant fait des études plus que médiocres, n'ayant guère lu que des ouvrages traitant de politique, a-t-il été à même, à vingt-sept ans, de commander victorieusement, l'armée d'Italie ? Comment a-t-il pu diriger une campagne comme celle de 1796, s'élevant de prime abord, en apparence sans préparation, aux plus hautes conceptions de l'art militaire ? Ni le général Pierron dans son étude : *Comment s'est formé le génie militaire de Napoléon Ier*, ni le capitaine Colin, ni le commandant Camon, ni le colonel Grouard « l'ancien élève de l'École polytechnique » du *Journal des sciences militaires*, ni le capitaine Gilbert de la *Nouvelle Revue*, ni le colonel Rousset, ni le général Bonnal, de l'École supérieure de guerre, n'ont pu élucider ce problème, étudié depuis trente ans en particulier, avec autant de constance que d'insuccès. Nous espérions donc, en ouvrant le livre de M. Marcaggi, que nous y trouverions enfin la clé de l'énigme, et les fonctions de conservateur que remplit l'écrivain à la bibliothèque d'Ajaccio nous donnaient à penser qu'il avait mis la main sur quelque document probant qui allait faire cesser les doutes.

Nous avons été déçu. A la vérité, l'estimable auteur a su mettre en lumière un certain nombre de documents intéressants sur Napoléon et parmi eux plusieurs d'inédits. C'est beaucoup sans doute, mais c'est peu aussi pour le titre alléchant qu'il inscrit en tête de sa consciencieuse étude. ARTHUR DE GANNIERS.

Montalembert. Tome III. **L'Église et le second Empire, 1850-1870**, par le R. P. LECANUET. Paris, Poussielgue, 1902, in-8 de XII-492 p. — Prix : 5 fr. 50.

Ce volume étant le dernier des trois tomes qui composent l'histoire de Montalembert, je dois prendre la liberté de renvoyer nos lecteurs à ce que j'ai dit des deux premiers, dans le *Polybiblion* (t. LXXX, p. 446 et t. LXXXVI, p. 271). Aussi bien ne pourrais-je, sur la forme et le fonds, que reproduire mes impressions d'autrefois, et redire avec quel soin pieux, avec quelle richesse de documents et quelle émotion de cœur l'auteur a traité et complète ici la vie de son héros. Cette période de l'existence de Montalembert, d'apparence agitée par la gloire est, en réalité, toute pleine de violents combats ; elle offre certainement la plus large place à la controverse ; le mérite du P. Lecanuet est donc réel d'avoir évité les heurts, respecté la vérité et voulu imposer à sa plume l'impartialité de l'histoire.

Les dix-huit dernières années de Montalembert se sont écoulées pendant le second Empire, et il est mort quelques mois seulement avant la chute de Napoléon III, spectacle qui lui eût causé une si grande joie. Pour les motifs les plus nobles, son adhésion à la politique « de l'Élysée » et même au coup d'État du 2 décembre avait été absolue. Il en fut bientôt, pour d'autres raisons non moins désintéressées, désabusé pleinement. Dès lors son opposition devient acharnée et reste irréconciliable. Les motifs se devinent : c'est le souvenir cuisant de cette déception même ; le vif désir d'effacer avec éclat ces heures d'adhésion ; l'amertume de l'orateur en face d'un régime qui a renversé la tribune ; la persuasion que « la liberté pour tous » est la meilleure arme dont l'Église puisse se servir ; la crainte que le bien ne se fasse pas, parce que le Saint-Siège agit différemment ; la tristesse de voir terminée sa vie publique ; la colère de constater que ses anciens compagnons et l'immense majorité des catholiques français ne le suivent pas sur ce terrain nouveau.

Cette division entre catholiques, il me paraît tout au moins inutile, à l'heure actuelle, de l'accentuer. L'histoire a des droits, sans doute ; ici je ne vois pas l'avantage, pour la cause de la vérité, de reprendre tous ces détails assez douloureux. Comme il n'est pas aisé de croire que les « catholiques libéraux » (c'est l'expression consacrée), aient eu toujours raison contre la Cour de Rome, il y a prudence à ne pas raviver

ces évènements passés. Les citations du P. Lecanuet, sur ce sujet, pourront donc paraître excessives par le nombre et surtout par l'absence de ses propres restrictions. Par exemple une lettre plus vive que juste contre Grégoire XVI et même contre Pie IX, de celui qui fut depuis le cardinal Meignan (p. 219) aurait pu, avec tout profit, être passée sous silence. Chacun estimera, dans les deux camps, avoir eu raison : c'est le propre de l'infirmité humaine. Afin de ne pas rouvrir les débats, rappelons non seulement que, pour le fonds, l'encylique *Quanta cura* et le *Syllabus* ne furent pas des actes puérils ; et, pour la forme, il suffira d'ouvrir le livre du P. Lecanuet à la page 416, pour voir de quelle manière Louis Veuillot « insultait » Montalembert, et avec quelle « modération » Montalembert répondait.

La vivacité des accents de Montalembert s'explique par la nervosité de sa santé devenue très précaire ; son caractère avait pris une tournure fort acerbe contre ses adversaires sans doute, mais aussi au sujet de ses amis : ce grand homme, très patient en face de la souffrance physique, restait agité d'une passion morale que la sincérité rend plus excusable. Comme Victor Hugo, pour les mêmes motifs, n'a jamais fait de vers mieux frappés que ceux des *Châtiments*, de même Montalembert n'a rien écrit de plus éloquent, de plus virulent que les lettres enflammées qu'il adressait aux quatre coins du monde, en ce temps-là. Le P. Lecanuet nous donne une épître sur Mgr de Salinis (p. 419), qui est d'une violence inouïe : c'est un exemple entre cent. Ces campagnes constituaient pour la conscience loyale de Montalembert, un devoir étroit ; il n'en repoussait jamais l'occasion, il en aurait plutôt fait naître le prétexte, comme dans sa très belle « Introduction » aux *Moines d'Occident*, où il aborde les discussions religieuses les plus contemporaines. *Opportune, importune* ; c'est peut-être suivre un peu trop à la lettre le conseil de saint Paul. Le fond de son cœur nous est bien dévoilé lorsque, visitant Lacordaire sur son lit de mort, à cette heure suprême des grands pardons, il lui conseille d'écrire le récit de la restauration en France des dominicains, « en y entremêlant la réfutation de l'école dont le fanatisme servile est le plus sérieux obstacle au bien ici-bas » (p. 322).

Malgré la maladie, son âme courageuse s'applique à un travail acharné. Il publie cinq volumes de ses *Moines* ; il restaure et dirige le *Correspondant* jusqu'au jour où un de ses propres articles ayant paru d'une vivacité par trop compromettante à ses amis, il renonce impérieusement à toute collaboration. — Les détails de sa vie de famille sont charmants, édifiants et pleins de grandeur, car il était gentilhomme jusqu'au bout des ongles. Le chapitre sur le « château de la Roche en Breny » est d'une lecture attachante. Enfin, trois épisodes attirent et captivent : la vie brillante et la mort héroïque de son frère, le colonel de Montalembert ; la vocation de son neveu André qui se fait jésuite ;

— (avec une lettre admirable de Montalembert lui-même, p. 261), — surtout l'entrée au couvent de sa propre fille, dont le récit est aussi beau par le sacrifice poignant de l'illustre catholique, que par la générosité de la sainte religieuse. Une lettre d'Augustin Cochin (p. 345), racontant la prise d'habit à Conflans, renferme toutes les qualités de cœur et d'esprit de cet homme aimable. C'étaient là de belles âmes et l'on comprend bien l'attrait qu'elles pouvaient exercer sur des cœurs enthousiastes, ardents et débordants de vie. C'est un mérite de plus pour le P. Lecanuet de n'y avoir pas échappé.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Rôle des monastères comme établissements de crédit, étudié en Normandie du XIe à la fin du XIIIe siècle, par R. GÉNESTAL. Paris, Rousseau, 1901, in-8 de XII-250 p. — Prix : 6 fr.

Le développement de la richesse monastique au moyen âge provenait de la sage administration des moines et de la générosité pieuse des fidèles. Les frais généraux, la nourriture des religieux et les aumônes étaient loin d'absorber tous les revenus. Que faire de l'argent ? Il n'était pas toujours facile d'accroître les propriétés des abbayes. D'autre part, le prêt à intérêt, considéré comme usure, était proscrit par l'autorité ecclésiastique. Les coutumes des XIe et XIIe siècles fournirent aux moines un bon placement de leurs capitaux.

Les propriétaires qui avaient besoin d'argent, soit pour entreprendre un long voyage, ce qui eut lieu à l'époque des croisades, soit pour tout autre motif, l'empruntaient à un monastère. Ils lui abandonnaient en gage une terre, qu'ils pouvaient reprendre en remboursant la somme avancée. Les conditions du prêt étaient stipulées de manière à sauvegarder les intérêts de l'emprunteur et du prêteur. Il est juste d'observer que les abbayes ne perdaient pas à ce service public. Mais, ce prêt sur gage ressemblait trop au prêt avec intérêt pour ne pas tomber sous les mêmes condamnations. Ce qui eut lieu sous Alexandre III.

Il y eut toujours des propriétaires ayant besoin d'argent. Les petits propriétaires ruraux continuèrent à en demander aux abbayes. Ce fut généralement pour améliorer leurs domaines ou pour bâtir une maison. Impossible de réclamer ni intérêt ni gage. On tourna la difficulté. Les emprunteurs n'eurent qu'à reconnaître au prêteur une redevance sur l'une ou sur l'autre de leurs terres. Le prêt devint l'achat d'une rente. La rente était affectée tantôt à un service de l'abbaye, tantôt à un autre. Ces placements, très utiles aux propriétaires besogneux, ne l'étaient pas moins aux monastères. Telle est la question que M. Génestal étudie. Il s'est borné aux monastères normands.

Je ne dis rien, et pour cause, de l'étude juridique. Mais ce travail

présente un grand intérêt pour l'histoire monastique. Il serait bien à désirer qu'un érudit s'en inspirât pour étudier cet aspect si intéressant de la vie économique des anciens moines et de leur action sociale sur toute l'étendue de la France. Nous possédons assez de cartulaires pour qu'il soit possible de préparer un travail d'ensemble.

J. Besse.

Nos vrais Ennemis, par le R. P. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de VIII-278 p. — Prix : 3 fr.

Dans la crise terrible que subit en ce moment la société française, crise bien plus redoutable que celle de 1870, chacun cherche les causes de nos maux et leurs remèdes. Laissant de côté les questions de personnes qui ne peuvent qu'irriter, le P. Sertillanges, dans sept discours excellents, nous montre l'origine du mal dans les vices qui travaillent si profondément la société française contemporaine. Ce sont avant tout les haines qui nous divisent si malheureusement, haine des pauvres contre les riches, haine des libres penseurs contre les croyants, etc. ; notre pays n'est plus qu'un champ de bataille où les partis se déchirent les uns les autres. C'est ensuite la fausse science qui se fait arme de combat contre la religion, une fausse éducation dont le résultat est une tendance à juger de tout sans rien connaître à fond, une fausse idée de la liberté qui n'admet aucune dépendance, une fausse idée de l'égalité ennemie de toute hiérarchie, et enfin le vice antisocial par excellence, qui trouble les familles, ruine les santés, prépare des générations rachitiques. Toutes ces considérations sont exposées dans un langage plein de vigueur et d'élévation, et nous croyons bien que l'éloquent dominicain a touché là les vraies raisons de notre lamentable décadence. Mais hélas ! il n'aura été entendu que par ceux qui en avaient le moins besoin. Puisse-t-il du moins être lu et compris par les autres !

D. V.

Morts ou vivants ? Suppression et survivance de la Compagnie de Jésus, par A. Clavé. Paris, Oudin, 1902, in-8 de XIV-259 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une rapide, passionnante et bien curieuse histoire qui nous est présentée dans le petit volume où est relatée la suppression... et aussi la survivance de la Compagnie de Jésus au siècle dernier. Dire que la figure de Clément XIV ne ressorte pas un peu ternie de ce tableau évocateur, ce serait peut-être exagéré, mais il est aussi telle page où la souveraine habileté universellement prêtée aux jésuites semble bien ne pas être d'une attribution imméritée, tant les Pères de la Russie Blanche surent bien manœuvrer et continuer opportunément à vivre sans laisser même bruisser leur souffle, tout le temps qu'il le fallut...

Odia sunt restringenda, nous en convenons, mais qu'il est difficile d'expliquer en droit la non-observation des formules si précises et en même temps si amples qui terminaient le fameux bref de suppression ! C'est là où il est particulièrement intéressant de suivre l'auteur et de constater quels trésors de diplomatie, de patience, d'ingéniosité et de persuasion il sait habilement dépenser pour établir le bien-fondé de sa thèse. On se défend d'abord d'accepter ses raisons, puis, en définitive, on s'aperçoit qu'on s'est peu à peu laissé convaincre. Et dans tout ce récit d'évènements affligeants pour la famille religieuse qui lui est chère, si attristant pour l'honneur de certains noms, pas de récriminations pénibles : l'assurance de la victoire finale estompe d'un reflet d'or les horizons chargés des nuages les plus sombres, pendant que l'auteur, toujours digne et sûr de son terrain, esquisse malgré lui un sourire d'intime satisfaction qui nargue à la fois l'avenir, terme de son ouvrage et un autre avenir dont il ne parle pas, mais qu'il entrevoit aussi avec la même douce assurance. *Suppression* ?... oui... et après, *Survivance* ! Ce livre est un petit bijou, et M. A. Clavé est un artiste.

G. PÉRIES.

Les Petites Maisons galantes de Paris au XVIIIe siècle.
Folies, maisons de plaisance et vide-bouteilles, d'après des documents inédits et des rapports de police, par GASTON CAPON. Préface par H. Yves-Plessis. Paris, Daragon, 1902, in-8 de XVI-151 p., avec 16 planches. — Prix : 10 fr.

La lecture du livre de M. Gaston Capon nous remet en mémoire le charmant sonnet de Privat d'Anglemont. Ils sont pleins de grâce ces vers que le bohême adressait à Mme Dubarry :

Vous étiez du bon temps des robes à paniers,
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cancaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.
. . . . . .
Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur.
. . . . . .

Voilà comment, pour le plaisir de l'imagination, on peint une époque et ses mœurs. Quand on écrit l'histoire, on a recours aux documents originaux, aux rapports de police, aux plans et aux pièces d'archives qui, sous une forme moins séduisante, mais remplie de précision, vous disent : C'est là que telle scène s'est passée; voilà ce qu'étaient les lieux; voilà ce qu'ils sont devenus aujourd'hui, et comment ils se sont transformés. L'auteur a-t-il réussi dans sa tentative historique? Je ne veux pas le nier absolument, et je reconnais que son travail contient de très curieux et très utiles renseignements.

N'y a-t-il pas lieu de regretter, pourtant, que M. Capon, qui fait preuve de sérieuses aptitudes pour les études historiques et les identifications qui, en l'espèce, doivent en découler, se soit aussi longuement,

en maints passages de son livre, appesanti sur des tableaux véritablement un peu trop... naturalistes? Je n'ai, certes, le courage ni de le louer ni de le blâmer d'avoir reproduit textuellement des *Rapports de police* avec toute la crudité de leurs expressions; mais était-il nécessaire de venir quelquefois les « agrémenter » d'un commentaire peut-être superflu (par exemple page 42)? Aussi le livre de M. Capon, tiré du reste à petit nombre, ne s'adresse-t-il pas à toutes les sortes de lecteurs. Je crains que les... « gaietés » du sujet aient trop souvent détourné l'auteur des préoccupations qui doivent guider l'historien.

C'est ainsi que nous constatons en plusieurs endroits du travail de M. Capon quelques défaillances dans les recherches d'identification de certaines rues anciennes : je ne vois pas le rapport qu'il y a entre la rue d'Enfer (p. 146) et la rue Lebrun, située près des Gobelins. Même remarque pour la rue des Fossés-Saint-Marcel (p. 147) qui n'a rien de commun avec la rue de l'Estrapade; à la même page, « rue du Battoir », il ne peut s'agir de la rue Gît-le-Cœur, ainsi dénommée depuis le commencement du XVIIe siècle : il s'agit peut-être d'une autre rue du Battoir qui longeait l'hôpital de la Pitié, ou de la rue du Battoir-Saint-André, partie de la rue Serpente entre la rue Hautefeuille et la rue de l'Éperon.

Quelques-unes des seize planches qui ornent le volume sont intéressantes. Mais pourquoi ne pas avoir, au bas de chacune d'elles, donné l'indication de leur origine, de la source où elles ont été puisées? Cette mention en aurait accru l'intérêt.

Loin de nous la pensée, malgré ces critiques, de décourager dans ses travaux un auteur qui, somme toute, fait preuve d'une certaine compétence et de beaucoup de bonne volonté. Son livre est à lire, mais on le consultera avec prudence, et le père de famille ne le laissera pas traîner sur sa table, à la disposition de la jeunesse toujours curieuse.

PAUL LACOMBE.

La Dernière des Romanov. Élisabeth Ire, impératrice de Russie (1741-1762), par K. WALISZEWSKI. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de XIII-552 p. — Prix : 8 fr.

M. Waliszewski complète par ce volume ses curieuses études sur la Russie au XVIIIe siècle. Après avoir publié deux études très développées (*Le Roman d'une Impératrice. — Autour d'un trône*), qui nous font repasser l'histoire de ce pays de 1762 à 1796, il en a consacré deux autres à Pierre le Grand et à ses premiers héritiers (1689-1740). Le présent volume relie l'une à l'autre cette double série de travaux en exposant les évènements du règne d'Élisabeth.

L'ouvrage est divisé en deux parties : Histoire intérieure et Politique extérieure. Dans la première, M. Waliszewski met d'abord en scène

Élisabeth, dont les fâcheux défauts, comme femme et comme souveraine, n'ont pas cependant interrompu le développement de son empire, puis son entourage, Bestoujev, les Razoumovsky, les Chouvalov; il montre les suites inévitables de l'évolution commencée par Pierre Ier dans les vicissitudes de l'administration civile et religieuse, dans le rôle des immigrants étrangers et notamment des Français, etc. La seconde partie fait connaître comment Élisabeth seconda Marie-Thérèse pendant la guerre de la succession d'Autriche et combattit Frédéric II pendant la guerre de Sept ans.

Chemin faisant, M. Waliszewski prend souvent à partie l'auteur du livre *Louis XV et Élisabeth de Russie,* M. Albert Vandal; il paraît éprouver une certaine satisfaction à constater chez lui tantôt une conjecture hasardée, tantôt une erreur de fait ou de date. Pense-t-il ainsi rétablir sa propre autorité auprès des Russes, qui avaient vivement critiqué ses précédents volumes et noté malignement des fautes qu'ils attribuaient à sa connaissance imparfaite de leur langue? M. Rambaud n'est pas non plus épargné (p. 117, 148, 159).

Pour prouver à ses demi-compatriotes de Russie qu'il possède bien sa matière, M. Waliszewski a cité une foule de pièces ou d'écrits de seconde main composés en russe; néammoins il a puisé la partie originale de sa documentation dans les correspondances diplomatiques étrangères, surtout dans celle de Prusse; il s'est particulièrement servi de celle de Mardefeld, l'envoyé de Frédéric II à Pétersbourg et a utilisé certaines lettres du monarque prussien omises par les éditeurs de sa correspondance politique. S'est-il, au milieu d'une telle abondance d'informations, gardé de toute erreur? S'il rouvre, par exemple, le livre de Ducret sur *la Russie et la Civilisation*, auquel il fait allusion page 223, il s'apercevra qu'en voulant qualifier l'auteur, il lui a donné le nom de son village natal. C'est ce que notre La Fontaine appelait prendre « le Pirée pour un homme. »

Les critiques de M. Waliszewski, ainsi qu'il s'en explique dans sa préface, lui ont aussi reproché son goût de la mise en scène, son abus des détails pittoresques, son style trop imagé pour laisser supposer qu'il n'a rien donné à l'imagination. Assurément, pour captiver l'attention, le biographe d'Élisabeth multiplie les allusions aux choses du présent; il est souvent question du « nationalisme » (celui d'autrefois, en Russie, bien entendu) dans son livre; on y nomme également les grèves, l'antisémitisme, voire les trusts et les automobiles; on y relève les expressions de « concurrencer » et de « copain », qui appartiennent à l'argot commercial ou mondain; mais l'ensemble de l'ouvrage est vivant; la lecture de ses chapitres est non seulement facile, mais entraînante. J'ignore si, en Russie, la critique trouvera encore à s'exercer; en tout cas ce livre sera apprécié comme un tableau

hardiment brossé et coloré, en France et dans les milieux de langue française. L. P.

La Serbie contemporaine, par J. Mallat. Paris, Maisonneuve, 1902, 2 vol. in-8 de 373 et 223 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a consigné dans cet ouvrage le résultat de vingt années d'études. Il convient de distinguer avec soin la partie scientifique et la partie statistique. Cette deuxième est très complète, et telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui connaît bien le pays, et a puisé ses renseignements aux meilleures sources. La première partie ne peut être louée sans réserves. Sans doute le travail de M. Mallat est très méritoire, et il faut le remercier de nous avoir donné un abrégé de l'histoire serbe où abondent les détails intéressants. Mais il n'était peut-être pas parfaitement préparé par ses études antérieures à aborder ce sujet délicat et difficile. Nos critiques visent surtout les chapitres I à IX, qui ne sont guère qu'une compilation des écrivains ayant traité ces questions avant M. Mallat. La contribution personnelle de l'auteur est parfois de médiocre valeur, surtout quand il s'essaie à faire de la philologie, et même de l'assyriologie (t. I, p. 183, n. 1). Le style est souvent médiocre, et parfois ampoulé : (t. I, p. 248) : « dans la Choumadia chaque arbre devint un soldat. » Quelques fautes d'impression, par exemple, t. I, p. 4, ligne 11 : lisez : kilomètres ; t. I, p. 74, ligne 30, corrigez : Bontoux. Les mots étrangers sont souvent maltraités, par exemple : t. I, p. 89, l. 11 : au lieu de Halbensel, Maawstabe, Sielgers, hand, lire : Halbinsel, Maasstabe, Stielers, Hand ; t. II, p. 50, l. 23, lire : ἡγούμενος pour ιγουμεν. Quelques erreurs de ponctuation changent du tout au tout le sens de certaines phrases, par exemple : t. II, p. 50, l. 8, supprimez la virgule.

En dépit de ces imperfections, l'ouvrage de M. Mallat est des plus intéressants. Les principautés danubiennes sont trop peu connues en France. Combien de nos compatriotes n'ont jamais su de la Serbie que le nom du roi Milan ! Ceux que préoccupe le développement de nos relations politiques et commerciales avec la péninsule balkanique ne pourront pas se dispenser de lire et d'étudier avec soin les deux volumes de *la Serbie contemporaine*, et plus particulièrement le second.

J. Labourt.

Fénelon directeur de conscience, par l'abbé Moïse Cagnac. Paris, Poussielgue, 1901, in-8 de xxviii-410 p. — Prix : 6 fr.

Fénelon : **Lettres de direction**. Introduction et notes par Moïse Cagnac. Préface de M. René Doumic. Paris, Poussielgue, 1902, in-18 de xii-313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Fénelon directeur de conscience est connu de tous ceux qui ont fréquenté sa correspondance. Car il s'y peint tout entier, et ses *Lettres*

spirituelles ne sont pas autre chose que le canal par où il faisait passer ses conseils aux âmes qu'il dirigeait. Mais combien ont le loisir de parcourir les onze volumes qui la composent ?

Cependant nulle lecture plus attrayante. M. l'abbé Cagnac a cru bon de l'entreprendre au profit des gens occupés. Il a « essayé de saisir le caractère de Fénelon, qu'on a voulu rendre inexplicable parce qu'il était complexe » ; il a « tenté de comprendre la merveilleuse influence de cet archevêque sur la direction de la vie et ses moyens d'action sur les âmes. » Il a voulu faire « un essai littéraire et psychologique, » non un livre de théologie. Et l'on peut dire qu'il y a pleinement réussi. A part quelques pages un peu subtiles, les lettrés comme les simples curieux trouveront plaisir à son livre écrit dans un style facile et suffisamment artiste.

Après une courte Préface, dans laquelle il indique le but de son travail, et une Introduction destinée à définir ce qu'on entend par direction de conscience, M. Cagnac aborde son sujet en parlant des principaux directeurs du XVIIe siècle avant Fénelon et en mettant en scène l'évêque dont il fait un séduisant portrait. Puis il expose longuement, en trois livres, la théorie de la direction de Fénelon, ce qui lui donne l'occasion de reprendre la question de son mysticisme.

Le commun des lecteurs s'intéressera davantage à la seconde partie consacrée à l'*application* de la méthode. Les clients de l'archevêque appartiennent à trois catégories distinctes : la cour, le monde et le cloître. Ce sont Mme de Maintenon, la famille de Colbert, le duc de Bourgogne, le vidame d'Amiens, Mmes de Gramont et de Montberon, Mme de la Maisonfort ; autant de portraits agréablement tracés.

A propos de cette dernière, que connaissait également Bossuet — qu'on se rappelle le récit de la visite de l'abbé Le Dieu à Cambrai après la mort de son évêque et le message dont il était porteur auprès de Fénelon. — M. Cagnac a donné en épilogue un joli parallèle entre les deux grands hommes.

L'auteur n'a pas suffisamment expliqué, à notre avis, la rupture de Fénelon avec Mme de Maintenon. Il se trompe quand il dit (p. 396) que Fénelon avait vingt-cinq ans quand il composa l'*Éducation des filles*. Il en avait trente bien sonnés et trente-six quand il donna son ouvrage au public. Enfin, dans le grand portrait qu'il trace de son héros, on peut considérer comme un hors-d'œuvre tout ce qu'il dit de son rôle politique. Nous ne croyons pas qu'on puisse écrire « la correspondance de Fénelon à Seignelais. » « M. de Saint-Simon », « M. Sainte-Beuve » est bien suranné.

Le volume se termine par une bibliographie où figurent des livres qui se rapportent d'une façon très indirecte au sujet traité. En revanche, nous y avons vainement cherché l'ouvrage de M. Druon :

Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France, que M. Cagnac semble n'avoir pas connu.

— Non content de faire connaître Fénelon sous l'aspect séduisant de directeur de conscience, M. l'abbé Cagnac a eu la bonne idée de publier un choix des plus belles lettres en ce genre adressées par l'archevêque de Cambrai à ceux qui se laissaient conduire par lui. C'est un utile complément du volume que nous venons d'analyser.

M. René Doumic présente le livre au public et exprime le vœu qu'il soit le « premier d'une série. » Tous les lecteurs sérieux applaudiront à ce désir. Mais le savant professeur et M. Cagnac semblent oublier que Silvestre de Sacy a déjà publié, il y a longtemps, chez Techener, toute une bibliothèque spirituelle à l'usage des gens du monde et que l'abbé Vernhet a donné un excellent choix des lettres de saint François de Sales. Ce petit coin charmant de notre littérature est-il véritablement si peu connu des lettrés que tous deux le prétendent? Nous ne le pensons pas.

LÉON CHARPENTIER.

Madame Récamier, *avec des documents nouveaux et inédits*, par JOSEPH TURQUAN. Paris, Librairie illustrée, s.-d. (1901), in-18 de VII-432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, le douzième de la série : *Souveraines et grandes dames*, est infiniment mieux composé que les précédents, et il est même moins mal écrit. Je n'ose croire que l'auteur prenne beaucoup plus de souci de surveiller et diriger sa plume, mais il a des lectures plus nombreuses et de ce contact avec des écrivains de valeur, de leurs « Souvenirs » et de leurs « Mémoires », il a conservé des qualités dont l'honneur revient à sa facilité d'assimilation. On lui doit rendre cette justice. L'histoire de Mme Récamier se lit avec intérêt, les répétitions et les longueurs n'en sont point trop abondantes ; dans un style toujours peu châtié et parfois trivial, se rencontrent des réflexions justes, surtout des tableaux assez amusants. Cela n'est point ennuyeux. Mais c'est trop souvent agaçant, par la désinvolture et la fatuité dont il est parlé de tous et de chacun. Enfin, chose plus grave pour un livre qui a des prétentions à l'histoire, les erreurs abondent, par suite de cette prévention, de cette envie, de ce dénigrement incessant qui, facilitant l'ignorance, troublent le jugement et font fuir le bon sens. M. Turquan poursuit ici une idée préconçue : brosser une caricature de Mme Récamier, et cribler de ses flèches les amis de cette femme célèbre. Il y a là exagération dans le but et dans la forme. L'auteur n'est point de taille à faire de la sorte la leçon à tant de gens illustres. Il a prévu, au reste, les contradictions, les rectifications et les représailles, dans les quelques lignes de sa préface. Au cours de ses douze chapitres, il distribue les critiques, il incrimine les intentions,

il morigène à plaisir, sans qu'on puisse voir clairement son dessein, si ce n'est de viser à l'esprit et de distribuer de rares bons points de vertu... à Benjamin Constant, par exemple.

De Chateaubriand, qui avait sans doute ses défauts, il étale les ridicules et ne représente au lecteur qu'un vieux galantin orgueilleux. Il cite à tout propos et hors de propos M. et Mme Lenormant pour les accuser d'être des quémandeurs effrontés.

Il poursuit d'une acrimonie peu compréhensible, certainement fort déplacée tous les Montmorency. Sur le duc de Laval il prodigue les anecdotes contestables et les appréciations erronées : pour Mathieu, c'est sa bête noire, et il accumule les calomnies, il entasse les mensonges, il recueille les plus sottes niaiseries du monde. En d'autre temps et si d'ailleurs les attaques en valaient la peine, M. Turquan se serait attiré quelque désagrément personnel et aurait donné la matière à écrire un chapitre nouveau au spirituel Victor Fournel dans son livre : *Du Rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire.*

Voulant voir à tout prix et exclusivement une « entrepreneuse de coquetterie » dans la belle Juliette, il force la note et devient injuste ; il ne recule pas devant les détails scabreux, s'y complaît à maintes reprises, et n'écrit après tout qu'un pamphlet autour de cette femme énigmatique qui sut grouper autour d'elle tant d'intelligences brillantes et de cœurs dévoués pendant un demi-siècle.

Deux pièces nouvelles, citées et intercalées à propos, donnent le droit strict à l'auteur d'écrire sur la couverture : « documents inédits » ; il a surtout utilisé, non sans adresse, beaucoup de livres imprimés, des *Mémoires*, des *Lettres*. Dans une note, il fait l'éloge de la valeur des ouvrages de l'abbé Pailhès sur le groupe littéraire de Chateaubriand, Joubert et Fontanes. Il a raison de reconnaître les mérites de ces biographies ; il aurait bien dû en apprécier également la finesse, en adopter la méthode et donner ainsi à son propre style ce ton de bonne compagnie qui lui manque si complètement. G. G.

Les Établissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosannes, par Léon Joulin. Paris, C. Klincksieck, 1900, gr. in-4 de 295 p., avec 25 planches. — Prix : 18 fr. 50.

Ce travail considérable est extrait des mémoires présentés par des savants étrangers à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a pour but de coordonner les découvertes anciennes et récentes faites depuis 1632 dans la plaine de Martres située sur les bords de la Garonne et principalement à Chiragan, près la petite ville de Martres. Là, l'imagination des archéologues leur révéla une ville où ils pensaient retrouver Calagurris, puis l'atelier d'un sculpteur qui aurait utilisé sur

ce point les marbres des Pyrénées. Les faits eux-mêmes viennent à l'encontre de ces conjectures : on a constaté que les marbres employés venaient surtout d'Italie et de Grèce. Les dernières fouilles faites avec méthode, permettent de penser que ces substructions ont une certaine analogie avec les ruines signalées entre Toulouse et Saint-Bertrand de Comminges, et surtout avec les grandes villas d'Italie qui ont enrichi les musées de Rome.

Pour M. Joulin, l'édifice principal construit sous Octave, reconstruit sous Trajan, remanié sous Antonin, puis à l'époque constantinienne fut détruit au commencement du ve siècle, par les invasions des Barbares. Tout ce qui était objet d'art, sculpture, ornementation, fut méthodiquement ravagé, puis l'incendie acheva la dévastation et les ruines de Chicagan devinrent une carrière exploitée par les habitants de la région lorsqu'ils revinrent sur les bords de la Garonne. La villa, dans sa splendeur, a pu être le séjour des procurateurs chargés d'administrer le *patrimonium principis*. Ce n'est là qu'une conjecture qui pourra être démolie plus tard si un heureux hasard fait découvrir quelques inscriptions faisant connaître l'hôte de cette villa. Le travail de M. Joulin est très complet, trop complet peut-être, car on ne voit pas l'utilité des cent pages de tableaux qui y tiennent une place que l'on aurait préféré voir remplie par un peu plus d'archéologie proprement dite. Après la description de la villa telle que les fouilles ont permis de l'apprendre, on trouve une étude technique très sérieuse sur les constructions et un inventaire des objets exhumés. M. Joulin ne s'est pas contenté de faire revivre Chicagan, il a aussi décrit et fouillé les villas de Bordier, de Sana, de Conlieu. De nombreux plans mettent le lecteur à même de se rendre compte de l'état des lieux et les vingt-cinq planches phototypées constituent un album précieux de tout ce qui est sorti de ces ruines. — Une modeste remarque : comment se fait-il que, parmi les monnaies antiques recueillies dans ces fouilles, on ne mentionne aucune pièce de l'époque gauloise ? Les monnaies dites *à la croix* sont cependant très communes dans la région toulousaine.

A. DE B.

BULLETIN

L'Église catholique, par l'abbé J.-M.-J. BOUILLAT. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1902), in-12 de XXVI-450 p. — Prix : 2 fr.

Destiné au grand public qui n'a ni le temps, ni la facilité de lire de gros volumes, ce livre est un résumé simple, clair et précis des études faites sur l'Église. Toutes les questions importantes y sont abordées et résolues à l'aide de la théologie et de l'histoire. Sans négliger les travaux anciens, l'auteur a surtout consulté les ouvrages récents, dont le présent volume est comme un *compendium*. La nature de l'Église, sa divinité, la pri-

mauté du Pape, ses bienfaits, ses rapports avec la société actuelle, les devoirs des fidèles à son égard, y sont successivement traités. Une Introduction substantielle montre la place de l'Église dans le plan divin, sa perpétuité, le rôle du Saint Esprit envers l'Épouse de J.-C.

Ce bon ouvrage qui accuse des lectures étendues, un sens critique fin, une entière connaissance de la théologie, se présente avec la haute approbation et les encourageantes bénédictions de Mgr Henry, évêque de Grenoble, dont M. l'abbé Bouillat est le diocésain — et une très flatteuse lettre du R^me^ Dom Gréa, abbé des chanoines réguliers de Saint-Antoine (Dauphiné). « Votre livre, écrit à l'auteur l'éminent religieux, tient les promesses du programme que vous vous êtes tracé. C'est une apologie complète, claire, populaire, appropriée aux ignorances des âmes contemporaines, destinée à les éclairer et à dissiper les préjugés qui les obsèdent. »

LOUIS ROBERT.

Sur les pléonasmes syntaxiques de l'ancien français, par OLOF REINHOLDSSON. Stockholm, imp. Palmquists Aktiebolag, 1900, in-8 de 65 p.

D'après M. Reinholdsson, les pléonasmes syntaxiques sont les mots superflus introduits dans la construction d'une phrase ; ils servent à donner plus de clarté ou plus d'énergie au sens. En ancien français, ce sont les pronoms qui, le plus souvent, forment pléonasmes : *Icez eschieles bien les vont ajustant* ; l'emploi des différentes sortes de pronoms sont analysés à ce point de vue et classés avec soin par l'auteur. Viennent ensuite les formules de négation : *Ne nous ne pourrions nier ne nous aiez pris* ; les autres adverbes : *En cele mer juste Cartage iloec prent on...* ; les prépositions : *Venut sont à Paris à la bone citet* ; et enfin les conjonctions. Les autres faits que M. Reinholdsson étudie sont plutôt des synonymes ou des répétitions que des pléonasmes : *sains, sauf et garis ; viels, fluris et blancs; honnir et vergonder*. Enfin, j'ai peine à considérer comme des pléonasmes les expressions comme : *Francs de France, poisson marage ; oisel volage ; à vos oils vees ; issir hors de la chambre.*

P.

Contes moraux et leçons de choses, par J. ROUSSEAU. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-12 de 169 p. — Prix : 3 fr.

Dédié aux enfants, cet opuscule réunit deux éléments d'enseignement souvent trop isolés : des contes en vers avec des leçons de choses auxquelles le récit donne prétexte. Sans nul doute, la poésie de M. Rousseau n'est pas des plus remarquables ; elle n'est pas non plus prétentieuse ; aussi, n'est-ce pas à ce point de vue que l'ouvrage doit être jugé. Une foule d'explications, de notes historiques, grammaticales, littéraires, scientifiques, sont habilement dégagées du texte et très nettement exprimées ; nous n'en avons rencontré aucune qui soit obscure ou inexacte. L'auteur suppose que l'enfant qui le lit a besoin d'être instruit jusque dans les plus petits détails : peut-être même s'est-il laissé aller à des minuties et à des superfluités. Quoi qu'il en soit, ce livre contient énormément de choses, comme on en peut juger par la table alphabétique placée à la fin du volume : plus de 650 mots, et, par conséquent, de leçons de choses. Ajoutons que M. Rousseau ne s'est pas compromis sur la question religieuse et que ses *Contes* peuvent entrer sans inconvénient dans les écoles neutres. G. BERNARD.

La Chrétienté. Philosophie catholique de l'histoire moderne, par le R. P. DELAPORTE. Paris, Téqui, 1901, in-8 de LIII-428 p. — Prix : 5 fr.

Il ne faut pas chercher dans ce livre des découvertes sur l'histoire de l'Église ; l'auteur s'est borné à prendre les grandes histoires de Rohrbacher et de Darras, et, de ces données, il a fait sortir la synthèse catholique de l'histoire, appliquant au jugement des institutions, des événements et des hommes, les principes de la théologie traditionnelle. Son but est, par la considération du passé, d'inciter les hommes d'action à s'employer énergiquement à ramener les monarchies et les républiques à la constitution chrétienne des États. Hélas ! nous sommes, pour le moment, bien loin de ce beau rêve, dont la réalisation serait comme la revanche de Dieu. Du moins le livre du P. Delaporte nous aidera-t-il à mieux juger le passé, qui fut si grand, et il ne sera pas inutile que, pour l'avenir, nous l'ayons sous nos yeux pour diriger nos efforts et soutenir notre courage. Livre à lire, à méditer surtout ; il nous place en main le fil conducteur qui nous empêche de nous égarer, et nous met au cœur le réconfort des grands souvenirs et des immortelles espérances. ÉDOUARD PONTAL.

A.-J. Vallée, recteur de Plouhinec pendant la Révolution, 1786-1798, par l'abbé LARBOULETTE. Vannes, impr. Galles, 1902, in-18 de 120 p.

Chassé de sa paroisse pour avoir refusé le serment schismatique, Vallée ne s'exila point : il resta aux environs et les plaintes réitérées du curé intrus témoignent assez que la confiance des fidèles était restée au pasteur légitime et à ses dignes collaborateurs. Vallée fut arrêté, mis en prison, relâché. Après Quiberon, on l'accusa de tous les crimes ; sur la foi de l'administration centrale du Morbihan, le Directoire le traita de « monstre », de « scélérat », dénonça « l'horreur générale qu'il avait inspirée », etc., et le condamna à la déportation. Conduit à Rochefort, il passa, sur *la Bayonnaise*, à la Guyane, et, à peine débarqué à Conanama, il y mourut le 15 octobre 1798. Or, sur toutes ces indignes imputations dont Vallée était l'objet, l'administration centrale, malgré ses efforts, n'avait pu en acquérir la preuve ; aucun témoin n'en avait déposé, tous avaient même affirmé sa non-culpabilité. Interrogés séparément, ils n'avaient pas été moins unanimes. — « Et voilà bien, s'écrie l'auteur avec raison, la justice de ces hommes de la Révolution... hélas ! tels ils étaient il y a cent ans : et que sont-ils aujourd'hui ? » (p. 63). J'avais naguère, en publiant l'arrêté de déportation de Vallée (*La Déportation ecclésiastique sous le Directoire*, p. 48) fait les plus expresses réserves : par ses recherches aux archives du Morbihan, M. l'abbé Larboulette les justifie pleinement ; il venge le dévoué pasteur d'odieuses calomnies, et ce sont les calomniateurs qui se donnent à eux-mêmes un démenti. De nombreuses pièces justificatives non seulement contribuent à établir sa réfutation, mais elles composent une sorte d'histoire de l'attitude chrétienne des habitants de Plouhinec pendant la Révolution. Nous félicitons M. l'abbé Larboulette de la méthode scientifique qu'il a apportée à ce petit travail : souhaitons que, dans nombre de paroisses, il ait des imitateurs. VICTOR PIERRE.

Les Sultans ottomans, par HALIL GANEM. T. II, Paris, Chevalier-Marescq, 1902, in-8 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai rendu compte l'année dernière (t. XCII, p. 79) du premier volume de cet ouvrage ; en voici la fin qui va de Moustafa II (1695-1703) à l'avènement

d'Abdul-Hamid. L'auteur s'est sagement abstenu de parler de ce dernier règne ; il veut écrire l'histoire et sent qu'on a besoin d'un certain recul pour apprécier les évènements.

La thèse en laquelle se résume tout l'ouvrage est celle-ci : aussi longtemps que la Turquie sera livrée au fanatisme et à l'absolutisme, elle présentera l'image du chaos ; ce sont des réformes, dans le genre de celle de Midhat-pacha, qui feront sortir cet empire de la barbarie ; il faut une constitution sincèrement appliquée, un régime représentatif, des sultans élevés dans les idées modernes ; il pourrait ajouter des ministres honnêtes, des magistrats incorruptibles et des finances en équilibre (et la Turquie n'est pas le seul pays où on éprouve de tels besoins). Ce projet, que plus d'un jugera légèrement chimérique, est l'œuvre d'un chrétien, d'un catholique, homme d'un loyalisme et d'une bonne foi auxquels je me plais à rendre hommage mais qui se fait quelque peu illusion en croyant que le parti « jeune turc » auquel il appartient procurera à son pays tous les biens que j'ai énumérés et une foule d'autres encore.

Son livre est fort intéressant ; il contient des pages excellentes ; je citerai, page 160, un portrait du Syrien, très joliment écrit, et pas trop flatté, bien que l'auteur me paraisse Syrien lui-même ; il faut lire aussi (p. 274-280) l'histoire de la conspiration qui coûta le trône à Abdul-Aziz : les personnages principaux du drame y sont présentés avec beaucoup d'art et on les voit se mouvoir, chacun suivant son caractère, comme dans une pièce bien composée.

C'est cependant sur le chapitre de sa composition que je chercherai querelle à M. Ganem ; pour goûter son ouvrage, il est nécessaire de bien connaître d'avance les faits historiques qu'il expose, mais présente sans ordre, sans liaisons et comme au courant d'une excellente mémoire servie par une brillante imagination ; les références faisant absolument défaut, on est obligé de le croire sur parole et je connais des critiques auxquels cela paraîtra un défaut impardonnable.

J'attaquerai également la transcription des noms propres ; c'est parfois une question d'incorrection typographique, mais c'est plus souvent un système ; mettons que l'auteur a raison sur le fond, je lui demanderai si cela suffit pour qu'il se mette en opposition avec les règles consacrés par l'usage.

Là où je ne lui fais pas grâce, c'est quand il s'obstine à écrire *Czar* ; on a enfin renoncé dans les ouvrages sérieux et même dans la plupart des journaux à user de cette orthographe. Nous l'avons adoptée quand nous ne connaissions la Russie que par les ouvrages allemands, lesquels avaient adopté la transcription polonaise. Mais il suffit de connaître l'alphabet russe pour savoir que le même caractère du mot qui signifie *empereur* est un *ts* : d'où il résulte qu'on doit transformer et prononcer Tsar.

P. Pisani.

Venezia e il Turco, nella seconda meta del secolo XVII, da Amy-A. Bernardy, con documenti inediti. Prefazione di P. Villari. Firenze, Civelli, 1902, in-4 de 142 p.

L'Introduction expose la situation existant entre Venise et le Turc dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Voici les titres suffisamment significatifs des chapitres suivants : De Malte à Candie. — Le Boulevard de l'Europe. — Guerre et diplomatie de 1656 à 1660. — Diversions austro-turques. La Prise de Candie et après la prise. — Venise et la Sainte Ligue. — François Mavrojéni. — Hégémonie autrichienne. — Karlovitz. — Conclusion. — En ap-

pendices, nous trouvons : La Paix du 6 septembre 1669. — Le Texte latin du traité du 5 mars 1684. — Les Actes de 1696 et 1697 relatifs à l'accord entre l'Autriche, la Moscovie et Venise. — Une copieuse notice bibliographique. — Une illustration très originale ajoute beaucoup à l'intérêt du récit.

« Mlle Bernardy, dit M. Villari en sa Préface, étrangère d'origine, mais née et élevée en Italie,... montre, pour les études historiques, une intelligence vraiment exceptionnelle. Pendant mes quarante années d'enseignement, il ne m'est pas arrivé de rencontrer une jeune élève qui eût montré une égale ardeur, une égale aptitude. Et comme le cas est très rare en Italie de dames qui mettent au jour des travaux d'histoire, il ne m'a pas paru sans juste raison de présenter au public le travail de Mlle Bernardy, avec l'assurance qu'il mérite d'être lu. »

A. D'AVRIL.

LE MARQUIS DE BEAUCOURT

Le coup le plus douloureux qui pût frapper le *Polybiblion* vient de l'atteindre. Son fondateur, celui qui, depuis bientôt trente-cinq ans, le dirigeait avec une compétence si haute et une valeur intellectuelle incontestée, a été emporté subitement, le 12 août dernier, par une syncope cardiaque. C'est avec une douloureuse émotion que nous devons annoncer la mort imprévue de M. le marquis de Beaucourt.

Quelques pages pourront peut-être résumer les dates maîtresses de sa vie, mais pour ceux qui l'ont connu, la multiplicité de leurs souvenirs dépasse le cadre d'une notice funèbre. C'était un homme éminemment distingué, affable et courtois. Sa bonne grâce venait de sa vertu, comme sa science inspirait l'indulgence de son esprit. Il offrait le type le plus accompli du gentilhomme érudit, pieux et bienfaisant. Il avait la conscience du « devoir social », et le remplissait jusqu'au bout. Il voua les loisirs de son existence au travail intellectuel, et il a marqué parmi les meilleurs historiens de son temps. Chrétien, Français et savant, voilà les trois caractères de cette belle et sympathique nature; sans relâche il a mis ses talents au service de l'Église, de la patrie et de la vérité. Mêlé par son activité, sa générosité et son zèle à toutes les œuvres charitables, sociales et religieuses, il occupait surtout un rang éminent par la direction de la *Société bibliographique* qu'il avait fondée. Quoique possédant leur autonomie particulière dans le monde littéraire, la *Revue des questions historiques* et le *Polybiblion* sont, il semble, les deux grands organes de la *Société* et presque tous leurs collaborateurs sont ses membres; à ce titre, il convient dans notre recueil de rappeler les dates principales de la vie de M. de Beaucourt, et de saluer sa mémoire avec autant de respect que de regret.

Gaston-Louis-Emmanuel du Fresne, marquis de Beaucourt, naquit à Paris, le 7 juin 1833, d'une ancienne maison picarde, actuellement fixée en Normandie. Entre son lieu de naissance et cette province où le rattachait également son mariage avec Mlle Cardon de Montigny, il partagea son temps : tout entier à ses devoirs de chef de famille père de sept enfants ; de propriétaire rural, dans ce château de Morainville, où il vient de mourir, et où nous avons fait cortège à sa dépouille ; et d'érudit plongé dans les manuscrits des bibliothèques.

Ses travaux, inspirés par la rigoureuse méthode de l'École des chartes, dont il suivit assidûment les leçons, l'avaient, de très bonne heure, fait connaître dans le monde des lettres, et il appartenait déjà au Conseil de la *Société de l'histoire de France* ainsi qu'à d'autres réunions savantes, quand, en 1866, il créa la *Revue des questions historiques*. Deux ans après, entouré de quelques hommes de talent qui s'appelaient Anatole de Barthélemy, Léon Gautier, Henri de l'Épinois, Paul Riant, Melchior de Vogüé, — il fondait la *Société bibliographique* pour « unir la science et la foi dans un commun effort, servir la cause de la vérité, lutter contre les progrès de l'erreur ; faire de tout catholique un pionnier de la science, de tout savant un pionnier de la foi. » — On sait les résultats de cette généreuse et hardie tentative : aujourd'hui dix mille noms inscrits sur son Catalogue proclament, après trente-cinq années d'existence, la fécondité de l'entreprise. Toute la vie de M. de Beaucourt se résume désormais dans les progrès, les créations multiples de la *Société bibliographique*, dont il fut le Président perpétuel.

La première de ces créations, née en même temps que la *Société*, fut justement le *Polybiblion*, revue devant tenir ses lecteurs au courant de toutes les productions de la littérature contemporaine.

Il ne s'agit point ici de faire l'éloge de cette « revue bibliographique universelle », mais il est de toute justice d'attribuer son succès, en très grande partie, à M. de Beaucourt, qui ne négligea rien pour le recrutement de ses collaborateurs, la multiplicité des renseignements, l'exactitude des informations, la méthode des indications techniques. Les lecteurs des quatre-vingt-seize volumes déjà publiés le savent et leur fidélité le prouve ; mais il ne faut point qu'ils ignorent, maintenant que sa modestie ne peut plus s'en plaindre, combien notre cher Président déployait de zèle à assurer la prospérité de la Revue. Tout l'honneur, tout l'espoir de la rédaction du *Polybiblion* sera de continuer des traditions de labeur et de loyauté dont il donnait un si constant et si vaillant exemple.

La *Société bibliographique* poursuivait le double but de réunir les hommes instruits et croyants, et d'instruire les hommes ignorants ou incrédules ; toutes ces entreprises, dont M. de Beaucourt fut l'âme, l'instigateur, et le propagandiste, montrent la persévérance de ses efforts.

Notre Président avait confié la publication d'un *Répertoire des sources historiques du moyen âge* à l'abbé Ulysse Chevalier, et un *Glossaire archéologique* de la même époque, à M. Victor Gay. Les événements douloureux de 1870-1871 rendirent plus urgente encore la propagande que l'érudition : il créa une série de brochures qui parurent sous le titre de *Questions du jour*. En 1874, il institua un *Salon de lecture* et en 1876 des *Conférences d'études historiques* ; il poursuivait l'édition des *Petits Mémoires sur l'histoire de France*, des *Classiques pour tous* ; il lançait par milliers des brochures sur la Révolution française ; par centaine de mille des *tracts* sur les points les plus obscurs de l'histoire religieuse ou de nos annales nationales. Il créait, en 1877, l'*Almanach historique et patriotique*, auquel devait succéder, en 1890, *l'Almanach du bon Français*, véritable instrument de propagande des saines doctrines, hautement apprécié. Un bref de Pie IX bénissait, cette même année, des efforts aussi multiples et aussi intelligents. Un encouragement analogue de Léon XIII allait bientôt fortifier ce zèle.

En 1878, furent institués les *Congrès bibliographiques internationaux*, tenus avec un si complet succès, régulièrement tous les dix ans, en 1888 et en 1898. L'union avec la *Société des publications populaires* (1879) ouvre un nouveau champ d'action : la diffusion des bibliothèques dans les milieux agricoles et ouvriers. M. de Beaucourt fait entreprendre deux nouvelles séries de publications avec l'année 1882 : les *Questions controversées* ; les *Voyages et découvertes géographiques*. Il est le fondateur et le vice-président de la *Société d'histoire contemporaine* (1890) et inaugure les Congrès provinciaux qui groupent dans nos départements les gens de science et de charité.

Ce rôle immense, incessant, absorbant pour tout autre, de M. de Beaucourt n'a pas arrêté un seul moment son travail personnel. Sans parler des éditions savantes qu'il donne à la *Société de l'histoire de France* (2 vol.), et à la *Société d'histoire contemporaine* (4 vol.), sans pouvoir énumérer la multitude (le mot est exact) de ses articles de bibliographie à la *Revue des questions historiques* et au *Polybiblion*, ses rapports annuels à la *Société bibliographique*, ses discours aux Congrès, ses articles dans les Revues savantes, il faut remarquer l'œuvre considérable à laquelle il a attaché son nom : l'*Histoire de Charles VII*, c'est-à-dire six volumes remplis de faits, de documents, de récits émou-

vants, d'appréciations judicieuses, de critiques éclairées; ce travail considérable fut couronné à deux reprises par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, après lui avoir décerné le grand prix Gobert en 1882, voulut le lui accorder une fois de plus en 1890.

Voilà énumérée, avec une trop grande rapidité et d'une manière bien incomplète, dans un laconisme qui nous afflige, la part considérable de M. de Beaucourt dans le grand mouvement intellectuel de son époque[1]. Ses traditions familiales, ses études approfondies de la vieille France, ses propres aspirations, faisaient de lui un partisan convaincu de la monarchie traditionnelle. Dans la défense de la cause royaliste, il déploya le zèle, l'abnégation, la persévérance qu'il savait mettre dans toutes ses actions. Toujours fidèle, jamais courtisan. Quand vivait M. le comte de Chambord, il écrivit des brochures politiques dont l'une, *Henri V et la Monarchie traditionnelle*, s'enleva comme par miracle, à près de 60 000 exemplaires. Sa générosité le portait à prendre place dans toutes les œuvres charitables, et c'était là les réunions auxquelles il se montrait assidu plus encore qu'à celles des Sociétés académiques qui, toutefois, lui ouvraient leurs rangs à l'envi. Partout il déployait ses qualités de courtoisie, de bienveillance, d'énergie et de haute distinction qui rendaient son commerce si charmant.

Aussi, la mémoire de ce grand homme de bien, qui repoussait les honneurs autant qu'il les méritait, si elle est précieuse et chère à ceux qui ont le bonheur et, j'ose dire, la gloire de lui appartenir par les liens du sang, est également chère et précieuse à ses amis, à ses confrères, dont il aimait à s'entourer comme d'une seconde famille, à qui il a donné pendant un demi-siècle l'exemple de toutes les vertus de l'homme privé et du citoyen, et auprès de qui il restera le modèle du catholique et du patriote. La triste consolation de proclamer ses mérites serait impuissante et vaine si nous ne prenions bien haut, avec l'aide de la Providence et autant qu'il sera en nous, la résolution de continuer ses œuvres.

Le *Polybiblion* comptait parmi les plus importantes. Ses rédacteurs et ses lecteurs uniront leurs regrets et leurs prières, mais point comme ceux « qui n'ont pas d'espérance »; et dans leur deuil, ils demeureront fidèles au but que leur traçait leur fondateur très respecté. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

1. Le *Polybiblion* publiera ultérieurement la Bibliographie, aussi complète que possible, des travaux dus à M. le marquis DE BEAUCOURT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 27 août, M. Chincholle, qui s'était fait une véritable popularité dans la presse parisienne, est mort à l'âge de 57 ans. M. Charles-Henri-Hippolyte CHINCHOLLE était né à Chauny (Aisne), le 16 juillet 1845. Après avoir terminé ses études et fait son droit à Paris, il obtint une modeste situation dans les bureaux de l'hôtel de ville ; mais, cédant à son tempérament qui l'entraînait dans le mouvement littéraire du second Empire, il débuta par la fondation d'un journal, *le Lucifer*, qui ne vécut pas, et par la publication de son premier volume : *La Plume au vent* (Paris, 1865, in-18). Devenu secrétaire d'Alexandre Dumas, il écrivit dans les journaux de celui-ci, *le Mousquetaire* et *le D'Artagnan*. Tenté par le théâtre, il fit jouer en 1870 une petite pièce fort gaie, *l'Oncle Margottin*, qui eut plus de trois cents représentations, et, deux ans plus tard, il composa pour le théâtre des Nouveautés, dont il fut pendant quelque temps le directeur, un drame en trois actes, *le Mari de Jeanne*. Après avoir donné de nombreux articles à divers journaux politiques, *la Liberté, le Parlement, le Paris-Journal*, etc., M. Chincholle entra au *Figaro*, dont il devint un des collaborateurs les plus actifs sous divers pseudonymes. M. Chincholle a publié un certain nombre de volumes, entre autres : *Alexandre Dumas aujourd'hui* (Paris, 1867, in-8) ; — Les *Pensées de tout le monde* (Paris, 1868, in-32 ; nouvelle éd. en 1890) ; — *Dans l'ombre* (Paris, 1871, in-18) ; — *Le Lendemain de l'amour* (Paris, 1880, in-18) ; — *La Ceinture de Clotilde* (Paris, 1884, in-18) ; — *Les Jours d'absinthe*, roman parisien (Paris, 1885, in-18) ; — *Les Survivants de la Commune* (Paris, 1885, in-18) ; — *Le Vieux Général* (Paris, 1886, in-18) ; — *Femmes et Rois* (Paris, 1886, in-18) ; — *La Grande Prêtresse*, roman parisien (Paris, 1887, in-18) ; — *Paula* (Paris, 1888, in-18) ; — *Le Général Boulanger* (Paris, 1889, in-18) ; — *Les Mémoires de Paris* (Paris, 1889, in-18) ; — *Le Joueur d'orgue* (Paris, 1890, in-18).

— M. Gabriel-Jules DELARUE, dit DE STRADA, qui vient de mourir à Passy, à l'âge de 81 ans, était né à Vouillé, près de Niort, le 28 mai 1821. Après avoir terminé ses classes à Paris au lycée Saint-Louis et suivi les cours de droit et de médecine, ainsi que ceux de la Sorbonne et du Collège de France, il se livra avec ardeur à l'étude de la métaphysique et à la poésie. Il avait inventé un système appelé par lui l'« impersonnalisme philosophique », qu'il n'est jamais parvenu à rendre clair, bien qu'il l'ait développé dans une quarantaine de volumes comprenant plus de 500,000 vers. M. de Strada est né deux ou trois siècles trop tard ; peut-être ses œuvres auraient-elles eu plus de vogue à l'époque où l'on pouvait lire les romans en 10 volumes de Mlle de Scudéri. Ces œuvres, politiques, philosophiques et religieuses sont, pour la prose : *Le Dogme social, tableau d'une institution sacerdotale* (Paris, 1861, in-8) ; — *Séparation des pouvoirs spirituel et temporel* (Paris, 1862, in-8) ; — *Lettre de M. E. Girardin sur la séparation absolue de l'Église et de l'État* (Paris, 1863, in-8) ; — *Essai d'un ultimum organum* (Paris, 1865, in-18) ; — *Philosophie méthodique* (Paris, 1867, in-18) ; — *Le Point de départ de la pensée et le fait métaphysique* (Paris, 1868, in-18) ; — *L'Europe sauvée et la Fédération* (Paris, 1868, in-18), à propos de la bataille de Sadowa. Quant à l'œuvre poétique de M. de Strada, elle porte le titre collectif de : *L'Épopée humaine* et comprend huit parties : *La Mort des dieux* (Paris, 1866, in-18) ; — *La Mêlée des races* (Paris, 1874, in-18) ; — *La Genèse universelle* (Paris, 1890, in-18) ; — *Le Premier Pontife* (Paris, 1890, in-18) ; — *Les Races* (Paris, 1890,

in-18); — *Premier Cycle des civilisations. Sardanapale* (Paris, 1891, in-18); — *Deuxième Cycle de la civilisation. Jésus* (Paris, 1892, in-18).

— M. Jean-Félix-Honoré PONTOIS, ancien député et ancien magistrat, qui vient de mourir à Beyris, près de Bayonne, dans sa 73e année, était né à Thouars (Deux-Sèvres, le 26 juillet 1837. M. Pontois laisse divers ouvrages de droit et d'histoire, entre autres : *Les Petits-Fils de Tartuffe* (Paris, 1864, in-8); — *Réforme du code d'instruction criminelle et du code pénal* (Paris, 1871, in-8); — *La Conspiration du général Berton* (Paris, 1877, in-8), étude politique et judiciaire sur la Restauration; — *La Loi immobilière de la Tunisie* (Paris, 1884, in-8); — *Les Odeurs de Tunis* (Paris, 1889, in-8), brochure dirigée contre les agissements du gouvernement dans la Tunisie. M. Pontois a composé également quelques pièces de théâtre, entre autres : *Les Hannetons; — Dix Minutes d'arrêt; — La Robe de chambre de Diderot*, etc.

— M. l'abbé Joseph-Abel GUILLERMIN, aumônier des Ursulines de Jésus de Saint-Tropez, est mort dernièrement à l'âge de 57 ans. Né à Apprieu (Isère), en 1845, il a publié toute une série d'ouvrages dans lesquels sont réunis les meilleurs discours des orateurs religieux contemporains. On lui doit aussi des poésies et des biographies. Nous citerons : *Vie de Mgr Darboy, archevêque de Paris, mis à mort en haine de la foi, le 24 mai 1871* (Paris, 1889, in-8); — *Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs* (Paris, 1891, in-8); — *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs pour la retraite et le jour de la première communion* (Paris, 1892, in-8); — *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge* (Paris, 1893, 2 vol. in-8, réédité en 1897); — *Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de la vénérable Jeanne d'Arc* (Paris, 1895, in-8); — *Fleurs de solitude, poésies* (Paris, 1895, in-16).

— Le sénateur italien G. NÉGRI, qui a succombé récemment à Rome, à 64 ans, était un écrivain de talent. Il avait employé le temps qu'il ne consacrait pas à la politique à composer des ouvrages historiques fort appréciés. Il était, de plus, le collaborateur de différents journaux, entre autres de la *Perseveransa*. Il a publié, en outre, une traduction italienne de l'ouvrage intitulé : *Struwwelpeter*, laquelle traduction parut sous le titre de *Pierino-Porcospino*.

— On annonce encore la mort de MM. l'abbé Louis DASSÉ, auteur de divers ouvrages de piété et de plusieurs monographies locales, mort curé-doyen de Sèvres; — DURAND-MORIMBAU, qui laisse quelques ouvrages de droit appréciés, tels que la *Juridiction commerciale. Manuel-formulaire des juges consulaires à l'usage des magistrats, électeurs, auxiliaires et justiciables des tribunaux de commerce* (Paris, 1894, in-8); — Gustave GOETSCHY, critique d'art, directeur de *Paris-Noël*; — de M. Paul JACQUIN, le grand imprimeur bisontin, mort à Besançon, le 29 août, à l'âge de 38 ans; — le marquis de GRANGES DE SURGÈRES, vice-président de la Société académique de Nantes, mort à Pornic, à 53 ans, qui a publié de nombreuses études historiques, parmi lesquelles il convient de rappeler deux des plus récentes : *Les Artistes nantais du moyen âge à la Révolution* (Paris, 1899, in-8) et *Répertoire historique et bibliographique de la « Gazette de France, »* t. I (Paris, 1892, gr. in-4). — Henri PRIVAT, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à l'âge de 66 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Jame BRUNTON STEPHENS, le meilleur des poètes australiens, dont les œuvres viennent d'être publiées par les éditeurs Angus et Robertson, de Sidney et Melbourne

sous le titre : *The poetical Works of Brunton Stephens*; — Sir CAMPBELL CLARKE, qui a représenté le *Daily Telegraph* en France pendant plusieurs années; — Karl DEBROIS VAN BRUYCK, musicien et écrivain, mort à Waidhofen (Autriche), lequel laisse, outre de nombreux chants, d'intéressants ouvrages, tels que : *Technische und aesthetische Analyse des Wohltemperirten Klaviers* (1867, 2e éd. en 1889) et *Die Entwickelung der Klaviermusik von J. S. Bach bis R. Schumann* (1880); — Dr. Luigi FRATI, conservateur de la Bibliothèque municipale et directeur de la section du moyen âge du Museum de la ville de Bologne, mort dans cette ville, le 23 juillet, à 87 ans; — Dr. Johann JANKÓ, directeur de la section ethnographique du musée national hongrois de Budapest, mort à 34 ans; — le Dr. LEFEBVRE, professeur à l'Université catholique de Louvain, qui était un grand chrétien et un vrai savant; — Ferdinand MAASSE, professeur émérite de l'Université de Vienne, mort le 30 juillet, à Ried, dans l'Oberinnthal, à 75 ans; — Friedrich PUSTET, l'éditeur bien connu, mort récemment à Ratisbonne (Bavière); — Dr. Zoltan RATH, professeur à l'Université de Budapest, mort le 6 août, à Raab; — Dr. H. REINELOTH, professeur de médecine allemand, mort récemment à Halle; — Dr. Oshar Wanka Edler VON RODLOW, professeur d'histoire d'Autriche à l'Université allemande de Prague, mort récemment dans cette ville, à 29 ans; — Adalbert SAFARIK, ancien professeur de chimie, puis d'astronomie, à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 2 août, à 73 ans; — Dr. Léopold SCHENK, l'embryologiste connu, auteur de la *Détermination des sexes*, mort à Schwamber (Styrie); — Dr. Friedrich SCHLIE, directeur du musée grand-ducal de Schwérin, mort à Bad-Kissingen, le 21 juillet, à 63 ans; — Ferdinand SEYLER, professeur et philologue allemand, mort récemment à Breslau, à 59 ans; — le général allemand Franz SIGEL, qui, après avoir été compromis pendant la révolution de 1848, dut se réfugier aux États-Unis, où il prit part à la guerre de sécession, après laquelle, s'étant retiré dans la vie privée, il se consacra au journalisme; — le baron DE THOEMMEL, feld-maréchal autrichien, mort à Goritz, à 73 ans, lequel laisse divers ouvrages sur les pays sud-slaves, dans lesquels il avait rempli diverses missions diplomatiques; — Karl VADNAY, romancier hongrois, membre de l'Académie des sciences de Hongrie, mort, le 27 juillet à Budapest, à 70 ans, lequel était depuis 1893 directeur du *Budapesti Közlöny*; — Dr. A. WALTHER, professeur à l'Académie de médecine militaire de Saint-Pétersbourg, auteur de divers ouvrages sur la physiologie, écrits en allemand; — Adam WAPIENIK, professeur de gymnase, connu par ses livres classiques pour l'étude des mathématiques, mort le 17 juillet, à Gratz, à 53 ans.

QUELQUES RÉCENTES PUBLICATIONS SUR VICTOR HUGO. — Pour faire suite à notre revue d'ensemble de diverses études nées du centenaire de Victor Hugo (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 368-371), nous allons examiner ici quelques travaux provoqués par ce même centenaire, célébré d'abord à Paris, puis tout dernièrement à Besançon, ville natale du poète. Primo, voici le gros livre de M. Tristan Legay : *Victor Hugo jugé par son siècle* (Paris, éd. de *la Plume*, in-18 de 639 p., avec un portrait de V. Hugo, « frontispice d'Auguste Rodin. » — Prix : 5 fr.). L'auteur ne voit, ne pense, n'apprécie qu'en admirateur et en enthousiaste du maître dont les tares morales mêmes (Voir le chapitre : *Les Amours de Victor Hugo*,) ne sont pas capables de lui arracher un mot de blâme. Tout est bien, tout est parfait de la part de l'idole. Quel paladin que M. T. Legay et comme il pourfend les adversaires du grand homme! A cet effet, il emploie les armes les plus variées, allant de la discussion, généralement passionnée, jusqu'à l'imprécation et au calembourg. M. Biré,

entre autres, qui est homme d'esprit, a dû rire avec quelque dédain du jeu de mots par à peu près dont son nom a fait les frais (p. 62). Très visiblement, M. Legay a voulu se poser en psychologue, mais sa psychologie nous semble parfois singulière. Que penseront, par exemple, et nos contemporains et la postérité de la modestie d'Olympio, affirmée ici par son chevalier servant? Qui donc, même parmi les plus indulgents, ne reconnaîtra pas en Victor Hugo un orgueilleux sans égal? Et cependant, M. Legay nous parle sans broncher de la « modestie superbe » de son dieu (p. 111). « Superbe », il est vrai, est une épithète qui corrige joliment le mot « modestie » : il est surprenant que l'auteur ne l'ait pas senti. Un document hostile au grand homme est-il reproduit ici, vite l'on fait appel aux « petites capitales, » afin d'étonner l'œil (Voir p. 114-118). Naturellement, M. Legay glorifie les poètes qui se sont rangés sous l'étendard du locataire du Panthéon; mais ceux qui, par malheur, en ont parlé irrévérencieusement, tel, entre autres, Édouard Grenier, sont traités de la belle façon. Édouard Grenier, quoi qu'en dise l'auteur, n'était pas « un méchant rimailleur » (p. 441), mais bien, au contraire, un poète fort au-dessus de l'ordinaire; c'était, de plus, un écrivain de bon ton et d'un style remarquable. Mais il s'était aperçu, certain jour, que V. Hugo « pontifiait » d'une manière à peine polie, et il l'a écrit. Crime impardonnable! En résumé, M. T. Lègay nous fait l'historique très long, très partial, et quand même réellement intéressant, des rapports complexes de Victor Hugo avec l'Académie française; puis il nous parle de Victor Hugo et de M. Brunetière, à propos d'un discours que celui-ci devait prononcer à Besançon en 1898; ensuite il « expose » *les Amours de Victor Hugo*, sujet tiré à part et déjà signalé par nous (t. XCIV, p. 82-83). Enfin il nous donne quelques pages sur *le Penseur chez Victor Hugo*, suivies de *Jugements fantaisistes* (lisez : peu favorables ou hostiles) et de *Jugements contradictoires*, ainsi qualifiés parce que des écrivains ont pensé blanc sur l'homme et son œuvre, alors que d'autres voyaient noir. Cette expression *contradictoires* est elle bien justifiée dans le cas présent? Pour se retrouver dans cet énorme ensemble, que savoureront avec des sentiments divers les hugolâtres et les hugophobes, voire les neutres, M. Legay a dressé un *Index alphabétique*. — Avec M. l'abbé Théodore Delmont, nous entendons un son de cloche fort différent. Sa brochure sur *le Centenaire de Victor Hugo* (Lyon, Vitte, in-8 de 71 p. Extr. de l'*Université catholique*) est une des meilleures qui aient paru à l'occasion du centenaire. L'homme et l'œuvre sont examinés à larges traits, vigoureusement et judicieusement. Voici l'une des conclusions de M. l'abbé T. Delmont : « Il y a dans ses œuvres, à partir de 1830 et surtout de 1850, les plus insolentes diatribes, les plus grossières goujateries qu'on ait écrites contre l'Église et les prêtres. Voltaire, du moins, avait de l'esprit : Victor Hugo n'en a jamais eu. Il écume, il bave, il rage. C'est « un génie malfaisant, comme le dit M. Brunetière : violent, exagéré, il aura troublé pour des siècles la limpidité de l'esprit français, »

Et l'éternel bon sens, lequel est né français.

Cette étude est à lire avec attention. — De son côté, M. Jules Garsou a extrait de la revue *le Carnet* un suggestif travail où nous apparaît *Victor Hugo poète napoléonien (1830-1848)* (Paris, *le Carnet*; Émile-Paul, in-8 de 35 p., avec un portrait). M. Garsou prend le poète au moment de la révolution de 1830 et ne le quitte qu'en 1848. Il l'« ausculte, » si l'on peut ainsi dire, à travers un certain nombre de ses œuvres, où les sympathies de l'illustre girouette s'affirment pour l'Empereur et pour sa famille, tout en se panachant, de

temps à autre, de velléités républicaines et de rapprochements orléanistes opportuns... parce qu'intéressés. Ces pages, fort attachantes et suffisamment instructives, prouvent, sans viser à l'effet, avec quelle désinvolture notre grand homme, virtuose génial, passait, en matière de politique, de la flûte au tambour, sans oublier le trombone. — Tout autre est l'antienne chantée par M. Henri Bérenger. Ses deux brochures : *L'Héritage de Victor Hugo et la Renaissance française* (Paris, in-8 de 20 p. Extr. de la *Revue*, ancienne *Revue des Revues*) et *la Politique de Victor Hugo* (Paris, in-8 de 24 p. Extr. de la *Revue politique et parlementaire*), tendent l'une et l'autre à la glorification du maître. A ses yeux, celui-ci était universel : historien, philosophe, savant en tous genres, il avait pratiqué à la fois Spencer, Mommsen, Laplace, Cuvier, Darwin, Pasteur et quantité d'autres, sans nul doute. Peut-on lire cela sans rire et sans évoquer l'*Ane* du poète abracadabrant? Puis M. Bérenger vous démontre que V. Hugo, alors qu'il se croyait catholique et royaliste, sentait au fond de sa conscience s'agiter le démocrate et le socialiste (doublé de millionnaire!) qu'il devint plus tard. Et finalement, M. Bérenger considère comme très justes, « très françaises et universellement humaines » des pensées comme celles-ci : « Il faut combattre les prêtres, les rois, les plèbes, les glaives, toutes les tyrannies et tous les dogmes. Les patries ne sont justiciables que dans la fraternité humaine et la paix universelle. » Eh bien! quand ce programme hugolien, au complet, sera passé des idées dans les faits sur notre terre de France, nous n'aurons plus qu'une chose à attendre : la disparition de notre nationalité par le partage du vieux sol gaulois entre les peuples voisins, moins fous ou moins criminels que nous; nous serons mûrs pour la servitude. — Aux amateurs du simple document, nous signalerons la brochure intitulée : *Le Centenaire de Victor Hugo. Relation des fêtes* (*Paris, province, étranger*). *Discours, documents graphiques* (Paris, Larousse, petit in-8 carré de 112 p., avec de nombr. portraits, vues et scènes. — Prix : 1 fr.). Editée sous le patronage du comité du centenaire, cette publication renferme tout ce qui s'est dit et s'est fait au sujet de cette solennité politico-littéraire. — Notre collaborateur M. E.-C. Gaudot a tiré à part des *Annales franc-comtoises* (lesquelles s'impriment dans la ville natale du grand homme qui a tant renié au cours de sa longue existence, même ses compatriotes franc-comtois), un travail où, sous le titre de : *Autour du centenaire de Victor Hugo* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p.), il rend compte des fêtes parisiennes et décrit la physionomie de la rue à ces moments-là. Il jette aussi un coup d'œil sur divers journaux de Paris et de Belgique ayant publié alors, et même antérieurement, certains articles auxquels il sera parfois utile de se reporter par la suite. Enfin il analyse et critique d'une façon serrée plusieurs études admiratives ou hostiles. — Et voici le bouquet : c'est le docteur Lebon, membre de l'Académie de Besançon, qui en a rassemblé les fleurs. Dans son opuscule : *A propos du centenaire de Victor Hugo à Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 13 p. Extr. des *Mémoires de l'Académie de Besançon*, année 1902), l'auteur, rappelant la communication faite par lui il y a vingt ans (21 décembre 1882) à l'Académie de Besançon, du vivant même du poète : *M. Victor Hugo est-il véritablement né place Saint-Quentin ?* et répondant à un article intempestif de M. R. Clauzel inséré dans le journal bisontin *le Petit Comtois*, reprend la question de savoir si V. Hugo est né à Besançon, place Saint-Quentin (Grande rue, 140 ou bien place Dauphine, actuellement place de l'État-major. Il faut lire avec quelle impitoyable logique le Dr Lebon discute pied à pied et réfute

M. Clauzel ; il faut voir comment il en arrive à conclure, victorieusement à notre avis, que la maison décorée depuis vingt ans de la lyre emblématique rappelant que le poète est né là, n'est pas celle qui devrait posséder cet attribut, et qu'au contraire c'est un autre immeuble portant le n° 18 de la place actuelle de l'État-major qui aurait les titres voulus pour cette sorte de glorification. Il appert gaiement de tout cela que les adorateurs du Panthéonifié ont incliné leurs têtes, chanté, fêté, discouru et défilé en 1880 et en 1902 devant une bâtisse où le berceau de « l'enfant sublime » n'a jamais été balancé et que la véritable maison natale est restée dans l'ombre, méconnue, reniée. Pauvre maison, pauvre Victor! Il y a vraiment des choses fatales, à Besançon comme ailleurs.

Paris. — Les persécutions de nos religieuses enseignantes ont fait naître une littérature de circonstance. L'opuscule intitulé : *Nos Écoles* (Extrait de la *Revue de la jeunesse catholique*. Paris, impr. Quelquejeu, in-8 de 7 p.), sous la signature de M. Henri Bazire, est un cri éloquent d'indignation contre le ministre qui traque les bonnes sœurs, brise la porte de leurs couvents, les jette à la rue. C'est aussi un appel à la prière et à la résistance par tous les moyens légitimes, par la force et par les lois. Selon M. Bazire, il faut encore préparer la revanche en prenant l'offensive, en combattant les francs-maçons, en développant l'action sociale catholique : « Portons l'offensive dans leur camp, démasquons les agissements de la franc-maçonnerie gouvernementale, au double point de vue social et religieux, et, aux prochaines consultations électorales, jetons-les à leur tour à la porte du Palais-Bourbon et du Sénat. » Telle est la conclusion pratique de ce *tract* qui mérite d'être répandu en grand nombre dans les villes et dans les campagnes.

— Également *la République française en 1802 et en 1902* (Paris, Oudin, in-24 de 15 p.) doit être distribuée à profusion dans le peuple. Cette brochurette lui montrera ce que fut la première République sous le consulat de Bonaparte et ce qu'est la troisième République. La première fut glorieuse, ouvrit les portes des églises, étendit le territoire national; la seconde, c'est la France meurtrie, amoindrie, écrasée d'impôts et de trente-deux milliards de dette, dont la population s'effraie; qui, sous prétexte de liberté, jette hors de chez eux moines et religieuses. Nous effacerions seulement dans l'opuscule cette phrase à l'adresse de la Russie, « amie et alliée » de la France, car elle est injurieuse et inexacte : « La Russie, froide reine du Nord, se fait un ornement et une richesse des fonds républicains; matrone calculatrice, elle fait à sa vaniteuse compagne le semblant d'un salut et l'aumône d'une visite furtive » (p. 8); il est vrai que cette appréciation émane de la plume d'un écrivain étranger, d'un Italien.

— M. Maze-Sencier examine dans son *Évolution de l'action catholique en France* (Paris, *Carnet historique*, in-8 de 16 p.) quelle doit être l'attitude des catholiques par rapport au gouvernement démocratique. Sa thèse est que « le catholicisme doit savoir s'accommoder de la démocratie, de ses exigences, de sa liberté, mais non de sa licence qu'il doit modérer et combattre. » Et il indique quelques moyens pour arriver à ce désirable résultat pour la paix de l'Église et de l'État. Il donne d'abord l'exemple de l'Amérique et cite Mgr Ireland, qui a conçu l'œuvre de réconcilier l'Église et le siècle, en blâmant ceux « qui pensent que toute la sagesse et toute la direction providentielle de l'Église sont avec le passé. » En France, croit-il, le rapprochement s'opérera quand l'Église et ses prêtres se montreront amis du progrès, de la science et de la liberté, du bien du peuple, de l'améliora-

tion du sort intellectuel de la femme, telle que la proclamait sœur Marie du Sacré-Cœur. En somme, beaucoup d'idées de Mgr Ireland. Admissibles aux États-Unis, trouveraient-elles un terrain favorable en France? La question est là.

— M. Jules Lemaître publie *Quatre discours* (Paris, Société française d'imp. et de librairie, in-12 de 149 p. — Prix : 2 fr.), lesquels ont pour sujet : *Racine et Port-Royal; les Prix de vertu; Réponse à M. Berthelot* et une *Conférence aux dames du monde*. Nous sommes convaincus que pas un des lecteurs du *Polybiblion* ne les ignore et ne les apprécie à leur juste mérite. Aussi nous dispenserons-nous de les analyser. C'est une heureuse fortune pour nous d'avoir à parler de semblables publications; elles dispensent de tout commentaire et nous aurions mauvaise grâce à essayer une modeste critique. Tout en admirant le littérateur distingué, pouvons-nous cependant lui dire que nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec le principe qu'il émet dans sa conférence aux dames du monde, à savoir que « nul signe religieux ne doit marquer les maisons sociales » qu'il préconise? Puisque ces maisons sont destinées à donner lumière et secours, pourquoi la lumière et le secours par excellence en seraient-elles systématiquement bannis?

— Sous ce titre : *Le Président Loubet en Russie. Voyage. Réceptions. Discours. Iconographie de la carte postale franco-russe. Bibelots populaires. Chansons* (Paris, Daragon, in-16 de 140 p., illustré), MM. H. Daragon et E. Demanne retracent l'histoire de la dernière visite du Président de la République à Nicolas II, jour par jour et heure par heure, avec les principaux détails des fêtes franco-russes de mai 1902. Ce qui nous a le plus charmé, ce sont les cartes postales franco-russes, les bibelots populaires : assiettes politiques, affiches, cinématographes, médailles, coquillages peints, images articulées, les journaux illustrés, les menus et même les gâteaux, les cocardes et les épingles, les verres et la faïence historiés. Dans la curieuse collection des cartes postales, au nombre d'environ 360, reproduisant les événements franco-russes depuis le voyage de l'empereur et de l'impératrice de Russie en 1896, jusqu'à la visite de M. Loubet en mai 1902, le *Gotha du rire* occupe une place considérable. Il y a là des portraits-charges bien hilarants des souverains russes et de notre premier Magistrat. Un spécialiste, M. Granoux, en donne la nomenclature et la description suivant l'ordre chronologique. Et, ainsi que tout finit en France, le volume se termine par des « Chansons. »

Anjou. — Le R. P. Ubald d'Alençon, des Frères mineurs capucins, qui a réuni rue de la Santé toute une intéressante bibliothèque franciscaine, vient de publier, d'après les archives angevines : *L'Obituaire et le Nécrologe des cordeliers d'Angers, 1216-1790* (Angers, Germain et Grassin, in-12 de 118 p.), précédé d'une nomenclature des obituaires franciscains connus de l'auteur. Nous lui signalerons l'omission du manuscrit du *Nécrologe des récollets de la province de Sainte-Marie-Madeleine*, que possède notre collaborateur M. Joseph Denais, qui en avait extrait, en 1873, le *Nécrologe des récollets de Tours (1625-1790)*, publié par la *Société d'agriculture d'Indre-et-Loire* et reproduit dans le *Dictionnaire d'Indre-et-Loire*, de Carré de Busserolle, t. VI, p. 291 et 292). Tables très utiles à la fin du volume du R. P. Ubald d'Alençon. A rectifier, le nom de « Balif » (p. 86) écrit plus exactement « Baillif » à la p. 88; de même le nom « Boguais de la Boissière », écrit à tort, p. 83 et à la table, « Boquais-Boyssière. »

— Dans la *Revue de l'Anjou*, qui achève sa 50me année, — comme l'a rappelé M. le chanoine Ch. Urseau, — signalons, parmi les plus récents articles, une *Bibliographie des travaux de Célestin Port*, de l'Institut, l'érudit archiviste

de Maine-et-Loire, mort l'an dernier, par M. Eugène Lelong, et une *Notice* sur cet historien angevin, par M. Jules Lair ; une étude de M. Albert Meynier sur *les Élections des États-généraux de 1789* ; la fin du travail très documenté de M. Quéruau-Lamerie sur *les Catholiques orthodoxes et constitutionnels angevins de 1795 à 1803*, au moment du rétablissement du culte ; des notes inédites sur *l'Hospice des récollets de Chambiers, près Durtal* (*1629-1789*), maison presque tout à fait inconnue des historiens angevins, publiées par M. Joseph Denais, et l'analyse du registre du « Club » ou *Société populaire de Beaufort en 1793-1794*, par M. l'abbé G. Hautreux, curieux tableau de l'état d'esprit de petits bourgeois de province, à l'époque la plus sanglante de la Révolution française.

— A la *Société nationale d'agriculture, sciences et arts* (ancienne Académie d'Angers) M. l'abbé Bretaudeau a entretenu l'auditoire de divers chapitres de l'*Histoire des Ponts de Cé* ; M. du Brossay a montré, preuves en mains, que le savant Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, a commis de nombreuses erreurs à propos de la *Généalogie des seigneurs de Château-Gontier*.

ALSACE. — Nous recevons le 21e *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de XXIX-239 p.). Le volume s'ouvre par un travail de M. F.-G. Dubail-Roy sur *le Siège de Belfort en 1653-54 et la « Gazette de France. »* On a là aussi un important document intitulé : *Les Principales Villes d'Alsace*, copie d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'Institut de France, offerte à la Société belfortaine par M. Philippe Berger. A noter encore : *Notice sur les perturbations atmosphériques survenues aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles dans le Territoire de Belfort et les pays circonvoisins* (suite à celle de 1896), par M. L. Herbelin ; — *Gramatum et le Mont Terrible* et *Recherches sur l'origine de la tour du Mont Terrible*, par M. F. Pajot.

AUVERGNE. — M. A. Tardieu vient de publier l'*Histoire illustrée du bourg de Royat* (Clermont-Ferrand, Raclot, in-8 de 76 p.) Cette brochure, écrite en style presque lapidaire, renferme tout ce que le touriste recherche dans les localités où il séjourne peu de temps, ou qu'il ne fait que traverser. C'est l'histoire de cette station thermale depuis son origine jusqu'à nos jours, ornée de vues de ses monuments, des débris antiques qu'on y a découverts, des portraits anciens et modernes, des hommes dont Royat évoque le souvenir.

BOURGOGNE. — C'est une excellente idée, féconde en précieux documents pour les futurs historiens locaux, que celle des *Éphémérides de Châteauneuf* (*Saône-et-Loire*), *n° 10* (in-16, paginé 157-178. Lyon, impr. A. Storck). Depuis janvier 1902, on rencontre dans ce fascicule 10, jour par jour, tous les faits d'ordre moral ou physique relatés très succinctement : administration municipale, décès, température, nominations de fonctionnaires, hygrométrie, etc. Une curieuse *Variété* termine la plaquette et a pour objet la *Faune locale. Oiseaux*. Regrettons l'absence de la relation des évènements religieux.

CHAMPAGNE. — Le tome II de l'année 1898-1899 qui, correspondant au 106e volume des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, Michaud, in-8 de 621 p., avec 7 gravures), est occupé entièrement par l'histoire de *Saint-Étienne-à-Arne* (*Ardennes*), œuvre posthume de M. Louis. Publié par les soins de M. Haudecœur, ce travail considérable mérite vraiment l'honneur que lui a fait la savante compagnie. L'Introduction de l'éditeur donne une notice biographique sur M. Louis, mort le 4 decembre 1898, âgé de près de 70 ans, ce qui complète très utilement la monographie que nous signalons. L'auteur a consacré vingt années à ce travail : « il s'est attaché

à évoquer le passé du coin de terre qui l'avait vu naître, à remonter jusqu'à ses lointaines origines, à en retracer les vicissitudes à travers les siècles et à fixer les souvenirs qui auraient pu s'oublier. » L'ouvrage est divisé en six livres : I. *Les Origines. Du* IX*e au* XIV*e siècle;* II. *Les Progrès du* XIV*e au* XVII*e siècle;* III. *Le* XVII*e siècle;* IV. *Saint-Étienne-à-Arne pendant le* XVIII*e siècle;* V. *Époque révolutionnaire de 1789 à 1800;* VI. *Saint-Etienne pendant le* XIX*e siècle.* Ceux qui liront cette excellente monographie locale remarqueront l'ordonnance logique, méthodique, des trente-quatre chapitres qui subdivisent les six livres. Et sans doute, comme nous, s'ils s'intéressent aux événements, peu importants du reste, qui eurent Saint-Étienne comme théâtre, ils s'arrêteront de préférence sur les trois derniers chapitres qui ont trait au langage de ce petit pays, à ses usages, mœurs et coutumes et à ses notabilités. De nombreuses pièces justificatives et une bonne table générale des noms et des matières terminent ce volume.

DAUPHINÉ. — *La Baronnie de Bressieux*, par M. l'abbé A. Lagier et M. Gueyffier (Valence, Céas, in-8 de 312 p.) est un modèle de monographie à proposer à nos curés ruraux. M. Lagier a employé de nombreuses années à recueillir les documents relatifs à cette baronnie. Il a recherché surtout les pièces d'archives et les traditions locales qu'il a mis en œuvre avec un style bien approprié à cette sorte d'étude, c'est-à-dire par la simplicité et la clarté sobre d'ornements littéraires. L'ouvrage s'étend depuis les temps les plus anciens (930) jusqu'à nos jours. L'histoire du Dauphiné mentionne presque à chacune de ses pages le nom de la baronnie de Bressieux et celui des familles nobles et puissantes qui l'ont possédée tour à tour. Plusieurs de ses seigneurs appartiennent à l'histoire de France. Quatre familles surtout jouirent de cette terre pendant des siècles : la première du nom de Bressieux s'éteignit sans ligne masculine en 1402 et fut remplacée un peu plus tard par les Grolée, descendant de la première par les femmes. Ceux-ci disparurent en 1643 et donnèrent un lieutenant général au gouvernement du Dauphiné et de courageux capitaines à l'époque des guerres d'Italie et de Religion. Leurs héritiers, les Labaume-Suze, furent bons pour leurs vassaux qui leur virent céder, avec regret, en 1720, la terre seigneuriale de Bressieux aux Valbelle, originaires de Provence. En 1780, Bérard de Gouttefrey acheta de la marquise de Valbelle, dernière de sa race, la seigneurie de Bressieux dont la Révolution devait lui enlever les prérogatives féodales, tout en lui laissant la propriété foncière. Comme l'histoire religieuse est intimement liée à l'histoire politique, M. Lagier les suit parallèlement l'une et l'autre, tout en conservant l'ordre des temps et des faits.

— Le même auteur publie : *La Visite à la basilique de Saint-Antoine* (*Isère*), dont il est curé. Après la monumentale histoire de l'abbaye de Saint-Antoine par Dom Dijon, peu accessible par son prix et son caractère scientifique au commun des visiteurs de la célèbre église dauphinoise, il fallait un opuscule qui les guidât, écrit avec méthode, clarté, brièveté, illustré comme un souvenir de la visite. Histoire et description s'y rencontrent dans une savante harmonie et cette plaquette répond bien à sa destination. Pourquoi, à l'encontre de Dom Dijon, M. Lagier nomme-t-il un abbé Pierre *Lobet*, au lieu de Loubet, plus conforme à l'étymologie (p. 32); faute typographique : Anlard pour Enlart (p. 59).

— Les *Lettres du Dauphiné et de la Savoie*, par le Dr V. Van Hassel (Dour (Belgique), impr. Vaubert, in-8 de 138 p., illustré), forment un coquet volume où il est rendu compte du « Voyage d'études médicales » fait chaque année

par les médecins adhérents à cette société. Nous faisons ici un très pittoresque voyage rempli d'agréments. Avec l'auteur, nous arrivons à Grenoble, Uriage, la Grande-Chartreuse, La Motte-les-Bains, Allevard (Isère) qu'il nous décrit avec charme et humour. Aucun détail curieux du parcours n'est oublié : beautés du paysage, soleils couchants, matins roses, soirs somptueux, nuits étoilées, brises caressantes, tonnerres grondants dans la montagne, sans négliger (il est médecin avant tout) la nature des eaux minérales de ces diverses stations balnéaires, leurs effets bienfaisants, leur mode d'emploi. Puis nous entrons en Savoie et visitons, toujours ravis : Salins-Moutiers, Brides, Bozel, Pralognan, Chambéry, Challes, Aix, Marlioz, Annecy, Hauteville, Divonne, Saint-Gervais, Chamonix, Thonon, Évian. En fermant ce joli volume, on se sent pris du désir de voir de ses yeux ces pays enchantés, sinon pour refaire sa santé ébranlée, au moins pour son plaisir.

Franche-Comté. — Nous avons signalé en son temps (*Polybiblion*, t. XCI, p. 185) l'apparition du premier fascicule — un vrai volume à lui seul puisqu'il comptait 232 pages — de *Mon vieux Besançon, histoire pittoresque et intime d'une ville*, par M. Gaston Coindre. Aujourd'hui, nous avons à présenter à nos lecteurs le 2e fascicule de ce superbe ouvrage (Besançon, P. Jacquin, gr. in-8, paginé 233 à 508, avec 81 dessins et un plan partiel de la ville. — Prix 6 fr.). Nous sommes ainsi arrivés à la fin du tome Ier de cette monographie dont l'illustration magnifique est due à l'auteur lui-même. Ainsi que nous l'avons dit, nous réservons un article spécial à cet important et luxueux ouvrage lorsqu'il sera achevé. Espérons que ce sera bientôt. En attendant, dès à présent, nous attirons l'attention des amateurs de beaux livres sur *Mon vieux Besançon*.

— M. Julien Mauveaux vient de publier une très intéressante *Note sur l'occupation de Montbéliard par les troupes françaises, au mois de janvier 1699* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, in-8 de 11 p.). Après la restitution par la France de la principauté de Montbéliard au comte Georges de Wurtemberg, en exécution du traité de Ryswick, un différend éclata entre ce prince et Louis XIV au sujet de l'exercice du culte catholique à Montbéliard, pays où le protestantisme entendait avoir seul droit à l'existence. Les deux princes interprétant chacun à sa façon les termes du traité, s'entêtèrent, l'un dans sa résistance, l'autre dans sa réclamation. Il en résulta que Louis XIV, perdant patience, envoya un corps de troupes, le 6 janvier 1699, pour occuper le pays récalcitrant. Cette occupation pesa lourdement sur les habitants, disposés, de guerre las, à se soumettre aux désirs du grand Roi. Mais leur comte n'entendait pas de cette oreille, et Louis XIV maintint ses troupes. Enfin tout s'arrangea. La population « s'engagea à ne pas inquiéter le curé qui avait été installé au collège » et les Français se retirèrent (7 février 1699). Depuis cette époque, le culte catholique, malgré toutes les tentatives visant à le faire disparaître, a continué à s'exercer à Montbéliard. Si bien que, de nos jours, une église superbe, dominant la ville, atteste que le catholicisme a fait des progrès sensibles dans la cité protestante.

— En collaboration, Mlle Grosjean et M. le Dr Briot ont composé un très curieux *Glossaire du patois de Chaussin* (Lons-le-Saunier, Imp. Déclume, in-8 de 60 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Ce travail a obtenu une médaille de bronze à l'Exposition universelle en 1900 : la récompense n'a pas été princière; il nous semble que les auteurs méritaient mieux. On trouve là, indépendamment du glossaire, quelques généralités grammaticales fort utiles et deux spécimens du patois de Chaussin

dont le premier, *le Meunier, son fils et l'âne*, offre une imitation en prose de la fable de La Fontaine. Ce morceau, d'une originalité réelle, est rehaussé d'une pointe aiguë d'esprit campagnard. Quant au glossaire lui-même, il est excellent. Il convient de noter en outre que, par certains mots largement expliqués, les auteurs nous font faire d'amusantes incursions sur le domaine des mœurs, des coutumes et des traditions de la localité. Avis aux folkloristes qui trouveront à glaner dans cet opusoule.

— Ce n'est pas un long poème que nous donne M. Amédée Deprat dans son *Hommage à Dole pour l'inauguration du monument de Louis Pasteur, 3 août 1902* (Besançon, impr. Dodivers, petit in-16 carré de 9 p.). Cet « hommage » se compose simplement de deux sonnets « bien faits », présentant un parallèle entre Pasteur, bienfaiteur de l'humanité, et le général de Moltke dont la statue était dressée à Berlin un peu avant celle de Pasteur à Dole. — Du même poète, mentionnons encore un autre sonnet daté de 1883 et publié aujourd'hui seulement : *Pour l'inauguration de la plaque commémorative apposée le 14 juillet 1883 sur la maison où naquit Pasteur le 27 décembre 1822* (Besançon, imp. Dodivers, petit in-16 carré de 4 p.).

— La *Nouvelle Revue* du 1er juin dernier a inséré un article de M. Pétrus Borel sur *Rouget de Lisle et son frère*. A côté de choses connues par les deux biographies sur Rouget de Lisle, publiées en 1892 par MM. Julien Tiersot et A. Leconte, et dont le *Polybiblion* a parlé (t. LXV, p. 458-460), on trouve dans ce travail le récit des tribulations de l'un des frères de l'auteur de la *Marseillaise*, Théodore Rouget, impliqué à tort dans les poursuites exercées contre l'association dite des Compagnons de *Jéhu ou du Soleil* et non de *Jésus et du Soleil*, comme dit à tort l'auteur sur la foi d'un document qu'il publie, et qui, sous ce rapport, est erroné.

— Signalons *les Canons grélifuges*, par un agriculteur mécanicien (Lons-le-Saunier, impr. Rubat de Murac, in-8 de 120 p., orné de plusieurs gravures). Bien qu'il résulte du dernier congrès tenu à Lyon sur les tirs contre la grêle que la lumière ne soit pas encore absolument faite sur l'efficacité de cette artillerie, il est évident néanmoins qu'il y a là des questions pleines d'importance et d'avenir. Il est donc intéressant de réunir toutes les études et les opinions approfondies sur cette matière. Le présent travail est théorique et pratique. Son auteur est un fervent, c'est dire qu'il met toute sa science et toute son âme dans ses aperçus, qui sont clairs, bien présentés et contribueront certainement aux progrès de la question.

Ile-de-France. — A l'occasion de la dernière visite des souverains russes en France, M. le comte Fleury consacre quelques très curieuses pages à Compiègne intitulées : *Les Souverains russes en France. Notes sur Compiègne* (Paris, *le Carnet*, in-8 de 40 p., illustré). Ce n'est point proprement le récit des fêtes de Compiègne : l'auteur a voulu « reconstituer les scènes du passé à mesure qu'elles se rattachent à l'actualité. » Pour cela, il a réuni des récits de témoins oculaires sur le voyage d'Alexandre II, en 1867, et sur les « séries » de Compiègne — récits qu'éclairent de nombreuses gravures et que complètent des notes succinctes sur les hôtes des différents palais de Compiègne. Nous voyons défiler l'empereur Alexandre II; puis nous remontons les âges jusqu'au roi Clotaire et nous voyons les hôtes royaux à Compiègne, parmi lesquels : Anne d'Autriche et Christine de Suède, Louis XIV et Mme de Maintenon, Louis XVI et Marie-Antoinette, Napoléon et Marie-Louise, Louis-Philippe, Napoléon III et les fêtes qu'il y donna avec tant d'éclat : chasses à courre, thés de l'Impératrice, ambassadeurs, soirées, représentations théâtrales. Le tout puisé aux meilleures sources et retracé dans un style charmant.

LORRAINE. — L'opuscule de M. Chévelle intitulé : *Confiscations exercées sur les défenseurs de Jametz par le duc de Lorraine (1589-1590)* (Bar-le-Duc, imp. Contant Laguerre, in-8 de 19 p. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*), fournit un appoint intéressant aux travaux déjà publiés sur le fameux siège que soutint cette ville contre les troupes du duc de Lorraine. L'auteur, en parcourant les registres des Lettres patentes du trésor des chartes de Lorraine, a relevé un bon nombre d'actes relatifs à la confiscation des biens des défenseurs de cette ville, actes qui avaient échappé à l'historien de Jametz, M. Buvignier. Il a publié *in extenso* les deux plus importants et donné une analyse des autres.

ORLÉANAIS. — L'Académie de Sainte-Croix d'Orléans vient de publier le tome neuvième de ses *Lectures et Mémoires* (Orléans, Marron, in-8 de XII-543 p., illustré de 15 gravures). Il ne s'est pas trouvé de place dans ce volume pour autre chose que pour l'histoire de *l'Abbaye de Micy-Saint-Mesmin-les-Orléans (502-1790)*, dont l'auteur est M. l'abbé Eugène Jarossay. Fondée, dit-on, par Clovis, cette abbaye a vécu jusqu'à la Révolution où, comme tant d'autres, elle disparut avec « ses derniers moines, expulsés au nom d'une liberté trompeuse. » On voit, par ce qui se passe de nos jours, que l'histoire a de perpétuels recommencements. Dans les quinze premiers chapitres de ce volume, M. Jarossay raconte en détail l'histoire de l'abbaye qui suivit la règle de saint Benoît jusqu'à l'année 1608, c'est-à-dire pendant près de huit siècles, date à laquelle les bénédictins furent remplacés par les feuillants. Les cinq derniers chapitres sont consacrés à l'histoire de l'ère nouvelle qui se termine par la spoliation révolutionnaire. Quarante-neuf pièces justificatives complètent cette importante et très remarquable étude qui eût beaucoup gagné à être dotée d'une table onomastique grâce à laquelle les recherches eussent été plus faciles.

POITOU. — M. l'abbé Jean Simonneau vient de publier quelques *Légendes des marais de la Sèvre niortaise et de la Vendée* (Fontenay-le-Comte, Gouraud, in-12 de 98 p.), recueillies par son frère, l'abbé Augustin Simonneau, mort à Ile d'Elle, le 20 janvier 1900. Viennent d'abord sept pieuses traditions relatives à autant de saints honorés au pays vendéen ; quatre légendes ou superstitions, bien profanes celles-là, occupent le second livre. Trois appartiennent à Ile d'Elle et une à Maillé. Enfin, dans le troisième et dernier livre, M. l'abbé J. Simonneau publie également quatre légendes en prose rimée de sa façon. Une courte notice biographique sur Augustin Simonneau termine cette plaquette dont la lecture se recommande aux amateurs de folk-lore, bien plus qu'aux partisans de l'histoire vraie ou de la saine édification.

VIVARAIS. — La très intéressante et savante *Revue du Vivarais* (n° d'août) contient d'attachants articles à remarquer par ceux qui s'occupent de l'histoire provinciale du Midi : 1° *Notre-Dame d'Ay. Histoire inédite de 1789 à 1810*, par M. E. de Gigord, où il est établi, d'après les titres de propriété, que la nef de la chapelle actuelle existait en 1797, qu'elle avait été construite par un bienfaiteur insigne, Antoine Farigoules, entre 1792 et 1796 ; 2° *La Genèse d'Annonay*, par M. E. Nicod : origines géologiques et étymologiques. Hypothèse et préhistoire. Burgondes et Carolingiens. Terre d'Empire et comté de Viennois. L'Église de Vienne et l'Église d'Annonay. Les archevêques de Lyon et les Dauphins. Réunion à la couronne de France. Origine ecclésiastique et féodale. La foi et la charité. La Ville au moyen âge ; 3° La continuation de l'érudit article archéologique du chanoine Mollier : *La Tour ou clocher de Viviers.*

BELGIQUE. — Quatre notices sont contenues dans l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1901 (Bruxelles, impr. de Hayez, in-18 de 284 p.). Dans la première, M. F. Plateau raconte la vie si active, si féconde pour la science du grand naturaliste Michel Edmond de Selys Longchamps, mort le 11 décembre 1900, et qui, dans ses travaux, a touché à presque toutes les branches de l'histoire naturelle. En nous parlant d'Égide Godfried Guffens (1823-1901), M. Edm. Marchal ne nous a pas seulement fait connaître un des bons peintres d'histoire de la Belgique contemporaine, il a fait précéder sa biographie d'un précieux aperçu sur la peinture décorative en Belgique. M. Max Rooses ne consacre qu'une courte notice, en flamand, à l'archéologue anversois P. Genard (1830-1899). Enfin M. G. Huberti fait ressortir en quelques pages le mérite de Joseph Dupont (1838-1899), brillant chef d'orchestre à qui la Monnaie de Bruxelles doit une grande part de sa réputation et qui eut aussi un rôle si considérable dans les concerts populaires.

ESPAGNE. — Nous recevons communication de la brochure qui contient deux discours académiques de la Catalogne, en date du 24 juin de cette année : (*Discursos leidos en la Real Academia de buenos letras de Barcelona en la recepción pública de D. Federico Rahola y Tremols* (Barcelona, Casa provincial de la Caridad). Le nouvel académicien, bien connu par ses travaux et son mérite littéraire, promet beaucoup et tiendra certainement ses promesses.

— Dédiée à S. M. Alphonse XIII, la brochure de M. Henry Volnay intitulée : *L'Ame espagnole, ou les Espagnols jugés par un Français* (Sedan, édition du « Souvenir », in-12 de XX-60 p. — Prix. : 1 fr.) pourrait être la préface d'un livre complet, psychologique, historique et bibliographique sur l'Espagne. M. Volney admire beaucoup le peuple espagnol ; il n'en voit que le côté chevaleresque et il juge surtout par le passé. Nous ne le contredirons point dans ses jugements, qui sont sincères et empreints d'un enthousiasme que nul ne saurait taxer d'exagéré. Cependant nous devons dire que l'auteur connaît très imparfaitement son sujet et le traite tout à fait superficiellement. La partie bibliographique semblera à quelques-uns suffisamment complète ; elle comporte néanmoins des lacunes essentielles, qu'il serait facile de compléter en compulsant les revues de France et de l'étranger. Quant au caractère religieux du véritable Castillan, M. Henry Volney en parle si peu que certainement il ne le connaît pas du tout. Il a vu en courant, il a lu passablement de livres ; mais il n'est pas à même de juger « l'âme espagnole » dans tout son jour et dans toute sa vérité.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Précis de la doctrine chrétienne*, par l'abbé Servais. T. I. *L'Histoire sainte* (in-8, Namur, V. Delvaux). — *Mystères chrétiens*, par Mgr Bonomelli. T. II ; trad. par l'abbé C.-A. Begin (in-12, Amat). — *Manuel du prêtre tertiaire*, par le chanoine Cantel (in-18, Amat). — *Sentimentalisme et formalisme*, par Mgr Bonomelli ; trad. par l'abbé C.-A. Begin (in-12, Amat). — *De Religiosis institutis et personis*, autore A. VERMEERSCH. T. II : *Supplementa et Monumenta* (in-8, Brugis, Beyaert ; Romae, Ratisbonnae, Pustet ; Luteciae Parisiorum, Lethielleux). — *Leçons de thérapeutique oculaire, basées sur les découvertes les plus récentes*, par le Dr A. Darier (in-8, « Clinique ophtalmologique »). — *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation*, par A. Despaux (in-8, Alcan). — *Nature harmonique de l'espace*, par J. Fola Igurbide (in-8, Barcelone, imp. Giró). — *L'Habitation byzantine*, par le Gal L. de Beylié (gr. in-4 cart., Grenoble, Falque et

LORRAINE. — L'opuscule de M. Chévelle intitulé : *Confiscations exercées sur les défenseurs de Jametz par le duc de Lorraine (1589-1590)* (Bar-le-Duc, imp. Contant Laguerre, in-8 de 19 p. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*), fournit un appoint intéressant aux travaux déjà publiés sur le fameux siège que soutint cette ville contre les troupes du duc de Lorraine. L'auteur, en parcourant les registres des Lettres patentes du trésor des chartes de Lorraine, a relevé un bon nombre d'actes relatifs à la confiscation des biens des défenseurs de cette ville, actes qui avaient échappé à l'historien de Jametz, M. Buvignier. Il a publié *in extenso* les deux plus importants et donné une analyse des autres.

ORLÉANAIS. — L'Académie de Sainte-Croix d'Orléans vient de publier le tome neuvième de ses *Lectures et Mémoires* (Orléans, Marron, in-8 de XII-543 p., illustré de 15 gravures). Il ne s'est pas trouvé de place dans ce volume pour autre chose que pour l'histoire de *l'Abbaye de Micy-Saint-Mesmin-les-Orléans (502-1790)*, dont l'auteur est M. l'abbe Eugène Jarossay. Fondée, dit-on, par Clovis, cette abbaye a vécu jusqu'à la Révolution où, comme tant d'autres, elle disparut avec « ses derniers moines, expulsés au nom d'une liberté trompeuse. » On voit, par ce qui se passe de nos jours, que l'histoire a de perpétuels recommencements. Dans les quinze premiers chapitres de ce volume, M. Jarossay raconte en détail l'histoire de l'abbaye qui suivit la règle de saint Benoît jusqu'à l'année 1608, c'est-à-dire pendant près de huit siècles, date à laquelle les bénédictins furent remplacés par les feuillants. Les cinq derniers chapitres sont consacrés à l'histoire de l'ère nouvelle qui se termine par la spoliation révolutionnaire. Quarante-neuf pièces justificatives complètent cette importante et très remarquable étude qui eût beaucoup gagné à être dotée d'une table onomastique grâce à laquelle les recherches eussent été plus faciles.

POITOU. — M. l'abbé Jean Simonneau vient de publier quelques *Légendes des marais de la Sèvre niortaise et de la Vendée* (Fontenay-le-Comte, Gouraud, in-12 de 98 p.), recueillies par son frère, l'abbé Augustin Simonneau, mort à Ile d'Elle, le 20 janvier 1900. Viennent d'abord sept pieuses traditions relatives à autant de saints honorés au pays vendéen ; quatre légendes ou superstitions, bien profanes celles-là, occupent le second livre. Trois appartiennent à Ile d'Elle et une à Maillé. Enfin, dans le troisième et dernier livre, M. l'abbé J. Simonneau publie également quatre légendes en prose rimée de sa façon. Une courte notice biographique sur Augustin Simonneau termine cette plaquette dont la lecture se recommande aux amateurs de folk-lore, bien plus qu'aux partisans de l'histoire vraie ou de la saine édification.

VIVARAIS. — La très intéressante et savante *Revue du Vivarais* (n° d'août) contient d'attachants articles à remarquer par ceux qui s'occupent de l'histoire provinciale du Midi : 1° *Notre-Dame d'Ay. Histoire inédite de 1789 à 1810*, par M. E. de Gigord, où il est établi, d'après les titres de propriété, que la nef de la chapelle actuelle existait en 1797, qu'elle avait été construite par un bienfaiteur insigne, Antoine Farigoules, entre 1792 et 1796 ; 2° *La Genèse d'Annonay*, par M. E. Nicod : origines géologiques et étymologiques. Hypothèse et préhistoire. Burgondes et Carolingiens. Terre d'Empire et comté de Viennois. L'Église de Vienne et l'Église d'Annonay. Les archevêques de Lyon et les Dauphins. Réunion à la couronne de France. Origine ecclésiastique et féodale. La foi et la charité. La Ville au moyen âge ; 3° La continuation de l'érudit article archéologique du chanoine Mollier : *La Tour ou clocher de Viviers*.

BELGIQUE. — Quatre notices sont contenues dans l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1901 (Bruxelles, impr. de Hayez, in-18 de 284 p.). Dans la première, M. F. Plateau raconte la vie si active, si féconde pour la science du grand naturaliste Michel Edmond de Selys Longchamps, mort le 11 décembre 1900, et qui, dans ses travaux, a touché à presque toutes les branches de l'histoire naturelle. En nous parlant d'Égide Godfried Guffens (1823-1901), M. Edm. Marchal ne nous a pas seulement fait connaître un des bons peintres d'histoire de la Belgique contemporaine, il a fait précéder sa biographie d'un précieux aperçu sur la peinture décorative en Belgique. M. Max Rooses ne consacre qu'une courte notice, en flamand, à l'archéologue anversois P. Genard (1830-1899). Enfin M. G. Huberti fait ressortir en quelques pages le mérite de Joseph Dupont (1838-1899), brillant chef d'orchestre à qui la Monnaie de Bruxelles doit une grande part de sa réputation et qui eut aussi un rôle si considérable dans les concerts populaires.

ESPAGNE. — Nous recevons communication de la brochure qui contient deux discours académiques de la Catalogne, en date du 24 juin de cette année : (*Discursos leidos en la Real Academia de buenos letras de Barcelona en la recepción pública de D. Federico Rahola y Tremols* (Barcelona, Casa provincial de la Caridad). Le nouvel académicien, bien connu par ses travaux et son mérite littéraire, promet beaucoup et tiendra certainement ses promesses.

— Dédiée à S. M. Alphonse XIII, la brochure de M. Henry Volnay intitulée : *L'Ame espagnole, ou les Espagnols jugés par un Français* (Sedan, édition du « Souvenir », in-12 de xx-60 p. — Prix. : 1 fr.) pourrait être la préface d'un livre complet, psychologique, historique et bibliographique sur l'Espagne. M. Volney admire beaucoup le peuple espagnol ; il n'en voit que le côté chevaleresque et il juge surtout par le passé. Nous ne le contredirons point dans ses jugements, qui sont sincères et empreints d'un enthousiasme que nul ne saurait taxer d'exagéré. Cependant nous devons dire que l'auteur connaît très imparfaitement son sujet et le traite tout à fait superficiellement. La partie bibliographique semblera à quelques-uns suffisamment complète ; elle comporte néanmoins des lacunes essentielles, qu'il serait facile de compléter en compulsant les revues de France et de l'étranger. Quant au caractère religieux du véritable Castillan, M. Henry Volney en parle si peu que certainement il ne le connaît pas du tout. Il a vu en courant, il a lu passablement de livres ; mais il n'est pas à même de juger « l'âme espagnole » dans tout son jour et dans toute sa vérité.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Précis de la doctrine chrétienne*, par l'abbé Servais. T. I. *L'Histoire sainte* (in-8, Namur, V. Delvaux). — *Mystères chrétiens*, par Mgr Bonomelli. T. II ; trad. par l'abbé C.-A. Begin (in-12, Amat). — *Manuel du prêtre tertiaire*, par le chanoine Cantel (in-18, Amat). — *Sentimentalisme et formalisme*, par Mgr Bonomelli ; trad. par l'abbé C.-A. Begin (in-12, Amat). — *De Religiosis institutis et personis*, autore A. VERMEERSCH. T. II : *Supplementa et Monumenta* (in-8, Brugis, Beyaert ; Romae, Ratisbonnae, Pustet ; Luteciae Parisiorum, Lethielleux). — *Leçons de thérapeutique oculaire, basées sur les découvertes les plus récentes*, par le Dr A. Darier (in-8, « Clinique ophtalmologique »). — *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation*, par A. Despaux (in-8, Alcan). — *Nature harmonique de l'espace*, par J. Fola Igurbide (in-8, Barcelone, imp. Giró). — *L'Habitation byzantine*, par le Gal L. de Beylié (gr. in-4 cart., Grenoble, Falque et

Perrin). — *La Photographie pratique. Exposé complet de tout ce qu'il faut savoir pour obtenir de bonnes photographies*, par L.-P. Clerc (gr. in-8, Mendel). — *La Photographie artistique en montagne*, par A. Mazel (gr. in-8, Mendel). — *Le Parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados)*, par C. Guerlin de Guer (in-8, Bouillon). — *Lettres à ma cousine. L'Allée des demoiselles*, par G. Aubray (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Cosaques. L'Incursion. La Coupe en forêt*, par le comte L. Tolstoï; trad. par J. W. Bienstock (in-12, Stock). — *Lettere ai Giovani del Padre Lacordaire* (in-12, Milano, G. Palma). — *L'Ame du voyageur*, par H.-P. d'Orléans (in-12, Calmann-Lévy). — *Les Mystères de Mithra*, par F. Cumont (in-12, Fontemoing). — *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres qui ont vécu sous Mgr le cardinal de Bérulle*, par le P. L. Batterel, publié par A.-M.-P. Ingold (gr. in-8, Picard et fils). — *Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire, 1768-1842*, par P. Triaire (gr. in-8, Tours, Mame). — *Ce qu'il faut penser du* XIX*e siècle*, par Mgr Bonomelli (in-12, Amat). — *Le Palais de justice de Rennes*, par H. Bourdonnay (in-12, Rennes, imp. F. Simon). — *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1902*, par H. Cordier. T. III. *L'Empereur Kouang-Siu* (2e *partie, 1888-1902*) in-8, (Alcan). — *Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'île d'Anticosti*, par E. Gagnon (gr. in-8, cart., Québec, 164, Grande-Allée). — *Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada*, par H. Moreau (in-12, Plon-Nourrit). — *Répertoire bibliographique des auteurs et des ouvrages contemporains de langue française ou latine, suivi d'une table méthodique d'après l'ordre des connaissances*, par l'abbé E. Blanc et H. Vaganay (in-12, Amat).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Les Anormaux. — *Gestes de chansons*, par Jean de Quirielle. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 225 p., 3 fr. 50. — 2. *Passifs. Parasites d'Ève* (*Cœurs modernes*), par Gil de Ré. Paris, Société « Le Livre à l'auteur », 1901, in-18 de 209 p., 3 fr. 50. — 3. *Pleurs et rires*, par Albert Delrue. Paris, Orsoni, 1902, in-16 de 166 p., 2 fr. — 4. *Claudine en ménage*, par Willy. Paris « Mercure de France », 1902, in-18 de 291 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques et psychologiques. — 5. *Ce qu'amour veut...* par A. de Gériolles. Paris, Calmann-Lévy, in-12 de 275 p., s. d., 3 fr. 50. — 6. *Autres temps...*, par C. Leroux-Cesbron. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 403 p., 3 fr. 50. — 7. *Lisbeth*, par Gabriel Franay. Paris, Colin, 1902, in-18 de 315 p., 3 fr. 50.— 8. *Hésitation sentimentale*, par l'auteur d' « Amitié amoureuse ». Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 429 p., 3 fr. 50. — 9. *Rédemption*, par André Lichtenberger, Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 de 289 p., 3 fr. 50. — 10. *Maison vide*, par Jean Deuzèle. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 11. *Cette troisième*, par Henryk Sienkiewicz ; trad. de C. de Latour. Paris, éditions du « Carnet », 1902, in-18 de 298 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 12. *Chantecler*, par François Casale. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 13. *Mirabal*, par le comte de Saint-Aulaire. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Derniers Romains*, par T. Jeské-Choinski ; trad. de C. de Latour. Paris, éditions du « Carnet », 1902, in-18 de 392 p., 3 fr. 50. — 15. *Ad mortem. Tuccia la courtisane*, par Maurice Buret. Paris, éditions du « Carnet », s. d., in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 16. *Réconciliés*, par Térésa Jadwiga. Paris, éditions du « Carnet », s. d., in-18 de 217 p., 3 fr. 50. — 17. *Un petit héros boer*, par Jeanne de Lias et Rose d'Elbes. Limoges, Ardant, 1902, in-18 de 255 p., 2 fr. — 18. *A l'Élysée général !* par Paul Campana. Paris, Service des librairies, 1902, in-18 de 297 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 19. *Fouchard député*, par Lucien Trotignon. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Écume*, par Charles Épry. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de 349 p., 3 fr. 50.— 21. *Le Fils de Monsieur Pommier*, par Joseph L'Hôpital. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Grand Muffle*, par Pierre L'Hermite. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1902, in-12 de 300 p., illustrées, 2 fr. 50.— 23. *Vieilles Gens, vieux pays*, par Jean de la Brète. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 24. *Porte à porte*, par Clara-Louise Burnheim ; trad. de l'anglais par Paul d'Ybardens. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 357 p., 3 fr. 50. — 25. *Petites Épouses*, par Myriam Harry. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 329 p., 3 fr. 50.— 26. *La Peur de vivre*, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, 1902, in-12 de 382 p., 3 fr. 50. — 27. *Mémoires d'un médecin*, par le Dr Veressaïef ; trad. du russe par S.-M. Persky, précédés d'une Introduction par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 352 p., 3 fr. 50.

Romans a thèse. — 28. *Contes chrétiens*, par Téodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Étape*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 516 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 1. — L'auteur des *Gestes de chansons*, qui signe Jean de Quirielle, est-il capable d'avoir jamais d'autres mérites que la bizarrerie de ses titres et l'originalité de sa signature? Peut-être! Ce n'est pas que son œuvre soit encore bien conçue, ni bien composée,

ni même bien écrite; mais telle qu'elle est, elle révèle du ... comment dirai-je? du tempérament ? Va pour tempérament! Ce mot, qui appartient au même vocabulaire que celui d'Anormal, est plus congru et plus idoine que tout autre dans la première partie de cette revue. Il permet d'ajouter qu'avec quelques soins spéciaux, le tempérament dudit M. Quirielle, qui est un peu anémique et fortement intoxiqué, pourra être heureusement modifié, car il n'est pas foncièrement vicieux, ni grossier; un peu d'hydrothérapie, voire même de sérumthérapie, y suffira. Quant à la critique littéraire, elle y serait impuissante. Inutile donc de s'attarder à l'analyse de cette œuvre laborieusement fantaisiste, dont l'ironie ambiguë s'inspire de « je ne sais quel idéal d'art ou de morale. » Qu'il vous suffise de savoir qu'on y raconte l'histoire du nommé Pierre Teroud, qui se croit ou du moins se dit le descendant du trouvère Théroulde, lequel, comme vous le savez, « déclinet » des *Chansons de gestes*. Pierre se contente de « décliner » des *Gestes de chansons* (il n'y avait pas d'appareil hydrothérapique dans son pays). C'était un employé de banque névropathe, ennuyé par sa femme, laide et acariâtre, torturé par les vulgarités du « milieu » mesquin et taquin, où s'enferme son existence, et qui se venge de sa femme et de son milieu en les décrivant. Il a fait un roman, intitulé *Petits*, qui est la peinture de sa « petite ville », de son petit ménage, de ses petites relations. Il l'apporte au « journal de la localité », qui le lui renvoie, sans le lire; mais la fille de l'imprimeur-propriétaire devient sa maîtresse. Cette compensation lui est vite enlevée par un Parisien, devenu le rédacteur principal de la petite feuille, et l'époux légitime de la jeune consolatrice des romanciers dédaignés. Ce dont Teroud a tant de chagrin, qu'il se noie. Son manuscrit est pourtant repêché, et le Parisien le publie sous son propre nom. — Cette *Geste de chanson* appartient à un « Cycle » plus général intitulé « Province Bohême. » Elle sera donc suivie d'une autre ou de quelques autres — à moins que le régime indiqué plus haut n'ait les résultats que j'en espère.

2. — Sous le titre général de *Cœurs modernes*, M. Gil de Ré nous raconte deux histoires : *Passifs* et *Parasites d'Ève*. L'une est une œuvre de reportage, l'autre une œuvre de fantaisie; l'une vaut l'autre, et l'autre décèle autant d'indigence artistique et mentale que l'une. Ce n'est pas avec des publications de ce genre que la société « Le Livre à l'auteur », d'où est sorti ce paquet de papier imprimé, pourra prendre rang parmi nos grandes maisons d'édition. *Passifs* est la reproduction des articles de certains journaux sur une récente affaire de cours d'assises (la séquestrée de Poitiers), avec un supplément assez copieux de fautes de français, en même temps que de calomnies contre les « cléricaux. » — *Parasites d'Ève*, avec ce sous-titre : *Anatomies humoristiques*, est une suite de rébus et de symboles prétentieux où

l'on voit Dom Sol (le Soleil) expliquer à Éva (la Terre) « les ennuis de sa paternité », exposer « la classification du règne animal », « donner le caractère des plus brillantes familles », et traiter « des progrès de l'évolution et de la richesse des inventions. » L'auteur ne se dissimule pas et ne nous cache pas les « écueils de ces rébus » (c'est lui qui parle). Dans sa « Dédicace au lecteur », il dit : « Ces pages, c'est un philtre captieux, qui *étreint* le fort et *corrode* le faible; » ce philtre les fait en outre et principalement bâiller l'un et l'autre !

3. — Il y a trente-six morceaux et 166 pages dans *Pleurs et rires ;* dès les premières lignes de la première page, j'étais fixé sur l'esprit, l'art et l'orthographe de l'auteur; j'ai toutefois continué à couper et même à regarder les pages suivantes, et je suis ainsi arrivé jusqu'au n° 35, que je puis citer, parce qu'il est, et de beaucoup, le plus remarquable de tous. — On y voit que Mlle Rose, bonne à tout faire de son état, était une bonne homicide ! Tous ses maîtres mouraient le 1er janvier qui suivait son entrée au service ! Les tuait-elle ? Non pas, du moins directement, mais elle était menteuse ; or, tout le monde le sait ou du moins le saurait, si tout le monde savait réfléchir : « les personnes dont *la bonne ment expirent* le 1er janvier. » L'auteur de ce calembourg et des calembredaines qui le précèdent dédie son recueil à sa « chère mère ! » Je prie cette « mère » de renvoyer son fils (bien qu'il semble avoir déjà douze à treize ans au moins) à l'école primaire.

4. — Je ne peux pas parler librement de *Claudine en ménage ;* je ne puis même pas motiver mon jugement : les considérants et les citations nécessaires offenseraient les yeux de nos lecteurs. Tout ce que je puis et dois dire, c'est que ce livre appartient à la littérature de huis clos, qu'il a pour matière la débauche conjugale et extra-conjugale, celle-ci avec la complicité et la collaboration du mari, — et qu'en conséquence il classe définitivement l'auteur, qui a pourtant de l'esprit et qui pourrait être un véritable artiste, parmi les plus bas industriels de lettres. Il penchait déjà, et depuis longtemps, du côté où il est tombé. Mais quelle chute ! Je doute qu'il puisse s'en relever.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — (Si je les mets ensemble, ce n'est pas que je croie à l'identité du *romanesque* et du *psychologique*, mais c'est parce que les auteurs semblent y croire). — 5. — *Ce qu'Amour veut...* est une petite sornette, qui rappelle... de loin deux ou trois romans connus, et qui reproduit même textuellement (tout en y mêlant des naïvetés et des platitudes) deux scènes entières du *Marquis de Villemer*. Si je dis — ou je répète — que la valeur du modèle n'a pas passé dans l'imitation, c'est qu'il est impossible de vous le montrer par la simple analyse. — Il y avait une fois une institutrice pauvre, jeune et jolie, — si jolie que, pour garder sa vertu, elle était obligée de quitter toutes « ses places. » Elle eut alors

l'idée de se faire laide ; elle mit d'énormes lunettes noires sur l'azur de ses yeux, une perruque filasse sur l'or de sa chevelure, une poudre de riz grise sur les lys et les roses de son teint. Ainsi masquée, elle réussit à rester, comme demoiselle de compagnie, chez Mme Demoris, sans attirer les galanteries de Michel Demoris, mais non sans attirer son amour, car elle était bonne, intelligente, délicate et dévouée autant que jolie ; c'est elle qui sauva Mme Demoris d'une maladie terrible et contagieuse, en consentant, seule de tout l'entourage, à la soigner nuit et jour pendant plusieurs semaines ! « Quel dommage qu'elle soit si laide ! » pensait Michel, « qui avait le cœur pris ! » Mais voici qu'un jour, succombant à la fatigue, elle s'évanouit ; Michel se précipite à son secours, de concert avec le petit chien. Michel lui baigne les tempes d'eau fraîche, le petit chien lui arrache sa perruque et fait tomber les lunettes. O merveille ! L'azur, l'or, les lys et les roses réapparaissent à la lumière, et... Michel les épouse ! Nous croyons savoir que le petit chien fut de la noce.

6. — *Autres temps* (avec un *s* à autre) est une histoire de notre temps, avec un épisode du temps de la Révolution — C'est donc l'épisode qui fournit le titre ? On ne sait ! L'« histoire » elle-même, telle qu'elle est conçue, donne lieu à de pareilles questions et à de pareilles incertitudes ; elle a en outre des complications et des longueurs ; le style n'en est pas toujours très sûr, quoiqu'il ne soit pas vulgaire ; au demeurant, elle n'est pas ennuyeuse. C'est pourtant encore une « revanche d'Arnolphe, » c'est-à-dire presque une banalité, depuis « La Souris » et autres « Amours d'automne; » c'est encore un vieillard de quarante-trois ans, » comme disait Molière, qui est préféré à son propre neveu par une charmante jeune fille, bien qu'il soit en outre ruiné, mais parce qu'il est resté « riche de cœur, » alors que le jeune homme, qui est millionnaire, est surtout un cœur sec. — La partie la plus originale de cette vieille histoire se trouve dans le rôle qu'y joue un autre « vieillard de quarante-trois ans, » un archéologue, très épris lui aussi de la jeune fille, et qui se donne beaucoup de peine, commet aussi quelques enfantillages (comme lorsqu'il consent à recevoir chez lui la petite « Souris », qui s'est enfuie du domicile paternel), pour assurer le triomphe et le mariage de son confrère en âge et en amour.

7. — *Lisbeth* est une suite, la suite de *Mon Chevalier*, que je n'ai pas eu à lire. — J'y ai vu beaucoup de beaux sentiments, exprimés en style échauffé et mélancolique ; on y gémit sur le sort d'une jeune veuve, celle qui fut l'épouse du chevalier, et qui est restée seule avec deux neveux. Est-ce intéressant ? Impossible de le savoir ! Est-ce à mettre entre les mains des enfants (l'œuvre leur est dédiée) ? Je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est que *Mon Chevalier* a été couronné par l'Académie française, — ce qui est une garantie... pour certaines personnes.

8. — L'auteur d'*Amitié amoureuse* a voulu écrire un roman honnête, pour changer ; et elle a refait le *Roman d'un jeune homme pauvre.* Le héros d'*Hésitation sentimentale* n'est pourtant pas un aristocrate déguisé en ouvrier ; c'est un pauvre orphelin recueilli par charité dans une famille riche, et qui mérite, par ses vertus et par ses services, de devenir le gendre de ses bienfaiteurs. Il a conquis le cœur du père, de la mère, du fils ; il conquiert le cœur de la fille, et l'arrache même à un rival, déjà fiancé, mais indigne d'elle. Cette nouvelle édition d'une vieille sornette vaut tout de même un peu mieux que les œuvres plus « originales » du même auteur.

9. — J'en dirais autant de *Rédemption*, si M. André Lichtenberger avait jamais essayé d'être original. Il l'essaie surtout dans le style... Écoutez ceci : « C'était la fête radieuse, aux milliers d'anniversaires, miraculeuse toujours, du divin Soleil et de la mer divine. » Cela veut dire que c'était un jour d'été, au bord de la mer ! Et cela est évidemment « très distingué, » presque autant qu'une phrase de Thomas Diafoirus, ou d'une petite pensionnaire qui s'essouffle à bien écrire. Mais le sujet est plus simple, au moins dans ses éléments essentiels. Deux époux s'aimaient d'un amour faiblissant, et tournant même à l'aigre. La femme jugeait son mari après l'avoir admiré (c'était un romancier ! et il paraît qu'il y a des romanciers admirés par leur femme) ; le mari trouvait d'autres femmes aussi jolies et plus amusantes que la sienne ; Elle allait prendre un consolateur, et Lui une maîtresse, lorsque leur fille, une enfant de dix ans, qui avait mauvais caractère, mais qui était fort intelligente et voyait la désaffection grandir entre ses parents, imagine de les reconcilier et de racheter leurs fautes, devinez par quel moyen ! Ici, par exemple, l'histoire cesse d'être banale ; l'auteur a fait un effort pour sortir des sentiers battus, et il en est sorti incontestablement — car le moyen qu'imagine l'enfant pour sauver l'honneur et le bonheur de sa famille, c'est son propre suicide. — Elle se jette volontairement du haut d'une falaise et se brise la colonne vertébrale ! Sa mère et son père savent qu'il y a eu volonté formelle, préméditation, et pas accident. — Leur douleur commune l'emporte sur leurs griefs particuliers ; leurs âmes sont unies pour avoir été broyées dans le même mortier. comme disait — à peu près — le P. Lacordaire. Et le mot de Lacordaire est très bien. Mais les mortiers qu'invente M. Lichtenberger manquent vraiment de banalité. Qu'il ne force pas son talent !

10. — L'idée de *Maison vide* est grave et haute, mais elle est vague — ou plutôt c'est la démonstration qui en est vague. — « Souviens-toi de la mort et tu ne feras plus le mal, » dit l'Église ; « souviens-toi de la mort et tu feras le bien, dit M. Deuzèle, tu te hâteras d'agir, de faire une œuvre, ton œuvre ! » Et il nous montre un homme, hanté par la pensée de la mort, sûr de mourir au bout de deux ans et se

hâtant d'agir et de travailler. Et c'est ici que l'idée de l'auteur s'évapore. La première occupation à laquelle se livre son héros, en sortant de la consultation médicale qui l'a fixé sur l'échéance inévitable de sa mort, c'est de monologuer. Tous les sujets de monologue que peut fournir ce thème : « État d'âme d'un condamné à mort en face du spectacle de la vie »; il les passe en revue. Le total en est long, bien que chacun soit traité assez brièvement, le monologuiste n'étant pas un amplificateur vulgaire et montrant même de la finesse et par conséquent de la sobriété. Ce premier exercice terminé (et il y consacre quelques mois), il en commence un autre, lequel consiste à faire l'éducation de sa femme. Il l'avait épousée parce qu'elle était, dans sa personne, sa dot et sa famille, « confortable », comme on dit de l'autre côté de l'eau; mais il ne lui avait jamais accordé qu'une « portion congrue » d'attention et d'affection, réservant le meilleur de son temps et de son esprit pour son Moi, ses relations personnelles, son cercle, ses lectures, sa paresse. Car il ne faisait rien; il n'avait d'autre profession que d'être heureux, et il y excellait, étant un parfait égoïste. Il aurait pu être peintre, écrivain, sculpteur; il se contentait d'être critique (ce qui est amusant quand on ne critique pas les romans), il n'avait rien livré de lui-même aux autres, pas plus au public qu'à sa femme. C'était un homme habile. Inutile d'ajouter qu'il ne s'était dévoué à aucune grande cause, patriotique ou religieuse. L'approche de la mort le décide donc à se dévouer à sa femme, un peu plus que par le passé, et même à son fils, dont il ne s'était pas plus occupé. Il veut faire passer en elle et en lui, par elle, ses propres idées et ses propres sentiments, obéissant encore ici à un égoïsme inconscient, car ce qu'il cherche dans ce travail de pédagogie conjugale, c'est de ne pas laisser la *Maison vide* de lui, de s'y survivre dans un autre lui-même, dans une âme modelée par lui à sa propre image et à sa propre ressemblance. Et alors les dialogues succèdent aux monologues ; il parle avec sa femme comme il s'était parlé à lui-même ; il lui dit donc des choses très fines, très délicates, à travers lesquelles sa femme comprend qu'elle est un peu plus aimée. Quant aux « idées » proprement dites que son mari s'efforce de lui inculquer, elle ne doit pas pouvoir les comprendre, quoiqu'elle s'y applique, avec une bonne volonté touchante, et se persuade y avoir réussi. Car ces « idées », pour qu'elles fussent intelligibles, il faudrait d'abord qu'elles existassent ; or, elles n'existent pas ! Tout ce qu'en dit le pauvre malade ne se rattache à aucune doctrine religieuse ou philosophique connue ou possible. Il en a d'ailleurs conscience et il en fait l'aveu ; il déclare que « les croyants » sont « des cœurs naïfs et heureux, qu'il ne faut ni plaindre ni blâmer. » Il se complaît donc dans l'inconsistance de sa pensée et le néant de sa doctrine. Son *Credo*

se résume dans l'affirmation de la nécessité d'agir, et toute son espérance se borne à laisser sur cette terre « quelque chose de lui qui demeure,... son œuvre... son monument... son idéal déposé dans une âme qui lui ressemble... » Et le livre finit sans que nous connaissions « la figure de cet idéal. » Il est vrai qu'il finit aussi sans que nous assistions à la mort du moribond si verbeux, ou, si vous voulez, si disert. Et ceci est une compensation de cela. Il n'y a donc pas une seule vulgarité dans ce livre, pas même celle dont ne se gardent pas toujours les plus fiers écrivains, et qui consiste à exploiter le facile et grossier pathétique d'une « belle agonie. » *Maison vide* est une œuvre distinguée; elle est vide d'action, vide de doctrine, vide d'intérêt, mais non pas vide de talent. Il me tarde de lire le second roman de l'auteur.

11. — *Cette troisième* est une édition, ou plutôt une traduction nouvelle d'une petite « pochade » de Sienkiewicz, que nous avons signalée déjà l'an dernier, et où l'on voit « un peintre entre trois femmes. » La première, jeune fille bourgeoise, à laquelle il est fiancé, le décourage à temps, avant le mariage, par sa vulgarité prétentieuse; la seconde, une actrice, surprend ses sens par sa beauté et son cœur par ses vertus; il l'épouse; la troisième, une veuve, celle qui eût été son inspiratrice et sa vraie compagne, celle qu'il eût aimée, celle qu'il aime, tout en se répétant qu'il aime sa femme, c'est un autre qui l'épouse. Cette petite nouvelle, moitié dans le goût de la *Vie de Bohême*, moitié dans celui de *Mensonge*, n'est qu'un « carton » plus amusant qu'original.

Romans historiques. — 12. — L'auteur de *Chanteclair* conte clair (pardon!), écrit gentiment, mais compose sans vigueur. Sa longue narration, qui s'avance prestement à travers une multitude d'épisodes, pouvait encore durer pendant plusieurs volumes; ce n'est pas la logique, c'est la volonté de l'auteur qui la font s'arrêter après 300 pages; j'ajoute qu'on l'aurait suivie sans fatigue ni ennui, parce qu'elle est aimable, intéressante et claire (je le répète), malgré son défaut d'unité. Elle nous raconte la naissance, l'enfance, la jeunesse, les amours, les épreuves et finalement le mariage de Mlle Marianne de Chanteclair, une petite Bretonne poétique et énergique à la fois, capable de s'éprendre d'un rêve et, en même temps, d'agir et de pousser tout son entourage à l'action. Elle avait un bon oncle, un beau château, un joli nom, un joli cousin. Le cousin n'aurait pas mieux demandé que de devenir son époux; mais elle s'était laissée toucher par la grâce d'un homme mûr, un philanthrope, qui devint député en 1789, fut mis hors la loi par les terroristes, erra de longues semaines à travers la Bretagne, fut recueilli chez Marianne, sauvé par elle, tué par les Espagnols, ressuscité par je ne sais qui, et enfin épousé par sa petite

Bretonne. La sornette commence vers 1790, elle finit vers 1802, en traversant les plus tragiques et — malheureusement — les plus intéressants épisodes. Elle bénéficie de cet intérêt, avec simplicité, naïveté, et quelque agrément « d'écriture. »

13. — *Mirabal* nous transporte au XIIIe siècle, et nous fait assister aux luttes féodales et religieuses de cette époque. Lutte entre les Mirabal et les châtelains du voisinage, dans les montagnes des Pyrénées; lutte entre Amaury, le bon chevalier, et Norbert, le mauvais chevalier, tous deux amoureux de damoiselle Béatrix; lutte entre les deux vilains, Sulpice, le bon vilain, et Fulbert, le mauvais vilain, tous deux amoureux de Claudine; lutte entre les Albigeois et les chrétiens dociles aux ordres du Pape. — Ah! Messeigneurs! Quelles batailles! Quelles mitrailles! Quels coups d'estoc! Quels coups de taille! Avec quelle rage on tue! Avec quel héroïsme on meurt! Amaury tue et meurt, Norbert tue et meurt, Sulpice est tué par Fulbert, Fulbert est tué par Alain, Alain par je ne sais qui et Béatrix par je ne sais quoi! Mais ils meurent tous. A la fin du volume, il ne reste personne pour pleurer sur les morts, personne, que le lecteur sensible, dont M. de Saint-Aulaire réussit, toujours avec le même succès, à émouvoir le cœur, tout en excitant la curiosité.

14. — Et *les Derniers Romains* nous transportent au temps de Thédose le Grand. Mettant à profit les divisions des chrétiens, les partisans de l'ancienne religion détachent de l'Empereur le chef franc Arbogaste, le décident à la guerre, et périssent avec lui dans une bataille dont la trahison des hommes et l'inclémence du ciel font un désastre complet. — Épisode romanesque, parmi ces « études » historico-politiques : le duc d'Italie, le chrétien Fabricius, s'éprend d'une vestale, la fait enlever, lui donne un précepteur pour l'instruire de la foi, ne peut parvenir à changer son esprit, quoiqu'il ait ému son cœur, et la voit se poignarder sur les derniers charbons du feu de Vesta. Tout cela un peu confus, avec des tendances antichrétiennes : œuvre d'érudition peut-être, pas création vivante ; langue du traducteur peu sûre ; il y est question de « bras fanés ! » et ce sont des bras de soldat !

15. — Encore les Romains, (pas les derniers, hélas !). Ceux-ci sont les Romains du temps de Claude. Vous verrez que nous aurons bientôt un roman sur chaque année de l'Empire ! Tout le monde s'y mettra, les artistes et les écoliers. O *Quo Vadis* ! Que de livres on commet en ton nom ! — *Tuccia* est une œuvre d'écolier : art enfantin, érudition de bachelier, pudeur de lycéen émancipé de tous scrupules. Tous les détails que peuvent donner sur la vie des courtisanes romaines les *Thesaurus*, *Gradus*, livres classiques (annotés par des pions), répertoires et bibliographies spéciales, on voit bien que l'auteur les a soigneusement recueillis et qu'il s'est appliqué à les mettre en œuvre. Mais il ne

peut se dissimuler lui-même que le résultat ne vaut pas l'effort. Sa courtisane, éprise d'un certain Marius Coso, se consacrant tout entière au service de cet avocat, aidant ses ambitions et ses rancunes, et finalement vengeant sa mort, n'est pas une créature vivante : c'est un mannequin, un prétexte à « reconstitutions historiques, » étalages d'érudition et audaces libertines. Elle est d'ailleurs assez ennuyeuse pour être inoffensive. Plût à Dieu qu'elles eussent toutes été pareilles !

16. — Avec *Réconciliés* nous revenons aux temps modernes. La scène se passe sous Napoléon.... La scène, ai-je dit ? mettons « la narration, » car c'est une narration, très sage, très simple, très édifiante, un petit chapitre de la morale en action. — Il y avait, en 1800, une veuve polonaise mère de trois enfants : Kagia, Waldeck, Sogia. Kagia, tête chaude, cœur droit, mais volonté indisciplinée, est condamné, pour une faute qu'il n'a pas commise, à être soldat. Il combat d'abord contre Napoléon, et puis pour Napoléon ; il perpètre une foule de bonnes actions et même d'actions d'éclat, et devient sergent, capitaine, commandant, colonel. Oui, mes enfants, ce petit polisson devint colonel ! Et son frère, Waldeck ? Il devint ébéniste. Et sa sœur ? Elle se maria. Et sa mère, sa pauvre mère ? Elle mourut, mais en lui pardonnant ! Hélas ! Elle ne sut pas à temps que son petit Kagia n'était pas coupable ! Mais le frère et la sœur le surent, et alors les trois enfants se réconcilièrent. — Et voilà !

17. — *Un petit héros boer* est l'histoire d'un enfant, un véritable enfant, Christan Barneveld, qui consacre à la délivrance de sa mère et de ses sœurs, captives dans les camps de concentration au Transwaal, une intelligence, un courage et une constance à faire envie à l'homme le plus héroïque. — Livre recommandé pour les étrennes.

18. — Ce n'est plus dans le passé, ni même dans le présent, c'est dans l'avenir que se passe l'action de *A l'Élysée général !* Ceci est un roman prophétique, une fantaisie politique, faite dans un esprit bonapartiste. Un général devient le favori de l'opinion publique, écœurée par la corruption, l'incapacité et les violences criminelles de nos parlementaires ; un moment, il est décrété d'arrestation, par un Constans moins intelligent que le vainqueur de Boulanger ; mais il ne fuit pas, il ne se dérobe pas aux responsabilités, il fait front à ses adversaires, les culbute dans leur ruisseau natal, et rétablit Napoléon IV. — Cette grosse littérature est de nature à satisfaire certains gros appétits et à soulager quelques-unes de nos haines légitimes et vertueuses, — trop vertueuses peut-être !

Romans de mœurs. — 19, 20. — Puisque nous sommes dans la politique, restons-y encore un moment pour n'y plus revenir. — Voici deux peintures de mœurs politiques, ou plutôt de mœurs parlementaires : *Fouchard député* et *l'Écume* ; le titre du second pourrait

convenir au premier ; les mœurs y sont les mêmes, c'est-à-dire répugnantes ; seul, le récit est différent. — Dans *Fouchard*, il est continu, jamais coupé par des dissertations ; il marche, d'une allure paisible, appliquée et sage, à travers des événements nombreux, tous de qualité moyenne. La carrière du nommé Fouchard n'y offre rien d'imprévu, d'inouï, de romanesque, sauf peut-être vers la fin, où il est presque réduit à la mendicité ; ses pareils s'arrangent pour garder toujours « une poire pour la soif. » C'était un petit avocat de province, que quelques succès de prétoire, un peu de savoir-faire, beaucoup de platitude morale ont désigné au choix d'un comité, qui l'impose aux électeurs — (détails sur la campagne électorale, sur le jour et la soirée du scrutin, etc., etc., vous avez lu cela partout). Débuts du député à Paris ; ses relations avec des financiers. Premiers gains. Installation dans un appartement plus luxueux, soirée et bal dans ses nouveaux salons. Il va devenir ministre. Mais il n'est pas nommé, d'abord parce qu'il est supplanté par un collègue plus cynique et plus bête que lui, ensuite parce qu'il perd ce qu'il eut de talent et d'énergie dans une liaison avec une Dalila du monde, enfin parce qu'il est compromis dans un krack financier. Il l'est à ce point, que les électeurs (qui pourtant en ont réélu d'autres) le renient, qu'il ne peut plus retrouver sa clientèle d'avocat, qu'il n'a plus de quoi dîner, qu'il va emprunter cent sous à des amis, et qu'enfin il retourne chez sa femme, laquelle l'avait chassé, et lui accorde pourtant par pitié le gîte et le pain ! Combien qui furent moins malheureux que Fouchard, tout en étant plus coupables !

— *L'Écume* n'est pas une simple narration ; ce n'est même pas une narration, et c'est à peine si on peut y suivre le « fil des événements » qui font de M. de Vangerville, le châtelain millionnaire, un député, un ministre, un ancien ministre, un ancien député, un homme malheureux, ayant fini par perdre une partie de sa fortune, l'amour de sa femme, l'amour de ses enfants et l'estime de son secrétaire, M. Pierre. Celui-ci est le personnage important de l'œuvre, c'est le penseur ! Et il pense à tout bout de champ, à perte de vue et à perte d'haleine ! Le livre est plein de ses « pensées » et de ses dissertations, auxquelles répondent les pensées et dissertations du « patron » et de quelques collègues. — C'est lui qui explique le titre du roman, ce mot d'*Écume* sur le sens duquel nous pourrions nous méprendre, vous et moi (je crois même que je m'y suis mépris, tout à l'heure, mais en le sachant). Écoutez ce morceau ; il vous donnera une idée du ton et de la valeur de tout le reste : « — Oui, c'était cela..... De l'écume ! rien que de l'écume !... Du jour où ils échouaient au Parlement, ils n'étaient plus du peuple ceux-là qui prétendaient le représenter, c'en était l'écume : ça empruntait au flot populaire son élan et paraissait en avoir la force et la profondeur, ça n'en recouvrait que la surface. Et tout cela s'élevait à la

crête des lames parce que c'était inconsistant et léger, cela se redressait d'autant plus haut que le fond manquait davantage..... Rien que de l'écume!... Cette écume que le vent devant eux emportait par lambeaux. Un moment, le soleil vêtait de gloire les splendeurs éphémères de ce néant, tandis qu'au large la masse aux profondeurs inaccessibles, dédaigneuse des efforts stériles et des vaines clameurs qui troublaient la paix des rivages, continuait son mouvement, etc., etc., etc. » Je ne dis pas que ce n'est pas beau! Pour beau, c'est beau, « ça : » « la crête des lames, » « vêtait de splendeur », « le flot populaire. » Mais c'est peut-être trop beau! Et comme c'est « rasant! » Pierre, Monsieur Pierre, vous avez du talent, oui, certes! Mais vous êtes un « pompier » oh! combien! Et vous attachez trop d'importance à vos pompes, à vos œuvres et à vos phrases. — Ne s'avise-t-il pas de dédier son œuvre « aux historiens de l'avenir » et « à titre de document accessoire! » Comme si les documents principaux, — et authentiques, ne suffisaient pas pour juger notre triste temps!

21. — Encore de la politique dans *le Fils de Monsieur Pommier*, de la politique provinciale et municipale, l'*écume* en formation, le fumier de ferme avant le *compost* parlementaire (je ne suis pas sûr que cette métaphore-ci soit du susdit M. Pierre, bien qu'elle soit de son style). M. Pommier, de Normandie, était un ancien fermier, devenu propriétaire, maire et châtelain. Il rêvait de faire de son fils un « Monsieur » plus Monsieur que lui. « A cette fin », il l'envoya à l'école congréganiste du pays, bien qu'en sa qualité de maire il fût anticlérical fanatique, mais parce que, en sa qualité de châtelain, il aimait la « bonne société » et « les bonnes manières. » Et son fils, l'esprit troublé par les leçons contradictoires qu'il recevait à l'école et à la maison, tiré à droite par ses professeurs, à gauche par son père, cléricalisé ici et franc-maçonnisé là, torturé, écartelé, devint un imbécile, un être faible, sans convictions, sans énergie, mais sachant s'habiller, saluer et dépenser de l'argent. A Paris, où on l'envoya faire son droit et achever son éducation, il prend une aventurière vulgaire pour une femme du monde, fait des dettes, se bat et devient poitrinaire et son honneur. Il mourut le jour où son père, qui s'était successivement élevé de la mairie au Conseil général et à la Chambre des députés, manque d'être nommé ministre et d'avoir une attaque d'apoplexie en constatant que son fils a voulu mourir en chrétien et a réclamé l'assistance d'un prêtre. Et M. Pommier reste seul, avec tous ses honneurs et tout son argent, et, en outre, avec sa femme, qui ayant partagé ses folies, va lui faire expier leur malheur commun. Cette étude de mœurs provinciales, qui, par endroits, semble manquer de mesure et de justesse, et toucher presque à la caricature, ne manque pas d'intérêt et procède des intentions les plus louables.

22. — *Le Grand Mufflo* est une charge d'atelier (je n'ose pas dire de sacristie) faite pour amuser de jeunes enfants ; l'esprit et la main du maître-ouvrier qu'est Pierre l'Ermite, s'y reconnaissent, çà et là, à quelques traits prestement dessinés. C'est du Caran-d'Ache pour leçons de catéchisme. Prosper, surnommé Mufflo par ses camarades de première communion, était un libre-penseur de naissance ; dès l'âge le plus tendre, il pensait que les curés, « n'en faut plus ! » Le lendemain de sa première communion, il manqua la messe d'actions de grâces, ce dont il fut immédiatement puni par une chute de bicyclette et par une « râclée » de sa mère, d'ailleurs aussi libre-penseuse que lui. Plus tard, il se maria ; sa femme se moqua de lui ; il voulut être député ; il dit et fit tant de sottises qu'il fut élu — pardon — qu'il ne fut pas élu (et pourtant !). Il en eut tant de chagrin qu'il devint fou et fut enfermé dans un asile. Et savez-vous par qui il y est soigné, mes enfants ? par des curés et des religieuses !

23. — On connaît « la manière » de l'auteur de *Vieilles Gens, vieux pays ;* elle se retrouve ici dans toute sa pureté, sans mélange, correction ni atténuation : petites grâces, petits sourires, petites grimaces, au demeurant de la bonne humeur et une profonde honnêteté. Les gens de Granville avaient des préjugés, vers 1815, paraît-il. Ils n'aimaient pas à s'allier avec des étrangers, fussent-ils Bretons. Et c'est pourquoi M. de Prelie ne voulait pas donner sa fille au neveu de sa meilleure et de sa plus vieille amie, Mlle de la Caquerie, ce neveu, nommé Bertrand, n'étant qu'à moitié Granvillais par sa mère ; il était Breton par son père. Cependant sa fille, Mlle Emmée, réussit à forcer son consentement : elle entretient une correspondance avec Bertrand par l'intermédiaire de M. de Prelie lui-même : c'est lui qui porte les lettres des deux amoureux, cachées dans ses galoches, sous une semelle intérieure ! Quand cette audacieuse machination est connue, c'est un immense éclat de rire dans tout Granville, et c'est, pour le père, l'obligation de fiancer Bertrand et Emmée. Mais voici que Bertrand, injurié par un camarade de régiment (il était officier), refuse de se battre en duel : catholique et Breton, il connaît son devoir et s'obstine à y rester fidèle, malgré l'intervention de son futur beau-père et celle de Mlle de la Caquerie, malgré même la rupture de son mariage. Mais la Granvillaise Emmée n'est pas moins entêtée que le Breton Bertrand : elle veut avoir son mari, elle l'aura. Un jour, dans un salon rempli de visiteurs, elle déclare net à son père qu'elle entend épouser son fiancé ! Deuxième scandale ! deuxième consentement du père ! — Est-ce qu'il n'y a pas une autre rupture, un autre esclandre, un autre raccommodement ? Après enquête, je crois pouvoir affirmer que non. L'auteur laisse désormais vivre en paix tous ces braves gens.

24. — Voici encore de braves gens, mais ceux-ci sont jeunes. Ils

habitent *Porte à porte* à Boston ; ils pourraient, sans trop d'efforts, se toucher la main d'une fenêtre à l'autre. A droite, ce sont des jeunes gens qui vivent ensemble « gouvernés », c'est-à-dire nourris par une vieille demoiselle ; à gauche, deux jeunes filles, dont l'aînée donne des leçons de musique. La vieille demoiselle est la tante des jeunes filles ; elle se laisse persuader qu'elle l'est aussi d'un des jeunes gens, lequel se hâte de mettre à profit cette parenté peu officielle pour visiter ses deux cousines, tomber amoureux de la plus jeune, lui « faire la cour » la plus aimable, la plus ingénue, la plus attendrissante, mériter de devenir son mari et travailler à marier la sœur aînée, plus belle encore, plus sage, plus grave que sa cadette, au plus grave, au plus sage, au plus riche des négociants de Boston. Ni la matière, ni le ton de ce roman ne sont français, et c'est regrettable, au moins pour la matière qui suppose des mœurs sociales un peu différentes et meilleures que les nôtres, — que celles du moins de nos romans les plus lus. Il s'exhale de celui-ci un parfum d'ingénuité, en même temps qu'un fumet très marqué d'exotisme, qui le recommandent aux amateurs.

25. — Le fumet d'exotisme dans *Petites Épouses* est aussi marqué, mais le parfum n'est pas celui de l'ingénuité, au contraire ! Les fonctionnaires et officiers français, qui épousent, pour quelques mois, de petites Annamites, pendant leur séjour à Saïgon, n'ont pas les sens paisibles des adolescents anglais, joueurs de cricket, et leurs « épouses » provisoires ont tous les vices que leur climat, leur religion et (n'oublions pas de l'ajouter) notre « civilisation » ont développés ou importés en Extrême-Orient. C'est au tableau de ces vices que ce volume est consacré. Inutile d'analyser, n'est-ce pas ? L'auteur y a mis beaucoup de style et quelque talent, — un talent un peu maladif et sur lequel on sent qu'ont passé les fièvres de là-bas.

26. — Il faut en prendre son parti : l'auteur de *la Peur de vivre* veut « bien écrire », il s'applique à « bien écrire » ; c'est un calligraphe. Mais il n'a pas que des prétentions au beau style ; il en a aussi à l'honnêteté, et je m'empresse de les signaler et d'y applaudir. Il a en outre des idées élevées, une chaleur contenue et d'autant plus communicative, un sens artistique très délicat, sinon très puissant ; bref, c'est un talent ingénu et laborieux, dédaignant encore d'être habile, et cherchant plutôt à se satisfaire lui-même qu'à plaire au grand public. Quand il sera devenu un peu plus simple, quand il ne se croira plus obligé de citer Dante, Jérémie et Tacite en tête de chaque partie de ses romans, et de nous raconter les amours d'Alice et de Marcel, de Berthe et de Jean sur le ton des plus grandes voix de l'humanité, alors il aura toute sa valeur. Je lui demanderai encore d'user de titres plus clairs que celui-ci. Malgré le texte de Dante, (*L'Enfer*, ch. III), qui en est une première explication,

et malgré les gloses nombreuses que l'auteur en donne lui-même (notamment p. 176), ce titre reste obscur, et ce qu'on en comprend ne paraît pas juste. L'auteur reproche à Mlle Alice, d'avoir eu peur de la vie, parce qu'elle a eu peur de désobéir à ses parents et d'épouser, malgré eux, le lieutenant Marcel. Le courage de vivre comporte-t-il donc l'obligation de se révolter contre l'autorité paternelle ? Il comporte sans doute l'obligation de n'avoir pas peur de la pauvreté ; mais si la pauvreté de Marcel effraie les parents, elle n'effraie pas Alice, et c'est vraiment et uniquement de ses parents qu'Alice a peur. D'autre part, l'auteur fait un héros de ce lieutenant, qui, ne pouvant supporter le refus d'Alice, ne pense plus qu'à mourir, et y réussit, glorieusement d'ailleurs, en se faisant tuer dans un combat contre des peuplades de l'Afrique. Est-ce que le courage de vivre ne comporte pas la discipline de la sensibilité, la subordination du cœur à la raison, et la force de supporter des chagrins d'amour ? Si Alice est une de ces âmes prosaïques et faibles qu'il convient de flageller avec les vers les plus méprisants de Dante (*regarde et passe !*), Marcel est une âme romanesque en l'honneur de qui un moraliste et un « pédagogue » comme M. Henry Bordeaux ne devrait pas entonner les hymnes du journalisme contemporain (il a pris la peine, en effet, d'inventer un article de journal de province, qui est un merveilleux pastiche du reportage lyrique à la mode). Et si à travers ces dithyrambes de « presse locale » l'auteur a voulu faire entendre un blâme contre le gaspillage d'héroïsme que représente la mort de Marcel, il n'y a pas réussi. C'est ici qu'il aurait dû grossir la voix et demander des textes à tous les prophètes et des antithèses à tous les poètes pour flétrir ces « gloires honteuses » et ces « lâches courages » qui privent la société d'un homme parce qu'il a plu à une petite fille de ne pas lui dire : Je t'aime ! — J'aurai achevé de vous faire connaître ce livre, distingué et faux, quand je vous aurai dit qu'il contient en outre l'histoire des amours impudentes d'Isabelle et des amours pudiques de Berthe pour un autre lieutenant qui s'appelait Jean. Je suis obligé d'ajouter qu'une scène fort vive entre Isabelle et Jean est la mieux réussie du volume ; il arrive de ces accidents aux moralistes les mieux intentionnés ! Seulement celui-ci n'est pas le premier, si mes souvenirs ne me trompent pas ; il y en avait un pareil dans le précédent roman du même M. Henry Bordeaux, également pavé de bonnes intentions, orné de citations illustres, et plein de promesses comme celui-ci.

27. — Les *Mémoires d'un médecin* sont-ils un roman ? C'est possible, au moins pour la partie autobiographique. Il est vrai que cette partie y est réduite à un minimum infinitésimal : « J'ai fait mes premières études dans un collège... mes études médicales dans une « université » ; là j'ai constaté que... et j'ai pensé que... Puis j'ai exercé la

médecine; alors j'ai constaté que... j'ai pensé que... et actuellement je pense que... ». Et c'est tout; vous connaissez la vie du docteur Veressaïef. Ses idées, soit négatives et critiques, soit positives et théoriques, voilà ce dont il tient à nous faire part. Quant à ses aventures personnelles ou à ses affaires de famille, à ses affaires de cœur, il n'en dit rien. Son œuvre est toute professionnelle ; elle est même aussi peu individuelle que possible. Ce n'est pas un médecin en particulier qui raisonne, disserte, avoue ; c'est toute la corporation médicale, c'est la médecine elle-même qui se confesse tout haut. — Il paraît que ces aveux et cette confession ont fait scandale en Russie ; ils n'auront pas chez nous ce même genre de succès, quoi que semble craindre ou espérer leur introducteur auprès du public français, M. Téodor de Wyzewa. Dans les quelques pages en effet dont il les fait précéder, il nous les présente avec une gravité, presque une solennité qui semblent annoncer des « révélations sensationnelles. » Que nous apprennent-ils cependant? Que la médecine est une science incertaine: 1° Dans ses principes, 2° dans ses procédés d'investigation, 3° dans ses moyens thérapeutiques ; qu'elle est en outre un art extrêmement difficile, attendu qu'il exige: 1° Une continuité d'attention, 2° une délicatesse de conscience, 3° une dextérité de main, 4° une bonté d'âme et presque une charité, que les méthodes d'enseignement suivies dans les Facultés ne peuvent pas donner, et que l'égoïsme individuel en même temps que les nécessités professionnelles rendent extrêmement rares. — Or, voilà longtemps que le public français est renseigné sur tout cela, et non seulement par nos peintres de mœurs, nos Molière grands ou petits, mais par les médecins eux-mêmes, dont les moins sincères, les moins spirituels mettent, eux aussi, une sorte d'amour-propre à nous documenter sur les lacunes de leur science en général et sur celles de leurs confrères en particulier ! Mais quoi ? Si la confiance théorique de « la clientèle » en a été diminuée, son empressement pratique a augmenté, en même temps qu'augmentaient les prix de ces « consultations » auxquelles personne ne croit plus, ni ceux qui les font payer, ni ceux qui les paient. Jamais les médecins n'ont été aussi occupés ni aussi nombreux que depuis qu'ils se raillent et « se blaguent » eux-mêmes. Le docteur Veressaïef ne nous scandalisera donc pas, tout au plus nous intéressera-t-il par l'ardeur quasi mystique et la sincérité orgueilleuse de ses aveux, et nous fera-t-il verser un pleur sur la mort de ce petit garçon qu'il tua, pour avoir voulu l'empêcher de mourir ! Mais quant à nous faire réfléchir, quant à nous empêcher de rire de nous-mêmes, médecins et malades, et par conséquent de persévérer dans nos faiblesses et nos ridicules, qu'il n'y compte pas ! Nous sommes bien trop spirituels pour cela, « c'est-à-dire trop bêtes, » comme disait l'autre. On comprendra toutefois que M. Téodor de Wyzewa ait

pu croire le contraire, et on l'excusera de nous avoir attribué la même ingénuité que les Russes en une affaire où il s'agit de la vie — et de la bourse. — Le nom qu'il porte permet de croire que lui-même a dans l'âme quelque chose de la « candeur » slave, bien qu'il soit un de nos écrivains les plus spirituels — lui encore, — et de nos mandarins de lettres les moins naïfs.

28. — Ah ! non, il n'est pas naïf, l'auteur de *Contes chrétiens*, et ce n'est pas à des naïfs qu'il les adresse. C'est une œuvre de « mandarin » pour mandarins, dont l'esprit est ouvert non seulement « aux idées générales », comme disait Renan quand il voulait excuser quelques-uns de ses plus gros paradoxes, mais encore à toutes les idées particulières émises par les sophistes et les rhéteurs de tous les temps. M. T. de Wyzewa, qui peut-être a fait plus que les accueillir et les comprendre, les a-t-il reniées ? Ses contes, qui ne sont pas des contes, sont-ils chrétiens ? Le christianisme y est du moins traité avec déférence, avec plus de déférence que de compétence, et les théologiens y trouveraient plus d'une réserve à faire. Il ne m'appartient pas de les suppléer ; je dois me borner à leur « remettre mon dossier. » Qu'il me suffise de dire que les quatre contes de ce volume : *Le Baptême de Jésus*, *les Disciples d'Emmaüs*, *Barrabas*, *le Fils de la veuve de Naïm*, sont surtout des dissertations auxquelles sert de prétexte et de cadre un fragment de récit évangélique amplifié en légende et en symbole. Ces dissertations portent sur les problèmes qui hantent à cette heure les lecteurs et disciples désabusés des Renan et des Tolstoï. En de longs monologues, les personnages y *tolstoïsent* et y *renanisent*. C'est dire à quel point le nom qu'ils portent leur convient peu. Ils sont trop modernes pour être vrais. Quant au personnage de Notre-Seigneur, il y est humanisé et modernisé, comme il l'est chez tous les écrivains contemporains qui osent le mettre en scène; pas plus qu'Armand Silvestre, pas plus que MM. Haraucourt ou Rostand, M. T. de Wyzewa n'a su le faire agir et parler en Dieu.

29.— *L'Étape* est, de beaucoup, le roman le plus notoire de l'année ; il a été lu par un public plus étendu que le public ordinaire des romans ; il a soulevé des polémiques entre sociologues, moralistes et politiques, comme n'en soulèvent pas toujours des œuvres de philosophie et de sociologie pure ; il a été critiqué de tous côtés, de droite comme de gauche, par ceux qu'il voulait servir comme par ceux qu'il attaquait. Il serait tentant, quoique périlleux, d'intervenir dans de pareils débats ; mais précisément et pour m'aider à résister à la tentation, on me fait observer que le *Polybiblion* n'est pas une « revue d'études littéraires étendues, mais de simples compte rendus. » Je me borne donc à rendre compte de la fable, des thèses qu'elle veut démontrer, et — *un poco*, sans m'y étendre, — des objections qu'elle a soulevées.

— L'universitaire Monneron est un athée et un socialiste, honnête homme d'ailleurs, brave homme et même un peu « nigaud » dans son privé, mais le plus passionné, le plus farouche, le plus intransigeant des « penseurs. » Il a élevé ses enfants dans l'irréligion, et il s'est brouillé, pour cause d'incompatibilité de convictions politiques et religieuses, avec un ancien camarade d'école, Ferrand, professeur comme lui dans un lycée de Paris, catholique convaincu et même militant. Mais voici que l'un des fils de Monneron, Jean, s'est épris de Mlle Brigitte Ferrand, l'a demandée en mariage et a été agréé sous la condition de devenir chrétien.— Or, il le devient, d'abord parce qu'il l'est déjà à moitié, sans le savoir et grâce aux leçons de Ferrand, qui ont pénétré en lui plus profondément que celles de son père, et ensuite parce qu'il traverse une série d'épreuves qui achèvent d'éclairer son esprit en déchirant son cœur. Lui aussi « il a pleuré et il a cru ! » Il voit son frère aîné, Antoine, devenir voleur et faussaire, et n'échapper au bagne que par hasard ; il voit sa sœur Julie céder à la plus vulgaire des séductions et tenter de réparer sa faute par le meurtre du séducteur et son propre suicide ; il voit son père, absorbé par son fanatisme anticlérical et son pédantisme scolaire, manquer à tous ses devoirs de chef de famille, assister à tous ces désastres sans se douter qu'il en est responsable, et considérer comme l'humiliation suprême l'obligation où il se trouve d'accepter les services de Ferrand et de rendre hommage à la grandeur morale d'un catholique. Et de tous ces spectacles, de tous ces malheurs qui passent près de lui en le broyant lui-même, Jean conclut : 1° que les fautes et les vices de ses frères et de sa sœur sont le résultat de leur éducation antichrétienne ; 2° que tous les malheurs de la famille, y compris l'anticléricalisme du père, ont pour cause ce fait qu'elle est une famille de « déracinés » et de parvenus. Le père est du Cantal, la mère de Marseille, les fils sont nés l'un à Cherbourg, l'autre à Bordeaux, le troisième à Carpentras, le quatrième à Paris ! La famille a erré de pays en pays, faisant « son chemin » peut-être, puisque le grand-père était un paysan et que le fils est un professeur, et que la condition de professeur passe pour supérieure à celle d'un paysan ; mais si elle a fait « son chemin, » c'est en brûlant quelques *étapes*, et sans passer par d'autres conditions sociales intermédiaires. De sorte qu'elle n'a autour d'elle aucune attache, aucun soutien ; elle a poussé au-dessus du sol avant d'avoir pu enfoncer dans le sous-sol des racines profondes et vigoureuses ; et c'est pourquoi son esprit a été si vite desséché par les mauvais vents qui soufflent dans les régions de la pensée, et c'est pourquoi aussi son honneur et son bonheur ont été emportés par les premiers orages des passions. Ce n'est donc pas seulement aux doctrines religieuses de son père que Jean renonce en épousant Brigitte Ferrand, c'est encore à ses doctrines sociales.

Il embrasse à la fois et le trône et l'autel !

On a été généralement d'accord pour louer dans cette fable la force dramatique de quelques scènes et la vie de certains personnages. Celui de Monneron, en particulier, a fait l'admiration des critiques universitaires ; je l'aurais, pour ma part, jugé un peu chargé et caricatural ; mais puisque des confrères le trouvent ressemblant, nous n'avons qu'à nous incliner devant leur compétence. Caricatural ou non, il est d'ailleurs bien vivant, autant que les Homais et les Tartarin, qui, eux, sont cependant des *charges*; et son nom, comme le leur, mériterait de devenir populaire et de désigner cette race de « pions » grotesques et malfaisants qui empoisonnent — qui empionnent — notre pays au nom de leur « cher Rousseau » et de leur « cher Danton. » Le personnage de Jean Monneron, annoncé comme le principal héros du drame, est au contraire insuffisamment « marqué », il est trop passif ; les événements agissent sur lui plus qu'il n'agit ; il est plutôt le bénéficiaire que le héros du drame. Son frère Antoine a plus de relief ; on voit son masque de cynisme et de lâcheté à la fois ; la scène nocturne, où son infamie éclate aux yeux de son père, est poignante ; j'aime moins celle, pourtant très longuement filée, où il rêve du vol et du meurtre qu'il pourrait commettre chez une demi-mondaine de ses amies et où il s'abandonne à l'hallucination d'un beau crime ; quelques détails, d'ailleurs inutiles, y rappellent l'ancien Bourget, celui d'avant l' « Apologétique expérimentale. » On ne fait qu'entrevoir la figure de Brigitte Ferrand, ou plutôt son profil perdu et voilé d'ombre ; mais l'apparition est exquise, ainsi que la scène unique où elle parle, celle de sa rencontre avec le père irrité de son fiancé ; l'émoi de son cœur de vierge semble passer dans les paroles échangées, les attendrir et les faire palpiter. Impossible d'énumérer et de juger tous les autres personnages (ils sont trop), le drame est trop touffu, trop chargé d'épisodes (dont un, sur une association de jeunes apôtres laïques, « l'Union Tolstoï », est pourtant, considéré isolément, d'une rare valeur), trop encombré de dissertations, avec insistances et redites. — Mais le défaut principal de ce drame, qui s'annonçait, dans les premières pages, comme devant être tout intérieur, avec l'âme de Jean, et peut-être aussi celle de Brigitte pour théâtre, c'est de dévier brusquement et de devenir un mélodrame, un peu gros, qui se passe en dehors de Jean et de Brigitte, tout en les atteignant par contre-coup. Il y a là une vraie déception — qu'augmente d'ailleurs l'insuffisante valeur démonstrative de ces événements, choisis pourtant et combinés pour le besoin d'une thèse. — Cette thèse est double, comme on a pu le voir. Elle peut se résumer dans ces deux formules : 1° La religion est la seule garantie de la moralité ; 2° la hiérarchie des classes, telle qu'elle existait sous l'ancien régime, est la seule garantie du bonheur individuel et, par conséquent, encore

de la moralité. Or, dans *l'Étape*, dans la démonstration de cette double thèse, il se trouve d'abord que les immoraux et les criminels ne sont pas les seuls libres-penseurs et « déracinés, » Antoine et Julie, et que le séducteur de Julie est un ancien élève de Vaugirard et même un vicomte qui n'a brûlé aucune « étape » ; que, de plus, Jean Monneron, quoique élevé dans l'irréligion, est un brave garçon, qui ne devient même chrétien que parce qu'il est déjà un brave garçon ; que le père Monneron lui-même, si malfaisant qu'il soit, est un brave homme, et ne semble malfaisant que parce qu'il est encore plus « nigaud » que libre-penseur. Il se trouve en outre que la famille, choisie pour nous effrayer sur les dangers du déclassement social, ne s'est guère déclassée. Elle n'a pas passé de la troisième classe à la première, comme en chemin de fer ; elle a, à peine, changé de compartiment et toujours dans la même classe, celle des prolétaires, celle qui vit de son travail, et en vit péniblement. Le grand-père Monneron était cultivateur, le fils est professeur, mais il ne cesse pas d'avoir besoin de travailler pour vivre et d'ajouter même des heures de répétitions à ses heures de classe ; grâce à quoi il est « parvenu », mais à quoi ? « A nouer les deux bouts », à peine, puisque son dernier-né (un inquiétant gavroche), trouve que la mère économise trop sur le bifteack et les « patates frites. » Pour un parvenu, voilà un piètre parvenu ! Et l' « étape » qu'il a brûlée ne doit pas être longue. En combien de générations M. Bourget pense-t-il qu'elle pourrait être franchie ? Ou, par hasard, penserait-il qu'elle ne doit pas l'être, qu'un paysan doit rester éternellement paysan, un professeur éternellement professeur ? *Durus est hic sermo !* et la déception, provoquée par l'insuffisance des preuves, se change en protestation. — Aussi a-t-on protesté, et de tout côté, les libres-penseurs, au nom de la morale indépendante, — les monarchistes au nom du passé et même de l'avenir, ne voulant pas laisser dire que l'ancien régime pratiquait la séparation des classes au point d'empêcher tout déclassement (Colbert et Catinat avaient dû brûler pas mal d'étapes), ne voulant pas surtout laisser croire qu'ils étaient disposés à déclarer la guerre à la société moderne, fondée sur l'idée, sinon encore sur la pratique de l'égalité; — les catholiques eux-mêmes, au nom... de leur propre nom, qui implique la croyance à l'*universalité* de l'Église, à la possibilité d'en adapter l'esprit à tous les régimes, fussent-ils les plus démocratiques, les plus éloignés par conséquent de celui dont semble rêver M. Bourget... M. Bourget a répondu ; la polémique dure encore. Je me défends d'y entrer. Mais je ne puis me défendre d'ajouter ceci : Quand même il en résulterait que la thèse de M. Bourget est mal précisée dans la partie doctrinale de *l'Étape*, comme elle est mal démontrée dans la partie dramatique, mon admiration

pour *l'Étape* n'en serait ni gênée ni diminuée. Car, au fond, peu importe qu'une fable ne soit pas aussi démonstrative que l'aurait voulu l'auteur ; est-ce qu'une fable peut jamais être démonstrative ? Peu importe qu'un poète n'ait pas pu ou n'ait pas voulu préciser des idées ; est-ce qu'il n'a pas mieux à faire ? Or, M. Bourget, qui est surtout un poète (qu'il se résigne à cette supériorité, quand même il en désire une autre) a mieux fait que de démontrer ou de préciser des idées, il les a passionnées et a passionné pour ou contre elles ses innombrables lecteurs, c'est-à-dire la foule et l'élite. Et ces idées, dont il pourrait dire, lui aussi : *Mea doctrina non est mea*, et qui sont les idées de Le Play, Taine, M. Faguet et d'autres, moindres ou aussi grands (sans oublier M. Barrès), ont moins besoin d'être précisées que d'être prêchées et aimées, car, réduites à ce qu'elles ont d'essentiel, elles sont justes, elles sont bonnes, elles sont bienfaisantes et nécessaires, et le monde pourrait périr d'avoir attendu, pour les accepter, que la formule exacte en fût trouvée — une formule qui ne soit pas une banalité. — Il est vrai, il est bon, il est juste de dire que la religion est une garantie de moralité, et que l'irréligion a souvent pour cause et plus souvent pour conséquence l'immoralité ; il est vrai, il est bon, il est juste de dire que « la grande conquête de la Révolution », l'égalité, nous fait payer cher ses bienfaits, désormais inévitables d'ailleurs. Mais il est difficile et donc admirable de le dire de manière à en émouvoir le grand public, à faire entrer dans le courant des préoccupations et des conversations mondaines ce qui reste d'ordinaire confiné dans les églises, les écoles, les revues savantes. Et c'est ce qu'a fait *l'Étape*. Il y a fallu tout le talent de M. Bourget, ce talent où la force s'allie à la grâce et qui triomphe même de ses défauts ; il y a fallu surtout toute son âme, cette âme qui soulève la masse un peu compacte et confuse de ses argumentations et leur communique sa vie et sa chaleur. Car, depuis quelques années, M. Bourget se met tout entier dans ses œuvres ; il ne se contente plus d'être un artiste hors de pair, il veut être un apôtre. Sa puissance d'action sur le public, déjà si grande, s'est accrue de tout ce que peut ajouter de valeur au talent le dévouement, la charité, le besoin de sortir de soi et « d'aller aux autres, » non pour s'en faire applaudir, mais pour les sauver. *L'Étape* est donc un acte d'apostolat social, et qui a su atteindre des âmes indifférentes ou réfractaires aux autres formes de l'apostolat. Voilà ce qui en est surtout admirable, voilà des mérites qui en remplacent et même en déparent d'autres, et des services que nous avons, ici plus qu'ailleurs, le devoir de reconnaître. Que M. Bourget daigne agréer l'hommage — si négligeable qu'il soit — de mon admiration raisonnée (*obsequium rationabile*) et de ma gratitude sans réserve.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

Droit public. — 1. *Études de droit public*. II. *L'État, les gouvernants et les agents*, par Léon Duguit. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de 774 p., 12 fr. — 2. *Les Traités internationaux devant les Chambres*, par Louis Michon. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-8 de 520 p., 6 fr. — 3. *Les Israélites de l'Algérie et le décret Crémieux*, par Jacques Cohen. Paris, Rousseau, 1901, gr. in-8 de viii-385 p., 8 fr. — 4. *Condition juridique de la Finlande* (traduction du russe). Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, gr. in-8 de 172 p., 4 fr.

Législation industrielle. — 5. *Traité de législation ouvrière*, par Louis Courcelle, avec une préface de Paul Beauregard. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de iii-584 p., 10 fr. — 6. *Le Domaine industriel des municipalités. Distribution d'eau, de gaz, d'électricité, transports en commun*, par Louis Roger. Paris, Rousseau, 1901, gr. in-8 de 103 p., 8 fr. — 7. *Étude de la législation allemande sur les brevets d'invention*, par J. Bonnet. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, gr. in-8 de vii-580 p., 30 fr.

Philosophie du droit. — 8. *Del Derecho de castigar, su naturaleza, su origen, su fundamento, y opiniones acerca de estos puntos*, por Constante Amor y Neveiro. Santiago, Galaica, 1901, in-8 de 159 p., 2 fr. — 9. *La Sucesión contractual*, por Enrique García Herreros, con prólogo de Rafael Ureña. Madrid, Hernández, 1902, in-12 de xxiii-157 p., 3 fr. — 10. *Difendiamo la famiglia, saggio contro il divorzio e specialmente contro la proposta di introdurlo in Italia*, per Lorenzo Michelangelo Billia. 2e éd. Turin, bureaux du *Nuovo Risorgimento*, 1902, gr. in-8 de x-275 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Féminisme français*. I. *L'Émancipation individuelle et sociale de la femme*. II. *L'Émancipation politique et familiale de la femme*, par Charles Turgeon. Paris, Larose, 1902, 2 vol. in-12 de iv-489 et iii-500 p., 8 fr.

Histoire du droit. — 12. *La Tradition romaine sur la succession des formes du testament devant l'histoire comparative* par Édouard Lambert. Paris, Giard et Brière, 1901, in-8 de 105 p., 4 fr.

Ouvrages divers. — 13. *Du Droit de réponse en matière de presse*, par René Doré. Paris, chez l'auteur, 26, rue Monge, 1902, gr. in-8 de vii-272 p., 5 fr. — 14. *Les Lois protectrices de l'agriculture*. I. *Loi du 4 février 1888 sur la répression des fraudes dans le commerce des engrais*, par Gaëtan Aubéry, avec une préface d'Hippolyte Gomot. Paris, Chevalier-Marescq, 1901, in-8 de iii-73 p., 2 fr. — 15. *Manuel pratique des sociétés de commerce et par actions, participations, coopératives, syndicats professionnels, sociétés de secours mutuels, associations et congrégations*, par Alfred Lambert. Paris, Giard et Brière, 1902, in-12 de 106 p., 1 fr. 50. — 16. *Des Assemblées d'obligataires dans les sociétés anonymes*, par Charles Boucaud. Paris, Rousseau, 1902, gr. in-8 de xvi-135 p., 3 fr. — 17. *La Loi militaire ; loi de recrutement, recensement*, etc., par La Ramée. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 185 p., 1 fr.

Droit public. — 1. — Le mot de « solidarité » est devenu la « tarte à la crème » d'un grand nombre de nos contemporains. Avec ce mot on explique tout. L'idée de Dieu, la métaphysique, le droit naturel, vieilles choses dont on entend désormais se passer. C'est sur la solidarité seule qu'on prétend établir la morale, et c'est aussi sur elle que doit reposer le droit. Un professeur de droit de l'Université de Bordeaux, M. Léon Duguit, vient d'écrire deux gros volumes pour montrer que la « solidarité sociale » est le seul fondement du droit public. En rendant compte du premier : *L'État, le droit objectif et la loi positive*, nous avons déjà fait remarquer que son système aboutit, en somme, à la négation du droit. Le second, intitulé : *L'État, les gouvernants et les*

agents, prouve surabondamment que ce reproche était mérité. Du droit de l'individu et même du droit de l'État l'auteur ne veut pas entendre parler. Pour lui il n'y a pas de droit « subjectif », c'est-à-dire de droit personnel ; il n'y a qu'un droit ou plutôt qu'un pouvoir « objectif », qui résulte de la solidarité sociale. Et, naturellement, de ce pouvoir le législateur peut faire ce qu'il lui plaît. Nous citons : « Le législateur positif peut accorder, refuser, modifier ce pouvoir objectif ; et s'il est limité dans ses décisions à cet égard, ce n'est point par un droit subjectif, qui appartiendrait au citoyen et auquel il ne pourrait pas toucher, c'est par le droit objectif, supérieur à la loi positive, fondé sur la solidarité sociale et qui s'impose à tous, même à l'État. » Qu'est-ce donc que cette « solidarité sociale » de laquelle tout dépend ? Nul ne le dit et nul ne saurait le dire avec précision : ce n'est, en définitive, dans la pensée de ceux qui en parlent, que l'idée que les hommes se font, à chaque époque, de l'intérêt social. Or, il est évident qu'une telle idée varie suivant les temps et les lieux, que chacun est libre de l'interpréter d'une manière différente, que le droit qui peut dériver d'une notion aussi vague sera toujours incertain. Voyons, en effet, comment M. Duguit essaie d'établir sur cette notion tout l'édifice du gouvernement moderne. Dans une première partie, il recherche ce qui constitue la nation, ce qu'il faut entendre par la souveraineté, et il aboutit à nier que la souveraineté existe en tant que droit : « Ce qu'on appelle improprement la souveraineté est un simple fait. » Arrivant aux pouvoirs parlementaires, M. Duguit ne leur reconnaît aucun droit de représenter la nation : « Nous ne disons point que les députés tiennent leurs pouvoirs des électeurs, puisque, à vrai dire, les électeurs n'ont pas de pouvoir de droit, mais seulement un pouvoir de fait... » En ce qui concerne l'autorité des chefs d'État, mêmes conclusions : « Le droit héréditaire est une pure fiction. Il n'y a pas de monarque dont le pouvoir ait une origine héréditaire légitime, sa dynastie régnerait-elle depuis des siècles dans le même pays. Son pouvoir ne peut avoir pour fondement qu'un fait et pour légitimation que le juste emploi de la force que lui donne ce fait. » M. Duguit traite ensuite des agents du gouvernement; mais il ne leur reconnaît pas plus de droits qu'au monarque lui-même. Ainsi, sous prétexte que l'inamovibilité des juges a été instituée dans l'intérêt des justiciables, il n'y voit « qu'une simple règle législative que le législateur ordinaire peut modifier, suspendre ou abroger à son gré. » Mais le juge n'a pas droit à l'inamovibilité et on ne lui fait pas de tort quand on l'en prive. En revanche la responsabilité des agents de l'État est réduite au minimum : « Le fonctionnaire n'est jamais responsable, ni vis-à-vis de l'État, ni vis-à-vis des particuliers, lorsque, ayant commis une faute, il a cependant agi suivant l'esprit de sa fonction, pour remplir le but légitime qu'a eu le législateur en l'instituant. »

Un dernier chapitre est consacré aux « agents décentralisés. » Fidèle à son système, l'auteur ne reconnaît aucun pouvoir propre aux autorités locales : « Le gouvernement qui modifie ou supprime une situation de décentralisation ne viole aucune situation juridique s'imposant à lui, parce qu'il n'y a point eu de sa part, à un moment quelconque, intention de créer une situation de droit obligatoire. » De telles théories sont évidemment très commodes pour les gouvernants, mais on peut facilement mesurer le degré de sécurité et de liberté qu'elles laissent aux gouvernés.

2. — Dans quelle proportion, sous le régime parlementaire, les Chambres législatives doivent-elles intervenir dans la conclusion des traités ? C'est là certainement une des questions les plus délicates du droit constitutionnel. La Faculté de droit de Paris l'ayant mise au concours en 1900, le mémoire présenté par M. Louis Michon a obtenu la première récompense, et c'est ce mémoire que l'auteur vient de publier en l'intitulant : *Les Traités internationaux devant les Chambres.* — S'il est vrai que, comme l'a dit M. Thiers, « l'expérience est le véritable législateur des temps modernes », le plan à suivre pour l'examen de la question proposée était tout indiqué : il fallait d'abord rechercher, tant dans les multiples constitutions qui ont régi la France que dans les constitutions étrangères, quel rôle a été accordé aux Chambres en ce qui concerne les traités. C'est aussi de cette manière que procède M. Louis Michon. Dans un premier chapitre, consacré aux États généraux de l'ancienne monarchie, il constate que jamais la Royauté n'a reconnu aux États un droit de sanction en matière de traités, même pour les cessions territoriales. Il passe en revue ensuite toutes nos constitutions, depuis celle de 1791 jusqu'à celle en vigueur actuellement, sur laquelle, naturellement, il s'arrête davantage. Puis il étudie les principales constitutions étrangères, qui peuvent se classer, aussi bien que nos constitutions françaises, en quatre catégories. Celles de la première catégorie n'attribuent aucun rôle au Parlement et laissent au Souverain le droit de conclure à lui seul tous les traités. Ce type, auquel se rattachaient chez nous la constitution de l'an X, celle de l'Empire, les chartes de 1814 et de 1830 et la constitution de 1852, est encore représenté aujourd'hui par la constitution anglaise. Il ne s'accorde toutefois pas toujours facilement avec le régime parlementaire, car l'exécution des traités exige souvent des crédits ou des dispositions législatives que le gouvernement doit demander au Parlement, et si le Parlement les refuse, les engagements pris envers l'étranger restent en souffrance. C'est ainsi qu'on a vu, en 1831, la Chambre française refuser de voter l'indemnité de 25 millions qu'un traité avait accordé aux États-Unis pour le préjudice causé à leur commerce par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Dans

une seconde classe de constitutions, à laquelle appartiennent nos lois constitutionnelles de 1875, ainsi que les statuts de Belgique, d'Italie, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne et de Hollande, le chef de l'État peut bien, en principe, négocier et ratifier les traités, mais il doit pour certains, et généralement pour les traités de paix, les traités de commerce et pour ceux qui engagent les finances ou qui comportent des cessions de territoire, obtenir l'approbation des Chambres. Si ce second système est plus respectueux que le premier de la prérogative parlementaire, il a, en revanche, dans certains cas, de graves inconvénients. On l'a vu pour le traité qui a mis fin à la guerre des États-Unis contre l'Espagne : cette dernière puissance a payé fort cher de n'avoir pas signé dès le premier abord un traité de paix définitif, car les États-Unis, qui se contentaient d'abord de l'abandon de Cuba, de Porto-Rico et d'une des îles Ladrones, ont, dans l'intervalle nécessaire pour obtenir l'approbation des Cortès, aggravé leurs exigences et demandé la cession des Philippines. La nécessité d'un vote des Chambres se concilierait surtout difficilement avec les traités d'alliance, qui doivent presque toujours rester secrets; c'est pourquoi les constitutions de la seconde classe font une exception en faveur de ces traités. Celles de la troisième classe, au contraire, ne distinguent pas et subordonnent la conclusion définitive de tout traité à l'acceptation du Parlement : de ce nombre sont la charte portugaise et la constitution fédérale suisse. Enfin une quatrième catégorie, représentée par les constitutions des États-Unis et du Mexique, oblige seulement le chef du pouvoir exécutif à obtenir, avant de traiter définitivement, l'assentiment de la Chambre Haute. Ce dernier système, sous une apparence transactionnelle, a les mêmes inconvénients que le précédent, et l'on doit admettre, en définitive, avec M. Louis Michon, que la solution qui fait intervenir les Chambres pour certains traités seulement, pour ceux spécialement dont l'exécution exigera leur concours, est celle qui concilie le mieux les nécessités diplomatiques avec les principes du gouvernement représentatif.

3. — M. Jacques Cohen est évidemment israélite ; aussi nous ne songeons nullement à lui reprocher la sympathie, pour ne pas dire la partialité, qu'il montre en faveur de ses coreligionnaires dans son livre sur *les Israélites de l'Algérie et le décret Crémieux*. Les israélites algériens réunissaient-ils déjà, en 1870, les conditions morales suffisantes pour avoir droit à la nationalité française ? Leur naturalisation en masse, décrétée le 24 octobre 1870 par M. Crémieux, était-elle conforme à la politique coloniale qu'il convenait de suivre en Algérie ? Enfin cette mesure a-t-elle eu l'effet qu'en attendaient ses auteurs, la fusion des israélites algériens dans la grande masse française ? Ces trois questions sont résolues par M. Cohen affirmativement. Cependant nous

devons dire que son livre n'est pas uniquement un plaidoyer en faveur de la population juive d'Algérie. C'est plus et mieux, car il contient l'historique complet et documenté de la condition des juifs algériens depuis la conquête jusqu'à nos jours. Si l'auteur n'est pas toujours complètement impartial, le lecteur du moins a sous les yeux tous les moyens de juger avec impartialité. Et nous avouons, quant à nous, que nous aurions bien de la peine à accepter entièrement les conclusions de M. Cohen. Quand nous voyons que les conseils généraux d'Algérie, dans les dernières années du second Empire, s'étaient toujours prononcés contre l'assimilation des israélites indigènes aux Français, nous ne pouvons admettre que M. Crémieux, par cela seul qu'il était allé plaider quelquefois en Algérie, avait le droit de trancher comme il l'a fait une question aussi délicate et aussi importante pour l'avenir de la colonie. Si, d'autre part, l'on considère que le décret Crémieux est intervenu dans le moment où le prestige de la France était affaibli par nos défaites, où l'administration française était désorganisée et désemparée, où la population musulmane se préparait à la révolte et était travaillée par des émissaires étrangers, le caractère inopportun et impolitique de ce décret nous paraît difficilement contestable. Enfin la preuve que cette mesure n'a pas eu les heureux effets d'union et de pacification qu'en attendaient ses auteurs, c'est qu'en 1898, après vingt-huit ans, les trois conseils généraux d'Alger, de Constantine et d'Oran et le Conseil supérieur de l'Algérie en demandaient encore l'abrogation. Nous sommes d'accord, assurément, avec M. Cohen pour reconnaître la nécessité de la tolérance sur la terre d'Afrique, pour demander qu'on y répande à profusion « l'instruction française » ; qu'on exige de la part des professeurs français « l'abstention absolue de la politique militante. » Il nous plaît de l'entendre s'écrier : « Point de mesures de rigueur ni de moyens restrictifs contraires à la liberté républicaine ! » Mais serait-il outrecuidant d'ajouter : « Que Messieurs les israélites commencent ! »

4. — Lorsqu'en 1809 l'empereur Alexandre Ier se fut emparé du grand-duché de Finlande, il déclara, dans un manifeste adressé à la diète finlandaise, qu'il maintiendrait « les lois originaires, les droits et les prérogatives dont les sujets du grand-duché jouissaient d'après leurs constitutions. » S'appuyant sur cette promesse solennelle, les Finlandais soutiennent qu'ils constituent dans l'empire russe un État particulier, dans lequel l'empereur de Russie possède la puissance souveraine comme Grand-Duc, mais a l'obligation de se conformer, pour son gouvernement, aux anciennes lois constitutionnelles qui régissaient la Finlande lorsqu'elle était unie à la Suède. Ces prétentions, soutenues en 1892 par le professeur de l'Université d'Helsingfors Herrmannson, ont été exposées en 1899 dans une déclaration adressée par la

diète et le sénat de Finlande à l'Empereur. Elles sont combattues dans un ouvrage intitulé : *De la Condition juridique de la Finlande*, traduit du russe, sans nom d'auteur. On s'efforce de prouver dans cet ouvrage que, sous le rapport du territoire, de la population, du pouvoir souverain, la Finlande n'a jamais réuni les conditions nécessaires pour former un État distinct ; qu'elle n'est, en réalité, qu'une province jouissant, dans l'empire, de lois particulières et d'une administration propre. La question, à vrai dire, nous paraît, sinon oiseuse, du moins purement théorique, étant donné que sa solution dans un sens ou dans l'autre dépend uniquement de la volonté de l'empereur de Russie.

Législation industrielle. — 5. — A côté de nos vieux codes, qui n'ont pu prévoir les progrès ni les besoins de l'industrie moderne, une législation nouvelle s'est formée, et, comme le dit M. Paul Beauregard dans la Préface qu'il a écrite pour le *Traité de législation ouvrière* de M. Louis Courcelle, « si les lois qui la constituent sont encore à l'état d'éléments épars, attendant la codification qui les réunira en les complétant, elles sont du moins nombreuses et variées... L'apprentissage, le louage de services, le louage d'ouvrage, le salaire et les différents modes de rémunération du travail, la participation aux bénéfices, la surveillance, l'hygiène et la sécurité des ouvriers, la réglementation du travail des enfants, des femmes et des adultes, le placement des travailleurs, les associations professionnelles, les sociétés coopératives, les institutions de prévoyance, la retraite ouvrière, les accidents du travail, la protection du travail et les récompenses au travail, les conflits entre patrons et ouvriers, les conseils consultatifs de l'industrie, voilà autant de sujets vivants, d'une importance considérable, unis par un lien apparent, entrés dans le domaine de la réglementation législative. » C'est de tous ces sujets que s'occupe M. Louis Courcelle. Son ouvrage, par cela même qu'il réunit en un seul volume toute la législation ouvrière, ne peut en faire une étude approfondie. Mais c'est un résumé exact, précis, bien ordonné, au courant des lois nouvelles, pourvu d'une bonne table alphabétique, et pouvant être très utile, non seulement aux juristes, mais aussi aux industriels et à tous ceux qui, employeurs ou employés, ont à se préoccuper des questions de travail et de salaire.

6. — Dans sa thèse sur *le Domaine industriel des municipalités*, M. Louis Roger constate qu'à l'heure actuelle, en France et dans tous les pays de vieille civilisation, les municipalités ont une tendance à accroître leurs attributions et à se constituer un domaine industriel avec les entreprises d'eau, de gaz, d'électricité, de transport. Certaines d'entre elles ont même essayé de gérer des pharmacies, des boulangeries, des boucheries, mais ces tentatives, en France du moins, sont restées à l'état de projets, le Conseil d'État ayant toujours refusé de

reconnaître aux communes le droit de prendre la direction et la charge de pareilles entreprises. M. Louis Roger démontre que le domaine industriel communal ne doit pas être un champ d'expérimentation socialiste, un moyen de favoriser la classe ouvrière aux dépens des autres classes ; il appartient à tous les citoyens et doit être géré équitablement dans l'intérêt de tous. Qu'elles exploitent elles-mêmes leur domaine industriel ou qu'elles le donnent à exploiter à des compagnies, les municipalités doivent se conformer, et exiger que les sociétés concessionnaires se conforment, pour la rémunération du travail, aú taux de salaires en usage dans la région. Elles doivent aussi faire en sorte que l'exploitation ne soit pas une charge pour le budget communal. La fourniture gratuite ou à trop bas prix de l'eau, de l'éclairage ou des moyens de transport établirait une inégalité entre les habitants ; les frais de ces services, dont ne profiteraient pas également tous les citoyens, seraient supportés par la collectivité tout entière, et la justice serait violée, puisque les uns s'enrichiraient aux dépens des autres. L'ouvrage de M. Louis Roger contient des renseignements intéressants sur les différents modes d'exploitation usités dans les grandes villes de l'Europe pour les divers services communaux ; s'appuyant surtout sur l'exemple des villes anglaises, l'auteur se déclare partisan de l'exploitation directe plutôt que du système de concession à des compagnies privées, mais le problème est si complexe qu'une solution générale, comme celle que préconise M. Roger, nous paraît bien hasardée : lui-même reconnaît qu'au moins pour les entreprises de transport en commun, le régime de l'exploitation privée est ordinairement préférable.

7. — Dans tous les pays civilisés la protection des droits de l'inventeur est subordonnée à la condition d'une déclaration de l'invention et de l'obtention d'un brevet. Mais, tandis qu'en Angleterre et en France les brevets sont accordés à tous ceux qui les demandent, sans aucun examen, comme sans garantie du mérite de l'invention, en Allemagne et dans les pays qui se sont ralliés au système allemand la délivrance d'un brevet est précédée d'une sorte d'expertise, qui porte non seulement sur la régularité de la demande, mais encore sur l'existence de l'invention, sur sa nouveauté, sur son caractère industriel. C'est le *Patentamt* ou *Office des brevets* qui est chargé de cet examen préalable et qui accorde ou refuse le brevet demandé. La compétence du *Patentamt*, véritable tribunal administratif, s'étend aussi aux questions d'annulation, de révocation des brevets. Toute cette organisation juridique, qui diffère notablement de la nôtre, est restée jusqu'ici peu connue en France. Mais à ceux qui voudront l'étudier désormais, soit dans un but scientifique, soit dans un intérêt pratique, l'ouvrage que vient de publier M. J. Bonnet, sous le titre : *Étude de la législation*

allemande sur les brevets d'invention, offrira tous les documents et renseignements désirables. M. J. Bonnet, ayant été chargé par le ministre du commerce d'une mission en Allemagne, a vu fonctionner la législation qu'il décrit, et il n'a négligé aucun des aspects de son sujet. Il expose d'abord les notions théoriques que se font les auteurs allemands du droit de l'inventeur, de l'invention, du brevet, et il montre l'application de ces doctrines dans la loi allemande et dans la jurisprudence du *Patentamt*. Après avoir expliqué l'organisation et la compétence de l'Office des brevets, il étudie, dans ses différentes phases, la procédure spéciale à cette juridiction : d'abord, la demande qui doit être présentée par l'inventeur, le renvoi de cette demande à l'une des sections du *Patentamt*, puis le premier examen qui est fait par cette section et qui aboutit soit au rejet de la demande, soit à son admission et à une publication destinée à provoquer les oppositions des tiers qui auraient intérêt à empêcher la délivrance du brevet. Qu'il y ait opposition ou non, la demande revient devant le *Patentamt*, qui décide définitivement si le brevet doit être accordé. La décision définitive est publiée dans le *Moniteur de l'Empire*. Elle peut toutefois être réformée, sur appel, par le Tribunal de l'Empire, et, quoique définitive, elle ne confère pas au brevet la garantie de l'État. Malgré toutes les précautions prises pour leur délivrance, les brevets allemands restent, comme les brevets français, susceptibles d'être annulés sur la poursuite de tout intéressé, en sorte qu'il est permis de se demander à quoi sert toute cette longue procédure, à quoi bon toutes ces barrières dressées sur la route des inventeurs, puisque, alors même qu'ils les ont toutes franchies, ils ne sont encore pas sûrs de jouir paisiblement des droits conférés par leur brevet. Malgré l'opinion contraire de M. Bonnet, nous préférons de beaucoup à toutes ces complications la simplicité du système français, qui met la protection de la loi à la disposition de quiconque la réclame, sous réserve du droit pour les tiers de faire annuler le brevet quand il ne repose pas sur une cause sérieuse.

Philosophie du droit. — 8. — C'est presque toujours d'Espagne que nous viennent les bons travaux sur la philosophie du droit. Voici d'abord une excellente étude sur le droit de punir, que nous envoie un prêtre de Santiago, D. Constante Amor y Neveiro : *Del Derecho de castigar, su naturaleza, su origen, su fundamento*. Le sujet n'est pas neuf, mais c'est un de ceux sur lesquels on a le plus déraisonné depuis quelque temps, et la nouveauté ici ne peut consister que dans le rappel au bon sens et à la saine logique. M. Amor y Neveiro se montre d'ailleurs parfaitement renseigné sur toute la littérature juridique de ces dernières années : les ouvrages de MM. Lombroso, Garofalo, Tarde, Fouillée lui sont bien connus. Il réclame, avec raison, au début de son livre, contre une confusion que font fréquemment les crimina-

listes entre l'origine historique du droit de punir et son fondement rationnel. Ces deux points de vue différents doivent être considérés séparément. Après avoir établi que le droit de punir ne trouve sa raison historique ni dans un pacte social exprès ou tacite, ni dans le droit du plus fort, ni dans la vengeance privée, ni dans la vengeance collective, M. Amor y Neveiro en montre l'origine dans l'autorité paternelle, et il réfute en passant l'hypothèse aussi gratuite qu'absurde du « matriarcat. » Recherchant ensuite quel est le principe rationnel du droit de punir, l'auteur écarte les théories inexactes ou insuffisantes de Filangieri, de Romagnosi, de Feuerbach, de Rœder, de Silvela, de Rossi, de Pacheco, de Carrara, et il démontre que le droit de punir vient de Dieu et a son fondement dans la loi naturelle, qui veut que l'ordre troublé par le délit soit rétabli par la peine. Observant que le délit constitue une triple perturbation, en tant qu'il porte atteinte à la loi naturelle, qu'il trouble l'ordre voulu par la société et qu'il met également le désordre dans la volonté du délinquant, M. Amor y Neveiro en déduit très logiquement les trois caractères que doit revêtir la peine : elle doit être une expiation, un exemple et un moyen d'amendement.

9. — C'est aussi une question de philosophie du droit qu'étudie M. Enrique Garcia Herreros dans un mémoire couronné par la Faculté de droit de l'Université centrale de Madrid : *La Sucesión contractual*. Le code civil espagnol contient, comme le code civil français, une disposition qui prohibe tout pacte sur succession future. Cette règle remonte au droit romain, mais elle est en opposition sur bien des points avec l'ancien droit espagnol, et elle n'a pas été admise par le nouveau code civil allemand. Notre code lui-même, d'ailleurs, y apporte des tempéraments : il permet les institutions contractuelles par contrat de mariage, les donations de biens à venir entre époux, les partages d'ascendant. Ce sont là autant de dérogations au principe qui interdit de disposer par contrat entre vifs d'une succession non encore ouverte. A ces exceptions le code civil espagnol en a ajouté d'autres. Mais M. Garcia Herreros s'en prend au principe lui-même. Il en conteste la légitimité au nom du droit de propriété. Il reconnaît toutefois qu'une distinction est nécessaire : si le propriétaire a le droit de transmettre par contrat les biens qu'il délaissera, l'héritier futur, lui, ne doit pas pouvoir disposer par avance de la succession qu'il attend. Et cette distinction nous paraît ébranler fortement le système de l'auteur, car elle conduirait à décider que le contrat sur succession sera permis avec toute personne, sauf avec les héritiers. Il semble bien cependant que la prohibition de tout pacte sur succession et de toute donation de biens à venir, telle qu'elle existe dans le code civil français et dans ceux qui l'ont copié, est trop absolue.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. Garcia Herreros ouvre sur ce sujet de nouveaux horizons. L'auteur l'a complété en formulant les modifications qu'il voudrait voir apporter au code espagnol, et il y en a une tout au moins qui nous paraît fort désirable : le droit pour le père de famille d'assurer par contrat un tuteur à ses enfants.

10. — L'Italie est menacée du divorce, et bien que la Chambre italienne l'ait déjà plusieurs fois repoussé, un retour offensif de ses partisans est toujours à craindre. On ne saurait donc contester l'opportunité de l'ouvrage que vient de publier M. Billia, rédacteur en chef du *Nuovo Risorgimento* de Turin, sous le titre de : *Difendiamo la famiglia*. Cet ouvrage est à la fois une excellente étude philosophique sur la constitution de la famille et un éloquent réquisitoire contre le divorce. Non content d'exposer tous les arguments qui militent en faveur de l'indissolubilité du mariage, l'auteur étudie les effets du divorce dans tous les pays où il existe, en France notamment, où il contribue si activement à la perversion des mœurs et à la désorganisation de la famille. Le dernier projet d'établissement du divorce présenté à la Chambre italienne contenait un article déclarant nulle toute convention par laquelle les époux renonceraient à l'avance au droit de demander la dissolution de leur mariage par le divorce. Cet article ne faisait que formuler expressément un principe admis dans tous les pays où le divorce est en vigueur. M. Billia l'invoque néanmoins avec raison comme l'aveu de la part des auteurs du projet que le divorce serait en désaccord avec le sentiment national.

11. — Du divorce au féminisme la transition est facile : il s'agit toujours de la désorganisation de la famille. Tout n'est pourtant pas condamnable dans le féminisme, et M. Charles Turgeon indique fort bien, en une seule phrase, ce qu'il a de bon et ce qu'il a de mauvais : « Nous prendrons la liberté de rappeler qu'à côté d'un féminisme incohérent, qui s'en prend à tous les fondements du foyer chrétien et qu'il convient de fustiger d'importance si l'on veut sauver la famille de ses atteintes, il est, par contre, un féminisme raisonnable qui mérite l'approbation et l'encouragement des laïques et même du clergé. » C'est surtout à dégager ce féminisme raisonnable que le distingué professeur de la Faculté de droit de Rennes que nous venons de citer s'est appliqué dans son ouvrage : *Le Féminisme français*. Disons tout de suite que cet ouvrage est excellent, aussi remarquable par la sagesse des conclusions que par le charme du style. M. Charles Turgeon distingue deux directions principales dans les revendications féministes : les unes tendent à l'émancipation individuelle et sociale de la femme (droit à l'instruction et droit au travail) ; les autres, à son émancipation politique et familiale (droit de suffrage, droits de l'épouse et de la mère). Tel est l'ordre général dans lequel le savant

professeur parcourt, d'une plume alerte, sans pédantisme, mais non parfois sans éloquence, les très nombreux problèmes que la grande majorité de nos féministes de carrière ou de pose agitent sans en comprendre le premier mot. Ne pouvant entrer dans le détail d'une œuvre aussi touffue, qui mérite vraiment d'être lue, nous nous bornerons à dire qu'à notre sens l'auteur a su, dans tout le cours de son livre, appliquer fidèlement la formule dans laquelle lui-même en résume l'esprit : « reconnaître à la femme tous ses droits, ne l'émanciper d'aucun de ses devoirs. » Tout au plus, serions-nous disposé à penser qu'il outrepasse un peu la mesure en déclarant surannée la vieille distinction des « offices virils » dont les femmes étaient exclues autrefois. Est-il bien nécessaire, par exemple, que les femmes puissent être avocats ? La meilleure preuve que leur place n'est pas à la barre des tribunaux, c'est que tout le monde se refuse à les faire monter sur le siège du juge. Quant à la question de savoir s'il faut leur accorder le droit de suffrage, voici la conclusion à laquelle s'arrête M. Turgeon ; elle nous paraît inattaquable : « Ou le suffrage universel est une ineptie dangereuse, et l'on ne comprend pas qu'il soit étendu à tous les hommes, même les plus niais ; ou bien le suffrage universel est un principe admirable et un immense bienfait, et alors il est inconcevable qu'on en ferme l'accès à toutes les femmes, même aux plus éminentes. »

Histoire du droit. — 12. — L'histoire du testament à Rome est fort curieuse. A l'origine, il devait avoir lieu devant les Comices ; puis, pour le rendre plus facile, on imagina de le faire par mancipation, comme une vente ; plus tard, le préteur dispensa de la formalité de la mancipation, tout en maintenant la nécessité de sept témoins. Si ces formes successives nous sont connues, l'évolution des idées juridiques qu'elles recouvraient est plus difficile à démêler. Était-ce bien un vrai testament que les anciens Romains faisaient devant le peuple assemblé ? N'était-ce pas plutôt une adoption ? La notion un peu subtile de l'acte de dernière volonté, qui ne doit produire son effet qu'après le décès du testateur, est généralement inconnue des peuples primitifs : les Romains ont-ils devancé les autres peuples sous ce rapport ? Est-ce bien du droit de tester tel que nous l'entendons aujourd'hui qu'il était déjà question dans la loi des Douze Tables? Tel est le sujet que traite M. Édouard Lambert dans une dissertation intéressante, détachée, nous dit-il, d'un ouvrage plus considérable qu'il va publier. S'appuyant sur les données du droit comparé, M. Édouard Lambert estime que c'est bien réellement de l'adoption qu'est né le testament romain, et que la mancipation des premiers siècles instituait moins un héritier qu'un fidéi-commissaire ou un exécuteur testamentaire. Il se trouve un peu gêné, il est vrai, par le texte des Douze Tables et se rallierait volontiers à l'opinion

d'un historien récent de l'Italie ancienne, M. Ettone Pais, qui prétend reculer la rédaction de la loi des Douze Tables jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ. Ici, la conjecture risque fort, croyons-nous, de se trouver en contradiction avec l'histoire. Et néanmoins le système de M. Édouard Lambert a l'avantage de donner la raison toute naturelle de certaines règles du droit classique, qu'il serait difficile d'expliquer autrement.

Ouvrages divers. — 13. — Le journalisme est la puissance la plus redoutable des temps modernes, et si les citoyens n'avaient pour se défendre contre ses attaques que le recours aux tribunaux, ils seraient vraiment dans une situation trop inégale. Mais la loi leur reconnaît heureusement une arme meilleure, empruntée au journalisme même. En lisant l'intéressant travail que M. René Doré a consacré au *Droit de réponse en matière de presse*, nous n'avons pas appris sans étonnement que ce droit si essentiel n'est pas également sanctionné par toutes les législations : en Allemagne et en Autriche, il se réduit à un simple droit de rectification; la loi anglaise paraît l'ignorer. En France il a été introduit dans la loi sur la presse de 1822, sur la proposition de M. Mestadier, et depuis lors ce droit a toujours été en vigueur : l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 l'a de nouveau reconnu. En ce moment, les Chambres sont saisies d'un projet de loi qui a pour but de le réglementer. M. René Doré expose dans son ouvrage les nombreuses difficultés que l'application du droit de réponse a soulevées dans la jurisprudence; il suffit de rappeler les arrêts de la cour de Paris et de la cour de cassation qui ont reconnu à M. Louis de Bourmont le droit de défendre la mémoire de son grand-père et aussi le procès soutenu et perdu par M. Brunetière au nom de la *Revue des Deux Mondes* contre M. Dubout. Dans le doute, les tribunaux se sont toujours prononcés pour l'interprétation la plus libérale du droit de réponse, et ils ont eu raison, car c'est là certainement la meilleure sauvegarde contre les abus de la liberté de la presse.

14. — Sous le titre général de *Lois protectrices de l'agriculture*, M. Gaëtan Aubéry se propose de commenter toutes les dispositions législatives qui ont été promulguées, dans ces dernières années, pour remédier à la crise agricole. Il a commencé par la loi du 4 février 1888 sur la répression des fraudes dans le commerce des engrais. Cette loi contient, à la fois, des mesures préventives et des mesures répressives. Comme moyen de prévenir la fraude, elle oblige les vendeurs d'engrais à faire connaître à l'acheteur, dans le marché ou dans la facture, la provenance de l'amendement vendu et sa teneur en principes fertilisants. La contravention à ces prescriptions est punie d'une amende de 1 à 15 francs. De plus, la loi punit de peines correctionnelles le fait de tromper l'acheteur sur la nature, la composition, le dosage et la

provenance des engrais vendus. Sans attacher plus d'importance que de raison à ces règles légales, qui sont facilement éludées et rarement appliquées, il est utile néanmoins de les faire connaître à ceux qu'elles intéressent, principalement aux syndicats agricoles, et l'ouvrage de M. Aubéry mérite de leur être signalé.

15. — En un petit volume d'une centaine de pages, intitulé : *Manuel pratique des sociétés de commerce et par actions, participations, coopératives, syndicats professionnels, sociétés de secours mutuels, associations et congrégations*, M. Alfred Lambert, avocat, a réuni toutes les règles légales qui s'appliquent aux différentes formes de société, depuis celles du code de commerce jusqu'à la loi du 1er juillet 1901. Ce tableau général de notre législation sur l'association peut avoir son utilité ; il a pour but, nous dit l'auteur, de permettre au citoyen, sollicité par tous les groupements qui s'offrent à lui, de faire un choix raisonné et de connaître l'étendue des engagements qu'il assumera. Nous regrettons toutefois que les lois qui régissent chaque espèce d'associations ne soient pas indiquées.

16. — Les capitalistes, aussi bien que les ouvriers, sont obligés de s'unir pour la défense de leurs intérêts, car plus la civilisation se développe, plus l'association devient nécessaire. C'est par la constitution de puissantes sociétés par actions que l'industrie moderne a pu accomplir ses merveilles. Mais ces sociétés, une fois constituées, ont souvent besoin de faire appel au crédit ; elles empruntent en émettant des obligations, et leurs prêteurs, qui sont légion, se trouvent, eux aussi parfois, dans la nécessité de s'associer pour la garantie de leurs droits. Aucune loi jusqu'ici, en France du moins, n'a prévu le groupement des obligataires ; c'est donc une question neuve, et comme elle a une importance pratique considérable, M. Charles Boucaud a été bien inspiré quand il l'a prise pour sujet de sa thèse de doctorat, intitulée : *Des Assemblées d'obligataires dans les sociétés anonymes*. Après avoir constaté, avec M. Alfred Neymarck, que l'isolement dans lequel la législation française laisse les obligataires est « intolérable, » il indique comment en pratique on a cherché à remédier à cette situation en formant des sociétés civiles dont la légalité, d'abord contestée, a enfin été reconnue par les tribunaux. Il expose ensuite les divers procédés adoptés par les législations étrangères pour permettre aux obligataires de s'entendre et de s'unir. Il signale les quelques projets de loi qui ont été présentés aux Chambres françaises en vue de donner satisfaction au même besoin, mais constate qu'aucun d'eux n'a pu aboutir. Enfin il propose la solution qui lui paraît préférable et qui exigerait une refonte de la loi sur les sociétés : toute société par action devrait, dit-il, comprendre, à côté de l'assemblée des actionnaires, une assemblée des obligataires, et, pour certaines décisions graves, l'approbation des deux assemblées

serait nécessaire. Ce système aurait, il est vrai, pour résultat de soumettre les sociétés à la surveillance et à la tutelle de leurs créanciers ; il pourrait gêner quelquefois leur administration, mais serait une garantie contre l'infidélité et la présomption des administrateurs.

17. — Le rédacteur de la *Croix* qui signe la Ramée a entrepris de publier une série d'opuscules sur l'application de la *Loi militaire*. Le premier paru traite du recrutement ; il a pour but de faire connaître leurs obligations aux futurs soldats. Il indique les cas d'exemption, les pièces à produire pour obtenir les sursis ou les dispenses, contient le tableau des garnisons par corps d'armée et se termine par la liste des aumôniers et des prêtres chargés des œuvres militaires dans chaque diocèse. Ce manuel du conscrit peut ainsi être également utile aux curés.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Monaco, la Corse et sainte Dévote*, par M. DE TRENQUALÉON. Paris, Amat, s. d., in-16 de 274 p., 2 fr. 50. — 2. *Saint Hilaire*, par le R. P. LARGENT. Paris, Lecoffre, 1902 (*Les Saints*), in-12 de 185 p., 2 fr. — 3. *Saint Boniface*, par G. KURTH. Paris, Lecoffre, 1902 (*Les Saints*), in-12 de IV-196 p., 2 fr. — 4. *Actus beati Francisci et sociorum ejus* edidit PAUL SABATIER. Paris, Fischbacher, 1902, in-8 de LIII-270 p., 10 fr. — 5. *Floretum S. Francisci Assisiensis. Liber aureus qui italice dicitur : I Fioretti di S. Francisco*, edidit PAUL SABATIER. Paris, Fischbacher, 1902, in-12 de XVI-250 p., 3 fr. 50. — 6. *Rusbrock l'Admirable* (*Œuvres choisies*). Trad. par ERNEST HELLO. Nouv. édit. Paris, Perrin, 1902, in-12 de LIV-252 p., 3 fr. 50. — 7. *Augustin Potier, évêque et comte de Beauvais*, par F. POTIER DE LA MORANDIÈRE. Paris, impr. Féron-Vrau, s. d., in-8 de 365 p., 4 fr. — 8. *Un Martyr abyssin. Ghébra-Michaël, prêtre de la Mission*, par l'abbé COULBEAUX. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de 232 p., 2 fr. — 9. *Vie de la T. R. Mère Marie du Cœur de Jésus, née Euphrasie Barbier, fondatrice et première supérieure générale de l'Institut des Filles de Notre-Dame des Missions*, par l'abbé A. COULOMB. Paris, Amat, 1902, gr. in-8 de XVI-787 p., 5 fr. — 10. *Vie de M. J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières* (*Corrèze*), par l'abbé L. BERTRY. Tulle, impr. Mazeyrie, 1902, in-8 de X-323 p., 3 fr. 50.

1. — *Monaco* est la ville que protège particulièrement *Sainte Dévote;* la jeune vierge martyre y est l'objet d'un culte antique et populaire. Originaire de la Corse, elle y subit le martyre sous Dioclétien et à une date indéterminée. Le gouverneur Barbarus voulut brûler le corps saint. Mais, durant la nuit, un prêtre savoyard, Benenatus, s'en empara, monta avec le précieux fardeau sur une barque et partit pour l'Afrique. Or la tempête, après quelques jours, lui fit aborder le rocher « Monacho. » Il ensevelit les reliques dans la vallée Gaumates, où est l'église dédiée à saint Georges. C'était le sixième jour des calendes de février. Telle est la légende. Elle a une valeur historique par son antiquité; les Bollandistes en ont publié le texte, qui se trouvait dans les archives du monastère de Saint-Pons, fondé, croit-on, par Charlemagne, sur les hauteurs de Cimiez. Plus tard, les moines de Cimiez l'apportèrent avec eux aux îles de Lérins, quand ils vinrent s'y réunir

aux disciples de saint Honorat. Dans la suite des temps, les chroniqueurs ont amplifié la tradition, mais au fond ils n'ont que répété la légende de la sainte, unique source de son histoire. Un docte archiviste a prétendu fausse la légende, à raison du prêtre savoyard. D'après lui, le pays des Allobroges n'a pris son nom de Savoie qu'au xe siècle. Or, notre auteur prouve à l'érudit que Ammien Marcellin, dans son histoire de Rome, appelle *Sabaudia* le pays des Alpes celtiques. On sait d'ailleurs que sa carrière publique se place entre les années 353 et 390. Ensuite Sidoine Apollinaire (430-489) mentionne un évêque *Sabaudus* (Savoyard), comme ayant assisté au concile d'Arles. M. de Trenqualéon évite les moules hagiographiques traditionnels, ce qui n'empêche pas son livre d'être d'une grâce humoristique très fine. Il s'en tient, lui, à la légende originaire de la Corse; il a, dans ce pays, recueilli les souvenirs de sainte Dévote, tout en dépeignant les sites pittoresques, les mœurs primitives de la terre classique de la « vendetta. »

2. — Les chrétiens nés du sang des martyrs, *Saint Hilaire*, le grand évêque de Poitiers, les nourrit de la riche substance de sa théologie et représenta le mouvement littéraire gallo-romain au IVe siècle. Son œuvre doctrinale est supérieure à celle de ses prédécesseurs et de ses contemporains par l'exactitude scientifique et l'ampleur de l'exposition. A la différence de ses devanciers anténicéens, il s'exprime sur le dogme de la Trinité avec une justesse impeccable; le premier des latins, il a combattu l'Arianisme et fait entrer, dans un idiome jusque-là rebelle, les précisions de la doctrine catholique et les délicatesses de la pensée grecque. Aussi les traités d'Hilaire ont-ils joui d'une haute autorité dans la littérature patristique la plus ancienne. Ont-ils vieilli? N'en croyez rien. Son illustre successeur, le cardinal Pie, n'en conseillait-il pas avec insistance l'étude à son clergé? Les trois hymnes d'Hilaire, publiées à Rome en 1887, par Gamurini, sont déparées, au point de vue de la métrique, par bien des licences, mais sa poésie est d'une inspiration si exquise! La vie et les œuvres de ce Père de l'Église ont été bien analysées, admirablement exposées par le R. P. Largent, est-il besoin de le dire?

2. — *Saint Boniface* fut surtout l'apôtre répandant le verbe de flamme de l'Évangile. Il fut l'un des grands saints de l'Église et un grand homme dans l'histoire du VIIe siècle. D'origine anglo-saxonne, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne lui ont consacré de nombreux ouvrages. A peine, en France, le connaît-on par quelques pages de Mignet, d'Ozanam et de Montalembert. Cependant, ne nous appartient-il pas? S'il a créé, organisé l'Église d'Allemagne, n'a-t-il pas régénéré celle des Gaules? M. Kurth, l'un des historiens le mieux au courant de la période mérovingienne, a composé son livre pour les Français, avec toutes les ressources documentaires et les pro-

ductions les plus récentes, guidé par une conscience minutieuse : « Je n'avance rien, dit-il, dont je ne possède par devers moi la preuve ; j'ai lu et relu, plume en main, toutes les sources et je me suis mis au courant de la vaste bibliothèque du sujet. Il n'est pas un des ouvrages signalés dans l'appendice de ce volume (avec appréciations et notes critiques) auquel je n'aie consacré un examen attentif. » La facture de sa phrase est si littéraire, je dirai si élégante, que quelques érudits d'une austérité excessive lui en adressèrent jadis des reproches. Quant à nous, nous estimons que ce nouveau livre de M. Kurth intéressera vivement littérateurs et savants.

4. — M. Paul Sabatier vient d'augmenter d'un nouveau volume la bibliothèque des documents relatifs à l'Apôtre de Pauvreté : S. François d'Assise : les *Actus* peuvent être considérés comme l'original des « Fioretti. » L'éditeur, dans ce tome IV de sa « Collection d'études et de documents » franciscains, reproduit avec une parfaite exactitude le texte des « Actus » des deux meilleurs mss. qu'il a pu étudier, sans « remonter, à travers les remaniements dont il a été l'objet, au texte original. » En attendant qu'on retrouve celui-ci, M. Sabatier donne ce texte provisoire « soigneusement établi » qui pourra servir de base pour des recherches ultérieures. Quant aux « Actus », il croit à l'existence de deux inspirations différentes dans leur rédaction : l'une pour la première moitié, l'autre pour la seconde. La saisissante intensité de vie de l'une provient de ceci : « à travers Jacques de Massa, Frère Hugolin dépend de Frère Léon » (p. VIII), qui occupe le premier rang entre les compagnons de S. François. D'où il résulte que les actes inspirés ou écrits d'après le Fr. Léon sont pleins de détails sur le saint Pauvre, tendant au panégyrique. Dans les idées des « Actus », existe une opposition caractéristique entre la première et la seconde partie : dans l'une c'est la Pauvreté qui domine tout ; dans l'autre, la joie parfaite pour les frères de la Marche est tout le contraire de ce qu'elle a été définie par S. François ; c'est le miracle, l'extase, la connaissance du secret des choses. M. Sabatier détermine ensuite la part de la légende dans les « Actus » et témoigne d'une tendresse singulière pour ses épanouissements, à l'encontre du Bollandiste Suyskens et des rationalistes. Il y voit un symbolisme recélant des idées morales, comme la conversion du loup de Gubbio (ch. 23). En son rationalisme respectueux dans les formes, il verrait trop de ces légendes dans les « Actus », au lieu de faits historiques quoique miraculeux. Ainsi, pour lui, la Prédication aux Oiseaux est pure légende, et cela, parce que les « Actus », au cours des temps, auraient subi une déformation légendaire. — Pour nous, n'est-ce pas leur enlever leur valeur historique ? Toutefois, relativement à S. François, M. Sabatier admet que la légende l'a moins défiguré que les autres franciscains de la même époque. — La fixation de

la date des « Actus », d'après le texte des « Actus » lui-même, nous paraît très heureuse. Ce qui est sûr, c'est que Fr. Hugolin a été le principal compilateur des « Actus » ; il était l'ami de Célestin V et devait occuper le siège épiscopal de Teramo (Abruzzes). Or, Boniface VIII cassa l'élection, le 12 décembre 1295. — Avant d'établir le texte, l'éditeur nous fournit une description des mss. des « Actus », et il a jugé « à propos de réunir en groupes très élastiques ceux d'entre eux qui présentaient des analogies évidentes » (p. XXIX-LXIII) : I. Mss. disparus ; II. Mss. où les « Actus » se présentent comme dans cette édition de M. Sabatier, ou à peu près ; III. « Actus » avec la rubrique : « Incipiunt actus S. S. Sociorum B. Francisci prout ab eisdem fuit successoribus eorum revelatum » ; IV. Mss. des anciens Bollandistes ; V. Mss. intitulés : « Legenda antiqua » et précédés du Prologue : « Fac secundum exemplar » ; VI. Mss. du Recueil de Fr. Antonio Bruni et extraits divers ; VII. « Chronicae de vita B. Francisci et sociorum ejus atque aliorum quorumdam fratrum.... » — Enfin c'est le texte critique des « Actus » avec variantes et nombreuses notes érudites. Ce texte est la reproduction fidèle de celui du ms. de Rosenthal, aujourd'hui ms. de Paris. Toutes les variantes du ms. de Liège ont été ajoutées. Ces deux mss. ont été choisis, celui de Liège, parce qu'il est le plus ancien (1408), celui de Paris, parce qu'il est incomparablement le meilleur de tous ceux qui peuvent servir de base à une édition. Tous les deux dérivent d'un original commun et peuvent être corrigés l'un par l'autre. Quant aux autres mss. on n'en a donné qu'un nombre restreint de variantes. Quiconque s'occupe de littérature franciscaine devra recourir, avec précaution, à cette édition de M. Sabatier, remplie d'érudition.

5. — Les cinquante-trois chapitres du *Floretum* sont empruntés aux soixante-sept chapitres des « Actus S. Francisci et sociorum ejus » (t. IV). Là, les lecteurs trouveront les indications concernant les mss. sur lesquels le texte est établi, les variantes et la comparaison avec les autres documents. Mais ce volume d'érudition laissait la place pour une édition populaire où les « Fioretti » seraient publiés dans l'ordre dans lequel on est habitué à les rencontrer parmi les recueils italiens et abstraction faite des vingt-trois chapitres que la traduction n'a pas. Les « Fioretti » eux-mêmes ne sont que la traduction d'un original latin. La présente édition latine permet de lire et de savourer partout ce chef-d'œuvre, dont la connaissance jusqu'ici était réservée, hors de l'Italie, à un petit nombre de personnes. Dans la Préface, M. Sabatier donne quelques notes biographiques intéressantes sur Fr. Hugolin, auteur du « Floretum » et contemporain de Dante, sur les pays d'Italie où il fut écrit, sur sa valeur littéraire, historique et religieuse. Il le considère comme un reflet de la race italienne. « Les Fioretti sont une source inépuisable de réflexions. C'est un livre qui fait penser. A cet

égard, il y a quelques analogies entre lui et l'Imitation ; mais le livre de l'*Internelle Consolation* est fait pour une élite (?).... Dans les Fioretti, la pensée n'a pas ce tour monastique. C'est une fleur qui s'épanouit librement au grand soleil du bon Dieu » (p. XI-XII).

6. — Comme François d'Assise, *Rusbrock* est l'un des plus sublimes mystiques du moyen âge et, à la différence du premier, combien il est ignoré de notre époque ! M. Hello a fait œuvre grandement utile en faisant revivre son portrait et en publiant ses œuvres choisies. Denys-le-Chartreux compare Rusbrock à Denys l'Aréopagite : celui-ci pose les lois générales de la vie mystique, celui-là les applique. Surius a rétabli le texte authentique de Rusbrock ; il a compulsé, vérifié, choisi, parmi les innombrables manuscrits faussés par les interpolations. En tête du volume, M. Hello place la vie du grand mystique écrite par un chartreux, son contemporain, et la Préface de Surius. Dans l' « Ornement des noces spirituelles, » Rusbrock analyse et condamne le quiétisme avec une telle exactitude, dans le détail et dans l'ensemble, qu'on le croirait composé à la fin du XVIIe siècle ; dans « Samuel, » le panthéisme est démasqué, refuté, confondu. Le XVIIIe et le XIXe siècles sont dessinés, avec fidélité, — erreurs et vérités. En ces œuvres, la froide rigueur de la logique ne glace point l'amour du mystique écrivain. Il s'occupe après de l'Ancien Testament, de l'Arche d'alliance ; des vertus d'humilité et de chasteté, de dévoûment ; de l'enfer et du jugement ; de la contemplation, de ses conditions et de ses fruits ; enfin des sept dons du Saint-Esprit. Que nos modernes mystiques, souvent prodigues de nébuleuses rêveries, aillent s'inspirer, se documenter à cette source aussi sûre et limpide qu'abondante !

7. — *Augustin Potier* joua un rôle important dans l'histoire politique et religieuse de la France, aux XVIe et XVIIe siècles. L'auteur emprunte en grande partie les détails de la vie du prélat à l'*Histoire du diocèse de Beauvais*, par l'abbé Delettre (Beauvais, 1843). L'évêque Potier reprit les visites pastorales dans son diocèse, depuis longtemps abandonnées ; donna à son clergé un bréviaire assez semblable au bréviaire romain, en gardant les chants et prières d'antique usage dans son église (1618). Il eut pour collaborateur, dans l'évangélisation de son troupeau, saint Vincent de Paul, qui mettait « avec joye sa personne et sa congrégation au service d'un évesque dont il avait plus d'une fois admiré le zèle et la piété » (p. 54). Pour préparer « les prétendants au sacerdoce et au saint ministère, il lui semblait que le mieux serait de les réunir à l'évesché et de les y retenir assez longtemps pour les bien informer, par de convenables exercices, des choses qu'ils doivent savoir et des vertus qu'ils doivent pratiquer » (p. 55). Or la retraite à l'évêché de Beauvais « servit littéralement de modèle à toutes les retraites d'ordination qui se firent dans la suite, après comme avant l'érection

des séminaires. » Avec saint Vincent de Paul il fonda à Beauvais l'Œuvre des Dames de Charité, qui devait tant faire de bien là et ailleurs et d'où sortirent nos bureaux de bienfaisance (1629). — Sa politique consistait à être ouvertement avec Rome contre le despotisme et les empiètements royaux. Néanmoins Anne d'Autriche lui réservait en secret la succession de Richelieu mourant. Certes, il n'était pas à la hauteur de cette situation déconcertante et l'évêque-aumônier d'Anne d'Autriche devait d'abord ruiner l'influence déjà puissante quoique naissante de Mazarin. De là une lutte serrée entre le très habile Mazarin et Potier investi de toute la confiance de la Reine. Le volume, en majeure partie, est l'histoire de cette rivalité d'influences, des intrigues de Mazarin, pour supplanter Potier dans l'esprit d'Anne, avec l'aide des dames de la Cour. Enfin Mazarin triompha et sur les ordres de la Reine, l'évêque de Beauvais, qui avait failli être promu au cardinalat, rentra plein d'amertume dans son diocèse, où il s'occupa, pour le meilleur bien de son Église, de nouveaux statuts synodaux (1644), de la réforme des ordres monastiques, de l'instruction du peuple. L'auteur, comme arrière-plan à son tableau, nous dépeint à grands traits et d'une touche juste et discrète les mœurs de la Cour à cette époque. On doit remarquer que l'évêque de Beauvais donna beaucoup de soins à son diocèse qu'il laissa en bon état, après trente-cinq ans d'épiscopat ; son train était la simplicité, même en un temps où maint prélat étalait grand luxe ; il protégea les gens de lettres, non pour suivre le penchant de la mode, mais par inclination d'une intelligence distinguée. Nous souscrivons volontiers, après avoir lu cet ouvrage, au jugement de l'auteur : « Nous n'hésitons pas à penser, dit-il, qu'Augustin Potier a été trop sévèrement jugé comme politique et trop peu loué comme évêque » (p. 363). Pourquoi cet ouvrage important, qui suppose beaucoup de recherches, où entrent quantité de documents d'archives, manque-t-il de la traditionnelle préface ou introduction, de divisions par chapitres, articles et alinéas ? Cette disposition matérielle ne laisse point que de fatiguer. Page 15, nous rencontrons une patène définie « un instrument de paix, » ce qui ne dénote pas une connaissance exacte des usages liturgiques.

8. — La vie de *Ghébra-Michaël* est une belle page de l'histoire de nos missions africaines. *Le Martyr abyssin* naquit dans le schisme monophysite (1788), se convertit au catholicisme, devint professeur et controversiste, essuya une persécution qui le conduisit au sacerdoce et à la congrégation des lazaristes. Jeté en prison, il y fut traité avec une cruauté raffinée et mourut enfin martyr pour la conversion de ses frères d'Abyssinie. Ce pays est devenu d'une particulière actualité, dans la dernière moitié du XIXe siècle, par sa sympathie pour la France et son respect du catholicisme. M. Coulbeaux apporte, dans

son travail, des fo
tion morale en ce pa
la haute Éthiopie
de Ghébra-Michaël
influence de la relig
éthiopien. L'auteur
maintenant une Hist
que l'état de l'Egli
missionnaires catho
mille catholiques
mêle donc à celle du
lisation présente. D

9. — La *Mère Mari*
sionnaire dans sa p
chez les sœurs du
C'était, dans le mo
loppe chétive, elle
gence merveilleu
combien de déboi
titut apostolique
dans le monde
vie de fondatrice,
trice. C'est infin
contre les cong
font aussi bien
d'élite, vouée
triple sceau d
sans bornes
lations. Tout
M. Coulomb
imposait u
haute spiri
historique
au labeur
lente do
des Mi
rende M
certain

10.
petit
de fo
loin
ces

enfin supérieur à deux reprises différentes — la dernière fois, après avoir été curé de Beaulieu pendant dix ans, tandis que son cœur était toujours à Servières. Outre les prêtres et les pieux laïques nombreux, ses anciens élèves, ce qui restera de M. Verniolles ce sont ses ouvrages sur la littérature et l'éducation si appréciés dans les maisons d'enseignement chrétien et même dans quelques collèges universitaires où ils étaient suivis. Son *Cours de rhétorique* (1855) et son *Cours de littérature* (1857) sont ses chefs-d'œuvre. Il se composent de ses propres leçons qu'il écrivait ; il les a fait imprimer, après avoir lui-même appliqué les règles qui y sont formulées et en avoir reconnu la justesse et l'utilité. Ces deux ouvrages s'écoulèrent à plus de soixante mille exemplaires. Puis parurent son *Manuel de la traduction* (1858), le *Cours abrégé de littérature* et le *Traité de l'art épistolaire* (1863), *l'Éducation chrétienne des enfants et la Conjuration antichrétienne contre l'âme des enfants*. L'avant-dernier était destiné aux pères et aux mères de famille, aux professeurs ; le dernier était plutôt une œuvre de polémique où sont dénoncés les complots des sectaires pour ravir à l'Église l'éducation de l'enfance et flétries les lois votées pour atteindre ce but. Notons encore son *Histoire de la littérature grecque* et son *Histoire de la littérature latine* ; en 1878, *la Lecture et le choix des livres* ; en 1883, *les Récits bibliques* et *les Récits évangéliques*. Admirateur passionné des beautés littéraires de nos saints Livres, il les y met en vigoureux relief. Bien qu'aimant les classiques, il voulait qu'on mêlât, dans les études de la jeunesse, quelques extraits des saints Pères. Sans être des œuvres géniales, les écrits de M. Verniolles dénotent un esprit cultivé, un goût littéraire sûr et fin. Ses modèles étaient les écrivains du XVIIIe siècle ; aussi son style est-il d'une pureté classique. M. l'abbé Bertry, son ancien élève, a décrit avec amour cette féconde et sainte vie, même avec un peu de partialité, et il le reconnaît lui-même. N'est-il point permis à un enfant de ne voir dans la physionomie de son père que les rayons ? C'est à M. Verniolles éducateur que son biographe s'est surtout attaché. Bien qu'il s'en excuse, son livre a des qualités qui révèlent le disciple distingué d'un maître en belles-lettres.

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

La Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle, par ALBERT HOUTIN. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de IV-324 p. — Prix : 4 fr.

Par mesure de précision et de clarté, M. l'abbé Houtin eût bien fait d'avertir ses lecteurs, en un bref Avant-propos, du sens et des limites qu'il donnait à la question biblique en France au XIXe siècle. Se proposait-il, comme le laissent présumer les indications fournies sur l'en-

seignement biblique dans les séminaires et sur les manuels suivis, de retracer l'histoire complète de l'exégèse dans notre pays au siècle précédent? En ce cas, son livre est insuffisamment documenté. L'histoire de l'enseignement biblique, si modeste qu'il soit, est à peine esquissée; tous les manuels en usage n'ont pas été signalés, ni caractérisés, ni critiqués à fond. L'éloge accordé au grand séminaire de Paris est trop exclusif. Dès 1836, en effet, Rohrbacher donnait à Nancy un enseignement scripturaire, remarquable à plusieurs titres, et, plus tard, ses élèves publiaient, sous sa direction, une grammaire hébraïque élémentaire. On trouverait peut-être ailleurs des exemples semblables. M. Houtin a négligé encore de dire quelles Bibles le clergé français avait en mains pour ses lectures courantes. La Bible, dite de Vence, la paraphrase du P. de Carrières, jointe aux commentaires latins des jésuites Tirin et Ménochius, lui auraient pourtant servi à montrer davantage la dépendance du passé. Pas un mot de la traduction de la Bible allemande d'Allioli, ni de la *Sainte Bible* de M. Fillion. Il eût cependant été intéressant de comparer ce dernier ouvrage aux précédents, ne fût-ce que pour marquer le progrès réalisé. Un silence trop discret est gardé sur les commentaires exégétiques publiés par des catholiques français au XIXe siècle. La Bible de Lethielleux méritait d'être mentionnée ailleurs que dans une note. M. Houtin ne nous fait donc pas connaître l'état exact des études scripturaires en France. Précisément parce qu'il n'est pas très brillant, il ne fallait omettre rien de ce qui s'y rapportait.

Si M. Houtin a voulu seulement voir dans la « question biblique » les rapports de l'exégèse catholique française avec les sciences naturelles, historiques et critiques, du moins devait-il envisager avec soin et méthode l'aspect particulier sous lequel il considérait le sujet. Or, à ce point de vue, nous constatons encore des lacunes qui, ne pouvant être attribuées à l'ignorance, sont le résultat du parti pris de ne dire que ce qui est favorable à une thèse. L'auteur se borne à examiner quelques problèmes, la chronologie biblique, la cosmologie mosaïque, le déluge, l'authenticité du verset des trois témoins célestes, l'origine du Pentateuque, et il semble affirmer que le clergé catholique français était le seul à s'y confiner. Il serait facile de montrer que les catholiques allemands s'y intéressaient et leur donnaient des solutions identiques. Il n'est pas dit un mot des travaux relatifs au Nouveau Testament. Ils sont cependant assez nombreux et ne manquent pas de valeur, notamment les sept volumes in-4 lithographiés de l'abbé Paulin Martin sur l'*Introduction générale à la critique textuelle du Nouveau Testament*, cités avec honneur en Allemagne. Ce qui concerne la règle de la foi, posée au concile du Vatican, est incomplet; il fallait recourir aux Actes officiels, publiés dans la *Collectio Lacensis*. Les ouvrages de

M. Vigouroux, si on excepte le *Manuel biblique*, deux fois loué ironiquement, ne sont pas appréciés. *La Bible et les Découvertes modernes*, qui a eu six éditions, n'est mentionnée que dans la bibliographie; elle constitue néanmoins une apologie biblique supérieure à celle qui est critiquée à la page 44. Les leçons de l'abbé Martin sur l'origine du Pentateuque sont passées sous silence; le problème y est cependant posé sur le terrain critique exclusivement. Au lieu de fournir les renseignements précis qu'exigeait une œuvre strictement historique, on se livre parfois à des généralisations trop faciles ou à des développements oratoires qui détonnent.

D'ailleurs, l'esprit de la publication est aussi défectueux que le fond. On abuse de la méthode de déprécier des ouvrages recommandables, en relevant quelques erreurs ou singularités qui les déparent. La caractérisque de l'école « conservatrice » (p. 115) tourne à la caricature. Les chefs donnés à l'école « progressiste » n'étaient pas des « jeunes » et ils n'ont pas suivi M. Loisy. Pourquoi parler de la traduction des Évangiles par Lasserre, alors qu'on se tait sur les autres versions françaises, sinon pour le malin plaisir de critiquer la Congrégation de l'Index ? D'ordinaire, le ton est frondeur. Est-ce faire l'éloge de M. Loisy que d'indiquer comment il a « tourné le sens de l'encyclique *Providentissimus* » (p. 259)? L'article de ce critique, condamné par l'archevêque de Paris, était-il vraiment « la clef de voûte d'une puissante œuvre apologétique » (p. 269)? L'acte du cardinal Richard mettait-il « trop en relief l'existence du conflit, conflit théorique entre la science et le catholicisme, conflit pratique des ecclésiastiques savants avec les gardiens de la doctrine traditionnelle » (p. 272)? La cinquième lettre de l'archevêque d'Albi ne créait pas un nouveau « problème ecclésiastique. » Outre qu'on oppose ici deux personnages, ce prélat pouvait glorifier l'apologétique critique, reprendre « *quelques-unes* des thèses vulgarisées par l'abbé Loisy, » même la distinction des documents élohistes et jéhovistes, sans être en contradiction avec son collègue de Paris, interdisant la publication d'un article de M. Loisy, dont Mgr Mignot ne parlait pas, qu'il ne visait pas et dont il n'acceptait pas toute la teneur. On peut comprendre le progrès exégétique autrement que M. Loisy, et il faut espérer que la critique scripturaire ne se sécularisera pas entièrement en France. On revendique son autonomie, on sait cependant que le dogme catholique ne permet pas de la déclarer indépendante de l'inspiration et des interprétations authentiques du magistère de l'Église et du consentement unanime des Pères. Loin de nuire à la liberté de la critique, cette dépendance lui laisse tout son domaine propre; elle la met seulement en garde contre des erreurs toujours possibles à l'intelligence humaine et l'empêche d'avancer rien de contraire à l'analogie de la foi.

En résumé, le livre de M. Houtin n'est pas l'histoire complète et impartiale de la question biblique en France au XIXe siècle. C'est plutôt un manifeste d'école. Servira-t-il à l'école qu'il prône? Sa tendance au dénigrement, son ton pamphlétaire, les réticences dont il est rempli, frapperont les esprits sages, qui sont les plus nombreux, et les éloigneront plus qu'ils ne les rapprocheront d'un système d'exégèse compromis par un panégyriste malavisé. E. MANGENOT.

Compendium theologiae dogmaticae specialis, auctore PARTHEMO MINGES. München, Stahl, 1901, 2 vol. in-8 de VIII-282 et VII-222 p. — Prix : 6 fr. 40.

Depuis quelque temps on réclame avec instance des manuels à l'usage des séminaires. On a proposé pour les milieux suffisamment instruits, le cours du P. Christian Pesch ; pour les diocèses où la culture théologique est notablement inférieure, les manuels d'Einig, d'un ordre, d'une clarté et d'une concision parfaites. Le nouveau Compendium, dû au R. P. Minges, pourrait être entre les mains d'un professeur habile, un précieux instrument de travail et convenir tantôt à la catégorie faible, tantôt à la catégorie forte. L'auteur nous avertit lui-même qu'il s'est attaché à mettre en relief les points importants, sacrifiant les détails ou du moins les subordonnant à l'ensemble. Seulement, comme il écrivait ce traité pour les étudiants de l'ordre des Frères mineurs, il a voulu, par des citations fréquentes, mettre en lumière la doctrine de saint Bonaventure et de Scot — les disculper de certains reproches ou de certains malentendus. Ces points spéciaux sont traités dans des notes multipliées, fort intéressantes au point de vue de l'histoire du dogme. Exemple : les controverses relatives à l'union de l'âme et du corps (p. 135), — la création du premier homme en état de grâce sanctifiante (p. 149), etc.

Dans une autre note (p. 153) l'auteur, souvent préoccupé des questions de terminologie, nous fait remarquer la variabilité du sens attaché primitivement aux mots *sanctitas*, *justitia*, *rectus*, *integer*, *imago*, et nous avertit très sagement de l'abus qu'en ont fait certains critiques protestants ou jansénistes, préférant à l'étude attentive de contexte l'aveugle et systématique exigence de leurs idées préconçues.

Tous ces points, si intéressants, si actuels, sont, il est vrai, succinctement traités, le plus souvent indiqués en quelques lignes. Mais comme la bibliographie a été parfaitement conçue et consciencieusement exécutée, il y a toute facilité pour le travail personnel du lecteur.

A la fin de chaque paragraphe nous trouvons des renvois très précis aux auteurs modernes comme aux grands théologiens scolastiques« Scot, Bellarmin, Petau, Suarez, Lessius et Tournely, Perrone, Franzelin, Kleutgen, Scheeben, Mazella, Schiffini, Gutberlet, etc.

Outre la table des matières, il y a deux index alphabétiques suffisamment étendus (t. I : p. 274 à 282 et t. II : p. 215 à 222).

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, par ÉMILE FAGUET. Paris, Société française de librairie, 1902, in-22 de VI-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage a pour but de montrer l'origine des théories sociales en faveur aujourd'hui. M. Faguet nous dit dans sa Préface qu'on y trouvera peu de choses de lui-même. On y trouve toutefois l'élégante clarté qui est dans les habitudes de l'éminent académicien. L'auteur expose les idées de Montesquieu, de Rousseau et de Voltaire sur la liberté, l'autorité, la propriété, la centralisation, la justice, l'armée, etc. Montesquieu représente les doctrines du libéralisme, Rousseau le socialisme, Voltaire le pouvoir absolu. Il est remarquable que Montesquieu a parfaitement vu et annoncé les dangers de la démocratie dans les conditions où elle nous est donnée. M. Faguet paraît préférer le plus souvent les théories de Montesquieu; les théories de Rousseau mènent au collectivisme et au pouvoir despotique. Quant à Voltaire qui ne comprend qu'un roi philosophe absolu, l'auteur pense que ce roi d'une sagesse indéfectible est à peu près introuvable. Il y en eut un cependant, qui fut saint Louis.

Quant aux rapports de l'Église et de l'État, Montesquieu pense, et c'est aussi l'opinion de M. Faguet, que le christianisme a appris la liberté au monde en enseignant que l'homme n'est pas soumis tout entier au pouvoir social. Mais pourquoi relever avec tant de faveur les luttes du Parlement contre ce qu'on a appelé les empiètements de l'Église, empiètements dont il n'a été question que depuis que l'État cherche par tous les moyens à empiéter sur le pouvoir spirituel.

M. Faguet se demande quel doit être l'avenir de la société française et quelle influence ces trois célèbres penseurs auront sur ses destinées. Il remarque que Montesquieu a été l'homme de 1789, des libéraux de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Aujourd'hui c'est Rousseau qui triomphe, mais les théories de Rousseau poussées à bout ramèneront sous un nom ou sous un autre l'absolutisme d'un seul. L'avenir est à Voltaire.

Cet avenir n'est pas très consolant. D. V.

La Propriété rurale en France, par FLOUR DE SAINT-GENIS, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, précédé d'un rapport de M. de Foville servant d'Introduction. Paris, Colin, 1902, in-18 de XVIII-445 p. — Prix : 6 fr.

Pour écrire ce livre, l'auteur devait revêtir une double personna-

lité, celle de l'économiste d'abord, et en second lieu, celle de l'agriculteur.

L'Académie des sciences morales et politiques a constaté le mérite absolu du statisticien et de l'économiste. Son jugement et ses suffrages, l'éminente récompense qu'elle a attribuée à l'auteur témoignent suffisamment de l'estime qu'elle a pour le travail si important de M. Flour de Saint-Genis. Il n'est pas en effet, depuis de longues années, de publications, officielle ou privée, de documents statistiques qui n'aient été relevés, de chiffres compulsés et de données multiples étudiées et rapprochées.

Successivement l'auteur examine l'origine, la répartition, le rôle économique qu'il étudie suivant l'usage en traitant successivement de la grande, de la moyenne et de la petite propriété. Il constate avec vérité, que le désir du paysan est de rechercher la possession de la terre et il démontre par là toute l'importance sociale du droit de propriété. On saisit de reste toutes les déductions concluantes qui sont à tirer de semblables faits.

En tout ceci, il y aurait injustice à contester le mérite de l'ouvrage, dont l'auteur, ainsi que le dit fort bien le rapporteur chargé de son examen à l'Académie des sciences morales, « a affirmé la documentation précise et abondante d'un statisticien et d'un érudit, la dialectique d'un juriste et, quand il le faut, la hardiesse d'un réformateur. » Mais, où il nous est impossible de souscrire à l'éloge, c'est lorsque M. de Foville ajoute « la compétence d'un spécialiste » ce qui signifie sous sa plume, la compétence d'un agriculteur.

En effet, ici, il convient de formuler certaines réserves. Il ne semble pas que l'auteur ait des choses de l'agriculture la même connaissance approfondie que de celles de l'économie et de la statistique. Il n'a pas dû vivre dans les champs comme il l'a fait au milieu de ses chiffres et de ses documents. Il est en tout cas regrettable qu'il paraisse confondre parfois la grande, la moyenne et la petite propriété avec la grande, la moyenne et petite culture. L'une n'entraîne pas nécessairement l'autre. Par ailleurs, il nie qu'il y ait eu une crise agricole. Puis, pense-t-il vraiment qu'il soit à craindre pour un agriculteur soigneux, à son affaire, et *cultivant bien*, que sa terre épuisée entrave pour lui la culture betteravière ? N'est-ce pas aussi une utopie d'économiste pur de s'imaginer que, par suite d'un outillage arrivé à sa perfection, des machines agricoles, « la famille rurale, » le petit cultivateur par conséquent, pourra jamais « abréger assez la durée des travaux agricoles pour consacrer plusieurs heures par jour à des travaux industriels aujourd'hui centralisés dans les usines ? »

C'est avec infiniment de regrets qu'il a fallu formuler ces réserves; mais un livre tel que celui-ci, couronné à bon droit par l'Institut, sera

évidemment cité souvent. Il servira de base à bien des discussions, il est bon d'indiquer ses points faibles à côté de ses mérites réels.

G. DE SENNEVILLE.

Théorie analytique de la chaleur, par J. BOUSSINESQ. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1901, gr. in-8 de XXV-334 p. — Prix : 10 fr.

Les théories analytiques de la chaleur, données jusqu'à présent, étaient basées sur l'hypothèse de l'émission. Les expériences de Joule, de Mayer, ont montré la nature dynamique de la chaleur. M. Boussinesq, dans son traité, base la théorie analytique de la chaleur sur cette nouvelle hypothèse : la chaleur est une forme de l'énergie. Il prouve que l'énergie actuelle d'un élément matériel est la somme de deux énergies : l'une due au mouvement visible, l'autre, au mouvement invisible ; le travail correspondant à ce dernier est : *la chaleur*.

Les lois relatives à la lumière ou à la chaleur rayonnante étant semblables, M. Boussinesq présente d'abord les équations de propagation des petits mouvements dans l'éther pur. Dans une étude très approfondie de la constitution « hypothétique » de l'éther, il explique tous les faits observés, en particulier la non-propagation dans l'éther pur des ondes longitudinales. Il montre comment on peut se passer, pour établir les équations du mouvement dans l'éther chargé de molécules pondérables, de cette étrange hypothèse de Fresnel : l'éther conserve même élasticité dans trois directions données, la densité n'étant pas la même dans ces directions. L'étude de l'agitation calorifique dans les corps, dont l'intensité est mesurée par la dilatation, le conduit à la notion de température, puis à l'étude des flux de force. Comme conséquence, il donne la notion parfaite de la propagation de la chaleur par conductibilité, et il construit géométriquement le courant de chaleur dans une particule de contexture quelconque.

En possession de ces éléments, il établit les questions des variations de température d'un corps et à quoi elles se réduisent dans le problème du refroidissement et dans celui des températures permanentes vers lesquelles tendent les températures des corps. Le problème de l'échauffement le ramène aux deux précédents ; comme exemple, il choisit, d'après Fourier, celui des inégalités annuelles et diurnes de la température du sol terrestre. Pour le problème du refroidissement, il montre que l'intégrale générale se forme par la superposition de solutions simples essentiellement décroissantes, dans chacune desquelles figure un coefficient d'extinction ; les constantes d'amplitude, déterminée d'après l'état initial, sont fournies par le procédé d'élimination de Fourier. M. Boussinesq s'occupe spécialement du terme contenant le plus faible coefficient d'extinction, car seul il conserve une valeur sensible au bout de peu de temps : il régit l'état pénultième du refroidis-

sement. Le problème de l'armille montre la rigoureuse concordance entre la théorie et les expériences de Fourier. L'auteur compare les refroidissements de la sphère et du cube et étudie ceux de la sphère et du cylindre circulaire. Pour les applications du problème des températures stationnaires, il renvoie à son Cours d'analyse et au tome II du présent ouvrage, actuellement en préparation. Son volume se termine par l'examen de l'analogie des phénomènes dus à la propagation de la chaleur avec ceux de la filtration des fluides, et la théorie du calorique qui en résulterait si la chaleur était un fluide.

Nous ne parlerions pas de la haute valeur de cet ouvrage si nous ne voulions dire que M. Boussinesq y a, à plusieurs reprises, fait preuve de sa merveilleuse intuition en philosophie naturelle. É. CHAILAN.

Die deutsche Flotte, *ihre entwickelung und organisation*, von graf REVENTLOW. Zweibrücken, Lehmann, 1901, in-12 cartonné de VI-300 p., avec 142 fig. et 51 pl. — Prix : 3 fr. 75.

La flotte allemande, son développement et son organisation, tel est le titre d'un petit volume qui mérite de ne pas passer inaperçu en France. Cet ouvrage, très pratique, très clair, simple et en même temps très complet, pourrait et devrait servir chez nous de modèle. En le lisant, on ne peut s'empêcher de déplorer de ne pas trouver le semblable en France, où la marine est si mal connue, si méconnue, oserais-je dire. Il est pénible de constater que, contrairement à ce qui passe chez nous, les ouvrages de ce genre sont légion en Allemagne. Ils sont un des nombreux moyens employés par la « Ligue navale » pour faire connaître et aimer la marine allemande; l'Empereur est lui-même à la tête du mouvement, et, grâce aux efforts de tous, la marine étant mieux connue, ses services sont mieux appréciés, la nécessité de sa force n'est niée par personne. Comme conséquence, les crédits nécessaires sont votés au Parlement, le développement de la marine allemande marche à pas de géants, et, avant dix ans, la flotte française rencontrera sur les mers une rivale puissante, à laquelle nul ne pensait au lendemain de 1870. L'importance de tels résultats donne toute sa valeur au livre dont nous nous occupons ici et en justifie l'analyse rapide. L'auteur, après avoir résumé en quelques pages l'historique de la flotte allemande, expose clairement l'organisation de la marine impériale. Il passe ensuite en revue les divers types des bâtiments de la flotte, puis décrit succinctement, dans un langage assez clair pour être compris par d'autres que par les professionnels, les armes, canons et torpilles, usitées à bord. Quelques pages intéressantes sont aussi consacrées aux détails de la vie à bord, en ce qui concerne les matelots et les officiers, aux uniformes, à l'éclairage et au balisage des côtes, etc. De nombreuses gravures et

dessins, peu artistiques il est vrai, mais d'une compréhension facile, complètent cet excellent ouvrage de vulgarisation. J. C. T.

LITTÉRATURE

La Naissance, le mariage et le décès. Mœurs et coutumes. Usages anciens. Croyances et superstitions dans le sud-ouest de la France, par P. Cuzacq. Paris, Champion, 1902, in-12 de 199 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur ne s'est point trompé lorsqu'il a cru « faire œuvre utile » en recueillant des coutumes et des traditions populaires, en train de disparaître ou qui ont même déjà disparu. Il a puisé aux archives municipales de Bayonne un grand nombre de renseignements très intéressants, comme aussi dans plusieurs mandements épiscopaux, entre autres dans une ordonnance de Bossuet, alors évêque de Condom. Certains manuels de missionnaires du genre de ce « Bouquet de la Mission », par Lebret et Leudiger, si en vogue aux dix-septième et dix-huitième siècles, dans nos campagnes bretonnes, auraient pu lui être aussi d'une grande utilité, pour ce qui concerne surtout les sorcelleries et les maléfices, sans parler d'autres superstitions. Les anciennes Vies de Saints contiennent également de curieux détails : telle la « Bonne Armelle », morte en odeur de sainteté (1671), laquelle, un jour d'orage, avala par mégarde « un éclair » dont on eut mille peines à la débarrasser. Et Michel Le Nobletz, et le P. Maunoir, et Pierre de Kériolet, avec les diables qu'ils combattirent ! Tous ces pieux livres sont autant de mines précieuses, sinon pour l'historien, du moins pour le folk-loriste. Je me permets de les recommander à l'auteur, s'il étend ses investigations à la France entière et à la vie entière de l'homme, et non plus seulement à la région du sud-ouest, ni aux principales étapes de l'existence. Aujourd'hui, les juifs ont leurs caveaux funéraires ou édens qui contiennent le plus souvent vingt places. Ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter une concession de ce genre se cotisent, lors même qu'ils appartiennent à des familles différentes. L'auteur, qui leur consacre les dernières pages de son ouvrage, semble ignorer ce détail, comme aussi l'usage qui consiste à semer les pierres tombales de petits cailloux ou de brins d'herbe en guise de prières, sans doute, ou tout au moins de *memento*. Ce sont des sortes de cartes de visite. Mais peut-être ces coutumes n'existent-elles pas parmi les juifs du sud-ouest de la France, la seule région dont s'occupe l'auteur. A. R.

Lettres du séminaire (1827-1846), par Ernest Renan. 2e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-8 de 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce recueil de lettres du célèbre apostat est d'un intérêt poignant.

Le plus grand nombre, les premières surtout, respirent la foi la plus vive, la piété la plus tendre. En les lisant, on se laisse aller au charme de ces effusions chrétiennes, mais une arrière-pensée vient bientôt détruire ce charme et le remplacer par un étrange malaise. On se dit que bientôt, dans quelques années, quelques mois, à cet amour de la religion chez le croyant succéderont le doute, puis l'incrédulité, enfin la haine et le persiflage du sectaire. Dans les dernières lettres, celles que Renan écrivait après sa sortie de Saint-Sulpice, on devine la lutte engagée, dans son âme, entre sa foi qui devient de plus en plus languissante et le doute qui s'accentue chaque jour davantage. La victoire de celui-ci est désormais assurée, elle deviendra définitive. Quelques lettres de la mère et de la sœur de Renan sont jointes aux siennes. C'est du reste à sa mère qu'il écrit. C'est le fils aimant, la pieuse et sainte mère que nous avaient déjà révélée les « Souvenirs d'enfance et de jeunesse. » La lecture de cette correspondance ne donne que très imparfaitement le mot de l'énigme. C'est que Renan avait peur d'alarmer par trop la foi profonde de cette pauvre femme. Pour lui expliquer son départ du séminaire, il use de ces réticences et de ces euphémismes qui bientôt lui deviendront si familiers et à l'aide desquels il s'efforcera plus tard de masquer les plus hideux blasphèmes. On aura beau faire aussi large que possible la part de la sincérité, jamais on ne comprendra que celui qui devait tout à l'Église ait eu le triste courage de la combattre avec tant d'acharnement et de haine. Un homme d'honneur n'eût jamais voulu se permettre cette conduite que le talent du renégat ne peut faire oublier et dont ses plus fervents admirateurs ne sauraient le blanchir. A. R.

André Chénier, critique et critiqué, par Paul Clachant. Paris, Lemerre, 1902, in-18 de 432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Selon M. Paul Clachant, André Chénier n'est pas un romantique. Il aurait simplement cherché, après Fénelon, à modifier la dure loi classique, établie par Boileau dans l'*Art poétique*. Quand il mourut, il commençait seulement à rassembler les éléments d'un *néo-classicisme* qui n'eût point été sans valeur. L'esprit du XVIIe siècle, trop étroit au gré de Chénier, aurait été ainsi réformé par une plus saine interprétation de l'imitation grecque.

S'il faut préciser avec plus de rigueur les opinions littéraires d'André Chénier, M. Clachant, lui-même, reconnaît que ce n'est point chose facile. Il essaie cependant. En dix chapitres, qui forment la première partie de son ouvrage, il recherche comment Chénier entend la poésie lyrique, la poésie épico-didactique, le théâtre, la pastorale, l'élégie, la satire, l'épître, la fable, le conte et le sonnet. Le résultat de cette étude

est que, sans contredit, Chénier s'est efforcé de faire pénétrer un peu d'air dans l'étroit cachot rhétorique. Mais, en dehors de cette affirmation, il est malaisé, de l'avis de M. Clachant, de tirer des conclusions absolues. Quoi que l'on en ait dit jusqu'ici, les tendances de Chénier étaient vagues, et ses intentions restent, pour nous, mal définies.

Pour le cas où nous pourrions être plus heureux que lui — ce qui est fort douteux — M. Clachant pousse l'honnêteté littéraire jusqu'à nous donner, en une seconde partie, le catalogue des sources auxquelles il a puisé lui-même, c'est-à-dire la bibliographie de l'œuvre d'André Chénier. Dans le premier chapitre de cette seconde partie se trouvent indiqués les ouvrages qui se rapportent à l'histoire du texte. Dans le chapitre II, M. Clachant étudie les livres, articles ou fragments d'articles, dans lesquels les critiques ont exposé leurs opinions sur l'écrivain ou sur son œuvre. Enfin le chapitre III contient quelques indications sur les ouvrages d'imagination ayant trait aux évènements de la vie du poète ou mettant en scène sa personnalité. Un index des auteurs cités est joint à la table des matières.

Voilà un travail documenté qui se recommande aux spécialistes.

Avec M. Clachant, félicitons Chénier de n'avoir pas été féministe et d'avoir soutenu à l'étude du grec. En cela, du moins, il s'est montré nettement et sainement classique. ARBEY.

Avant la gloire. Leurs débuts, par HENRI D'ALMERAS. Paris, Lecène et Oudin, 1902, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chaque jour, les éditeurs livrent en pâture à la curiosité du public des pages où les littérateurs en vogue sont racontés, analysés et critiqués. Ce qui distingue le présent ouvrage des autres du même genre ; ce qui, du même coup, le rend plus intéressant, c'est que son auteur n'a cure de parler de ce que tout le monde connaît, c'est qu'il ne s'attarde pas à enfanter des appréciations qui déjà ont été émises sous d'autres formes, dans les revues, les journaux et les livres. Il préfère se borner à encourager, à éclairer et à guider ses lecteurs par le récit des tâtonnements laborieux et des échecs successifs par lesquels durent passer ces écrivains avant d'arriver à la gloire, et il arrête chaque notice au moment précis où son héros, trouvant enfin sa véritable voie, entre en plein dans son œuvre, et de débutant devient un maître.

Il n'est pas banal le plaisir que nous éprouvons en assistant aux divers essais d'hommes tels que Alexandre Dumas, dont le public s'obstinait, pendant les quatre premières années, à ne pas acheter les livres; Jules Vallès ; les Goncourt, qui durent leur notoriété à la cabale formée contre *Henriette Maréchal;* Alphonse Daudet, qui attendit

jusqu'à *Fromont jeune et Risler aîné* son premier succès d'argent; Guy de Maupassant, qui avait réglé sa vie littéraire et organisé son labeur quotidien comme un rond de cuir qui est censé avoir à fournir un travail déterminé et inévitable; Verlaine, dont la vie misérable est bien connue; Catulle Mendès, qui finit par gagner trente francs, après six ans d'atroce misère; Coppée, qui resta obscur jusqu'au *Passant*; Richepin, qui dut exercer le rude métier de débardeur pour ne pas mourir de faim; Sardou, dont la vie est un exemple de ce que valent, contre une malechance qui semble invincible, la trempe du caractère et l'énergie de la volonté; Ludovic Halévy, qui débuta par la bureaucratie, comme tant d'autres; Jules Lemaître, qui fut d'abord un débutant provincial et timide, au pas mal assuré sur le pavé perfide de Paris; Émile Faguet; Aurélien Scholl; Jules Claretie; Xavier de Montépin, qui a commencé par être journaliste et qui peut être considéré comme un des pères du *Figaro*; Hector Malot; Zola, d'abord commis de la maison Hachette; Anatole France, le fils du libraire; André Theuriet, l'humble surnuméraire d'enregistrement; Paul Bourget; Pierre Loti; Georges Ohnet; Descaves; Georges Baume; Maurice Barrès, et Willy.

Ce livre nous rappelle que presque tous les hommes de lettres ont été d'abord des rond-de-cuir ou des pions, que la versification est la rougeole des littérateurs, et que « le génie est une longue patience. »

DU CLOS.

Littérature japonaise, par W. S. ASTON. Trad. de HENRY DAVRAY. Paris, Colin, 1902, petit in-8 de XX-396 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage fait partie de la collection des *Histoires des littératures*, publiée par la librairie Colin. L'auteur divise son ouvrage en sept livres. Le premier traite de la période archaïque, antérieure à l'an 700 de notre ère et s'occupe de chants et de rituels sintoïstes. Le second, période Nara, huitième siècle, s'occupe des ouvrages en prose et en vers, spécialement du Koziki et du Manyociou, en y joignant quelques *Tanka* empruntés à ce dernier ainsi qu'au Kokinciou. Le troisième livre comprend la période classique Heïan (800-1186). Le poème en prose du Kokinciou y est particulièrement étudié. Vient la décadence de l'érudition avec la période Kamakoura (1186-1332), qui fait l'objet du quatrième livre. La littérature chinoise pénètre au Japon et s'y mêle à la littérature indigène, en l'altérant. Suit ce que l'auteur appelle l'époque d'ignorance qui comprend les périodes Nambokou-Tchô (1332-1392), et Mouromatchi (1392-1603); c'est l'objet du cinquième livre. Le sixième traite de la période Yédo (1603-1868). L'auteur examine ce que furent, durant cette période, la littérature populaire, contes et drames, la littérature religieuse ou bouddhiste et enfin celle de pure imagination. La période Tokio que renferme le livre septième

et dernier, date de cette année 1868 et dure encore. Cet ouvrage est plein d'informations fort intéressantes qui dénotent chez l'auteur une compétence toute spéciale. Il y a quelques années à peine, on ne savait guère du Japon que la porcelaine qui en porte le nom. Sa civilisation, son histoire, sa littérature, ses mœurs nous étaient mal connues ; le plus souvent même on les ignorait complètement. Aujourd'hui, ce monde de l'Extrême-Orient s'ouvre de toute part à la civilisation occidentale, en dépit de la résistance acharnée de certains retardataires. Il en résulte, comme toujours, du bien ét du mal. Quant à ce qui concerne sa littérature, il est possible que le Japon perde bientôt une bonne partie de son originalité pour ne plus nous donner que des pastiches européens. Sachons donc gré à l'auteur de nous avoir initiés à un état de choses qui ne tardera probablement pas à disparaître.

A. Roussel.

HISTOIRE

Relation de Terre-Sainte (1533-1534), par Greffin Affagart, publiée par J. Chavanon. Paris, Lecoffre, 1902, in-8 de xxvii-245 p. — Prix : 5 fr.

Voici les impressions d'un gentilhomme manceau sur les hommes et les choses d'Orient. M. Chavanon les a publiées intégralement en les faisant précéder d'une excellente Introduction. Greffin Affagart divise la Relation de son voyage en Orient en sept « pérégrinations. » La plus intéressante est la septième : Sinaï-Égypte. Elle est la plus développée et aussi la plus personnelle. Point ou peu d'érudition biblique, mais des observations souvent exactes, parfois fines et même caustiques, et qui donnent une juste idée de la vie orientale à cette époque. On goûtera particulièrement la très curieuse entrevue que le pèlerin eut avec un haut dignitaire chrétien du Caire. Cet officier, qu'il nomme Cayon, demande à Greffin si l'état de l'Europe permettra bientôt aux princes chrétiens d'entreprendre une nouvelle croisade, et l'assure que « avecque la moindre armée que le roy de France ou l'Empereur menèrent jamays en Italie, ilz pouroient plus facilement prendre tout le pays d'Égypte que le duché de Milan (p. 177). » Notons aussi la naïve et pittoresque description du chameau et de son harnachement (p. 180), et la peinture très vivante des bons caloyers du Sinaï (p. 192). Çà et là, des détails intéressants. Greffin nous apprend, par exemple, que les moines du Sinaï réservaient aux Latins une petite chapelle, où ils leur permettaient de célébrer, et qu'en retour, ils allaient quêter jusqu'en France pour l'entretien de leur couvent.

La Relation, dans son ensemble, n'est pas une œuvre de haut style; Greffin n'avait d'ailleurs aucune prétention à la littérature. Donner d'utiles indications, faire profiter les pèlerins d'une expérience chè-

rement acquise, c'est là tout son dessein. Encore le remplit-il avec une originalité parfois piquante. C'est pourquoi M. Chavanon a eu raison d'écrire : « Somme toute, malgré ses longueurs, la Relation d'Affagart nous paraît devoir faire bonne figure au milieu des nombreux ouvrages, si souvent ennuyeux, qui composent l'ancienne littérature géographique. » La publication est celle qu'on pouvait attendre d'un érudit et d'un homme de goût. Louons spécialement les illustrations, fort bien choisies : M. Chavanon a fait reproduire plusieurs planches de Breydenbach, contemporain ou à peu près de Greffin Affagart ; il y a ajouté deux photographies inédites de Chypre, avec l'obligeante autorisation de M. Enlart.

Nous sera-t-il permis de hasarder une critique ? En traitant de la valeur du manuscrit, on aurait pu noter que le texte en est notablement altéré en ce qui concerne les phrases et les noms propres étrangers et surtout arabes. Certaines citations sont méconnaissables. Quelques-unes auraient pu être aisément rectifiées en note. Ainsi, p. 182 l. 4, Chrithereus est une faute de copiste pour Erithereus ; corriger semblablement ligne 3, l'incompréhensible Roithone ; p. 140 l. 3. Arbaquatre est l'introduction dans le texte de la glose qui se trouve à la ligne 5. Même page, ligne 17, Brachiz est certainement Brachim = Ibrahim et Calyra, probablement Calil, le nom moderne d'Hébron. C'est sans doute par distraction que M. Chavanon écrit, p. xx l. 10 : « la région d'Emaulx, aujourd'hui Homs » ; c'est Amwas qu'il faut lire. Mais ce sont là chicanes et minuties, qui ne nous empêchent point de priser très haut la publication de M. Chavanon. J. Labourt.

La Mère des trois derniers Bourbons. Marie Josèphe de Saxe et la Cour de Louis XV, d'après des documents inédits tirés des archives royales de Saxe, des archives des affaires étrangères, par Casimir Stryienski. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de vii-424 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Un ménage uni au xviiie siècle, sous Louis XV, à la cour de Versailles, cela semble invraisemblable, et cependant cela est vrai. Et c'est l'histoire de ce bon ménage que nous présente M. Casimir Stryinski en nous racontant la vie de Marie-Josèphe de Saxe, femme du Dauphin, fils de Louis XV, la mère des trois derniers Bourbons. Entre ces deux époux toutefois, si bien faits pour s'entendre et qui devaient s'entendre si bien, l'accord ne s'établit pas du premier coup. Le Dauphin, qu'on avait remarié un peu précipitamment pour assurer la succession du trône, restait fidèle au souvenir de sa première femme et n'accueillit la seconde qu'en pleurant : « Ne croyez pas que je sois offensée de ces larmes, dit la princesse avec un à-propos charmant ;

elles m'annoncent au contraire ce que j'ai le droit d'espérer moi-même, si je suis assez heureuse pour mériter votre estime. »

Et cette estime, elle la mérita en effet ; et cette affection lente à se donner, elle la conquit par sa douceur, par son dévouement, par son tact. Et ce ne fut pas seulement l'affection de son mari qu'elle conquit, ce fut celle de toute la famille royale, du Roi qui se sentait rajeuni par cette fraîche et pure apparition, de la Reine qui n'avait pu se défendre d'abord d'une assez vive répulsion pour la fille du prince qui avait dépossédé son père du trône de Pologne, de Stanislas lui-même, de ses belles-sœurs avec lesquelles elle vécut dans une constante intimité, enfin de la nation tout entière qui saluait en elle la mère aimée des héritiers du trône. Car ce mariage, après quelques années d'attente et plusieurs accidents qui désolaient le Roi, avait fini par être béni : quatre fils et trois filles en étaient le vivant témoignage. Mais l'épreuve ne tarda pas non plus à faire son apparition dans ce ménage royal. D'abord les désastres de la guerre de Sept ans, d'autant plus sensibles pour Marie-Josèphe, « Saxonne et Française », comme elle le disait, qu'ils avaient commencé par s'abattre sur son pays d'origine et sa propre famille, les brutalités de Frédéric II, auxquelles la reine de Pologne succomba malgré son courage ; puis des coups plus intimes encore et plus cruels, la mort du duc de Bourgogne, ce jeune prince si bien doué, le Marcellus de la maison de France, victime des suites d'un accident qu'un sentiment de délicate bonté l'avait empêché de divulguer ; puis le Dauphin lui-même, emporté en quelques mois par un rhume négligé dégénérant en phthisie. Depuis cette mort, la vie de la Dauphine n'est plus qu'une tristesse et une souffrance ; car elle a contracté la maladie de son mari et elle ne tarde pas à le suivre dans la tombe, navrée d'abandonner ses enfants à l'éducation desquels elle s'était consacrée jusqu'au dernier moment, heureuse au fond pourtant d'aller retrouver un époux dont la perte la laissait inconsolable. Ce fut un vrai malheur pour la France ; la dauphine, pour laquelle le Roi avait une affection particulière, eût pu seule peut-être empêcher les derniers scandales du règne ; peut-être aussi son éducation virile et forte eût-elle mieux trempé le caractère irrésolu du futur Louis XVI. Mais quels que soient les secrets de cet insondable avenir, remercions M. Stryinski d'avoir si bien remis en lumière, dans un tableau si attachant, cette figure de Marie-Josèphe de Saxe, trop oubliée et qui ne mérite certes pas de l'être.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire politique de la Révolution française. Origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804), par A. AULARD. Paris, Colin, 1901, in-4 de XII-805 p. — Prix : 12 fr.

L'espace qui nous est départi ne nous permet d'examiner cette œuvre

considérable que par ses côtés généraux et par les idées dont s'est inspiré l'auteur. C'est une histoire « politique » ; il s'agit donc moins d'un exposé de faits que d'aperçus à l'occasion des faits, ceux-ci restant souvent dans l'ombre, et, comme on va le voir, choisis entre d'autres plutôt que déroulés dans leur suite. L'auteur a voulu démêler les caractères démocratiques et républicains des événements et des hommes; en d'autres termes, partant d'une idée moderne post-conçue, si j'ose dire, il en recherchera les traces dans un bloc de faits qui l'auront plus ou moins comportée. Enfin, pour adopter ses propres expressions, M. Aulard veut montrer comment « les principes de la Déclaration des droits seront mis en œuvre dans les institutions ou interprétés dans les discours, dans la presse, dans les actes des partis... Historiquement, l'égalité des droits et la souveraineté nationale furent les principes essentiels de la Révolution... » (p. v). Peut-être trouvera-t-on ce programme ou vague ou élastique ; mais c'est le défaut de tous les programmes: voyons la méthode d'exécution.

L'auteur déclare qu'il laissera de côté l'histoire militaire, diplomatique, financière. « Je ne me dissimule pas, ajoute-t-il, que c'est là une abstraction qui peut paraître dangereuse et que je m'expose au reproche d'avoir faussé l'histoire en la mutilant. Mais toute tentative historique est forcément une abstraction, etc. » Il est assez d'usage de louer M. Thiers d'avoir introduit dans l'histoire générale les opérations de guerre, de diplomatie et de finances ; les tenir à l'écart, comme on faisait autrefois, sera-ce considéré comme un progrès ou un recul ? Mais puisque M. Aulard est le premier à douter de la valeur de sa « tentative », n'insistons pas. Ce système de sélection s'étendra d'ailleurs à certains gros évènements que l'auteur n'envisagera que de biais, ou même qu'il omettra tout à fait. Ainsi pour les massacres de septembre, dus « au patriotisme des Parisiens, devenu délirant. » Une demi-ligne, et c'est tout. Et pourtant, l'auteur écrit une histoire « politique. » Or, quoi de plus politique que ces fameux massacres, organisés pour épouvanter l'opinion, terroriser les royalistes et décider le caractère jacobin des élections à la Convention? Après cette grave omission, comment s'étonner que l'auteur prétende que « dans toute la France, il n'y ait pas plus d'une vingtaine d'électeurs qu'on écarte du scrutin et qu'il y eut autant de liberté que le comportaient les circonstances (p. 228, 244) ? En fait, « les circonstances » n'en comportaient pas du tout. Grâce à cette prétérition, le lecteur peut-il se douter que la République ait du sang sur son berceau ?

En tête de son livre sur la Révolution, Taine écrivait : « Ceci est de l'histoire, rien de plus, et, s'il faut tout dire, j'estimais trop mon métier d'historien, pour en faire un autre à côté, en me cachant. » Écoutons M. Aulard : « J'ai voulu, dans la mesure de mes forces, faire œuvre

d'historien et non pas plaider une thèse. J'ai l'ambition que mon travail puisse être considéré comme un exemple d'application de la méthode historique à l'étude d'une époque défigurée par la passion et la légende.» N'est-il pas curieux que deux historiens, entre lesquels on peut noter tant de contrastes, fassent l'un et l'autre des déclarations identiques ? Ce serait une fructueuse étude que de lire parallèlement la *Révolution* de Taine et l'*Histoire* de M. Aulard ; tout en suivant chacun sa voie, ils se complètent plus souvent qu'ils ne se contredisent. Avec Taine, on se donne la satisfaction de haïr des hommes et des institutions haïssables, devant lesquels M. Aulard semble trop calme au point de paraître indulgent. L'un pousse au noir; l'autre blanchit toutes les horreurs. Autant Taine colore les personnes et les choses avec un relief qui touche à l'excès, autant M. Aulard s'applique à supprimer les saillies ou à les réduire ; il ne peint pas, il analyse, et l'esprit de sélection qui s'exerce là comme ailleurs défigure le portrait et change la ressemblance. Taine enfin, descripteur à outrance, paraît passionné alors qu'il n'est que convaincu ; mais, ne nous y trompons pas : avec ses airs détachés, M. Aulard n'a pas moins de passion : seulement elle se dissimule sous la froideur voulue de sa manière.

Il atténue systématiquement. Est-il permis de se contenter, à propos du tribunal révolutionnaire, de cette contradictoire formule : « Historiquement il fit du bien et du mal. » Le bien, d'après lui, c'était de terroriser les royalistes et d'assurer le succès de la défense ; le mal, de nuire dans l'opinion à la République. Documenté comme l'est M. Aulard, peut-il ne parler que de quelques centaines de personnes qui furent guillotinées et qui servirent d'exemple ? Des centaines ! disons des milliers. Sur quels faits de la période antérieure à 89 s'appuie M. Aulard pour ajouter que « les républicains ne pouvaient vaincre l'ancien régime que par les moyens d'ancien régime ? Il met même en cause l'inquisition, ce qui s'explique encore moins. Comment croire avec M. Aulard que ce fut par patriotisme et pour laisser à la victoire le temps de se déclarer sur nos frontières que les thermidoriens tardèrent tant à frapper Robespierre (p. 495) ? Enfin, n'y a-t-il pas quelque légèreté à prétendre qu'entre thermidor an II et fructidor an V, aucune condamnation ne fut prononcée contre les prêtres en vertu des lois de la Convention (p. 652) ?

« Si on n'est, dit-il dans sa Préface, pleinement satisfait ni de ma méthode ni de mon plan, j'espère qu'on aura du moins, quant à ma documentation, une sécurité qui vient de la nature de mon sujet. » Ici, M. Aulard a raison : après vingt années d'études, de professorat, de publications très variées sur l'unique sujet de la Révolution française, il a donné ses preuves de compétence et le présent ouvrage en ajoute encore. De patientes recherches sur des points particuliers l'ont conduit

à une rare précision. Il ne prodigue ni les généralités ni les couleurs; mais il analyse, et, par exemple, donne sur le parti dit girondin des conclusions dont il faudra tenir compte. Sur les affaires religieuses, il a pris la peine de s'informer et l'on n'a guère à lui reprocher que des impertinences de vocabulaire. Et je dois dire pourtant qu'il écrit respectueusement : *Mgr* d'Aviau, évêque de Vienne (il faudrait dire archevêque) et *Mgr* de Juigné. La liste des ecclésiastiques membres de la Convention (p. 321, n° 3) comporte une revision : Fouché, Bailly (de Juilly) et d'autres n'étaient pas prêtres; Renault est pour Ruault, etc. J'ai noté ailleurs (p. 638) « un ci-devant, le marquis de Barthélemy »; or, Barthélemy, l'ancien ambassadeur en Suisse, Directeur en 1797, ne fut anobli et titré marquis que sous la Restauration. L'organisation politique, les comités de la Convention, les administrations municipales, et pour tout dire en un mot, les institutions sont décrites et appliquées avec soin, ce qui délivre de ce vague d'attributions où l'on aimait trop à se tenir. En un mot, c'est, pour tous, un ouvrage d'enseignement. Mais il faut être sur ses gardes. M. Aulard nous le dit lui-même : « Il n'est pas, en histoire, de livre qui se suffise à lui-même, qui suffise au lecteur. Le mien, comme les autres, suppose et exige d'autres lectures » (p. VIII). VICTOR PIERRE.

Une Ambassade turque sous le Directoire, par MAURICE HERBETTE. Paris, Perrin, 1902, petit in-8 de 343 p. avec 9 pl. — Prix : 5 fr.

M. Albert Vandal publiait l'an dernier le récit de l'ambassade en Orient de M. de Nointel; tous ceux qui l'ont lu se sont puissamment intéressés aux aventures du diplomate français; reçu magnifiquement à la Cour du Grand Seigneur, il est pour quelques jours le « lion » de la Corne d'or; puis son prestige s'évanouit; il n'est plus à la mode; tout le monde le délaisse, à commencer par son gouvernement, et il lui faut retourner piteusement dans son pays, où l'attend une disgrâce qu'il n'a méritée ni aussi subite ni aussi profonde.

Transposons cette lamentable histoire; le marquis est un « effendi; » la Corne d'or s'appelle l'Opéra; le Sultan est remplacé par cinq citoyens, sur le chapeau desquels se balance un bouquet de plumes; et nous avons une victime de plus à inscrire au martyrologe des diplomates malheureux.

Esseid-Ali effendi était le premier ambassadeur accrédité d'une façon permanente auprès du gouvernement français, qui n'avait jamais reçu jusque-là que des envoyés détachés en mission extraordinaire. Ce fut donc un succès pour le ministre Delacroix que d'obtenir des Turcs ce représentant à poste fixe, et rien ne fut négligé pour donner une pompe extraordinaire à sa réception. Le voyage de l'ambassade entre

Marseille et Paris fut une suite de fêtes et de réceptions triomphales en faveur de l'envoyé du monarque « ami et allié » de la République. A Paris, un hôtel somptueux fut mis à la disposition des Orientaux et le public parisien, toujours le même, ne vécut pendant quelques semaines que pour acclamer le nouveau venu ; tous les gens comme il faut tenaient à le recevoir, et quand le jardin de Tivoli (le Moulin-Rouge de ce temps-là) pouvait annoncer que l'ambassadeur ottoman viendrait assister à une fête donnée en son honneur, la recette atteignait 40,000 livres.

Les dames ne s'habillèrent plus pendant un mois qu'en sultanes et en odalisques ; les chapeaux prirent des airs de turbans ; je m'arrête ici dans l'énumération des engouements féminins, bien que M. Herbette en dise beaucoup plus long.

Pendant que le prestigieux ambassadeur assistait aux feux d'artifice et aux ascensions aérostatiques, Bonaparte s'en allait tranquillement en Égypte ; le Sultan, en présence de cet acte aussi imprévu que « peu amical, » expédiait aux Sept-Tours et dans les châteaux de la mer Noire les agents diplomatiques et les négociants que nous avions dans son empire, et Esseid-Ali demeura à Paris comme une espèce d'otage ; mais la Bastille était démolie, on le laissa dans son hôtel de la rue Saint-Dominique en compagnie de sa popularité extrêmement dépréciée. Puis, à la paix, on le renvoya chez lui sans apparat ; si les chemins de fer avaient existé on lui aurait offert tout au plus un billet de troisième. L'histoire ne dit pas qu'il fut empalé en arrivant à Constantinople, mais, vu qu'il revenait les mains vides, cela me paraît très probable.

Cette histoire est racontée par M. Herbette avec une foule de détails qui supposent de très sérieuses recherches, mais la charpente documentaire est si joliment ornée que le livre se lit sans la moindre fatigue, comme un chapitre des *Mille et une Nuits*. Il faut que le lecteur dégage lui-même les conclusions, et, s'il est enclin à la méditation, il trouvera de quoi développer le thème connu des « recommencements de l'histoire. »

P. PISANI.

Mes Souvenirs, par le comte DE REISET. T. II. *La Guerre de Crimée et la Cour de Napoléon III*. Préface par Robinet de Cléry. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in 8 de IV-453 p. — Prix : 7 fr. 50.

Vu de certains côtés, le second volume des *Souvenirs* du comte de Reiset semble moins intéressant que le premier, plus par d'autres. Il est écrit de la plume d'un diplomate visiblement désireux de garder une neutralité bienveillante et courtoise envers tous et chacun : la couleur du style s'en ressent, et, la pensée étant un peu molle, la phrase reste parfois sans vigueur. L'auteur attache également son souvenir à des détails inégaux d'importance ; il les relate tous gravement, même quand l'histoire n'a rien à y recueillir.

Ce livre fait songer à la pièce d'Hervieu : *La Carrière*, où les petits racontars de salon, les anecdotes de chancellerie occupent le tapis et font perdre le temps. Enfin, il manque trop visiblement un lien entre ces divers épisodes ; M. de Reiset aura vidé un peu pêle-mêle ses réminiscences, et ce livre paraît avoir été écrit à l'aide d'un calepin rempli de notes personnelles, au jour le jour, où le médiocre coudoie le bon, le piquant le terre-à-terre. M. Robinet de Cléry, qui a écrit ici une « Préface » fort courte et trop insignifiante, aurait bien fait de procéder à quelques élagages dans ces broussailles.

Ces remarques s'imposaient pour la forme du volume. Le fonds intéresse souvent par l'honnêteté même de M. de Reiset, très galant homme et à l'occasion diplomate avisé ; on n'en voudra pour preuve que son « Mémoire » à l'Empereur sur le rôle de la France vis-à-vis du Piémont, à la veille de la guerre d'Italie (chap. XII), qui est pensé avec une grande netteté, bien dit, et hélas, trop prophétique !

Un épisode diplomatique ouvre ce second volume : le séjour à la Cour de Russie (1852-1853), avant la guerre de Crimée. On y recueillera différents renseignements curieux sur le tsar Nicolas, prince omnipotent, sincère, vaniteux et emporté ; le rôle antifrançais de la Prusse et la vivacité de l'hostilité du roi Frédéric-Guillaume IV contre le second Empire, la personne de Napoléon III en particulier. A propos de l'attitude hautaine de Nicolas à l'avènement de Napoléon III, M. de Reiset donne une origine nouvelle à cette épithète fameuse de « votre bon ami » au lieu de « votre bon frère » (p. 152), et attribue au Tsar la remarque spirituelle que, d'habitude, on mettait dans la bouche de l'Empereur. Mais M. de Reiset était bien placé pour bien savoir.

Il y a des anecdotes qui méritent confirmation, car elles s'éloignent beaucoup des choses admises ; celle qui a trait à M. et Mme Corbière (p. 156) est assez peu vraisemblable ; sur le mariage de Mlle de Montijo (p. 208) on hésite ; mais surtout à propos du mariage de la duchesse de Berry avec le comte Luchessi-Palli (chap. IX) ; il faudrait ici être bien certain des circonstances intimes car elle laisse planer les plus graves soupçons sur la conduite de la princesse.

Au sujet de la guerre d'Italie, on trouve nombre de passages instructifs. M. de Reiset, alors en disponibilité, mais en relations constantes avec les hommes d'État piémontais et écrivant dans l'intimité de la Cour des Tuileries, pouvait savoir bien des choses curieuses. Il les a sues. Il remarque la vie inconvenante et grossière de Victor-Emmanuel (p. 294) ; les roueries de Cavour pour rendre inévitable la guerre et ses machinations odieuses afin de rendre obligatoire le mariage de la princesse Clotilde, affreusement sacrifiée, avec le prince Napoléon. Il est permis aussi de noter vingt traits sur l'existence au moins frivole de la Cour de Napoléon III.

Tout cela offre de l'attrait ; il faut seulement regretter, je le répète, de trouver ici une forme trop peu scientifique, trop décousue, inégale en un mot. G. G.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs,* par Émile Ollivier. T. VI. Paris, Garnier, 1902, in-12 de 647 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je l'imagine, ce sixième volume plaira moins aux lecteurs que ses aînés ; les littérateurs y rencontreront des obscurités et, grâce aux longs et parfois fastidieux récits des difficultés diplomatiques, y découvriront de cet « embrouillamini » dont se plaignait lui-même Monsieur Jourdain, mal au fait, cependant, des finesses de la prose. — Les historiens y liront des faits généraux qu'ils n'ignoraient pas et ne les estimeront pas rajeunis. — Le plan aussi paraît décidément trop élargi ; ce n'est plus l'histoire d'un homme politique mais celle d'un régime, d'un règne, l'histoire de l'Europe et du monde.

Tout ce qui a trait aux affaires étrangères est médiocre : la question grecque est purement monotone et insipide ; la question polonaise reste terne; on sent, à la froideur de ces souvenirs, que l'écrivain, jadis, d'ailleurs avec beaucoup de bon sens, fut opposé aux belliqueuses rodomontades de ses propres corréligionaires politiques. Pour le Mexique, le cas demeure particulier ; le narrateur se montre très partisan du républicain Juarès, très violent contre le parti monarchique et catholique ; nous en avons l'explication : M. Ollivier ne peut se déjuger après avoir été entraîné à fond dans cette cause, sous l'Empire. Ce qui condamne une idée, ce sont parfois ses partisans ; on ne peut oublier que les juaristes possédèrent l'adhésion furibonde du vieux Victor Hugo ; cela, entre autres choses, donne à réfléchir. Au reste, M. Émile Ollivier ne parle que sur des documents originaux, en particulier la correspondance inédite du maréchal Forey, et il en use avec beaucoup de loyauté et d'habileté.

Sous sa plume, l'histoire intérieure de la France est infiniment plus intéressante. On retrouve l'homme qui a connu tous les acteurs de la comédie et qui tire les ficelles avec une main sûre d'elle-même. Le point capital de son récit se trouve dans les élections de 1863. Rien n'est plus amusant, rien ne demeure plus instructif ; les dépôts des candidatures, les compétitions des « libéraux », leurs espérances, leurs rancunes trouvent là un narrateur admirablement documenté, d'une mémoire implacable, d'esprit fin, homme de bon ton et de manières séduisantes. Il estime sans doute avoir eu raison ; quel personnage politique pense du mal et surtout l'écrit de lui-même? Les évènements ne lui ont pas toujours donné gain de cause, mais combien ses adversaires l'ont justifié par leurs procédés, leur conduite et leurs échecs ! La chute de Persigny est curieuse, plus encore les efforts de M. de

Morny dans ses procédés de conciliation hautaine; et la rentrée de M. Thiers dans le Parlement, après douze ans de silence, est un tableau absolument achevé.

On sait que la séparation de M. Émile Ollivier et de ses amis républicains date de l'année 1864; c'était au sujet de la loi sur les coalitions. A ce propos il accompagne son récit de réflexions très justes sur la liberté du travail, les grèves, les syndicats mixtes, la crise sociale (p. 564); on a autant de plaisir que de profit à le suivre sur un terrain qui lui est si familier.

Les portraits, dans ce volume, sont plus rares, mais ils sont de choix; on en compte trois: Émile de Girardin (p. 262), tracé avec une dignité pleine d'émotion et de tact; M. Thiers, crayonné avec une malicieuse ironie et Jules Simon (p. 561), brossé de main de maître avec une palette riche en couleurs et un pinceau qui court sur la toile, de ci, de là, pour s'écraser juste au bon endroit.

Parmi les passages curieux, j'ai noté les lettres échangées en mars 1863, entre l'Empereur et son cousin Napoléon (p. 175-177); les candidatures officielles sous l'Empire (p. 251) qui n'étaient qu'un jeu de novices à côté de la pression gouvernementale du régime républicain; un heureux moyen de procéder à la vérification des pouvoirs des députés élus (p. 405). En voilà assez pour montrer que ce volume moins « intéressant », l'est encore beaucoup, et que la sympathie pour l'auteur s'accentue à mesure qu'on avance dans sa carrière. Plus d'un, en France, reste obligé de faire écho à la parole, j'allais écrire: au remords de Jules Simon, un jour qu'il marchait derrière M. Émile à l'Académie: « Voilà un homme envers qui nous avons été bien injuste. » G. G.

Une Sorcière au XVIIIe siècle, par Ch. de Coynart. Paris, Hachette, 1902, in-16 de IV-286 p. — Prix: 3 fr. 50.

M. Pierre de Ségur, dans une préface mise en tête de ce livre, dit que l'histoire de Marie-Anne de la Ville, l'héroïne de l'ouvrage, est amusante comme un roman. Il n'exagère certainement pas. Nous ajouterons qu'elle est instructive; elle donne un aperçu bien documenté des bas-fonds de la société du XVIIIe siècle et un tableau très vivant du monde interlope qui s'y agitait. La crédulité de tant de gens qu'on aurait pu croire mieux éclairés, un mélange de pratiques pieuses et de manœuvres diaboliques, des gentilhommes ruinés courant après la richesse, un exempt de police s'associant avec ceux qu'il était chargé de surveiller, un prêtre naïf conduit peu à peu aux derniers excès et par-dessus tous une jeune fille d'une inconscience absolue et d'une audace sans bornes, jouant la magie pour vivre aux dépens de ses dupes, comme une autre femme de nos jours jouait à l'héritage pour entretenir son luxe: tout cela forme un spectacle cu-

rieux et passionnant. Nous devons cependant faire remarquer que ce livre n'est pas bon à mettre en toutes mains. Les immoralités racontées çà et là, ces prêtres traînant leur soutane dans la fange, ne sont pas d'un entretien très sain pour la jeunesse. D. V.

Quelques considérations sur notre temps, par M. JACQUINET. Paris, Perrin, 1902, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jacquinet est en train de vider ses tiroirs ; il y a trouvé un certain nombre de pages sur le vrai et le faux en matière de progrès et de liberté, en matière d'égalité, en matière religieuse ; sur la question de l'éducation et de l'instruction, sur la culpabibilité et la répression, sur le livre et le journal, sur l'esthétique littéraire, sur les traditions scolaires et les langues mortes, sur l'âge futur ; puis des notes diverses recueillies au hasard de ses lectures et se rattachant plus ou moins aux précédentes questions ; enfin des pages détachées sur des sujets assez variés. Et de tout cela il a fait un livre qu'il nous donne comme « un coup d'œil rétrospectif sur les idées qui ont dominé dans le siècle fini. » La conclusion de son recueil, conclusion assez terre à terre, c'est que « le secret de la vie, tant publique que privée, c'est l'art de l'équilibriste, entre des chutes à droite et des plongeons à gauche. » Jeu dangereux et qui ne sauve pas toujours l'auteur de fâcheuses culbutes. Ailleurs, il résume sa tactique dans ces mots : « Ni la loge ni la sacristie », qu'il voudrait voir remplacer sur nos frontispices officiels la célèbre devise : Liberté, Égalité, Fraternité. Malgré la vulgarité de ces formules, M. Jacquinet n'est pas le premier venu. C'est un sage, un libéral, un modéré, à qui tous les excès répugnent : à la rigueur nous nous accommoderions de l'avoir pour ministre aux lieu et place des brutaux qui nous gouvernent, mais non pas pour directeur de conscience, par exemple. Car s'il parle volontiers des questions religieuses, manifestement il n'y connaît rien. Je crois qu'il eût fait sagement de s'en taire ; cela lui eût épargné d'écrire un certain nombre de plaisanteries, celles-ci entre autres, qu'« il n'existe aucun livre, fût-il écrit par un saint, plus propre à faire aimer le vrai christianisme et son doux inspirateur que la *Vie de Jésus* par Renan. » Malgré tout, le livre n'est pas désagréable, ni même, peut-être, inutile à lire. Il appartient à l'école du « juste milieu. » ÉDOUARD PONTAL.

Les Doctrines de haine, par A. LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-12 de III-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui aura certainement un grand nombre de lecteurs, tant à cause du nom qu'à cause du talent de l'auteur. Nous l'avons lu pour notre part avec plaisir et intérêt. Les « doctrines de haine » que repousse M. Leroy-Beaulieu sont l'antisémitisme, l'antiprotestan-

tisme, l'anticléricalisme, le socialisme, tous ces mouvements violents de l'opinion qui, depuis un certain temps, s'attachent à pousser les foules contre une classe de citoyens, qui les juifs, qui les protestants, qui les congrégations, qui les riches. Comme autrefois le chancelier de L'Hôpital, au milieu des fureurs de la Ligue, M. Leroy-Beaulieu cherche à ramener la paix dans les esprits et à arrêter ces violences de langage qui peuvent bientôt occasionner des violences dans la rue. La paix, la liberté pour tous, voilà ce que réclame l'auteur. Pour obtenir les convictions, il fait un portrait très finement dessiné de ces différentes sectes ; il examine leurs griefs et en montre le peu de fondement. On lira particulièrement avec profit ce que dit des juifs l'historien d'Israël chez les nations. Sa discussion des richesses des congrégations est fort remarquable. L'Église est très habilement et très éloquemment défendue d'être un danger pour la société moderne. Au contraire, son existence, dit M. Leroy-Beaulieu, ne peut plus être qu'une garantie de liberté en mettant une barrière à l'omnipotence de l'État.

Nous aurions cependant quelques réserves à faire ; l'auteur ne s'en étonnera pas, car il les prévoit. Dans sa charité universelle, il ne paraît pas tenir toujours assez de compte des torts de la partie adverse. Son plaidoyer en est un peu affaibli. C'est ainsi qu'il met la cause première de ces appels à la proscription dans le développement de l'antisémitisme. Nous n'avons pas à défendre ici les antisémites, mais il est bon de remarquer que, bien avant qu'il fût question d'eux, le premier cri de haine et de colère avait été poussé. Le cléricalisme, voilà l'ennemi ; ce mot, lancé au début de la troisième République et qui retentit aujourd'hui plus que jamais, a été le vrai point de départ de cette scission morale qui s'est faite malheureusement entre les Français. M. Leroy-Beaulieu croit que cette tendance anticléricale s'était fort atténuée et a été réveillée par les violences de Drumont et de ses amis. Il se fie peut-être un peu trop aux apparences. S'il compulsait les délibérations de la franc-maçonnerie, qu'il semble éviter de nommer, il verrait que l'anticléricalisme n'a jamais abdiqué ses haines. Encore qu'il ait attendu quelquefois, pour porter un nouveau coup à la religion catholique, que le premier coup eût donné tout son effet.

D. V.

L'Allemagne, la France et la Question d'Autriche, par André Chéradame. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de xxxii-275 p., avec 4 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le résumé d'un travail plus étendu : *L'Europe et la Question d'Autriche au seuil du* xx*e siècle*, dont il a été rapidement épuisé trois éditions. La présente publication s'adresse au grand public ; les idées essentielles, les faits importants y sont adroitement condensés.

Les plus lointaines manifestations du pangermanisme décèlent sa nature prussienne. Trieste serait le port de la grande Allemagne au sud. Guillaume II aurait réussi à rallier les catholiques au pangermanisme; les Polonais y résistent et sont maltraités par la presse allemande. L'Allemagne ne veut plus être enclume, mais marteau; ce qui n'empêche pas M. Jaurès de préconiser la grande politique du désarmement... « Si des ouvriers, dit-il, avaient à choisir entre l'émancipation universelle du travail et l'existence de leur patrie, c'est leur patrie qu'ils devraient sacrifier (p. XI). » Par contre, M. Pelletan jette le cri d'alarme : « Le jour où l'empire, qui pèse sur notre frontière irait... jusqu'à Vienne, Trieste et Prague, il n'y aurait plus d'Europe et nul ne serait maître chez lui. »

Voici le contenu du livre de M. Chéradame : Chapitre Ier : Le Mouvement pangermaniste. Il est prussien : les Polonais doivent être traités comme des ilotes (p. 50). — Chapitre II : L'Attitude du gouvernement de Berlin. — Chapitre III : L'Autriche vraie. Le Danger de l'Europe consiste dans les convoitises de la Prusse. — Chapitre IV : La Propagande russophile en Autriche. L'Éventualité de la mort de François-Joseph. — Chapitre VI : Ce que serait l'Allemagne agrandie de l'Autriche. L'Accès à la Méditerranée. Plus de soldats que la France et la Russie réunies. Les prévisions de l'auteur sur les armées bulgare et roumaine sont discutables. L'équilibre européen détruit. Une voie ferrée allant de Hambourg au golfe Persique est presque réalisée. La ligue des « Droits de l'homme » professe, et avec raison, que « le consentement d'un peuple civilisé est indispensable pour changer sa nationalité. »

Je recommande l'étude de ce livre aux publicistes et aux diplomates.

A. D'AVRIL.

Histoire d'une abbaye à travers les siècles. Ferrières-en-Gatinais, ordre de Saint-Benoît (508-1790). *Son influence sociale, religieuse et littéraire*, par l'abbé JAROSSAY, avec une Préface de G. Goyau. Orléans, Herluison, 1901, in-8 de XXXVI-513 p. — Prix : 6 fr.

On pourrait reprocher à l'auteur de ce travail une méthode défectueuse, qui ne lui a pas permis de mettre suffisamment en valeur une connaissance incontestable de son sujet, une critique trop facile, qui lui a laissé accepter sans un contrôle assez vigilant les données d'une tradition vague, et une certaine négligence à indiquer avec toute la précision voulue les sources d'où il a tiré chaque fait rapporté par lui ; mais ce sont des défauts presque inévitables pour la plupart des travailleurs de province, souvent autodidactes. Les circonstances au milieu desquelles il leur faut poursuivre leur œuvre expliquent trop bien leurs faiblesses; au lieu de les décourager par une sévérité

excessive, il est préférable de se préoccuper de mettre à leur portée un bon outillage scientifique.

L'abbaye de Ferrières compte parmi l'une des plus célèbres de France. Elle eut sous les Carolingiens l'apogée de son histoire. L'abbé Loup Servat, l'un des hommes les plus cultivés de son époque, sut en faire un centre de vie intellectuelle et littéraire. Alcuin et Anségige, qui avaient eu ce monastère sous leur autorité, l'avaient préparé à ce rôle. Ferrières subit les douloureuses conséquences de l'invasion normande. La prospérité que ses abbés et ses moines lui valurent ensuite, n'égala jamais celle d'autres abbayes du centre de la France. Il y a néanmoins, durant cette période, beaucoup à glaner dans son histoire.

L'abbaye de Ferrières possédait des domaines étendus; on la rangeait parmi les grands propriétaires. C'est ce fait qui a inspiré la longue et belle Préface de M. Goyau sur la propriété monastique. Avec la grande élévation d'idées qui lui est habituelle, il montre le caractère et l'influence sociale de cette institution. Je suis heureux de signaler cette étude aux lecteurs du *Polybiblion* : ils y trouveront des aperçus très justes et neufs que leur auteur adapte fort bien aux préoccupations de l'heure présente.

Les bénédictins de Saint-Maur rendirent quelque vie à Ferrières mais la décadence revint avec le milieu du dix-huitième siècle. Un fait, signalé par M. Jarossay, en montre toute la profondeur : il y eut dans l'abbaye une loge maçonnique, composée de quatre religieux.

En proposant M. Jarossay aux membres du clergé comme un modèle, je les invite, avant de rediger un travail de cette nature, à choisir, une histoire de monastère composée avec toute la précision requise de nos jours. Ils n'auront qu'à s'inspirer de la méthode suivie par l'auteur.

J. Besse.

Villedieu-les-Poêles, sa commanderie, sa bourgeoisie, ses métiers, par Joseph Grente et Oscar Havard. Paris, Champion, 1898-1900, 2 vol. in-8 de 306-35 et de 618-148 p., avec 2 plans et 14 photograv. et gravures. — Prix : 12 fr.

Sans se perdre dans les récits des légendes qui encombrent la plupart des ouvrages de ce genre, MM. Grente et Havard racontent, dans un premier volume, les origines de Villedieu, vocable spécial à plusieurs localités où l'ordre de Malte avait un établissement, puis publient, d'après les originaux, le texte des statuts qui régissaient les corporations au moyen âge. Viennent ensuite d'intéressants détails sur les confréries qui entretinrent, dans ce milieu de travailleurs attachés à la plus pénible besogne, une vie religieuse des plus intenses.

Dans le second volume, nous retrouvons les traces de la bienfaisante influence du travail et de la pratique des vertus chrétiennes. De l'atelier du batteur de cuivre est sortie une bourgeoisie qui compte de

grosses fortunes et qui n'a pas perdu les bonnes traditions de ses ancêtres. Une des coutumes que la foi avait établie à Villedieu subsiste encore : tous les ans une procession solennelle réunit, le jour du Sacré-Cœur, « le grand Sacre », au clergé local celui des paroisses environnantes, et la population rivalise de zèle pour assurer la splendeur de la cérémonie.

La commanderie de Villedieu n'eut pas d'histoire : elle était considérée par les chevaliers de l'Hôpital plutôt comme une propriété de rapport que comme un centre de manifestations glorieuses pour l'ordre. L'église est le seul monument élevé par les commandeurs qui ait survécu à la confiscation révolutionnaire, et il ne paraît pas que l'art ait beaucoup perdu aux destructions qui suivirent la vente des biens des chevaliers.

Aussi, pour animer le tableau qu'ils trouvaient sans doute un peu morne, MM. Grente et Havard en ont-ils orné le cadre au moyen de faits empruntés à l'histoire générale et intéressant le pays villedieusain. Ces alentours de la vie locale sont très habilement liés à l'objet principal du livre. A peine voit-on la suture qui rattache au reste les chapitres ayant trait aux évènements saillants dont fut témoin le Cotentin pendant la guerre de Cent ans, les guerres religieuses et les troubles de la Révolution. Les chroniques contemporaines signalent peu de faits de guerre dont la ville ait été le théâtre. Cependant l'on remarque un pillage de l'église par les protestants en 1562, un siège soutenu en 1590 par les Ligueurs secondés par les habitants, siège qui se termina par un massacre de cent trente-six combattants pris dans l'église. — A la fin du XVIIIe siècle, des flanqueurs de l'armée vendéenne attaquèrent Villedieu, lors de la pointe tentée sur Granville. Des députations de dames de la ville vinrent, l'une après l'autre, implorer la pitié des chefs des deux armées. La Rochejaquelein accueillit la supplique ; le républicain fit payer sa clémence en prenant les bijoux de l'une des déléguées (T. II, p. 114-115 et p. 573-574).

Quelques-unes des nombreuses biographies annexées à l'ouvrage présentent un véritable intérêt. C'est un personnage historique qu'Alexandre de Villedieu, ce grammairien du XIIIe siècle, précurseur de Despautère et de Lhomond, qui mit en vers les préceptes de la syntaxe latine. Les arts conserveront la mémoire de cet abbé du Mont-Saint-Michel, Raoul de Villedieu, qui présida à la construction du charmant cloître de cette abbaye.

Sachons donc gré à MM. Grente et Havard d'avoir si complètement et si habilement présenté les annales de leur ville d'origine.

GAETAN GUILLOT.

Histoire religieuse du département des Basses-Alpes pendant la Révolution, par l'abbé M.-J. Maurel. Marseille, Ruat; Digne, Chaspoul, 1902, in-8 de VII-515 p. — Prix : 5 fr.

Le territoire qui forme aujourd'hui le diocèse de Digne était, en 1790, sous la juridiction de neuf évêques ou archevêques : Digne, Riez, Senez, Sisteron, Glandèves, Embrun, Aix, Gap et Apt. L'Assemblée constituante supprima Riez, Sisteron, Senez et Glandèves; Gap, Aix, Embrun, Apt perdirent leur juridiction sur les paroisses dépendant du nouveau département des Basses-Alpes. Il y avait de nombreux établissements religieux d'hommes et de femmes, les premiers très éclaircis comme population, les seconds plus peuplés. Sur la situation du clergé et des fidèles, M. l'abbé Maurel a trouvé dans les cahiers de doléances des renseignements très précis, d'où résulte la constatation d'un affaiblissement de l'esprit religieux aux abords de la Révolution. Les archives départementales racontent le sort de tous ces évêques, l'avènement des intrus, la triste statistique du serment schismatique, qui ne recruta que trop d'adhérents. L'ignorance, l'ambition, la peur contribuèrent à ce désordre des esprits. Nous n'insisterons pas sur ce point : le lecteur trouvera dans le livre pleine satisfaction, district par district (p. 159-207). Le chapitre XI déroule les incidents, parfois sanglants, de la lutte entre les assermentés et les intrus, depuis 1791 jusqu'au 10 août 1792. Trois autres, XII, XIII et XIV, conduisent le lecteur d'abord jusqu'au 9 thermidor, puis jusqu'au 18 fructidor, enfin jusqu'au Concordat. Voilà pour la première partie, toute historique. La seconde est statistique et passe en revue les corps capitulaires et le clergé paroissial, canton par canton; le chapitre III s'occupe des communautés religieuses d'hommes et de femmes, avec une précision qu'il faut louer d'autant plus qu'on ne la retrouve pas au même degré dans des travaux analogues. Le lecteur sort de ce livre complètement édifié et point fatigué : M. l'abbé Maurel a été méthodique et sobre, et, quelle que soit l'étendue de son volume, il lui a donné tout le nécessaire, sans se jeter dans le superflu. Cette marque de goût littéraire et historique lui a mérité les justes éloges de son évêque et assure le succès de son livre auprès du public des Basses-Alpes comme auprès des lecteurs studieux d'au-delà. Victor Pierre.

Il Sacco di Roma del MDXXVII, da Domenico Orano. Studi e documenti. Vol. I. *I Ricordi di Marcello Alberini*. Roma, Lœscher, 1902, in-8 de 558 p.

M. D. Orano fait judicieusement remarquer que si le sac de Rome, ce grand fait qui marque pour quelques historiens la fin de la Renaissance, est bien connu comme évènement européen et italien, il l'est beaucoup moins comme évènement romain ; que si ses résultats poli-

tiques et diplomatiques ont été depuis longtemps bien étudiés, et éclaircis encore récemment par un copieux apport de documents inédits, ses épisodes « internes » sont restés vagues et légendaires. C'est donc l'histoire interne du sac de Rome, qu'il se propose de faire, sur un plan monumental : il n'annonce pas moins de six volumes ; après ce journal d'Alberini, qui est le tome Ier du recueil, viendront deux autres volumes d'études critiques et de documents inédits. Le tome II, déjà sous presse, donnera deux mémoires sur *il Materialismo storico e il sacco di Roma*, et *il Sacco di Roma nella letteratura*, et des documents inédits, la chronique de sœur Orsola Formicini, les Memoriali di Teodoro Gualteronio, et d'autres pièces, édits, sentences, actes notariés, lettres ; le tome III sera un recueil de documents tirés des diverses archives de Rome (Archivio di Stato, Archivio Capitolino, Archivio segreto Vaticano). Le tome IV contiendra une *Bibliographie raisonnée*, et le tome V une *Histoire documentée* du sac de Rome. Enfin le tome VI, moins étroitement lié au reste de la publication, sera un tableau général de Rome en MDXXVII, d'après les peintures, sculptures, gravures, médailles, etc. du temps, avec deux préfaces, de Rodolfo Lanciani pour la partie archéologique et de Venturi pour la partie artistique. — Ce sera donc là, si le courageux auteur réussit à remplir son programme, une remarquable collection de matériaux historiques, et, à en juger par l'exécution typographique de ce premier volume, elle ne sera pas moins digne d'attention pour ses mérites matériels. On ne saurait donc trop encourager la belle entreprise de M. Orano.

Le premier volume est consacré aux *Ricordi di Marcello Alberini*. Il comprend, page 3, une dédicace à la commune de Rome ; pages 5-15, une Introduction générale à tout l'ouvrage ; pages 15-186, une longue étude sur Alberini et son œuvre ; pages 187-465, le texte, publié diplomatiquement d'après l'original, et abondamment commenté ; pages 465-527, des textes accessoires, un fragment détaché des *Ricordi*, le cahier de Souvenirs (*Quadernuccio di memorie*) de 1548, la lettre de Cenzio da Vitorchiano à M. Alberini, des notices sur la famille Alberini, ses armes, son arbre généalogique, et des notes ; pages 527-544, un Index des noms propres et choses remarquables ; pages 545-555, un Index des formes dialectales.

L'Introduction est très érudite, mais très confuse. L'auteur n'a aucun talent de composition et ses chapitres se suivent dans un désordre qui n'est pas un effet de l'art. Le chapitre I est relatif au caractère de M. Alberini, le chapitre II au manuscrit des *Ricordi*, le chapitre III à la composition des *Ricordi* par Alberini (date et motifs) ; chapitre IV : biographie de M. Alberini ; chapitre V, analyse des *Ricordi* ; chapitre VI, relations des *Ricordi* et des *Memorie storiche* de Patrizio, de Rossi, critique de ceux-ci par Ranke et Gregorovius ; chapitre VII,

origines, histoire, palais et extinction de la famille Alberini. Il y a certainement, dans ce tohu-bohu historico-critique, d'excellentes choses, et tous les éléments d'une bonne étude sur Marcellino Alberini. Quel dommage que M. Orano n'ait pas pris la peine de mieux les présenter ! Son livre reste de premier ordre pour les érudits, mais je crains qu'il ne décourage un peu les simples curieux. L.-G. PÉLISSIER.

Éléments d'une psychologie politique du peuple américain, par E. BOUTMY. Paris, Colin, 1902, in-18 de XI-366 p. — Prix : 4 fr.

Exposé scientifique d'une intensité et d'une précision souvent surprenantes, étude acharnée et victorieuse de problèmes en apparence insolubles, que les premiers intéressés n'ont jamais songé à aborder eux-mêmes avec une telle conscience ; tels nous apparaissent ces éléments de psychologie du peuple américain, qui font, à beaucoup d'égards, le plus grand honneur à leur savant auteur. Préparé à ce travail par l'étude analogue qu'il avait consacrée au peuple anglais et par la parfaite connaissance qu'il possède du droit constitutionnel et de la société politique, tant en France et en Angleterre qu'aux États-Unis, il nous montre tour à tour la population et la société, les idées de nation et de patrie, des rapports d'État et de gouvernement, le rôle de l'idée religieuse, enfin, l'incohérent orgueil impérialiste récemment manifesté, avec les commentaires philosophiques et historiques susceptibles de fournir à des esprits sérieux une intelligence vraiment scientifique d'un état politique si distinct du nôtre. Quelle différence, entre cette façon froide et documentaire d'exposer l'action des conditions économiques et sociales, à l'appui des statistiques et sous le contrôle d'une expérience informée, et ces ouvrages ou articles si enthousiastes où l'on nous préconisait naguère sans plus de bon sens que d'esprit critique tout ce qui nous venait d'outre-mer, aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine politique ! Non pas que M. Boutmy blâme avec aigreur ou reprenne jamais avec hostilité : il est impassible, froid même, dans son analyse exacte des plus inaccessibles et des plus complexes problèmes. Nous sommes, certes, obligé à des réserves graves sur le chapitre VI, *la Religion et l'Idéal*, mais, là pourtant encore, il y a beaucoup à prendre, et il est regrettable que la tournure ordinaire des préoccupations de l'auteur ne l'ait pas porté à s'intéresser davantage à la situation des catholiques et à se renseigner auprès de ceux qui ont *vu* et n'ont aucun intérêt à jeter la poudre aux yeux des naïfs, comme certains commis-voyageurs en « américanisme » que nous avons accueillis trop souvent en France depuis une dizaine d'années. G. PÉRIES.

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1900, par Henri Cordier. T. II. *L'Empereur Kouang-Siu* (Première partie, *1875-1887*). Paris, Alcan, 1902, in-8 de 650 p. — Prix : 10 fr.

Les Derniers Jours de Pékin, par Pierre Loti. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de IV-464 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume considérable dans lequel M. Henri Cordier vient de retracer l'histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales pendant les onze premières années du règne de l'empereur Kouang Siu (1875-1897) est la suite de celui dont nous avons rendu compte il y a quelques mois, et qui racontait l'histoire des relations de l'empereur T'oung-tché avec les puissances européennes. Comme le volume précédent, ce tome est surtout un recueil de documents officiels que M. Henri Cordier, avec son impeccable érudition, relie les uns aux autres, commenté et annoté ; il présente, au point de vue français, un très vif intérêt, car on y trouve exposée dans toute son ampleur (p. 242-551), cette question du Tonkin, qui fut pendant plusieurs années (on se le rappelle), le véritable pivot de la politique française. Remontant jusqu'à ses origines les plus lointaines, l'auteur la traite dans son ensemble, avec documents à l'appui, et en éclaire d'un jour nouveau plus d'un évènement. Que d'autres points sur lesquels on trouve dans le second tome de l'ouvrage de M. H. Cordier les renseignements les plus précis : l'affaire Margary, dont il a été déjà parlé dans le précédent volume, l'affaire de Kouldja, les premières affaires de Corée, la question du titre du représentant du Souverain Pontife à Péking, celle du transfert du Pé-t'ang, celle du protectorat des missions ! Sur chacune d'elles, M. Cordier fournit les renseignements les plus complets. C'est pourquoi il faut lire et étudier avec soin ce livre, qu'accompagnent un excellent tableau généalogique de la famille impériale de Chine et quelques cartes un peu trop élémentaires.

— Je n'aurais jamais songé à rapprocher l'un de l'autre deux ouvrages aussi différents que celui de M. Henri Cordier *et les Derniers Jours de Pékin*, si je n'avais trouvé dans le livre de M. Pierre Loti quelques renseignements complémentaires de ceux que contient l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales*. Ces tombeaux des T'sing, dont M. Cordier écrit (p. 17, note 1) que « les étrangers les connaissent peu ou point », M. Pierre Loti les a visités, et il a vu l'ancien Pé-t'ang transformé en « réserves de soie, réserves de thé », etc., et son église devenue le magasin où l'Impératrice mère avait fait entasser tous les cadeaux qu'elle reçut en 1899, lors de son jubilé (p. 184-185 ; cf. Cordier, p. 623) ; Pierre Loti, d'autre part, porte sur Mgr Favier un jugement qui diffère singulièrement de celui qu'on lit à la p. 615 du t. II de l'*Histoire* de M. Cordier. Ce n'est pas d'ailleurs uniquement pour ces motifs qu'il convient de se reporter au volume dans

lequel M. Pierre Loti a réuni les notes qu'il adressa d'abord au *Figaro* : on y trouvera d'excellentes pages sur le siège des légations et sur celui du Pé-t'ang, sur la popularité de nos soldats en Chine (p. 333-335, 365, 446), etc. Du style, il est inutile de parler ; chacun sait ce qu'est celui de M. Pierre Loti, qui a su retrouver, pour décrire les splendeurs de la mystérieuse Cité impériale, une richesse de mots aussi prestigieuse que pour décrire naguère la fête japonaise des chrysanthèmes présidée par l' « Impératrice Printemps. » HENRI FROIDEVAUX.

Cornell University Library. Catalogue of the Dante Collection presented by WILLARD FISKE, compiled by THEODORE WESLEY KOCH. Ithaca, New-York, University Press ; John Wilson, Cambridge, Mass., 1898-1900, in-4 de XXII-606 p.

A List of Danteiana in American Libraries, *supplementing the Catalogue of the Cornell Collection*, compiled by THEODORE WESLEY KOCH. Boston, Ginn, 1901, in-8 de 67 p. (Extrait du *Eighteenth Annual Report of the Dante Society, Cambridge, Mass.*)

Nous avons annoncé en son temps la première partie de cette grande publication, c'est-à-dire celle qui comprend la liste de toutes les éditions et traductions de Dante conservées à Ithaca. La seconde partie, quatre fois plus considérable encore que la première, — elle n'occupe pas moins de 800 colonnes de ce gros volume, — est consacrée aux ouvrages sur Dante.

Le plan suivi ici est, à peu de chose près, celui qui avait été adopté, il y a une douzaine d'années, par M. William Coolidge Lane, pour la rédaction du catalogue, beaucoup moins volumineux, encore que très important, de la collection dantesque de Harvard College. La principale différence consiste en ce que, dans le catalogue dû à M. Lane, les diverses publications d'un même auteur sont rangées par ordre chronologique, tandis que, dans celui de M. Koch, elles sont classées alphabétiquement, d'après le premier mot du titre.

Les notices sont rédigées avec beaucoup de soin et accompagnées de nombreuses indications, bibliographiques et autres, des plus utiles. Ainsi, à propos de l'édition italienne du *Voyage dantesque* de J.-J. Ampère, l'auteur rappelle la singulière méprise de ce traducteur à qui il arriva de prendre une traduction allemande de cet ouvrage pour le texte original. Les principales revues ou collections dantesques, telles que l'*Alighieri*, le *Giornale dantesco*, le *Dante-Jahrbuch*, la *Collezione di opuscoli danteschi inediti o rari*, de Passerini, ont été complètement dépouillées ou analysées ; on donne même la table des chapitres de certains ouvrages considérés comme particulièrement importants, ou formés de la réunion de plusieurs articles sur Dante, comme les *Studies in Dante* de M. Moore ou les *Dante-Forschungen* de K. Witte.

Le Catalogue est suivi d'un Supplément d'une vingtaine de pages et

de deux précieux Index : Index des sujets, ou table des matières traitées dans les ouvrages cités, et Index des passages de la *Divine Comédie* ayant fait l'objet de publications spéciales ou de commentaires particulièrement développés. Dans le premier de ces Index, les articles les plus considérables ont reçu un certain nombre de subdivisions ; ainsi, sous la rubrique *Béatrice*, quatre articles principaux et une quarantaine d'articles secondaires : *Études critiques sur Béatrice ; Drames sur Béatrice ; Poèmes sur Béatrice ; Romans sur Béatrice ; Béatrice et la Donna gentile ; Béatrice et Laure ; Béatrice et Piccarda ; Béatrice et Virgile ; Béatrice considérée comme guide de Dante ; Béatrice considérée comme type religieux* ; etc. De même l'article Florence : *Poèmes sur Florence ; Chroniques de Florence ; Histoires de Florence ; Florence au temps de Dante*, etc. Une table aussi soignée est appelée à rendre de très réels services. — Le volume se termine par un *Appendice iconographique* très important, dans lequel nous relevons, entre autres, une liste de portraits de Dante tirés de différents manuscrits, et surtout une liste des manuscrits de Dante dont il a été fait des reproductions partielles ou intégrales.

Rien n'a été négligé, en somme, pour faire de ce Catalogue, en même temps que l'inventaire détaillé d'une collection déterminée, un instrument de travail de premier ordre pour quiconque s'occupe de Dante. Il fait grand honneur à M. Koch et est tout à fait digne de la collection dantesque qu'il fait connaître, la plus considérable de beaucoup qui ait jamais été réunie. On pourra y constater un certain nombre de *desiderata* ; mais les lacunes — une fréquente consultation du catalogue permet de s'en assurer — sont assez insignifiantes et par conséquent peu regrettables. Pour ne citer que des noms français, combien de bibliothèques de notre pays pourraient offrir à leurs lecteurs une série aussi complète des publications dantesques — texte original et traductions — de J.-J. Ampère, de Fauriel, d'Ozanam ? Il est certains articles du catalogue, les articles Scartazzini, Toynbee, Witte, entre autres, qui remplissent jusqu'à six et huit colonnes.

Comment a été formée cette magnifique collection ; comment l'envoi purement accidentel d'une vieille édition de Dante à Ithaca, en 1892, envoi suivi peu de temps après de quelques autres, donna à M. Willard Fiske l'idée de constituer à Cornell University un petit fonds dantesque de trois cents ou quatre cents volumes usuels, éditions, traductions, commentaires, bibliographies, etc. ; comment, prenant de plus en plus d'intérêt à la collection naissante, à mesure qu'elle s'accroissait, d'autant plus désireux de la compléter qu'elle devenait moins incomplète, piqué au jeu par les difficultés qu'il rencontrait, poussé par cette passion jamais satisfaite du collectionneur, qu'il compare à celle de l'avare, M. W. Fiske se trouva bientôt avoir infiniment dépassé

le but qu'il s'était d'abord proposé ; quels longs voyages il dut entreprendre, parcourant pendant trois ans, de 1893 à 1896, l'Europe en tous sens, et correspondant avec le monde entier ; quels obstacles il eut à surmonter ; quels heureux hasards parfois le servirent : c'est ce que M. Willard Fiske lui-même raconte, non sans une pointe d'humour, dans les premières pages d'une Introduction intéressante à plus d'un titre, et dont M. Carlo Formichi a donné un bon résumé dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (année VIII, 1900, p. 128-132).

La collection même qu'il venait de former et le catalogue qu'en dressait M. Koch ont fourni à M. W. Fiske l'occasion de curieuses observations statistiques ; ne pouvant songer à les reproduire toutes, nous nous bornerons à noter, avec l'auteur de l'Introduction, qu'il existait, en 1899, seize traductions françaises de la *Divine Comédie*, contre douze des poèmes homériques et huit des drames de Shakespeare ; et qu'en dehors de l'Italie, c'est-à-dire après Florence, Venise, Naples, Turin et Rome, Paris occupe le premier rang pour le nombre des éditions du texte italien de Dante qui y ont paru, — une trentaine ; M. W. Fiske a encore remarqué la richesse de la littérature dantesque de la Hollande, qui contraste avec la pauvreté de sa voisine la Belgique ; ce qui est plus important, il a fait ressortir l'influence des réfugiés italiens au XIXe siècle, — Biaggioli et Buttura en France, — sur l'impulsion des études dantesques hors d'Italie.

Il déplore, en finissant, les lacunes qui n'avaient pu jusqu'alors être comblées dans les collections d'Ithaca ; elles portent surtout, ce qui n'est pas surprenant, sur les incunables ; parmi les éditions de la *Divine Comédie*, manquent (ou manquaient) la seconde (Mantoue, 1472), la troisième (Jesi, 1472), la quatrième (Naples, 1473), la cinquième (Naples, 1477) et la huitième (Venise, 1478) ; mais on y trouve la première (Foligno, 1472), la sixième (Venise, 1477), la septième (Milan, 1477-1478) et la neuvième (Florence, 1481) ; et à partir de cette date, pour plus de quatre siècles, la série complète est rarement interrompue : on peut juger, par cette simple constatation, de l'importance tout à fait exceptionnelle de la collection, et, partant, du catalogue qui en a été publié.

— Tandis qu'il procédait à la rédaction du volumineux inventaire dont nous venons de parler, M. Koch en notait avec soin les *desiderata* ; et de tous les titres d'ouvrages qu'il a ainsi recueillis, il a formé deux listes complémentaires distinctes, selon que ces ouvrages sont conservés dans des bibliothèques américaines ou européennes. C'est la première de ces listes qui est publiée sous le titre : *A List of Dantciana* reproduit ci-dessus ; la seconde paraîtra ultérieurement. Les bibliothèques américaines représentées dans ce petit catalogue sont au nombre d'une vingtaine ; on y trouvera exceptionnellement indiqués les ou-

vrages qui se rencontrent à la fois dans des collections américaines autres que celle d'Ithaca, et au British Museum. Le peu d'importance, en général, des articles qui figurent dans ce complément, est la meilleure preuve du soin et de la compétence que M. Willard Fiske a apportés à la formation de la collection incomparable de Cornell University.

LUCIEN AUVRAY.

BULLETIN

Essai sur la synthèse de la théologie chrétienne, d'après la cosmologie ancienne, par l'abbé EUGÈNE BARBIER. Paris et Arras, Sueur-Charruey, s. d., in-8 de XI-147 p.

L'idée fondamentale dont est pénétré l'auteur de cette brochure, c'est que les formules séculaires de l'enseignement théologique, puisées pour la plupart dans le *Timée* de Platon et dans les *Physiques* d'Aristote, « correspondent à des conceptions d'ordre métaphysique ; elles sont de tous les temps et de tous les lieux, et, quoique tirées des mystères cosmologiques anciens, elles contribuent puissamment à mettre la métaphysique de la nature au service des vérités révélées » (Préface).

Qu'il n'y ait *aucun rapport* entre la science du monde physique et les sciences du monde moral et religieux, que la démonstration de nos devoirs envers la vérité révélée ne doive tirer aucun secours de la connaissance du monde et de ses lois, c'est une conception que l'on cherche à faire prévaloir dans divers milieux, et qui, au dire de plus d'un écrivain catholique, doit amener une transformation totale de l'apologétique. Telle ne semble pas être la pensée qui inspire notre auteur. Il nous fait voir seulement que, dans beaucoup de cas, l'exposition des dogmes, des mystères, des vérités morales et religieuses est indépendante de la cosmologie, où ces diverses vérités nous apparaissent enveloppées.

D'ailleurs, faisant œuvre d'exposition théologique et non œuvre apologétique, il a sagement pensé « qu'il était impossible d'avoir une idée juste de la méthode de l'Ange de l'école, si l'on n'étudiait au préalable la cosmologie ancienne avec sa terminologie propre » (Préface).

On pourra trouver que cette attitude extrêmement bienveillante a ses dangers, qu'il est parfois laborieux et subtil de faire le départ entre le contenant et le contenu, l'apparence physique et la vérité morale. Certaines pages de l'auteur pourront prêter à ces critiques : l'effort n'en reste pas moins louable, et son idée directrice nous paraît éminemment féconde, propre à sauvegarder le sens de la continuité et le respect de la tradition.

B. DE CARROY.

Curial y Guelfa, *novela catalana del* XV*e* *segle*, publicada à despeses y per encarrech de la real Academia de buenas letras, per ANTONI RUBIÓ Y LLUCH. Barcelona, Redondo, 1901, in-8 de XVI-532 p. — Prix : 5 fr.

La nouvelle catalane du moyen âge ne présente que deux productions vraiment originales : *Tirant lo Blanch* et celle qui reparaît aujourd'hui, telle que l'ont conservée des copies manuscrites de la Bibliothèque nationale de Madrid, et que publie, sous les auspices de l'Académie, M. Rubió y Lluch. Mais ces deux nouvelles médiévales ont un mérite et une importance qui surpas-

sent de beaucoup les qualités littéraires de la plupart des œuvres similaires d'autres provinces. *Tirant lo Blanch*, comme on le sait, est inspiré par l'influence bretonne ; *Curial y Guelfa* rappelle plutôt l'esprit italien ; l'un et l'autre sont étroitement liés à la réalité historique et au sentiment populaire, ce qui leur donne un parfum d'actualité que n'ont pas les autres récits espagnols analogues. *Curial y Guelfa* n'est pas un roman de chevalerie proprement dit, ni une nouvelle à la mode de la Renaissance. C'est un livre de caractère mixte où il semble que l'auteur ait voulu s'assujettir toutes les formes, et surtout celle de la nouvelle intime et psychologique, à l'exemple de la *Vita nuova*, de Dante, et de la *Fiammetta*, de Boccace. On y trouve un mélange mal assimilé du genre aventures, chevalerie, sentimental, mauresque même. Si la littérature italienne a influé beaucoup sur la composition de cet ouvrage, l'auteur ne s'est pas moins visiblement inspiré de la littérature française : le second livre, principalement, est plein de noms de dames et de chevaliers français, qui ont joué un rôle important dans notre histoire.

Malgré ces influences étrangères, on ne saurait nier que *Curial y Guelfa* (ainsi nommé des noms du héros et de l'héroïne du récit), soit une nouvelle vraiment catalane et vraiment littéraire. L'auteur, resté anonyme, est certainement catalan ; son style, à part quelques légers défauts, est d'une pureté remarquable ; son érudition, sa délicatesse de sentiments, sont tout à fait dignes d'éloges. Et nous devons savoir gré à M. Antoni Rubió y Lluch d'avoir su tirer d'un oubli presque complet une œuvre aussi importante, qui n'était connue jusqu'ici que d'un très petit nombre d'érudits, et qui était restée inédite, malgré son mérite incontestable.

G. BERNARD.

Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France, par le R. P. JANVIER. Paris, Lecoffre, 1902, in-16 de VIII-134 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'éminent dominicain, désigné pour la prédication du prochain carême à Notre-Dame de Paris, a jugé sans doute convenable de faire adhésion publique aux directions dues à la sagesse du Souverain Pontife. Cette petite brochure est un tableau à grands traits des instructions données par Léon XIII dans l'ordre scientifique et dans l'ordre politique, spécialement en ce qui concerne la France. Dans l'ordre scientifique, l'éloquent religieux appuie surtout sur la rénovation de la philosophie thomiste. Si cette rénovation n'est pas encore un fait pleinement accompli en France, il en voit la cause dans la gêne imposée par les programmes universitaires et aussi parce que les auteurs thomistes s'occupent trop de questions spéciales et pas assez de faire connaître l'ensemble des enseignements de l'Ange de l'école. Dans l'ordre politique les résistances ont été plus grandes encore. Le R. P. Janvier en attribue la faute en partie aux catholiques, qui ont repoussé, atténué, ou exagéré selon leurs tendances, les instructions du Pape, mais surtout à la violence avec laquelle les hommes hostiles à l'Église se sont appliqués à accroître la persécution pour rendre le ralliement impossible.

Ce dernier résultat était à prévoir. On n'arrête un ennemi qu'en se faisant craindre. Les catholiques français ont trop négligé ces graves observations du Saint Père blâmant « ceux qui pensent qu'il n'est pas opportun de résister de front à l'iniquité puissante et dominante. » Nous nous plaignons, nous ne luttons pas.

D. V.

Der Kapuziner kommt! *Ein Schreckensruf im Lande Baden*, beleuchtet von PFARRER HANSJAKOB. Freiburg im Breisgau, Herder, 1902, in-8 de 24 p. — Prix : 0 fr. 25.

La question des ordres religieux n'est pas moins vivement discutée dans le grand-duché de Bade que chez nous à l'heure actuelle. Seulement chez nous, il s'agit de les détruire, tandis que dans le grand-duché, c'est sur leur rétablissement, ou plutôt sur un premier pas dans cette voie que le débat porte. La réparation due aux catholiques badois sur ce point, si intimement lié avec leur liberté de conscience, est réclamée par la majorité parlementaire, et le gouvernement semble disposé à se conformer dans une certaine mesure à la résolution votée. Ce sont les capucins qui bénéficieraient les premiers de cette politique équitable. Mais une explosion de clameurs et de protestations intolérantes de la part des adversaires acharnés de l'Église, c'est-à-dire ici du parti dit *national-libéral*, essaie d'en arrêter le cours. C'est en réponse à cette éruption de fanatisme protestant et libre-penseur, que l'un des prédicateurs et des écrivains les plus goûtés de l'Allemagne contemporaine, M. Hansjakob, curé de la paroisse Saint-Martin, à Fribourg en Brisgau, vient de publier une brochure, où une vigoureuse et solide argumentation est mise en son plein relief par un style vraiment étincelant d'éloquence et de verve humoristique : *Le Capucin vient! Un cri d'effroi dans le pays de Bade*. Quelques jours après la mise en vente, l'opuscule en était à son dixième mille et l'affluence des acheteurs ne diminuait pas. L'auteur explique d'abord « pourquoi il a écrit ce petit ouvrage. » Il examine ensuite successivement les points suivants : « Que sont les ordres religieux ? — Qui a besoin des ordres religieux ? — Est-il vrai que les ordres religieux troublent la paix politique et religieuse ? — Les Communautés religieuses sont-elles un danger économique ? » Puis vient la « Conclusion », qui se termine par ce mot de Lacordaire : « Les moines et les chênes sont immortels. » — Nous signalons et recommandons à nos lecteurs la brochure de M. le curé Hansjakob comme une lecture des plus attrayantes et comme un excellent modèle à suivre pour les écrits de discussion et de propagande. A. DUTOUR.

Le Monténégro et le Saint Siège. La Question de saint Jérôme, par le marquis MAC SWINEY DE MASHANAGLASS. Rome, Imp. coopérative sociale, 1902, in-8 de 92 p.

Cette brochure semble composée pour montrer à la fois la puissance des mots et l'abus qu'il est possible d'en faire.

Un établissement existait à Rome, institué en 1453 en faveur des Slaves *de Dalmatie et d'Esclavonie* ; on crut un peu plus tard expliquer ces dénomminations en recourant au mot *illyrien ;* c'était au temps de l'humanisme et les chancelleries d'alors aimaient les expressions classiques.

Mais que signifiaient au juste ces mots ? Quels pays désignaient-ils ? L'Illyrie n'a fait qu'une courte apparition dans le droit public de 1809 à 1814 ; c'était un composé factice, produit de l'imagination de Napoléon, et qui ne survécut pas à sa chute ; la Dalmatie actuelle n'a pas les mêmes limites que celle du XVe siècle ; enfin on appelle aujourd'hui Esclavonie un district situé entre la Save et la Drave ; ce n'est pas l'ancienne Esclavonie ; jusqu'à la fin du XVIIIe siècle on appelait Esclavons les habitants des rives de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'à Durazzo ; qu'ils fussent

Slave
elle
avec
les
à

CORRESPONDANCE

Nous recevons de notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer :

« A propos du compte rendu donné dans le *Polybiblion* (livraison de juillet dernier, p. 68), du livre de M. Turquan sur *la Générale Junot, duchesse d'Abrantès*, — ouvrage au sujet duquel nous avions fait nous-même de graves réserves, — M. le vicomte Léon de la Ferrière, petit-fils par alliance de la duchesse, nous adresse la protestation suivante, tant en son nom qu'en celui de Mme la duchesse d'Abrantès sa belle-sœur ; nous l'insérons dans les termes précis de sa rédaction :

« 1° La famille de Junot considère le *Journal intime* publié par M. Turquan comme apocryphe.

« 2° La duchesse d'Abrantès ayant toujours protesté contre les additions fâcheuses introduites dans la plupart des éditions de ses *Mémoires*, il y a lieu de croire que le manuscrit, s'il existe, est l'œuvre du même faussaire. »

On trouvera juste de donner à cette protestation la publicité du *Polybiblion*, puisque le livre incriminé y a été l'objet d'une analyse. »

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le célèbre médecin, anthropologiste et homme politique allemand, Rodolphe VIRCHOW, qui vient de mourir à Berlin, le 5 septembre, à 81 ans, était né le 13 octobre 1821 à Schivelbein, en Silésie. Après avoir été reçu docteur en médecine en 1843 et s'être fait remarquer comme privat-docent », il fut nommé, en 1847, professeur à l'Université de Berlin, et aussitôt après envoyé par le gouvernement en Silésie pour y combattre le typhus ; à la même date il fondait, avec Reinhard, les *Annales d'anatomie pathologique et de clinique médicale*, dont il resta seul directeur, à la mort de son collaborateur. L'année suivante, il créait une nouvelle revue, la *Réforme médicale*, dans laquelle s'affirmaient ses tendances de novateur en matière médicale. Mais en même temps, il était attiré par la politique militante, et, dès lors, il se montra un ardent défenseur des idées libérales, fut l'un des promoteurs du parti progressiste et aurait été l'inventeur du nom de « Kulturkampf. » Ce rôle politique, qu'il menait de front avec ses recherches scientifiques, ne nuisit heureusement pas à ces dernières. Lorsque ses opinions lui eurent fait retirer ses fonctions à l'Université de Berlin, il accepta la chaire d'anatomie pathologique que lui offrit l'Université de Wurtzbourg. L'enseignement qu'il y donna fut si remarquable qu'il fut rappelé à Berlin en 1856, y reprit sa première chaire et devint le directeur de l'Institut pathologique de cette ville. Écarté une première fois, en 1887, du rectorat de l'Université de Berlin, il obtint cette dignité en septembre 1892. M. Virchow a coopéré avec une grande compétence à divers congrès scientifiques internationaux. Les ouvrages que M. Virchow a publiés sur l'anatomie, la pathologie, la thérapeutique, l'anthropologie, les questions sociales, etc., sont très nombreux. Nous citerons seulement : *Die Einheitsbestrebungen in der Wissenschaftlichen Medicin* (Berlin, 1849, gr. in-8) ; — *Mittheilungen über die in Oberschlesien herrschende Typhus-Epidemie*

(Berlin, 1849, in-8); — *Die Noth im Spessart. Eine medicinisch-geographisch-historische Skizze* (Wurzbourg, 1852, in-8); — *Gesammelte Abhandlungen zur Wissenschaftlichen Medicin* (Francfort-sur-le-Main, 1856, in-8); — *Untersuchungen ueber die Entwickelung des Schaedelgrundes im gesunden und Krankhaften Zustande und ueber den Einfluss desselben auf Schaedelform, Gesichtsbildung und Gehirnbau* (Berlin, 1856, in-4); — *Die Cellularpathologie in ihrer Begruendung auf physiologische und pathologische Gewebelehre* (Berlin, 1858, in-8); — *Göthe als Naturforscher und in besonderer Beziehung auf Schiller. Eine Rede mit Erlaeuterungen* (Berlin, 1861, in-8); — *Vier Reden ueber Leben und kranksein* (Berlin, 1862, in-8); — *Darstellung der Lehre von den Trichinen mit Rucksicht auf die dadurch gebotenen Vorsichtsmassregeln, für Laien und Aerzte* (Berlin, 1864, in-8); — *Ueber die nationale Entwickelung und Bedeutung der Naturwissenschaften* (Berlin, 1865, in-8); — *Ueber die Erziehung der Weibes für einen Beruf* (Berlin, 1865, in-8); — *Gedächtnissrede auf Joh. Luc. Schönlein gehalten am 23 Jan. 1865, dem ersten Jahrestage seines Todes in der Aula der Berliner Universität* (Berlin, 1865, in-8); — *Ueber den Hungertyphus und einige verwandte Krankheitsformen* (Berlin, 1868, in-8); — *Ueber die Kanalisation von Berlin. Gutachten der Königlichen Wissenschaftlichen Deputation für das Medicinalwesen nebst einem Nachtrage* (Berlin, 1868, in-8); — *Ueber gewisse die Gesundheit benachtheiligende Einflüsse der Schulen* (Berlin, 1869, in-8); — *Canalisation oder Abfuhr? Eine hygieinische Studie* (Berlin, 1869, in-8); — *Ueber Gesichtsurnen* (Berlin, 1870, in-8); — *Die erste Sanitätszug des Berliner Hülfs-Vereins für die deutschen Armeen im Felde* (Berlin, 1870, in-8); — *Die Aufgabe der Naturwissenschaften in dem neuen nationalen Leben Deutschlands* (Berlin, 1872, in-8); — *Ueber die Chlorose und die damit zusammenhängenden Anomalien im Gefässaparate, insbesondere ueber Endocarditis puerperalis* (Berlin, 1872, in-8); — *Die Fortschritte der Kriegsheilkunde besonders im Gebiete der Infectionskrankheiten* (Berlin, 1874, in-8); — *Die Sections-Technik im Leichenhause des Charité-Krankenhauses mit besonderer Rücksicht auf Gerichtsärztliche Praxis erörtert* (Berlin, 1876, in-8); — *Beiträge zur physischen Anthropologie der Deutschen, mit besonderer Berücksichtigung der Friesen* (Berlin, 1876, in-8); — *Alttrojanische Gräber und Schädel* (Berlin, 1882, in-8); — *Ueber die Weddas von Ceylon und ihre Beziehungen zu den Nachbarstämmen* (Berlin, 1882, in-8); — *Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten, Kaukasus* (Berlin, 1883, in-8); — *Ueber alte Schädel von Assos und Cypern* (Berlin, 1884, in-8); — *Medicinische Erinnerungen von einer Reise nach Aegypten* (Berlin, 1888, in-8); — *Die Gründung der Berliner Universität und der Uebergang aus dem philosophischen in das naturwissenschaftliche Zeitalter* (Berlin, 1893, in-8). Un de ses cours à l'Université de Berlin a été traduit en français : *Pathologie des tumeurs* (Paris, 1867-1876, 4 vol. gr. in-8).

— Le 2 septembre, est mort dans sa 75e année, M. René-Antoine-Aimé Riant, vice-président de la Société française de secours aux blessés militaires, secrétaire général honoraire de la Société des médecins de France, président de la Société de secours mutuels du VIIIe arrondissement, officier de la Légion d'honneur. Né à Paris le 20 novembre 1827, il fut, en 1849, lauréat de la Faculté de droit, et, en 1866, docteur en médecine. Chargé en 1872 par le ministre de l'instruction publique de faire des conférences d'hygiène au lycée Charlemagne et à l'École normale d'instituteurs de la Seine, il poursuivit ces cours pendant vingt ans. Il publia successivement : *Difficultés du diagnostic médical*, thèse de doctorat (1866, in-18); — une traduction de l'anglais du *Traité des maladies de l'estomac*, de W. Brinton (1870, in-18); — *Leçons d'hygiène pour les lycées et les écoles nor-*

males (Paris, 1872, 2 éditions); — *L'Hygiène scolaire* (Paris, 1873, in-18, 7 éditions); — *L'Hygiène du cabinet de travail* (Paris, 1881, 2 éditions); — *L'Hygiène des orateurs* (Paris, 1886, in-18, 2 éditions); — *L'Hygiène et l'éducation dans les internats* (Paris, 1888, in-18, 2 éditions); — *Les Irresponsables devant la justice* (Paris, 1888, in-18). — *Le Surmenage intellectuel et les exercices physiques* (Paris, 1889, in-18). Lors de la guerre de 1870, M. Riant fut nommé délégué principal de la Société de secours aux blessés militaires à Châlon-sur-Saône : pendant dix mois, il hospitalisa et soigna dix mille blessés et malades de nos armées. Cette mission lui a fourni la matière d'un *Rapport* des plus intéressants et lui valut du ministre de la guerre la croix de la Légion d'honneur. Nommé membre du Conseil supérieur de la Société, puis secrétaire général, enfin vice-président (1881) et délégué de la Société auprès du ministère de la guerre, il y créa le Comité médical, un Comité du matériel, des conférences et des cours à l'usage des dames infirmières et prit la plus large part dans la création d'un dispensaire. En 1878, il publia un volume intitulé : *Le Matériel de la Société de secours à l'Exposition de 1878* (Paris, in-4); de ses nombreux rapports, imprimés dans le *Bulletin mensuel* de la Société, les plus récents sont relatifs aux différentes Sociétés de la Croix Rouge dans les pays étrangers et aux singuliers progrès qu'a faits l'Œuvre du dispensaire. En juillet 1891, le ministre de la guerre le nomma officier de la Légion d'honneur. M. le Dr Riant a encore publié chez Hachette : *L'Alcool et le tabac* (4 éditions); — *Le Café, le chocolat et le thé* (5 éditions); — *L'Hôpital de Villepinte pour le traitement des phtisiques* (1885); — les éloges funèbres du Dr Ricord, du Vte de Melun, du Dr de Foville, du Dr Roger, etc.

— La Suisse a perdu un homme de beaucoup d'avenir, M. Émile Dunant, qu'un déplorable accident vient d'enlever, à l'âge de 31 ans, dans le glacier de Gietroz. Ce jeune historien avait donné déjà la mesure de sa science par diverses publications sur les origines de la Confédération helvétique. L'étendue de ses connaissances archéologiques lui avait fait confier le poste, si approprié à ses capacités, de conservateur des collections du Muséum de Genève. Outre ses travaux sur les relations entre Genève et la Confédération au XVIe siècle et sur l'union des Grisons avec la Suisse, il avait publié un excellent guide des antiquités du musée d'Avenches. Il laisse en manuscrit plusieurs ouvrages.

— A l'heure où nous mettons sous presse, se répand la nouvelle de la mort de M. Émile Zola. Nous publierons une notice sur cet écrivain dans notre prochaine livraison.

— On annonce encore la mort de MM. : Émile Bernard, musicien et compositeur, organiste de Notre-Dame-des-Champs, mort à Marseille, à 57 ans, lequel laisse des concertos de violon, des cantates et d'autres œuvres symphoniques d'une fort grande valeur, telles que *Guillaume le Conquérant*, *La Captivité de Babylone*, *Deux suites pour orchestre*, etc. ; — Couderc, professeur de français à Alexandrie (Égypte), dont les correspondances, au style clair et alerte, charmaient les lecteurs du journal *l'Univers*, mort prématurément, le 11 septembre. — Damour, membre libre de l'Académie des sciences, lequel avait abandonné ses fonctions pour se livrer aux études minéralogiques, particulièrement en Amérique. — Patrice Eyriès, rédacteur au *Petit Journal*, mort à 54 ans ; — Géry-Legrand, sénateur du Nord, lequel avait fondé divers journaux, notamment le *Journal populaire*, *le Progrès du Nord*, *la Feuille des campagnes*, et laisse plusieurs pièces de théâtre en prose et en vers ; — M. Félix Le Sergeant de Monnecove, mort à l'âge de 76 ans, qui a publié entre autres ouvrages : *Les Enfants de Saint-*

Omer à la défense de Paris assiégé par les Allemands (1870-1871). Notice, liste générale, nécrologie (Saint-Omer, 1871, in-8) et *les Artistes artésiens et flamands au Salon de 1875* (Saint-Omer, 1876, in-8) ; — Paul MARROT, rédacteur à *la Lanterne* ; — DE RUPÈS, compositeur de musique, auteur d'œuvres parues sous le pseudonyme de George Rupès.

— A l'étranger, on annonce également la mort de MM. : Don ALBERTARIO, le vaillant rédacteur en chef du journal catholique de Milan, l'*Osservatore cattolico*, un vrai confesseur de la foi ; — Philippe Jame BASILEY, le doyen des poètes anglais, mort le 6 septembre, à Nottingham, à 86 ans, lequel laisse, entre autres œuvres, son poème religieux *Festus*, imité de Milton (1839) ; — Georges DOUGLAS BROWN, écrivain et journaliste anglais, mort le 28 août, lequel laisse, entre autres ouvrages, *The House with the green Shutters* (1891) ; — BUTLER, avocat américain, dont la satire en vers *Nothing to wear* fit grand bruit en 1857 ; — Dr. Ernst DÜMMLER, président du comité de publication des *Monumenta Germaniae historica*, mort le 12 septembre, à Friedrichsroda, à 73 ans ; — Ernst Wilhelm FRITSCH, éditeur de la *Musicalisches Wochenblatt*, mort récemment à Leipzig, à 62 ans ; — Otto GILDEMEISTER, traducteur des œuvres de Byron, de Shakespeare et de Dante, mort le 26 août, à Brême, à 76 ans ; — Arthur GORMARE, ancien rédacteur en chef du *Précurseur* d'Anvers ; — Dr. Emerich HAJNIK, professeur de droit européen et d'histoire du droit à l'Université de Budapest, mort le 30 août, dans cette ville, à 62 ans ; — Dr. Bruno HASSENSTEIN, cartographe de valeur, mort le 27 août, à Gotha, à 63 ans ; — Theodor VON HELDREICH, botaniste allemand, directeur des jardins botaniques d'Athènes, mort récemment dans cette ville, à 81 ans, lequel laisse quelques ouvrages de valeur, tels que *Studien über die Pflansen Homers* et a contribué à la publication du livre de Raulin sur la Crète, de la *Diagnosis Plantarum Orientalium*, etc. ; — Dr. Auguste HELLER, conservateur de la bibliothèque de l'Académie des sciences hongroise, mort récemment à Budapest, à 59 ans ; — Dr. Wenzel HORAK, professeur de théologie, mort le 20 août, à Prague, à 57 ans ; — Victor JERNSTEDT, philologue russe, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 3 septembre, à Sillimaeggi (Esthonie), à 48 ans ; — Dr. Ferdinand KALTENBRUNNER, professeur d'histoire à l'Université d'Innsbruck, mort récemment à Munich, à 56 ans ; — Gustave KÉLÉTI, peintre hongrois, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, membre de l'Académie des sciences hongroise, mort le 2 septembre, à Budapest, à 68 ans ; — Albrecht KIRCHHOFF, éditeur saxon, professeur honoraire de philosophie à l'Université de Leipzig, mort dans cette ville, le 20 août ; — Dr. Gustav LEWINSTEIN, auteurs d'ouvrages sur l'agriculture, mort le 29 août, à Berlin, à 73 ans ; — Canon MACDONNELL, auteur d'une intéressante biographie de l'archevêque Magee et d'un ouvrage sur les cathédrales de l'Irlande ; — Guillaume ŒCHELHAUSER, ancien député au Reichstag allemand, président de la Société allemande de Shakespeare ; — F. PASTERNAZKI, professeur de médecine militaire à l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort le 20 août, dans la province de Minsk ; — Dr. Karl Julius PLATZMANN, auteur d'ouvrages sur l'Amérique, mort le 6 septembre à Leipzig, à 71 ans ; — Dr. Paul PLOS, professeur hongrois de chimie physiologique et pathologique, mort le 16 août, à Budapest, à 57 ans ; — Karl SCHNEIDER, correspondant parisien de la *Gazette de Cologne*, mort près de Metz ; — Dr. Karl STAHLSCHMIDT, professeur de chimie à l'École supérieure technique d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville, le 6 septembre ; — Emerich STEINDL, professeur d'architecture et d'histoire de l'art au Polytechnicum de Budapest, mort dans

cette ville, le 31 août, à 63 ans ; — Dr. Mathaeus TALIX, professeur de droit financier à l'Université tchèque de Prague, mort le 30 août, à 67 ans ; — WARNERY, professeur de littérature à l'Université de Lausanne ; — DE WERBROUCK, financier d'origine belge, fondateur et directeur de la Banque parisienne, lequel a pendant de longues années, traité avec compétence les questions financières dans la presse ; — Dr. Heinrich VON WILD, professeur de physique, mort à Zurich, à 69 ans ; — F. W. WILLMORE, écrivain anglais, mort le 25 août, à Colwyn Bay, lequel laisse plusieurs ouvrages d'histoire locale relatifs surtout au comté de Stafford, entre autres : *Records of Rushall, Staffordshire* (1893) et *Memorials of St. Matthew's Lodge of Freemasons* (1897) ; — Dr. Ludwig ZITKOVSKY, professeur d'histoire du moyen âge à l'Université de Vienne, mort le 8 septembre à Gmunden.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 1er août, M. Barbier de Meynard dépose sur le bureau le texte et la traduction d'une inscription turque provenant de la mosquée de Pékin, autrefois confiée par M. Devéria à M. Huart. — M. Michel Bréal commente au tableau la signification de quelques mots grecs. — M. Salomon Reinach explique, d'après des documents nouveaux, les modifications et restauration qu'aurait subies, d'après lui, au XVIe siècle, la Vénus de Médicis. — M. Léon Dorez donne connaissance d'une note sur un manuscrit provenant de Milan, récemment entré à la Bibliothèque nationale et contenant trois traités de hautes mathématiques, avec des copies à la sanguine de plusieurs esquisses de Léonard déjà connues. — Le 13 août, M. Clermont-Ganneau communique les photographies d'une grande inscription hittite découverte par M. Grenard, vice-consul de France à Siwas, et qui vient d'être expédiée à Constantinople. — Le même académicien communique, au nom des PP. Prosper et Barnabé d'Alsace les photographies et les copies des objets suivants : une inscription grecque faisant partie d'une mosaïque importante, épitaphe collective de plusieurs moines du couvent des Oliviers ; puis une inscription en grec barbare, relative à l'apparition d'un ange à la Vierge. — M. Salomon Reinach parle d'une statue équestre, découverte à Milo en 1877 et retrouvée en 1901 par M. Schiff, puis d'une statue de Poseidon retrouvée en même temps. — M. Oppert présente l'étude de deux textes arithmétiques se rapportant aux dates de la naissance d'Abraham, et de la fin de la Genèse. — M. Bouché-Leclercq lit une étude sur les reclus du Sérapéum de Memphis. — Le 22 août, M. Salomon Reinach présente des observations sur quelques œuvres de sculpture attribuables à Phidias et sur le style particulier à ce grand artiste. — M. Clermont-Ganneau présente une interprétation rectificative de trois lignes d'une inscription phénicienne acquise récemment par le Louvre. — M. Edmond Pottier donne lecture d'une note sur un canthare gréco-romain, en terre cuite émaillée, donné au musée du Louvre par M. Gaudin, et présentant un exemple très ancien de « danse macabre. » — Le 29 août, M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. Audollent relative aux résultats de la dernière campagne des fouilles entreprises sur le sommet du Puy-de-Dôme, et constatant la découverte de murs de style byzantin près du temple de Mercure, et d'un édifice jusqu'ici inconnu dans lequel une inscription retrouvée, donne lieu de croire que l'on se trouve en présence du temple célèbre élevé par les Arvernes au même dieu. — M. Clermont-Ganneau donne une interprétation nouvelle d'un texte syriaque entré récemment au Louvre. — M. Edmond Pottier présente une notice dans laquelle il expose son opinion sur l'origine argienne d'un aryballe à tête de femme

conservé au Louvre. — M. Michel Bréal, à propos d'un conflit récent entre deux savants au sujet de l'antiquité de la loi des Douze Tables, émet l'opinion, basée sur des considérations philologiques, que le texte de cette loi remonte à une époque voisine de la fondation de Rome. — Le 5 septembre, M. Salomon Reinach entretient l'Académie des peintures découvertes dans une caverne préhistorique de la Haute-Garonne. Il annonce ensuite le don fait au Musée de Saint-Germain par M. Piette d'une collection d'objets de l'âge du cuivre. — M. Michel Bréal continue son examen philologique du texte de la loi des Douze Tables. — MM. Boissier et Reinach approuvent les vues de M. Bréal. — M. Collignon communique une notice sur un buste en terre cuite, modelé d'après un moulage sur nature et retouché ensuite, trouvé à Smyrne et appartenant au Musée de Bruxelles. — M. le Dr Hamy communique, au nom de M. le capitaine Normand, une note sur des inscriptions rupestres découvertes récemment à Figuig (Sud-Oranais). — Le 12 septembre, M. Héron de Villefosse donne la description d'un sixième sarcophage en marbre blanc décoré de peintures et contenant les restes d'un corps entouré de résine. — M. Salomon Reinach propose une interprétation de la formule : « renoncer à Satan et à ses pompes, » et indique cette traduction : « renoncer au cortège de Satan. » —M. de Barthélemy présente, au nom de M. Adrien Blanchet, un travail sur les antiquités celtiques de l'Europe centrale. — Le 10 septembre, M. Clermont-Ganneau démontre, dans un mémoire, que « le batr, » monnaie de compte employée par les musulmans pour la rançon d'Alexandrie, représentait la valeur d'une livre pesant d'or. — M. Dufour, architecte, communique un recueil de photographies faites d'après les bas-reliefs du Bayou, dans l'ancienne ville kmère d'Angkor Thôm. — M. Salomon Reinach constate la difficulté que présente l'interprétation des bas-reliefs ornant les deux coffrets de pierre du Musée britanique provenant de la collection Blacas. — Le 26 septembre, M. Joret communique un mémoire sur la correspondance entre Millin et Boëtticher, qu'il doit lire à la séance des cinq Académies. — Le P. Lagrange parle d'hypogées découvertes récemment entre Jérusalem et Seza, et prouvant qu'une colonie de Sidoniens, adonnés au paganisme, parlant la langue grecque, s'était établie dans ce pays.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 23 août, M. Georges Picot termine la lecture du mémoire de M. Naville sur *l'Idéalisme*. — Ce même jour et le 30 août, M. Chuquet fait la lecture d'un travail sur *Bayard au siège de Mézières*. — Le 13 septembre, M. Chuquet communique son mémoire sur Forster, qu'il montre mêlé aux révolutionnaires et au milieu de son cercle intime, puis luttant à Mayence contre l'occupation française. — M. Lyon-Caen présente, de la part de M. A. Aurtan, le code international de l'abordage, de l'assistance et du sauvetage maritimes.

Concours et Prix. — L'Académie des sciences de Berlin met au concours les sujets suivants : 1° Perfectionner dans ses parties essentielles la théorie des fonctions à plusieurs variables qui admettent des substitutions linéaires (5,000 marks. 31 décembre 1905) ; 2° On regarde habituellement les rayons cathodiques et particulièrement les rayons de Becquerel comme des bandes de parcelles électriques qui se meuvent avec une extrême rapidité. Préciser, par de nouvelles expériences, la connaissance que nous avons des qualités de ces parcelles (31 décembre 1904. 5,000 marks).

Les Transformations de la langue française. — Une langue change comme toute chose, et la nôtre a changé et change tous les jours, plus

peut-être que toute autre langue littéraire. C'est le sujet que M. J. Lebierre, professeur de langue et de littérature française au gymnase de Mulhouse, a choisi pour la dissertation qui accompagne le récent *Programm* de ce gymnase alsacien. Si M. Lebierre n'est pas notre compatriote par la nationalité politique, il l'est par la langue maternelle, et notre Revue a parlé en 1898 (t. XXXIII, p. 104-105) d'un recueil de ses poésies. Sa dissertation est intitulée : *Le Mouvement réformiste des 35 dernières années et l'État actuel de la langue française* (in-4 de 54 p., Leipzig, Teubner). Elle se divise en trois parties. La première est le résumé historique du mouvement de réforme de l'orthographe, mouvement qui commence presque à Ronsard, que l'Académie française a endigué par son dictionnaire mais auquel notre ministre de l'instruction publique, M. Leygues, a ouvert la voie par une circulaire ou arrêté de tolérance : la question, d'ailleurs, reste et restera toujours ouverte. La seconde partie est intitulée Prose : et la troisième : Poésie. L'auteur traite de la pureté décroissante de la langue, de la disparition de certaines règles de syntaxe (par exemple pour l'emploi du subjonctif), surtout l'envahissement de l'argot dans les journaux, les romans et la littérature courante, et de termes prétentieux, pédantesques ou alambiqués dans les œuvres des prétendus lettrés et surtout des prétendus poètes de notre temps, qu'on les appelle *décadents*, ou *symbolistes*, ou *impressionnistes*, ou *poètes amorphes*..... Nous avons peine à croire qu'il surnage rien de cette soi-disant poésie à laquelle manquent également le style, le sens et même l'harmonie et nous serions, pour notre compte, tenté de redire ici le mot de Dante : *non ragionam di lor*... Mais, à l'étranger, cela est, hélas ! de la littérature française et, à ce titre, matière à étude, nous voulons dire à histoire. — Le système de M. Lebierre consiste non à décrire dans un mode didactique, mais à procéder par citations continues soit des opinions, soit des œuvres : il se montre très au courant de notre littérature et de nos journaux. Le public lettré d'Allemagne, auquel cette dissertation s'adresse en première ligne, s'y instruira certainement ; mais la lecture en sera également instructive pour ceux qui, dans les pays de langue française, voudront avoir un tableau d'ensemble de la « période révolutionnaire » que traversent notre langue et notre littérature. M. Lebierre termine par cette conclusion décourageante : « La déformation de la langue est plus grave que sa transformation. Or, la plupart s'accordent sur ce point : que la prose est vilaine et que la poésie est défunte, et, ce qui est pire, en pleine décrépitude. » Là dessus vient une citation de Nisard sur les mérites de notre langue et les *devoirs* de l'écrivain... Hélas ! l'anarchie est partout, dans la langue et dans la littérature comme dans la société ; et la société ne s'est-elle pas toujours reflétée dans la littérature ?

Une Revue bibliographique provinciale. — Le Bibliophile limousin. — En mars 1895, l'imprimerie-librairie bien connue de Mme Vve Ducourtieux, à Limoges, lançait le premier numéro du *Bibliophile limousin*. C'était alors un simple « Catalogue trimestriel d'ouvrages anciens et modernes sur le Limousin et la Marche (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Charente), ancien territoire de la généralité de Limoges. » La publication ne se distinguait en rien des similaires qui, de Paris ou de la province, s'en vont chercher le client chez lui. Tel qu'il se présentait alors, le *Bibliophile limousin* rendit cependant des services aux amateurs de la région. Les choses continuèrent ainsi jusqu'au n° 6 (mars 1899). Avec ce numéro une évolution s'annonce : sans doute on trouve toujours là bon nombre d'ouvrages offerts à prix marqués, mais plus de la moitié du fascicule est remplie par des notices biblio-

graphiques qui, bien que non signées, sont rédigées avec soin. Les signatures, d'ailleurs, ne se font pas longtemps attendre : dès le n° 8 (mars 1890) elles apparaissent. Jusqu'au n° 12 (mars 1892), le système adopté trois ans plus tôt se poursuit sans modifications. Nous arrivons à janvier 1894 ; à cette date, l'évolution plus haut notée devient révolution : le catalogue commercial, émaillé de comptes rendus d'importance variable, se transforme en « Revue bibliographique. » Tout de suite, le fondateur du *Bibliophile limousin* nouvelle manière, trace, avec une netteté remarquable, le cadre de son périodique qui, malgré son développement, n'a pas cessé d'être semblable à lui-même. Comme programme, c'est excellent, et vraiment nous sommes tenté de le déclarer parfait. « Nous comptons donner, lisons-nous dans un avis *Au lecteur*, des notices sur les bibliothèques, les catalogues, les auteurs, les livres rares ou curieux, les ex-libris et les anciens imprimeurs de nos trois départements ; une chronique des sociétés savantes, des publications en cours d'impression, etc., etc. ; une revue des recueils périodiques publiés à Paris ou dans la région, dans laquelle nous relèverons les ouvrages sur le Limousin ou écrits par des Limousins ; une revue de la presse des trois départements limousins (Haute-Vienne, Corrèze et Creuse), indiquant les articles publiés sur l'histoire, les sciences et les lettres ; le sommaire de toutes les revues limousines ; une revue des livres, dans laquelle nous mentionnerons les ouvrages sur le pays ou écrits par des Limousins, bien plus pour donner une idée exacte de leur contenu que pour en faire éloge ; enfin un catalogue des ouvrages anciens sur le Limousin et la Marche. Le terrain du *Bibliophile limousin* sera la bibliographie, l'histoire littéraire, les origines typographiques, l'iconographie et en général tout ce qui touche au livre ou peut s'y rattacher, portraits, estampes, reliures, etc. Chaque numéro trimestriel contiendra 32 pages de texte, plus un catalogue ; mais si, comme nous l'espérons, notre publication est accueillie favorablement par les membres des sociétés savantes, nous augmenterons le nombre des pages par la suite. » — (Prix de l'abonnement pour la France et l'étranger : 3 fr.). — Nous avons sous les yeux la collection complète de ce recueil et nous pouvons affirmer qu'elle constitue pour la région limousine-marchoise un ensemble précieux d'indications historiques, littéraires, artistiques et bibliographiques. Noter tout ce qui, dans cet ordre de choses, mériterait d'être signalé ici, nous conduirait à dresser la table générale de la publication. Comme il n'y faut pas songer, nous relèverons simplement un certain nombre de titres, lesquels donneront une idée très suffisante de la physionomie de cette revue bibliographique provinciale : *Mélanges de bibliographie limousine. Simples notes pour servir à l'histoire du goût des livres en Limousin*, par M. Camille Leymarie ; — *Marivaux à Limoges*, par M. A. Fray-Fournier ; — *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Limoges. L'Imprimeur Claude Garnier et ses pérégrinations (1520-1557)*, par M. A. Claudin ; — *Pierre et Jean-François Guitard, maîtres-imprimeurs à Tulle, 1647-1651*, par M. René Fage ; — *Les Ex-libris limousins et marchois*, par M. A. Fray-Fournier ; — *Étienne Bleygeat et François Varolles, maîtres imprimeurs*, par M. René Fage ; — *Notice de quelques livres des premiers imprimeurs de Limoges*, par M. G. Clément-Simon ; — *Quatrième Centenaire du livre à Limoges*, par M. Paul Ducourtieux ; — *Les Origines de l'imprimerie à Limoges*, par M. A. Claudin ; — *L'Imprimerie Ardant*, par M. P. Ducourtieux ; — *Comment on devenait libraire et imprimeur à Paris au* XVIII*e siècle*, par le même ; — *L'Imprimerie et les Imprimeurs à Limoges au* XVIII*e siècle*, par M. A. Fray-Fournier ; — *Balzac à Limoges*, par le même ; —

L'Exposition rétrospective de l'art typographique à Limoges (1898), par M. P. Ducourtieux ; — *Fabricants de papiers, imprimeurs et libraires du département de la Creuse*, par le même ; — *Curiosités de la bibliographie limousine*, par un Bibliophile corézien ; — *L'Imprimerie et la Librairie à Poitiers pendant le* XVI*e siècle*, d'après M. A. de la Bouralière, par M. P. Ducourtieux ; — *Les Débuts des Barbou à Paris*, par le même ; — *La Collection de M. l'abbé Pau*, par le même, etc., etc. Voilà, certes, de quoi intéresser au plus haut degré tous ceux qui aiment la petite patrie limousine et aussi ceux qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie en général ; mais, à côté de cela, — au-dessus même, peut-être, — les personnes qui désirent se tenir au courant de tout ce qui touche à la région dans le domaine des lettres trouveront ici des renseignements bibliographiques aussi complets que possible, puisés dans les journaux et dans les revues du Limousin et dans les périodiques des provinces voisines. Naturellement les journaux et revues de Paris sont mis aussi à contribution : notre *Polybiblion*, entre autres, y est largement et régulièrement représenté. Viennent enfin les comptes rendus des livres nouveaux. N'oublions pas d'ajouter que, de temps en temps, on peut lire une chronique intéressante et des notices nécrologiques sur des célébrités ou des notabilités limousines. — Avoir conçu une telle revue est une preuve de haut patriotisme local ; la bien conduire, nécessite des sources d'information nombreuses, de bons collaborateurs et un zèle soutenu ; en avoir fait un modèle du genre mérite des éloges que nul ne saurait marchander à M. P. Ducourtieux, à la fois le fondateur, l'imprimeur, le directeur et l'un des rédacteurs les plus assidus et les plus goûtés du recueil. Il y a longtemps que nous l'avons dit pour la première fois, et nous le répétons encore : nous voudrions voir toutes nos grandes provinces dotées d'un organe semblable : il suffirait pour cela, en chaque région, d'un homme de solide foi bibliographique ayant fourni sa mesure dans l'érudition locale et qui n'hésite pas à faire quelques sacrifices d'argent, car ces sortes d'entreprises sont plutôt onéreuses ; mais ce sont presque des merles blancs à trouver, que de tels apôtres du livre !...

PARIS. — Au moment où la *Société des archives de l'histoire religieuse de la France* publie son premier volume de textes, on nous annonce une nouvelle collection de *Documents pour servir à l'histoire religieuse des* XVII*e et* XVIII*e siècles*. C'est M. l'abbé Ingold qui en prend l'initiative ; sa compétence et son ardeur au travail permettent d'espérer la prompte publication de textes, qui seront de nature à éclairer l'histoire encore très confuse des querelles jansénniennes. *Rome et la France : la seconde phase du jansénisme. Fragment de l'histoire de la constitution Unigenitus*, de Dom Vincent Thuillier (Paris, Picard et fils, in-8 de XI-48 p.) est déjà mis en distribution. La suite du travail de Dom Thuillier va bientôt paraître. On annonce les *Mémoires sur la congrégation de l'Oratoire*, du P. Batterel ; l'intéressante *Histoire de l'édition bénédictine de S. Augustin* ; de nouveaux documents sur *Bossuet et le Jansénisme*, etc., etc. Les souscriptions sont reçues à la librairie A. Picard et fils.

— Les amateurs de l'histoire des sciences pourront faire leur choix dans les questions suivantes, présentées au Congrès de Paris en 1900 et publiées par les *Annales internationales d'histoire* (Colin, in-8 de 367 p.) : A. Lalande : *L'Interprétation de la nature dans le Valerius Terminus de Bacon*. — G. Milhaud : *Sur un point de la philosophie scientifique d'A. Comte*. — G.-L. Heiberg : *Anatolius sur les dix premiers nombres*. — E. Saavedra : *Sur l'histoire de la résolution des cubiques*. — M. Cantor : *Compléments à l'histoire de la vie de*

Gauss. — A. Favaro : *Le Mètre proposé en 1675.* — M. Gallian : *Problèmes de mécanique attribués à Aristote.* — Carra de Vaux : *Mécaniques de Bédî Ez Zamân El Djazari ; appareil hydraulique attribué à Apollonius de Perge.* — S. Günther : *Les Systèmes intermédiaires du monde aux* XVI*e*, XVII*e et* XVIII*e siècles.* — N. Galitzyne : *Les Premières Expériences de Mongolfier, d'après des documents russes.* — S. Meunier : *Évolution des idées en géologie.* — Gley : *Influence du positivisme sur le développement des sciences biologiques en France.* — Millot-Carpentier : *Histoire de la médecine en Europe au* XIII*e siècle.* — A. Delpeuch : *Le Rachitisme et la Médecine ancienne.* — M. del Gaizo : *Quelques lignes sur le développement de la chirurgie italienne au* XIII*e siècle.* — V. Nicaise : *État des sciences physiologique et anatomique à la venue de Vésale et Harvey.* — P. Meuriot : *De l'expression « Diaphragma, » dans l'histoire de la géographie ancienne.* — G. Eneström : *Constitution d'un répertoire bibliographique de l'histoire des sciences.* — P. Tannery : *Notes sur les manuscrits français 247 à 257 de Munich, et 7049-7050 de Vienne.* — P. Tannery : *Lettres inédites adressées au P. Mersenne.*

— Encore les *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900. 4e section. Histoire des affaires religieuses* (Paris, Colin, in-8 de 47 p.). Ce fascicule contient cinq études communiquées au Congrès d'histoire comparée, section des affaires religieuses. Le P. Pierling a décrit, d'après des documents inédits, les *Rapports du faux Dmitri avec Paul V.* — M. Henri Welschinger a donné, d'un grand travail qu'il prépare sur Napoléon Ier, un intéressant fragment sous ce titre : *Napoléon et le Concile de 1811.* — Le P. du Bourg donne le programme du *Monasticum Gallicanum*, dont les PP. bénédictins du prieuré Sainte-Marie ont entrepris la publication. — Enfin M. Bonet-Maury publie un *Aperçu comparatif sur les missions des catholiques romains, des catholiques grecs et des protestants chez les païens*, et M. A. d'Avril une étude sur *les Églises d'Orient : nestoriens, monophysites, orthodoxes.*

— Les amis des études linguistiques accueilleront avec faveur le travail bibliographique de M. Victor Collins relatif aux publications philologiques du feu prince Louis-Lucien Bonaparte : *A Catalogue of all the Publications, so far as they can be traced, of the Late prince Louis-Lucien Bonaparte* to aid in the comparative Study of European Languages, compiled from the Prince' s own Catalogues and from other Materials left by H. I. H. (Paris, Champion, in-32 de XII-224 p.). Encore que ce répertoire ne semble pas absolument complet, il ne compte pas moins de 224 numéros, et présente, surtout au point de vue de la langue basque, un vif intérêt. La conscience avec laquelle M. Victor Collins a établi son travail et donné la description de chaque article lui vaudra certainement la reconnaissance des linguistes.

— La Société française d'éditions d'art publie une nouvelle édition du « Guide-album du touriste », par M. Constant de Tours, intitulé : *Vingt jours à Paris* (192 p., avec 220 dessins d'après nature, cartonnage anglais, fers spéciaux. — Prix : 3 fr. 50). Nous en avons présenté la première édition à nos lecteurs, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889. Celle que nous avons sous les yeux est mise à jour, mais nous avons encore, aujourd'hui comme alors, à faire des réserves en ce qui concerne trois ou quatre gravures (p. 107, 115 et 159). Ce sont des scènes du quartier latin ou de coulisses de théâtre, qu'il convient de ne pas laisser sous les yeux de la jeunesse. A part cela, ce guide est intéressant et fort gracieux. Il renferme beaucoup de renseignements historiques, topographiques et pratiques.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France* pour 1902 en est à sa 15e année. Le volume que nous venons de recevoir ne le cède en rien à ses devan-

ciers pour l'importance et l'intérêt. Outre des poésies très bien faites, signées d'un certain nombre de sociétaires, et une revue annuelle des questions héraldiques, archéologiques et historiques, par M. J.-L. Marest, on remarquera dans ce volume les études suivantes : *Les Pages de Jeanne d'Arc*, par M. le vicomte de Poli ; — *Un grand médecin du* XIV*e siècle, Messire Jehan de Govrot, médecin de François Ier et d'Henri II, vicomte du Perche, sa famille et sa postérité. Étude biographique, d'après des documents inédits*, par M. Henry Le Court ; — *La Compagnie de Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie (8 juillet 1451)*, par M. Philippe Émery ; — *La Nouvelle Décoration papale des pèlerins de Jérusalem*, par M. le comte de Montalbo ; — *Noblesse de Belgique*, par M. Gaston Bernos ; — *Sources nobilières du Berry*, par M. le comte Alphonse de la Guère ; — *Le Combat des Brouzils (21 février 1796)*, par M. René Bittard des Portes ; — *De Toulouse et de Toulouse-Lautrec*, par M. R.-I. Ermerin ; — *Denis-Pierre-Jean Papillon de la Ferté, intendant et contrôleur général des Menus Plaisirs de la Chambre du Roi (1727-1794)*, par M. le comte de Burey ; — *Famille de Granier de Cassagnac*, par M. P. de Carolois ; — *Le Puits aux Squelettes et le Duel manqué, chronique du Berry au* XIV*e siècle*, par M. Adrien de Barral.

— M. Charles Grandmougin a réuni sous le titre : *Pour la Patrie !* (Paris, Chapelot, 1902, in-16 de 59 p. — Prix : 0 fr. 50) seize pièces de poésies, toutes empreintes du plus chaud patriotisme. M. Grandmougin chante tour à tour certains épisodes de la guerre de 1870-71, l'Alsace-Lorraine, le général Dodds, vainqueur du Dahomey, les soldats français morts en Chine, Madagascar, etc. Belles pensées exprimées en vers sonores.

— Les institutions républicaines sont-elles, en France, compatibles avec la liberté religieuse ? Telle est la question à laquelle répond par la négative l'auteur anonyme de *la République et la Religion* (Paris, Librairie nationale, in-8 de 19 p. — Prix : l'exemplaire, 0 fr. 10 ; les 50 exemplaires, 4 fr. ; le cent, 7 fr.). On y trouvera, sous une forme aussi claire que concise, le résumé de tous les faits qui appuient la thèse. A chaque page sources et documents sont scrupuleusement indiqués.

ANJOU. — Dom Paul Renaudin, bénédictin de l'abbaye de Saint-Maur, a publié à part son rapport présenté au congrès eucharistique d'Angers sur *l'Hérésie anti-eucharistique de Bérenger* (Paris, Retaux, in-8 de 37 p.). Cette hérésie, qui faisait de l'Eucharistie une simple figure, dérive des enseignements de Scot Erigène : elle a produit elle-même de nombreuses erreurs. Les polémiques qu'elle souleva eurent pour conséquence une précision plus grande dans la terminologie théologique. Elles préparèrent la voie à saint Anselme et à saint Thomas d'Aquin. Dom Renaudin s'est borné à une esquisse. Pourquoi ne développerait-il point ce premier travail, pour en faire une histoire du dogme de l'Eucharistie au moyen âge ?

BOURGOGNE. — Nous recevons le volume que la Société française d'archéologie a publié à l'occasion du *Congrès archéologique de France*, tenu à Mâcon en 1899 (56e session. Paris, A. Picard et fils ; Caen, Delesques, in-8 de 293 p., avec 39 planches et figures. — Prix : 10 fr.). Sans nous arrêter aux *Excursions* spéciales et fort intéressantes qui sont habituellement comme la préface des travaux des congressistes, nous signalerons les treize mémoires que l'on remarque dans ce volume : *Rapport sur les progrès de l'archéologie dans le département de Saône-et-Loire, de l'année 1840 à l'année 1899*, par notre collaborateur M. Arcelin ; — *Étude sur l'âge du bronze dans le département de la Côte-d'Or*, par M. Ferdinand Rey ; — *Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les Fouilles de Bibracte*, par M. Joseph Déchelette ; —

Les Fouilles mâconnaises, par M. Jules Protat ; — *Le Cimetière gallo-romain de Saint-Amour (Saône-et-Loire)*, par M. Savoye ; — *Un Buste romain en marbre blanc, trouvé à Cormatin (Saône-et-Loire)*, par MM. le Dr Biot et F. Picot ; — *L'Archéologie barbare dans le département de Saône-et-Loire, pendant la période burgonde*, par M. Barrière-Flavy ; — *Découvertes archéologiques dans les dépendances de l'église abbatiale de Tournus*, par M. J. Martin ; — *Influence de la dévotion populaire sur le monnayage de l'abbaye de Tournus*, par M. J. Martin ; — *Les Édifices religieux de l'époque romane en Saône-et-Loire*, par M. Jean Virey ; — *Les Tours de guet dans la ville de Mâcon*, par M. F. Lacroix ; — *Nos Faïenceries*, par M. L. Lex ; — *Visite du château de Bersé, en 1766*, par Mgr Rameau.

Bretagne. — Les *Usages et droits féodaux en Bretagne*, par M. le chanoine Guillotin de Corson (Rennes, Plihon et Hommay, in-8, 62 p.) forment un recueil de traits de mœurs, le plus souvent fort pittoresques. Il traite des droits relatifs aux entrées solennelles des ducs, des redevances ecclésiastiques, des devoirs du manager, des redevances et usages offrant un caractère religieux, des droits se rattachant à la police des foires et marchés, de ceux qui avaient un caractère de pénalité, des redevances diverses, du droit de quintaine, des jeux de force et d'adresse, des fêtes et divertissements populaires ; toutes choses fort curieuses qu'il ne faut sans doute pas regretter en bloc — le bloc ne valut jamais rien, — mais dont plusieurs eussent pu être conservées sans préjudice pour la civilisation moderne. Fort heureusement, quelques-unes de ces coutumes ont survécu, mais, cela va de soi, avec les modifications imposées par les circonstances. C'est ainsi, par exemple, que le jeu du papegault, si populaire dans tout le moyen âge et jusqu'à la Révolution, se continue par ces tirs à la cible, organisés dans nos campagnes malouines et autres.

— L'*Étude sur la situation du parti royaliste dans le Morbihan au début de l'an VIII*, de M. E. Sageret, a paru dans le *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan* (Vannes, imp. Galles, in-8 de 39 p.). Elle est pleine de renseignements fort curieux sur les insurgés de ce département. On y retrouve avec plaisir les noms de Mercier-la-Vendée, Guillemot, le Roi de Bihan et surtout Georges Cadoudal (ou Cedudal), le général Georges comme on l'appelait ordinairement. L'auteur étudie l'organisation des forces royalistes du Morbihan, leur recrutement, leurs ressources, etc. En quelques lignes il retrace le portrait des personnages les plus influents. On aime à voir de vrais savants tels que M. Sageret, juger équitablement, sans taire leurs qualités ni leurs défauts, ces paysans chrétiens contre lesquels la haine révolutionnaire s'acharne depuis un siècle.

Franche-Comté. — Un personnage qui n'est guère connu en France que comme l'auteur du *Bouclier d'Estat et de Justice* (ouvrage qui fut traduit en quatre langues), le baron de Lisola, a très heureusement tenté la plume érudite de M. Émile Longin. *Un Diplomate franc-comtois. François de Lisola, sa vie, ses écrits, son testament (1613-1674)* (Dole, Chaligne, in-8 de 245 p., avec portrait. — Prix 2 fr. 50) a paru d'abord, par tranches, dans les *Annales franc-comtoises*. Jean-François de Lisola naquit à Salins en 1613. Destiné à l'Église par sa famille, il ne tarda pas à résigner le canonicat dont l'avait pourvu le pape Urbain VIII. La vie publique s'ouvrit pour lui à l'occasion de difficultés qu'il eut avec les gouverneurs de Besançon (1638). S'étant rendu à Vienne afin de plaider sa cause auprès de l'Empereur, celui-ci, frappé de sa vive intelligence, le retint en le chargeant d'une mission en Angleterre. Le rôle de ce diplomate fut considérable. « On le trouve mêlé, dit M. Longin, à la plupart des évènements compris entre la paix de

Westphalie et la seconde conquête de la Franche-Comté, et force est de reconnaître en lui un des plus habiles politiques du siècle ... Il a possédé un réel talent d'écrivain ; cet intraitable adversaire de la France a manié la langue française avec une sûreté étonnante, et sa plume incisive a fait en maintes circonstances de cruelles blessures à l'amour-propre des ministres de Louis XIV. Toutefois, cela n'est rien en comparaison de l'activité diplomatique qu'il a déployée pendant près de quarante ans sur les théâtres les plus divers. Éclairé par les dangers que courait sa petite patrie, le tenace Franc-comtois fut des premiers à mettre l'Europe en garde contre l'ambition du grand Roi ; après avoir cherché à traverser les plans de Richelieu et de Mazarin, il combattit sans relâche la politique de conquêtes que ces deux hommes d'État avaient léguée à leurs successeurs ; les prôneurs de l'hégémonie des Bourbons le rencontrèrent constamment sur leur chemin, et les intérêts de la maison d'Autriche n'eurent pas de défenseur plus intelligent et plus dévoué. La mort priva l'Empire de ses services au moment où allaient s'ouvrir les conférences de Nimègue. » On trouvera, pages 101 à 108 notamment, un aperçu très intéressant de l'œuvre littéraire de Lisola. Et à chaque bas de page, on appréciera les notes copieuses qui éclaircissent le texte de cette importante biographie. A noter que le baron de Lisola disparut juste au moment où Louis XIV venait, pour la seconde fois et d'une manière définitive, de conquérir la Franche-Comté (1674).

— Des mêmes *Annales franc-comtoises*, M. Ch. Thuriet a extrait le « portrait historique » qu'il a fait de *Boncerf*, cet avocat d'origine comtoise qui, premier commis dans les bureaux du ministre Turgot, publia anonymement une brochure intitulée : *Les Inconvénients des droits féodaux*, laquelle fut, suivant arrêt du Parlement de Paris, en 1776, lacérée et brûlée par la main du boureau. Cette condamnation attira l'attention sur l'ouvrage, à ce point qu'il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Puis son auteur, démasqué, allait être poursuivi lorsque le Roi étouffa l'affaire. Un peu plus tard, Boncerf devint le secrétaire intime du duc d'Orléans, depuis Philippe-Égalité, qu'il faillit suivre sur l'échafaud. Il mourut, prématurément épuisé, à l'âge de 49 ans, en 1794 (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 22 p.).

— A tous ceux qui, passant à Besançon, désireront visiter fructueusement l'église Saint-Jean, nous recommanderons le *Guide du visiteur de l'église cathédrale de Besançon*, par M. J. M. S. (lisez : le chanoine Suchet) (Besançon, imp. Bossanne, petit in-16 de 31 p.). L'auteur nous promène à travers le monument et nous en décrit une à une toutes les particularités artistiques et historiques, qui sont nombreuses, et dont plusieurs sont dignes d'une sérieuse attention.

Lyonnais.— M. Eugène Godefroy est allé, aux dernières élections législatives, poser sa candidature royaliste à la Croix-Rousse (Lyon), le Belleville-Villette de la grande cité industrielle. Il a groupé alors un petit nombre d'électeurs auxquels il adresse ses remerciments et ses espérances, dans son discours : *Après les élections*, prononcé, à Lyon, le 15 juin 1902 (Paris, Librairie nationale in-16 de 20 p.— Prix : 0 fr. 10.). Puis il fait un vigoureux tableau de la « situation politique actuelle » où la franc-maçonnerie tient les rênes gouvernementales.

Nivernais.—Avec le quatrième fascicule du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, in-8 paginé 417 à 560, illustré de 2 grav., 1 plan et 1 planche hors texte), nous sommes en possession du tome dix-neuvième de la collection de cet important recueil. Ce fascicule

Thann surtout il y a une description très détaillée, en particulier de l'armement du château et des supplices infligés aux coupables.

— La littérature alsatique s'est enrichie, en outre, des travaux suivants : *Ars moriendi*, de Geiler de Kaysersberg, de 1497, publié par M. Alexandre Hoch (Fribourg, 1901, in-8 de 111 p.). — O. Bock : *Die Breusch* (la Bruche) (Leipzig, 1901, in-8 de 48 p. et 13 tableaux). — Gilg : *Peter von Hagenbach, poème dramatique tiré du passé de la Haute Alsace* (Strasbourg, Noiriel, 1901, in-8 de 218 p.) — E. Wagner : *Ruines des Vosges, étapes d'un touriste*, avec 100 planches phototypiques (Strasbourg, 1900, in-fol. de 396 p.), beau volume qui s'ajoute à l'iconographie des Vosges. — Ch. Mathis : *Aus Niederbronn's alten Zeiten*, petit guide de l'amateur d'archéologie à Niederbronn (Strasbourg, Noiriel, in-12 de 60 p.). — J. Guerber : *Um den Odilienberg* (Rixheim, 1901, in-12 de 188 p.), sur les environs du mont Sainte-Odile. — Schickelé : *Le Doyenné de Massevaux* (Rixheim, 1901, in-8 de 196 p.), œuvre de statistique ecclésiastique appelée à rendre un vrai service aux travailleurs. — *Note sur le mur celtique de Sainte-Odile*, par Aug. Thierry (Mulhouse, 1901, in-8 de 12 p.), résumé des recherches nouvelles du Dr Forrer sur ce curieux monument des temps les plus anciens. — Bruck : *La Peinture sur verre en Alsace depuis le commencement du* XIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIe (Strasbourg, 1901), 1re livraison d'un important et beau travail sur l'art du peintre verrier dans notre province. — K. Engel : *Strasburg als Garnisonstadt unter dem Ancien Regime* (Strasbourg, 1901, in-8 de 146 p. avec 6 cartes), intéressante étude sur les garnisons de Strasbourg sous l'ancien régime. — P. Heitz : Les *Filigranes des papiers contenus dans les archives de la ville de Strasbourg* (Strasbourg, 1902, in-4). — Knod : *Die alten Matrikeln der Universität Strasbourg (1621-1793)*, 3e vol. (Strasbourg, 1902, in-8). — Espérandieu : *Deux sièges de Belfort* (Paris, in-8). — Geny : *Die fahnen der Strasburger Burgerwehr im 17 Jahrhundert* (Strasbourg, in-8 de 47 p.), avec 12 lithogr. en couleur, reproduisant douze drapeaux des milices strasbourgeoises avec curieux renseignements sur l'organisation militaire de la ville à cette époque.

ALLEMAGNE. — On annonce, pour le commencement de l'année prochaine, l'apparition d'une *Biblische Zeitschrift* (Fribourg en Brisgau, Herder). Ce sera une revue biblique catholique trimestrielle.

— Le 7 mai dernier, M. le professeur Gottfried Hoberg a pris possession de la haute charge de *Prorektor* de l'Université de Fribourg en Brisgau, dans laquelle il succédait à M. le professeur Friedrich Kluge. Le discours prononcé à cette occasion par M. Hoberg a été consacré par lui au développement et au progrès des études bibliques, depuis leur origine jusqu'à nos jours. Il nous a paru qu'il y avait lieu de signaler cet exposé à nos lecteurs, tant à cause du sujet traité, qu'en raison du mérite de l'auteur, l'un des principaux représentants en Allemagne de la science catholique dans le domaine de l'exégèse. Le texte en a été reproduit dans la publication intitulée : *Reden gehalten in der Aula am 7 mai 1902 bei der öffentlichen Feier der Uebergabe des Prorektorats der Universität Freiburg i. Br.*, etc. (Freiburg im Breisgau, Universitäts-Buchdruckerei von Chr. Lehmann's Nachfolger, in-4 de 63 p.).

BELGIQUE. — Le gouvernement belge fonde un Institut à Rome, lequel sera une institution analogue à notre École française. La direction en est confiée à Dom Ursmer Berlière, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. La Hollande se préoccupe elle-même d'avoir une école semblable. Le Dr Blok, de l'Université de Leyde, recommande chaleureusement cette création.

Italie. — Il faut dire le plus grand bien du *Guide de Rome*, revu et corrigé par le R. P. Bonavenia (Paris, Desclée, in-12 cartonné de xxiv-292 p. — Prix : 1 fr. 50). Les guides excellents ne manquent pas : Baedeker, Joanne, Meyer, Nibby-Porena, pour ne citer que les plus connus. Mais ils sont surtout utiles à qui peut séjourner longtemps à Rome et étudier cette ville minutieusement. Pour le pèlerin, qui dérobe quelques jours à ses occupations afin d'aller vénérer hâtivement les sanctuaires principaux de la capitale chrétienne, les grands guides sont trop copieux et par ailleurs trop sommaires dans la description de certaines églises, peu remarquables au point de vue artistique, mais très chères à la piété catholique. Le *Guide* du P. Bonavenia comble une véritable lacune, Belser étant assez volumineux et très vieilli. Tout en mentionnant avec respect les traditions qui s'attachent aux lieux saints de Rome, le P. Bonavenia n'a pas oublié qu'il est un des membres influents de la Commission d'archéologie sacrée. C'est dire qu'il donne pour assuré ce qui est assuré, et pour légendaire ce qui est légendaire. De cela aussi il faut le remercier vivement. Des *Renseignements généraux* (p. ix-xxix) concis, mais suffisants, dispenseront le voyageur de recourir à d'autres sources d'informations. Le format, très commode, permettra d'emporter partout avec soi cet excellent petit livre.

— M. Maximilien Gavin a donné des indications sur des *Mors de cheval italiques en bronze du* x*e siècle avant l'ère chrétienne* (Paris, Société d'éditions scientifiques, in-8 de 15 p. avec une photograv.) provenant de fouilles faites en Italie, comparées à des pièces analogues découvertes en Gaule. M. Gavin avait communiqué d'abord cette notice au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, en 1895.

— La piété (ou plutôt ce que le latin désigne sous le nom de *pietas*) est la vertu romaine par excellence : d'autre part, c'est, d'un bout à l'autre du poème, le trait caractéristique du héros de l'*Énéide* : voilà les deux thèses que M. Vincenzo de Crescenzo a entrepris d'établir dans ses *Studi su i fonti dell' Eneide* (Turin, Loescher, in-8 de 39 p.), en prodiguant, bien au-delà du nécessaire, textes et citations. Sont-elles aussi évidentes et surtout aussi rigoureusement exactes qu'il le prétend ? Pour notre part nous ne le pensons pas. En revanche nous admettons avec lui que Virgile, placé au confluent de deux courants littéraires, l'un tout pénétré de la grandeur des traditions nationales, l'autre ne rêvant que d'imitations grecques et alexandrines, a su très heureusement les compléter et les tempérer l'un par l'autre. Le caractère qu'il a prêté à Énée était à peine indiqué dans la légende du héros troyen : le poète l'a développé à dessein pour faire d'Énée le prototype de l'idéal romain. Ces conclusions étaient déjà, à peu de chose près, celles de Patin et de G. Boissier ; mais dans la démonstration qu'en a donnée le critique italien plus d'un détail mérite d'attirer l'attention de l'érudit et du lettré.

Orient. — L'auteur anonyme de *la Fin d'un protectorat. Réflexions sur l'avenir des missions latines d'Orient* (Paris, Dumoulin, in-8 de 51 p.) s'applique d'abord à faire voir que l'œuvre des missionnaires latins en Orient est frappée de stérilité ; que les écoles ouvertes aux non-catholiques ne produisent rien ; que les mariages mixtes déciment les catholiques et que le protectorat de gouvernements athées ou protestants est un danger pour le succès des œuvres qui reçoivent d'impures subventions. Ce n'est pas un mécréant qui dit tout cela, mais un catholique dont l'intransigeance aigrie proteste contre des accommodements que sa conscience réprouve. Si nous ne pouvons arriver au bien absolu, semble-t-il dire, abstenons-nous. Il va

même plus loin dans ses conclusions : les latins n'ont rien à faire en Orient : qu'ils laissent agir l'Église grecque, dont les intérêts « sont ceux du christianisme lui-même, » et pendant huit pages (42-50) nous subissons un panégyrique de l'orthodoxie phanariote. Singulières conclusions, qui montrent jusqu'à quel point le parti pris peut égarer un esprit rempli d'ailleurs d'intentions que nous supposons droites.

MAROC. — Elle n'est ni sans intérêt ni sans utilité, l'étude que M. E. Rouard de Card a récemment publiée sur *la Frontière franco-marocaine et le Protocole du 20 juillet 1901* (Toulouse, Privat ; Paris, Pedone, in-8 de 28 p., avec carte). On y trouve un précieux commentaire du texte même de ce protocole, et un bon historique des évènements qui en ont suivi la signature et qui ont abouti à l'échec de la mission franco-marocaine. Ce qui, dans ce travail, nous a paru le plus discutable, ce sont les premières pages, relatives au traité de Lalla-Maghnia du 18 mars 1845 ; avec M. de Castries (*Questions sahariennes et transsahariennes*. Paris, J. André, in-8), dont M. Rouard de Card ne contestera pas l'autorité en l'espèce, nous croyons que ce traité ne mérite pas d'être critiqué aussi sévèrement qu'on l'a fait trop souvent, et qu'en 1845 il était difficile d'adopter une meilleure rédaction, moins imparfaite et plus précise.

BRÉSIL. — Le Bureau général de statistique du Brésil, poursuivant la publication des résultats du recensement exécuté dans le pays le 31 décembre 1890, a récemment fait paraître un gros fascicule relatif à l'âge des individus recensés (Republica dos Estados Unidos do Brazil ; Ministerio da Industria, Viação e Obras Publicas ; Directoria geral de Estatistica : *Idades da população recenseada em 31 de dezembro de 1890*. Rio-de-Janeiro, officina da Estatistica, 1901, in-4 de 413 p.). Sur une population totale de 14,333,915 individus, 58,577 personnes n'ont pas déclaré leur âge, et on en a compté 3,063 ayant au-delà de 100 ans, 3,155 ayant 100 ans révolus. Ces derniers chiffres ne sont-ils pas sujets à caution, étant donné surtout que le recensement n'a trouvé, sur le nombre total indiqué plus haut, que 5,813 individus ayant de 91 à 100 ans ? — L'examen des tableaux détaillés, très soigneusement établis, relatifs à chaque État, suggérera aux statisticiens qui les étudieront plus d'une observation intéressante.

— Les publications statistiques du Brésil sont bien en retard. Voici que nous parvient seulement le volume relatif au mouvement de la population brésilienne en 1895 (Republica dos Estados do Brazil ; Directoria geral de Estatistica : *Registro civil, 1895*. Rio-de-Janeiro, officina da Estatistica, 1901, in-4 de CCLXXXVI-441 p.), volume d'ailleurs plein de renseignements utiles. Dans la première partie se trouvent traités, après l'indication des sources, les sujets suivants : décès constatés en 1895 ; mariages d'hommes âgés de plus de 60 ans ou de moins de 20, et de femmes âgées de plus de 55 ans ou de moins de 19 ; décès des individus âgés de plus de 90 ans ; liste des États, des municipes et des districts du Brésil. — Les tableaux de la seconde partie sont relatifs aux naissances enregistrées en 1895, aux mariages (un premier tableau indique l'état-civil antérieur, le degré de parenté des conjoints, leur nationalité ; un second tableau l'âge des conjoints), enfin aux décès, dont on nous indique la cause, le lieu et l'heure, en même temps que l'état-civil, la profession et la nationalité, le sexe et l'âge des décédés. Un bon index termine ce volume, qui doit être bientôt suivi des volumes se rapportant aux années 1896, 1897 et 1898.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Synopsis evangeliorum historica seu vitae Domini Nostri Jesu Christi*, auctore J.-P.-A. Azibert (in-8, Albiae, typ. alum-

norum orphanorum). — *The Part of Rheims in the making of the english Bible*, by J. G. Carleton (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Le Christ devant l'histoire et la raison*, par le P. A. Villard (in-8, Oudin). — *Cours de religion*, par le chanoine V. Cantineau (in-8, Casterman). — *Doctrine spirituelle de saint Augustin*, par l'abbé J. Martin (petit in-18, Lethielleux). — *De Perfectione vitae spiritualis*, auctore R. P. A. Le Gaudier (in-8, Augustae Taurinorum, Marietti). — *La Vie spirituelle à l'école du Bx L.-M. Grignion de Montfort*, par A. Lhoumeau (gr. in-12, Oudin). — *Pages religieuses. Memento d'âme. Autour des fêtes chrétiennes*, par l'abbé Battendier (in-12, Lyon, Vitte). — *Le Mois des fruits, le mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire*, par Un Religieux (in-18, Téqui). — *Heureux les cœurs purs, ou la Chasteté parfaite*, par l'abbé J. Berthier (in-16, Maison de la Bonne-Presse). — *Les Écoles libres. La Loi du 1er juillet 1901 et l'Avis du Conseil d'État du 23 janvier 1902*, par E. Viollet (in-12, Oudin). — *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*, par L. Durand (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *L'Éducation nouvelle. L'École des Roches*, par E. Demolins (in-12, Firmin-Didot). — *Femmes-médecins d'autrefois*, par M. Baudouin (in-16, Institut international de bibliographie). — *L'Art moderne*, par J.-K. Huysmans (in-12, Stock). — *Tonkinades*, par J. Star (in-12, Calmann-Lévy). — *La Demoiselle de Puygarrou*, par H. Gréville (in-12, Plon-Nourrit). — *Notre amirale*, par la comtesse de Flavigny (in-12, Lethielleux). — *La Pierre de touche*, par C. Trouessart (in-12, H. Gautier). — *Tante Geneviève*, par M. Le Mière (in-12, H. Gautier). — *La Princesse Mystère*, par M. Donal (in-12, H. Gautier). — *La Fille des vagues*, par Fernand Lafargue (in-12, Tallandier). — *Lectures littéraires. Pages choisies de grands écrivains. Beaumarchais*, avec une Introduction par P. Bonnefon (in-12, Colin). — *Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. Mme de Staël*, avec une Introduction par M.-S. Rocheblanc (in-12, Colin). — *The Shakespeare Cyclopaedia and new Glossary*, by J. Phin (in-8 cart., New-York, the industrial Publication Company). — *The International Geography*, by H. R. Mill (in-8 cart., London, George Newnes). — *Aux Pays d'Homère*, par le baron E. de Mandat-Grancey; — *Julien l'Apostat*, par P. Allard. T. II et III (2 vol. in-8, Lecoffre); — *Le Bienheureux Grignion de Montfort (1673-1716)*, par E. Jac. — *Un Apôtre de la Croix et du Rosaire. Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort*, par J.-M. Texier (gr. in-12, Oudin). — *Lettres sur l'histoire de France*, par G. de Pascal (in-12, Oudin). — *Histoire de Napoléon*, par D. Lacroix (in-12, Garnier). — *L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs*, par E. Ollivier. T. VII (in-12, Garnier); — *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples (18 mars 1502-3 août 1530)*, par U. Robert.

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE ET PSYCHOLOGIE. — 1. *Traité de philosophie*, par le P. GASTON SORTAIS. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 cart. de XXIV-594 et XXXI-861 p., 12 fr. — 2. *D'où nous venons?* par LÉON PONTET. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de 384 p., 7 fr. 50. — 3. *Le Problème des causes finales*, par SULLY-PRUDHOMME et CH. RICHET. Paris, Alcan, 1902, in-12 de II-176 p., 2 fr. 50. — 4. *Pour la raison*, par PAUL LAPIE. Paris, Cornély, 1902, in-12 de IV-178 p., 1 fr. — 5. *Logique de la volonté*, par PAUL LAPIE. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 400 p., 7 fr. 50. — 6. *Causeries psychologiques*, par J. VAN BIERVLIET. Paris, Alcan, 1902, in-12 de 165 p., 3 fr. — 7. *Le Plaisir, d'après Platon et Aristote*, par A. LAFONTAINE. Paris, Alcan, 1902, in-8 de XVII-271 p., 6 fr. — 8. *L'Occultisme et le Spiritualisme*, par G. ENCAUSSE (PAPUS). Paris, Alcan, 1902, in-12 de 188 p., 2 fr. 50.

MORALE ET ESTHÉTIQUE. — 9. *De Genuino Morali systemate S. Alphonsi*, auctore D. MAJOLO DE CAIGNY. Brugis, typis Societatis Sancti Augustini, 1901, in-8 de 312 p., 5 fr. — 10. *De Genuino Probabilismo licito*, auctore D. MAJOLO DE CAIGNY. Brugis, typis Societatis Sancti Augustini, 1901, in-8 de 124 p., 2 fr. 50. — 11. *Formation de la volonté*, par J. GUIBERT. Paris, Bloud, 1902, in-12 de 61 p., 0 fr. 60. — 12. *Justice et liberté*, par E. GOBLOT. Paris, Alcan, 1902, in-12 de IV-168 p., 2 fr. 50. — 13. *La Responsabilité pénale*, par ADOLPHE LANDRY. Paris, Alcan, 1902, in-12 de 194 p., 2 fr. 50. — 14. *Études esthétiques*, par GEORGES LECHALAS. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 301 p., 5 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 15. — *Essais de critique et d'histoire de philosophie*, par S. KARPPE. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 224 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Moyen Age*, par F. PICAVET. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 74 p. — 17. *La Valeur de la scolastique*, par F. PICAVET. Paris, Colin, 1902, in-8 de 18 p. — 18. *L'Averroïsme et les Averroïstes*, par F. PICAVET. Paris, Leroux, 1902, in-8 de 16 p. — 19. *Benoît de Spinoza*, par PAUL-LOUIS COUCHOUD. Paris, Alcan, 1902, in-8 de XII-305 p., 5 fr. — 20. *La Philosophie de Fichte*, par XAVIER LÉON. Paris, Alcan, 1902, in-8 de XVII-524 p., 10 fr. — 21. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 312 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE ET PSYCHOLOGIE. — 1. — Parmi la variation, la multiplication et la dispersion des programmes, la philosophie seule peut imprimer aux études classiques la direction et l'unité. Il importe donc, plus que jamais, de munir les élèves d'un livre auquel le professeur puisse les renvoyer avec confiance pour autoriser, développer et rappeler son enseignement. Le *Traité de philosophie* de M. l'abbé G. Sortais est éminemment propre à cette triple fin. D'autres ouvrages, dont nous ne voulons pas contester les mérites, se bornent parfois à de sèches indications ou s'égarent en de prolixes amplifications. M. Sortais garde une juste mesure : méthodique, clair, ordonné, suffisamment complet, il ne laisse sans réponse aucune des questions qui peuvent et doivent intéresser les jeunes gens. Moderne par l'information et le sens critique, il demeure fidèle aux traditions de la philosophie chrétienne. Nous citerons, parmi les chapitres *représentatifs*, la Perception externe en psychologie, la Méthode des sciences physiques et des

sciences naturelles en logique, les Motifs des actions humaines en morale, Dieu et le monde en métaphysique. Peut-être l'auteur eût-il pu, sans inconvénient, accorder une place plus large aux théories scolastiques, trop succinctement exposées : c'est la seule réserve que nous inspire la lecture de ce très estimable traité.

2. — *D'où nous venons ?* C'est la réponse à une question qui n'est pas nouvelle et que les philosophes se sont efforcés de résoudre depuis qu'il y a des hommes qui pensent. M. Léon Pontet l'essaie après tant d'autres, et c'est assurément son droit ; mais puisqu'il la reprenait, il nous devait mieux que des considérations vagues ou banales. Voici sa conclusion : « L'harmonie des mondes se compose d'un trinôme parfaitement hiérarchisé, dans laquelle la matière obéit à la force et celle-ci à l'intelligence » (p. 372). Cela est vrai, mais ce n'est pas neuf. « C'est d'abord le principe inintelligent, la matière qui s'est organisée sous la poussée des forces. Celles-ci, d'abord faibles, devinrent peu à peu créatrices ; surtout alors que l'intelligence, venant en dernier, eut éclos de ce milieu, telle une fleur d'un ferment. » Ceci est neuf, mais ce n'est pas vrai. Ce même jugement convient à presque tous les chapitres du livre, qui contient de la géologie, de l'esthétique, de l'anthropologie, de l'économie politique, de la métaphysique, de la sociologie..., etc., etc., et çà et là telle page que l'on remarque parce qu'elle est sagement pensée et qu'elle témoigne d'une réflexion personnelle et vraiment philosophique ; nous renvoyons volontiers le lecteur à la page 170 où l'auteur démontre que « l'humanité forme un genre à part dans la création. »

3. — Bannir les causes finales de la science, ce fut l'ambition des philosophes du XVIIIe siècle. Les progrès de la biologie n'ont pas favorisé cette prétention et c'est un « savant », autorisé et officiel, qui, après Kant et avec lui, rétablit la finalité dans la nature vivante. Les lois de la lutte pour la vie et de l'effort vers la vie la révèlent et la démontrent. « Tout se passe comme si la nature avait voulu la vie » (p. 23). Vous pensez peut-être que si un poète proteste contre cette proposition, c'est parce qu'elle n'est pas suffisamment explicite : cette nature impersonnelle irresponsable et abstraite ne satisfait pas ses aspirations vers la perfection et l'idéal. — Vous vous trompez. — Au nom de l'esprit scientifique, de la méthode expérimentale, du darwinisme, M. Sully-Prudhomme combat le « concept finaliste, » entaché d'anthropomorphisme. « C'est l'erreur commise par l'homme quand il attribue à un objet quelque chose de sa nature ou de sa condition qui n'a rien de commun avec la nature ou la condition de cet objet » (p. 51). La définition est excellente, mais elle n'est pas appliquable aux finalistes. Sans prétendre que « le nez est fait pour porter des lunettes...,» ils estiment que l'univers, étant l'œuvre d'une puissance souveraine-

ment intelligente, porte des traces d'intelligence, une adaptation des moyens aux fins, un ordre entre les êtres, les formes, une harmonie des forces et des fonctions.

Et je n'ai plus trouvé cela si ridicule.

Si M. Sully-Prudhomme avait seulement voulu prouver que *le Problème des causes finales* (c'est le titre de son livre) est métaphysique et non scientifique, je ne protesterais pas trop contre sa proposition, bien que M. Ch. Richet ait cru pouvoir affirmer que « jamais la loi de la finalité ne s'est trouvée en défaut dans l'étude des êtres vivants » (p. 141). Mais les conclusions du poète dépassent ses prémisses lorsqu'il suppose qu'il « y aurait un même substratum foncier à tous les évènements soit psychiques, soit physico-chimiques (mécaniques) » (p. 170). Il nous déclare : « Sans parti pris de ma part, mes conclusions militent en faveur du monisme. Plus j'étudie, plus j'y verse » (p. 174). Pour nous et pour lui, nous regrettons que l'auteur de *Justice* « étudie, » puisque cela l'amène à édifier un système inconsistant et contradictoire de philosophie nébuleuse. Où est le temps où s'épanchaient de son âme inspirée les harmonieuses *Stances* et les admirables strophes de *la Vie intérieure* ?

4. — « L'homme peut demander à sa raison une ligne de conduite. » C'est l'idée qui dirige et qui rattache les divers discours réunis sous ce titre : *Pour la raison*. J'ai grand'peur qu'aux yeux de M. Lapie la raison ne soit la règle suffisante et unique des actions humaines. Cependant si cela est insinué un peu partout, cela n'est affirmé nulle part et le professeur de la Faculté de Rennes observe cette neutralité inconséquente et agaçante qui est, au fond, une attitude si peu raisonnable parce que si peu humaine. Le poète fut mieux inspiré lorsqu'il s'écria :

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.

Car, si vraiment Dieu a parlé, peut-on approuver ceux qui pensent où agissent comme si cela ne les regardait pas ? — Enfin, la raison fonde le droit, institue une morale efficace, éclaire et justifie l'esprit critique, inspire l'éducation universitaire, nous apprend à lire les journaux d'une manière utile. Telles sont les « propositions » qui résument les conférences prononcées par M. Lapie. Il n'en est aucune qui n'oblige à des réserves mais aussi qui ne renferme d'intéressantes considérations clairement exprimées.

5. — La *Logique de la volonté* permet d'apprécier plus sûrement le talent et la doctrine de M. Lapie. Je suis très sensible au mérite de la composition. Or, ce livre est très bien composé ; deux parties : 1° des actions volontaires, leurs antécédents logiques (analyse) ; 2° des jugements à l'action (synthèse). L'acte volontaire est nécessairement précédé par des jugements. Il doit se proposer une fin. Cette fin ne peut

être le bonheur absolu mais la justice, qui est l'établissement d'une exacte proportion entre les actions et les sanctions $\left(x = \frac{a}{s}\right)$. Comment déterminer les deux termes de la fraction ? Par deux jugements de valeur : l'un sur l'activité, l'autre sur la rémunération. La valeur de l'activité est en raison directe du nombre de ses effets, en raison inverse du nombre de ses auxiliaires. La valeur des sanctions dépend de l'effet émotionnel de nos actes, et c'est par une série d'inductions que nous arrivons à prévoir les plaisirs ou les douleurs qui en seront les conséquences. Nous pouvons conclure : cet acte est bon, ce qui signifie : cet acte est juste, et nous voilà en possession de l'idéal volontaire. Mais peut-il être atteint, cet idéal ? Nouvelle recherche pour évaluer la possibilité de l'acte projeté. Un raisonnement analytique remontant de la fin à ses causes nous fait découvrir les moyens : la nature, les arts, les sciences, les religions nous fournissent sans cesse de nouvelles ressources, et toutes nous apparaissent en des jugements dont la matière nous est donnée dans nos expériences présentes et passées, dans nos conceptions et nos souvenirs. La combinaison de ces jugements indispensables à l'acte volontaire suffit-elle pour l'expliquer ? C'est un problème pratique qui est l'occasion de cet acte ; il naît d'un choc mental, de la rencontre de deux séries opposées de sensations, d'images ou d'idées. L'exécution est la conclusion du raisonnement volitionnel dont les trois termes sont : je dois, je peux, je veux. La moralité des jugements en lesquels les trois termes sont impliqués : possibilité, existence, nécessité, détermine les jugements problématiques, assertoriques, apodictiques auxquelles la volition doit ses caractères distinctifs. L'aboulié et la paraboulie (volonté impuissante, volonté perverse ou maladroite) confirment la thèse intellectualiste : le crime et l'insuccès sont des erreurs de jugements. « La volonté est un mode de l'intelligence, la raison pratique est un mode de la raison théorique, l'éthique est une logique (p. 363). » — Étonnerions-nous M. Lapie si nous lui disions que saint Thomas d'Aquin enseigne que la décision suit toujours le dernier jugement pratique ? Il est bien évident que la volonté ne se détermine jamais sans motifs et qu'elle n'est pas une puissance aveugle. Mais ces motifs ou jugements pratiques, en matière contingente, ne sont pas nécessairement déterminés par l'évidence de leur objet. L'âme, en vertu de sa puissance intime, réagit pour les fortifier et les affaiblir ; or, cette réaction est un choix : ces jugements sont libres et cela suffit pour qu'on ne puisse confondre l'éthique et la logique. Il y a autre chose et plus que de l'intelligence dans les volitions. Si l'âme humaine est éclairée, inclinée, mue par des motifs, c'est elle qui consent à les suivre et leur communique la force motrice qu'ils exercent sur la volonté. Il y a un élément profond et décisif dans l'acte libre que l'intelligence n'explique pas. —

Reconnaissons volontiers que M. Lapie s'est montré méthodique, pénétrant et ingénieux ; son travail est un modèle de discussion ; et nous le croyons de nature à intéresser vivement les philosophes qui soutiennent l'opinion — discutable d'ailleurs — du Docteur angélique.

6. — Ceux-ci auront encore beaucoup à prendre dans les *Causeries psychologiques* de M. Van Biervliet. Le savant professeur de Gand examine « l'envers de la joie et de la tristesse. » Ces sentiments ont nécessairement un contre-coup dans l'organisme et on y peut étudier leurs conditions et leurs effets. Ils trouvent dans les fonctions respiratoire et circulatoire des antécédents qui les expliquent ou des répercussions qui les compliquent. On a pu établir que la joie et la tristesse répondent à un élargissement et à un rétrécissement des artéréoles du cerveau et conséquemment à une diminution et à une augmentation des globules sanguins : hypoglobulie et hyperglobulie, c'est la traduction physiologique du plaisir ou de la douleur intellectuels. — La mémoire doit retenir, rappeler et reconnaître les idées, les images, les sensations et les émotions. Elle est certainement tributaire du corps dans les opérations de fixation et de reproduction. En quelle mesure celles-ci dépendent des types visuel, auditif et moteur, et par quelles expériences on parvient à le déterminer, tel est l'objet de la seconde étude. — La troisième est consacrée à l'hallucination, à la suggestion, au dédoublement de la personnalité et décrit les « formes de passage » entre l'état normal et les états psycho-pathiques. On peut se convaincre que la santé de l'âme, comme celle du corps, est un idéal, un type dont on se rapproche plus ou moins sans jamais l'atteindre et que nous sommes presque tous des candidats à la folie comme à la maladie. L'hygiène intellectuelle et morale n'est pas moins indispensable que l'hygiène physique, et l'un et l'autre concourent à former et à conserver l'homme intact et intègre, *mens sana in corpore sano.* — Des faits bien choisis, rigoureusement discutés, interprétés avec science et prudence, clairement exposés et présentés, sont la matière de ces « causeries » instructives dont la simplicité et l'aisance révèlent un psychologue éminent.

7. — L'ouvrage de M. l'abbé Lafontaine : *Le Plaisir, d'après Platon et Aristote*, étude psychologique, métaphysique et morale, a valu à son auteur le grade de docteur ès lettres. A lire les comptes rendus de la soutenance, publiés en diverses Revues, il semble que cette thèse fut discutée par ses juges sans aucune bienveillance. Elle est cependant très digne d'estime par la conscience dont elle témoigne, les recherches qu'elle a coûtées, la variété des questions qu'elle traite et des solutions qu'elle propose, et, surtout, peut-être, par l'importance des idées qu'elle suggère pour poser et résoudre le problème de l'action, l'antinomie de la raison pure et de la raison pratique, le conflit entre la

sensibilité et l'intelligence. Ce livre comprend deux parties : *Nature du plaisir* — *Moralité du plaisir*. — Pour étudier la première, M. Lafontaine examine les conditions du plaisir, ses rapports avec le mouvement et la sensation, avec l'activité et la finalité, les formes diverses qu'il revêt et la valeur de la classification communément admise des plaisirs vrais et des plaisirs faux. — Comme la vertu, le plaisir a pour mesure le bien en soi : contribue-t-il à la perfection de l'être, et en quelle manière ? Est-il moyen ou obstacle pour obtenir le bonheur, et lui serait-il identique ? Favorise-t-il enfin ou contrarie-t-il l'effort de l'homme vers le devoir ? — La réponse à ces interrogations constitue une théorie de la moralité du plaisir. On ne doit pas oublier que ce travail est avant tout historique. Il s'agit d'exposer la vieille doctrine de Platon et d'Aristote ; il se peut que certains textes puissent être interprétés autrement que ne le fait M. Lafontaine, mais il n'est pas juste de lui refuser le mérite d'avoir accompli une œuvre sérieuse, directe et documentée. Il avait le droit d'y joindre ses vues propres, et un philosophe, après saint Thomas, Spinoza et Kant, ne peut envisager le plaisir sans tenir compte de l'évolution de la pensée humaine et des solutions du christianisme. Celui-ci n'y a point manqué et il a accompli sa tâche difficile grâce à un labeur opiniâtre, favorisé par une réflexion originale et une solide érudition.

8. — Connaissez-vous une bonne définition de l'occultisme ? Je ne l'ai point trouvée dans ce petit livre, mais sa lecture vous apprendra, si vous n'êtes pas initié, quantité de choses nouvelles et un peu surprenantes. Il est intitulé : *L'Occultisme et le Spiritualisme*, et son auteur est Papus, l'illustre Papus, qui, dans les relations ordinaires de la vie, se nomme bourgeoisement le docteur Encausse. Voici quelques-unes des données « qui pourront vous sembler originales ou bizarres » (p. 112) : Les astres sont des êtres organisés ayant leur intelligence et leurs facultés physiologiques. (Cela explique les caprices de la lune.) Entre l'esprit et le corps existe un médiateur plastique, principe lumineux, qui peut rayonner autour du corps dans lequel il est normalement renfermé et qu'on appelle corps astral. La méthode propre à l'occultisme est l'analogie, qui nous fait pénétrer dans les plans supérieurs mais dont l'usage demande « un doigté tout spécial .» Le monde des esprits comprend les *élémentaires* qui sont des entités humaines évoluées tandis que les *élémentals* n'ont pas encore passé par l'humanité. Après la mort, l'âme subit des réincarnations pour corriger les effets de son passé et refaire son avenir... La prétention du système est d'expliquer la télépathie, la prophétie, l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité. — Nous avouons sans détour qu'il y a des faits indéniables — rares et singuliers — qui demeurent jusqu'à présent inexplicables. Il est probable que la psycho-physiologie parviendra à découvrir les

lois de ceux d'entre eux qui appartiennent à l'ordre naturel; pour les autres, il faudra bon gré mal gré recourir à la foi. L'occultisme ne résout aucune énigme parce qu'il ne repose sur rien. Les sciences naturelles se fondent sur l'expérience, les sciences historiques sur le témoignage, les sciences philosophiques sur la raison, les sciences religieuses sur la révélation; quant aux « sciences occultes » elles n'invoquent que de prétendues intuitions dénuées de preuves et de vagues traditions incohérentes. — Il y a cependant, parmi ces pages qui déconcertent, des observations justes, des informations variées, des raisonnements efficaces contre l'aveugle et grossier matérialisme.

Morale et Esthétique. — 9 et 10. — Quand une loi est douteuse, est-il permis de prendre, contre elle, le parti de la liberté? « Oui, lorsque l'opinion contraire à la loi est probable, » disent les uns. « Lorsque la probabilité des deux opinions pour et contre la loi est égale », répondent les autres. D'où, entre probabilistes et équiprobabilistes, un conflit déjà ancien, parfois aigu, qui amène des discussions âpres et véhémentes. Dom Majolo de Caigny voudrait, au nom de la charité, ramener la paix parmi les belligérants, et, dans une brochure : *De Genuino Probabilismo licito*, il leur prépare un terrain de conciliation : une opinion solidement et certainement probable ne peut se constituer si la probabilité de l'opinion opposée l'emporte sans aucun doute et notablement sur elle. D'où égalité morale et approximative de deux opinions probables qui permet de ramener, *en pratique*, le premier système au second. Tous les théologiens ne seront pas convaincus; pourtant, sur ce point, il y aurait quelque moyen de s'entendre, et nous sommes très persuadé, pour notre part, qu'il y a des probabilistes indulgents et des probabilistes sévères : le caractère, la sensibilité naturelle et plus encore l'expérience de la vie, jouent un rôle aussi important et efficace que le système moral adopté. — Mais une autre question bien autrement discutable se dresse devant nous : quelle fut la doctrine authentique de S. Alphonse de Ligori? A laquelle des deux écoles donne-t-il raison? Ses enfants, les rédemptoristes, le revendiquent comme le fondateur de l'équiprobabilisme... et pourtant est-il possible que des moralistes de la valeur de Ballerini et de Lehmkhul, des théologiens avisés comme les PP. Arendt, Le Bachelet, l'aient pris pour un probabiliste pur et simple s'il n'a pas donné des gages au parti? Dans une dissertation abondante : *De Genuino Morali systemate S. Alphonsi*, le même Père bénédictin envisage la question sous toutes ses faces, ne laisse inaperçue aucune objection, développe toutes les preuves et s'efforce, avec toutes les ressources de la critique, de démontrer : 1° que S. Alphonse fut réellement équiprobabiliste; 2° que ce système est le meilleur. — S'il m'est permis d'exprimer humblement mon avis, j'oserai dire que la pensée du S. Docteur n'est

pas toujours claire. Admirable par sa profonde sagesse, sa prudence consommée, sa charité exquise, son zèle ardent, généralement bien informé des solutions apportées par les moralistes antérieurs, Alphonse de Ligori ne semble pas toujours procéder avec une rigueur scientifique suffisante; son ouvrage, incomparable pour la conduite de la vie, n'offre pas toujours entière satisfaction aux esprits philosophiques. Il se pourrait donc que les adversaires du P. de Caigny n'eussent pas tort et qu'il eût raison. En tout cas, il le mériterait par la sincérité et la ferveur de ses convictions.

11. — L'opuscule de M. l'abbé Guibert : *Formation de la volonté*, est un des meilleurs qui aient paru dans la collection apologétique intitulée : *Science et Religion*. La volonté, toujours nécessaire, est aujourd'hui, et pour des chrétiens, plus indispensable que jamais. On la reconnaît à trois signes : décision, exécution, persévérance. Elle est soumise à des conditions organiques, favorisée par les habitudes créées par l'effort, en raison directe de la vigueur des impulsions initiales et de la profondeur des sentiments. Or, nos sentiments dépendent de notre vie intérieure, des exemples que nous essayons d'imiter, de l'exercice même de notre liberté, qui s'affirme et s'affermit par l'action. — Telles sont les idées essentielles exposées en ce petit livre et développées par des arguments empruntés à la science, à la psychologie, à la morale et à la religion par un théologien qui sait penser et écrire.

12. — M. Goblot a voulu condenser, en quelques chapitres, « cette partie de la philosophie qui concerne l'action afin de déterminer quel usage il convient de faire de la vie » (p. 1). *Justice et liberté*, tel est le titre de son ouvrage, dont voici la division : Ch. I, Justice et charité, droit et devoir; ch. II, Devoirs envers soi-même et envers Dieu; ch. III, la Justice sociale; ch. IV, la Justice civile; ch. V, la Casuistique; ch. VI, les Devoirs; ch. VII, les Limites des devoirs (homicide, luxe, intolérance, mensonge et diffamations.) — Il y a de très sages préceptes et d'excellents conseils dans ce petit traité de morale; certaines pages sur l'intolérance devraient être lues, à la Chambre des députés, au début de chaque séance. Souvent on rencontre avec plaisir des formules nettes et expressives : « Nous ne sommes jamais plus libres que quand nous nous inclinons devant ce dont nous reconnaissons la justesse et la justice » (p. 150). — « Il n'y a qu'une chose qu'un menteur ne cache jamais, c'est qu'il est un menteur » (p. 354). — « Je n'ai pas à respecter toutes les opinions, car une erreur n'est pas respectable, mais je dois respecter la personne que je juge être dans l'erreur » (p. 141). — Mais tout n'est pas également louable. « Les devoirs envers Dieu peuvent et doivent être pratiqués par l'incrédule aussi bien que par le croyant. Celui-ci joint les mains et fléchit les genoux, mais tout ce qui est au fond de son cœur peut se

trouver aussi au fond du cœur de l'athée .» — Excepté pourtant l'adoration, l'amour, la soumission envers un Dieu dont il nie la vérité. — Il ressort encore de la lecture de ces pages que M. Goblet n'aime pas les jésuites, mais les raisons qu'il donne de son antipathie montrent clairement qu'il ne les connaît pas.

13. — L'homme est responsable parce qu'il est libre ; il doit être châtié lorsqu'il a mal agi parce qu'il mérite une peine. — De Platon à Leibnitz et de S. Thomas à Kant, c'était la doctrine classique. Dans son livre sur *la Responsabilité pénale*, M. Landry la repousse et soutiendrait volontiers avec M. Séailles qu'elle est « vraiment odieuse, » car le libre arbitre est douteux et ne saurait créer ni mérite ni démérite. On pourrait lui accorder que la société se propose surtout, en frappant le coupable, de rendre la punition utile, mais le droit de punir doit être fondé sur la justice et réglé par elle. M. Landry n'y consent pas : les peines n'ont d'autre objet que de rendre les crimes moins fréquents ; on punit un criminel comme on frappe un chien pour qu'il ne mange pas le gibier. L'utilité est la loi souveraine et unique. « Celui-là doit être tenu responsable dont la punition sera plus utile, considérée tant au point de vue de l'influence intimidante qu'elle exercera sur le délinquant lui-même, qu'au point de vue de l'influence exemplaire qu'elle exercera sur les autres hommes, qu'elle ne sera mauvaise d'autre part tant par elle-même que par la dépense qu'elle causera à la société » (p. 151). Ce principe un peu obscur est éclairci dans le chapitre III et développé avec une rigueur logique et une vigueur dialectique auxquelles il est juste de rendre hommage ; mais si le raisonnement est irréprochable, les prémisses n'en sont pas moins fausses. Dans un asile d'aliénés il sera d'application très efficace : il ne serait vrai que s'il était démontré que tous les criminels sont des aliénés ; d'autant plus que si on l'admet, il faut en conclure que la société a le droit de punir un innocent dont l'acte est préjudiciable à la communauté si le châtiment est utile comme intimidation ou comme exemple.

14. — Il y a longtemps, sans doute, qu'il n'a paru de livre plus attrayant par le choix de ses sujets, plus attachant par la manière dont ils sont traités, que celui de M. Lechalas. Sous le titre d'*Études esthétiques*, sans prétention, sans pédantisme et sans étalage, il agite de nombreuses questions, discute des opinions autorisées mais révisables, propose des solutions justes ou, tout au moins, dignes d'une sérieuse attention. Il s'attend bien que sa définition du Beau : « l'être affectant agréablement la sensibilité » ne sera pas admise sans résistance, pas plus que celle de l'art : « la production volontaire de la beauté. » Certains lui rappelleront sans doute la boutade de M. Lachelier à ses élèves : « c'est trop clair pour être vrai. » Mais on lui

fait évoluer tout entière autour de la théorie de la substance dont il nous montre la genèse et les accroissements (ch. III). Comment elle s'ébauche dans les premiers traités, se complète à l'occasion des « premiers principes » de la philosophie de Descartes que Spinoza traverse, complète et contredit, se perfectionne enfin dans l'éthique, M. Couchoud le montre excellemment dans les chapitres IV, V et VII; cependant la partie la plus neuve de son livre est peut-être l'analyse des traités de théologie et de politique dont il montre la portée, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, (ch. VI). Les passions qui jouent un si grand rôle dans le système du penseur hollandais et qui ont un rapport si direct avec le bonheur auquel il prétendait conduire les hommes, nous apparaissent telles que le comprenait Spinoza et s'éclairent par les ressemblances et les différences de son système avec la philosophie stoïcienne. Les précurseurs de Spinoza, à propos de chaque question importante sont recherchés, découverts et révélés par son jeune et très distingué critique. Et, cependant, malgré la science et la pénétration dépensées pour l'exposé du spinozisme, nous préférons encore à tout le reste du volume le dernier chapitre : Spinoza, où le portrait de l'homme peint avec un rare talent, semblable à ces tableaux hollandais tout imprégnés de vie intérieure, éclaire son œuvre d'une ampleur si grandiose, dont les parties sont si fortement liées et qui, néfaste et monstrueuse, laisse pourtant une impression de grandeur. « A son enterrement quelques gens du peuple se trouvaient, qui disaient: Sûrement celui-là est au ciel » (p. 305). Qu'en pense M. Couchoud ? Il n'en dit rien et se borne trop souvent, à mon gré, au rôle de rapporteur et d'exégète. Nous aimerions qu'il donnât son opinion, ou mieux son jugement motivé, et nous espérons qu'il avouerait avec nous que ce grand philosophe est un des pires malfaiteurs intellectuels qui aient paru dans le cours des siècles.

20. — Il ne m'en coûterait pas, pour peu qu'on m'y poussât, de ranger Johan Gottlieb Fichte dans la même collection ; et je crains bien que cela ne m'attire le dédain de M. Xavier Léon, mais, comme dit l'autre, j'aurai délivré mon âme. Parallèlement, je reconnais que l'auteur de la *Théorie de la science* fut un homme de génie, et je félicite le courageux critique d'avoir entrepris son étude sur *la Philosophie de Fichte*: Elle comprend quatre parties : I. L'Esprit et les principes du système. — (L'organe qui saisit le principe un et absolu est l'intuition intellectuelle. Par elle se connaît le sujet absolu, l'acte pur antérieur à la conscience, le second principe qui est la réflexion est seulement formel ; il pose l'absolu comme relatif puisqu'il l'affirme et que toute affirmation est relation. Il se complète par un troisième principe : dans le moi lui-même un moi divisible s'oppose au non-moi divisible.) — II. La Philosophie théorique. (Elle consiste à déduire la

critique biblique: « C'est Spinoza, qui, par son *Tractatus*, mérite d'être appelé le fondateur de la critique exégétique et historique de la Bible » (p. 197), comme si l'on ne pouvait être historien exact et exégète autorisé qu'à la condition de regarder la Bible comme un livre purement humain et d'en exclure le caractère inspiré ! Cette prétention est insoutenable. Il n'y a pas contradiction entre la croyance à l'origine divine des deux Testaments et la critique consciencieuse des faits et des textes qui y sont contenus. — Les dissertations de M. Karppe méritent d'être lues, mais provoquent des objections et appellent de sérieuses et nombreuses réserves.

16, 17 et 18. — Si les hommes qui savent, qui pensent et qui comprennent, abordent aujourd'hui l'étude du moyen âge dans un esprit de justice plus impartiale et plus intelligente qu'autrefois, c'est en partie aux travaux de M. F. Picavet qu'ils en sont redevables. Les trois extraits de son œuvre intitulés : *Le Moyen Age, la Valeur de la scolastique, l'Averroïsme et les Averroïstes*, contribueront encore à ce résultat. Quelle est la caractéristique théologique, philosophique et scientifique de l'époque médiévale ? Quelles sont ses limites chronologiques ? C'est la question à laquelle répond le premier mémoire. Le second conclut que « la scolastique médiévale est une des créations les plus originales et les plus propres à faire comprendre l'humanité, à la reconstituer dans son unité vivante et sa complexité infinie. » — La troisième montre que saint Thomas d'Aquin a exposé avec exactitude le système d'Averroès. — Ces trois études sont le fruit d'une immense lecture et d'une judicieuse interprétation. Elles instruisent et donnent un aliment à la réflexion et à la pensée. M. Picavet ne m'en voudra pas si je ne partage point toutes ses idées ; il est probable qu'il ne demande pas comme nous à la scolastique chrétienne « le mode de concevoir l'univers et la vie. » Et pourtant ni la révolution astronomique, ni la Renaissance, ni la découverte de l'Amérique, ni la Réforme n'ont pu abolir l'antique formule : l'univers et la vie n'ont d'autre objet que la gloire de Dieu ; nous persistons à croire qu'il n'y a point d'autre fin pour l'homme et pour le monde, mais nous ne songeons pas, malgré cela, à contester le talent et la bonne foi du savant maître de conférences de l'École des hautes études.

19. — La collection des « Grands Philosophes » s'est enrichie d'un nouveau volume consacré par M. P.-L. Couchoud à *Benoît de Spinoza*. Après avoir décrit le milieu où se développèrent les facultés du penseur, son historien aborde sa doctrine, qu'il examine en son ensemble, en sa structure, en ses progrès et en ses formules définitives. Il étudie successivement les diverses œuvres où elle s'exprime, en notant les formes qu'elle y revêt, les traits spéciaux sous lesquels elle apparaît, les nuances qui la diversifient et la déterminent. Très justement, il la

fait évoluer tout entière autour de la théorie de la substance dont il nous montre la genèse et les accroissements (ch. III). Comment elle s'ébauche dans les premiers traités, se complète à l'occasion des « premiers principes » de la philosophie de Descartes que Spinoza traverse, complète et contredit, se perfectionne enfin dans l'éthique, M. Couchoud le montre excellemment dans les chapitres IV, V et VII; cependant la partie la plus neuve de son livre est peut-être l'analyse des traités de théologie et de politique dont il montre la portée, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, (ch. VI). Les passions qui jouent un si grand rôle dans le système du penseur hollandais et qui ont un rapport si direct avec le bonheur auquel il prétendait conduire les hommes, nous apparaissent telles que le comprenait Spinoza et s'éclairent par les ressemblances et les différences de son système avec la philosophie stoïcienne. Les précurseurs de Spinoza, à propos de chaque question importante sont recherchés, découverts et révélés par son jeune et très distingué critique. Et, cependant, malgré la science et la pénétration dépensées pour l'exposé du spinozisme, nous préférons encore à tout le reste du volume le dernier chapitre : Spinoza, où le portrait de l'homme peint avec un rare talent, semblable à ces tableaux hollandais tout imprégnés de vie intérieure, éclaire son œuvre d'une ampleur si grandiose, dont les parties sont si fortement liées et qui, néfaste et monstrueuse, laisse pourtant une impression de grandeur. « A son enterrement quelques gens du peuple se trouvaient, qui disaient : Sûrement celui-là est au ciel » (p. 305). Qu'en pense M. Couchoud ? Il n'en dit rien et se borne trop souvent, à mon gré, au rôle de rapporteur et d'exégète. Nous aimerions qu'il donnât son opinion, ou mieux son jugement motivé, et nous espérons qu'il avouerait avec nous que ce grand philosophe est un des pires malfaiteurs intellectuels qui aient paru dans le cours des siècles.

20. — Il ne m'en coûterait pas, pour peu qu'on m'y poussât, de ranger Johan Gottlieb Fichte dans la même collection ; et je crains bien que cela ne m'attire le dédain de M. Xavier Léon, mais, comme dit l'autre, j'aurai délivré mon âme. Parallèlement, je reconnais que l'auteur de la *Théorie de la science* fut un homme de génie, et je félicite le courageux critique d'avoir entrepris son étude sur *la Philosophie de Fichte*. Elle comprend quatre parties : I. L'Esprit et les principes du système. — (L'organe qui saisit le principe un et absolu est l'intuition intellectuelle. Par elle se connaît le sujet absolu, l'acte pur antérieur à la conscience, le second principe qui est la réflexion est seulement formel ; il pose l'absolu comme relatif puisqu'il l'affirme et que toute affirmation est relation. Il se complète par un troisième principe : dans le moi lui-même un moi divisible s'oppose au non-moi divisible.) — II. La Philosophie théorique. (Elle consiste à déduire la

représentation de l'objet comme condition de réalisation du sujet. Cette donnée, qui est l'existence du monde, engendré et construit par déduction, s'impose à notre conscience.) — III. La Philosophie pratique. (Elle est requise comme un complément nécessaire de la première ; la théorie de l'action est indispensable pour fonder la réalité de la connaissance : elle comprend le droit, la moralité et la religion ; celle-ci n'est pas un postulat de la morale qui se suffit à elle-même, mais elle lui fournit pourtant l'ordre absolu et divin vers lequel elle tend comme vers son idéal. Inaccessible au concept, cet absolu n'est pas essentiellement en dehors de nos prises, car on peut s'unir à lui par l'amour.) IV. La Seconde Forme de la philosophie. (Elle a pour objet de démontrer comment du Verbe sort le monde de la connaissance, le monde de l'action, le monde de l'expérience sensible, le monde moral et le monde supra sensible.) — Cet ouvrage est le fruit d'un labeur exceptionnel et d'un effort persévérant ; il révèle en son auteur de rares qualités et un esprit apte aux plus hautes spéculations : il est écrit dans une bonne langue philosophique, aussi claire que le comportait l'obscurité des problèmes ardus qu'il soulève et veut résoudre. Les rapports de l'idéalisme de Fichte et du criticisme de Kant y sont précisés avec un soin diligent et une grande justesse d'expression : ces rapports ne sont pas toujours des ressemblances ; ils présentent souvent des divergences de méthode et de doctrine. L'originalité de la thèse soutenue par M. Léon est de représenter la seconde philosophie de Fichte comme une vérification, un achèvement, une continuation de la première. Ce point de vue est contestable mais on ne peut nier qu'il ne soit ici défendu de manière à faire hésiter ceux mêmes qui ne seraient pas disposés à l'admettre. Enfin, on ne peut reprocher à l'auteur la neutralité irritante qui est aujourd'hui de mode et de règle parmi nos historiens de la philosophie ; à chaque instant il intervient, il prend partie, et s'il a voulu mettre en lumière cette philosophie abstruse, c'est « qu'elle satisfait pleinement les exigences de sa raison et les aspirations de son cœur » (p. 508). — Ici, nous avons le regret de nous séparer nettement et absolument de lui. Cette philosophie, prestigieuse construction de dialectique, nous apparaît comme la négation même de la connaissance et le renversement de la logique. Elle n'offre à notre cœur qu'une idée métaphysique sans consistance et sans réalité, elle est une forme savante et merveilleusement complexe du nihilisme absolu.

21. — *L'Année philosophique*, dirigée par M. Pillon, en est à son douzième volume ; comme précédemment, nous y trouvons de brèves et substantielles notices sur les ouvrages parus dans l'année ; une place considérable y est accordée, comme toujours, aux thèses de théologie protestante. Lorsqu'il rencontre sur ses pas quelque philosophe catholique, M. Pillon manifeste parfois quelque impatience ; cependant il

a rendu justice au livre d'Henri Bremond : *L'Inquiétude religieuse* : savait-il que l'auteur est un jésuite — pardon, *était* un jésuite avant la dispersion de la Compagnie ? Peut-être va-t-il regretter d'avoir trouvé « très intéressantes » ses études d'histoire religieuse. — En ce même volume, il poursuit son travail sur l'évolution de l'idéalisme au XVIIIe siècle. Il s'agit, cette fois, du théisme cartésien, dont il examine les preuves en comparant ses propres arguments à la critique de Bayle. Ces pages sont remarquables par la force et la décision de la pensée, par l'enchaînement des raisons qui s'ordonnent et se pressent avec vigueur. Nous y retrouvons les préjugés du néo-criticisme contre la substance et l'infini; mais elles renferment une excellente réfutation de la preuve ontologique de l'existence de Dieu. A lire aussi l'article de M. Brochard sur *l'Œuvre de Socrate* : le maître de Platon nous y apparaît quelque peu utilitaire et sensualiste. — M. Hamelin fait ressortir ingénieusement les relations de la logique stoïcienne avec les principes qui ont dirigé l'auteur de *l'Éthique* et l'auteur de *l'Intelligence*, Spinoza et H. Taine. — Un essai sur la catégorie de l'être oriente le néo-criticisme vers le phénoménisme : nous avions toujours pensé que ce système dérive de Hume plutôt que de Kant et nous déplorons qu'il ait pu séduire des penseurs pénétrants, des esprits déliés et souples tels que M. Dauriac. Enfin, M. Robin consacre à la traduction et au commentaire de M. Rodier sur le *Traité de l'âme*, d'Aristote, un article compréhensif et élogieux. — Le chef de l'école, M. Renouvier, a laissé cette fois la parole à ses disciples : il est fâcheux qu'ils adoptent, après lui, des principes qui, ramenant toute réalité à la relation, rendent absolument ruineuse toute construction métaphysique.

L. MAISONNEUVE.

BEAUX-ARTS

1. *Le Miroir de la vie, essais sur l'évolution esthétique*, par ROBERT DE LA SIZERANNE. (1re série). Paris, Hachette, 1902, in-16 de XXXIX-280 p., avec 34 grav., 3 fr. 50. — 2. *Le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Bloud, s. d., in-18 de 385 p., 3 fr. — 3. *Science et Religion. L'Art chrétien en France des origines au XVIe siècle*, par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Bloud, 1903, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 4. *Science et Religion. L'Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts*, par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Bloud, 1903, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 5. *Le Style dans les arts et sa signification historique*, par LOUIS JUGLAR. Paris, Hachette, 1901, in-16 de XL-426 p., 3 fr. 50. — 6. *Introduction à l'étude de la figure humaine*, par le Dr PAUL RICHER. Paris, Gaultier et Magnier, s. d., in-8 de VIII-190 p., rel. toile, 10 fr. — 7. *La Beauté de la femme*, par le Dr C. H. STRATZ ; trad. de l'allemand par ROBERT WALTZ. Paris, Gaultier et Magnier, s. d., in-8 de VI-337 p., rel. toile, 20 fr. — 8. *L'Art et la Médecine*, par le Dr PAUL RICHER. Paris, Gaultier et Magnier, s. d., in-4 de 562 p., avec 345 grav., 30 fr. — 9. *Le Cheval dans la nature et dans l'art*, par le lieut.-colonel DUHOUSSET. Paris, Laurens, s. d., in-4 de 204 p., avec 9 planches et 80 grav., 20 fr. — 10. *Le Type physique d'Alexandre-le-Grand, d'après les auteurs anciens et les documents iconographiques*, par CHARLES DE UJFALVY.

Paris, Fontemoing, 1902, in-4 de 185 p., avec 108 photograv., 40 fr — 11. *L'Habitation byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe,* par le général L. de Beylié. Grenoble, Falque et Perrin, 1902, in-4 de xv-218 p., avec 400 grav., 40 fr. — 12. *Antinoë et les Sépultures de Thaïs et de Sérapion*, par Al. Gayet. Paris, Société française d'éditions d'art, 1902, in-8 de 65 p., avec 2 aquarelles et 25 grav., 10 fr. — 13. *Manuel d'archéologie française, depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance.* 1re partie. *Architecture* (I. *Architecture religieuse),* par Camille Enlart. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de xx-816 p., avec 405 grav., 15 fr. — 14. *Notions élémentaires d'archéologie monumentale*, par Louis Bonnard. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de iii-361 p., avec 32 grav., 3 fr. 50. — 15. *Études sur l'art français au moyen âge. Histoire de la sculpture en Languedoc, du* xiie-xiiie *siècle*, par A. Marignan. Paris, Bouillon, 1902, in-8 de v-143 p., 5 fr.— 16. *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, publiés par Jules Guiffrey. Tome V *(1706-1715).* Paris, Leroux, 1901, in-4 de iv-1057 p., 10 fr. — 17. *Les Villes d'art célèbres. Gand et Tournai*, par Henri Hymans. Paris, Laurens, 1902, in-8 de 168 p., avec 120 grav., 4 fr. — 18. *Florence historique, monumentale, artistique. Guide d'art dans Florence et ses environs*, par Marcel Niké. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de vii-413 p., avec cartes et plans, 7 fr. 50. — 19. *La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Nouvelle édition. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., in-8 de xii-412 p., avec 100 photograv., rel. toile, 10 fr. — 20. *Fra Angelico*, by Langton Douglas. London, George Bell, 1902, gr. in-8 de xix-185 p., avec 73 photograv., rel. toile, 26 fr. 25. — 21. *Fra Filippo Lippi*, by Edward C. Strutt. London, George Bell, 1901, in-8 de xxiii-202 p., avec 55 photograv., 17 fr. 50. — 22. *Les Grands Artistes. Albert Dürer*, par Auguste Marguillier. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 23. *Les Grands Artistes. Raphaël*, par Eugène Müntz. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p. avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 24. *Les Grands Artistes. Watteau*, par Gabriel Séailles. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 25. *L'Art moderne*, par J.-K. Huysmans. 2e éd. Paris, Stock, 1903, in-16 de 303 p., 3 fr. 50. — 26. *Künstler-Monographien. LXII. Walter Crane,* von Otto von Schleinitz. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1902, in-8 de 151 p., avec 145 grav., 5 fr. — 27. *British Artists. Sir Joshua Reynolds, his Life and Art*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell, 1902, petit in-8 de xv-144 p., avec 89 photograv., 9 fr. 50. — 28. *Great Masters. Sir David Wilkie*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell, 1902, petit in-8 de viii-134 p., avec 41 photograv., 6 fr. 25. — 29. *La Caricature en Angleterre*, par Augustin Filon. Paris, Hachette, 1902, in-16 de v-282 p., avec 8 photograv., 3 fr. 50. — 30. *Great Craftsmen. The Ivory-Workers of the Middle Ages*, by A. M. Cust. London, George Bell, 1902, in-16 de xix-170 p. avec 37 photograv., 6 fr. 25. — 31. *Great Craftsmen. Peter Vischer*, by Cecil Headlam. London, George Bell, 1901, in-16 de xi-144 p., avec 28 photograv., 6 fr. 25. — 32. *Histoire singulière et véridique de cinq bustes en marbre offerts à la ville de Troyes par Grosley et exécutés par le sculpteur Louis-Claude Vassé*, par J. Pierre. Paris, Champion, 1902, in-16 de 127 p., avec 6 photograv., 3 fr. 50. — 33. *Les Arts et métiers de la Turquie et de l'Orient*, par Prétextat Lecomte. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-16 de 364 p., avec grav., 7 fr.

1. — « Les grandes nations écrivent leur autobiographie dans trois manuscrits : le livre de leurs faits, le livre de leurs paroles et le livre de leur art. Aucun de ces manuscrits ne peut être parfaitement déchiffré si nous ne lisons pas aussi les deux autres, mais, de tous les trois, le seul absolument digne de foi est le dernier. Car les faits d'une nation peuvent être triomphants grâce à sa bonne chance, et ses paroles puissantes grâce au génie de quelques-uns de ses enfants ; mais son art ne peut l'être que grâce aux dons communs et aux sympathies universelles

de toute sa race. » Le dernier livre de M. de la Sizeranne: *Le Miroir de la vie*, est un commentaire éloquent et spirituel de ces paroles de Ruskin. Le titre, charmant, nouveau, et d'une originalité tout anglaise, résume, à lui seul, une esthétique. Oui, l'art est universel. Tandis que l'histoire nous impose le nom de princes qui n'ont peut-être pas existé, et traduit en quelques récits de batailles un siècle d'existences humaines, l'art nous montre dans leur vie de chaque jour, dans la fatigue de leurs travaux ou dans leur bien-être intime, des foules silencieuses et inconnues qui désormais ne périront pas. Il nous fait comprendre la force et la résistance de ces races humbles, paisibles et anonymes qui assurent, mieux que la folie d'un conquérant, la durée et l'avenir des nations. Il reçoit, comme la cire, des empreintes que l'argile de la littérature et le marbre ou l'airain de l'histoire sont impuissants à conserver. Il est véridique surtout, parce qu'il reste à demi inconscient, et se contente de reproduire ce que l'œil et la main peuvent atteindre. Il nous apparaît donc comme le miroir magique où nous distinguons, avec une attention persévérante, les figures diverses et successives de l'humanité. En quatre essais, qui forment un premier recueil, M. de la Sizeranne a développé ce thème, un peu paradoxal parfois, mais si joliment déduit ! La déchéance de la peinture militaire et de l'esthétique des batailles, par les conditions mêmes de la guerre moderne, si différente des tueries pittoresques d'autrefois ; l'évolution de la caricature, qui retourne, par sa simplification actuelle, « à l'hiéroglyphe, d'où elle est sortie » ; l'évolution encore de la peinture religieuse, dont les anachronismes, s'ils sont anciens et de Memlinc, nous ravissent, s'ils sont modernes et de M. Béraud, nous choquent ; enfin le charme nouveau et plus pénétrant des portraits de l'enfant moderne, pour la première fois étudié en lui-même, et sans le souci de l'homme qu'il peut nous révéler ; tels sont les sujets où s'exercent une psychologie attrayante et subtile, une fantaisie alerte, un style doucement fleuri. Ce livre si mûr, et qui fera longuement réfléchir, se lit comme un roman, et les photogravures dont il est illustré ajoutent à son attrait vivant et persuasif.

2, 3, 4. — Mais il doit y avoir, dans l'œuvre d'art, quelque chose de plus pur et de plus haut que ne nous le laisse soupçonner tout l'esprit de M. de la Sizeranne ; c'est l'amour passionné du beau dans la nature, c'est la notion religieuse d'une Beauté supérieure à toute chose créée, c'est la joie de l'adoration. Cet amour et cette joie sont vivement exprimés dans les conclusions d'un livre sur *le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, livre dont l'esthétique libre et hardie, appuyée sur une forte érudition, se distingue nettement de la banalité ordinaire des traités didactiques. L'auteur, M. Alphonse Germain, n'avait écrit encore, je le crois du moins, que de brèves études d'art,

un article, entre autres, sur Gustave Moreau, un aussi sur le peintre chrétien Borel, qu'une page de M. Huysmans a peut-être sauvé de l'oubli. — En même temps que ce livre de critique, il donne à la collection « Science et Religion » deux brochures intéressantes et qui témoignent d'une préparation approfondie : *L'Art chrétien en France, des origines au* XVI*e siècle*, et *l'Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts.* Son livre sera utile à bien des lecteurs. Peut-être semblera-t-il trop nourri d'un savoir encyclopédique ; de l'art grec à l'art hindou, de Puvis de Chavannes aux pointillistes, rien ne manque, et l'esprit par moments peut craindre le surmenage ; mais une méthode saine et sérieuse relie toutes les mailles de la chaîne, un souffle généreux anime cette érudition, et l'élève jusqu'aux plus nobles affirmations chrétiennes.

5. — Dans notre rupture apparente avec la civilisation du passé, l'art nous rattache à bien des traditions abolies. En étudiant *le Style dans les arts et sa signification historique*, M. Louis Juglar a fait preuve de forte et judicieuse synthèse. On lui saura gré de s'attacher avant tout, dans le travail d'art, aux éléments artistiques, et de mettre la critique en garde contre l'abus des considérations extérieures, biographie de l'artiste, importance littéraire ou historique du sujet traité. Ces éléments essentiels de l'œuvre d'art constituent proprement le style, en qui nous trouverons l'expression la plus parfaite d'un milieu intellectuel et de l'esprit d'une époque ; M. de la Sizeranne nous disait tout à l'heure quelque chose d'approchant. On goûtera particulièrement dans ce volume si sagement écrit la critique très bien conduite de la fameuse théorie de Taine sur les influences de la race, du milieu et du moment, et la discussion des définitions restreintes et arbitraires du style données par Viollet-le-Duc et Charles Blanc.

6, 7. — Une dernière conclusion à tirer des ouvrages philosophiques de MM. de la Sizeranne, Germain ou Juglar sera que les plus hautes considérations d'esthétique demeurent impuissantes à former un artiste, s'il ne sait pas dessiner, — et où chercher la base la plus sûre de la science du dessin, sinon dans l'étude de la figure humaine ? Nous ne saurons donc trop applaudir à l'intelligente initiative de M. le Dr Paul Richer, qui a entrepris, avec le concours d'une nouvelle maison d'édition parisienne, la publication d'une collection artistique et scientifique illustrée, sous ce titre : *La Figure humaine.* Le savant membre de l'Académie de médecine est aussi, on ne l'ignore pas, un artiste dont les œuvres furent accueillies avec succès aux derniers Salons de sculpture, et nous aurons à parler tout à l'heure des remarquables études où il se montre l'élève et le continuateur de Charcot. Du corps humain, nous fait-il observer justement, nous connaissons en perfection l'anatomie et la physiologie, très mal la structure extérieure, malgré notre

goût toujours croissant pour les exercices physiques. Il semble donc « opportun et vraiment utile — je cite ses propres termes — de réunir tous les travaux épars ayant trait à la forme humaine et ressortissant aux différentes branches des sciences, de les grouper en une collection méthodiquement ordonnée, dont chaque volume étudierait un point particulier, et dont l'ensemble formerait une sorte d'encyclopédie de la morphologie humaine. » Pour l'exécution de ce plan judicieux, M. Paul Gaultier a apporté les meilleures ressources du luxe et du goût modernes. C'est tout plaisir de tenir en main des volumes aussi bien imprimés et illustrés, sous leur élégante couverture de toile. Le premier de la série : l'*Introduction à l'étude de la figure humaine*, est l'œuvre du Dr Richer lui-même, qui conclut éloquemment à l'union, toujours plus intime, de la science et de l'art. Un peu de science, pourrait-il dire, éloigne de l'art, beaucoup de science y ramène ; et réciproquement. Plus nous pénètrerons les lois de la nature, mieux nous saurons en rendre la beauté ; et n'est-il pas temps aux artistes de savoir les proportions scientifiques du corps humain, plutôt que de s'obstiner à le traduire et à le redresser selon le canon de la sculpture antique? Substituer à l'étude du cadavre ou du modèle d'atelier mal compris l'étude du nu vivant, dans la souplesse et l'originalité des mouvements naturels, décomposer, à l'aide de la photographie instantanée, la représentation des allures de l'homme qui marche ou qui court, c'est préparer méthodiquement l'œuvre d'art. — Et c'est ainsi que le second volume de la collection, l'étude *scientifique* de *la Beauté de la femme*, rendra aux artistes les services les plus sûrs. Ce livre, dû au Dr Stratz, et qui a été d'abord publié en allemand, a obtenu à l'étranger le succès le plus vif ; nul doute qu'il ne réussisse également auprès du public français. L'étude si délicate du nu féminin y est traitée, en général, avec toute la gravité et la rigueur convenables ; empressons-nous de dire, toutefois, qu'elle ne doit pas être confiée à tous les adultes : les très nombreuses images dont elle est ornée sont des documents merveilleusement fidèles, mais qui demandent à être observés avec l'œil du médecin ou de l'artiste. Et j'accorde que les mères de famille elles-mêmes y peuvent faire leur profit, apprendre à quel point le costume moderne ravage ce corps féminin « qui tant est tendre », comme écrivait le vieux Villon ; certaines pages cependant ne laisseront pas que de les étonner. Il y a là (p. 10, 29) des citations de M. Pierre Louys, qui n'a jamais passé pour un auteur chaste, et dont le Dr Stratz (n'oublions pas qu'il est Allemand) imagine volontiers que les Chansons de Bilitis remontent à l'antiquité classique. Certaines phrases (p. 220 entre autres) sont parfois d'un goût bien douteux. Il est très vrai que ces légères tares peuvent disparaître dans une deuxième édition ; et il n'est pas moins probable que la deuxième édition de ce livre si attrayant ne se fera guère attendre.

8. — En même temps qu'il organisait cette collection si intéressante, M. le Dr Richer réunissait en un volume, en les refondant et les complétant, les savantes études qu'il avait publiées à diverses reprises sur *l'Art et la Médecine*. C'est un des plus beaux témoignages qu'il soit possible d'apporter de l'union nécessaire de la science et de l'art ; et rien n'est plus curieux que de voir comment les grands artistes de tous les temps et de tous les pays ont interprété, dans la création d'êtres difformes ou malades, les lois certaines de la pathologie. L'auteur nous présente successivement les démoniaques (cette étude fut rédigée autrefois en collaboration avec Charcot), les grotesques, les nains, bouffons et idiots, les aveugles, les teigneux et pouilleux, les lépreux, les pestiférés, les infirmes de toute espèce, les médecins dans leurs rapports avec les malades, enfin les morts. Ce sujet immense est traité d'un bout à l'autre avec une verve qui ne se dément point, l'érudition la plus minutieuse et la plus profonde. Les 350 gravures, reproduites par des procédés directs et sans retouches, forment un admirable musée où paraissent tous les maîtres, de Giotto jusqu'à Raphaël et Michel-Ange, de Dürer et de Callot jusqu'à Hokousaï. Que la liste des œuvres représentées soit complète, M. le Dr Richer ne le prétend point, mais dans le choix qu'il nous apporte, rien d'essentiel n'a été omis : et parmi ces peintures, ces dessins, ces miniatures, ces sculptures en bois, en marbre ou en cire, ces gravures sur bois, sur pierre ou sur cuivre, il y a des chefs-d'œuvre à peu près inconnus. Qu'elle est attrayante et macabre tout à la fois, cette histoire de l'art où nous ne découvrons que grimaces, contorsions, difformités et souffrances ! Ce poème de la misère humaine qui se termine par les images de la putréfaction appelle les plus graves pensées, nous associe aux émotions et aux troubles des artistes qui, à certains jours, ont voulu fuir les compositions fleuries et banales pour faire palpiter leur talent avec tout ce qui vit, tout ce qui souffre et meurt.

9. — Le beau volume de M. le colonel Duhousset : *Le Cheval dans la nature et dans l'art*, sera de grande utilité aux peintres et aux sculpteurs. On sait que, jusqu'en ces derniers temps, l'art s'est contenté de traditions arbitraires et de poses convenues dans la représentation des mouvements rapides du cheval (et Géricault lui-même, quoi qu'on en ait dit, n'est aucunement impeccable sur ce point); c'est à la photographie instantanée que l'on doit de connaître enfin les poses successives de vitesse. Seul le grand Léonard de Vinci avait découvert, il y a quatre cents ans, le véritable canon hippique, comme en font foi ses dessins tout récemment publiés. L'étude si complète de la structure du cheval, de ses proportions, de ses allures, est illustrée à merveille, soit de schémas scientifiques et de croquis anatomiques, soit surtout de photographies reproduisant d'admirables exemplaires des

goût toujours croissant pour les exercices physiques. Il semble donc « opportun et vraiment utile — je cite ses propres termes — de réunir tous les travaux épars ayant trait à la forme humaine et ressortissant aux différentes branches des sciences, de les grouper en une collection méthodiquement ordonnée, dont chaque volume étudierait un point particulier, et dont l'ensemble formerait une sorte d'encyclopédie de la morphologie humaine. » Pour l'exécution de ce plan judicieux, M. Paul Gaultier a apporté les meilleures ressources du luxe et du goût modernes. C'est tout plaisir de tenir en main des volumes aussi bien imprimés et illustrés, sous leur élégante couverture de toile. Le premier de la série : l'*Introduction à l'étude de la figure humaine*, est l'œuvre du Dr Richer lui-même, qui conclut éloquemment à l'union, toujours plus intime, de la science et de l'art. Un peu de science, pourrait-il dire, éloigne de l'art, beaucoup de science y ramène ; et réciproquement. Plus nous pénètrerons les lois de la nature, mieux nous saurons en rendre la beauté ; et n'est-il pas temps aux artistes de savoir les proportions scientifiques du corps humain, plutôt que de s'obstiner à le traduire et à le redresser selon le canon de la sculpture antique ? Substituer à l'étude du cadavre ou du modèle d'atelier mal compris l'étude du nu vivant, dans la souplesse et l'originalité des mouvements naturels, décomposer, à l'aide de la photographie instantanée, la représentation des allures de l'homme qui marche ou qui court, c'est préparer méthodiquement l'œuvre d'art. — Et c'est ainsi que le second volume de la collection, l'étude *scientifique* de *la Beauté de la femme*, rendra aux artistes les services les plus sûrs. Ce livre, dû au Dr Stratz, et qui a été d'abord publié en allemand, a obtenu à l'étranger le succès le plus vif ; nul doute qu'il ne réussisse également auprès du public français. L'étude si délicate du nu féminin y est traitée, en général, avec toute la gravité et la rigueur convenables ; empressons-nous de dire, toutefois, qu'elle ne doit pas être confiée à tous les adultes : les très nombreuses images dont elle est ornée sont des documents merveilleusement fidèles, mais qui demandent à être observés avec l'œil du médecin ou de l'artiste. Et j'accorde que les mères de famille elles-mêmes y peuvent faire leur profit, apprendre à quel point le costume moderne ravage ce corps féminin « qui tant est tendre », comme écrivait le vieux Villon ; certaines pages cependant ne laisseront pas que de les étonner. Il y a là (p. 10, 29) des citations de M. Pierre Louys, qui n'a jamais passé pour un auteur chaste, et dont le Dr Stratz (n'oublions pas qu'il est Allemand) imagine volontiers que les Chansons de Bilitis remontent à l'antiquité classique. Certaines phrases (p. 220 entre autres) sont parfois d'un goût bien douteux. Il est très vrai que ces légères tares peuvent disparaître dans une deuxième édition ; et il n'est pas moins probable que la deuxième édition de ce livre si attrayant ne se fera guère attendre.

8. — En même temps qu'il organisait cette collection si intéressante, M. le Dr Richer réunissait en un volume, en les refondant et les complétant, les savantes études qu'il avait publiées à diverses reprises sur *l'Art et la Médecine*. C'est un des plus beaux témoignages qu'il soit possible d'apporter de l'union nécessaire de la science et de l'art ; et rien n'est plus curieux que de voir comment les grands artistes de tous les temps et de tous les pays ont interprété, dans la création d'êtres difformes ou malades, les lois certaines de la pathologie. L'auteur nous présente successivement les démoniaques (cette étude fut rédigée autrefois en collaboration avec Charcot), les grotesques, les nains, bouffons et idiots, les aveugles, les teigneux et pouilleux, les lépreux, les pestiférés, les infirmes de toute espèce, les médecins dans leurs rapports avec les malades, enfin les morts. Ce sujet immense est traité d'un bout à l'autre avec une verve qui ne se dément point, l'érudition la plus minutieuse et la plus profonde. Les 350 gravures, reproduites par des procédés directs et sans retouches, forment un admirable musée où paraissent tous les maîtres, de Giotto jusqu'à Raphaël et Michel-Ange, de Dürer et de Callot jusqu'à Hokousaï. Que la liste des œuvres représentées soit complète, M. le Dr Richer ne le prétend point, mais dans le choix qu'il nous apporte, rien d'essentiel n'a été omis : et parmi ces peintures, ces dessins, ces miniatures, ces sculptures en bois, en marbre ou en cire, ces gravures sur bois, sur pierre ou sur cuivre, il y a des chefs-d'œuvre à peu près inconnus. Qu'elle est attrayante et macabre tout à la fois, cette histoire de l'art où nous ne découvrons que grimaces, contorsions, difformités et souffrances ! Ce poème de la misère humaine qui se termine par les images de la putréfaction appelle les plus graves pensées, nous associe aux émotions et aux troubles des artistes qui, à certains jours, ont voulu fuir les compositions fleuries et banales pour faire palpiter leur talent avec tout ce qui vit, tout ce qui souffre et meurt.

9. — Le beau volume de M. le colonel Duhousset : *Le Cheval dans la nature et dans l'art*, sera de grande utilité aux peintres et aux sculpteurs. On sait que, jusqu'en ces derniers temps, l'art s'est contenté de traditions arbitraires et de poses convenues dans la représentation des mouvements rapides du cheval (et Géricault lui-même, quoi qu'on en ait dit, n'est aucunement impeccable sur ce point); c'est à la photographie instantanée que l'on doit de connaître enfin les poses successives de vitesse. Seul le grand Léonard de Vinci avait découvert, il y a quatre cents ans, le véritable canon hippique, comme en font foi ses dessins tout récemment publiés. L'étude si complète de la structure du cheval, de ses proportions, de ses allures, est illustrée à merveille, soit de schémas scientifiques et de croquis anatomiques, soit surtout de photographies reproduisant d'admirables exemplaires des

races chevalines. La série des photographies du professeur Marey, donnant les attitudes successives du pas, du trot et du galop, ne sera pas moins goûtée que la reproduction des admirables dessins de Léonard; et les études de Meissonier, de MM. Aimé Morot et Detaille, savamment interprétées par le colonel Duhousset, montrent l'application la plus parfaite des principes dont les artistes auront à s'inspirer désormais.

10. — Les archéologues connaissent des joies qui sont trop souvent refusées aux artistes. N'est-il pas délicieux de pouvoir entourer de tout le luxe de la typographie et de la gravure une étude où rien n'est sacrifié des moindres monuments? Un érudit étranger, M. Charles de Ujfalvÿ, a eu l'idée, certes excellente et des plus louables, de grouper en une même étude, de reproduire magnifiquement et de commenter toutes les œuvres d'art qui peuvent nous instruire sur *le Type physique d'Alexandre le Grand*. Chose étrange, des nombreux historiographes contemporains d'Alexandre, aucun texte ne nous est parvenu d'où nous puissions extraire un portrait authentique et précis du héros macédonien. C'est aux statues et aux bas-reliefs de marbre, aux camées, aux médailles surtout, qu'il nous faut recourir pour faire revivre dans sa jeune ardeur ce profil puissant au front large et bas sous une chevelure touffue, l'œil grandement ouvert, le nez aquilin aux narines mobiles, la bouche aux lèvres charnues, la courbe pure du menton. Parmi les plus belles photogravures du livre il faut citer, auprès de l'Hermès du Louvre, l'image la plus sûre et la plus caractéristique d'Alexandre, la charmante tête mutilée du Musée de Boston, et celle, d'une rare élégance, du Musée de Constantinople. Sans rien nous apporter d'essentiellement nouveau, l'étude de M. de Ujfalvÿ restera précieuse par la réunion aussi complète que possible de toutes les variantes d'un même type d'art. Il faut souhaiter que l'exemple soit suivi et que l'iconographie antique s'enrichisse peu à peu de notices de ce genre, qu'il est difficile d'imaginer plus complètes et plus splendidement présentées.

11. — C'est encore à une généreuse initiative qu'est due la magnifique étude sur *l'Habitation byzantine*, pour laquelle M. le général de Beylié n'a épargné ni temps ni argent, accumulant avec patience les documents qu'il faisait rechercher, photographier ou copier par de jeunes érudits ou architectes d'une compétence éprouvée. Les spécimens d'architecture civile byzantine, demeurés à peu près intacts jusqu'à nos jours, sont d'une insigne rareté; c'est en Syrie, à Constantinople, à Ravenne, que l'on en trouvera les principaux restes, ceux du moins que l'on peut dater des ve et vi^e^ siècles; mais les mosaïques et surtout les miniatures offrent une mine admirable de renseignements; le manuscrit illustré de Skilitzès, de la Bibliothèque nationale de Madrid, pho-

tographié par les soins de M. Gabriel Millet, a fourni à ce beau volume une bonne part de ses meilleurs documents. De la consciencieuse étude sur l'habitation romaine, qui sert d'Introduction à l'ouvrage, le morceau capital est la description, accompagnée d'une importante série de photogravures, du célèbre palais de Dioclétien à Spalato, dont les ruines, même dans l'affreuse mutilation actuelle, frappent encore l'esprit de stupeur. Mais l'auteur ne pouvait se restreindre aux limites étroites de l'époque byzantine classique, et les détails qu'il tire du moyen âge byzantin sont peut-être les plus intéressants de son livre. Les monastères de l'Athos, la maison seigneuriale de Meinic, les ruines abondantes et pittoresques de Mistra, les palais de Venise et le Kremlin de Moscou sont l'objet de minutieuses analyses. Enfin une dernière partie, consacrée à la décoration et au mobilier, accroît d'exemples bien choisis la richesse un peu confuse, mais attrayante, de cette vaste publication.

12. — Les études et les fouilles entreprises par M. Gayet en Égypte, il y a déjà plusieurs années, ont apporté à l'histoire de l'art byzantin et de l'art copte les plus précieuses contributions. L'exploration méthodique de la nécropole d'Antinoë, où les tombes romaines et byzantines se sont accumulées pendant des siècles sur le vieux sol des Pharaons, nous permet enfin de connaître autrement et mieux que par les fresques ou les miniatures tous les détails du costume antique. C'est une autre Pompéi qui vient de sortir des sables. Parmi ces morts, exhumés dans le décor somptueux ou misérable de leur existence passée, deux furent transportés à Paris, qui eurent les honneurs de conférences brillantes et de nombreuses interviews : Sérapion et Thaïs, l'anachorète « vêtu de bure brune et noire, le corps couvert de ceintures et d'anneaux de fer, passés autour du torse, des bras et des jambes, un lourd collier de fer au cou, supportant une large croix ; » la femme recouverte de l'appareil habituel des bandelettes, ayant auprès d'elle, dans le cercueil de bois vermoulu et disjoint, « des corbeilles de jonc tressé, un chapelet de bois et d'ivoire, une croix ansée, des palmes et une rose de Jéricho. » L'histoire s'est trouvée, au fond, moins romanesque qu'on ne l'avait espéré ; mais il paraîtra intéressant d'en apprendre les détails, avec le récit fidèle de l'exploration des nécropoles, dans les conférences données jadis au Musée Guimet, et dont M. Gayet a composé un volume aux illustrations pittoresques : *Antinoë et les Sépultures de Thaïs et de Sérapion.*

13. — L'archéologie française a fait, en ces dernières années, les plus grands progrès. Les leçons de Quicherat, de Courajod et de M. de Lasteyrie, la publication d'admirables monographies érudites comme celle de M. Durand sur la cathédrale de Chartres, nous reportent au temps où les Viollet-le-Duc, les Didron, les Verneilh, les Caumont,

découvraient avec ferveur et révélaient à la France les monuments glorieux de son architecture. Mais les méthodes ont changé, les discussions ont mûri, l'obscurité de nos origines commence à s'éclaircir, et les trois précieux volumes de l'*Abécédaire* d'Arcisse de Caumont, après avoir formé plusieurs générations d'archéologues français, sont, aujourd'hui, non point dangereux, mais insuffisamment adaptés à notre éducation. En attendant l'Histoire de l'art, que nous obtiendrons peut-être plus prochainement qu'on ne le croit, il nous fallait l'instrument de travail précis qui permet toutes les recherches, qui indique le point de départ, la méthode et les résultats acquis ou déjà probables. Le *Manuel d'archéologie française* de M. Enlart vient à point pour notre désir. Le nom de M. Enlart est bien connu dans le domaine aujourd'hui international de l'érudition. Archéologue et architecte, ancien chartiste et ancien *romain*, il s'est acquis une autorité incontestée par ses belles publications sur le rayonnement de l'art français à l'étranger. Lui seul peut-être était capable de l'effort énorme et de la somme encyclopédique de connaissances que représente le premier volume de son Manuel ; ces huit cents pages, ornées de quatre cents gravures, sont données entièrement à l'architecture religieuse, « depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. » Il faut, si l'on veut, mettre à part les cent premières pages, d'ailleurs indispensables, uniquement consacrées aux définitions et principes ; mais tout le reste est une histoire méthodique et chronologique, divisée et subdivisée selon les besoins de l'enseignement ; c'est l'anatomie la plus minutieuse de ces êtres en quelque sorte vivants et complets qui sont nos églises, à chacune des phases de leur développement, phase latine et mérovingienne, phases carolingienne, romane et gothique, phase de la Renaissance — ou plutôt de la Décadence. Le prochain volume étudiera l'architecture civile et militaire ; puis viendront la décoration peinte et sculptée, le mobilier, le costume. Une bibliographie des plus complètes est jointe à chacun des chapitres, et d'excellents répertoires contiennent la liste, par ordre de départements, des églises romanes, gothiques, flamboyantes, de la transition romano-gothique et de la Renaissance. La première édition d'un travail aussi vaste ne peut éviter quelques légères fautes typographiques ou autres ; ajoutons deux ou trois indications aux *Addenda* de la dernière page : le nom d'Alexandre Lenoir est écrit Le Noir aux pages IX et 198 ; celui de F. de Verneilh est écrit Vernheil aux pages 285 et 287 ; à la page 109 figure un dessin, d'ailleurs trop sommaire et peu exact, qui représente la nef de Saint-Apollinaire le Neuf (et non pas *in Classe*) de Ravenne ; à la page 143, l'Ambon désigné trop sommairement sous le titre : Ambon de Ravenne, est celui de Saint-Apollinaire le Neuf.

14. — A côté de l'admirable Manuel de M. Enlart, trop touffu peut-

être au gré de certains lecteurs, il y avait place pour un livre d'ambition modeste et de lecture facile, qui donnât aux touristes de France les *Notions élémentaires d'archéologie monumentale* dont ils ne peuvent se passer, maintenant que les voyages deviennent le plus facile des plaisirs, et que les beautés de notre pays sont presque toutes à notre portée. M. Bonnard a réussi à faire tenir en 350 pages de petit format — juste les dimensions d'un roman — tout l'essentiel de l'archéologie monumentale ; il a même assez longuement développé l'étude des temps préhistoriques, si largement représentés aujourd'hui dans un bon nombre de nos musées. D'excellentes gravures directes, des plans et des coupes ingénieusement répartis dans ce texte si sobre et si clair en doublent la valeur d'enseignement ; c'est un livre que l'on voudrait voir dans nos lycées, aux mains des élèves des classes supérieures. L'archéologie, écrit excellement M. Bonnard, « aime l'espace et le grand air » ; puisse-t-il gagner à sa cause toute une légion de jeunes archéologues, les conquérir au respect et à l'amour des chefs-d'œuvre de l'art français, et en assurer ainsi la sauvegarde contre les menaces toujours à craindre des barbares !

15. — Les études récemment publiées par M. Marignan sur le Portail de Chartres et l'École de la statuaire en Provence du XIIe au XIIIe siècle ne nous étant point parvenues, une base nous manque pour apprécier justement l'*Histoire de la sculpture en Languedoc* que cet érudit vient de publier. Plutôt qu'une histoire, ce sont des matériaux qui peuvent servir à édifier une histoire, et, dans sa Préface, l'auteur qualifie très sagement ses déductions de « travaux d'approche. » Après s'être efforcé de démontrer, dans une Introduction parfois un peu confuse, que pendant la première période du moyen âge la statuaire ne fut pas employée en France (c'est passer bien vite condamnation sur la tradition des sarcophages gallo-romains), il s'attache à établir que les premiers monuments de la plastique doivent être cherchés en Aquitaine ; et ce seraient, à son jugement, les statues du cloître de Moissac et les bas-reliefs du chœur de Saint-Sernin de Toulouse. Nous ne saurions entrer dans le détail des analyses fort minutieuses où M. Marignan passe en revue les monuments aquitains ; toutes fatigantes qu'elles soient à lire, il en faut louer l'érudition patiente ; quant à la théorie qui, peu à peu, sort et s'ébauche de ces descriptions amoncelées, il ne nous appartient pas ici d'en discuter la valeur.

16. — M. Jules Guiffrey, le savant membre de l'Institut, l'administrateur actif et sagace qui a rendu à notre manufacture des Gobelins une vie et un éclat depuis longtemps oubliés, a eu la joie de donner le dernier bon à tirer des *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, dont le ministère de l'instruction publique lui avait confié la publication. Le labeur que représente l'amas de documents résumés

et classés dans les cinq mille colonnes de ces cinq volumes, et surtout la merveilleuse précision des tables analytiques, sont faits pour surprendre et accabler presque celui qui, d'un doigt rapide, feuillette cette énorme collection à la recherche des éléments d'histoire. Toute l'histoire de l'art au temps de Louis XIV est là, éparse dans ces brèves indications de travaux et ces paiements d'artistes. Si les exigences de la vie et l'importance de ses fonctions pouvaient laisser à M. Guiffrey les loisirs érudits et patients qu'il a connus aux Archives nationales, nul autre mieux que lui ne saurait écrire cette histoire. Quoi qu'il arrive, le plus pénible est fait, la longue tâche, et la plus désintéressée, est désormais accomplie, l'instrument de travail est aux mains des travailleurs.

17. — La Belgique, cette année, fut plus que jamais à la mode. Que de Parisiens ont découvert Bruges et Gand, qui ne connaissaient guère des Van Eyck et de Memlinc que leur nom ! Le charmant volume de M. Hymans sur *Gand et Tournai*, joint à un précédent ouvrage sur Bruges et Ypres, sera pour tant de visiteurs le meilleur des guides rétrospectifs. Ces livres, rédigés par l'homme du monde le mieux instruit de l'histoire et de l'art belges, font partie de la série des *Villes d'art célèbres*, illustrée à profusion d'excellentes photogravures. Dans les canaux mornes et noirs de Gand se reflète, comme en ceux de Bruges, tout le passé vivant et coloré d'une ville forte, hardie et batailleuse, de la « belle et prodigieuse cité » que connut Albert Dürer. Aujourd'hui, ainsi que Bruges, elle naît à une vie nouvelle, soucieuse de ses traditions, relevant des ruines illustres, comme le Château des comtes de Flandre, organisant un précieux musée lapidaire dans le cloître dévasté de l'abbaye de Saint-Bavon, mais aussi perçant de vastes avenues et construisant en foule des maisons opulentes. Malgré tout, une ombre de tristesse, une poussière douloureuse semble flotter sur les trésors d'une ville que le retable des Van Eyck suffirait à combler de renom. A Tournai, la cathédrale seule appelle le visiteur ; mais peu de monuments, on le sait, l'égalent en puissance et en originalité ; le texte parfaitement illustré de M. Hymans en donne le plus érudit et solide commentaire.

18. — Même dénué d'images, un guide nouveau de Florence ne peut manquer d'être bien accueilli, s'il est savamment ordonné, facile à suivre, animé d'une belle sympathie pour la ville délicieuse. Et c'est le cas du livre de M. Marcel Niké sur *Florence historique, monumentale, artistique*, dont la couverture se pare du lis rouge, et les chapitres de descriptions minutieuses et de plans commodes à l'esprit. Un « Aperçu sur l'histoire de Florence » occupe 72 pages d'Introduction. Ruskin, dans ses célèbres *Matinées florentines*, avait fait un choix de quelques monuments hors desquels il n'y avait point de salut ; M. Marcel Niké,

plus sage, ne force pas notre goût et ne nous cache rien de Florence Mais, pour nous épargner la fatigue, elle a songé (ne vous ai-je pas dit que cet auteur est une femme?) à diviser la ville en régions, selon les principes de Baedeker, et, dans chacune de ces régions, à donner à chaque monument une monographie plus ou moins longue, tissée de dates précises et d'appréciations en général fort justes. Toutefois, un volume de ce genre, pour devenir le compagnon de voyage de tous les jours, doit se tenir au courant des récentes modifications, et celui-ci, sur certains points, retarde. Les beaux portraits d'Andrea del Castagno, décrits à la page 183, ne sont plus au Musée du Bargello, mais bien, depuis cinq ans, si je ne me trompe, au Musée nouveau de Sant'Apollonia, dont l'auteur ignore l'existence. La précieuse petite galerie de l'hôpital de Santa Maria Nuova, décrite pages 217-219, n'existe plus depuis deux ans, et le chef-d'œuvre de Van der Goes, l'Adoration des Mages, a émigré aux Uffizi. Je ne puis admettre qu'à Santa Maria Novella (p. 300), le couronnement de la Vierge « passe difficilement pour être de la main de Ghirlandajo », et je critiquerai encore une description singulière, et bien mal comprise, de l'Ecce Homo peint par l'Angelico dans une des cellules du couvent de Saint-Marc (p. 257). Ce sont là des erreurs vénielles et faciles à corriger, dans un livre d'allure vivante et de consultation commode, où il faut louer encore la liste finale, suffisamment complète et bien informée, des grandes familles et des grands artistes florentins.

19. — Il suffira de mentionner en quelques lignes la troisième édition du *Musée national du Louvre*, l'excellent catalogue illustré qui inaugurait, il y a quelques années, une collection précieuse, rédigée par MM. Lafenestre et Richtenberger : *La Peinture en Europe*. Le volume est entièrement remanié, et l'on y trouvera mentionnés tous les changements et toutes les acquisitions nouvelles ; dans sa forme actuelle, c'est vraiment le modèle du catalogue raisonné, où rien ne manque des renseignements que l'on peut souhaiter, ni même des gravures qui éclairent à propos et complètent le texte.

20. — C'est toujours hors de France qu'il nous faut continuer à chercher le type accompli du livre d'art. Le *Fra Angelico*, dont la maison George Bell, de Londres, nous envoie une seconde édition, restera un des meilleurs exemples de ce que peut un luxe sérieux et intelligent pour l'ornement d'un texte de haute valeur. Quelles jolies choses, souvent, que ces reliures de toile dont les éditeurs anglais habillent si élégamment leurs livres ! Celle de l'Angelico est délicieuse de fraîcheur innocente : de grands lis blancs s' épanouissent sur un fond de verdure, nous préparant, dès le seuil, au miracle de pureté que nous verrons s'affirmer de page en page. Jamais encore on n'avait su réunir un choix aussi complet, aussi parfait de gravures du peintre des anges

et des bienheureux. Connaissez-vous la charmante poésie de René Grousset sur le Paradis de Fra Angelico ?

Dans l'herbe où les grands lis candides
Éternellement fleuriront,
Les bienheureux aux fronts limpides,
Les bienheureux dansent en rond.

Vous lirez ces strophes légères et joyeuses, tout inspirées de Fra Jacopone, dans le recueil posthume publié par la maison Hachette des œuvres trop tôt interrompues du jeune et délicat poète. Et leur rythme ailé vous accompagnera, tandis que vous étudierez pieusement ces photogravures qui traduisent d'année en année, et d'un couvent à l'autre, les phases du développement de ce génie unique, tandis que vous verrez peu à peu le doux miniaturiste de Fiesole et de Cortone devenir, par une lente et studieuse maturité, le fresquiste incomparable de Florence et du Vatican. Ce livre offre aux amis de Fra Angelico la révélation d'une œuvre inédite, l'exquis Couronnement de la Vierge qui appartient à Mrs Gardner de Boston. Il y a dans ce petit panneau, contemporain de la Madone à l'étoile, si populaire au couvent de Saint-Marc, une ronde d'anges entourant la Vierge glorieuse et toute blanche, où la joie céleste semble avoir été entrevue par un œil humain. Toute la théorie des saints et des saintes qui font cortège au Rédempteur dans les petits panneaux de la National Gallery, est également reproduite ici pour la première fois. Je ne connais pas de plus charmant cadeau d'étrennes à donner à une jeune fille qui aime l'art et sache la langue anglaise. Le texte, dû à M. Langton Douglas, est profondément érudit sans pédantisme. Il faut remercier cet auteur d'avoir relégué de ses chapitres les considérations mystiques, où se sont perdus la plupart de ses prédécesseurs, pour étudier l'artiste avant le saint, et rendre hommage à la science que fait trop oublier ce lumineux et candide sourire. Il précise les dates, compare les œuvres, et restitue, par ses recherches, à la figure du pieux dominicain des contours fermes et purs qui trop longtemps s'étaient amollis et tendaient à s'effacer sous les retouches et les gloses de ses commentateurs.

21. — La biographie de *Fra Filippo Lippi*, dont le texte est dû à M. Edward Strutt, a été publiée par la librairie Bell en un format moindre que celle de l'*Angelico*, mais avec un égal souci de l'harmonie typographique et de la richesse de l'illustration. Même après l'excellent volume italien de M. Supino, on peut dire que c'est le livre le plus complet que nous ayons sur ce moine à l'existence aventureuse, dont le talent nous émeut et nous charme. Dans une rapide et brillante préface, M. Strutt fait le procès de la critique d'art à l'allemande (dont les ravages, avec M. Berenson, se sont étendus à l'Angleterre, et, avec M. Venturi, à l'Italie), de cette critique desséchante qui procède par

dates et par textes, de cette critique anatomique, si l'on peut dire, qui dissèque une peinture jusqu'en ses fibres les plus secrètes, mais demeure incapable de lui rendre la vie. « Mon désir le plus ferme, dans les pages qui suivent, nous dit-il, a été de reconstruire, aussi fidèlement et consciencieusement que le permettent l'évidence des documents contemporains et la soigneuse étude du milieu d'histoire et d'art, la personnalité de Fra Filippo en tant qu'homme et en tant qu'artiste. » Et certes, les lecteurs qui suivront l'ingénieuse étude avec un intérêt et un plaisir toujours croissants ne pourront qu'applaudir à son succès. L'atmosphère sensuelle et corrompue de la cour des Médicis où le jeune moine se développe, les passions orageuses qui ont agité sa vie, ont laissé leur empreinte sur ce talent inégal et troublé, dont la force et la beauté premières persistent au travers des pires désordres, jusqu'à donner par moments l'illusion de la joie innocente et de la pureté céleste. Cette passion mêlée de remords, cette langueur qu'interrompent de frais souvenirs, tous ces contrastes qui font la vie et la gloire de l'artiste, l'illustration parfaite du livre de M. Strutt ne nous aide pas moins à les comprendre que la poésie d'un travail où l'érudition et la sagacité se parent des plus gracieuses fleurs.

22, 23, 24. — En même temps que ses intéressantes monographies de *Villes d'art*, dont nous parlions plus haut, la librairie Laurens mettait sur le chantier des monographies d'artistes, *les Grands Artistes*, dont les trois premiers volumes ont paru cette année. Le format presque carré, très maniable, la typographie claire, le choix excellent et l'exécution parfaite des gravures, toutes de procédé direct (disons un adieu définitif et sans regret aux lamentables bois, qui semblaient impérissables, de l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc), la fraîcheur et la gaieté d'aspect de ces aimables volumes en font, si l'on songe à leur extrême bon marché, une nouveauté des plus recommandables. Certes, l'on souhaiterait plus de gravures encore; les séries analogues publiées en Allemagne ou en Angleterre ont une telle richesse d'illustration ! Mais que faire ? Peut-on, en France, tirer un livre d'art à dix mille exemplaires ? Résignons-nous paisiblement, et réservons nos exigences pour l'heureux et improbable temps où le public français achètera les livres d'art. Ceux-ci, d'ailleurs, sont rédigés avec un soin qui les met, aussi bien que leur illustration, hors de la banalité courante. M. Roger Marx, qui dirige cette collection, a bien choisi ses collaborateurs. On goûtera tout particulièrement l'érudition précise et l'élégante sobriété dont M. Marguillier, secrétaire de la *Gazette des beaux-arts*, narre la vie et les œuvres d'*Albert Dürer*. La description rapide et brillante des peintures, dessins et gravures du plus personnel et profond des artistes allemands se mêle de brefs récits de sa vie, de réflexions, de comparaisons d'où sort peu à peu la vision très nette de cet esprit

si droit et pénétrant, de cette âme si intimement bonne et honnête au milieu de l'universelle curiosité, et demeurée, au cours de longs voyages, toujours naïve et pieuse. A qui, sinon à M. Eugène Müntz, confier le soin d'écrire une fois de plus sur *Raphaël*, et d'en expliquer le classique génie ? Enfin, l'on verra avec quelle grâce subtile un philosophe comme M. Séailles se joue parmi l'œuvre voluptueuse de *Watteau*, et, à Postdam, à Edimbourg ou au Louvre, se délecte dans l'analyse de ces chefs-d'œuvre de la couleur.

25. — De Watteau à M. Degas, le saut paraîtra rude aux esprits mal préparés, mais ils se trompent. Le fidèle imagier des petites danseuses d'opéra et de nos décors de boulevard a été certainement l'héritier le plus direct du peintre d'Arlequin et de Colombine, avant que son œil fatigué et son goût épaissi l'eussent porté vers des réalités plus grossières ; et c'est le même désir de la lumière, le même sentiment des nuances aériennes qui firent la beauté de tant d'œuvres de l'école impressionniste, malgré le choix trop souvent brutal du motif. On retrouvera avec plaisir les vifs échos des batailles d'autrefois dans le livre de M. Huysmans sur *l'Art moderne*, dont une nouvelle édition nous arrive. Ce sont tout bonnement les articles que le futur auteur de *la Cathédrale*, qui n'était non plus encore l'auteur d'*A rebours*, donna sur les Salons, de 1879-1882. Ils sont plaisants, ces articles, et frappent souvent juste, même en frappant très fort ; leurs façons crues et acides ressemblent, vingt ans d'avance, à celles qui réjouissent les lecteurs de Durtal converti ; c'est la même cuisine d'images ; seulement il y a plus de poivre. Cette critique si acerbe, enragée contre les mollesses d'académie, a parfois de singulières conclusions : elle exalte, au détriment des nobles décors de Puvis de Chavannes, les fausses et malsaines rêveries de Gustave Moreau ; elle méconnaît quelques-unes des plus belles œuvres de Claude Monet pour célébrer Gauguin et Raffaëlli ; c'est l'apothéose du Salon des indépendants, en contraste avec le « Temple des Loques, » où « le puisard souffle à pleines bouffées son odeur fade » ; vous comprenez qu'il s'agit du Salon des Champs-Élysées. Et, malgré toutes ses outrances, cette critique est le plus souvent juste, et prophétique dans sa sincérité, et, près de certaines pages un peu rebutantes, vous découvrirez avec surprise les analyses les plus fraîches et joyeusement délicates des images enfantines de Walter Crane ou de Kate Greenaway.

26. — *Walter Crane* demeure, en Angleterre, depuis la mort de William Morris, le chef incontesté de cette école d'art nouveau dont les jeunes ardeurs s'abritèrent sous les plis de la bannière préraphaélite. Comme le grand et si actif Morris, il a travaillé, il travaille toujours à enrichir et embellir le décor intime et quotidien de la vie ; peintre, sculpteur, émailleur, verrier et tapissier, il ne dédaigne point les

humbles besognes trop souvent réservées à des ouvriers de petite condition ; et l'on peut acheter de lui, en certains magasins de Londres, des services de table, des nappes et serviettes damassées, ou des papiers de tenture, qui sont de charmantes œuvres d'art, du prix le plus abordable. Plus encore que Morris, il est un des apôtres anglais du socialisme; ses conférences et ses brochures sont de fougueux appels au relèvement du prolétariat, plus misérable au-delà du détroit que partout ailleurs. Ce n'est donc pas un homme banal que l'artiste dont M. von Schleinitz vient d'écrire la biographie pour les *Künstler-Monographien* dirigées par M. Knackfuss. Cette collection célèbre, et qui mérite sa célébrité par la conscience de ses rédacteurs et la richesse incomparable de son illustration, doit comprendre tous les peintres, de Giotto et des Van Eyck jusqu'à nos contemporains. Le volume consacré à Walter Crane, le 62e de la série, nous montre toutes les faces de ce multiple talent; si l'on peut faire bien des réserves sur le goût et le talent du peintre, on admirera sans hésitation le spirituel et délicieux illustrateur de livres, dont on trouvera ici des chefs-d'œuvre. Mais qu'il est donc regrettable que des difficultés de librairie — car il ne peut s'agir d'un oubli — n'aient pas permis à l'éditeur de reproduire quelques-unes des gravures de la splendide édition de Spencer, l'œuvre la plus considérable et la plus heureuse de Walter Crane!

27. — Si l'on veut apprécier justement le fond robuste et sain de l'art anglais, il faut remonter plus d'un siècle en arrière, jusqu'à la glorieuse époque où Reynolds et Gainsborough reprenaient, pour les enseigner à toute une génération de puissants portraitistes, les saines traditions de Van Dyck et de Largillière. Une biographie nouvelle de *Reynolds*, dont le texte est dû à la plume très autorisée de Lord Ronald Sutherland Gower, vient de paraître à Londres par les soins de MM. George Bell; nommer les éditeurs, c'est dire l'élégance et les parfaites proportions du livre. Près de cent photogravures reproduisent les documents les plus variés, au nombre desquels, bien entendu, les principales peintures du maître, dont plusieurs peu connues et malaisément accessibles; parmi celles dont il faut déplorer l'absence figurent les délicieux portraits de femmes de la collection de Lord Rothschild, et ce Garrick entre la Tragédie et la Comédie qui est bien une des toiles les plus exquises que l'on puisse imaginer pour la bonhomie, la malice et le superbe coloris. Mais n'avons-nous pas sous les yeux, pour nous consoler, la série des chefs-d'œuvre qui appartiennent au comte Spencer, au comte de Crewe, à Mrs Thwaites, et la charmante lady Cockburn, qui fit, hélas! un trop bref séjour à la National Gallery! Les portraits d'enfants surtout sont ce que l'on peut rêver au monde de plus frais, de plus ingénu, de plus fidèle dans le raccourci naïf de ces

caractères déjà si profonds et achevés, et Lord Ronald Gower a bien raison de nous dire que Reynolds, égal à Rubens et à Van Dyck dans ses grandes figures, leur est ici supérieur, et le premier de tous les peintres. Quel esprit délicieux dans ces images du petit Master Crewe, déguisé et campé dans l'allure de Henri VIII, et de la petite Frances Crewe, qui s'en va, le panier au bras, faire son marché à la ville voisine! Cette famille, à vrai dire, avait le goût du déguisement; et rien n'est plus gracieux à voir que la mère de ces charmants enfants, assise, méditative, dans la campagne, entourée des moutons dont, pour quelques heures, elle s'est faite la bergère. Le génie de Reynolds est tout animé de ces trouvailles heureuses, où la monotonie de nos portraitistes officiels devrait bien trouver quelques nouvelles inspirations.

28. — En même temps que son étude sur Reynolds, lord Ronald Gower publiait sur *Wilkie* un volume des plus intéressants, dans cette collection des *Grands Maîtres de la peinture et de la sculpture* que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de louer. Wilkie est un peintre dont la réputation et les œuvres n'ont guère franchi les rives anglaises. Il voyagea pourtant, mais il eut tort de voyager. C'était un paysan, doué pour raconter comme un Téniers, ou un Ostade, les gaîtés des champs, et assaisonner parfois de gros sel sa cuisine rustique; il s'égara, il se perdit trop vite dans la banalité des scènes sentimentales et historiques. Delacroix, qui l'avait vu à Londres en 1825, écrivait à un ami: « J'ai été chez M. Wilkie, et je ne l'apprécie que depuis ce moment. Ses tableaux achevés m'avaient déplu, et, dans le fait, ses ébauches et ses esquisses sont au-dessus de tous les éloges. Comme tous les peintres de tous les âges et de tous les pays, il gâte régulièrement ce qu'il fait de beau. Mais il y a à se contenter dans cette contre-épreuve de ses belles choses. » Peut-être jugera-t-on que Lord Gower insiste un peu longuement sur cette période où son héros ressemble fort aux innombrables narrateurs d'épisodes romantiques dont les Salons français furent peuplés sous le règne de Louis-Philippe. Encore faut-il qu'il nous dise tout, et, pour compenser un tas de guérillas espagnoles, d'aspect lugubre et mélodramatique, n'avons-nous pas les scènes où se joue la verve de ses premières et meilleures années, les Repas de paysans, le Violoniste aveugle, la Fête du village, le Bedeau de la paroisse, et surtout son chef-d'œuvre, et le chef-d'œuvre de la peinture d'humour, le Colin-Maillard, amusante mêlée de garçons et de filles de ferme, où éclatent et débordent le rire et la santé? L'esquisse du tableau, reproduite auprès de l'œuvre achevée, est bien faite pour justifier les paroles de Delacroix. En même temps que les tableaux, on appréciera dans la riche illustration de ce livre les dessins, les aquarelles, et de rares et charmantes eaux-fortes du maître.

29. — Avec Wilkie, nous avons touché au fond original du génie

anglais, à l'*humour*, qui nous conduit à la caricature. M. Augustin Filon vient d'écrire sur *la Caricature en Angleterre* tout un volume rempli de cette psychologie élégante et subtile que goûtent depuis longtemps ses fidèles lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*. A son idée, l'art anglais de nos jours, « grâce aux préraphaélites et à Ruskin, a perdu son caractère insulaire et indigène. » Je ne le chicanerai pas sur ce point, bien qu'il me semble, tout au contraire, que le sentimentalisme de l'art nouveau ait un caractère essentiellement britannique. Mais si nous nous en tenons à la tradition shakespearienne de l'humour, et au sens flamand, c'est-à-dire un peu épais, du comique inhérent aux choses, nous pouvons bien dire que ce sens distinct de notre « gauloiserie », après avoir été un des plus sûrs apanages de nos voisins, est en voie de se perdre et de se dissoudre sous l'influence internationale de l'art contemporain. M. Filon a distingué très finement, dans l'art anglais comme dans la littérature, une loi d'alternance du symbolisme et du réalisme. Eh bien ! l'art anglais, grâce à Ruskin et aux préraphaélites, est rentré dans une phase de symbolisme. Il annonçait, dès le moyen âge, ce goût des fortes réalités qu'un caricaturiste comme Hogarth devait porter à l'extrême. Hogarth, dans ses caricatures, est avant tout un moraliste et un dramaturge ; c'est « un Molière anglais », en ce sens qu'il vise uniquement au comique, tandis que ses successeurs, Rowlandson, Bunbury, Gillray, cherchent le grotesque, ce dernier particulièrement féroce dans ses compositions politiques. Le nom de George Cruikshank est inséparable de celui de Dickens. Avec John Leech, le fameux dessinateur du *Punch*, nous voici en plein courant moderne ; et bientôt la caricature anglaise va se déformer, pour n'être plus qu'une faible imitation des grands « immoralistes » français. L'excellente étude de M. Augustin Filon est donc un livre d'histoire tout autant que de psychologie ; elle fixe une période du passé en traits élégants et incisifs, où l'on savourera plus d'une fois, sous l'assaisonnement d'un esprit bien français, le goût exotique de l'humour.

30, 31. — La Collection des Manuels anglais publiés par la librairie George Bell sur les grands ouvriers d'art (*Handbooks of the Great Craftsmen*) s'est enrichie de deux nouveaux volumes. Le premier étudie avec le plus grand soin et reproduit en de très bonnes photogravures les plus beaux ivoires de l'antiquité et du moyen âge (*The Ivory Workers of the Middle Ages*). Ce sont d'abord les principaux diptyques consulaires, au nombre desquels il y a d'admirables chefs-d'œuvre, puis les ivoires latins et byzantins, classés et décrits avec une excellente méthode; il arrive souvent à l'auteur, M. Cust, de discuter et de combattre les conclusions de M. Molinier dans sa grande *Histoire des arts industriels*; et il le fait chaque fois avec une sagacité et une netteté

dignes des meilleurs éloges. Il faut reconnaître d'ailleurs que, depuis les excellents travaux d'érudits allemands comme MM. Graeven et Stuhlfauth, la tâche est bien facilitée en ce qui concerne la critique des ivoires primitifs. Il reste beaucoup à faire pour débrouiller l'histoire et les diverses écoles des ivoiriers gothiques, et ce n'est guère en un petit livre comme celui-ci que l'on peut prétendre à résoudre des problèmes aussi ardus; mais les chapitres consacrés aux ivoires lombards et anglo-saxons, à la Renaissance carolingienne et au moyen âge allemand rendront aux travailleurs de réels services. Une bibliographie très complète précède ce petit volume. — Le second volume est une monographie de *Peter Vischer*, l'illustre sculpteur et fondeur en bronze contemporain d'Albert Dürer, l'auteur de la châsse de S. Sébald, un des joyaux de Nuremberg. Sa vie et celle de ses fils, artistes comme lui, est narrée par M. Headlam avec toute la sympathie que méritent ces vaillants et robustes créateurs en qui les dernières inspirations gothiques viennent noblement s'épanouir. Peter Vischer le jeune est un homme de la Renaissance à la façon de Donatello; mais il faut songer que le grand maître italien lui est antérieur de tout un siècle; et ce n'est pas une des moindres singularités de l'art allemand que cette sage lenteur mise à se pénétrer des enseignements qui lui venaient de par delà les Alpes.

32. — Restons en France pour aller admirer, au musée de Troyes *Cinq bustes en marbre exécutés par le sculpteur Louis-Claude Vassé*, dont M. Pierre nous raconte l'*Histoire singulière et véridique*. Le savant et facétieux Grosley, fondateur de la burlesque Académie dont les mémoires mêlaient à l'érudition les farces les plus grosses, avait eu la généreuse idée de donner à sa ville natale dix bustes de Troyens illustres, commandés au sculpteur Vassé, qui lui était recommandé par Caylus. De ces dix bustes cinq seulement furent exécutés et forment aujourd'hui, après bien des vicissitudes, un des plus beaux ornements d'un musée qui n'est point méprisable : ce sont ceux du peintre Mignard, du sculpteur Girardon, du jurisconsulte Pithou, de l'oratorien Le Cointe, enfin du poète Passerat. Les deux premiers surtout sont des marbres magnifiques, et il nous faut remercier M. J. Pierre de nous révéler ce trésor presque inconnu, en nous présentant, avec les excellentes gravures des cinq bustes, le dossier complet des documents qui en établissent régulièrement l'histoire, le tout imprimé avec un luxe du meilleur aloi.

33. — Il est temps de clore cette revue des livres du semestre écoulé, qui prendrait bientôt l'aspect d'une histoire générale des beaux-arts. Voici un dernier volume, où l'étude de la technique industrielle n'a pas moins de part que la critique esthétique : c'est un travail minutieux et bien documenté sur *les Arts et métiers de la Turquie et de l'Orient*,

par M. Prétextat Lecomte. Mosaïques d'émail et de marbre, boiseries découpées à jour, marqueteries d'ébène, d'ivoire et de nacre, carreaux de faïence et vitraux, broderies et tapis, armes et bibelots divers, toutes les industries d'art sont expliquées, détaillées avec une expérience que l'on sent appuyée sur une pratique journalière. Rien de plus intéressant et de plus instructif, à ce point de vue, que le long chapitre consacré à la fabrication des tapis et au classement de leurs diverses espèces ; on s'y délecte dans l'analyse des formes et des nuances les plus rares, et l'on en sort armé pour les acquisitions futures.

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Geschichte des neueren Dramas*, von WILHELM CREIZENACH. Zweiter Band. *Renaissance und Reformation*. Halle a. S., Max Niemeyer, 1901, in-8 de XIV-532 p., 17 fr. 50. — 2. *Études sur le théâtre français du* XIVe *et du* XVe *siècle. La Comédie sans titre, publiée pour la première fois d'après le manuscrit latin 8163 de la Bibliothèque nationale, et les Miracles de Notre-Dame par personnages*, par ÉMILE ROY. Paris, Rousseau (ou Bouillon) 1902, in-8 de CCXVIII-366 p. (Extrait de la *Revue bourguignonne d'enseignement supérieur*, t. XI, nos 3 et 4), 10 fr. — 3. *L'Ancien Théâtre en Poitou*, par HENRI CLOUZOT. Niort, Clouzot, 1901, in-8 de III-393 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Théâtres de la Foire (1660-1789)*, par MAURICE ALBERT. Paris, Hachette, 1900, in-16 de 312 p., 3 fr. 50. — 5. *La Comédie italienne en France et les Théâtres de la Foire et du Boulevard*, par N.-M. BERNARDIN. Paris, Editions de la *Revue bleue*, 1902, in-12 de 235 p., avec fig., 2 fr. 50 (*Bibliothèque théâtrale* publiée sous la direction de M. Paul Ginisty). — 6. *Devant le rideau. Conférences*, par N.-M. BERNARDIN. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, in-18 de 413 p., 3 fr. 50. — 7. *La Comédie-Française et la Révolution, scènes, récits et notices*, par A. POUGIN. Paris, Gaultier et Magnier, s. d., in-16 de 332 p., 4 fr.

1. — M. Wilhelm Creizenach, professeur à l'Université de Cracovie, a entrepris un grand ouvrage : *Histoire du drame moderne*, éminemment utile dans les proportions et de la façon dont il l'a conçu. Le premier volume, publié en 1893, a été consacré au théâtre du moyen âge et aux préliminaires de celui de la Renaissance. Nous l'avons en son temps signalé à nos lecteurs et il a valu à son auteur, dans toute l'Europe savante, un renom bien mérité. Le second volume, récemment donné au public, confirmera cette réputation et l'accroîtra encore. Il a pour sujet la période de la Renaissance et de la Réforme jusqu'aux environs de l'année 1570 : l'histoire de cette période sera complétée dans un troisième volume, dont l'impression est, croyons-nous, très avancée au moment où nous écrivons ces lignes. Le second volume, que nous avons sous les yeux, est divisé en quatre livres. Le premier, intitulé : *Le Drame latin*, comprend les matières suivantes : Résurrection du théâtre antique à Rome, Florence, Venise et dans l'Italie inférieure. — Le Drame latin en Allemagne. Dialogues. Jeux de fêtes. Jeux allégoriques. Les Comédies de Reuchlin. Autres imitations de la comédie romaine. — Pays-Bas. — Le Drame des humanistes en

France. — Nouvelle Direction du drame scolaire latin. — Sujets pris dans l'Ancien Testament. — Sujets pris dans le Nouveau. — Drames consacrés aux saints. — Drames sur des sujets d'histoire contemporaine. — Drames allégoriques. — Drames tirés de l'histoire ou de la légende de l'antiquité classique. — Drames sur la vie scolaire. — Motifs dramatiques empruntés à la littérature bouffonne. — Le second livre a pour titre : *Drame comique et Drame pastoral en Italie.* Voici quelles matières y sont comprises : Formes du drame comique en Italie remontant au moyen âge. Drames politiques. Moralités. — Églogues. Jeux de fêtes allégoriques. Jeux mythologiques. — Nouvelles arrangées en drames. Histoires tragiques. — Représentations de comédies romaines en langue italienne. — Commencement de l'influence de la comédie romaine sur la comédie italienne. Comédies rimées. Comédies en prose. — Commencements d'une nouvelle direction de l'art. — Les Comédies de l'Arioste. — Arétin, auteur comique. — Caractéristique du nouveau style dans la comédie. Les Figures permanentes. Les Intrigues de la comédie. — Développement de la comédie dans les villes et pays divers de l'Italie. Ferrare. Sienne. Florence. Rome. Venise. — La Comédie grotesque. — Développement des jeux de paysans et des églogues. — Le troisième livre est intitulé : *La Tragédie de la Renaissance.* Il embrasse les sujets que nous allons énumérer : La Poésie tragique en langue italienne. — Seconde Période de la tragédie italienne. — Allemagne. — France. Tragédies latines. Les Poètes de la Pléiade. Tragédies bibliques. — Angleterre. — Espagne et Portugal. — Caractéristique générale des tragédies de la Renaissance. — Le quatrième livre a un caractère particulier que son titre indique : *Le Drame serbo-croate en Dalmatie.* L'auteur expose d'abord le début de l'influence du drame italien dans cette contrée, puis l'histoire du théâtre à Raguse. L'analyse qui précède donne, croyons-nous, quoique sommaire, quelque idée de la richesse d'informations dont M. Wilhelm Creizenach fait profiter son lecteur. Ce volume, comme le précédent, est indispensable à quiconque voudra désormais étudier d'un peu près l'histoire de la littérature et de l'art dramatiques. Nous souhaitons que la Providence accorde au docte et vaillant écrivain de longues et heureuses années encore, et qu'il soit ainsi mis à même de conduire aussi avant que possible la tâche, un peu effrayante, qu'il a courageusement assumée.

2. — L'histoire de la littérature dramatique a fait une excellente recrue dans la personne de M. Émile Roy, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Ses *Études sur le théâtre français du* XIV*e et du* XV*e siècle* se composent de deux parties entièrement distinctes, dont le lien, tel que l'avait d'abord supposé l'auteur, s'est en réalité dissipé, comme il l'avoue avec franchise, dans le courant de ses recherches. La première, consa-

crée à un document du xve siècle désigné par le nom de *Comédie sans titre*, se rapporte à l'histoire de la littérature latine du moyen âge et aux préliminaires de l'humanisme en Italie, non au théâtre français. Le travail considérable et plein d'une solide et minutieuse érudition auquel a donné lieu ce document mérite certainement des éloges et sera fructueux à divers égards, bien qu'un peu trop disproportionné avec l'importance très relative du sujet. M. Émile Roy n'a pas consacré à la *Comédie sans titre* moins de treize chapitres intitulés : I. Le Manuscrit. II. Analyses de la pièce. III. Le Style et la Latinité. — Méthode pour fixer la date du texte. IV. Les Sources. — Les Versions italiennes et les versions françaises du conte de la Jeune femme persécutée. V. Les Traits de mœurs et les usages du moyen âge. VI. Les Imitations d'ouvrages du moyen âge. — L'Alda de Guillaume de Blois ; les Traités d'Albertano de Brescia, les Auctores octo et les proverbes. VII. Les Citations de saint Jean Chrysostome. — Les Réminiscences bibliques et la Profession de l'auteur. — La Minerva. VIII. La Connaissance de l'antiquité dans la *Comédie sans titre* ; la mythologie, la géographie, le choix des noms propres principaux. IX. Les Imitations et les citations textuelles des classiques latins, poètes et prosateurs. X. Les Citations des lettres de Pline le Jeune. — Le Manuscrit de Pline le Jeune signalé par Angelo Decembrio. — La Date approximative de la pièce. XI. Le Protecteur de l'auteur ou le destinataire de la *Comédie sans titre*, le cardinal Prospero Colonna. XII. La *Comédie sans titre* a-t-elle été jouée en réalité ? XIII. La Comédie latine au xve siècle et l'Influence des poètes comiques de l'antiquité en Italie et en France. — Cette étude détaillée forme comme l'Introduction à la publication du texte de la pièce dont il s'agit, contenu dans le manuscrit 8163 du fonds latin à la Bibliothèque nationale. A ce texte sont joints, en forme d'appendice, la liste de tous les emprunts ou imitations de l'auteur anonyme, une étude technique sur la latinité de la *Comédie sans titre* (orthographe, vocabulaire, flexion, syntaxe, style et figures) ; un glossaire et un index des noms propres. — La seconde partie des études de M. Émile Roy : *Les Miracles de Notre-Dame et les Mystères sainte Geneviève*, non moins fouillée que la précédente, est plus intéressante et, croyons-nous, plus utile. Elle est partagée en six chapitres : I. Les Miracles de Notre-Dame italiens et français. — L'Esprit des Miracles du manuscrit Cangé. — Leur date approximative et leur origine. II. La Mise en scène des Miracles du manuscrit Cangé et la Mise en scène des Entremets du xive siècle. — Les Bateaux. — Les Villes prises d'assaut. — Les Batailles et les Gages de bataille. — Les Chevaux et les animaux mécaniques. — Les Chasses. — La Salle et les Saisons des représentations. III. Les Miracles de Notre-Dame et les Mystères joués par la confrérie parisienne de Notre-Dame-de-Liesse. — Le Recueil de Jean Louvet. — Les Éditions

lyonnaises des Miracles de Notre-Dame. — Le Mystère du chevalier qui donna sa femme au diable et la Légende bourguignonne de Marcilly les-Avallon. — Les Noms de lieux dans les pièces précitées. IV. Les Noms de lieux parisiens dans les Miracles de Notre-Dame du manuscrit Cangé. V. Les Noms des personnes dans les Miracles de Notre-Dame du manuscrit Cangé. — Les Noms de fantaisie. — Les Noms génériques : Huet, Frère Gautier. — Les Noms de personnages parisiens du XIVe siècle identifiés : Jean de Savoie, Raoulet, Pierre du Pré. — L'Ordre des pièces dans le manuscrit et l'Ordre chronologique réel. VI. Les Miracles de Notre-Dame parisiens et les Mystères parisiens. — Le Siège du Puy Notre-Dame parisien et le Siège de la confrérie de la Passion. — Les Conjectures sur l'origine et le répertoire de cette confrérie. — La Note de Secousse sur les représentations de la Passion à Paris sous le règne de Charles V. — Les Noms de lieux dans les Mystères de la Bibliothèque Sainte-Geneviève publiés par Jubinal et les Noms des premiers confrères de la Passion. — Les Représentations de Mystères et de farces à Paris, de 1370 à 1402. — Les Textes perdus et les Textes conservés. — La Passion de la Bibliothèque de Charles V. — Les Mystères sainte Geneviève. — *Le Jour du Jugement* de la Bibliothèque de Besançon. — Conclusion. — Le principal et très remarquable mérite de ce travail réside, croyons-nous, dans les rapprochements abondants, ingénieux et précis qu'il renferme et qui décèlent un travail énorme et une érudition des plus étendues. On peut toutefois regretter la méthode ultra-digressive et parfois un peu fatigante de l'auteur, trop porté à s'étendre longuement et en s'appuyant de faits nombreux sur des hypothèses qu'il rejette ensuite. Il a du moins acquis des résultats fort importants, notamment en ce qui concerne les Miracles de Notre-Dame du manuscrit Cangé (fonds français 819 et 820 à la Bibliothèque nationale). Il a beaucoup enrichi sur ce point (sur d'autres aussi, du reste) les notions dues aux travaux antérieurs, notamment à celui de M. Hermann Schnell : *Ueber der Abfassungsort der Miracles de Notre Dame par personnages* (Marburg, 1886, in-8), qu'il n'a d'ailleurs pas connu. On doit souhaiter qu'il tienne la promesse faite par lui à la fin de son travail « d'étudier la composition et les sources des Mystères qui nous sont parvenus et de tenter pour les grandes compositions dramatiques sur la vie du Christ ce qui est fait pour le *Mystère du viel Testament*. » Il est juste d'ajouter encore qu'en dehors même de leur rapport aux questions traitées par M. Émile Roy, les nombreux et curieux extraits de documents originaux recueillis et cités dans son ouvrage forment une très utile contribution à l'histoire des mœurs.

3. — Le livre de M. Henri Clouzot : *L'Ancien Théâtre en Poitou*, est une fort louable monographie d'histoire littéraire provinciale et un fort bon exemple à suivre pour les travailleurs de nos diverses ré-

gions. Ce n'est pas, en effet, un amas de phrases, mais un recueil de faits et d'indications exactes. Le premier chapitre, consacré aux origines, est toutefois d'un érudit insuffisamment informé sur les préliminaires et les débuts du théâtre dans notre pays, et demanderait, dans une édition nouvelle, à être non seulement complété, mais refondu. Parmi les suivants, fort intéressants pour les Poitevins, ceux qui apportent la plus utile contribution à l'histoire de la littérature et de l'art dramatiques dans notre pays sont les chapitres numérotés de deux à cinq et celui qui porte le numéro huit : II. Apogée des Mystères. — Jean Bouchet. — La *Passion* de 1486 et de 1508. — Entrée de François Ier à Poitiers et à Nantes. — La *Passion* de 1534 à Poitiers et à Saumur. — Entrée de Charles-Quint à Poitiers. — Décadence et fin des Mystères (1486-1571). III. Les Diableries. — Les Sociétés joyeuses. — La Basoche. — Pierre Blanchet. — Jean Bouchet. — Les Enfants de la ville, à Saint-Maixent. — Les Enfants sans souci. — Les Comédiens italiens. — Premières Troupes de comédiens nomades. — Alexandre Hardy (1249-1605). IV. La Poésie dramatique de la Renaissance. — La Péruse. — Blondel. — Fauveau. — Rivaudeau. — Scévole de Sainte-Marthe et Charles Tiraqueau. — Catherine Desroches. — Nicolas de Montreux. — Herbodeau. — De la Fons. — François Duvignault. V. Les Comédiens de campagne. — La Valiote. — La Troupe de Dufresne. — Molière. — Du Croisy et sa troupe. — Les Comédiens du Marais. — Les Comédiens du Roi. — Troupes de passage dans l'ouest de la France. — La Comédie de société au château de Thouars. — Le *Jugement de Paris* au château de la Motte-Chandenier. VIII. Le Théâtre scolaire à Saint-Maixent au seizième siècle. — La Joute des jaux. — Les Représentations chez les jésuites de Poitiers. — Pièces jouées aux collèges de Thouars et de Parthenay. — Les Bénédictins de Saint-Maixent. — Les Jésuites de Fontenay. — L'Abbé Lefiebre, curé d'Argenton-Château. — L'Abbé Gusteau, prieur de Daix. — Les Pères de l'Oratoire à Niort. — La période pour laquelle les faits rapportés et les textes cités par M. Henri Clouzot nous offrent le plus de notions nouvelles est celle qui s'étend depuis la décadence des mystères jusqu'à l'avènement, sous Louis XIII, de notre théâtre proprement classique.

4. — Les anciennes foires parisiennes et notamment les deux principales : La Foire Saint-Germain et la Foire Saint-Laurent, ont joué un rôle de première importance dans l'évolution de l'art dramatique au dix-huitième siècle. C'est donc à très bon droit que M. Maurice Albert en a fait le sujet d'une intéressante monographie : *Les Théâtres de la Foire* (*1660-1789*), où il retrace avec talent l'histoire de ces scènes secondaires, mais si goûtées, et les vicissitudes de la lutte, sans cesse renouvelée, des forains contre les grands théâtres : la Comédie-Française, l'Opéra, et aussi la Comédie Italienne, acharnés à écraser leurs

rivaux sous le poids de leur monopole. Son livre comprend onze chapitres, intitulés : I. Foires parisiennes et Acteurs forains (1660-1689). II. Les Acteurs forains et la Comédie-Française (1689-1710). III. Les Acteurs forains et l'Académie royale de musique. L'Opéra-Comique. IV. Les Acteurs forains et les Comédiens italiens. Rappel de la Foire à la vie (1716-1722). V. Acteurs et auteurs forains à la fin de la Régence et au début du règne de Louis XV (1722-1726). VI. Nouveaux Directeurs et Nouveaux Auteurs forains (1726-1745). VII. Renaissance et transformation des théâtres forains (1751-1762). VIII. Les Spectacles forains aux Boulevards (1762-1772). IX. L'Art du théâtre forain (1769). X. Les Théâtres de la Foire et du Boulevard sous Louis XVI (1774-1784). XI. Dernières Transformations des théâtres de la Foire et du Boulevard (1784-1789). — M. Maurice Albert s'est donné çà et là le plaisir de décocher quelques flèches plus ou moins acérées contre divers personnages ecclésiastiques du dix-huitième siècle, notamment contre Mgr Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Mais il paraît moins bien renseigné en ce qui concerne l'Église qu'en ce qui touche à la Foire. C'est ainsi qu'il écrit au sujet du vertueux prélat : « On laissa crier *Son Éminence* » (p. 234). Il n'est pas nécessaire d'appartenir au « monde des dévots » pour savoir que le titre d'Éminence est réservé aux cardinaux seuls.

5. — Sur un sujet analogue à celui de M. Maurice Albert, M. N.-M. Bernardin a écrit un livre assez différent. Son ouvrage : *La Comédie italienne en France et les Théâtres de la Foire et du Boulevard (1570-1791)*, est partagé en sept chapitres où sont traités les sujets suivants : I. Arrivée et établissement à Paris des comédiens italiens. II. Le Répertoire de la Comédie italienne au XVIIe siècle. — Regnard. — Dufresny. — Nolant de Fatouville. III. Les Théâtres de la Foire (1697-1724). IV. L'Opéra-Comique (1724-1762). — Piron, Lesage, Panard et Favart. V. Rétablissement de la Comédie italienne. — Son nouveau répertoire. — Delisle de la Drévetière. — Marivaux. — Favart (1716-1762). VI. Absorption de l'Opéra-Comique par la Comédie italienne. — Revanche et triomphe définitif de l'Opéra-Comique (1762-1793). — Sedaine. VII. Les Théâtres du Boulevard. — Les Grands Danseurs du Roi. — L'Ambigu-Comique. — Le Théâtre des Associés. — Les Variétés amusantes. — Les Délassements comiques (1759-1791). — S'il y a plus de détails dans l'ouvrage de M. Albert sur l'histoire extérieure des théâtres dont il s'occupe, M. Bernardin, avec raison, a insisté davantage sur les questions d'histoire littéraire et d'évolution dramatique. On trouve dans son livre des notions fort intéressantes sur l'origine foraine et les premiers développements de deux des genres les plus goûtés du théâtre au dix-neuvième siècle : le vaudeville et l'opéra comique. L'exposition claire et vive et le style d'une élégance alerte en

rendent la lecture fort agréable. Il va sans dire d'ailleurs que ce livre ne s'adresse pas au même public que les *Morceaux choisis des classiques français*, que nous voyons mentionnés au verso du faux-titre parmi les publications précédentes du même auteur.

6. — La plus récente de ces publications antérieures à l'ouvrage dont nous venons de parler est un recueil de conférences intitulé : *Devant le rideau*, parce que le plus grand nombre de ces conférences, selon un usage fort en faveur dans ces dernières années, ont été faites dans un théâtre, et notamment à l'Odéon, en guise d'introduction à la représentation de telle et telle pièce. Il y a certainement beaucoup de qualités de fond et de forme dans les dix-sept études réunies par M. Bernardin dans ce volume et dont voici l'énumération : I. Le Demi-Monde dans l'antique Athènes. II. Le Luxe des femmes dans la République romaine. III. La Vie de collège et les Programmes scolaires sous l'ancien régime. IV. La Déclaration d'amour dans la littérature française. V. La *Marianne* (1636) de Tristan l'Hermite et le décor à compartiments. VI. Le Théâtre de Rotrou. — *Saint-Genest*. VII. Le *Don Juan* de Molière. VIII. La *Psyché* de Molière et Corneille. IX. Le Théâtre de Racine. — *Mithridate*. X. Le Théâtre de Racine. — *Phèdre*. XI. Le Théâtre de Regnard. — *Les Folies amoureuses*. XII. La Vie littéraire à Paris en 1793. XIII. Bulwer-Lytton et son *Richelieu*. XIV. Le Théâtre de Casimir Delavigne. — *Le Conseiller rapporteur*. XV. La Soubrette dans le théâtre français. XVI. *L'Aiglon*, de M. E. Rostand. XVII. Le Théâtre de M. H. de Bornier. — *France... d'abord !*

7. — Les « scènes, récits et notices » publiés par M. Arthur Pougin dans son volume : *La Comédie française et la Révolution*, sont d'une lecture réellement attrayante, bien qu'on ne puisse pas souscrire aux appréciations parfois un peu timides de l'auteur par rapport aux conflits qui s'élevèrent entre les artistes du premier théâtre national et les autorités révolutionnaires. La principale étude contenue dans ce volume et qui lui a fourni son titre général est partagée en quatre chapitres : I. Talma et la Comédie-Française. II. La Comédie-Française en 1793. III. Arrestation et incarcération des Comédiens français. IV. Labussière et son œuvre. Elle est suivie d'un *appendice*, composé de plusieurs documents intéressants. M. A. Pougin a complété son volume par deux épisodes d'un caractère anecdotique et même romanesque : *Vie et mort tragique d'une tragédienne* (Mlle Desgarcins), récit dont il aurait été bon d'indiquer les sources exactes ; *Un Comédien révolutionnaire* (Grammont), curieuse notice sur un artiste d'avenir, passé malheureusement « au nombre des pires démagogues », et qui néanmoins termina sa carrière sur l'échafaud. M. S.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *L'Allée des demoiselles*, par GABRIEL AUBRAY. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 373 p., 3 fr. 50 — 2. *Jeanne d'Arc*, par G. D'ISNÉ. Paris, Retaux, 1902, in-12 de XII-162 p., 1 fr. — 3. *Une Famille de brigands en 1793, récit d'une aïeule*, par JEAN CHARRUAU. Paris, Téqui, 1902, in-12 de VII-470 p., 3 fr. 50. — 4. *Pour la foi*, trad. de l'anglais par GEORGES DU VALLON. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 5. *Notre Amirale*, par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 220 p., 2 fr. 50. — 6. *La Fille des vagues*, par FERNAND LAFARGUE. Paris, Tallandier, s. d., in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Envoyé du Tsar*, par GEORGES LEFAURE. Paris, Tallandier, s. d., in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 8. *Nicolas Pépoff*, par GEORGES LEFAURE. Paris, Tallandier, s. d., in-12 de 353 p., 3 fr. 50. — 9. *Héroïsme au pays des neiges*, par M. DU CAMPFRANC. Abbeville, Paillard, s. d., in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Dieux d'or*, par JOSEPH DIVAT. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 11. *Rolland, ou les Aventures d'un brave*, par J.-B. DE LAVAL. Paris, Téqui, 1902, in-8 de VII-148 p., 1 fr. 50. — 12. *Aouïna. La Nièce du curé. Souvenir d'Afrique*, par P. FAROCHON. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 189 p., 1 fr. 50. — 13. *Alcide Chanteau, socialiste*, par JEAN DRAULT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 293 p., illustré, 3 fr. — 14. *Et çà...* ? par PIERRE L'ERMITE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 416 p., 2 fr. 50. — 15. *Bonne Maman*, par JACQUELINE RIVIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 16. *Miguy*, par PIERRE PERRAULT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 333 p., 3 fr. — 17. *Le Plan de la comtesse*, par M. MARYAN. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 250 p., 2 fr. 50. — 18. *Tante Geneviève*, par MARIE LE MIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 252 p., 2 fr. — 19. *Tante Bath*, par Mme CHARLES PÉRONNET. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 20. *L'Épreuve*, par MARIE THIERY. Abbeville, Paillard, s. d., in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Idée de Suzie*, par JEAN THIERRY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 22. *La Petite Fille de M. de Sauvoy*, par M. D'HAUTERIVE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr. — 23. *La Pierre de touche*, par C. TROUESSART. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 24. *Oiseau sans nid*, par JEANNE DE LACROUSILLE. Paris, Henri Gautier, 1902, in-12 de 197 p., 2 fr. — 25. *La Princesse Mystère*, par MARIE DONAL. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 26. *Très véridique histoire d'une petite fille*, par HANNAH LYNCH ; trad. de l'anglais par M. BRANDON. Paris, Hachette, 1902, in-12 de 270 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Écolières de Crescent-House*, par Mme CHABRIER-RIEDER. Paris, Hachette, 1902, in-12 de VI-324 p., 2 fr. — 28. *Larmes et joies*, par le baron DE VILLEBOIS-MAREUIL. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 152 p., 0 fr. 50. — 29. *Le Fils du maître d'école*, par ANNE MOUANS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 170 p., 0 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Conspiration des juifs et des lépreux, sous Philippe le Long*, poème historique en 2 actes, par le Dr BILLAUDEAU. Paris, Oudin, 1900, in-12 de 52 p., 1 fr. — 2. *Le Colonel comte de Villebois-Mareuil. L'Héroïsme français au Transvaal*, drame héroïque et militaire en 6 actes, par SIMON, marquis DE BEAU-CARRÉ. Paris, Savaète, 1902, in-8 de 124 p., 2 fr. — 3. *Ruth et Noémi*, idylle biblique en un acte, par l'abbé HUDE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 64 p., 0 fr. 25. — 4. *Sainte Eustèle*, par l'abbé GERMAIN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 60 p., 0 fr. 25. — 5. *Mystère de la Nativité*, par JEANNE-PAUL FERRIER. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 90 p., 0 fr. 50. — 6. *Le Tournant*, drame en 3 actes, par FÉLIX HÉAURA. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 118 p., 0 fr. 25.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — La nouvelle édition de *l'Allée des demoiselles*, que nous avons sous les yeux, aura, nous n'en doutons pas, le même succès que l'édition précédente. Impossible de traiter des questions féministes, si fort à la mode, avec plus de grâce, de sens, de fine et souriante philosophie que ne le fait M. Gabriel

Aubray. Il sait enseigner sans ennuyer, critiquer sans blesser et revêtir les pensées les plus graves d'une forme attachante qui les rend aimables.

2. — C'est une bonne pensée d'avoir donné à la vie de *Jeanne d'Arc* une forme populaire, accessible à tous. Cette biographie simple et claire, vivante, quoique succincte, convient à merveille aux enfants et aux jeunes gens ; du reste elle en est à sa douzième édition, preuve que ce volume modeste, plus heureux que bien des ouvrages ambitieux, est venu à son heure.

3. — La réalité est souvent plus dramatique que les fictions, et la vie a des tragédies auprès desquelles les inventions des romanciers paraissent fades et incolores. Témoin ce récit fondé sur des circonstances, hélas ! trop rigoureusement vraies et auquel nous trouvons un intérêt bien supérieur à celui des nouvelles invraisemblables ou mièvres qui abondent de nos jours. La guerre de Vendée, avec ses faits d'armes, ses épisodes héroïques ou navrants, ses soldats et ses martyrs, revit tout entière dans *Une Famille de brigands en 1793, récit d'une aïeule*. Arrachée aux entrepôts de Nantes, l'aïeule, alors une enfant de seize ans, est sauvée par un officier « bleu », dont elle devient la femme et qu'elle a la joie de ramener aux pratiques chrétiennes. Sur d'épouvantables forfaits, dont le récit est saisissant, l'héroïsme des victimes jette un reflet de l'au-delà qui éclaire le sombre tableau.

4. — Comme le volume qui précède, *Pour la foi* est basé sur des faits historiques. Le drame se déroule en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, alors que les catholiques fidèles étaient soumis à la plus cruelle des persécutions. Les souffrances du prêtre Walter de Lisle, ses tortures, son supplice, le tranquille courage des châtelains de Thoresby, leurs périls et leurs alertes, tout repose sur des données authentiques. Livre excellent à répandre parmi les jeunes gens de toute condition, à qui il révélera une page, magnifique et trop peu connue, de l'histoire de l'Église en Angleterre.

5. — L'auteur de *Notre Amirale* a voulu montrer l'influence que peut exercer une âme pure et noble, qui a beaucoup et bravement souffert, sur une nature faible et fautive. Marie-Sybille de Kerfeuntun, comtesse d'Ornoux, abandonnée à seize ans par son mari, s'est consolée par une vie de travail et de prière, d'union à Dieu et de dévouement à son fils unique. Quand son époux, plus lassé que repentant, vient la trouver, elle accepte par devoir la tâche de relever cette âme légère et égoïste. L'œuvre est longue et ardue, mais elle aboutit enfin : Paul d'Ornoux apprend à aimer cette femme jadis dédaignée, et, par amour d'abord, par conviction ensuite, il oriente sa vie selon les désirs de Marie-Sybille. Celle-ci, que les pêcheurs de la côte appellent affectueu-

sement « notre amirale », en souvenir des illustres marins dont elle descend, meurt au moment où s'achève la transformation, qui est son œuvre. Inutile d'ajouter que la plume distinguée qui a tracé les portraits de *Sainte Brigitte*, de *Sainte Catherine de Sienne* et de *Jehanne de France*, garde, dans le genre nouveau qu'elle vient d'aborder, les qualités littéraires appréciées depuis longtemps par les lecteurs du *Polybiblion*.

6. — Sauf qu'elle aussi habite près de la mer, *la Fille des vagues* n'a rien de commun avec la noble héroïne dont nous venons d'esquisser l'histoire. Édith est une petite naufragée qui, recueillie par un vieux ménage des îles Feroë, est, à l'âge de dix-sept ans, reconnue pour sa fille par un négociant français. Roman assez banal, mais parfaitement honnête.

7 et 8.— *L'Envoyé du Tsar*, chargé d'une mission politique mystérieuse et importante, est suivi de *Nicolas Pepoff*, chargé de le protéger et de le défendre contre les dangers qui s'opposent à l'accomplissement de sa tâche. C'est à travers ces périls que nous promènent deux volumes, remplis de mouvement et d'imprévu. Dire que les aventures de Serge Obrensky sont toutes vraisemblables serait trop s'avancer; mais les jeunes lecteurs friands d'épisodes dramatiques n'y regarderont peut-être pas de si près.

9. — L'auteur de l'*Héroïsme au pays des neiges* nous avertit, dans sa Préface, que la pensée de son livre lui a été suggérée par les expéditions de Franklin et de Nanssen. Comme eux, Karl Thaulzen est attiré vers cette mystérieuse terre de glace, fatale à tant de hardis voyageurs. Il tente, comme l'a fait l'infortuné Andrée, d'y aborder en ballon; ses efforts échouent et, après d'horribles souffrances, il est recueilli par les Esquimaux. Mais si sa vie est sauve, sa raison est égarée et il ne la recouvre qu'après de longs mois, grâce au dévouement de sa femme, qui vient le chercher dans les solitudes où il a trouvé un refuge. Les peintures de ces régions désolées sont extraites des relations des voyageurs qui les ont visitées, et ce fait donne au récit un intérêt que n'ont pas les histoires, où tout, même les descriptions des lieux, est purement fantaisiste.

10. — Avec *les Dieux d'or* nous sommes transportés à l'autre extrémité du continent américain, dans l'isthme de Panama, où se déroulent les aventures, assez peu vraisemblables il faut le reconnaître, de l'explorateur Henri d'Alvare et de ses compagnons. Au cours de leurs pérégrinations, ils découvrent un véritable trésor de statues en or, d'où le titre du volume.

11. — C'est un bon livre à propager dans les œuvres ouvrières de jeunes gens que celui où sont relatés les hauts faits du soldat *Rolland;* les épisodes les plus dramatiques de la conquête d'Alger y sont racontés

dans un langage pittoresque et coloré ; l'esprit du volume est chrétien et militaire par excellence.

12. — Ici, nous sommes encore en Algérie, où la petite Arabe Aouïna, recueillie par un saint prêtre, est élevée par des Sœurs dans la religion chrétienne. Devenue jeune fille, elle est réclamée par son oncle, chef de tribu puissant et riche et, rendue à son milieu d'origine, *la Nièce du curé*, comme on l'appelle en souvenir du protecteur de son enfance, sent se réveiller en elle les instincts et aussi les haines de sa race. Elle n'abjure pas la foi chrétienne et reste irréprochable dans sa conduite, mais elle s'identifie à la résistance que ses compatriotes opposent à la conquête française. Vaincue dans une lutte inégale, abandonnée par les siens, elle finit par retourner auprès des religieuses qui ont veillé jadis sur elle, et, sous leur habit, elle trouve la paix. A côté des aventures fictives de la jeune Arabe, les petits lecteurs, à qui surtout convient ce volume, y trouveront des croquis algériens, des souvenirs militaires, des épisodes historiques vivement enlevés.

13. — De l'Algérie, passons au monde socialiste, dont M. Jean Drault flagelle, d'une main vigoureuse, les manœuvres hypocrites, la tyrannie cruelle. Il nous montre ces prétendus réformateurs aussi durs vis-à-vis des petits que plats en face des puissants. Le naïf *Alcide Chanteau* est promptement corrigé de ses illusions, et son séjour dans les bureaux de la « Pique socialiste » lui amène mille déceptions, grâce auxquelles il finit par se convaincre qu'il y a un abîme entre les magnifiques théories de ses amis les socialistes et la bassesse de leurs actes, dont il est lui-même victime.

14. — Encore un livre qui touche aux questions brûlantes du jour. Dans ces croquis, intitulés : *Et ça...* ? pris un peu partout, chez les riches et chez les pauvres, dans les hôtels et dans les mansardes, les émotions les plus diverses se succèdent. Le spectateur est tour à tour ému ou indigné, révolté ou attendri. Pierre l'Ermite connaît son peuple de Paris, et sous sa plume vigoureuse et colorée revivent les mille côtés de la vie des faubourgs, vie si intense et si dramatique parfois, sous ses dehors monotones.

15. — Voici un joli volume, animé d'une pensée religieuse et morale et, de plus, bien écrit, éloge qu'on ne peut malheureusement pas décerner à tous les « bons » livres. Suzanne Cantagrel, dite *Bonne Maman*, n'a de vénérable que son surnom. A vingt ans, elle se trouve par la force des choses à la tête d'une nombreuse tribu d'enfants, qu'elle gouverne, malgré mille difficultés, avec bonne humeur et vaillance, jusqu'au jour où il lui est permis, sans pourtant abandonner son poste, de songer à son propre bonheur, si largement mérité.

16. — La donnée de *Miguy* est assez invraisemblable et, en somme, sans grand intérêt. Le lieutenant-colonel Samaran a juré de n'épouser,

en secondes noces, qu'une femme très jeune ; or, une vieille fille, Mlle de Maryls, exaspérée par l'indifférence du bel officier, arrive à force de subterfuges, à le fiancer à une veuve, Mme de Trescault, dont elle falsifie l'acte de naissance. Beaucoup de duplicité et d'intrigue sont déployées pour arriver à ce mince résultat ; mais enfin tout se découvre, le mariage du veuf et de la veuve est rompu et le volume se ferme sur les fiançailles du fils de Mme de Trescault avec la fille un peu fantasque du lieutenant-colonel, union mieux assortie que la première.

17. — *Le Plan de la comtesse* est celui de beaucoup de femmes d'un certain âge, qui, marieuses d'instinct, s'occupent, un peu par bonté d'âme, encore plus par désœuvrement, à unir les jeunes gens et les jeunes filles de leur connaissance. Ici, toutefois, le héros du roman, garçon laid, honnête, intelligent et richissime, s'insurge contre le « plan » que lui a tracé sa vieille amie. A la belle Roberte, qu'on lui a choisie, il préfère Jeanne, la Cendrillon de la famille ; il n'a pas tort et son bonheur nous paraît assuré. Mme Maryan déploie dans ce récit très simple ses qualités habituelles : le style est élégant et correct, les sentiments élevés et délicats, la note religieuse sincère et juste.

18. — La même pensée de foi et d'élévation morale se retrouve dans *Tante Geneviève*, où une jeune fille, aigrie par les chagrins, trouve la paix en se dévouant aux autres d'une manière absolue. Elle est amenée à ces sommets, où la vie se transfigure, par une simple paysanne, une de ces âmes petites aux yeux du monde, sublimes devant Dieu ; malheureusement le style de l'auteur manque de vigueur et de coloris.

19. — *Tante Bath* est un livre agréablement écrit, avec des aperçus exacts sur la vie, des pensées délicates, un sentiment religieux éclairé. Tous les personnages mis en scène sont sympathiques, et la trame du récit se poursuit unie et paisible, sans grande secousse, jusqu'à ce que Bathilde, aussi bonne que jolie, finit par épouser le fiancé de ses rêves.

20. — *L'Épreuve* de Suzanne Hébert est rude, mais il n'en fallait pas moins pour ramener dans le chemin du devoir cette âme superficielle et égoïste. La perte de sa beauté, la ruine de son mari, qui est en partie son œuvre, le départ de celui-ci pour l'Alaska, ouvrent aux yeux de la jeune femme des horizons meilleurs. La donnée, comme on le voit, n'est pas neuve ; mais elle est traitée avec délicatesse ; le vieux manoir familial du « Château d'Or » est joliment décrit, et l'auteur, Mme Marie Thiéry, a résisté, ce dont nous la louons, à la tentation de rendre, par un coup de baguette, à son héroïne convertie, la fortune perdue. Elle se contente de lui apprendre à trouver dans les trésors qui lui restent, et qu'elle a longtemps méconnus, un bonheur plus solide.

21. — Dans *l'Idée de Suzie* nous voyons deux jeunes filles, l'une sérieuse, l'autre frivole, l'une dévouée, l'autre égoïste, et, ce qui n'ar-

rive pas toujours en ce monde, la vertu de la première récompensée par un heureux mariage. Le style de M. Jean Thierry est assez faible et les invraisemblances de son roman sont nombreuses; signalons toutefois un joli portrait de la receveuse des postes d'un village perdu des Pyrénées. Chez cette femme, jadis vibrante, le temps, la vie obscure et monotone a tout apaisé, sans rien éteindre, lui donnant, au moral et au physique, une « teinte grise. »

22. — De même, la vertu de *la Petite-Fille de M. de Sauvoy*, la sympathique Marie Alyette, est récompensée après de longues épreuves, tandis que son mauvais génie, une fille de Rajah indien, égarée en France, expie ses méfaits par une mort prématurée. Le style est assez coulant, les sentiments honnêtes et religieux.

23. — *La Pierre de touche* qui met à l'épreuve le caractère de Lauriane Ferrus n'est rien moins que le fabuleux héritage qu'un oncle a laissé à la petite institutrice. Du jour au lendemain, celle-ci se trouve être un des plus beaux partis de France, et, comme on peut le croire, les épouseurs ne lui manquent pas. Laissons à nos lecteurs le soin de découvrir comment la jolie Laurianne sait rendre ses millions profitables aux autres. Son histoire est racontée avec agrément, dans un excellent esprit.

24. — L'esprit du volume intitulé : *Oiseau sans nid* est également bon, mais le style en est faible. Lucette de Valcreuse, enfant abandonnée, retrouve, après de longues années, un père affectueux et un « nid », tissé d'or et de soie. Ame reconnaissante, elle partage ses richesses avec les amis des jours mauvais, les honnêtes maraîchers qui l'ont jadis recueillie.

25. — *La Princesse Mystère*, autrement dit Hélène Czounos, avec son âme de démon et sa figure de déesse, son passé obscur et ses noirs projets, détonne singulièrement dans le milieu tranquille et somnolent d'une ville de province. L'objet de sa vengeance est le marquis de Montclair, à qui elle fait payer cher les méfaits de ses ascendants. Ajoutons que ce fils des croisés, que l'on nous représente comme hardi et aventureux, s'incline avec une soumission par trop naïve, sans examen, sans contestation, sans combat, devant les affirmations de la haineuse princesse. Ce n'est pas là, du reste, l'unique invraisemblance d'un volume, qui, irréprochable comme sentiments, laisse parfois à désirer au point de vue littéraire.

26. — Pour l'honneur de la nature humaine, souhaitons que, dans la *Très véridique histoire d'une petite fille*, la mère de celle-ci ne soit pas copiée d'après nature. Cette femme, belle, riche, raffinée, qui « cogne » sur ses filles comme la dernière des chiffonnières, par pure haine, est un vrai monstre. Les religieuses chez qui Angela est mise en pension ne sont guère plus sympathiques et, tout en reconnaissant

en secondes noces, qu'une femme très jeune ; or, une vieille fille, Mlle de Maryls, exaspérée par l'indifférence du bel officier, arrive à force de subterfuges, à le fiancer à une veuve, Mme de Trescault, dont elle falsifie l'acte de naissance. Beaucoup de duplicité et d'intrigue sont déployées pour arriver à ce mince résultat ; mais enfin tout se découvre, le mariage du veuf et de la veuve est rompu et le volume se ferme sur les fiançailles du fils de Mme de Trescault avec la fille un peu fantasque du lieutenant-colonel, union mieux assortie que la première.

17. — *Le Plan de la comtesse* est celui de beaucoup de femmes d'un certain âge, qui, marieuses d'instinct, s'occupent, un peu par bonté d'âme, encore plus par désœuvrement, à unir les jeunes gens et les jeunes filles de leur connaissance. Ici, toutefois, le héros du roman, garçon laid, honnête, intelligent et richissime, s'insurge contre le « plan » que lui a tracé sa vieille amie. A la belle Roberte, qu'on lui a choisie, il préfère Jeanne, la Cendrillon de la famille ; il n'a pas tort et son bonheur nous paraît assuré. Mme Maryan déploie dans ce récit très simple ses qualités habituelles : le style est élégant et correct, les sentiments élevés et délicats, la note religieuse sincère et juste.

18. — La même pensée de foi et d'élévation morale se retrouve dans *Tante Geneviève*, où une jeune fille, aigrie par les chagrins, trouve la paix en se dévouant aux autres d'une manière absolue. Elle est amenée à ces sommets, où la vie se transfigure, par une simple paysanne, une de ces âmes petites aux yeux du monde, sublimes devant Dieu ; malheureusement le style de l'auteur manque de vigueur et de coloris.

19. — *Tante Bath* est un livre agréablement écrit, avec des aperçus exacts sur la vie, des pensées délicates, un sentiment religieux éclairé. Tous les personnages mis en scène sont sympathiques, et la trame du récit se poursuit unie et paisible, sans grande secousse, jusqu'à ce que Bathilde, aussi bonne que jolie, finit par épouser le fiancé de ses rêves.

20. — *L'Épreuve* de Suzanne Hébert est rude, mais il n'en fallait pas moins pour ramener dans le chemin du devoir cette âme superficielle et égoïste. La perte de sa beauté, la ruine de son mari, qui est en partie son œuvre, le départ de celui-ci pour l'Alaska, ouvrent aux yeux de la jeune femme des horizons meilleurs. La donnée, comme on le voit, n'est pas neuve ; mais elle est traitée avec délicatesse ; le vieux manoir familial du « Château d'Or » est joliment décrit, et l'auteur, Mme Marie Thiéry, a résisté, ce dont nous la louons, à la tentation de rendre, par un coup de baguette, à son héroïne convertie, la fortune perdue. Elle se contente de lui apprendre à trouver dans les trésors qui lui restent, et qu'elle a longtemps méconnus, un bonheur plus solide.

21. — Dans *l'Idée de Suzie* nous voyons deux jeunes filles, l'une sérieuse, l'autre frivole, l'une dévouée, l'autre égoïste, et, ce qui n'ar-

rive pas toujours en ce monde, la vertu de la première récompensée par un heureux mariage. Le style de M. Jean Thierry est assez faible et les invraisemblances de son roman sont nombreuses; signalons toutefois un joli portrait de la receveuse des postes d'un village perdu des Pyrénées. Chez cette femme, jadis vibrante, le temps, la vie obscure et monotone a tout apaisé, sans rien éteindre, lui donnant, au moral et au physique, une « teinte grise. »

22. — De même, la vertu de *la Petite-Fille de M. de Sauvoy*, la sympathique Marie Alyette, est récompensée après de longues épreuves, tandis que son mauvais génie, une fille de Rajah indien, égarée en France, expie ses méfaits par une mort prématurée. Le style est assez coulant, les sentiments honnêtes et religieux.

23. — *La Pierre de touche* qui met à l'épreuve le caractère de Lauriane Ferrus n'est rien moins que le fabuleux héritage qu'un oncle a laissé à la petite institutrice. Du jour au lendemain, celle-ci se trouve être un des plus beaux partis de France, et, comme on peut le croire, les épouseurs ne lui manquent pas. Laissons à nos lecteurs le soin de découvrir comment la jolie Laurianne sait rendre ses millions profitables aux autres. Son histoire est racontée avec agrément, dans un excellent esprit.

24. — L'esprit du volume intitulé : *Oiseau sans nid* est également bon, mais le style en est faible. Lucette de Valcreuse, enfant abandonnée, retrouve, après de longues années, un père affectueux et un « nid », tissé d'or et de soie. Ame reconnaissante, elle partage ses richesses avec les amis des jours mauvais, les honnêtes maraîchers qui l'ont jadis recueillie.

25. — *La Princesse Mystère*, autrement dit Hélène Czounos, avec son âme de démon et sa figure de déesse, son passé obscur et ses noirs projets, détonne singulièrement dans le milieu tranquille et somnolent d'une ville de province. L'objet de sa vengeance est le marquis de Montclair, à qui elle fait payer cher les méfaits de ses ascendants. Ajoutons que ce fils des croisés, que l'on nous représente comme hardi et aventureux, s'incline avec une soumission par trop naïve, sans examen, sans contestation, sans combat, devant les affirmations de la haineuse princesse. Ce n'est pas là, du reste, l'unique invraisemblance d'un volume, qui, irréprochable comme sentiments, laisse parfois à désirer au point de vue littéraire.

26. — Pour l'honneur de la nature humaine, souhaitons que, dans la *Très véridique histoire d'une petite fille*, la mère de celle-ci ne soit pas copiée d'après nature. Cette femme, belle, riche, raffinée, qui « cogne » sur ses filles comme la dernière des chiffonnières, par pure haine, est un vrai monstre. Les religieuses chez qui Angela est mise en pension ne sont guère plus sympathiques et, tout en reconnaissant

sans difficulté qu'il ne suffit pas de porter l'habit religieux pour être saint ou sainte, il nous semble difficile d'admettre que des religieuses flagellent jusqu'au sang une enfant rebelle, encore moins qu'elles la laissent se confesser dans les conditions que raconte Angela. L'histoire de la jolie Molly n'est pas faite non plus pour des petites filles, si naïves qu'on les suppose. En résumé, ce livre, écrit avec talent, où se trouvent des observations fines et vraies, une connaissance réelle de l'Irlande et des Irlandais, n'est pas à recommander pour des enfants.

27. — La pension de *Crescent House* n'est guère plus agréable à habiter que le couvent où la pauvre Angela a été si cruellement fustigée, mais au moins, ici, il n'y a pas d'étiquette religieuse pour couvrir de graves abus. Aux prises avec une directrice avide et vulgaire et des élèves égoïstes, Christine Charlier s'élève au-dessus de son entourage : « elle s'est penchée sur les humbles, elle a découvert, émerveillée, la supériorité d'âme, la générosité des sentiments chez les ignorés et les méprisés de la vie. » Cet extrait montre l'esprit d'un volume un peu triste, mais bien pensé et bien écrit.

28. — *Larmes et joies* est une histoire peu dramatique, animée d'un excellent esprit, mais d'un intérêt médiocre.

29. — L'histoire de Jean Revoil, *le Fils du maître d'école*, convient aux enfants de huit à dix ans ; ils y verront, sous une forme très simple, que, même en ce monde, l'honnêteté et la bonne conduite sont souvent récompensés.

Brochures théatrales. — 1. — Le poème historique en deux actes du Dr Billaudeau est fondé sur un fait connu, comme l'explique le prologue. Il est destiné aux établissements religieux de jeunes gens; c'est dire que l'esprit en est bon.

2. — *Le Colonel, comte de Villebois-Mareuil* est un drame héroïque et militaire en cinq actes et vingt personnages, qui se passe au Transvaal.

3 et 4. — *Ruth et Noémi*, idylle biblique, et *Sainte Eustèle*, drame chrétien avec chants, n'ont que des rôles de femmes et conviendront à merveille aux patronages de jeunes filles.

5. — *Le Mystère de la Nativité* a huit tableaux qui, à la rigueur, pourraient être représentés séparément ; il conviendra, comme les précédents, aux pensions ou aux patronages de jeunes filles.

6. — *Le Tournant*, drame en prose en trois actes et comportant six personnages, n'a que des rôles d'hommes : c'est une pièce parfaitement morale, mais assez triste.

Comtesse R. de Courson.

THÉOLOGIE

Nouvelle Théologie dogmatique, par le R. P. JULES SOUBEN. *I. Dieu dans l'histoire et la Révélation*. Paris, Beauchesne, 1902, in-8 de 1 06 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ces derniers temps, l'emploi de la langue française a été grandement préconisé pour l'enseignement et surtout pour la vulgarisation de la théologie. Tout le monde reconnaît que cette reine des lettres et des sciences ne saurait demeurer dans l'inaccessible solitude, où elle s'est longtemps confinée. L'utilité d'une *vulgarisation* paraît donc universellement admise, même par ceux qui veulent que la diffusion d'une science sérieuse dans le clergé précède la diffusion de la vulgarisation dans les laïques et en soit la condition.

S'il s'agit de *l'enseignement*, l'utilité ou même la nécessité de la langue française est bien autrement contestée. Récemment, de très hautes autorités se sont déclarées pour et contre. La sagesse romaine semble, en général, défavorable à ces innovations précipitées. Nous n'avons pas l'intention d'entrer au cœur du débat. Bornons-nous à exprimer modestement notre avis : le latin semble devoir demeurer la langue habituelle et officielle de l'enseignement théologique. Mais la simple position de la question suffit pour faire comprendre l'importance du présent ouvrage. L'expérience sera le juge suprême de cette tentative. D'ailleurs, s'il est reconnu impropre à l'enseignement, il restera encore un intéressant manuel de vulgarisation. Il sera, pour la théologie, ce que sont Figuier et Parville pour la science, — un instrument de pénétration dans le grand public, je veux dire dans ces masses de « pratiquants » trop réfractaires à l'étude de la religion.

Le premier fascicule traite de *Dieu dans l'histoire* (p. 1-42) et *Dieu dans la révélation* (p. 43-89).

Dieu dans l'histoire : c'est un résumé de théodicée naturelle telle qu'on peut la dégager de l'histoire des religions et de l'histoire de la philosophie. Assurément, il est bien difficile, dans un si petit nombre de pages, de condenser des notions exactes et précises. Il faudra prémunir le professeur, aussi bien que l'élève, contre la tentation de se fier à ces rapides résumés. Néanmoins à notre époque où l'on demande des *clartés de tout*, ces notions constituent le bagage indispensable sans lequel ne devrait jamais s'aventurer un conférencier, un écrivain, un docteur ès théologie scolastique.

Il y a là des *faits* dont il faut au moins confusément connaître l'existence. Ce travail historique est donc, somme toute, un travail utile. Il donne la science provisoire en attendant la science véritable : il faut en savoir gré à l'auteur.

Vient ensuite la deuxième partie : *Dieu dans la révélation*. Dans le

chapitre I, l'auteur traite de l'existence de Dieu au point de vue philosophique, surtout au point de vue de l'histoire de la philosophie et de la science. Les preuves sont rapidement indiquées. — Le chapitre II est purement historique. Il s'agit de l'essence divine, d'après les Pères, les scolastiques et les panthéistes. — Le chapitre III est consacré aux *Attributs de Dieu*. L'auteur touche à beaucoup de points très délicats et indique en quelques mots les différences entre opinions scolastiques.

Somme toute, entreprise originale et totalement nouvelle. A ce titre, elle mérite grandement l'attention. B. DE CARROY.

La Loi d'amour. Charité, par le R. P. GAFFRE. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de 238 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume contient en substance les instructions du matin, données pendant le carême de 1902 à Saint-Thomas d'Aquin.

L'éloquent dominicain suit une méthode d'exposition conforme tout à la fois aux procédés scolastiques et aux aspirations modernes. Il monte par degrés de la matière à l'esprit et de la nature à la grâce. Après avoir expliqué dans sa première conférence ce qu'est *le plus grand commandement*, il esquisse à grands traits, dans les trois conférences suivantes, la philosophie de l'amour. Il passe par les formes successivement échelonnées de l'*Amour instinct*, de l'*Amour sentiment*, de l'*Amour vertu* pour arriver, dans la quatrième conférence, au *Foyer de l'amour*, en Dieu : le Dieu du christianisme, non pas celui des stoïciens. On sait comment cette rigide philosophie lui refusait les mouvements de l'amour, trop entachés de violence et d'imperfection.

Les quatre conférences suivantes examinent l'amour évangélique et surnaturel, tel qu'il nous est prescrit par le *Commandement Nouveau*. Elles en présentent le modèle en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours, par LOUIS FERSTEL. Paris, May, 1899, in-8 de XXXI-229 p. — Prix 2 fr. 50.

On sait qu'il y a lieu de distinguer entre la responsabilité politique et la responsabilité criminelle des ministres, la première ayant pour sanction, sous le régime parlementaire, le refus de confiance du Parlement qui entraîne la démission soit du cabinet entier, soit du ministre visé, la seconde ayant pour sanction la mise en accusation de tel ou tel ministre. L'ouvrage de M. Ferstel vient à son heure, à une époque où le pouvoir exécutif commet contre la liberté individuelle et le droit de propriété une série d'attentats qui rappellent les époques les plus tyranniques de l'histoire du régime républicain en France.

Dans une Introduction très documentée M. Ferstel expose comment la responsabilité criminelle des ministres fonctionne et garantit la liberté... ailleurs qu'en France. Puis six chapitres sont consacrés à l'étude juridique et historique de la question en France depuis 1789, depuis les débats de l'Assemblée constituante et l'accusation portée contre les ministres de Louis XVI jusqu'à celles dont a été l'objet le général Mercier en 1899. Suivent, à titre de pièces justificatives, l'Acte du Parlement d'Angleterre du 14 mai 1649 déclarant quels faits sont réputés crimes de haute trahison et les propositions de M. Pascal Duprat sur l'organisation de la responsabilité présidentielle et la responsabilité ministérielle par application des lois constitutionnelles de 1875. Depuis 1879 ces propositions dorment dans les cartons du Parlement.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Écoles libres, la loi du 1er juillet 1901 et l'avis du Conseil d'État du 23 janvier 1902, *examen juridique et documents*, par ÉDOUARD VIOLLET. Paris, Oudin, 1902, in-12 de 139 p. — Prix : 2 fr.

Combien restera-t-il encore d'écoles libres en France dans quelques mois ? Au train dont vont les choses, l'arbitraire et la violence ne tarderont pas à avoir fait table rase de tout enseignement indépendant. *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* : la tyrannie de nos jours n'est pas moins hypocrite que celle dont parlait Tacite. Là où ils renversent les écoles, ils disent qu'ils exécutent la loi. Quelle loi ? Celle qu'ils ont faite. Mais ce misérable prétexte lui-même est mensonger. Non, aucune loi n'autorisait l'hécatombe de 2,500 écoles que M. Combes a ordonnée et que M. Loubet a contresignée. L'avis du Conseil d'État, derrière lequel les proscripteurs ont prétendu s'abriter, est contraire à tous les principes de l'interprétation législative, et d'ailleurs ce n'était pas au Conseil d'État, mais bien aux tribunaux de l'ordre judiciaire qu'il appartenait de prononcer. Telle est la thèse que M. Édouard Viollet soutient juridiquement et établit par les preuves les plus décisives. Son livre, court et substantiel, sera très utile à tous ceux qui peuvent avoir encore à revendiquer les libertés et les droits de propriété violés par les décrets et les actes administratifs du gouvernement contre les écoles libres. Outre l'examen juridique de ces actes, il contient tous les documents qui s'y rapportent, depuis la Déclaration des droits de l'homme, si souvent et si vainement invoquée dans ces derniers temps, jusqu'aux circulaires ministérielles et autres pièces officielles de juillet et d'août 1902. M. L.

SCIENCES ET ARTS

Sur le travail. Traduit du polonais par H. C., avec Introduction par le R. P. A. Baudrillard. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XXXII-220 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre, qui est l'œuvre non signée de la comtesse Zamoiska, s'adresse spécialement aux femmes et traite à leur point de vue spécial : *du travail en général, du travail manuel, du travail intellectuel*, enfin *du travail spirituel.*

On le voit, c'est le programme complet d'une vie chrétienne. Il a été écrit en polonais, particulièrement pour les femmes polonaises, mais j'ai idée que les femmes françaises, qui ont bien des rapports, semble-t-il, avec leurs sœurs de Pologne, pourraient aussi en tirer grand profit, et qu'en en mettant les leçons en pratique, elles rendraient leur vie meilleure, plus utile, plus bienfaisante et plus féconde. Excellent livre, charmant aussi, qui fait entendre aux femmes chrétiennes de Pologne et d'ailleurs, cet appel bien actuel : « A l'œuvre, encore une fois, filez votre quenouille pour délivrer deux grandes prisonnières, l'Église et la Patrie. ÉDOUARD PONTAL.

Après le collège. Horizons intellectuels, par LOUIS-PAUL DE CASTEGENS. Clermont-Ferrand, Bellet, 1902, 2 vol. in-12 de 385 et 416 p. — Prix : 6 fr.

Ce titre poétique dit très bien ce qu'est le livre de M. L.-P. de Castegens, qui ne donne pas ses titres et qualités, mais qui doit être, ou je me trompe fort, un de ces éminents maîtres de la jeunesse, à qui le libéralisme de nos jours a fait des loisirs. Il ne trace pas un programme d'études ni même un progamme de vie pour après le collège, mais il ouvre au jeune homme et même à la jeune fille, — car le livre convient à l'un comme à l'autre, — des horizons intellectuels à admirer, à explorer, à élargir, pour le plus grand bien de leur intelligence de leur âme, l'honneur et l'agrandissement de leur vie intellectuelle et chrétienne.

Le premier volume me semble plus particulièrement ouvert sur les horizons naturels, le second sur les horizons surnaturels, et c'est ainsi que, du début à la fin, l'ouvrage paraît monter vers des cimes plus hautes, où l'air est plus pur et d'où la vue est plus large. C'est comme une suite de méditations, ou plutôt d'élévations, mais ni prêcheuses ni pédantes, sur les nobles labeurs, les grands devoirs et les pures affections qui ennoblissent la vie et la rendent bonne, utile et féconde. Cela est d'ailleurs assez difficile à résumer, étant beaucoup plus aisé d'en goûter le charme que de l'analyser et de l'exprimer.

Sans doute, il est question là des études littéraires, des livres, du parler d'hier et du parler d'aujourd'hui, du travail dans le repos, de la

communion des âmes, des belles amitiés, et des saintes Écritures, et de la philosophie, et de la France, et du monde surnaturel, mais comme j'indique mal, en faisant cette sèche énumération, tout ce que contient le livre! Aussi, si le lecteur veut m'en croire, il le lira, et je suis bien assuré qu'il le trouvera bien supérieur au modeste et sincère hommage que je me permets d'offrir à l'auteur de cet ouvrage, l'un des meilleurs que j'aie lus depuis longtemps parmi tous ceux qui sont écrits pour la jeunesse chrétienne. Les chrétiens de tout âge y trouveront d'ailleurs, j'en parle par expérience, autant de charme que de profit.

ÉDOUARD PONTAL.

Instruments et méthodes de mesures électriques industrielles, par H. ARMAGNAT. Paris, Naud, 1902, in-8 de III-614 p. — Prix : 15 fr.

M. Armagnat est à la fois un profond érudit et un expérimentateur consciencieux. La lecture de son livre est relativement facile, grâce à la clarté du plan et à la netteté de la rédaction. Les mesures électriques sont souvent difficiles à faire, les appareils paraissent quelquefois capricieux; est-ce la faute à l'électricité? Quelquefois, car cette fée nous réserve bien des surprises, mais presque toujours c'est la faute de l'expérimentateur qui ne connaît pas assez bien son appareil et surtout qui ne sait pas ce qu'il a droit d'en espérer. M. Armagnat répond à tous les desiderata des expérimentateurs. Dans une première partie, l'auteur donne des indications sur les appareils généraux de mesures en faisant connaître ce qui est utile pour bien comprendre leur fonctionnement et leur emploi. Il part de notions sur les systèmes oscillants et fait l'étude très approfondie de tous les types d'appareils de mesure; il ne prend que les modèles principaux, ne se préoccupant pas des diverses modifications que les divers constructeurs ont pu apporter à la construction d'appareils qui, dans le fond, sont tous les mêmes; mais il n'a eu garde d'oublier aucun type. La seconde partie est consacrée aux appareils industriels, c'est-à-dire à ceux qui, par simple lecture, donnent la grandeur à mesurer; là encore il n'a pris que des appareils types, s'étant peu soucié de faire de la publicité pour tel ou tel industriel. Les meilleurs appareils sont ceux dont on sait se servir; prenant, à notre avis, les appareils qui lui sont le plus familiers, M. Armagnat nous montre tout le parti qu'un expérimentateur peut en tirer s'il suit les règles indiquées et surtout s'il reste dans les limites où l'appareil donne la mesure avec le maximum de précision. Cette partie est remplie de remarques essentiellement pratiques, aucun des détails si minutieux à prendre pour conduire à bien une mesure n'est oublié. La troisième partie, intitulée : *Méthode de mesures*, examine ces méthodes qui exigent la combinaison de

plusieurs des appareils précédemment décrits. Toutes les qualités que nous avons déjà signalées se retrouvent dans cette partie, mais l'auteur insiste tout particulièrement sur l'élimination des causes d'erreurs. C'est en lisant cette partie que l'on comprend toute la délicatesse de certaines mesures électriques, et combien l'auteur est un guide sûr pour conduire l'électricien à la plus grande précision.

M. Armagnat a laissé de côté toutes les méthodes relatives aux dynamos, aux moteurs et aux canalisations; ces questions, traitées d'ailleurs dans des ouvrages spéciaux, sont faciles à résoudre lorsqu'on possède les connaissances données dans ce livre.

Ouvrage d'étude indispensable à tout électricien ; nous ne connaissons rien qui le vaille ni même qui l'approche tant au point de vue de l'ensemble théorique que des détails expérimentaux.

É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

Poems, charades, inscriptions of Pope LEO XIII, with english translation and notes by HENRY. New York-Philadelphia, the Dolphin Press, 1902, petit in-8 cartonné de XIV-321 p.

Ce magnifique volume contient les poésies italiennes ou latines, sacrées ou profanes de Léon XIII, avec, en regard, une traduction en vers anglais. La première pièce date de 1822 et la dernière de 1901. Elles sont suivies d'un recueil d'inscriptions et de « moralia », dû au même « humaniste. » Des notes abondantes, destinées à renseigner sur l'origine de ces poésies, terminent le volume; elles sont le plus souvent très intéressantes. Il est certaines de ces poésies qui sont de vrais poèmes par l'étendue. Toutes sont fort soignées. On sent qu'en les écrivant, dans ses moments de loisir, l'auguste Pontife y a mis tout son enthousiasme de fervent admirateur de Virgile et d'Horace. Comme membre de l'Académie des Arcades, on sait que Léon XIII s'appelle Néander. Sans aller jusqu'à prétendre avec le distingué traducteur que la publication de ces poésies « semblait indispensable » pour bien connaître « le fond de l'âme » de leur auteur, du moins aide-t-elle à faire apprécier dans toute sa délicatesse et son originalité son talent littéraire et son goût prononcé pour les auteurs classiques de la vieille Rome. Léon XIII est peut-être le meilleur poète latin de notre temps.

A. R.

Historia de la literatura española *desde los orígenes hasta el año 1900*, por JAIME FITZMAURICE-KELLY. Trad. del inglés y anotada por A. BONILLA Y SAN MARTÍN, con un estudio preliminar por M. Menéndez y Pelayo. Madrid, *la España moderna*, s. d. (1901), in-8 de XLII-608 p. — Prix : 10 fr.

La première édition de la *History of Spanish Literature*, publiée en

1898 par Fitzmaurice-Kelly, dans la collection *Short histories of the literatures of the world* (Londres, William Heinemann), obtint dès son apparition un légitime succès. Il était de toute justice que ce travail fût traduit en castillan, comme il le sera bientôt en italien et en français. L'auteur, cervantiste des plus distingués et hispanographe infatigable, possède une connaissance approfondie de la langue et de la littérature transpyrénéennes. De plus, son ouvrage, le dernier en date du même genre, complète sur bien des questions, éclaircies ou traitées pour la première fois depuis peu, les publications déjà anciennes de Ticknor, de Von Schack, etc. On y trouve résumé, dans le cadre forcément restreint d'un *Manuel*, tout ce qu'il y avait à dire sur une matière aussi complexe. J'apprécie fort, pour ma part, cette méthode concise, qui expose au lecteur les lignes essentielles d'un sujet, tout en lui épargnant une foule de bavardages inutiles et de faciles amplifications. On s'étonne même que M. Fitzmaurice-Kelly ait réussi à condenser en un seul volume le fruit de recherches et de lectures aussi vastes ; car l'édition espagnole embrasse jusqu'à l'année 1900, et donne l'analyse des publications récentes de quelque importance, y compris les articles de revues. Une partie des éloges dus à ce livre revient de droit au traducteur, M. Adolfo Bonilla y San Martín. Les notes qu'il a placées avec discrétion au bas des pages, ne sont jamais hors de propos et témoignent d'une solide érudition. Le volume contient en outre une table des noms propres, un appendice bibliographique des plus instructifs et une préface signée d'un nom illustre et vénéré avec raison de tous les hispanisants. Dans cette étude préliminaire, M. Menéndez y Pelayo, contrairement à l'usage, ne couvre pas de fleurs l'œuvre qu'il présente au public. Sa sévérité pointilleuse relève jusqu'aux plus légères inadvertances « parce qu'il s'agit d'un livre de haute et incontestable valeur, destiné à rendre de grands services. » Cette sincérité atteste le mérite de l'œuvre, beaucoup plus sûrement que ne l'eût fait un enthousiasme de convention.

LÉO ROUANET.

Les Femmes dans l'œuvre de Dante, par LUCIE FÉLIX FAURE. Paris, Perrin, 1902, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avions déjà, depuis longtemps, *les Femmes de Shakespeare*, *les Femmes de Goethe;* un beau livre restait à écrire sur *les Femmes de Dante*. Il semble bien que rien n'ait manqué à l'auteur pour traiter dignement cet admirable sujet. Mlle Félix Faure est très suffisamment au courant de la littérature dantesque contemporaine ; mais surtout elle a lu, relu, médité la *Divine Comédie*, la *Vita nova*, et aussi le *Convito*, trop souvent négligé ; elle en a pénétré le sens mystique et allégorique, et a su traduire ses impressions dans une suite de courtes études

d'une grande élévation de pensées et de sentiments. Elle répartit les héroïnes de Dante en plusieurs groupes, un peu artificiels peut-être : les vivantes ; les mortes ; les âmes souffrantes ; les immortelles. La toute glorieuse Béatrice est naturellement de ces dernières ; parmi les « vivantes » se trouve la mystérieuse Piétosa, et aussi la pieuse Nella, la douce petite veuve de Forese Donati. D'une main délicate, l'auteur a tracé quinze ou vingt esquisses de ces idéales figures, pour la plupart un peu pâles et indécises, et cependant inoubliables. L'ouvrage s'ouvre par une Introduction d'un caractère plus général, que l'on a pu lire, il y a quelques mois, sous un autre titre, dans la *Revue des Deux Mondes*. Les belles pages ne sont pas rares dans ce petit volume, plein de grâce et de poésie, d'un sentiment bien dantesque. Il n'était pas mal que *les Femmes dans l'œuvre de Dante* fût écrit par une femme.

L. AUVRAY.

HISTOIRE

Les Origines du Parlement de Paris et la Justice aux XIIIe et XIVe siècles, par GUSTAVE DUCOUDRAY. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de XVII-1058 p. — Prix : 15 fr.

Le Parlement de Paris, son rôle politique depuis le règne de Charles VII jusqu'à la Révolution, par E. GLASSON. Paris, Hachette, 1901, 2 vol. in-8 de II-469 et 516 p. — Prix : 15 fr.

L'histoire de nos institutions vient de s'enrichir de deux ouvrages de haute valeur, consacrés au Parlement de Paris.

Grâce à la générosité de MM. Aucoc et Georges Picot, l'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours, en 1888, une étude sur le Parlement de Paris depuis l'avènement de saint Louis jusqu'au règne de Charles VII. M. Gustave Ducoudray, qui s'était déjà occupé de l'histoire du Parlement, obtint le prix. Il y vit un encouragement pour poursuivre ses études, et c'est mieux qu'un mémoire de concours, c'est un volume de plus de mille pages qu'il publie aujourd'hui sur les premiers siècles du Parlement. Et encore ce volume ne représente que la moitié du fruit de son travail ; un second, concernant l'action administrative et politique du Parlement, le suivra prochainement.

Les documents sur le Parlement ne manquent pas. Malgré deux incendies qui se produisirent au Palais en 1618 et en 1776 et qui causèrent la perte de tous les arrêts jusqu'au XVIe siècle, les archives du Parlement constituent encore à elles seules une véritable bibliothèque dans l'immense dépôt des Archives nationales. Elles se composent de plus de 10,000 registres, dont les premiers, connus sous le nom d'*Olim*, remontent au milieu du XIIIe siècle. Sauf quelques lacunes, dues notamment à Louis XIV, qui fit déchirer les arrêts rendus au temps de la Fronde, nous possédons l'ensemble des décisions du

Parlement de 1254 à 1790. M. Ducoudray a eu la patience de dépouiller toute la partie de ces documents qui remonte au XIIIe et au XIVe siècles.

Le Parlement, qui se confondait à l'origine avec le Conseil du Roi suivait d'abord le prince dans ses voyages. Mais sous saint Louis il cesse d'être nomade. Les sessions, qui s'ouvrent à la Saint-Martin d'hiver, à la Purification, à Pâques et à la Pentecôte, tendent à se rejoindre ; la Cour siège quasi sans interruption jusqu'à huit et neuf mois de suite. Elle n'est plus périodique, mais annuelle, ou plutôt permanente. C'est à ce moment que M. Ducoudray commence à l'étudier. Il nous conduit d'abord au Palais, qui jusqu'à Charles VI fut aussi l'hôtel du Roi. Après nous en avoir décrit la disposition, l'auteur expose l'organisation générale du Parlement, puis il en fait connaître les magistrats, clercs et seigneurs laïcs, leur mode de recrutement, leurs gages, leurs costumes, et, à côté d'eux, leurs auxiliaires, les procureurs, les avocats, les notaires qui au Palais prirent le nom de *registreurs* ou de *greffiers*, les huissiers, et enfin le concierge, non l'un des moindres officiers, et qui a sous ses ordres les portiers. La compétence du Parlement est déterminée, autant du moins qu'elle peut l'être, par l'analyse et le classement des innombrables litiges dont il était saisi. Viennent ensuite les parties principales de l'ouvrage : le livre VI, consacré à l'action du Parlement, et dans lequel l'auteur suit l'évolution judiciaire qui, dans une société encore à demi barbare et déchirée par les guerres féodales, a abouti à la suppression du duel judiciaire, proclamée mais incomplètement réalisée par saint Louis, et à son remplacement par la procédure d'enquête ; le livre VII, qui nous fait pénétrer dans la forêt touffue des juridictions laïques et ecclésiastiques du moyen âge ; le livre VIII, qui montre l'influence prépondérante du Parlement sur le droit français et notamment sur la coutume de Paris ; le livre IX, qui étudie la jurisprudence parlementaire et en montre l'effet social sur la condition des personnes, sur celle des biens, sur la pénalité, sur la procédure et dans les diverses manifestations de la vie judiciaire. Dans le livre X et dernier, M. Ducoudray passe en revue les cours féodales qui existaient, à l'instar du Parlement, dans les domaines des grands vassaux, l'Échiquier de Normandie, les Grands Jours de Troyes, l'Auditoire du droit écrit, et il rappelle les circonstances qui amenèrent la création des différents Parlements provinciaux ; il termine en jetant une vue d'ensemble sur le rôle judiciaire du Parlement, auquel il fait honneur d'avoir créé la justice française et le droit français,

En somme, M. Ducoudray nous donne plus que l'histoire du Parlement et de la justice en France du XIIIe au XVe siècle ; son livre, plein de faits et d'anecdotes tirés des archives parlementaires, nous offre le tableau pittoresque de la vie sociale en France à la fin du moyen âge ;

il unit l'histoire des mœurs à celle des institutions et les complète l'une par l'autre.

— La personnalité scientifique de M. Glasson est assez connue pour qu'il soit superflu d'insister sur la valeur de son nouvel ouvrage, où il recherche quel a été le rôle politique du Parlement de Paris. Ce sujet constitue une partie notable de l'histoire de France, mais une partie qui, pour être bien connue et sainement appréciée, a besoin d'être étudiée à part et en détail. Les deux volumes que M. Glasson lui consacre ne sont certes pas de trop, et quelques lacunes mêmes pourraient y être signalées. Il est une question, notamment, qui aurait pu y trouver place et que le savant historien du droit anglais et du droit français était mieux que personne à même d'élucider : celle des causes qui ont empêché le Parlement de Paris d'acquérir un pouvoir analogue à celui du Parlement britannique. M. Glasson laisse ce problème de côté. Suivant lui — et cette affirmation nous paraît contestable — l'ambition de jouer un rôle politique ne serait venue au Parlement de Paris qu'à l'instigation de la Royauté. « Ce sont les rois, dit-il, qui ont fait sortir le Parlement de ses fonctions normales et l'ont mêlé à la vie politique. » Il est vrai que les rois avaient volontiers recours à lui dans leurs embarras, mais par le souvenir de ses origines, par l'absence d'une délimitation précise de ses attributions, par le désir naturel à tout corps constitué d'étendre son action et par la jalousie que lui inspirait la noblesse, le Parlement était fatalement porté à se mêler des affaires de l'État. Il ne manqua guère de le faire toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Soumis et docile jusqu'à la servilité sous les rois ou les ministres autoritaires, il a toujours profité des moments d'affaiblissement du pouvoir pour entrer en scène et accaparer une part de la puissance législative ou de la fonction gouvernementale. Au besoin même, comme au temps de la Fronde, il délaissait ses devoirs judiciaires pour organiser la guerre civile. Humilié et dompté par Louis XIV, il se laisse enlever, presque sans protester, son droit de remontrance et enregistre sans mot dire les édits de légitimation des princes adultérins. Mais Louis XIV n'est pas plutôt descendu dans la tombe que le Parlement, pour complaire au duc d'Orléans, casse les volontés testamentaires du grand Roi. Le Régent lui restitue le droit de présenter des remontrances préalables à l'enregistrement des édits, et bientôt l'usage que le Parlement fait de ce droit oblige le Régent à l'exiler à Pontoise. Sous Louis XV, les conflits entre le Parlement et la Royauté furent incessants; ils se compliquèrent d'entreprises sur le domaine religieux, et ils aboutirent, comme on sait, à la dissolution du Parlement en 1771 et à son remplacement par le Parlement Maupeou. M. Glasson expose très au long toutes ces luttes; il rend justice aux réformes du chancelier Maupeou et déplore que Louis XVI ne les ait pas mainte-

nues. Sans reconnaissance pour le roi qui les avait restaurés, les Parlements reprirent leurs habitudes d'opposition tracassière et bornée; ils réclamaient des réformes et s'opposaient à toutes celles qui étaient tentées. Aussi, malgré la popularité bruyante dont ils jouirent un moment avant la Révolution, quand la Constituante, dont ils avaient provoqué la réunion, les anéantit, non sans les avoir insultés et bafoués, ils moururent, comme le dit M. Glasson, « abandonnés de tous, de la nation, qui voyait en eux un corps privilégié et hostile aux réformes, de la noblesse et du clergé, qui lui reprochaient ses dernières faiblesses, de la Royauté elle-même, qui ne pouvait plus compter sur eux. »

MAURICE LAMBERT.

Les Années de retraite de M. Guizot. Lettres à M. et Mme Charles Lenormant. Paris, Hachette, 1902, in-8 de XXXV-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Cette correspondance, dit M. Charles de Loménie dans l'Avant-propos du volume, n'ajoute rien aux grands faits de l'histoire de M. Guizot comme homme d'État et comme écrivain ; mais depuis la révolution de 1848, époque à laquelle nous commençons notre publication, elle déroule avec une continuité qui nous paraît avoir son intérêt propre le tableau des idées, des affections, des occupations dont se compose dès lors sa vie. »

M. de Loménie caractérise ainsi très justement l'intérêt qui s'attache à la publication qu'il a entreprise. Rien de ce qui touche à l'histoire du grand honnête homme que fut M. Guizot n'est indifférent, alors surtout que quelquefois l'état d'âme que ses lettres révèlent nous surprend un peu. N'est-il pas permis de s'étonner de la sérénité absolue qui suit de si près chez M. Guizot la révolution de 1848, à moins toutefois de voir, dans cette absence presque totale de regrets pour le pouvoir, une preuve de plus de la conviction qui s'était formée chez lui de la nécessité de la fusion entre les deux branches de la Maison royale?

On lira ces lettres où éclate surtout le souci des questions religieuses et de l'avenir du christianisme en France ; on lira surtout, oserons-nous dire, l'admirable lettre de Mgr de Cabrières qui sert de préface au volume. C'est en prêtre catholique que s'est exprimé sur un des plus illustres de nos compatriotes protestants, le prélat « dans lequel se perpétuent les grandes traditions de l'épiscopat français, » aussi ferme dans la foi orthodoxe que respectueux de la conviction sincère. Catholiques et protestants, après avoir lu ces pages, diront les uns avec reconnaissance, les autres avec admiration pour l'évêque de Montpellier : « La foi catholique est vraiment belle, d'une absolue et sereine beauté. »

EUGÈNE GODEFROY.

La Civilisation païenne et la Religion, par le R. P. Reynaud. Paris, Perrin, 1902, in-12 de xv-317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. Reynaud continue la série des travaux si intéressants qu'il a commencés sur la civilisation païenne ; nous avons déjà rendu compte des deux premiers volumes où il comparait cette civilisation avec la civilisation chrétienne au point de vue de la morale et au point de vue de la famille. Aujourd'hui il compare les religions de l'antiquité avec la religion chrétienne. Il n'a pas de peine à montrer que le christianisme seul nous a donné une notion exacte d'un Dieu créateur et providence et du culte qui lui est dû. Nous recommandons surtout la lecture du deuxième livre où l'auteur expose éloquemment la supériorité incomparable de l'adoration et de la prière chrétiennes, cette loi d'expiation si mal comprise de l'antiquité, et enfin cette loi d'amour qui est le fond de la religion du Christ et que les anciens ignoraient absolument.

Ces comparaisons entre la civilisation ancienne et la nôtre sont très opportunes de nos jours, alors que tant d'esprits dévoyés essaient de nous ramener au paganisme ou à quelque chose de pire. Il y a toutefois certains détails où nous ne serions pas tout à fait d'accord avec le P. Reynaud. Il nous paraît qu'il abaisse un peu trop la religion juive et en particulier ses sacrifices sanglants qui étaient cependant d'institution divine. Il nous étonne aussi d'entendre affirmer que les Romains instruits du temps de César croyaient sérieusement à leur religion ; n'était-il pas de Cicéron ce propos que deux augures ne peuvent se regarder sans rire ?

D. V.

Un Séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le second Empire, par la baronne Durand de Fontmagne, née Drummond de Melfort. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de III-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce récit sans prétention, où l'auteur s'efface discrètement, le lecteur trouvera un exposé, au point de vue Thouvenel, des conflits qui ont alors surgi ou ressuscité. Il y avait, avant et par dessus tout, comme toujours, les rivalités des ambassades : Sir Stratford Canning y était encore, et c'est tout dire.

« Gordon, dit l'auteur, m'intéressait plus que tout autre : j'étais impressionnée par l'énergie qui se lisait dans ses yeux d'un bleu si intense (p. 200). » La rencontre avec les Zamoyski m'a particulièrement intéressé et ému (p. 40).

Le lecteur de cet exposé s'attachera particulièrement au tableau très exact de la vie diplomatique tant à Péra qu'à Thérapia et à Buyuk-Déré.

A. d'Avril.

1793-1796. Charette et la Guerre vendéenne, *d'après les les Archives de l'État et de la ville de Nantes, des Mémoires inédits des chefs vendéens, etc.*, par René Bittard des Portes. Paris, Émile Paul, 1902, in-8 de XII-611 p., avec une carte. — Prix : 7 fr. 50.

Si Bonchamps brillait par de rares qualités stratégiques, Charette fut avant tout un incomparable chef de partisans. Pendant trois années, dont deux à peu près seul, il tint en échec les meilleurs généraux et les plus vaillantes troupes de la République. Et pourtant ses débuts n'avaient pas été heureux. Comme Bonchamps, on était venu le chercher dans son château et le forcer à se mettre à la tête des paysans insurgés pour leur foi. Ses premiers engagements furent des revers; mais il sut profiter de ces revers pour perfectionner son mode de combattre et aguerrir ses hommes. Mal vu au commencement par les autres chefs de paroisses, il finit par imposer son autorité et gagna à un tel point la confiance de ses soldats qu'il leur faisait accepter tout ce qu'il voulait. Aussi Napoléon a-t-il dit de lui qu'il « laissait percer du génie. » Vainqueur, il emportait tout devant lui; vaincu, il était insaisissable et ne se décourageait jamais. Ses adversaires ne savaient où le prendre, et, au moment où on le croyait loin, il tombait sur eux à l'improviste et forçait leurs lignes avec une impétuosité irrésistible. Avec cela, toujours gai et de bonne humeur, aimant le plaisir comme la guerre, l'aimant trop même, ardent à danser comme à se battre, vert galant comme Henri IV, il plaisait à ses soldats peut-être autant par ses défauts que par ses qualités.

Malheureusement il opéra la plupart du temps à part, et ce manque d'harmonie fut une des causes de son échec final et aussi de la ruine de la Vendée. Les généraux se jalousaient, les soldats mêmes des diverses régions ne sympathisaient pas. Ils différaient de caractère, d'habitudes et de manière d'être. Les Maraîchins de Charette et les Angevins de Cathelineau s'accordaient mal, quoique défendant la même cause. Pendant les marches, les uns disaient leur chapelet, les autres chantaient des chansons. Aussi y eut-il peu de points de contact; Charette, excepté pour le siège de Nantes, ne combina guère ses opérations avec celles de la haute Vendée; il lui répugnait d'obéir à l'autorité d'un général en chef. Même après la déroute de la Grande Armée, après la mort de Cathelineau, de Lescure, de Bonchamps et de la Rochejaquelin, lorsque l'union s'imposait d'autant plus qu'on était plus faible, cette union ne se fit pas. Sauf de très rares occasions, Charette et Stofflet, les deux survivants, agissaient à part. Quand Charette signa le traité de la Jaunaie, Stofflet refusa d'y adhérer; quand Charette reprit les armes, Stofflet fit la paix. Une pareille divergence ne pouvait aboutir qu'à la catastrophe; elle fut précipitée pour l'armée du Bas-Poitou par la déplorable expédition de l'île d'Yeu, où le comte d'Artois, venu sur la flotte anglaise, resta en face de la côte

de France sans débarquer. — « Allez dire à vos chefs que vous m'avez apporté l'arrêt de mort, » répondit Charette à l'officier qui lui annonçait l'inaction, puis le prochain départ du prince. Ce fut la mort, en effet, à bref délai. Déçus dans leur espoir, les Vendéens rentrèrent dans leurs foyers et firent leur soumission, et leur intrépide chef, traqué de toutes parts, fut enfin pris par les colonnes du général Travot et fusillé avec des raffinements de barbarie, dans cette ville de Nantes où, quelques mois auparavant, il avait fait une entrée triomphale. Inutile d'ajouter que sa mort fut héroïque comme sa vie.

C'est cette vie que M. Bittard des Portes, l'historien très distingué de *l'Armée de Condé,* vient de raconter dans un volume plein d'intérêt et d'érudition. Il a fouillé toutes les archives, étudié tous les Mémoires, dont beaucoup d'inédits, et de ces longs travaux est sorti un récit attachant, mais en même temps d'une précision très nette, d'une discussion très sûre et d'une rare impartialité. L'auteur rend hommage à tous les mérites, mais il ne dissimule pas les fautes, d'où qu'elles viennent. Ce n'est pas de la légende, comme il arrive trop souvent, ce n'est pas de l'apologie, c'est de l'histoire vraie.

M. DE LA ROCHETERIE.

Colonisation de l'île Bourbon et Fondation du quartier Saint-Pierre, par JULES HERMANN. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 408 p., avec carte. — Prix : 3 fr. 50.

Tous ceux qui se tiennent au courant des progrès de l'ancienne histoire coloniale de la France ont lu les intéressantes études, si neuves et si pleines de faits, que M. Jules Hermann a naguère publiées dans le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de l'île de la Réunion* sur les origines de la colonisation de l'île Bourbon. Les voici réunies, — avec un travail relatif à la fondation du quartier Saint-Pierre, — en un volume dont depuis longtemps déjà nous désirions la publication, et auquel nous souhaitons une cordiale bienvenue. Ce livre, en effet, marque, dans la connaissance de l'histoire de l'ancienne Mascareigne, un progrès considérable ; composé à l'aide des précieux documents qui ont subsisté soit aux archives de la marine à Saint-Denis, soit dans les études notariales, ailleurs encore, il jette un jour tout nouveau sur un certain nombre de faits obscurs, corrige et rectifie les assertions erronées d'Élie Pajot, du Dr Lacaze et de M. Guët, et constitue la première histoire complète et vraiment sérieuse de la colonisation française à Bourbon depuis les débuts de l'occupation continue (1665) jusqu'à la mort de Desforges-Boucher (1725). Sur le rôle de ce remarquable administrateur, — le héros de M. Hermann, — jusqu'à présent si mal étudié, sur l'origine d'une foule de noms de lieux, sur bien d'autres points encore, que de

renseignements dans cet ouvrage sur la colonisation de l'île Bourbon ! Aussi conviendra-t-il de s'y reporter désormais comme au travail le mieux documenté sur cette partie de notre histoire coloniale. Bien que l'auteur ne fournisse pas de renvois précis aux sources dont il s'est servi, quoiqu'il émette sur l'histoire générale plus d'une vue singulièrement contestable, bien que, enfin, sur plus d'un point d'histoire coloniale même, il émette des assertions que les textes contredisent ou rectifient, cet ouvrage n'en a pas moins une sérieuse valeur ; c'est une des meilleures études d'histoire coloniale qui aient paru en ces dernières années.

HENRI FROIDEVAUX.

Les Gens du Roi au Parlement de Bretagne (1553-1790), par GUSTAVE SAULNIER DE LA PINELAIS. Rennes, Plihon et Hommay ; Paris, A. Picard et fils, 1901, gr. in-8 de XXI-469 p. — Prix : 8 fr.

Nul mieux que M. de la Pinelais n'était désigné pour écrire l'histoire des gens du Roi au Parlement de Bretagne. Ancien avocat général, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour d'appel de Rennes, il avait déjà consacré ses loisirs à écrire une vivante histoire du barreau du Parlement de Bretagne, ouvrage qui fut couronné par l'Institut en 1896. On peut dire que, nourri dans le sérail, il en connaissait tous les détours : aussi rien n'a-t-il échappé à ses recherches ou à sa perspicacité, et le monument élevé aujourd'hui sera bien définitif ; on ne pourra plus lui ajouter même une pierre. Comme pour l'histoire du barreau, les documents consultés sont presque tous d'origine bretonne et ont été empruntés, pour la plupart, aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine et à celles du Palais de justice de Rennes ; mais le résultat général a été différent ; on y reconnaît en effet que malgré le contrat d'union de 1532 et en dépit de la législation générale du royaume, les procureurs et les avocats du Parlement de Rennes avaient conservé jusqu'à la fin une physionomie sensiblement distincte de celle de leurs confrères des autres parlements de France, tandis que les nouveaux documents ne révèlent pas de particularités vraiment essentielles distinguant les gens du Roi à Rennes de leurs collègues du dehors. La nouvelle étude présente donc, au point de vue de l'histoire, un caractère de généralité plus grand que la précédente, et j'ajouterai que ce caractère s'accentue encore par la nouveauté du sujet, car c'est à peine si les écrivains qui ont raconté l'histoire des Parlements ont daigné faire attention aux gens du Roi. Ceci est la première monographie sérieuse qu'on puisse citer à leur sujet, et la monographie est complète, car elle comprend tout ce qui peut concerner le personnel, l'organisation, les attributions et le fonctionnement du ministère public sous l'ancien régime. Les attributions du procureur général, en particulier, étaient d'une extrême importance : beaucoup

moins efficace qu'aujourd'hui dans la direction ou la surveillance des poursuites criminelles, l'action du chef du parquet eut une portée considérable dans l'élaboration des « arrêts de règlement » ou « arrêts généraux » du Parlement, véritables monuments législatifs qui réglaient en toutes choses l'administration de la province et dépassaient de beaucoup les limites des affaires purement judiciaires. A côté de lui, les avocats généraux, plus spécialement cantonnés à l'audience civile, déposaient des conclusions dont la science profonde et sûre, au milieu des obscurités d'une législation incohérente, fonda véritablement la jurisprudence du Parlement. Au-dessous d'eux, collaboraient les substituts, dont les fonctions consistaient principalement à s'occuper des détails d'administration, et à préparer par leurs rapports les décisions prises à l'assemblée du parquet. Je n'aurai pas le loisir de signaler ici tout ce qu'il y a de neuf et de piquant dans tous ces chapitres élaborés de première main. Les historiens du droit et de l'administration générale y trouveront large matière à puiser ; je me contenterai d'appeler l'attention sur l'étude consacrée à l'art oratoire au Palais depuis le XVIe siècle et sur les portraits de ces magistrats qui furent la gloire du parquet de Rennes : Hay du Chatelet, un des membres fondateurs de l'Académie française, Du Parc Porée, Le Prestre de Châteaugiron, Hercule du Bourgblanc et le défenseur des libertés bretonnes, La Chalotais. A propos de ce dernier j'aime à constater que les célèbres *Comptes rendus* et le *Plan d'éducation nationale* reçoivent des critiques justement méritées, mais il semble encore ici que, dès que l'on touche à La Chalotais, il faille mettre des gants : pour moi je ne pardonnerai jamais à un procureur général d'établir un réquisitoire à l'aide de citations tronquées.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu très sincère. M. de la Pinelais nous a donné l'histoire du barreau et l'histoire des gens du Roi. Qu'il nous donne maintenant celle du Parlement, et, qu'après l'avoir composée avec la même sagacité et la même conscience que les deux précédentes, il la fasse imprimer aussi par l'excellent imprimeur rennais Fr. Simon, qui est l'imprimeur du *Polybiblion*, et qui s'est particulièrement distingué dans la publication des *Gens du Roi*.

RENÉ KERVILER.

L'Impérialisme allemand, par MAURICE LAIR. Paris, Colin, 1902, in-12 de VII-341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une revue rapide de l'impérialisme en général et de ses tendances en Angleterre, aux États-Unis, en Russie et au Japon, sert d'Introduction à l'étude spéciale que l'auteur fait de cette maladie en Allemagne. Il divise son livre en deux parties : dans la première, il envisage les origines de l'impérialisme, les moyens par lesquels il va se dévelop-

pant, la politique qu'il engendre, et les âmes qu'il fait naître ; dans la seconde, il examine ce que l'Allemagne impérialiste était hier, ce qu'elle est aujourd'hui et se demande ce qu'elle sera demain. A des triomphes éclatants, à une ambition sans bornes a succédé une inquiétude que les menaces de la question sociale ne sont pas faites pour calmer. Le livre de M. Lair est écrit d'une façon sobre, quoique sans sécheresse, rempli de documents intéressants où l'exactitude de la statistique, se joignant à la finesse de l'observation, permet au lecteur d'avoir une vue plus nette de l'âme allemande, si longtemps restée vague et mystérieuse. L. MENSCH.

Constantin V, empereur des Romains (740-775), par ALFRED LOMBARD. Paris, Alcan, 1902. In-8 de IV-176 p. — Prix : 6 fr.

Constantin V, c'est Copronyme, le sanguinaire iconoclaste; M. Lombard entreprend de le réhabiliter. C'est la mode maintenant de reviser le procès du byzantinisme : MM. Schlumberger, Diehl, Chalandon l'entreprennent souvent avec succès, jamais sans talent. Ces malheureux Byzantins ont été mal jugés pendant longtemps; nous connaissions peu leur histoire et nous nous contentions de croire le mal qu'ils disaient les uns des autres; il paraît qu'ils ont beaucoup menti, ce qui nous permet de leur rendre notre estime.

Que Constantin V ait été un bon administrateur et un bon général, M. Lombard l'établit d'après des sources nouvelles et, paraît-il, dignes de foi; mais les chapitres importants sont ceux qui ont trait à la question des images.

Il y a eu au VIIe siècle, dans toute l'Église, une réaction contre les pratiques superstitieuses d'un peuple ignorant qu'un clergé peu instruit n'avait pas toujours su guider. Ce fut le point de départ de la guerre déclarée par les évêques orientaux au culte des images. Les Empereurs, invités à apporter le concours du bras séculier, le firent avec une énergie barbare; mais plus lourde que sa main gantée de fer était l'érudition théologique du César; M. Lombard montre (p. 126-127) qu'emporté par son zèle, Constantin dépassa le but et tomba dans les erreurs nestoriennes et ariennes.

M. Lombard aussi me paraît dépasser la borne en appréciant l'invocation de la Sainte Vierge et des Saints à un point de vue qui sent le protestantisme.

Quoi qu'il en soit, son livre est plein d'érudition; il fait avancer sur un point particulier notre connaissance trop restreinte encore de l'histoire du byzantinisme. P. PISANI.

Miramar de Majorque, texte et illustrations par GASTON VUILLIER. Paris, chez l'auteur, 35, rue de Babylone, et chez les principaux libraires, 1903, in-4 colombier de 250 p., avec 19 fac-similés d'aquarelle et 18 camaïeux hors texte, 73 grav. sur bois et 40 croquis dans le texte, musique et autographe. Tirage rigoureusement limité à 350 exemplaires numérotés et signés. — En souscription, sur vélin, 500 fr.; sur chine, 1,000 fr.; sur japon, 2,000 fr. L'ouvrage sera complet en dix fascicules, dont les deux premiers ont paru.

Il est, en Méditerranée, un coin de terre paisible et secret, dont les beautés unies de la nature semblent faire le refuge idéal, pour la joie et l'exaltation, pour la consolation aussi d'une âme noble et souffrante. Le ciel et la mer l'illuminent de leur azur. « Là, dans un chaos étincelant de forêts et de cimes, des terres opulentes sont dorées par le soleil et bercées par l'éternelle mélodie de la vague. Sous l'ombre frêle des oliviers, les ermites cheminent encore, les jeunes filles voilées de gaze vont souriantes et chastes, et, parmi les chênes, comme aux temps antiques, la cantilène de l'émondeur et la flûte du berger mêlent leurs harmonies aux sonnailles des troupeaux. » Le seul nom de Miramar suffit à résumer ces merveilles, et ressusciter doucement les échos d'un glorieux passé. Miramar de Majorque, perle sertie dans l'écrin des Baléares, c'est le blanc cloître d'où rayonna sur le monde la pensée de Raymond Lulle, c'est la chartreuse où, durant un hiver, George Sand couva d'une aile maternelle le génie malade et frileux de Chopin, et c'est encore la retraite de silence et de lumière où, depuis trente ans, un prince de l'illustre maison de Habsbourg, atteint au cœur par l'infortune la plus soudaine et la plus affreuse, abrite le souvenir de sa pure tendresse inconsolée. Il y a vraiment dans ces roches et dans le parfum de ces fleurs une âme d'incomparable amour, terrestre et divine tout à la fois, et si ardente que l'on n'imagine guère, aux rives de la Méditerranée, un charme plus pénétrant et plus original. Quel décor pour un peintre qui saurait écrire, et pour un écrivain qui saurait peindre! Quelle fortune d'être admis dans la familiarité de l'hôte princier, suzerain de l'immense domaine, maître du roc, des champs, de la forêt, de la mer, et bienfaisant et simple d'accueil comme le moindre des paysans! Imaginez ce trésor de notes, écrites et peintes, et imaginez aussi (c'est là que l'imagination s'arrête) un éditeur généreux jusqu'à l'invraisemblance, qui laisse à l'artiste toute liberté et lui accorde toute dépense, ne lui demandant qu'une chose, un beau livre; oui, quel beau livre ce pourrait être!

Eh bien, l'artiste existe, il se passe d'éditeur, et le livre se fera, ou plutôt il se fait; car le texte s'imprime, et déjà une bonne partie des gravures sortent de l'atelier. M. Gaston Vuillier est un voyageur qui sait voir et faire voir. Il a, au bout de son crayon, ce gentil brin de plume que Musset octroyait, un peu chichement, à Théophile Gautier.

On le connaît pour un des maîtres de l'illustration moderne, pour un narrateur aux phrases colorées dont on peut dire qu'il écrit comme il peint, à l'aquarelle. Il a contribué, pendant bien des années, au succès de la vieille Revue des voyages, *le Tour du monde*, où ses récits paraissaient, avant d'être recueillis en de brillants volumes. On a lu ses *Iles oubliées* — Sardaigne, Corse, Baléares — où déjà il effleurait le sujet qui le tente aujourd'hui. Ses gravures en couleur ont ramassé sous nos yeux tout le pittoresque des hommes et des choses en Tunisie. Quel plaisir sain et reposant que de se promener avec lui sur les côtes enchantées de cette Sicile dont il a fait revivre avec intensité les paysages et les mœurs ! Ici, la jouissance est plus rare peut-être, en tout cas moins accessible. Majorque n'est pas, comme la Sicile, organisée pour héberger les touristes. George Sand, mal accueillie et mal logée, a laissé de son *Hiver à Majorque* un récit assez terne et maussade, où l'on devine pourtant, à certaines pages, tous les trésors qu'une insistance plus grande lui eût peu à peu révélés. Ces trésors, M. G. Vuillier les a tous connus, grâce à une amitié princière, et il nous les prodigue à son tour. Le livre qu'il a rapporté de là-bas, avec son cortège d'images somptueuses, s'annonçait dès les débuts comme un livre de prince, bien fait pour épouvanter l'économie et le faux luxe de libraires trop timides. L'auteur n'a pas hésité longtemps ; et, ne voulant rien sacrifier de ce qu'il tenait justement pour la gloire durable de son entreprise, il s'est fait son propre éditeur, gouvernant à lui seul imprimeur et graveurs, choisissant à lui seul papier, format, caractères et procédés de reproduction. Si pareille hardiesse ne va pas sans risques, la beauté qui en doit naître ne mérite-t-elle pas un plus éclatant triomphe ?

Comment résumer en quelques lignes toute cette poésie, toute cette fantaisie, toute cette histoire ? Les légendes vivaces fleurissent parmi les sources, au pied des oliviers et des pins qui escaladent les abruptes falaises. Ce sont d'abord les profanes amours, suivies d'une pénitence plus ardente, qui font de Raymond Lulle, fondateur de Miramar, le Docteur Illuminé, l'apôtre destiné au martyre sur la côte africaine. L'âme de ce grand poète semble toujours présente parmi les forêts et les grottes de Majorque ; aujourd'hui encore, les pâtres montrent à l'étranger le lentisque miraculeux dont les feuilles, couvertes de caractères arabes, chaldéens, grecs, hébreux, latins, s'en allèrent au vent sous ses yeux, s'envolèrent vers les flots lumineux pour lui indiquer la route lointaine, la voie douloureuse où il devait bientôt répandre et immoler sa science. La fontaine et la grotte du Docteur Illuminé se cachent encore, comme autrefois, sous le dôme argenté des oliviers, et sont embaumées par les calices innombrables des lis blancs et des orchidées roses. Plus haut sur la falaise, les pétales des cistes et les claires étoiles des asphodèles animent de leur jeunesse et de leur joie cette côte qui

bientôt ne sera que cimes et précipices, la côte *escarpada y horrorosa, sin abrigo ni resguardo* que décrivait Miguel de Vargas. Le promontoire farouche qui rompt de son élan vertical cette ligne immense de falaise, la *Foredada*, la roche trouée, guette Miramar de son orbite béant ; par la tempête, le monstre s'anime, et la voix des Maures qui périrent autrefois sur le rivage jaillit de sa gorge en hurlements affreux. Cette voix de la mer et de l'écueil, souvent l'impératrice Élisabeth vint l'entendre, lorsqu'elle semblait chercher dans les agitations de la nature comme une prophétie de son tragique destin. Près d'ici l'on peut distinguer les « miradors » qui se penchent au-dessus de murailles inaccessibles, pour épier au plus profond des abîmes ; mais franchissez la falaise, et vous trouverez des régions plus humaines. A Son Gual, manoir de la branche espagnole des Saint-Simon, où M. Vuillier vécut d'heureuses semaines, l'écho répète encore les prédications d'autrefois. L'olivier dont le tronc creusé servit de chaire rustique à saint Vincent Ferrier n'est pas plus ancien que les arbres fantômes, aux troncs bizarres, où la superstition populaire incarne l'âme des Maures. M. Vuillier, après George Sand, se plaît à les décrire et à les peindre, les arbres prodigieux qui semblent jaillis de la fantaisie d'un Gustave Doré. Il nous conduit dans la belle et sauvage chartreuse de Valldemosa, où vécurent George Sand et Chopin ; et des pages toutes vibrantes de poésie et d'observation fidèle nous disent la musique, les chants, les danses populaires (il y a, parmi ces *malagueñas*, des merveilles de simplicité et de passion), les fêtes profanes et les fêtes religieuses, depuis les représentations de la Sibylle, résumées et commentées avec une aimable érudition, jusqu'aux jolis amusements d'amour, à ces Pluies de *crispells*, de gâteaux en forme d'étoile, que les belles envoient à leurs galants.

George Sand eût souhaité, pour la juste expression de tant de sites riants, sauvages ou grandioses, le pinceau des meilleurs parmi ses contemporains, Rousseau, Dupré, Corot, Huet, Decamps. Mais celui qui tient en mains les aquarelles de M. Vuillier ne songe guère à ces noms glorieux : il est tout à la joie de vivre dans la lumière et la beauté d'une nature pour laquelle nous ne semblons pas faits. En quelques touches rapides et franches, les visions se précisent : la sombre verdure des forêts de pins dévale jusqu'à la mer, les roches brûlent au soleil, un grand palmier ouvre ses branches dans l'azur, comme un bouquet de feux d'artifices. Et puis, c'est la vie, ce sont les costumes des paysans, de la montagne et de la plaine : voici le *pagès*, avec son mouchoir rouge serré autour de la tête, en souvenir du turban mauresque ; voici la *pagèse*, brune ou blonde, avec la coiffe délicieuse que lui fait le *rebosillo*, la guimpe blanche et transparente qui enveloppe d'une lumière nacrée les rondes attaches du cou, et, glissant derrière

les oreilles, remonte au sommet de la tête pour se fixer dans l'épaisse vague des cheveux ; coiffe joliment mondaine et un peu monacale tout ensemble, sorte d'auréole juvénile au dessus de laquelle étincelle le sourire de la bouche et des yeux. Elles passent et repassent, les belles paysannes, l'amphore de terre sur la hanche, ou des fleurs et des fruits dans les bras, de rouges glaïeuls, des lis, des oranges d'or. Aux aquarelles se mêlent des camaïeux en deux tons, des lavis monochromes, des dessins à la plume et au crayon rehaussés d'une note de couleur ; le tout, simple, lumineux et large d'effet, même avec l'exécution la plus minutieuse.

Ces éléments d'un livre admirable sont mis en œuvre avec des ressources d'art infinies. Certaines des gravures en couleur, dont les épreuves définitives viennent de sortir des ateliers de M. Wittmann, sont vraiment la perfection même, le fac-similé absolu de l'aquarelle avec, en plus, ce velouté exquis, presque imperceptible, que donne le grain du cuivre. Jamais encore (même aux gravures de James Tissot pour la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, le repérage des planches en couleur n'avait atteint cette précision ; jamais encore on n'avait obtenu pareille légèreté, pareille franchise de nuances avec plusieurs tons superposés. Voilà le mérite propre de ce livre, et qui lui vaut de marquer une date dans l'histoire des procédés mécaniques de la gravure. On appréciera tout particulièrement une vue de falaise, avec la verdure moutonnante des pins que troue le petit clocher blanc de Miramar. La mer, où plonge le promontoire ensoleillé, semble monter à l'infini, avec ses douces ondulations de lumière ; tout est clarté, tout est douceur. Je citerai encore des roches et des oliviers en plein soleil, et, comme contraste, un camaïeu d'une suavité charmante, un lever de lune sur les flots. Mais il faudrait tout énumérer de cette illustration hors texte, si abondante et si neuve. Dans le texte même, dans l'ampleur sonore des belles feuilles de vélin où se joue une typographie pure et classique, la souplesse des gravures sur bois se marie à la netteté plus sèche des croquis à la plume. De toutes ces gravures il y aura, bien entendu, pour les amateurs de raretés, des épreuves d'essai, des fumés sur chine et sur japon ; et le grand attrait des quelques exemplaires sur japon et sur chine sera qu'ils posséderont, répartis en vingt-quatre lots, toute l'illustration originale. Une seule chose manquera aux souscripteurs, qu'une modestie toute vaillante sûrement leur refuse : c'est, parmi les tailles et les croquis, auprès de l'énergique et loyale figure de l'archiduc Salvator, auprès des pâtres et des paysannes, un visage beau, ardent et sincère, où la rude barbe et les cheveux touffus accentuent l'expression de fière indépendance, où la clarté souriante du regard en de simples visiteurs et curieux gagne vite des amis...

ANDRÉ PÉRATÉ.

bientôt ne sera que cimes et pressinces. la côte *escarpada y horrorosa, sin abrigo ni resguardo* que décrivait Miguel de Vargas. Le promontoire farouche qui rompt de soi-même vertical cette ligne immense de falaise, la *Forcadada*, la roche d'où guette Miramar de son orbite béant ; par la tempête, le monstre s'anime, et la voix des Maures qui périrent autrefois sur le rivage jaillit de sa gorge en hurlements affreux. Cette voix de la mer et de l'écueil, souvent l'impératrice Élisabeth vint l'entendre, lorsqu'elle semblait chercher dans les agitations de la nature comme une prophétie de son tragique destin. Près d'ici l'on peut distinguer les « miradors » qui se penchent au-dessus de murailles inaccessibles, pour épier au plus profond des abîmes : mais franchissez la falaise, et vous trouverez des régions plus humaines. A Son Gual, manoir de la branche espagnole des Saint-Simon, où M. Vuillier vécut d'heureuses semaines, l'écho répète encore les prédications d'autrefois. L'olivier dont le tronc creusé servit de chaire rustique à saint Vincent Ferrier n'est pas plus ancien que les arbres fantômes, aux troncs bizarres, où la superstition populaire incarne l'âme des Maures. M. Vuillier, après George Sand, se plaît à les décrire et à les peindre, les arbres prodigieux qui semblent jaillis de la fantaisie d'un Gustave Doré. Il nous conduit dans la belle et sauvage chartreuse de Valldemosa, où vécurent George Sand et Chopin ; et des pages toutes vibrantes de poésie et d'observation fidèle nous disent la musique, les chants, les danses populaires (il y a, parmi ces *malagueñas*, des merveilles de simplicité et de passion), les fêtes profanes et les fêtes religieuses, depuis les représentations de la Sibylle, résumées et commentées avec une aimable érudition, jusqu'aux jolis amusements d'amour, à ces Pluies de *crispells*, de gâteaux en forme d'étoile, que les belles envoient à leurs galants.

George Sand eût souhaité, pour la juste expression de tant de sites riants, sauvages ou grandioses, le pinceau des meilleurs parmi ses contemporains, Rousseau, Dupré, Corot, Huet, Decamps. Mais celui qui tient au matin les aquarelles de M. Vuillier ne songe guère à ces noms glorieux. Il est tout à la joie de vivre dans la lumière et la beauté d'une nature pour laquelle nous ne semblons pas faits. En quelques touches rapides et franches, les visions se précisent : la sombre verdure des forêts de pins dévale jusqu'à la mer, les roches brûlent au soleil, un grand palmier ouvre ses branches dans l'azur, comme un bouquet de feux d'artifices. Et puis, c'est la vie, ce sont les costumes des paysans, de la montagne et de la plaine : voici le *pagès*, avec son mouchoir rouge noué autour de la tête, en souvenir du turban mauresque, voici la *payesa*, brune ou blonde, avec la coiffe délicieuse que lui fait le *rebozo*, la guimpe blanche et transparente qui enveloppe d'une lumière nacrée les rondes attaches du cou, et, glissant derrière

les oreilles, remonte au sommet de la tête pour se fixer dans l'épaisse vague des cheveux ; coiffe joliment mondaine et un peu monacale tout ensemble, sorte d'auréole juvénile au dessus de laquelle étincelle le sourire de la bouche et des yeux. Elles passent et repassent, les belles paysannes, l'amphore de terre sur la hanche, ou des fleurs et des fruits dans les bras, de rouges glaïeuls, des lis, des oranges d'or. Aux aquarelles se mêlent des camaïeux en deux tons, des lavis monochromes, des dessins à la plume et au crayon rehaussés d'une note de couleur ; le tout, simple, lumineux et large d'effet, même avec l'exécution la plus minutieuse.

Ces éléments d'un livre admirable sont mis en œuvre avec des ressources d'art infinies. Certaines des gravures en couleur, dont les épreuves définitives viennent de sortir des ateliers de M. Wittmann, sont vraiment la perfection même, le fac-similé absolu de l'aquarelle avec, en plus, ce velouté exquis, presque imperceptible, que donne le grain du cuivre. Jamais encore (même aux gravures de James Tissot pour la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, le repérage des planches en couleur n'avait atteint cette précision ; jamais encore on n'avait obtenu pareille légèreté, pareille franchise de nuances avec plusieurs tons superposés. Voilà le mérite propre de ce livre, et qui lui vaut de marquer une date dans l'histoire des procédés mécaniques de la gravure. On appréciera tout particulièrement une vue de falaise, avec la verdure moutonnante des pins que troue le petit clocher blanc de Miramar. La mer, où plonge le promontoire ensoleillé, semble monter à l'infini, avec ses douces ondulations de lumière ; tout est clarté, tout est douceur. Je citerai encore des roches et des oliviers en plein soleil, et, comme contraste, un camaïeu d'une suavité charmante, un lever de lune sur les flots. Mais il faudrait tout énumérer de cette illustration hors texte, si abondante et si neuve. Dans le texte même, dans l'ampleur sonore des belles feuilles de vélin où se joue une typographie pure et classique, la souplesse des gravures sur bois se marie à la netteté plus sèche des croquis à la plume. De toutes ces gravures il y aura, bien entendu, pour les amateurs de raretés, des épreuves d'essai, des fumés sur chine et sur japon ; et le grand attrait des quelques exemplaires sur japon et sur chine sera qu'ils posséderont, répartis en vingt-quatre lots, toute l'illustration originale. Une seule chose manquera aux souscripteurs, qu'une modestie toute vaillante sûrement leur refuse : c'est, parmi les tailles et les croquis, auprès de l'énergique et loyale figure de l'archiduc Salvator, auprès des pâtres et des paysannes, un visage beau, ardent et sincère, où la rude barbe et les cheveux touffus accentuent l'expression de fière indépendance, où la clarté souriante du regard en de simples visiteurs et curieux gagne vite des amis...

ANDRÉ PÉRATÉ.

Une Bibliothèque. *L'Art d'acheter les livres, de les classer, de les conserver et de s'en servir,* par ALBERT CIM. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de XII-488 p. — Prix : 10 fr.

Bibliothécaire du sous-secrétariat des postes et télégraphes, M. Albert Cim est, mieux encore, un ami, un fervent du livre. Le livre, il le connaît, il le vénère, et, après tant d'autres qu'il a soin de rappeler, il lui consacre un volume qu'en ma qualité d'« amoureux du livre » je qualifierai volontiers de poème ! L'enthousiasme, en quelque sorte raisonné, qui déborde de ces pages, n'est pas contestable ; mais le savoir et la sagacité avec lesquels elles sont écrites nous apparaissent tout aussi évidents : si l'auteur dresse dévotement un autel au dieu livre, il en analyse longuement, posément, sûrement, toutes les perfections et toutes les vertus.

Et, notons-le tout de suite : M. Cim, dans les six pages de sa Préface, — qui constituent à mes yeux le meilleur compte rendu qu'il soit possible de faire de son œuvre, dédiée à la mémoire de son maître Émile Littré, — débute par une déclaration dont la modestie est vraiment trop grande : « Ce n'est pas, dit-il, aux bibliographes de profession et aux savants que cet ouvrage s'adresse ; c'est à tous ceux qui ont le goût des livres et veulent se rendre compte des éléments matériels du livre, en connaître la fabrication, les qualités physiques, les conditions d'achat, les meilleurs modes d'entretien et de classement ; et aussi et surtout à ceux qui cherchent à tirer de leurs lectures le plus de profit et le plus de plaisir possible. C'est à la jeunesse spécialement qu'il est destiné, à la jeunesse studieuse et curieuse, qui sent s'éveiller en elle le passionnant amour du livre et des Lettres, — deux choses que je ne sépare pas. »

Tel est le but louable que M. A. Cim a voulu atteindre. A-t-il réussi ? Je n'hésite pas à répondre de la manière la plus affirmative. Lisez le volume ; et pour peu que vous vous sentiez attiré vers le sujet, vous sentirez en vous naître, vivre, palpiter le futur bibliophile. Si, d'autre part, vous êtes déjà enrôlé dans la grande phalange des amis du livre, alors ce sera autre chose : chaque chapitre, chaque page vous apportera l'infini plaisir que ressent l'initié qui voit si bien se dessiner et prendre corps des choses qu'il connaît, qu'il aime, qu'il pratique.

Voici maintenant comment l'auteur a, en neuf chapitres, exécuté son travail. Je lui laisse encore la parole : « Après un chapitre préliminaire, succinct Avant-propos consacré à *l'Amour des livres et de la lecture*, nous abordons l'élément fondamental et essentiel du livre, *le Papier*, sa fabrication et ses diverses sortes ; nous étudions ensuite *le Format* et *l'Impression*, — deux chapitres que nous aurions pu réunir en un seul, tant sont connexes les questions qu'il traite, — et enfin la reliure. Voilà le livre constitué. — Nous nous occupons de son *Achat :*

quels livres faut-il acheter? Est-il nécessaire d'en posséder beaucoup? Vaut-il mieux s'adresser aux libraires qu'aux bouquinistes, à la « nouveauté » « qu'à l'occasion », à ce que les Allemands appelent l'« antiquariat? » Nous examinons ensuite *l'Aménagement de la Bibliothèque*, quels genres de meubles et de rayonnages conviennent le mieux pour *le Rangement des livres*, et quel doit être ce rangement. Puis viennent les divers systèmes de *Classification* et les principales notes de *Catalogues* (alphabétique, méthodique, etc.) qu'on peut avoir besoin d'établir. Le chapitre dernier a pour objet *l'Usage et l'Entretien des livres;* il passe en revue les moyens de les préserver de la poussière, de l'humidité et des insectes, et de remédier aux accidents (déchirures et taches) qui les menacent; il enseigne à les défendre contre leurs nombreux ennemis: souris, rats, emprunteurs, collectionneurs de gravures, etc.; recherche quels sont les moments de la journée les plus favorables pour la lecture, quelle doit être l'hygiène du liseur, comment il convient de tenir un livre, de le manier, en couper les pages, etc., etc. — Le volume se termine par une liste des abréviations, locutions latines, termes géographiques latins, chiffres romains et signes typographiques usités en bibliographie; par un relevé des principaux ouvrages relatifs aux bibliothèques et à tout ce qui concerne le papier imprimé; enfin par un Index alphabétique permettant de consulter le présent livre et de s'y référer comme on ferait d'un dictionnaire. A nos observations propres, nous avons joint fréquemment des remarques, gloses ou anecdotes récoltées dans nos lectures. »

De ce qui précède, il appert que ce que nous donne M. A. Cim est, quoi qu'il en dise, un ensemble aussi érudit qu'agréable à lire. Sans doute, il s'adresse de préférence, aux « néophytes », si l'on peut ainsi s'exprimer dans le cas particulier; mais il me paraît que nombre de praticiens trouveront là, eux aussi, des choses utiles. Donc, je conseille l'ouvrage d'abord à tous ceux qui ont à organiser une bibliothèque populaire, ou à la diriger, si elle est formée. Je le recommande également à tous les jeunes gens chez qui s'annonce la noble passion de la bibliophilie. Et puisque s'approche le moment où nombre de personnes vont avoir à se préoccuper du choix de livres à donner comme cadeaux d'étrennes, je crois à propos d'insister fortement, s'ils ont la satisfaction de reconnaître dans leur entourage des bibliophiles en espérance, pour qu'ils arrêtent leur choix sur *Une Bibliothèque*: le volume est gracieux d'aspect, admirablement imprimé sur beau papier; aucun n'est plus capable que celui-ci d'inspirer à la jeunesse le culte de cette chose admirable, excellente, quand elle n'est pas détestable — telles les fameuses langues d'Ésope, — et qui s'appelle: le Livre!

E.-C. Gaudot.

Répertoire bibliographique des auteurs et des ouvrages contemporains en langue française ou latine, *suivi d'une Table méthodique d'après l'ordre des connaissances*, par l'abbé ÉLIE BLANC,... avec la collaboration de M. HUGUES VAGANAY. Paris, Amat, 1901, in-16 de XI-513 p. — Prix : 3 fr.

A diverses reprises nous avons signalé ici les ouvrages de M. l'abbé Blanc et nous avons eu à en noter le caractère original et l'utilité pratique. L'idée qui a présidé à celui que nous annonçons aujourd'hui mérite les mêmes éloges.

Tout le monde ne pouvant avoir à sa disposition les répertoires bibliographiques, comme le *Catalogue de la librairie française* de Lorenz, c'est rendre service au public lettré que de lui mettre entre les mains un instrument de recherches faciles et qui puisse lui servir de guide, au milieu de l'abondance croissante de la production bibliographique. C'est ce principe qui avait présidé au *Catalogue de livres choisis à l'usage des gens du monde*, publié par la Société bibliographique et qui, malgré des imperfections presque inévitables, a eu les honneurs de deux éditions, qu'une troisième suivra incessamment.

MM. Blanc et Vaganay se sont placés à un point de vue un peu différent. Au lieu de répartir les livres d'après l'ordre des matières, ils ont pensé qu'il y aurait plus d'utilité à donner un catalogue par ordre alphabétique des auteurs qu'ils complètent d'ailleurs par une table méthodique suivant le classement des connaissances adopté par M. l'abbé Blanc dans ses travaux encyclopédiques. « Ce répertoire ne s'étend guère... aux ouvrages publiés depuis plus de vingt ans, surtout quand ils ont perdu de leur valeur ou sont avantageusement remplacés... Sans négliger aucune partie de la bibliographie, on a développé surtout celles qui concernent les sciences théologiques, philosophiques, sociales, l'éducation, l'histoire ecclésiastique et l'histoire de France, les lettres sérieuses. » Ces quelques lignes indiquent les raisons qui ont guidé les auteurs dans leur choix.

Un travail de ce genre, surtout quand il se présente pour la première fois, comporte nécessairement des lacunes, et nous aurions mauvaise grâce à reprocher aux auteurs celles que nous avons relevées dans leur travail, quand eux-mêmes reconnaissent modestement ce qu'il peut présenter de défectueux.

Mais, comme en raison de son utilité, il peut être appelé à des éditions postérieures, nous appellerons l'attention des auteurs sur des défauts que nous avons regretté d'y trouver. Un choix est nécessairement arbitraire, mais l'on ne voit pas pourquoi MM. Blanc et Vaganay ont tantôt donné simplement l'indication des derniers ouvrages des auteurs cités, tantôt sont remontés plus haut ; pourquoi ils ont exclu de leur liste quelques-uns des ouvrages les plus importants de quelques écrivains, et d'ouvrages qui présentaient les conditions vou-

lues pour figurer ici : comme le *Mémoire* de M. Delisle *sur les opérations financières des Templiers ;* comme l'édition des *Chroniques de Froissart*, par M. Siméon Luce ; comme le *Philippe le Hardi* de M. Ch. V. Langlois, etc.

MM. Blanc et Vaganay annoncent qu'ils indiquent les ouvrages mis à l'Index ; il fallait le faire d'une manière constante ou s'en abstenir tout à fait, autrement le lecteur se trouvera trompé. Voici, par exemple, le *Saint François d'Assise* de M. P. Sabatier : il était nécessaire de prévenir le lecteur catholique que cet ouvrage avait été frappé.

Une critique moins grave portera sur les fautes qui se sont glissées dans les noms. Je ne parle pas seulement de simples erreurs typographiques, mais d'erreurs de classement. Le P. Exupère de Prats de Mollo est classé à Prats de Mollo, tandis que le P. Léopold de Chéramé se trouve, — et avec raison cette fois, — à Léopold.

Ces critiques, et d'autres que l'on pourrait adresser à cet ouvrage, ne nous empêcheront pas de reconnaître que, tel qu'il se présente, il est appelé à rendre des services. Un côté pratique qu'il offre et dont nous félicitons les auteurs en terminant, c'est qu'ils ont eu soin de donner les adresses précises des principales librairies citées dans le *Répertoire*.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Qu'est-ce que la religion ? par le comte TOLSTOÏ; traduit par J. W. BIENSTOCK et P. BIRUKOV. Paris, Stock, 1902, in-12 de 84 p. — Prix : 1 fr.

Comme beaucoup de nos contemporains, l'auteur de ce livre a été grandement frappé par l'observation du fait religieux, si universel, si facilement reconnaissable à ses formes variées. Il s'est donc fortement attaché à l'intelligence de la religion naturelle. Malheureusement ce livre, écrit avec beaucoup d'imagination et de sensibilité, comporte une étude trop superficielle, extrêmement hâtive, de faits qui demanderaient une étude délicate. La psychologie est tantôt rudimentaire, tantôt déconcertante. — Exemple : « Toute activité humaine est provoquée par trois causes impulsives : le sentiment, la raison, la suggestion, ce même état que les médecins appellent l'hypnose » (p. 20).

Et le tout est gâté par nombre d'erreurs et d'ignorances. L'auteur n'a pas la moindre idée du catholicisme, dont il défigure étrangement la doctrine. Il est surtout dominé par les exigences d'une philosophie sociale. Il part constamment d'un dogme à priori : *l'égalité des hommes entre eux*, et s'en prévaut pour dénier à toute organisation ecclésiastique et autoritaire le droit de représenter la religion chrétienne.

B. DE CARROY.

Les Congrégations religieuses à vœux simples dans leurs rapports avec les évêques, par le P. VINCENZO NARDELLI ; traduit par l'abbé P. MAZOYER. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-16 de 112 p. — Prix : 0 fr. 80.

Le Souverain Pontife Léon XIII, dans sa Bulle « *Conditae* », a expliqué quels sont, d'une part, les droits des évêques vis-à-vis des congrégations

qui ne peuvent être comprises parmi les réguliers et, d'autre part, les devoirs de ces associations à l'égard des évêques. Ce *Manuel pratique* veut faciliter à ces instituts, spécialement aux Sœurs, l'intelligence du document pontifical. On y examine les droits des évêques à l'égard des fondations, de l'ouverture d'une maison, de l'admission, vêture et profession, du renvoi des profès et professes, relativement enfin à tous les détails de l'administration temporelle et du gouvernement spirituel. B. DE CARROY.

L'Éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart, par MARCEL MAUXION, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de l'Université de Poitiers. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 187 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il paraît qu'on n'a jamais rien fait de bon en France, car les professeurs de l'Université s'obstinent à aller chercher au-delà des frontières des modèles et des exemples pour les éducateurs français. Aujourd'hui, c'est Herbart, un pédagogue d'outre-Rhin; je ne dis pas d'ailleurs qu'on n'y puisse trouver quelques indications utiles. Je crois seulement qu'il n'était pas nécessaire de les aller chercher si loin. ÉDOUARD PONTAL.

Le Toit rural, par ODYSSE RICHEMONT. Paris, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 1902, in-12 de 243 p., avec grav. — Prix : 2 fr.

Dans un style facile et en se mettant à la portée de la généralité des lecteurs, ce livre a pour but de démontrer les charmes et l'excellence de la vie rurale. Par le tableau des avantages qu'elle présente, et au contraire des misères de la ville, l'auteur espère contribuer à retenir aux champs les habitants trop portés à les fuir. Chemin faisant, il écrit un bon chapitre sur les méfaits de l'alcool, puis montre combien l'épargne, plus aisée à la campagne, procure d'avantages à ceux qui savent la pratiquer. D'autres sujets sont abordés, l'hygiène, les devoirs des parents, la lecture. Pourquoi faut-il que quelques vignettes, trois ou quatre, insérées dans le but de rehausser cette publication, la gâtent au contraire, tant elles sont frustes et semblent plutôt des caricatures ? Il eût mieux valu n'en pas mettre du tout.

G. DE S.

Les Huîtres comestibles et l'ostréiculture, par RENÉ POTTIER. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-8 de 288 p., avec gravures et graphiques. — Prix : 8 fr.

Bien qu'écrit par un spécialiste et sur un sujet bien spécial, ce volume est rempli d'aperçus instructifs et intéressants. Il fait connaître les conditions dans lesquelles naissent, se multiplient, vivent et prospèrent ces mollusques, qui entrent pour une part considérable dans l'alimentation générale. La pêche de l'huître sur les fonds que chaque espèce préfère, est une source importante de travail et de profits pour les marins de nos diverses côtes. Mais, ce qui n'est pas moins lucratif, c'est l'élevage et la culture des huîtres une fois recueillies, alors qu'il est nécessaire de les mettre à point pour la consommation. Le commerce qui en résulte est extrêmement développé en France. Il s'élève à des sommes considérables. L'auteur a eu grand soin d'insérer dans le texte un certain nombre de gravures qui en augmentent l'intérêt, et des graphiques qui rendent plus saisissantes les déductions économiques qu'il veut faire ressortir. G. DE S.

Une nouvelle Étude sur Bourdaloue, par l'abbé TH. DELMONT. Arras, Sueur-Charruey, s. d., in-8 de 35 p.

Cette intéressante brochure n'est que le tirage à part de l'article publié dans la *Revue de Lille* par M. l'abbé Delmont sur le tome Ier du bel ouvrage de M. Ferdinand Castels sur *Bourdaloue, la vie et la prédication d'un religieux au* XVIIe *siècle.* L'article de M. l'abbé Delmont est une étude critique qui fait ressortir les belles qualités du nouvel ouvrage et souligne aussi et redresse quelques-unes de ses faiblesses. C'est surtout dans cette partie critique, la plus longue naturellement, que se montre l'érudition de l'auteur, bossuétiste fervent et compétent entre tous, qui s'applique principalement à défendre le grand évêque de Meaux contre certaines critiques imméritées du nouveau panégyriste de Bourdaloue. Je note que M. l'abbé Delmont ne cite nulle part le bel ouvrage du P. Griselle sur *la Prédication de Bourdaloue ;* c'est donc que son étude a été écrite avant la publication de cet ouvrage, qui a coïncidé à peu près avec l'apparition de celui de M. Castets. Car M. l'abbé Delmont est trop bien informé de l'histoire littéraire de ce temps pour ne pas connaître l'œuvre du P. Griselle, préface probable d'une nouvelle édition critique des Sermons de Bourdaloue. ÉDOUARD PONTAL.

Documents sur le XVIIIe siècle. Nouvelles à la main de la fin du règne de Louis XV, publiées d'après le manuscrit appartenant à M. Anisson du Perron, par le vicomte DE GROUCHY. Paris, « Carnet historique », in-8 de 102 p. — Prix : 5 fr.

Si la presse périodique n'existait guère au XVIIIe siècle, elle était suppléée par les nouvelles à la main, et leurs auteurs n'auraient pas grand' chose à envier à nos reporters modernes. Nouvelles de la Cour, nouvelles de la ville, nouvelles des lettres et du théâtre, nouvelles politiques, militaires, civiles, tout se retrouve réuni dans ces correspondances qui se distribuaient sous le manteau de la cheminée plus encore qu'elles n'étaient expédiées par la poste. Celle que publie M. le vicomte de Grouchy ne comprend guère qu'un espace de quinze mois, du 6 avril 1763 au 9 juin 1764. C'est l'époque de la faveur de Choiseul, de la mort de Mme de Pompadour, de l'expulsion des jésuites, des différends du Parlement avec l'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont. Le recueil abonde en détails sur toutes ces affaires ; il n'est pas moins renseigné sur les nouvelles littéraires. L'auteur n'aime pas beaucoup les philosophes, et, dans la querelle des Parlements avec les jésuites, il est manifestement pour ces derniers. Mais quel était cet auteur ? A quel monde appartenait-il ? Comment le manuscrit est-il arrivé entre les mains de ceux qui le possèdent aujourd'hui ? Voilà des questions qu'il eût été bien intéressant de résoudre, au point de vue même de l'autorité et de la valeur historique du document, et il nous est permis de regretter que M. le vicomte de Grouchy, qui connaît si bien le monde du XVIIIe siècle, n'ait pas cru devoir les aborder. M. DE LA ROCHETERIE.

La Congrégation du Grand Orient, par Un patriote. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1902, in-12 de x-334 p. — Prix : 0 fr. 50.

Excellent petit volume et qu'on ne saurait trop répandre. L'auteur anonyme y montre, pièces en mains, qu'il n'est pas un seul reproche adressé aux congrégations par les promoteurs de la loi d'association qui ne s'applique aussi bien et mieux à la franc-maçonnerie. Il dresse un acte d'ac-

cusation en forme contre la redoutable et mystérieuse société, acte d'accusation absolument irréfutable puisqu'il résulte des discours des francs-maçons eux-mêmes. L'auteur, examinant ensuite la loi d'association, en montre les injustices, les rigueurs étranges et les perfidies.

Nous ne ferons qu'un reproche à cette brochure, elle est trop longue pour la large diffusion qu'il conviendrait de lui donner. Il y aurait grand profit, croyons-nous, à publier séparément les trois premières parties et à les distribuer partout où la chose serait possible, de manière à répandre dans les masses une juste idée de la tyrannie qu'une oligarchie criminelle, mais habile, fait peser en ce moment sur la France. D. V.

BIBLIOGRAPHIE DE M. LE MARQUIS DE BEAUCOURT

En insérant dans notre livraison de septembre un article nécrologique sur celui qui a été le fondateur et qui, depuis de si longues années, était demeuré l'âme du *Polybiblion*, nous annoncions que nous donnerions ultérieurement la liste des publications de notre cher et regretté directeur. Voici ce travail, rédigé pour la plus grande partie sur la bibliographie que M. le marquis de Beaucourt avait dressée lui-même, avec un soin qui ne nous a permis d'ajouter que fort peu d'articles nouveaux. Cependant cette liste n'est pas complète ; nous en avons éliminé, d'une manière générale, les comptes rendus, sauf, en partie, ceux de la première période. D'autre part, M. le marquis de Beaucourt avait donné jadis à l'*Union* des articles qui, pour la plupart, ne figurent pas ici ; il ne les avait pas relevés et il eût été assez difficile de les retrouver. Enfin, en outre des comptes rendus, M. le marquis de Beaucourt a inséré dans le *Polybiblion* nombre d'articles (nécrologies, variétés littéraires, notes de chronique), qu'il ne fallait pas songer à relever, le défaut de signature rendant le travail presque impossible ; il en est de même de la part — considérable — prise par M. le marquis de Beaucourt à la rédaction du *Bulletin de la Société bibliographique* et qui, pour la même raison, est impossible à déterminer. La somme de travail fournie par M. le marquis de Beaucourt n'est même pas épuisée par là ; il faut y ajouter tout ce qu'il a fait comme commissaire responsable dans la Société de l'histoire de France et dans la Société d'histoire contemporaine ; l'examen et la surveillance des publications de la Société bibliographique ; la rédaction partielle du *Catalogue des livres choisis à l'usage des gens du monde*, etc.

L'Abbé Suger. Histoire de son ministère et de sa régence, par François Combes (*Union*, 29 janvier 1854) ; — *Le Règne de Charles VII, d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines* (Paris, Durand, 1856, in-8, 115 p.) ; — *Un Dernier Mot à M. Henri Martin* (Paris, Durand, 1857, in-8, 60 p.) ; — *L'Esprit dans l'histoire, par Édouard Fournier* (*Corresp. littér.*, 5 mai 1857) ;

— *Chants historiques et populaires du* XV*e siècle, publiés par Le Roux de Lincy (Corresp. littér.*, 5 sept. 1857) ; — *Étude sur le gouvernement de Charles VII, par H. Dansin (Corresp. littér.*, 5 décembre 1857) ; — *Voyage littéraire sur les quais de Paris, par Fontaine de Resbecq ; Ce qu'on voit dans les rues de Paris, par Victor Fournel (Corresp. littér.*,25 sept. 1858) ; — *Les Derniers Travaux sur saint Thomas de Cantorbéry (Corresp. littér.*, 5 sept. 1858) ; — *Les Miracles de Madame sainte Katherine de Fierboys en Touraine, par l'abbé Bourassé (Corresp. littér.*, 5 novembre 1858) ; — *Lettre sur l'abbé Chavin de Malan (Corresp. littér.*, 5 décembre 1858) ; — *L'Histoire de Jeanne d'Arc par le baron de Barante (Corresp. littér.*, 20 janvier 1859) ; — *Nouvelles Publications relatives aux règnes de Charles VI et de Charles VII (Corresp. littér.*, 20 avril 1859) ; — *Un Voyage en Terre-Sainte au* XV*e siècle* (voyage d'outremer du seigneur de Caumont) (*Union*, 13 juillet et 28 août 1859. Tirage à part, Paris, impr. Dubuisson, 1859, in-8, 16 p.) ; — *Trois historiens du* XV*e siècle : Jean Chartier, Guillaume Cousinot, Thomas Basin (Corresp. littér.*, 20 sept. 1859) ; — *Charles VII et Louis XI, d'après Thomas Basin* (Paris, C. Douniol (Durand), 2 parties in-8 ; extrait, pour la première partie, du *Correspondant*) ; — *Études historiques sur le roi Louis XI, par Gaudefroy (Corresp. littér.*, 10 mars 1860) ; — *Les États de Normandie sous la domination anglaise, par Ch. de Beaurepaire (Corresp. littér.*, 25 mars 1860) ; — *Une Nouvelle Histoire de Jeanne d'Arc (Corresp. littér.*, 25 avril 1860) ; — *Vie de Madame Loyse de Savoye religieuse... par l'abbé Jeannerot (Corresp. littér.*, 10 août 1860) ; — *Six lettres inédites de la princesse des Ursins (Corresp. littér.*, 10 et 25 sept. 1860) ; — *Un Roman sur Agnès Sorel (Corresp. littér.*, 10 décembre 1860) ; — *Charles d'Orléans, sa vie et ses poésies (Corresp. littér.*, 10 et 25 sept. 1861) ; — *Étienne Marcel et la Jacquerie (Correspond. littér.*, 25 février 1861) ; — *Une Histoire de saint Vincent de Paul (par l'abbé Maynard) (Corresp. littér.*, 25 août 1861) ; — *Vie de Jeanne d'Arc, par Michaud et Poujoulat ; Guingamp, par S. Roparts (Corresp. littér.*, 25 novembre 1861) ; — *La Jeunesse de Charles VII (Corresp. littér.*, 25 janvier 1861) ; — *M. l'Abbé Louis-Auguste Debré-Villoris* (anonyme) (Paris, impr. Dubuisson, 1862, in-12, 12 p.). — *Quelques observations sur le discours de M. Billault, ministre sans portefeuille, prononcé au Corps législatif dans la séance du 17 mars 1862, relativement à la Société de Saint-Vincent de Paul* (Paris, impr. Callet, 1862, in-8, 26 p., autographié) ; — *Marie-Antoinette et ses derniers historiens. Une Supercherie littéraire, lettres inédites de Louis XVI. Les Récents travaux sur la Terreur, MM. Mortimer-Ternaux et Campardon* (Lille, impr. Béhague, 1862, in-8, 14 p. Extrait de la *Revue indépendante*) ; — *Bonaparte et Sieyès, épisode inédit de l'histoire de la Révolution française* (Lille, impr. de A. Béhague, 1862, in-8, 7 p. Extrait de la *Revue indépend.*) ; — *Étienne Marcel et la Révolution de 1356-1358* (*Revue indépendante*, novembre 1862. Tiré à part. Lille, impr. de A. Behague, s. d., in-8, 23 p.) ; — *Le Fond de Giboyer,*

cusation en forme contre la redoutable et mystérieuse société, acte d'accusation absolument irréfutable puisqu'il résulte des discours des francs-maçons eux-mêmes. L'auteur, examinant ensuite la loi d'association, en montre les injustices, les rigueurs étranges et les perfidies.

Nous ne ferons qu'un reproche à cette brochure, elle est trop longue pour la large diffusion qu'il conviendrait de lui donner. Il y aurait grand profit, croyons-nous, à publier séparément les trois premières parties et à les distribuer partout où la chose serait possible, de manière à répandre dans les masses une juste idée de la tyrannie qu'une oligarchie criminelle, mais habile, fait peser en ce moment sur la France. D. V.

BIBLIOGRAPHIE DE M. LE MARQUIS DE BEAUCOURT

En insérant dans notre livraison de septembre un article nécrologique sur celui qui a été le fondateur et qui, depuis de si longues années, était demeuré l'âme du *Polybiblion*, nous annoncions que nous donnerions ultérieurement la liste des publications de notre cher et regretté directeur. Voici ce travail, rédigé pour la plus grande partie sur la bibliographie que M. le marquis de Beaucourt avait dressée lui-même, avec un soin qui ne nous a permis d'ajouter que fort peu d'articles nouveaux. Cependant cette liste n'est pas complète ; nous en avons éliminé, d'une manière générale, les comptes rendus, sauf, en partie, ceux de la première période. D'autre part, M. le marquis de Beaucourt avait donné jadis à l'*Union* des articles qui, pour la plupart, ne figurent pas ici ; il ne les avait pas relevés et il eût été assez difficile de les retrouver. Enfin, en outre des comptes rendus, M. le marquis de Beaucourt a inséré dans le *Polybiblion* nombre d'articles (nécrologies, variétés littéraires, notes de chronique), qu'il ne fallait pas songer à relever, le défaut de signature rendant le travail presque impossible ; il en est de même de la part — considérable — prise par M. le marquis de Beaucourt à la rédaction du *Bulletin de la Société bibliographique* et qui, pour la même raison, est impossible à déterminer. La somme de travail fournie par M. le marquis de Beaucourt n'est même pas épuisée par là ; il faut y ajouter tout ce qu'il a fait comme commissaire responsable dans la Société de l'histoire de France et dans la Société d'histoire contemporaine ; l'examen et la surveillance des publications de la Société bibliographique ; la rédaction partielle du *Catalogue des livres choisis à l'usage des gens du monde*, etc.

L'Abbé Suger. Histoire de son ministère et de sa régence, par François Combes (*Union*, 29 janvier 1854) ; — *Le Règne de Charles VII, d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines* (Paris, Durand, 1856, in-8, 115 p.) ; — *Un Dernier Mot à M. Henri Martin* (Paris, Durand, 1857, in-8, 60 p.) ; — *L'Esprit dans l'histoire, par Édouard Fournier* (*Corresp. littér.*, 5 mai 1857) ;

tration (*Revue bibliogr. et littér.*, 1er décembre 1865); — *Louis XVI, Marie-Antoinette et Élisabeth. Lettres et documents inédits publiés par F. Feuillet de Conches* (ibid., même date); — *Charles VII et Agnès Sorel : l'Influence politique d'Agnès Sorel* (*Rev., des q. h.*, t. I, 1866, p. 204-224. Tiré à part. Paris, V. Palmé, 1866, in-8, 23 p.; reproduit dans la 2e série des *Questions controversées*); — *Le Chroniqueur Georges Chastellain* (Paris, imp. Divry, 1866, in-8, 12 p. Extrait de la *Revue bibliographique et littéraire*, février 1866); — *Les Récentes Histoires de France* (Paris, imp. Divry, 1866, in-8, 15 p. Extrait de la *Revue bibliographique et littéraire*, sept. et oct. 1866); — *La Collection des Grands Écrivains de la France* (*Revue bibliogr. et littér.*, novembre 1866); — *De l'Authenticité des lettres de Marie-Antoinette récemment publiées* par Georges Gandy (remanié par M. de Beaucourt. *Rev. des q. h.*, t. II, 1867, p. 181-217, tiré à part. Paris, V. Palmé, 1867, in-8, 39 p., facs.); — *Jeanne d'Arc trahie par Charles VII* (*Rev. des q. h.*, t. II, 1867, p. 286-291, tiré à part); — *Le Recensement de Quirinius, réponse à quelques observations critiques* (ibid., p. 675-680); — *Le Caractère de Louis XV* (*Rev. des q. h.*, t. III, 1867, p. 172-217; t. IV, 1868, p. 181-254. Tiré à part. Paris, V. Palmé, 1867, in-8, 123 p.); — *Un Supplément à tous les dictionnaires historiques* (ibid., t. III, p. 265-269); — *Jeanne d'Arc et sa mission* (ibid., p. 383-416. Tiré à part. Paris, V. Palmé, 1867, in-8, 36 p.). — *Assemblée générale de la Société bibliographique, tenue le 27 mai 1868 au Cercle de l'Oratoire* (Paris, 4, rue Las Cases, in-8, 24 p.). — *Le Meurtre de Montereau* (*Rev. des q. h.*, t. V, 1868, p. 289-237. Tiré à part. Paris, V. Palmé, in-8, 51 p.); — *Un Panégyrique d'Agnès Sorel* (ibid., p. 250-254); — *Les Historiens de Paris aux* XIVe *et* XVe *siècle* (ibid., p. 584-587); — *Colbert d'après sa correspondance* (*Rev. des q. h.*, t. VI, 1869, p. 427-477. Tiré à part. Paris, V. Palmé, 1869, in-8, 55 p.); — *Étude critique sur les lettres de Mme Élisabeth* (ibid., t. VII, 1869, p. 145-211. Tiré à part. Paris, Palmé, 1869, in-8, 71 p.); — *Les Chartier, recherches sur Guillaume Alain et Jean Chartier* (Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1869, in-4, 59 p. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XXVIII); — *Henri V et et la Monarchie traditionnelle* (anonyme) (Lisieux, impr. Piel, décembre 1870, in-18, 110 p.); — *Exposé des travaux de la Société bibliographique* (*Bull. de la Soc. bibl.*, 1870, p. 74-86; 1872, p. 103-112; 1873, p. 119-133; 1874, p. 130-145; 1875, p. 134-149; 1876, p. 155-167; 1877, p. 219-236; 1878, p. 222-236; 1879, p. 269-282; 1880, p. 245-259; 1881, p. 261-278; 1882, p. 134-150; 1883, p. 107-121; 1884, p. 150-166; 1885, p. 157-169; 1886, p. 141-153; 1887, p. 148-157; 1888, p. 126-144; 1889, p. 192-206; 1890, p. 130-144; 1891, p. 111-126; 1892, p. 132-143; 1893, p. 131-145; 1894, p. 115-126; 1895, p. 120-130; 1896, p. 135-145; 1897, p. 124-135; 1898, p. 130-142; 1899, p. 118-127; 1900, p. 98-110; 1901, p. 131-142; 1902, p. 135-143; — *Le Caractère de Charles VII* (*Rev. des q. h.*, t. IX, 1870, p. 347-406; XII, 1872, p. 71-122; XIV, 1873, p. 51-128; XVII, 1875, p. 133-196, 375-438. Tiré à part. Paris, V. Palmé,

1872-1875, in-8, 288 p.); — *Waterloo, le récit de M. Thiers comparé au récit du colonel Charras* (ibid., t. IX, 1871, p. 475-486); — *A nos lecteurs* (*Polybiblion*, octobre 1870-mars 1871); — *Lettre à M. Henri Martin* (21 avril 1871) (Versailles, Beau, 1871, in-8, 15 p.); — *A tous les hommes de bonne foi. Monarchie et République* (*Par G. de B.*) (Paris, Palmé; Versailles, Bernard, mai 1871, in-18, 34 p.); — *Henri V jugé par lui-même* (anonyme) (Paris, Palmé; Versailles, Bernard, 1871, in-18 de 33 p.); — *Le Programme de la monarchie traité par M. le comte de Chambord* (Paris, 1873, in-18, 4 p.); — *L'Union de la monarchie* (Paris, 1873, in-18, 4 p.); — *Le Roi* (Paris, 1873, in-18, 4 p.); — *Les Vieux Préjugés contre la monarchie* (Paris, 1873, in-18, 2 p.); — *La Monarchie est-elle impossible?* (Paris, 1873, in-18, 4 p.); — *Puissance de l'idée monarchique* (Paris, 1873, in-18, 4 p.); — *La Journée d'héroïsme et d'abnégation* (Paris, 1873, in-18, 4 p.), anonyme ainsi que les six précédents; — *Le Musée et l'Inventaire sommaire des archives* (*Rev. des q. h.*, t. XIII, 1873, p. 269-273); — *L'Histoire de France de M. Guizot* (ibid. p. 667-675); — *Les Paston Letters* (ibid., t. XIV, 1873, p. 620-627); — *Une Nouvelle Histoire de Louis XI* (*Rev. des q. h.*, t. XVI, 1874, p. 522-531); — *La Correspondance de Thomas Bekynton, secrétaire d'Henri VI* (ibid., p. 562-564); — *La Société bibliographique, monographie présentée au congrès de l'Union des Œuvres ouvrières catholiques tenu à Reims du 25 au 28 août 1875* (*Bull. de la Soc. bibliogr.*, 1875, p. 200-209); — *Un faux Autographe de Mme Élisabeth* (*Polybiblion*, 1875, p. 448-450); — *La Propagande catholique et la Propagande radicale, rapport lu au congrès des Comités catholiques tenu à Paris du 18 au 22 avril 1876* (Paris, librairie de la Société bibliographique, 1876, in-8, 12 p.); — *Les Sociétés bibliographiques en France* (*Congrès. bibliogr. international*, 1878, p. 551-558); — *Histoire de Charles VII* (Paris, librairie de la Société bibliographique; et A. Picard, 1881-1891, 6 vol. in-8); — *Lettres du connétable de Richemont, publiées sur les originaux* (*Revue d'histoire nobiliaire*, 1882. Tiré à part. Paris, aux bureaux de la Revue, 1884, in-8, 23 p.); — *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France* (Extrait de l'*Annuaire Bulletin*. Paris, Renouard, 1882, in-8, 28 p.); — *Monsieur le comte de Chambord. Notice et bibliographie de tous les ouvrages publiés sur Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, 1820-1883 (*Polybiblion*, t. XXXVIII, 1883, p. 259-276, 341-364, 455-457. Tiré à part. Paris, 1883, in-8, 46 p.); — *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de Normandie tenue le 20 décembre 1883* (*Bulletin de la Soc. de l'hist. de Norm.*, 1883-4, p. 326-354); — *Henri V* (*Revue des q. h.*, 1883, t. XXXIV, p. 646-647); — *Rapport présenté au congrès des catholiques de Normandie, tenu à Rouen du 21 au 25 novembre 1885* (*Bibl. de la Soc. bibl.*, 1883, p. 201-210); — *1428. Cahier de doléances des députés du Languedoc* (*Notices et doc. publiés pour la Soc. de l'hist. de Fr. à l'occa-*

sion du 50e anniversaire de sa fondation, p. 243-252) ; — *Un Chapitre d'histoire diplomatique au* XVe *siècle. L'Entreprise de Charles VII sur Gênes et sur Asti* (*Rev. des q. h.*, t. XIII, 1887, p. 321-332) ; — *Charles VII et la Pacification de l'Église* (ibid., t. XLIII, 1888, p. 390-419) ; — *Discours à la séance générale de clôture* (*Congrès bibliogr. international*, 1888, p. 39-42) ; — *Organisation provinciale de la Société bibliographique* (ibidem, p. 845-848) ; — *Philippe VII jugé par lui-même* (Paris, Librairie nationale, 1888, in-16, 22 p.) ; — *Allocution à la séance générale d'ouverture* (*Congrès prov. de la Soc. bibliogr.*, Caen, 18-20 nov. 1890, p. 11-15) ; — *Le Procès de Jacques Cœur* (*Rev. des q. h.*, t. XLVII, 1890, p. 433-471. Tiré à part. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1890, in-8, 43 p.) ; — *La Reine Marie-Antoinette* (ibid., p. 623-652, signé Em. d'Aubecourt) ; — *La Conspiration du duc d'Alençon* (*Rev. des q. h.*, t. XLIX, 1891, p. 411) ; — *Discours* (*Société d'histoire contemporaine, 1re Assemblée générale*, 1891, p. 3-6) ; — *Captivité et derniers moments de Louis XVI, récits originaux et documents officiels recueillis pour la Société d'histoire contemporaine* (Paris, A. Picard et fils, 1892, 2 vol. in-8) ; — *Le Mot de l'abbé Edgeworth* (*Rev. des q. h.*, t. LII, 1892, p. 564-576) ; — *Discours* (*Soc. d'hist. contemp. 2e Assemblée générale*, 1892, p. 1-5) ; — *Discours au congrès provincial de la Société bibliographique tenu au Mans, 15 novembre 1893* (*Bull. de la Soc. bibl.*, 1893, p. 269-277, et dans le compte rendu du *Congrès*, p. 43-54) ; — *Discours* (*Soc. d'hist. contemp. 3e Assemblée générale*, 1893, p. 3-18) ; — *Discours* (*Soc. d'hist. contemp. 5e Assemblée générale*, 1895, p. 1-12) ; — *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII, 1420* (Besançon, impr. P. Jacquin, 1895, in-8, 16 p.). — *Lettres de Marie-Antoinette, Recueil des lettres authentiques de la Reine, publié pour la Société d'histoire contemporaine*, avec la collaboration de M. Max de la Rocheterie (Paris, Alphonse Picard et fils, 1895-1896, 2 vol. in-8) ; — *Jeanne d'Arc* (p. 331-346 de *la France chrétienne dans l'histoire*. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4) ; — *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII, du siège d'Orléans au sacre de Reims, 1428-1429* (Besançon, impr. P. Jacquin, 1896, in-8, 28 p.).

E.-G. Ledos.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Si, de l'autre monde, où un accident l'a brusquement envoyé, M. Émile Zola a pu constater le bruit qui s'est fait autour de son nom à l'occasion de sa mort, il a dû être satisfait, car peu d'hommes ont autant que lui aspiré à être l'objet de l'attention publique. M. Émile Zola est né à Paris, le 2 avril 1840. Son père, François Zola, ingénieur civil italien, avait épousé une Française, Mlle Émilie Aubert, de Dourdan en Beauce. Il passa ses premières années à Aix-en-Provence et revint à Paris, à dix-huit ans, pour faire sa seconde au lycée Saint-Louis. Ses études terminées, il dut accepter une place aux Docks, mais bientôt il l'abandonna,

rebuté par une besogne qui lui répugnait. Il connut alors la misère dans ce qu'elle a de plus pénible, jusqu'au moment où le docteur Boudet, de l'Académie de médecine, lui fit obtenir un modeste emploi dans la librairie Hachette. Chargé bientôt des relations entre cette librairie et la presse, il trouva, dans ce genre d'occupation, le moyen d'aborder le journalisme. Il ne tarda pas, en effet, à fournir de nombreux articles au *Progrès de Lyon*, au *Petit Journal*, à *l'Événement*. C'est notamment dans ce dernier journal, où il rédigeait la critique du Salon, qu'il se fit le défenseur du peintre Manet, laissant ainsi percer de bonne heure sa prédilection pour l'excentricité et la trivialité. On le voit collaborer également, un peu plus tard, au *Corsaire*, au *Gaulois*, à la *Cloche*. Entre temps, il avait été sur le point d'abandonner la littérature pour la politique, car le gouvernement de la Défense nationale le nomma un jour sous-préfet de Castel-Sarrazin. Cette nomination fut toutefois rapportée bientôt après. Malgré l'activité qu'il déployait comme journaliste, M. Zola consacrait une partie considérable de son temps à composer des romans, dans lesquels les rêves de son esprit prenaient corps. C'est ainsi qu'à la suite d'œuvres de jeunesse, telles que les *Mystères de Marseille* et le *Vœu d'une morte*, il publiait les *Contes à Ninon* (Paris, 1864, in-18); — *La Confession de Claude* (Paris, 1865, in-18), roman physiologique; — *Thérèse Raquin* (Paris, 1867, in-18) et *Madeleine Férat* (Paris, 1868, in-18), peintures toutes physiques, qui laissaient déjà entrevoir jusqu'où leur auteur pourrait aller dans cette voie. Ayant acquis dès lors une notoriété qui lui permettait de se poser en chef d'école, il aborda la publication de toute une série de romans, rattachés les uns aux autres par la réapparition des mêmes personnages, sous un titre commun : *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* (1871-1893). Un premier groupe contient dix volumes (1871-1880), dans lesquels on voit s'affirmer de plus en plus, puis se montrer enfin sans restriction aucune, les tendances réalistes de l'écrivain. Ce sont successivement : *La Fortune des Rougon*, épisode du coup d'État en province; — *La Curée*, description de la vie dans le grand monde sous l'Empire, dont le parquet arrêta la publication dans *la Cloche*; — *Le Ventre de Paris*, description des halles centrales; — *La Conquête de Plassans* et *la Faute de l'abbé Mouret*, dans lesquels le célibat des prêtres est spécialement attaqué; — *Son Excellence Eugène Rougon*, ouvrage qui mettait en scène un personnage politique des plus en vue sous l'Empire; — *L'Assommoir*, où les vices et les turpitudes de certains milieux des classes inférieures étaient exposés dans une langue ne reculant devant aucune hardiesse; — *Une Page d'amour*, dont le succès restreint fut largement compensé par celui de *Nana*, dont les pages contenaient des récits d'une audace et d'une crudité sans exemple jusque-là. Un deuxième groupe (1882-1893) se compose de *Pot-Bouille*, étude triviale des mœurs de la bourgeoisie; — *Au bonheur des Dames* et *la Joie de vivre*, qui ne firent pas grand bruit; — *Germinal*, description furibonde des souffrances de l'ouvrier; — *L'Œuvre*, qui n'attira guère l'attention; — *La Terre*, peinture de la vie des paysans dans ce qu'elle a de plus grossier; — *Le Rêve*, le moins immoral de cette série de volumes; — *La Bête humaine*, qui décrit l'état auquel l'homme est réduit par la vie enfiévrée des temps actuels; — *L'Argent*, exposé des scandales financiers de notre époque; — *La Débâcle*, tableau écœurant de certains épisodes de la guerre franco-allemande; — enfin, *le Docteur Pascal*, résumé de l'histoire de la famille des Rougon-Macquart. En dehors de la série des romans qui viennent d'être énumérés, M. Zola a fait paraître d'autres livres qui sont plus ou moins

empreints des caractères propres à son œuvre. Nous citerons : *Mes Haines* (Paris, 1866, in-18) ; — *Édouard Manet* (Paris, 1867, in-8) ; — *Nouveaux Contes à Ninon* (Paris, 1874, in-18) ; — *Le Capitaine Burle* (Paris, 1882, in-12) ; — *Naïs Micoulin* (Paris, 1883, in-18). Il ne faut pas oublier *les Soirées de Médan* (Paris, 1880, in-18), volume qui contient des récits non seulement de M. Zola, mais encore de différents auteurs formés à son école, Paul Alexis, Guy de Maupassant, Huysmans, etc. Plus tard, M. Zola qui devait s'attaquer à tout, ne pouvait manquer de flatter les persécuteurs de l'Église, en portant à son tour la main sur elle. On sait l'émotion que suscita son odieux roman sur le grand sanctuaire des Pyrénées dans son triple ouvrage: *Les Trois Villes, Lourdes, Paris, Rome* (Paris, 1895, in-12). Enfin, depuis trois ans il publiait d'autres romans qui devaient composer une nouvelle série, sous ce titre : *Les Quatre Évangiles*. Les deux premiers, *Fécondité*, *Travail*, ont seuls paru. Le troisième, *Vérité*, est en cours de publication dans le journal *l'Aurore*. — M. Émile Zola a abordé également le théâtre, mais ce n'est qu'indirectement qu'il a pu y réussir. Les pièces qu'il composa lui-même, *Thérèse Raquin* (1874), *les Héritiers Rabourdin* (1874), *le Bouton de rose* (1878), etc., furent froidement accueillies. Mais celles que d'habiles metteurs en scène, MM. Busnach et Gastineau, tirèrent de ses romans les plus naturalistes : *L'Assommoir*, *Nana*, *Pot-Bouille*, *le Ventre de Paris*, obtinrent un succès qui dénotait combien le niveau du goût avait baissé chez un certain public. Loin d'arrêter M. Émile Zola sur la voie où il était lancé, la critique que suscitaient ses audaces ne fit jamais que l'exciter à soutenir dans d'innombrables articles, les théories esthétiques qui, suivant lui, autorisaient ses productions les plus immorales et les plus fantaisistes. On se rappelle avec quelle intolérance de ton il les développa dans *le Bien public*, *le Voltaire* et *le Figaro*. On n'a pas davantage oublié l'indignation qui se manifesta dans le monde des lettres, lorsque *le Figaro* publia, en 1878, la traduction d'une correspondance de M. Zola, qui avait paru, en russe, à Moscou, dans le *Messager de l'Europe*, correspondance dans laquelle l'auteur attaquait avec une sévérité et un dédain outrecuidants les romanciers français de son temps. Ce mépris de M. Zola pour la plupart de ses confrères ne l'empêchait nullement de croire qu'une place lui était due dans les grands corps littéraires. C'est ainsi qu'il fut admis dans la Société des gens de lettres, qui le nomma son président ; mais l'Institut lui ferma sa porte, et l'on sait comment, froissé dans son orgueil et sans se rendre compte du ridicule dont il se couvrait, M. Zola s'efforçait en vain, à chaque vacance, de pénétrer dans cette Académie française qu'il avait si bassement bafouée. Nous ne rappellerons que pour mémoire l'intervention de M. Zola dans un procès célèbre et les articles qu'il a publiés à ce sujet dans le journal l'*Aurore*, particulièrement celui intitulé : *J'accuse*. Telle est l'œuvre malsaine et néfaste de cet auteur qui, renversant les lois de la justice, du bon goût et de la bienséance, a élevé à la hauteur d'une mission la lutte contre tout ce qui mérite d'être respecté et aimé par les hommes. Religion, patrie, honneur, vertu, rien n'a trouvé grâce devant lui. C'est une honte pour la langue française d'avoir servi de véhicule, au travers du monde civilisé, à pareil ensemble d'idées fausses et de peintures immorales, lesquelles ont tant contribué à provoquer le reproche qu'on nous fait d'être une nation corrompue. Mais hâtons-nous d'ajouter que la France n'est pas médiocrement vengée par ce fait que les œuvres de M. Zola, traduites en diverses langues, ont été lues hors de chez nous plus que toutes les autres productions françaises contemporaines et que les éloges les plus dithyrambiques

que nous venons d'entendre prononcer en faveur de cet écrivain venaient de l'étranger.

— Le clergé de Marseille et la science viennent de faire une grande perte en la personne de M. le chanoine Gras, mort dernièrement à 89 ans. Né en 1814, M. Henri GRAS fit ses études au lycée de Marseille, entra plus tard dans les ordres, et, comme il avait une vocation réelle pour l'enseignement, fut nommé professeur au petit séminaire. Une cécité complète, dont il fut atteint de bonne heure, l'obligea de renoncer à l'enseignement, mais ne l'empêcha jamais de se tenir au courant des progrès de la science. M. le chanoine Gras laisse un *Traité de physique* ainsi qu'un volume sur l'éducation : *Famille et Collège*, qui a reçu de hautes approbations.

— On annonce de Rome la mort, à l'âge de 34 ans, de l'auteur italien Antonio VALERI, qui écrivait sous le pseudonyme de Valleta. Appartenant à une très humble famille, il ne devait son éducation qu'à lui-même. De bonne heure il s'adonna à la littérature et spécialement aux travaux historiques. Il a découvert des faits intéressants qui concernent la Faustine des *Römische Elegien*, de Gœthe, et il a contribué, d'un autre côté, par ses recherches à nous mieux faire connaître Casanova.

— M. Konrad VON MAURER, le professeur de droit bavarois mort à Munich le 17 septembre, à 80 ans, était fils de l'homme d'État bien connu, Georges von Maurer. Après avoir étudié le droit à Munich, Leipzig et Berlin, il fut nommé, en 1855, professeur de jurisprudence à l'Université de Munich et garda ses fonctions jusqu'en 1893. Il avait fait des recherches spéciales sur l'ancien droit scandinave. Ses principaux ouvrages sont : *Isländische Volkssagen der Gegenwart* et *Studien über das Christenrecht*.

— La Suisse vient de perdre un historien et un avocat distingué en la personne de M. Peter Konradin VON PLANTA, mort le 13 septembre, à Canova (Grisons), à 87 ans. Après avoir terminé ses études à Heidelberg, il revint dans le canton des Grisons, où il était né, et obtint un poste dans l'administration cantonale. Consacrant tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions à fouiller les archives de son pays, il publia diverses études des plus intéressantes sur l'histoire des Grisons. Il fonda, en outre, quelques journaux, entre autres la *Neue Helvetia*, dont aucun, du reste, n'eut une longue existence.

— On annonce encore la mort de MM. : Denis BOURRAGRAS, un des directeurs du journal *le Petit Marseillais* ; — l'abbé COURCHINOUX, directeur de *la Croix du Cantal*, mort à 43 ans ; — Gustave DESJARDINS, archiviste connu, professeur à l'École des chartes, mort à 69 ans, lequel laisse, entre autres ouvrages, une *Histoire de l'occupation du département de Seine-et-Oise par les Allemands* ; — Louis HÉNIN, ancien rédacteur à l'Agence Havas et à divers journaux du Pas-de-Calais ; — Joseph KUGELMAN, imprimeur parisien bien connu, mort à 57 ans, dans la maison duquel s'imprimaient un grand nombre de journaux parisiens ; — le docteur LAROYENNE, professeur à la Faculté de médecine de Lyon et chirurgien à l'hôpital de la Charité, connu par ses travaux sur la gynécologie ; — le baron DE MARICOURT, ancien officier, qui s'occupait de littérature et avait publié quelques ouvrages bien accueillis ; — Edmond POINSOT, lequel, sous le pseudonyme de Georges d'Heilly, a publié sur le théâtre et sur la guerre de 1870 plusieurs ouvrages qui ont eu du succès ; — le docteur Jean STRAPART, ancien professeur à l'école de médecine de Reims.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Joseph BERGSON, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort à Berlin, le 13 sep-

tembre, à 50 ans ; — Dr Edmond Esirund, président du conseil d'administration du journal catholique allemand *la Germania* ; — Dr Ruldolf Finkener, professeur de minéralogie à l'Académie des mines de Berlin et directeur de l'établissement d'études chimiques, mort le 14 septembre, à Burgsteinfurt, à 68 ans ; — Dr Ewald Hasse, ancien professeur de médecine, mort le 19 septembre, à Hanovre, à 92 ans ; — Lionel Johnson, littérateur anglais connu ; — Henri Lansel, rédacteur à la *Gazette de Lausanne* ; — Saleflus Lewenthal, mort récemment à Wiesbaden, lequel avait dirigé longtemps le *Kurjer Warszawski* et en avait fait le journal le plus important de la Pologne jusqu'au jour où le gouvernement russe le bannit de ce pays et lui fixa Odessa comme résidence ; — Ernst Lindver, linguiste et ethnographe hongrois, mort récemment à Budapest, à 76 ans ; — Dr Christophe Ernst Luthardt, professeur de théologie et conseiller secret, mort à Leipzig, le 21 septembre, à 80 ans ; — Ludwig Mahraun, pédagogue et conseiller scolaire allemand, mort le 18 septembre, à Hambourg, à 64 ans ; — Franc Norris, romancier américain, mort à 52 ans ; — Dr Wilhelm Ochelhaüser, écrivain allemand connu par ses recherches sur Shakespeare, mort le 25 septembre, à Niederwalluf sur le Rhin, à 83 ans ; — le chanoine Rawlison, écrivain anglais, qui a publié différents ouvrages sur Hérodote et sur l'histoire ancienne ; — Isaac Rulf, ancien rabbin à Mémel, auteur d'ouvrages de philosophie, mort récemment à Bonn ; — Alexandre Schweizer, officier supérieur suisse, professeur d'histoire militaire, de tactique et de stratégie au Polytechnicum de la Confédération helvétique mort récemment à Zurich, à 59 ans ; — Robert Armitage Sterndale, gouverneur de l'île Sainte-Hélène, auteur de divers ouvrages ; — Dr Barend Stokvis, professeur de médecine, mort le 28 septembre, à Amsterdam, à 68 ans ; — Dr Julius Ziegler, professeur de physique et de chimie allemand, mort le 15 septembre, à Francfort-sur-le-Mein, à 61 ans, lequel fut pendant près de trente ans le président du « Physikalische-Verein » de Francfort et a publié un grand nombre d'articles de valeur dans les Mémoires de cette société.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 octobre, M. Clermont-Ganneau présente une pierre milliaire acquise sur les fonds de l'Académie et présentant une inscription, le premier spécimen connu de graphie arabe. — Il donne ensuite l'interprétation du mot *centenarium*, employé dans le sens de fortin, dans une inscription récemment découverte. — M. Babelon propose, dans un rapport présenté par lui à l'Académie, d'accorder à M. Émile Cartailhac une subvention de 500 fr. pour une mission dans la province de Santander. — M. L. Reinach prétend démontrer que la légende des peines subies dans les enfers, telles que nous les représente la mythologie païenne, provient d'une fausse interprétation de tableaux anciens. — Le 10 octobre, M. Collignon donne lecture à l'Académie, formée en comité secret, du rapport sur les Écoles d'Athènes et de Rome. — M. J. Lair donne connaissance du mémoire sur la captivité de Pouqueville en Morée, qu'il lira à la séance publique de l'Académie. — M. Babelon explique l'inscription gravée sur un étalon monétaire (exagium) découvert récemment à Carthage. — Le 17 octobre, le P. Delattre envoie à l'Académie une communication relative à des inscriptions à l'encre noire placées sur la panse de nombreuses amphores trouvées à Carthage. — M. Wallon annonce que M. Delisle offre à l'Académie, en souvenir de la sympathie que viennent de lui témoigner ses collègues, son remarquable ouvrage : *Notice de douze livres royaux du treizième et du quatorzième siècle*. — M. Clédat communique quelques nouvelles découvertes faites par lui

dans un tumulus situé à Baouit. — Le 21 octobre, M. Clermont-Ganneau indique une nouvelle lecture des inscriptions du temple d'Eschmoun à Sidon. — M. Berger applaudit à la reconnaissance de l'authenticité de ces inscriptions. — M. Héron de Villefosse fait part à l'Académie du bon résultat de la restauration d'une statue découverte à Coligny en 1897, et qui sera déposée au musée de Lyon. — M. Cartailhac écrit qu'il a découvert près de Santander, dans la grotte d'Altamira, qui paraît dater de l'âge du renne, une série de peintures d'animaux qui semblent indiquer une tradition artistique et une technique déjà confirmées.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 octobre, Mlle Alb. Jeunesse se fait connaître pour la bénéficiaire du prix Thorel, comme auteur du mémoire : *Le Journal de Louise*. — M. Chuquet poursuit une lecture commencée sur Forster, le révolutionnaire franco-allemand. — M. Alb. Sorel dépose, au nom de M. Georges Grapp, une étude sur le cardinal Newman précédée d'une préface de M. Paul Bourget, et, au nom de M. de Martens, le tome XIII des Traités entre la Russie, la France, la Prusse et l'Autriche. — M. Levasseur offre plusieurs de ses brochures, entre autres un travail de statistique sur la population de la France et de l'Europe, en 1801 et 1901. — Le 18 octobre, M. Lyon-Caen présente, au nom de Gabriel Effendi Noradounghian, conseiller légiste de la Porte ottomane, le tome III du *Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman*. — M. Chuquet, au nom de M. le baron du Theil, présente le travail de ce dernier sur le voyage de Pierre le Grand à Dunkerque, en 1787. — M. de Foville dépose, au nom de l'auteur, M. Aug. Arnauné, le Rapport, pour 1902, de la Direction générale des monnaies. — M. Luchaire lit le chapitre de son travail sur Innocent III, où il envisage « l'avocat-consultant. » — M. Rodocanachi termine la lecture de son mémoire sur Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane et petite-fille d'Henri IV.

Concours et Prix. — L'Académie royale d'Espagne met au concours (1er mars 1904.— Prix : 2,500 et 1,250 pesetas) une étude sur un auteur castillan antérieur au XIXe siècle et qui soit un modèle de langue et de style, et un examen au point de vue de la grammaire et du vocabulaire des œuvres de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita.

Le Cinquantenaire de M. Léopold Delisle a la Bibliothèque nationale. — Nous avons signalé en son temps (t. LXIV, p. 541) la célébration, par la Société de l'histoire de France et par celle de l'École des chartes, du cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Léopold Delisle dans la première de ces sociétés et dans la commission de publication de la seconde. La Bibliothèque nationale, à son tour, a voulu fêter le cinquantenaire de l'entrée dans ses cadres de l'illustre savant qui, depuis près de trente ans, dirige notre grand établissement scientifique. Les fonctionnaires de la Bibliothèque, grands et petits, s'étaient cotisés pour offrir à leur vénéré chef un témoignage de leur affection et de leur respect, qui pût lui être un souvenir de sa longue et glorieuse carrière de bibliothécaire. On lui a donc remis un album où sont retracées les grandes lignes de l'histoire de la Bibliothèque depuis un demi-siècle onze aquarelles ornent cet album, imprimé par l'imprimerie nationale et couvert d'une magnifique reliure par les soins d'un artiste qui y a mis d'autant plus de cœur qu'il est apparenté à M. Delisle. Le ministre de l'instruction publique avait voulu prendre part à cette fête en offrant à M. l'Administrateur de la Bibliothèque nationale un magnifique vase en porcelaine de Sèvres. C'est le mercredi 5 novembre que ces objets ont été donnés à M. Léopold Delisle, dans une réunion à laquelle

assistaient, outre les employés de la Bibliothèque nationale, les directeurs des grandes bibliothèques parisiennes, le haut personnel du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, le directeur et le chef des travaux de l'Imprimerie nationale, des représentants de l'Institut et du haut enseignement. M. Paul Marchal, conservateur du département des imprimés de la Bibliothèque nationale, a pris la parole au nom du personnel, dont il a exprimé avec émotion les sentiments pour son illustre chef. M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, a parlé au nom du gouvernement. M. Léopold Delisle, visiblement touché, a exprimé sa reconnaissance pour la manifestation dont il était l'objet, a retracé à grands traits les progrès accomplis à la Bibliothèque depuis 50 ans, a fait l'éloge de ses collaborateurs et a fini en appelant l'attention du ministre sur les besoins de la grande administration dont il a la lourde charge. De nombreuses adresses, venues de tous les points du monde, ont apporté à M. Delisle l'hommage de la sympathie et de l'admiration que ses hautes qualités et son incomparable science ont su lui conquérir partout. Ajoutons que M. Paul Lacombe, notre savant collaborateur, l'un des invités de la cérémonie du 5 novembre, a dressé une bibliographie de M. Delisle, qui lui sera offerte au nom du Congrès des bibliothécaires, et qui est en souscription (au prix de 5 francs) chez le trésorier du Congrès, M. Martin, bibliothécaire de l'Arsenal.

Napoleonica. — M. Victor Chauvin, professeur de langue et de littérature arabe à l'Université de Liège, vient d'écrire un chapitre curieux de l'histoire napoléonienne dans son mémoire : *La Légende égyptienne de Bonaparte* (in-8 carré, de 82 p. Extrait des *Mémoires et publications de la Société des sciences etc., du Hainaut*, 6e sér., t. IV). Malgré le titre, la plus grande partie est de l'histoire, étudiée à la fois dans les sources françaises et dans les sources arabes. M. Chauvin n'a pas tort d'appeler « charlatanisme » l'ensemble des procédés employés par le général Bonaparte pour frapper l'imagination des Orientaux et se concilier leurs sympathies. Tandis qu'à ses soldats il recommandait, à l'égard des musulmans, une tolérance dédaigneuse, il se vantait, dans des proclamations en langue arabe, d'avoir détruit le Pape et les Chevaliers de Malte; il avait des conférences théologiques avec les cheykhs et se donnait comme quelqu'un incliné vers l'islamisme et près de s'y convertir. Ce que M. Chauvin nomme « les jongleries religieuses de Bonaparte » n'ont du reste produit que peu d'impression sur les Égyptiens, et ceux-ci ne s'y sont pas laissé prendre. — La seconde partie du mémoire est consacrée à la légende de Bonaparte chez les Orientaux : cette légende est moins vivace et moins développée qu'on ne pourrait le croire d'après certains de nos écrivains occidentaux qui cherchaient (souvent en l'inventant!) matière à amplification : le nom de Bonaparte, du sultan Kébir, ou Sultan fort, a laissé bien des échos, mais pas de légendes fondées sur l'histoire et pas d'épopée. M. Chauvin termine en priant les orientalistes qui voyagent dans les pays arabes et qui en parlent la langue, d'interroger les indigènes à la veillée : « car, dit-il, plutôt que dans les livres, c'est chez le peuple qu'on a chance de retrouver encore des fragments de la légende napoléonienne. » Mais, à défaut de légendes orientales d'Orient, nous nous permettons de signaler à M. Chauvin les légendes orientales d'Occident chez Victor Hugo déclamant en 1828 :

> Souvent Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe,
> Que comme un noir manteau le Semoun enveloppe...

Paris. — Il y aurait sans doute plus d'une réserve à faire sur les idées émises dans l'opuscule de M. J. du Breuil de Saint-Germain : *Nécessité de*

la séparation des Églises et de l'État pour la conservation sociale (Paris, Plon-Nourrit, in-12 de III-29 p.) en ce qui touche l'interprétation même de faits incontestables. D'ailleurs, il s'y rencontre d'utiles et salutaires vérités. L'auteur pense « qu'aux grands maux, il faut de grands remèdes. » Il demande que le prêtre soit affranchi, que l'Église ne soit plus serve de l'État, et qu'alors puisse se former le parti catholique français. Il veut que ce parti soit un parti de combat, et que les classes dirigeantes usent désormais de toute leur vitalité pour garder leur patrimoine matériel et moral. En un mot, il déclare qu' « il n'y a d'espoir pour notre pays que dans la séparation des Églises et de l'État, au triple point de vue religieux, politique et social » (p. 29).

— Dans un récent opuscule intitulé : *Le Chemin de fer Trans-Alaska-Sibérien, trait d'union entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique* (Paris, imp. Lahure, in-4 de 17 p., avec carte), M. l'intendant militaire Pavot fournit d'intéressants renseignements d'ordre politique et économique sur le projet fourni par M. Loïcq de Lobel d'unir Paris à New York par une voie ferrée qui franchirait le détroit de Béring. Ce chemin de fer emprunterait les rails du Transsibérien jusqu'à Irkoutsk et se souderait aux réseaux américains à Dawson ; un tunnel de 60 kilomètres, séparé en deux parties par une station à la grande île Diomède, permettrait aux locomotives de ne pas quitter la voie ferrée.

— Le tome XVII des *Nouvelles Archives de l'art français. Année 1901*, vient de paraître (Paris, Charavay, in-8 de LXVI-374 p. — Prix : 15 fr.) — Ce volume est entièrement consacré aux *Procès-verbaux de la Commission des monuments* (*8 novembre 1780-27 août 1793*). Il débute par une importante *Préface* où M. L. Tuetey fait l'historique des opérations de cette commission : « Quand on étudie, dit-il, la formation et le développement des collections nationales artistiques, scientifiques et littéraires pendant la Révolution, deux faits de grande conséquence sollicitent aussitôt l'attention : l'aliénation des biens du clergé et la confiscation des biens des émigrés. Au point de vue de l'histoire des monuments, les circonstances de cette double opération sont essentielles à connaître. Celle-ci donna lieu à un mouvement considérable d'objets d'art, dont les uns se dispersèrent au hasard des aliénations, et dont les autres vinrent augmenter les anciennes et riches collections de la Couronne, après un séjour plus ou moins prolongé dans les dépôts provisoires. » Rien ne saurait donner une idée meilleure du travail de M. L. Tuetey que le sommaire de sa *Preface* ; aussi allons-nous le transcrire entièrement : I. *Origine de la Commission des monuments*. Sa composition et son fonctionnement. Travaux de la Commission : Envoi d'instructions aux départements. Envoi de commissaires en province. — II. *Inventaires dans les anciennes maisons religieuses et résidences royales*. Craintes de la Commission en raison des attentats contre les monuments. Démolition des tombeaux de l'abbaye de Saint-Denis. — III. *Triage des Archives de l'ordre du Saint-Esprit, de la Chambre des comptes*. — IV. *Mesures pour la conservation des bibliothèques*. Projet de suppression des armoiries sur les livres. — V. *Fondation du dépôt provisoire des Petits-Augustins*. Alexandre Lenoir. Ses démêlés avec la Commission. Concours dévoué prêté à la garde du dépôt par l'abbé Le Blond, secrétaire de la Commission. Résistance de Lenoir lors de la formation du Muséum du Louvre. Rapports entre la Commission des monuments et celle du Muséum. — VI. *Inventaire chez les émigrés*. Création du dépôt de Nesle. L'abbé Mulot, garde de ce dépôt. — VII. *Suppression de la Commission des monuments*. Griefs

ayant motivé sa disgrâce. Mémoire justificatif de la Commission. État actuel des archives et de la Commission des monuments. — Viennent ensuite les 123 procès-verbaux des séances tenues par la Commission, du 8 novembre 1790 au 27 août 1793 et cinquante et une pièces annexes (rapports, mémoires, notices, lettres et états divers).

— Le *Congrès international de chronométrie* (Paris, Gauthier-Villars, in-4 de XL-254 p. — Prix : 15 fr.), tenu en 1900 à l'observatoire de Paris et dont le compte rendu des travaux a été publié par MM. E. Fichot et P. de Vanssay, s'est affirmé non seulement par le nombre des membres participants (129), mais encore par l'importance des mémoires et rapports présentés, tous de première valeur. — Leur grand nombre et surtout la variété des matières traitées ne nous permettent pas de donner une appréciation motivée sur chacun d'eux, aussi nous contentons-nous, à notre grand regret, d'en donner la liste. Caspari : *Allocution;* — P. de Vanssay : *Épreuves et concours pour les chronomètres de poche. Comparaison pour les règlements;* — J.-M. Faddegon : *Définition du chronomètre, genre d'échappement qu'il comporte;* — P. Ditisheim : *Classification des échappements;* — A. Cornu : *Sur l'horloge à grand balancier de l'observatoire de Nice.* — A. Cornu : *Action du champ magnétique terrestre sur la marche d'un chronomètre aimanté;* — F. Heinrich : *Réglage des chronomètres de poche aux positions verticales;* — Maillard-Salin : *Étude sur la montre à bille;* — Kaiser : *Le Prix d'un chronomètre et sa valeur scientifique;* — C. Féry : *Pendule à restitution électrique constante;* — Godseels : *Détermination des constantes des formules des marches par le calcul;* — C.-E. Guillaume : *Les Aciers au nickel et leurs applications à la chronométrie;* — C.-W. Schmidt : *Chonographe;* — E. Guyou : *Application des chronomètres décimaux à la pratique de la navigation;* — D. Rey-Pailhade : *Décimalisation du jour entier;* — E. Goedseels : *Décimation du temps et des angles, tables de réduction;* — F. Jaja : *Système métrique décimal;* — R. Thury : *Horloge électrique;* — Gauthier : *Uniformisation des épreuves pour les chronomètres dans les observatoires;* — E. Caspari : *Sur les chronomètres de la marine française;* — G. Bigourdan : *Sur le moyen de maintenir à pression constante une horloge placée dans une enveloppe à peu près étanche;* — M. Brillouin : *Loi des variations rapides d'amplitude du balancier des chronomètres;* — G. Lippmann : *Sur la définition d'une unité de temps indépendante du mouvement diurne;* — Goedseels : *Formules de marche;* — C.-E. Guillaume : *Les Unités de l'horlogerie;* — Faddegon : *Délibération de la Commission des unités;* — A.-L. Berthoud : *Lames bimétalliques des balanciers compensateurs et des divers systèmes de compensation supplémentaire;* — L. Poultier : *L'Heure perpétuelle par la marée;* — C.-E. Guillaume : *Appareil pour la construction des courbes terminales des spiraux;* — A. Favarger : *Sur la distribution de l'heure civile;* — G. Borrel : *Signal horaire pour la transmission de l'heure dans les ports;* — E. Antoine : *Vitesse angulaire du balancier;* — Rozé : *Répartiteur angulaire de M. Guillerminet;* — E. Caspari : *Sur l'isochronisme du spiral cylindrique.*

— La librairie Armand Colin publie dans les *Annales internationales d'histoire* une série de mémoires présentés au nombre de 20, au congrès de 1900, et relatifs à diverses questions diplomatiques. Notre attention a été spécialement retenue sur les travaux concernant l'Autriche-Hongrie et la Roumanie : *Les Armoiries du peuple roumain*, par Raechia; — *La Hongrie et ses premiers vassaux roumains*, par Darvaï; — *Les Cartulaires des relations entre la Hongrie et les pays limitrophes slaves du sud*; — *Zrinyi*, par A. Bertha; — *Les Jacobins hongrois*, par Márko Sandor. Signalons aussi : *Les Tsars comme diplomates* et *les Origines des relations diplomatiques avec la France.*

— *La Chronique médicale* du 15 juillet dernier donne un important et fort curieux article sur Bichat, à propos du centenaire de sa mort célébré à Paris, le 22 du même mois. L'auteur anonyme nous parle d'abord de *la Mort de Bichat et des vicissitudes de ses restes*. Il résulte du procès-verbal d'exhumation du corps (16 novembre 1843) que la tête manquait. Mais elle fut alors restituée par le professeur Roux, qui en était devenu possesseur on ne dit pas comment) trois mois après la mort de Bichat. On trouvera là aussi plusieurs anecdotes intéressantes sur cette illustration médicale. L'article se termine par l'histoire des statues de Bichat : l'auteur nous en signale deux, exécutées par David d'Angers : la première pour la ville de Bourg, la seconde pour l'École de médecine de Paris. Mais pourquoi avoir oublié de signaler le premier monument élevé au grand anatomiste ? Si l'auteur avait consulté le volume de *Travaux* publié en 1838-1839 par la Société d'émulation du Jura, il n'aurait pas négligé de parler également du buste, érigé en grande cérémonie, par les soins de cette société, à Lons-le-Saulnier dans la cour d'honneur de l'hôpital, le 5 mai 1839. (Voir aussi la brochure : *Discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Xavier Bichat, dans la ville de Lons-le-Saunier (Jura), le 5 mai 1839*. Lons-le-Saulnier, impr. F. Gauthier, 1839, in-8 de 40 p., avec une lithogr. reproduisant le monument. Extr. des *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura). Ce buste, dû au ciseau du sculpteur Huguenin, prouve que les Jurassiens considéraient Bichat comme un des leurs : né en 1771 à Thoirette, où la dite Société, dès l'année 1833, avait fait apposer sur la maison natale un marbre commémoratif, Bichat, en effet, avait cessé d'être Bressan et était devenu Franc-Comtois par suite du rattachement de son village natal au Jura quand la Convention dépeça nos anciennes provinces pour en faire des départements.

— Les *Lettres sur Zola*, de Sienkiewicz (Paris, *le Carnet*, in-8 de 23 p.) sont déjà vieilles d'une dizaine d'années. Mais cette curieuse étude n'avait pas encore été traduite en notre langue. M. le comte Fleury a pensé que les Français seraient bien aises de savoir ce que l'auteur de *Quo Vadis* pense du « réalisme » des *Rougon-Macquart*. Il ne s'est pas trompé. Nous aimons à entendre un illustre étranger affirmer que l'analyse, sous le scalpel de M. Zola, a cessé complètement d'être objective pour devenir une simple recherche de la pourriture. Prenons *la Terre* comme exemple. M. Zola ne trouve dans un village que du fumier et des crimes, tandis que la « réalité » nous laisse du village une impression tout à fait différente. Sienkiewicz attribue cette déviation : 1° au manque de goût de M. Zola ; 2° à son amour de l'argent, qui l'incline toujours vers les sujets à effet.

— Signalons le petit volume intitulé : *Les Industries alimentaires*, qui fait partie de l'*Encyclopédie populaire illustrée du* XX*e siècle* (Paris, L.-H. May, petit in-8 de 132 p., à deux colonnes. — Prix : 1 fr. 10). « On y puisera aussi bien ce qui regarde la grande industrie opérant dans de vastes locaux avec un personnel plus ou moins considérable d'ouvriers, se servant de puissantes machines perfectionnées, et appelant à son aide toutes les forces vives de la nature, air, vent, eau, gaz, électricité, que ce qui regarde la petite industrie opérant dans des conditions incomparablement plus modestes, avec ses quelques ouvriers placés sous le contrôle du patron, ouvrier lui-même, seul parfois, et avec un outillage bien plus simple, mais souvent, aussi, perfectionné. Pour se guider dans ce volume, le lecteur n'a qu'à suivre l'ordre alphabétique des mots. »

— Il convient de noter ici, comme pouvant être avantageusement distri-

bué dans les milieux populaires, le 30e fascicule du *Laboureur* (avril-mai-juin 1902) (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 carré, paginé 159-318 et imprimé sur deux colonnes. — Prix : 0 fr. 75). On trouve là de nombreux et très intéressants articles relatifs aux questions économiques et sociales à l'ordre du jour (agriculture, industrie, commerce, colonies, etc.). Une table des matières dressée dans l'ordre alphabétique des sujets rend les recherches faciles.

ALSACE. — M. F.-G. Dubail-Roy avait déjà tiré de la collection de la *Gazette de France* de curieux renseignements sur les événements qui se déroulèrent autour de Belfort pendant la guerre de Trente ans. A peine Belfort venait-il d'être acquis à la France et placé sous la garde du vainqueur, le comte de la Suze, qu'éclatait la guerre de la Fronde. M. de la Suze prit parti pour le prince de Condé et mit Belfort en état de défense contre les troupes du Roi qui vinrent l'assiéger. C'est le récit de ce siège que M. Dubail-Roy a extrait de la *Gazette de France*, avec les articles du traité de reddition de la place. La nouvelle de cette reddition fut accueillie à la Cour avec une si grande joie qu'une médaille de bronze fut frappée en mémoire de cet événement. L'opuscule de M. Dubail-Roy : *Le Siège de Belfort en 1655-1654 et la « Gazette de France »*, Belfort, imp. Devillers, in-8 de 12 p. (Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*) est un bon document à ajouter à ceux qui concernent l'histoire de la vaillante place de guerre.

ARTOIS. — Continuant de fouiller les archives de Saint-Omer, l'infatigable travailleur qu'est M. Pagart d'Hermansart a découvert toute une série de documents sur le pouvoir qu'avaient les magistrats communaux de Saint-Omer de bannir de leur cité les malfaiteurs. Il a communiqué ces documents, dont le plus important est une lettre de Charles V, de juillet 1369, au Comité des travaux historiques, qui les a publiés dans le *Bulletin historique et philologique* de 1901, et ils paraissent aujourd'hui, tirés à part, sous ce titre : *Le Bannissement à Saint-Omer, d'après des documents inédits conservés dans les archives de Saint-Omer* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 19 p.).

— Une notice sur *les Marins étrangers à bord des corsaires boulonnais*, du Dr Em. Dutertre, a été extraite du *Bulletin de la Société académique de Boulogne-sur-Mer* (Boulogne-sur-Mer, imp. Hamain, in-8 de 10 p.). Elle contient quelques documents intéressants montrant, — chose bien faite, à notre époque, pour nous étonner — que, dans les guerres du premier Empire, on ne craignait pas d'armer les corsaires au moyen de prisonniers de guerre d'origine neutre, détenus dans les prisons de l'État. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer comment le droit international pouvait s'arranger de cette situation et il eût été intéressant de voir l'auteur de ce trop court opuscule essayer d'approfondir cette question.

BRETAGNE. — M. Charles Joret, dans sa *Notice sur la vie et les travaux de M. de la Borderie* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 63 p.), nous donne une idée exacte de ce que fut ce bénédictin laïque, suivant l'expression du cardinal Saint-Marc. Il nous parle de son immense érudition, de la fougue avec laquelle il se lançait à la recherche des documents, de ses savantes colères contre les Vandales modernes et aussi, en général, contre ses contradicteurs. M. de la Borderie occupa le premier la chaire d'histoire de Bretagne à la Faculté de Rennes. Ceux qui ont suivi ses cours n'ont pas oublié la verve exubérante de ce Breton qui aima d'amour farouche sa petite patrie, sans oublier ce qu'il devait à la grande. M. Joret étudie tour à tour,

— *La Chronique médicale* du 15 juillet dernier donne un important et fort curieux article sur Bichat, à propos du centenaire de sa mort célébré à Paris, le 22 du même mois. L'auteur anonyme nous parle d'abord de *la Mort de Bichat et des vicissitudes de ses restes*. Il résulte du procès-verbal d'exhumation du corps (16 novembre 1843) que la tête manquait. Mais elle fut alors restituée par le professeur Roux, qui en était devenu possesseur on ne dit pas comment) trois mois après la mort de Bichat. On trouvera là aussi plusieurs anecdotes intéressantes sur cette illustration médicale. L'article se termine par l'histoire des statues de Bichat : l'auteur nous en signale deux, exécutées par David d'Angers : la première pour la ville de Bourg, la seconde pour l'École de médecine de Paris. Mais pourquoi avoir oublié de signaler le premier monument élevé au grand anatomiste ? Si l'auteur avait consulté le volume de *Travaux* publié en 1838-1839 par la Société d'émulation du Jura, il n'aurait pas négligé de parler également du buste, érigé en grande cérémonie, par les soins de cette société, à Lons-le-Saulnier dans la cour d'honneur de l'hôpital, le 5 mai 1839. (Voir aussi la brochure : *Discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Xavier Bichat, dans la ville de Lons-le-Saunier (Jura), le 5 mai 1839*. Lons-le-Saulnier, impr. F. Gauthier, 1839, in-8 de 40 p., avec une lithogr. reproduisant le monument. Extr. des *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura). Ce buste, dû au ciseau du sculpteur Huguenin, prouve que les Jurassiens considéraient Bichat comme un des leurs : né en 1771 à Thoirette, où la dite Société, dès l'année 1833, avait fait apposer sur la maison natale un marbre commémoratif, Bichat, en effet, avait cessé d'être Bressan et était devenu Franc-Comtois par suite du rattachement de son village natal au Jura quand la Convention dépeça nos anciennes provinces pour en faire des départements.

— Les *Lettres sur Zola*, de Sienkiewicz (Paris, *le Carnet*, in-8 de 23 p.) sont déjà vieilles d'une dizaine d'années. Mais cette curieuse étude n'avait pas encore été traduite en notre langue. M. le comte Fleury a pensé que les Français seraient bien aises de savoir ce que l'auteur de *Quo Vadis* pense du « réalisme » des *Rougon-Macquart*. Il ne s'est pas trompé. Nous aimons à entendre un illustre étranger affirmer que l'analyse, sous le scalpel de M. Zola, a cessé complètement d'être objective pour devenir une simple recherche de la pourriture. Prenons *la Terre* comme exemple. M. Zola ne trouve dans un village que du fumier et des crimes, tandis que la « réalité » nous laisse du village une impression tout à fait différente. Sienkiewicz attribue cette déviation : 1° au manque de goût de M. Zola ; 2° à son amour de l'argent, qui l'incline toujours vers les sujets à effet.

— Signalons le petit volume intitulé : *Les Industries alimentaires*, qui fait partie de l'*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle* (Paris, L.-H. May, petit in-8 de 132 p., à deux colonnes. — Prix : 1 fr. 10). « On y puisera aussi bien ce qui regarde la grande industrie opérant dans de vastes locaux avec un personnel plus ou moins considérable d'ouvriers, se servant de puissantes machines perfectionnées, et appelant à son aide toutes les forces vives de la nature, air, vent, eau, gaz, électricité, que ce qui regarde la petite industrie opérant dans des conditions incomparablement plus modestes, avec ses quelques ouvriers placés sous le contrôle du patron, ouvrier lui-même, seul parfois, et avec un outillage bien plus simple, mais souvent, aussi, perfectionné. Pour se guider dans ce volume, le lecteur n'a qu'à suivre l'ordre alphabétique des mots. »

— Il convient de noter ici, comme pouvant être avantageusement distri-

dans son prédécesseur, l'homme politique, le savant, le bibliophile et le littérateur. Ses éloges ne sont pas sans restriction; ils n'en ont que plus de portée. Après les études de MM. Léon Séché et Tiercelin, qui connurent intimement ce successeur de Dom Lobineau, le travail de M. Joret garde encore son intérêt et sa valeur.

— Le 16 août 1902, lors de l'inauguration de la statue de Bertrand Du Guesclin, à Broons, où naquit le grand et bon connétable, M. Charles de Saint-Cyr prononça un discours qu'il vient de publier (Édition de l'*Ouest artistique et littéraire*, in-12, 22 p.) sous le titre assez peu justifié, parce qu'il est exclusif, de : *Julienne Du Guesclin*. Cette religieuse eut son heure d'héroïsme et se montra la digne sœur du vainqueur des Anglais : ce fut lorsqu'elle repoussa l'assaut de Felton contre son monastère de Pontorson. L'auteur ne consacre que trois pages à ce glorieux fait d'armes ; le reste de la plaquette est le résumé à très grands traits de l'histoire de messire Bertrand dont le cri de guerre « Notre-Dame Guesclin » retentit si longtemps comme un glas de mort aux oreilles des ennemis de la France.

Franche-Comté. — La Société d'émulation de Montbéliard a eu l'excellente idée de faire dresser, pour ses publications, la *Table générale des matières pour la période 1850-1900* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, in-8 de 38 p.). M. A. Emonot, chargé de ce travail, l'a divisé en trois parties : I. Table par ordre chronologique ; II. Table par ordre alphabétique d'auteurs ; III. Table par ordre de matières. La forme adoptée est aussi simple que commode et claire : on dirait un état comme il s'en établit dans les grandes administrations publiques. Il eût peut-être été désirable que cet ensemble, qui prouve la très grande activité de la Société d'émulation de Montbéliard, fût précédé d'une courte Introduction résumant l'historique de cette société savante.

— M. Alfred Vaissier a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* deux études où le très distingué conservateur du musée archéologique de Besançon fait preuve d'une véritable sagacité... d'archéologue. Dans la première : *Deux vestiges de construction gallo-romaine s'expliquant l'une par l'autre, à Besançon et à Chambornay-les-Bellevaux (Haute-Saône)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 9 p., avec 2 planches), M. Vaissier démontre que, loin d'être le « soubassement d'un petit oratoire chrétien ou d'un autel contemporain des premiers âges du christianisme en Gaule, » le vestige en question (celui de Chambornay), comparé à celui de Besançon, n'est autre chose qu'un reste de lavoir ou de bassin de fontaine « de la bonne époque romaine. » — La deuxième étude : *Les Colonnes à figures de Porte-Noire à Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 18 p., avec 10 vignettes dans le texte) donne, d'une manière qui nous paraît aussi naturelle que claire — quoique le plus souvent contraire à ce qui a été dit jusqu'à présent, — la signification des figures sculptées sur l'arc romain dit Porte-Noire, l'une des curiosités les plus remarquables de l'antique Vesontio.

— Pour son discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, M. le vicomte A. de Truchis de Varennes a choisi pour sujet : *La Chasse en Franche-Comté avant le* XIX*e siècle*. Ce discours, qui figurera dans le prochain volume du recueil de l'Académie bisontine, a fait l'objet d'un gracieux tirage à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 40 p., avec une phototypie). M. de Truchis résume d'abord l'historique du droit de chasse en Franche-Comté et aussi, accessoirement, dans les régions voisines ; il décrit ensuite les divers modes plus particulièrement en usage depuis les temps anciens jusqu'à la Révolution : la chasse à courre, la chasse à la haie, pratiquées pour les gros gibiers à poil, cerfs, sangliers,

ours et loups; quant à la chasse au gibier à plume, au moyen du faucon, elle a permis à M. de Truchis d'écrire quelques pages curieuses. En somme, intéressante étude, appuyée de nombreuses notes, et, à coup sûr, originale.

— M. Rance de Guiseuil, ancien magistrat, vient de publier un important ouvrage sur *les Chapelles de l'église de Notre-Dame de Dole* (Paris, A. Picard et fils; Dole, A. Jacques, in-8 de XIII-420 p., illustré de plans et de phototypies hors texte. — Prix : 10 fr.). Sorti des presses de M. P. Jacquin, imprimeur à Besançon, ce livre mérite de prendre place dans toute collection franc-comtoise de quelque importance. Mais la manière dont il a été conçu et exécuté le recommande de même à tous ceux qui s'occupent d'histoire religieuse, d'histoire des monuments, ainsi que des mœurs et coutumes d'autrefois. Nous reviendrons plus tard sur cet ouvrage auquel nous consacrerons un article spécial.

LANGUEDOC. — La Commission archéologique de Narbonne a publié récemment, en deux fascicules, le tome VII de son *Bulletin* (Narbonne, imp. Caillard, in-8 de XLIII-285 p., avec 3 planches). Indépendamment des études qui ont pris place dans ce beau volume, on remarquera la *Table alphabétique* qui complète le *Livre de comptes de Jacques Olivier*, précédemment publié, par tranches, dans ce même *Bulletin* par M. A. Blanc. Cette table est paginée à part (1057 à 1213) : on n'en voit pas souvent de cette envergure. Notons ensuite les travaux dus à divers membres de la Commission archéologique : *Le Comte Milon* (qui vivait au VIIIe siècle), par M. G. Amardel; — *Procès-verbal de la visite de l'église cathédrale de Saint-Pons par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Messire Pierre-Jean-François de Percin de Montgaillard, évêque et seigneur de Saint-Pons, commencé le 5 septembre 1804*, dont la publication est ici continuée par M. J. Sahuc; — *La Vie municipale à Narbonne au XVIIe siècle. Les Beaux-Arts et les arts industriels* (suite), par M. Léonce Favatier, importante et interessante étude; — *Les Marques monétaires de l'atelier de Narbonne au VIe siècle*, par M. G. Amardel; — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés avec un *Avant-propos* par M. J. Guiraud; — *Notes sur Jacques Gamelin* (suite), par M. Julien Yché.

LORRAINE. — Pour paraître prochainement chez Sidot frères à Nancy : *Campagnes de Turenne (1672-1675) d'après des documents inédits*, par M. Ferdinand des Robert, correspondant de la société des antiquaires de France. etc. (in-8 de 560 p.).

NORMANDIE. — *Une Ame sacerdotale, notice sur l'abbé Potel, chanoine honoraire, aumônier de l'hospice d'Eu* (Rouen, Mégard, in-8 de 107 p.), tel est le titre d'une brochure écrite par M. l'abbé Caulle pour perpétuer la mémoire d'un serviteur de Dieu aussi modeste que signalé par ses vertus. Présenter de cette existence passée toute entière dans une aumônerie d'hôpital, entre la pratique quotidienne de la charité, l'étude et la prière, unie et monotone au point de vue humain, un tableau intéressant et vivant, n'était certes pas l'une de ces besognes qui convient au premier écrivain ayant de la facilité et du style. Il y fallait un prêtre pieux et expert en ces matières qui touchent à la vie des âmes. M. l'abbé Caulle s'est montré l'un et l'autre. Son livre édifiera les lecteurs et leur plaira tout à la fois.

— *Rose Harel, servante poète*, par Mme Marie de Besneray (Caen, Valin, in-8 de 15 p.), est une étude charmante qui contient un choix heureux de citations, et donne une très haute idée du talent de cette humble servante, enfant trouvée qui n'apprit à lire qu'à treize ans et devint poète sans la moindre préparation, même scolaire. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans

une semblable vocation littéraire et l'enthousiasme légitime de l'admiratrice ne suffisent pas, sans doute, à justifier quelques préciosités de style; mais la brochure, dans son ensemble, est riche de mots heureux ; elle inspire le désir de connaître l'œuvre poétique d'une pauvre femme qui, du milieu de la souffrance et d'un labeur quotidien, a su écrire des vers tels que ceux-ci :

Non, elle est malheureuse et son chant comme un pleur,
Monte, avec un sanglot, des plis cachés du cœur.
Nul ne connaît son mal, et nul ne la console.

PROVENCE. — M. L. Mongin, archiviste de la ville de Toulon, vient de publier : *Toulon ancien et ses rues* (Draguignan, imp. Olivier-Joulian, 2 vol. in-8 de 272 et 344 p.). Peu de livres dégagent le même patriotisme local, le même culte du clocher, et nous louons bien vivement son auteur d'avoir laissé ce sentiment se faire jour bien des fois à travers les pages d'un ouvrage remarquable sur le passé de la grande cité maritime. M. Mongin se défend d'avoir voulu écrire l'histoire de sa ville ; il a simplement voulu, dit-il, rappeler, rue par rue, les souvenirs qui s'y rattachent ; il nous semble avoir fait davantage et avoir donné un tableau fidèle de la vie toulonnaise depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution. Le premier volume est en entier consacré à Toulon ancien, à sa topographie et son organisation municipale si particulière comme dans la plupart des cités provençales ; il retrace ensuite l'histoire des rues de la vieille ville. Le tome II s'applique aux rues comprises dans les agrandissements successifs qui eurent lieu en 1589, 1690 et 1852. Dans un tel ouvrage les noms de famille abondent et nous aurions voulu y voir une table de tous ces noms. Mais M. Mongin a l'intention de publier un troisième volume, et espérons qu'alors une Table générale complétera utilement son intéressant travail.

— M. Urbain Bosio semble avoir eu pour but de faire œuvre de vulgarisation intelligente, et disons qu'il paraît y avoir pleinement réussi, en donnant *la Province des Alpes maritimes. Anciens comtés de Nice, de Vintimille et de Tende, baronie de Beuil et principauté de Monaco* (Nice, impr. des Alpes-Maritimes, in-8, de 318 p., et 2 cartes). C'est un excellent résumé de la géographie et de l'histoire de la région depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'annexion à la France en 1860. Nous voudrions pouvoir louer cet ouvrage, sans restriction ; mais la partie historique, jusqu'à la fin du moyen âge nous oblige à quelques réserves ; du reste, cette période est traitée plus sommairement que la période postérieure sur laquelle divers autres travaux ont déjà été publiés. En tant qu'œuvre de vulgarisation, le livre de M. Bosio nous paraît très satisfaisant; l'auteur n'a assurément pas entendu faire autre chose, car nous n'avons relevé aucune référence aux sources manuscrites ou imprimées.

— M. Edmond Poupé a classé plusieurs dépôts d'archives communales du Var. Au cours de ses travaux de mise en ordre il note au passage les indications relatives à l'instruction publique et, comme il le fit pour *Correns* en 1900, il publie une intéressante note sur *l'Instruction publique à Rians sous l'ancien régime* (Draguignan, Latil, in-8 de 12 p.). Rians était et est encore une modeste commune; elle n'en a pas moins un maître d'école depuis 1560. Antérieurement au XVIIIe siècle, il n'est jamais question de rétribution scolaire, ce qui semble indiquer, d'après M. Poupé lui-même, que l'enseignement était gratuit : détail intéressant à retenir. La liste des maîtres d'école de 1560 à 1790, dressée par M. Poupé, renferme une centaine de noms, la plupart provençaux ; on relève cependant des magisters originaires de Lagres, de la Rochelle, de Saintes, etc.

— M. l'abbé Marbot publie une note très remarquée sur *Nos Origines apostoliques et M. Duchesne* (Aix, Makaire, in-8 de 11 p.). Il s'en prend directement à l'éminent directeur de l'École française de Rome qui a déclaré plusieurs fois, au nom de la méthode scientifique, en des ouvrages retentissants, que la tradition de l'évangélisation de la Provence par la famille de Béthanie ne repose pas sur des bases solides. M. Marbot ne se mesure point avec un aussi redoutable adversaire, il n'entend pas reprendre le récit de nos origines apostoliques pour les défendre pièce par pièce ; il note seulement quelques réflexions utiles. Nous indiquerons simplement ici qu'il l'a fait avec esprit et avec les marques d'un profond attachement à ces traditions contre lesquelles la critique historique s'est souvent essayée mais qui n'en demeurent pas moins ancrées au cœur du peuple.

Italie. — La petite brochure de M. Corrado Giovaninni sur les désordres universitaires et la crise de l'enseignement supérieur en Italie : *I Disordini universitari e la crisi dell' insegnamente superiore* (Roma, Societa italiana cattolica di cultura, in-8 de 40 p.), est d'une lecture fort intéressante, surtout au moment où, chez nous, pour des raisons différentes, on constate un bouleversement général dans notre enseignement secondaire. L'auteur, en quelques pages précises, fait une étude assez complète des troubles qui se sont produits au cours de ces vingt dernières années dans les Universités de Rome, Turin, Bologne, Palerme et Naples, depuis les désordres qui éclatèrent à la mort de Garibaldi, en 1882, jusqu'au récent incident Ferri, à Rome, en 1902. Il expose d'abord les faits, il en recherche ensuite les causes, et propose enfin les remèdes les plus appropriés à la situation.

— Dans la brochure sur le renouvellement des traités de commerce que vient de publier M. A. J. de Johannis, on trouvera un grand nombre de chiffres mettant en pleine lumière les progrès constants réalisés à l'exportation, entre 1886 et 1890, par l'agriculture italienne, et montrant comment, par suite de la politique protectionniste de notre pays, l'importation agricole italienne en France est tombée de 400 à 170 millions de francs (*Sulla rinnovazione dei trattati di commercio*. Firenze, Soc. tip. Fiorentina, in-12 de 59 p. Extrait de l'*Economista*, vol. XXIX.).

Roumanie. — *La Roumanie moderne* par M. Alexandre Sturdza (Paris, Laveur, in-8 de 61 p. — Prix : 2 fr.) est la reproduction d'une conférence faite le 4 juin, au profit des victimes de la Martinique. Le sous-titre indique que M. Sturdza a surtout précisé la Roumanie « comme facteur de la civilisation en Orient. » Comme on le pense bien, M. Sturdza a fait le panégyrique de la famille régnante de Roumanie, de la constitution politique et aussi des richesses industrielles, agricoles, minières de son pays. Il n'en pouvait être autrement. Les Français sont les seuls, en Europe, qui dénigrent devant les étrangers les institutions de leur pays et leur pays même. Cette louange accordée au patriotisme de M. Sturdza, nous en déduirons qu'on n'acceptera que sous réserves les jugements et les appréciations qu'il a portés des hommes et des choses de Roumanie. Telle qu'elle est, cette conférence intéressera ceux-là surtout qui désirent acquérir quelques notions sommaires sur la plus considérable des principautés danubiennes.

États-Unis. — Le 30 juillet 1901, est mort à Amherst, Mass., M. Herbert Baxter Adams, professeur d'histoire des institutions américaines à l'Université Johns Hopkins, et fondateur de la précieuse publication intitulée : *Johns Hopkins University studies in historical and political Science* (1882-1901, 20 vol., in-8). Pour payer à la mémoire de ce maître, dont les travaux n'étaient pas moins appréciés en Europe qu'aux États-Unis, un juste tribut d'hommages,

l'Université Johns Hopkins lui a consacré un numéro exceptionnel des *Studies in historical and political Science*. On y trouve avec une biographie et un beau portrait d'Herbert B. Adams, avec différentes études sur les services rendus par lui à la science historique, une bibliographie des travaux publiés par les membres de la section d'histoire, de science politique et de science économique de l'Université Johns Hopkins, entre 1876 et 1901. Peu de lectures sont plus intéressantes que celle de cette bibliographie, qui est peut-être l'hommage le plus éclatant rendu à l'activité professorale de celui qui fut, à des titres divers, durant une période de 25 ans, le directeur de cette section (*Herbert B. Adams*. Baltimore, the Johns Hopkins Press, in-8 de 72 + 160 p. avec portrait).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquier, t. I (in-12, Lecoffre). — *Tractatus de Sanctissima Trinitate*, auctore A.-M. Lépicier (in-8, Lethielleux). — *Compendium theologiae dogmaticae generalis*, auctore P.-P. Minges, *cum licentia superiorum ecclesiasticorum* (in-8, Monachii, Lentner). — *Cours d'instruction religieuse. Le Catéchisme expliqué et illustré*, par l'abbé J.-L. Adam (in-12 cart., Poussielgue). — *Œuvres choisies de saint Augustin. Les Confessions* ; trad. par Mgr Péronne et le chanoine Pihan (4 vol. in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Pages d'Évangile*, par l'abbé Planus. T. III. *De la Dernière Cène à l'Ascension* (in-12, Poussielgue). — *Au Purgatoire*, par l'abbé J.-A. Chollet (petit in-18, Lethielleux). — *Les Joies de la mort*, par J. Ribet (in-16, Beauchesne). — *Précis de droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité*, par E. Revillout (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *La Cour de cassation. Traité de ses attributions, de sa compétence et de la procédure observée en matière civile, suivi du Code des lois, décrets, ordonnances et règlements*, par E. Faye (in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville. T. V. (in-8, Chevalier-Marescq). — *Manuel de la propriété industrielle et commerciale*, par A. Lambert (in-12, Giard et Brière). — *Leyes penales de España, con notas y concordancias é indices completísimos* por L. Medina é M. Marañon (Madrid, Viuda é Hijos de Tello). — *La Vérité religieuse*, par A. Godard (in-12, Bloud). — *L'Idée d'évolution dans la nature et l'histoire*, par G. Richard (in-8, Alcan). — *Le Fonctionnisme universel. Essai de synthèse philosophique. Monde sensible*, par H. Lagrésille (gr. in-8, Fischbacher). — *Nouvelles Pensées de Tolstoï, d'après les textes russes*, par Ossip-Lourié (in-12, Alcan). — *L'Enfant et la Vie*, par H. Bremond (in-12, Retaux). — *La Consommation et les Crises économiques*, par P. Vialles (in-8, Giard et Brière). — *Politique sociale et Économie politique (questions fondamentales)*, par G. Schmoller (in-8, Giard et Brière). — *L'Enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, par H. Hauser (in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai d'une philosophie de la solidarité. Conférences et discussions*, par L. Bourgeois et A. Croiset (in-8 cart., Alcan). — *Les Systèmes socialistes*, par V. Pareto. T. II (in-8, Giard et Brière). — *Apostolat social. Les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance*, par F. Veuillot (in-12, Lecoffre). — *Vie spirituelle et Action sociale*, par C. Bouglé (in-12, Cornély). — *Les Victimes de la grève*, par H. Verly (petit in-16, Le Soudier). — *Discours et pamphlets*, de F. Lassalle ; trad. de l'allemand par V. Dave et L. Remy (in-12, Giard et Brière). — *Dictionnaire illustré de médecine usuelle*, par le Dr Galtier-Boissière (in-8, Larousse). — *Traité clinique et thérapeutique de la tuberculose pulmonaire*, par le Dr S. Bernheim (in-8, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Les Théories électriques de J. Clerk Maxwell. Étude historique et critique*, par P. Duhem (in-8, Hermann). — *Thermodynamique et Chimie. Leçons*

élémentaires à l'usage des chimistes, par P. Duhem (in-8, Hermann). — *La Métallurgie*, par U. Le Verrier (in-8 carré, Société française d'éditions d'art). — *La Géologie générale*, par S. Meunier (in-8 cart., Alcan). — *Rome, notes d'histoire et d'art*, par M. Paléologue (in-12, Plon-Nourrit). — *Vocabulaire synthétique de la langue française*, par L. Grimblot (in-12, Larousse). — *Littérature populaire. Mœurs et coutumes de Basse-Normandie*, par l'abbé L. Blouin (in-12, Saint-Lô, impr. F. Le Tual). — *La Provence, usages, coutumes, idiomes depuis les origines*, par H. Oddo (in-4, Le Soudier). — *Les Animaux dans les proverbes*, par C. Rozan. 2e partie (in-12, Ducrocq). — *Le Semeur de cendres 1898-1900*, par C. Guérin (in-12, « Mercure de France »). — *Bleuniou Breiz-Izel. Fleurs de Bretagne* (in-12, Rennes, Plihon et Hommay). — *Nouveaux Poèmes et ballades*, par A. C. Swinburne; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *Poèmes normands*, par L. Berthaut (in-12, Rouen, Cacheux). — *Études sur l'ancienne poésie latine*, par H. de la Ville de Mirmont (gr. in-12, Fontemoing). — *Notes et impressions. Choix de lettres* de J.-J. Weiss (in-12, Calmann-Lévy). — *La Mère de Gœthe, d'après sa correspondance*, par P. Bastier (in-12, Perrin). — *Théâtre* de Meilhac et Halévy. T. VIII (in-12, Calmann-Lévy). — *Entre deux paravents. Théâtre de société*, par A. Mônv (in-12, Plon-Nourrit). — *La Liberté du théâtre en France et à l'étranger*, par A. Cahuet (in-8, Dujarric). — *La Maison du péché*, par M. Tinayre (in-12, Calmann-Lévy). — *L'Argent de l'autre*, par C. de Rouvre (in-12, Calmann-Lévy). — *Anielka*, par B. Prus; trad. par B. Noiret (in-12, Perrin). — *La Sœur de lait*, par A. Theuriet (in-12, Flammarion). — *Gillette*, par J. Thorel (gr. in-12, Fontemoing). — *Malfaiteurs*, par J. Grave (in-12, Stock). — *Cherchons l'hérétique*, par J. Esquirol (in-12, Stock). — *Emma Beaumont*, par M. Reepmaker (in-12, Stock). — *Monsieur le Cardinal*, par J. Rude (in-12, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Passion ou Devoir ?...* par B. Steller (in-12, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Le Malheur d'être reine*, par G. Brousseau (in-12, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Trésor d'histoire pour le catéchisme de 1re communion*, par l'abbé Millot (in-8, Lethielleux). — *Un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*, par P. et V. Glachant (in-12, Hachette). — *Vus du dehors. Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains*, par M. Nordau ; trad. par A. Dietrich (in-8, Alcan). — *Propos littéraires*, par E. Faguet (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Grands Écrivains français. André Chénier*, par É. Faguet (in-12, Hachette). — *Les Amants de Venise. George Sand et Musset*, par C. Maurras (in-12, Fontemoing). — *Ames religieuses*, par H. Bremond (in-12, Perrin). — *Les Genres littéraires. La Prose*, par L. Le Helloco (in-12, Le Soudier). — *Ichnographiae locorum et monumentorum veterum Terrae Sanctae*, accurate delineatae et descriptae a P. Elzeario Horn (gr. in-4, Romae, typ. Sallustianis ; Paris, Picard et fils). — *Aux Pays d'Homère*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-12, Plon-Nourrit). — *Au Lazaret. Souvenirs de quarantaine*, par J. Bertot (in-12, Tours, Deslis). — *Julien l'Apostat*, par P. Allard. T. II et III (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Léon XIII, d'après ses encycliques*, par J. d'Arros (in-12, Poussielgue). — *Le Linceul du Christ. Étude critique et historique*, par le R. P. Dom F. Chamard (in-8, Oudin). — *Les Saints. Le Bienheureux Grignon de Montfort (1673-1716)*, par E. Jac (in-12, Lecoffre). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par. E. Glasson. T. 8. *Époque monarchique* (in-8, Pichon). — *De la Vallière à Montespan*, par J. Lemoine et A. Lichtenberger (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Avènement de Bonaparte*, par A. Vandal. T. I. *La Genèse du Consulat. Brumaire. La Constitution de l'an VIII*

(in-8, Plon-Nourrit). — *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand. Recueil de documents inédits* publiés pour la Société d'histoire contemporaine par A. Malet. T. II (in-8, Picard). — *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, par le vicomte de Noailles (in-8, Perrin). — *Le Général Dugommier. Sa Vie, sa correspondance*, par le capitaine P. Pineau (in-8, Charles-Lavauzelle). — *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par C. de la Jonquière. T. III (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XV*, par G. Lacour-Gayet (in-8, Champion). — *A l'assaut des écoles* (in-8, Lille, Société de Saint-Augustin). — *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ?* par E. Demolins (in-12, Firmin-Didot). — *Le Patriotisme et la vie sociale*, par le R. P. Sertillanges (in-12, Lecoffre). — *Les Bouilleurs de cru*, par A. et L. Antheaume (in-8, Naud). — *La Vie à Tulle aux* XVII*e et* XVIII*e siècles*, par R. Fage (in-8, A. Picard et fils). — *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples (18 mars 1502-5 août 1530)*, par U. Robert (in-8, Plon-Nourrit). — *Une Princesse de la Renaissance. Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie*, par R. Peyre (in-8, Émile Paul). — *Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman*, publié par G. Effendi Noradounghian. T. III. 1856-1878 (in-8, Pichon). — *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs de son beau-frère*, par P. Chenay (in-18, Juven). — *La Vie antique. Manuel d'archéologie grecque et romaine*, par F. Trawinski ; trad. par E. Guhl et W. Koner. 1re partie. *La Grèce* (in-8, Laveur). — *Bibliographie thérésine*, par H. de Curzon (Paris, Libr. des Saints-Pères, in-16).

COLLECTION « SCIENCE ET RELIGION », *études sur le temps présent. Série historique publiée sous les auspices de la Société bibliographique* (Paris, Bloud, vol. in-16) : *La Confession sacramentelle dans l'Église primitive*, par l'abbé Vacandard. — *La Pénitence publique dans l'Église primitive*, par le même. — *Mariage civil et divorce*, par R. Lemaire. — *L'Art chrétien en France, des origines au* XVI*e siècle*, par A. Germain. — *Le Drame religieux au moyen âge*, par M. Sepet. — *Les Catacombes de Rome, histoire et description*, par A. Baudrillart (2 vol.) .— *Les Origines de l'épiscopat*, par V. Ermoni. — *Les Moines de l'Afrique romaine* (IVe et Ve *siècle*), par Dom Besse (2 vol.). — *Les Bénédictins en France*, par Dom Besse. — *Les Franciscains en France*, par le R. P. Hilaire de Barenthon. — *La Compagnie de Jésus*, par A. Brou. — *Les Traitements ecclésiastiques*, par l'abbé L. Crouzil. — *Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré au cimetière de Saint-Ouen ? La Vérité sur le drame du 24 mai 1431*, par l'abbé P.-H. Dunand. — *Les Missions protestantes à la fin du* XIXe *siècle*, par l'abbé P. Pisani.

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Madone, représentations de la Vierge dans l'art italien*, par A. Venturi. Paris, Gaultier, Magnier et Cie, s. d. (1902), in-4 de 444 p., avec 400 illustrations dans le texte et 17 planches hors texte. Broché, couverture or et parchemin, fers spéciaux, 40 fr. — 2. *Histoire des jouets*, par Henry-René d'Allemagne. Paris, Hachette, s. d. (1902), in-4 de 316 p. avec 250 illustrations dans le texte et 100 grav. hors texte dont 50 pl. coloriées à l'aquarelle. Broché, 35 fr., cartonné, 40 fr. — 3. *Les Grands Naufrages, drames de la mer*, par Henri de Noussanne. Paris, Hachette, 1903, gr. in-4 de iv-300 p., orné de 12 planches en couleur, d'après les aquarelles d'Alfred Paris. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 4. *Napoléon raconté par l'image*, par Armand Dayot. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de iv-388 p., illustré de 300 gr. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *Napoléon et Larrey. Récits inédits de la Révolution et de l'Empire*, par Paul Triaire. Tours, Mame, s. d., petit in-4 relié de 583 p., illustré de 16 grav. Broché, 15 fr.; relié percaline, tr. dorées, 20 fr. — 6. *Au Transvaal et dans le Sud-Africain avec les attachés militaires*, par Roger Raoul-Duval. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 320 p., avec 172 photographies tirées en plusieurs tons, rel., fers spéciaux, 20 fr. — 7. *La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au* xixe *siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet, S. J., avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions. *V. Missions d'Afrique*. Paris, Colin, 1902, gr. in-8 de 511 p., orné de 237 grav. et 20 gr. pl. Broché, 12 fr.; relié, 18 fr. — 8. *Hippolyte Flandrin, sa vie et son œuvre*, par Louis Flandrin. Paris, Laurens, 1902, in-8 de xi-339 p., avec 20 planches hors texte, 12 fr. — 9. *Les Oberlé*, par René Bazin. Paris, Calmann-Lévy, s. d., gr. in-8 de 305 p., aquarelles et dessins de Charles Spindler. Broché, 10 fr.; cartonné, 15 fr. — 10. *Les Frères Kip*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., 2 vol. in-12 de 324 et 516 p., avec grav., 6 fr.; et gr. in-8 de 460 p., avec 12 chromotypogr., 2 cartes et de nombr. grav. dans le texte et hors texte par G. Roux. Broché, 9 fr.; cart. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 11. *Un Peuple antique. Au Pays de Ménélik. Les Galla (dits d'origine gauloise), grande nation africaine*, par le P. Martial de Salviac. 2e éd. Paris, Oudin, 1902, gr. in-8 de viii-358 p., avec de nombr. illustrations et une carte. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 12. *Les Entrailles de la terre*, par E. Caustier. Paris, Nony, 1902, gr. in-4 de 491 p., avec cartes, grav. et 4 planches en couleurs, 10 fr.; relié, 14 fr. — 13. *Le Savant du foyer, notions scientifiques sur les objets usuels de la vie*, par Daniel Bellet. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de vi-312 p., illustré de 210 grav. Broché 8 fr.; relié, 12 fr. — 14. *Les Étapes de Madame Tambour*, par Georges Le Faure, Paris, Société française d'éditions d'art, s. d. (1902), gr. in-4 de 317 p., avec 100 illustrations de Tiret-Bognet. Broché, 10 fr.; relié toile, pl. spéciales, 12 fr. — 15. *Voyages de vacances. Sur les côtes de France. Mer du Nord et Manche*, par Constant de Tours. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., gr. in-4 de 297 p., illustré de 367 grav. Broché, 10 fr.; cart. toile, plaque spéciale, 12 fr. — 16. *L'Année terrible. Les Étapes héroïques*, par Jules Mazé. Tours, A. Mame, s. d., in-folio relié de 317 p., illustré de 33 grav. Broché, couverture en couleurs, 7 fr.; relié percaline, plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 17. *Cent Récits d'histoire de France*, par Gustave Ducoudray. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 de 204 p., avec 317 grav., cartonné, 5 fr. — 18. *Victor Hugo, 1802-1902*, par Mme L.-F. Méaulle. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., gr. in-4 de 318 p., illustré de 88 grav. Broché, 6 fr.; cartonné, 7 fr. — 19. *Les Aventures d'un notaire*, par Ernest Blum. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d. (1902), gr. in-8 de 263 p., avec 100 illustrations à la plume par André Névil. Broché, 8 fr.; relié toile, pl. spéciale, 10 fr. — 20. *Boris et François*, par J. de Coulomb. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 235 p., illustré par G. Roux, É. Bayard et Yon. Broché, 4 fr. 50; relié fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 21. *Le Wagon de 3e classe*, par Jean Drault. Tours, Mame, s. d. (1903),

in-4 carré de 150 p., illustré par Gerbault et Guido. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 22. *La Récréation en famille*, par Tom Tit. Paris, Colin et Cie, 1903, petit in-8 cart. de 222 p., illustré de 220 figures en noir et pl. hors texte en couleurs, cartonné, 4 fr. — 23. *Jeanne et Madeleine*, par Alice Dereims. Paris, Colin et Cie, 1902, in-18 relié de 352 p., illustré de 110 grav. et cartes. Relié toile, tr. dorées, 2 fr. 50.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1902.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XII p. et 422 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1902.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr. ; reliés, 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 35e année. Nouv. série. Tomes XIV et XV. Paris, Hetzel, 1902, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr. ; départements, 16 fr. ; Union postale, 17 fr. ; cartonnés, 18 fr. ; reliés, 20 fr. — 4. *Mon Journal, 1901-1902*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1902, gr. in-8 de 385 p. Broché, 8 fr. ; cart., 10 fr. — 5. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 14e année, 1902. Paris, A. Colin et Cie, 2 vol. gr. in-8 de chacun 315 p., avec de nombr. illustr. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr. ; reliés, tr. dorées, 10 fr. — 6. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*, 41e année. Paris, Henri Gautier, 1901-1902, in-4 de 843 p., avec grav. Broché, 6 fr. ; cart. toile, 7 fr. 50. — 7. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré.* 25e année. Paris, Henri Gautier, 1901-1902, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr. ; cart. toile, 7 fr. 50. — 8. *Le Musée des enfants* (16e année). Paris, Lille, Lyon, Toulouse, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1902, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 9. *Revue illustrée de la jeunesse et Musée des jeunes filles.* 13e année. Paris, Lille, Lyon, Toulouse, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1902, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *La Légende des bêtes*, par H. Signoret et A. Vimar. Paris, Plon-Nourrit, s. d., album oblong de 48 p., nombr. illustrations en couleurs, cartonné, 10 fr. — 11. *La Journée d'un chien, ou l'Ange de la maison.* Paris, Hachette, 1903, album in-4, avec planches en couleurs d'après Cecil Aldin. Cartonné, 6 fr. — 12. *Train de plaisir ! Messieurs les Animaux en voiture*, par J. Jacquin. Paris, Hachette, s. d. (1902), album in-4 oblong de 34 p., avec planches en noir et en couleurs de G.-H. Thompson, cartonné, 5 fr. — 13. *Mademoiselle Lili et ses amis*, par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1902), album gr. in-8 de 22 p., dessins de L. Frœlich, cartonné, 4 fr. — 14. *Le Robinson suisse*, de R. Wyss, raconté par J. Lermont, d'après la traduction de P.-J. Stahl et E. Muller. Paris, Hetzel, s. d. (1902), album oblong, illustré par Yan' Dargent, cartonné, 4 fr. — 15. *Album pittoresque du « Noël. »* 1re et 2e séries. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-4 de 100 p., illustré, cartonné, 2 fr. 50 chacun. — 16. *Album musical du « Noël », recueil de 25 morceaux choisis.* Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-4 de 100 p., avec illustrations en couleur et en noir, cartonné, 2 fr. 50. — 17. *Mon Premier Tour du monde*, par Mlle H.-S. Brès. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 64 p., illustré de nombr. grav. en noir et de 4 planches hors texte, en couleurs, cartonné, 2 fr. — 18. *Les Défauts horribles*, par Trim. Paris, Hachette, s. d., 2 albums in-4 de 20 p. chacun, illustr. en couleurs, cartonnés, 1 fr. 50 chacun. — 19. *Le Rêve de maître Ambroise.* Paris, Hetzel, s. d. (1902), album in-4 de 7 p., illustr. en couleurs par L. Frœlich, cartonné, 1 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1902. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Nini-la-Fauvette*, par Ernest Daudet, illustré de 42 vignettes, par A. Paris, 292 p. — 2. *Fille de rois*, par Pierre Maël, illustré de 48 vignettes, par H. Vogel, 306 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrée. Vol. à 7 fr., brochés ; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Contes de tous les pays*, par divers auteurs, 78 illustr., 348 p. — 2. *L'Escholier de Sorbonne*, par André Laurie, 25 dessins de L. Benett, 331 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1903. Broché, 5 fr. 75 ; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Nos Origines nationales*, par Henri Guerlin, illustré de 83 grav. et 6 cartes, 391 p. — 2. *L'Océanie*, par G. Saint-Yves, illustré de 92 grav. et 2 cartes, 398 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, publiée par la maison Mame, de Tours, 1903. Broché, 3 fr. 50 ; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 1. *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*, par René Bazin, illustré de 31 grav., 286 p. — 2. *Le Rachat*, par Jean Bertheroy, illustré de 30 grav. d'après A. Paris, 282 p. — 3. *Le Petit Boscot*, par Simon Boubée, illustré de 33 grav. d'après Ed. Zier, 278 p.

VII. — Bibliothèque des écoles et des familles, 2e série, publiée par la maison Hachette, 1903. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. 60 ; cartonnés, 3 fr. 90. — 1. *Voyage aux Sept Merveilles du monde*, par Augé de Lassus, illustré de 57 grav., 280 p. — 2. *Lettres du régiment*, par Louis d'Or, illustré de 300 grav. d'après des photographies, 255 p.

VIII. — Bibliothèque des écoles et des familles, 3e série, publiée par la maison Hachette, 1903. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. ; cartonnés, 3 fr. — 1. *Un Héros de treize ans, épisode de la guerre du Transvaal*, par Léo Dex, illustré de 17 grav. et d'une carte, 187 p. — 2. *Les Étapes de Nicolas Rameau*, par G. Ferry, illustré de 32 grav., 238 p. — 3. *Le Roman d'un sot*, par F. Deschamps, illustré de 36 grav. par Damblans, 221 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1902. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *L'Épée du donjon*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 28 vignettes par G. Dautriac, 252 p. — 2. *Les Enfants du Luxembourg*, par Mme Charlotte Chabrier-Rieder, illustré de 46 vignettes par Henry Zo, 281 p. — 3. *Les Petits Poussargues*, par François Deschamps, illustré de 48 vignettes par Ed. Zier, 270 p. — 4. *Le Bonheur de Michel*, par Mlle G. du Planty, illustré de 40 vignettes par Tofani, 252 p.

X. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Pari d'un lycéen*, par J. Chancel, illustr. de Henriot, 278 p. — 2. *Un Parisien aux Philippines*, par A. de Gériolles, illustr. de Th. Schmidtmüller, 384 p. — 3. *Les Aventures de Rémy*, par Edmée Vesco, illustr. de Ferdinand Raffin, 301 p.

XI. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1903. Vol. in-16. Brochés, 1 fr. 60 ; cartonnés toile, genre aquarelle, tr. dorées, 2 fr. 25. — 1. *L'Aventure de Paulette*, par P. Perrault, illustré par A. Besnou, 128 p. — 2. *Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins*, par P.-J. Stahl et William Hugues, illustré par Frœlich, 128 p.

XII. — Bibliothèque de mes petits enfants, publiée par la Société française d'éditions d'art. Paris, s. d. (1903). Vol. petit in-8. Reliure toile, fers spéciaux, tr. dorées, 2 fr. — 1. *La Princesse Wanda*, par Arnold Mahlinger, illustré de 12 grav., 140 p. — 2. *Pas de chance*, par C. de Trogoff, illustré par Marie, 135 p.

I. — 1. — C'est à *la Madone* que les plus grands artistes des temps chrétiens ont consacré leurs plus belles toiles et leurs marbres les plus purs ; c'est aux pieds de la Vierge Marie que se sont joyeusement et dévotement agenouillés tous ceux qui, d'âge en âge, ont su traduire dans une langue immortelle et universellement comprise les désirs et les aspirations des âmes qui souffrent et qui aiment. Pour un historien d'art, quel plus admirable thème à réflexions et comparaisons que l'étude successive ou parallèle de tant d'œuvres gracieuses, émouvantes, parfois sublimes ! Et, pour un éditeur, quel livre à nous offrir ! Le

voici, ce livre, sous sa couverture de parchemin blanc que fleurissent de grands lis en somptueuses gaufrures d'or. M. Venturi, l'éminent historien de l'art en Italie, a composé un texte dont l'érudition aimable, toute mêlée d'un généreux lyrisme, a dépouillé son rythme musical pour revêtir la netteté des phrases françaises. Il ne nous décrit, bien entendu, que les *Représentations de la Vierge dans l'art italien* ; mais le sujet, restreint à ces limites, demeure l'un des plus merveilleux que l'on puisse imaginer. Il n'existe peut-être pas un village d'Italie où l'on ne puisse découvrir, pieusement conservée, quelqu'une de ces innombrables Madones peintes à fresque ou sculptées, dont le sourire accueille le voyageur et protège l'habitant fidèle ; même parmi les plus humbles de ces figures sacrées, que de traces encore vivantes du grand art d'autrefois ! Depuis les obscurs débuts des Catacombes jusqu'aux magnificences des églises et des palais de Rome, de Florence, de Venise, depuis la rustique Madone du cimetière de Priscille jusqu'à la Vierge à la chaise de Raphaël, simple comme une paysanne, et jusqu'à la Vierge glorieuse de Titien, puissante comme une impératrice, l'art italien a chanté sans jamais l'interrompre le même suave cantique. Roide et douloureuse sous les joyaux dont la parent les mosaïstes bysantins, familière volontiers et bourgeoise sous le pinceau de Giotto et de ses élèves, Marie devient vraiment la Reine du ciel sur les panneaux tout illuminés d'or et d'outremer où le bienheureux Angelico la fait assister au concert des anges. Est-il rien de plus charmant, de plus divinement chaste et attendri que ces faïences à peine coloriées de Lucca della Robbia, où, toute blanche sur le bleu du ciel, la petite Vierge se penche comme une fleur vers Jésus qui vient de naître et qui lui tend les bras ou se presse gentiment à sa poitrine ? Et Botticelli ou Bellini n'ont-ils pas su rendre comme personne ne l'a fait ensuite, sous la douce caresse maternelle, le pressentiment anxieux du cruel avenir ? Toutes ces saintes, ces poignantes figures passent sous nos yeux parmi les quatre cents gravures qui font de ce livre le plus riche des musées ; elles sont toutes reproduites, par des procédés directs, de photographies pour la plupart excellentes, et l'on n'a qu'à consulter la table qui les classe par noms d'artistes pour se rendre compte de l'ingéniosité et de l'étonnante variété de leur choix. M. Venturi nous les présente, avec raison, par ordre chronologique, et tout à la fois il les distribue selon les épisodes qu'elles représentent ; car le livre est divisé en dix-huit chapitres où sont traités successivement, et dans tous leurs détails d'histoire ou de légende, tous les moments de la vie de la Vierge, dont plusieurs ne nous sont connus que par les Évangiles apocryphes. Ainsi les patientes et judicieuses investigations de l'iconographie fournissent la plus sûre étude de la lente et majestueuse évolution de l'art italien ; nous assistons aux premiers tâtonnements,

aux hésitations parfois inconscientes qui ajoutent un détail à un autre, pour qu'un jour l'image pieuse se trouve constituée en d'immuables règles, offrant aux artistes à venir tous ces éléments de beauté. Ces tâtonnements indécis, on les suivra au travers des pages poétiques de M. Venturi, mais surtout on assistera avec joie au splendide épanouissement de tant de nobles œuvres. A quand la publication d'un second volume, qui ne serait pas moins attrayant, qui serait plus nouveau encore, sur les images de la Vierge dans l'art du Nord, en France, en Allemagne et en Flandre ?

2. — Les collectionneurs sont, de nos jours, devenus si nombreux que les objets les plus variés sont recherchés avec une sorte de fureur. Tout d'abord l'utilité de certaines collections ne se démontre pas aux yeux, nous ne dirons point de la masse, mais même des amateurs de catégories différentes, lesquels sourient parfois avec indulgence en songeant à l'idée étrange née dans le cerveau de M. X*** ou de M. Z***, qui ont consacré une partie de leur vie et pas mal d'argent à rassembler telle ou telle espèce de choses. Comme si toute collection constituée avec intelligence et persévérance et classée avec méthode ne méritait pas de retenir l'attention et de provoquer l'examen ! Que penseriez-vous, par exemple, d'un petit musée particulier de jouets ? Sans doute, plusieurs diront que l'on peut s'occuper de choses plus intéressantes. Simple affaire d'opinion. Dans tous les cas, c'est grâce à des collectionneurs de pièces de ce genre que M. d'Allemagne, — heureux de leur payer, dans sa Préface, un tribut de reconnaissance, — s'est trouvé en mesure de pouvoir écrire une fort curieuse *Histoire des jouets*. Ce magnifique volume comprend six chapitres, divisés chacun en plusieurs parties. Dans le premier chapitre, l'auteur passe en revue les jouets de bébés (hochets, crécelles, moulins à vent, boîtes à surprises). Le chapitre II nous parle des animaux, des voitures et des jouets à bon marché qui se fabriquaient à Notre-Dame de Liesse. Les poupées, leurs meubles et leurs ustensiles font l'objet du chapitre III. Le suivant décrit les jouets militaires. Avec le chapitre V arrivent les jouets mécaniques, alors que le chapitre VI et dernier nous renseigne sur les jouets et instruments de physique amusants. Ce très bref aperçu ne donne pas une idée parfaite de la façon dont l'ouvrage de M. d'Allemagne a été compris et exécuté. Il convient donc d'ajouter que, à côté de la figuration de certains objets, l'on trouve ici de nombreuses reproductions de gravures anciennes et modernes s'appliquant au sujet. Cette iconographie, judicieusement choisie, est parfois remarquable, souvent très amusante et toujours instructive, car une documentation aussi spéciale peut servir utilement à l'histoire des mœurs et des coutumes en France, pendant les trois derniers siècles surtout. Admirablement illustré d'un grand nombre de gravures dans le texte et de

cent planches hors texte (dont cinquante coloriés à l'aquarelle), ce bel ouvrage s'adresse autant aux érudits qu'aux gens du monde.

3. — Il n'est pas possible de lire un ouvrage plus terriblement émouvant que celui de M. H. de Noussanne : *Les Grands Naufrages. Drames de la mer*. L'auteur débute par trois récits palpitants d'horreur : le premier est relatif à la destruction de la flotte de Xerxès allant à la conquête de la Grèce ; le second rappelle avec détails le désastre qui frappa si cruellement l'Espagne au temps de Philippe II : l'anéantissement d'une grande partie de « l'Invincible Armada » ; le troisième nous reporte à l'époque immédiatement précédente, c'est-à-dire au règne de Charles-Quint, alors que le grand empereur méditait de détruire le nid de pirates qu'était Alger. La tempête dispersa ou engloutit presque toute sa flotte commandée par l'amiral Doria. Mais à côté de ces immenses catastrophes, M. de Noussanne en a placé d'autres, moindres assurément, mais quand même fort douloureuses. On n'en compte pas moins de quarante-deux depuis le XVIIIe siècle jusqu'au naufrage, en 1898, de la *Bourgogne*, qui fit près de six cents victimes, et à l'abordage de *la Framée* par le *Brennus*, en 1900. Spécialement, mentionnons aussi le chapitre final : *La Part de la mer dans les désastres de la Martinique*, qui reste d'actualité. En appendice, l'auteur nous donne un état détaillé des grands naufrages que la marine de guerre française a eu à déplorer depuis l'an 1270 jusqu'à la présente année 1902. Cette liste est longue ; elle se totalise par cent quarante navires perdus et cinquante mille existences humaines sacrifiées ! Suivent deux notes intéressantes : l'une fournit l'explication de quelques termes maritimes employés au cours de l'ouvrage, l'autre renferme des renseignements sur le « Bureau Veritas. » Admirablement imprimé sur papier de luxe, ce volume est orné de douze superbes planches en couleurs d'après les aquarelles d'Alfred Paris.

4. — M. Armand Dayot présente au public une nouvelle édition, remaniée, de son livre publié en 1894 : *Napoléon raconté par l'image*. Les ouvrages de ce genre sont d'ordre composite et touchent tout à la fois à l'histoire générale, à l'histoire anecdotique, à l'iconographie historique, à l'histoire de l'art. Aujourd'hui et dans cet article, nous devons considérer ce volume plus encore au point de vue des figures qu'à celui du texte. Examiné de la sorte, on peut le définir : un curieux musée d'imagerie napoléonienne, réparti en neuf galeries, sous les titres suivants : I. Bonaparte. De 1769 au départ pour l'armée d'Italie. II. Bonaparte. Campagne d'Italie. Campagne d'Égypte. Brumaire. III. Le Consul. Du 18 Brumaire an VIII au 18 mai 1804. IV. L'Empereur. De 1804 à la paix de Tilsit. V. L'Empereur. De Tilsit à la campagne de Russie (1807-1812). VI. L'Empereur. Campagnes de Russie et de France. L'Abdication. VII. L'Empereur. Napoléon à l'île d'Elbe. Le Vol de l'aigle.

Les Cent-Jours. Waterloo. A bord du *Bellerophon*. VIII. Saint-Hélène. Du 16 octobre 1815 au 5 juin 1821. IX. L'Écriture de Napoléon. — L'auteur, pour remplir cette *exposition* spéciale dont il avait pris la charge, a puisé largement dans les collections publiques et particulières, où il a recueilli, pour les reproduire, les monuments et documents iconographiques les plus divers, depuis les tableaux et portraits signés des maîtres du grand art « jusqu'à l'objet d'art industriel, naïf dans la personnification grossière, toute primitive de forme, et cependant d'un réel intérêt historique dans son symbolisme populaire. » Le musée napoléonien de M. Dayot ne manquera certainement pas de visiteurs.

5. — A une époque où les souvenirs sur le premier Empire sont lus avec la faveur que l'on sait, le livre que publie M. Paul Triaire sous le titre : *Napoléon et Larrey* est appelé à un légitime succès. Pourquoi *Napoléon et Larrey* ? Sans doute pour faire participer le grand chirurgien des armées françaises sous l'Empire, de l'engouement dont jouissent, souvent à un titre bien injuste, ses compagnons d'armes et surtout leur chef. C'était inutile et le seul nom de l'illustre savant est assez connu, assez légendaire en France pour se passer de compagnie. L'union de ces deux noms célèbres n'existe guère que sur le titre du volume, et le travail de M. Triaire est bien exclusivement consacré à Larrey : il n'est pas moins intéressant pour cela, il s'en faut. Jean-Dominique Larrey né en 1766, à Baudéan, en Gascogne, avait étudié la chirurgie pendant sept ans sous la direction de son oncle, professeur à la faculté de Toulouse, et était lui-même chirurgien militaire depuis trois ans, quand éclata la Révolution. Nommé, en 1792, à l'armée du Rhin commandée alors par le vieux et grotesque Luckner, il apparut, dès cette époque, à la fois comme un praticien de talent, comme un administrateur éclairé, surtout comme un honnête homme. Nous ne suivrons pas Larrey dans sa carrière : les six cents pages de M. Triaire y suffisent à peine. En disant qu'il accompagna Napoléon dans toute ses campagnes, qu'il fut en Égypte, en Allemagne, en Russie, en Espagne, se prodiguant sans cesse et adoucissant autant qu'il le pouvait les terribles souffrances qu'il voyait la guerre créer autour de lui, nous aurons résumé en quelques lignes cette existence tout entière vouée au service de ses semblables. Mais ce qui donne à la figure de Larrey, parmi celles de ses illustres compagnons, un cachet spécial, non pas unique sans doute, mais rare assurément, c'est l'intégrité dont il sut toujours témoigner. Au milieu des dilapidations, des concussions de toute sorte, auxquelles se livrent autour de lui, avec une impudeur effrontée, non pas seulement les services administratifs ou auxiliaires de l'armée, mais les combattants eux-mêmes, dans ce dévergondage effroyable que cause partout le passage de nos troupes à travers l'Europe, Larrey demeure un modèle

de simplicité et de probité. Dans la situation exceptionnelle qui est la sienne, lui qui fait passer des marchés pour des millions, lui qui voit les favoris impériaux criblés de dotations fantastiques, lui vit presque pauvre. Au moment de Wagram, en 1809, alors qu'il vient d'être créé baron — illusoire récompense de si grands, de si précieux services — Mme Larrey, qui est heureusement une artiste de talent, en est réduite à faire et à vendre des miniatures ! Mais Larrey n'aimait pas à demander, et comme l'Empereur ne donnait qu'à ceux qui demandaient, comme il aimait qu'on demandât pour accorder, et tenir ainsi le solliciteur dans une sujétion plus étroite, Larrey devait se borner aux appointements relativement mesquins qui étaient attribués aux membres du service de santé sous l'Empire. A Sainte-Hélène cependant, Napoléon, éclairé par le malheur, reconnut l'injustice dont il avait usé vis-à-vis du médecin en chef de ses armées : il lui légua cent mille francs qui ne furent, croyons-nous, jamais payés. Avec la chute de l'Empire la carrière militaire du grand chirurgien était terminée : il vécut cependant encore de longues années et mourut seulement en 1842, deux ans après avoir vu ramener en France les cendres de l'empereur Napoléon. Le livre de M. Triaire présente un vif intérêt ; à propos de son héros, l'écrivain nous initie très heureusement, çà et là, aux détails du service de santé aux armées sous le premier Empire et son travail, grâce à ce mérite, revêt une valeur supérieure à celle d'une biographie. Imprimé avec le cachet artistique que la maison Mame sait donner à toutes ses publications, illustré de nombreuses gravures dont certaines en couleurs, le *Napoléon et Larrey* de M. Triaire est un livre qu'on peut recommander en toute justice comme une œuvre à la fois intéressante et utile.

6. — Au lendemain du jour où les vaillants chefs boers ont accompli en Europe le voyage triomphal qui est à la fois un hommage au peuple héroïque qu'ils représentent et une protestation véhémente contre les procédés iniques qui ont assuré à l'Angleterre une victoire momentanée, une publication comme celle de M. Roger Raoul-Duval : *Au Transvaal et dans le Sud-Africain, avec les attachés militaires* est assurée d'un grand et légitime succès. Le jeune écrivain avait passé un certain temps à Londres et avait assisté, à Southampton, au départ des premiers contingents britanniques pour le Sud-Afrique, quand il fut désigné par notre ministre de la guerre, pour accompagner, en qualité d'interprète, l'attaché militaire français auprès des armées des républiques sud-africaines. Ce fut alors qu'il partit pour le Transvaal, tout à fait au début de la lutte, et qu'il prit part aux opérations intéressantes qui vont, à peu près, du combat de Poplar-Grove à celui de la Zand-River. En aucune des nombreuses publications qu'il nous a été donné de parcourir sur la guerre anglo-boer, nous n'avons trouvé

autant de renseignements sur les combattants, sur leur organisation leurs procédés de ravitaillements, de marche, de combat. Vivant la vie du Rand, M. Raoul-Duval a su juger de la façon la plus judicieuse tout ce qu'il avait sous les yeux, à la fois les hommes et les choses. Il nous donne aujourd'hui le résumé de ces observations en un récit qu'on sent surtout véridique, authentique. A vrai dire, l'écrivain n'a pas pour les Boers la sympathie irréfléchie et inconsidérée des foules, qui mettent de côté, de parti pris, les défauts dont peuvent témoigner les héros pour lesquels elles se passionnent. M. Raoul-Duval est plus impartial : il est parfois sévère ; partant, on sent qu'il doit être plus vrai. Une quantité extraordinaire de photographies, de vues prises sur le vif, de scènes typiques, extrêmement originales, vécues, inconnues, donnent au beau livre édité par la maison Delagrave un cachet artistique tout à fait de premier ordre. C'est un recueil précieux, unique, de documents aujourd'hui introuvables, recueil imprimé avec un luxe typographique qui le met tout à fait hors de pair.

7. — Le cinquième volume des *Missions catholiques françaises au* XIXe *siècle,* le bel ouvrage publié sous la savante direction du P. J.-B. Piolet avec la collaboration de toutes les sociétés de missions, est consacré au Continent noir. Il est conçu sur le même plan rationnel que les tomes précédents, c'est-à-dire qu'il contient d'abord une description d'ensemble de l'Afrique et du travail apostolique qui y est exécuté à l'heure actuelle, puis une étude développée de chaque mission, précédée d'une rapide esquisse géographique et ethnographique de la contrée évangélisée et d'un bref historique des efforts tentés aux siècles passés par les précurseurs des missionnaires contemporains ; une bibliographie sommaire termine chaque chapitre et fournit au lecteur désireux d'étudier d'une façon complète telle ou telle mission tous les renseignements essentiels. Mgr Le Roy a écrit la plupart des chapitres de ce volume et dressé les précieux tableaux que contient le second chapitre de ce tome V, dont les autres rédacteurs sont Mgr Simon et les RR. PP. Comte, Dellale et Planque. L'illustration, exclusivement documentaire, est digne du texte et constitue un merveilleux album géographique et ethnographique de l'Afrique : quoi de meilleur que les vues des dunes d'El Goléa, de Capetown, de la baie de la Table et d'un pont dans l'Afrique équatoriale, placées aux pages 48, 49, 329 et 372, que la représentation d'une hutte hottentote figurée à la page 317 ? Au total, en dépit de quelques légères erreurs typographiques (*Rouen* pour *Rome*, p. 45 ; *Ayd-li-Abgo*, pour *Ago-li-Agbo*, p. 189), ce nouveau tome des *Missions catholiques françaises* constitue un beau volume, très intéressant et très instructif, un de ces ouvrages auxquels tous ceux qui s'occupent de l'Afrique contemporaine recourront sans cesse avec le plus de plaisir et de profit.

8. — Il serait oiseux de faire en cette Revue l'éloge d'Hippolyte Flandrin; pour tous nos lecteurs, son nom signifie art chrétien et vie chrétienne. Tout récemment (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 408-409), à propos d'un magnifique album reproduisant les plus célèbres de ses œuvres, les fresques de saint Vincent de Paul, nous exprimions le vœu que d'autres peintures du maître nous fussent rendues plus accessibles par un commentaire illustré. Le livre que publie M. Louis Flandrin sur *Hippolyte Flandrin, sa vie et son œuvre*, fait mieux que de répondre à ce désir : il nous apporte tout son trésor de renseignements intimes. Jamais biographie ne fut écrite en de meilleures conditions. L'auteur, normalien et professeur, est le propre neveu du grand peintre catholique, il est le fils de ce Paul Flandrin, frère dévoué et collaborateur d'Hippolyte, portraitiste lui-même et paysagiste de talent, dont la verte vieillesse, entourée d'admiration et de respect, s'est prolongée jusqu'en ces derniers mois. Ce livre nous apparaît donc comme un monument du plus touchant des cultes; il sort des entretiens de l'artiste affectueux et bon entre tous qui ne songeait qu'à s'effacer devant la mémoire de son cher et glorieux aîné; il résume une tradition d'art, de piété, de famille, et, pour tout dire, un monde d'autrefois. Dès 1865, le vicomte Delaborde, en donnant au public les *Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin*, avait tracé du grand peintre un portrait noble et fidèle, et de ses œuvres une appréciation critique d'une sobriété pénétrante. Il y a mieux dans ce volume-ci, car la figure du maître, tout en restant aussi sympathique et grave, nous y apparaît plus vivante, au milieu des petites épreuves quotidiennes, et des effusions candides, sans le moindre apprêt d'esprit, qui débordent à chaque ligne de ses lettres. On saura le gré le plus vif à M. Louis Flandrin d'avoir raconté en toute simplicité les moindres épisodes d'une vie aussi simple; combien ne serions-nous pas heureux de posséder, pour tant d'artistes puissants dont l'âme nous demeure inconnue, des biographies inspirées d'une piété pareille? A la vérité, nous avons leurs œuvres, et c'est le mieux assurément que nous puissions demander; mais ici, voyez comme les œuvres s'expliquent et s'illuminent par la touchante insistance du narrateur! Leur étude tient d'ailleurs, ainsi qu'on pouvait l'attendre, une place importante dans ce texte, d'une information minutieuse, dont un choix excellent de gravures forme le meilleur et le plus élégant commentaire. Auprès des toiles classiques du début, auprès du Saint Clair de la cathédrale de Nantes et du Jésus aux petits enfants du Musée de Lisieux, fortes peintures qui annonçaient un héritier de Poussin et de Lesueur, les plus beaux portraits sont là, le troublant et mystérieux Napoléon III, la délicieuse Jeune fille à l'œillet. Ainsi se déroule à nos yeux toute la vie d'un artiste chrétien, toute une vie exemplaire et modeste jusqu'à

l'héroïsme; le mot est de M. Brunetière, qui a donné au livre de M. Louis Flandrin la plus éloquente et, selon son habitude, la plus substantielle des Préfaces.

9. — De même que nul n'est censé ignorer la loi, de même tous ceux qui lisent doivent être considérés comme ayant lu *les Oberlé*. Donc il serait oiseux de revenir sur l'œuvre de M. René Bazin. Mais si tout a été dit sur ce livre (voir notamment *Polybiblion*, t. XCIV, p. 22-24), il convient, à propos des cadeaux d'étrennes à faire dans quelques jours, de recommander, pour les jeunes gens de dix-huit à vingt ans, la belle édition grand in-8 que la maison Calmann-Lévy nous envoie. Longtemps le regard s'arrêtera sur les aquarelles si pleines de vie en même temps que de couleur et sur les dessins d'une simplicité voulue, dus à M. Charles Spinder, un fils de l'Alsace. De tout cet ensemble, texte et illustrations, se dégage un âcre parfum de tristesse et de colère patriotique qu'il conviendrait de faire respirer largement à la jeune génération qui, n'ayant vécu l'Année terrible que dans l'histoire, semble disposée à oublier...

10. — Avec *les Frères Kip*, M. Jules Verne nous donne un récit dont la première partie est l'histoire d'un complot et d'un assassinat, et la seconde un drame judiciaire poignant. L'équipage du « James-Cook, » navire de commerce anglais, est complété à Dunedin (Nouvelle-Zélande) par les soins du maître d'équipages Flig Balt, assisté de son matelot et ami Vin Mod. Les deux compères ont eu soin de recruter de vrais sacripants avec lesquels ils ne tardent pas à se mettre d'accord en vue de s'emparer du navire. Pour atteindre ce but il faut, en premier lieu, se débarrasser du capitaine, de l'armateur présent à bord, et des matelots fidèles. Mais chaque fois qu'ils croient être sur le point d'aboutir, Balt et Mod en sont subitement empêchés. Et voilà-t-il pas qu'en cours de route, le « James-Cook » recueille deux naufragés, les frères Kip, Hollandais, dont l'aîné est un marin consommé ; les deux braves jeunes gens, renforcent donc à bord le parti de l'ordre et du droit. Mais bientôt, dans une relâche à terre, le capitaine du navire, M Gibson, est assassiné par Balt et Mod, qui égarent les recherches, après quoi, Balt est nommé à la place de sa victime. C'est ce que voulait la partie mauvaise de l'équipage qui serait arrivée à ses fins, si, pendant une tempête menaçant de tout engloutir, l'aîné des frères Kip ne prenait le commandement effectif du « James-Cook. » L'ouragan calmé, le navire sauvé, une révolte éclate, qui est immédiatement réprimée. Et les révoltés, parmi lesquels Flig Balt s'est montré le plus violent, sont jetés à fond de cale. Arrivés à Hobart-Town, port d'attache du « James-Cook, » les coupables sont remis entre les mains de la justice. Mais là, un coup de théâtre se produit : les frères Kip, sont, par Balt et Mod, accusés de l'assassinat du capitaine Gibson; et ils manœuvrent

de façon si diaboliquement habile qu'ils prouvent leur dire. Arrêtés, condamnés à mort, puis graciés et envoyés aux travaux forcés, les deux infortunés souffrent avec résignation, s'évadent « malgré eux, » reviennent volontairement prendre leurs fers et, la Providence s'en mêlant, leur innocence triomphe enfin et les coupables sont démasqués. On comprend qu'un tel sujet prêtait à l'illustration dramatique ; elle est parfaite — et la reliure également.

11. — A-t-il paru, sur la grande nation africaine des Galla, un ouvrage de vulgarisation plus précis, plus complet et plus vécu tout à la fois que le volume dont le missionnaire capucin Martial de Salviac est l'auteur ? Nous ne le croyons pas. Sur la géographie de ce pays, qu'il évangélise depuis longtemps, sur ses pratiques religieuses et superstitieuses, sur ses institutions publiques et privées, sur ses institutions militaires, on trouvera dans : *Un Peuple antique au pays de Ménélik. Les Galla*, les observations les plus intéressantes et les plus fines remarques. Si nous nous refusons à suivre le P. Martial de Salviac dans ses théories sur les origines gauloises des Galla (Cf. le chap. XVIII, *Origines*), du moins nous plaisons-nous à reconnaître que ses chapitres historiques sont pleins de renseignements précieux, et que le dernier surtout : « Trois fleurs du pays Galla » est, au point de vue de l'histoire de la mission catholique galla, du plus vif intérêt. Malheureusement, l'illustration est loin d'être toujours à la hauteur du texte ; à côté de photographies documentaires d'une réelle valeur, on trouve des dessins d'un caractère assez primitif et qui ne sont pas toujours classés, soit les uns par rapport aux autres (Cf. p. 123 et 131, par exemple, les différentes manières de passer un cours d'eau, séparées par d'autres gravures), soit par rapport au texte, dans l'ordre convenable. Défaut regrettable dans un ouvrage qui est certainement, à tous les points de vue, plus et mieux qu'un simple livre d'étrennes.

12. — Depuis plusieurs années, la librairie Nony a commencé la publication d'une collection d'ouvrages scientifiques de vulgarisation admirablement illustrés et soigneusement tenus au courant des découvertes les plus récentes. Après un volume sur l'électricité, un autre sur l'or, voici un excellent travail de M. E. Caustier sur *les Entrailles de la terre*. Des trois parties dont il se compose, la première, qui traite de la terre elle-même, sera très probablement la plus lue ; ne contient-elle pas sur les volcans des pages pleines d'intérêt et d'actualité, qui, pour avoir été écrites antérieurement à la catastrophe de la Martinique, n'en fournissent pas moins plus d'un enseignement et aident à comprendre les différentes phases de l'éruption de la Montagne Pelée ? Sur les mines et les carrières, et plus particulièrement sur la houille, on trouvera dans la seconde partie des *Entrailles de la terre* des indications précises, des explications qui feront comprendre

rétrospectivement à plus d'un lecteur l'intérêt que présentait la visite des galeries souterraines installées au Trocadéro pendant l'Exposition universelle de 1900. Quelques pages précises, consacrées aux grottes et aux tunnels, terminent ce bel ouvrage, qu'accompagnent différentes cartes et coupes géologiques, des illustrations documentaires remarquables pour la plupart (nous n'aimons guère, à cause de son insuffisance, la vue des roches Tuilière et Sanadoire donnée p. 106) et quatre superbes planches, qui sont de véritables photographies en couleurs admirablement exécutées par MM. Prieur et Dubois.

13. — Les leçons de choses ont été et restent fort à la mode ; il est donc utile d'avoir une explication scientifique des phénomènes ou des choses qui, à chaque instant, tombent sous nos yeux. De plus en plus, les enfants sont désireux de savoir : ils posent question sur question et ne se contentent pas de réponses vagues ; il leur faut déjà des documents. C'est donc pour faire face à une nécessité que L. Figuier avait autrefois publié son livre : *Le Savant du foyer*, livre que M. D. Bellet vient de compléter en le rééditant. Sans prétention ultra-scientifique, sans essayer de tout toucher et de tout expliquer, l'auteur a tenté de répondre de son mieux aux questions immédiates. Son choix est excellent. De l'air que nous aspirons aux aliments que nous assimilons, avec les boissons et les condiments qui nous aident, l'auteur nous mène jusqu'aux médicaments les plus usuels. Les vêtements, les bijoux, les pierres précieuses, les appareils de chauffage, tout ce qui touche en un mot à notre vie intime est ici passé en revue, et c'est l'explication de toutes ces choses qui fait l'attrait du volume.

14. — Avec les aventures multiples de la vivandière « Madame Tambour », de son fils, le petit tambour du 5e léger, et de Mlle de Santa-Cruz, une jeune Espagnole qui s'engage dans les troupes de l'Empereur, c'est le tableau mouvementé de la guerre d'Espagne, sous le premier Empire. Le jeune lecteur s'intéressera certainement aux *Étapes de Madame Tambour*, car il apprendra là ce qu'était la guerre à cette époque, et particulièrement en Espagne, dans les montagnes, guerre d'aventures et de surprises. Les jeunes imaginations y trouveront leur compte, et le récit, accompagné d'illustrations nombreuses et caractéristiques, les charmera, en leur montrant ce que peut être le courage, le dévouement et l'initiative dans de telles conditions.

15. — Il est vraiment fâcheux que le joli volume de M. Constant de Tours intitulé : *Voyages de vacances. Sur les côtes de France. Mer du Nord et Manche* contienne quelques passages désagréables, notamment ceux que l'on remarque dans le chapitre qui a pour titre : *Dans la patrie d'Ernest Renan*, où, entre parenthèses, le triste renégat est appelé « l'illustre enfant » de Tréguier. L'auteur nous promène tour à tour à Dunkerque et à Calais, en Artois et en Picardie, dans la

haute et la basse Normandie, dans les îles de Jersey et de Guernesey, au Mont-Saint-Michel et dans une partie de la Bretagne. De Landerneau, il revient enfin à Paris, son point de départ, en passant par Rennes et Vitré. Tout cela est intéressant, fort bien illustré, mais, pour les raisons sommairement indiquées plus haut, nous ne pouvons recommander ce livre, si bien écrit et si gracieusement relié qu'il soit.

16. — Quelles sont *les Étapes héroïques* dont nous parle M. Jules Mazè? Toutes sont tristes, car elles rappellent l'Année terrible. L'auteur, quoique écrivant en prose, est un vrai poète : ressentant vivement les souffrances qu'il décrit, il nous les fait éprouver, en quelque sorte; et quand il nous montre nos pauvres soldats luttant pied à pied contre un ennemi mieux armé et plus nombreux, il allume en nos cœurs une colère patriotique qui ne s'éteint pas, une fois le livre fermé, — au moins chez ceux d'entre nous qui ont vu, même à l'âge d'enfants, l'invasion allemande. Mais la génération nouvelle — celle qui est née après 1870 — se souciera-t-elle longtemps des défaites et des horreurs d'il y a trente-deux ans?... Or, un volume comme celui de M. J. Mazé est tout indiqué pour attiser le feu sacré du patriotisme et entretenir dans les âmes françaises le souvenir du passé. Lisez, jeunes gens, *la Charge de Reischoffen*, *Mouzon*, *la Défense de Bazeilles*, *la Dernière Cartouche*, *les Charges de Floing* et *la Dernière Étape* (l'ossuaire de Bazeilles) et vous aurez une idée de ce que fut cette affreuse guerre de 1870-1871. Pourquoi M. Mazé ne nous parlerait-il pas aussi, en de prochains livres, du siège de Paris, de la campagne de la Loire et des campagnes de l'Est? En attendant, reconnaissons que le présent volume, brillamment illustré, est habillé d'une reliure superbe et qu'il est de tous points recommandable.

17. — C'est une histoire de notre patrie sous forme de tableaux que nous offre M. Gustave Ducoudray dans ses *Cent Récits d'histoire de France*. Chaque récit est accompagné d'un tableau, tantôt emprunté à l'œuvre des maîtres, tantôt spécialement dessiné pour la collection, et de figures dans le texte, qui, pour la plupart, sont des illustrations documentaires (portraits, monnaies, antiquités, vues de monuments, etc.). Bien que chacun de ces récits, dont plus d'un tiers sont consacrés à la période contemporaine (35 sur cent) tienne en une seule page, ils sont en général suffisants. Nous aurions à faire quelques réserves de ci de là et nous constatons que sur quelques points l'auteur n'est pas au courant. Il n'en a pas moins fait un volume que la jeunesse ne lira pas sans profit et il lui a rendu par là un nouveau service.

18. — En a-t-on déjà écrit de ces biographies du Panthéonifié! Voici Mme L.-F. Méaulle qui, à son tour, nous en donne une « pour la jeunesse » : *Victor Hugo, 1802-1902*. Certes, l'ouvrage se présente bien au point de vue de l'exécution matérielle; les gravures surtout sont

intelligemment choisies. Quant au texte, il a été, pour la majeure partie, obtenu à coups de ciseaux, généralement habiles, et pour la plus grande gloire de l'idole. Mais Mme Méaulle, si elle a connu les travaux de M. Biré sur le poète, n'a pas cru devoir les utiliser, et elle a eu tort ; car, sans même avoir besoin d'y regarder de près, elle se fût bien gardée de parler des pseudo-ancêtres illustres du bruyant démagogue : chacun sait aujourd'hui que Victor Hugo a outragé la vérité de la manière la plus audacieuse en se prévalant d'origines nobles, alors que son grand-père était un simple brave homme de menuisier. Ajoutons que puisque l'auteur nous menait jusqu'aux fêtes centennales de Paris, elle aurait pu de même nous dire quelque chose des fêtes de Besançon, la ville natale du poète royaliste-catholique-napoléonien-révolutionnaire.

19. — *Les Aventures d'un notaire* forment un livre d'histoires extraordinaires, bien fait pour amuser les enfants. Les récits sont invraisemblables, mais c'est gai et très drôle, et la gaieté n'est pas si fréquente, dans les livres d'étrennes eux-mêmes, pour qu'on ne tienne pas compte de ce point. Les illustrations concordent d'ailleurs parfaitement avec le texte. Du sujet, nous ne dirons qu'un mot pour corroborer notre appréciation. Le héros est un notaire qui commence par tomber dans un tonneau de mélasse, d'où mille conséquences comiques, dont la principale est qu'il se cache dans une caisse, où se trouve déjà un voleur, que cette caisse clouée est embarquée pour la Havane, qu'il devient « reine » d'une tribu de femmes, qu'il s'échappe de cette tribu pour être avalé par une baleine, au sein de laquelle il passe quelques semaines, etc. Mais la baleine échoue en Normandie, où il retrouve sa femme et découvre que son compagnon de caisse et de voyage était son neveu.

20. — *Boris et François* mérite d'être connu de tous les petits Russes, en même temps que par tous les petits Français. C'est l'histoire, très intéressante, très patriotique, très honnête et très « moralisatrice » d'un jeune Français, fils d'une institutrice française, amené à Saint-Pétersbourg par le hasard de l'existence. Il y conquiert le cœur de toutes les Russies représentées par le jeune Boris, sa sœur Vera, sa mère, la princesse Zacharieff, sa tante, la comtesse Sonia, et enfin les petits chiens, Dandy et Mirza, etc., etc.

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés »

par la grâce, le courage, la loyauté, l'esprit, les mérites et les vertus du Français François. Au milieu de ses aventures, se rencontre une histoire de timbre-poste rarissime, à faire « venir l'eau à la bouche » de tous les collectionneurs et philatélistes de quinze ans.

21. — Vous connaissez M. Jean Drault ; c'est un écrivain peu morose.

Et certes, *le Wagon de 3e classe* ne peut manquer de contribuer à asseoir sa réputation d'auteur égayant. De fait, les douze sujets ici présentés et sans autre relation entre eux que de constituer des scènes comiques se jouant dans le wagon de 3e classe, feront la joie de la jeunesse et même de l'âge mûr. Il y a là, cependant, quelques pages qui ne ressemblent en rien aux pochades générales du volume. Ces pages s'appellent : *Le Poseur de rails.* Les personnages sont un brave curé de campagne, un ouvrier du chemin de fer, libre-penseur, et un colonel en retraite. Certain acte de charité, soigneusement tenu secret par le curé, accomplit un demi-prodige, la conversion subite et sincère du « poseur de rails. »

22. — Un nouveau livre de Tom Tit est une vraie joie pour les enfants et pour les parents. Avec *la Récréation en famille*, que de bonnes après-midi à passer au coin du feu, par les mauvais temps, sans s'ennuyer un seul instant ! Des amusements indiqués dans ce volume, quelques-uns sont tout à fait nouveaux; d'autres, déjà connus, sont toujours bons à rappeler à cause de leur intérêt particulier. Les quelques mots d'explications scientifiques que Tom Tit joint à ses expériences, n'ont rien de pédant, et tout en restant précises et exactes, elles ne dépassent pas l'entendement des jeunes lecteurs. Pour être bien faites et bien réussies les expériences doivent être surveillées par les parents qui, par quelques bons conseils, écarteront les difficultés légères d'exécution pouvant se présenter. Les petits travaux manuels qu'entraîne la confection des appareils ont l'immense avantage d'apprendre aux enfants à se servir de leurs mains ; cela les aidera à devenir des « débrouillards » et les dispensera d'avoir sans cesse recours au voisin pour les mille petits détails manuels de l'existence courante.

23. — Deux fillettes de condition différente se lient d'amitié, amitié de bon aloi, puisqu'elles s'excitent mutuellement à se perfectionner. Grâce à la mère de l'une d'elles, qui les accoutume tout doucement à réfléchir sur ce qu'elles font, voient et entendent, elles apprennent à connaître et s'efforcent de pratiquer les devoirs multiples qu'elles se « découvrent » envers leur famille, leur patrie, l'humanité. Ce petit volume, intitulé : *Jeanne et Madeleine, livre de lecture pour les jeunes filles*, contient bon nombre de considérations justes, présentées sous forme attrayante. Pourquoi faut-il que l'auteur, obéissant aux préjugés du jour, ait fait abstraction de toute notion religieuse ? Dieu n'est pas nommé dans ces pages : or avec les idées d'humanité et de solidarité toutes seules, on ne réussit pas plus à élever des enfants qu'à gouverner des hommes.

III. — 1. — Le volume du *Tour du Monde* publié en 1902 ne le cède en rien aux précédents, ni pour l'intérêt des articles qu'il contient, ni pour la variété des sujets traités ; on n'y trouve pas moins, en effet,

de dix-sept relations de voyages exécutés dans toutes les parties du monde, aussi bien en Europe, et même en France, que dans les contrées les moins connues de l'Afrique (la Tripolitaine, qu'a explorée M. de Mathuisieulx) et du Nouveau-Monde (la Terre de Feu, décrite par M. Charles Rabot d'après le Dr suédois Otto Nordenskjöld). En règle générale cependant, ce sont des pays déjà plus d'une fois visités que les lecteurs du *Tour du Monde* ont étudiés; c'est en Asie, l'île de Sakhaline (M. Paul Labbé), les provinces du Nord de la Chine avant les événements de 1900 (M. F. Leprince-Ringuet); — en Océanie, Tahiti, que décrit à nouveau M. Pierre de Myrica; — en Amérique, Saint-Pierre et Miquelon, qu'a vues récemment M. Léon Berthaut, et le canal de Panama, que nous présente dans son état actuel M. Raymond Bel; — en Afrique enfin, le Djebel Amour, l'oasis de Bou-Saada et les îles Canaries ont fourni à MM. le lieutenant F. de L'Happe, le Dr A. Vigeri et G. Verschuur le sujet d'intéressantes descriptions. Ne nous plaignons pas qu'il en soit ainsi; félicitons même la direction du *Tour du Monde* d'avoir consacré bon nombre des livraisons de l'année 1902 à l'Europe et à la France; les excellentes études de M. Edme Vielliard sur Salzbourg, de M. Charles Berchon sur le Danemark et de M. L. de Launay sur la Laponie scandinave, enfin et surtout de M. Gustave Geffroy sur le nord de la Bretagne sont pleines de faits précis et se lisent avec un grand plaisir et un réel profit. Quelques articles d'actualité (sur la catastrophe de la Martinique, l'Ile de Götland et les représentations théâtrales de Visby, la représentation de la Passion à Oberammergau et à Salzbach) et le début du journal d'un officier du corps expéditionnaire de Chine) complètent la première partie du volume, dont la seconde partie (« A travers le Monde ») contient comme d'habitude de courts articles et des informations d'actualité. De merveilleuses illustrations documentaires rendent ce volume aussi intéressant et aussi instructif à regarder qu'à lire; c'est un véritable album de géographie pittoresque et parfois même scientifique, un des plus attrayants qu'il nous ait été donné de feuilleter.

2. — Comme importance et variété, le *Journal de la jeunesse* reste toujours le premier périodique du genre. Dans les deux volumes de 1902 (tomes LIX et LX de la collection), nous remarquons d'abord deux grands romans : *Fille de rois*, par M. Pierre Maël, et *Nini-la-Fauvette*, par M. Ernest Daudet, dont il est question plus loin (p. 502). Mentionnons de même trois autres récits : *Malheur est bon*, de Mme Danielle d'Arthez, *Dette de cœur*, par Mlle Julie Borius, et *le Petit Léveillé*, par M. Albert Cim. Ce recueil renferme également de très nombreux articles d'actualité historique, géographique, artistique et scientifique. M. Louis d'Elne continue ses études sur *les Timbres-poste* aux Pays-Bas, en Autriche, en Danemark, en Suède et en Norvège. Le colonel

Picard nous donne un travail attachant et instructif sur *les Chiens de guerre dans le passé, le présent et l'avenir*. Notons encore ce que nous apprend M. Frédéric Dillaye à propos de *la Photographie stéréoscopique pratique* et la suite des causeries de M. Charles Diguet sur *la Chasse*. De son côté, M. Louis Rousselet publie des *Excursions de vacances* faites dans la vallée du Loir, alors que M. Daniel Bellet décrit *le Métropolitain de Paris*. On parcourra avec plaisir *le Musée de poupées* de Mme Marie Koenig et l'on verra à quelle catastrophe *la Royauté de Charles le Téméraire* — cette royauté qu'il désirait tant, — devait conduire le grand duc d'Occident. Ces dernières pages sont signées de Mme Barbé. Nous passons bien des choses et non des moindres ; mais nous ne pouvons tout rappeler ici, et le mieux est de s'abonner à cet intéressant *Journal de la jeunesse* dont les gravures sont aussi nombreuses qu'artistiques.

3. — Les tomes XV et XVI de la nouvelle série du *Magasin d'éducation et de récréation* sont achevés ; les fascicules qui les composent ont paru tous les quinze jours, donnant des récits variés et fort intéressants. Nous eussions désiré y entendre résonner un peu plus fortement la note chrétienne ; mais l'idée de Dieu, si indispensable, se montre assez souvent pour que nous fassions accueil à cette belle publication. Les principaux ouvrages insérés dans le *Magasin d'éducation* au cours de l'année 1902 ont fait l'objet de volumes offerts comme étrennes par la librairie Hetzel sous un habillement de très bon goût, ce qui est dans la tradition de cette maison. Tels entre autres : *Les Frères Kip*, par M. Jules Verne ; *Boris et François ; l'Escholier de Sorbonne*, par M. André Laurie, dont il est question plus longuement dans le présent article (p. 491, 495 et 504). Mais ce n'est pas tout : on trouve là aussi beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer ; bornons-nous à noter en courant : *La Montagne Pelée et la région nord de la Martinique*, par M. L. Benett ; *Yvette, histoire d'une jeune créole de la Martinique*, par Mme Th. Bentzon, et *Ksour et Oasis*, par M. Michel Antar. Quant à la reliure, elle est toujours la même : rouge, noir et or. C'est d'un effet superbe.

4. — *Mon Journal* a conquis le succès, et c'est mérité. D'abord, la pensée religieuse, sans être aussi accentuée que nous le voudrions, est loin d'en être exclue ; elle est nettement indiquée dans *la Crèche*, par M. J. Jacquin, dans *la Légende de l'Edelweiss ;* elle apparaît suffisante dans l'attachant récit de M. A. Bailly, intitulé : *Jean Save*, et dans quelques autres encore. *Les Aventures de Jean Lapin*, par M. Dawson, sont fort réjouissantes, et qui donc, parmi les jeunes lecteurs, ne dévorera *les Mémoires d'un chien*, de M. Gonzague Privat ? Le patriotisme a fréquemment inspiré de belles pages, telles : *La Jeanne d'Arc du Nord*, ar M. P. Rolland ; *Paysans de France*, où M. Ivan d'Urgel nous raconte

les derniers exploits du grand Ferré. A noter également l'anecdote sur Henri IV rapportée par M. J. Baissac sous le titre : *Les Excuses d'un roi*. On trouve aussi dans *Mon Journal* (1901-1902) de nombreux découpages en couleurs, de bien amusantes histoires sans paroles et plusieurs morceaux de musique. Et nous ne disons pas tout.

5. — Les deux volumes du *Petit Français illustré*, qui, pour l'année 1902, nous arrivent sous leur riche cartonnage vert et or, ont vraiment de l'allure. L'illustration en couleur et en noir est aussi soignée qu'abondante. On trouvera là, entre autres, le roman de Mme Edmée Vasco : *Les Aventures de Rémy*, analysé plus loin (p. 509). On s'arrêtera certainement devant les compositions de Christophe, accompagnées d'un texte amusant, sur *La Fontaine modernisé : Le Renard et la Cigogne ; Le Chat, la Belette et le petit Lapin* et *les Animaux malades de la peste*, etc. Les jeunes lecteurs ne manqueront pas de s'intéresser à certains petits détails historiques et biographiques et à de courts récits de voyages. L'histoire naturelle et d'autres sciences, pour se mettre à leur portée, se feront divertissantes. La catastrophe de la Martinique leur est ici racontée avec des renseignements sur les causes de l'éruption de la Montagne-Pelée. Les armées étrangères et les anciens corps de métiers leur seront révélés en des pages brèves, éclairées de superbes images en couleur, etc., etc. Mais ce qui nous a le plus satisfait, à cause du sentiment chrétien touchant, bien qu'un peu discret, qui s'en dégage, c'est la « berceuse » de M. C. Arzano : *Chanson de Noël*. Cette gracieuse chanson est entourée d'un dessin non moins gracieux où l'on voit un ange jouant du violon. Nous voudrions bien que le *Petit Français illustré* se décidât à nous donner un peu plus de choses dans cette note, qu'il serait d'ailleurs utile d'accentuer.

6 et 7. — Compter quarante et une années révolues, c'est un bel âge pour un journal, même quand ce journal s'adresse à tout le monde, à toutes les classes. Tel est le cas de *l'Ouvrier*. Son succès n'est plus à constater ; il est bien justifié, d'ailleurs, car il reste toujours jeune, toujours intéressant, toujours chrétien : triple qualité que chacun lui reconnaît. Le fond principal de ce périodique est le roman de longue haleine ; notons au passage : *L'Idéal de l'oncle Caillou*, de M. Champol, et *Mariage civil*, de Mme Maryan, dont le *Polybiblion* a tout récemment entretenu ses lecteurs. Mais à côté de ces deux romans, il y en a dix autres, sans compter les nouvelles, plus nombreuses encore. N'oublions pas les articles d'actualité et les variétés, ni les poésies, ni les « vers à dire, » ni enfin les *Petits Conseils de Jean-fait-tout*. — Si nous passons au frère cadet de *l'Ouvrier* qui s'appelle : *Les Veillées des chaumières*, nous remarquerons également, tout d'abord, les grands romans, au nombre de douze, parmi lesquels il convient de citer, comme hors de pair : *Les Oberlé*, de M. René Bazin, et immédiatement après, dans l'ordre de

mérite : *Une Faute,* par Mme Maryan, tous deux connus de nos abonnés. Les autres ont aussi leur valeur. Le reste de la publication ressemble à *l'Ouvrier;* toutefois, l'on trouvera ici des pièces et des monologues en plus grand nombre et aussi une quantité considérable de *Recettes de la semaine,* que la mère de famille saura apprécier. L'illustration est bonne et la reliure toujours la même, simple et solide.

8 et 9. — Depuis leur création à l'usage de la prime jeunesse, le *Musée des enfants* et le *Musée des jeunes filles* ont subi diverses modifications heureuses. Ainsi, le premier, de mensuel est devenu hebdomadaire. Si, d'une part, le nombre des pages de lecture n'a pas augmenté, d'autre part le prix est resté le même. Quant aux sujets traités, ils tendent à être moins écourtés : ce ne sont plus, en général, de simples articles, mais des récits importants, tels, par exemple, pour n'en citer que quelques-uns : *Souvenirs de tante Emmy,* qui sont charmants de tous points ; *Un bon petit Corsaire,* par M. Baulez ; *le Courage du Tout-Petit,* par Camille Le Rocher ; *Autour de Polichinelle,* par Mme de Kadenole. Les gravures, améliorées, n'ont pas encore, toutefois, acquis le degré de perfection que nous désirerions. — Quant au *Musée des jeunes filles,* il nous paraît, cette année, digne de nos plus complets éloges. Notons d'abord que son titre est aujourd'hui le suivant : *Revue illustrée de la jeunesse et Musée des jeunes filles.* Il est resté mensuel ; mais, sans que le prix de l'abonnement ait varié, le papier est devenu luxueux et les gravures sont fort belles : ce périodique a pris enfin une place parmi les plus artistiques du genre. Nous avons lu avec plaisir, entre autres choses agréables, la jolie nouvelle de Mme Julie Borius : *La Conversion de Gaëtane* et une série d'études biographiques et littéraires présentée sous le titre général de *Profils d'écrivains anglais,* par Camille Le Rocher. Inutile d'insister sur les tendances religieuses de ces deux publications : elles sont connues de tous nos lecteurs.

10. — C'est la maison Plon-Nourrit qui, cette année, nous offre le plus bel album pour la jeunesse. MM. Signoret et Vimar débutent par une peinture humoristique de la vie des animaux dans le Paradis terrestre jusqu'au jour fatal où la désobéissance d'Adam et d'Ève apporte le désordre et le mal universels. Ils passent ensuite à la colombe de l'Arche de Noé, aux renards de Samson, à la baleine qui engloutit le prophète Jonas, au coq qui chanta trois fois au moment où saint Pierre reniait son divin Maître. Nous voyons ensuite apparaître Pégase, le cheval de Troie (qui était un animal en bois), les oies, bien vivantes celles-ci, du Capitole, le lion d'Androclès, le cochon de saint Antoine, le chien de saint Roch, etc. Ajoutez aux images en couleurs, brillantes et spirituelles, un texte original, et vous aurez ainsi une idée de ce gracieux album où nous trouvons, à propos du coq de saint Pierre, l'excellente leçon que voici : « Gardez-vous, chers

petits lecteurs, lorsque vous serez hommes, de jamais renier votre foi, sous peine d'entendre au fond de votre conscience crier le remords, comme saint Pierre entendit chanter le coq. »

11. — Croiriez-vous que le simple emploi de *la Journée d'un chien* a nécessité vingt-huit dessins, où le personnage passablement vicieux et très gâté, raconte lui-même, par des notes en style quasi-télégraphique, comment il passe son temps, depuis sept heures du matin jusqu'à six heures quinze du soir ? Cet *Ange de la maison* se rend coupable d'une multitude de méfaits qui feront dire aux gens sages : « Oh ! la vilaine bête ! » et aux enfants espiègles : « Il est vraiment drôle ! » — Êtes-vous fixés ? Les compositions de M. Cecil Aldin sont très originales.

12. — Avez-vous, aux approches du nouvel an, des enfants de naturel peu gai, ou souffrants? Vite, en guise de remède moral, procurez-vous l'album — superbe d'ailleurs — que la maison Hachette nous donne sous le titre suggestif: *Train de plaisir ! Messieurs les Animaux, en voiture*, et mettez-le sous leurs yeux. Les animaux les plus variés, depuis M. Lion jusqu'à M. et Mme Lapin, prennent leurs billets à la gare pour gagner le port de mer où le navire « le Crocodile » les transportera à « l'île des Crustacés. » Le texte, très bref à la vérité, n'est là, tout amusant qu'il soit, que pour expliquer les images en couleurs et en noir qui composent cet album et qui sont du plus haut et du meilleur comique.

13. — *Mademoiselle Lili et ses amis*, par Un Papa, (texte par Stahl, dessins de Frœlich), tient un rang honorable parmi les albums de l'année. Dans la fièvre des préparatifs entrepris pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, Mlle Lili, toujours étourdie, se brûle la langue avec un fer à repasser, mais le malheur est vite réparé. La fête se termine par un feu d'artifice tiré par les enfants, au milieu de la joie commune.

14. — L'album de la librairie Hetzel : *Le Robinson suisse*, raconté par M. J. Lermont, d'après la traduction de P. J. Stahl et E. Muller, est un abrégé du célèbre récit de R. Wyss. Ce petit volume est certainement intéressant pour le jeune âge, mais il eût gagné à être moins neutre au point de vue religieux. Il est illustré avec un goût et un soin irréprochables.

15. — *Album pittoresque du « Noël »*, publié par la Maison de la Bonne Presse. Il y en a deux, semblables en tous points, comme idée. Au recto de chaque page, on peut admirer une composition artistique, empruntée le plus souvent à des maîtres contemporains. On compte dans chacun de ces albums cinquante sujets reproduits en teintes diverses. C'est charmant. Au verso (également cinquante sujets par album) des histoires amusantes illustrées avec esprit et formant,

chacune en son genre, une petite leçon de morale. L'ensemble est parfait; il s'adresse au jeune âge, mais les parents prendront certainement autant de plaisir que leurs enfants à parcourir ces « albums pittoresques. »

16. — La même Maison de la Bonne Presse nous offre l'*Album musical du « Noël »*, sous un cartonnage fort gracieux. Il se compose de vingt-cinq morceaux choisis dont le premier et le troisième : *Échos de Bethléem* (paroles et musique de Mgr Foucault) et *Noël Nouvelet* sont ornés d'une chromotypographie. La plupart des suivants sont aussi illustrés d'une gravure en noir. Très joli cadeau pour les fillettes et les jeunes garçons dont l'éducation musicale est en bonne voie.

17. — Rien de tel pour inspirer à Bébé le goût de la géographie que le charmant album de la maison Hachette : *Mon Premier Tour du Monde*. D'une façon on ne peut plus amusante et spirituelle, Mlle Brès promène son tout jeune lecteur à travers les cinq parties de la planète. Si le texte fournit des indications intéressantes, l'illustration séduit. Elle est d'ailleurs d'une abondance extraordinaire et d'une véritable richesse. Les planches en couleurs surtout sont remarquables.

18. — Voici deux albums Trim qui portent le même intitulé : *Les Défauts horribles*. Mais les sous-titres diffèrent absolument. Le premier de ces albums nous parle de *Paul le menteur*, *Prosper l'envieux*, *Lise la curieuse*, *Criard et Trépignard*. — Le second est consacré entièrement à *Simon le poltron*. Chaque page offre une image en couleurs avec un texte en vers dont la facture, sans pouvoir se comparer tout à fait à celle de Lamartine ou de Musset, n'en est pas moins bien à la portée des petits lecteurs à qui ils donnent invariablement une leçon de morale.

19. — La parole est d'argent, mais le silence est d'or. Telle est la leçon qu'expose *le Rêve de maître Ambroise*, qui, puni pour son indiscrétion d'enfant terrible, s'est endormi et rêve d'un séjour au milieu des perroquets. Le rêve se termine par une bonne résolution. Puissent tous les enfants mis au cachot en sortir de même décidés à mieux faire !

III. — 1. — M. Ernest Daudet traite encore la période qu'il connaît si bien : celle de la Révolution, aussi féconde en actes héroïques qu'en crimes atroces. Nos lecteurs savent sa compétence en pareille matière, l'exactitude historique dont il fait preuve et qui donne à ses récits une valeur bien supérieure à celle des livres où tout est fantaisie. *Nini-la-Fauvette*, en sauvant le marquis de Vincey, l'émigré royaliste dont son père est le dévoué serviteur, nous offre un exemple de courageuse abnégation, plus fréquent qu'on ne le croit chez les petits et les humbles aux jours terribles de 93. Nous pouvons promettre à ce volume un succès égal à celui qu'a obtenu l'année dernière *Dans la tourmente*, du même auteur : les sentiments élevés qui l'inspirent, les incidents dra-

matiques qui y abondent en font, au plus haut point, une lecture attachante.

2. — Jeanne de Poher, dite Jeanne la Pâle, descend des ducs de Bretagne. Orpheline de bonne heure, elle se trouve, à la suite de la Grande Mademoiselle, mêlée aux scènes belliqueuses de la Fronde. Les principaux personnages de l'époque : Condé, Beaufort, Louis XIV lui-même, nous apparaissent tour à tour, dessinés d'une plume alerte et élégante par M. Pierre Maël. A travers mille péripéties et mille dangers, le lecteur suivra avec intérêt et sympathie la destinée de la *Fille de rois*, qui se montre digne du vieux sang breton et chrétien qui coule dans ses veines. Non moins vaillant que Jeanne la Pâle est son cousin Hervé, Breton comme elle, et qui mérite de devenir son époux. Volume excellent à donner comme étrennes; le style est vif, coloré, les sentiments nobles et purs, l'intérêt soutenu.

IV. — 1. — Tirés d'auteurs « locaux » (parmi lesquels Dickens et Mme Stowe), ou inventés par les écrivains ordinaires de la maison Hetzel (parmi lesquels Mme Bentzon, Quatrelles, etc, etc.), illustrés par des dessinateurs qui ont fait leurs preuves, les seize *Contes de tous les pays* forment un joli volume d'étrennes. *Bijou* touchera les cœurs de tous les amateurs de chiens d'appartement. Il faisait la joie, l'unique joie d'un vieux ménage sans enfant ; un jour d'hiver, il disparut. Au 1er janvier suivant, le mari achète pour sa femme inconsolée un petit carlin, pareil à Bijou ; de son côté, Baucis avait fait le même achat pour Philémon ; la vieille bonne avait économisé sur ses gages pour offrir les mêmes étrennes à Philémon et à Baucis ; un vieil ami en fait autant. Bref, à midi, Bijou, le toujours regretté, était remplacé par quatre petits frères, lorsque lui-même reparaît en personne ! Tableau ! — *Rien à faire* est l'histoire de quatre princes très malheureux : ils avaient des hochets d'argent et d'or, des chevaux de bois, des chevaux vivants, des éléphants, des oiseaux rares, etc., etc. ; ils habitaient un palais merveilleux, construit exprès pour eux, peuplé de serviteurs empressés et fidèles, ils avaient tout ce qu'ils pouvaient désirer. Mais, hélas ! ils ne désiraient plus rien ! Ils bâillaient ! Ils étaient très malheureux, et rendaient leur père très malheureux : ils l'empêchaient de fumer tranquillement sa grosse pipe ! Lors eut lieu une consultation de médecins et de sages ; après de longues délibérations, ils découvrirent que les princes étaient malades, très malades ; leur maladie, c'était l'inaction. Aussitôt, on leur fit faire quelque chose et quelque chose de très bon ; on leur fit voir des malades, de vrais malades, et des pauvres. Et leur misère à eux, leur misère de princes et de paresseux disparut à s'occuper des misères d'autrui. Et leur père, dès que ses quatre enfants furent occupés, put achever de fumer, la pipe, allumée depuis vingt ans ! Cette jolie et « morale » fantaisie, d'un

humour un peu accentué, est une adaptation d'un conte anglais. Nous n'en analyserons pas d'autre ; bornons-nous à les recommander tous.

2. — M. André Laurie vient d'enrichir d'un nouveau volume son instructive et amusante collection : *La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays*. Cette fois il nous transporte dans notre vieux Paris, au temps de François Ier. Le jeune Thibaut est né à Florence ; mais il n'a qu'un rêve : aller s'instruire dans cette France belle et savante dont son père, un Français, lui a si souvent fait l'éloge. Il part enfin, et, arrivé à Paris, il obtient péniblement son entrée au collège de Montaigu, où il se lie d'amitié avec Jacques Amyot. Nous le suivons dans ses labeurs quotidiens, nous admirons son application infatigable et la bonne humeur si vaillante qu'il garde au milieu des plus dures privations. Capeluche, écolier haineux, caractère bas, déteste Thibaut : il le fait accuser d'un crime que lui-même a commis. Le pauvre *Escholier de Sorbonne*, malgré ses protestations, est condamné, traîné au gibet... mais Amyot arrive avec la grâce qu'il a obtenue du Roi. Tout est changé désormais pour Thibaut, dont nous entrevoyons les succès futurs, car les épreuves traversées n'ont fait que grandir son courage. La Sorbonne du XVIe siècle est dépeinte ici en traits parfois assez peu bienveillants. Sans doute, en ce temps-là déjà la gent écolière se plaisait à dire : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Mais elle ne se composait pas uniquement de « Mauvais garçons. » Reconnaissons d'ailleurs que mille piquants détails, empruntés aux chroniques du temps, achèvent devant le lecteur, avec le concours d'amusantes gravures, la résurrection de cette Renaissance si bruyante, si animée, où l'émulation d'apprendre avait gagné toutes les classes et toutes les conditions.

V. — 1. — M. Henri Guerlin, dans un ouvrage de grande vulgarisation, retrace *Nos Origines nationales*, c'est-à-dire l'histoire de notre pays dans ses grandes lignes depuis les temps préhistoriques jusqu'à la mort de Clovis. L'auteur est au courant des principaux travaux de la science moderne, son exposé est clair et intéressant ; et bien que, loin de viser à l'érudition et à l'originalité, il ne prétende qu'au rôle de vulgarisateur, il n'en garde pas moins l'indépendance de son jugement et il nous donne son appréciation personnelle. Peut-être l'auteur eût-il bien fait de ne pas reproduire sans traduction des textes latins ou vieux français dans un ouvrage qui ne s'adresse pas, il est vrai, à l'enfance, mais qui peut attirer des lecteurs et des lectrices, que de semblables passages arrêteront nécessairement. Le tableau de la société mérovingienne est un peu maigre et aurait pu être un peu plus développé. Mais dans l'ensemble le travail de M. Guerlin est bon. Une abondante illustration, en partie documentaire, ajoute au charme et à l'intérêt de ce beau volume auquel nous ne pouvons que souhaiter le succès qu'il mérite.

2. — L'ouvrage que M. G. Saint-Yves vient de publier sur *l'Océanie* constitue le pendant de celui qu'il fit paraître l'année dernière sous le titre de : *A l'assaut de l'Asie*. On y trouvera, sur la découverte et l'exploration des différentes parties de l'Océanie, sur leur population indigène et européenne, sur leur mise en valeur et leur exploitation, des renseignements puisés aux meilleures sources. C'est en se basant sur la population indigène que M. G. Saint-Yves a, dans *l'Océanie*, classé les nombreuses îles, les unes vastes, les autres moyennes, d'autres minuscules, dont il avait successivement à parler ; peut-être eût-il pu trouver, à l'aide de la géographie physique (sur laquelle il a, à notre avis, glissé trop rapidement) une meilleure classification de ces terres ; en tout cas, son volume est intéressant, bien au courant des travaux récents et — ce qui ne gâte rien — agréablement écrit. Mais pourquoi les cartes en sont-elles si rudimentaires, et pourquoi, dans l'illustration, à côté d'excellentes gravures, en trouve-t-on quelques-unes semblant dater de vingt-cinq ou trente ans? *L'Océanie* n'en constitue pas moins un livre digne d'être placé dans une bibliothèque sérieuse; d'autres même que des jeunes gens trouveront à le lire mieux que du plaisir.

VII. — 1. — Quel admirable rôle a joué, dans les derniers événements de Chine, l'enseigne de vaisseau Paul Henry, l'héroïque défenseur de la Mission de Pékin, il n'est personne, parmi les lecteurs du *Polybiblion*, qui l'ait oublié ; mais peut-être d'autres n'en ont-ils déjà plus qu'un vague souvenir et ne sont-ils pas loin de perdre de vue le vaillant marin qui, avec un détachement de trente matelots du *D'Entrecasteaux*, a glorieusement soutenu dans le Pé-Tang un siège de deux mois, a sauvé trois mille personnes réfugiées autour du drapeau français, auquel elles demandaient une protection qu'elles ne trouvaient nulle part ailleurs, et est mort à vingt-trois ans, au moment où les alliés allaient entrer dans Pékin. Aux uns et aux autres s'adresse le beau volume que M. René Bazin vient d'écrire sur *l'Enseigne de vaisseau Paul Henry*. Ayant connu depuis l'enfance et beaucoup aimé le défenseur de Pé-Tang, M. Bazin pouvait mieux que personne retracer la trop courte vie de ce vaillant et pieux jeune homme ; il l'a fait avec tout son cœur dans ce livre dont la lecture nous a profondément émus. C'est un ouvrage à lire et à faire lire, car il contient la meilleure leçon qui puisse être donnée aux jeunes gens, à une époque où — comme le dit si bien M. René Bazin — « les sujets de tristesse ne manquent pas sans doute, mais où ils sont trop souvent exploités comme une excuse à ne rien faire. »

2. — L'héroïne du *Rachat*, par M. Jean Bertheroy, est une jeune fille ornée de toutes les vertus et douée de tous les talents. Sincèrement chrétienne, elle sculpte et peint comme un professionnel. Elle a recueilli un forçat libéré, anarchiste et impie, qu'elle marie, non sans

difficultés, à une honnête fille; puis elle le convertit en lui faisant exécuter, sur une de ses maquettes, une Madone destinée à l'église de son village. Un jeune égoïste qu'a séduit la beauté de la jeune artiste en subit aussi la bienfaisante influence. Cet inutile devient un homme d'œuvres. M. Jean Bertheroy ne le dit pas, mais il est clair que le père de la jeune fille va, lui aussi, témoin des mérites du curé de la paroisse, personnage secondaire pourtant, abdiquer ses idées de libre penseur. A cette donnée, plus romanesque que vraisemblable, l'auteur joint très habilement une thèse sur l'absolue insuffisance de l'instruction quand il s'agit de moraliser le peuple. Tout cela est écrit d'une main légère, et comme peint à l'aquarelle.

3. — Elle n'est pas ordinaire, certes, l'histoire de Louis Darrenougué, jeune Gascon venu à Paris, pendant la tourmente révolutionnaire, pour tenter la fortune. Tout de suite, un conventionnel qui flaire la possibilité d'une restauration monarchique à son profit s'empare de notre bonhomme et s'arrange de manière à le faire passer pour Louis XVII, arraché par lui à la prison du Temple. Ce *Petit Boscot* n'est nullement contrefait; en lisant l'ouvrage, vous verrez ce qui en justifie le titre. Coupons court en vous apprenant que Darrenougué, en un jour tragique, fatigué d'ailleurs de son rôle d'imposteur, disparaît tout simplement pour aller se joindre aux Vendéens. Plus tard, soldat sous l'Empire, il devient capitaine, mais démissionne, dégoûté d'avoir eu à commander le peloton d'exécution du général Malet. A la fin, nous le trouvons prêtre, donnant l'absolution à un camarade des jours de lutte, le chansonnier Ange Pitou. Livre intéressant, bien illustré, richement relié et, quoique beaux caractères et pires coquins s'y coudoient, rempli des sentiments les meilleurs.

VII. — 1. — Le *Voyage aux sept merveilles du monde*, de M. Augé de Lassus, est fait pour instruire et intéresser les parents non moins que les enfants. L'érudition solide qui en constitue la base y est parée de la joie des découvertes et de la fraîcheur des descriptions. Une première édition de ce livre fut publiée, il y a vingt-cinq ans, si nous ne nous trompons, dans la *Bibliothèque des Merveilles*, où sa place était toute désignée. Le voici grandi de format et d'illustration, mis au courant des récentes recherches, mais toujours aussi jeune et alerte de style. Ces chapitres où revivent sous nos yeux dans leur antique magnificence des monuments illustres comme le colosse de Rhodes, le tombeau de Mausole, le temple d'Éphèse ou le Jupiter d'Olympie sont des modèles de science historique et de pittoresque résurrection du passé; mieux que les solennelles études de nos architectes médaillés, ils nous rendent en peu de pages le dessin juste et sobre, la couleur et la vie d'autrefois.

2. — Écrites par un observateur fin et spirituel, les *Lettres du régiment*,

par M. Louis d'Or, nous font assister à tous les détails de la vie des recrues. Un jeune homme instruit, habitué aux douceurs de la famille, à l'indépendance de l'étudiant, qui se trouve tout d'un coup jeté dans un milieu inconnu, obligé de subir des fatigues, de remplir des devoirs auxquels rien ne l'avait préparé, raconte au jour le jour ses impressions, et étudie celles de ses camarades. L'auteur est un « humourist » dans la mesure qui convient pour captiver l'attention, mais il est inspiré par un très vif sentiment de patriotisme. C'est avec une parfaite bonne volonté qu'il dit s'être soumis aux exigences de la « servitude militaire », dont il proclame la beauté et la grandeur. Bon livre, sain et vrai, tout à l'honneur de l'armée.

VIII. — 1. — Se glisser seul, armé d'un simple couteau, à travers les lignes anglaises, et arriver ainsi, au péril de sa vie, à communiquer aux assiégés le secret qui leur ouvrira la voie du salut, tel est l'exploit du *Héros de treize ans* dont M. Léo Dex nous raconte la généreuse histoire. Nous avons en même temps sous les yeux l'héroïsme de ces martyrs du droit et du patriotisme : les Krüger, les Joubert, les Botha, les Villebois-Mareuil. On éprouve les angoisses ou les espérances que firent naître dans leurs âmes les célèbres journées de Spion-Kop ou de Vuberley. En même temps, à travers le drame militaire, une idylle s'ébauche, combien touchante ! qui tient en éveil jusqu'à la fin l'attention du lecteur. C'est l'art du roman historique le plus charmant appliqué à l'un des plus brillants épisodes de l'histoire contemporaine.

2. — *Les Étapes de Rameau* ne sont point une histoire imaginaire. Nicolas Rameau existe, et c'est presque sous sa dictée que M. Gabriel Ferry a écrit le récit de ses aventures. Engagé volontaire en 1855, Rameau, sans parler de son séjour aux chasseurs d'Afrique, a pris part tour à tour à la guerre d'Italie, à celle du Mexique et à notre dernière guerre avec l'Allemagne. Cette partie de notre histoire militaire revit vraiment dans ces souvenirs d'un témoin oculaire, d'un acteur de ces grandes scènes. Les récits de Rameau ont l'intérêt d'un roman ou d'un drame, la valeur d'un document. L'inspiration franche et populaire en est aussi émouvante que le style en est original et savoureux.

3. — Avec le *Roman d'un sot*, nous passons du sévère au plaisant. Un mariage rompu au moment où la noce va se rendre à l'église, et à la mairie, le même mariage renoué dans un break, au milieu d'une constatation judiciaire, en présence du juge d'instruction — situation bien singulièrement extraordinaire pour un engagement de cette sorte — c'est le début et c'est la conclusion du roman. Par quelle suite de péripéties et de mésaventures plutôt risibles, le pauvre Émile Moutonnet (le sot !) finit-il par où il aurait dû commencer, nous ne voulons pas le dire pour laisser au lecteur tout l'agrément de la sur-

prise. Nous pouvons toutefois l'assurer qu'il y trouvera franche gaieté, verve spirituelle, subtile raillerie, émotion discrète. En lisant ce livre joyeux, nos graves collégiens, voire leurs pères peut-être, ne pourront s'empêcher de sourire.

IX. — 1. — Selon la légende, il y a dans certain donjon pyrénéen une ancienne épée, cachée au temps jadis par un preux du moyen âge. Roland d'Altry, descendant d'une famille de soldats, grandit à l'ombre du donjon dont la légende hante ses rêves d'enfant. Transporté à Paris, loin de ses montagnes, Roland s'y prépare à la carrière militaire ; nous assistons aux divers incidents, sérieux ou comiques, de sa vie d'écolier qui s'écoule entre sa sœur Mercédès et une grand'mère excellente, mais originale. Rentré au pays, après sa sortie de Saint-Cyr, Roland y découvre *l'Épée du donjon*, si longtemps introuvable, dont a rêvé son enfance. Comme tous les ouvrages de Mme Chéron de la Bruyère, le présent récit est inspiré par des sentiments louables ; la note patriotique y vibre, le style en est facile et attachant.

2. — Parmi *les Enfants du Luxembourg*, il en est de charmants, comme ceux de Mme Fernel et leur ami André, d'autres déplaisants et mal élevés, avec des parents qui ne le sont guère moins. Tout ce monde se retrouve presque chaque jour sous les grands arbres du Luxembourg, et dans ce petit univers en miniature s'agitent des ridicules, des petitesses et aussi des aspirations élevées et généreuses. Dans la compagnie de Rose, de Violette et de leur maman, si raisonnables et en même temps si naturelles et si bonnes, les jeunes lecteurs passeront un heureux moment, sans s'inquiéter, autrement que pour en rire, des prétentions de Mme Ripolin et de son groupe. Ils y apprendront qu'à la longue la douceur, le dévouement, le bon caractère sont les qualités qu'on apprécie davantage, tant dans le monde des grandes personnes que dans celui des tout petits, qui en est la réduction.

3. — Les aventures tragi-comiques arrivées aux jeunes Poussargues dans le voyage mémorable qu'ils entreprennent à la recherche de l'oncle Séraphin, feront sûrement la joie des enfants, à qui nous recommandons ce gai et joli volume, qui les promènera en joyeuse compagnie, à travers le pays de Tartarin. Tout est bien qui finit bien, et *les Petits Poussargues*, recueillis, choyés et gâtés dans le « mas » hospitalier de l'oncle Séraphin y oublient bien vite les déconvenues que leur a values leur inexpérience, et avouons-le, leur imprudence et leur étourderie.

4. — Michel, enfant abandonné, grandit au milieu de braves villageois qui le considèrent comme un des leurs. Les révélations d'un cheminéau lui apprennent qu'il est, en réalité, le fils de M. Durieux, savant éminent, qui éprouvait déjà une vive sympathie pour l'enfant doux et

bon. *Le Bonheur de Michel*, retrouvant un foyer et une famille, est partagé par ses amis ; il le sera également par les petits lecteurs, pour lesquels a été composé ce joli récit.

X. — 1. — C'est pour des lecteurs de quatorze à quinze ans que M. J. Chancel a écrit *le Pari d'un lycéen*. L' « écriture » en est alerte, et les aventures amusantes. L'on y voit le nommé Édouard, un élève de seconde, faire contre son père le pari de se suffire à lui-même pendant un an, sans aucun secours de sa famille. Le père, qui s'est rendu compte du caractère présomptueux de son fils, veut lui donner une leçon. Il lui permet de tenir son pari, et lui livre la clef des champs, en faisant le geste de mettre à la poche celle de la caisse. Édouard va à Paris et y exerce successivement le métier de poète, de « plongeur », d'écuyer, de journaliste, etc., etc., mangeant de la « vache enragée », mais toutefois trouvant à manger ! L'année finit pour lui sur la Côte d'Azur, où il est envoyé comme reporter, où il gagne, sans le vouloir, vingt-deux mille francs à la roulette, où il est volé par deux rastaquouères et mis en prison comme anarchiste, et enfin délivré par son père, qui n'a cessé de veiller sur lui et de lui assurer, sans se montrer, le morceau quotidien de « vache enragée. » Édouard sera-t-il guéri de sa vanité par ses souffrances ? Ce n'est pas sûr !

2. — Le *Parisien aux Philippines*, de M. A. de Gériolles, est un élève de troisième, qui voyage avec son père pour cause de santé. Il n'interrompt cependant pas ses études, car son voyage de Marseille aux Philippines n'est qu'un prétexte à « repasses » géographiques et historiques. Le « prétexte » n'est pas sans valeur, néanmoins, ni sans intérêt ; c'est ainsi qu'à la suite d'aventures et d'exploits de toute sorte, notre jeune écolier arrive à gagner la croix d'honneur des Philippins, et en outre, et « par dessus le marché, » une belle-mère ! Il n'a pas perdu son temps.

3. — *Les Aventures de Rémy* commencent à sa douzième année et finissent à son mariage. Un jour, à la foire de Douai, il sauve la petite fille d'un dompteur ; quelque quinze ans plus tard, il l'épouse. Dans l'intervalle, le petit garçon exerce successivement diverses professions, notamment celle de facteur rural, et il accomplit plusieurs exploits, notamment le sauvetage d'un pli chargé de cinquante mille francs ; il assomme le voleur, et le fait condamner aux galères. La petite fille, de son côté, avait eu des aventures ; elle avait été volée, et par le même homme qui avait tenté de voler le facteur Rémy ! Mais il paraît que ce voleur était un brave homme... au fond, et il n'avait pas trop mal élevé la petite dompteuse. De sorte que Rémy put l'épouser, sans courir le risque d'autres aventures.

XI. — 1. — C'est une histoire morale par excellence que *l'Aventure de Paulette*, par Mme Pierre Perrault. Une petite fille, présomptueuse,

vraie sœur de la Sophie qui a charmé notre enfance, part à travers la forêt, sans prévenir personne, et ne tarde pas à être punie de sa désobéissance par toute sorte de mésaventures. Ses parents, les personnages de cette historiette vivent dans une atmosphère de pratiques religieuses. Tous sont de braves gens, et l'ensemble du livre mérite qu'on le donne comme étrennes.

2. — C'est une fantaisie amusante que l'*Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins*, par MM. J. Stahl et W. Hughes. Est-ce des deux orphelins qu'ont entendu surtout parler les auteurs, ou bien des rats? Leur intention n'a-t-elle pas été surtout de tracer quelques rapides esquisses de la vie anglaise? Quoi qu'il en soit, ces petits récits sont bien présentés et l'intention morale très louable. Mais pourquoi faire dire, même à un rat, que les singes sont de petits hommes? Ces aperçus de Londres, au point de vue d'un rat d'égout, n'en sont pas moins intéressants.

XII. — 1. — *La Princesse Wanda* est une jeune paysanne que le seigneur russe Serge Wadimirsky a élevée au rang de princesse; mais la fortune n'est pas le bonheur et la pauvre Wanda est en butte aux persécutions de sa belle-sœur Olga qui, pendant une absence du prince, la fait disparaître. Longtemps son époux cherche inutilement ses traces. Il la retrouve enfin après maintes aventures ; la vindicative Olga et ses complices expient leurs méfaits en Sibérie et Wanda est rendue à son rang et à l'amour de son époux. Les invraisemblances abondent dans ce récit, mais les petits lecteurs n'y regarderont pas de si près. L'histoire de la princesse Wanda sera pour eux un conte de fées ; le volume est gracieux, bien imprimé, bien relié, avec de nombreuses illustrations.

2. — C'est un joli livre d'étrennes que *Pas de chance* par M. Trogoff. Il est habillé d'une couverture du meilleur goût artistique, sous sa décoration d'églantiers. Nous aurions cependant diverses réserves à faire en ce qui concerne l'esprit de plusieurs des récits qui composent le volume ; mais on lit avec intérêt celui qui raconte un duel tragique entre deux officiers de l'armée américaine pendant la guerre de Sécession. Disons aussi que *la Maison de mon grand-père* est une description pleine de poésie. VISENOT.

Nota. — A la dernière heure, trop tard, par conséquent, pour qu'ils aient pu faire l'objet d'un compte rendu, nous recevons :

Jeunesse et Vie de Marie-Antoinette, par DE LESCURE. Paris, Ducrocq, s. d., gr. in-8 de 564 p., illustré de nombreuses gr. sur bois et grav. en simili et sur acier. Broché, 9 fr.; relié, 10 fr. — *Les Fléaux. Les Volcans et le Mont Pelé. Les Tremblements de terre et de mer*, par

ARNOLD BOSCOWITZ. Paris, Ducrocq, s. d. Gr. in-8 de 382 p., illustré de nombr. grav. Broché, 9 fr. ; relié toile simili-aquarelle, 12 fr.

Les Mille et une Nuits. Introd. par L. Tarsot. Paris, H. Laurens, s. d. (1903), in-4 de 143 p., illustr. en couleurs et en noir par Robaudi. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr.

Il en sera question, avec les autres ouvrages retardataires, dans notre livraison de janvier prochain.

THÉOLOGIE

Qui est l'auteur de « l'Imitation de Jésus-Christ ? » par Sir FRANCIS-RICHARD CRUISE. Trad. par Mlle AGNÈS KENNEDY. Paris, Retaux, 1902, in-12 de 103 p. — Prix : 2 fr.

La question, toujours mystérieuse de l'auteur de l'*Imitation* provoquera longtemps encore de doctes et ardentes polémiques. Aujourd'hui, Sir Cruise, déjà connu pour d'importants travaux sur le même sujet, résume, dans une brève et substantielle étude, accessible à tous les lecteurs, la thèse, qui lui est chère, sur les droits de Thomas A Kempis.

Avec beaucoup de netteté, d'un ton même un peu tranchant, l'écrivain irlandais énonce les arguments fort sérieux qui militent en faveur de son opinion. Il cite quatorze témoins du XVe siècle attribuant le livre de l'*Imitation* au pieux chanoine du Mont-Sainte-Agnès (p. 38-48). Peut-être quelques-uns de ces témoignages manquent-ils d'autorité, ou sont-ils susceptibles d'interprétations diverses : on ne peut nier toutefois que leur ensemble ne soit de nature à faire légitimement impression. Sir Cruise démontre, en outre, que, dans l'*Imitation*, l'on trouve bien la même langue, le même rythme, les mêmes idiotismes hollandais que dans les œuvres authentiques de Thomas A Kempis (p. 55-62). Enfin, par des citations fort curieuses, il établit la frappante conformité de certains passages de l'*Imitation* avec l'enseignement spirituel de l'École de Windesheim (p. 64-66).

La démonstration du savant critique nous paraît absolument probante pour écarter le système qui attribue à Gerson la paternité du *De Imitatione Christi* (p. 67-81). Sir Cruise écarte également, — et, cette fois, en termes fort dédaigneux, — les conclusions de Mgr Puyol, de M. Tamizey de Larroque, de M. Arthur Loth, lesquelles ne concordent point avec les siennes, mais ne sont peut-être pas, cependant, dépourvues de toute valeur (p. 81-102).

Pourquoi, par exemple, faudrait-il rejeter comme insoutenable l'origine italienne et bénédictine de l'*Imitation* ? Il y a désaccord entre paléographes, sur la date du fameux *Codex aronensis* ; mais, si l'appréciation de Mgr Puyol, juge assurément très compétent, est exacte, et elle peut l'être, ce manuscrit est, non pas, sans doute, du XIIIe siècle, mais bien du XIVe, et antérieur à Thomas A Kempis ; le manuscrit que nous avons

de ce dernier ne serait, au contraire, qu'une copie assez imparfaite du texte primitif. En ce cas, le système de Sir Cruise serait fort ébranlé. De plus, il ne faut pas oublier que ces « critères internes », qu'invoque l'écrivain irlandais pour prouver l'identité de la doctrine de l'*Imitation* avec celle de la Congrégation de Windesheim, sont également invoqués, d'une manière assez plausible, en faveur de son identité avec la règle et la spiritualité de l'ordre bénédictin. La question reste donc encore pendante.

Mais les savantes études de Sir Francis-Richard Cruise ont certainement fortifié l'opinion, *très probable*, qui attribue la paternité de l'*Imitation* à l'ascète, Hollandais par adoption, dont la piété fut si aimante et le cœur si humble.

YVES DE LA BRIÈRE.

SCIENCES ET ARTS

Cours d'analyse mathématique, par ÉDOUARD GOURSAT. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de VI-620 p. — Prix 20 fr.

Les cours d'analyse que nous possédions étaient ou trop anciens ou trop particuliers. L'ouvrage de M. Méray est excellent, mais il combat les méthodes classiques ; le traité de M. Picard est remarquable, mais il a eu surtout pour but de traiter tout ce qui se rapporte aux équations différentielles ; les éléments de M. Appell sont plus spécialement destinés aux ingénieurs, etc. Nous n'avions donc pas d'ouvrage classique qui permît d'entreprendre une étude sérieuse et approfondie de l'analyse, en prenant le lecteur dès le commencement et ne l'abandonnant qu'à l'instant où il doit se spécialiser ; il nous fallait un livre rédigé très clairement, très au courant de la science actuelle, où il n'y ait que le nécessaire mais tout le nécessaire. Pour écrire un pareil livre il faut oublier qu'on est un savant et se rappeler uniquement qu'on est professeur. Ce dédoublement de l'être est parfois impossible. Nous sommes heureux de pouvoir affirmer que l'ouvrage de M. Goursat est un chef-d'œuvre professoral.

Ce premier volume contient : les dérivées et différentielles ; les fonctions implicites, déterminants fonctionnels, changements de variables ; la formule de Taylor et ses applications ; les intégrales définies ; les intégrales indéfinies ; les intégrales doubles ; les intégrales multiples, l'intégration des différentielles totales ; les développements en séries ; les séries entières et trigonométriques ; les courbes planes ; les courbes gauches ; les surfaces.

Nous ne dirons rien des parties que l'on trouve traitées dans tous les livres classiques, sinon que, dans cet ouvrage, on les y trouve avec leur maximum de clarté. Mais nous citerons les parties que l'on ne trouve que dans de rares volumes qui sont la plupart du temps des traités spéciaux.

Signalons d'abord l'extrême précision de tous les théorèmes nécessaires à l'établissement complet de la notion d'intégrale. Nous attirons l'attention des professeurs sur les quelques lignes qui commencent le chapitre V : des réflexions de cette nature évitent fréquemment des pertes de temps et des découragements si nuisibles à l'étude, car elles indiquent à l'étudiant où il va. Les notions sur les séries doubles et multiples et la généralisation pour elles du théorème de Cauchy sur la convergence, les séries uniformément convergentes, sont indispensables et on ne savait où les trouver réunies. L'étude des séries entières à une variable, à plusieurs variables, leur application à l'étude d'une fonction implicite, l'étude des séries trigonométriques n'avaient point encore été présentées sous une forme didactique, les livres si remarquables de M. Borel n'étant pas pour les débutants. Quelle lacune à une époque où il paraît de si beaux et de si intéressants travaux sur les fonctions, travaux où les séries jouent un rôle capital. Dans les applications géométriques les développements en séries ont été introduits toutes les fois que cela a été possible, et cela au grand avantage de la simplicité des démonstrations. Les courtes notions sur les systèmes de droite sont suffisantes pour nous préparer à rencontrer des congruences ou des complexes de droite.

De nombreux sujets d'exercices, choisis très judicieusement, sans excès ni de simplicité ni de difficulté, achèvent de rendre ce volume indispensable aux étudiants. Pour les étudiants sachant le français, l'ouvrage de M. Goursat sera leur livre d'étude. De plus, nous conseillons fort aux étrangers qui veulent apprendre le français mathématique pour lire, dans la langue originale, les travaux de nos savants, de prendre cet ouvrage comme premier livre de lecture : la forme parfaite du langage chez M. Goursat les aidera fortement à se familiariser avec le français.

É. CHAILAN.

La Photographie pratique, par L.-P. CLERC. Paris, Mendel, 1902, in-8 de 326 p., avec 169 fig. — Prix 3 fr. 50.

La Photographie artistique en montagne, par A. MAZET. Paris, Mendel, 1902, in-8 de 184 p., avec 24 planches. — Prix : 6 fr.

M. Mendel est un ambitieux. Il partage ce défaut — ou cette qualité — avec beaucoup, mais, il a su atteindre le but de son ambition, et, en cela, il diffère de plusieurs. Il a voulu devenir un des premiers éditeurs artistiques de Paris, et, si l'on en juge d'après le nouveau volume qu'il présente aujourd'hui au public, *la Photographie artistique en montagne*, il doit déjà être classé au premier rang. L'impression de cet ouvrage est en effet irréprochable et les planches sont vraiment remarquables.

Ce juste tribut d'éloges décernés à l'éditeur ne doit pas faire oublier les auteurs de *la Photographie pratique* et de *la Photographie artistique*

en montagne. Je crois juste de ne pas séparer ces deux ouvrages, qui paraissent en même temps. Ils se complètent parfaitement l'un par l'autre, et représentent, à eux deux, toute une bibliothèque, où le photographe amateur, désireux de faire mieux que de « presser sur la poire, » trouvera tous les renseignements et les conseils nécessaires. Rien de ce qui concerne la pratique de l'art photographique n'est absent de la *Photographie pratique*. On trouve dans ce volume — après des études et des descriptions très complètes des appareils et des accessoires, des formules, en petit nombre, ce qui évite le trop grand embarras du choix, et aussi, — toutes les recommandations utiles pour obtenir un bon cliché, puis un bon positif. Je ne ferai qu'une critique à cet ouvrage, très complet et qui n'est pas écrit à l'usage exclusif des débutants : j'aurais aimé y voir quelques formules de chimie, qui auraient permis d'exposer sous une forme plus concrète l'action des révélateurs, action d'ailleurs bien expliquée dans le texte.

— La pratique, en photographie, n'est qu'un procédé, un instrument, permettant de se préparer à obtenir des épreuves artistiques. L'amateur en possession de la pratique de son métier aura donc encore à apprendre, pour cultiver avec succès l'art photographique. Ce qui lui manque, il l'apprendra facilement dans *la Photographie artistique en montagne*. En vertu de l'axiome « qui peut le plus peut le moins, » cet ouvrage remarquable pourra être lu avec le plus grand fruit par tous les amateurs de photographie en plein air, qu'ils prennent leurs sujets à la mer, en plaine ou en montagne. Ce petit volume est écrit par un maître, par un professionnel amateur, si je puis ainsi m'exprimer. Toutes les opérations du « plein air » y sont exposées avec une grande netteté et une remarquable sûreté d'information. Énumérer les sujets traités serait fastidieux et ne remplacerait pas un coup d'œil jeté sur la table des matières, d'autant plus qu'une fois ouvert, le livre ne saurait être fermé avant d'avoir été lu et étudié de la première page à la dernière. J. C. T.

LITTÉRATURE

Victor Hugo. Leçons faites à l'École normale supérieure par les élèves de deuxième année (lettres) en 1900-1901, sous la direction de FERDINAND BRUNETIÈRE. Paris, Hachette, 1902, 2 vol. in-16 de 272-394 p. — Prix : 7 fr.

Les ouvrages sur Victor Hugo ne sont pas rares. Raison de plus pour féliciter M. Brunetière d'avoir trouvé le secret de nous offrir, comme souvenir du centenaire, un travail unique en son genre.

Après avoir tracé le plan d'une histoire de Victor Hugo, M. Brunetière a fait remplir ce plan par ses élèves en leur distribuant les divers chapitres du livre à écrire. Chacun de ces chapitres a été successivement parlé sous forme de leçon ; discuté en conférence, pour être ensuite

complété, corrigé et remanié, puis rédigé par son auteur, et enfin revu en épreuve par ceux qui ne l'avaient ni écrit ni parlé, et par M. Brunetière lui-même, qui n'y a fait d'ailleurs que d'insignifiantes retouches, mais qui a écrit seul le dernier chapitre, sous la forme d'un post-scriptum, où il cinématographie Victor Hugo évoluant avec son siècle en politique et en littérature.

L'éminent professeur nous présente d'abord M. Bailly, qui étudie l'influence des voyages et des lectures sur l'âme impressionnable du petit Victor. Les voyages lui ont donné la manie des contrastes, et les innombrables volumes que, dès l'âge de dix ans, il a dévorés en hâte et sans choix, effleurant tout et n'approfondissant rien, l'ont doté d'une instruction sans consistance et sans précision, universelle autant que superficielle. De même, son éducation a manqué de méthode, de discipline, et même de moralité.

De 1822 à 1830, la parole est à M. Cavenel, sur la mort de Mme Hugo, le mariage de Victor et ses premiers essais littéraires, ce qui n'empêche pas M. Bailly de faire ses remarques sur la préface de Cromwell. M. Cavenel nous rassure en nous apprenant que si *Bug-Jargal* a été écrit en quinze jours, comme l'avait parié son auteur, la rédaction primitive de ce roman n'occupait que quarante-sept pages, tandis que l'édition définitive comprend deux cent soixante-quatre pages du même format.

Notre-Dame de Paris, traitée par M. Dimoff, nous donne une vision saisissante du Paris de Louis XI. Ce chef-d'œuvre de description, qui doit toute sa valeur et tout son succès aux merveilleux tableaux dont il est rempli, nous ne soupçonnions pas qu'il avait été arraché à la plume d'Hugo par un éditeur grincheux, et nous sommes reconnaissants à M. Dimoff de nous raconter comment l'écrivain chercha et utilisa ses documents pour venir à bout d'une corvée à laquelle il ne pouvait plus échapper. — C'est aussi à M. Dimoff qu'est échu le *Théâtre* de Victor Hugo, dont toutes les pièces, sauf une, ont été composées durant une période de seize années (1826-1842).

M. Martino voit dans l'apparition des *Méditations* de Lamartine le signal d'une véritable révolution poétique. Ce qui caractériserait, en effet, les poètes de l'École romantique, c'est que leurs vers racontent les vibrations de leur âme au milieu des événements contemporains publics ou privés.

Les romans sociaux de Victor Hugo, de l'aveu même de M. Mérimée, prêchent la vie dans la nature, par la nature et conformément à la nature, loin de toute influence éducatrice et religieuse. Nous nous étonnons, dès lors, que M. Mérimée en recommande la lecture au peuple et se réjouisse de voir, « en ces temps d'éducation à outrance de la démocratie, *les Misérables* redevenir à la mode. »

L'idée de Dieu est absente du chapitre de M. Morand sur *les Contemplations*. N'y aurait-il pas là une lacune?...

M. Schulof établit un contraste entre les déclamations humanitaires d'Hugo et son avarice bien connue, entre l'hospitalité large de la population anglaise et la conduite du proscrit de 1852.

Le très rare mérite de cet ouvrage est d'être, grâce à l'heureuse innovation de M. Brunetière, le plus impartial de tous ceux qui ont été composés sur Victor Hugo. Il nous reste donc à souhaiter que l'exemple de M. Brunetière ait beaucoup d'imitateurs. DU CLOS.

La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans. *Lettres et fragments inédits*, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. 2e éd. Paris, Ollendorff, 1901, in-8 de 324 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le grand « balzacien » qu'est M. le vicomte de Lovenjoul nous raconte, d'après des documents qu'il a entre les mains, les vicissitudes de tous genres qui ont précédé, accompagné ou suivi la mise au jour de l'une des œuvres les plus marquantes de l'auteur de *la Comédie humaine : Les Paysans*. Ce roman fut pour Balzac la cause d'une multitude d'ennuis. D'abord, sa gestation fut pénible, sa composition très longue et fort décousue. A la demande de cette fatale Mme Hanska, ce demi bas-bleu étranger qui, après avoir si mal observé la fidélité conjugale, devait un jour, sur le tard, être sa femme, Balzac entreprit une étude intitulée : *Le Grand Propriétaire*. Ce *Grand Propriétaire*, dont M. de Lovenjoul a retrouvé un fragment important qu'il publie, devint enfin, après des remaniements laborieux, le livre célèbre des *Paysans*.

Il est parfois malaisé de suivre les péripéties par lesquelles passa ce roman, qui ne fut jamais terminé à la satisfaction de son auteur et que sa veuve devait achever vaille que vaille. Mais ce qui offre surtout un réel intérêt, c'est l'histoire des relations si cordiales aux origines,— bientôt tendues et finalement rompues,— du grand écrivain avec ce potentat du journalisme qui s'est appelé Émile de Girardin. M. de Lovenjoul reproduit ici la correspondance échangée entre Balzac, M. de Girardin et sa femme (1830-1847) au sujet de divers romans du maître insérés dans *la Presse*, laquelle correspondance prouve : 1° que M. de Girardin, quoique assez autoritaire généralement, montrait à l'égard de son ami une patience et un esprit de conciliation indiscutables ; 2° que Balzac, trop occupé de Mme Hanska, ne se souciait que médiocrement de satisfaire à ses engagements, promettant sans cesse, et ne tenant que rarement ; 3° que Mme de Girardin, placée entre les deux parties, s'efforçait de calmer leur réciproque mécontentement, ce à quoi elle ne put toujours parvenir, car, malgré ses bons offices, Girardin et Balzac finirent, à la suite de graves différends, par se brouiller de façon irrémédiable.

En somme, le journaliste était dans son droit, et il m'en coûte de donner tort à l'illustre romancier, en dépit des procédés draconiens de son adversaire.

Ce livre est curieux, quoique un peu diffus : la faute n'en est pas à M. de Lovenjoûl, mais aux choses elles-mêmes. Il n'en constitue pas moins une contribution de haut intérêt à l'histoire d'une des œuvres les plus connues et les plus justement admirées du maître du roman français au XIXe siècle. E.-C. GAUDOT.

HISTOIRE

Le Bienheureux Bernardin de Feltre et son œuvre, par le R. P. LUDOVIC DE BESSE. Paris, Œuvre de saint François d'Assise, 1902, 2 vol. in-8 de XX-475 et VI-471 p. — Prix : 10 fr.

Le B. Bernardin de Feltre (1439-1494) appartient à cette pléiade de saints qui, durant tout le XVe siècle, travaillèrent en Italie à la réforme du clergé et du peuple chrétien : ce sont eux qui ont épargné à leur patrie la douloureuse épreuve du protestantisme et des guerres de religion. Les franciscains sont au premier rang de ces ministres de l'Évangile. Leur apostolat, parce qu'il voulut être complet, revêtit forcément tous les caractères d'une action sociale et politique. Le B. Bernardin a su donner à cette action une forme qui lui est très personnelle. Je ne m'étonne pas de voir le P. Ludovic s'attacher à sa personne et à son œuvre, pour nous la faire connaître. Le même esprit les anime l'un et l'autre.

Le lecteur ne revient pas de l'activité prodigieuse du Bienheureux. Il prêche partout. On le voit sur toutes les routes de l'Italie. Les populations les plus indifférentes s'animent au feu de sa parole. La doctrine, l'éloquence, le don des miracles et des prophéties extraordinaires lui donnent un ascendant dont il use. Princes et citoyens sont traités par lui avec une liberté apostolique. C'est aux juifs qu'il s'attaque de préférence avec l'arme d'une action pratique. Les juifs avaient le monopole de la banque. L'argent, entre leurs mains, devenait vite un moyen de corruption et de domination. Le Bienheureux combat leur monopole en organisant, sous le nom de monts de piété, des banques de cité. Malgré des critiques inévitables, l'entreprise réussit. L'ordre de saint François la fait sienne. Les monts de piété se multiplient et prospèrent.

L'exposé de cette action remplit un volume. Je me suis mis à regretter, après l'avoir lu, que le vénérable auteur ne nous ait pas présenté avec plus d'harmonie cette vie si admirablement pleine, faisant de l'exposé de la doctrine et de l'action un tout compact dont chaque partie aurait été bien mise dans son cadre. Mais ce procédé, dont le lecteur se serait félicité, ne pouvait plaire au P. Ludovic. La vie du Bienheureux

ne paraît être qu'une introduction à l'exposé d'une doctrine très utile et intéressante sur le rôle de l'Église au sein des bouleversements économiques qui agitent le monde. Cette doctrine, qui est celle de l'auteur, se rattache de la manière la plus intime à l'œuvre de son héros. Son exposé remplit le second volume et fait la partie la plus utile du travail du R. P. Ludovic. Je ne puis l'analyser ici. Mais je voudrais que les chrétiens et les prêtres, soucieux des crises morales où se débat notre pauvre société, les lisent et les méditent. Tout ne saurait être accepté avec la même confiance, je le reconnais; il y a aussi des lacunes. Mais, n'importe, la pensée qui domine tout ce travail est juste et lumineuse; elle fait réfléchir. Peu de livres méritent pareil éloge.

J. Besse.

Les Pouvoirs des intendants sous Louis XIV particulièrement dans les pays d'élections, de 1661 à 1715, par Charles Godard. Paris, Larose, 1901, in-8 de xv-545 p. — Prix : 10 fr.

De Stephano Baluzio Tutelensi libertatum ecclesiae gallicanae propugnatore, thesim proponebat Carolus Godard. Paris, Larose, 1901, in-8 de xvi-123 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce sont, comme bien on pense, les deux thèses que M. Ch. Godard a présentées au jury chargé de lui décerner le titre de docteur ès-lettres. Elles lui valaient cet honneur, car elles dénotent chez leur auteur de véritables qualités d'historien.

La première est naturellement la plus importante. Après avoir étudié l'origine des intendants ou commissaires départis, que M. Godard rattache aux chevauchées des maîtres des requêtes chargés, dès le xve siècle, de surveiller dans leurs inspections les agents de l'administration provinciale, après, dis-je, une Introduction qui rappelle encore les vicissitudes subies par l'institution au xviie siècle, l'auteur entre dans le vif de son sujet par l'exposé de la situation faite aux intendants depuis leur rétablissement par Mazarin jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il indique de quelle façon ils étaient recrutés, à quels ministres ils avaient affaire, de quel traitement ils jouissaient, de quels agents ils étaient les chefs hiérarchiques; puis il passe une revue de tous les services administratifs dans lesquels ils firent sentir leur influence. A vrai dire, c'étaient des espèces de vice-rois en correspondance directe et continuelle avec les ministres; ils étaient leurs représentants immédiats et presque les dépositaires de leurs pensées les plus secrètes et de leurs projets. A ce titre, on ne peut mieux les comparer qu'aux préfets de nos jours.

Mais plus que nos préfets, ils étaient puissants, puisque tous les services provinciaux étaient plus ou moins sous leur direction ou leur surveillance. Ils n'arrivèrent pas à ce résultat dès les premiers temps,

et, pour l'exercice de leurs fonctions judiciaires notamment, ils eurent fort à lutter avec les anciennes juridictions établies, surtout avec les Parlements. Ils devaient cependant, grâce à l'appui de la Royauté, vaincre leurs adversaires et arriver à connaître de certaines affaires civiles et criminelles; ils eurent à rétablir exceptionnellement l'ordre public et à maintenir une bonne police dans les provinces; ils reçurent même un droit de contrôle, de surveillance ou d'inspection sur les autres tribunaux et devinrent les intermédiaires de la Royauté pour la transmission de ses ordres, ce qui contribua, on s'en doute bien, à augmenter les difficultés. Louis XIV les employa encore pour la recherche des protestants et pour l'exécution des divers arrêts ou édits pris contre eux. Ils devaient ramener dans le giron catholique tous les réformés et user dans ce but de moyens plus ou moins énergiques; si quelques-uns se montrèrent d'une réelle mansuétude, d'autres ne craignirent pas d'épuiser toutes les rigueurs de la loi contre les récalcitrants. Ils ne devaient pas, il est vrai, épargner davantage les évêques catholiques, lorsque ceux-ci ne témoignaient pas d'une soumission parfaite vis-à-vis du pouvoir.

Les états provinciaux, grâce aux intendants, perdirent aussi de plus en plus toute initiative ainsi que l'esprit d'opposition, dont quelques-uns de leurs membres pouvaient être animés. Ils n'avaient plus guère qu'à voter les subsides qu'on leur demandait, sans être admis à faire valoir leurs observations. Plus bas dans l'échelle administrative, les communautés des villes et des campagnes furent également placées sous la surveillance directe des commissaires départis, soit qu'il s'agît d'élections des syndics, consuls ou échevins, soit qu'il fût question de gestion financière ou de travaux exécutés par leurs soins.

Une des plus graves préoccupations des intendants était la perception des impôts et surtout de la taille; ils avaient à la répartir concurremment avec les trésoriers de France ou les élus, et à en surveiller le recouvrement. Les aides, les gabelles, les droits domaniaux, les eaux et forêts, etc., étaient encore de leur ressort. Quand furent établis la capitation et le dixième, c'est encore sur eux que se reposa le pouvoir central pour en assurer la levée.

Ce n'est pas tout : les mêmes agents royaux devaient stimuler l'agriculture, favoriser les transactions commerciales, assurer l'approvisionnement des différentes provinces au moment des disettes, donner des encouragements efficaces à l'industrie, fonder des usines et manufactures, diriger l'exécution des travaux publics, entretenir les rivières et canaux, construire et améliorer les routes, édifier des fortifications et des casernes, assurer le service des postes et courriers, combattre le paupérisme sous toutes ses formes, organiser des hôpitaux généraux, renfermer les mendiants errants, faire travailler les pauvres dans des

ateliers, créer des écoles et collèges, y surveiller l'enseignement, tenir la main à ce que les cours des Universités fussent régulièrement fréquentés et que les diplômes ne fussent avilis par la trop grande facilité de les acquérir, provoquer l'établissement d'académies locales, etc. Et quand ils s'étaient acquittés de ces devoirs multiples, il leur fallait encore assurer le recrutement des armées du Roi, préparer les étapes et logements militaires, conclure les marchés pour les subsistances, contrôler l'état des compagnies pour empêcher les dilapidations des deniers royaux et maintenir les cadres au complet, faire la revue des effectifs, maintenir la discipline et réprimer les désordres commis par les gens de guerre.

En définitive, leur besogne était écrasante et leur responsabilité des plus lourdes. S'ils étaient mauvais, ils pouvaient faire beaucoup de mal ; mais en général, il faut le reconnaître avec M. Godard, s'ils ne furent pas des esprits transcendants, ils furent honnêtes et consciencieux. On a chargé leur mémoire de beaucoup de malédictions ; mais on n'a pas assez, me semble-t-il, fait la part du temps et des circonstances dans lesquelles ils eurent à exercer. Ils ont été les outils de la Royauté pour rompre l'esprit d'indépendance des différentes administrations, pour briser les résistances au pouvoir central, pour centraliser tous les services et les mettre sous la dépendance directe des ministres. Il était inévitable qu'ils s'attirassent de graves inimitiés. Le plus souvent, excepté lorsqu'il leur fallait se heurter contre de trop grands personnages, ils eurent à combattre les abus et à prendre le parti des faibles, des opprimés ou des exploités, et à réprimer tous les autoritarismes locaux ; la surveillance rigoureuse qu'ils avaient à établir n'était pas non plus pour leur attirer des amitiés. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient été fort malmenés. Mais en définitive, leur rôle a été plutôt bienfaisant.

Le livre de M. Godard, bourré de faits, est des plus instructifs pour l'histoire des institutions dans la seconde moitié du XVIIe siècle ; on y trouvera encore par surcroît de nombreux renseignements sur la situation économique et sociale de la France à cette même époque, on y verra quelles plaies profondes l'affaiblissaient, on y sentira tout le bien que Colbert lui aurait fait s'il avait toujours été libre d'appliquer ses réformes ; on y constatera surtout combien il était nécessaire de réveiller les forces vives du pays qui s'engourdissaient dans une périlleuse indolence.

— La thèse latine de M. Godard a pour but de mettre en lumière un des côtés les moins connus du caractère d'Étienne Baluze. Elle le montre entretenant un commerce épistolaire avec Pierre de Marca, archevêque de Toulouse ; puis, devenu son bibliothécaire, le secondant dans ses travaux pour la défense des libertés de l'Église gallicane,

entreprenant la publication de ses œuvres posthumes et défendant sa mémoire contre ses adversaires. Plus tard, lorsqu'il entreprit ses grandes éditions, telles que les *Capitularia rerum Francorum*, les *Concilia Galliae Narbonensis*, ce fut toujours avec le même dessein de fournir des armes au clergé de France dans sa lutte contre la Papauté et de montrer de quels privilèges il jouissait anciennement vis-à-vis du Souverain Pontife. M. Godard a écrit sur ce sujet une soixantaine de pages, qui sont des plus intéressantes pour l'histoire religieuse du règne de Louis XIV. Son latin est très correct ; mais cependant, à certains endroits, il donne un peu trop impression de n'être que la traduction d'un texte français. Simple remarque que je ne voudrais pas voir prendre en mauvaise part. Son œuvre est trop digne d'éloges pour qu'on n'en reconnaisse pas sincèrement les mérites.

L.-H. LABANDE.

Rome, Naples et le Directoire. — Armistices et traités (1796-1797), par J. DU TEIL. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de 568 p., avec 3 grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. du Teil se propose d'étudier l'histoire diplomatique de l'Italie méridionale pendant la première campagne de Napoléon en Italie, de Montenotte à la capitulation de Mantoue. Naples, alliée des Impériaux, signe un armistice à Brescia, le 5 juin 1796, et une paix définitive le 30 septembre. Le Souverain Pontife, après l'armistice de Bologne (27 juin) se voit obligé de repousser les exigences inadmissibles du Directoire, et, après un semblant de campagne en février 1797, subit le traité de Tolentino.

Les acteurs principaux, dont les portraits sont agréablement dessinés, sont, du côté napolitain, le marquis de Belmonte, diplomate habile et loyal, du côté pontifical, Provacchi, condamné à un rôle sacrifié, Mgr Caleppi, les cardinaux Zelada, Busca, Mattei ; les négociateurs français furent Miot et Cacault, Salicetti et Garrau, les commissaires du Directoire, et Bonaparte, qui use de l'autorité que lui donnent ses victoires pour neutraliser, avec l'appui de Carnot, les intentions malveillantes de la majorité du Directoire.

Ce qui est à remarquer, c'est que Pie VI, mis en demeure d'introduire dans les traités une clause qui désavouerait les condamnations portées contre la Constitution civile du clergé, s'y est toujours énergiquement refusé à Tolentino ; il aima mieux abandonner une partie de ses États, et payer une lourde indemnité ; on lui en eût peut-être fait grâce s'il avait accepté un seul article favorable aux constitutionnels, mais il s'y refusa et n'accepta la paix qu'à la condition de ne rien sacrifier de ses devoirs de Pontife. Bonaparte, qui l'avait senti irréductible sur ce point, écarta du traité définitif tout ce qui se rapportait à

la religion ; peut-être méditait-il déjà le Concordat qui devait se conclure quatre années plus tard.

Le sujet présentait une difficulté : les deux puissances qui traitèrent tour à tour avec la France avaient des intérêts opposés: les négociations furent distinctes et l'écueil était d'écrire deux livres en un seul. L'auteur l'a évité en trouvant l'idée commune aux deux questions ; il a étudié, avec une critique aussi pénétrante que bien informée, les principes diplomatiques du Directoire ; puis il a montré que les procédés violents inspirés par les haines antimonarchiques et antireligieuses furent à la veille de compromettre des résultats qui semblaient assurés ; nos agents n'arrivèrent au succès final qu'en revenant aux règles de déférence et de courtoisie sans lesquelles il n'y a d'accord possible ni entre les hommes ni entre les peuples.

P. PISANI.

Bonchamps et l'Insurrection vendéenne, 1760-1793, *d'après les documents originaux*, par RENÉ BLACHEZ. Paris, Perrin, 1902, petit in-8 de VIII-362 p. — Prix : 5 fr.

Le marquis de Bonchamps est assurément l'une des figures les plus sympathiques de la guerre de Vendée. Ce n'est pas la légende, c'est l'histoire qui l'a entouré d'une incomparable auréole de générosité. Lors du néfaste passage de la Loire par la Grande Armée, six mille prisonniers républicains lui ont dû la vie. De rares écrivains, inspirés par l'esprit de parti, ont vainement essayé de nier le fait. Il est attesté par les témoignages les plus irrécusables, par ceux mêmes des soldats sauvés ou par leurs descendants, par David d'Angers, qui n'était certainement pas suspect de royalisme et qui a immortalisé le geste de Bonchamps dans son admirable monument de Saint-Florent : ce qu'on savait moins et ce que M. Blachez établit d'une manière évidente, c'est l'influence du jeune chef vendéen — Bonchamps est mort à trente-trois ans — sur ses compagnons d'armes et de commandement, c'est sa haute valeur militaire, trop longtemps cachée par sa grande modestie. Partout, ou à peu près partout où il a paru, il a été vainqueur, et il l'a été non seulement par son impétueux courage, mais par son habile tactique. Il est un de ceux qui ont eu les vues les plus larges, les plus justes et les plus désintéressées sur le développement et l'avenir de l'insurrection vendéenne : il voulait l'agrandir en sortant de ses trop étroites limites, et si ses conseils avaient été suivis, si la Bretagne, comme il le voulait, avait, dès le début, donné la main à l'Anjou et au Poitou, peut-être l'issue de la campagne eût-elle été toute différente. C'est un des points de vue les plus curieux et, pensons-nous, les plus vrais, de l'ouvrage de M. Blachez.

Ce que l'auteur établit d'une façon non moins irréfutable, c'est le

caractère vrai du mouvement insurrectionnel. Ce mouvement n'a nullement été un mouvement politique, mais avant tout un mouvement religieux. Les populations de l'Ouest n'étaient pas le moins du monde hostiles aux idées de 1789; leurs cahiers, ceux mêmes du clergé, avaient réclamé de nombreuses réformes, au point de vue religieux comme aux autres; les futurs chefs, comme les futurs soldats, étaient d'accord là-dessus, et l'on a pu en compter plus d'un parmi les acquéreurs des biens des abbayes. Mais quand ils virent qu'on chassait, puis qu'on emprisonnait, puis qu'on déportait leurs « bons prêtres », ils devinrent du même coup hostiles à la Révolution. La constitution civile du clergé avait commencé le soulèvement. La levée des trois cent mille hommes le fit éclater et mit le feu aux poudres. Car ce ne furent pas les émigrés, inconnus dans le pays, ce ne furent même pas les nobles, restés dans leurs foyers, qui provoquèrent l'insurrection; ce furent les paysans qui prirent les armes et forcèrent les gentilshommes, souvent malgré eux, de se mettre à leur tête. La guerre de Vendée a été essentielle-une guerre religieuse et une guerre populaire.

Cent ans après, n'avons-nous pas revu une protestation identique. Qui donc a dit que l'histoire ne se répète pas?

M. DE LA ROCHETERIE.

Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par A. LONGNON. T. Ier. *Les Fiefs*. Paris, Leroux, 1901, in-4 de LIV-809 p. — Prix : 25 fr.

La *Collection des documents inédits*, publiée par le ministère de l'instruction publique vient de s'augmenter d'un volume qui peut être considéré comme l'un des plus intéressants de la série historique. En 1869, M. Longnon éditait le *Livre des vassaux de Champagne*, qui lui obtenait une récompense académique. Ce texte était reproduit d'après une copie très défectueuse du XVIIIe siècle conservée à la bibliothèque de Troyes et une version française des Archives nationales qui, elle aussi, laissait beaucoup à désirer. En 1877, M. Longnon publiait le Rôle des fiefs de Champagne datant du règne de Thibaud le Chansonnier (1249-1252), dont on a une version française intégrale et de nombreux fragments en latin. Pendant un quart de siècle, grâce à des recherches multipliées, M. Longnon a recueilli une collection considérable de documents inédits qui lui permettent de reconstituer l'histoire féodale, géographique, économique et politique du comté de Champagne depuis la fin du XIIe siècle jusqu'à sa réunion à la Couronne.

Le premier volume, relatif à l'époque féodale, sera suivi d'un second tome, en cours d'impression, consacré au domaine comtal.

Ce premier volume contient les six registres du *feoda*, reconstitués pour les années 1172, 1201, 1202, 1205, 1210, 1229, 1234; ensuite les

hommages faits à Thibaut V vers 1265, le rôle des fiefs sous la régence de Blanche d'Artois (1274-1275) ; sous la rubrique *Pièces diverses*, cinq documents dont la valeur historique n'est pas contestable ; enfin, à titre d'*Appendice*, des textes qui se rattachent intimement au corps de l'ouvrage : ce sont des listes de chevaliers champenois, des fragments d'anciennes généalogies de familles chevaleresques de la province, des hommages rendus par le comte de Champagne à divers souverains tels que l'Empereur, le roi de France, le duc de Bourgogne, l'archevêque de Sens, les évêques de Châlons-sur-Marne, de Langres, d'Auxerre, d'Autun, l'abbé de Saint-Denis.

Ce livre est complété par une table des noms d'hommes et de lieux contenue dans 300 pages à trois colonnes; c'est une table modèle comme je n'en ai jamais vu encore aussi complète et méticuleusement rédigée. M. Longnon, n'ayant pas cru devoir augmenter encore ce volume du *Rôle des fiefs du comte de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier* (1249-1252), dont il a donné une très bonne édition en 1877, mais sans table, en a fondu les noms d'hommes et de lieux dans la table du volume dont je m'occupe en ce moment.

J'ajouterai que le *Livre des vassaux*, édité en 1869, n'est pas rendu inutile par ce nouveau volume ; il contient, en effet, une Introduction et des tables raisonnées qui sont précieuses à consulter. L'Introduction de 1869 ne fait pas double emploi avec l'Introduction de 1901, celle-ci consacrée surtout à la critique et à l'établissement des textes.

Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de remercier M. Longnon du zèle et de la science avec lesquels il a rendu un service aussi signalé à l'histoire d'une province qui nous est chère à tous deux et qui intéresse les annales de près d'un quart de la France, de Tours à Chartres, à Paris, à Rethel, à Langres et à Bourges.

A. DE BARTHÉLEMY.

Recherches sur les anciennes corporations ouvrières et marchandes de la ville de Rennes, par ARMAND RÉBILLON. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 247 p. — Prix : 5 fr.

Ce travail dénote chez son auteur un souci extrême des informations exactes et précises ; de là sa valeur. Le sujet est traité dans toute son ampleur. Il comprend quatre parties consacrées au commerce, à l'industrie, aux métiers de la ville de Rennes ; il concerne les relations des corporations avec les pouvoirs ducaux et royaux jusqu'en 1669 ; l'établissement des communautés en jurandes, le fonctionnement de celles-ci, l'admission à la maîtrise, leur réglementation, leurs monopoles, leur contrôle, les confréries, leur administration, l'assistance mutuelle de leurs membres, les ouvriers, etc. La dernière partie renferme l'histoire des corporations rennaises depuis 1669 jusqu'à la Révo-

lution, qui les détruisit avec le reste, manifestant tout à la fois sa puissance de destruction et son incapacité à reconstituer la société sur des bases solides. Souvent du reste, comme ici, les victimes de la Révolution en furent les partisans, sinon même les promoteurs. Les syndicats aujourd'hui tentent de ressusciter ces anciennes corporations et de mettre un frein à une concurrence aussi effrénée que désastreuse, au risque de créer de véritables fléaux, sous forme de monopoles ou de *trusts* comme disent nos voisins d'outre-Manche, sans parler des Américains. M. Rébillon nous donne sur le mécanisme parfois assez compliqué de ces corporations les détails les plus intéressants. Les historiens de notre province armoricaine devront consulter cet ouvrage, paru trop tard pour que le regretté Laborderie ait pu le mettre à contribution, mais assez tôt pour que son savant continuateur en tire parti.

A. Roussel.

Victoria, sa vie, son rôle, son règne. L'Héritage d'Édouard VII, par Abel Chevalley. Paris, Delagrave, 1902, in-12 de xiv-432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Encore une histoire de la reine Victoria, de son règne et de son rôle. Celle-ci vient après des travaux anglais d'un très grand mérite, comme celui de M. Sidney Lee, dans le Supplément du Dictionnaire de biographie nationale. Déjà le général Grey et Sir Théodore Martin dans la *Vie du Prince consort*, avaient traité une partie du sujet, et M. Chavalley ne s'est pas fait faute de les consulter avec beaucoup d'autres, dont il cite les noms. Depuis la mort même de la Reine, il a paru des mémoires plus libres et des correspondances indiscrètes qui ne ressemblent pas aux panégyriques officiels : l'auteur a tenu compte des uns et des autres, cherchant et trouvant la vérité entre les deux extrêmes, entre l'éloge et le dénigrement. Dans une série de XVIII chapitres, il associe le nom de la Reine à celui de l'homme politique qui dirigeait les événements dans une période donnée, tels que Palmerston, Gladstone, Disraëli, Salisbury, Chamberlain, ou bien à l'œuvre qui s'imposait à l'attention contemporaine, comme le libre échange, le suffrage universel, le *home rule*, l'impérialisme. C'était une manière heureuse de grouper la vie commune de la Reine et de son peuple autour de certaines questions fondamentales, qui furent les colonnes de la politique anglaise pendant près d'un siècle entier. Nous trouvons dans ce livre la clairvoyance de l'homme politique jointe à l'impartialité de l'historien et à la finesse du psychologue. Voyez cette esquisse de la Reine tracée d'une pointe délicate mais ferme : « Victoria communiait par l'intelligence avec l'âme de son temps et de son pays : mais elle la dépassait par le caractère. Or, c'est par le caractère qu'on fixe les destins. Sans abdiquer jamais son sexe, sans y sacrifier non plus rien

d'essentiel, sentant comme une femme de grand cœur, elle voit comme un homme de grand vouloir et de grand sens. » Il y a vraiment plaisir et profit à lire ces pages lumineuses, d'un style si clair, d'une allure si française, où les débats sur les questions les plus hautes de la politique internationale se mêlent sans cesse et sans effort au récit simple d'une vie si bien remplie. L. MENSCH.

Die Stellung der Kurfürsten zür Wahl Karls V im Jahre 1519, von BERNHARD WEICKER. Berlin, Ebering, 1901, in-8 de 409 p. et XVI p. de supplément.

Les *Études historiques* d'Ebering publient dans leur XXIIe fascicule, l'œuvre d'un jeune docteur ès lettres, M. Bernhard Weicker, qui intéresse le public français autant que le public allemand. Il s'agit de l'attitude des princes électeurs lors de l'élection de Charles-Quint en 1519, et des intrigues par lesquelles les deux concurrents, François Ier et Charles-Quint, cherchent à gagner des voix. Il faut vraiment du courage pour suivre l'historien dans le maquis de ces pourparlers, engagés par l'intérêt et la cupidité. L'électeur de Brandebourg, Joachim, est particulièrement révoltant, et sa politique de bascule entre la France et l'Espagne a des exigences qui ne sont pas loin de devenir cyniques. Le rôle de son frère, le cardinal Albrecht de Mayence, n'est pas plus brillant. L'auteur analyse en détail l'action souvent contradictoire des autres électeurs ; Louis, l'électeur palatin, Hermann de Cologne, Richard de Trèves, Frédéric de Saxe, et ceux qui agissent au nom du jeune roi Louis, électeur de Bohême. Dans une seconde partie, se trouvent exposées les négociations de Mayence et de Francfort, entre les électeurs, dans les derniers jours qui précèdent l'élection. On ne saurait nier que l'auteur a apporté dans cette étude de hautes qualités de conscience et d'érudition, et cependant on le suit avec peine, pourquoi ? C'est qu'il se perd et nous perd avec lui dans des détails qui ne sont pas toujours d'un grand intérêt, c'est qu'il ne nous fait pas connaître ses personnages, et ne sait pas nous montrer comment leur conduite, dans le cas déterminé qu'il étudie, découle de leur caractère général ; M. Weicker en un mot, est un érudit, mais j'ai peur qu'on ne puisse lui reprocher de n'être qu'un érudit. Il ne faut pas oublier que l'histoire est à la fois une science et un art, et si M. Weicker pratique la première partie de cette formule, il faut avouer qu'il en semble ignorer ou dédaigner la seconde.

L. MENSCH.

Soirées franco-russes. Tome Ier. *Louis II de Bavière. Le Drame de Meyerling. Boërs et Afrikanders*, par ARTHUR SAVAÈTE. 2e éd. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 497 p. — Prix : 8 fr.

Sous la forme assez vivante d'un dialogue entre trois personnages

imaginaires, M. A. Savaète raconte d'abord les événements qui ont amené l'unification de l'Allemagne, puis la vie du roi Louis de Bavière. On y trouvera la reproduction de plusieurs déclarations émanant du prince de Bismarck, notamment aux pages 12 et suivantes, 57 et 69. L'influence de Wagner est abordée aux pages 31 et 48 à 50. Louis de Bavière était surtout artiste. Voir le mariage du duc d'Alençon à la page 38.

La deuxième des *Soirées* est consacrée à la vie et à la mort de l'archiduc Rodolphe, lequel voyait, dans l'entente avec la Prusse, une capitulation malheureuse qu'on pouvait éviter (p. 187). Son Altesse I. et R. ajoutait : « Nous fûmes doublement vaincus à Sedan : une « alliance néfaste nous immobilise aujourd'hui et nous déshonore (p. 183). » Il regrettait la confédération germanique.

Le prince de Bismarck avait intérêt à la disparition de Rodolphe; M. Savaète dit « à le supprimer. » Il ajoute que le ministre prussien favorisait les désordres de S. A. I. et R. (p. 131 et 201).

Après un récit émouvant de la mort de Rodolphe et de son amie, M. Savaète aborde la question du partage de l'Autriche. Cette agglomération eut certainement sa raison d'être, puisqu'elle s'est formée malgré vents et marées. Il y a aussi des gens — je dis des plus huppés — qui prétendent que, si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. Dans ma pensée, le partage de la Pologne, s'il persiste, sera l'écueil à l'accomplissement de telles combinaisons, surtout à leur durée. Il y a aussi la question ruthène. Ce chapitre sur Meyerling est particulièrement intéressant : il m'a appris des choses que j'ignorais; il m'en a rappelé que j'avais perdues de vue.

La dernière partie du volume de M. Savaète est consacrée aux Boërs et Afrikanders. A. D'AVRIL.

Estudios histórico-artísticos relativos principalmente à Valladolid, *basados en la investigación de diversos archivos*, par D. JOSÉ MARTI Y MONSÓ. Valladolid, Miñon, 1901, in-4 à 2 col. de XVIII-700 p., avec de nombreuses figures. — Prix : 30 fr.

M. Marti y Monsó est le digne continuateur des travaux de Cean Bermudez, de Bosarte et de M. Zarco del Valle. Il a exploré en artiste et en érudit les archives de Valladolid, de Simancas et de diverses villes du voisinage. La récolte qu'il en a rapportée est aussi variée qu'abondante. Elle se compose de documents officiels ou administratifs, transcrits avec la fidélité la plus consciencieuse, et qui permettront d'ajouter de nouveaux chapitres à l'histoire de l'art espagnol. Grâce à ces heureuses découvertes, la physionomie de certains maîtres, restée jusqu'ici assez vague, nous devient enfin familière. D'autres nous sont révélés, dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Des

œuvres, d'attribution fausse ou douteuse, se trouvent restituées à leurs vrais auteurs. Tout le livre est conçu dans un esprit de large impartialité et d'équitable critique. Quoique peintre, M. Marti y Monsó ne se paie pas d'apparences, et ne prend pour base de ses déductions que les textes authentiques qu'il met sous les yeux du lecteur. Aussi son œuvre est-elle exempte de ce fatras de vaines hypothèses, qui rend fastidieux autant qu'inutiles bon nombre de livres similaires. On y rencontre, en revanche, des faits, des preuves, et des commentaires exposés avec clarté. Au cours de ses recherches qui ont duré plusieurs années, l'auteur, comme bien on pense, a mis la main sur quantité de renseignements curieux, qui ne touchent qu'indirectement à l'histoire des beaux-arts. Son livre abonde en détails inédits sur les fondations pieuses, les créations ou les restaurations d'églises et de couvents, les statuts des corporations, leurs rivalités, etc. Il justifie donc pleinement son titre, car l'élément historique s'y trouve étroitement uni aux considérations artistiques. Une foule de reproductions, exécutées d'après les dessins originaux de l'auteur ou d'après des clichés photographiques, illustrent ce bel ouvrage, qui fait le plus grand honneur à la ville de Valladolid et à l'érudition espagnole.

LÉO ROUANET.

Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie (1526-1722), par ALBERT LEFAIVRE. Paris, Perrin, 1902, 2 vol. in-8 de 444 et 459 p. — Prix : 15 fr.

Enclavé entre les populations allemandes de la Cisleithanie, entre les Roumains de la Bukovine et de la Transylvanie, les Slaves Tchèques et Polonais, d'une part, et les Slaves du sud Serbes ou Croates, d'autre part, le peuple hongrois, que tous les caractères ethniques distinguent de ses voisins, occupe les vallées du Danube et de la Theiss et cherche à imposer sa suprématie à toutes les provinces limitrophes. En vertu de l'*Ausgleich*, ou compromis, qui, depuis un demi-siècle environ, a déterminé les relations mutuelles des royaumes que sépare la Leitha, la Hongrie exerce sur sa confédérée une influence disproportionnée avec ses forces réelles. Les écrivains hongrois se sont attachés à légitimer cette prépondérance, et ils ont construit une histoire de Hongrie, congrûment disposée en vue de prouver que le peuple magyar n'a fait que rentrer en possession de ses droits séculaires, que l'Autriche lui contestait depuis le XVIe siècle. Ils ont exalté sans mesure les champions de l'indépendance qui ont revendiqué sans relâche l'autonomie de la Hongrie, les Zapolya, Toekeli et les Rakoczy. Ils les ont loués de s'être alliés aux Turcs pour sauvegarder les prérogatives nationales. Leurs éloges ont trouvé un écho chez la plupart des auteurs allemands et français qui ont étudié l'histoire de l'Europe centrale à

cette époque. M. Lefaivre a courageusement entrepris de montrer que ce préjugé si favorable au magyarisme n'est pas fondé. Tout d'abord, il a remarqué que la cause de la soi-disant indépendance magyare est intimement liée à la cause protestante, et l'on sait de reste que, sous certaines plumes, la cause du protestantisme devient aisément la cause du progrès et de l'émancipation de l'esprit humain. De là, la popularité du magyarisme dans les milieux anticatholiques. M. Lefaivre a, tout au contraire, pris à tâche de montrer qu'au point de vue catholique les antiautrichiens commettaient une lourde faute. Il a vu et dit combien dangereuse et immorale était cette coalition des protestants Hongrois et des Turcs. S'il n'avait tenu qu'aux Zapolya et aux Toekeli, les musulmans auraient installé des pachas à Vienne, à Prague, et à Munich, comme ils l'avaient fait à Belgrade et à Bude. Et par là le nationalisme hongrois menaçait l'équilibre et l'existence même de l'Europe chrétienne. M. Lefaivre a étudié avec une grande perspicacité et décrit avec un rare bonheur cette lutte gigantesque entre la maison de Habsbourg et les révoltés hongrois souvent appuyés par de formidables armées turques, qui commence à la défaite de Mohacz et se termine par la paix de Passarowitz. Il s'attache par-dessus tout à montrer quel concours infatigable et efficace, les Papes ne cessèrent de donner à la cause autrichienne qu'ils identifiaient à bon droit avec la cause de la catholicité. « Depuis la bataille de Mohacs jusqu'à la reprise de Belgrade, rien n'a pu les distraire ni les détourner de cette tâche. Ils n'ont cessé de diriger vers ce but les ferventes prières des diocèses, des paroisses, des communautés religieuses, de rassembler des collectes, de fournir d'abondants subsides, de recruter des soldats dans toutes les contrées, de susciter des héros pour cette noble cause » (II, p. 436). Ce fut Innocent XI qui détermina Jean Sobieski à accourir à l'aide de l'Empereur menacé de perdre Vienne. Le même pape donna deux ans plus tard 300,000 florins d'or à Léopold Ier et l'autorisa à prélever une contribution exceptionnelle sur les biens ecclésiastiques de ses États. Un de ses prédécesseurs, Clément VII, était parvenu à réconcilier momentanément Charles-Quint et François Ier, deux ans après la défaite de Mohacs, pour essayer d'arracher la Hongrie à l'invasion des hordes de Soliman. Pourquoi faut-il que la politique française de 1520 à la Révolution, ait dû sans cesse s'appuyer sur les Turcs et sur les protestants d'Allemagne et de Hongrie pour contrebalancer l'influence autrichienne dans l'Europe occidentale? M. Lefaivre s'étonne à bon droit que l'on méconnaisse à peu près universellement le rôle insigne joué par l'Église romaine dans cette croisade perpétuelle contre la barbarie ottomane. « Et cependant, dit-il très justement, il faut nier le bienfait, en d'autres termes soutenir qu'il était indifférent à l'Europe de devenir musulmane, de voir le croissant installé victorieusement

dans une capitale avec ses mosquées, ses harems, ses eunuques et ses hideux trophées de têtes coupées sur les places publiques (la haine maçonnique elle-même reculerait devant un pareil blasphème) ; ou convenir qu'en disputant la Hongrie au joug ottoman, l'Église a sauvé notre civilisation d'effroyables calamités, peut-être de la ruine. » Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement qui clôt le beau livre de M. Lefaivre, et recommander très vivement la lecture de cet ouvrage, un des plus importants qui aient été écrits sur le sujet. J. LABOURT.

Mémoires d'AIMÉE DE COIGNY. Introduction et notes par Etienne Lamy. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 293 p. — Prix : 7 fr. 50.

Qui de nous n'a rêvé à la *Jeune Captive* d'André Chénier ? Qui n'a entouré d'une auréole d'innocence et de virginale pureté cette tête charmante que le poète avait sacrée pour la gloire et que Fouquier-Tinville destinait à l'échafaud ? Qui n'a cru que la faulx révolutionnaire avait tranché cet « épi naissant ! » Illusions que tout cela, et l'histoire, hélas ! est bien moins belle que la légende. La jeune fille était une jeune femme, et même une femme divorcée ; elle ne suivit pas son poète à la guillotine et mourut tranquillement dans son lit en 1820. Quant à son innocence, il y avait longtemps qu'elle l'avait semée dans tous les boudoirs et toutes les petites maisons. Aimée de Coigny fut une des femmes les plus séduisantes, les plus spirituelles, mais aussi les plus dévergondées de la fin du XVIIIe siècle. Mariée presque enfant au duc de Fleury, elle ne tarda pas à l'abandonner pour le brillant Lauzun, puis passa de Lauzun à Malmesbury, de Malmesbury à Montrond, de Montrond aux deux Garat, des Garat au marquis de Boisgelin. Avec ce dernier, elle devint femme politique et rêva de renverser Napoléon et de rétablir les Bourbons sur le trône de France. Les circonstances et les hommes l'y aidèrent puissamment. C'était le moment où l'Empereur, emporté par son ambition insatiable, se lançait dans cette déplorable expédition de Russie, d'où il devait revenir vaincu et fugitif. La conspiration inattendue de Malet, si mal conçue pourtant, avait montré combien le trône du conquérant était fragile et combien peu de racines avait jetées en France la nouvelle dynastie. M. de Boisgelin avait pressenti cela quand il avait ébauché un plan de restauration d'une monarchie libérale, et Aimée de Coigny lui avait donné le plus précieux des auxiliaires en gagnant à son projet l'appui de Talleyrand. C'est le récit de cette tentative et la genèse de ce projet que contiennent les Mémoires de Mme de Coigny, heureusement retrouvés dans la belle collection du marquis Raymond de Bérenger. Ces Mémoires offrent un grand intérêt en soulevant un coin très peu connu de l'histoire de la chute de l'Empire et du retour de Louis XVIII. Spi-

rituellement et souvent méchamment écrits, ils renferment des pages charmantes et des tableaux tracés de main de maître ; nous citerons notamment des portraits de la princesse de Vaudémont et de la vicomtesse de Laval.

Ajoutons que M. Étienne Lamy les a fait précéder d'une magistrale Introduction, étude puissante sur l'héroïne du livre et sur toute la société, si attrayante, mais, hélas ! si corrompue de XVIIIe siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

A. Pâris. Sa vie, ses œuvres, ses collections, par A. ESTIGNARD. Paris, Fleury, 1902, gr. in-8 de 172 p., illustré de 63 phototypies. — Prix : 8 fr.

Si, tout de suite, je cherchais une querelle tudesque à M. Estignard ? Pourquoi pas, au fait ? Donc je lui demanderai, au train dont il marche, quand il arrivera au bout de l'attrayante et déjà assez longue galerie artistique à travers laquelle il nous promène depuis huit ans, et qui doit comprendre encore quatorze personnages désignés, sans compter ceux qui pourront prendre rang à la suite. En 1895, il commence par Jean Gigoux ; deux ans après, il continue par Gustave Courbet ; l'année suivante, il poursuit la série avec Henri Baron ; enfin, en 1900, il nous présente Clésinger. Aujourd'hui, il fait sortir de l'ombre qui s'épaissit injustement autour d'elle, une figure curieuse : celle d'Adrien Pâris. Quand je dis « aujourd'hui, » je retarde : il y a plusieurs mois déjà que ce dernier volume a paru.

Adrien Pâris est né à Besançon, en 1745, dans un quartier populeux et populaire, le même, si je ne me trompe, d'où est sorti le célèbre portraitiste contemporain Théobald Chartran. A l'âge de vingt-quatre ans, il échoue au concours d'architecture pour l'École de Rome ; mais des protestations auxquelles Pâris reste étranger attirent sur lui l'attention de Louis XVI, « qui décide que le jeune architecte sera envoyé à Rome pour achever ses études. »

Il part. Et voilà que M. Estignard nous fait un tableau animé et brillant (p. 28 à 35) de l'École française dans la Ville éternelle pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle ; il donne aussi un aperçu très humoristique de la manière d'être et de la façon dont vivaient les pensionnaires du Roi. En 1774, notre artiste rentre en France. Bientôt son talent s'affirme, et six ans plus tard, de succès en succès, il entre à l'Académie d'architecture, où il remplace Soufflot. Presque en même temps, il est nommé dessinateur du cabinet du Roi, ce qui n'était pas une sinécure. Cette fois, il est lancé tout à fait ; mais son avantageuse situation ne l'empêche pas de retourner en Italie, et c'est du côté de Naples qu'il se dirige.

A son retour, Louis XVI l'anoblit et le charge d'un projet de

reconstruction du château de Versailles. Mais l'ouragan révolutionnaire éclate et Pâris se voit contraint de s'éloigner de la capitale, qu'il jure de ne plus revoir quand le Roi monte sur l'échafaud. Après une courte apparition en Franche-Comté, il fait en Normandie un long séjour qui cesse au moment où, pour la troisième fois, il s'en va en Italie. C'était en 1806. Il y travaille fructueusement jusqu'au jour où (1816) il se sent pris de l'irrésistible désir de revoir sa province d'origine. Il s'établit à Besançon et y meurt, le 1er août 1819, à l'âge de soixante-quatorze ans, léguant à sa ville natale toutes ses collections composées de bronzes, de peintures, de livres splendides et de dessins en nombre considérable. « Toutes ces merveilles, remarque justement M. Estignard, devraient être mises à la portée de tous, dans un musée spécial portant le nom du grand artiste et dans lequel peintres, dessinateurs, architectes, pourraient puiser de précieuses inspirations. A côté des bronzes, des médailles, seraient placés les tableaux, les dessins de Fragonard, de Boucher, de Robert, de Natoire et de Pâris lui-même... Au milieu de la salle principale serait le buste du donateur ; il serait entouré de ses médailles, de ses livres. »

Comme dans ses précédentes biographies, M. Estignard n'oublie pas de porter un jugement sur le personnage dont il s'occupe : « C'est, dit-il, l'artiste qui cherche dans les arts la satisfaction de ses instincts généreux, dont l'espoir s'éclaire à la contemplation des chefs-d'œuvre, et qui se distingue par la variété infinie de ses connaissances, par un tact sûr, par un goût épuré et infaillible. C'est, de plus, l'homme fidèle à ses convictions politiques et religieuses, à ses souvenirs. L'année 1815 le retrouve ce qu'il était en 1789. »

Si l'on veut être édifié sur les œuvres d'Adrien Pâris comme architecte, il conviendra de se reporter au Catalogue qu'en donne M. Estignard (p. 136-139). Quant à ses collections en tous genres, leur simple énoncé n'occupe pas moins de trente pages.

Ce bel ouvrage, remarquablement écrit, renferme de nombreuses phototypies dont quelques-unes laissent un peu à désirer, mais qui, pour la plupart, exécutées par la maison Delagrange et Magnus, de Besançon, sont excellentes. E.-C. GAUDOT.

Virginie Déjazet. Vie de l'artiste. Déjazet et ses contemporains. Déjazet amoureuse, par L.-HENRY LECOMTE. Paris, Tallandier, s. d., in-18 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Lecomte a entrepris de nous raconter la vie et les aventures de Virginie Déjazet. Il le fait avec amour, car il a connu Déjazet pendant quinze années. Il le fait avec succès, le hasard l'ayant mis en possession de documents nombreux, inédits et très curieux, qui lui permettent de nous initier aux détails les plus intime de la

vie de la célèbre actrice. Déjazet ayant paru sur la scène depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans et demi, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il suffira de lire le livre de M. Lecomte pour être parfaitement renseigné sur le monde des artistes. Dans une seule vie nous verrons en jeu toutes les difficultés qui s'opposent ordinairement à leurs débuts, tous les enivrements qui accompagnent leurs triomphes et toutes les amertumes qui les attendent à leur déclin.

La carrière de Déjazet fut plutôt triste et pénible. Née à Paris en 1798, c'est par nécessité et non par goût qu'elle se trouve aiguillée vers cette profession qu'elle va exercer pendant soixante-douze ans, à Paris, en province et à l'étranger. A cinq ans, elle gagne son pain quotidien et celui de sa famille chargée de treize enfants, en figurant avec ses frères et sœurs les plus âgés, dans les ballets ou les chœurs de l'Opéra. Devenue grande personne, elle n'échappe pas aux égarements qui sont trop souvent le lot des gens de son métier. Elle eut ainsi deux enfants, qui contribuèrent, pour une bonne part, à assombrir ses dernières années, années marquées par les poursuites incessantes d'une foule de créanciers et par les plus cruelles épreuves. Grâce à ses amis, Déjazet, quand elle mourut, n'était ni délaissée ni misérable.

Avec l'auteur, nous rendons hommage à la dignité, à la franchise, au désintéressement, à la probité et aux sentiments chrétiens que Virginie Déjazet sut conserver au milieu d'erreurs que l'isolement et les mauvais exemples expliquent sans les excuser. DU CLOS.

Le Charme de l'histoire. *Études diverses*, par EUGÈNE MARBEAU. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de VI-387 p. — Prix : 4 fr.

Sous ce titre charmant, M. Eugène Marbeau publie diverses lectures faites par lui à la Société des études historiques sur des ouvrages dont il avait à rendre compte (par exemple les *Lettres de Dubuisson au marquis de Caumont*, *le Livre de la Pousta*, etc.), ou sur des sujets qui avaient frappé son attention. Parmi ces derniers, il est juste de signaler les fines réflexions philosophiques sur les *Contes de Perrault* et la longue et substantielle dissertation sur le sens et l'idée de fortune, de courage et d'amour au XVIIe et au XIXe siècle, d'après *La Rochefoucauld et la comtesse Diane*. L'auteur a joint à ces lectures des Souvenirs, publiés l'an dernier par la *Revue des Deux Mondes*, sur la demande faite, en 1863, par le Grand Orient de France, de reconnaissance d'utilité publique, affaire dont M. Marbeau avait été rapporteur au Conseil d'État. Le conférencier aime à regarder le passé pour se consoler des tristesses et des misères du présent, comme il dit lui-même : c'est là le propre du vieillard et du savant. Les jeunes songent plutôt à l'avenir, afin de

réparer les ruines du présent; ils feront bien cependant de méditer l'histoire à la façon de M. Eugène Marbeau, et d'en tirer, à son exemple, de sages et utiles leçons. G. BERNARD.

Ein Missale speciale, *vorläufer der Psalteriums von 1457, Beitrag zur Geschichte der ältesten Druckwerke*, von OTTO HUPP. München, Verlagsanstalt, 1898, gr. in-4 de 30 p., avec fac-simile.

Gutenbergs erste Drucke. *Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der ältesten Druckwerke*, von OTTO HUPP. München, G. J. Manz, 1902, gr. in-4 de 98 p., avec nombreux fac-simile.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Otto Hupp signale un Missel spécial, de la collection Rosenthal à Munich, qui doit être considéré comme l'un des plus anciens monuments de l'art typographique. L'ouvrage le plus ancien qui soit daté est le Psautier de 1457; or, l'auteur démontre que le Missel en question est composé avec deux des sept types de caractères que renferme le Psautier, les initiales étant faites à la main, tandis qu'elles sont imprimées dans le Psautier. D'autre part, l'impression du Missel a été si défectueuse qu'il a fallu retoucher des lignes entières à la main. Pour ces motifs et d'autres encore énumérés dans son travail, M. Hupp pense que le Missel est plus ancien que le Psautier et au moins contemporain des deux Bibles dites de 42 et de 36 lignes.

— Cette assertion avait amené de grandes discussions, et les controverses les plus vives étaient soulevées à ce sujet, lorsque M. Hupp eut la bonne fortune de trouver, à l'occasion de l'exposition Gutenberg, ouverte à Mayence en juin 1900, un Missel abrégé, conservé dans le couvent bénédictin de Saint-Paul im Levanthal, en Carinthie, et qui présente les mêmes caractères d'antiquité que le Missel spécial. L'auteur le démontre amplement dans le deuxième travail, par plusieurs fac-simile où des pages entières sont identiquement semblables. Les deux livres ont été manifestement imprimés avec les mêmes caractères et de la même façon; les initiales étant, dans les deux, faites à la main. De plus, le Missel abrégé contient une gravure sur bois, placée au Canon et que tous les connaisseurs s'accordent à considérer comme antérieure à 1450. Enfin des considérations d'ordre liturgique démontrent que l'imprimeur n'était pas très versé dans la liturgie, tandis que l'imprimeur Fust avait été clerc. En un mot, M. Hupp, dans sa savante discussion, réfute toutes les objections qu'on lui avait faites sur son premier travail. Il semble avoir levé tous les doutes et bien établi que non seulement les deux Missels sont contemporains, mais que de toute évidence ce sont des essais de typographie qui sortent des mains de Gutenberg et doivent être comptés parmi ses premières œuvres, plus anciens que la Bible de 42 lignes. L'auteur croit pouvoir placer la date de ces missels entre 1444 et 1448, mais il ne pense pas

que l'œuvre ait été faite à Strasbourg, que Gutenberg paraît avoir quitté en 1444.

Tous ceux qui s'occupent de l'art de l'imprimerie et de son histoire liront avec intérêt le travail de M. Hupp, dont l'exécution typographique elle-même ne le cède en rien à l'érudition du texte. A. G.

BULLETIN

Les Serments carolingiens de 842 à Strasbourg, *en roman et tudesque*, par ADOLPHE KRAFFT. Paris, Leroux, 1901, in-8 de 142 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, qui connaît les meilleurs travaux sur son sujet, ceux de Koschwitz et de Gasté, ne semble pas avoir bien compris leur méthode et les résultats qu'ils donnent ; il n'a rien trouvé de nouveau pour les mots d'une explication controversée et admet les étymologies les plus fantaisistes pour les mots les plus simples ; il a, de plus, cru devoir faire, pour la plupart des mots, des rapprochements avec l'anglais, l'allemand, le grec, le celtique, le sanscrit et l'hébreu, qui n'ont rien à voir à la question. P.

La Langue française et son orthographe devant une Chambre académique, ou Solution de la question orthographique, par L. GONTHIER. Chambéry, Perrin, s. d., in-12 de 78 p. — Prix : 1 fr. 75.

L'auteur de cette brochure distingue sagement entre les solutions proposées pour la réforme de l'orthographe. Il condamne les phonétistes et même les hémiphonétistes. « Il n'y a, dit-il, qu'une seule réforme possible, pratique, indispensable, c'est celle qui se fera avec mesure et sagesse, sans s'attaquer aux lois essentielles de notre langage..., mais celle-là s'impose au nom même de la raison » (p. 34).

Pour la réaliser, il ne compte guère sur l'initiative privée, ni sur l'Académie en corps, voire sur l'intervention du ministre de l'instruction publique. Il demande l'établissement d'une Chambre académique pour préparer les solutions qui auraient force de lois, une fois acceptées par l'usage des bons auteurs et approuvées par l'Académie. Cette chambre remplacerait la Cour, qui était autrefois l'arbitre du bon goût. « Ce serait une cour savante, lettrée, érudite, qui s'occuperait de sa charge par devoir et par amour. » Voilà un beau rêve ; mais il n'y a plus de Cour et d'en créer une, pour diriger les réformes linguistiques, ce n'est sans doute qu'un rêve. Enfin si nous n'avons pas encore cette fois « la solution de la question orthographique, » on ne saurait guère y travailler avec plus de conviction raisonnée que le publiciste qui rédigea cette brochure à Constantinople avant de la publier à Chambéry. A. B.

Les Fondateurs du collège de Dainville à Paris, par le comte DE BRANDT DE GALAMETZ. Arras, Impr. de la Société du Pas-de-Calais, 1899, in-4 de 76 p., plus 10 p. d'additions non numérotées, avec 2 planches.

Le collège de Dainville, en l'Université de Paris, fut fondé le 19 avril 1380 par Michel de Dainville, archidiacre d'Ostrevant au diocèse d'Arras, chapelain et conseiller du roi Charles V. Michel de Dainville agissait tant en

son nom que comme exécuteur testamentaire de ses deux frères, Gérard — lequel avait été d'abord chanoine de Noyon et de Saint-Quentin, puis successivement évêque d'Arras, de Térouanne et de Cambrai, conseiller du roi en ses grands conseils, — et Jean, maître d'hôtel des rois Jean le Bon et Charles V. Ce nouveau collège était destiné à recevoir douze boursiers des diocèses d'Arras et de Noyon ; il était situé au coin de la rue de la Harpe et de la rue des Cordeliers, celle-ci aujourd'hui rue de l'École de médecine. C'est à nous faire connaître les fondateurs de la maison — les derniers représentants de la race chevaleresque des sires de Dainville — qu'est consacré l'ouvrage de M. le comte de Galametz. De savantes notices, composées d'après des documents originaux empruntés aux archives départementales du Nord et du Pas-de-Calais, aux cartulaires de Saint-Vaast, etc., racontent la vie de chacun des trois fondateurs. Le volume se termine par une vingtaine de pièces justificatives choisies avec soin parmi celles que contiennent, ou sur le collège de Dainville ou sur ses fondateurs, les Archives nationales et les différents fonds de la Bibliothèque nationale, les manuscrits de la Bibliothèque communale d'Arras et les Archives départementales du Nord, ou d'autres dépôts d'un accès plus difficile, comme la bibliothèque de M. Ambroise-Firmin Didot et celle de l'évêché d'Arras. — En résume, cette publication fait grand honneur à l'érudition et au goût de M. de Galametz. Il serait bien désirable que chacun des établissements d'instruction dus à la générosité de nos pères fût l'objet d'un semblable travail.

GABRIEL MARTIN.

A l'assaut des écoles. Lille, Société de Saint-Augustin, 1902, in-8 de 140 p. — Prix : 1 fr.

Presque tout entier documentaire, ce livre est à acheter et à conserver ; c'est l'historique, avec pièces à l'appui, de la brutale campagne menée pendant les vacances dernières par M. Combes contre les écoles chrétiennes. L'historique proprement dit contient, entre autres pièces intéressantes, la liste des députés qui se sont eux-mêmes voués au pilori en votant l'affichage du discours cynique par lequel M. Combes préludait à cette campagne. On y trouve aussi la circulaire de M. Combes, la vive protestation de M. Jules Roche, qui en démontre l'illégalité, puis les principaux épisodes de la lutte que M. Combes a menée, mais dont les vrais responsables sont M. Waldeck-Rousseau et M. Loubet. Après cet historique très documenté, qui est signé André Besson, viennent les scènes d'expulsion et manifestations, puis les protestations et documents judiciaires, qui établissent, sur des témoignages souvent très peu suspects, l'ignominie de cette guerre faite à des femmes. Et enfin, quelques variétés en prose et en vers, inspirées à des écrivains de talent par les exploits des Moerdès de M. Combes. Et voilà le livre, très bon à garder, comme on voit, pour servir d'arme de défense en attendant de devenir un instrument d'accusation et de revanche quand le jour des réparations nécessaires sera venu.

ÉDOUARD PONTAL.

La Marine et le commerce de Nantes au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe (1661-1715), par ÉMILE GABORY. Rennes, imp. Oberthür, 1902, in-8 de 166 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Emile Gabory a été heureusement inspiré en prenant pour sujet d'étude la marine et le commerce de Nantes sous le règne de Louis XIV.

de 1661 à 1715. Peu de villes, en effet, en dehors des cités normandes, présentent autant d'intérêt pour celui qui s'occupe d'histoire économique, maritime ou coloniale ; Nantes n'est-elle pas, par excellence, la ville des corsaires et des négriers ? Ces deux points ayant été étudiés en détail par MM. S. de la Nicollière-Teijeiro et Eugène Augeard, M. Gabory a passé rapidement sur eux ; mais il a su, avec les documents qu'il a trouvés surtout aux archives du ministère de la marine et de la Chambre de commerce de Nantes, fournir sur les marchandises faisant l'objet du commerce nantais (ch. IV), sur les relations commerciales de sa ville natale avec les nations européennes (ch. VI), sur les pêcheurs nantais (ch. IX), des indications intéressantes et nouvelles. N'a-t-il pas passé un peu trop brièvement sur le commerce de Nantes avec les colonies (ch. VII) ? Sans pouvoir positivement l'affirmer, j'en éprouve l'impression, et je crois que des recherches un peu plus étendues auraient permis à M. Gabory d'étoffer davantage cette partie de son travail ; n'aurait-il pu, par exemple, fournir quelques détails de plus sur la façon dont fut accueillie à Nantes la Compagnie des Indes orientales de 1664, et montrer (ce que nous avons vainement cherché en nous reportant à la p. 24) quelle part les Nantais ont prise à son commerce ? — Une bonne bibliographie est placée au début de cet ouvrage, qui nous semble être surtout une esquisse destinée à servir d'introduction à une histoire détaillée du commerce de Nantes au XVIIIe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

Uno Fonte per la storia del regno di Sicilia. Il Carmen di Pietro da Eboli, da GUIDO BIGONI. Genova, tip. Pagano, 1901, in-8 de 74 p.

On ne voit pas nettement le but de l'auteur ni l'importance de ce petit mémoire. Il dit avoir voulu se préparer à écrire une histoire de Tancrède, comte de Lecce, et puis roi de Sicile : mais ce poème n'est pas le plus utile des documents à consulter pour cette histoire. Il dit avoir voulu reprendre diverses idées émises autrefois et éparpillées dans des écrits de sa jeunesse, restés peu connus (c'est-à-dire *Della bonta nella Storia*, Padoue, 1880, et *Enrico VI in Italia e la Poesia storica contemporanea*, Palermo, 1890) ; mais on trouve ici bien plutôt les idées des critiques qui se sont précédemment occupés de Pietro da Eboli (Engel, Gravier, Del Re, Em. Rocco, Winkelmann) que les vues originales de M. Bigoni. Ce mémoire est plutôt un résumé des travaux antérieurs, résumé complet sinon toujours très clair, qu'une dissertation originale. Il sera toutefois utile comme sommaire d'une introduction à une édition critique de P. da Eboli ; on y trouvera une histoire de la découverte de son poeme et de la littérature y relative ; une biographie du médecin-poète qui en est l'auteur, « magister Petrus », une analyse (avec nombreuses citations) du *Carmen de Motibus Siculis*, appelé aussi *Liber ad honorem Augusti ;* une étude critique sur le poème, où il s'efforce d'en déterminer la valeur historique : le poème fournit, dit-il en conclusion, des détails intéressants et authentiques sur la lutte entre Henri VI et Tancrède de Hauteville, surtout pour ce qui regarde la Chronique de Salerne et les personnages de cette ville ; mais sur beaucoup de points, il est nécessaire, soit de repousser ses affirmations, soit de les contrôler sérieusement ; et il est constamment partial en faveur d'Henri VI. Il est important pour l'histoire de la poésie latine médiévale ; il faut le comparer avec Arago da Settimello. Il est important comme manifestation de la pensée italienne et de ses tendances, de l'époque de Barberousse à celle de Henri VII de Luxembourg, comme document sur l'opinion gibeline. Pietro da Eboli

est vraiment, dit Bigoni, *sulle orme del Veltro*, et précurseur de Pier delle Vigne et de l'Alighieri. Ceci est peut-être exagéré, mais reste cependant en partie vrai. Cette partie critique est la plus personnelle et la plus intéressante du présent travail. L.-G. PÉLISSIER.

American Relations in the Pacific and the Far East, 1784-1900, by JAMES MORTON CALLAHAN. Baltimore, the « Johns Hopkins Press, » 1901, in-8 de 177 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*).

A tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'expansion des différentes puissances coloniales, voici un volume qu'il convient de signaler à différents titres. C'est le premier ouvrage qui donne une idée d'ensemble de la politique américaine dans le Pacifique et dans l'Extrême-Orient depuis ses origines, en l'année 1784, jusqu'à la fin du XIXe siècle, en 1900 ; c'est un livre excellent, de très sérieuse érudition, plein de faits et de renseignements de tout genre, bien composé. Après y avoir rapidement raconté l'histoire des premières expéditions commerciales des Américains vers la Chine et signalé l'occupation de l'île Madison par le capitaine David Porter en 1813, M. Callahan montre, dans son chapitre III, quel développement prirent, durant la première moitié du XIXe siècle, les intérêts américains dans les différentes parties de l'Océan Pacifique ; il indique comment débutèrent les rapports entre les indigènes des îles polynésiennes et les baleiniers et commerçants des États-Unis, raconte brièvement l'expédition scientifique dirigée par Charles Wilkes de 1839 à 1843, et fait l'histoire de la petite colonie américaine du Port Lloyd aux Bonin Sima, ainsi que celle des relations des États-Unis avec le Japon, la Chine et la Coree. Les trois derniers chapitres du volume sont consacrés à l'américanisation des îles Hawaii, à l'affaire des Samoa et à l'occupation des Philippines (ch. VIII-X). Un index vraiment commode termine ce bon ouvrage, auquel on peut adresser quelques critiques de pur détail (M. Callahan ne connaît pas le travail de M. H. Cordier intitulé *Américains et Français à Canton au XVIIIe siècle*, publié au tome II, p. 1-13, du *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris* ; il ne nomme pas, p. 19, le capitaine français Marchand qui a terminé la découverte des Marquises, et semble ignorer, p. 57, combien les réponses faites par Wilkes devant le conseil d'enquête de 1845 semblent peu légitimer ses prétentions comme découvreur de terres antarctiques ; etc.), mais qui comble une vraie lacune de la littérature historique et coloniale.

HENRI FROIDEVAUX.

La Vie du docteur Haas. Un Bienfaiteur des prisonniers en Russie (1780-1853), par DENIS ROCHE. Paris, Édit. du « Carnet, » 1902, in-8 de 39 p.

Le Dr Haas (1780-1853) était un Allemand des environs de Cologne. Devenu Français malgré lui, il se laissa emmener, à l'âge de vingt-deux ans, par un grand seigneur russe à Moscou : là, il exerça pendant un demi-siècle la médecine et, durant la dernière partie de sa vie, il travailla avec zèle et succès à l'amendement moral des prisonniers en même temps qu'à l'amélioration matérielle de leur sort. Avec le concours et quelquefois malgré la défiance des autorités, il prodigua ses peines, ses soins de tout ordre aux détenus, aux serfs, aux condamnés en route pour la Sibérie. En même temps qu'il allégeait, au sens strict du mot, le poids de leurs chaînes, il

faisait imprimer à leur usage des livres religieux appropriés à leur situation. On l'appelait le « saint docteur » et « l'homme de Dieu. » « Les prisonniers sentaient en lui, dit son biographe, un être d'une bonté irréelle qui songeait toujours à eux, et ils gardaient de lui une mémoire ineffaçable. » C'est cette mémoire qu'un écrivain russe, M. Kont, a voulu perpétuer dans un livre, déjà traduit en allemand et que M. Denis Roche a résumé, pour les lecteurs du *Carnet*, dans une substantielle étude. L. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La disparition de M. Eugène Müntz, mort le 30 octobre dernier, à l'âge de 55 ans, cause un vide sensible dans les rangs des écrivains qui représentent en France l'histoire de l'art. M. Eugène MÜNTZ est né à Soultz-sous-Forêts, en Alsace, en 1845. Après avoir terminé ses études au lycée Bonaparte, à Paris, il suivit les cours de droit et se fit recevoir licencié. Des voyages entrepris pour étudier à l'étranger les monuments de l'art occupèrent son temps jusqu'à la guerre de 1870, à laquelle il prit part dans un bataillon de mobiles. En 1873 on le trouve à Rome, à l'École française. En 1876, il était nommé sous-bibliothécaire de l'École des beaux-arts, à Paris, et, en 1878, il devenait bibliothécaire et conservateur du musée de cet établissement. En 1884, il fut choisi pour suppléer M. Taine dans la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art à cette même École des beaux-arts. Plus tard il fut nommé membre du Conseil supérieur des beaux-arts Enfin l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'ayant accueilli dans son sein, il ne tarda pas à en devenir le vice-président. Tous les ouvrages de M. Eugène Müntz se rapportent à la critique d'art et à l'histoire de l'art, particulièrement à l'époque de la Renaissance. En voici la liste, presque complète : *Notes sur les mosaïques de l'Italie* (Paris, 1874-1882, in-8) ; — *Les Arts à la cour des Papes pendant les* XV*e et* XVI*e siècles* (Paris, 1878-1882, 3 vol. in-8), recueil de documents inédits extraits des Archives de Rome ; — *Les Précurseurs de la Renaissance* (Paris, 1881, in-4) ; — *Raphaël, sa vie, son œuvre, son temps* (Paris, 1881, gr. in-8 avec 150 reproductions de tableaux), ouvrage qui fut refondu et publié de nouveau en 1885 ; — *Études sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes* (Paris, 1882, gr. in-8), réédité en 1885 ; — *La Tapisserie* (Paris, 1882, in-8) ; — *Histoire générale de la tapisserie* (Paris, 1885, in-fol.) ; — *Les Historiens et les critiques de Raphaël* (Paris, 1884, in-8) ; — *La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII* (Paris, 1885, in-4, avec 300 grav. et 38 pl. hors texte), ouvrage publié avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes, duc de Chaulnes ; — *Donatello* (Paris, 1885, in-4) ; — *La Bibliothèque du Vatican au* XVI*e siècle* (Paris, 1886, in-16) ; — *Les Antiquités de la ville de Rome aux* XIV*e*, XV*e et* XVI*e siècles, topographie, monuments, collections, d'après des documents nouveaux* (Paris, 1887, in-8) ; — *La Bibliothèque du Vatican au* XV*e siècle, d'après des documents inédits, contribution pour servir à l'histoire de l'humanisme* (Paris, 1887, in-8), avec la collaboration de M. Paul Fabre ; — *Les Collections des Médicis au* XV*e siècle, le musée, la bibliothèque, le mobilier* (Paris, 1888, in-4) ; — *Études iconographiques et archéologiques sur le moyen âge* (Paris, 1888, in-16) ; — *Histoire de l'art pendant la Renaissance* (Paris, 1888-1892, 2 vol. in-4) ; — *Guide de l'École nationale des beaux-arts* (Paris, 1889, in-8) ; — *Les Archives des arts* (Paris, 1890, in-8) ; — *Tapisseries, broderies et dentelles* (Paris, 1890, in-8) ; — *La Mosaïque chrétienne pendant les premiers siècles* (Paris, 1893, in-8) ; — *Les Collections d'antiques*

formées par les Médicis au XVI*e siècle* (Paris, 1895, in-4) ; — *Catalogue des manuscrits de l'École des beaux-arts* (Paris, 1896, in-8) ; — *Florence et la Toscane* (Paris, 1896, in-4) ; — *Les Tapisseries de Raphaël au Vatican et dans les principaux musées ou collections de l'Europe. Étude historique et critique* (Paris, 1896, in-fol.) ; — *La Tiare pontificale du* XIII*e au* XVI*e siècle* (Paris, 1897, in-4) ; — *Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie II (1484-1503). Recueil de documents inédits ou peu connus* (Paris, 1898, in-4) ; — *Léonard de Vinci, l'artiste, le penseur, le savant* (Paris, 1898, gr. in-8).

— Récemment mourait dans une profonde retraite, à l'âge de 67 ans, un homme qui, pendant plusieurs années, avait joui d'une grande notoriété dans le journalisme parisien. M. Arthur-Marie BUCHERON, qui écrivait sous le pseudonyme de SAINT-GENEST, était né à Tours, le 13 octobre 1835. Après avoir terminé ses études au lycée de cette ville, il s'engagea dans la cavalerie et quitta l'armée sept ans plus tard, avec le grade de sous-officier. En 1870, il rentra dans l'armée, devint lieutenant et fut décoré. Dès 1869, il avait débuté dans le journalisme en donnant au *Figaro* des *Lettres d'un provincial*. A partir, de 1872, il publia, dans le même journal, une série d'articles sur la guerre franco-allemande, dans lesquels, prenant violemment à partie les membres de la Défense nationale et les députés de la gauche, il les rendait responsables de nos désastres. Certains de ces articles attirèrent à leur auteur des procès retentissants. Avec le temps, l'ardeur de M. Bucheron se calmant, ses traits devinrent moins acérés et furent dirigés parfois même contre certains représentants du parti conservateur. M. Bucheron a publié quelques brochures politiques et a réuni en volumes un certain nombre de ses articles de polémique. Nous citerons : *La Politique d'un soldat* (Paris, 1872, in-18); — *Lettres d'un soldat* (Paris, 1873, in-18); — *Joyeuses années* (Paris, 1874, in-18) ; — *La Bride sur le cou* (Paris, 1875, in-18); — *Appel aux monarchistes* (Paris, 1875, in-8) ; — *J'y suis, j'y reste* (Paris, 1875, in-8) ; — *La Persécution religieuse* (Paris, 1879, in-18) ; — *La Carte à payer* (Paris, 1879, in-8) ; — *Radicaux et cléricaux* (Paris, 1880, in-18). Ajoutons que M. Bucheron mit souvent sa plume au service de causes excellentes. C'est ainsi qu'une de ses meilleures campagnes de presse fut entreprise en faveur des Sœurs de charité.

— On annonce la mort, à l'âge de 87 ans, de M. BOUQUET, professeur honoraire au lycée Corneille de Rouen et à l'École supérieure des sciences et des lettres de la même ville. M. Bouquet, né à Rouen même, en 1815, a fait de longues et patientes recherches sur l'histoire de la Normandie et il en a consigné les résultats dans de nombreux articles de revues et surtout dans de remarquables ouvrages dont voici la liste : *Jeanne Dare au château de Rouen, étude historique* (Rouen, 1866, gr. in-8) ; — *Les Fastes de Rouen, poème latin par Hercule Grisel, publié avec une étude littéraire et des notes historiques et bibliographiques* (Rouen, 1870, in-4) ; — *Nouveaux Documents sur Hercule Grisel et les Fastes de Rouen* (Rouen, 1879, in-4) ; — *La Troupe de Molière et les deux Corneille à Rouen en 1658* (Rouen, 1880, in-12) ; — *Documents concernant l'histoire de Neufchâtel-en-Bray et des environs, publiés pour la première fois d'après deux manuscrits, avec Introduction, notes et appendices* (Rouen, 1884, in-8) ; — *Rouen aux principales époques de son histoire jusqu'au* XIX*e siècle. 52 eaux-fortes par Maxime Lalanne, Brunet-Debaines, Toussaint, Adeline, Nicolle. Description des monuments par G. Dubosc* (Rouen, 1886, in-4) ; — *Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille. Étude historique et critique avec pièces justificatives* (Paris, 1888, in-8); — *Histoire des eaux de Forges, depuis leur découverte, au* XVI*e siècle, jusqu'en 1789, avec une vue du bourg et des fontaines en 1697* (Rouen,

1893, in-8). De plus, M. Bouquet a publié l'*Histoire civile et militaire de Neufchâtel-en-Bray*, de Dom Bodin, les *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, de Achille Deville, et les *Mémoires* de Pierre Thomas, sieur de Fossé.

— M. Jules BRISSON, qui vient de mourir à 74 ans, était né en 1828. Pendant un certain nombre d'années il a été une des figures les plus en vue du journalisme et de la littérature politique, particulièrement sous l'Empire, où il fit campagne en faveur des idées libérales, avec ses amis Jules Simon, Thiers, Jules Ferry, etc. Il collabora d'abord à *la Tribune* de Bordeaux vers 1848, puis à *l'Estafette* avec Jules Ferry. Il avait fondé en 1887 *le Parti national*, qui n'eut qu'une existence éphémère. Il réussit mieux avec les *Annales politiques et littéraires*, dont il commença la publication en 1863 et qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il a également fait paraître un certain nombre de volumes sur des sujets politiques, et même sur des sujets poétiques, car il était poète à certaines heures. Ces ouvrages sont : *Giorgio* (Paris, 1848, in-8) ; — *Les Premiers Chants* (Paris, 1848, in-18) ; — *La Majorité parlementaire* (Paris, 1849, in-8) ; — *Adonaï. Pages contemporaines* (Paris, 1850, in-18) ; — *Chants élégiaques* (Paris, 1852, in-12) ; — *Jean Baltasar, ou le Philosophe millionnaire* (Paris, 1858, in-12) ; — *De l'Organisation communale* (Paris, 1861, in-8). M. Jules Brisson avait même composé pour le théâtre un drame en vers : *L'Athée* (Paris, 1882, in-12), qui n'a jamais été joué.

— Le Dr John Wesley POWELL, anthropologiste et géologue américain fort remarquable, vient de mourir à 69 ans. Il se fit connaître d'abord par l'exploration du grand « cañon » du Colorado qu'il exécuta en 1869. En 1879, il fut nommé directeur du Bureau d'ethnologie des États-Unis, et en 1880 il devenait directeur du *Geological Survey* du même pays, poste qu'il a occupé jusqu'en 1894. Parmi ses ouvrages on distingue : *Studies in sociology* ; — *Introduction to the study of Indian languages* ; — *Truth and Error*.

— On annonce encore la mort de MM. : Émile BADOCHE, ancien directeur de la *Gazette des étrangers* ; — Vincent CORNÉLY, ancien rédacteur au *Petit Journal* ; — DE COLOMB, général de division en retraite et écrivain militaire distingué, mort à Cahors, à 79 ans, lequel a publié, entre autres, d'intéressants travaux sur l'Algérie ; — l'abbé Pierre GUILLEMENOT, curé doyen de Brinon-les-Allemands, mort à Paris le 28 octobre, lequel laisse quelques ouvrages appréciés, notamment *Léon XIII et le Devoir social* (Paris, 1894, in-16) ; — Benjamin LUNEL, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à 75 ans ; — l'abbé MILLOT, aumônier du collège Sainte-Barbe, docteur en théologie, mort à 40 ans, lequel laisse un ouvrage fort estimé par les hommes compétents : *Que faut-il faire pour le peuple?* (Paris, 1901, in-8) ; — André-Martin SAINT-LÉON, secrétaire de la rédaction du *Figaro*, mort à l'âge de 33 ans.

— A l'étranger on annonce aussi la mort de MM. : Friedrich BEURLIN, professeur allemand, mort à Ulm, le 25 octobre, à 95 ans ; — Dr. Albert BIELSCHOWSKI, écrivain allemand bien connu, mort à Berlin, le 23 octobre, à 58 ans, lequel était sur le point de faire imprimer la suite de son ouvrage *Goethe, sein Leben und seine Werke*, dont le premier volume a paru en 1895 ; — Max BLUM, écrivain allemand, auteur d'ouvrages en bas-allemand, mort récemment à Berlin, à 38 ans ; — Thomas BOUQUILLON, prêtre du diocèse de Bruges, qui a été pendant plusieurs années professeur à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lille ; — Théodore-Hippolyte DUPUY, professeur à Milan, né à Langeais (Indre-et-Loire) le 10 décembre 1832, mort à Milan le 15 novembre dernier, auteur de divers ouvrages ; — Dr. Ferdinand FUHR, ancien professeur de chirurgie allemand, mort le

3 novembre, à Giessen, à 50 ans ; — Adolph GARBELL, professeur de langue et de littérature russes à l'École supérieure technique de Berlin, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 38 ans ; — Ernest GILLON, ancien sénateur belge, littérateur et éditeur, qui avait créé la *Bibliothèque Gillon ;* — Dr. Albrecht KRAUSE, pasteur allemand, auteur d'ouvrages sur Kant, mort le 14 novembre, à Hambourg, à 69 ans ; — Léonard LANDOIS, physiologiste allemand, professeur à la Faculté de médecine de Greifswald ; — Dr. LATSHINOW, professeur de physique et de météorologie russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 59 ans ; — Dr. Wilhelm LAUSER, ancien directeur en chef de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, mort le 12 novembre, à Berlin, à 66 ans ; — Alexandrovitch MAIKOW, qui avait fait des recherches approfondies sur la littérature slave, et qui laisse de nombreux ouvrages, fort estimés, sur les Slaves du Sud et sur l'histoire des langues slaves ; — Dr. Heinrich NITSCHE, professeur de zoologie, mort à Tharand, le 8 novembre, à 57 ans ; — Dr. Julius PETHÖ, géologue hongrois, directeur de l'Institut géologique de Budapesth, mort le 15 octobre, à 54 ans ; — Dr. Franz Xavier PFEIFER, théologien allemand, professeur de philosophie, mort le 17 octobre, à Dillingen ; — l'abbé Aloïse PORTINE, curé de Tagsdorff, éditeur de l'almanach *Der lustige Hans Michel*, si populaire dans la région de la Haute-Alsace, et collaborateur de la *Revue catholique d'Alsace ;* — Dr. Adolf REICH, écrivain allemand, mort à Berlin, le 10 novembre, à 78 ans ; — Georges SCHMITT, compositeur bien connu, auteur du *Chant de la Moselle* et du *Chant du Rhin ;* — Dr. Hugo SCHWANERT, professeur de chimie allemand, mort le 17 octobre, à Greifswald, à 74 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a tenu le 20 novembre 1902 sa séance publique annuelle. M. le secrétaire perpétuel a lu le rapport sur les concours de l'année, et M. Henry Houssaye celui sur les prix de vertu. — Voici la liste des prix décernés.

Prix d'éloquence (4,000 fr.). — Le prix a été décerné à M. Henri Potez ; des mentions honorables à M. Henri Marcel, et au manuscrit inscrit sous le n° 4, ayant pour épigraphe : « Savez-vous ce que c'est que l'atelier d'un peintre ? » L'auteur ne s'est pas fait connaître.

Prix Montyon (19,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage suivant : *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, par M. d'Ollone.

Cinq prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *L'Isthme et le canal de Suez. Historique. État actuel*, par M. Ch. Roux ; — *La Mère des trois derniers Bourbons*, par M. Stryienski ; — *Une Bibliothèque*, par M. Albert Cim ; — *La Guerre au Transvaal*, par MM. Frocard et Painvain ; — *A travers le Turkestan russe*, par M. H. Krafft.

Vingt-cinq prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Au pays de Ménélik. Les Galla*, par le R. P. Martial de Salviac ; — *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, par Mme Isabelle Massieu ; — *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, par M. Orain ; — *Une France oubliée, l'Acadie*, par M. du Boscq de Beaumont ; — *Une Saison en Nouvelle-Zélande*, par M. Gaston de Ségur ; — *Gouverneur de princes (1757-1830)*, par M. de Chabreul ; — *La Jeune Fille au dix-huitième siècle*, par M. Léo Claretie ; — *L'École du citoyen*, par M. Périé ; — *L'Or*, par M. Hauser ; — *Pierre d'Épinac, la Papauté et la Ligue française (1573-1599)*, par M. Richard ; — *Les Entrailles de la terre*, par M. E. Caustier ; — *Le Féminisme français*, par M. Turgeon ; — *Le Crime et le suicide passionnels*, par M. Proal ; — *Chrétiens et musulmans*, par M. L. de Contenson ; — *Les Jésuites à Poitiers (1604-1762)*, par M. J. Delfour ; — *Les Artistes oubliés*, par M. Fournier-Sarlovèze ; — *Le Palais de Saint-Cloud*, par M. le comte Fleury ; — *Le*

1893, in-8). De plus, M. Bouquet a publié l'*Histoire civile et militaire de Neufchâtel-en-Bray*, de Dom Bodin, les *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, de Achille Deville, et les *Mémoires* de Pierre Thomas, sieur de Fossé.

— M. Jules Brisson, qui vient de mourir à 74 ans, était né en 1828. Pendant un certain nombre d'années il a été une des figures les plus en vue du journalisme et de la littérature politique, particulièrement sous l'Empire, où il fit campagne en faveur des idées libérales, avec ses amis Jules Simon, Thiers, Jules Ferry, etc. Il collabora d'abord à *la Tribune* de Bordeaux vers 1848, puis à *l'Estafette* avec Jules Ferry. Il avait fondé en 1887 *le Parti national*, qui n'eut qu'une existence éphémère. Il réussit mieux avec les *Annales politiques et littéraires*, dont il commença la publication en 1863 et qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il a également fait paraître un certain nombre de volumes sur des sujets politiques, et même sur des sujets poétiques, car il était poète à certaines heures. Ces ouvrages sont : *Giorgio* (Paris, 1848, in-8) ; — *Les Premiers Chants* (Paris, 1848, in-18) ; — *La Majorité parlementaire* (Paris, 1849, in-8) ; — *Adonaï. Pages contemporaines* (Paris, 1850, in-18) ; — *Chants élégiaques* (Paris, 1852, in-12) ; — *Jean Baltasar, ou le Philosophe millionnaire* (Paris, 1858, in-12) ; — *De l'Organisation communale* (Paris, 1861, in-8). M. Jules Brisson avait même composé pour le théâtre un drame en vers : *L'Athée* (Paris, 1882, in-12), qui n'a jamais été joué.

— Le Dr John Wesley Powell, anthropologiste et géologue américain fort remarquable, vient de mourir à 69 ans. Il se fit connaître d'abord par l'exploration du grand « cañon » du Colorado qu'il exécuta en 1869. En 1879, il fut nommé directeur du Bureau d'ethnologie des États-Unis, et en 1880 il devenait directeur du *Geological Survey* du même pays, poste qu'il a occupé jusqu'en 1894. Parmi ses ouvrages on distingue : *Studies in sociology* ; — *Introduction to the study of Indian languages* ; — *Truth and Error*.

— On annonce encore la mort de MM. : Émile Badoche, ancien directeur de la *Gazette des étrangers* ; — Vincent Cornély, ancien rédacteur au *Petit Journal* ; — De Colomb, général de division en retraite et écrivain militaire distingué, mort à Cahors, à 79 ans, lequel a publié, entre autres, d'intéressants travaux sur l'Algérie ; — l'abbé Pierre Guillemenot, curé doyen de Brinon-les-Allemands, mort à Paris le 28 octobre, lequel laisse quelques ouvrages appréciés, notamment *Léon XIII et le Devoir social* (Paris, 1894, in-16) ; — Benjamin Lunel, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à 75 ans ; — l'abbé Millot, aumônier du collège Sainte-Barbe, docteur en théologie, mort à 40 ans, lequel laisse un ouvrage fort estimé par les hommes compétents : *Que faut-il faire pour le peuple?* (Paris, 1901, in-8) ; — André-Martin Saint-Léon, secrétaire de la rédaction du *Figaro*, mort à l'âge de 33 ans.

— A l'étranger on annonce aussi la mort de MM. : Friedrich Beurlin, professeur allemand, mort à Ulm, le 25 octobre, à 95 ans ; — Dr. Albert Bielschowski, écrivain allemand bien connu, mort à Berlin, le 23 octobre, à 58 ans, lequel était sur le point de faire imprimer la suite de son ouvrage *Goethe, sein Leben und seine Werke*, dont le premier volume a paru en 1895 ; — Max Blum, écrivain allemand, auteur d'ouvrages en bas-allemand, mort récemment à Berlin, à 38 ans ; — Thomas Bouquillon, prêtre du diocèse de Bruges, qui a été pendant plusieurs années professeur à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lille ; — Théodore-Hippolyte Dupuy, professeur à Milan, né à Langeais (Indre-et-Loire) le 10 décembre 1832, mort à Milan le 15 novembre dernier, auteur de divers ouvrages ; — Dr. Ferdinand Fuhr, ancien professeur de chirurgie allemand, mort le

3 novembre, à Giessen, à 50 ans ; — Adolph GARBELL, professeur de langue et de littérature russes à l'École supérieure technique de Berlin, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 38 ans ; — Ernest GILLON, ancien sénateur belge, littérateur et éditeur, qui avait créé la *Bibliothèque Gillon ;* — Dr. Albrecht KRAUSE, pasteur allemand, auteur d'ouvrages sur Kant, mort le 14 novembre, à Hambourg, à 69 ans ; — Léonard LANDOIS, physiologiste allemand, professeur à la Faculté de médecine de Greifswald ; — Dr. LATSHINOW, professeur de physique et de météorologie russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 59 ans ; — Dr. Wilhelm LAUSER, ancien directeur en chef de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, mort le 12 novembre, à Berlin, à 66 ans ; — Alexandrovitch MAIKOW, qui avait fait des recherches approfondies sur la littérature slave, et qui laisse de nombreux ouvrages, fort estimés, sur les Slaves du Sud et sur l'histoire des langues slaves ; — Dr. Heinrich NITSCHE, professeur de zoologie, mort à Tharand, le 8 novembre, à 57 ans ; — Dr. Julius PETHÖ, géologue hongrois, directeur de l'Institut géologique de Budapesth, mort le 15 octobre, à 54 ans ; — Dr. Franz Xavier PFEIFER, théologien allemand, professeur de philosophie, mort le 17 octobre, à Dillingen ; — l'abbé Aloïse PORTINE, curé de Tagsdorff, éditeur de l'almanach *Der lustige Hans Michel*, si populaire dans la région de la Haute-Alsace, et collaborateur de la *Revue catholique d'Alsace ;* — Dr. Adolf REICH, écrivain allemand, mort à Berlin, le 10 novembre, à 78 ans ; — Georges SCHMITT, compositeur bien connu, auteur du *Chant de la Moselle* et du *Chant du Rhin ;* — Dr. Hugo SCHWANERT, professeur de chimie allemand, mort le 17 octobre, à Greifswald, à 74 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a tenu le 20 novembre 1902 sa séance publique annuelle. M. le secrétaire perpétuel a lu le rapport sur les concours de l'année, et M. Henry Houssaye celui sur les prix de vertu. — Voici la liste des prix décernés.

Prix d'éloquence (4,000 fr.). — Le prix a été décerné à M. Henri Potez ; des mentions honorables à M. Henri Marcel, et au manuscrit inscrit sous le n° 4, ayant pour épigraphe : « Savez-vous ce que c'est que l'atelier d'un peintre ? » L'auteur ne s'est pas fait connaître.

Prix Montyon (19,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage suivant : *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, par M. d'Ollone.

Cinq prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *L'Isthme et le canal de Suez. Historique. État actuel*, par M. Ch. Roux ; — *La Mère des trois derniers Bourbons*, par M. Stryienski ; — *Une Bibliothèque*, par M. Albert Cim ; — *La Guerre au Transvaal*, par MM. Frocard et Painvain ; — *A travers le Turkestan russe*, par M. H. Krafft.

Vingt-cinq prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Au pays de Ménélik. Les Galla*, par le R. P. Martial de Salviac ; — *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, par Mme Isabelle Massieu ; — *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, par M. Orain ; — *Une France oubliée, l'Acadie*, par M. du Boscq de Beaumont ; — *Une Saison en Nouvelle-Zélande*, par M. Gaston de Ségur ; — *Gouverneur de princes (1757-1830)*, par M. de Chabreul ; — *La Jeune Fille au dix-huitième siècle*, par M. Léo Claretie ; — *L'École du citoyen*, par M. Périé ; — *L'Or*, par M. Hauser ; — *Pierre d'Épinac, la Papauté et la Ligue française (1573-1599)*, par M. Richard ; — *Les Entrailles de la terre*, par M. E. Caustier ; — *Le Féminisme français*, par M. Turgeon ; — *Le Crime et le suicide passionnels*, par M. Proal ; — *Chrétiens et musulmans*, par M. L. de Contenson ; — *Les Jésuites à Poitiers (1604-1762)*, par M. J. Delfour ; — *Les Artistes oubliés*, par M. Fournier-Sarlovèze ; — *Le Palais de Saint-Cloud*, par M. le comte Fleury ; — *Le*

Logis, par M. Georges de Lys ; — *Ève victorieuse*, par M. de Coulevain ; — *Maman Claudie*, par M. L. Boulé ; — *Tableaux champêtres*, par M. Guillaumin ; — *Les Larbal*, par M. Michel Antar ; — *Muets aveux*, par M. J. Morel ; — *Théâtre du peuple à Bussang*, par M. M. Pottecher ; — *Les lettres d'une mère. Épisodes de la Terreur*, par M. Victor de Marolles.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Bernard, intitulé : *Le Sermon au dix-huitième siècle*. — Trois prix de 500 fr. chacun, à M. Horn, pour son ouvrage intitulé : *Sainte Élisabeth de Hongrie ;* — à M. l'abbé Griselle, pour son ouvrage sur *Bourdaloue ;* — à M. Nicolaÿ, pour son livre : *Histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes.*

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.). — Ce prix est partagé également entre : *Angélique Arnould*, par M. Montlaur ; — *Rollin, sa vie et ses œuvres*, par M. Ferté.

Prix Furtado (de Bayonne) (1,000 fr.). — Ce prix est attribué à l'ouvrage de M. Maeterlinck : *La Vie des abeilles.*

Prix Fabien (1,600 fr.). — Un prix de 1,000 fr. aux ouvrages de M. Martin Saint-Léon, intitulés : *Histoire des corporations de métiers. Le Compagnonnage.* Un prix de 600 fr. à l'ouvrage de M. Strauss : *Dépopulation et Puériculture.*

Prix Charles Blanc (2,400 fr.). — Ce prix est partagé également entre les ouvrages suivants : *Les Dessins d'Ingres*, par M. Henry Lapauze ; — *Le Palais-Royal, d'après des documents inédits (1629-1900)*, par MM. Victor Champier et G. Roger-Sandoz ; — *Le Primatice*, par M. Dimier.

Prix Gobert (10,000 fr.). — Le grand prix à M. Camille Julian : *Vercingétorix ;* le second prix à M. Cultro : *Dupleix, ses plans politiques, sa disgrâce.*

Prix Thérouanne (4,000 fr.). — Trois prix de 1,000 fr. aux ouvrages suivants : *Le Journal du maréchal de Castellane*, etc., par Mme la comtesse de Beaulaincourt ; — *L'Ile-de-France sous Decaen*, par M. Prentout ; — *Les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, par M. Jusserand. — Deux prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Une Ambassade à Rome sous Louis XIV*, par M. Couzard ; — *Quelques préliminaires de la révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc*, par M. Gachon.

Prix Halphen (1,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Monceaux : *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.* — Un prix de 500 fr. à l'ouvrage de M. Marion : *L'Impôt sur le revenu au dix-huitième siècle.*

Prix Guizot (3,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage de M. Pocquet, intitulé : *Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais.* — Trois prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Le Père Gratry*, par le R. P. Chauvin ; *L'Église et les Origines de la Renaissance*, par M. Guiraud ; *Jeanne d'Arc écuyère*, par M. Champion.

Prix Bordin (3,000 fr.). — Ce prix est partagé également entre les ouvrages suivants : *Du Sentiment artistique dans la morale de Montaigne*, par M. Ed. Ruel ; *Le Roman français au dix-neuvième siècle avant Balzac*, par M. Le Breton ; *La Société japonaise*, par M. Bellessort.

Prix Marcelin Guérin (5,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à MM. Dubois et Terrier : *Les Colonies françaises. Un siècle d'expansion coloniale.* — Deux prix de 1,000 fr. : l'un à M. de Gerlache, pour : *Quinze mois dans l'Antarctique. La « Belgica » ;* l'autre à M. Lamarre, pour son *Histoire de la littérature romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain.* — Trois prix de 500 fr. : à M. Bossert, pour son *Histoire de la littérature allemande ;* à M. Cucheval : *Cicéron orateur ;* à M. Léon Séché : *Alfred de Vigny et son temps.*

Prix Langlois (1,200 fr.). — Ce prix est partagé également entre la traduction des ouvrages suivants : *La Poésie du ciel : le paradis de Dante Ali-*

ghieri, par M. l'abbé de la Rousselière, et la traduction des *Ouvrages de Frédéric Nietzsche*, par M. Henri Albert.

Prix Jules Janin (3,000 fr.). — 1,500 fr. à M. H. Bornecque, pour la traduction de *Sénèque le Rhéteur, controverses*, etc ; 500 fr. à chacune des trois traductions suivantes : *Les Lapidaires grecs*, par M. de Mély ; *La Légende dorée*, par M. Th. de Wyzewa ; *Marc-Aurèle, pensées*, par M. G. Michaut.

Prix Saintour (3,000 fr.). — 2,500 fr. sont attribués à feu M. Marty-Lavaux pour l'ensemble de ses travaux sur le seizième siècle ; 500 fr. à M. Hamon, pour son ouvrage : *Jean Bouchet (1476-1557)*.

Prix Toirac (4,000 fr.). — Ce prix est décerné à M. Gustave Guiche, pour sa pièce : *Le Nuage*, représentée en 1901 au Théâtre-Français.

Prix Émile Augier (5,000 fr.). — Ce prix est décerné à M. Auguste Dorchain, pour sa pièce : *Pour l'amour*, représentée en 1901 au théâtre de l'Odéon.

Prix Archon-Despérouses (4,000 fr.). — Un prix de 2,000 fr. au volume de poésies intitulé : *Le Semeur de cendres*, par M. Ch. Guérin. — Deux prix de 1,000 fr. sont attribués aux ouvrages suivants : *Pèlerinage*, par M. L. Depont ; *Le Cœur innombrable*, par Mme la comtesse de Noailles.

Prix Capuran (1,600 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à M. Émile Fabre, pour sa comédie : *La Vie publique*. — Un prix de 600 fr. à M. Yann Nibor, pour ses *Poésies populaires*.

Prix Kastner-Boursault (2,000 fr.). — Ce prix est décerné à l'ouvrage de M. Radet : *Histoire de l'École française d'Athènes*.

Prix Berger (15,000 fr.). — 6,000 fr. à M. Ducoudray, auteur de l'*Histoire du Parlement de Paris ;* 4,000 fr. à M. Lenôtre, pour ses *Études sur le Paris du dix-huitième siècle et de la Révolution ;* 2,000 fr. à M. Franklin, pour ses *Travaux sur le Paris du moyen âge ;* 2,000 fr. à M. Chevalier, auteur de l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Paris ;* 1,000 fr. à M. Gautreau, auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Défenseurs du fort d'Issy*.

Prix Vitet (2,900 fr.). — Ce prix est décerné à M. Chevrillon.

Prix Née (5,000 fr.). — Ce prix est décerné à M. René Vallery-Radot, pour son ouvrage intitulé : *La Vie de Pasteur*.

Prix de Courcel (900 fr.). — Ce prix est accordé aux *Chansons de gestes*, par M. Gourdon.

Prix Maillé Latour-Landry (1,200 fr.). — Ce prix est attribué à M. Jacques Richepin.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 octobre, M. Ph. Berger prononce l'éloge funèbre de M. Eug. Müntz, enlevé à ses travaux par une longue maladie et rappelle la part qu'il avait prise à la fondation de l'École française de Rome, les rapports annuels qu'il faisait à l'Académie sur celle-ci et sur l'École d'Athènes. — Il annonce ensuite la mort de M. Blancard, correspondant de l'Institut. — Le 15 novembre, dans la séance publique annuelle de l'Académie, M. Ph. Berger prononce l'éloge funèbre des membres de la Compagnie décédés depuis un an, énumère les prix décernés aux lauréats, puis parle des grandes Écoles françaises à l'étranger. — M. H. Wallon lit une notice sur M. I.-A.-A. Régnier, ancien chargé de cours à l'École normale supérieure, précepteur de Mgr le comte de Paris, mort bibliothécaire de Fontainebleau en 1884. — M. Jules Lair présente une très attachante communication sur le *Journal de la captivité de Pouqueville en Morée*. — Le 21 novembre, M. Héron de Villefosse dépose la photographie d'un sarcophage découvert par le P. Delattre, et sur lequel se trouve la statue, rehaussée de peintures, d'un prêtre carthaginois. — M. Ph. Berger communique deux inscriptions découvertes égale-

ment par le P. Delattre, et qui sont les épitaphes de deux prêtresses mariées, sans indication de divinité. — M. Clermont-Ganneau lit une lettre du P. Germer-Durand annonçant l'envoi au Musée de N.-D. de France à Jérusalem de plusieurs pièces intéressantes. — M. Noël Valois donne lecture de la notice sur la vie et les travaux de M. Jules Gérard, directeur de la Fondation Thiers.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 10 novembre, M. Luchaire dépose, au nom de M. l'abbé Péries, l'ouvrage intitulé : *L'Intervention du Pape dans l'élection de son successeur*. M. Eug. Rostand, membre de l'Académie, fait hommage du tome III de son livre : *l'Action sociale par l'initiative privée*. — M. Bergson lit une notice de M. Brochard sur *la Vie et les travaux de Francisque Boullier*.

ALMANACHS. — L'*Almanach du Bon Français* pour 1903 (14e année, 0 fr. 15) est en deuil. Et quel deuil ! L'esprit supérieur qui, après avoir, dès les origines, en 1868, groupé des collaborateurs distingués, a su créer de toutes pièces un organisme comme la *Société bibliographique* et des revues telles que le *Polybiblion* et la *Revue des questions historiques*, cet esprit supérieur, disons-nous, qui fut le marquis de Beaucourt, est retourné à Dieu, le 12 août dernier, laissant après lui, tant au sein de sa digne famille que parmi les membres de la Société bibliographique, des regrets dont seule la religion a pu tempérer l'amertume. L'Almanach débute par un article biographique ému que le Secrétaire général de la Société, M. le comte Aymer de la Chevalerie a consacré à notre vénéré Directeur. L'année 1902 n'a pas été heureuse pour les catholiques ; aussi l'*Almanach du Bon Français* n'a-t-il pas à présenter des choses bien gaies à ses lecteurs, au moment où va commencer l'an 1903. Entre autres choses, il nous entretient de la fermeture des écoles libres, de la catastrophe de la Martinique et de la paix sud-africaine, si douloureuse pour les vaincus. Sans entrer davantage dans le détail, disons que cet almanach est à conserver religieusement à cause des faits et des dates qu'il rappelle et aussi des enseignements et renseignements nombreux qu'il contient.

Comme chaque année, les almanachs de 1903 nous arrivent de tous côtés. Voici d'abord, au nombre de douze, ceux de la Société de Saint-Augustin (Lille et Paris). Enregistrons d'abord l'édition ordinaire de l'*Almanach catholique de France* (24e année, in-4, 0 fr. 50), avec une image hors texte en couleur et quantité de vignettes dans le texte : il est toujours à la hauteur de sa réputation, et nous attendons l'édition de luxe pour le décrire plus amplement. Viennent ensuite : *Almanach illustré des familles* (in-4, 0 fr. 50) ; *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4, 0 fr. 50) ; *Almanach de la Sainte Famille* (petit in-4, 0 fr. 30) ; *Almanach des enfants de Marie* (petit in-4, 0 fr. 30) ; *Almanach du Rosaire* (in-16, 0 fr. 25) ; *Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16, 0 fr. 25) ; *Almanach de la Croix-Rouge* (in-16, 0 fr. 25), qui a pour spécialité la médecine populaire, les remèdes pratiques, l'hygiène, etc. ; *Almanach pour tous* (in-16, 0 fr. 25) ; *Almanach du nouveau siècle* (petit in-4, 0 fr. 20) ; *Almanach des enfants* (gr. in-32, 0 fr. 30) ; *Almanach populaire des enfants* (petit in-18, 0 fr. 15). Toutes ces publications sont illustrées à profusion de jolies gravures et la plupart sont pourvues de couvertures avec des sujets en couleur. Inutile d'ajouter que l'esprit en est foncièrement chrétien, si varié qu'en soit le genre.

La maison Pierron et Hozé, de Nancy, prend rang, comme importance immédiatement après la Société de Saint-Augustin. Elle nous envoie neuf almanachs. *Le Grand Almanach populaire illustré* ne compte pas moins de

293 p. imprimées sur deux colonnes ; la variété est ici considérable ; on peut dire qu'il y en a pour tous les goûts. Notons en passant un article bien élogieux sur M. Loubet (6e année, in-4, 1 fr. 25) ; *le Grand Almanach de la famille* est orné d'un beau portrait hors texte de S. S. Léon XIII (21e année, gr. in-8) ; *Almanach de Jeanne d'Arc* (17e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; *Almanach du cultivateur et du vigneron* (17e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; *Almanach du travailleur* (17e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; *Almanach des veillées d'hiver* (17e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; *Almanach du foyer* (17e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; *Almanach récréatif et anecdotique* (17e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; *Almanach Sans-Pareil* (petit in-4, 0 fr. 15).

C'est toujours avec plaisir que nous accueillons les deux excellents almanachs de la librairie Henri Gautier. L'un et l'autre coûtent 0 fr. 50. Leurs titres, chacun les connaît : *Almanach des chaumières* (26e année), *Almanach de l'ouvrier* (36e année). Ils rappellent à leurs lecteurs les deux périodiques de cette maison, desquels nous nous occupons plus haut (p. 499). — Saluons avec une sympathie égale les six almanachs, déjà anciens, que la Société de Saint-Vincent-de-Paul lance aux quatre points cardinaux pour la plus grande édification et la satisfaction non moins grande de ses amis de tout âge et de toute condition : *Le Coin du feu* (0 fr. 50) ; *le Soldat* (0 fr. 20) ; *Jean-Bart* (0 fr. 25) ; *le Laboureur et le Vigneron* (0 fr. 20) ; *l'Atelier* (0 fr. 20) ; le *Petit Almanach de l'écolier* (0 fr. 05).

Êtes-vous chasseur ? Alors n'oubliez pas l'*Almanach de la chasse* illustrée (Paris, Firmin-Didot, gr. in-8, 1 fr.). Texte fort intéressant et gravures d'un luxe rare pour une publication de ce genre. — Quant à l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Paris, Colin, in-32, 0 fr. 25) son mérite est tel que nous ne nous attarderons pas à le proclamer autrement ; il intéresse près de moitié des habitants de la France. — Mentionnons encore : le très intéressant *Almanach des Missions* (in-4, 0 fr. 50) ; Petit *Almanach de la propagation de la foi* (petit in-18), tous deux en vente à la librairie Beauchesne. — Puis l'*Almanach de l'œuvre de l'Enfant Jésus* (Bruxelles, 86, avenue Brugmann) ; *Almanach de la France illustrée* (in-8, 27e année ; Paris-Auteuil, 40, rue La Fontaine, 0 fr. 50), l'un des plus intéressants et des mieux illustrés et qui, pour 1903, est orné spécialement d'une superbe Jeanne d'Arc en couleur ; *Almanach de la première communion et de la persévérance* (petit in-18, même adresse) ; *Almanach des patronages* (Paris, Périsse, gr. in-8, 0 fr. 50), qui a obtenu quatre approbations épiscopales et a été couronné par la Société d'encouragement au bien ; *Almanach de Dom Bosco*, édité par l'Orphelinat de Dom Bosco à Lille (in-4, 10e année, 0 fr. 50) qui, outre un texte varié, offre cette particularité que le calendrier est divisé en 4 planches artistiques d'un trimestre chacune ; *Almanach des écoles* (Propagande catholique, 59, rue Violet, Paris, XVe, petit in-16, 0 fr. 05) ; enfin le bel *Almanach des familles chrétiennes* (Einsiedeln (Suisse), Benziger, gr. in-8, 27e année) dont l'illustration est aussi soignée que le texte est irréprochable.

Nous croyions terminé ce défilé déjà assez long des almanachs lorsque, au moment où nous allions envoyer le présent article à l'imprimerie, nous recevons de la librairie Amat : *Almanach du Sacré-Cœur* (5e année, in-4, 0 fr. 50) ; *Almanach de l'espérance, organe de l'Œuvre expiatoire* (in-4, 0 fr. 50) ; *Almanach catholique illustré de la France chrétienne*, contenant une revue de l'année à Lourdes (2e année, petit in-18, 0 fr. 30) ; *Almanach de la première communion* (in-16, 0 fr. 30) ; *Petit Almanach illustré*, dédié aux enfants des écoles, pensionnats et maisons d'éducation et approuvé par Mgr l'évêque de

Digne (in-16, 0 fr. 20) ; *Petit Almanach des amis de Notre-Dame de Lourdes* (in-16, 0 fr. 15).

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE POUR L'ANNÉE 1901. — De quelle utilité est la bibliographie géographique que publient régulièrement chaque année les *Annales de géographie*, les lecteurs du *Polybiblion* le savent de reste. Ne leur avons-nous pas dit, ici même, à différentes reprises, tout le bien que nous pensions de cet excellent instrument de travail ? C'est autre chose que la *Bibliotheca geographica* publiée sous les auspices de la Société de géographie de Berlin, simple énumération (aussi précise et exacte que possible, d'ailleurs) de tous les travaux relatifs à la géographie parus dans le cours d'une année ; c'est comme le « Literaturbericht » des *Petermanns Mitteilungen*, moins et plus à la fois. Si la liste n'est pas complète, c'est volontairement ; mais cette bibliographie de choix, dressée par M. Raveneau et ses collaborateurs est une bibliographie critique, dégageant en quelques lignes substantielles les principaux résultats de travaux longs et méritoires. Ces qualités ont fait le succès des fascicules bibliographiques antérieurs des *Annales de géographie* ; elles se retrouvent dans la *Onzième Bibliographie géographique annuelle* (Paris, Colin, in-8 de 320 p.), relative à l'année 1901. Riches en informations précises sur la géographie de toutes les parties du globe, cette bibliographie est particulièrement abondante pour la France (nos 227-289) et ses colonies ; on sait d'ailleurs que chacun de ses numéros fournit, à propos d'un travail important sur un sujet, une série d'indications bibliographiques et de renvois précis qui permettent de constituer rapidement une petite bibliographie essentielle sur ce sujet. Ainsi se trouve doublée la valeur de l'excellente bibliographie annuelle des *Annales de géographie* : géographes et coloniaux possèdent en elle un instrument de travail d'une indéniable utilité.

PARIS. — *Ce que devrait faire le Pape*, un avocat catholique, qui veut garder l'incognito, nous l'explique dans une brochure de propagande qui porte ce titre, et sous la forme d'un dialogue fort animé et très concluant avec une grande dame du faubourg Saint-Germain, qui prétend que la politique du Souverain Pontife, en ce qui concerne la France, nous conduit à la ruine de la France, tout droit et infailliblement (Paris et Lyon, Vitte, in-8 de 18 p. — Prix : 0 fr. 30). Le spirituel avocat justifie pleinement l'attitude présente du Pape à l'égard de notre pays et il conclut : « Il faut assurer, Madame, l'élection des candidats qui aiment Dieu et la patrie, ou du moins qui ne renient ni l'un ni l'autre. A cet effet nous avons besoin d'organisation et de discipline. Je suis avec Piou et j'y reste. Venez avec nous, Madame, c'est-à-dire donnez votre nom et votre concours à la *Ligue patriotique des Françaises* et nous irons à la victoire. »

— Dans une courte brochure, intitulée : *La Revision de la constitution* (Paris, Pichon, in-12 de 16 p.), M. Séverin de la Chapelle fait remarquer, avec juste raison, que des attentats comme ceux que le gouvernement commet impunément contre la liberté et contre la propriété rendent visibles les lacunes de nos lois constitutionnelles. En dépit de tous les beaux principes proclamés depuis 1789, le fait brutal est là : des citoyens peuvent être expulsés de chez eux, violentés, privés de leurs biens par les agents de l'administration, sans avoir aucun recours. Une revision de la constitution, qui organiserait une cour de justice indépendante, serait sans doute le moyen de remédier à cette situation intolérable, et, bien que cette revision ne puisse être espérée des Chambres actuelles, il importe néanmoins d'en démontrer la nécessité devant l'opinion publique.

— Avec l'année qui prend fin, voici le soixantième *Annuaire de la Société philotechnique* (Paris, Fontemoing; Delagrave, in-8 de 190 p.). Indépendamment de jolies poésies signées de MM. Saint-Chamarand, J.-A. Sage et A. Cochin, nous y remarquons des mémoires ou études parmi lesquels nous relèverons les suivants : *Un Mot sur l'histoire de la censure dramatique*, par M. E. Dumont ; — *Souvenir de Civita-Vecchia à Naples*, par M. G. Clausse ; — *Les Jeux dans l'antiquité*, par M. E. Rodocanachi ; — *Wagner et le Wagnérisme au point de vue français*, par M. C. Vincent ; — *Deux Frères sous la Révolution*, par M. É. de Biran ; — *Un Miracle de saint Janvier*, par M. Camoin de Vence ; — *Notice nécrologique sur Mathieu d'Auriac*, par M. A. Cochin ; — *La Chasse aux antiquailles*, par M. L. Paté.

— M. Gabriel Ferry a publié dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 octobre dernier un article sur la *Popularité de Balzac au seuil du* XX*e siècle*. Est-ce, toutefois, le titre qui convenait réellement à ces pages ? Si l'on en retranche l'avis de M. G. Ferry, compris dans la consultation générale provoquée par la *Revue d'Europe* de septembre 1900 touchant cette « popularité » de Balzac et reproduit ici, le présent article est bien plutôt l'histoire des avatars peu ordinaires subis par la statue du maître, si lamentablement manquée par Rodin, entreprise ensuite par Falguière, mort avant d'avoir pu l'achever, et finalement terminée par ses élèves sous la direction de M. Paul Dubois. Ce travail n'en est pas moins de nature à intéresser les balzaciens que rien de ce qui concerne le grand écrivain ne laisse indifférents.

— Le *Figaro illustré* vient de publier son numéro annuel de Noël (Paris, 26, rue Drouot, in-folio de 24 p. — Prix : 3 fr. 50). M. Maurice Vaucaire donne d'abord un ravissant « conte pour les tout petits » intitulé : *Chez le Bonhomme Noël*, duquel se dégage un parfum assez particulier de poésie religieuse. La nouvelle de M. René Maizeroy, qui vient ensuite, intitulée : *Sans enfant*, est navrante, douloureuse ; aussi lui préférons-nous la légende de M. Vernon Lee : *Alkestis Vébérin, ou la Dame et la Mort*. Le numéro se termine par une fantaisie abracadabrante de M. Ferdinand Bac sur *le Trust mondial*. Il est vraiment banal de dire que l'illustration est parfaite ; les images en couleurs, il convient d'y insister cependant, sont de vraies merveilles. N'oublions pas de noter les deux suppléments également en couleurs, et de grande dimension (0m81 sur 0m61) : *Plaisirs champêtres*, peint par Maurice Leloir, et *la Bouquetière de Venise*, peint par C. Saccaggi.

— Nous signalons spécialement à nos lecteurs la livraison de septembre dernier de la revue *l'Art et l'Autel*, qui a trait aux congrégations. Tout d'abord, une poésie superbe de M. Émile Verhaegen, imprimée en rouge au recto de la première couverture et où sont invoqués les « moines apostoliques. » Puis 32 pages d'un texte éclairé par d'admirables gravures empruntées au livre de M. A. Loth : *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*. L'auteur, M. Jean de Bonnefon, a écrit, sous le titre : *Les Arts et les congrégations*, de fort belles pages divisées en divers morceaux dont voici les intitulés : *Splendeur du passé ; Soleil d'art et d'immortalité. — Les Ordres survivants. — Les Congrégations de femmes. — Saint Vincent de Paul et les Ordres charitables — Les Sœurs de Charité, filles de France. — Les Petites Sœurs des pauvres. — L'Enseignement des Frères et les ouvriers d'art. — Arts et métiers de France intéressés au maintien des congrégations religieuses.— Un Livre de douleur* (Paris, 1, rue Christine, gr. in-4. — Prix : 1 fr.).

— La même revue *l'Art et l'Autel* vient de publier, au prix de 5 fr., le « portrait à la plume », c'est à dire littéraire, de Mgr Perraud. Sous ce titre

d'une longueur [illegible] *cardinal-prêtre* [illegible] *de l'Oratoire de France*. [illegible] tueuse, la pèyrammaire [illegible] bibliographie des [illegible] pagne d'un « [illegible] » [illegible] admirable. Le [illegible] dont les dimensions [illegible] elle mesure [illegible] serie qui [illegible] « [illegible]

— Les [illegible] *toire comparée des* [illegible] in-8 de [illegible] p. Le [illegible] exposant [illegible] comparée : [illegible] des genres [illegible] Mais M. [illegible] recherches [illegible] tiques ou [illegible] les dimensions [illegible] largeur [illegible] d'ailleurs [illegible] qu'à une [illegible] membres [illegible] pour [illegible] Italie. [illegible] armenienne [illegible] latinisme de [illegible] programme [illegible] que l'*Aspme* [illegible] par [illegible] ne se [illegible] genre est à [illegible] *Lazewsky* par M. [illegible] littéraire [illegible] maire, [illegible] avec [illegible] admirablement [illegible] tiques et [illegible]

— Tout [illegible] ral : [illegible] verbal de [illegible] lui [illegible] de [illegible] partie [illegible] de la [illegible] de contrat [illegible] *Droit romain* par [illegible] M. le [illegible] joura par M. [illegible] Poilleux : — [illegible]

— Avec l'année qui prend fin, voici le soixantième *Annuaire de la Société philotechnique* (Paris, Fontemoing; Delagrave, in-8 de 190 p.). Indépendamment de jolies poésies signées de MM. Saint-Chamarand, J.-A. Sage et A. Cochin, nous y remarquons des mémoires ou études parmi lesquels nous relèverons les suivants : *Un Mot sur l'histoire de la censure dramatique*, par M. E. Dumont ; — *Souvenir de Civita-Vecchia à Naples*, par M. G. Clausse ; — *Les Jeux dans l'antiquité*, par M. E. Rodocanachi ; — *Wagner et le Wagnérisme au point de vue français*, par M. C. Vincent ; — *Deux Frères sous la Révolution*, par M. É. de Biran ; — *Un Miracle de saint Janvier*, par M. Camoin de Vence ; — *Notice nécrologique sur Mathieu d'Auriac*, par M. A. Cochin ; — *La Chasse aux antiquailles*, par M. L. Paté.

— M. Gabriel Ferry a publié dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 octobre dernier un article sur la *Popularité de Balzac au seuil du* XX*e siècle*. Est-ce, toutefois, le titre qui convenait réellement à ces pages ? Si l'on en retranche l'avis de M. G. Ferry, compris dans la consultation générale provoquée par la *Revue d'Europe* de septembre 1900 touchant cette « popularité » de Balzac et reproduit ici, le présent article est bien plutôt l'histoire des avatars peu ordinaires subis par la statue du maître, si lamentablement manquée par Rodin, entreprise ensuite par Falguière, mort avant d'avoir pu l'achever, et finalement terminée par ses élèves sous la direction de M. Paul Dubois. Ce travail n'en est pas moins de nature à intéresser les balzaciens que rien de ce qui concerne le grand écrivain ne laisse indifférents.

— Le *Figaro illustré* vient de publier son numéro annuel de Noël (Paris, 26, rue Drouot, in-folio de 24 p. — Prix : 3 fr. 50). M. Maurice Vaucaire donne d'abord un ravissant « conte pour les tout petits » intitulé : *Chez le Bonhomme Noël*, duquel se dégage un parfum assez particulier de poésie religieuse. La nouvelle de M. René Maizeroy, qui vient ensuite, intitulée : *Sans enfant*, est navrante, douloureuse ; aussi lui préférons-nous la légende de M. Vernon Lee : *Alkestis Vébérin, ou la Dame et la Mort*. Le numéro se termine par une fantaisie abracadabrante de M. Ferdinand Bac sur *le Trust mondial*. Il est vraiment banal de dire que l'illustration est parfaite ; les images en couleurs, il convient d'y insister cependant, sont de vraies merveilles. N'oublions pas de noter les deux suppléments également en couleurs, et de grande dimension (0m81 sur 0m61) : *Plaisirs champêtres*, peint par Maurice Leloir, et *la Bouquetière de Venise*, peint par C. Saccaggi.

— Nous signalons spécialement à nos lecteurs la livraison de septembre dernier de la revue *l'Art et l'Autel*, qui a trait aux congrégations. Tout d'abord, une poésie superbe de M. Émile Verhaegen, imprimée en rouge au recto de la première couverture et où sont invoqués les « moines apostoliques. » Puis 32 pages d'un texte éclairé par d'admirables gravures empruntées au livre de M. A. Loth : *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*. L'auteur, M. Jean de Bonnefon, a écrit, sous le titre : *Les Arts et les congrégations*, de fort belles pages divisées en divers morceaux dont voici les intitulés : *Splendeur du passé ; Soleil d'art et d'immortalité. — Les Ordres survivants. — Les Congrégations de femmes. — Saint Vincent de Paul et les Ordres charitables — Les Sœurs de Charité, filles de France. — Les Petites Sœurs des pauvres. — L'Enseignement des Frères et les ouvriers d'art. — Arts et métiers de France intéressés au maintien des congrégations religieuses.— Un Livre de douleur* (Paris, 1, rue Christine, gr. in-4. — Prix : 1 fr.).

— La même revue *l'Art et l'Autel* vient de publier, au prix de 5 fr., le « portrait à la plume », c'est à dire littéraire, de Mgr Perraud. Sous ce titre

d'une longueur voulue : *Monsieur d'Autun. Antoine-Louis-Albert Perraud, cardinal-prêtre du titre de Saint-Pierre ès-liens, membre de l'Académie française et de l'Oratoire de France*, M. Jean de Bonnefon esquisse, en une langue somptueuse, la physionomie du vénéré prélat, à la suite de laquelle se trouve la bibliographie des œuvres du cardinal. Ce « portrait à la plume » est accompagné d'un « portrait à la pierre » (aquarelle de M. Noël Dorville), qui est admirable. Le texte est tiré sur deux feuilles de papier teinté (brun-gris) dont les dimensions sont extraordinaires (0m73 sur 0m57). Quant à l'aquarelle, elle mesure juste 0m64 sur 0m46. Cette livraison forme la première d'une série qui doit comprendre « tous les évêques du beau pays de France. »

— Les communications faites au Congrès de Paris en 1900, section d'*Histoire comparée des littératures* ont été réunies en volume (Paris, Colin, gr. in-8 de 277 p.). Le président, M. Brunetière, a ouvert les conférences en exposant ce qu'il entend par la méthode et le but des études de littérature comparée : quels sont les rapports des sujets, des formes, des œuvres et des genres dans la littérature artistique des différents peuples européens? Mais M. Gaston Paris, président d'honneur, veut avec raison que les irecherches s'étendent aux littératnres de tous temps et de tous pays, artistiques ou populaires. Le recueil contient en outre une quinzaine de communications diverses : elles sont des plus variées, pour le fond et pour les dimensions, et aussi, comme valeur d'érudition et comme intensité ou largeur d'intérêt. Il serait trop long de les énumérer; plusieurs ne sont d'ailleurs que de quelques pages et ressemblent plutôt à une observation qu'à une étude. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, un certain nombre de membres étrangers ont eu la courtoisie de prendre la littérature française pour l'un des termes de leurs comparaisons : Voltaire en Hongrie ou en Italie, l'influence française sur la littérature suédoise ou sur la littérature arménienne, etc. Un autre expose, en passant, des vues originales sur le latinisme de Shakespeare. Quelques-uns semblent avoir un peu oublié le programme. Le premier drame de Sophocle ne serait-il pas l'*Ajax* plutôt que l'*Antigone* ? Même en tenant compte de ce qu'elle est écrite en allemand par un Grec et publiée dans un recueil français, cette dissertation savante ne se rattache évidemment que de loin à la littérature comparée. Dans ce genre est à signaler l'*Étude sur la langue et la littérature du grand-duché de Luxembourg*, par M. Keiffer : cela tient bien par un ou deux fils ténus à la littérature comparée, mais étymologie, lexicologie, phonétique, grammaire, orthographe, dialectes, histoire littéraire populaire et artistique, avec morceaux choisis, analyse des pièces de théâtre, etc., tout s'y trouve admirablement condensé par un érudit formé aux grandes études linguistiques et littéraires et connaissant à fond son petit pays.

— Tout récemment a paru à la librairie Armand Colin, sous le titre général : *Annales internationales d'histoire* le volume contenant les procès-verbaux de la deuxième section de ce congrès ainsi que les mémoires qui lui ont été présentés sur l'*Histoire comparée des institutions et du droit* (in-8 de 228 p.). Cette section a eu pour président M. Esmein. La plus grande partie du volume est occupée par les mémoires dont voici les titres : *L'Origine de la propriété dans l'ancien droit de Suède*, par M. W. Sjögren; — *Les Formes de contrat dans les papyri*, par M. Gradenwitz ; — *Les Tablettes magiques et le Droit romain*, par M. Huvelin ;— *L'Émancipation des serfs sous Catherine II*, par M. le prince N. Galitzyne. — *Le Droit arménien de ses origines jusqu'à nos jours*, par M. N.-J. Basmadjan ; — *La Continuité du droit naturel*, par Sir F. Pollock ; — *L'Histoire comparée du droit et l'Extension coloniale de la France*,

par M. E. Jobbé-Duval; — *Les Gloses d'Irnerius dans la glose pré-accursienne*, par M. P. de Tourtoulon; — *L'Influence française sur la codification russe sous Nicolas Ier*, par M. N. Winavert; — *La Législation ouvrière aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*, par M. M. Kowalesky. Le volume se termine par deux dissertations de M. E. de Hinojosa concernant la Catalogne; l'une traite du *servage*, et l'autre du *Jus primae noctis*, que l'auteur déclare n'avoir jamais existé en Catalogne à titre de droit. On lira avec intérêt ces mémoires, dont plusieurs s'imposent particulièrement à l'attention : on fera bien de ne pas négliger les procès-verbaux des discussions, qui, dans leur brièveté, sont cependant parfois suggestifs.

CAMBRÉSIS. — Elles sont en petit nombre les études que renferme le tome LIV des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, qui vient de paraître sous la date de 1900 (Cambrai, imp. Régnier frères, in-8 de CXXXII-255 p., avec 1 planche) : quatre seulement; mais la qualité est parfaite. C'est d'abord M. le Dr Coulon qui nous parle de *la Thérapeutique oculaire au* XIIIe *siècle*, puis M. Van Ackere qui nous entretient des *Régiments des armées de terre et de mer en garnison à Cambrai, de 1682 à 1795*. Vient ensuite un rapport de M. André Lesort sur un ouvrage de M. de Brandt de Galametz intitulé : *Les Fondateurs du collège de Dainville à Paris*, dont il est question plus haut (p. 535). Enfin cet intéressant volume se termine par l'*Histoire généalogique et héraldique des seigneurs de la terre et baronnie de Walincourt en Cambrésis*, par M. l'abbé Guiot, curé de cette localité.

DAUPHINÉ. — Sous le titre : *Deux élections épiscopales dans le département de l'Isère, 1791-1793*, Melle A. M. de Franclieu raconte les deux élections successives de Pouchot et de Reymond comme évêques constitutionnels de l'Isère; l'un qui ne resta que dix-huit mois en fonctions et mourut en septembre 1792, repentant de cœur, dit-on, mais empêché par ses vicaires épiscopaux de manifester ses sentiments et de se réconcilier effectivement avec l'Église; l'autre qui, élu le 17 novembre suivant, devait occuper, après le Concordat, le siège de Dijon. L'auteur nous donne en partie l'impertinente lettre dite de communion, que Reymond écrivit au Pape après son élection; il y traitait les brefs de Pie VI d'*écrits scandaleux* et lui en demandait un *édifiant désaveu*. C'est Savines, évêque légitime de Viviers, mais devenu évêque constitutionnel de l'Ardèche, qui, le 13 janvier 1793, assisté non pas de deux évêques, mais de deux curés sans mœurs, le sacra préalablement pour la circonstance, sans souci soit des lois canoniques soit même des prescriptions de la Constitution civile; le conseil permanent de l'Isère l'approuvait : c'était assez. Ces curieuses pages, appuyées des références les plus autorisées, ont paru, avec un portrait de Reymond, dans les *Annales dauphinoises* de septembre 1902. (Tirage à part, Grenoble, in-8 de 15 p.)

FRANCHE-COMTÉ. — Nous avons dit précédemment (t. XCV, p. 378-379) que l'étude de M. Émile Longin sur *Un Diplomate franc-comtois. François de Lisola* avait paru d'abord dans les *Annales franc-comtoises*. Un examen plus attentif nous a amené à constater que cette assertion n'était exacte qu'à moitié. Les pages 115 à 214 du volume forment un ensemble entièrement inédit et qui se rapporte à la partie la plus importante des négociations du célèbre diplomate. Nous sommes donc là en présence d'une œuvre complète dont les *Annales* n'ont publié que le commencement et la fin. Il était utile d'apporter cette rectification à notre première notice. Ajoutons encore que le livre de M. Longin se termine par trois pièces justificatives, en latin,

dont la plus intéressante n'est autre que le testament de Lisola en date à Vienne du 18 décembre 1674.

— Signalons la *Notice biographique* que M. l'abbé Chamouton (qui n'a pas signé) consacre à *M. l'abbé Chère, docteur en théologie, chanoine honoraire de Saint-Claude, missionnaire apostolique, directeur au grand séminaire* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, in-8 de 54 p., avec un portrait). Né à Offlanges (Jura), en 1825, M. l'abbé Chère est mort à Lons-le-Saunier le 21 avril 1901. C'est la vie d'un prêtre modèle, d'un excellent professeur et aussi d'un homme d'œuvres que retrace M. Chamouton, en termes émus : on sent que l'auteur aimait profondément son vénérable collègue. Entre autres choses, nous avons appris dans cette biographie que M. Chère a écrit le livre intitulé : *Le Grand Séminaire de Lons-le-Saunier. Souvenirs de cinquante années*, paru sous le voile de l'anonyme et noté par nous lors de son apparition (*Polybiblion*, t. XCV, p. 87).

Guyenne et Gascogne. — Une courageuse tentative de décentralisation littéraire vient de se produire à Toulouse, où une revue mensuelle, *le Bloc catholique* a lancé au cours de novembre 1902, son premier numéro. *Le Bloc catholique* : ce titre est déjà clair par lui-même; c'est assurément par opposition au fameux « bloc révolutionnaire » que ses parrains ont ainsi baptisé la nouvelle revue, qui sera « toute doctrinale, en dehors et au-dessus des contingences et des partis politiques; en un mot une revue exclusivement soucieuse d'étudier, à la lumière de la foi chrétienne, les questions religieuses, philosophiques, littéraires et sociales intéressant les jeunes. » Voilà, certes, un important programme. Nous n'avons plus qu'à souhaiter au *Bloc catholique* un développement rapide et une large diffusion. Pour y aider dans la mesure de nos moyens, nous publierons régulièrement les sommaires de la Revue dans notre *Partie technique*. On trouvera le sommaire du n° de novembre (in-8 de 40 p.) dans notre livraison technique du même mois. (Abonnements annuels : France, 5 fr.; Étranger, 6 fr. — Toulouse, 44, rue Alsace-Lorraine; et Paris, 164, rue de Vaugirard (XV°).

Limousin. — M. Paul Ducourtieux, l'auteur de nombreuses et intéressantes monographies limousines vient de résumer en quelques pages sur *le Rempart du château de Limoges* (Limoges, Vve H. Ducourtieux, in-8 de 12 p., avec 4 gr., dont 1 pl. hors texte), l'histoire de cette ancienne enceinte dont il reste encore quelques parties. On lira surtout avec intérêt le passage où l'auteur expose par qui et comment était défendue la muraille, et l'on sera touché de l'amour des *Limougeauds* pour leurs vieux murs et des sacrifices que la ville s'imposait pour leur entretien, longtemps après qu'il était devenu impossible de se faire aucune illusion sur leur utilité comme moyen de défense.

Lorraine. — La ville de Saint-Avold, dont l'écusson était dans les premiers siècles orné du signe de la croix, porte maintenant les armes pleines de la maison de Lorraine. Comment a-t-elle obtenu de ses ducs ce privilège? Au pélerinage de Trèves, en septembre 1791, la bannière des pèlerins de cette ville, brodée par les dames de Saint-Avold, rayonnait de ces belles armoiries. C'est la description et l'histoire de ces différents blasons qu'un Lorrain de Saint-Avold, M. Ph. Bronder, a entrepris de retracer; il a intercalé dans le texte d'abord les armoiries dans leur ensemble, puis vingt-quatre dessins de médailles, de sceaux : tout cela compose une charmante brochure que l'auteur a fait imprimer lui-même à Paris, dans sa propre imprimerie, *en la fête de Saint-Avold, 29 août 1902*, et dont il fait hommage « à ses

concitoyens et à tous les amis de la chère Lorraine, » sous ce titre : *Les armoiries de Saint-Avold* (in-18 de 93 p.).

Dernières Publications illustrées. — Au moment d'envoyer en bon à tirer à l'imprimerie les deux dernières feuilles de la présente livraison, nous recevons les ouvrages suivants auxquels nous regrettons de ne donner, quant à présent, qu'une simple mention, mais dont nous parlerons plus amplement dans notre livraison de janvier :

Ouvrages de la maison Hachette. — *La Guerre racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres.* Gr. in-8 de 414 p., illustré de 20 planches en taille douce et 300 grav. en noir. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — *Capitaines courageux. Une Histoire du Banc de Terre-Neuve*, par Rudyard Kipling. Trad. de L. Fabulet et de Ch. Fountaine-Walker. Gr. in-8 de 250 p., illustré par A. Gorguet. Broché, 10 fr. ; relié, 15 fr.

Ouvrages de la maison Delagrave. — Ceux-ci se font remarquer par des reliures admirables, les plus belles de celles que nous avons eues, cette année, sous les yeux. Citons : *Fables de Pierre Lachambaudie.* Préface de A. Bourgoin. Gr. in-4 de 162 p., avec 48 aquarelles par A. Vimar. Reliure à biseaux, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — *Ben-Hur, le Prince de Jérusalem*, par Louis Wallace ; trad. par R. d'Humières et J.-L. de Janasz. Gr. in-8 de 278 p., avec illustrations d'Auguste Leroux, teintées et en noir. Reliure à biseaux, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. « Ce bel ouvrage, dont le succès à l'étranger a été considérable, mérite en France un accueil égal. Imprimé avec soin, sur papier de luxe, il nous initie aux mœurs antiques et nous fait assister à la naissance, au triomphe et à la mort du Christ. La reliure représente une vue générale de Jérusalem qui s'étend à la fois sur les deux plats et sur le dos du livre, le premier plat étant traversé par un emblème militaire de la Rome impériale, de grande allure. L'effet est superbe. » — *Le Corsaire noir*, par Émilio Salgari. Trad. de J. Fargeau. Gr. in-8 de 304 p., illustr. de Gamba. Relié fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — *Le Capitaine du « Yucatan »* par Émilio Salgari. Trad. de J. Fargeau. Gr. in-8 de 303 p., illustr. de P. Gamba. Relié fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — *Les Naufragés de la « Djumna »*. Trad. de J. Fargeau. Gr. in-8 de 301 p., illustr. de E. Trigoulet. Relié fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — *Légendes normandes*, par Louis Bascan. Gr. in-8 de 238 p., illustr. de Georges Lefèvre. Broché, 2 fr. 30 ; relié fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — *La Fille des Boers*, par Paul Roland. Gr. in-8 de 237 p., compos. de A. Bertrand. Broché, 2 fr. 30 ; relié fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — *Le Serment de Marcel Brémont*, par Eud. Dupuis et A. Morlet. Gr. in-8 de 240 p., illustr. de L. Saint. Broché, 2 fr. 30 ; relié fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — *Les Babouches de Baba-Hassein*, par H. Balesta. Gr. in-8 de 236 p., illustr. de J. Geoffroy. Broché, 2 fr. 30 ; relié fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — *Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles. 1902.* T. XXIII. In-4 de 831 p., avec de très nombr. grav. Relié toile, fers speciaux, tr. dorées, 23 fr. — *L'Ecolier illustré 1902, journal paraissant tous les jeudis*, 13e année. 2 vol. ensemble de 836 p., avec de très nombr. grav. Relié toile, tr. blanches, 4 fr. 50 ; tr. dorées, 5 fr. 50.

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Littérature orientale. Hermeneutica Biblica generalis secundum principia catholica (*Stephanus Székely*) 193
Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate (*Samuel Berger*) 194
Abraham Studien über die Anfänge des hebräischen Volkes (*Paul Dornstetter*) 195
Babel und Bibel. Ein Vortrag (*Friedrich Delitzsch*) 196
Bibel und Babel. Eine Kulturgeschichtliche Skizze (*Eduard König*) 197
Die Bücher Ezra und Nehemia. Untersuchung ihres litterarischen und geschichtlichen Charakters (*Carl Holzey*) 198
La Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle (*Albert Houtin*) 329
Les Aryas de Galilée et les Origines aryennes du christianisme (*le comte G. de Lafont*) 1re partie 199
En route pour Sion, ou la Grande Espérance d'Israël et de toute l'humanité (*Rohling*); trad. de l'allemand par *E. Rohmer* 200

Patrologie. Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen. Eine litterarhistorische Untersuchung (*Hugo Koch*) 140

Théologie dogmatique. Nouvelle Théologie dogmatique (*le R. P. Jules Souben.*) I. Dieu dans l'histoire et la révélation 431
Compendium theologiae dogmaticae specialis (*Parthemo Minges*) ... 332
La Somme de saint Thomas d'Aquin en tableaux synoptiques (*le chanoine Lyons*) 246
Le Credo expliqué, ou Exposition de la doctrine catholique, d'après les symboles de foi et les constitutions et définitions de l'Eglise (*le R. P. Devine*). Trad. de l'anglais par l'abbé *C. Maillet* 98
La Philosophie du Credo (*A. Gratry*) 244
La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le Dogme, la pratique (*l'abbé Lejeune*) 106
Tractatus de Beatissima Virgine Maria, Matre Dei (*A.-M. Lépicier*). 37
La Psychologie du purgatoire (*l'abbé Ghollet*) 74

Théologie morale. Sermons. Casus conscientiae ad usum confessariorum (*A. Lehmkuhl*). II. Casus de Sacramentis 139
Essai sur la synthèse de la théologie chrétienne, d'après la cosmologie ancienne (*l'abbé Eugène Barbier*) 363
La Loi d'amour. Charité (*le R. P. Gaffre*) 432
Conférences et discours choisis (*le chanoine Penin*) 99

Apologétique. L'Église catholique (*l'abbé J.-M.-J. Bouillat*) 267

Ascétisme et Piété. Mystères chrétiens (*Mgr Bonomelli*). Trad. de *l'abbé Ch. Armand Bégin*. T. I..... 98
Jésus avec nous et ses adorateurs modèles. Simples entretiens (*le R. P. Pica*)..... 100
L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus (*le P. J. Vaudon*)..... 100
Jésus-Christ et la Femme (*Cte Ernestine de Trémaudan*)..... 101
De Imitatione Christi libri quatuor Sacrae Scripturae concordantia illustrati et parvulo commentario aucti (*G. A. O.*)..... 105
Orationes et meditationes de Vita Christi Epilegomenis et apparatu critiquo instructas (*Thomas A. Kempis*), recognoscebat emendabatque *Michael Josephus Pohl*..... 105
Méditations sur la Passion et le Sacré-Cœur, à l'usage du clergé et des fidèles (*Un prêtre de la Congrégation de la Mission*)..... 105
Vie de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et co-rédemptrice des hommes (*le P. H. Saintrain*)..... 101
La Mère de Dieu et la Mère des hommes, d'après les Pères et la théologie (*le P. J.-B. Terrien*), 2e partie. La Mère des hommes..... 101
Memento de vie sacerdotale, ou Directoire du jeune prêtre au temps présent (*l'abbé Ch. Dementhon*)..... 102
Acessus ad altare et recessus seu preces ante et post celebrationem missae..... 103
Avant et après la communion (*l'abbé P. Lejeune*)..... 104
Pour ta première communion, mon cher Jacques (*l'abbé Russacq*).. 104
Enfants, soyez chrétiens! Première Communion, confirmation, persévérance (*l'abbé F. Protois*)..... 104
Lectures spirituelles sur la dévotion à la T. S. Vierge Marie (*le P. d'Argentan*), disposées par *P. Goedert*..... 106
Lectures pieuses sur les fêtes de la T. S. Vierge et de S. Joseph (*le Vénérable Père de la Colombière*), disposées par *P. Goedert*..... 106
La Vie du cœur et l'Evangile (*l'abbé Edelin*)..... 106
Les Béatitudes de l'Evangile et les Promesses de la démocratie sociale (*Mgr Schmitz*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Collin*..... 107
Probation sur la pénitence (*Olivier Lefranc*)..... 107
« Il m'a aimé! » Méditations pour le mois du Sacré-Cœur et prières choisies (*le P. Vermeersch*)..... 108
L'Année du Sacré-Cœur. Une Pensée par jour (*l'auteur du « Mois de saint Joseph »*)..... 108
Mois de Marie. Les Vertus de la T. S. Vierge avec des exemples (*l'abbé Pille*)..... 108
L'Enfant de Marie comme il la faut..... 108
Le Livre de mes dimanches (*l'abbé J. Méritan*)..... 108
Manuel du chrétien contenant les Psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ, précédés des Exercices du chrétien. 109
L'Année chrétienne. Conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année..... 109
Petit Manuel du chrétien, contenant les principaux exercices du chrétien..... 109
Les Vacances de la jeunesse chrétienne. Prières, méditations et lectures extraites de saint Alphonse (*le P. E. Pladys*)..... 109
Fénelon : Lettres de direction. Introduction et notes par *Moïse Cagnac*..... 265
Correspondance (*Mgr Gay*). Lettres de direction spirituelle. 1re série.. 245

Mélanges. Le Credo des chrétiens, étude religieuse (*Ernest Naville*). 176
Supériorité du christianisme. Coup d'œil sur les religions comparées (*Pierre Courbet*)..... 73
Les Relations entre la foi et la raison, exposé historique (*abbé de Broglie*)..... 75
Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque (*le R. P. Dom Maréchaux*)..... 38
La Civilisation païenne et la Religion (*le R. P. Reynaud*)..... 442
Qui est l'auteur de « l'Imitation de Jésus-Christ ? » (*Francis-Richard Cruise*). Trad. par *Mlle Agnès Kennedy*..... 511
Qu'est-ce que la religion ? (*le comte Tolstoï*) ; trad. par *J. W. Bienstock* et *P. Birukov*..... 455

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. La Tradition romaine sur la succession des formes du testament devant l'histoire comparative (*Edouard Lambert*) 319
La Condition juridique des croisés et le privilège de croix (*Emile Bridrey*) 39
Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours (*Louis Ferstel*) 432

Droit canonique et ecclésiastique. L'Intervention du Pape dans l'élection de son successeur (*l'abbé G. Périès*) 38
Les Congrégations religieuses à vœux simples dans leurs rapports avec les évêques (*le P. Vincenzo Nardelli*); trad. par *l'abbé P. Mazoyer*. 455

Droit public et administratif. Etudes de droit public. II. L'Etat, les gouvernants et les agents (*Léon Duguit*) 309
Les Traités internationaux devant les Chambres (*Louis Michon*) ... 311
Les Israélites de l'Algérie et le décret Crémieux (*Jacques Cohen*)... 312
Les Ecoles libres, la loi du 1er juillet 1901 et l'avis du Conseil d'Etat du 23 janvier 1902, examen juridique et documents (*Edouard Viollet*) 433
Condition juridique de la Finlande (trad. du russe) 313

Droit civil. La Sucesion contractual (*Enrique García Herreros*)..... 317
Difendiamo la famiglia, saggio contro il divorzio e specialmente contro la proposta di introdurlo in Italia (*Lorenzo Michelangelo Billia*) 318
Du Droit de réponse en matière de presse (*René Doré*) 320

Droit commercial et industriel. Traité de législation ouvrière (*Louis Courcelle*) 314
Le Domaine industriel des municipalités. Distribution d'eau, de gaz, d'électricité, transports en commun (*Louis Roger*) 314
Étude de la législation allemande sur les brevets d'invention (*J. Bonnet*) 315
Manuel pratique des sociétés de commerce et par actions, participations, coopératives, syndicats professionnels, sociétés de secours mutuels, associations et congrégations (*Alfred Lambert*) 321
Des Assemblées d'obligataires dans les sociétés anonymes (*Charles Boucaud*) 321
Les Lois protectrices de l'agriculture. I. Loi du 4 février 1888 sur la répression des fraudes dans le commerce des engrais (*Gaëtan Aubéry*) 320

Droit pénal. Affaire Rorique. Le Bagne (*Eugène Degrave*) 76
Del Derecho de castigar, su naturaleza, su origen, su fundamento, y opiniones acerca de estos puntos (*Constante Amor y Neveiro*) ... 316

Législation militaire. La Loi militaire; loi de recrutement, recensement, etc. (*La Ramée*) 322

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Traité de philosophie (*le P. Gaston Sortais*) 385
Logique de la volonté (*Paul Lapie*) 387
D'où nous venons? (*Léon Pontet*) 386
Le Problème des causes finales (*Sully-Prudhomme* et *Ch. Richet*).... 386
Pour la raison (*Paul Lapie*) 387
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*..... 397

Psychologie. Causeries psychologiques (*J. Van Biervliet*) 388
Le Plaisir d'après Platon et Aristote (*A. Lafontaine*) 388
L'Occultisme et le spiritualisme (*G. Encausse* [*Papus*]) 390

Morale. La Responsabilité pénale (*Adolphe Landry*) 393
Sur le travail. Trad. du polonais par *H. C*..... 434
Contes moraux et leçons de choses (*J. Rousseau*) 268
De Genuino Morali systemate S. Alphonsi (*D. Majolo de Caigny*)... 391
De Genuino Probabilismo licito (*D. Majolo de Caigny*) 391

Formation de la volonté (*J. Guibert*)..... 392
Justice et liberté (*E. Goblot*)..... 392

Histoire de la philosophie. Mélanges. Essais de critique et d'histoire de la philosophie (*S. Karppe*)..... 394
Le Moyen Age (*F. Picavet*)..... 395
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Band III, Helf 5. Die Philosophie des Petrus Lombardus (*F. N. Espenberger*). 41
La Valeur de la scolastique (*F. Picavet*)..... 395
L'Averroïsme et les Averroïstes (*F. Picavet*)..... 395
Benoît de Spinoza (*Paul-Louis Couchoud*)..... 395
La Philosophie de Fichte (*Xavier Léon*)..... 396
Cousin, Jouffroy, Damiron (*P. Dubois*)..... 246

Éducation. Enseignement. Petit Directoire du prêtre éducateur au sortir du séminaire (*l'abbé Ch. Dementhon*)..... 103
L'Éducation morale dans l'Université. Enseignement secondaire. Conférences et discussions, présidées par *Alfred Croiset*..... 42
L'Éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart (*Marcel Mauxion*)..... 456
Après le collège. Horizons intellectuels (*Louis-Paul de Castegens*)... 434

Sciences politiques, économiques et sociales. Histoire critique des théories de l'intérêt du capital (*Eugen von Böhm-Bawerk*) T. I..... 21
La Méthode mathématique en économie politique (*Emile Bouvier*).. 22
Premiers Eléments d'économie politique (économie sociale) (*Luigi Cossa*)..... 22
Premiers Principes d'économie politique (*H. Rubat du Mérac*)..... 23
La Propriété privée (*Garriguet*)..... 23
La Propriété rurale en France (*Flour de Saint-Genis*)..... 333
Introduction à l'étude de la sociologie (*Garriguet*)..... 24
La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire (*Émile Faguet*)..... 333
La Répartition du revenu national (*William Smart*) ; trad. par *G. Guéroult*..... 24
Les Modes de rémunération du travail (*David Schloss*)..... 25
De la Division du travail social (*Emile Durkheim*)..... 25
Psychologie économique (*G. Tarde*)..... 26
Les Causes de la dépopulation de la France (*C. Cauderlier*)..... 27
Le Toit rural (*Odysse Richemont*)..... 456
Le Mouvement économique au XIXe siècle (*André Hua*)..... 28
Le Contrat de travail, rôle des syndicats professionnels (*Paul Bureau*)..... 28
Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements, ses rites (*Martin Saint-Léon*)..... 29
Les Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger (*Paul de Rousiers*)..... 29
Les Classes sociales ; analyse de la vie sociale (*Arthur Bauer*)..... 30
Histoire du développement économique de la Russie, depuis l'affranchissement des serfs (*Nicolas-On*)..... 30
Tolstoï et les Doukhobors ; trad. par *Bienstock*..... 31
Le Capital. Suite et fin du t. III. Le Procès d'ensemble de la production capitaliste (*Karl Marx*)..... 31
Les Systèmes socialistes (*Vilfredo Pareto*)..... 32
Solidarité (*Léon Bourgeois*)..... 33
La Question sociale, la solution pacifique (*Johannès-C. Barolin*).... 33
Unto this last. Quatre essais sur les principes d'économie politique (*John Ruskin*)..... 33
Le Socialisme et l'Agriculture (*G. Gatti*)..... 34
Histoire des Bourses du travail (*Fernand Pelloutier*)..... 35
L'Œuvre de Millerand. Un Ministre socialiste (juin 1899-janvier 1902) (*A. Lavy*)..... 35
L'Anarchisme (*Paul Eltzbacher*)..... 35
Autour d'une vie (Mémoires) (*Pierre Kropotkine*)..... 36

Féminisme. Le Féminisme français. I. L'Émancipation individuelle et sociale de la femme. II. L'Émancipation politique et familiale de la femme (*Charles Turgeon*)..... 318
La Femme et le Clergé (*l'abbé Henry Bolo*)..... 103

Sciences naturelles. Monographia loasacearum (*Ignatio Urban*, adjuvante *Ern. Gilg.*) 43

Médecine. Histoire. Généralités. Crime et anomalies mentales constitutionnelles. La Plaie sociale des déséquilibrés à responsabilité diminuée (*le Dr Aug. Forel* et *le Dr Albert Mahaim*). 210
Formulaire de médecine pratique (*le Dr E. Monin*)..... 213

Biologie. L'Hérédité acquise, ses conséquences horticoles, agricoles et médicales (*M.-J. Costantin*) 202
Mode de fonctionnement économique de l'organisme (*le Dr A. Imbert*). 203

Physiologie. Science et Religion. Études pour le temps présent. Les Sciences physionomiques, leur passé et leur présent (*Charles Godard*)..... 211

Hygiène. L'Influence de l'alcool et du tabac sur le travail (*Ch. Féré*). 204
Les Bases scientifiques de l'éducation physique (*G. Demenÿ*)..... 204
Hygiène de la femme. Enfant, jeune fille, femme, mère et aïeule (*les Drs Platon* et *Sepet*)..... 206
Éléments d'hygiène pratique à l'usage des écoles normales, des instituteurs et des familles (*Georges Combastel*) 213
Précis populaire d'hygiène pratique (*le Dr A.-F. Plicque*)..... 213
L'Hygiène de l'estomac et la Cuisine, ou la Capacité digestive suivant les individus, la nature des aliments et leur apprêt culinaire (*le Dr J. Le Bèle*)..... 213
Le Guide de la mère de famille. Essai de vulgarisation à l'usage des familles et des personnes curieuses des choses de la médecine et de l'hygiène (*le Dr Duchateau*)..... 214
L'Eau dans l'alimentation (*F. Malméjac*)..... 215
Versailles. Ses eaux, leur quantité, leur qualité depuis Louis XIII jusqu'à ce jour (*Maximilien Gavin*)..... 215

Pathologie et Thérapeutique. De la Conjonctivite granuleuse (*le Dr L. Hourmouziadès*) 204
Tuberculose et sélection (*Gen*)..... 205
La Tuberculose considérée comme maladie du peuple. Des moyens de la combattre (*le Dr S.-A. Knopf*); trad. par *le Dr G. Sersiron* ... 205
Tuberculose et sanatoriums (*le Dr A.-C. Tartarin*)..... 206
Métrites et fausses métrites (*J.-A. Doléris*) 207
Electrothérapie gynécologique. Derniers travaux de recherche et de critique (*le Dr G. Apostoli*), publiés par *le Dr A. Laquerrière*..... 208
Les Courants de haute fréquence en dermatologie. Traitement des maladies cutanées et vénériennes (*H. Lebon*) 208
Cure prompte et radicale de la syphilis. Syphilis et mercure (*le Dr J.-F. Larrieu*) 208
Étude sur la prophylaxie de la syphilis (*le Dr Fernand Raoult*) 208
Essai sur l'hémiplégie des vieillards. Les Lacunes de désintégration cérébrale (*le Dr Jean Ferrand*)..... 209
Traité de thérapeutique et de matière médicale (*Victor Audhoui*) .. 212
Formulaire spécial de thérapeutique infantile (*le Dr R. Nogué*) 213
Observations sur le développement de l'enfant. Petit Guide d'anthropométrie familiale et scolaire (*Gabriel Giroud*)..... 214

Sciences psychiques. L'Évocation des morts (*le R. P. Malignon*). 76
La Magie moderne, ou l'Hypnotisme de nos jours (*le R. P. Pie-Michel Rolfi*); trad. de l'italien par *l'abbé H. Dorangeon*..... 211

Sciences physiques et chimiques. Cours élémentaire de chimie (*A. Maillard*)..... 76
Théorie analytique de la chaleur (*J. Boussinesq*). T. I..... 335
Les Applications pratiques des ondes électriques. Télégraphie sans fil. Télégraphie avec conducteur. Eclairage (*A. Turpain*)..... 141
Introduction à l'étude des métaux. Leçons professées à la Faculté des siences (*Alfred Ditte*)..... 143
Instruments et méthodes de mesures électriques industrielles (*H. Harmagnat*)..... 435

Agriculture. Viticulture. La Bonne Vache laitière, ses caractères, moyens de la reconnaître. Guide pratique à l'usage des agriculteurs et des propriétaires (*Henri Blin*)..... 177

Les Vins de France. Histoire, géographie et statistique du vignoble français (*Adrien Berget*) 177

Sciences mathématiques. Cours d'analyse mathématique (*Edouard Goursat*) 512
Traité de cinématique théorique (*H. Sicard*) 142
Leçons sur les séries à termes positifs (*E. Borel*) 177
Sur les principes de la mécanique rationnelle (*C. de Freycinet*) 247

Géologie. Les Entrailles de la terre (*E. Caustier*) 492

Astronomie. Météorologie. Histoire de l'Observatoire de Paris, de sa fondation à 1793 (*C. Wolf*) 143
Traité d'astronomie stellaire (*Ch. André*). 2e partie. Etoiles doubles et multiples. Amas stellaires 44
Traité élémentaire de météorologie (*A. Angot*) 45

Sciences militaires. Taktische Beispiele aus den Kriegen der neuesten Zeit 1880-1900 (*Kuns*) 131
Tactica de las tres armas (*el teniente-coronel José Villalba Riquelme*). 134
Les Méthodes de guerre actuelle et vers la fin du XIXe siècle (*le général Pierron*). T. II 135
Bilden wir unsere Infanterie aus zur Schlachteninfanterie? (*Georg Frhr. von der Goltz*) 135
La Manœuvre sur le panorama pour les petites unités (*le lieutenant Lefebvre*) 136
Le Paysage militaire. Emploi du croquis panoramique en campagne et dans les reconnaissances (*le lieutenant Lefebvre*) 136
L'Etat militaire des principales puissances étrangères en 1902 (*le commandant J. Lauth*) 136
Sous le Danebrog. Souvenirs de la vie militaire en Danemark (1894-1899 (*S. A. R. le prince Jean d'Orléans, duc de Guise*) 136
La Vie militaire à l'étranger. Les Milices françaises et anglaises au Canada, 1627-1900 (*George Tricoche*) 137
La Réforme de la loi militaire. Service de trois ans, service de deux ans, service d'un an (*Henry Houssaye*) 137
Aide-Mémoire à l'usage des officiers de toutes armes (*J. Saumur*) 138

Marine. Les bateaux sous-marins et les submersibles (*R. d'Équevilley*). 145
Le Programme maritime de 1900-1906 247
Die deutsche Flotte, ihre entwickelung und organisation (*graf Reventlow*) 336

Jeux. Sport. Histoire des jouets (*Henri René d'Allemagne*) 485
Les Cerfs-volants (*J. Lecornu*) 145
La Récréation en famille (*Tom Tit*) 496

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Études esthétiques (*Georges Lechalas*) 393
Le Miroir de la vie, essais sur l'évolution esthétique (*Robert de la Sizeranne*) (1re série) 399
Le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres (*Alphonse Germain*) 400
Science et Religion. L'Art chrétien en France des origines au XVIe siècle (*Alphonse Germain*) 401
Science et Religion. L'Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts (*Alphonse Germain*) 401
Le Style dans les arts et sa signification historique (*Louis Juglar*). 401
Introduction à l'étude de la figure humaine (*le Dr Paul Richer*) 401
La Beauté de la femme (*le Dr C.-H. Strats*); trad. de l'allemand par *Robert Walts* 402
L'Art et la Médecine (*le Dr Paul Richer*) 403
Le Cheval dans la nature et dans l'art (*le lieut.-colonel Duhousset*). 403
Le Type physique d'Alexandre le Grand, d'après les auteurs anciens et les documents iconographiques (*Charles de Ujfalvÿ*) 404
L'Habitation byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe (*le général L. de Beylié*) 404
Études sur l'art français au moyen âge. Histoire de la sculpture en Languedoc, du XIIe-XIIIe siècle (*A. Marignan*) 407
Les Villes d'art célèbres. Gand et Tournai (*Henri Hymans*) 408

Florence historique, monumentale, artistique. Guide d'art dans Florence et ses environs (*Marcel Nikè*)..... 408
La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*)..... 409
La Madone, représentations de la Vierge dans l'art italien (*A. Venturi*). 483
L'Art moderne (*J.-K. Huysmans*)..... 412
La Caricature en Angleterre (*Augustin Filon*)..... 414
Great Craftsmen. The Ivory-Workers of the Middle Ages (*A. M. Cust*). 415
Fra Angelico (*Langton Douglas*)..... 409
Fra Filippo Lippi (*Edward C. Strutt*)..... 410
Les Grands Artistes. Albert Dürer (*Auguste Marguillier*)..... 411
Les Grands Artistes. Raphaël (*Eugène Müntz*)..... 411
Les Grands Artistes. Watteau (*Gabriel Séailles*)..... 411
Great Craftsmen. Peter Vischer (*Cecil Headlam*)..... 416
A. Pâris. Sa vie, ses œuvres, ses collections (*A. Estignard*)..... 531
Hippolyte Flandrin, sa vie et son œuvre (*Louis Flandrin*)..... 490
Künstler-Monographien. LXII. Walter Crane (*Otto von Schleinitz*)... 412
British Artists. Sir Joshua Reynolds, his Life and Art (*Lord Ronald Sutherland Gower*)..... 413
Great Masters. Sir David Wilkie (*Lord Ronald Sutherland Gower*).... 414
Histoire singulière et véridique de cinq bustes en marbre offerts à la ville de Troyes par Grosley et exécutés par le sculpteur Louis-Claude Vassé (*J. Pierre*)..... 416

Arts industriels. La Photographie pratique (*L.-P. Clerc*)..... 513
La Photohraphie artistique en montagne (*A. Mazet*)..... 514
La Photographie dans la navigation et aux colonies (*A. Le Mée*).... 146

Musique. Paléographie musicale. Les Principaux Manuscrits de chants grégorien, ambrosien, mozarabe, gallican, publiés en fac-similés phototypiques par les bénédictins de Solesmes. T. VII. Antiphonarium Tonale Missarum, XIe siècle..... 216
Fragments de manuscrits de plein-chant recueillis dans le département de l'Yonne. Inventaire et description (*l'abbé H. Villetard*). 217
Les Vraies Mélodies grégoriennes (*A. Dechèvrens*)..... 217
L'Antéchrist, d'après un hymne du Xe-XIe siècle (*Camille Daux*)... 218
Thomae Ludovici Victoria, Abulensis. Opera omnia ornata a *Philippo Pedrell*. T. I..... 219
Messe mélodique à deux parties pour voix égales (*le R. P. Ligonnet*. 220
Die Choräle Julian's von Speier zu den Reimoffizien des Franziscus-und Antoniusfestes, mit einer Einleitung nach Hss. herausgegeben von *J. E. Weis*..... 220
Unsere volkstümlichen Lieder (*Hoffmann von Fallersleben*). Vierte Auflage herausgegeben und neu bearbeitet von *Karl Hermann Prahl*..... 222
Songs of modern Greece, with introductions, translations and notes by *G. F. Abbott*..... 222
Musici scriptores Graeci. Recognovit proemiis et indice instruxit *Carolus Janus*..... 224
Manuel de l'harmonie (*Hugo Riemann*). Trad. de l'allemand..... 224
Geschichte der Musik-theorie im IX-XIX. Jahrhundert (*Dr Hugo Riemann*)..... 225
The Oxford History of Music. Vol. I. The Polyphonic period. Part. I. Method of musical art. 330-1330 (*H. E. Wooldrige*)..... 226
La Musique et les Musiciens (*G. Bergmans*)..... 227
La Musique à vol d'oiseau (*Prosper Mortou*)..... 228
Histoire abrégée de la musique (*Henry Boyer*)..... 228
L'Évolution de l'art musical et l'Art grégorien (*Georges Houdard*).. 228
Histoire de la musique (*Albert Soubies*). États scandinaves, XIXe siècle. 229
La Musique à Paris, 1898-1900 (*Gustave Robert*)..... 229
Essais de technique et d'esthétique musicales (*Elie Poirée*)..... 230
Richard Wagner. Sa vie et ses œuvres (*H.-S. Chamberlain*)..... 230
Wagner et le Wagnérisme au point de vue français (*Ch. Vincens*).. 231
V. Bellini con un'ode di M. Rasipardi (*C. Reina*)..... 231

Mélanges. Le Savant du foyer, notions scientifiques sur les objets usuels de la vie (*Daniel Bellet*)..... 493
Causeries. T. III. Les Familiers de l'étable. Les Familiers de la

basse-cour. La Misère. Nos Cousins. L'Enfant des rues (*le R. P. (Van Tricht)*) 77
Les Huîtres comestibles et l'ostréiculture (*René Poitier*) 456
Les Arts et métiers de la Turquie et de l'Orient (*Prétextat Lecomte*). 416

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. L'Abeille latine, ou le Latin pour tous (*Henri Issanchou*) 147
Les Serments carolingiens de 842 à Strasbourg, en roman et tudesque (*Adolphe Krafft*) 535
Sur les pléonasmes syntaxiques de l'ancien français (*Olof Reinholdsson*) 268
La Langue française et son orthographe devant une Chambre académique, ou Solution de la question orthographique (*L. Gonthier*). 535

Folk-lore. La Chanson de Roland. Traduction nouvelle et complète. Chants épiques (*Joseph Fabre*) 149
Chansons de la Haute-Bretagne (*Adolphe Orain*) 248
La Naissance, le mariage et le décès. Mœurs et coutumes. Usages anciens. Croyances et superstitions dans le sud-ouest de la France (*P. Cusacq*) 337

Poésie. Dernière Gerbe (*Victor Hugo*) 110
Poems, charades, inscriptions (*Leo XIII*), with english translation and notes by *Henry* 436
La Muse parlementaire (*Petrus Durel*) 112
L'Amour des bois et des champs (*Antony Valabrègue*) 113
Les Joies de l'heure (*Albert Mérat*) 114
Chansons et madrigaux (*le même*) 114
L'Ombre des jours (*Mme la Comtesse Mathieu de Noailles*) 115
Cantilènes du malheur (*Jehan Rictus*) 116
L'Enclos fleuri (*Alfred Coupel*) 117
Plaisir d'amour (*Théodore Maurer*) 118
Poésies (*Alphonse Quinette*) 118
Poésies (*Hégye*) 119
Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte (*Jean Canora*) 119
Les Tendances de la jeune poésie (*Armand Praviel*) 120

Théâtre. Pierre Corneille auf der englischen Bühne und in der englischen Übersetzungs-Literatur des siebzehnten Jahrunderts (*Dr A. Mulert*) 77
Théâtre de *Meilhac* et *Halévy*. T. VII 120
Blanche d'Arbois (*Marco des Chênes*) 119
Conspiration des juifs et des lépreux, sous Philippe le Long, poème historique en deux actes (*Dr Billaudeau*) 430
Le Colonel comte de Villebois-Mareuil. L'Héroïsme français au Transvaal, drame héroïque et militaire en 6 actes (*Simon, marquis de Beau-Carré*) 430
Ruth et Noémie, idylle biblique en un acte (*l'abbé Hude*) 430
Sainte Eustèle (*l'abbé Germain*) 430
Mystère de la Nativité (*Jeanne-Paul Ferrier*) 430
Le Tournant, drame en 3 actes (*Félix Héaura*) 430

Histoire du théâtre. Geschichte des neueren Dramas (*Wilhelm Creizenach*) Zweiter Band. Renaissance und Reformation 417
Études sur le théâtre français du XIVe et du XVe siècle. La Comédie sans titre, publiée pour la première fois d'après le manuscrit latin 8 163 de la Bibliothèque nationale, et les Miracles de Notre-Dame par personnages (*Émile Roy*) 418
L'Ancien Théâtre en Poitou (*Henri Clouzot*) 420
Les Théâtres de la Foire (1660-1789) (*Maurice Albert*) 421
La Comédie italienne en France et les Théâtres de la Foire et du Boulevard (*N.-M. Bernardin*) 423
Devant le rideau, conférences (*N.-M. Bernardin*) 422
La Comédie-Française et la Révolution, scènes, récits et notices (*A. Pougin*) 423

Romans, contes et nouvelles. La Décadence latine, éthopée. Pereat ! (*le Sâr Peladan*) 5
La Seconde Vie du docteur Albin (*Raoul Gineste*) 6
Service de la Reine (*Anthony Hope*); trad. de l'anglais par *Mme Marie Dronsart* 7
Et l'amour vint ! (*George de Peyrebrune*) 8
Comme jadis Molière... (*Serge Basset*) 9
Duel de sexes (*Charles Montagne*) 9
Mortel Secret. Le Lys royal (*Daniel Lesueur*) 9
Destinée d'amour (*Georges Maréschal de Bièvre*) 10
Femme de traître (*Jeanne France*) 11
Cas de conscience (*Champol*) 12
Qui m'aime me suive ! (*Henriette Bezançon*) 13
Le Roman de deux jeunes mariés (*Charles Joliet*) 13
Pour arriver au bonheur (*Georges Sauvin*) 13
La Voie sans retour (*Henry Bordeaux*) 14
L'Autre Amour (*Claude Ferval*) 15
Cours de jeunes filles (*Pierre Clésio*) 15
Caïn et Artème. Nouveaux Récits de la vie des vagabonds (*Maxime Gorki*); trad. du russe par *M. Persky* 16
Terres maudites (*Blasco Ibañes*); trad. de l'espagnol par *Hérelle* 16
La Terre du passé (*Anatole Le Braz*) 17
Les Contes à Catulle (*Jacques Rude*) 17
Avocates (*Bernard Steller*) 18
Les Larbal (*Michel Antar*) 18
Le Jardin du Roi (*Paul et Victor Margueritte*) 19
L'Épave (*Édouard Estaunié*) 19
Gestes de chansons (*Jean de Quirielle*) 289
Passifs. Parasites d'Ève (Cœurs modernes) (*Gil de Ré*) 290
Pleurs et rires (*Albert Delrue*) 291
Claudine en ménage (*Willy*) 291
Ce qu'amour veut (*A. de Gériolles*) 291
Autres temps... (*C. Leroux-Cesbron*) 292
Lisbeth (*Gabriel Franay*) 292
Hésitation sentimentale (*l'auteur d' « Amitié amoureuse »*) 293
Rédemption (*André Lichtenberger*) 293
Maison vide (*Jean Deusèle*) 293
Cette troisième (*Henryk Sienkiewicz*) ; trad. de *C. de Latour* 295
Chanteclair (*François Casale*) 295
Mirabal (*le comte de Saint-Aulaire*) 296
Les Derniers Romains (*T. Jeské-Choinski*) ; trad. de *C. de Latour* 296
Ad mortem. Tuccia la courtisane (*Maurice Buret*) 296
Réconciliés (*Térésa Jadwiga*) 297
Un petit héros boer (*Jeanne de Lias* et *Rose d'Elbes*) 297
A l'Élysée, général ! (*Paul Campana*) 297
Fouchard député (*Lucien Trotignon*) 297
L'Écume (*Charles Épry*) 298
Le Fils de Monsieur Pommier (*Joseph L'Hôpital*) 299
Le Grand Mufflo (*Pierre L'Ermite*) 300
Vieilles gens, vieux pays (*Jean de la Brète*) 300
Porte à porte (*Clara-Louise Burnheim*) ; trad. de l'anglais par *Paul d'Ybardens* 300
Petites Épouses (*Myriam Harry*) 301
La Peur de vivre (*Henry Bordeaux*) 301
Mémoires d'un médecin (*le Dr Veressaïef*) ; trad. du russe par *S.-M. Persky* 302
Contes chrétiens (*Téodor de Wyzewa*) 304
L'Étape (*Paul Bourget*) 304
Les Oberlé (*René Bazin*) 491

Ouvrages pour la jeunesse. Les Frères Kip (*Jules Verne*) 491
Fille de rois (*Pierre Maël*) 503
Nini-la-Fauvette (*Ernest Daudet*) 502
L'Escholier de Sorbonne (*André Laurie*) 504
Contes de tous les pays (*divers auteurs*) 503
Les Etapes de Madame Tambour (*Georges Le Faure*) 493
L'Année terrible. Les Etapes héroïques (*Jules Mazé*) 494

L'Enseigne de vaisseau Paul Henry (*René Basin*) 505
Le Rachat (*Jean Bertheroy*) 505
Le Petit Boscot (*Simon Boubée*) 506
Boris et François (*J. de Coulomb*) 495
Les Aventures d'un notaire (*Ernest Blum*) 495
Le Wagon de 3e classe (*Jean Drault*) 495
L'Epée du donjon (*Mme Chéron de la Bruyère*) 508
Les Enfants du Luxembourg (*Mme Charlotte Chabrier-Rieder*) 508
Les Petits Poussargues (*François Deschamps*) 508
Le Bonheur de Michel (*Mlle G. du Planty*) 508
Lettre du régiment (*Louis d'Or*) 506
Un Héros de treize ans, épisode de la guerre du Transvaal (*Léo Dex*). 507
Les Etapes de Nicolas Rameau (*G. Ferry*) 507
Le Roman d'un sot (*F. Deschamps*) 507
Le Pari d'un lycéen (*J. Chancel*) 509
Un Parisien aux Philippines (*A. de Gériolles*) 509
Les Aventures de Rémy (*Edmée Vesco*) 509
L'Allée des demoiselles (*Gabriel Aubray*) 424
Joanne d'Arc (*Y. d'Isné*) 425
Une Famille de brigands en 1793, récit d'une aïeule (*Jean Charruau*) 425
Pour la foi, trad. de l'anglais par *Georges du Vallon* 425
Notre Amirale (*la comtesse de Flavigny*) 425
La Fille des vagues (*Fernand Lafargue*) 426
L'Envoyé du Tsar (*Georges Lefaure*) 426
Nicolas Pépoff (*Georges Lefaure*) 426
Héroïsme au pays des neiges (*M. du Campfranc*) 426
Les Dieux d'or (*Joseph Divat*) 426
Rolland, ou les Aventures d'un brave (*J.-B. de Laval*) 426
Aouïna. La Nièce du curé. Souvenir d'Afrique (*P. Farochon*) 427
Alcide Chanteau, socialiste (*Jean Drault*) 427
Et çà... ? (*Pierre l'Ermite*) 427
Bonne Maman (*Jacqueline Rivière*) 427
Miguy (*Pierre Perrault*) 427
Le Plan de la comtesse (*M. Maryan*) 428
Tante Geneviève (*Marie Le Mière*) 428
Tante Bath (*Mme Charles Péronnet*) 428
L'Épreuve (*Marie Thiéry*) 428
L'idée de Suzie (*Jean Thierry*) 428
La Petite Fille de M. de Sauvoy (*M. d'Hauterive*) 429
La Pierre de touche (*C. Trouessart*) 429
Oiseau sans nid (*Jeanne de Lacrousille*) 429
La Princesse Mystère (*Marie Donal*) 429
Très véridique histoire d'une petite fille (*Hannah Lynch*) ; trad. de l'anglais par *M. Brandon* 429
Les Écolières de Crescent-House (*Mme Chabrier-Rieder*) 430
Larmes et joies (*le baron de Villebois-Mareuil*) 430
Le Fils du maître d'école (*Anne Mouans*) 430
L'Aventure de Paulette (*P. Perrault*) 509
Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins (*P.-J. Stahl* et *William Hugues*) 510
La Princesse Wanda (*Arnold Mahlinger*) 510
Pas-de-Chance (*C. de Trogoff*) 510
Jeanne et Madeleine (*Alice Dereims*) 496

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse 497
Magasin d'éducation et de récréation 498
Mon Journal 498
Le Petit Français illustré 499
L'Ouvrier 499
Les Veillées des chaumières 499
Musée des enfants 500
Revue illustrée de la jeunesse et Musée des jeunes filles 500
La Légende des bêtes (*H. Signoret* et *A. Vimar*) 500
La Journée d'un chien, ou l'Ange de la maison 501
Train de plaisir ! Messieurs les Animaux en voiture *J. Jacquin*). 501
Mademoiselle Lili et ses amis (*Un Papa*) 501
Le Robinson suisse (*R. Wyss*) raconté par *J. Lermont* 501

Album pittoresque du « Noël »..... 501
Album musical du « Noël », recueil de 25 morceaux choisis..... 502
Mon Premier Tour du monde (Mlle *H.-S. Brès*)..... 502
Les Défauts horribles (*Trim*)..... 502
Le Rêve de Maître Ambroise..... 502

Épistoliers. Lettres du séminaire (1837-1846) (*Ernest Renan*]..... 337

Littérature latine. Les Satires de *Juvénal*, traduites en prose versifiée, avec des notes explicatives par *Léon Berrier*..... 150

Histoire et critique littéraires. Histoire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe (*Paul Monceaux*). T. I. Tertullien et les Origines. T. II. Saint-Cyprien et son temps. 46
Les Personnages de l'épopée romane (*le vicomte Ch. de la Lande de Calan*)..... 150
Autour du dix-septième siècle (*Pierre Brun*)..... 47
Une nouvelle Etude sur Bourdaloue (*l'abbé Th. Delmont*)..... 457
André Chenier, critique et critiqué (*Paul Clachant*)..... 338
Victor Hugo. Leçons faites à l'Ecole normale supérieure par les élèves de deuxième année (lettres) en 1900-1901, sous la direction de *Ferdinand Brunetière*..... 514
Le Prêtre dans le roman français (*Paul Franche*]..... 48
Avant la gloire. Leurs débuts (*Henri d'Almeras*)..... 339
Nouvelles Etudes et notes littéraires sur quelques écrivains du XIXe siècle (*Jean Vaudon*)..... 250
Quelques-uns (*Louis Delaporte*). Première série..... 154
Essais critiques (*Jules Troubat*)..... 48
Au seuil du siècle. Esquisses contemporains (*Pierre de Barneville*). 251

Littérature française. La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans. Lettres et fragments inédits (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*)..... 516
L'Œuvre de *Cherbuliez*. Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice par *Georges Meunier*..... 249
La Littérature française d'aujourd'hui (*J. Ernest-Charles*)..... 152

Littératures étrangères. Togail Bruidne Da Derga, the Destruction of Da Dergars Hostel, edited, with translation and glossarial Index by *Whitley Stokes*..... 148
Les Influences celtiques avant et après Colomban, essai historique et archéologique (*Charles Rœssler*)..... 148
Historia de la literatura española desde los orígenes hasta el año 1900 (*Jaime Fitzmaurice-Kelly*). Trad. del ingles y anotada por *A. Bonilla y San Martin*..... 436
Curial y Guelfa, novela catalana del XVa segle, publicada per *Antoni Rubió y Lluch*..... 363
Les Femmes dans l'œuvre de Dante (*Lucie Félix Faure*)..... 437
Littérature japonaise (*W. S. Aston*). Trad. de *Henry Davray*..... 340

Mélanges. Tropaire-Prosier de l'abbaye Saint-Martin de Mautauriol, publié d'après le manuscrit original (XI-XIIIe siècles), par *l'abbé Camille Daux*..... 152

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*) N° 18..... 232
Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P. Legendre*). I. Partie générale. II. Colonies méditerranéennes..... 234
Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P Legendre*). Afrique occidentale et centrale..... 234
Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P. Legendre*). Océan Indien..... 234
Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P. Legendre*). I. Partie générale. II. Colonies d'Extrême-Orient..... 234

Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P. Legendre*). Océan Pacifique 234
Livre-Atlas des colonies françaises (*G. Malleterre* et *P. Legendre*). Océan Atlantique 234
Dictionnaire géographique et administratif de la France (*Paul Joanne*). T. VI (de Q à SD) 235
Le Tour du monde 496
Guide national et catholique du voyageur en France. 2e partie. T. I. Lignes du Nord et de l'Ouest et lignes en correspondance 236
Guide national et catholique du voyageur en France. 2e partie. T. II. Réseaux d'Orléans-État et du Midi et lignes en correspondance 236
La Haute-Savoie. Guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue (*Marc Le Roux*) 236
Voyages de vacances. Sur les côtes de France. Mer du Nord et Manche (*Constant de Tours*) 493
Voyage en tous pays. Au Pays bleu (*Armand Grébeauval*) 237
Excursion à la Sainte-Baume (*Marius Bernard*) (Les Étapes d'un touriste en France) 238
Relation de Terre-Sainte (1533-1534) (*Greffin Affagart*) publiée par *J. Chavanon* 341
L'Orient à vol d'oiseau (*H. de Saint-Germain*) 154
Chinois et chinoiseries. Croquis et parallèles (*Pol Korigan*) 1re série. 241
Voyage au Japon. La Société japonaise (*André Bellessort*) 242
Égypte (*A. P. de Sande e Castro*) 240
Promenades au Dahomey (*Lucien Heudebert*) 238
Dahomey et dépendances (*L. Brunet* et *Louis Giethlen*) 239
La France au dehors, Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle (le *P. J.-B. Piolet*). T. V. Missions d'Afrique 489
Un Peuple antique. Au Pays de Ménélik. Les Galla (Grande nation africaine) (*le P. Martial de Salviac*) 492
Deux ans chez les anthropophages et les Sultans du Centre Africain (*Raymond Colrat de Montrozier*) 239
Madagascar au début du XXe siècle 241
A List of Maps of America in the Library of Congress, preceded by a List of Works relating to Cartography (*P. Lee Phillips*) 242
Nos Créoles (le Dr *A. Corre*) 243
La Terre de feu, d'après le Dr Otto Nordenskjöld (*Ch. Rabot*) 244
L'Océanie (*G. Saint-Yves*) 505
La France au dehors. Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle. Ouvrage publié sous la direction du *P. Piolet*, T. IV. Océanie, Madagascar 233

Histoire ancienne. Principaux Auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes, depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose. I. Essai chronologique (*H. d'Arbois de Jubainville*) 156

Histoire de l'Église et des ordres religieux. Les Papes et la Papauté de 1143 à la fin du monde, d'après la prophétie attribué à saint Malachie (*l'abbé J. Maître*) 178
Epitome historico-canonica conciliorum generalium (*Zephyrini Zitelli Natali*) 51
Origines du protestantisme. I. L'Allemagne et la Réforme. II. Luther. III. La Conquête luthérienne (*E. Laffay*) 178
England and the Holy See. An essay towards Reunion (*Spencer Jones*) 169
Histoire des Petites Sœurs des pauvres (*Leroy*) 159
Histoire de la Congrégation de la Providence d'Évreux, dite à l'origine des dames de Caër (*le chanoine Langlois*). 1re partie. De son origine à sa dispersion par la Révolution, 1700-1797 160

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Nova Legenda Angliae, as collected by *John of Tynemouth, John Capgrave*, and others, etc., now re-edited with fresh material from MS. and printed sources, by *Carl Horstman* 158
Monaco, la Corse et sainte Dévote (*M. de Trenqualéon*) 322
Saint Hilaire (*le R. P. Largent*) 323
Saint Boniface (*G. Kurth*) 323

Actus beati Francisci et sociorum ejus edidit *Paul Sabatier*..... 324
Floretum S. Francisci Assisiensis. Liber aureus qui italice dicitur: I Fioretti di S. Francisco, edidit *Paul Sabatier*..... 325
Rusbrock l'Admirable (Œuvres choisies). Trad. par *Ernest Hello*... 326
Le Bienheureux Bernardin de Feltre et son œuvre (*le R. P. Ludovic de Besse*)..... 517
Un Martyr abyssin, Ghébra-Michaël, prêtre de la Mission (*l'abbé Coulbeaux*)..... 327
Vie de la T. R. Mère Marie du Cœur de Jésus, née Euphrasie Barbier, fondatrice et première supérieure générale de l'Institut des Filles de Notre-Dame des Missions (*l'abbé A. Coulomb*)..... 328
Fénelon directeur de conscience (*l'abbé Moïse Cagnac*)..... 263
Augustin Potier, évêque et comte de Beauvais (*F. Potier de la Morandière*)..... 326
La Vie de Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680) (*l'abbé Bertrand*)..... 52
A.-J. Vallée, recteur de Plouhinec pendant la Révolution, 1786-1798 (*l'abbé Labourlette*)..... 269
Lacordaire (*Gabriel Ledos*)..... 176
Vie de M. J. Verniolles, supérieur du petit séminaire de Servières (Corrèze) (*l'abbé L. Bertry*)..... 328
Histoires et historiettes de curés, recueillies par *G. A*..... 178

Histoire de France. Nos Origines nationales (*Henri Guerlin*).... 504
Cent Récits d'histoire de France (*Gustave Ducoudray*)..... 494
Clovis (*Godefroid Kurth*)..... 160
Le Royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933?) (*René Poupardin*)..... 53
Vita di san Luigi, re di Francia, terziario francescano (*Salvatore di Pietro*)..... 161
Vie de saint Louis (*Guillaume de Saint-Pathus*), publiée d'après les manuscrits par *H.-François Delaborde*..... 162
Saint Louis et ses historiens (*E. Léotard*)..... 162
Documents sur la Ligue en Bretagne. Correspondance du duc de Mercœur et des ligueurs bretons avec l'Espagne, publiée avec une Préface historique et des notes par *Gaston de Carné*..... 163
Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV, publiés par *Jules Guiffrey*. T. V (1706-1715)..... 407
Le Pouvoir absolu et l'Esprit provincial. Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais (*Barthélémy Pocquet*). T. III. La Réhabilitation..... 55
Louis XV et Marie Leczinska (*Pierre de Nolhac*)..... 253
La Mère des trois derniers Bourbons. Marie-Josèphe de Saxe et la Cour de Louis XV (*Casimir Stryienski*)..... 342
Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission, etc., publié par *A. Aulard*. T. X, XIII et XIV..... 254
Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris, (*A. Aulard*). T. II à V..... 165
Études et leçons sur la Révolution française (*A. Aulard*), 3e série.. 254
Mémoires de *la comtesse de Villirouët, née de Lambilly* (1767-1813). Une Femme avocat, épisode de la Révolution à Lamballe et à Paris, publiés par *le comte de Bellevue*..... 56
La Genèse de Napoléon, sa formation intellectuelle et morale jusqu'au siège de Toulon (*J.-B. Marcaggi*)..... 255
Aventuriers politiques sous le Consulat et l'Empire. Le Baron de Kolli. Le Comte Pagowski (*Léonce Grasilier*)..... 57
Napoléon et Larrey. Récits inédits de la Révolution et de l'Empire (*Paul Triaire*)..... 487
Napoléon raconté par l'image (*Armand Dayot*)..... 486
Souvenirs du *général marquis d'Hautpoul*, publiés par *le comte Fleury*. 58
Les Années de retraite de M. Guizot. Lettres à M. et Mme Charles Lenormant..... 441
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*). T. VI... 349
Histoire de la troisième République. La Présidence de Carnot (*E. Zévort*)..... 166

Histoire de l'Enseignement. Les Fondateurs du collège de Dainville à Paris (*le comte de Brandt de Galametz*)..... 536
Les Jésuites à Poitiers (1604-1762) (*Joseph Delfour*)..... 60
Essai critique sur l'enseigi ement primaire en France de 1800 à 1900 (*Emile Gossot*)..... 167
Dix-huit années de scolasticat et de régence dans diverses maisons de la Compagnie de Jésus. Mémoires véridiques (*J. Romette*). 168

Histoire des institutions et des mœurs. Les Origines du Parlement de Paris et la Justice aux XIIIe et XIVe siècles (*Gustave Ducoudray*)..... 438
Le Parlement de Paris, son rôle politique depuis le règne de Charles VII jusqu'à la Révolution (*E. Glasson*)..... 440
Les Pouvoirs des intendants sous Louis XIV particulièrement dans les pays d'élections, de 1661 à 1715 (*Charles Godard*)..... 518
Documents sur le XVIIIe siècle. Nouvelles à la main de la fin du règne de Louis XV (*le vicomte de Grouchy*)..... 457
Une Sorcière au XVIIIe siècle (*Ch. de Coynart*)..... 350
Histoire politique de la Révolution française. Origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804) (*A Aulard*)..... 343
La Cour et la Société du second Empire (*James de Chambrier*)..... 59

Histoire diplomatique et militaire. La Bataille de Jemapes (*le capitaine C. de la Jonquière*)..... 123
Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat (*le capitaine J. Colin*). 122
Bonchamps et l'Insurrection vendéenne, 1760-1796 (*R né Blaches*)... 522
1793-1796. Charette et la Guerre vendéenne, d'après les Archives de l'État et de la ville de Nantes, des Mémoires inédits des chefs vendéens, etc. (*René Bittard des Portes*)..... 443
Bonaparte en Italie (1796) (*Félix Bouvier*)..... 123
Une Ambassade turque sous le Directoire (*Maurice Herbette*)..... 346
Rome, Naples et le Directoire. — Armistices et traités (1796-1797) (*J. du Teil*)..... 521
Bonaparte en Égypte (*le capitaine Thurmann*). Souvenirs publiés avec Préface et appendices par *le comte Fleury*..... 123
Campagnes de 1805 en Allemagne *P.-C. Alombert* et *J. Colin*). T. II. en deux parties..... 124
Aus der Zeit der Noth (1806 bis 1815). Schilderungen zur preussischen Geschichte aus dem brieflichen Nachlasse des Feldmarschalls *Neidhart von Gneisenau*, herausgegeben von *Albert Pick*... 124
Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne, 1808-1809 (*le commandant Balagny*). Tome Ier (Durango, Burgos, Espinosa)..... 125
Le Prince Eugène et Murat (1813-1814). Opérations militaires et négociations diplomatiques (*M.-H. Weil*)..... 125
Souvenirs d'un soldat de Napoléon Ier (*Jean-Pierre de T.-V.*)..... 126
Souvenirs d'un vieux soldat (*Stéphen Lefranc*)..... 128
Le Maréchal Moncey, duc de Conegliano (1754-1842) (*le duc de Conegliano*)..... 126
Le Maréchal Ney (*le comte de la Bédoyère*)..... 126
Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin. I. Le Régiment de Francfort (*le capitaine Sauzey*)..... 127
Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle (*Germain Bapst*). T. II. Napoléon III et sa Cour. La Guerre de Crimée..... 127
Mes Souvenirs (*le comte de Reiset*). T. II. La Guerre de Crimée et la Cour de Napoléon III..... 347
Magenta. Der Feldzug von 1859 bis zur ersten Entscheidung (*V. Caemmerer*)..... 129
Un Séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le second Empire (*la baronne Durand de Fontmagne, née Drummond de Melfort*)..... 442
La Guerre de 1870-71, (publiée par la Revue d'histoire rédigée à la section historique de l'État major de l'armée). Des Origines à la journée du 5 août inclus..... 130
Histoire de la guerre de 1870-71 (*Pierre Lehautcourt*). T. II. Les Deux Adversaires. Premières Opérations..... 130

Campagne de 1870-71. Souvenirs d'un officier de lanciers (*le commandant Urdy*) 128
Souvenirs d'un officier d'état-major (*le colonel Fix*). 2e série (1870-1894) 127
Le Ministère de la guerre sous la Commune (*le général Bourelly*)... 131
L'Armée à travers les âges. Les Mémoires. Conférences faites en 1900 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par *MM. Sorel, Guiraud, Lehugeur, Coville, Gebhardt, Chuquet, Rambaud* et *Vandal*, 3e série 129

Histoire maritime et coloniale. L'Avenir colonial de la France. Études pratiques sur les principes de la colonisation et la situation économique des colonies françaises et étrangères (*E. Fallot*) 234
Colonisation de l'île Bourbon et Fondation du quartier Saint-Pierre (*Jules Hermann*) 444
Autour de Kita, étude soudadaise (*le commandant G. Tellier*) 137
Les Grands Naufrages, drames de la mer (*Henri de Noussanne*) 486

Questions du jour. Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France (*le R. P. Janvier*) 364
Le Mouvement religieux. Études et discours (*L. Birot*) 61
L'Action du clergé dans la réforme sociale (*Paul Lapeyre*) 179
Morts ou vivants ? Suppression et survivance de la Compagnie de Jésus (*A. Clavé*) 259
Der Kapuziner kommt ! (*Pfarrer Hansjakob*) 365
L'Évangélisation des hommes en France et quelques réformes nécessaires (*le R. P. James Forbes*) 74
Nos vrais Ennemis (*le R. P. Sertillanges*) 259
Les Doctrines de haine (*A. Leroy-Beaulieu*) 351
Nos Conférences (1898-1902) 179
Les Motifs d'espérer (*F. Brunetière*) 78
A l'assaut des Écoles 536
Quelques considérations sur notre temps (*M. Jacquinet*) 351
Nationalisme. Catholicisme. Révolution (*Charles Maignen*) 62
La Congrégation du Grand Orient (*Un patriote*) 457
L'Allemagne, la France et la Question d'Autriche (*André Chéradame*). 352

Histoire des abbayes et des monastères. Histoire d'une abbaye à travers les siècles. Ferrières-en-Gatinais, ordre de Saint-Benoit (508-1790). Son influence sociale, religieuse et littéraire (*l'abbé Jarossay*) 353
Rôle des monastères comme établissements de crédit, étudié en Normandie du XIe à la fin du XIIIe siècle (*R. Génestal*) 258
Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal (*A. Maulvault*) 63

Histoire provinciale et locale. Les Petites Maisons galantes de Paris au XVIIIe siècle (*Gaston Capon*) 260
Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par *A. Longnon*. T. Ier. Les Fiefs 523
Villedieu-les-Poëles, sa commanderie, sa bourgeoisie, ses métiers (*Joseph Grente* et *Oscar Havard*) 354
Les Gens du Roi au Parlement de Bretagne (1553-1790) (*Gustave Saulnier de la Pinelais*) 445
Recherches sur les anciennes corporations ouvrières et marchandes de la ville de Rennes (*Armand Rébillon*) 524
La Marine et le commerce de Nantes au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe (1661-1715) (*Emile Gabory*) 536
Monographie de la cathédrale d'Angers. Le Mobilier (*Louis de Farcy*). 171
Histoire religieuse du département des Basses-Alpes pendant la Révolution (*l'abbé M.-J. Maurel*) 356

Histoire étrangère. Constantin V, empereur des Romains (740-775) (*Alfred Lombard*) 447
L'Angleterre au XIXe siècle. La Reine Victoria, 1819-1901 (*J. de la Faye*) 64
Victoria, sa vie, son rôle, son règne. L'Héritage d'Édouard VII (*Abel Chevalley*) 59

Die Stellung der Kurfürsten zür Wahl Karls V im Jahre 1519 (*Bernhard Weicker*)..... 526
Le Traité de Berlin de 1885 et l'État indépendant du Congo (*Riccardo Pierantoni*) ; trad. française..... 67
L'Impérialisme allemand (*Maurice Leir*)..... 446
Soirées franco-russes. T. Ier. Louis II de Bavière. Le Drame de Meyerling. Boërs et Afrikanders (*Arthur Savaète*)..... 526
Un Sitio à la Coehoorn. El ataque frustrado contra Bruselas en 1708 (*el coronel Joaquin de la Llave y Garcia*)..... 129
La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI. La Compagnie d'Ostende (*Michel Huisman*)..... 174
Miramar de Majorque (*Gaston Vuiller*)..... 448
Estudios histórico-artisticos relativos principalmente à Valladolid (*José Marti y Monsó*)..... 527
Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie (1526-1722) (*Albert Lefaivre*)..... 538
Uno Fonte per la storia del regno di Sicilia. Il Carmen di Pietro da Eboli (*Guido Bigoni*)..... 537
Il Sacco di Roma del MDXXVII (*Domenico Orano*). Vol. I. I Ricordi di Marcello Alberini..... 356
Venezia e il Turco nella seconda meta del secolo XVII (*Amy-A. Bernardy*)..... 270
Spirito pubblico, società secrete e polizia in Livorno dal 1815 al 1821 (*Gino Scaramella*)..... 180
Le Monténégro et le Saint-Siège. La Question de saint Jérôme (*le marquis Mac Swiney de Mashanaglass*)..... 365
La Dernière des Romanov. Élisabeth Ire, impératrice de Russie (1741-1762) (*K. Waliszewski*)..... 261
Un Ambassadeur russe à Turin (1792-1793). Dépêches de *S. E. le prince Alexandre Bélosseslky de Bélozersk*, publiées par *la princesse Lise Troubetzkoï*..... 175
Essais sur l'histoire de la civilisation russe (*P. Milioukov*)..... 65
La Serbie contemporaine (*J. Mallat*)..... 263
La Suède sous la République et le premier Empire. Mémoires du *lieutenant-général de Suremain* (1794-1815), publiés par *G. de Suremain*..... 65
Les Sultans ottomans (*Halil Ganem*). T. II..... 269
Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1900 (*Henri Cordier*). T. II. L'Empereur Kouang-Siu (Première partie, 1875-1887)..... 359
Précis de quelques campagnes contemporaines. II. La Guerre sino-japonaise (*le commandant Bujac*)..... 132
Les Derniers Jours de Pékin (*Pierre Loti*)..... 359
Au Transvaal et dans le Sud-Africain avec les attachés militaires (*Roger Raoul-Duval*)..... 488
La Guerre sud-africaine (*le capitaine Fournier*). I. Origines du conflit. Campagnes dans le Natal..... 132
La Guerre sud-africaine (*le capitaine G. Gilbert*)..... 132
Précis de quelques campagnes contemporaines (*le commandant Bujac*). V. Afrique australe..... 132
Carnet de campagne du *colonel de Villebois-Mareuil*..... 133
American Relations on the Pacific and the Far East, 1784-1900 (*James Morton Callahan*)..... 638
The Maryland Constitution of 1864 (*William Starr Myers*)..... 180
Eléments d'une psychologie politique du peuple américain (*E. Boutmy*) 358

Biographie française. De Stephano Baluzio Tutelensi libertatum ecclesiae gallicanae propugnatore (*Carolus Godard*)..... 488
Mémoires d'*Aimée de Coigny*..... 530
Madame Récamier, avec des documents nouveaux et inédits (*Joseph Turquan*)..... 265
La Générale Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1838) (*Joseph Turquan*). 68
Louis Veuillot (*Eugène Veuillot*). T. II (1845-1855)..... 70
Alexandre Dumas père (*H. Parigot*) (Les Grands Ecrivains français). 50
Montalembert. T. III. L'Eglise et le second Empire, 1850-1870 (*le R. P. Lecanuet*)..... 256
Henri Lasserre, sa vie, sa mission, ses lettres. Papiers et documents inédits (*Louis Collin*)..... 72

Virginie Déjazet. Vie de l'artiste. Déjazet et ses contemporains. Déjazet amoureuse (*L.-Henry Lecomte*)..... 532
Victor Hugo. 1802-1902 (*Mme L.-F. Méaulle*)..... 494

Biographie étrangère. La Vie du docteur Haas. Un Bienfaiteur des prisonniers en Russie (1780-1853) (*Denis Roche*)..... 538
Iconobiografia del generalato español (*Adolfo Carrasco y Sayz*)..... 128
Le Comte-Amiral D. Vasco da Gama (*Maria Telles da Gama*)..... 73
Life of Commissary James Blair, Founder of William and Mary College (*Daniel Esten Motley*..... 78

Archéologie. Manuel d'archéologie française, depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. 1re partie. Architecture l'Architecture religieuse. (*Camille Enlart*)..... 405
Notions élémentaires d'archéologie monumentale (*Louis Bonnard*).. 406
Antinoë et les Sépultures de Thaïs et de Sérapion (*Al. Gayet*)..... 405
Les Etablissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosannes (*Léon Joulin*) 266
Voyage aux Sept Merveilles du monde (*Augé de Lassus*)..... 506

Mélanges. Les Temps héroïques. Étude préhistorique d'après les origines indo-européennes (*André de Paniagua*)..... 168
Uchronie (l'Utopie dans l'histoire) (*Charles Renouvier*)..... 170
La Chrétienté. Philosophie catholique de l'histoire moderne (*le R. P. Delaporte*) 269
Le Charme de l'histoire. Etudes diverses (*Eugène Marbeau*)..... 533

Bibliographie. Bibliothèques. Bibliothèque de Bibliographies critiques, publiée par la Société des études historiques. La guerre de 1870-71 (*Pierre Lehautcourt*) 131
Cornell University Library. Catalogue of the Dante Collection presented by *Willard Fiske*, compiled by *Theodore Wesley Koch*..... 360
A List of Danteiana in American Libraries, supplementing the Catalogue of the Cornell Collection (*Theodore Wesley Koch*)..... 362
Ein Missale speciale, vorläufer der Psalteriums von 1457, Beitrag zur Geschichte der ältesten Drackwerke (*Otto Hupp*) 534
Gutenbergs erste Drucke. Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der ältesten Druckwerke (*Otto Hupp*) 534
Une Bibliothèque. L'Art d'acheter les livres, de les classer, de les conserver et de s'en servir (*Albert Cim*)..... 452
Répertoire bibliographique des auteurs et des ouvrages contemporains en langue française ou latine, suivi d'une Table méthodique d'après l'ordre des connaissances (*l'abbé Elie Blanc* et *Hugues Vaganay*)..... 454

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abbott (G. F.) 223
Albert (Maurice) 421
Allemagne (Henry René d') . . 485
Almeras (Henri d') 339
Alombert (P.-C.) 124
Amor y Nevbiro (Constante). . 316
André (Ch.) 44
Angot (A.) 45
Antar (Michel) 18
Apostoli (le Dr G.) 208
Arbois de Jubainville (H. d'). 156
Argentan (le R. P. d') 106
Armagnat (H.) 435
Assise (saint François d'). 324, 325
Aston (W. S.) 340
Aubéry (Gaëtan) 320
Aubray (Gabriel) 424
Aud'houi (Victor) 212
Augé de Lassus 506
Aulard (A.) 165, 254, 343

Balagny (le commandant) . . . 125
Bapst (Germain) 127
Barbier (l'abbé Eugène) 363
Barneville (Pierre de) 251
Barolins (Johannès-C.) 33
Basset (Serge) 9
Bauer (Arthur) 30
Bazin (René) 491, 505
Beau-Carré (Simon, marquis de) 430
Bégin (l'abbé Ch.-Armand) . . . 98
Bèle (le Dr J.) 213
Bellessort (André) 242
Bellet (Daniel) 493
Bellevue (le comte de) 56
Belosselsky de Bélozersk (le prince Alexandre) 175
Bélozersk (le prince Alexandre Bélosselsky) 175
Berger (Samuel) 194
Berget (Adrien) 177
Bergmans (G.) 227
Bernard (Marius) 238
Bernardin (N.-M.) 422, 423
Bernardy (Amy-A.) 270
Berrier (Léon) 150
Bertheroy (Jean) 505
Bertrand (l'abbé) 52
Bertry (l'abbé L.) 328
Besse (le R. P. Ludovic de) . . 517
Beylié (le général L. de) 404
Bezançon (Henriette) 13
Bienstock (J.-W.) 31, 455
Biervliet (J. van) 388
Bièvre (Georges Mareschal de) 10
Bigoni (Guido) 537
Billaudeau (le Dr) 430
Billia (Lorenzo-Michelangelo). 318
Birot (L.) 61
Birukov (P.) 455
Bittard des Portes (René) . . 443
Blachez (René) 522
Blanc (l'abbé Élie) 454
Blin (Henri) 177
Blum (Ernest) 495
Böhm-Bawerk (Eugen von) . . . 21
Bolo (l'abbé Henry) 103
Bonilla y San Martin (A.) . . . 436
Bonnard (Louis) 406
Bonnet (J.) 315
Bonomelli (Mgr) 98
Bordeaux (Henry) 14, 301
Borel (É.) 177
Boubée (Simon) 506
Boucaud (Charles) 321
Bouillat (l'abbé J.-M.-J.) . . . 267
Bourelly (le général) 131
Bourgeois (Léon) 33
Bourget (Paul) 304
Boussinesq (J.) 335
Boutmy (E.) 358
Bouvier (Émile) 22
Bouvier (Félix) 123
Boyer (Henry) 228
Brandon (M.) 429
Brandt de Galametz (le comte de) 535
Brès (Mlle H.-S.) 502
Bridrey (Émile) 39
Broglie (l'abbé de) 75
Brun (Pierre) 47
Brunet (L.) 239

BRUNETIÈRE (F.) 78, 514
BUJAC (le commandant) 132
BUREAU (Paul) 28
BURET (Maurice) 296
BURNHEIM (Clara-Louise) 300

CAEMMERER (V.) 129
CAGNAC (l'abbé Moïse) . . . 263, 265
CAIGNY (D. MAJOLO DE) 391
CALAN (le vicomte Ch. DE LA LANDE DE) 150
CALLAHAN (James MORTON) . . . 538
CAMPANA (Paul) 297
CAMPFRANC (M. DU) 426
CANORA (Jean) 119
CAPGRAVE (John) 158
CAPON (Gaston) 260
CARMÉ (Gaston DE) 163
CARRASCO Y SAYZ (Adolfo) . . . 128
CASALE (François) 295
CASTEGNS (Louis-Paul DE) . . . 434
CASTRO (A. P. DE SANDE E) . . 240
CAUDERLIER (C.) 27
CAUSTIER (E.) 492
CHABRIER-RIEDER (Mme Charlotte) 430, 508
CHAMBERLAIN (H.-S.) 230
CHAMBRIER (James DE) 59
CHAMPOL 12
CHANCEL (J.) 509
CHARRUAU (Jean) 425
CHAVANON (J.) 341
CHÊNES (Marco DES) 119
CHÉRADAME (André) 352
CHERBULIEZ 249
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 508
CHEVALLEY (Abel) 525
CHOLLET (l'abbé) 74
CHUQUET 129
CIM (Albert) 452
CLACHANT (Paul) 338
CLAVÉ (A.) 259
CLERC (L.-P.) 513
CLÉSIO (Pierre) 15
CLOUZOT (Henri) 420
COHEN (Jacques) 312
COIGNY (Aimée DE) 530
COLIN (le capitaine J.) . . . 122, 124
COLIN (Louis) 72
COLLIN (l'abbé) 107
COLRAT DE MONTROSIER (Raymond) 239
COMBASTEL (Georges) 213
CONEGLIANO (le duc DE) 126
CONSTANT DE TOURS 493
CORDIER (Henri) 359
CORRE (le Dr A.) 243
COSSA (Luigi) 22
CONSTANTIN (M.-J.) 202
COUCHOUD (Paul-Louis) 395
COULBEAUX (l'abbé) 327
COULOMB (l'abbé A.) 328
COULOMB (J. DE) 495
COUPEL (Alfred) 117
COURBET (Pierre) 73
COURCELLE (Louis) 314
COVILLE 129
COYNART (Ch. DE) 350

CREIZENACH (Wilhelm) 417
CROISET (Alfred) 42
CRUISE (Francis-Richard) 511
CUST (A. M.) 415
CUZACQ (P.) 337

DAUDET (Ernest) 502
DAUX (l'abbé Camille) 152, 218
DAVRAY (Henry) 340
DAYOT (Armand) 486
DECHEVRENS (A.) 217
DEGRAVE (Eugène) 76
DELABORDE (H.-François) 162
DELAPORTE (Louis) 154
DELAPORTE (le R. P.) 269
DELFOUR (Joseph) 60
DELITZSCH (Friedrich) 196
DELMONT (abbé Th.) 457
DELRUE (Albert) 291
DEMENTHON (l'abbé Ch.) . . 102, 103
DEMENY (G.) 204
DEREIMS (Alice) 496
DESCHAMPS (François) 507, 508
DEUZÈLE (Jean) 293
DEVINE (le R. P.) 98
DEX (Léo) 507
DITTE (Alfred) 143
DIVAT (Joseph) 426
DOLÉRIS (J.-A.) 207
DONAL (Marie) 429
DORANGEON (l'abbé H.) 211
DORÉ (René) 320
DORNSTETTER (Paul) 195
DOUGLAS (Langton) 409
DRAULT (Jean) 427, 495
DRONSART (Mme Marie) 7
DUBOIS (P.) 246
DUCHATEAU (le Dr) 214
DUCOUDRAY (Gustave) 438, 494
DUGUIT (Léon) 309
DUHOUSSET (le lieut.-colonel) . . 403
DURAND DE FONTMAGNE (la baronne) 442
DUREL (Pétrus) 112
DURKHEIM (Émile) 25

EDELIN (l'abbé) 106
ELBES (Rose D') 297
ELTZBACHER (Paul) 35
ENCAUSSE (G.) [PAPUS] 390
ENLART (Camille) 405
ÉPRY (Charles) 298
ÉQUEVILLEY (R. D') 145
ERNEST-CHARLES (J.) 152
ESPENBERGER (F. N.) 41
ESTAUNIÉ (Édouard) 19
ESTIGNARD (A.) 531

FABRE (Joseph) 149
FAGUET (Émile) 333
FALLERSLEBEN (Hoffmann VON) . 222
FALLOT (E.) 234
FARCY (Louis DE) 171
FAROCHON (P.) 427
FAURE (Lucie Félix) 437
FÉNELON, 265 265
FÉRÉ (Ch.) 204
FERRAND (le Dr Jean) 209

FERRIER (Jeanne-Paul) 430
FERRY (G.) 507
FERSTEL (Louis). 432
FERVAL (Claude) 15
FILON (Augustin) 414
FISKE (WILLARD) 360
FITZMAURICE-KELLY (Jaime) . . 436
FIX (le colonel) 127
FLANDRIN (Louis) 490
FLAVIGNY (la comtesse DE). . . 425
FLEURY (le comte). 58, 123
FLOUR DE SAINT-GENIS. 333
FONTMAGNE (la baronne DURAND DE) 442
FORBES (le R. P. James) 74
FOREL (le Dr Aug.) 210
FOURNIER (le capitaine). 132
FRANAY (Gabriel) 292
FRANCE (Jeanne). 11
FRANCHE (Paul) 48
FRANÇOIS D'ASSISE (saint). 324, 325
FREYCINET (C. DE). 247

GABORY (Emile) 536
GAFFRE (le R. P.). 432
GALAMETZ (le comte DE BRANDT DE) 535
GAMA (Maria Telles DA). 73
GANEM (Halil) 269
GARCIA (el coronel Joaquim LA LLAVE Y). 129
GARCIA HERREROS (Enrique). 317
GARRIGUET. 23, 24
GATTI (G.) 34
GAVIN (Maximilien) 215
GAY (Mgr) 245
GAYET (Al.) 405
GEBHARDT 129
GEN. 205
GÉNESTAL (R.). 258
GÉRIOLLES (A. DE) 291, 509
GERMAIN (l'abbé). 430
GERMAIN (Alphonse). 400, 401
GIBTHLEN (Louis) 239
GILBERT (le capitaine G.). . . . 132
GILG (Ern.). 43
GINESTE (Raoul). 6
GIROUD (Gabriel). 214
GLASSON (E.). 440
GNEISENAU (Neidhart VON) . . . 124
GOBLOT (E.) 392
GODARD (Charles) 211, 518
GOEDERT (P.). 106
GOLTZ (Georg Frhr. VON DER). 135
GONTHIER (L.). 535
GORKI (Maxime). 16
GOSSOT (Emile) 167
GOURSAT (Edouard) 512
GOWER (Lord Ronald SUTHERLAND). 413, 414
GRASILLIER (Léonce). 57
GRATRY (A.). 244
GRÉBEAUVAL (Armand) 237
GREFFIN AFFAGART. 341
GRENTE (Joseph) 354
GROUCHY (le vicomte DE). . . . 457
GUERLIN (Henri). 504
GUÉROULT (G.). 24

GUIBERT (J.) 392
GUIFFREY (Jules) 407
GUIRAUD 129
GUISE (S. A. R. le prince Jean D'ORLÉANS, duc DE) 136
GUIZOT. 441

HALÉVY 120
HANSJAKOB (Pfarrer) 365
HARRY (Myriam). 301
HAUTERIVE (M. D') 429
HAUTPOUL (le général marquis D') 58
HAVARD (Oscar) 354
HEADLAM (Cecil). 416
HÉAURA (Félix) 430
HÉGYE 119
HELLO (Ernest). 326
HERBETTE (Maurice). 346
HÉRELLE. 16
HERMANN (Jules) 444
HEUDEBERT (Lucien) 238
HOLZHEY (Carl) 198
HOPE (Anthony) 7
HORTSMAN (Carl) 158
HOUDARD (Georges) 228
HOURMOUZIADÈS (le Dr L.). . . 204
HOUSSAYE (Henry) 137
HOUTIN (Albert). 329
HUA (André). 28
HUDE (l'abbé) 430
HUGO (Victor) 110
HUGUES (William) 510
HUISMAN (Michel) 174
HUPP (Otto) 534
HUYSMANS (J.-K.) 412
HYMANS (Henri) 408

IBAÑEZ (Blasco) 16
IMBERT (le Dr A.) 203
ISNÉ (Y. D') 425
ISSANCHOU (H.) 147

JACQUIN (J.) 501
JACQUINET (M.) 351
JADWIGA (Térésa) 297
JAN (Carl) 224
JANVIER (le R. P.) 364
JAROSSAY (l'abbé) 353
JESKÉ-CHOINSKI (T.). 296
JOANNE (Paul) 235
JOLIET (Charles) 13
JONES (Spencer) 169
JOULIN (Léon) 266
JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE). . 156
JUGLAR (Louis) 401
JUVÉNAL 150

KARPPE (S.). 394
KEMPIS (Thomas A.). 105
KENNEDY (Agnès) 511
KNOPF (le Dr S.-A.) 205
KOCH (Hugo). 140
KOCH (Théodore WESLEY). 360, 362
KÖNIG (Eduard) 197
KORIGAN (Pol) 241
KRAFFT (Adolphe). 535
KROPOTKINE (Pierre). 36

KUNZ 131
KURTH (Godefroid) 160, 323

LA BÉDOYÈRE (le comte DE) . . 126
LA BÈTE (Jean DE). 300
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE). 508
LA COLOMBIÈRE (le Vénérable Père DE). 106
LACROUSILLE (Jeanne DE). . . . 429
LAFARGUE (Fernand) 426
LA FAYE (J. DE) 64
LAFENESTRE (Georges) 409
LAFFAY (E.) 178
LAFONT (le comte G. DE) 199
LAFONTAINE (A.) 388
LAIR (Maurice). 446
LA JONQUIÈRE (le capitaine C. DE) 123
LA LANDE DE CALAN (le vicomte Ch. DE) 150
LA LLAVE Y GARCIA (el coronel Joaquin) 129
LAMBERT (Alfred) 321
LAMBERT (Edouard). 319
LA MORANDIÈRE (F. POTIER DE) 326
LANDRY (Adolphe). 393
LANGLOIS (le chanoine). 160
LAPEYRE (Paul). 179
LAPIE (Paul) 387
LA PINELAIS (Gustave SAULNIER DE) 445
LAQUERRIÈRE (le Dr A.) 208
LA RAMÉE. 322
LARBOURLETTE (l'abbé) 269
LARGENT (le R. P.). 323
LARRIEU (le Dr J.-F.). 208
LA SIZERANNE (Robert DE). . . 399
LASSUS (AUGÉ DE) 506
LATOUR (C. DE). 295, 296
LAURIE (André) 504
LAUTH (le commandant J.). . . 136
LAVAL (J.-B. DE). 426
LAVY (A.) 35
LEBON (H.) 208
LE BRAZ (Anatole). 17
LECANUET (le R. P.). 256
LECHALAS (Georges). 393
LECOMTE (L.-Henry) 532
LECOMTE (Prétextat) 416
LECORNU (J.) 145
LEDOS (Gabriel) 176
LEFAIVRE (Albert). 528
LEFAURE (Georges). 426, 493
LEFEBVRE (le lieutenant). . . . 136
LEFRANC (Olivier). 107
LEFRANC (Stéphen). 128
LEGENDRE (P.). 234
LEHAUCGURT (Pierre). . . . 130, 131
LEHMKUHL (A.). 139
LEHUGEUR 129
LEJEUNE (l'abbé) 104, 106
LE MÉE (A.) 146
LE MIÈRE (Marie) 428
LÉON XIII 436
LÉON (Xavier) 396
LÉOTARD (E.). 162
LÉPICIER (A.-M.). 37
L'ERMITE (Pierre). 300, 427

LERMONT (J.). 501
LE ROUX (Marc) 236
LEROUX-CESBRON (C.). 292
LEROY 159
LEROY-BEAULIEU (A.). 351
LESUEUR (Daniel) 9
L'HÔPITAL (Joseph). 299
LIAS (Jeanne DE). 297
LICHTENBERGER (André) 293
LIGONNET (le R. P.) 220
LLUCH (Antoni RUBIO Y) 363
LOMBARD (Alfred) 447
LONGNON (A.) 523
LOTI (Pierre). 356
LOVENJOUL (le vicomte SPOEL-BERCH DE). 516
LUDOVIC DE BESSE (le R. P.) . . 517
LYNCH (Hannah). 429
LYONS (le chanoine). 246

MAC SWINEY DE MASHANAGLASS (le marquis) 365
MAËL (Pierre) 503
MAHAIM (le Dr Albert). 210
MAHLINGER (Arnold). 510
MAJOLO DE CAIGNY (D.). 391
MAIGNEN (Charles). 62
MAILLARD (A.) 76
MAILLET (l'abbé C.) 98
MAITRE (l'abbé J.). 178
MALLAT (J.) 263
MALLETERRE (G.). 234
MALMÉJAC (F.) 215
MARBEAU (Eugène). 533
MARCAGGI (J.-B.). 255
MARÉCHAUX (le R. P. Dom). . . 38
MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges) 10
MARGUERITTE (Paul). 19
MARGUERITTE (Victor). 19
MARGUILLIER (Auguste). 411
MARIGNAN (A.) 407
MARTI Y MONSÓ (José). 527
MARTIAL DE SALVIAC (le P.). . . 492
MARTIN SAINT-LÉON. 29
MARX (Karl) 31
MARYAN (M.) 428
MASHANAGLASS (le marquis MAC SWINEY DE) 365
MATIGNON (le R. P.). 76
MAULVAULT (A.) 63
MAUREL (l'abbé M.-J.). 356
MAURER (Théodore) 118
MAUXION (Marcel) 456
MAZÉ (Jules). 494
MAZET (A.). 514
MAZOYER (l'abbé P.). 455
MÉAULLE (Mme L.-F.). 494
MEILHAC 120
MÉRAC (H. RUBAT DU). 23
MÉRAT (Albert) 114
MÉRITAN (l'abbé J.). 108
MEUNIER (Georges) 249
MICHON (Louis) 311
MILIOUKOV (P.). 65
MINGES (Parthemo) 332
MONCEAUX (Paul) 46
MONIN (le Dr E.). 213
MONSÓ (José MARTI Y). 527

MONTAGNE (Charles) 9
MONTROSIER (Raymond COLRAT DE) 239
MORTOU (Prosper) 228
MOTLEY (Daniel Esten) 78
MOUANS (Anne) 430
MULERT (Dr A.) 77
MÜNTZ (Eugène) 411
MYERS (William STARR) 180

NARDELLI (le P. Vincenzo) . . . 455
NATALI (Mgr Zephyrini Zitelli) . 51
NAVILLE (Ernest) 176
NEVEIRO (Constante AMOR Y) . . 316
NICOLAS-ON 30
NIKÉ (Marcel) 408
NOAILLES (la Ctesse Mathieu DE) . 115
NOGUÉ (le Dr R.) 213
NOLHAC (Pierre DE) 253
NOUSSANNE (Henri DE) 486

OLLIVIER (Émile) 349
OR (Louis D') 506
ORAIN (Adolphe) 248
ORANO (Domenico) 356
ORLÉANS (S. A. R. le prince Jean, duc DE GUISE) 136

PANIAGA (André DE) 168
PAPUS (G. ENCAUSSE) 390
PARETO (Vilfredo) 32
PARIGOT (H.) 50
PEDRELL (Philippe) 219
PELADAN (le Sar) 5
PELLOUTIER (Fernand) 35
PENIN (le chanoine) 99
PÉRIÈS (l'abbé G.) 38
PÉRONNET (Mme Charles) 428
PERRAULT (Pierre) 427, 509
PERSKY (S.-M.) 16, 302
PEYREBRUNE (George DE) 8
PHILLIPS (P. Lee) 242
PICA (le R. P.) 100
PICAVET (F.) 395
PICK (Albert) 124
PIERANTONI (Riccardo) 67
PIERRE (J.) 416
PIERRE L'ERMITE 300, 427
PIERRON (le général) 135
PIETRO (Salvatore DI) 161
PILLE (l'abbé) 108
PILLON (F.) 397
PIOLET (le P. J.-B.) 233, 489
PLADYS (le R. P. E.) 109
PLANTY (Mlle G. DU) 508
PLATON (le Dr) 206
PLICQUE (le Dr A.-F.) 213
POCQUET (Barthélémy) 55
POHL (Michel-Joseph) 105
POIRÉE (Elie) 230
PONTET (Léon) 386
PORTES (René BITTARD DES) . . 443
POTIER DE LA MORANDIÈRE (F.) . 326
POTTIER (René) 456
POUGIN (A.) 423
POUPARDIN (René) 53
PRAHL (Karl Hermann) 222

PRAVIEL (Armand) 120
PROTOIS (l'abbé F.) 104

QUINETTE (Alphonse) 118
QUIRIELLE (Jean DE) 289

RABOT (Ch.) 244
RAMBAUD 129
RAOUL-DUVAL (Roger) 488
RAOULT (le Dr Fernand) 208
RÉ (Gil DE) 290
RÉBILLON (Armand) 524
REINA (C.) 231
REISET (le comte DE) 347
RENAN (Ernest) 337
RENOUVIER (Charles) 170
REVENTLOW (Graf) 336
REYNAUD (le R. P.) 442
RHEINHOLDSSON (Olof) 268
RICHEMONT (Odysse) 456
RICHER (le Dr Paul) 401, 403
RICHET (Ch.) 386
RICHTENBERGER (Eugène) 409
RICTUS (Jehan) 116
RIEMANN (Hugo) 224, 225
RIVIÈRE (Jacqueline) 427
ROBERT (Gustave) 229
ROCHE (Denis) 538
RŒSSLER (Charles) 148
ROGER (Louis) 314
ROHLING 200
ROHMER (E.) 200
ROLFI (le R. P. Pie-Michel) . . . 211
ROMETTE (J.) 168
ROUSIERS (Paul DE) 29
ROUSSEAU (J.) 268
ROY (Émile) 418
RUBAT DU MÉRAC (H.) 23
RUBIÓ Y LLUCH (Antoni) 363
RUDE (Jacques) 17
RUSBROCK 326
RUSKIN (John) 33
RUSSACQ (l'abbé) 104

SABATIER (Paul) 324, 325
SAINT-AULAIRE (le comte DE) . 296
SAINT-GENIS (FLOUR DE) 333
SAINT-GERMAIN (H. DE) 154
SAINT-MARTIN (VIVIEN DE) . . . 232
SAINT-PATHUS (Guillaume DE) . 162
SAINTRAIN (le R. P. H.) 101
SAINT-YVES (G.) 505
SALVIAC (le P. Martial DE) . . . 492
SANDE E CASTRO (A. P. DE) . . . 240
SAN MARTIN (A. BONILLA Y) . 436
SAULNIER DE LA PINELAIS (Gustave) 445
SAUMUR (J.) 138
SAUVIN (Georges) 13
SAUZEY (le capitaine) 127
SAVARTE (Arthur) 226
SAYZ (Adolfo CARRASCO Y) . . . 128
SCARAMELLA (Gino) 180
SCHEINITZ (Otto VON) 412
SCHLOSS (David) 25
SCHMITZ (Mgr) 107
SCHRADER (Fr.) 232

SÉAILLES (Gabriel) 411
SEPET (le Dr) 206
SERSIRON (le Dr G.) 205
SERTILLANGES (le R. P.) 259
SICARD (H.) 142
SIENKIEWICZ (Henryk) 295
SIGNORET (H.) 500
SMART (William) 24
SOREL 1:9
SORTAIS (Gaston) 385
SOUBEN (le R. P. Jules) 431
SOUBIES (Albert) 229
SPOELBERCH DE LOVENJOUL (le vicomte) 516
STELLER (Bernard) 18
STOKES (WHITLEY) 148
STRATZ (le Dr C.-H.) 402
STRUTT (Edward C.) 410
STRYIENSKI (Casimir) 342
SULLY-PRUDHOMME 386
SUREMAIN (G. DE) 65
SUREMAIN (le lieutenant-général DE) 65
SUTHERLAND GOWER (Lord Ronald) 413, 414
SZÉKELY (Stéphane) 193

TARDE (G.) 26
TARTARIN (le Dr A.-C.) 206
TEIL (J. DU) 521
TELLIER (le commandant G.) . . 137
TERRIEN (le R. P. J.-B.) 101
THIERRY (Jean) 428
THIÉRY (Marie) 428
THOMAS A. KEMPIS 105
THURMANN (le capitaine) 123
TOLSTOÏ (le comte) 455
TOM TIT 496
TOURS (Constant DE) 493
TRÉMAUDAN (Clesse Ernestine DE) 101
TRENQUALÉON (M. DE) 322
TRIAIRE (Paul) 487
TRICOCHE (George) 137
TRIM 502
TROGOFF (C. DE) 510
TROTIGNON (Lucien) 297
TROUBAT (Jules) 48
TROUBETZKOÏ (la princesse Lise) 175
TROUESSART (C.) 429

TURGEON (Charles) 318
TURPAIN (A.) 141
TURQUAN (Joseph) 68, 265
TYNEMOUTH (John OF) 158

UJFALVY (Charles DE) 404
URBAN (Ignace) 43
URDY (le commandant) 128

VAGANAY (Hugues) 454
VALABRÉGUE (Antony) 113
VALLON (Georges DU) 425
VANDAL 129
VAN TRICHT (le R. P.) 77
VAUDON (le R. P. J.) 100, 250
VENTURI (A.) 483
VERESSAÏEF (le Dr) 302
VERMEERSCH (le R. P.) 108
VERNE (Jules) 491
VESCO (Edmée) 509
VEUILLOT (Eugène) 70
VICTORIA (T.-L.) 219
VILLALBA RIQUELME (el teniente coronel José) 134
VILLEBOIS-MAREUIL (le bon DE). 430
VILLEBOIS-MAREUIL (le colonel DE) 133
VILLETARD (l'abbé H.) 217
VILLIROUET, née DE LAMBILLY (la comtesse) 56
VIMAR (A.) 500
VINCENS (Ch.) 231
VIOLLET (Edouard) 433
VIVIEN DE SAINT-MARTIN 232
VUILLIER (Gaston) 448

WALISZEWSKI (K.) 261
WEICKER (Bernhard) 526
WEIL (M.-H.) 125
WEIS (J. E.) 220
WILLY 291
WOLF (C.) 143
WOOLDRIDGE (H. E.) 226
WYSEWA (Téodor DE) 304
WYSS (R.) 501

YBARDENS (Paul D') 300

ZÉVORT (E.) 166

Le Marquis DE BEAUCOURT 271
Bibliographie de M. le Marquis DE BEAUCOURT 458

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ALLAIN-TARGÉ (François-Henri-René), 182. — BOUQUET (le professeur), 540. — BRISSON (Jules), 541. — BUCHERON (Arthur-Marie) [SAINT-GENEST], 540. — CHINCHOLLE (Charles-Henri-Hippolyte), 275. — DELARUE (Gabriel-Jules), dit DE STRADA, 275. — DUNANT (Emile), 369. — DUVAUCHEL (Léon), 80. — FAYE (Hervé-Auguste-Etienne-Albans), 181. — FOUCAUX (Mme Edouard) [Mary SUMMER], 82. — GRAS (chanoine Henri), 466. — GRÉVILLE (Henry) [Mme DURAND, née HENRY], 81. — GUILLERMIN (l'abbé Joseph-Abel), 276. — LARGRAULT (l'abbé Alfred), 182. — MAULDE LA CLAVIÈRE (Marie-Alphonse-René DE), 79. — MAURER (Konrad VON), 466. — MAZE (l'abbé), 182. — MOUTON [MÉRINOS], 80. — MÜNTZ (Eugène), 539. — NEGRI (G.), 276. — PLANTA (Peter Konradin VON), 466. — PONTOIS Jean-Félix-Honoré), 276. — POWELL (John Wesley), 541. — RAYMOND (Mme Emmeline), 81. — RIANT (René-Antoine-Aimé), 368. — SÉGUR (le marquis Anatole-Henri-Philippe DE), 79. — VALERI (Antonio) [VALLETA], 466. — VERDAGUER (Jacinto), 82. — VIRCHOW (Rodolphe), 367. — ZANGEMEISTER (Karl), 82. — ZOLA (Emile), 463.

Institut. Académie française, 542.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 184, 371, 468, 544.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 84, 183, 372, 467, 545.

Concours et Prix, 372, 468.

Correspondance, 367.

Mélanges : Les Tranformations de la langue française, 372. — Comité du monument de Jean de Luxembourg à Crécy, 84. — Napoleonica, 469. — Quelques récentes Publications sur Victor Hugo, 277. — Le Congrès international des bibliothécaires et M. Léopold Delisle, 85. — Le Cinquantenaire de M. Léopold Delisle à la Bibliothèque nationale, 468. — Bibliographie géographique pour l'année 1901, 547. — Une Revue bibliographique provinciale. Le Bibliophile limousin, 373. — Almanachs, 545.

Nouvelles : Paris, 85, 184, 280, 375, 469, 547. — Alsace, 91, 282, 380, 473. — Anjou, 281, 377. — Artois, 473. — Auvergne, 86, 185, 282. — Bourgogne, 186, 282, 377. — Bretagne, 378, 473. — Cambrésis, 550. — Champagne, 282. — Dauphiné, 86, 186, 283, 550. — Franche-Comté, 87, 187, 284, 378, 474, 550. — Guyenne et Gascogne, 551. — Ile-de-France, 87, 187, 285. — Languedoc, 87, 188, 475. — Limousin, 88, 551. — Lorraine, 88, 286, 475, 551. — Lyonnais, 379. — Maine, 89. — Nivernais, 379. — Normandie, 89, 189, 475. — Orléanais, 189, 286, 380. — Poitou, 286, 380. — Provence, 90, 190, 476. — Vivarais, 286. — Allemagne, 381. — Belgique, 190, 287, 381. — Espagne, 92, 287. — Italie, 92, 190, 382, 477. — Roumanie, 477. — Orient, 382. — Asie, 92. — Maroc, 383. — Brésil, 383. — Etats-Unis, 92, 191, 477. — République Argentine, 93.

Publications nouvelles : 94, 191, 287, 383, 478.

Dernières Publications illustrées, 552.

ERRATA

Page 63, lignes 24, 32 et 38 au *lieu de* : Maulvaut, *lisez* : Maulvault.
Page 285, ligne 19, *au lieu de* : Borel, *lisez* : Durel.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.